

Diss. Parys
1924

DANIEL DE FOE ET SES ROMANS

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

PAUL DOTTIN

Agrégé de l'Université

Pensionnaire de la Fondation Thiers

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL

1924

Thèse
Paris
1924.

DANIEL DE FOE ET SES ROMANS

DANIEL DE FOE

ET SES ROMANS

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

PAUL DOTTIN

Agrégé de l'Université

Pensionnaire de la Fondation Thiers

In dit ex, ontbreken de blz.

375 - 390 (incl.)

en komen de blz. 391 - 406 (incl.)
dubbel voor.

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL

1924

* 2948



A MONSIEUR LOUIS CAZAMIAN

Respectueux et reconnaissant hommage.

ERRATUM

- Page 69, ligne 13 : mettre une virgule après « duplicité ».
- Page 72, lignes 9 et 13 : au lieu de « Mary », lire « Marie ».
- Page 78, ligne 27 : au lieu de « lampoon », lire « lampon ».
- Page 133, note 66 : au lieu de *Redivivus*, lire *Redivivus*.
- Page 137, ligne 14 : au lieu de « journa », lire « journal ».
- Page 147, ligne 8 : au lieu de « cettvue », lire « cette vue ». — Ligne 12 : au lieu de « pouss avers », lire « poussa vers ». — Ligne 26 : mettre un point après « Launceston ».
- Page 157, ligne 18 : mettre : après (15). — Ligne 21 : mettre : après « diss ».
- Page 185, notes : lire (31).
- Page 207, ligne 13 : au lieu de « quede ux », lire « que deux ».
- Page 283, ligne 1 : supprimer la virgule après « artifices ».
- Page 299, note 10 : lire *Entstehungsgeschichte*.
- Page 324, ligne 8 : séparer « plus d'un ».
- Page 336, ligne 6 : au lieu d' « Amboyna », lire « Amboine ».
- Page 340, ligne 29 : mettre : après « description ».
- Page 371, ligne 10 : au lieu de « terrea méricaine », lire « terre américaine ».
- Page 434, ligne 15 : au lieu de « nue », lire « une ».
- Page 441, ligne 11 : au lieu de « unea dap- », lire « une adap- ».
- Page 474, ligne 21 : séparer « sur le ».
- Page 498, ligne 19 : lire « Esprits ».
- Page 524, ligne 6, au lieu d' « Amboyna », lire « Amboine ».
- Page 556, note 7 : au lieu de « III, 2 », lire « II, 2 ».
- Page 598, ligne 8 : au lieu de « errent », lire « se promènent ».
- Page 626, ligne 10 : lire « esclaves qui, maltraités », etc. — Ligne 11 : lire « et qui, incapables ».
- Page 634, ligne 20, lire « Kidd ».
- Page 637, ligne 4 : lire « pseudo-auteur ».
- Page 640, ligne 27 : au lieu de « eu début », lire « au début ».
- Page 645, ligne 11 : lire « ouvrage » — Ligne 12 : lire « signalerons ».
- Page 671, note 29 : au lieu de « p. 432 », lire « pp 432 ».
- Page 679, ligne 21 : mettre » après « horreur ».
- Page 702, ligne 7 : au lieu de « dans », lire « sans ».
- Page 706, ligne 14 : au lieu de « jambres », lire « jambes ».
- Page 801, ligne 7 : lire « par Chalmers en 1786 ».
- Page 802 et suivantes : Dans les indications entre crochets, pour chacun des pamphlets signalés, lire « pp. » au lieu de « p. » (Exemple : in-4^o pp. 36).
- Page 805, ligne 20 : lire « Wales as ». — Ligne 24, lire « A list ».
- Page 806, ligne 29, lire « le 13 avril ».
- Page 811, ligne 37 : lire « Bible in ».
- Page 816, ligne 7 : au lieu de « Review », lire « Revclution ».
- Page 818, ligne 1 : lire « for that Trade ».
- Page 821, ligne 33 : lire « Treasurer ».
- Page 823, ligne 19 : lire « the Countess of — London ».
- Page 832, ligne 5 : lire « Printed and Painted ».
- Page 837, ligne 16 : lire « Wintelsheim ».
- Page 839, ligne : « Genuine ».
- Page 843, ligne 22 : lire « Gibraltar ».
- Page 846, ligne 27 : lire « camp of » et « many remarkable ».
- Page 853, ligne 9 : lire « Mrs Behn ». — ligne 14 : Lire « Tauchnitz ».
- Page 872, ligne 23 : lire « catholicism and ».
- Page 885, lire « Little Review ».

PRÉFACE

Une mauvaise préface allonge considérablement un mauvais livre.

VAUVENARGUES.

« Les Anglais », a dit Chamfort, « sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu ». De Foe a vécu à cette époque agitée de l'histoire anglaise où fut limitée la puissance du souverain ; il s'est activement mêlé aux luttes politiques, allant d'un parti à l'autre, sans obtenir ni place en vue ni considération, et ne connaissant qu'un jour de gloire, dont il se serait sans doute fort bien passé, celui de son exposition au pilori. Sa vie, encore peu connue en France, est prodigieusement variée : à ses intrigues politiques il ajouta, pour son malheur, de hasardeuses spéculations commerciales qui le contraignirent à mener une existence aventureuse et pleine de soucis. Il chercha sans cesse à cacher ses faits et gestes à ses ennemis et à ses créanciers ; il mentit quand il le jugea nécessaire, et jeta sur son passé un lourd voile d'oubli. C'est pourquoi sa biographie présente tant d'épisodes obscurs.

Voici un exemple des difficultés que nous avons souvent rencontrées, et que nous avons cherché à vaincre de notre mieux : nous savons, de son propre aveu, qu'il passa quelque temps sur le Continent, surtout en France et en Espagne. Mais à quel moment de sa vie mouvementée se place son séjour à l'étranger ? Il n'a pu quitter l'Angleterre que sous le règne des derniers Stuarts ou sous celui de Guillaume III, car nous savons mois par mois, et presque jour par jour, ce qu'il fit sous les autres règnes, jusqu'à la date de sa mort. L'examen des listes de passeports accordés aux voyageurs avant 1702 ne nous a pas fourni d'indication précise : le nom de « Foe » ou « De Foe » ne figure nulle part. Mais, tandis que Guillaume III,

par suite de sa politique anti-française, se montra très strict sur la question des passeports, Charles II, ami de Louis XIV, s'inquiéta fort peu de connaître les noms de ceux de ses sujets qui se rendaient sur le Continent. La logique nous porte donc à placer sous son règne les voyages de De Foe, d'autant mieux que ce furent des voyages de jeunesse ; ainsi, étant donné qu'il était en Angleterre en 1680 et en 1683 et qu'entre ces deux dates nous n'avons sur lui aucune indication, nous avons été amené à rapporter aux années 1681 et 1682 ses anecdotes et ses remarques sur les pays qu'il avait autrefois parcourus.

Cependant, malgré les travaux de nos prédécesseurs, malgré les documents nouveaux que nous avons pu découvrir, nous n'aurions pas réussi à tirer au clair certains épisodes de sa vie d'aventures, si nous n'avions pas eu l'aide que nous apportait une étude minutieuse de ses romans. Alors que ses pamphlets, défigurés par la passion, alors que ses traités d'économie politique, ses livres d'occultisme, ou ses ouvrages de morale, impersonnels ou banals, ne nous offrent pas d'éléments qui nous permettent de reconstituer sa vie, ses romans nous le montrent au naturel, et nous donnent de nombreux détails grâce auxquels nous pouvons restituer plusieurs années de son existence, surtout les années d'enfance et de jeunesse. Inversement, si nous ne connaissions pas la biographie de notre auteur, beaucoup de passages dans ses romans seraient difficilement explicables. C'est pourquoi nous avons fait suivre la vie de De Foe par l'examen de son œuvre romanesque : traiter l'une en faisant abstraction de l'autre eût été écrire un livre incomplet. Nous n'avons pas voulu mériter ce reproche, même si l'unité de notre ouvrage devait, à première vue, ne pas apparaître. Nous avons essayé de montrer la genèse du livre qui a rendu immortel le nom de De Foe : *Robinson Crusoë* ; puis nous avons étudié son succès à travers le monde, et les causes de ce succès. Ensuite, nous avons pris un à un les romans secondaires, nous attachant à en faire ressortir le véritable intérêt et la valeur réelle : la monotonie de ce plan nous a paru un mal nécessaire si nous voulions approfondir notre sujet.

Nous nous sommes efforcé, par nos lectures et par nos voyages, de nous plonger dans l'atmosphère où avait vécu De Foe. Nous avons lu les œuvres de ceux de ses contemporains qui avaient, comme lui, la préoccupation de réformer la société

et d'étendre le champ des connaissances humaines, en semant, au hasard de la chute, des idées nouvelles. Nous avons lu aussi les œuvres de ses successeurs : mais nous n'avons pas voulu nous étendre outre mesure, dans cet ouvrage, sur des problèmes d'influence : comme tous les romanciers sont ses héritiers et ses débiteurs, nous aurions été amené à retracer toute l'histoire du roman après 1719, ce qui n'entraînait pas dans notre dessein.

De même, nous avons visité les vieux quartiers de Londres, fait des pèlerinages aux lieux que fréquenta notre auteur, et suivi sa trace à travers les comtés anglais. Sans doute, nous n'avons pu nous rendre à l'embouchure de l'Orénoque, ni en Virginie, pour voir les paysages qu'avaient contemplés les yeux de Robinson, de Moll Flanders, et du colonel Jack. Mais nous avons une excuse : De Foe n'y était jamais allé lui non plus. A notre époque, grâce à la multiplication des atlas et des récits d'explorateurs, les voyages en chambre sont plus aisés et plus agréables qu'au début du dix-huitième siècle : aussi avons-nous pu suppléer par l'imagination aux lacunes de notre expérience.

Nous ne nous dissimulons pas que dans ce champ immense, dont nous avons déjà trouvé des parties défrichées, et que nous nous sommes appliqué à exploiter de notre mieux, il reste encore matière à des recherches ultérieures : trop heureux si nous servons de guide à ceux qui, après nous, continueront l'étude entreprise. Nous ne nous dissimulons pas non plus que nous n'aurions pu mener à bien notre travail si nous n'avions reçu l'aide et les conseils qui nous ont été prodigués de toute part. Nous avons eu particulièrement à nous louer de la complaisance dont ont fait preuve à notre égard les bibliothécaires du British Museum et du Public Record Office à Londres, ceux de la Picton Library et de la Tate Library à Liverpool, et enfin ceux des Archives du ministère des Affaires étrangères et de la Bibliothèque de l'Institut à Paris. Nombreuses ont été les personnes qui nous ont montré de l'intérêt et encouragé dans notre tâche : M. Legouis, notre maître vénéré, nous a donné l'idée d'entreprendre ce travail. Mlle Dick-May, directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, M. le professeur Elton, de l'Université de Liverpool, M. Feuillerat, notre ancien maître de l'Université de Rennes, Dom Leclercq

et Dom Gougaud, moines bénédictins, M. Servajean, professeur au lycée Saint-Louis, nous ont fourni de précieux renseignements, et ouvert, par leur conversation, des horizons nouveaux. M. Rébelliau, directeur de la Fondation Thiers, s'est ingénié, avec sa bienveillance coutumière, à rendre notre tâche aisée et agréable. Nos camarades Jean Pommier, André Ganem, Gabriel Perreux, Georges Boyer, Henri Gouhier et Marguerite Weill nous ont, à maintes reprises, apporté généreusement leur aide. Et nous n'aurions garde d'oublier celui à qui est dédié ce livre : nous lui devons tant que nous ne pouvons trouver les mots qui traduiraient exactement notre profonde gratitude.

Octobre 1923.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET LES AVENTURES

étranges et surprenantes

de

DANIEL DE FOE

INTRODUCTION

Il ne doit pas consulter la Vertu, celui
qui veut s'élever par la faveur des Grands

JOHNSON, *The Rambler*, n° 27.

Une vie mouvementée

Notre titre se justifiera peu à peu, du moins nous l'espérons, aux yeux de ceux qui liront ces pages : la vie de De Foe abonde en péripéties extraordinaires, comme celles qu'il imagina dans les biographies de *Robinson Crusoë* et de *Moll Flanders*.

Pour juger De Foe, il faudra nous abstraire de notre époque. La morale a évolué ; elle s'est perfectionnée au cours des âges en devenant plus stricte, plus rigide, plus sévère. Nous appelons « crime » ce que les contemporains de De Foe appelaient « indécatesse ». Nous jugeons la valeur d'un homme d'après sa conception de l'honneur et la fermeté de ses convictions : mais, à l'époque de De Foe, les notions de l'honneur et du « gentleman » étaient encore assez vagues ; on admirait l'homme qui avait réussi, on discutait peu les moyens employés. De nos jours, le politicien qui aurait à son actif autant de trahisons que le duc de Marlborough, serait sans doute discrédité aux yeux du peuple ; et le pasteur qui imiterait ses devanciers du temps de George I^{er} serait peut-être lapidé par ses paroissiens !

Enfant, De Foe vit la crapuleuse débauche de la Restauration ; homme, il assista au début des querelles politiques, avec leur débordement de fanatisme ; vieillard, il connut le régime de corruption auquel présida Walpole. Il se mêla à ses contemporains, et prit les défauts de son époque : mais il en eut aussi les

qualités d'énergie, de hardiesse aventureuse, et de curiosité intellectuelle. Seul un surhomme aurait pu dominer la pensée de son temps, et De Foe n'était qu'un homme.

Il ne faudrait pas en faire un héros national, un saint ou un martyr. C'est pourtant ainsi que l'ont dépeint des biographes anglais, incapables de s'élever au-dessus des luttes de partis et de sectes. Si l'on met à part Chalmers, qui fut le premier à porter la pioche sur le terrain en friche et ne donna qu'une sèche notice, tous, Wilson, Lee et Wright, firent de De Foe le champion des dissidents libéraux révoltés contre l'anglicanisme oppresseur, et s'acharnèrent, en déformant au besoin les textes, à le disculper et à le blanchir.

Wilson laissa trois gros volumes, qui sont plus une histoire et un panégyrique des sectes non-conformistes sous les derniers Stuarts qu'une étude sur De Foe. Lee renouvela la biographie de notre auteur après 1715, en utilisant les terribles documents qui nous ont révélé le rôle infâme joué par De Foe sous George I. mais il s'efforça de prouver que De Foe n'avait pas tort de remplir ce rôle, et saisit toutes les occasions d'accabler les victimes de ce dangereux espion : cette étrange préoccupation gâte un livre, par ailleurs bien étudié et scientifiquement construit. Quant à Wright, parti de l'idée préconçue que *Robinson Crusôë* est la représentation allégorique de la vie de son auteur, il s'applique dans les deux premiers tiers de son livre à faire rentrer de force la biographie de De Foe dans le cadre du roman et *vice versa* : le dernier tiers de l'ouvrage nous apporte des précisions inédites sur le mariage de Sophia De Foe, mais Wright tire des lettres qu'il publie des conclusions qui, même à la première lecture, semblent fausses, tant elles visent systématiquement à hisser De Foe sur un piédestal.

Notre premier souci a donc été de peindre De Foe tel qu'il était, sans chercher à le diviniser ni à l'enlaidir. Puis nous nous sommes efforcé de ne pas faire disparaître l'homme derrière l'œuvre. Pour éviter que notre biographie ne fût une suite d'analyses d'ouvrages sans intérêt, nous avons seulement signalé dans le texte les livres qui ont influencé la destinée de notre auteur. Pour donner, d'autre part, une idée précise de son activité, année par année, nous avons publié en appendice, une liste des œuvres de De Foe : nous la croyons aussi complète et aussi exacte qu'il est possible lorsqu'il s'agit d'un journa-

liste qui dispersait ses écrits à tous les vents. Enfin, nous avons tâché de restituer l'époque, en utilisant les journaux et les pamphlets du temps, et aussi de vieux traités d'histoire, comme ceux de Rapin-Thoyras, d'Oldmixon et de Boyer, qui insistent, non pas sur les grands événements à conséquences lointaines, mais sur les petits faits sans importance, qui passionnèrent les contemporains. Nous avons tenté de débrouiller les imbroglios politiques auxquels De Foe fut mêlé sous le règne de la reine Anne : il y avait d'une part les whigs, pour la plupart commerçants de leur métier, et, de leur religion, non-conformistes ou partisans de la Basse-Eglise anglicane ; d'autre part, les tories, propriétaires campagnards, dont une grande fraction, appelée les haut-volants (*highflyers*) soutenait la Haute-Eglise anglicane dans sa haine des dissidents ; enfin, agissant dans l'ombre, le clan de ceux qui n'avaient pas accepté la ligne de succession protestante fixée par Guillaume d'Orange, les Jacobites, à sympathies catholiques, partisans de la monarchie absolue des Stuarts : ils formaient l'aile droite du grand parti tory.

La vie de De Foe comprend trois périodes distinctes. Jusqu'à l'avènement de la reine Anne, c'est le commerçant qui domine en lui ; mais il s'occupe déjà activement de politique : c'est un « commerçant politicien ». Un examen des journaux du temps nous a fourni des détails nouveaux qui éclairent certains coins obscurs de la biographie de notre auteur.

La seconde période comprend le règne de la reine Anne : en De Foe, le politicien domine, mais il continue ses spéculations commerciales : c'est un « politicien commerçant ». Dans un chapitre de *l'Histoire de la littérature anglaise de Cambridge*, le professeur Trent a rectifié quelques-unes des erreurs les plus communément répandues sur le rôle de De Foe à cette époque ; de minutieuses recherches d'archives et une lecture attentive des œuvres polémiques du temps nous ont permis de mettre au point les grands événements de cette période, la plus importante de la vie de notre auteur. Nous avons eu la bonne fortune de mettre au jour des documents oubliés, et d'être le premier à utiliser les *Rapports de la Commission Royale des Manuscrits Historiques*, qui contiennent presque toute la correspondance échangée entre De Foe et les ministres, ses patrons : pièces d'une réelle importance, non seulement pour

la biographie du grand écrivain, mais aussi pour l'histoire de son époque.

La dernière période s'étend sur le règne de George I^{er} et les premières années du règne de George II. Sans cesser de s'adonner au commerce et à la politique, De Foe y fait surtout figure de littérateur. Cette période a été bien décrite par Lee et par Wright : nous inspirant de leurs travaux, mais en rectifiant, lorsque besoin était, certains jugements préconçus, et en ajoutant le fruit de nos recherches personnelles, nous avons, aussi brièvement que possible, retracé la vie de De Foe au cours de ces années de calme : c'est en effet la période pendant laquelle il compose ses romans, et nous nous réservons d'y revenir dans la suite de notre étude. De plus, en 1715, le caractère de De Foe était définitivement formé, et nous n'avons insisté sur les événements postérieurs à cette date que dans la mesure où ils nous fournissaient des éléments propres à jeter une lumière nouvelle sur sa mentalité.

Par-dessus tout, nous avons cherché à faire revivre l'homme, avec ses faiblesses morales et ses qualités d'énergie et de ténacité. En nous aidant de ses romans, reflets de sa personnalité passée, nous avons tenté de décrire son enfance heureuse et exempte de soucis ; ainsi que le dit Chateaubriand, « le matin de la vie, comme celui du jour, est plein de pureté, d'images et d'harmonie ». Mais bientôt l'homme mûr se laisse prendre par la corruption du siècle et mener par une ambition excessive ; il oublie « le matin de sa vie » et s'aperçoit malheureusement que « les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire » (1). Parti de très bas, il s'élève, de plus en plus haut ; déjà sa tête touche les étoiles : mais, soudain, il trébuche et retombe sur le sol. Courageusement, il recommence la lente et pénible ascension : un faux pas le précipite à nouveau dans le vide. Brisé, fatigué, définitivement abattu, il ne se relève pas et reste dans l'ombre des bas-fonds.

Alors, ne pouvant atteindre au faite des honneurs matériels, il rechercha la gloire dans le monde de l'Esprit et cueillit le laurier de l'immortalité humaine. Mais il était trop tard pour qu'il pût jouir de son triomphe.

(1) VAUVENARGUES : *Réflexions et Maximes*, n^o 382.

CHAPITRE PREMIER

« Le grand malheur de ma vie a été d'avoir été désigné d'abord pour embrasser la carrière ecclésiastique, puis de m'être trouvé éloigné des honneurs de cette fonction sacrée. »

DE FOE, *Review*, VI, 341.

L'enfance puritaine

- I. « La voix terrible de Dieu dans la Cité » (titre d'un pamphlet de 1665). — II. Deux grandes passions d'enfant : la Bible et la Cité. — III. A l'académie de Newington-Green.

I

Loin de Londres et de ses rues bruyantes et sales, paresseusement endormi dans un grand lit de prairies grasses et vertes, le hameau d'Etton (près de Peterborough dans le comté de Northampton) serait oublié de tous, car les géographes eux-mêmes dédaignent sa petitesse, s'il n'était le berceau d'une humble famille (1) qui compte parmi ses membres l'auteur de *Robinson Crusœ*.

D'où les Foe (2) étaient-ils originaires ? A quelle époque s'étaient-ils établis à Etton ? Il est probable qu'ils venaient de Flandre et qu'ils s'étaient fixés en Angleterre au cours de la seconde moitié du seizième siècle (3). Les Flamands, que leur religion exposait aux persécutions du duc d'Albe, avaient

(1) C'étaient exactement des *yeomen* (petits tenanciers). Cf. CHALMERS, *Life of Defoe*, p. 1.

(2) Sur ce nom (qui est le vrai nom de notre auteur), voir plus loin ch. IV, 2.

(3) Cf. *Review*, vol. V, et *Giving Alms no Charity*. Voir aussi plus loin (IV, 2) l'étude du nom de De Foe.

été invités par la reine Élisabeth à venir dans son royaume, et ils y avaient reçu un chaleureux accueil : en retour, ils apportaient à leur nouvelle patrie l'aide de leur activité et de leur expérience ; ils implantèrent dans le pays une industrie nouvelle, celle du tissage de la laine, qui fit plus tard la richesse de l'Angleterre : « Ils montèrent tous en graine : la semence était étrangère, mais il ne poussa que de vrais Anglais (4). »

Le prénom de Daniel fut donné à notre auteur en souvenir de son grand-père, Daniel Foe, qui mourut à Etton en avril 1631. Le testament de celui-ci nous montre qu'il jouissait d'une certaine aisance : en bon protestant, il léguait 10 shillings à l'église paroissiale ; en bon père, il partageait 230 livres entre ses quatre enfants, Daniel, Mary, Henry et James ; enfin, en bon mari, il chargeait « sa femme aimée, Rose Foe », d'administrer ses biens jusqu'à la majorité des enfants, qu'elle devait élever selon de bons et saints principes. L'aîné, Daniel, hérita de la fortune paternelle dont il ne profita pas longtemps, car il mourut à Etton en 1647. Quant à James, baptisé seulement le 13 mai 1630, moins d'un an avant la mort de son père, il resta sous la tutelle maternelle jusqu'au moment où la grande tourmente révolutionnaire dispersa les familles et ruina les foyers (5).

La guerre civile n'épargna pas le paisible hameau, et le château de Woodcroft dont s'enorgueillissait la paroisse fut le théâtre de luttes sanglantes. Poussé par un grand souffle religieux, persuadé qu'il marchait dans la voie tracée par le Seigneur, le peuple anglais entreprit une triomphante croisade contre tous ceux qui, se plaçant entre lui et le Livre, l'empêchaient de recevoir directement les rayons de la lumière divine. Nous retrouvons alors James Foe à Londres, où il commence ses années d'apprentissage. Il a fait sienne la religion de ces puritains rigides, pour qui la vie n'est qu'une longue prière, et la Divinité qu'un objet d'effroi. Pourtant, malgré l'ardeur de ses convictions religieuses, James Foe était, en politique, un modéré : les idées avancées des républicains l'effrayaient, la tyrannie de l'armée puritaine lui paraissait intolérable. Il restait monarchiste, et, au plus profond de lui-même, plaignait

(4) *Review*, V, 372.

(5) Cf. WRIGHT, pp. 2-4.

sans doute le « Royal Martyr ». En 1653, il assista aux funérailles d'un ministre presbytérien nommé Christopher Love, décapité pour avoir trempé « dans le complot horrible et fanatique organisé pour le retour de Charles Stuart et le rétablissement de la monarchie », il reçut, en souvenir, une bague commémorative de cette exécution ; son fils Daniel, cinquante ans plus tard, hérita de ce bijou familial, et proclama bien haut cette preuve d'attachement donnée à l'idée monarchique, en pleine tourmente, par un non-conformiste notoire (6).

Lorsqu'il eut terminé son apprentissage, James Foe s'établit comme fabricant de chandelles dans la paroisse de Saint-Gilles-en-Cripplegate (7). En 1656, il fit un beau mariage, il épousa la fille d'un petit gentilhomme campagnard chassé de ses terres par la révolution triomphante (8). Alice Foe fut une bonne mère pour ses trois enfants et une épouse parfaite pour son mari dont elle partageait avec ardeur les convictions religieuses ; elle ne manqua pas de citer à son fils des faits qui tendaient à prouver la noblesse de la famille (9) : au début de la guerre civile, le père d'Alice possédait une belle meute de chiens de chasse auxquels son piqueur avait donné des noms de généraux parlementaires et royalistes ; mais bientôt le vieux gentilhomme jugea prudent de changer les noms de ses chiens, et même, les temps devenant plus durs, il fut obligé de disperser sa meute. Bien que ce petit fait dénote une certaine richesse, et que De Foe se soit vanté plus tard d'avoir dans les veines quelques gouttes du sang de Sir Walter Raleigh (10), nous ne croyons pas que ses ancêtres maternels aient porté un grand nom : car il s'en serait paré avec orgueil ; mais il eut toujours pour les beaux chevaux et les beaux carrosses, un goût prononcé qu'il avait sans doute hérité de son grand-père.

James Foe appartenait à la secte baptiste, qui n'admettait

(6) Cf. *The Dissenters' Answer to the High-Church Challenge*.

(7) Quartier populaire et pauvre, immédiatement au nord de la Cité.

(8) Il habitait probablement le comté de Dorset (Cf. *infra*, ch. XIV, 3).

(9) Cf. *Review*, VII, préf. Sauf M. Trent, les biographes ont fait du grand-père paternel de De Foe le héros de cette anecdote : mais, comme nous l'avons vu, Daniel Foe mourut en 1631, bien avant la création des armées parlementaire et royaliste.

(10) Cf. TRENT : *Daniel Defoe : How to know him*, ch. I. Pour éviter toute obscurité nous donnerons dès maintenant à notre auteur le nom de *De Foe* qu'il rendit célèbre. Nous expliquerons plus loin les raisons qui le poussèrent à ajouter au nom plébéien de *Foe* une particule aristocratique (ch. IV, 2).

pâs le baptême des tout jeunes enfants ; mais il suivait régulièrement à Saint-Gilles les services religieux célébrés par le ministre presbytérien de la paroisse, le Révérend Annesley. La naissance de ses deux filles ne passa pourtant pas inaperçue, car nous avons pu déchiffrer sur le registre de l'église les deux mentions suivantes (11) : « Mary, fille de James Foe, chandelier, et d'Alice : non baptisée, mais née le 13 novembre 1657 » et « Elizabeth, fille de James Foe, chandelier, et d'Alice, non baptisée, mais née le 19 juin 1659. » Il serait plus intéressant pour nous de connaître la date de naissance de celui qui fut Daniel De Foe, l'auteur de *Robinson Crusoë* ; or personne n'a pu la découvrir et nous voici réduits à des conjectures. Les dates suivantes ont été indiquées par les biographes qui nous ont précédé : 1663, 1661 et dernièrement (après la publication du registre des *Dispenses de bans de mariage accordés par l'archevêque de Cantorbéry*), la fin de 1659, ou le début de 1660 (12). Cette dernière hypothèse s'écroule, maintenant que nous connaissons l'existence d'Elizabeth Foe. La dispense accordée par l'archevêque à Daniel Foe lui donne « environ 24 ans ». Mais on se souciait peu de la précision, au dix-septième siècle, et, d'autre part, beaucoup de gens ne se rappelaient plus exactement quand ils étaient nés : ainsi, Mary Foe, qui se maria en 1679, déclara modestement qu'elle avait « environ 20 ans », préférant annoncer plutôt moins que plus. Mais si dans l'acte concernant Daniel Foe et daté du 28 décembre 1683 nous prenons les mots : « environ 24 ans » comme signifiant : « entré dans sa vingt-quatrième année », nous arrivons à la conclusion qu'il était né avant le mois de décembre 1660. Il y a mieux. Dans la préface d'un de ses derniers ouvrages, intitulé *Le Monastère Protestant*, il nous donne lui-même cette précieuse indication : « Hélas, j'ai une santé très faible et bien peu de loisirs pour faire œuvre d'écrivain, car je suis entré dans ma soixante-septième année, et la vieillesse et la maladie m'épuisent ». *Le Monastère Protestant* est daté de 1727 mais parut en réalité le 19 novembre 1726 ; De Foe avait essayé de faire insérer son

(11) Ces mentions n'avaient jamais été relevées jusqu'ici. Elles nous ont permis de découvrir la profession de James Foe et le prénom de sa femme, les prénoms des sœurs de notre auteur, et, d'une façon approximative, la date de naissance de ce dernier. — Le commerce de *tallowchandler* comportait un peu d'épicerie.

(12) Cf. *Athenaeum*, 1890, vol. II, p. 257.

œuvre dans plusieurs journaux, mais devant les refus insultants qu'il avait essuyés, il s'était décidé à en entreprendre lui-même la publication. La préface de l'ouvrage fut écrite après ces démarches infructueuses, probablement au mois d'octobre 1726. Si nous rapprochons de la date de naissance d'Elizabeth Foe cette affirmation très sûre, nous concluerons que Daniel était né entre juillet et octobre 1660. Pourquoi ne trouvons-nous rien sur le registre de Saint-Gilles ? Sans doute parce que le clergé presbytérien, préoccupé de la situation nouvelle créée par le retour du roi (13), s'inquiétait peu des petits événements de la paroisse : et qu'était la naissance d'un fils de commerçant baptiste à côté d'une révolution politique et religieuse ? Il nous est donc impossible, faute de documents, de préciser davantage, mais nous ne pouvons nous abstenir de mentionner la persistance avec laquelle la date du 30 septembre se présenta plus tard à l'esprit de notre auteur (14). C'est un 30 septembre que Robinson Crusoë fut jeté par les flots sur une terre inconnue qu'il baptisa l'Île du Désespoir : pourquoi ne serait-ce pas aussi un 30 septembre que Daniel De Foe fut jeté dans un monde inconnu où il allait connaître la douleur et la haine ? Car, ne l'oublions jamais, il affirma que l'histoire de Robinson Crusoë était une représentation allégorique de sa propre vie.

Plus tard, lorsque l'astrologie le passionna, il dut maintes fois regretter que personne n'eût étudié le ciel à l'heure de sa naissance et révélé à ses parents le secret de sa destinée. Souvent aussi, une pensée superstitieuse dut s'emparer de son esprit : les astres qui présidèrent à sa venue devaient être porteurs de menaçants présages, et tous ses actes ne pouvaient changer en rien la trame funeste que le Destin avait tissée pour lui. Et pourtant, il naissait à une époque de liesse : le pays était sorti de l'état anarchique dans lequel il s'était longtemps débattu. Les crimes perpétrés au chant des psaumes par une soldatesque avinée n'étaient plus qu'un affreux souvenir. Le cauchemar des années passées s'était enfui à grands coups d'ailes, comme un immense oiseau funèbre dont l'ombre avait longtemps obscurci la cité. Tout était à la joie : Charles Stuart,

(13) Charles II débarqua à Douvres le 26 mai 1660 (cf. *Pepys's diary*).

(14) Etant donné l'importance superstitieuse que De Foe attribuait aux dates, cette supposition est vraisemblable.

le Libérateur, le Bien-aimé, le Bienvenu, était rentré dans son royaume aux sons joyeux des cloches. Tout renaissait : les affaires commerciales avaient repris, la lumière avait reparu sur les visages qui avaient presque désappris à sourire ; et enfin le Seigneur avait daigné bénir l'union de James et d'Alice Foe en leur envoyant un fils.

Mais si le joyeux monarque était naturellement enclin à la tolérance, son entourage n'avait rien oublié. La persécution contre les dissidents (dont le seul crime était de vouloir aller au Ciel en suivant le chemin qu'ils avaient eux-mêmes choisi) commença dès que les premières effusions de joie se furent calmées. En 1662, la Loi d'Uniformité chassa tous les ministres presbytériens de leurs cures et les remplaça par des prêtres anglicans : par un raffinement de cruauté, on choisit la date anniversaire de la Saint-Barthélemy pour procéder aux expulsions ; le Révérend Annesley dut ainsi quitter sa chère église de Saint-Gilles ; mais, sans perdre de temps, il fonda une chapellenon-conformiste à Little-Saint-Helen's-en-Bishopsgate (15) : il fut suivi dans sa nouvelle résidence par presque tous ses paroissiens dont James Foe était un des plus fidèles, l'ami des bons comme des mauvais jours. L'année suivante, la loi contre les conventicules punit de sept ans de déportation quiconque avait été convaincu à trois reprises différentes d'avoir suivi d'autres services religieux que ceux de l'Eglise établie ; cette mesure eut le résultat auquel aboutissent généralement les actes de tyrannie : les dissidents furent affermis dans leurs croyances et discernèrent la main de Satan dans la persécution dont ils étaient victimes. Ils continuèrent à assister aux prêches de leurs ministres, mais ils s'y rendirent à la tombée de la nuit, en rasant les murs comme des conspirateurs. Leur nombre était si grand que les autorités n'osaient pas intervenir : mais ils gémissaient bien haut sur la misère des temps et demandaient à Dieu de venger leurs souffrances.

Et le Seigneur les entendit : lorsque la mesure d'iniquités fut pleine, il envoya la peste ravager la Nouvelle Babylone. Daniel avait plus de quatre ans ; on lui montra sans doute la comète annonciatrice qui remplit d'une sourde terreur l'âme

(15) A l'est de la Cité, cour donnant sur Bishopsgate-street. Le temple en question fut démoli en 1799 (cf. J. F. SMITH : *Antiquities of London*).

des habitants de Londres (16). Des illuminés effrayaient la foule en décrivant leurs visions : dans le ciel se dressait l'ange exterminateur, prêt à frapper de son glaive fulgurant la cité maudite ; en plein jour, des fantômes blancs glissaient inconsolables sur les pierres tombales des cimetières. Dans la maison de James Foe il n'était plus question que de la marche rapide du fléau ; une à une les maisons du quartier se fermaient définitivement et sur les portes de grandes croix rouges s'étaient étalées, suivies de l'inscription : « Seigneur, aie pitié de nous ». On se disait à voix basse les noms des voisins et des amis dont les cadavres pourrissaient maintenant dans la grande fosse commune que l'on avait creusée tout près, dans les champs de Finsbury. Daniel entendit certainement les hurlements atroces des pestiférés que l'on avait enfermés. Il aperçut la grande lueur des feux purificateurs qu'on allumait dans la Cité. Dans la boutique de son père, il vit les clients placer dans des pots remplis de vinaigre la somme exacte qu'ils devaient payer. Lorsque son père recevait des lettres, il les aspergeait d'abord d'alcool et les lisait ensuite à distance au moyen de verres grossissants. Enfin, détail très impressionnant pour un tout jeune enfant, on tua les chiens et les chats qui faisaient la joie du foyer.

Au plus fort de la peste (septembre-octobre 1665), James Foe consigna certainement sa femme et ses enfants à l'étage supérieur de la maison. Il est probable aussi qu'il amassa des provisions et rejoignit bientôt sa famille, fermant sa boutique et ne communiquant avec l'extérieur qu'au moyen d'un commissionnaire qui se tenait sous les fenêtres prêt à courir aux nouvelles. Tous les matins, le père passait dans les chambres de ses enfants, et après s'être assuré qu'ils étaient en bonne santé les invitait d'une voix grave à remercier le Seigneur. La journée s'écoulait lentement en prières et en méditations pieuses. On entendait dans le calme de la nuit les tintements lugubres d'une cloche qui n'était pas celle du veilleur ; une voix s'élevait, indifférente et morne : « Amenez vos morts », criait-elle, et l'on percevait le grincement des essieux d'une charrette lourdement chargée. Daniel écoutait, le cœur serré :

(16) Cf. *Journal of the Plague* (éd. Hazlitt), p. 9. PEPYS : *Diary*, 24 déc. 1664. Voir aussi WATSON NICHOLSON : *Historical sources of Defoe's Journal of the Plague Year*.

mais il ne comprenait pas ce qu'annonçait la cloche funèbre, et la voix du fossoyeur, lorsqu'elle pénétrait dans sa chambre bien close, n'était plus qu'un murmure indistinct (17).

La famille de James Foe sortit indemne de cette grande épreuve : le Seigneur avait su distinguer les siens. Mais la peste de 1665 resta l'événement qui défraya très longtemps les conversations dans la paroisse de Saint-Gilles (18). Nombreuses furent les anecdotes terrifiantes que Daniel entendit raconter par les heureux survivants. Lorsque tout danger fut écarté et qu'il eut la permission de sortir sur le pas de la porte, il vit les rues couvertes d'herbe ; beaucoup de ceux dont il se rappelait les bonnes figures amies ne passèrent plus jamais devant lui et s'effacèrent peu à peu de sa mémoire. Dans tous les terrains vagues de Londres, entre les maisons et dans les fossés, on déterrait des ossements à-peine ensevelis, car beaucoup de malheureux, rendus fous par la maladie implacable, s'étaient enfuis de chez eux et étaient morts là où ils étaient tombés. Alors l'enfant se souvint de l'Etre terrible que tous les soirs on implorait à genoux, et dont les paroles se trouvaient cachées dans les pages d'un gros livre noir.

Et le courroux du Seigneur n'était pas encore apaisé. Pendant la nuit du 2 septembre 1666, le feu prit dans une maison de Pudding-lane, en pleine Cité. Poussées par un vent favorable, les flammes dévorèrent bientôt des rues entières. Les églises où les fidèles avaient prié le matin du 3 septembre (car c'était le jour du sabbat) étaient transformées le soir en immenses brasiers : Dieu y était descendu pour y prêcher lui-même comme sur le mont Sinaï. Des rumeurs insensées étaient propagées parmi la foule et aggravaient la panique : on avait vu de nombreux papistes activer la fureur de l'incendie ; on assurait que des troupes françaises allaient faire irruption dans la ville, égorger indistinctement tous les habitants, et les dépouiller des quelques objets qu'ils avaient pu sauver de leurs demeures

(17) Toute cette reconstruction est faite à l'aide du *Journal of the Plague Year* et de *Due Preparations for the Plague*. Nous sommes persuadé que l'histoire du commerçant de Saint-Alban's est celle de la famille Foe : mais l'auteur a amélioré et perfectionné le système employé par son propre père pour lutter contre le fléau, et a ajouté de nombreux détails tirés de sa propre imagination (cf. *infra*, 3^e partie, ch. II).

(18) D'autant plus que, l'année suivante, elle fut épargnée par l'incendie. Cf. De Foe lui-même : « I very particularly remember the last visitation of this kind which afflicted this nation in 1665, and have had occasion to converse with many other persons who lived in this city all the while. » (*Due Preparations*.)

en feu. Daniel vit le torrent des sinistrés s'écouler sans fin par la porte de Cripplegate, comme une armée en déroute. Les champs de Moorfields, tout près du logis paternel, se transformèrent en un vaste camp où s'établirent les malheureux qui n'avaient plus de maison. La nuit du 3 septembre, une lueur immense barrait l'horizon vers le sud : James Foe et ses voisins commencèrent à éprouver de fortes craintes pour leurs biens. La lutte contre l'incendie s'organisa enfin sous la direction du roi, et le 5 septembre les flammes vinrent mourir tout près du mur de la Cité, épargnant ainsi la paroisse de Saint-Gilles. L'incendie avait duré trois longs jours ; de tous les tableaux d'épouvante que put contempler Daniel, il en est un surtout qui se grava profondément dans sa mémoire (19). La plupart des sinistrés regardaient, d'un air stupide et las, brûler la maison où ils étaient nés ; quelques-uns, plus énergiques, jetaient des seaux d'eau au plus épais des flammes, avec une activité fébrile : le sifflement rageur du feu proclamait l'inutilité de leurs efforts, et bientôt, convaincus de leur impuissance, brûlés par la chaleur intense que dégageait le brasier, ils abandonnaient la lutte et disparaissaient dans les rangs des spectateurs consternés. Stupéfiés par la catastrophe qui les frappait tous, les habitants de Londres oublièrent pendant quelques semaines leurs querelles intestines : les ministres non-conformistes célébrèrent des services religieux en plein air sans qu'on songeât à les molester ; le Révérend Annesley prêcha sur les ruines fumantes de la Cité ; James Foe et sa famille se joignirent avec ferveur aux prières qui montaient vers Celui qui les avait une fois de plus épargnés. « Londres était en cendres ; la populeuse cité n'était plus. Le feu purificateur avait à peine laissé une poutre noircie pour le cormoran et la buse. L'ortie envahissait les lieux saints où l'on avait adoré le Seigneur ; le hibou, perché sur les arches squelettiques, poussait de sinistres hululements ; contre les pans de mur encore debout se blottissaient le voleur et le coupe-jarret. C'est la voix de Dieu qui rugissait du sein des flammes ; c'est le Seigneur qui s'est vengé en déchaînant sur la ville le fléau de la Peste et le fléau de l'Incendie » (20).

(19) Cf. *Review*, vol. IX, 14 février.

(20) Cf. *The City Remembrancer* (1769). C'est par de tels sermons que les dissidents excitèrent la fureur de leurs ennemis qui, plus tard, les accusèrent d'avoir mis le feu, en faisant remarquer que le 3 septembre, jour anniversaire des victoires républicaines

James Foe se trouva, à la suite des catastrophes successives qui avaient fait disparaître la plupart de ses concurrents, dans une situation prospère : son commerce devint très florissant, et, peu après l'incendie, il avait amassé des fonds suffisants pour pouvoir s'établir comme boucher, métier infiniment plus lucratif que celui de fabricant de chandelles. Son magasin se trouvait dans Fore Street (21), rue étroite, mais commerçante, qui longeait le mur de la Cité. James Foe se trouva vite à l'aise parmi ses confrères de la corporation des bouchers, non-conformistes comme lui, et il prit part à la longue lutte qu'engagèrent les dissidents pour obtenir le respect de leurs croyances.

II

L'enfant grandit : la fleur brillante de l'esprit s'épanouit dans le vase robuste de la chair (22). Sa double qualité de fils unique et de dernier-né aurait naturellement dû lui valoir des gâteries spéciales : mais les parents puritains étaient toujours austères et fermes, même lorsqu'ils se montraient affectueux. Sa mère s'abstint de lui faire de grandes leçons de morale théorique et lui apprit à maîtriser ses accès de colère en le prenant au mot. « Si vous me contrariez, je ne mangerai pas mon dîner », disait le petit Daniel, croyant tout naïvement qu'il imposerait ainsi sa volonté : « mais ma mère m'apprit à être plus raisonnable en me laissant languir jusqu'à ce que j'eusse vraiment faim » (23). Son père, lorsque son commerce lui laissait des loisirs, remplissait patiemment auprès de lui le rôle d'instructeur religieux que les pères puritains jugeaient de leur devoir d'assumer (24). Le soir du sabbat, se dissimulant le plus possible aux regards malveillants, la famille Foe au grand complet se rendait chez le Révérend Annesley pour entendre commenter la parole divine ; le mystère dont on l'entourait augmentait l'attrait de cette promenade nocturne. Annesley,

de Dunbar et de Worcester, était considéré par les puritains comme une date particulièrement heureuse (cf. *Consolidator*, éd. Tegg, p. 316).

(21) L'église de Saint-Gile's se trouve dans cette rue.

(22) Cf. *Review*, VI, 573 : « A boxing English boy. »

(23) Cf. *Review*, I, pass. (Wilson, II, 216).

(24) Ch. *The Family Instructor*.

aidé par Alice Foe, entreprit de bonne heure l'éducation de Daniel, auquel il servit de maître d'école et de directeur de conscience : il eut en lui un élève docile et reconnaissant qui garda toujours un souvenir ému de celui qui avait guidé ses premiers pas vers la lumière. Lorsqu'Annesley mourut (1697), De Foe célébra sa mémoire en ces vers enthousiastes :

« *Son style familier, et sa candeur native,
Qui charma si souvent tous ceux qui l'écoutaient,
Inspiraient la piété, et, tandis qu'il parlait,
Par amour pour le maître on aimait la doctrine...
Son aspect reflétait la douceur de son âme,
Mais dans la Vérité il était mâle et ferme ;
Le sourire charmant qui éclairait son front
Nous montrait qu'au dedans régnait la paix sereine... » (25)*

Dès que son fils sut bien lire et écrire, Alice Foe, comme à cette époque beaucoup de mères puritaines, lui fit copier de longs passages de la Bible. Un bruit, qui courait avec persistance parmi les dissidents, amena le petit Daniel à s'atteler courageusement à une tâche bien plus lourde : il entreprit de transcrire tout le Livre saint, car les méchants papistes qui dominaient à la cour avaient annoncé le noir dessein d'interdire et de confisquer toutes les Bibles imprimées ; pour éviter que sa famille ne fût complètement privée de la parole de Dieu, Daniel se mit à l'œuvre avec un zèle acharné. Il se dépêchait, écrivait avec une hâte fébrile, et ne trouvait jamais que les journées fussent assez longues. Bref, il travailla « comme un cheval » (26) et copia tout le Pentateuque, faisant ainsi preuve d'une ténacité et d'un esprit de suite rares à son âge : mais, après ce grand effort, il se sentit tellement épuisé qu'il dut interrompre son dur labeur. Cet exploit juvénile ne fut pas inutile : la pureté du style de l'Ancien Testament sera le trait le plus caractéristique de cette langue à la fois simple et claire qui, dans *Robinson Crusoë*, fit les délices des siècles passés, et

(25) His native Candor, and familiar Stile, — Which did so oft his Hearers Hours beguile, — Charm'd us with godliness, and while he spake, — We lov'd the Doctrine for the Teacher's sake... — Meekness of soul did in his Aspect shine, — But in the Truth resolv'd and masculine ; — A pleasing Smile sate ever on his Brow, — A sign that cheerful Peace was lodg'd below. » (*The Character of the late Dr. Samuel Annesley by way of Elegy.*)

(26) Cf. *Review*, II, 498.

restera l'admiration des siècles à venir. Quant à la netteté de composition qui fit plus tard de Daniel De Foe le grand maître du pamphlet politique, c'est également un des exercices auxquels il se livra dans son enfance qui lui permit de l'acquérir : Annesley lui imposait chaque semaine de prendre des notes pendant le sermon, pour le reconstituer ensuite point par point. Plus tard, lorsque De Foe eut fondé la *Revue*, ses ennemis lui reprochèrent de prêcher toujours : et c'était exact, car, toute sa vie, il exposa les questions les plus diverses comme s'il avait entrepris de paraphraser un verset de la Bible.

Son âme était presque entièrement remplie par la pensée de Dieu. Il se sentait dirigé par une force mystérieuse et irrésistible que ses parents appelaient Providence. On lui enseignait qu'il fallait glorifier la Toute-puissance divine et se soumettre avec humilité aux décrets du Seigneur : et pourtant, quelques doutes angoissants traversaient parfois son esprit avide de vérité. L'œuvre de Dieu ne lui paraissait pas parfaite : on lui avait sans doute parlé de peuplades sauvages qui adoraient encore d'informes blocs de pierre ou de grossières statues de bois, et il se voyait en rêve, paladin iconoclaste, renversant à grands coups de lance des idoles grimaçantes (27). Il n'ignorait pas non plus l'existence de Satan et des Puissances des Ténèbres : il avait entendu les servantes raconter devant lui d'effrayantes histoires de sorciers et de démons (28) ; avec sa logique enfantine, il se demandait certainement pourquoi Dieu, infiniment bon et souverain maître, ne tuait pas le diable, essence du mal (29) ? Ses continuelles méditations sur les êtres invisibles et surnaturels ne pouvaient que le rendre superstitieux et craintif. Superstitieux, il le resta toute sa vie ; de même, il ne fut jamais exempt de craintes enfantines ; il eut toujours peur de la nuit : « à la clarté de la lune, chaque buisson semble un homme et chaque arbre un cavalier » (30). Tout enfant, il ne quittait pas, dès qu'il commençait à faire noir, le cercle de famille éclairé par les lueurs de l'âtre. Lorsque Daniel, après avoir écouté les siens s'entretenir des malheurs présents et des catastrophes

(27) Cf. *Robinson Crusoe*, 2nd part, p. 88.

(28) Cf. *The Political History of the Devil, a System of Magic, History and Reality of Apparitions*. Toute cette enfance puritaine rappelle celle de Bunyan.

(29) Cf. *Robinson Crusoe*, p. 86.

(30) Cf. *Serious Reflections*, p. 76. Voir aussi Gildon, et notre ouvrage : *Robinson Crusoe examin'd and criticiz'd* (texte et notes du *Dialogue*).

passées, et s'être joint aux prières collectives que dirigeait son père, se trouvait seul dans sa petite chambre, ses peurs le reprenaient, et parfois des cauchemars interrompaient son sommeil : une nuit, il sentit tout à coup qu'un être vivant pesait de tout son poids sur sa poitrine ; il alluma vite une chandelle : il n'y avait rien, mais il resta persuadé que l'Esprit du mal avait tenté de l'étouffer (31). Souvent aussi, de mauvais rêves le tenaient éveillé ; il écoutait les bruits mystérieux de la nuit dans la ville assoupie ; les deux veilleurs du quartier passaient, frappant les portes de leurs bâtons ferrés, et criant d'une voix, monotone : « Trois heures passées, et un matin pluvieux » (32) ; alors il se représentait sans doute les rues vides et noires que hantaient des formes infernales, et cette idée lui faisait froid au cœur.

Cependant, tout n'était pas que prière dans la vie du petit puritain. De bonne heure, il manifesta un goût très vif pour la musique ; ses parents encouragèrent ce penchant précoce pour une occupation consacrée par d'illustres exemples dans le Livre. Il apprit à jouer des deux instruments les plus en vogue, la viole et le luth ; plus tard, il parlera fièrement de ses talents de musicien aux temps lointains de son enfance (33). De plus, on le laissait fort libre dans la journée, comme tous les garçons à cette époque (34) : et il sut profiter de sa liberté pour entreprendre de lointaines expéditions dans cette terre inconnue et mystérieuse qu'était la Ville immense qui l'enserrait de toutes parts. Près de la maison paternelle s'étendait le terrain de Moorfields avec ses grands arbres si propices aux jeux ; dans Silver-Street, on pouvait voir travailler en plein air les vanniers gais et habiles sous les doigts desquels naissaient paniers et corbeilles (35). Dans la Cité, la grande attraction était d'aller regarder les ouvriers qui dressaient une très haute colonne en souvenir de l'incendie ; pour s'y rendre, on pouvait toutes les fois changer son itinéraire en combinant avec science les passages et les cours sombres qui constituaient un inextricable fouillis dans le quartier du Royal Exchange (36).

(31) Cf. *Serious Reflections*, p. 77.

(32) Cf. *Colonel Jack*, p. 25.

(33) Cf. *Augusta Triumphans*.

(34) Cf. MONROE : *Cyclopedia of Education*, et les enfances de Bunyan, Smollett, etc.

(35) Cf. *Robinson Crusoe*, p. 50.

(36) Cf. *Colonel Jack*, p. 14.

Mais c'était en allant vers l'Est, du côté d'Aldgate, qu'on trouvait les rues les plus animées ; en descendant les Minories (37), on voyait surgir devant soi la silhouette menaçante de la Tour : à gauche s'étendaient Goodman's Fields où l'on était certain de rencontrer des camarades ; et, lorsque le jeu était fini, on pouvait aisément se rendre de là à la Foire-aux-Guenilles et se faufiler dans la foule gesticulante et affairée. Par beau temps, une promenade s'imposait : parcourir Rosemary Lane dans toute sa longueur, en s'arrêtant en cours de route devant la grande verrerie, pour contempler d'un œil curieux les niches remplies de cendres chaudes où dorment les petits vagabonds (38), et gagner les champs de Stepney où l'on trouvait enfin la campagne et les grands espaces libres. Tous les samedis soirs, il ne fallait à aucun prix manquer le spectacle qu'offrait White-chapel (39) : ce jour-là, les citoyens riches faisaient sur leurs beaux chevaux une petite promenade hygiénique, et c'était merveille de les voir évoluer dans la rue et se saluer au passage. Enfin, lorsqu'on était fatigué de courir et de jouer, y avait-il en ce monde des délices comparables au plaisir intense de se mêler aux cercles d'enfants attentifs qui, sur les places, écoutaient les vieux soldats raconter leurs exploits, ou, près du port, les marins décrire les terres lointaines où l'or est plus commun que le plomb, mais où s'étendent à perte de vue de mornes espaces sans rues, sans boutiques, sans habitants (40).

Daniel montra sans doute trop de hardiesse au cours de ses voyages de découverte, car ses parents, pour réfréner son ardeur, lui racontèrent de terrifiantes histoires d'enfants volés par des bohémiennes et condamnés ensuite à une vie de misère et de honte (41). Il était maintenant assez âgé pour pouvoir se rendre utile dans la boucherie, et souvent il accompagnait son père dans les marchés de la cité. Il fut particulièrement impressionné par la grandeur de Leadenhall, et plus tard il aimait à rappeler un propos de l'ambassadeur d'Espagne,

(37) Rue qui mène de Aldgate à la Tour.

(38) La plupart des éléments qui ont servi à cette reconstitution des promenades du jeune Daniel à travers la Cité sont tirés des premières pages du *Colonel Jack*. Les autres viennent de *Moll Flanders* et de *Roxana*.

(39) Cf. *Roxana*, p. 72.

(40) Pour De Foe en effet (cf. *Robinson Crusoe*), le bonheur ne pouvait exister en dehors des villes et de la société humaine.

(41) Cf. Les débuts de *Moll Flanders* et de *Colonel Jack*.

qui avait rempli les bouchers de Londres d'un légitime orgueil : « Il se vend en un mois à Leadenhall une si grande quantité de viande qu'elle suffirait à l'Espagne tout entière pendant un an (42) ».

La Corporation des Bouchers comptait à cette époque parmi ses membres des puritains rigides qu'animait encore le vieil esprit républicain : en 1668, les apprentis bouchers manifestèrent contre l'immoralité de la Cour en allant démolir les maisons de prostitution de la Cité, et ils ne craignirent pas de dire bien haut qu'ils regrettaient fort de ne pouvoir aller démolir la grande, celle de Whitehall (43). Dans l'entourage de son père, De Foe dut entendre maints propos subversifs : mais les questions politiques le laissaient très indifférent, alors qu'il se passionnait pour les petits événements qui défrayaient la chronique scandaleuse du quartier, comme les querelles du ménage Milton (44). Bien plus intéressante encore était la grande foire de la Saint-Barthélemy, qui se tenait à Smithfield, à l'extrémité de Fore-Street ; le lord-maire l'ouvrait solennellement et daignait accepter un verre de limonade : c'était seulement à partir de ce moment qu'on pouvait circuler devant les étalages de jouets multicolores. Le grave James Foe permettait certainement à son fils d'aller faire un petit tour à la foire, à condition toutefois qu'il ne se mêlât pas à la foule qui regardait les marionnettes, amusement profane que condamnaient les vrais disciples du Seigneur. Daniel serrait bien fort dans sa main quelques piécettes de cuivre que sa mère y avait glissées lorsque le père avait les yeux tournés ; il avait d'ailleurs d'autres ressources, car lorsque ses parents n'avaient pas besoin de lui, il faisait volontiers des commissions pour les voisins, qui lui témoignaient leur satisfaction en lui prodiguant de bonnes et saintes paroles, et sans doute aussi en contribuant un peu à arrondir la petite somme qui permettrait l'achat du jouet rêvé.

Ses parents l'autorisèrent bien vraisemblablement à se rendre à Bridewell où l'on châtiât les petits voleurs devant un public d'enfants ; pendant qu'un grave alderman sermonnait le jeune condamné, et le prévenait charitablement que s'il persistait

(42) Cf. *Tour through Great-Britain*, II, 2, et *Colonel Jack*, p. 18.

(43) PEPYS : *Diary*, 24 et 25 mars 1668.

(44) Cf. MASSON : *Life of Milton*, et les articles de De Foe dans *Applebee's Journal*, 16 janv. et 24 avril 1725.

à se mal conduire il serait pendu, le bourreau zébrait le dos nu du petit criminel de longues lignes sanglantes jusqu'à ce que l'alderman eût frappé un coup de marteau sur la table devant laquelle il était assis (45). Les sifflements de la lanière de cuir se mêlaient aux hurlements du coupable et à la voix monotone du magistrat ; Daniel n'oublia jamais cette scène : mais, à l'aurore de sa vie, il ne ressentait dans son cœur que du mépris pour les petits voleurs : il était, lui, d'une scrupuleuse honnêteté ; il jouissait d'une excellente réputation ; c'était le fils du riche boucher de Fore-Street ; il avait un parent qui s'était illustré dans les guerres continentales et lui racontait volontiers ses campagnes (46) ; enfin (ce qui constituait à ses yeux une grande preuve de sa supériorité sur les autres enfants), il avait déjà voyagé à travers l'Angleterre. En 1668, il s'était rendu à Harwich et avait remonté en bateau la rivière Orwell jusqu'à Ipswich ; ce qui l'avait frappé, ce n'était pas le saisissant contraste de couleurs qu'offrent l'ajonc et la bruyère des coteaux avec le bleu intense de la mer : c'étaient les navires à l'ancre dans la rivière, grands comme des montagnes et plus nombreux que les fourmis d'une fourmilière (47). Il était également allé à Bath, boire les eaux qui garantissent contre les coliques et le scorbut. C'étaient de grands voyages pour un enfant, et il était fier de les rappeler (48) : mais, au plus profond de lui-même, il s'avouait que rien ne valait la Cité ; la Cité avec ses rues tortueuses et encombrées, sa population grouillante et affairée, la Cité où tout est toujours nouveau, où la vie palpite et change, alors que la nature reste immobile et morne !

Tel était le petit Daniel ; peu émotif et peu sensible, mais très reconnaissant envers ceux qui lui avaient rendu service ; garçon pratique et réfléchi, il ramassait sans doute au cours de ses promenades les épingles qu'il trouvait dans les interstices des pavés, afin de ne jamais rentrer chez lui les mains vides (49). C'était un robuste gaillard qui aimait à commander : de sa propre autorité, il prenait la direction des bandes joyeuses qui organisaient de grandes parties de jeu ; il défendait ses droits

(45) Cf. *Colonel Jack*, p. 4.

(46) Cf. *Whitehall Evening-Post*, 17 janv. 1719.

(47) Cf. *Tour*, I, 1.

(48) Il est possible aussi qu'il ait été mené voir des parents à Colchester, et qu'il ait traversé la forêt d'Epping (cf. *Tour*, I, 1, *Moll Flanders*, pp. 1-6, *Roxana*, pp. 71-104.)

(49) Cf. *Colonel Jack*, p. 6.

à la force du poing, car il se battait souvent et aimait à se battre ; mais jamais il ne frappait l'adversaire terrassé, car c'était au-dessous de la dignité d'un vrai gentleman (50). Un gentleman ! Quelle joie d'être traité de gentleman dans les boutiques, même si le marchand vous fait amplement payer ce titre glorieux (51) ! Daniel aurait voulu pouvoir se montrer noble et généreux pour entendre autour de lui un concert de louange et d'adulation. Debout sur le seuil de sa porte, il aimait voir passer les équipages des grands seigneurs, et pensait qu'il viendrait bien un jour où lui aussi aurait de beaux habits de soie et une grande perruque poudrée. Il éprouvait d'instinct un profond respect pour la Noblesse : son rêve était de devenir plus tard un véritable gentleman, mais un gentleman supérieur par sa conduite aux Grands de la cour. Il avait été élevé dans l'horreur du vice à la mode : l'habitude de jurer ; pour rien au monde, Daniel n'aurait pris en vain le nom de l'Eternel.

Il était fort têtue dans ses opinions ; sa large mâchoire carrée dénotait une ténacité de bouledogue. Il était prêt à se jeter hardiment dans la lutte pour la vie. Obscurément, il se sentait déjà fier d'appartenir à cette grande nation anglaise où l'on adorait Dieu comme il voulut être adoré, et de vivre dans cette grande cité de Londres, d'où partent les navires qui sillonnent les mers du globe et reviennent au port chargés de richesses et d'objets étranges (52).

C'est de cet enfant, débordant de vitalité, qui commença vite à étouffer dans l'atmosphère biblique du foyer familial, que James Foe, poussé par le Révérend Annesley, voulut faire un paisible ministre du Seigneur.

III

Docile à la forte autorité paternelle, et convaincu peut-être que Dieu avait besoin de ses services, Daniel entra, en 1672 ou 1673, dans une académie, c'est-à-dire une sorte de séminaire où l'on instruisait les jeunes dissidents qui se destinaient au

(50) *Review*, VI, 573.

(51) Cf. *Colonel Jack*, p. 5. Sur le sens du terme, cf. *The Complete English Gentleman*.

(52) Cf. le portrait de Robinson. Voir aussi *Roxana*, p. 1, 19, 79.

saint ministère. Il dut mettre à ses études le zèle et l'énergie qu'il apportait à toute entreprise. Mais plus tard, dans *Robinson Crusoë*, il blâma les pères qui ne s'inquiètent pas assez de connaître la véritable vocation de leur fils (53).

L'académie de Newington Green (54) était dirigée par un homme d'une haute intelligence, nommé Charles Morton, auquel ses élèves rendirent toujours pleine justice. Lorsque, dans son livre *Le parfait gentleman anglais*, De Foe décrivit le professeur idéal (55), il songeait certainement à son ancien maître. Morton était un des pionniers de ce que nous appelons l'enseignement moderne : il cherchait à réagir contre l'instruction trop exclusivement classique que les étudiants recevaient à Oxford et à Cambridge. Il faisait tous ses cours en anglais (56), et attachait une grande importance à la correction de la langue maternelle. Daniel garda toujours ses cahiers de classe, qu'il relisait avec plaisir, surtout son cahier de droit public (57) ; il rappela plus tard à ceux qui (comme Samuel Wesley) accusaient les dissidents de propager dans leurs écoles des doctrines révolutionnaires, que le système politique de Morton, intitulé *Eutaxia*, était un chef d'œuvre de modération. Certes, on apprenait le latin à Newington Green, mais ce n'était pas la matière principale du programme : De Foe ne fut jamais un bon latiniste et ses ennemis le traitèrent souvent « d'illettré, de plumitif ignare, d'être stupide » ; c'est la seule insulte qui lui fit jamais perdre patience (58).

L'académie de Morton se distinguait des autres académies en ce que l'instruction n'y était aucunement livresque. L'étude de la logique et des mathématiques était aussi considérée comme secondaire ; par contre, on consacrait beaucoup de temps à la sténographie, aux langues vivantes (français, hollandais, espagnol et italien), à l'histoire, aux sciences physiques et naturelles, à la géographie, et à l'astronomie : ces deux dernières matières passionnèrent De Foe jusqu'à sa mort, car elles donnaient libre

(53) Cf. *Serious Reflections*, p. 25.

(54) Petit village au N. de Londres, actuellement englobé dans la ville. Une école s'élève maintenant sur l'emplacement qu'occupait l'Académie de Morton.

(55) Cf. *The Complete English Gentleman*, p. 218.

(56) Cf. *The present State of Parties*, etc.

(57) Cf. *More Short Ways with the Dissenters*.

(58) Cf. *Review*, II, 149-150, VIII, 429-430, et *The Complete English Gentleman*, p. 200.

essor à son imagination vagabonde, en lui permettant de quitter les réalités présentes pour voyager dans des terres inconnues et même dans d'autres mondes. Les travaux pratiques de sténographie, de physique et d'astronomie, et l'étude des cartes géographiques, absorbaient la plus grande partie du temps des écoliers. Cependant, tout en donnant à ses élèves une solide instruction générale, Morton n'oubliait pas qu'il devait élever en vue du sacerdoce les enfants qui lui étaient confiés. Il instituait des débats sur des questions théologiques, et les controverses faisaient rage jusqu'à une heure avancée de la nuit. Daniel apprit à parler d'abondance, à composer rigoureusement ses discours et à les développer point par point, enfin à improviser facilement. Il devint un maître de la polémique, un artiste de l'argument décisif, et, ajoutèrent ses adversaires, un bachelier ès tautologie. Ces exercices contribuèrent, plus encore que les devoirs qu'il remettait autrefois au Révérend Annesley, à donner à tous ses ouvrages, romans ou pamphlets politiques, manuels d'édification religieuse ou compilations scientifiques, le ton et la forme d'un vibrant sermon prononcé en plein air devant une foule nombreuse de fidèles.

Pourquoi Daniel n'obtint-il pas la consécration naturelle de ses années d'études et ne devint-il pas le Révérend Daniel Foe ? Parce qu'aucune des deux solutions qu'adoptaient généralement les élèves de Morton à leur sortie de l'académie, ne le satisfaisait : les uns, comme Samuel Wesley (59), rentraient dans le sein de l'église d'Angleterre ; cette voie répugnait à l'esprit loyal du jeune Daniel qui tenait à ses croyances religieuses ; les autres, comme son condisciple Timothy Cruso, dont il immortalisa plus tard le nom, devenaient d'humbles ministres presbytériens, se condamnant ainsi volontairement à une vie d'épreuves et de sacrifices ; mais Daniel n'avait aucun goût pour le martyre : il rêvait d'une vie mouvementée, de postes éminents, de richesses incalculables, et non d'une misérable situation de pasteur non-conformiste, traqué par la police et insulté par la foule (60). Enfin il ne se plaisait guère à l'académic ; sans doute, il jouissait du vaste jardin, de l'allée bien ratissée où l'on jouait aux boules, des viviers bien peuplés.

(59) Père du célèbre fondateur du Méthodisme.

(60) Cf. *Review*, VI, 344 ; *Wilson* I, 28 ; *Lee* I, 9 ; *Minto*, p. 3.

et surtout du grand laboratoire de physique où l'on conservait des objets rares tels que des pompes aspirantes et foulantes, des thermomètres et des lunettes astronomiques (61) ; il se rendait compte aussi de l'excellence de son maître pour lequel il garda la vénération la plus profonde : mais ses camarades lui déplaisaient par leur violence et leur étroitesse d'esprit. Morton laissait ses élèves se diriger et s'administrer eux-mêmes dans chacune des deux maisons où ils logeaient au nombre d'une quarantaine : ils avaient constitué entre eux une sorte de gouvernement démocratique où tout était décidé à la majorité des suffrages, même les amendes à infliger ; dans la pratique, la discipline laissait fort à désirer, et la conduite de certains élèves, ivrognes et débauchés, faisait scandale à Newington. De plus, malgré les conseils de modération que leur prodiguait Morton, ils affichaient tous des opinions républicaines extrêmes : Cromwell était leur Dieu et Milton leur messie. Or Daniel avait été élevé dans le respect de l'idée monarchique, et il mettait instinctivement la personne de Charles II au-dessus de toute discussion. Il était également indigné par l'intolérance religieuse de ses condisciples, qui récitaient à tout propos des tirades enflammées contre la « Grande Prostituée », l'Eglise Etablie ; ils tournaient en ridicule les prières et la liturgie anglicanes et se livraient à des attaques personnelles contre les prêtres : ainsi, ils se rendirent, une nuit, en groupe sur une petite colline près de l'académie, et après avoir réveillé le village endormi en hurlant dans un porte-voix, ils clamèrent à tous les échos de scandaleuses accusations contre le curé de la paroisse.

De tels procédés de polémique déplaisaient profondément au jeune Daniel, qui avait été élevé dans le respect des personnes et des opinions. Malgré tout, lorsqu'en 1704, Wesley attaqua perfidement les académies, De Foe, reconnaissant de l'instruction qu'il avait reçu à Newington Green, prit publiquement leur défense (62). Morton, après de violentes persécutions, avait dû en 1685 se réfugier en Amérique, où il devint le vice-président de Harvard College qui adopta ses méthodes d'enseignement, et De Foe se trouvait le seul défenseur attitré de la

(61) Voir sur la vie à l'académie les pamphlets de Samuel Wesley : *A letter from a country divine* (1704), *A defence of a letter concerning the education of Dissenters* (1704), *A reply to Mr Palmer's vindication of the Dissenters* (1707).

(62) Cf. *The Present State of Parties, et More Short Ways*.

vieille académie de Newington Green. Par contre, dans ses lettres privées (63), De Foe laissa voir le fond de sa pensée : son opinion sur les académies était nettement défavorable, et il les blâmait de lancer dans le monde « ces malheureux mendiants, les ministres presbytériens. » Pourtant, son séjour à l'académie eut une influence décisive sur sa vie : c'est là qu'il acquit le fonds de connaissances qui lui permit de devenir un grand écrivain ; enfin, par réaction contre la bigoterie du milieu où il s'était trouvé plongé, il sortit de Newington Green avec des vues plus larges et plus tolérantes, sur toutes les grandes questions politiques et religieuses (64).

A cette période se rattache un des grands souvenirs de sa vie d'adolescent (65) : en octobre 1676, après sa sortie de l'académie (66), il passa des vacances à Mickleham — petit village au sud d'Epsom — où son grand plaisir était de reconnaître le cours en partie souterrain de la rivière Mole et de se croire ainsi un grand explorateur. Un jour, une inondation soudaine surprit la population, et les propriétaires du château de Beechworth virent leurs viviers envahis par la rivière. Désolés de la perte de leurs poissons, ils rassemblèrent tous les jeunes gens des environs, et, avec leur aide, surélevèrent le talus d'une prairie en forme de cuvette, l'isolant ainsi de la rivière. Puis, ils bâtirent des huttes, allumèrent de grands feux, et firent venir du château force victuailles pour festoyer. Les jeunes gens campèrent ainsi deux jours : l'eau qui submergeait la prairie s'infiltra peu à peu dans le terrain calcaire, et des quantités de poissons de toutes tailles furent pris sur le sol humide et rejetés dans les viviers. Cette pêche miraculeuse resta toujours dans la mémoire de Daniel : ce qui l'intéressa le plus, ce ne fut point l'ingéniosité du procédé, mais la grosse somme que rapporterait la vente de ces poissons. Il considéra désormais les objets surtout au point de vue de leur valeur commerciale (67). Il rêva de vastes opérations qui amèneraient dans ses coffres des monceaux de pistoles et de doublons.

(63) Par exemple dans sa lettre à Harley (21 mai 1714).

(64) *Ibid.* et *More Short-Ways*.

(65) Cf. *Tour*, I, 2.

(66) Ne se destinant pas au sacerdoce, De Foe ne resta que trois ans à l'académie : on gardait cinq ans seulement ceux qui voulaient devenir pasteurs.

(67) Cet état d'esprit mercantile était favorisé aussi par l'exemple paternel et le milieu où l'enfant avait vécu.

CHAPITRE II

« Le parfait commerçant doit connaître non seulement toutes les espèces de marchandises, mais encore les lieux et les pays d'où elles viennent. »

DE FOE, *Complete English Tradesman* I, int.

Années d'apprentissage

I. La religion protestante en danger (1678). — II. Voyages chez les peuples du Continent.

I .

James Foe vit avec regret son beau rêve s'évanouir, il n'aurait jamais la joie d'entendre vanter autour de lui le grand savoir et l'ardente piété du Révérend Daniel Foe, et de pouvoir dire: « C'est mon fils » ! Seigneur que ta volonté soit faite et non la mienne. Tes voies sont insondables et ta Providence ne connaît point de bornes. Daniel fut mis en apprentissage chez un négociant de Cornhill, nommé Charles Lodwick, qui importait en Angleterre des vins et des liqueurs, et exportait sur le Continent ou dans les colonies de la mercerie et des étoffes. Il n'y avait pas de temps à perdre; à 18 ans, un gargon est trop âgé pour commencer son éducation professionnelle (1) : or Daniel en avait déjà seize. Il avait acquis à l'académie une culture générale qui le rendait très supérieur à la plupart des apprentis. Au magasin, on le considéra non comme un employé ordinaire, mais comme un camarade de Thomas Lodwick, le

(1) *Robinson Crusoe* (éd. Hazlitt), p. 18.

fil du patron (2). On le dispensa bientôt des petites besognes fastidieuses, les seules que l'on confiât aux débutants : peser et mesurer les marchandises, confectionner des paquets solides (3). On le chargea immédiatement de travaux plus minutieux ; il apprit à tenir les livres ; on lui montra comment acheter dans de bonnes conditions ; il entra en relations avec les principaux marchands de la Cité ; bref, à 18 ans, il traitait déjà seul d'importantes affaires.

Lodwick était un dissident, mais non un puritain rigide comme James Foe : le commerce passait d'abord, la religion ensuite. Il laissait beaucoup de liberté à ses employés, qui en profitaient pour prendre une part active à la lutte engagée par les marchands de la Cité, ennemis acharnés du catholicisme et du droit divin, contre le duc d'York, successeur éventuel de Charles II. L'idole des apprentis et des commerçants de Londres était le duc de Monmouth, fils naturel du roi : ils espéraient fermement qu'un jour la légitimité de sa naissance serait démontrée, et ils saluaient en rêve l'avènement de leur dieu. En attendant, l'influence du duc d'York devenait de plus en plus grande dans les conseils du gouvernement. De sourdes rumeurs circulaient dans les rangs indignés des bons protestants : les « papistes », abondamment pourvus d'or français, tramaient dans l'ombre un sinistre complot pour établir l'Inquisition dans le royaume... ; leurs partisans étaient nombreux à la Cour... ; leurs émissaires répandus dans les villes d'Angleterre, se livraient à une propagande intense contre la religion réformée. Mais le Seigneur n'abandonna pas son peuple, il suscita un sauveur qui leva hardiment le voile d'imposture jeté sur ces noires machinations.

La nuit du 28 septembre 1678, les habitants de Cornhill (4) furent réveillés par des bruits inquiétants qui venaient de la rue ; ils se levèrent, et regardèrent par la fenêtre : à la lueur de torches fumeuses, des exempts pénétraient dans certaines maisons et procédaient à des arrestations ; ils étaient dirigés par un individu corpulent, d'une laideur surprenante, nommé

(2) Il était d'un an plus âgé que De Foe et se maria deux mois avant lui (28 oct. 1684). De Foe entra toujours en fureur lorsque plus tard ses ennemis le traitèrent d'« apprenti-mercier » (cf. *Review*, II, 149-150).

(3) Voir à ce sujet le grand manuel commercial de DE FOE : *The Complete English Tradesman*, vol. I, letter 1.

(4) La grande artère centrale de la Cité, continuant la direction de Newgate Street.

Titus Oates, qui venait de dénoncer au Conseil Privé l'existence d'une vaste conspiration papiste contre la sûreté de l'Etat. Quelques jours après, le juge devant lequel Oates avait fait sa première déposition était mystérieusement assassiné. Un frisson de peur et de haine secoua le peuple anglais. Alors commença une longue série d'émeutes, qui devait durer deux ans. Parfois, dans un accès de vertueuse indignation, les apprentis, en bandes nombreuses, renouvelaient leur exploit de 1668 en allant démolir les maisons de prostitution à Moorfields (5), puis ils se répandaient dans les tavernes en quête d'un bon tour à jouer ou d'un Jésuite à assommer. Un jour, au cours de leurs pérégrinations d'auberge en auberge, Daniel et ses camarades rencontrèrent un pauvre homme naïf qui demandait craintivement à l'hôte des nouvelles du complot ; un des jeunes farceurs, soutenu par ses compagnons, prit aussitôt la parole, et avec un sérieux imperturbable, annonça que six Français avaient essayé d'emporter le Monument : mais le guet les avait arrêtés à la dernière minute, et forcés à le rapporter. La preuve ? Allez voir la foule de badauds qui regarde les ouvriers occupés à resceller les pierres ! Et le trop crédule questionneur s'en fut en hochant la tête, laissant rire à leur aise ses impitoyables mystificateurs (6).

Souvent aussi, Daniel prenait part à des expéditions plus belliqueuses. A la faveur des troubles, des malandrins, tapis dans l'obscurité des ruelles, se jetaient sur les passants pour les dévaliser ; aux yeux des apprentis, ces brigands ne pouvaient être que des papistes déguisés. Aussi les braves jeunes gens faisaient-ils avec zèle la police des rues, en pourchassant les tire-laine qu'ils prenaient sur le fait. Leur arme était très simple : deux gourdins réunis par une lanière de cuir ; ils l'appelaient : le « fléau protestant ». Daniel ne se promenait jamais sans son « fléau » qu'il prétendait plus redoutable que n'importe quel pistolet (7) : c'était sans doute aussi l'avis des papistes déguisés en coupe-jarrets, qui, à la tombée de la nuit, attaquaient les femmes et les vieillards, car ils s'écartèrent toujours prudemment de son chemin.

(5) Voir les journaux du temps et aussi l'article de DE FOE dans le numéro du 1^{er} août 1724 du *Journal d'Applebee*. (Cf. *supra* chap. I, 1).

(6) Cf. *Review*, 18 décembre 1707.

(7) Cf. *Review*, vol. II, p. 498-9.

Le fanatisme religieux ne cessa pas de croître pendant l'année 1679. Dans toutes les villes d'Angleterre on arrêtait de prétendus jésuites. Deux délateurs professionnels, Bedloe et Dugdale, stimulés par le succès de Titus Oates, annoncèrent qu'ils venaient de découvrir de nouvelles preuves du grand complot. Ils se plaignirent ensuite d'avoir été menacés de mort par plusieurs gentilshommes qui, se sentant fort compromis, avaient usé d'intimidation pour les empêcher de déposer. Les citoyens de Londres furent outrés de tels procédés : ils organisèrent de grands meetings de protestation où les sauveurs de la religion attisaient de leur mieux les fureurs populaires. Daniel était souvent au premier rang des manifestants, et vociférait de toute la force de ses jeunes poumons (8). Pourtant les violences exagérées des orateurs le firent bientôt douter de leur sincérité. Oates traitait de « tory », (c'est-à-dire de bandit irlandais), tous ceux qui ne se montraient pas aussi fanatiques que lui (9) ; son visage vulgaire respirait la lâcheté, la débauche et l'hypocrisie ; son attitude équivoque soulevait dans l'âme des honnêtes gens un sentiment d'invincible répulsion. Daniel réfléchit, et devint très sceptique ; « comment, se demandait-il, les catholiques qui constituent à peine la millième partie de la population de Londres arriveront-ils à massacrer tous les protestants ? » Après avoir fermement cru pendant quelques mois à la réalité du complot, il se laissa convaincre par son robuste bon sens qui lui démontrait l'inanité des accusations portées par Oates et ses émules (10). Mais l'occasion était belle de faire du bruit avec impunité ! Pousser des clameurs dans les réunions publiques, tenir des discours incendiaires aux badauds effarés ; enfin, tous les soirs, pourchasser les suspects à coups de « fléau protestant », c'étaient là de si agréables passe-temps, qu'un jeune apprenti n'aurait jamais consenti à y renoncer par scrupule de conscience.

(8) Cf., *Review* VII, 297.

(9) Ce mot qui (selon De Foe) fut lancé par Oates, eut la fortune que l'on sait. (Cf. *Review* VII, 296.)

(10) Il nous a décrit son attitude à l'époque du Complot dans la *Review*, II, 498-9.

II

Quel adolescent n'a pas été séduit, vers la vingtième année, par l'attrait des pérégrinations lointaines ? Daniel dut, plus que tout autre, sentir bouillonner dans ses veines le sang juvénile qui brûle et donne la soif des grands espaces. La fin de son apprentissage devait lui permettre de réaliser immédiatement ses rêves : il lui restait à visiter les grands ports de commerce de l'Angleterre et du Continent, et à connaître par la pratique les ressources agricoles et industrielles des principaux pays de l'Europe (11). Il se joignit probablement à des caravanes de marchands-voyageurs (*travelling-merchants*), qui servaient d'intermédiaires entre les importateurs et les négociants de la Cité (12) ; cavalier infatigable, Daniel fut certainement enthousiasmé par cette vie active, en plein air, remplie d'incidents imprévus et même de dangers, car les routes étaient peu sûres, et l'on pouvait voir surgir à tout moment derrière les haies les faces patibulaires des « gentilshommes de grand chemin ». Nous avons très peu de détails précis sur ses voyages à cette époque de sa vie : nous savons seulement qu'il visita Liverpool en 1680 ; il admira beaucoup la largeur des rues qui permettait le trafic le plus intense ; il retourna plus d'une fois, au cours de son existence aventureuse, dans ce grand port, dont le développement rapide fut pour lui un perpétuel sujet d'émerveillement et de joyeuse surprise (13).

Daniel passa sur le Continent la majeure partie des deux années suivantes. A la fin de sa vie, lorsque l'âge et les infirmités le contraignirent à ne plus vivre que dans le passé, il aima ranimer les vieux souvenirs de ses voyages de jeunesse. Nous trouvons, épars dans ses dernières œuvres, des détails nombreux, mais vagues, qui nous permettent néanmoins de reconstituer à peu près l'itinéraire de ses pérégrinations (14). Il se rendit

(11) DE FOE, *The Great Law of Subordination*, p. 11.

(12) Cf. MANTOUX, *La Révolution industrielle au dix-huitième siècle*, p. 96.

(13) *Ibid.*, pp. 26, 90. DE FOE, *Tour through Great Britain* III, 3. Cf. aussi *Moll Flanders* (ed. Hazlitt), p. 45-46.

(14) Il ne peut s'agir ici que d'une reconstitution hypothétique, mais vraisemblable, des voyages de De Foe.

probablement d'abord au Portugal (15) sur un bâtiment caboteur qui desservait les principaux ports de la péninsule, de Porto à Cadix (16). Il fit sans doute en Espagne un assez long séjour, et, se joignant à des caravanes de marchands, traversa tout le royaume en passant par Madrid et Pampelune (17). Il semble avoir employé les mois qui suivirent à parcourir le Sud de la France, puis il franchit les Alpes et visita vraisemblablement les grandes villes commerçantes de l'Italie. Enfin il rentra en Angleterre par Paris et Calais.

Il ne passa dans sa chère Cité que le temps strictement nécessaire pour régler ses affaires. Il s'embarqua sur un yacht frété par des négociants de Londres pour la Normandie : la brume leur permit de passer inaperçus des douaniers qui, des forts de Tilbury, surveillaient étroitement l'embouchure de la Tamise (18). Ils arrivèrent à Caen sans encombre, et Daniel poursuivit sa route jusqu'à Paris : mais il s'était surmené, et, pour rétablir sa santé, il alla faire une cure d'eaux thermales à Aix-la-Chapelle, où il trouva « des bains très propres et parfaitement installés (19) ». Puis il se rendit, croyons-nous, en Hollande et, après un long séjour, s'embarqua pour Harwich d'où il regagna Londres, riche de connaissances nouvelles et fort désireux de devenir son propre maître. Il ne devait jamais plus quitter les côtes de son île natale.

Un très vieil adage dit que les voyages forment la jeunesse : il s'applique d'autant mieux à De Foe, que celui-ci voyageait pour compléter son éducation commerciale et non pour son agrément personnel. Cet intrépide navigateur en chambre goûtait fort peu les joies des traversées maritimes ; il n'avait pas le pied marin, et les héros de ses romans sont victimes d'un affreux mal de mer ; il nous dépeint leurs souffrances par des détails et des images expressifs qui pouvaient seulement venir de sa propre expérience (20). Une fois revenu sur le « plancher des vaches », il renaissait à la vie et aux affaires. Tout en pla-

(15) Cf. *OLDMIXON : History of England* III, 518. On se rendait de Falmouth au Portugal en dix jours.

(16) On proposa plus tard à De Foe de retourner à Cadix (cf. ch. IV, 2).

(17) On trouvera dans les notes des pages suivantes les justifications nécessaires.

(18) Cf. DE FOE, *Tour through Great Britain*, I, 2.

(19) *Ibid.*, III, 1.

(20) Cf. *Robinson Crusoe* (ed. Hazlitt), pp. 18-19 ; *Roxana*, id. p. 40 ; *Moll Flanders*, id., p. 103. Il ne voulut jamais aller en Écosse par mer.

çant des lainages chez les commerçants étrangers, il recherchait activement de nouveaux débouchés pour les produits anglais ; et, en même temps, il exécutait les commissions dont l'avaient chargé les négociants de Londres, et expédiait en Angleterre des marchandises rares, telles que le musc, dont les Hollandais avaient une sorte de monopole (21). Pendant son séjour en Espagne ou dans le Sud de la France, il fut le héros d'une petite aventure commerciale qu'il raconta plus tard avec complaisance dans *Le parfait commerçant anglais* (22). Il avait reçu de Londres une importante commande de bonne eau-de-vie : il se rendit immédiatement chez un marchand dont on lui avait donné l'adresse. Bien que le patron fût absent, De Foe fut admis à goûter plusieurs tonneaux qui lui parurent excellents et qu'il fit mettre de côté. Le lendemain, le négociant, que ses employés avaient mis au courant, vint le trouver. Ils débattirent le prix, parvinrent enfin à se mettre d'accord, et le marchand proposa d'envoyer aussitôt les fûts commandés au domicile du jeune Anglais. Mais celui-ci, sachant que deux sûretés valent mieux qu'une, annonça son intention de goûter encore, avant d'en effectuer le paiement, la liqueur qu'il avait achetée. Il fit bien, car, à cette seconde dégustation, il trouva mauvaise l'eau-de-vie des tonneaux qu'il avait marqués de sa griffe pour qu'on les lui réservât. Ne soupçonnant pas encore qu'il avait affaire à un commerçant malhonnête, il crut simplement que « son palais l'avait trompé la première fois », mais, comme l'eau-de-vie n'était pas à son goût, il refusa, malgré les menaces et les prières du marchand, de prendre livraison des fûts commandés. Quelques jours après, il apprit que des coupages avaient été faits pendant la nuit dans les tonneaux réservés : on croyait que « l'Anglais » n'y connaissait rien. Or, Daniel avait souvent acheté des alcools à Londres pour le compte de son patron, et il avait, en débutant dans la carrière commerciale, deux grandes qualités qu'il perdit malheureusement trop vite : la prudence, et la méfiance de soi-même.

Les jugements portés par le jeune voyageur sur les peuples qu'il avait visités furent en général dépourvus de bienveillance : son patriotisme britannique le rendait partial et sévère dans

(21) Il en importa plus tard (cf. chap. III, 1).

(22) *The Complete English Tradesman* (1725), vol. I, lettre I.

ses appréciations. Daniel garda toujours une fort mauvaise opinion des Portugais, « nation orgueilleuse et efféminée, dont le commerce est en décadence » (23). Dans ses romans, il mit en scène des Portugais voleurs, cruels et lâches (24); il les dédaignait parce qu'ils étaient de mauvais marins; il les méprisait profondément parce qu'ils faisaient preuve envers leurs maîtres de la soumission la plus vile, et se montraient envers leurs inférieurs d'insupportables tyrans, « pires que les Turcs » (25). Enfin il se figurait retrouver dans les visages des Portugais les traits caractéristiques de la race noire (26), et il concluait sans indulgence que cette nation dégénérée ajoute aux vices des blancs, rançon de la civilisation européenne, tous les défauts des nègres.

Les Espagnols lui plurent davantage. Il leur reconnaissait une grande noblesse de sentiments et une politesse un peu hautaine (27) qu'ils avaient héritées de leurs ancêtres, les Maures, auxquels ils ressemblaient encore physiquement (28). Mais il leur reprochait leur orgueil et leur vanité excessives (29); leurs perpétuelles rodomontades le remplissaient de méfiance (30). Il les trouvait vindicatifs (31) et féroce ment jaloux de leurs femmes (32), d'ailleurs à juste titre, car il critiquait fort la vertu des Espagnoles (33). Le défaut principal de ce peuple lui paraissait la mollesse, le manque de ténacité dans les entreprises (34); et cependant l'Espagnol le plus nonchalant devenait un démon incarné quand on déchaînait en lui la passion religieuse : trop souvent aussi, la peur de l'Inquisition le rendait fourbe et cruel (35). Le fanatisme espagnol n'inspira au jeune Daniel que de l'horreur et du dégoût : les macérations, les jeûnes, et les vigiles de la semaine sainte, l'arrêt immédiat et total

(23) DE FOE : *Plan of the English Commerce*, préface.

(24) *Captain Singleton* (éd. Hazlitt), pp. 4, 5. Dans *Robinson Crusoe*, DE FOE nous présente quelques Portugais sympathiques comme des phénomènes.

(25) *Captain Singleton*, *ibid.*, *Robinson Crusoe*, 2^e partie (éd. Hazlitt), p. 11.

(26) DE FOE : *The Complete English Gentleman*, p. 35.

(27) *Robinson Crusoe*, 2^e partie (éd. Hazlitt), p. 15; *Colonel Jack*, p. 97; *New Voyage*, p. 68.

(28) *Complete English Gentleman*, p. 35.

(29) *True-born Englishman*, (éd. Hazlitt), p. 7.

(30) *Captain Carleton* (id.), p. 43.

(31) *New Voyage* (id.), p. 67.

(32) *Colonel Jack* (éd. Hazlitt), p. 102.

(33) *Captain Carleton*, p. 27.

(34) *Robinson Crusoe*, 2^e partie, p. 36.

(35) *Robinson Crusoe*, p. 94.

de toute activité quand tinte la cloche de l'angélus, lui semblaient de monstrueuses coutumes et le remplissaient d'une indignation qu'il avait peine à contenir (36).

De Foe, homme du Nord, ne reconnaissait aux peuples du Midi qu'une seule grande qualité, commune surtout aux Espagnols et aux Français du Sud: la sobriété (37). Sur ce point, il les admirait sans réserve : « Leur breuvage habituel est le vin coupé d'eau ; lorsqu'ils prennent quelque chose pour se remonter ou se réjouir, c'est de l'eau-de-vie, mais il est rare qu'ils en boivent avec excès (38) ». De Foe se défendait, d'ailleurs, assez mal d'éprouver une certaine admiration pour les Français, tout en se déclarant leur ennemi mortel : leur extrême courtoisie, leurs manières polies et galantes, le charmaient ; leur gaîté continuelle, même dans le malheur ou la misère, lui semblait un inexplicable prodige ; il appréciait leur conversation spirituelle et brillante ; il enviait l'étendue de leurs connaissances et la finesse de leur goût (39). Par contre, il reprochait au petit peuple son économie, qu'il jugeait sordide et qu'il qualifiait d'avarice (40). Dans l'ensemble, les Français lui paraissaient des êtres superficiels et légers, impulsifs et instables, manquant de calme et de sang-froid (41) ; et parfois il se moquait doucement de leurs emportements et de leurs extravagances.

Les Italiens le scandalisèrent par leurs mœurs relâchées (42) : leur débauche, qu'il croyait causée en grande partie par l'abus des épices (43), révolta son rigorisme puritain ; leur extrême bigoterie l'indigna (44). L'orgueil insupportable des Vénitiens acheva de lui faire prendre en horreur la nation italienne (45). Toute sa vie, le nom d'Italien évoqua dans son esprit une vague idée de proxénète, d'empoisonneur et de coupe-jarret (46).

(36) *Captain Carleton*, p. 36, 37-39, 55.

(37) *Captain Carleton*, p. 25, 38.

(38) *Plan of the English Commerce*, I, 6.

(39) *Robinson Crusoe*, 3^e partie, p. 46 et *Roxana*, p. 75 ; *Memoirs of a Cavalier*, p. 2 ; *Robinson Crusoe*, 2^e partie, p. 11 ; DE FOE parle couramment de « French Civility » (*Captain Carleton*, p. 67).

(40) *Memoirs of a Cavalier*, p. 2.

(41) *Robinson Crusoe*, 2^e partie, p. 10 ; *True-born Englishman*, id., p. 7.

(42) *Memoirs of a Cavalier*, p. 9 ; *Applebee's Journal*, 20 nov. 1725. : *The Poor Man's Plea*.

(43) *Use and Abuse of the Marriage Bed* (éd. Hazlitt), p. 84.

(44) *Memoirs of a Cavalier*, p. 10 ; *Roxana*, p. 33.

(45) *True-born Englishman*, p. 5 ; *Complete English Gentleman*, p. 21.

(46) *True-born Englishman*, p. 7 ; *Essay upon Projects* (éd. Hazlitt), p. 21.

Dans ses œuvres, De Foe nous a rarement parlé des Allemands et des Hollandais. Il avait peu fréquenté les premiers, assez cependant pour les traiter d'ivrognes (47). Quant aux Hollandais, il n'éprouvait pour eux qu'estime et affection : ils avaient la même mentalité que lui, leurs goûts étaient les siens ; c'était le peuple-frère (48). Enfin le jeune voyageur eut à plusieurs reprises l'occasion de rencontrer des Nobles polonais, dont la vanité et l'insolence firent sur lui une fâcheuse impression (49). N'oublions pas que dans tous les jugements qu'il portait ainsi sur les nations étrangères, De Foe était influencé surtout par sa haine du catholicisme : un papiste était, par définition, un suppôt de Belzébuth, qui ne pouvait prétendre aux éminentes qualités des vrais serviteurs de Dieu, les protestants anglais et hollandais.

Quand, après de longues années de luttes politiques, De Foe évoqua le souvenir lointain de ses voyages sur le Continent, il n'en avait retenu que les événements qui l'avaient le plus vivement frappé. Il s'était efforcé par exemple de connaître les différents modes d'exécution capitale employés par les justices ecclésiastiques et civiles des pays qu'il avait parcourus. Au Portugal, il assista vraisemblablement à un auto-da-fé (50), mais il dut se contenter de regarder de loin, car il était très prudent en pareille matière, et ne se souciait pas de s'aventurer parmi les « loups papistes déchaînés ». Il nous a décrit minutieusement une pendaison en Espagne : il fut impressionné par les longues processions de moines, les mélopées funèbres des violons, et le bel insigne d'argent du bourreau ; il admira beaucoup la hardiesse de celui-ci, qui se jetait dans le vide, accroché au condamné, afin de lui briser par une brusque secousse les vertèbres du cou (51). A Paris, notre voyageur ne manqua pas de se rendre sur la Place de Grève pour assister à une exécution ; il contempla le Châtelet avec un respect mêlé d'effroi, et fut stupéfait de l'audace des « sbires » qui opéraient en pleine rue des arrestations difficiles (52). Il célébra la dextérité des bourreaux allemands, qui ne s'y

(47) *True-born Englishman*, p. 7.

(48) Cf. le marchand hollandais dans *Roxana*, et tout le *True-born Englishman*.

(49) *Complete English Gentleman*, p. 21, 29, 30, 114.

(50) *Robinson Crusoe*, 3^e partie (éd. Hazlitt), p. 43.

(51) *Captain Carleton* (éd. Hazlitt), p. 56.

(52) *Roxana*, pp. 38-62 ; *Essay upon Public Credit* (éd. Hazlitt), p. 5.

reprennent jamais à deux fois pour couper une tête (53). Enfin, la maison de correction d'Amsterdam lui parut un chef-d'œuvre d'ingéniosité : les condamnés étaient enfermés dans un petit réduit où ils devaient pomper de toutes leurs forces s'ils ne voulaient pas être noyés ; ils assuraient ainsi un important service public (54).

Dans cette grande mer d'oubli qu'est la mémoire, rares furent les souvenirs précis qui surnagèrent. De *Fœ* se rappela toujours quelques bribes de phrases qu'il avait entendu prononcer dans des circonstances graves ou insignifiantes et qui lui étaient restées dans l'esprit, sans qu'il sût trop pourquoi : telles étaient le *Bon Veyajo* des hôteliers de Madrid (55), qu'il associait sans doute au regret du départ, l'expression hollandaise « *Den Wild zee* », qui était liée probablement au mal de mer dont il avait été victime pendant la traversée de retour (56). Il retint aussi deux proverbes espagnols : « Si dans la peine on est peiné, vite on voit sa peine doubler » (57), et surtout : « Il faut obtenir la guérison, même si le diable est le médecin » ; cette seconde maxime resta une de ses citations favorites (58). Il garda le souvenir de quelques menus incidents de voyage : passage d'une troupe d'aigles, chute d'une nuée de sauterelles, examen d'une ingénieuse machine pour arroser les jardins, étude de différents types de citernes ; il éprouva autant de plaisir à voir les danses castillanes que d'horreur à entendre la musique des guitares (59). A part le luxe des prélats de Madrid (60), il trouva rarement en Espagne l'occasion de satisfaire son goût très vif pour les beaux équipages et les domaines seigneuriaux : aussi admira-t-il beaucoup Paris dont la propriété, pourtant très relative, le changeait agréablement des rues, couvertes d'immondices, des villes espagnoles (61). Il fut impressionné par les uniformes splendides des Suisses qui faisaient l'exercice devant la porte du Louvre (62). Les palais

(53) *Robinson Crusoe*, p. 81.

(54) *An Humble Proposal to the People of England* (éd. Hazlitt), p. 5.

(55) *Robinson Crusoe*, 2^e partie, p. 25.

(56) *Robinson Crusoe*, p. 30.

(57) *Robinson Crusoe*, 2^e partie, p. 36.

(58) *Review*, 27 janvier 1711 ; *Use and Abuse of the Marriage Bed* (éd. Hazlitt),

p. 43.

(59) *Captain Carleton*, p. 50, 47, 51, 56.

(60) *Complete English Gentleman*, p. 61.

(61) *Captain Carleton* (éd. Hazlitt), p. 64.

(62) *Memoirs of a Cavalier*, p. 4.

de Louis XIV et les magnifiques résidences des nobles français portèrent ombrage à son orgueil national. Il trouva Versailles grandiose, mais pas plus que Hampton Court (63), les châteaux des gentilshommes de la Cour, vastes et somptueux, mais pas plus que Ranger's Lodge à Ham Park (64). La campagne riante et variée qui s'étendait près de Paris, parsemée de grands jardins bien entretenus et de beaux édifices, valait certes une visite, mais il lui préférait le pittoresque unique des environs de Richmond (65). Il ne vit en France qu'une seule chose que rien ne pouvait égaler en Angleterre, pas même le défilé des dames de Nottingham se rendant aux courses : c'était le délicieux spectacle des belles marquises se promenant en carrosse au jardin des Tuileries (66).

De Foe était généralement trop absorbé par ses multiples occupations pour avoir le loisir de visiter en touriste les pays qu'il traversait. Il trouva tout juste le temps d'assister à une corrida, qui l'intéressa médiocrement : ses sympathies allaient toutes au taureau accablé par des adversaires nombreux et agressifs (67). Il appréciait bien davantage les vins d'Espagne qui réunissent deux éminentes qualités, l'excellence et le bon marché (68), et n'ont d'égaux que les petits vins légers de Troyes en Champagne (69). Pour le jeune voyageur, tout était subordonné aux questions commerciales. Il blâmait l'économie excessive des Français, simplement parce qu'il jugeait scandaleux qu'on osât garder de l'argent au lieu de le remettre aussitôt en circulation. Il n'aimait que les villes où régnait un commerce intense. Rome ne lui plut certainement pas (70), les ruines lui paraissaient occuper inutilement un espace précieux que des boutiques auraient avantageusement rempli ; il se trouvait mal à l'aise dans la ville des Papes ; il croisait tant de prêtres dans les rues, qu'il se croyait entré à Pandemonium, capitale de l'Enfer. Madrid avec ses remparts de boue, Valladolid où les habitants ne sortent qu'aux heures fraîches de la

(63) *Tour through Great Britain* I, 3.

(64) *Tour through Great Britain* I, 2.

(65) *Tour through Great Britain*, *ibid.*

(66) *Tour through Great Britain*, III, 1.

(67) *Captain Carleton* (éd. Hazlitt), pp. 53-4.

(68) *Captain Carleton*, p. 55.

(69) *Roxana*, p. 50.

(70) *Memoirs of a Cavalier*, p. 9, 10 et *Roxana*, p. 39.

soirée, La Haye ceinte de fossés profonds, lui firent l'impression de grands villages morts, sans intérêt pour un digne négociant britannique (71). Il n'était vraiment heureux que dans les ports : Lisbonne, Cadix, Bordeaux, Marseille avec ses quais immenses (72), Livourne, Gênes, Naples, Venise, Amstersdam, Rotterdam. Les villes situées dans l'intérieur des terres n'avaient d'intérêt à ses yeux que si leur position était favorable au commerce, à un croisement de routes, sur un grand canal (par exemple, le canal du Languedoc) (73), sur une grande rivière (comme Lyon) (74), ou enfin (comme Pampelune), à proximité d'une passe de montagnes. De Foe admettait la présence de rivières à la surface du globe, à condition toutefois qu'elles fussent navigables, et non, comme le Guadiana en Espagne, en partie souterraines (75). Les fleuves ne gênent pas le trafic, ils sont pour les navires une grand'route idéale ; « ce sont des chemins qui marchent » ; ils ne constituent pas pour le piéton un réel obstacle, car on peut les franchir au moyen de gués et de ponts. De Foe garda un souvenir très précis des principaux ponts qu'il avait vus sur le continent : le pont sur le Manzanarès, près de Madrid, dont le squelette immense se dresse sur une rivière sans eau (76), et surtout le Rialto à Venise. Il dut convenir que celui-ci était plus imposant que le pont d'York, et son patriotisme en souffrit jusqu'au jour où il découvrit que l'arche centrale du pont qui unit Glasgow à Stirling avait un diamètre de 13 pieds supérieur à celui de la plus grande arche du Rialto (77).

Mais par quelle singulière aberration d'esprit ou quel oubli de ses devoirs les plus sacrés le Créateur a-t-il placé sur la terre de hautes montagnes qui incommode les commerçants et embarrassent la libre circulation des voyageurs ? Les Alpes excitèrent tout particulièrement l'indignation du jeune Daniel :

(71) *The Complete English Tradesman*, vol. II (éd. 1745), ch. XXXIV ; *Captain Carleton* (éd. Hazlitt), p. 61-2.

(72) *Colonel Jack*, p. 60 ; *Tour through Great Britain* I, 1 ; *Roxana*, p. 53-84 ; *Religious Courtship* II, 1.

(73) *Tour through Great Britain* III, 4.

(74) *Memoirs of a Cavalier*, p. 5 ; *Applebee's Journal*, numéro du 4 novembre 1721.

(75) *Review* III, 27 ; *Captain Carleton*, p. 51.

(76) *Tour through Great Britain* III, 4 ; *Captain Carleton*, p. 61. DE FOE rappelle deux fois le mot de l'ambassadeur français disant aux Espagnols que leur roi devrait soit leur acheter une rivière, soit vendre le pont.

(77) *Tour through Great Britain* III, 2 et III, 4.

il se calma plus tard, quand il eut constaté que sa patrie souffrait, elle aussi, d'une éruption de pustules monstrueuses, en l'espèce les collines du pays de Galles, et, toujours désireux de prouver qu'aucun pays ne pouvait se vanter d'une supériorité quelconque sur le sien, il déclara que les montagnes galloises, bien que moins élevées, « étaient tout aussi terribles que les Alpes (78) ». « Je dois confesser, écrivit-il, moi qui ai si souvent vu les Alpes, moi qui ai passé par des défilés effroyables dans le pays des Grisons et les monts du Tyrol, que je n'aurais jamais cru qu'il y eût dans notre île quelque chose qui en approchât (79) ». Il eut l'occasion de pénétrer dans des cavernes à stalactites : elles lui parurent curieuses, mais inutiles à l'homme et par conséquent de peu d'intérêt effectif (80). Heureusement pour nous, la Providence a percé les montagnes de cols qui permettent de franchir les massifs les plus impénétrables à première vue : en bon commerçant, ce fut à ces cols que De Foe s'intéressa surtout. Mais il n'était pas éloigné de croire, lorsqu'il considérait la sauvagerie de certains défilés, comme le Pertuis Rostan près de Briançon, que c'était plutôt le Diable qui les avait taillés à coups de hache (81). De Foe était heureux dans les plaines, mais dès qu'il s'approchait des montagnes de la Savoie et du Dauphiné, ou même du pays de Galles et de l'Ecosse, il pestait sans ménagement contre ces murailles noires et blanches qui obstruaient sa vue : « effrayantes », terribles », « épouvantables » sont les épithètes qu'il leur décerna toujours. Toute sa vie, il détesta les voyages en pays accidenté, plus encore que les traversées par mer.

Quels transports firent palpiter son cœur, quels hymnes de joie montèrent à ses lèvres, lorsqu'il remit définitivement le pied sur la terre anglaise (82) ! Les commerçants malhonnêtes de Harwich qui exploitaient les voyageurs venus de Hollande lui gâtèrent le plaisir du retour, car il n'aimait pas qu'on fît de bonnes affaires à ses dépens (83). Mais ce souvenir désagréable disparut vite lorsqu'il revit les rues familières de la Cité. Il avait 23 ans ; il se sentait de force à affronter les luttes

(78) *Tour through Great Britain* II, 3 ; cf. *Rozana*, p. 33-34.

(79) *Ibid.* II, 4.

(80) *Ibid.* III, 1.

(81) *History of Apparitions*, ch. XII.

(82) Cf. *Rozana*, p. 39.

(83) *Tour through Great Britain* I, 1.

de l'existence, il revenait formé par les dures leçons de l'expérience, il était résolu à se hisser vigoureusement près du soleil de la fortune. Tout lui souriait ; il était rentré dans sa ville natale, la seule où il faisait bon vivre, et son âme prosaïque devenait lyrique au seul nom de Londres (84). Le ciel pur de l'Italie, le chatoiement lumineux des couleurs en Espagne, la courtoisie exquise des gentilshommes français, les féériques toilettes des grandes dames de Paris n'avaient point de place dans un cœur qui ne battait avec émotion que devant les vieilles marches usées qui descendaient à la Tamise, les dédales mystérieux et sombres du quartier de la Banque, et les tavernes fumeuses où, dans la pénombre, assis à une table boîteuse devant un broc de bière, les marchands traitaient des affaires d'or.

(84) *Roxana* 39, 53.

CHAPITRE III

« Jusqu'à ce que Guillaume fût venu,
quelle terreur envahissait nos âmes ! »

DE FOE, *Jure divino*, XI.

Les marchands de Londres contre l'Oint du Seigneur

I Un commerçant bel esprit. — II. Sous les étendards du « Roi Monmouth », — III. Le « martyr sec » de Jacques II.

I

Ce fut donc en l'an de grâce 1683, *Carolo regnante*, que « Daniel Foe, marchand » s'établit, peut-être avec l'aide pécuniaire de son ancien patron, dans la paroisse de Saint-Michel-en-Cornhill. Son magasin était situé dans Freeman's Court, en face de l'entrée de Change-Alley, c'est-à-dire dans le quartier le plus actif de la Cité. L'incendie du 10 novembre 1759, qui détruisit une grande partie de Cornhill, a fait malheureusement disparaître la maison où l'auteur de *Robinson Crusoë* avait sans doute rêvé à de hautes destinées. Les boutiques de l'époque ne se présentaient d'ailleurs pas sous des dehors artistiques : elles n'avaient ni vitrine, ni étalage ; on y vendait un peu de tout ; debout sur le pas de sa porte, le marchand vantait à haute voix l'excellence de sa marchandise et invitait les passants à entrer (1). Mais Daniel n'était pas un de ces petits détaillants

(1) MANTOUX : *La Révolution industrielle au dix-huitième siècle*, p. 96-7.

qui, par un patient labeur de fourmi, réussissent à s'assurer une honnête aisance pour leurs vieux jours : il appartenait à l'aristocratie des commissionnaires et servait d'intermédiaire entre les manufacturiers anglais et les marchands étrangers. Son principal commerce était la mercerie-bonneterie, ce qui lui attira plus tard l'accusation, qui le blessa au vif, d'être un « vendeur de bas » (2). Mais il continuait à importer des vins et à exporter des étoffes, se tenait toujours à l'affût des bonnes affaires et ne négligeait aucune occasion de passer un marché important. Il entretint aussi, quelques années plus tard, des relations suivies avec la Hollande, où il achetait des drogues, particulièrement de la civette, et ses ennemis affectèrent de croire qu'il « vendait des peaux de chats » (3).

Daniel ne se montrait pas un commerçant modèle : il ne passait pas la plus grande partie de sa journée penché sur ses livres derrière son comptoir. Il voyait grand, dédaignait les entreprises de petite envergure, et méprisait les marchands juifs, qui ne négligeaient pas les profits les plus minimes (4). Il avait aussi une ambition difficile à concilier avec l'intérêt véritable de sa profession : il tenait à avoir la réputation d'un bel esprit, d'un fin connaisseur et d'un homme de lettres. Il employait à lire le temps qu'il aurait dû consacrer à ses affaires, ou bien dissertait avec autorité sur tous les sujets du jour au milieu d'un cercle d'admirateurs. Il décrivait les canons du « Royal Charles » et démontrait qu'un pareil navire était très utile pour assurer la défense des bateaux marchands (5). Il citait par cœur de longs passages des poèmes licencieux de Rochester, qui était alors son auteur favori : plus tard, il préféra Milton, mais les vers de Rochester, qui exprimaient à merveille la légèreté et le scepticisme d'un dilettante supérieur, lui restèrent toujours présents à la mémoire (6). Maintenant dégagé de l'empreinte familiale, il lisait avec délices le poème burlesque de Butler, *Hudibras*, qui, autrefois, lui aurait paru un abominable blasphème contre les « Saints » de la religion puritaine

(2) Cf. *The Fox with his Fire-brand Unkennelled and Ensnared ; or a Short Answer to Mr Daniel Foe's « Shortest Way with the Dissenters »*, pamphlet anonyme de 1703.

(3) *Observations on the Bankrupts' Bill*, p. 35 (pamphlet anonyme de 1706).

(4) Cf. *Roxana* (éd. Hazlitt), p. 36.

(5) *Essay upon Projects* (éd. Hazlitt), p. 10, et *Robinson Crusoe*, 3^e partie, p. 42.

(6) Il cita du Rochester dans la plupart de ses œuvres, surtout ses pamphlets politiques avant 1715. John WILMOT, Earl of Rochester (1647-1680), ami de Charles II.

(7). Il admirait aussi beaucoup le classicisme de Roscommon, qui lui servit de modèle, car il est vraisemblable que de bonne heure il composa de petites poésies qu'il lisait à ses amis (8). Enfin, il vivait dans la grande époque des projets chimériques, l'âge d'or des inventeurs, et il se mit, lui aussi, à concevoir de vastes plans de réorganisation administrative et sociale qui devaient changer la face de son pays (9).

Bientôt il ne manqua plus au jeune mercier de Cornhill qu'une compagne douce et soumise pour être parfaitement heureux. Ses sœurs étaient déjà mariées. Mary avait épousé, le 20 mai 1679, un constructeur de vaisseaux de la paroisse de Whitechapel, nommé Francis Bartham, auquel elle donna un héritier qui porta le même prénom que son père (10). Peu après, Elizabeth était devenue la femme d'un ingénieur nommé Robert Davis, avec lequel elle vécut quelque temps en Cornwall (11); ils eurent deux filles : l'aînée, Elizabeth, se maria très jeune ; la cadette, Anne, fut la favorite de son vieux grand-père (12). Celui-ci souhaita dès lors d'assister au mariage de son fils, dont les enfants devaient perpétuer le nom familial. Son vœu se réalisa vite, peut-être trop vite, car Daniel sembla manifester plus tard le regret de s'être marié trop jeune (13). Une licence de mariage fut accordée, le 23 décembre 1683, par l'archevêque de Cantorbéry, sur la demande de Charles Lodwick, et, le 1^{er} janvier 1684, le Révérend Hollingworth unissait pour la vie « Daniel Foe, célibataire, marchand » et « Mary Tuffley, célibataire, 20 ans, mariée avec le consentement de son père » (14). L'hiver était d'une rigueur exceptionnelle, on patinait sur les rivières et les étangs ; une foire s'était établie sur la Tamise gelée. Mais lorsque les cloches de l'église de Saint-Botolph-en-Aldgate sonnèrent à toute volée,

(7) Il continua à citer *Hudibras* jusqu'à la fin de sa vie (ex : *Tour through Great Britain* III, 1).

(8) *Essay upon Projects* p. 35. DILLON WENTWORTH, earl of Roscommon (1634-84).

(9) Voir sur le « Projecting Age » tout l'*Essay upon Projects* (particulièrement p. 9).

(10) *Marriage licenses given by the Archbishop of Canterbury* (publiées par la *Harleian Society*), et testament de James Foe publié par G. AITKEN (*Contemporary Review*, 57, 232).

(11) Ils se fixèrent ensuite à Londres et entretenirent des relations suivies avec De Foe, devenu illustre (cf. plus loin ch. VIII).

(12) Tous ces détails sont tirés au clair pour la première fois (cf. le testament de James Foe et les rapports de l'*Historical Manuscripts Commission*).

(13) *Complete English Tradesman* I, 11.

(14) Cf. G. AITKEN, *Dejoe's Birth and Marriage* (*The Athenæum* 1890, 2 : 257).

annonçant la sortie des nouveaux époux, la foule, comme toujours, se massa près des portes et se livra aux plaisanteries d'usage, avec d'autant plus de vigueur qu'il faisait très froid.

Daniel ne faisait pas un mariage d'amour : il ignorait cette passion dangereuse et peu pratique. Il faisait un mariage de raison, mûrement réfléchi, et fort avantageux pour lui. Aucune union ne pouvait être mieux assortie. Mr Tuffley était un non-conformiste militant : il se fixa plus tard à Newington où il dirigea un conventicule (15). C'était de plus un marchand fort riche qui donnait 3.700 livres de dot à sa fille : cette somme, considérable pour l'époque, fut d'ailleurs vite engloutie dans les spéculations hasardeuses auxquelles se livra son gendre (16).

Mr Tuffley avait deux fils : l'un, Charles, le désespoir de sa famille, se fit marin, et mourut en 1711 après avoir traîné une existence inutile ; l'autre, Samuel, s'établit à Hackney, où il devint un négociant considérable : il fournit maintes fois à sa sœur une aide pécuniaire et morale dont elle avait grand besoin, et il garda jusqu'au bout une méfiance très justifiée de l'esprit chimérique de son beau-frère Daniel, avec lequel il entretenait pourtant les relations les plus cordiales (17). Quant à Mary, c'était la femme idéale pour un commerçant dissident de la Cité. Elle tenait de son père une grande fermeté de principes et une énergie indomptable, jointes à une foi religieuse profonde et sincère ; ce n'était pas une de ces pédantes prétentieuses qu'Addison, et après lui De Foe, tournèrent en ridicule : elle seconda son mari du mieux qu'elle put dans ses entreprises, et conduisit son ménage avec zèle et avec goût. L'épouse forte et dévouée de *Robinson Crusœ* n'est que le portrait de Mary (18). Daniel aima sincèrement sa jeune femme et apprit à respecter en elle la personnalité féminine, mais il croyait trop à la supériorité de son propre sexe pour tolérer de sa compagne autre chose que de timides avis. Qui sait ? Peut-être eût-il mieux fait de s'en remettre complètement, pour la conduite de ses affaires, à cette femme active et sensée, qui aurait, de toute façon, mieux su administrer la fortune familiale, et assurer

(15) Comme lay-elder. *Brit. Mus. Add. MSS.* 28094, rapport de police, annoté par le duc de Leeds (vers 1705).

(16) *Hist. Mss. Comm.* Report XV, app. 4 ; lettre de De Foe à Harley, mai 1704.

(17) *Contemporary Review*, vol. LVII, p. 232 (*De Foe's Wife*, by G. A. AITKEN).

(18) 2^e partie (éd. Hazlitt), p. 6 ; *Essay upon Projects*, p. 42 ; cf. aussi *Religious Courtship*, p. 2.

pour les vieux jours une honnête aisance, exempte de tout souci (19).

Le mariage de « Daniel Fœ » et de « Mary Tuffley » fut amplement béni par le Seigneur. Ils eurent huit enfants : deux fils, Daniel et Benjamin, et six filles, Mary, Hannah, Henrietta, Maria, Martha et Sophia. Ils en perdirent deux de bonne heure ; Mary, qui fut enterrée le 7 septembre 1688 dans le cimetière de Saint-Michel-en-Cornhill (20), et Martha, qui mourut encore très jeune en 1707 à Hackney (21). De Fœ n'eut jamais un sentiment très développé de l'amour paternel : tous les enfants furent élevés exclusivement par leur mère, et, sauf Sophia, n'éprouvèrent pas beaucoup d'affection pour leur illustre père. Celui-ci avait des idées très raisonnables et saines sur la confiance réciproque et entière qui doit régner entre époux ; il appliqua loyalement ses théories libérales sur le mariage, mais, malgré tout, sa famille eut toujours peu d'influence sur ses déterminations (22). Son humeur vagabonde, son besoin presque maladif d'agitation perpétuelle l'entraînaient souvent loin des siens. Sans doute, il ne manquait pas, quand il était à Londres le jour du sabbat, d'emmener sa famille au service religieux célébré par un prédicateur dissident renommé, le Révérend Vincent, dans une petite chapelle de Hand Alley qu'il fréquentait régulièrement, depuis la dispersion du conventicule de Little-Saint-Helen's en Bishopsgate (23) ; mais, le reste du temps il partait par monts et par vaux, pour son commerce ou pour son plaisir. A la fin de sa longue existence, il fit aux jeunes débutants cette recommandation : « Si le commerçant a une famille, il prend comme but de ses voyages le premier étage de sa maison et ne va jamais plus loin (24) ». Sage conseil en vérité, qu'il donnait avec d'autant plus de conviction et de sincérité, qu'il regrettait plus profondément de ne l'avoir pas suivi lui-même !

Il trouvait bonnes toutes les occasions de se déplacer ; il

(19) *Hist. Mss. Comm.* XV, 4, lettre citée. Cette idée revient souvent dans sa correspondance. Cf. *Complete English Tradesman* I, 21.

(20) Registre publié par la *Harleian Society* ; au même endroit fut enterrée le 15 janvier 1685 « Jane Fenn, servant to Mr Fœ ».

(21) *Contemporary Review*, 57, p. 232.

(22) *Use and Abuse of the Marriage Bed*, p. 58 ; *Robinson Crusoe*, 2^e partie, p. 8.

(23) WHEATLEY : *London Past and Present*, vol. III (Hand Alley). ; *D. N. B.*, art. Vincent the Elder.

(24) *Complete English Tradesman* I, 10.

se rendait à toutes les grandes foires du pays, même les plus éloignées ; il suivait avec un intérêt particulier celle de Leeds où toutes les transactions se faisaient à voix basse, entre deux sonneries de cloches très rapprochées, pour que les marchands ne pussent entrer en compétition et s'arracher les clients, en vendant à plus bas prix que leurs concurrents (25). Entre 1684 et 1688, De Foe parcourut presque toutes les routes de l'Angleterre : il arriva à si bien les connaître qu'il put en signaler les défauts dans ses œuvres (26). Au cours de ces expéditions commerciales, il fit beaucoup d'observations profitables et recueillit des renseignements très utiles pour l'avenir : il visita son pays comme un étranger curieux et avide de s'instruire. Le bas peuple l'intéressait plus que la noblesse ; les manufactures étaient plus importantes à ses yeux que les châteaux. Son compagnon habituel était un vieux négociant qui voyageait pour acheter de la laine : tous deux aimaient à se livrer à d'interminables discussions, quand, pour reposer leurs chevaux, ils leur laissaient prendre le pas. Un jour, le vieil homme soutint que le clergé anglican avait raison d'obliger les dissidents à recevoir à genoux le Saint-Sacrement ; De Foe prétendit le contraire, et, leur itinéraire les menant à Windsor, conduisit son ami dans la chapelle Royale. Et là, quel fut le premier objet à frapper leur vue, sinon un grand tableau représentant la Sainte Cène, avec les disciples tous assis autour du Seigneur ? Et De Foe de triompher ; l'occasion était belle de se répandre en imprécations contre l'insigne tyrannie et les fausses doctrines de l'Eglise Etablie : il ne la laissa point passer (27).

Ses fréquents voyages l'obligeaient à avoir une écurie bien montée. Il possédait maintenant chevaux et voitures (28), parcourait les foires où l'on vendait ces nobles animaux (29), et combinait ses tournées commerciales de manière à assister aux courses importantes, surtout celles de Newmarket que le roi honorait de sa présence. De Foe vit souvent le duc de Monmouth, montant, malgré son poids, ses propres chevaux,

(25) *Tour through Great-Britain* III, 1 ; cf. *Ibid.* I, 1 ; *Moll Flanders*, p. 85.

(26) *The Great Law of Subordination*, p. 47 et suiv. ; *Essay upon Projects*, p. 17-20.

(27) *Review* II, 485-7.

(28) *Hist. Mss. Comm.*, etc., lettre citée.

(29) *Tour through Great Britain* II, 4 ; *Ibid.* III, 4, etc.

remporter les premiers prix (30). Aux courses d'Aylesbury, il rencontra de nouveau le célèbre « duc protestant » qui, soucieux de sa popularité, se mêlait familièrement à la foule et faisait preuve envers tous d'une exquise courtoisie (31) : cette conduite enthousiasma De Foe, qui voua dès lors à Monmouth une adoration sans bornes. Lorsque la saison était finie, notre commerçant-amateur, bien qu'il jugeât le sport hippique le seul amusement digne d'un gentleman comme lui, condescendait probablement à aller voir des combats de coqs ; il les trouvait cruels et propres surtout à divertir la populace. Mais comme il admirait l'énergie sous toutes ses formes, il appréciait le courage tenace déployé par les malheureux volatiles : « je suis allé à plusieurs de ces combats, nous dit-il, et je n'ai jamais vu de coq s'enfuir (32) ». Il se sentait mal à l'aise au Cock-Pit de Whitehall ; il dédaignait les gens qui l'entouraient ; en outre, son hérédité puritaine pesait fortement sur lui et il savait que ses grands ancêtres avaient traité de crimes tous les combats d'animaux. Sa conscience lui faisait certainement des reproches, quand il se rendait à l'arène par désœuvrement, et aussi pour le plaisir de jouer quelques shillings et de se donner de fortes émotions. Lorsqu'il eut fait banqueroute, quelques années plus tard, il essaya de récapituler les causes de cette catastrophe ; et alors il regretta amèrement les longues heures perdues aux courses, et les sommes inutilement dépensées en paris (33).

Quand une affaire avantageuse avait rempli sa bourse, Daniel s'empressait de dissiper son gain dans une ville d'eaux à la mode, comme Tunbridge Wells ou Epsom (34). Il semble bien qu'il ait, à diverses reprises, installé sa famille à Epsom, pendant les beaux jours de l'été (35) : lui-même se rendait à Londres à cheval, de bonne heure le matin, vaquait à ses occupations commerciales, et revenait dans la soirée, au moment où la coquette bourgade se réveillait de la torpeur moite où l'avaient plongée les heures chaudes de l'après-midi. Sur les bancs rustiques dissimulés sous les tonnelles, se formaient, au

(30) *Tour through Great Britain* III, 1.

(31) *Ibid.* II, 3.

(32) *Ibid.*, II, 2 ; cf. THOMBURY, *Old and New London* III, 375.

(33) *Complete English Tradesman* I, 9 et 10.

(34) *Tour through Great Britain* I, 2.

(35) *Ibid.* I, à partir de la page 111.

gré des sympathies, de petits cercles de causeurs ; on y buvait des liqueurs rafraîchissantes, et la « gaité la plus innocente » régnait jusqu'au déclin du soleil. Ceux qui avaient chevaux et carrosse allaient alors prendre le frais sur les collines ; les autres allaient jouer aux boules ou écouter de la musique. Tous rentraient à la tombée de la nuit, et, dans le grand Hall de la ville, un bal animé réunissait les jeunes gens et se prolongeait jusqu'à onze heures. De Foe dut se plonger avec ravissement dans les délices de cette Capoue britannique, où il coudoyait à chaque instant des membres de la haute noblesse. Il dépensait sans compter, cela le grandissait à ses propres yeux. Il n'était plus à Epsom le boutiquier de Change-Alley : à le voir passer, impeccable dans sa mise (36), à considérer son air hautain et supérieur, bien des gens durent se figurer être en présence d'un gentilhomme de l'entourage du roi.

Il avait encore une raison, plus sérieuse, de se croire devenu un grand personnage. Sa réputation de bel esprit et de brillant orateur était maintenant bien établie parmi ses confrères, les commerçants de la Cité. Il était l'oracle écouté de plusieurs clubs whigs, composés surtout de marchands qu'inquiétait l'accession éventuelle au trône d'Angleterre d'un papiste exécré, le duc d'York. Dans les cafés, où l'on discutait avec passion les nouvelles du jour, De Foe affectait dans ses opinions une indépendance et un dilettantisme élégant qui indignaient parfois ses graves amis, non-conformistes rigides dans leurs principes politiques et religieux. En 1683, lorsque les Turcs, à la faveur de la révolte des protestants hongrois, marchèrent sur Vienne, les whigs se réjouirent tous de voir l'empereur très catholique menacé jusque dans sa capitale. De Foe prétendit qu'ils avaient tort (37) : les papistes, déclarait-il, sont chrétiens ; par conséquent tout bon Anglais doit souhaiter leur victoire sur les Turcs, qui sont musulmans. Il rédigea sur la question une petite étude qu'il lut sans doute lui-même dans les cafés, et fit circuler parmi ses connaissances. Son point de vue était très défendable, mais il abondait ainsi

(36) Il attachait toujours une grande importance aux questions de toilette. Ses portraits sont très caractéristiques à ce sujet.

(37) *Appeal to Honour and Justice* (éd. Hazlitt), pp. 14-15 ; *Review I*, 237. Aucune trace de cette étude (qui ne dut pas être imprimée) n'a été retrouvée. Il dut l'écrire à la fin de sept. 1683, époque à laquelle parurent les pamphlets whigs sur la question (cf. *The Observer*, 22 sept. 1683).

dans le sens des tories et mécontentait tous ses amis politiques. Il n'est pas douteux que sa ligne de conduite lui fût dictée en l'occurrence par son désir de se singulariser et son amour du paradoxe. Plus tard, il se repentit amèrement d'avoir laissé se développer en lui ces penchants dangereux (38).

II

Charles II mourut le 6 février 1685 ; les whigs le regrettèrent, car son successeur, Jacques II, était le roi des tories et des catholiques. Les protestants de Londres suscitèrent de fréquentes émeutes, qui furent impitoyablement réprimées. Pendant ce temps, De Foe continuait ses voyages à travers l'Angleterre. Au début de juin, il parcourait les comtés de l'Ouest : il se trouvait probablement soit à Wimborne soit à Martock, où il avait des parents (39), quand il apprit une nouvelle qui remplit son cœur d'une joie héroïque : Monmouth, son idole, avait débarqué à Lyme Regis, et, se posant en champion des libertés britanniques et de la religion réformée, venait de prêcher la guerre sainte contre le roi, son oncle. Une proclamation fut lancée par les chefs de l'armée rebelle (40) : elle dénonçait le duc d'York, maintenant Jacques II, comme l'auteur de l'incendie de Londres et l'instigateur du meurtre de Godfrey, le juge intègre qui avait reçu la première déposition de Titus Oates (41). Comme une traînée de poudre, la nouvelle de la révolte se propagea dans la région : les dissidents y étaient en majorité ; ils se joignirent par milliers aux rebelles. Mais Monmouth eut le tort de se proclamer roi, de sa propre autorité, sans attendre que le parlement lui conférât la couronne ; il s'aliéna ainsi les sympathies des grands seigneurs whigs qui s'effrayèrent de cette précipitation, et réfléchirent que Jacques était déjà vieux, que sa fille aînée Marie, femme de Guillaume d'Orange, le pilier du protestantisme en Europe.

(38) Cf. *infra*, chapitre VI.

(39) En effet il n'aurait pu, s'il avait été à Londres, se joindre aux rebelles, les routes menant vers l'Ouest ayant été immédiatement bloquées. Sur ses parents dans la région, cf. *Tour through Great Britain* I, 3 et II, 1 ; et plus loin, ch. VIII et XIV.

(40) Cf. les rapports des ambassadeurs français à Londres (*Min. des Aff. étr.*, fol. 155).

(41) Voir plus haut ch. II, 1.

devait normalement lui succéder sur le trône d'Angleterre, et que mieux valait s'armer de patience que se lancer dans une aventure hasardeuse. Les paysans de l'Ouest ne firent pas ces raisonnements compliqués. Monmouth était un bon protestant, Jacques un papiste abhorré : ils s'enrôlèrent sans hésiter dans l'armée de « King Monmouth ». De Foe lui-même se laissa emporter par l'enthousiasme général : il obéit à l'impulsion du moment, et, sourd à la voix de la froide raison, enfourcha son grand cheval de bataille et vint se ranger sous l'étendard bleu de l'insurrection.

Quel fut exactement son rôle pendant la courte campagne ? Nous l'ignorons, mais il ne dut pas être très important, ni très glorieux. De Foe manquait de modestie : s'il avait pris une part vraiment active aux opérations, il aurait signalé à la postérité cet épisode héroïque de sa jeunesse, autrement que par une brève mention dans une justification de sa conduite, écrite trente ans plus tard (42). Néanmoins, il dut suivre d'assez près, le plus possible en spectateur prudent, les principales actions de la lutte inégale, engagée par des bandes de volontaires sans cohésion ni discipline contre des régiments de soldats aguerris ; il nous a décrit dans ses œuvres, avec sa minutie et son luxe de détails habituels, les escarmouches qui mirent aux prises les avant-gardes ennemies (43). Il fut certainement présent à la bataille décisive de Sedgemoor ; il appartenait sans doute à la cavalerie de l'armée insurgée qui se débanda à la première salve de mousqueterie ; les chevaux de labour avaient pris peur et s'étaient dispersés à travers la campagne (44). De Foe ne fut guère fâché d'avoir été emporté bien loin par sa monture avant le début du carnage. Il trembla quelques jours plus tard en apprenant l'arrestation de Monmouth, puis la répression impitoyable dirigée par le juge Jeffreys, de sanglante mémoire. Quelle terreur dut envahir l'âme du commerçant rebelle quand il sut que trois de ses anciens condisciples de l'académie (45) venaient d'être exécutés après leur chef infortuné ! Quelle panique s'empara de lui, lorsqu'il entendit

(42) *Appeal to Honour and Justice* : « ..I, a man that had been in arms under the Duke of Monmouth.. » (éd. Hazlitt, p. 9).

(43) *Tour through Great Britain* II, 1 et I, 3 ; *Consolidator*, p. 135.

(44) Cf. *Consolidator*, éd. Tegg, p. 287 et le récit de Macaulay (*Histoire d'Angleterre*, ch. V).

(45) Ils s'appelaient Battersby, Jenkyns et Hewling.

proclamer la sentence qui frappait un jeune politicien whig de sa connaissance, John Tutchin, condamné à être fouetté en public, chaque année pendant sept ans, dans toutes les villes du comté de Dorset (46) ! Terreur exagérée d'ailleurs, et panique sans motifs, car ces malheureux étaient beaucoup plus compromis dans la révolte qu'un certain « Daniel Foe » ; celui-ci ne s'était pas signalé par de brillants faits d'armes, et nul ne le connaissait dans la région de Bridgewater, sauf un instituteur de Martock, son parent, qui lui offrit un refuge (47). C'est ainsi que De Foe put échapper aux griffes de Jeffreys et rentrer à Londres, après avoir d'autant mieux réussi à faire perdre sa trace que personne ne la cherchait. Par prudence, il continua la plupart du temps à voyager pour son commerce, évitant ainsi les persécutions odieuses dont les non-conformistes de la Cité étaient victimes. C'est très probablement vers cette époque qu'il loua dans un petit village au Sud de Londres, nommé Tooting, une maison de campagne (48), où il installa sa famille pendant plusieurs étés successifs, sans pour cela abandonner son magasin de Change-Alley.

Les événements auxquels il s'était trouvé mêlé exercèrent sur lui une influence profonde : sa haine du papisme devint frénétique ; il vénéra Monmouth mort comme le martyr d'une cause sainte (49) ; il proposa même, quinze ans plus tard, l'accession au trône des descendants du malheureux duc et fut soutenu par tous ceux qui avaient assisté, abattus et écœurés, à l'ignoble exécution de ce royal bâtard (50). Cependant Jacques II poursuivait avec obstination son double dessein : il voulait faire de l'Angleterre une monarchie absolue et une nation catholique. Il eut d'abord l'appui du haut clergé anglican : dans toutes les églises de Londres les prédicateurs soutinrent le droit divin des rois et préconisèrent envers le souverain légitime une atti-

(46) Il demanda en grâce qu'on le pendit, mais le roi resta inflexible.

(47) Cf. *Tour through Great Britain* I, 3.

(48) Les historiens ne sont pas d'accord sur son emplacement : la maison de Tooting-Junction qui portait une inscription commémorative ne fut construite que vers 1780. De Foe habita sans doute soit sur la route de Mitcham (cf. *Times*, 16 juin 1919), soit à Tooting-Corner, près de la rue qui s'appelle maintenant Defoe Road.

(49) Dans la *Review* IX, n° 77, il reprocha aux whigs leur mollesse à soutenir Monmouth lors de son débarquement. Cf. plus loin ch. V, 3.

(50) Le bourreau s'y reprit à cinq fois et acheva de détacher la tête du tronc avec un couteau (*Macaulay* II, p. 195.) Cf. les rapports des ambassadeurs français (*Min. des aff. étr.*, t° 155, p. 411).

tude de « Non-résistance » et d'« Obéissance passive ». De Foe entendit un prêtre fanatique exhorter ses fidèles à un loyalisme d'esclaves : « Si le prince ordonne que vous soyez décapités, et envoie ses officiers pour lui apporter vos têtes, vous devez vous soumettre et rester immobiles pendant qu'on vous exécute (51) ». De telles absurdités détachèrent peu à peu du parti de la Cour les tories modérés ; les whigs commencèrent une agitation sourde contre le despotisme royal. Dès le mois de mars 1686, une grande souscription, organisée dans le pays au profit des huguenots réfugiés, fournit aux protestants l'occasion de manifester leur horreur des papistes. Jacques II fut d'abord atterré par le succès des quêtes, puis il se vengea en paralysant du mieux qu'il pût la distribution des secours (52). Les clubs whigs de la cité se reformèrent et tinrent des réunions clandestines dans les cafés. Daniel retrouva dans ces meetings un de ses anciens camarades de l'académie, John Dunton, qui avait épousé une des filles du Révérend Annesley (53), et venait de faire en Amérique un rapide voyage, au cours duquel il avait eu l'occasion de revoir son ancien maître, Charles Morton. Les souvenirs communs réunirent De Foe et Dunton : leur amitié dura quinze ans, tant qu'ils menèrent côte à côte le bon combat pour la liberté civile et religieuse ; l'admiration de Dunton pour De Foe subsista toujours (54).

En avril 1687, Jacques II s'aperçut qu'il ne pourrait jamais triompher de l'hostilité irréductible de l'Eglise d'Angleterre contre le pape. Il changea de politique et résolut d'abattre l'orgueilleux clergé anglican en formant une coalition des catholiques et des dissidents : il encouragea ceux-ci à réorganiser leurs conventicules et, par une Déclaration d'indulgence, les assura de sa protection. Toutes les sectes non-conformistes entonnèrent des hymnes de reconnaissance ; la voix de Cassandre, en l'espèce celle de De Foe, tomba comme un glas sur la joie universelle. Avec une perspicacité qui lui faisait honneur, il avait percé à jour les menées tortueuses de Jacques : une fois les lois pénales et le bill du test abolis, lorsque des catho-

(51) *Review*, VII, 304.

(52) Cf. *Min. des Aff. étr.*, f° 160, p. 258 (lettre de Bonrepaus à Seignelay, du 29 avril 1686).

(53) Voir plus haut, ch. I, 2.

(54) Sur leur brouille et leurs relations postérieures, cf. plus loin ch. VII, 3.

liques occuperont les plus hautes charges de l'État, l'Eglise nationale verra ses jours comptés; mais alors les dissidents ne pèseront pas lourd en face des papistes triomphants, et le pays tout entier passera sous la tutelle de Rome. Ainsi pensait De Foe : il blâma sans ménagements la crédulité de ses naïfs coreligionnaires, qui se félicitaient d'avoir un roi si libéral ; il s'opposa de toutes ses forces au vote d'adresses de remerciement au monarque (55) ; il résuma ses idées sur la question en une petite brochure qu'il fit imprimer et circuler dans les milieux non-conformistes (56) : « J'aime mieux que l'Eglise d'Angleterre m'enlève mes habits à force d'amendes et de confiscations que les papistes... m'enlèvent ma peau par le fer et le feu », déclara-t-il (57). De graves ministres presbytériens et les anciens de plusieurs conventicules le firent venir, lui dirent qu'il était trop jeune pour être à même de bien comprendre le véritable intérêt des dissidents, et prétendirent que par son opposition violente à la Cour, il faisait beaucoup de mal à leur cause. Le pauvre polémiste dut ronger son frein en silence : mais l'année suivante, lorsque Jacques eut levé le masque et prouvé que, seul, l'intérêt des catholiques l'avait poussé à se montrer tolérant, De Foe triompha bruyamment, et récita aux sages vieillards qui l'avaient réprimandé les paroles d'Eliphaz à Job : « A ta place je me tournerais vers Dieu... qui relève les humbles... qui dissipe les conseils des perfides, et les empêche d'accomplir leurs projets, qui prend les habiles par leurs propres ruses, et fait manquer les desseins des hommes astucieux... (58) ».

Tout en menant campagne contre la Déclaration d'indulgence, De Foe ne laissa pas d'en profiter : les non-conformistes de Tooting, sa nouvelle résidence d'été, ne formaient pas une congrégation bien organisée. En bon pasteur, Daniel réunit ces brebis isolées ; il acheta une petite maison qui servit de temple, et, se souvenant de son ancienne vocation, présida lui-même les premiers services. En 1688, lorsque les événements favorables l'eurent définitivement rappelé à Londres, il légua ses fidèles à un excellent ministre nommé Joshua Oldfield (59) ;

(55) *Review*, VIII, 441.

(56) *Ibid.* et *Appeal to Honour and Justice* (éd. Hazlitt), pp. 4, 9, 15.

(57) *Appeal to Honour and Justice*, p. 15.

(58) *Review*, VIII, 442 ; *Job*, V, trad. de RENAN (éd. Lévy), pp. 20-21.

(59) La chapelle donnée par De Foe fut reconstruite en 1765 sur le modèle primitif (style dit méthodiste). En 1879, un gros effort fut fait pour bâtir une grande église en

il eut, toute sa vie, la joie de voir prospérer son œuvre. Il est probable d'ailleurs qu'il considéra son métier provisoire de prédicateur comme une bonne préparation à des occupations plus actives : le désir de jouer un rôle politique important prenait dans son esprit une place de plus en plus grande, au détriment de ses rêves de fortune. Il s'efforça d'accroître ses connaissances historiques pour devenir un grand pamphlétaire whig. Il fréquenta les libraires de Paternoster Row et n'oublia jamais, pour son malheur, la déclaration d'un d'entre eux : « Pour qu'un livre se vende bien, il faut qu'il ait été déclaré scandaleux, séditieux, et condamné à être brûlé par la main du bourreau » (60). Enhardi par son succès d'organisateur à Tooting, Daniel se vit en imagination un grand tribun du peuple, un prophète écouté dans son pays. La précipitation brutale de Jacques, sa bigoterie tyrannique et ses mesures inquisitoriales lui semblaient destinées à réveiller à bref délai l'esprit d'indépendance et l'amour de la liberté qui sommeillaient depuis trois ans dans les cœurs anglais (61). Daniel déplora une fois de plus la cruelle destinée de Monmouth ; mais il attendit avec confiance le libérateur envoyé par le Tout-Puissant, et peut-être vit-il passer dans ses rêves de veille la grande ombre des puritains régicides.

Il vit poindre à l'horizon l'orage qui devait balayer le régime, et, persuadé qu'il pourrait bientôt réaliser ses ambitions politiques, résolut de devenir « citoyen libre » de Londres, afin d'avoir le droit de voter aux élections (62). Grâce à son père, il lui était facile de se faire inscrire d'office comme membre de la Corporation des bouchers : ce qui fut fait, et le registre de la compagnie porte, à la date du 26 janvier 1688, la mention suivante : « Au cours d'une réunion tenue à Pudding-lane, Daniel Foe, fils de James Foe, citoyen boucher de Fore-Street en Cripplegate, s'est présenté pour demander son admission par patrimoine, et a été admis en conséquence, et a versé pour être dispensé de toutes les charges et fonctions de la corpora-

souvenir de De Foe, mais les fonds manquèrent et la chapelle fut vendue le 8 décembre 1910 (*Notes and Queries*, 24 déc.). Actuellement elle sert de magasin et de salle de billard. (Cf. WALFORD *Greater London* II, 529-30.)

(60) *Essay upon Projects* (éd. Hazlitt), p. 28.

(61) *Appeal to Honour and Justice*, pp. 4, 15.

(62) C'est en constatant que De Foe avait voté à une élection, que Chalmers fut conduit à chercher la corporation dont il faisait partie.

tion la somme de 10 livres et 15 shillings. » De nos jours, le souvenir de Daniel De Foe est perpétué dans le Hall des bouchers (63) par un grand vitrail, où l'illustre auteur est représenté dans une attitude majestueuse et digne, revêtu d'habits de cour dont il aurait approuvé l'élégance, et portant sous le bras un tricorné de velours digne de coiffer la tête d'un roi.

III

Les nuages noirs qui s'amoncelaient au-dessus de la tête de Jacques devinrent menaçants : ils portaient en eux la foudre, et l'orage était imminent (64). Sept évêques, hauts dignitaires de l'Eglise anglicane, avaient été emprisonnés pour résistance aux ordres de leur souverain ; leur acquittement fut triomphal, et la joie sans bornes du peuple de Londres, quand il apprit cette défaite royale, fut significative (65). Pour la première fois depuis de longues années, une effigie du pape fut brûlée en public pendant la nuit du 30 juin 1688. Tous les partis, toutes les sectes religieuses formaient bloc contre le roi. Celui-ci venait d'avoir un fils : la venue au monde de ce malheureux enfant devait condamner la dynastie des Stuarts à un éternel exil (66). Les tories protestants avaient en effet secoué leur inertie : comprenant enfin qu'un jeune prince, élevé par les jésuites, ne pouvait qu'amplifier l'œuvre de propagande catholique et française entreprise par son père, ils résolurent de tout mettre en œuvre pour éviter que leur patrie ne tombât sous la tutelle de Rome et de Louis XIV. Dans le camp whig régnait une activité fiévreuse : des messagers partaient pour les grandes villes de province ; des courriers arrivaient mystérieusement de Hollande. Et au milieu de toute cette agitation il y avait un homme, en proie à des alternatives de dépression et d'exaltation, intrigant, pérorant, prêchant, courant aux

(63) Situé dans « Bartholomew Close », près de Little-Britain.

(64) Rappelons qu'à ce moment l'état des partis était le suivant : les whigs (en majorité dissidents) étaient hostiles au roi ; les tories (anglicans), qui l'avaient soutenu, commençaient à s'alarmer de ses tendances catholiques.

(65) *Consolidator* (éd. Tegg), pp. 297-302.

(66) Ce fut le Prétendant, Jacques III ; on suspecta la légitimité de sa naissance (10 juin). Les tories qui avaient patiemment espéré que les filles de Jacques, toutes deux protestantes, succéderaient à leur père, comprirent alors qu'il était temps d'agir pour sauver l'Eglise d'Angleterre, menacée par les papistes.

nouvelles, communiquant à tous sa haine du tyran, et annonçant la proche arrivée du Messie : c'était un certain mercier de Cornhill, fort connu dans les milieux dissidents, et nommé « Daniel Foe » (67).

Cependant les malheureux puritains des comtés de l'ouest regardaient anxieusement la mer : comme les Celtes attendant le retour d'Arthur, ils espéraient voir surgir des flots le navire de Monmouth. Et, le 4 novembre 1688, leur longue patience fut récompensée, car celui qui débarqua dans le port de Torbay pour sauver les libertés anglaises était plus grand que Monmouth. De Foe remarqua que cette date était d'un heureux présage pour le succès de Guillaume d'Orange : c'était l'anniversaire de la naissance et du mariage de ce prince (68). La destinée elle-même semblait manifester ainsi son attachement à la cause protestante. Et les événements se précipitèrent. L'armée de Jacques II fut concentrée à Salisbury : de nombreux soldats burent ostensiblement au succès du libérateur ; à Londres, ce fut sur les costumes une floraison inattendue de rubans oranges. Le 26 novembre, la princesse Anne, fille cadette du roi, quitta le palais pour se mettre sous la protection de son beau-frère (69) : le bruit courut qu'elle avait été assassinée : des soldats en armes, mêlés à la foule, parlaient d'égorger tous les papistes de la cour ; il fallut lire en public les lettres où Anne expliquait sa fuite par son attachement à la religion réformée. A la tête des manifestants, De Foe se faisait remarquer par ses cris et ses gestes (70) ; n'y tenant plus, il enfourcha pour la seconde fois son cheval de rebelle et se porta au-devant de l'armée libératrice, afin d'être le témoin des journées historiques qui se préparaient. Il était déjà à Windsor quand il apprit une nouvelle qui lui donna fort à réfléchir (71) : les dragons irlandais de Lord Feversham, battus par les troupes de Guillaume dans une escarmouche près de Reading, s'étaient répandus dans la campagne, jurant qu'ils allaient tout mettre à

(67) *Review* II, 273-4, 307-8 ; VIII, 17-18 ; *Jure Divino* IV et XI. Cf. sur cette période agitée : Macaulay, ch. VIII, et Rapin, XXIV.

(68) *Review*, IV, 453, etc. C'est un des nombreux exemples de l'importance que les gens de l'époque, et De Foe tout particulièrement, attachaient aux dates fatidiques.

(69) N'oublions pas que Guillaume d'Orange était le gendre de Jacques II, ayant épousé sa fille aînée, Mary.

(70) *Review*, II, 273 ; *Consolidator*, pp. 305-06.

(71) *Tour through Great Britain* II, 1, p. 64.

feu et à sang sur leur passage; ils marchèrent en effet sur Maidenhead, Uxbridge et Colebroke, mais trouvant les habitants de ces villes armés jusqu'aux dents et prêts à les recevoir, ils résolurent de ne pas insister, et se débandèrent dans toutes les directions, après avoir proféré les plus horribles menaces. Les gens de Colebroke prévinrent tout le voisinage de la venue des égorgeurs; affolés, les paysans des hameaux environnants s'enfuirent de leurs cottages en pleine nuit, sous la pluie battante, pour se réfugier dans les cités où on pourrait les défendre, à Kingston, Hounslow, Bratford, Egham et jusqu'à Windsor. La terreur se répandit « comme les ondulations de l'eau dans une mare où l'on a jeté une pierre plate (72) ». La métropole elle-même eut sa « nuit irlandaise » (12 décembre) qui est peut-être le plus bel exemple de panique connu dans l'histoire (73). Cependant De Foe était prudemment resté à Windsor : enfin, rassemblant tout son courage, il résolut d'aller se rendre compte par lui-même de l'étendue des ravages commis par les dragons de Lord Feversham, afin d'apporter à l'armée libératrice des nouvelles toutes fraîches, et d'attirer ainsi sur sa personne l'attention de Guillaume d'Orange. De bon matin, il partit à bride abattue dans la direction de Maidenhead; à Slough, on lui apprit que cette ville était en cendres, ainsi que Uxbridge, Reading, et beaucoup d'autres cités encore. Il soupçonna dès lors que tous ces rapports étaient fort exagérés; il s'aperçut même qu'ils n'avaient aucun fondement, car il trouva Maidenhead en ébullition, mais toujours debout. Il poussa jusqu'à Reading, et là on lui prétendit encore que Maidenhead était en feu, Oakingham démolie, et ainsi de suite. Son siège était fait : il était désormais convaincu de l'inanité de ces rumeurs. Sans pousser plus loin son enquête, il se rendit à Henley où la seconde ligne de l'armée hollandaise entra dans l'après-midi (74). Il fit son rapport, et s'aperçut que ses interlocuteurs étaient déjà au courant des faits dont il avait été témoin. Par contre, on lui apprit une nouvelle qui le stupéfia : Jacques II s'était enfui de Londres. avait été arrêté dans le port de Sheerness et conduit dans la petite ville de Feversham : reconnu par la foule, il avait été

(72) *Tour through Great Britain* II, 1, p. 70.

(73) On craignait l'arrivée des dragons irlandais.

(74) *Tour*, pp. 64-70.

insulté et maltraité sans que les prêtres et les gentilshommes présents fussent intervenus pour le protéger; enfin il avait été ramené à Londres (75).

Toujours désireux de ne pas perdre le moindre épisode de ces journées historiques, De Foe galopa jusqu'à Feversham; une grande agitation régnait encore dans les rues quand il y arriva. Il se fit raconter dans le plus menu détail la scène de l'arrestation du roi (76); plus tard, dans ses œuvres, il légua à la postérité ce récit qu'il tenait de témoins oculaires (77); il était d'ailleurs indigné par la lâcheté du clergé et des nobles de la région, aussi prompts à abandonner leur maître qu'ils avaient été enclins à l'adorer aux heures de sa toute puissance. Depuis son enfance, Daniel avait le sens du *fair play* et le mépris de la populace; sa haine de Jacques II ne l'empêcha pas de blâmer sans ménagements la brutalité d'une foule molestant un homme désarmé, et, qui plus est, un gentilhomme de très haut rang (78).

De Foe rentra à Londres juste à temps pour assister à l'entrée triomphale de Guillaume et de Marie (18 décembre), et mêler au cortège son cheval paré de rubans oranges. Les cloches protestantes sonnaient à toute volée, les gosiers protestants hurlaient des vivats enroués, et, le soir, des millions de chandelles protestantes moururent bravement à leur poste pour permettre au bon peuple de prolonger ses réjouissances. Daniel chantait à tue-tête les strophes vengeresses de *Lillibulero* (79) et ne s'interrompait que pour boire à genoux à la santé de Guillaume.

Pendant ces jours de liesse, le roi, chassé par son pays, se morfondait à Rochester; il s'embarqua le 23 pour la France; il ne devait jamais plus revoir le royaume où il avait rêvé d'être un nouveau Louis XIV. Peu nombreux furent ceux qui regrettèrent son départ: mais quelques années après, lorsque les passions furent un peu calmées, il fut plaint par le plus

(75) Cf. le récit fait par Jacques lui-même à Louis XIV (*Min. des Aff. étr.*, f° 164, p. 384).

(76) Contrairement à ce qu'ont prétendu ses biographes, De Foe ne put assister à cette scène: il était alors aux environs de Windsor.

(77) *Tour through Great Britain* I, 2 (p. 31); *Complete English Tradesman* II, 10; *Review*, VII, 303; *Jure Divino*, IV, p. 25.

(78) De Foe insiste particulièrement (*Complete Tradesman* II, p. 254) sur la grossièreté d'un commerçant parvenu.

(79) Chanson anti-jacobite très célèbre. Cf. article de De Foe dans *Applebee's Journal* (n° du 13 oct. 1722).

violent des pamphlétaires whigs, Daniel De Foe ; fidèle à ses principes, celui-ci ne frappait jamais un ennemi à terre ; et c'est avec une réelle pitié qu'il décrivit le « martyr sec » de Jacques II, plus douloureux à ses yeux que le « martyr humide » de Charles I^{er} (80).

Le Parlement se réunit pour dénouer la crise : avec une joie fiévreuse, De Foe assista à presque toutes les séances des deux Chambres ; le 22 janvier, fou d'un bonheur inexprimable, il entendit les Lords adopter une résolution que leur avaient transmise les Communes : « Il est incompatible avec la constitution de cette nation protestante d'être gouvernée par un prince papiste » (81). Enfin, le 6 février, un vote définitif nomma Guillaume et Marie roi et reine d'Angleterre : la date était fatidique, fit encore remarquer De Foe, car c'est un 6 février que Charles II mourut, que la reine Anne naquit, et que Jacques II perdit la couronne » (82).

La Révolution de 1688 était accomplie : pacifique, s'il en fut jamais, et rapide ; elle démontrait à l'Europe la souveraineté du peuple anglais, qui, en moins de 50 ans, avait tué un de ses rois, et en avait chassé un autre. Le nouveau souverain sympathisait surtout avec les whigs et les dissidents : aussi était-il le maître que De Foe appelait de tous ses vœux. Qu'importait à notre héros la subtile distinction établie entre le roi *de facto* et le roi *de jure* ? (83) Il se déclarait de grand cœur l'esclave d'un prince qui avait délivré l'Angleterre « d'une servitude pire que celle d'Égypte » (84).

La cérémonie du couronnement eut lieu le 13 février. La joie débordante éclata en manifestations bruyantes de loyalisme : la bière coulait dans les rigoles des rues, écumait entre les pavés, s'étalait en nappes mousseuses. Un rire énorme secouait la ville puritaine. Les fêtes durèrent jusqu'à l'automne ; le 29 octobre, les souverains furent conviés par le lord-maire et la Corporation de la Cité à un grand banquet, au Guildhall ; un corps de

(80) De Foe fut le premier à lancer ces expressions dans la *Review* (cf. *Hist. Mss. Comm.*, report XV, app. IV, lettre d'Abigail Harley à Edward Harley : 7 mars 1710).

(81) *Review*, VII, 308 et VI, 470.

(82) *Secret History of one year*, p. 6.

(83) *Review*, VII, 313, 422, 494.

(84) *Review*, IV, 453.

cavaliers volontaires, formé des plus riches marchands, se rendit en grande pompe à Whitehall chercher les invités royaux. Et dans le cortège, un folliculaire envieux vit caracoler un jeune homme splendidement vêtu, en lequel il reconnut « Daniel Foe, le mercier de Cornhill » (85).

(85) OLDMIXON, *History of England* III, 37.

CHAPITRE IV

« Le commerçant anglais est une sorte de phoenix qui renaît de ses cendres ; s'il est sage, il utilise sa propre ruine comme une ferme base sur laquelle il reconstitue sa fortune. »

DE FOE, *Complete English Tradesman*, II, 8

A Tenebris ad Lucem

I. *In Tenebris* (1). — II. *Ad Lucem*. — III. Le briquetier de Tilbury.

I

La joie rendit Daniel plus hardi que jamais ; il eut confiance en son étoile, et se lança témérairement dans des spéculations hasardeuses. Au début, la Fortune lui sourit : il réussit à augmenter le chiffre de ses affaires ; il fit, en 1690, un fructueux voyage à Liverpool (2). Mais bientôt la Némésis jalouse envia ce bonheur sans mélange ; peu à peu la chance tourna, et il suffit de quelques mois pour anéantir l'œuvre de dix ans. Ce fut d'abord une série de petits revers dus à la malignité des autres hommes ; ayant importé une grande quantité de vins d'Espagne, De Foe fut obligé, pour payer les droits de douane, d'emprunter une forte somme à un orfèvre de Lombard-Street : celui-ci exigea que le vin fût déposé dans sa cave comme garantie. Cette mesure entraîna de multiples conflits, à la suite desquels De Foe reçut la défense d'écouler sa marchan-

(1) Expression fréquemment employée par De Foe dans sa correspondance. Il donne à *Tenebrae* le sens vague de « malheur ».

(2) *Tour through Great Britain*, III, 3.

dise au détail ; il chercha en vain un négociant assez riche pour acheter à la fois un pareil nombre de tonneaux ; les semaines passèrent ; les intérêts du prêt s'accumulèrent ; le vin se gâta ; et enfin l'orfèvre fit vendre tout le lot aux enchères, à vil prix. Le pauvre Daniel perdit ainsi plus de 600 livres (3). A la même époque, il fut victime d'escrocs audacieux qui, munis de fausses lettres de recommandation, lui achetèrent à crédit des pièces d'étoffe précieuse et les firent transporter directement dans le quartier de la Monnaie. asile des criminels de toute sorte, où la police était impuissante (4) : et, ce qui porta au paroxysme la fureur légitime de De Foe, ses voleurs vinrent le lendemain le narguer avec cynisme et se moquer de sa crédulité (5). Il fut aussi la dupe de prétendus inventeurs qui profitèrent de son goût pour la nouveauté, lui soutirèrent de l'argent et disparurent sans laisser de traces (6). Enfin la guerre contre la France rendit le commerce de plus en plus aléatoire : de nombreux navires furent capturés par les corsaires, et les primes d'assurances sur les cargaisons devinrent presque prohibitives ; il arriva, par exemple, à Daniel de payer 100 livres d'assurances pour des marchandises dont la vente lui rapporta seulement 50 livres de bénéfice (7). Bref, toutes ces mésaventures commencèrent à l'inquiéter : il se rendit compte que ses succès de poète (8) et d'orateur ne suffiraient pas à assurer son crédit auprès de ses confrères. Il allait maintenant avec angoisse à la poste, dans Lombard-Street (9) ; fébrilement, il faisait sans doute les cent pas dans la grande cour, en attendant que le courrier eût été trié par les employés, toujours trop lents à son gré ; et les mauvaises nouvelles venaient, inexorables. Les navires que Daniel avait contribué à armer n'arrivaient jamais à destination : un d'eux fut jeté par une tempête sur les côtes de Galice et pillé par les Espagnols (10) ; d'autres furent coulés par les frégates françaises. Ecrasé par la fatalité, De Foe perdit courage. Bientôt, des créanciers demandèrent à être remboursés ; il

(3) *Essay upon Projects* (éd. Hazlitt), p. 13.

(4) *The Mint*, à l'Est de la Cité, dédale de vieilles rues étroites et tortueuses.

(5) *Essay upon Projects*, id., p. 35 ; *Review*, III, 75.

(6) *Essay upon Projects*, id., et *Review*, I, 421-2.

(7) *Essay upon Projects*, p. 21.

(8) Il avait publié (1691) un grand poème anti-jacobite (cf. *Liste de ses œuvres*).

(9) Cf. Ch. BASTIDE : *Anglais et Français au dix-septième siècle*, ch. I.

(10) Par représailles contre l'attitude des Anglais du Sud dans un cas analogue. Cf. *Review*, VI, 223.

fut incapable de faire face à ses obligations. Au début de l'année 1692, il se vit acculé à la faillite : il devait la somme considérable de 17.000 livres.

A cette époque, la banqueroute était punie par des lois d'une implacable rigueur. Le commerçant malheureux assistait, impuissant, à la dispersion de sa famille et à la saisie de ses biens ; s'il ne voulait pas aller pourrir dans quelque basse-fosse, il n'avait que deux alternatives : la fuite ou le suicide. De Foe savait que la plupart de ses créanciers lui gardaient leur confiance, et il remit loyalement tous ses effets entre leurs mains (11) ; mais il y en avait d'autres qui le poursuivaient par haine et rancune personnelles : aussi jugea-t-il prudent, aux premières menaces d'arrestation, de disparaître de la circulation et d'attendre que les passions se fussent un peu calmées (12). Il se réfugia, comme tous les débiteurs insolvable, dans le quartier de la Monnaie. Il se trouva brusquement plongé dans une société d'escrocs de haut vol, de bandits de grand chemin et de veuves en mal de mari. Là, des banqueroutiers qui avaient trouvé moyen, en corrompant le guet, de faire passer la nuit dans leur asile des charrettes chargées de marchandises, dissipaient avec des prostituées de bas étage l'argent qu'ils auraient dû employer à payer partiellement leurs dettes (13). La débauche qui régnait dans ce repaire de bandits écœura De Foe, aussi ne se lassa-t-il pas de dénoncer, plus tard, les intolérables abus que permettait l'existence en plein Londres d'un pareil sanctuaire : il oubliait qu'il avait tout le premier profité du privilège accordé ainsi aux banqueroutiers (14).

Selon le statut du quartier de la Monnaie, De Foe était en sécurité pour un mois : au bout de ce temps, la police avait le droit de venir l'arrêter, fût-ce dans une église (15). Il partit donc subrepticement, le plus tôt qu'il pût, et se rendit à Bristol. Il y resta caché de longues semaines, recevant parfois des visites d'amis, qui adoucissaient l'ennui de sa captivité volon-

(11) Lettre à Fransham du 24 mai 1706 (*Notes and Queries* du 3 avril 1875).

(12) *Essay upon Projects*, pp. 31, 32 ; *Mist's Journal*, 3 janvier 1719.

(13) Cf. *Moll Flanders*, pp. 19, 20 ; *Essay upon Projects*, p. 31.

(14) *Applebee's Journal*, 12 oct. 1723, et 9 janv. 1725. Après la suppression du privilège de la Mint, un lieu d'asile analogue se créa à Wapping, de l'autre côté de la Tamise.

(15) *Remarks on the bill to prevent frauds committed by Bankrupts* (1706) (éd. Hazlitt), pp. 11, 15.

taire : lui-même ne sortait que le soir, furtivement, après s'être assuré qu'aucun exempt, tapi dans l'embrasure de la porte, ne le guettait pour lui mettre la main au collet. Il ne se promenait ostensiblement que le dimanche, car la police n'opérait aucune arrestation le jour du Seigneur. Aussi était-il nommé par son propriétaire le *Sunday gentleman* (16).

Cependant, grâce à l'activité de sa femme et d'amis fidèles, un arrangement à l'amiable fut conclu, en son nom, avec ses créanciers : ceux-ci jugèrent sagement que, s'ils l'emprisonnaient, cela ne l'aiderait pas à payer ses dettes (17), et ils résolurent de lui faire confiance, moyennant qu'il les remboursât en partie. Daniel rentra donc à Londres, et, avec énergie, entreprit de réparer les désastres subis. Peu de temps après, il reçut de la part de ses confrères une offre très tentante, qui montre en quelle estime ses capacités de commerçant étaient tenues : on lui proposait un poste rémunérateur de représentant à Cadix. « Mais la Providence qui le réservait pour d'autres travaux mit dans son esprit une secrète aversion à quitter l'Angleterre » (18). De Foe se fit toujours un point d'honneur d'obéir aux impulsions brusques et irraisonnées de la volonté ; il croyait, comme Socrate, à un démon invisible, sorte d'émanation mystérieuse de la Providence, ange gardien envoyé par Dieu à son service particulier, et qui, présent à ses côtés, lui soufflait à l'oreille des décisions conformes à ses intérêts. Il y avait un autre motif puissant qui détermina De Foe à ne pas partir à l'étranger : il commençait à récolter le fruit de son dévouement à la cause whig et orangiste. Plusieurs de ses anciens amis, maintenant au pouvoir, ne l'avaient pas oublié, et, connaissant son ingéniosité, ils avaient souvent recours à lui pour résoudre les difficultés financières causées par la conduite de la guerre (19). De Foe vit avec plaisir que ses suggestions et ses projets étaient bien accueillis, et l'âme remplie de mirages dorés, il attendit le moment de monter vers le soleil.

Mais l'avenir brillant qui lui était destiné fut toujours assombri par le grand malheur de 1692 : sa banqueroute. Les soucis

(16) WILSON, I, 222.

(17) *Review*, III, 117.

(18) *Appeal to Honour and Justice* (éd. Hazlitt), p. 4. Ceci se passait au début de l'année 1694. Sur les ordres donnés par ce démon cf. ch. XII, 1 et XIII, 3.

(19) Il suggérait surtout au gouvernement des moyens de se procurer de l'argent (cf. *Appeal*, p. 4).

que lui causa son lourd arriéré de dettes, la possibilité de voir surgir à toute heure un créancier porteur d'un mandat d'arrêt, l'empêchèrent désormais de goûter le bonheur. Il devint renfermé, dissimulé, adopta une morale terre-à-terre et élastique : la fin justifie les moyens, pensa-t-il, et la nécessité excuse les pires actions ; « un homme riche et heureux est forcément honnête ; Dieu lui-même a déclaré que la force du besoin est irrésistible, et il innocente l'homme qui, plutôt que de mourir de faim, mange le pain que son voisin lui a confié jusqu'à son retour » (20). Ce sont de tels principes qui lui permirent plus tard d'accorder sa conduite avec la voix de sa conscience : lorsque dans ses opérations commerciales il fit preuve de duplicité ; il assimila froidement les mensonges du marchand à « des licences poétiques » parfaitement légitimes (21). Enfin, la plus grave conséquence de sa banqueroute fut de fournir une arme redoutable à ses ennemis : ceux-ci rachetèrent toutes les vieilles créances qu'ils purent afin de s'en servir contre lui. Ils l'accusèrent de malhonnêteté, de machinations louches, et d'imprévoyance ; de toutes leurs attaques, une seule était réellement fondée : « Si Mr De Foe avait été capable de limiter ses désirs ambitieux et ne s'était pas montré si hardi dans ses spéculations, cette mésaventure ne lui serait pas arrivée » (22). « C'est vrai, reconnut-il loyalement (23), mais la principale cause de ma ruine est l'état de guerre, si désastreux pour le commerce maritime » (24). Et en effet son nom se trouve dans une liste de marchands, que la Chambre des Communes, en février 1694, proposa d'indemniser pour les pertes qu'ils avaient subies du fait des hostilités (25) ; mais ce projet de loi ne fut pas adopté par les Lords et Daniel continua à lutter tout seul pour rétablir sa situation pécuniaire. Il fit de très gros efforts pour se libérer de toute obligation, et, par la correction de son attitude, coupa court aux bruits fâcheux qui circulaient sur son compte dans la Cité. Pour éviter qu'on eût prise sur lui,

(20) *Robinson Crusoe*, 3rd Part, p. 16.

(21) *Complete English Tradesman*, I, 17.

(22) *Observations on the Bankrupts' Bill* (1706).

(23) *Review*, III, 117, 131, 138.

(24) Lettre à Fransham, déjà citée.

(25) *House of Lords Mss. New Series*, vol. I (1900), pp. 358-60 : « Merchants Insurers (War with France) Bill » ; rejeté le 9 mars par les lords en seconde lecture (*Lords' Journal*, XV).

il tint à rembourser intégralement ses principaux créanciers, bien que la loi ne l'y obligeât point ; et il se complut à raconter, avec une légitime fierté, l'anecdote suivante : dans un café, où le nom de De Foe était voué à l'exécration, un gentleman se leva, et déclara : « Messieurs, je connais ce De Foe aussi bien que vous, car j'ai été un de ses créanciers : j'ai conclu avec lui un arrangement, et lui ai donné pleine quittance. Quelques années après, il m'a envoyé chercher, et, quoique libéré de toute obligation envers moi, m'a payé spontanément le reste de sa dette ; et il m'a dit, qu'avec l'aide de Dieu, il agirait ainsi avec tout le monde. Puis il m'a prié de signer une décharge, et, ce faisant, j'ai lu beaucoup de noms sur son papier avant le mien ; je me juge obligé de faire cette déclaration, bien que j'abhorre ses pamphlets autant que vous » (26) !

II

Pendant son exil volontaire à Bristol, De Foe resta de longues heures seul avec ses pensées : il élaborait de grands projets de réformes politiques et sociales, pour rendre l'Angleterre plus forte et plus prospère. Sa pénible situation de banqueroutier fugitif le poussait tout d'abord à proposer des mesures favorables aux commerçants malheureux : établissement d'une commission d'enquête impartiale pour les faillites, création de sociétés de secours mutuels entre les marchands de Londres, fondation de caisses d'épargne et de retraite, etc. (27). Une seconde série de projets avait pour but l'amélioration de l'instruction : avant Prior et Swift (28), et avec plus de précisions que son prédécesseur Roscommon, De Foe demandait qu'on instituât en Angleterre un corps de savants semblable à l'Académie française ; il réclamait aussi pour les femmes une instruction générale un peu plus complète, qui leur serait donnée dans des sortes de couvents protestants ; il eut la douleur de se voir devancé dans la publication de ce projet par un écri-

(26) Cf. *A Dialogue between a Dissenter and the Observer* (1702) ; *Review*, II, 304 ; III, 148 ; *Robinson Crusoe*, 3d part, p. 22.

(27) Parmi d'autres projets favorables au commerce en général, signalons l'établissement d'un réseau serré de grandes routes en Angleterre.

(28) PRIOR dans son *Carmen seculare* (1700) et SWIFT dans sa *Letter to the Earl of Oxford* (1711).

vain concurrent, mais réclama avec véhémence la priorité de cette idée (29). D'autre part, constatant le grand nombre de livres qui paraissaient chaque année, et considérant que les finances de l'Etat ne permettaient pas de subventionner les œuvres d'assistance et de charité, il suggéra, sans voir l'humour d'une telle proposition, de frapper les littérateurs d'une taxe spéciale dont le produit servirait à entretenir un asile d'aliénés. Enfin, dans une troisième série d'études, De Foe se préoccupait de la conduite de la guerre, et, avec statistiques à l'appui, montrait la possibilité de fonder une école militaire, indiquait plusieurs moyens de recruter des hommes pour la flotte, et préconisait l'institution de pensions pour les veuves des soldats.

Tous ces projets, lorsqu'ils eurent été bien mûris et mis au point, furent réunis en un volume qui parut le 29 mars 1698 : ce fut le premier grand ouvrage de De Foe. Le succès fut médiocre : l'éditeur, un dissident nommé Cockeril, qui avait lui aussi fréquenté les prêches du Révérend Annesley (30), fut obligé quatre ans plus tard de recourir à un stratagème peu honnête pour écouler les exemplaires qui lui restaient : il plaça un nouveau titre en tête des anciennes pages (31). Néanmoins la publication du livre eut les résultats que son auteur en attendait : le gouvernement étudia de près les projets les plus facilement réalisables. De Foe acquit et garda toujours, la réputation d'un « homme ingénieux (32) ». Il était sûr que son nom passerait désormais à la postérité. Mais le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'*Essai sur quelques projets* est de signaler la profonde influence que cette œuvre exerça sur l'esprit de Benjamin Franklin (33).

Lorsqu'il entreprit la rédaction définitive de son livre, De Foe avait déjà de hautes relations à la cour : son projet d'impôt sur le revenu témoignait d'une parfaite connaissance des grosses fortunes de la Cité, et, seul, un personnage officiel avait

(29) Voir la préf. de l'*Essay upon Projects*. L'auteur en question est Mrs Mary Astell, la première féministe anglaise, auteur de *A Serious Proposal to Ladies* (1694) (cf. *Academy*, 14 march 1891 : *Defoe and Mary Astell*, by K. B. Bulbring).

(30) DUNTON's, *Life and Errors*, p. 290.

(31) L'ancien titre était *An Essay upon Projects*. Le nouveau titre, plus long, contenait un résumé du livre (c'est celui que donne l'édition Hazlitt).

(32) Cf. Les notices nécrologiques que publièrent sur lui les journaux d'avril 1731

(33) *Dodsley's Ann. Reg.*, XXXVI, 242.

pu lui fournir des renseignements précis ; en outre, tous ses plans de réformes ou d'améliorations tendaient à augmenter le pouvoir de Guillaume et de ses ministres. Ses services furent vite récompensés : il eut l'honneur d'être présenté à la reine et de l'accompagner lorsqu'elle donna ses instructions pour tracer les nouveaux jardins du palais de Kensington (34). Il fut admis aussi à visiter le château de Hampton Court, restauré par les nouveaux souverains (35). Il garda longtemps un souvenir attendri de la bonne reine Mary : la passion de l'horticulture et l'amour des beaux meubles leur étaient communs et les rapprochaient ; mais, trente ans plus tard, il rappela avec une pointe d'amertume qu'en introduisant la mode des calicots et des porcelaines peintes importés d'Orient, Mary avait inconsciemment porté un grave préjudice au commerce britannique ! (36) De Foe était marchand avant d'être homme.

La gratitude du gouvernement ne s'arrêta pas là : après les honneurs désintéressés vinrent les postes rémunérateurs. Le 1^{er} mai 1695, après deux mois de discussions orageuses, le Parlement vota une loi qui établissait une taxe sur le verre (37). Thomas Dalby, chargé par le roi de constituer une commission pour percevoir le nouvel impôt, songea immédiatement à s'assurer le concours de De Foe ; celui-ci, ne se doutant de rien, était parti en voyage (38). On peut juger de sa joyeuse surprise lorsqu'il apprit sa nomination. Il remercia Dalby en lui dédiant son *Essai sur quelques projets*. Il garda ce poste officiel jusqu'au 25 avril 1699, date à laquelle l'impôt fut supprimé, à la suite de pétitions véhémentes envoyées par les verriers anglais : les commissaires avaient suscité des contre-pétitions, mais en vain, car la Chambre des Communes, hostile à la politique royale, s'employait de son mieux à tarir les sources des revenus destinés à permettre la continuation de la guerre (39).

Cette sinécure n'était pas assez absorbante pour occuper Daniel pendant les heures de loisir que lui laissait son commerce ;

(34) *Tour through Great Britain*, II, 3, p. 14 : De Foe admirait beaucoup la symétrie de ces jardins à la française, qu'il affecta de considérer un peu comme son œuvre.

(35) *Id.*, I, 3.

(36) *Id.*, I, 2, p. 122.

(37) *Journal of the House of Commons*, vol. XI, pp. 267, 276, 330, 333.

(38) *Essay upon Projects* (éd. Hazlitt), p. 3. Il était probablement à Bristol pour son commerce.

(39) *Journal of the H. of Com.*, vol. XII, pp. 628, 633, 642, 652.

il lia connaissance avec William Paterson, le fondateur de la Banque d'Angleterre, auquel il prodigua ses conseils. Il contribua à l'élaboration des lois qui furent votées à cette époque pour protéger le commerce anglais (40). Par sa propagande intensive il aida au succès de l'emprunt de 1698 (41). Dans toutes les passes difficiles, le gouvernement fit appel à son concours : lorsque les caisses royales commençaient à se vider, l'expédient usuel auquel recouraient les financiers était d'instituer des loteries d'Etat. Le peuple anglais était joueur par tempérament et par goût. A l'époque où l'on tirait les loteries, l'agitation dans les rues de Londres était telle qu'on aurait cru « qu'un incendie dévorait une partie de la ville » : « Les gazettes sont mises de côté », déclare un journal satirique du temps (42), « on ne parle dans les cafés que des résultats du Tirage ; dans les rues c'est un torrent de cochers, valets, apprentis et servantes qui courent dans un sens, espérant gagner une grosse fortune avec six sous ; dans l'autre sens c'est une file de gentilshommes, de bourgeois, de négociants, de femmes mariées, de petites demoiselles, de coquettes, de concubines et de catins, qui avancent à pied, en chaise à porteurs, en coche et en carrosse, souriant à l'idée de gagner une rente de 600 livres avec une couronne... Les malchanceux s'en vont en criant : c'est un vol, un vol, un sacré vol, rien d'honnête ni de loyal là-dedans ! tandis que les heureux du sort protestent : très loyal, très honnête ! la loterie la plus juste qu'on ait jamais tirée ! » On peut juger par cette description de l'importance des loteries officielles dans la vie londonienne : de quelle considération respectueuse les organisateurs n'étaient-ils pas entourés de la part des acheteurs de billets, ou « aventuriers » (*adventurers*) ? Daniel eut l'honneur d'être choisi à deux reprises comme contrôleur-garant (*manager-trustee*) des loteries royales (43) ; une première fois, en octobre 1695, il fut un des gentlemen de confiance chargés de surveiller le tirage d'une « aventure profitable pour les chanceux » où l'on pouvait gagner 50.000

(40) Entre autres, la loi contre l'importation des calicots de l'Inde (1700).

(41) *Essay upon Loans* (éd. Hazlitt), p. 4.

(42) *The London Spy*, déc. 1699.

(43) Ce fait important n'avait jamais été signalé jusqu'ici. Nous l'avons trouvé en dépouillant les annonces des journaux du temps. Plus tard, De Foe critiqua violemment les loteries privées (*Applebee's Journal*, 9 fév. 1723).

livres avec un billet de 20 shillings (44) ; et enfin, en mars 1696, il remplit le même office dans une loterie plus populaire, dont les billets ne coûtaient qu'une demi-guinée (45).

C'est pour la première fois, dans l'annonce de la loterie d'octobre 1695 insérée par le journal *le Postillon*, que nous trouvons le nom de notre auteur précédé d'une particule aristocratique. Le marchand que la Chambre des Communes avait proposé, en février 1694, d'indemniser de ses pertes de guerre, était désigné sous le nom de « Daniel Foe », mais le gentilhomme important, dont la présence était requise pour assurer la bonne marche des opérations dans les loteries royales, s'appelait « Mr Daniel De Foe ». Pendant quelques années, notre auteur porta deux noms : l'un, de consonance roturière, « Foe », s'appliquait au commerçant (46). L'autre, noble et respectable, « De Foe » (en deux mots) (47) était celui du littérateur et du courtisan. Puis, rapidement, c'est la seconde forme qui s'imposa. Parfois les ennemis de Daniel affectèrent de le désigner sous son premier nom, lui infligeant ainsi une petite blessure d'amour-propre. En général, ses contemporains s'expliquèrent mal les raisons de ce changement ; ils en oublièrent vite la date, et émirent les suppositions les plus extravagantes (48).

Il est certain que Daniel adjoignit la particule « De » à son nom par vanité et par désir d'ostentation : le nom que lui avait légué son père prêtait du reste à de désagréables calembours dont il avait déjà eu à souffrir (49). Devenu un des familiers de la Cour, il songea naturellement à porter un nom qui ne le ridiculisât point, et même lui apportât une réelle considération de la part des plus nobles gentilshommes. L'appellation « De Foe » semblait d'origine normande, et l'on pouvait croire que Daniel descendait des plus anciennes familles du pays. Mais,

(44) *Post Boy*, n° 63 (1^{er} octobre 1695).

(45) *Id.*, annoncée dans les n°s 125 (25 fév.), 129 (5 mars), 133 (14 mars).

(46) Lorsqu'en mars 1697 il fournit des briques à l'hôpital de Greenwich, il fut payé sous le nom de « Daniel Foe, brickmaker ».

(47) Il signe toujours ses lettres avec un F (f majuscule). Contrairement à ce qu'on a cru jusqu'ici, les initiales D. F. dont il signe parfois ses préfaces, veulent dire De Foe (et non Daniel Foe), comme le prouvent les initiales D. D. F. qu'on trouve concurremment.

(48) OLDMIXON (*Hist. of Eng.*, III, 301) soutient que Daniel changea de nom après avoir été exposé au pilori (1703) ; Dr BROWNE (*A Dialogue between Louis Le Petite and Harlequin le Grand*) prétend que ce fut à l'instigation du ministre Harley (1704). D'autres disent que Daniel désirait ne pas passer pour un Anglais, etc.

(49) *Little Review*, II, 87. Foe = ennemi.

ce qui montre bien qu'il avait longuement étudié la question, il était tout à fait fondé à ajouter la particule « De » devant « Foe » : il revenait seulement à la forme ancienne de son nom (50). Ses ancêtres de la Flandre wallonne s'appelaient Defau ou Defawe, dérivation normale du mot latin *fagus* (hêtre) ; la tendance générale des noms de personne étant de s'abrégér, leurs descendants s'appelèrent plus simplement Fau ou Fawe : ce phénomène courant d'onomastique nous est confirmé par la présence de doublets analogues comme Delaunay et Launay, Duchesne et Chesne, Delaune et Laune (51). Quant à l'orthographe « oe » (de *Foe*) elle est due à l'influence du mot anglais signifiant « ennemi ». Dans une de ses œuvres (52), Daniel nous signale l'existence d'une famille noble du Warwickshire appelée « De Beau Foe », nom dont l'étymologie n'est pas douteuse ; l'insistance avec laquelle Daniel nous parle de cette famille nous prouve qu'il connaissait avec exactitude l'origine de son propre nom. La présence à Londres de réfugiés huguenots qui s'appelaient Deffoe, ou Defo contribua peut-être à le mettre sur la voie (53). Mais ce qui montre bien sa vanité, c'est son habitude d'écrire son nom en deux mots, et le soin avec lequel, sans y avoir droit, il se créa des armoiries (54) : « *Par chevron engrêlé gueules et or ; trois griffons passant contre-échangés* » ; il adopta de même une devise latine dont il était très fier : « *Laudatur et alget* » (Juv. Sat. I, 74).

III

Avec lenteur, mais sûreté, De Foe gravissait l'un après l'autre les degrés de cette longue échelle qui mène aux honneurs suprêmes ; au même moment, il se lançait dans une nouvelle en-

(50) Cette étude sur le nom de De Foe n'avait pas encore été faite. Grâce à l'amabilité de M. Mansion, professeur à l'Université de Liège, nous savons que le nom de De Foe ne peut pas être d'origine hollandaise (cf. J. WINCKLER : *De Nederlandsche Geslachtsnamen*). Un De Fawe fut enterré en 1584 à Saint-Olave (cf. le registre à la date du 12 mars).

(51) Les biographes de De Foe ont émis sur son nom les hypothèses les plus bizarres : l'assimilant même à Vaux et à Devereux (Chadwick, Lee).

(52) *Tour through Great-Britain*, II, 4.

(53) *Annales de la société huguenote*, passim.

(54) Il ne les adopta définitivement qu'en 1706 : jusque-là, leurs éléments varièrent un peu.

treprise commerciale, qui prospéra et le rendit plus riche qu'il ne l'avait jamais été. Il avait trouvé des capitaux suffisants pour construire à Tilbury une manufacture de tuiles et de briques dont il était le « secrétaire », c'est-à-dire l'administrateur responsable (55). Nous en connaissons maintenant l'emplacement exact sur la rive nord de la Tamise, en face du fort qui défendait l'entrée du fleuve, car lors des travaux effectués en 1860 pour agrandir la gare de Tilbury, on retrouva dans le sol de nombreuses briques et des débris de tuiles qui provenaient de la fabrique dirigée par Daniel (56).

L'entreprise était hardie : les Anglais avaient pris l'habitude de se fournir en Hollande, et le nouvel industriel eut fort à faire pour obtenir la préférence sur le marché de son propre pays. Il lui fallait en outre faire l'éducation de ses clients qui préféraient invariablement à de bonnes briques jaunes, des briques mal cuites (ou *sammel*) de couleur rouge, et se plaignaient ensuite de leur mauvaise qualité (57). Heureusement, grâce à ses relations, Daniel reçut d'importantes commandes : en 1697, il était un des fournisseurs attitrés du gouvernement pour l'hôpital de Greenwich (58). Il plaça dans sa manufacture tout son traitement de commissaire de l'impôt sur le verre, et y ajouta plus tard les libéralités du roi. Il eut la joie de voir son œuvre réussir et prendre une extension considérable. Il donna bientôt du travail à cent familles et fit un bénéfice annuel de 600 livres qui lui permit de commencer à payer ses vieilles dettes ; en 1703, lorsque les circonstances l'obligèrent à fermer sa fabrique, il perdit d'un seul coup plus de 2.500 livres (59).

La direction d'une pareille industrie n'était pas chose aisée. Daniel avait du mal à trouver des ouvriers ; il essaya souvent d'embaucher les mendiants qui frappaient à sa porte, mais il se faisait insolemment répondre que la mendicité était un métier plus lucratif et moins fatigant (60). Et quand il avait

(55) OLDMIXON, *History of England*, p. 518.

(56) LEE : *Life of Defoe*, p. 32.

(57) *Complete English Tradesman*, I, 3.

(58) Détail découvert par G. A. AITKEN (cf. Son introduction à *Romances and Narratives of Defoe*). Le trésorier de cet hôpital, fondé en mémoire de la reine Mary, était Evelyn, le « diarist ».

(59) *Hist. Mss. Comm.*, XV, app. IV, lettre de De Foe à Harley, mai 1704. Dans la *Review* du 24 mars 1705, il annonce une perte de 3.000 livres.

(60) Cf. *Giving Alms No Charity*.

des ouvriers, il s'en plaignait beaucoup, jugeant qu'ils travaillaient avec mauvaise volonté, le plus lentement qu'ils pouvaient (61). Il était surtout indigné par leur ivrognerie : lorsque, le samedi soir il leur avait remis leur paye (qui variait entre 16 et 20 shillings), il les voyait se précipiter au cabaret, où ils restaient jusqu'au lundi matin, sans dessouler, dépendant tout jusqu'au dernier penny, et même faisant des dettes pour pouvoir continuer à boire ; ces pauvres brutes alcooliques étaient à peu près nues, marchaient sans souliers ; leur femme et leurs petits vivaient à la charge de la paroisse. Et De Foe constata avec mélancolie que l'ouvrier anglais était pauvre et misérable avec 9 shillings par semaine, tandis qu'un Hollandais prospérait avec le même salaire (62).

Instruit par les rudes leçons de l'expérience, Daniel surveilla de très près la bonne marche de sa nouvelle entreprise : il ne tenait pas à faire banqueroute une seconde fois. Bien qu'il eût un contremaître actif, nommé Castleton (63), il ne dédaignait pas de visiter en personne ses chantiers. Il assista un jour à une violente querelle entre deux de ses ouvriers ; il décrit plus tard cette scène de pugilat qui lui était restée dans la mémoire, car elle lui avait semblé fertile en enseignements (64). « Un des deux briquetiers dont le nom était Pierre avait renversé l'autre et le battait impitoyablement. Celui qui avait le dessous se mit à crier, et comme j'étais à quelque distance j'accourus avec plusieurs ouvriers, croyant qu'il avait crié : au meurtre ! Mais, en m'approchant, je distinguai mieux ce qu'il criait ; c'était : « Vas-y, Pierre, vas-y dur, car tu verras, quand ce sera mon tour » ! Et Pierre fit de son mieux... mais lorsqu'il fut essoufflé, l'autre reprit le dessus, et cogna, lui aussi, de toutes ses forces. » De Foe dédia malicieusement cette anecdote à la Haute Eglise anglicane, quand les persécutions contre les dissidents eurent recommencé.

Comme patron, Daniel fut certainement autoritaire et exigeant, mais juste et raisonnable. Sans doute, il désirait obtenir le maximum de travail pour le minimum de salaires ; son bon

(61) Cf. *The Great Law of Subordination considered*.

(62) De Foe nous expose tous ces faits intéressants dans *Giving Alms No Charity*.

(63) *Defoe's Brick Kilns*, par G. A. AITKEN (dans *The Athenaeum*, 1889, vol. I, p. 472).

(64) *Review*, II, 98-9.

sens pratique lui permettait toutefois de rester dans la juste mesure. Ses ennemis ne manquèrent pas une bonne occasion de le déconsidérer : ils l'accusèrent d'appliquer, avant la lettre, le *sweating-system*, de s'engraisser de la sueur de ses employés, d'être un vil exploiteur du peuple, etc. (65), et, résumant leur campagne de dénigrement en une seule phrase, ils répandirent partout le bruit que « le sieur Foe n'exigeait pas, comme les Égyptiens, qu'on lui donnât des briques sans avoir fourni de paille, mais que, comme les Juifs, il exigeait que ses ouvriers lui donnassent des briques sans qu'il eût à les payer » (66). Le chœur des confrères envieux répéta ces insinuations malveillantes, et De Foe ne réussit jamais à se laver de ces accusations certainement exagérées.

Mais qu'importaient ces critiques dictées par l'envie ! Le succès avait couronné les efforts de Daniel. Le commerce, « cette source éternellement jaillissante (67) », lui avait permis de rétablir sa fortune. Quatre années s'étaient à peine écoulées depuis sa banqueroute, et déjà il avait pu racheter chevaux et voitures (68). Il recommença, mais avec plus de prudence qu'autrefois, à mener une vie de gentilhomme. Sa qualité de personnage officiel lui valait de flatteuses invitations ; il passa une partie de l'été, en 1697, chez sir John Fagg, membre du Parlement, dans le somptueux domaine de Steyning, en Sussex (69). Courtisan plein de zèle, il jugeait de son devoir d'être présent à toutes les grandes manifestations organisées en l'honneur du roi : il interrompit un séjour d'affaires à Yarmouth, pour se joindre au cortège triomphal qui accompagna Guillaume, revenu de Hollande, dans les rues pavoisées de la Cité (16 novembre 1697) (70). Naturellement, Daniel n'aurait voulu pour rien au monde manquer les courses de Newmarket : celles qui suivirent la paix de Ryswick furent particulièrement brillantes, et il se les rappela toujours avec enthousiasme (71).

Il n'habitait à Londres que la moitié du temps ; sa famille le voyait fort peu, car il prenait ses repas, comme tous les hom-

(65) CHALMERS : *Life of De Foe*, p. 10.

(66) *Exode*, ch. V.

(67) *Complete English Tradesman* I, 22.

(68) *Hist. Mss. Comm.*, XV, IV, lettre citée.

(69) *Tour through G. B.*, I, 2.

(70) *Id.*, I, 1 ; et *Oldmixon* III, 168.

(71) *Id.*, III, 1.

mes de qualité, chez Pontack, à la taverne renommée de l'époque, où l'on pouvait se commander un dîner succulent pour 4 ou 5 shillings, et boire du vieux vin qui coûtait 7 shillings la bouteille (72). Il venait de faire l'acquisition d'une maison de rapport à Westminster, ce qui l'obligeait à s'y rendre assez souvent, car ses locataires le payaient fort mal : il eut des démêlés avec l'un d'eux, boucher de son métier, qui attendait toujours, avant de régler son loyer, l'argent que lui devaient Lord X... et Lord Y... et finalement fit faillite, à la grande fureur de son propriétaire, auquel il n'avait jamais donné un penny (73). Enfin, une bonne partie de l'année, De Foe habitait à Tilbury, où sa présence était nécessaire. Il s'était fait bâtir, près de sa fabrique de tuiles, sur le bord de la rivière, une coquette maison de campagne ; lorsqu'il y résidait, il employait ses heures de loisir à faire du canotage sur une jolie barque de plaisance qu'il avait achetée, et dont il était très fier (74).

Le succès le grisa ; oubliant les leçons du malheur et les principes rigides de son adolescence, celui qui avait été sur le point de devenir le « Révérend Foe » se livra tout entier aux divertissements et aux plaisirs. Il conçut le désir d'égaliser Rochester (75), et composa d'élégants badinages en vers. Il fit circuler parmi ses admirateurs et amis le manuscrit d'un poème léger intitulé *Avis aux Dames* (76) où il conseillait aux belles de ne pas retirer leurs charmes de la circulation en les abandonnant pour toujours à « cette chose qu'on appelle un mari » (77). Parmi les poètes du temps, il se qualifia modestement de maître du lampoon, abandonnant la tragédie à Dryden, la comédie à Congreve, le genre lyrique à Wycherley, la ballade à Durfey, le panégyrique à Prior, et la poésie religieuse à Tate (78). S'il s'était contenté de ces passe-temps frivoles, il n'y aurait eu que demi-mal : mais ce pasteur manqué mena au même moment une vie qui n'était pas précisément austère. Pour échapper aux reproches de sa femme, aux censures de ses graves amis non-

(72) BESANT : *Survey of London*, 18th cent.

(73) *Review*, III, 29-30.

(74) *Review*, IV, 319.

(75) Poète léger et licencieux (cf. plus haut, p. 46).

(76) Voir la préface de ce poème, publié en 1702, malgré ses efforts pour le supprimer.

(77) Cette expression est tirée de *Roxana*, p. 1.

(78) *The Pacifcator* (2^e vol. des œuvres) ; D'URFEY (1653-1723), chansonnier et dramaturge ; TATE (1652-1715), poète lauréat, traducteur des *Psaumes*.

conformistes, et aux poursuites de ses anciens créanciers, il avait loué plusieurs appartements et changeait si fréquemment de domicile que son cocher était incapable de dire où son maître avait passé la nuit (79). Enfin, comble d'horreur, il imita les grands seigneurs de l'époque, et entretenit à Tilbury une maîtresse attitrée, qui, s'il faut en croire Pope et Savage, exerçait l'honorable profession de marchande d'huîtres (80). De cette union illégitime naquit un fils, remords vivant du péché, qui ajouta plus tard au nom de sa mère (Norton) le nom, devenu célèbre, de son père.

Cette période de vie déréglée dura peu. La conscience puritaine de Daniel n'était pas complètement morte et elle protesta assez haut pour se faire entendre. Que la chair est donc faible, et que les tentations sont fortes ! Daniel gémit, et déplora ses erreurs passées. Il prouva son repentir en accomplissant une œuvre méritoire (81) : il recommanda aux autres hommes de ne pas suivre son exemple. Cette humilité mit sa conscience en repos, et lorsque le ministre presbytérien Howe lui reprocha, en 1701, ses écarts de conduite, il répondit que Dieu, ayant réparé ses revers de fortune, lui avait certainement pardonné aussi ses incartades et ses folies (82). Néanmoins, il tira prudemment le voile sur ses débauches, et nous ne connaissons pas cet épisode, fâcheux pour sa bonne réputation, si ses adversaires politiques avaient été aussi discrets que lui.

Par contre, il s'est montré, dans ses œuvres, prodigue d'anecdotes curieuses sur sa vie de riche propriétaire à Tilbury. Il fut surpris et intéressé par un nuage de fourmis ailées, venu des marais d'Essex, qui s'abattit un jour sur le village ; la Tamise en fut couverte ; sa barque, amarrée le long de la rive, en fut remplie, et rien que par les deux cheminées de sa maison il tomba une quantité d'insectes suffisante pour remplir son chapeau. Ce fut, nous dit-il, « la chose la plus extraordinaire que j'eusse jamais vue au cours de mon existence » ; aussi aimait-il à la raconter avec force détails (83). A la même époque,

(79) Voir, pour ces détails nouveaux, une satire intitulée : *The True-born Hugonot* : or *Daniel De Foe* (1703).

(80) POPE : *Dunciad* ; SAVAGE : *An Author to be let*.

(81) *Robinson Crusoe*, III, p. 13 : « L'homme qui a été malade est devenu un demi-médecin ».

(82) *A Letter to Mr How* (éd. Hazlitt), p. 5.

(83) *Review*, IV, 317-18.

il dut, pour les besoins de son commerce, se lancer dans une série de petits voyages qu'il qualifia « d'aventures dangereuses ». En effet, lorsqu'il était très pressé et que la marée était favorable, il prenait le bateau qui faisait le service entre Londres et Gravesend, en face de Tilbury. Mais il n'était jamais brave sur l'élément liquide, où la moindre vague lui paraissait « énorme » et « monstrueuse » ; en outre, la témérité des bateliers le terrifiait ; par paresse et par insouciance, ceux-ci menaient leur barque au milieu du fleuve, et la laissaient emporter par le courant très fort qui se dirigeait vers la mer. Ceci présentait un certain danger à cause des remous : lorsqu'il y avait des hommes avec lui, De Foe protestait contre cette manœuvre, et, se sentant soutenu, menaçait le batelier de lui couper la gorge s'il ne longeait pas la rive à la voile ou à la rame. Mais un soir, en revenant à Londres, Daniel se trouvait seul passager ; le vent se leva ; la rivière devint houleuse, et notre homme n'était pas du tout rassuré : il comprit que s'il manifestait la moindre frayeur, le batelier se livrerait, par pure bravade, à des imprudences qui pourraient être fatales. Bien que dévoré d'inquiétude, Daniel eut assez d'empire sur lui pour paraître indifférent, et même affecta de s'assoupir, couché dans le fond du bateau. Cette tactique réussit ; le batelier proposa spontanément, étant donné la rudesse du temps, de s'arrêter à Blackwall : De Foe acquiesça, comme à regret, mais, en réalité, il avait peine à réprimer un profond soupir de soulagement ; et, lorsqu'il mit le pied sur la terre ferme, il ne manqua pas de remercier la Providence (84).

(84) *The Great Law of Subordination Consider'd*, p. 132 et suiv.

CHAPITRE V

« Ne vous étonnez pas si ma plume est animée d'un renouveau d'enthousiasme quand il m'arrive d'écrire le nom de Guillaume... car c'était pour moi le meilleur des rois et le meilleur des hommes. »

DE FOE, *Jure Divino*, I.

Le Confident du Roi

I. Littérature et polémique. — II. *Le véritable Anglois*. — III. Le démagogue révolutionnaire.

I

Au moment où la Fortune souriait à ses entreprises commerciales et à ses ambitions de courtisan, De Foe obtint des succès qui lui tenaient encore plus à cœur : à force de cultiver les Muses, il réussit à se créer une réputation de grand écrivain dans les cercles littéraires de l'époque. Il entretint des relations très suivies avec son ancien condisciple John Dunton (1), qui venait de s'établir comme libraire. Dunton était un personnage un peu excentrique, très vaniteux, toujours agité, dont la marotte était de contribuer à l'avancement de la science ; vers 1690, il constitua avec ses amis un club littéraire qu'il baptisa du nom pompeux de *Société Athénienne* (2). Daniel fut certainement très assidu aux réunions : il en retira de grands avantages, car il profita de ce contact avec des hommes instruits pour accroître sa connaissance du grec et du latin. La société

(1) Cf. plus haut ch. III, 2.

(2) Cf. LÉGER : *Samuel Wesley*.

publia un journal, qui dura sept ans (1691-1697), et s'appela successivement *la Gazette Athénienne*, puis *le Mercure Athénien* ; c'était une sorte d'ancêtre des publications modernes comme *Notes and Queries* et *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*. L'idée était nouvelle en Angleterre, mais Dunton ne faisait, en somme, qu'imiter le *Journal des Sçavants* et les *Acta Eruditorum* qui existaient déjà sur le Continent (3). Les principaux rédacteurs du *Mercure*, Dunton, Samuel Wesley et Richard Sault s'assurèrent la précieuse collaboration des « grands écrivains de l'époque, Tate, Motteux (4), Swift et De Foe » : ce dernier se montrait très fier de sa qualité « d'Athénien » (5) ; il écrivit en l'honneur de la société une détestable ode pindarique, et apporta généreusement l'aide de ses lumières pour répondre aux difficiles questions théologiques, poétiques, scientifiques ou gastronomiques, posées par les insatiables lecteurs du *Mercure* (6).

De Foe fut bientôt écouté par la foule comme un oracle infaillible : dès qu'un problème nouveau passionnait les esprits, on attendait avec curiosité ce qu'allait dire le redoutable satirique, qui ne manquait jamais de placer son mot. Il prit une part active aux deux grandes controverses du temps : la « réforme des mœurs », et la « conformité occasionnelle chez les dissidents ». Le règne de Guillaume et de Marie, tous deux protestants rigides, marqua la fin des débauches et des excès de la Restauration ; dans son premier discours, le roi prêcha la croisade contre le vice et l'immoralité (7). L'ivrognerie était devenue scandaleuse : la rupture des relations commerciales avec la France (1689) avait permis aux industries nationales de prendre un développement considérable, et les distillateurs anglais en avaient profité pour lancer une liqueur nouvelle, le gin, que son prix modique rendit très vite populaire (8). Daniel, qui aimait le bon vin et la bonne bière, protesta sans relâche contre la vente de cette horrible mixture, qui empoi-

(3) Cf. *Athenian Mercury*, I, préf.

(4) MOTTEUX (1660-1718), traducteur, dramaturge et journaliste d'origine française.

(5) *Essay upon Projects*, p. 35.

(6) Par ex. : La Licorne existe-t-elle ? Les nègres s'éveilleront-ils le jour du Jugement Dernier ? etc., etc.

(7) *Poor Man's Plea*, pp. 5-6.

(8) *The Political history of England* (1711). Le Parlement n'intervint contre le gin qu'en 1729.

sonnait la race ; le gin fut une des grandes haines de sa vie, au même titre que le diable, le pape et le prétendant. Il encouragea tant qu'il put, par ses paroles et ses écrits, la réaction puritaine qui se dessinait contre la licence effrénée des derniers règnes ; il contribua au développement des « Sociétés pour la réforme des mœurs », fondées par la reine (9), qui rapidement devinrent assez puissantes pour imposer leur volonté ; elles exigèrent la fermeture des maisons de prostitution, créèrent des écoles gratuites pour recueillir les petits vagabonds des rues, et tinrent la main à ce qu'on interdît tout jeu, toute réjouissance et tout bruit le saint jour du sabbat (10). En 1698, De Foe publia sur la **question** un retentissant pamphlet, dont les prêtres citèrent de longs extraits dans leurs sermons (11). Le titre en était *La plainte du pauvre* ; l'auteur, caché sous le masque d'un indigent, y tenait des propos nettement démagogiques. « On parle de réformer les mœurs, disait-il en substance (12) ; eh bien, qu'on commence par les riches, qui doivent donner l'exemple ! On tombe toujours sur les pauvres, on leur reproche des vices que l'on excuse dans la haute classe ! Qu'on réforme d'abord la magistrature ! L'indigent n'a-t-il par raison de protester contre le juge ivre qui le condamne au pilori ? N'a-t-il pas raison de se plaindre du magistrat qui lui inflige une amende pour avoir lâché un juron, et accompagne l'énoncé de la sentence d'un énergique « Dieu le damne, ce chien doit payer » ! Obligez par la force les riches et les puissants à se bien conduire, et les mœurs du bas peuple deviendront meilleures » (13) ! Naturellement, ce langage n'eut pas le don de plaire à ceux qui se sentirent atteint par la pasquinade. De Foe, dont les faits et gestes étaient depuis longtemps épiés, s'attira la réponse qu'il méritait : on lui fit remarquer qu'il rendrait bien plus de services à la Société en laissant son prochain tranquille et en se réformant d'abord lui-même (14). Il se tint coi pendant quelques années, puis revint à la charge avec une satire en vers d'une violence inouïe, dans laquelle, malgré les hypocrites

(9) *Robinson Crusoe*, 3^e partie, p. 28.

(10) Elles demandèrent même (en vain) qu'on supprimât ce jour-là la circulation de voitures. Cf. *Review*, III, 613-14 et VIII, 209-11.

(11) *Review*, I, 353.

(12) Cf. *Review*, I, 353-4.

(13) Cf. *Poor Man's Plea*, tout le pamphlet.

(14) *Review* du 26 déc. 1704.

assurances de la préface, il se livrait à une série d'attaques personnelles contre des juges et des prêtres anglicans qu'il désignait par des initiales (15), et auxquels il décernait généreusement des épithètes telles que : libertin, roué, crapule, entremetteur, proxénète, sodomite, etc. Moins d'un an après la publication de ce poème, lorsque sa hardiesse l'eut mis en mauvaise posture (16), Daniel fut le premier à s'étonner de l'acharnement déployé contre lui par la magistrature et le clergé. Il se posa en martyr, et reconnut humblement qu'il avait eu un tort : c'est de ne pouvoir s'empêcher d'écrire des strophes vengeresses lorsqu'il voyait un juge débauché, un clergyman ivrogne, ou un athée blasphémateur : la Vertu outragée parlait alors en lui plus fort que la Prudence ; mais jamais (oh jamais !) il ne se serait permis de critiquer n'importe qui, et ce n'était pas sa faute si des magistrats ou des prêtres s'étaient reconnus sous des initiales comme S—n, ou B—s, que, seul, le hasard lui avait fait choisir pour désigner des types généraux de ridicules ou de vicieux (17).

L'attitude prise à la même époque par De Foe, dans l'importante question de la conformité occasionnelle, nous montre que son puritanisme était devenu intransigeant : peut-être voulait-il donner le change à ceux qui le connaissaient mal, en affectant une grande rigidité de principes destinée à voiler les scandales de sa conduite privée. L'habitude s'était établie chez les dissidents qui exerçaient des fonctions publiques « de se conformer occasionnellement au rite de l'Eglise d'Angleterre », c'est-à-dire de se rendre chaque dimanche officiellement à l'église (18), puis d'aller, en tant que particuliers, au conventicule. Or, en octobre 1697, le lord-maire de la Cité commit l'imprudence d'assister, avec tous les insignes de sa charge, à un service presbytérien (19). Ce « crime horrible » souleva une tempête d'imprécations ; les tories jugèrent l'occasion bonne pour tomber sur les whigs, en majorité dissidents, et réclamèrent la suppres-

(15) C'est le poème intitulé *Reformation of Manners* qui parut seulement en 1702 au moment de la toute puissance de De Foe, mais fut commencé bien avant.

(16) Cf. plus loin, ch. VI, 1.

(17) Cette impudente théorie est exposée tout au long dans la préface de *More Reformation*.

(18) Ce à quoi ils étaient obligés, en tant que fonctionnaires d'Etat.

(19) *An Enquiry into the Occasional Conformity of Dissenters in Cases of Preferment, with a Preface to the Lord Mayor.*

sion de la « funeste » pratique de la « conformité occasionnelle », afin d'obliger les non-conformistes désireux d'occuper des postes d'Etat à abjurer leur religion. Avec son goût habituel du paradoxe, De Foe fit chorus avec les Tories contre son propre parti, mais invoqua des motifs différents : « l'homme de bien, déclarait-il, n'a qu'une religion, et il ne prostitue pas sa conscience à des avantages temporels ; il ne faut pas « jouer à cache-cache avec le Tout-Puissant » ; on doit admettre sincèrement les dogmes de l'Eglise anglicane ou les considérer comme de détestables hérésies ; supprimons donc, au nom de la loyauté, et pour la plus grande gloire de la religion, ces « créatures amphibies » qui sont à la fois conformistes et non-conformistes (20) ». Ainsi drapé dans un manteau de superbe intransigeance, De Foe attendit l'orage avec la sérénité que donne une belle conscience : mais il ne s'attendait certes pas à l'explosion d'injures qu'il souleva ; un ministre presbytérien célèbre, nommé Howe, se signala par sa violence (21), et, ce qui eut pour Daniel des conséquences beaucoup plus graves, les dissidents résolurent de rompre définitivement avec un pamphlétaire qui faisait cause commune avec leurs persécuteurs. Quelques années après, lorsque la question de la conformité occasionnelle fut remise en discussion, De Foe essaya de racheter sa conduite passée et de rentrer en grâce en changeant d'attitude (22). Mais il était trop tard : ses coreligionnaires ne lui pardonnèrent jamais, et lorsqu'en chaire des ministres non-conformistes citèrent des passages de ses œuvres, ils évitèrent toujours avec soin d'en nommer l'auteur (23).

II

Si De Foe avait été plus circonspect, il se serait dit que son amour du paradoxe pouvait lui réserver de fâcheuses surprises : mais il vivait trop dans le présent pour s'inquiéter des ennuis

(20) *An Enquiry, etc. : Discourse upon Occasional Conformity.*

(21) *Some Consideration of a Preface to an Enquiry, etc.*, par JOHN HOWE. DE FOE : *A letter to Mr How, by way of reply, etc.* Howe menaça De Foe de le bâtonner, mais ne mit pas sa menace à exécution.

(22) *An Enquiry into Occasional Conformity, showing that the Dissenters are no way Concerned in it* (1706).

(23) *More Reformation*, préface.

lointains et problématiques que son attitude de bel esprit pouvait lui causer. En ce moment, puisqu'il cherchait avant tout la gloire, il avait raison de persévérer dans un genre littéraire dangereux, mais où il était passé maître : la satire. C'est en effet la plus paradoxale de ses œuvres qui lui valut auprès de ses contemporains la réputation d'un très grand écrivain : cette œuvre, un long poème intitulé *Le véritable Anglois* eut, dès sa publication en janvier 1701, un tel succès que Daniel s'intitula toujours avec fierté « l'auteur du *véritable Anglois* (24) ». Les vers de De Foe ne sont jamais mélodieux ; ils sont généralement pénibles et souvent incorrects ; pourtant il se vantait de son talent poétique, et ses concitoyens le reconnaissaient comme « un des plus grands poètes de leur temps (25) ». Ceci ne doit pas nous étonner quand nous nous rappelons ce que fut le règne de Guillaume, époque prosaïque entre toutes, pendant laquelle la guerre et le commerce absorbaient toute l'activité nationale. Le poète-lauréat s'appelait Nahum Tate, et l'on doit convenir que De Foe le valait bien. Il y a, dans *Le véritable Anglois*, des tirades emportées par un souffle presque épique, et surtout quelques vers bien frappés, devenus des maximes courantes (26), qui ont sauvé le poème de l'oubli.

Néanmoins le succès fut surtout un succès d'actualité et de scandale. John Tutchin (27) avait publié un poème satirique. *Les étrangers (the Foreigners)*, dans lequel Guillaume était grossièrement insulté ; « il est intolérable pour de véritables (*true-born*) Anglais, soutenait Tutchin, d'être gouvernés par un roi hollandais (28) ». De Foe bondit d'indignation et de fureur : il ne pouvait admettre qu'on attaquât ainsi son idole, et il se sentait, à tort ou à raison, visé lui aussi par ce terme de « véritable Anglois », étant donné l'origine flamande de sa famille. « Qu'est-ce qu'un véritable Anglois ? » demanda-t-il dans sa réponse vengeresse. « Pour qui sait bien son histoire,

(24) Dans la plupart des pamphlets qu'il signa, il se désigna ainsi. « Véritable Anglois » est la traduction que donnèrent de *True-born Englishman* (Anglais pur-sang) les agents de Louis XIV.

(25) Cf. DUNTON : *Athenian Mercury*, préf.

(26) Ex. : « For fame of families is all a cheat, 'Tis personal virtue only makes us great. »

(27) Cf. plus haut, ch. III, 2.

(28) Avec la rudesse de l'époque, Tutchin traitait même le roi de Sodomite (cf. *Review* vol. IX, n° 22).

c'est un être dont l'existence est impossible. D'où descendrait-il? Les habitants primitifs de la Grande Bretagne étaient des barbares qui semblaient, par leurs vices, les héritiers directs de Satan. Puis vinrent des cohortes d'envahisseurs, la lie des peuples européens : des Romains, des Saxons, des Danois, qui laissèrent derrière eux de nombreux rejetons de race, mal définie. Les Normands arrivèrent ensuite et conquièrent facilement le pays. Notre « vieille » noblesse oublie trop volontiers qu'elle descend « de la nation la plus scélérate du monde, d'un ramassis de voleurs et d'assassins » ; sait-elle que ses grands ancêtres sont peut-être les fils d'un cuisinier français et d'une catin italienne ? Résumons-nous : qu'est-ce que cet être hétérogène qu'on appelle Anglais ? Simplement le produit d'une série de viols commis d'abord par les brutes romaines sur les Bretonnes, puis sur la progéniture femelle de celles-ci par les pirates danois, et enfin, sur les filles issues de ces mélanges de peuplades variées, par les soudards normands. Et voilà qu'on vient nous parler d'Anglais de pure race ? Un cheval ture connaît mieux sa descendance qu'un grand seigneur anglais ! Et ce seraient ces individus amphibies qui font les dégoûtés parce que leur souverain est « étranger » ? Permettez-moi de hausser les épaules » (29) !

Au début du dix-huitième siècle, les citoyens britanniques étaient d'humeur joviale et admettaient fort bien qu'on fît de l'esprit à leurs dépens : le *jingoïsme* (30) n'était pas encore inventé. La satire de De Foe attaquait tout le monde, se moquait des nobles vaniteux en général, mais ne piquait personne en particulier. Un gros rire secoua les panses remplies de bière. Le succès du *Véritable Anglois* fut étourdissant : pendant dix années consécutives, on vendit édition sur édition ; en 1701 seulement, il s'enleva neuf éditions à un shilling ; entre 1701 et 1704, douze éditions incomplètes, publiées à l'insu de l'auteur, furent écoulées par des libraires peu scrupuleux. De Foe calcula que plus de 80.000 exemplaires de ces éditions « piratées », mal imprimées sur du papier à chandelle, furent vendus un ou deux pennies par les colporteurs dans tout le royaume ; il prétendit que si son bien ne lui avait pas été aussi indigne-

(29) Voir toute la première partie du *True-born Englishman*.

(30) Chauvinisme et impérialisme. Terme né pendant le règne de Victoria.

ment volé, il aurait gagné plus de mille livres ! (31) Mais il ne se lamenta pas trop : il savait que tout succès entraîne une revanche du sort. Il se consolait d'ailleurs en constatant qu'il avait gravi d'un seul effort les derniers échelons de la gloire. Il était devenu le plus célèbre écrivain de son temps ; ses vers étaient dans toutes les bouches : il n'y avait pas de petit apprenti ni de commerçant aisé qui ne les eût appris par cœur. La meute des ennemis du régime aboyait de toutes ses forces et bavait de rage. Des torrents de pamphlets répondirent à De Foe et lui déversèrent sur la tête des cascades d'injures : on insinua qu'une « Amazone des Halles » (32) lui avait fourni les termes les plus choisis de son répertoire, afin que son poème fût suffisamment ordurier ; on le traita « d'infâme coucou ayant souillé son propre nid » (33), de crapaud couvert d'écailles et de pustules noirâtres et puantes » (34) ; on prétendit qu'il était « le fils d'un soulard hollandais et d'une poissonnière anglaise » (35) et ainsi de suite. Avec plus de modération, d'autres pamphlétaires accusèrent De Foe d'avoir traîné la nation dans la boue aux yeux de l'étranger, d'avoir détruit la vénération du bas-peuple pour la noblesse, en un mot d'avoir fait une œuvre anti-patriotique. Ils n'avaient d'ailleurs pas tort, puisque, deux cents ans plus tard, les Hindous se servirent du véritable *Anglois* comme moyen de propagande contre leurs oppresseurs (36). Mais rien ne pouvait troubler la joie de Daniel, sacré grand poète par la voix de la Renommée. Il avait ridiculisé à tout jamais l'expression *true-born Englishman* (37) ; il avait eu les honneurs de la lecture à haute voix dans les rues ; de toutes parts lui arrivaient des témoignages d'admiration et d'envie ; et enfin, gloire suprême, le roi tint à le faire venir pour lui exprimer personnellement sa satisfaction (38).

S'il y avait à cette époque deux hommes destinés, par la similitude de leurs mentalités et de leurs goûts, à s'entendre

(31) Cf. 2^e volume des *Collected Writings*, préf.

(32) « Billingsgate Amazon » (*The true-born Englishman, answer'd paragraph by paragraph*).

(33) *The fable of the Cuckoo* (1701).

(34) *Id.* : description de De Foe.

(35) *The female Critick* (1701).

(36) *John Bull's failings. Being selections from Defoe's True-born Englishman*, éd. by Nasarvanji Maneckji Cooper. London and Bombay, 3 d.

(37) *Use and Abuse of the Marriage-bed* (éd. Hazlitt), p. 103.

(38) *Appeal to Honour and Justice*, id., p. 4.

bien ensemble, c'étaient certes Guillaume d'Orange et Daniel De Foe. Tous deux avaient un esprit pratique et réaliste ; tous deux étaient de fervents protestants, mais sans bigoterie (39) ; tous deux aimaient le commerce et le jardinage (40) ; tous deux enfin détestaient Satan, le Pape et Louis XIV. Dès la première heure, Guillaume se sentit porté vers De Foe par un mouvement instinctif de sympathie profonde. Quant à Daniel, il considéra désormais son roi vénéré comme un demi-dieu. Il ne voyait pas plus les défauts de Guillaume que les taches du soleil (41). Ce culte dura toute sa vie : chaque année, le 4 novembre, « jour initial de la Liberté de l'Europe, grande aurore de la gloire de notre âge (42) », parut un numéro de la *Revue* consacré à la mémoire du héros. La seule mention du nom de Guillaume suffit bientôt à déterminer chez Daniel des accès de lyrisme véhément, fort rares dans ses œuvres : « Un Anglais peut-il se coucher le soir, ou se lever le matin sans bénir ce nom ?... Quand vous vous mettez à table, pourquoi n'y a-t-il point de soldats, logés dans votre maison, à donner des ordres à vos serviteurs et à vous abreuver d'insultes ? C'est parce que Guillaume a soumis l'autorité militaire à l'autorité civile !... Quand vous vous retirez pour la nuit, pourquoi ne fermez-vous pas vos portes à clef et au verrou, afin de défendre la chasteté de vos femmes et de vos filles contre la rage lubrique de soudards déchaînés ? C'est parce que Guillaume a rétabli la souveraineté toute-puissante des lois, et a fait de « l'habit rouge » le domestique de ceux qui le payent !... Quand vous recevez votre dû, pourquoi n'y a-t-il pas de prélèvements arbitraires sur l'argent de vos loyers, ni d'impôts arbitraires sur votre commerce, ni de taxes oppressives sur vos terres ?... C'est parce que Guillaume a rétabli les garanties essentielles de la liberté individuelle, et vous a placé dans cet heureux état, dont jouissent si peu de nations, où vous pouvez dire que vos propres âmes sont bien à vous » (43). De là à placer ce bienfaiteur de l'Angleterre au nombre des saints, il n'y avait qu'un pas :

(39) Cf. *Royal Religion* (1704) et *King William's Affection to the Church of England*, etc. (1703).

(40) *Tour through G. B.*, I, 3 et II, 3.

(41) Cf. *The Mock-Mourners*, et *Review*, IV, pp. 77-79.

(42) Cf. *A Commendatory Sermon*, etc. (1709).

(43) *Review*, VI, 365-6.

De Foe le franchit dans son grand poème philosophique *Jure Divino* :

*Lorsqu'au ciel il monta, deux rangées de lumières
Formèrent au héros une escorte de gloire ;
Et l'étoile étonnée adora son passage... (44).*

Que de fois, dans des assemblées et dans des clubs whigs, Daniel se leva pour proposer d'une voix tremblante d'émotion le toast consacré par l'usage (45) : « A la mémoire glorieuse, pieuse et immortelle, de notre grand libérateur, qui nous a délivrés du papisme, de l'épiscopat, des pièces de cuivre, et des sabots ! (46) » Car l'action bienfaisante de Guillaume se fit sentir longtemps après sa mort (47) : il avait fixé l'ordre de succession à la couronne d'Angleterre de telle façon que les Stuarts catholiques en étaient à jamais écartés.

De pareils sentiments de sympathie et d'admiration réciproques rendirent les relations très cordiales entre les deux hommes, et même, au bout de quelques mois, assez intimes. Guillaume comprenait parfaitement l'importance des questions économiques dans le conflit européen ; or, il ne pouvait retirer que du profit de la conversation d'un commerçant intelligent et instruit, qui avait déjà donné maintes preuves de dévouement à la cause protestante. Désormais, ce ne fut plus à des amis haut placés que De Foe soumit ses ingénieux projets : il fut admis à les exposer au roi lui-même (48). Sa grande idée était de faire la guerre à l'Espagne, non pas sur le Continent, mais dans les colonies (49) : au début de 1702, il présenta à Guillaume un plan très précis d'attaque contre les possessions espagnoles de l'Amérique du Sud ; il proposait d'entreprendre la conquête du Chili, et d'y constituer une forte base d'opé-

(44) *Jure Divino*, I : « A guard of glorious lights form'd his ascent. — And wond'ring stars adored him as he went. »

(45) Les puritains ajoutaient en sourdine cette étrange litanie : « De la Peste, de l'Infection et de la Famine ; des évêques, des prêtres et des diacres, ô Seigneur, délivre-nous. »

(46) C'est-à-dire de Jacques II, de la Haute Eglise, de la mauvaise monnaie, et de l'esclavage.

(47) *Appeal to Honour and Justice*, p. 5.

(48) Il s'en vanta dans « *A Reply to a Pamphlet entitled The Lord Haversham's Indication of his Speech* » (1706), dans la *Review*, IV, 66-7 ; VI, 341 ; VIII, 354, etc.

(49) *Review*, VIII, 165-274 ; *Hist Mss. Comm.* : *Mss of the Duke of Portland*, V, 23 July, 1711.

rations sur laquelle s'appuieraient les armées anglaises pour envahir tout le continent américain au nord et à l'est. En même temps, une flotte importante s'emparerait de la Havane, et avec cette ville comme port d'attache et de ravitaillement, débarquerait des troupes sur la côte du Mexique où les Espagnols étaient incapables de résister à une invasion méthodique (50). Ainsi serait définitivement coupée la fameuse route des Galions ; ainsi serait tarie à jamais pour les successeurs de Philippe II la source inépuisable des richesses. De Foe avait en outre conçu un projet accessoire, destiné, lui aussi, à fournir au pays d'importants subsides pour continuer la guerre (51) ; il poussait à la conquête de la Guyane, pays merveilleux, où les fleuves, véritables Pactoles, roulaient des pépites d'or ; il démontrait, avec cartes à l'appui, qu'une telle conquête pouvait se faire immédiatement, presque sans coup férir. Guillaume fut ébloui par les larges perspectives que lui ouvrait son humble conseiller ; il avait pris l'habitude de diriger seul les affaires étrangères et ne consultait jamais que Portland et Albermale, deux Hollandais comme lui (52) : ceux-ci furent également séduits par la hardiesse et l'originalité des vues de Daniel. Guillaume spécifia dans son traité d'alliance avec l'empereur, que tous les territoires qu'il pourrait prendre dans les Indes Occidentales resteraient colonies anglaises (53). Puis il se prépara à mettre à exécution les projets, mûrement étudiés et mis au point, que lui avait soumis De Foe (54). Une mort prématurée mit fin à toutes ces grandes entreprises (55) ; sinon, à quelles hautes destinées celui qui les avait combinées n'aurait-il pas pu prétendre ?

Si éminents qu'ils fussent, ces services n'auraient pas suffi à rendre Daniel le confident de son roi : mais il était employé par lui à une besogne souterraine, très dangereuse parfois, pour laquelle il recevait de fortes rémunérations. En un mot, De Foe s'était fait informateur, ou, si l'on préfère, il s'était

(50) *Review*, VII, 511-13.

(51) *An Historical Account of the Voyages and Adventures of Sir Walter Raleigh* (1719).

(52) Cf. REYNALD : *Louis XIV et Guillaume III*.

(53) *Appeal to Honour and Justice*, p. 8.

(54) Peut-être est-ce au même moment que Daniel élaborait un projet pour détruire les nids de pirates de la côte barbaresque (cf. *Robinson Crusoe*, 3rd part, p. 73).

(55) *Essay on the South Sea Trade*, p. 13.

mis à espionner ses concitoyens pour le compte de Guillaume (56). Il exposait à ce dernier l'état de l'opinion publique, rapportait les paroles entendues dans les meetings, se mêlait le plus possible aux rangs des adversaires de la Cour, afin de pouvoir dénoncer les plus acharnés. Le parti whig s'était scindé en deux fractions, dont l'une, celle des « anciens whigs » était hostile à la politique royale : ce sont ceux-ci que Daniel surveilla de très près.

A plusieurs reprises, avec une franchise qui démontre l'intimité de ses relations avec son souverain, il prodigua d'habiles conseils dans les moments les plus critiques : « Votre Majesté doit faire face à l'ennemi », déclara-t-il à Guillaume un jour où celui-ci, accablé par la violence du Parlement, se laissait aller au désespoir ; « faites comprendre à vos amis qu'il est de votre intérêt de les écarter des postes honorifiques ; nommez vos ennemis à leur place ; émoussez ainsi le tranchant de l'opposition, et désagrégez leur parti (57) ». De Foe connaissait déjà par expérience la valeur de la devise : diviser pour régner, et il savait aussi qu'on peut acheter la plupart des consciences, en y mettant le prix.

Il n'est pas probable que De Foe fut mis au courant de grands secrets d'Etat, mais il connut par Guillaume tous les dessous de la politique intérieure de la fin du règne. Il garda toujours jalousement le secret de ses entretiens avec son roi (58). Néanmoins certains nobles s'inquiétèrent de cette intimité suspecte (59). Ce qui contribuait d'ailleurs à donner l'impression que Daniel était devenu le dépositaire de redoutables secrets, c'est son attitude même de forfanterie et de provocation continuelles. Il se targuait sans cesse d'avoir été le confident du roi. Il proclamait à qui voulait l'entendre : « J'ai eu l'honneur d'obtenir la confiance et l'estime du meilleur roi que l'Angleterre ait jamais vu... (60) ». « Ce n'est pas vanité de ma part de prétendre que j'ai connu Sa Majesté bien mieux que ceux qui l'insul-

(56) Les biographes de De Foe n'avaient jamais signalé ce fait important, qui explique toute sa conduite future. Cf. *Hist. Mss Comm.*, XV, 4 ; 2 nov. 1704.

(57) *Ibid.*, même lettre.

(58) Cf. sa lettre du 5 avril 1705 au comte d'Halifax (W. B. SCOONES : *Four centuries of English Letters*).

(59) Ceci nous explique l'apreté avec laquelle De Foe fut interrogé dans sa prison l'année suivante (1703).

(60) *Reply to a Pamphlet*, etc., op. cité.

taient n'ont connu son cheval (61)... J'ai eu l'honneur d'entendre le roi lui-même développer ses idées sur le Traité de Partage (62) ». Et enfin, avec plus de sincérité que de modestie, il répétait : « J'ai eu l'honneur d'être écouté et estimé par le meilleur souverain que nous ayons eu... et je pourrais, sans trop me vanter, faire inscrire sur ma tombe cette épitaphe : *Courtisé par les sages, méprisé par les sots* (63).

III

Bientôt la politique s'empara en maîtresse de l'âme de Daniel, reléguant au second plan le commerce qui avait été jusque-là sa préoccupation principale. Quant à sa famille, c'était le moindre de ses soucis ; sa femme habitait à Hackney, probablement chez son frère Samuel Tuffley, et c'est là que naquit Sophia, celle qui par sa grâce et sa douceur jettera un rayon de lumière sur les dernières années, assombries et malheureuses, du grand romancier, son père (64).

L'âge d'or des écrivains venait de commencer : le gouvernement avait senti le besoin de s'appuyer sur eux. Le talent de polémiste et de pamphlétaire de Daniel fut amplement mis à contribution. La ligne de conduite qu'il s'imposa lui-même était très simple : il fallait soutenir le roi dans tous ses actes. Les campagnes entreprises par De Foe sous le règne de Guillaume eurent donc un seul but : prouver que le roi, avait toujours raison, car toujours il n'avait en vue que l'intérêt supérieur du pays. C'est ainsi que Daniel répandit des brochures favorables à la constitution d'une armée permanente, démontra la nécessité de déclarer la guerre à Louis XIV, et, pour exciter le public, s'apitoya longuement sur le sort des Huguenots (65). Il ne fut pas moins actif en matière de politique intérieure ; son attitude belliqueuse lui attira l'inimitié des extrémistes whigs du Club de la Tête de Veau (66) ; elle lui valut aussi la

(61) *Review*, IV, 67.

(62) *Ibid.*, VIII, 354.

(63) *Ibid.*, VI, 341.

(64) Cf. chap. XIII et XIV.

(65) Cf. pour tous ceci la *Liste de ses œuvres* : les titres de ses pamphlets résument ses arguments.

(66) Où, le jour anniversaire de la décapitation de Charles I^{er}, les membres mangeaient, en guise de souvenir de cet heureux événement, une tête de veau.

haine des jacobites (67). Il tint naturellement à dire son mot à propos de la succession de Guillaume, et lança un ballon d'essai malheureux : il préconisa la candidature des descendants de Monmouth, mais ceux-ci, inquiets de ce zèle dangereux, protestèrent avec indignation et affirmèrent qu'ils n'avaient jamais nourri de si ambitieux desseins. De Foe, confus, fit le mort, et ne reparla plus de son idée (68). Sur ces entrefaites, Jacques II mourut (3 septembre 1701), « le jour anniversaire de la mort de Charles II, du vote des Lords déclarant la vacance du trône après la Révolution, et enfin de l'Incendie de Londres (69) ».

La grande majorité du peuple anglais se rallia à l'ordre de succession tel que le fixa Guillaume, et De Foe s'en montra l'ardent défenseur. Il accueillit aussi avec joie l'annonce d'une Union avec l'Ecosse, car il prévoyait que cette mesure aurait pour résultat l'introduction dans les deux Chambres de nombreux dissidents (70). Enfin, il étudia de très près les théories de Locke et s'efforça de les répandre, en les résumant dans une langue simple et claire, accessible aux lecteurs les moins instruits (71).

Etant donné la violence des passions politiques à cette époque il ne faut pas s'étonner des réponses grossières ni des lettres de menaces qu'il reçut. Mais, se sentant assuré de l'appui du roi, il ne craignait plus personne et il mettait à lutter contre ses ennemis mortels l'ardeur de Robinson Crusoë à combattre l'adversité. A ceux qui annonçaient bien haut leur intention de le bâtonner, il répondit publiquement qu'il était à leur entière disposition ; mais on connaissait sa vigueur corporelle et on s'abstint de toute voie de faits (72). Bientôt sa hardiesse ne connut plus de bornes : dans l'exaltation du triomphe il perdit toute prudence. Il n'hésita pas à prendre une part très active à un mouvement d'allure révolutionnaire destiné à imposer au parlement anti-orangiste de 1701 la volonté du parti whig loyaliste.

(67) De même, beaucoup de ses amis personnels, partisans de la paix à tout prix, lui tinrent rigueur de son attitude (cf. *Appeal to Honour*, etc., p. 15).

(68) *Animadversions on « The Succession to the crown of England consider'd »*. By Capt D — by (Pamphlet inspiré par le comte de Dalkeith, fils de Monmouth).

(69) *The Present State of Jacobitism Consider'd*, etc.

(70) *The Shortest Way with the Dissenters* (éd. Hazlitt), p. 7.

(71) *The Original pover of the People of England consider'd*, etc. Cf. BASTIDE : *John Locke*.

(72) *A letter to Mr How*, Postscript.

Au cours de la session d'avril 1701, le grand jury de Kent résolut en effet, sur la proposition d'un de ses membres, nommé William Colepeper (73), d'adresser une pétition à la Chambre des Communes pour protester contre les lenteurs apportées au vote des crédits demandés par le roi, et pour réclamer qu'on hâtât les préparatifs de la guerre ; les paysans de Kent avaient semé leur blé, mais craignaient que les Français ne vinssent faire la moisson ; aussi acceptèrent-ils en masse de signer la pétition. Celle-ci fut portée à Londres par cinq gentilshommes du comté, dont Colepeper. De nombreux parlementaires, inquiets de la menace qu'ils voyaient se dessiner à l'horizon, voulurent user d'intimidation pour éviter que la pétition ne leur fût remise. Mais Colepeper déclara que « même si chaque tuile de la chapelle de Saint-Stephen's était un démon, il présenterait la pétition ». Il y réussit à la séance du 8 mai ; fous de rage de se voir ainsi blâmés, éperdus de terreur à la seule idée d'une explosion possible de fureur populaire, les ennemis du roi exigèrent l'arrestation immédiate des cinq gentilshommes, sous prétexte que leur pétition était illégale (74). Ce coup de force était attendu par les whigs : ils en profitèrent pour exciter la foule contre la Chambre des Communes, qui foulait ainsi aux pieds les droits les plus sacrés des citoyens britanniques. On souleva la rue en faveur des cinq martyrs, on vendit leurs portraits par milliers d'exemplaires, on composa des ballades à leur gloire (75). De Foe, avec l'appui et peut-être même l'aide de la Cour (76), choisit le moment où la cclère de la populace devenait du délire, pour écrire un libelle d'une violence inouïe, intitulé : *Mémoire des gentilshommes, tenanciers et habitants des comtés de ***. en leur propre nom et au nom de milliers de bons Anglais* ; et il signa ce libelle de cette phrase menaçante : « Notre nom est Légion, et nous sommes plus encore » (77). Le texte de cet étrange pamphlet consistait en une énumération des 15 griefs des « loyaux Anglais » (c'est-à-dire du parti de Guillaume) contre les Membres d'un Parlement « tyrannique, corrom-

(73) C'était l'ami de De Foe, et un des plus fermes soutiens de Guillaume.

(74) Cf. le pamphlet intitulé : *Jura Populi Anglicani, et the History of the Kentish Petition*.

(75) Cf. *The History of Faction*, p. 77 (pamphlet écrit par un tory qui se lamente).

(76) L'ambassadeur français écrivit sur toute cette agitation : « Il est aisé de deviner d'où ces inspirations peuvent partir. Les whigs en sont les instruments, et le roy d'Angleterre l'ouvrier. » (*Min. des Aff. étr.*, f^o 210, p. 104).

(77) Cf. *Luc*, VIII, 30.

pu, insolent, traître, négligent, illégal, scandaleux, débauché, etc. » Avant de publier ce factum et de le répandre dans le public, De Foe le copia en déguisant son écriture, puis il rédigea une lettre au président de la Chambre des Communes, Robert Harley, le sommant au nom de 200.000 citoyens, de transmettre le *Mémoire* aux membres de l'assemblée (78). Alors, à la tête de seize gentilshommes en armes, et prêts à faire usage de leurs épées pour le dégager au besoin, il se rendit dans la salle des séances, et au milieu de la panique causée par cette irruption soudaine, remit fièrement entre les mains du président le pamphlet et la lettre d'envoi (79). Peut-être, dans cette minute troublée, Harley grava-t-il profondément dans sa mémoire les traits de celui qui fut plus tard son collaborateur dévoué, et songea-t-il obscurément à s'assurer l'aide d'un homme capable d'une pareille hardiesse.

Cette journée révolutionnaire eut des conséquences que « Légion », alias Daniel De Foe, enregistra non sans satisfaction quelques mois plus tard, dans un second *Mémoire* destiné à influencer les électeurs (80). Les parlementaires hostiles à la politique royale prirent peur ; le plus violent d'entre eux, Jack Howe, déclara d'une voix lamentable qu'il craignait pour sa vie ; la plupart des militants tories jugèrent que l'air de la campagne leur ferait du bien (81). Après avoir protesté timidement, pour la forme, la Chambre trouva sage de laisser tomber toute l'affaire dans l'oubli, d'autant plus qu'il arrivait de tous les comtés une pluie de pétitions analogues à celle du Kent (82). Les cinq gentilshommes furent libérés ; un grand banquet fut organisé en leur honneur à Cheapside, et leur venue fut saluée d'acclamations sans fin : « Jupiter, lorsqu'il arrive à l'assemblée des Dieux, ne reçoit pas plus d'hommages », écrivit mélancoliquement un pamphlétaire tory (83). « Près des cinq héros était assis leur secrétaire, l'auteur de la *Lettre de Légion*, et l'on aurait pu pronostiquer sur sa figure la ruine des Parlements...

(78) *A Memorial*, etc. (éd. Hazlitt), p. 5 ; OLDMIXON : *History of England*, III, 235-7 ; LESLIE : *Rehearsal*, n° 10.

(79) Cf. *The History of the Kentish Petition*, où De Foe raconte la scène en détail.

(80) *Legion's New Paper*, etc. (1702)

(81) *Ibid.*, second paragraphe.

(82) Cf. COBBETT's : *Parliamentary History*, vol. V, pp. 1250 et suiv.

(83) *Account of some late designs to create a misunderstanding betwixt the King and his People*, pp. 15-19

Ouvriers et apprentis quittèrent leurs patrons pour toute la journée : c'était pire que le jour de l'entrée du Lord-Maire... Le bonhomme y vint avec la bonne femme qui amenait son rejeton avec elle, et repartait satisfaite, remerciant Dieu d'avoir permis à l'enfant de voir un des grands hommes du Kent. »

Le retour des cinq gentilshommes dans leur comté natal fut encore plus triomphal. De Foe, qui les accompagna une grande partie du chemin, nous a laissé de cette marche glorieuse une enthousiaste description : des troupes de cavaliers les attendaient à tous les carrefours pour former des escortes d'honneur ; dans les villages qu'ils traversaient, les maires leur lisaient des compliments et leur offraient des rafraîchissements ; la route, sur une longueur considérable, était recouverte de verdure et de fleurs (84). Le peuple anglais manifestait ainsi son approbation de la politique royale, et se prononçait en faveur d'une guerre sans trêve ni merci qui, pensait-il, éloignerait à jamais le cauchemar de la puissance française. *L'Histoire de la Pétition* que De Foe, avec un sens commercial très sûr, publia sans perdre de temps, fut un des plus grands succès de librairie de l'époque (85). Guillaume arriva à ses fins ; se sentant soutenu par l'opinion publique, il put sans danger dissoudre le parlement indocile ; et il manifesta par des gratifications généreuses sa reconnaissance envers ceux qui l'avaient aidé au péril de leur liberté et même de leur vie.

Daniel de Foe, favori d'un grand monarque, idole des foules, prince des poètes satiriques, maître du libelle, que deviendras-tu ? A quelle haute situation arriveras-tu à t'élever par ton talent vigoureux et ton intelligence lucide ? Hélas, la Némésis implacable ruina toutes ces espérances légitimes, en suscitant un de ces accidents banals qui changent parfois la destinée des individus et des peuples. Le 21 février 1702, Guillaume d'Orange se rendit à la chasse, son sport favori : son cheval buta contre un petit monticule de terre élevé par une taupe ; le roi fut projeté violemment à terre et se cassa la clavicule ; cette blessure affaiblit un corps surmené par le travail et miné par les soucis ; après quelques semaines de cruelles souffrances, Guillaume fut emporté de ce monde « par les bras de la Mort

(84) *History of the Kentish Petition*, p. 10.

(85) Dans *The true picture of a Modern Whig*, II, 12, un écrivain hostile à De Foe reconnaît qu'il en fut vendu près de 10.000 exemplaires.

qu'il avait si souvent défiée du regard sur les champs de bataille». « Il était, mais il n'est plus, le cerveau, le cœur et le bras de l'alliance, le défenseur de la liberté, le soutien de l'empire, l'affranchisseur des peuples, le rempart des Pays-Bas, le sauveur de la Grande-Bretagne, le dompteur de l'Irlande et la terreur de la France » (86) ! Dans ses œuvres, Daniel rappela souvent en termes émus le long martyre qu'avaient été pour l'infortuné monarque ses treize années de règne ; il énuméra les trahisons dont Guillaume avait été victime, surtout de la part de ceux qui l'avaient arraché à sa chère Hollande pour lui placer sur la tête une couronne d'épines ; et il défendit sa mémoire sacrée **en rappelant** à l'Angleterre ingrate les vertus du « meilleur de ses rois » (87).

Dès que la nouvelle de la mort de Guillaume se fut répandue à Londres, les tories laissèrent éclater une joie indécente. Des toasts furent portés en public au cheval du roi, « digne de donner son nom à une constellation » pour avoir eu l'intelligence de jeter son cavalier à terre ; de nombreuses coupes furent également vidées en l'honneur du « petit gentleman habillé de velours », c'est-à-dire de la taupe qui avait provoqué la bienheureuse chute (88). De Foe, justement indigné de cette lâche conduite, flétrit comme il convenait ces propos révoltants ; il composa pour venger la mémoire de son idole un long poème satirique dans lequel transparaît, presque à chaque vers, une douleur sincère et une vénération sans bornes (89). Mais bientôt, persuadé qu'aucune insulte ne pourrait diminuer aux yeux de la postérité la merveilleuse épopée de Guillaume d'Orange, il se contenta de rire des vains efforts des tories, « ces chiens qui aboyaient à la lune » : « ils font du bruit, puis lèvent le nez et regardent, mais le bel astre continue à briller, et leur rage ne cause point d'éclipse. La mémoire immortelle et glorieuse du roi brillera ainsi jusqu'à la fin des temps » (90).

(86) WILSON, I, 466.

(87) *Jure Divino*, p. 78 ; *Consolidator* (éd. Tegg), p. 321.

(88) Cf. *Lectures on Protestant Non-Conformists : Defoe*, by the Rev. H. S. BROWN. *Review*, I, 320 et VI, 367.

(89) *The Mock-Mourners*, poème qui atteint vite sa 5^e édition.

(90) *A Modest Vindication of the present Ministry*, etc. (1707).

CHAPITRE VI

« En moins de six mois, j'ai goûté la différence qui existe entre le cabinet d'un roi et une cellule à Newgate. »

DE FOE : *Review*, VIII, préf.

De Foe sème le vent... et récolte la tempête

I. Une dangereuse mystification. — II. L'arrestation. — III. « Serré dans l'étreinte glacée de Newgate ».

I

De Foe considéra sans doute avec appréhension l'avènement de la reine Anne, seconde fille de Jacques II. Ses craintes étaient justifiées : il s'aperçut vite qu'il y avait quelque chose de changé en Angleterre. Anne était d'un caractère faible, dissimulé et changeant ; très bigote, elle était toute dévouée à la cause de la Haute Eglise, et celle-ci célébra son triomphe en excitant une foule avinée qui démolit avec joie quelques temples non-conformistes et malmena les ministres dissidents qui se hâsardaient dans les rues (1).

En politique extérieure, Anne ne put que suivre la ligne de conduite tracée par son illustre prédécesseur ; le 4 mai 1702 elle déclara la guerre à la France. Mais en politique intérieure elle manifesta dès le début l'intention de revenir en arrière elle écarta les whigs du ministère, recommença à toucher pour guérir les écrouelles (2), et enfin encouragea un prêtre éner-

(1) DE FOE : *Present State of Parties*, p. 15.

(2) Guillaume avait abandonné cette pratique superstitieuse. Le 30 mars 1714, la reine Anne « toucha » le jeune Samuel Johnson.

gumène, redoutable agitateur public, nommé le docteur Sacheverell, dans sa lutte contre les dissidents. Sous prétexte que « l'Eglise était en danger », on raviva la vieille querelle de la conformité occasionnelle (novembre 1702) : mais la Chambre des Lords, qui avait été soigneusement composée par Guillaume, s'opposa à toute mesure de vexation ; la Chambre des Communes revint à la charge l'année suivante, mais ne réussit ni par intimidation, ni par ruse, à faire accepter par les Lords une loi qui lésait les droits des dissidents. Au cours des polémiques violentes qui s'engagèrent à ce sujet, De Foe eut une attitude qui contraste singulièrement avec l'attitude paradoxale qu'il avait prise en 1698. Toutefois, pour éviter que la contradiction ne fût trop apparente, il se hâta d'ajouter que, s'il n'était pas partisan des mesures hypocrites, il était de son devoir de s'élever contre un projet de loi qui tendait à supprimer la conformité occasionnelle non par scrupule d'honnêteté religieuse, mais simplement pour persécuter les non-conformistes (3).

Dans la vaste poudrière qu'était Londres à cette époque, la moindre étincelle devait provoquer une formidable explosion. De Foe y lança une torche enflammée. Sous le masque d'un haut-volant (*high-flyer*), c'est-à-dire d'un partisan fanatique de la Haute Eglise, il développa, en les exagérant jusqu'à l'absurde, les idées que Sacheverell exposait chaque dimanche dans ses sermons (4). Il parodia plus particulièrement le sermon intitulé *L'Union politique*, où ce boute-feu ecclésiastique levait contre les dissidents « l'étendard sanglant et la bannière du défi. » C'est ainsi que le 1^{er} décembre 1702 paraissait un pamphlet de 29 pages, intitulé *La plus courte voye pour en finir avec les dissidents* (5). L'auteur proposait de faire l'union religieuse en Grande-Bretagne en supprimant par la violence toutes les sectes non-conformistes ; il rappelait à ce propos les résultats qu'avait obtenus Louis XIV en révoquant l'Edit de Nantes. Après avoir blâmé l'Eglise anglicane de n'avoir pas profité du règne de Jacques II pour déporter les dissidents, il

(3) *Enquiry into Occasional Conformity* (éd. Hazlitt), p. 4.

(4) En proposant comme solution à la question irlandaise un projet qui consistait à faire manger les enfants des pauvres par leurs parents, Swift imitait les procédés de De Foe (1729).

(5) C'est ainsi que les agents secrets de Louis XIV à Londres traduisirent *The Shortest Way with the Dissenters* (la manière la plus rapide pour en finir avec les dissidents).

proclamait que le pays avait enfin une reine chère au cœur « de la meilleure église de la Chrétienté » : « Voici le bon moment pour arracher l'herbe hérétique de la sédition, qui a troublé si longtemps la paix de notre église et empoisonné le bon grain ! » Mais, objectera-t-on, ce serait simplement reprendre les procédés de l'Inquisition ! « Je réponds : il est cruel de tuer de sang-froid un serpent ou un crapaud, mais étant donné leur nature venimeuse, c'est se montrer charitable envers le prochain que de détruire ces créatures, non parce qu'elles vous ont blessé personnellement, mais par mesure préventive ; non pour le mal qu'elles ont fait, mais pour le mal qu'elles pourraient faire... Moïse était un homme doux et miséricordieux, et cependant grande fut la fureur avec laquelle il parcourut son camp et fit égorger 33.000 de ses chers Israélites qui étaient tombés dans l'idolâtrie. Quelle était la raison de cet emportement ? C'est que ces exemples, destinés à empêcher la ruine de l'armée toute entière, constituaient envers les survivants un acte de miséricorde » (6) ! Et enfin, emporté par un enthousiasme sacré, le pseudo haut-volant lançait cette véhémence pèroraison : « Hélas ! que fera l'Eglise d'Angleterre ? D'un côté le papisme, de l'autre le schisme : comme elle a été crucifiée entre ces deux larrons ! Mais maintenant, crucifions les larrons ! Que le fondement de l'Eglise soit établi sur la destruction de ses ennemis ; les portes de la miséricorde restent ouvertes pour celles des pauvres ouailles égarées qui reviendront au bercail. Il faut que celles qui s'obstineront soient gouvernées avec une baguette de fer !... Et puisse le Tout-Puissant mettre dans le cœur de tous les amis de la Vérité le courage de lever l'étendard contre l'orgueil et l'Antechrist, afin que la postérité des fils de l'erreur soit à tout jamais extirpée de la surface de cette terre » (7) !

En alignant sur son papier ces phrases sonores, De Foe s'amusait beaucoup : il considérait certainement son ouvrage comme un jeu d'esprit utile, destiné à ridiculiser les haut-volants auprès des gens sensés, et, par suite, à créer un mouvement d'opinion favorable aux dissidents. Mais il avait oublié que le peuple comprend rarement l'ironie. Le pamphlet eut un tel retentissement dans tous les milieux à Londres, que

(6) *Shortest Way with the Dissenters* (éd. Hazlitt), p. 9.

(7) *Shortest Way*, p. 11.

son auteur fut le premier inquiet de constater les proportions énormes prises par l'incendie qu'il avait imprudemment allumé (8). « Tout le monde sait bien que Mr De Foe est entreprenant et hardi », écrivait deux ans plus tard le libraire Dunton (9). « mais hélas, si sa prudence avait pesé quelques grains de plus, il aurait écrit sa *Plus courte voye* un peu plus au long ». En effet, la passion religieuse avait atteint un tel paroxysme qu'au début personne ne comprit que le pamphlet de De Foe était réellement une parodie et une satire. On prit au sérieux les tirades sanguinaires que nous avons citées : du reste, c'était du Sacheverell à peine exagéré (10). Les haut-volants serrèrent le nouveau livre contre leur cœur et déplorèrent qu'un écrivain si remarquable et si rempli de zèle pour la bonne cause eût gardé l'anonymat. Un jeune clergyman de Cambridge, tory enthousiaste, auquel un ami avait envoyé *La plus courte voye*, accusa réception de l'ouvrage en une lettre où débordait une joie délirante : « Je me joins à l'auteur dans toutes ses propositions : j'ai tant d'estime pour ce livre que je le considère, immédiatement après la Sainte Bible et les Commentaires sacrés, comme le plus bel ouvrage que je possède. Je prie Dieu qu'il place dans le cœur de Sa Majesté le dessein de mettre les plans de l'auteur à exécution. » Les whigs eux-mêmes y furent pris ; Tutchin, qui dirigeait *l'Observateur*, organe des anciens whigs (11), exprima sur la personnalité de l'auteur du pamphlet les opinions les plus contradictoires, sans pourtant croire à une mystification (12). Quant aux dissidents, ils furent immédiatement persuadés que le pamphlet était l'œuvre d'un de leurs mortels ennemis ; « comme des bêtes traquées, les plus timides s'assurèrent d'une issue par où ils pourraient fuir ; les plus énergiques manifestèrent leur haine contre le boute-feu qui prêchait leur extermination (13) ». A *La plus courte voye*, l'un d'eux opposa *La voye la plus sûre* (14), qui consistait à laisser

(8) Les agents de Louis XIV signalèrent l'agitation soulevée par le pamphlet, sans bien se rendre compte de ce dont il s'agissait (*Arch. Min. Aff. étr.*, f^o 213).

(9) *Life and errors*, VII (1705).

(10) Voir, sur toutes ces méprises : *Consolidator*, p. 329 (éd. Tegg) ; *Review*, VIII, 442 ; et aussi *A Caveat against the whigs*, IV, 38 ; OLDMIXON : *History of England*, III, 301.

(11) Ceux qui s'étaient montrés hostiles à la politique de Guillaume III.

(12) *Observer*, n^{os} 71 et 73.

(13) *Consolidator*, pp. 329 30.

(14) *The Safest Way with the Dissenters*. Voir aussi *Reflections upon some scandalous and malicious pamphlets* (1703).

les dissidents en paix. Le président d'un club non-conformiste de Londres déclara en public que s'il connaissait l'auteur du pamphlet incendiaire il se ferait dénonciateur, non dans l'espoir d'une récompense, mais par devoir et par plaisir ; un « honnête colonel » s'offrit spontanément comme bourreau pour pendre le fanatique haut-volant qui réclamait tant de sang innocent. De Foe ne s'attendait tout de même pas à une pareille explosion de fureur chez ses coreligionnaires (15) : il en fut ému et inquiet, et pour les détromper, il laissa filtrer la nouvelle qu'il était l'auteur du pamphlet incriminé. Puis, jugeant que la plaisanterie avait assez duré et qu'il était temps de dénoncer au peuple anglais les desseins sanguinaires de la Haute Eglise, il rédigea une *Explication de la plus courte voye* dont des imprimeurs « pirates » s'emparèrent aussitôt, et dont ils vendirent dans les rues des milliers d'exemplaires. Ainsi, toute l'Angleterre apprit rapidement que *La plus courte voye* n'avait pas été écrite par un haut-volant, mais par un non-conformiste notoire qui s'était moqué de Sacheverell et de sa bande, tout en prouvant que de tels énerguènes ne reculeraient devant aucun excès.

Les whigs furent secoués d'un rire inextinguible. Les haut-volants écumèrent de rage. Les dissidents restèrent inquiets et méfiants : ils se rappelaient l'attitude autrefois prise par De Foe dans la grave question de la conformité occasionnelle, et ils n'étaient pas du tout convaincus de l'intention ironique et satirique de *La plus courte voye* : « Faut-il qu'il ait un jabot étonnamment transformateur, ou une extraordinaire habileté de prestidigitateur, cet homme qui vomit devant nous du sang et des poignards, et veut nous faire croire que c'est le vin et les dragées qu'il vient d'avaler (16). » L'hostilité contre De Foe ne cessa donc pas ; loin de là ; et dans un pamphlet agréablement intitulé *La plus courte voye pour en finir avec les putains et les crapules* (17), un bouillant anonyme offrit à De Foe de le rencontrer en terrain clos « avec une arme plus brillante que la plume » ; mais comme, au moment où ce pamphlet parut, De Foe était traqué comme une bête féroce par les agents du gou-

(15) *More short ways with the Dissenters.*

(16) *The Fox with his Fire-brand un-kennel'd and ensnar'd* (1703).

(17) *The Shortest Way with Whores and Rogues.* Cf. *Reflections upon a late scandalous and malicious pamphlet, etc.*

vernement, le défi pouvait être lancé avec la certitude qu'il ne serait point relevé.

Le comte de Nottingham, secrétaire d'Etat, avait compris dès le début, même avant de connaître l'auteur de *La plus courte voye*, qu'un pareil pamphlet ne pouvait avoir qu'un but : ridiculiser le haut clergé anglican, et qu'un résultat : jeter la panique parmi les dissidents et les pousser à égorger les haut-volants pour ne pas être égorgés eux-mêmes (18). Déjà des prêtres avaient été molestés dans la Cité (19) : une action prompte et énergique s'imposait contre l'agitateur public. Dès qu'on connut son nom, on soupçonna, en outre, qu'il n'était que l'instrument de politiciens whigs qui ourdissaient une conspiration contre le ministère. Aussi Nottingham précipita-t-il les événements. Le 3 janvier 1703 un mandat d'arrêt fut lancé contre Daniel De Foe (20), « coupable de crimes et délits d'une extrême gravité ».

II

Heureusement pour lui, De Foe était au courant de ce qui se tramait au ministère : il put s'enfuir à temps et se terrer dans un des nombreux repaires que la Cité offrait aux criminels recherchés par la police. Seule, sa femme connaissait sa cachette : elle lui rendait visite pour lui apporter des nouvelles du monde extérieur et aussi pour tenter de lui donner du courage. Car De Foe était fou d'épouvante : habitué aux longues promenades à pied dans Londres ou aux longues chevauchées sur les grandes routes, il ne pouvait supporter l'idée de vivre dans une cellule de prison ; lui qui, à l'air libre, ne redoutait personne, tremblait d'effroi en pensant aux brutalités des geôliers. Il avait peur de mourir et surtout de mourir en prison, de ce mal mystérieux des geôles, sorte de peste qui décimait régulièrement la population de Newgate, vieille bâtisse mal aérée, très mal approvisionnée en eau et devenue trop petite pour contenir tous les malheureux qu'on envoyait y pourrir. Enfin, pour De Foe, l'emprisonnement, c'était la ruine ; sa fabrique de tuiles, dans

(18) *B. M. add. mss.*, 28.094.

(19) *Rehearsal*, n° 94.

(20) *Public Record Office. S. P. dom. Anne*, entry book 352, p. 103. Nous avons utilisé dans tout ce chapitre des documents inédits.

-laquelle il avait placé tout l'argent que Guillaume lui avait donné, devrait fermer ses portes (21). Aussi était-il prêt à tout pour éviter une pareille catastrophe.

Le 9 janvier, dans l'espoir d'arrêter les poursuites, il écrivit à Nottingham une lettre abjecte de soumission et de platitude (22). « Je me serais depuis longtemps rendu à la clémence de Sa Majesté si les menaces des officiers de Votre Seigneurie ne m'avaient pas montré combien terrible était le ressentiment de Sa Majesté et de Votre Seigneurie... Monseigneur, mon corps n'est pas assez robuste pour supporter les rigueurs d'une prison, et mon esprit ne peut admettre l'idée de la réclusion : voilà les seules raisons de ma fuite, et, Monseigneur, les pleurs d'une famille nombreuse maintenant dans la ruine, la perspective d'un long exil, loin de mon pays natal, et l'espoir d'obtenir la miséricorde royale me poussent à me jeter aux pieds de Sa Majesté et à supplier Votre Seigneurie d'intercéder pour moi. Je conjure Votre Seigneurie d'assurer à Sa Majesté que je n'ai absolument aucun dessein séditieux... Avec la soumission la plus humble, je supplie Sa Majesté de me pardonner mon erreur, que je suis tout prêt à reconnaître publiquement de la manière qu'on m'indiquera... » Puis le pauvre pétitionnaire promet de répondre par écrit à toutes les questions qui lui seraient posées sur son rôle politique passé. Il clame une fois de plus sa peur de la prison et du pilori, « pires que la mort » : il rappelle qu'on épargne les criminels qui acceptent de servir dans les armées de Sa Majesté et il offre de servir à ses frais, comme volontaire, dans la cavalerie royale aux Pays-Bas, pendant un an ou davantage ; et, insinue-t-il, « je mourrai là plus utilement pour Sa Majesté que dans une prison ». Enfin, si Sa Majesté était assez généreuse pour lui accorder un pardon complet, il lèverait avec ses propres ressources une troupe de cavalerie et, à sa tête, resterait toute sa vie au service de Sa Majesté.

Mrs De Foe alla porter cette humble missive à Nottingham et joignit ses supplications à celles de Daniel. Mais le ministre lui opposa une fin de non-recevoir brutale : même, il l'insulta grossièrement, puis lui offrit de l'argent pour trahir la cachette

(21) *Hist. Mss. Comm.*, XV, IV. Lettre à Harley, mai 1704.

(22) *The Athenaeum*, 1894, 2, p. 862.

et les secrets de son mari. Elle se révolta et lui tint tête ; et c'est elle qui, dans la suite, encouragea De Foe à résister au ministre tyrannique (23). Ce qui explique la conduite de celui-ci c'est que, de plus en plus, il sentait confusément qu'une vaste conspiration s'organisait contre lui et contre son parti. Les amis du roi défunt engageaient des tractations louches avec Robert Harley, président de la Chambre des Communes, personnage ondoyant, politicien très souple, qui se plaisait à comploter dans l'ombre. Or De Foe connaissait les secrets des whigs : Harley avait déjà essayé de se l'attacher et l'avait fait pressentir par un ami commun, William Paterson (24). En tenant De Foe, Nottingham tiendrait, croyait-il, tous les fils de l'intrigue. Aussi ordonna-t-il de continuer les poursuites avec la plus extrême vigueur.

Le 10 janvier, la *Gazette de Londres* publia une proclamation offrant 50 livres de récompense à quiconque donnerait des indications susceptibles d'entraîner l'arrestation du sieur Daniel De Foe. Puis venait le signalement du fugitif : « C'est un homme maigre, de taille moyenne, âgé d'environ 40 ans, teint foncé, cheveux bruns, mais porte une perruque ; nez crochu, menton pointu et grosse verrue près de la bouche ». Le 14 janvier, Nottingham donna à un exempt l'ordre d'aller chez Croome, l'imprimeur de *La plus courte voye*, d'y saisir le manuscrit et les exemplaires de cet ouvrage « scandaleux » et de les remettre à l'avocat général de Sa Majesté (25). A la session suivante des assises, *La plus courte voye* fut déclarée un « pamphlet séditieux » (24 février) ; la Chambre des Communes décida à son tour que le pamphlet serait brûlé sur la place publique de New-Palace par le bourreau. L'imprimeur et l'éditeur furent arrêtés, mais l'auteur restait introuvable.

Cependant De Foe se rendait compte qu'il ne pourrait rester éternellement caché à Londres ; il ne pouvait pas non plus se sauver en province, où sa présence aurait été aussitôt signalée. Aussi fit-il faire, par ses amis, de multiples démarches auprès des ministres ; elles ne donnèrent aucun résultat. En avril, il joua la dernière carte de son jeu : il adressa à son ami Paterson une longue lettre, le suppliant de décider Harley à inter-

(23) Letter to Harley, may 1704.

(24) Letter to Wm Paterson, april 1703.

(25) *P. R. O. State Papers Dom. Anne*. Entry book 352, p. 106 (inédit).

venir auprès de la reine (26). Cette lettre était d'un bout à l'autre un plaidoyer touchant, un long cri d'angoisse désespérée ; De Foe y exposait sa détresse et se plaignait amèrement de l'ingratitude de ses frères non-conformistes, pour lesquels il avait tant combattu et qui, « comme Casha (*sic*) contre César, levaient contre lui le premier poignard (27) » ; il affirmait qu'il n'avait jamais pensé à combattre le Gouvernement en écrivant un pamphlet contre les énergumènes haut-volants comme Sacheverell et Stubbs ; rappelant les offres de service qu'il avait faites à Nottingham, il précisait que, pour obtenir la faveur de Sa Majesté, il se livrerait à n'importe quelle besogne, si basse qu'elle fût, à condition toutefois qu'elle ne fût pas malhonnête. Il se laissait même aller à un aveu pénible pour son amour-propre : « Geôle, pilori et autres châtiments qu'on menace tant de m'infliger, écrivait-il, m'ont convaincu que je manquais de courage passif ; désormais je ne me croirai pas insulté si l'on me traite de lâche ». Enfin, il protestait de son respect et de son dévouement pour Harley, qu'il regrettait d'avoir offensé autrefois dans les pamphlets de Légion (28), et assurait son futur bienfaiteur de sa reconnaissance éternelle et de sa bonne conduite pendant tout le reste de sa vie.

Paterson, soit qu'il n'eût pu joindre Harley, soit qu'il n'eût pas trouvé les circonstances favorables, n'intercéda pas aussitôt en faveur de De Foe. Ce n'est que lorsqu'il apprit l'arrestation du malheureux fugitif qu'il se décida à remettre à Harley l'humble lettre de supplications (29). Il est probable que, dès ce moment-là, Harley résolut fermement de s'attacher De Foe et l'on peut faire dater de la fin de mai 1703 le début des relations étroites qui devaient unir le rusé ministre et le pamphlétaire de génie.

Après avoir réussi à rester caché pendant près de cinq mois, De Foe fut enfin dénoncé à la police : il fut arrêté le jeudi 20 mai, chez un tisserand français de Spitalfields, dans l'East-End (30). Le dénonciateur anonyme envoya demander au ministère les 50 livres promises qui furent versées le 25, mais

(26) *Hist. Mss. Comm. Rep.*, XV, IV (*Mss. of the Duke of Portland*), April 1703.

(27) Cf. *Applebee's Journal*, 1^{er} juillet 1721.

(28) Cf. *supra*, ch. V, 3.

(29) La lettre porte au dos la mention suivante, de la main de Harley : « Reçue de Mr Wm Paterson, vendredi 28 mai, à une heure. »

(30) *London Post*, 24 mai 1703. *Daily Courant*, même date.

il ne voulut pas venir en personne, de peur de s'exposer à la vengeance des amis de De Foe (31). On saisit tous les papiers écrits par De Foe dans sa retraite, entre autres une brochure intitulée *Avis à tous les partis*, qu'il publia d'ailleurs plus tard, lorsqu'après un long et minutieux examen on lui rendit ses manuscrits (32). Le 22 mai, après un bref interrogatoire d'identité, De Foe fut incarcéré à Newgate sur l'ordre du comte de Nottingham (33).

III

De Foe semble avoir supporté en philosophe le début de son emprisonnement : d'abord, il était persuadé que ses amis politiques le feraient acquitter, et puis son esprit curieux trouva à Newgate un nouveau champ d'observations ; cette société étrange et sordide de bandits de grand chemin, de voleurs à la tire et de prostituées l'épouvantait et l'attirait à la fois (34). Le cynisme des condamnés à mort lui donnait le vertige, mais il se mêlait à son horreur un peu de stupeur admirative : lui qui avait si peur de mourir ne laissait pas de s'émerveiller quand il entendait s'élever dans la nuit les voix éraillées de ceux qui, au petit jour, allaient être menés à la potence ; c'étaient des chansons obscènes ou des refrains à boire, mais bientôt toutes les voix isolées s'unissaient en un chœur formidable, l'hymne de Newgate, entonné par ceux qui attendaient d'un moment à l'autre l'annonce de leur exécution :

« *Si j'dois m'balancer à la corde,
J'entendrai le glas tinter* » (35).

Des images ineffaçables se gravèrent ainsi dans l'esprit de De Foe : il devait les faire revivre vingt ans plus tard dans *Moll Flanders*.

D'ailleurs, s'il avait le loisir d'observer de très près la tourbe grouillante des prisonniers, il n'avait pas à subir leur contact : prisonnier politique, soupçonné d'être le détenteur d'importants secrets, il était tenu à l'écart.

(31) *Calendar of Treasury Papers*, 1702-07, p. 153.

(32) *Advice to all Parties*, préf.

(33) *Post-man*, 25 mai. *P. R. O.* ; *S. P. dom. Anne*, entry-book 352, p. 162 (inédit).

(34) Cf. FIELDING : *Amelia* ; GAY : *the Beggar's Opera* et SMOLLETT : *Roderick Random*, ch. LXI et suiv. (ce dernier livre sur la prison de la Marshalsea).

(35) *Moll Flanders*, éd. Hazlitt, p. 89.

tants secrets, il jouissait d'un régime de faveur que les complaisances des geôliers, toujours faciles à corrompre, rendaient encore plus doux. Comme Bunyan, il se recueillit dans sa prison, mais il tira de ses réflexions des conclusions bien différentes. Bunyan avait résolu de vivre en Dieu et pour Dieu ; De Foe décida que le but de la vie était le bonheur matériel et que, pour l'atteindre, il fallait toujours soutenir les gens au pouvoir : l'opportunisme à outrance fut dès lors en politique sa lignè de conduite.

Il passait la plus grande partie de la journée dans sa cellule, à écrire et à lire ; assez souvent il recevait des visites de parents ou d'amis qui se chargeaient de porter de la copie aux imprimeurs. Les cinq gentilshommes du Kent vinrent le voir et le mirent au courant de leurs efforts pour obtenir son élargissement (36). Un éditeur peu scrupuleux profita du bruit qui se faisait autour de son nom pour réunir en un volume plusieurs de ses pamphlets, entre autres *La plus courte voye* ; De Foe fut indigné de voir réimprimer impunément l'ouvrage qui l'avait fait emprisonner ; il constata de plus que le recueil apocryphe était rempli de fautes et d'erreurs et, pour le combattre, réunit à son tour celles de ses œuvres passées qui lui paraissaient les plus intéressantes (37). Mais, se posant comme un « homme de paix et de charité », il ne réédita que les pamphlets qui prouvaient la modération et l'aménité de son caractère, afin de montrer à l'opinion publique la barbarie des ministres qui persécutaient un citoyen inoffensif. Puis il commença un grand poème politique en 12 chants contre la doctrine du droit divin, intitulé *Jure Divino*, et il s'entoura de livres doctes et ardues tels que *De jure Belli et Pacis* de Grotius, le *Martyrologe* de Clark, *l'Introduction à l'histoire de l'Europe* de Puffendorf, et de nombreux autres ouvrages d'histoire ou de droit romain. Il lut enfin Virgile et Horace et améliora sa connaissance du latin.

Ainsi, grâce à son goût pour le travail, grâce aussi à la sympathie dont il se sentait entouré, il supporta vaillamment la monotonie de ces longues journées estivales passées dans une cellule brûlante. Cependant, de nombreux nuages troublaient

(36) *The true-born Hugonot : or Daniel De Foe, a Satyr* (1703). Cf. *supra*, ch. V, 3

(37) Préface du premier volume de *A true Collection of the writings of the author of the True-born Englishman*.

la sérénité de son âme. L'ingratitude de ses coreligionnaires d'abord : les pasteurs dissidents étaient encore sous le coup de la peur que leur avait causée *La plus courte voye* et ils n'avaient pas oublié l'attitude de De Foe dans la question de la conformité occasionnelle. De Foe invita trois d'entre eux, parmi lesquels le Révérend Howe, à venir prier avec lui, et dans sa lettre il leur demandait humblement pardon de toutes ses offenses passées. Ils lui répondirent que Dieu lui pardonnerait s'il le voulait, mais qu'eux ne lui pardonneraient jamais ; et, déclarant que sa demande était une preuve d'effronterie peu commune, ils refusèrent de se rendre dans sa cellule et allèrent prier avec un voleur de chevaux nommé Whitney qui venait d'être condamné à mort (38). De Foe cria bien haut à la persécution et au martyre, mais il garda précieusement dans sa mémoire le souvenir de cet affront ; il s'en vengea plus tard (39), en décochant aux dissidents quelques flèches empoisonnées qu'il se défendait ensuite d'avoir lancées.

Ce qui le préoccupait surtout, c'était la situation précaire de sa famille, dont il était le seul soutien. Or il n'avait jamais su faire d'économies et son entreprise de Tilbury était ruinée. Il se trouva même engagé dans un procès pour le paiement des tonneaux de bière distribuée sur le chantier aux ouvriers de la fabrique : afin d'écarter cette complication nouvelle, il régla vite l'affaire à l'amiable, car les assises de juillet allaient s'ouvrir (40). Il attendait avec impatience le jugement qui, croyait-il, allait le libérer.

Il fut bientôt détrompé (41). L'avocat général, Sir Simon Harcourt, se montra contre lui d'une violence extrême, l'accusa de vouloir « paver les routes avec les crânes des hommes d'église », et essaya, par des mesures d'intimidation, de lui faire avouer qu'il était bien l'auteur de *La plus courte voye*, ce que De Foe se refusait obstinément à reconnaître. Cette violence affola le défenseur de De Foe, qui n'était autre que William Colepeper, l'instigateur de la pétition du Kent. Colepeper se laissa persuader que la meilleure tactique consistait à laisser avouer son

(38) *Serious Reflections of Robinson Crusoe* (éd. Hazlitt), p. 71. *Elegy on the author of the True-born Englishman*.

(39) Correspondance avec Harley 1710-11.

(40) *Athenaeum*, 1889, I, p. 472 ; *Defoe's Brick Kilns*, by G. A. AITKEN.

(41) Voir sur son jugement : *Review* II, 277 et VI, 454 ; *Consolidator*, 211 ; *Elegy on the author of the T. b. E.*

client et à lui faire déclarer qu'il s'en remettait à la clémence royale. Fatale erreur que De Foe déplora plus tard avec amertume, et que Colepeper fit son possible pour réparer en demandant avec insistance au Conseil Privé la grâce des on client. Les juges n'attendaient que l'aveu de l'accusé pour rendre l'arrêt préparé depuis longtemps. De Foe, comme dans un rêve, s'entendit condamner à payer une amende de 200 marks, à être mis trois fois au pilori sur les places publiques, à rester à Newgate tant que la reine le jugerait bon, et à trouver des garants de sa bonne conduite pendant sept ans après sa sortie de prison (42).

La sévérité excessive de cette condamnation, sans doute dictée par Nottingham, s'explique par la haine que les ministres haut-volants avaient pour Harley, qu'ils supposaient l'animateur de toutes les campagnes contre la Haute Eglise et les tories extrêmes (34). De Foe était frappé parce qu'on le croyait l'instrument des chefs whigs : il comprit vite qu'on essayait d'abattre dans sa personne les grands champions des libertés anglaises et il s'en fit gloire. Mais il oublia, ou feignit d'oublier, ses insultes contre les juges tories dans sa satire *La réforme des Mœurs* ; or un de ceux contre lesquels il avait porté les plus graves accusations d'immoralité, Rochester, était ministre au moment où la condamnation fut prononcée (44).

En proie au désespoir le plus profond, De Foe fut reconduit à Newgate. Tant qu'il s'était dit et redit qu'il n'avait guère plus d'un mois à passer en prison, il avait fait bonne contenance, mais, maintenant, l'avenir était sombre, l'heure bénie de la libération était devenue incertaine. Comme Robinson dans son île déserte, De Foe peupla la nuit de sa cellule d'apparitions funèbres et de visions d'horreur. Il se représentait d'avance la scène du pilori, le casse-noix, comme le dénommait ironiquement la basse pègre londonienne, et cette perspective le faisait frissonner, car la foule brutale avait coutume de lapider le supplicié sans défense avec les projectiles les plus répugnants qu'elle pouvait trouver : œufs pourris, viande avariée, boue, crottin de cheval ; parfois même des ménagères facétieuses vidaient des pots d'urine sur la figure du condamné.

(42) *Observer*, 10 juillet 1703. B. M. Mss. K. P., 110 f. 27.

(43) Voir l'étude de Minto sur De Foe, p. 44.

(44) *More Reformation*, préf. ; *Hymn to Victory*.

De Foe chercha désespérément à éviter le pilori. Il avait reçu dans sa cellule la visite de deux quakers qui étaient venus à Newgate pour évangéliser les prisonniers : par eux, il obtint l'appui de William Penn, alors très bien en Cour. Il n'y avait pas une minute à perdre, l'exécution du jugement qui frappait De Foe ayant été fixée au 19 juillet. Penn vint voir De Foe, qui le chargea de multiples démarches (45). Le 16, Penn se rendit chez le marquis de Normanby, « lord du Sceau Privé », et lui annonça que « De Foe était prêt à déclarer, sous la foi du serment, tout ce qu'il savait et qu'il dénoncerait ses complices dans les affaires où il avait trempé, moyennant qu'on lui épargnât le pilori et qu'on ne se servît pas de lui comme témoin à charge contre ceux que ses révélations inculperaient ». Le même jour, Penn alla porter cette nouvelle chez le Lord-Trésorier, Godolphin, qui en informa dès le lendemain le comte de Nottingham. La reine fut prévenue à son tour et, jugeant la chose très importante, fit convoquer les ministres pour le lendemain en réunion extraordinaire. Le Conseil décida qu'étant donné l'intérêt des déclarations annoncées par De Foe, celui-ci serait interrogé par le comte de Nottingham et Lord Godolphin et que, par conséquent, il y avait lieu de surseoir à l'exécution du jugement. Dès qu'il apprit cette bonne nouvelle, Penn écrivit au Lord-gouverneur de Newgate, de peur que celui-ci n'en fût point informé à temps (46) : précaution inutile d'ailleurs, car au même instant arrivait un ordre de Nottingham signifiant aux autorités de la prison le bon plaisir de la reine, qui accordait à De Foe un sursis à son châtiment jusqu'au 23 juillet (47).

A ce moment, la Cour était à Windsor. Le 19, Nottingham envoya chercher le prisonnier pour l'interroger. Or, une fois sorti de l'enceinte de la Cité de Londres, De Foe était en droit de se sauver et de refuser de retourner à Newgate ; sa condamnation n'avait plus force de loi. Peut-être comptait-il sur cette étourderie du ministre pour s'échapper, mais son espoir fut déçu : ses geôliers veillaient et ils firent savoir à Nottingham qu'il lui fallait venir en personne à Newgate pour

(45) *B. M. Add. Mss.*, 29589-628 : Lettre de Godolphin à Nottingham, 17 juillet De Foe le nia plus tard (*Review*, III, 218).

(46) *P. R. O.* ; *S. P. dom. Anne 3*, 18 juillet 1703 (inédit).

(47) *Id.*, Entry-book 104, p. 316 (inédit).

l'interrogatoire, ou alors obtenir contre De Foe un arrêt de *Habeas-Corpus*. C'est à cette dernière solution que s'arrêta Nottingham ; le 20, il demanda l'arrêt en question au Lord-gouverneur (48).

Les whigs s'inquiétèrent des révélations que pourrait faire leur champion et ils résolurent d'agir énergiquement en sa faveur : c'est sur quoi comptait le rusé pamphlétaire. Il reçut l'assurance qu'on le protégerait au pilori contre la foule, qu'une manifestation serait organisée en sa faveur et qu'enfin on travaillait activement à sa délivrance. Aussi, le 21 juillet, lorsqu'il eut été amené à Windsor, De Foe ne dévoila-t-il aucun secret que toute l'Angleterre ne sût déjà (49), et il soutint avec âpreté son point de vue, quand les ministres lui demandèrent des explications sur un des manuscrits saisis dans sa cachette, qui contenait une série de questions séditeuses comme celle-ci : « La reine n'a-t-elle pas usurpé le trône au même titre que Guillaume III ? » Plus tard, De Foe se vantera même d'avoir triomphé dans les discussions qui s'engagèrent entre Nottingham et lui (50).

La « confession » de De Foe fut rapportée à la reine qui la jugea sans valeur, mais, comme c'était une personne faible, irrésolue, et aussi parce qu'elle ne voulait pas déplaire à Penn, elle déclara qu'elle se remettait à la Commission des Lords du soin de décider si la peine de De Foe serait appliquée à la date fixée (23 juillet), ou remise à plus tard. Encore incertain de la conduite à tenir, Nottingham écrivit, le 23, de bon matin, aux gardiens de Newgate, pour les avertir qu'il était préférable d'attendre qu'on connût « la décision finale de Sa Majesté (51) ». Le 27 seulement, il écrivit au shériff de Londres, lui annonçant que la reine avait décidé que le prisonnier subirait son châtiment (52). Conformément à la sentence des juges, il fut décrété que De Foe serait exposé au pilori le 29 juillet dans Cornhill en face du Royal-Exchange, le 30 dans Cheapside près du Conduit, et le 31 à la porte de Temple-Bar.

(48) Même *Entry-book* (inédit).

(49) *B. M. Add. Mss.*, 29589-628, f. 44₂.

(50) *Review*, VII, 90-1.

(51) *P. R. O.* ; *S. P. dom. Anne*. ent. b. 104, p. 318 (inédit).

(52) *Ibid.*, p. 320 (inédit).

CHAPITRE VII

« Salut, machine d'Etat hiéroglyphique, inventée pour punir la fantaisie... Dis-leur que ceux qui m'ont placé ici sont pour notre époque de vivants scandales ; ils ne peuvent trouver de quoi je suis coupable ni commettre mes crimes ! »

DE FOE, *Hymne au Pilon*.

L'apothéose et la délivrance

I. De Foe au pilori. — II. Enfin libre ! — III. La *Revue*.

I

De Foe attendit son châtimement avec une parfaite quiétude d'esprit. Certes, il aurait préféré ne pas avoir à le subir, mais les assurances formelles qu'il recevait de la manifestation organisée en sa faveur lui permettaient de faire contre fortune bon cœur. Dans les cercles whigs, son attitude l'avait transformé en une manière de héros. On exaltait sa fidélité à la mémoire du roi, dont il avait refusé de trahir les secrets en échange de la liberté (1). De Foe comprenait fort bien qu'une telle réputation ferait vite de lui l'idole populaire, et pour mettre les rieurs de son côté, il composa en quelques jours une pièce de vers ironique, *l'Hymne au Pilon* (2), qu'il projetait de faire vendre dans les rues les jours de son supplice, car, pour un littérateur populaire, toute occasion, heureuse ou malheureuse, est bonne pour battre monnaie.

(1) *Review*, VIII, préf.

(2) « The Pillory was but a hook, To make him write another book. » (Ned Ward, *the Dissenting Hypocrite*.)

L'Hymne au Pilori est exécration en tant que poème, et il inspira un poème non moins exécration, *l'Ode pindarique au moulin de discipline* de Charles Lamb (3). Mais dans son *Hymne ironique*, De Foe se révèle à nous plus agressif et plus moqueur que jamais : que nous sommes loin de l'humilité rampante de la lettre à Nottingham ! « O machine d'Etat hiéroglyphique », disait en substance De Foe, « on se sert de toi pour punir les écrivains de talent comme Prynne (4), Hunt (5), Pye (6) et il s'en est fallu de peu que tu ne fusses la scène où aurait triomphé le grand Selden (7), l'honneur de son temps. Ce sont mes juges et mes ennemis, les haut-volants, que l'on devrait châtier : tes ailes de bois en battraient alors de plaisir ! Lève-toi, loup-garou de la justice, et proclame bien haut que si je suis puni ce n'est pas pour des crimes, mais pour mon honnêteté » !

Tout se passa comme De Foe l'avait prévu : une garde d'honneur, chacun des trois jours, l'escorta de Newgate à l'emplacement du pilori, et retour. Ce n'était pas un malheureux condamné que l'on conduisait à un supplice ignominieux, c'était un vainqueur qu'on menait au Capitole (8). La foule londonienne avait la compréhension lente, mais elle avait fini par comprendre qu'en écrivant *La plus courte voie* De Foe avait joué un bon tour aux Puissants du jour, les haut-volants, et elle manifestait son humeur frondeuse en acclamant la victime du gouvernement. En outre, elle était éminemment versatile (9) : quelques semaines auparavant, elle portait Sacheverell en triomphe et mettait le feu aux temples dissidents ; aujourd'hui, elle faisait fête au champion des whigs et des non-conformistes ! Les amis de De Foe n'eurent aucune peine à susciter un grand mouvement d'enthousiasme populaire en

(3) *Pindaric Ode to the Tread Mill* (1825) : LAMB's Works, éd. by W. Lucas (1903), vol. V.

(4) PRYNNE (1660-69), pamphlétaire puritain, mis au pilori les 7 et 10 mai 1634 pour attaques contre la reine.

(5) HUNT (1627-1688), juriste et pamphlétaire.

(6) PYE (mort en 1701), officier des armées parlementaires, qui s'opposa violemment au gouvernement (1660).

(7) SELDEN (1584-1654), célèbre juriste, emprisonné de 1629 à 1631, pour son indépendance.

(8) CHASLES dans *Le dix-huitième siècle en Angleterre* (vol. II) a bien décrit cette scène, quoique avec trop de fantaisie.

(9) « Les esprits sont en Angleterre d'une si grande légèreté qu'ils passent d'un sentiment à celui qui y est opposé en vingt-quatre heures » (Tallard). *Min. des Aff. étr.*, 1^{re} 176, p. 138.

faveur du martyr de l'intolérance ministérielle (10). Du haut de l'échafaud, De Foe savourait les joies du triomphe, qui lui faisaient oublier ses souffrances physiques; sa tête, étroitement cravatée par la lourde machine, souriait à toute cette foule qui, au lieu de boue, lui jetait des fleurs. Le troisième jour, à Temple-Bar, l'enthousiasme devint du délire; avant la venue du héros, le pilori était recouvert de verdure (11). Pendant le supplice, ce n'était que vivats et prières : « Longue vie à Daniel ! » criaient les femmes, tandis que les hommes blâmaient bien haut l'injustice du ministère. Des brocs pleins d'ale circulaient dans la foule : de braves citoyens, un genou en terre, buvaient à la santé de Daniel et à la confusion de ses ennemis. Les yeux vifs du condamné erraient parmi le peuple et détaillaient chaque individu, puis, se posant sur les charognes empalées sur la porte de Temple-Bar, se fermaient d'horreur à la pensée du sort qui aurait pu être le sien (12). Lorsque, pour la dernière fois, les gardes dégagèrent le héros, les acclamations redoublèrent : de toutes parts on lui tendait des pots d'étain remplis de vin ou de bière et on lui jetait des guirlandes fleuries. Il rentra dans sa prison, fourbu, mais la joie au cœur (13). Il avait prouvé au Gouvernement de la reine que la plume était plus forte que l'épée. En trois jours, il était devenu l'idole de Londres. Son *Hymne* frondeur et satirique avait fait plus de mal au ministère qu'une cabale montée à la Chambre des Communes : il était dans toutes les mains, car la foule avait défilé devant le pilori, autour duquel les colporteurs le vendaient. Ce succès littéraire excita la rage des folliculaires tories qui comptaient sur le supplice ignominieux pour discréditer à jamais un aussi dangereux rival : ils déversèrent leur bile en d'innombrables pamphlets. « Grand destructeur de réputations » ! s'exclame l'un d'eux, « ...pour soulever des disputes et attiser des querelles, je ne connais point d'instrument plus utile que toi » (14) ! « La prochaine fois que tu t'exhiberas au pilori, » souhaite aimablement un autre, « puisses-tu recevoir une double dose des châtiments auxquels t'expose ton métier de plumitif ;

(10) *London Gazette*, n° 3936. *Daily Courant*, n° 404.

(11) Voir le tableau d'Eyre Crowe (1862), reproduit dans WRIGHT : *Life of Defoe*.

(12) *Notes and Queries*, 25 août 1900. On empalait sur le sommet de la porte les têtes des régicides et des grands criminels.

(13) *Consolidator*, éd. Tegg, p. 248 ; *True-born Hugonot*.

(14) *Remarks on the Author of the Hymn to the Pillory*.

puissent les œufs pourris te dégringoler sur la tête comme la grêle de mars » (15) ! Enfin, un troisième constate avec indignation : « les whigs emploient depuis peu un grossier folliculaire qui prostitue sa plume, un infâme incendiaire déconsidéré, qui vit de chantages et qui, en se baissant dans ses écrits au niveau de la populace, est devenu un démagogue hardi et véhément, et l'oracle qu'admire la foule des dupes (16) ».

Le clan tory affecta plus tard d'oublier les scènes triomphales qui avaient transformé le supplice de De Foe en apothéose et de ne se souvenir que d'une chose : c'est que De Foe avait subi le même châtimement que les condamnés de droit commun. Swift le désignait, sans le nommer, par cette phrase dédaigneuse : « l'individu qui a été mis au pilori » (17). Dans la *Sottisiade*, Pope plaça De Foe au nombre des *Sots*, mais pour les besoins de la cause et du vers, il n'hésita pas à travestir la vérité :

« Là, tout en haut, les oreilles coupées
De Foe se dresse, nullement troublé » (18),

a écrit la terrible « guêpe de Twickenham », qui savait fort bien que De Foe n'avait subi aucune mutilation infamante.

Ce n'est pourtant pas par jalousie de poète que Pope décochait ainsi une flèche empoisonnée au pauvre Daniel. Celui-ci n'avait jamais entendu la voix mélodieuse des Muses qui l'invitaient à monter dans les régions inaccessibles où elles règnent. Ses vers valent ceux de Prynne (19) ou de Withers (20), médiocres rimeurs que Pope lui assigne comme maîtres. Selon Pope encore (21), De Foe appartient à la classe des autruches « qui à cause de leur lourdeur peuvent rarement quitter le sol : leurs ailes ne leur servent en rien pour s'élever ; leur progression est intermédiaire entre le vol et la marche, mais elles courent extrêmement vite ». Dans toutes ces attaques il n'y avait guère qu'une question de rivalité politique : les tories n'avaient jamais pu se consoler de la tournure qu'avaient prise les évé-

(15) *The Scribbler's Doom ; or the Pillory in Fashion.*

(16) *Answer to the Experiment.*

(17) *A Letter concerning the sacramental test* (Works, éd. Temple Scott, 1900, vol. IV).

(18) *Dunciad*, II, 148.

(19) She saw old Prynne in restless Daniel shine (*Dunciad*, I, 103).

(20) *Martinus Scriblerus*, IX.

(21) Id. *The art of sinking in Poetry*, VI.

nements. Non seulement De Foe n'avait pas été couvert de ridicule, mais encore il sortait grandi de son supplice : enfin, grief impardonnable, il avait fait sur son nom l'union de toutes les fractions du parti whig ; Tutchin lui-même (directeur du journal *l'Observateur*), qui avait toujours considéré Daniel comme un dangereux rival, l'avait soutenu de toutes ses forces (22), et selon le mot d'un pamphlétaire haut-volant « méritait les remerciements de Daniel pour avoir protégé sa jolie figure contre les œufs pourris et la boue du ruisseau » (23). Les tories avaient la rancune tenace, et c'est pourquoi, vingt-cinq ans plus tard, le plus grand de leurs écrivains, Alexandre Pope, essayait de faire croire à la postérité que le champion des whigs, Daniel De Foe, était un impudent maître-chanteur dont le pilori avait consacré l'abjection.

II

Cependant Robert Harley, président de la Chambre des Communes, réfléchissait que l'appui d'un pamphlétaire aussi habile que De Foe pourrait lui être d'un grand secours. Très ambitieux, Harley voulait d'abord rendre Nottingham impopulaire, puis se glisser peu à peu à sa place. Tout en restant avec prudence dans la coulisse, il encourageait les whigs et les dissidents dans leurs manifestations publiques contre les partisans de la Haute Eglise. Or, en août 1703, les circonstances étaient devenues très favorables pour un tory modéré comme Harley ; Godolphin, Lord-trésorier, s'était brouillé avec Nottingham et désirait voir disparaître de son ministère tous les haut-volants.

Après quelques jours, où, tout vibrant encore, il revêcut par la pensée sa triomphale apothéose, De Foe se laissa aller au désespoir : il ne voyait pas le terme de son emprisonnement, et, plus que jamais, il souffrait de n'être pas libre. Rien ne l'intéressa plus, même pas son grand poème *Jure Divino*. Aussi son cœur bondit-il d'une joie puissante lorsque, vers le milieu d'août,

(22) Tutchin fut même poursuivi pour un article de *l'Observateur* (10 juillet 1703) dans lequel il critiquait la condamnation injuste de De Foe.

(23) *The Republican Bullies*.

(24) *Appeal to Honour and Justice*, p. 5.

il reçut la visite d'un certain James Stancliffe, porteur d'un message oral de Harley : « Demandez au gentleman ce que je puis faire pour lui » (24). De Foe eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas donner de réponse précipitée. Il demanda quelque temps pour réfléchir et pesa soigneusement le pour et le contre d'une alliance avec Harley. Ses réflexions furent d'ailleurs courtes : Harley était un modéré qui comptait des amis dans tous les partis ; c'était un politicien d'avenir qui devait arriver aux plus hautes charges de l'Etat ; enfin, c'était le plus généreux des mécènes de l'époque ; il n'y avait que des avantages à servir un tel homme. De Foe se décida vite et, toujours prudent, car il se méfiait des geôliers, il fit parvenir à Harley un billet contenant ces mots énigmatiques pour celui qui n'était pas au courant des négociations entamées : « Seigneur, puissé-je recouvrer la vue » (25) !

Harley se mit alors en campagne pour obtenir l'élargissement de De Foe : il y mit d'autant plus de persévérance qu'il comprenait qu'un tel acte était un soufflet sur la joue de Nottingham. Il écrivit d'abord à Godolphin une lettre ainsi conçue : « Il serait fort utile d'avoir un écrivain discret du côté du Gouvernement, ne fût-ce que pour annoncer exactement les faits, car la majorité des gens se trompe parce qu'elle ne sait rien, ou parce que des hommes mal intentionnés lui font croire des histoires de leur invention » (26). Puis il fit parvenir à De Foe de petites sommes d'argent destinées à aider sa nombreuse famille.

Ces démarches éveillèrent l'inquiétude soupçonneuse des haut-volants. Deux lords, dont l'un était Harcourt, l'avocat général du trône, et l'autre probablement Nottingham lui-même, pénétrèrent mystérieusement dans Newgate vers le milieu de septembre. Ils se firent conduire à la cellule de De Foe, et là, pendant plusieurs heures, usant des plus terribles menaces, essayèrent d'arracher au prisonnier tous ses secrets. De Foe tint bon, il ne révéla rien, mais fit aussitôt prévenir Harley qu'il était à bout de résistance physique et morale (27). Le 20 septembre, Harley écrivit à Godolphin qu'il était grand temps

(25) Allusion à l'anecdote de l'aveugle qui suivit le Christ. *Marc*, X, 51.

(26) *B. M. Add. Mss.*, 28055.

(27) *Consolidator*, p. 331. Lettre de Harley à Godolphin, 20 sept. 1703 (*Hist. Mss. Comm.*, 8th Rep. p. 43).

d'agir, si le Gouvernement voulait s'attacher un écrivain de la valeur de De Foe : les amis personnels de celui-ci parlaient en effet de se cotiser pour payer son amende et d'adresser à la reine une pétition en sa faveur. Harley proposait de rendre la liberté à De Foe et de le tenir quitte de son amende ; on lui ferait bien remarquer qu'il ne devait sa délivrance qu'à la bonté infinie de sa souveraine et, concluait Harley, montrant qu'il avait apprécié à sa juste valeur le caractère de son protégé, « ceci pourra peut-être bien mieux l'attacher à nous que des récompenses futures, et lui fera garder davantage le sens des obligations ainsi contractées ».

Il s'agissait maintenant d'intéresser la reine au sort de De Foe : ce ne fut pas chose facile et Godolphin dut user de toute son influence pour arriver à ses fins (28). Anne n'avait qu'une passion : son église, et on lui avait persuadé que De Foe avait essayé d'ameuter la populace contre les hauts dignitaires anglicans ; aussi avait-elle donné carte blanche à Nottingham pour combattre l'audacieux pamphlétaire. La Cour était à Bath quand Godolphin intervint auprès de Sa Majesté et lui communiqua la lettre de Harley. Anne commença par résister, puis, sa timidité reprenant le dessus, elle rejeta toute responsabilité sur Nottingham. Godolphin l'attendait là : il décrivit en termes pathétiques la misère du prisonnier et de sa famille innocente, il flétrit les cruautés inutiles de Nottingham, il exalta la légendaire bonté de Sa Majesté, et enfin montra, d'après Harley, combien il serait habile de s'assurer pour toujours des services d'un pamphlétaire aussi redoutable. Anne céda sans trop de remords, car depuis quelques semaines elle souffrait en silence des manières un peu tyranniques de Nottingham. Elle envoya, de sa bourse personnelle, une forte somme à Mrs De Foe, puis autorisa Godolphin à payer à la justice l'amende du condamné, ainsi que tous les frais de son élargissement (29). Le 26, Godolphin répondit à Harley qu'il n'avait plus qu'un mot à dire pour que De Foe sortit de Newgate (30). Mais Harley agit avec une extrême prudence afin de ne pas donner l'éveil aux haut-volants. Il jugea bon de lais-

(28) Toutes ces négociations ont été fort bien résumées dans un article de l'*English Historical Review* (avril 1900) : *Defoe and Harley*, par Thomas Bateson.

(29) *Appeal to Honour and Justice*, p. 6.

(30) *Hist. Mss. Comm.*, Rep. XV.

ser encore un long mois s'écouler pour qu'on oubliât l'agitation causée par *La plus courte voye*. Toutefois, il fit savoir à De Foe que sa libération était proche, et même lui laissa entendre qu'il lui réservait un poste de confiance (31).

Harley s'occupa ensuite de trouver dans son entourage quelques particuliers riches qui voulussent bien se porter garants de la bonne conduite de De Foe pendant sept ans. Il s'y prit si adroitement que dans le monde politique personne ne se douta qu'il était derrière les amis du prisonnier (32). Enfin, au début de novembre, tout était prêt. Harley prévint Godolphin, et, le 4, celui-ci répondait dans un billet laconique : « Je me suis occupé de l'affaire De Foe » (33).

Daniel était libre : le souvenir des cinq mois passés à Newgate s'évanouissait rapidement, comme un cauchemar se dissipe à la lumière. De nouveau, il se sentait ardent pour la lutte ; il éclatait de la joie de vivre. Son âme chantait des cantiques d'allégresse et de reconnaissance, adressés à celui qui avait ouvert les portes de la prison. Le 9 novembre, il écrivit à Harley une lettre de gratitude éperdue, réclamant les noms de tous ses bienfaiteurs, afin de les remercier individuellement. Il écrivit aussi à Stancliffe, pour le prier d'assurer Harley de son dévouement, et lui demander son avis sur des pamphlets écrits à Newgate, car il ne voulait rien publier, même pour justifier sa conduite, qui pût offenser ses bienfaiteurs (34).

Son activité débordante trouva vite à s'employer : dès sa sortie de prison, il eut des émotions fortes, qui le changèrent de la vie monotone de sa cellule. Il assista en effet à une catastrophe qui parut aux habitants de Londres aussi terrible que la Peste ou le Grand Incendie (35). Dans la dernière semaine de novembre 1703, une tempête d'une violence inouïe dévasta le sud de l'Angleterre. Déjà, le mercredi 24, à partir de 4 heures, des rafales de vent et de pluie inquiétèrent les Londoniens ; en rentrant le soir chez lui, De Foe faillit être tué par l'écrou-

(31) *Hist. Mss. Comm.*, Rep. XV. Lettre de De Foe à Harley, 6 mai 1706.

(32) *Heracitus Ridens*, 6 nov. 1703.

(33) *Hist. Mss. Comm.* Rep. XV. App. IV. Jusqu'au moment où ces papiers furent publiés, on croyait que De Foe était resté deux ans à Newgate (voir les biographies de Chalmers, Wilson, Lee et Wright).

(34) Ces deux lettres se trouvent dans le recueil cité plus haut (*Hist. Mss. Comm.*, XV, 4).

(35) Cf. *supra*, ch. I, 1.

lement d'un pan de mur (36). Le vent augmenta pendant la nuit et pendant la journée du lendemain ; les rues étaient jonchées de débris, mais il n'y avait encore aucun danger pour ceux qui restaient tranquillement au coin du feu. Le vendredi, ce fut pire. Bloqué dans sa maisonnette de briques près du mur de la Cité, De Foe commençait à s'alarmer. Vers 10 heures du soir, il constata que le mercure était anormalement bas dans le tube du baromètre : ne pouvant croire à une telle dépression, il pensa que ses enfants avaient joué avec l'instrument et l'avaient brisé. Mais, une heure après, la ville devint un véritable pandémonium ; impossible de dormir au milieu des hurlements du vent et du fracas des maisons qui s'écroulaient ! Soudain, la maison trembla sur ses bases : épouvanté, De Foe réunit sa famille autour de lui et songea à la fuite, pour ne pas être enseveli sous les décombres. Il ouvrit la porte du jardin : dehors, nuit noire, ni lune, ni étoiles ; mais, dans ses tourbillons, le vent emportait comme des plumes des tuiles, des morceaux de bois et des plaques de tôle. Sortir, c'était s'exposer à une mort plus certaine que dans la maison chancelante. Heureusement, vers 8 heures le lendemain matin, l'ouragan se calma ; les Londoniens mirent le nez à la porte entrebâillée, pour interroger le ciel ; les plus hardis allèrent même prendre des nouvelles de leurs amis. Mais, le soir, le vent recommença à souffler et la nuit fut troublée par de brusques rafales accompagnées de tonnerre et de pluie : ce temps indécis continua jusqu'à la nuit du mardi, au cours de laquelle la tempête, dans un regain de forces, fit de nouveau rage et anéantit les réparations de fortune, faites à leurs toits par les habitants. Tout danger fut écarté seulement le mercredi après-midi ; les éléments déchaînés s'apaisèrent. De Foe sortit dès qu'il le put dans la ville pour se rendre compte de l'étendue du désastre. Sa première visite fut pour le port de Londres, dévasté par un raz de marée ; c'était un enchevêtrement indescriptible de mâts et de vergues ; de nombreux bateaux avaient cassé leurs amarres et avaient été emportés par le courant vers la pleine mer ; d'autres, remplis d'eau, avaient sombré. Toutes les transactions commerciales étaient momentanément suspendues. « Une consternation générale se lisait sur les visages ; les maisons avaient l'air de

(36) Voir pour tout ceci *The Storm* (*Defoe's Works*, éd. Bohn, vol. V), p. 273-305.

squelettes. Partout les habitants se hâtaient de réparer la toiture de leur logis ». Le prix des tuiles monta de 21 shillings le mille à plus de 6 livres (37). De Foe regretta amèrement de n'avoir plus sa fabrique de Tilbury, car l'occasion était belle d'amasser une petite fortune ! Il résolut néanmoins de tirer quelque profit de la grande tempête. Ne pouvant plus vendre des tuiles, il vendit de la littérature. Déjà, des ministres dissidents avaient fait imprimer des sermons où ils commentaient à leur guise cet « avertissement » que Dieu donnait au peuple anglais par l'intermédiaire du vent (38). De Foe composa, avec sa rapidité habituelle, un poème didactique : il prétendait que la rafale criait au monde « Réformez-vous ! » et il commentait longuement cet ordre. Il rédigea aussi une sorte de sermon, au cours duquel il passait de réflexions sur l'ouragan à un panegyrique de la politique d'apaisement que préconisait Harley (39). Mais il avait de plus vastes ambitions : il voulait écrire une histoire détaillée de la catastrophe, pour en perpétuer le souvenir. Dans les premiers jours de décembre, l'éditeur de De Foe, John Nutt, fit insérer dans tous les journaux importants de Londres une note priant tous ceux qui avaient été témoins de faits remarquables pendant la tempête de lui envoyer des relations exactes de ces faits (40). De Foe entreprit de parcourir lui-même tout le comté de Kent pour se rendre compte des dévastations du vent dans la campagne (41). Il fut surtout frappé du grand nombre des arbres couchés par terre. La mort des arbres fruitiers peina son âme de commerçant, mais celle des arbres des parcs l'impressionna encore davantage, car le jardinage était resté une de ses passions, et il s'enthousiasmait toujours à la vue d'une belle pelouse bordée de fleurs ou d'un bosquet savamment taillé. Il entreprit de compter sur la route les maisons et les granges écroulées, mais après en avoir dénombré 1107, il abandonna son dessein.

En ajoutant ainsi, aux nombreuses lettres que reçut l'éditeur, les observations personnelles qu'il avait pu faire à Londres et dans le Kent, De Foe composa une excellente histoire de la

(37) *The Storm*, p. 300.

(38) Cf. *Notes and Queries*, 18 juin 1864 ; note contenant la bibliographie complète du sujet.

(39) *The Lay-Man's Sermon upon the last storm*.

(40) Cf. *Daily Courant*, 4 déc.

(41) *The Storm*, pp. 298, 335, 344.

tempête. Son livre parut en juillet 1704 (42) et fut accueilli avec faveur. C'était sa première enquête de journaliste ; c'était aussi le premier ouvrage de longue haleine qu'il lançait sur le marché. Sa carrière de littérateur venait de commencer.

III

Dans les premiers mois qui suivirent sa libération, De Foe essaya de faire de nouvelles spéculations commerciales, mais il se sentait de plus en plus attiré vers le journalisme : le patronage de Harley lui permettait d'escompter la fortune et la gloire. Sans doute, selon les termes de sa condamnation, il devait pendant sept ans faire parler de lui le moins possible, et il écrivit sur lui-même une élogie pour déplorer ironiquement son lamentable sort, car « pour un poète, être muet c'est mourir ». Néanmoins il ne se priva pas de publier des pamphlets sur les questions du jour, mais il ne les signa pas et prit un ton beaucoup moins agressif qu'autrefois ; en outre, il laissa prudemment de côté tous les sujets brûlants. Il lui arriva parfois de mettre sa plume au service de particuliers (43) qui avaient à se plaindre d'un abus ou d'une tyrannie quelconque, et il se fit ainsi des suppléments de recettes qui n'étaient pas à dédaigner (44). Sa « mort » officielle ne dura d'ailleurs pas longtemps : dès juillet 1706, la publication de *Jure Divino* annonçait sa « résurrection » (45).

Pour soutenir sa politique, Harley avait besoin d'un journal : il fournit à De Foe les fonds nécessaires, et, le 26 février 1704, parut le premier numéro de la *Revue*, gazette politique indépendante. La *Revue* dura jusqu'au 11 juin 1713 ; De Foe en fut l'unique rédacteur : seule, son activité surhumaine pouvait mener à bien une tâche aussi écrasante ; il avait en outre une extraordinaire facilité et une abondance intarissable, qui lui permettaient d'écrire au courant de la plume des articles clairs

(42) Cf. *Review*, 25 juillet 1704.

(43) Cf. *Party Tyranny, the Experiment, the Case of Protestant Dissenters*, etc.

(44) *Consolidator*, p. 348.

(45) *Jure Divino*, éd. Hazlitt, p. 1.

et alertes. Nous possédons le brouillon d'un numéro de la *Revue* : il ne contient que deux ratures (46).

La *Revue* parut d'abord chaque semaine sur 8 pages in-quarto ; elle était vendue un penny. Toutefois, à partir du n° 5, l'auteur et l'éditeur s'étant aperçus qu'ils ne faisaient pas leurs frais, elle n'eut plus que 4 pages, mais contint autant de matière, étant imprimée sur deux colonnes avec des caractères plus fins. A partir du n° 8, le succès encouragea De Foe à faire paraître la *Revue* deux fois par semaine, le mardi et le samedi. Le tirage alla chaque jour en augmentant, car la *Revue* était de beaucoup le journal le mieux rédigé de l'époque. Chaque numéro comprenait un article de politique intérieure ou extérieure qui remplissait environ 3 pages ; la quatrième page contenait quelques annonces et une section comique et satirique intitulée : « *Mercurie Scandale* (47), ou *Nouvelles du Club des Scandales, histoire hebdomadaire de la bêtise, de l'impertinence, du vice et de la débauche* ». Ce « Club des Scandales », inventé pour les besoins de la cause, était un tribunal chargé de juger tous ceux dont la vie faisait scandale, les maris trompés, les vilaines mégères, les magistrats ivrognes, etc. Le club employait parfois des séances à commenter des lettres signalant des injustices ou des abus, ou bien à répondre aux questions sérieuses qui lui étaient posées par écrit. Souvent aussi, le club faisait comparaître les journalistes qui avaient fait imprimer pendant la semaine des absurdités ou des fausses nouvelles. Dans le n° 16, il faisait venir *Mr Revue* et lui demandait s'il n'avait pas peur de fustiger sans relâche la stupidité et le vice : à quoi *Mr Revue* répondait qu'il « n'avait aucune inquiétude, car il était certain que, le cas échéant, ses mains feraient leur devoir pour protéger son nez ».

Dès le mois d'août 1704, l'abondance des matières était telle que De Foe fut obligé de publier un *Supplément mensuel aux Nouvelles du Club des Scandales*, qui n'avait pas moins de 28 pages de variétés, de poèmes, d'annonces et de « petite correspondance ». Ce *Supplément* n'eut que 5 numéros. En février 1705, dans le n° 100 de la *Revue*, De Foe, après avoir remercié ses lecteurs de la confiance qu'ils lui avaient témoignée, pré-

(46) *Brit. Mus. Mss*, n° du 31 déc. 1709.

(47) Ces deux mots étaient en français ; ils furent supprimés à partir du n° 18, à la suite de moqueries du *Daily Courant*.

venait qu'il allait cesser de faire paraître le journal, qui lui coûtait beaucoup de temps et lui rapportait fort peu d'argent. C'était là, en réalité, un discret appel à la bourse de Harley, car un post-scriptum annonçait la publication de deux numéros complémentaires pour contenir le surplus du n^o 100, et insinuait que plusieurs gentlemen « qui avaient bien voulu porter sur l'utilité de l'ouvrage des jugements très favorables et trouvaient qu'il valait la peine d'être continué, avaient fait à l'auteur des propositions très honorables ». De Foe terminait en prévenant qu'une souscription était ouverte chez l'éditeur.

Harley avait trop besoin de la *Revue* pour la laisser mourir. Il versa immédiatement une forte subvention, et le premier numéro du second volume parut sans un jour de retard ; à partir du n^o 8, la *Revue* parut même une fois de plus par semaine, le jeudi. A ce moment, la rubrique toujours intitulée *Nouvelles du Club des Scandales* contenait surtout d'amusants commentaires de lettres comiques, dans le genre de celles qui plus tard firent les délices des lecteurs du *Spectateur*. De Foe jugea que ses quatre pages étaient à peine suffisantes pour traiter des questions sérieuses, et dans le n^o 31 annonça que la section humoristique du journal était supprimée, mais que, par contre, il publierait deux fois par semaine une brochure intitulée *La petite Revue, ou l'inquisition du scandale, contenant les réponses aux questions posées et aux doutes exprimés par les lecteurs*. La *Petite Revue* n'eut que 23 numéros, et la *Section amusante* disparut à peu près complètement du journal de De Foe ; parfois, néanmoins, il fit suivre ses articles tri-hebdomadaires d'une nouvelle rubrique, *Miscellanea*, où il jetait pêle-mêle tout ce qui n'avait pas pu entrer dans le cadre étroit de son « éditorial ».

En créant la *Petite Revue*, De Foe plagiait son vieil ami Dunton, qui avait continué la tradition de la *Gazette Athénienne* dans *L'Oracle mensuel* ; comme les chercheurs et les curieux trouvaient la solution de leurs problèmes plus vite dans le journal de De Foe, qui paraissait plus souvent, *L'Oracle mensuel* sombra et Dunton perdit ainsi 200 livres sterling. Indigné de la perfidie de son ami Daniel qui, sans vergogne, lui volait ses précieuses idées, Dunton rompit avec lui et, pour le perdre dans l'esprit des lettrés, lui jeta un retentissant défi, lui demandant de répondre à des questions difficiles comme

celles-ci : « Existe-t-il un *genus epicoeumum* ? Les Grecs ont-ils un *casus sextus* ? etc. » De Foe se garda bien de relever ce défi (48).

Si Duntou avait été son plus dangereux adversaire, De Foe aurait pu vivre en paix : mais il s'était attiré la haine des journaux d'information, surtout du *Courant Quotidien*, (*Daily Courant*), dont il relevait avec malignité les erreurs et les fausses nouvelles ; en outre, la *Revue*, organe du parti modéré, avait contre elle les deux grands journaux politiques de l'époque, *l'Observateur*, dirigé par Tutchin (whig), auquel elle avait enlevé beaucoup de lecteurs (49), et la *Répétition* (*Rehearsal*), journal destiné par son fondateur, le haut-volant Leslie, à combattre « l'influence néfaste » de De Foe (50). Il n'y avait point de semaine que la *Revue* ne fût violemment prise à partie. Mais De Foe avait bec et ongles, et son talent de journaliste, incontestable et incontesté, lui permettait presque toujours d'avoir le dernier mot et de mettre les rieurs de son côté.

Sa manière était plus oratoire que littéraire : ses articles ressemblent à des discours ou à des prêches. Il se rendait compte des arguments qui portaient sur la classe moyenne du peuple anglais, et il savait les employer de manière à convaincre les lecteurs les plus prévenus contre lui. Au cours des polémiques les plus ardentes, il ne se départait jamais d'un calme olympien et affectait une humilité toute chrétienne qui lui valait la sympathie du public. « L'insolence de la *Revue* est intolérable ! » écrivait Leslie (51) : « son auteur étudie avec soin le moyen de provoquer les autres de la manière la plus insultante possible, et puis il crie : Paix et Union, messieurs ! et mettez vos querelles de côté ». Lorsque Harley fut devenu tout puissant au ministère, De Foe, sûr de l'impunité, laissa libre cours à sa passion pour les idées paradoxales : déjà le titre complet de son journal était une trouvaille : *Revue des affaires de France*. A ceux qui, intrigués par ce titre, lui demandaient des explications, De Foe répondait gravement : « Les affaires de la France sont les affaires de toute l'Europe ». Tandis que ses confrères,

(48) *Duntou's Journal*, part II (A Secret history of the Weekly Writers). Un journaliste reprit en 1708, dans l'*Apollon Britannique* la formule de l'*Oracle Mensuel* et de la *Petite Revue*.

(49) *L'Observateur* avait été fondé en avril 1702.

(50) Entre 1707 et 1709 tous les numéros du *Rehearsal* furent dirigés contre la *Revue*.

(51) *Rehearsal*, n° 124.

pour flatter l'orgueil national, démontraient à tout propos la supériorité de la Grande-Bretagne, lui, remplissait les colonnes de la *Revue* de tirades grandiloquentes sur la puissance de la France, sa richesse, l'énergie de son gouvernement et la force de ses armées. L'accusait-on de défaitisme? Vite, il répondait qu'il faisait montre du plus pur patriotisme en rappelant sans cesse au public qu'il ne fallait pas s'endormir dans une sécurité trompeuse, et qu'il fallait déployer toutes les énergies pour venir à bout d'un ennemi aussi redoutable. Ces paradoxes étaient exposés avec une verve entraînante qui convainquait le lecteur et l'amusait à la fois.

D'un numéro à l'autre le genre des articles varia : c'était tour à tour un exposé historique lumineux, un discours politique enflammé, une étude commerciale précise et nette, ou bien encore un dialogue sur les événements du jour entre *Mr Revue* et *Un Fou*, ce dernier étant évidemment une sorte de prototype des adversaires de De Foe (52). La forme dialoguée, mise à la mode par L'Estrange (53), n'était pas nouvelle : les journaux politiques du temps exposaient leurs idées dans de véritables petites comédies qui se continuaient, avec les mêmes personnages, d'un numéro à l'autre. De Foe est un innovateur, car, le premier, il montra que la forme dialoguée n'était pas nécessaire pour assurer le succès d'un journal. Il fut le créateur de l'« essai » vivant et humoristique, sorte de monologue spirituel prononcé par un brillant diseur. Sans doute, De Foe est parfois lourd quand il plaisante, mais sans lui le *Babillard* (*Tatler*), de Steele, et le *Spectateur*, d'Addison n'auraient jamais pu atteindre dès le début la perfection du genre. De Foe avait frayé le chemin dont Steele et Addison firent une belle route bien tracée (54).

Il fallait à De Foe une persévérance et une énergie peu communes pour soutenir à lui seul l'intérêt d'un journal tri-hebdomadaire. Il est vrai qu'il rédigeait vite, trop vite même, car un de ses ennemis put faire un recueil de « perles » tirées de la *Revue*, qui amusa fort le public londonien (55). Quand Daniel

(52) Par exemple dans le n° 46 du vol. V.

(53) Sir Roger L'ESTRANGE (1616-1704), le véritable fondateur du journalisme en Angleterre.

(54) DE FOE en fit lui-même la remarque dans la *Review*, VI, 563.

(55) *The Moderation, Justice, and Manners of the Review, exemplified from his own works*, London, Bragg, 1706, p. 24.

n'avait pas le temps d'écrire son article habituel, il exhumait du fond de son tiroir d'anciens poèmes inédits ou de vieilles dissertations politiques ou religieuses. Quand il était en voyage, il envoyait régulièrement sa copie (56); quand il était à Londres, il la portait lui-même chez l'imprimeur, dans Saint-John's Lane, restait quelques instants à regarder travailler un des compositeurs de la *Revue* qui était sourd-muet, et se livrait avec lui à des exercices de conversation selon les méthodes nouvelles (57).

Peu à peu, la *Revue* devint l'organe le plus lu de la Cité. De Foe connaissait les affaires et il gérait son journal comme un commerce. Il se préoccupait de satisfaire ses clients pour diriger ensuite insensiblement leurs opinions. La *Revue* s'adressait surtout aux petits boutiquiers non-conformistes : pour eux De Foe étudia les grands problèmes commerciaux et financiers ; pour eux aussi, il laissa libre cours à ses vieux penchants puritains qui, avec l'âge, redevenaient irrésistibles. La plus célèbre des campagnes de la *Revue* fut menée contre les théâtres, ces « pépinières du crime » (58). De Foe proposa au Gouvernement de lancer une souscription nationale de 100.000 livres sterling qui permettrait de racheter tous les théâtres et de les affecter à des buts plus honnêtes (59). En termes éloquentes, il dénonça à l'indignation publique les troupes d'acteurs qui visitaient les villes d'Université (60). Enfin il ridiculisa un prêtre de Londres (61) qui, pour obtenir les fonds nécessaires à la reconstruction de son église, avait eu l'idée « infernale » d'organiser une représentation de *Hamlet* (62). Les pieux lecteurs de la *Revue* envoyèrent à De Foe des lettres de félicitations et l'encouragèrent à persévérer dans sa louable campagne (63) ; sa réputation de saint homme était même si fermement établie qu'il reçut à diverses reprises des sommes d'argent importantes, envoyées par des donateurs anonymes, à charge de les répartir

(56) Sa lettre s'égaraît parfois : Cf. *Review*, vol. II, n° 106.

(57) *Review*, II, 51.

(58) *Review*, II, 101-4.

(59) *Review*, VI, 259.

(60) *Review*, III, 477-9.

(61) Le « Vicar » de Saint-Martin's Church.

(62) *Review*, 20 juin 1706. Réimprimé sous forme de pamphlet (*A Sermon preached by Mr Daniel De Foe, in the fitting up of Dr Burgess's late meeting-house*).

(63) Par exemple, WILLIAM MELMOTH, auteur de *The Great Importance of a religious life* (cf. *Memoirs of a late eminent Advocate*, p. 54).

comme il l'entendrait parmi les pauvres (64). Le succès de la *Revue* fut tel, à certains moments, que De Foe dut faire réimprimer ses articles ; son nom devint si populaire qu'il lui fallut faire arrêter des colporteurs qui, pour vendre des pamphlets insipides, affirmaient qu'ils étaient écrits par le « célèbre auteur de la *Revue* » (65). Partout dans la Cité, on lisait la *Revue* : chaque numéro était un grand événement. Dans les cafés, les haut-volants exaspérés entendaient les puritains lire et commenter tout haut, sur le ton nasillard qui leur était propre, l'article de De Foe (66). Dans les rues, il n'était pas rare de voir un attroupement autour d'un homme qui, d'un air important, lisait tout haut un journal : c'était un groupe de citoyens qui ne savaient pas lire et qui voulaient apprendre ce que disait la *Revue* sur les questions du jour (67). De Foe pouvait être fier de l'influence qu'il exerçait ainsi : plus puissant qu'un ministre, il dirigeait à sa guise l'opinion du peuple et, en Angleterre, le peuple était roi.

(64) *Review*, 20 fév. 1705.

(65) *Review*, 25 juillet 1704.

(66) WARD, *Hudibras Redivivus*, C. 3.

(67) *The Rehearsal*, préf.

CHAPITRE VIII

« Pendant tous mes déplacements, je me suis constamment efforcé, dans mes discours comme dans mes écrits, de prêcher la paix et de persuader par mes supplications les hommes de toutes les croyances et de toutes les opinions d'abandonner leurs préjugés de parti, d'enterrer leurs anciennes rivalités et de se rappeler qu'ils sont tous des Protestants, des Anglais, embarqués sur le même navire, environnés et attaqués par les mêmes ennemis. »

DE FOE : *Review*, II, 378.

Le commis-voyageur de la maison Harley et C^{ie}

I. De Foe fonde un bureau central de renseignements. — II. La tournée des comtés de l'Est. — III. La tournée des comtés de l'Ouest.

I

Fier de sa popularité, conscient de la place importante qu'il occupait dans le monde politique, Daniel espérait le retour des beaux jours de Guillaume III. Son nouveau patron, Robert Harley, le dirigeait avec un tact et une ruse qui témoignaient d'une parfaite connaissance de la psychologie humaine : il ne lui donnait jamais d'ordre impératif ; il lui permettait ainsi de proclamer au monde l'indépendance complète de la *Revue* (1). Mais Daniel, désireux d'être bien en Cour, ne manquait pas de solliciter l'avis de Harley avant de publier un article ou un pamphlet (2). Malgré tout, il arriva parfois que le ton de la

(1) Cf. *Review*, 24 nov. 1705 ; article republié sous le titre *An Answer to the Lord Haversham's speech*.

(2) Cf. lettre du 7 juillet 1704 (*Hist. Mss. Comm. Rep.*, XV, 4).

Revue déplût à Harley : celui-ci se gardait bien de récriminer, mais il boudait le pauvre journaliste, lui consignait sa porte et ne consentait à lui donner audience qu'après avoir reçu de lui quelques lettres de supplication (3). Sans bien s'en rendre compte, De Foe ne fut qu'un instrument docile : Harley obtenait de lui tout ce qu'il voulait, à condition de ménager sa susceptibilité. En outre, Harley avait compris le chagrin qui rongait l'esprit de Daniel, depuis le moment où celui-ci s'était vu précipiter « du cabinet de Guillaume au cachot de Newgate » et, avec adresse, il faisait miroiter devant ses yeux les plus hauts postes de l'Etat. Dans l'espoir d'acquérir enfin ce qu'il avait été sur le point d'atteindre, De Foe aida Harley dans ses machinations tortueuses. Mais il ne retrouva pas le maître vénéré qu'avait été Guillaume ; il ne fut ni l'ami, ni le confident de Harley : il fut tout au plus son employé et son complice.

Le 18 mai 1704, Harley vit enfin ses intrigues réussir : il devint secrétaire d'Etat à la place de Nottingham. Il résolut aussitôt de prendre De Foe comme agent secret, et même, dans certaines matières, comme conseiller, car « un commerçant est parfois qualifié pour conseiller les ministres dans les affaires les plus compliquées et les plus importantes (4) ». De Foe prit son rôle très au sérieux. Sans perdre de temps, il envoya au nouveau ministre une série de recommandations pratiques (5) : « Ecarter vos amis des pensions et des places : si ce sont de vrais amis, ils attendront. Mais surprenez vos ennemis, si vous en avez, par des largesses spontanées... Montrez-vous généreux, si vous voulez être populaire... Faites-vous renseigner avec exactitude sur ce qui se passe dans toutes les villes anglaises, de manière que votre cabinet devienne un bureau central d'informations... Envoyez des agents secrets en Ecosse, et aussi à Paris, Toulon, Brest et Dunkerque... L'Angleterre ne dépense que douze mille livres par an pour obtenir des renseignements secrets, alors que la France dépense plus de onze millions » !

Harley approuva ce plan dans ses grandes lignes ; sans tarder, il utilisa De Foe à de délicates missions d'espionnage, le char-

(3) Cf. (*Hist. Mss. Com. Rep. Mss. of the Duke of Portland* : vol. V ; lettres du 15 au 23 janv. 1713, du 19 juin 1711, etc.

(4) *Complete English Tradesman*, I, 4.

(5) Cf. G. F. WARNER : *An unpublished political paper by Daniel Defoe. (English historical review, janv. 1907).*

geant, par exemple, de mener des enquêtes discrètes sur les opinions politiques des hommes influents dont l'action pouvait devenir gênante pour le ministère. De Foe s'occupa aussi de rechercher et de dénoncer les auteurs de libelles, tâche que ses relations avec le monde des pamphlétaires lui rendaient facile, mais il conseilla toujours à Harley de se montrer modéré dans ses sanctions, car il savait par expérience que le public se rangeait toujours du côté des opprimés et des martyrs. Enfin, il se glissa insidieusement dans les rédactions des journaux hostiles au gouvernement : au besoin, il y écrivait des articles contre le ministère, de manière à inspirer confiance, et arrivait ainsi à connaître les noms des collaborateurs habituels du journal et ceux des bailleurs de fonds. Nous savons avec certitude qu'en 1705 il dirigeait à la *Poste de Londres* (journal anti-gouvernemental), la rubrique intitulée : « Vérité et Honnêteté » (6); il la remplissait d'ailleurs la plupart du temps avec des lettres de correspondants provinciaux, qu'il ne jugeait pas dignes de la *Revue*.

Dès les premiers jours qui suivirent sa nomination comme secrétaire d'Etat, Harley songea à utiliser De Foe comme ambassadeur secret, soit au Hanovre près de la Cour, soit en Hollande près de Marlborough : il ne se ravisa qu'au dernier moment (7). De Foe s'était déclaré prêt à accomplir cette mission et, prié d'indiquer lui-même sa récompense, avait dit qu'à un traitement pris sur les fonds secrets, il préférerait de beaucoup une partie de la charge d'auditeur des comptes : « Quand je fais des comptes, écrivait-il à Harley, je suis dans mon élément, et j'en suis maître... ce serait un poste où je pourrais avoir mes fils sous mes ordres et les élever de façon que plus tard ils puissent à leur tour servir le bienfaiteur de leur père ». Mais Harley appliqua, trop bien peut-être aux yeux de Daniel, le principe que celui-ci avait donné : il fit attendre ses amis véritables et offrit à ses ennemis, afin de se les attacher, tous les petits postes officiels dont il disposait. De Foe fut donc obligé de se contenter d'une pension que Harley lui payait, assez irrégulièrement du reste, sur sa cassette particulière. Harley était par conséquent le seul ministre dont De Foe

(6) Cf. cinquième lettre de De Foe à Fransham (*Notes and Queries*, 3 avril 1875) sur la *London Post*.

(7) *Hist. Mss. Comm. Rep.*, XV, 4, lettre datée de mai 1704.

dépendait directement. Le Lord-trésorier Godolphin lui-même passait pas l'intermédiaire de Harley pour demander à De Foe d'entreprendre une besogne d'intérêt général pour le parti ministériel (8). Il arriva pourtant à De Foe d'entretenir des relations suivies avec de hautes personnalités politiques, mais il en prévint loyalement Harley, et celui-ci sut toujours s'arranger pour faire tourner à son profit les relations de son fidèle janissaire.

Ce cas se présenta dès avril 1705 (9), date à laquelle De Foe commença une correspondance régulière avec Lord Halifax, un des chefs de la « junte whig » qui subventionnait la *Revue*. A cette époque, Harley était encore en bons termes avec les whigs, et il autorisa volontiers De Foe à suivre les directives que le noble lord lui donnait pour la *Revue*. De Foe connaissait d'ailleurs Halifax de longue date : il l'avait soutenu au cours des grandes luttes politiques du règne de Guillaume III et avait gardé pour sa personne une sincère admiration. Aussi accepta-t-il ses conseils avec humilité et reconnaissance : « Si jamais Votre Excellence pense que cet être méprisable, qui dédaigna de sortir de Newgate en trahissant un maître défunt ou en révélant des choses qui n'auraient nui à personne, peut être honoré de votre confiance et admis en votre présence, tout à fait incognito, il recevra certainement de Vous, en dehors de toutes les communications qu'il pourra faire à Votre Excellence dans l'intérêt public, toutes les instructions que Votre génie illustre daignera lui donner pour le bien de la Nation ». De Foe tint Halifax au courant des recherches entreprises pour découvrir les auteurs de libelles (10), mais il ne lui soufflait mot des missions importantes dont le chargeait Harley. Vers la fin de l'année 1706, Halifax voulut être renseigné sur l'opinion en Ecosse, où De Foe avait été envoyé par Harley comme espion gouvernemental. De Foe adressa quelques rapports au grand chef whig, mais lui raconta qu'il se promenait en Ecosse pour affaires personnelles, et par le même courrier mit Harley au courant, lui offrant, s'il le désirait, de cesser aussitôt toute

(8) *Ibid.*, Lettres de Godolphin à Harley, datées 1704.

(9) *B. M. Add. Mss.* 7121, f° 23.

(10) *Ibid.*, 7121 f. 25. Voir aussi dans le même recueil une lettre de remerciements de Defoe (publiée par Lee : I, 116).

correspondance avec Halifax (11). Celui-ci s'aperçut bientôt que De Foe le trompait, il cessa de lui donner de l'argent et de lui écrire. Dans cette affaire, De Foe avait bien prouvé son indéfectible attachement pour Harley : certes, il n'avait pas hésité à recevoir d'assez fortes sommes d'un homme qu'il trahissait, mais il put se mettre en règle avec sa conscience, en se persuadant qu'il avait honnêtement gagné l'argent des whigs, puisqu'il avait toujours exécuté les ordres de Halifax... tant qu'ils ne gênaient pas la politique opportuniste de Harley.

Dans le mois qui suivit la montée de Harley au pouvoir (juin 1704), De Foe parcourut les comtés du Sud-Est, vraisemblablement pour recruter, dans les principales villes, des informateurs qui tinssent le gouvernement au courant des fluctuations de l'opinion publique; ce fut probablement sa première tournée de commis-voyageur en politique ministérielle, mais nous manquons de documents qui nous permettent de l'affirmer. Le 3 juin, l'imprimeur de la *Revue* s'excusait de publier un long erratum, en annonçant que le rédacteur du journal, voyageant loin de Londres, n'avait pu comme d'habitude corriger les épreuves. Le 14, De Foe était à Canterbury : une lettre anonyme adressée à Harley signala sa présence et insinua qu'il était probablement l'auteur, recherché par la police, de *l'Adresse de Légion aux Lords* (12); ce libelle, paru en mai 1704, félicitait la Chambre des Lords, composée en majorité de whigs, et énumérait les griefs de bons citoyens contre la Chambre des Communes, où dominaient les haut-volants. Ceux-ci ripostèrent en ordonnant des poursuites contre l'auteur anonyme et l'imprimeur, et en promettant des récompenses aux dénonciateurs (13). L'imprimeur, un nommé Rawlins, fut arrêté près de Northampton : interrogé, il déclara que le manuscrit du libelle lui avait été remis par un certain Pierce, courtier en marchandises, dont on retrouva les traces jusqu'à Newcastle, et qu'on perdit ensuite de vue (14). Mais De Foe était bien probablement l'auteur, ou un des auteurs de *l'Adresse*, dont le ton, très

(11) *Hist. Mss. Comm. Rep.* XV, 4, 13 nov. et 7 déc. 1706.

(12) *Hist. Mss. Comm. Rep.* XV, 4, J. W. à Robert Harley (*Legion's Address to the Lords*).

(13) *London Gazette*, 1^{er} juin 1704 (proclamation datée du 25 mai), *Flying Post*, 30 mai.

(14) *P. R. O.-S. P. dom. Anne*, entry-book 105, pp. 88, 90, 152. *Ibid.*, bundle 4 (inédit).

antitory, était loin de déplaire à Harley, qui recherchait encore l'alliance des whigs. Dans la *Revue* (15), De Foe nia, naturellement, avoir écrit une ligne de ce pamphlet séditieux, et il essaya, du mieux qu'il put, de détourner les regards du public dangereusement fixés sur lui. Harley se garda bien de pousser à fond les poursuites : l'affaire semblait étouffée quand, en septembre, le propriétaire de De Foe, ou plutôt le propriétaire d'un de ses domiciles, un tisserand de Spitalfields nommé Sammen, fut surpris à distribuer, sous le manteau, des exemplaires de *l'Adresse* (16). Les choses commençaient à se gâter pour De Foe, qui, venant de partir pour une mission secrète dans les comtés de l'Est, pouvait être avec vraisemblance accusé d'avoir fui. Heureusement Harley intervint vite et avec énergie. Sammen fut mis en liberté sous caution, et on n'entendit plus parler de rien. La dette de reconnaissance contractée par De Foe envers Harley s'était encore accrue, et De Foe, beau payeur, fit de son mieux pour l'acquitter.

II

Cependant Harley, suivant les principes que De Foe lui avait donnés, résolut de faire une vaste enquête sur l'état d'esprit des populations en province, de manière à changer à temps sa politique, si besoin était, pour être réélu. Dans ce but, il envoya De Foe parcourir l'est de l'Angleterre, en lui ordonnant de profiter de son voyage pour faire de la propagande en faveur du ministère et recruter des correspondants dans chaque ville importante. Afin que De Foe ne fût pas inquiété en route et qu'il pût agir efficacement contre les haut-volants, Lord Godolphin se fit donner par la reine un blanc-seing, puis il le remit à Harley qui le remplit d'une formule de pardon « pour toute offense passée », et en fit cadeau à Daniel (31 juillet) (17). Celui-ci partit aussitôt pour sa tournée : par prudence, il emmenait avec lui un de ses meilleurs amis, modeste employé des

(15) Numéro du 3 juin.

(16) C'était probablement celui chez lequel il avait été arrêté en 1703. Cf. Première lettre à Fransham (*Notes and Queries*, 3 avril 1875), et *Hist. Mss. Comm. Rep.* XV, 4, lettre de Sir Ch. Hodges à Harley, 28 sept. 1704. Hodge appelle Sammen « a tool of Defoe's ».

(17) *Mss. of the Marquis of Bath*, I, lettre de Godolphin à Harley, 31 juillet.

douanes, nommé Christopher Hurst (18). Les deux missionnaires parcoururent d'abord en tous sens le comté de Hertford. Mais leurs ennemis veillaient : dès la fin d'août, De Foe reçut une lettre de sa femme le prévenant que, quelques jours après son départ, un des exempts de la reine, Robert Stephens, était venu le demander : furieux de ne pas l'avoir trouvé, Stephens avait déclaré à tout le voisinage, avec force jurons et insultes, qu'il avait reçu d'un secrétaire d'Etat l'ordre d'arrêter le sieur Daniel De Foe, et qu'il trouverait bien moyen d'exécuter cet ordre (19). De Foe revint en hâte à Londres : il ne fallait pas en effet que cette nouvelle se répandît et qu'on le traquât de village en village comme un criminel recherché par la police. Il alla trouver Stephens, l'obligea à se rétracter devant témoins et à annoncer publiquement qu'il n'avait reçu du ministère aucun ordre le concernant. Cette affaire fut réglée en deux jours et, sans perdre de temps, De Foe se prépara à repartir pour la province. Les tories lui dépêchèrent alors un nommé Toke qui le provoqua en duel ; De Foe releva le défi et mit son adversaire hors de combat (20). Plus tard, dans la *Revue* (21), il regretta amèrement cet acte, si contraire à ses principes, qu'il qualifiait de « péché contre Dieu » : mais la mauvaise foi de ses ennemis, qui employaient pour entraver sa marche les moyens les plus déloyaux, suffisait à excuser un mouvement de colère.

Malgré toutes ces embûches, De Foe et Hurst continuèrent méthodiquement leur tournée (22). Au début de septembre, ils étaient arrivés à Norwich ; c'est très probablement à ce moment que De Foe fit la connaissance de Fransham qui devint son correspondant politique dans la région et le dépositaire de la *Revue*. Le 16, les deux voyageurs étaient à Cambridge ; de là, ils se rendirent à Bury-Saint-Edmund's, qu'ils se préparaient à quitter pour pousser jusqu'à King's Lynn, lorsqu'on leur communiqua le dernier numéro de la *Lettre de Nouvelles*

(18) *Hist. Mss. Comm. Rep.*, XV, 4, lettre de De Foe à Harley, 28 sept. 1704.

(19) *Review*, 4 nov. 1704.

(20) Lettre du 28 sept. 1704 (*op. cit.*).

(21) *Review*, VII, 451.

(22) Voir, pour tout ce développement la lettre du 28 sept., la *Revue* du 4 nov. et la correspondance entre De Foe et Fransham. Les précédents biographes de De Foe ont cru que De Foe était venu résider à Bury « le Montpellier du Suffolk » pour se reposer des fatigues de son emprisonnement.

(*Newsletter*) de Dyer et Foxe. Cette gazette manuscrite annonçait que Daniel de Foe ayant médité de l'amiral Sir George Rooke, un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui, mais les exempts l'avaient cherché en vain, car il s'était enfui de Londres. Cette fois, De Foe fut vraiment inquiet, car il avait écrit contre Rooke, une des têtes du parti tory, un pamphlet d'une violence inouïe dans lequel l'amiral était presque à chaque page traité de traître ou d'incapable ; Harley possédait le manuscrit de ce pamphlet depuis quelques semaines, mais n'en avait pas soufflé mot à De Foe qui ne savait plus que penser (23). En réalité, Harley nourrissait contre Rooke une sourde inimitié : De Foe les avait, ce qui aurait dû le rassurer, mais il connaissait l'acharnement et la puissance des haut-volants, et se disait avec raison qu'en cas de danger, le ministère, pour se sauver, n'hésiterait pas à sacrifier un chétif pamphlétaire tel que lui.

De Foe résolut de rester quelques jours à Bury pour attendre les événements. Le 28 septembre, il adressa une longue lettre à Harley pour implorer sa protection : « J'ai été très troublé par la nouvelle, écrivait-il, et j'étais sur le point de prendre la poste pour aller me jeter à vos pieds et remettre mon sort entre vos mains, mais, ne voulant pas abandonner ma tâche avant de l'avoir menée à bien, je me suis aventuré à rester, me reposant sur votre bonté à mon égard », et il ajoutait habilement que s'il était arrêté par un juge tory, ses papiers seraient saisis, lus et peut-être publiés : il en résulterait un scandale tel, que le ministère se trouverait en fâcheuse posture. De Foe insinuait ensuite que tous les jours il entendait de violentes déclamations contre le ministre Harley, tandis qu'on lui rebattait les oreilles d'un panégyrique outré de Rooke : « Je suis obligé, disait-il, d'entendre avec patience vouer votre personne à tous les diables et louer la sienne avec excès, porter la sienne aux nues et décrier Sa Majesté, enfin, prôner la victoire maritime aux dépens de la victoire sur terre ». Après avoir imploré Harley pour lui-même, De Foe implorait Harley pour son fidèle compagnon de route : « Mr Hurst est inquiet de la durée inattendue du voyage, parce qu'il n'a pas demandé de permission à ses chefs, et comme il est surveillé de près comme non-

(23) *Mss. of the Duke of Portland*, vol. VIII : *Of the Fleet and Sir George Rook*.

conformiste, il s'attend à être mal reçu après cette absence... Je lui cache le but réel de ma mission, mais il me sert fidèlement et je ne pourrais me passer de lui... Je vous supplie d'obtenir de Monseigneur le Trésorier une note adressée aux Commissaires des douanes, autorisant Christopher Hurst, du service des Quais, à s'absenter pour raisons privées ».

En attendant que ces affaires fussent réglées, De Foe ne resta pas inactif : avec Bury comme port d'attache, il visita toutes les petites villes de la côte (24), espionnant, faisant parler les habitués des tavernes sur leurs représentants au Parlement, exaltant à tout propos la politique modérée de Harley et de ses collègues. Enfin, la réponse de Harley vint calmer ses appréhensions en l'assurant, lui et son compagnon, de la protection pleine et entière du gouvernement. Avec une ardeur et une confiance renouvelées, les deux missionnaires, profitant de la clémence de la température, continuèrent leur tournée : ils visitèrent en détail le Suffolk et l'Essex, et rentrèrent à Londres vers le milieu d'octobre.

De Foe remit à Harley une carte des partis dans les comtés de l'Est, et des rapports secrets sur les politiciens et les clubs locaux ; il avait trouvé dans chaque ville un correspondant zélé et il se vantait d'avoir, par son action personnelle, converti à la politique d'apaisement soutenue par Harley un grand nombre de provinciaux trompés par les haut-volants. Il était fier de l'œuvre accomplie et se sentait plus fort et mieux armé que jamais pour la lutte entreprise contre la tyrannie et l'oppression. Comme le bruit de sa prétendue arrestation et de sa fuite continuait à courir, il publia dans la *Revue* (25) une note dans laquelle il dénonçait à l'indignation publique les manœuvres déloyales dont il avait été victime « lorsqu'il voyageait en province pour affaires », et offrait la somme de 20 livres à celui qui lui donnerait avec certitude les noms des rédacteurs des *Lettres de Nouvelles* qui contenaient des paragraphes destinés à lui nuire. Puis, pour démentir par sa présence les rumeurs calomnieuses qui circulaient sur son compte, il se montra le plus possible en public, faisant ainsi constater aux habitants de Londres qu'il ne s'était pas enfui et n'était pas

(24) *Ibid.* (lettre du 28 sept.).

(25) 4 nov. 1704.

sous le coup d'un mandat d'arrêt : cette obligation qu'il s'imposa lui-même l'empêcha d'aller voir son correspondant de Shrewsbury qui sollicitait sa visite pour organiser la vente de ses journaux et de ses pamphlets (26). Il s'était d'ailleurs trop surmené pendant toute l'année et tomba malade au cours de l'hiver (27). Il en résulta quelque perturbation dans la publication de la *Revue* et de son supplément. Heureusement, De Foe avait toujours un stock d'articles tout prêts qu'il sortait, en cas de nécessité, du fond de ses tiroirs.

III

Dès qu'il fut remis, De Foe continua plus vigoureusement que jamais sa propagande en faveur des modérés. Les élections générales eurent lieu en mai 1705. Comme un bon général, Daniel se porta aux points les plus menacés de la ligne de bataille. De toutes les villes d'Angleterre, Coventry était celle où les passions politiques étaient les plus violentes : les haut-volants y étaient en majorité et falsifiaient les scrutins. Chargé par Harley d'une enquête approfondie, De Foe se rendit sur place : il assista aux scènes de tumulte et d'émeutes qui marquèrent les élections, il fut témoin de tentatives de corruption et d'intimidation, que le désordre des registres et la complaisance des magistrats tories rendaient très faciles. A son retour, il dénonça ces « scandales » à Harley et y consacra un numéro de la *Revue* (28) ; dans la suite, il y revint souvent, et cita Coventry comme exemple de ce que deviendraient les libertés anglaises si le parti de la Haute Eglise prenait le pouvoir.

La belle saison était enfin venue : l'appel des grandes routes ensoleillées devenait impérieux. Daniel désirait quitter Londres ; depuis plusieurs semaines il recherchait en vain l'auteur d'un pamphlet séditieux qui avait fait grand bruit, le *Mémorial de la Haute Eglise*, et cette besogne ingrate ne lui valait ni honneur, ni profit, mais un redoublement d'attaques sournoises de la part des grands chefs tories (29). En outre, Mrs De

(26) Lettre datée du 11 octobre (signalée par Lee, I, 98).

(27) *Review*, 6 janv. 1705.

(28) *Review* : II, 134-5.

(29) *Hist. Mss. Comm. Rep.*, XV, 4. Lettre du 10 juillet 1705.

Foe réclamait de l'argent pour le ménage : Daniel obtint de Harley la permission d'organiser une seconde tournée de propagande en province ; il dressa par écrit une liste des papiers qui lui seraient nécessaires pour mener à bonne fin sa nouvelle entreprise ; il les obtint sans trop de difficulté (30). Le 16 juillet, accompagné de son fidèle ami Hurst qui, cette fois, s'était muni d'un congé régulier, il montait à cheval et franchissait la barrière du Temple (31). Enivré d'espace, il parcourut au grand galop les vingt premiers milles, qu'il connaissait par cœur, de la grand'route d'Exeter. *Westward Ho !* On eût dit qu'il voulait rejoindre le soleil dans sa course. Il partait avec mission de dresser une carte politique de la région occidentale de l'Angleterre, rude tâche en vérité, car le plus redoutable ennemi du gouvernement, Sir Edward Seymour, avait transformé les comtés de l'Ouest en un fief électoral pour lui et ses partisans.

De Foe commença son enquête à Brentford (32), où il obtint des renseignements qui lui permirent de dresser la liste complète des juges de paix en fonctions dans le comté de Middlesex. Il passa rapidement à travers les villes de Reading et Newbury, et le 18, il était déjà rendu à Salisbury, la cité de Burnet, le grand évêque whig : les élections récentes y avaient été très tumultueuses, et De Foe entreprit de recueillir à ce sujet des renseignements précis. Il continua son voyage sur Blandford et Dorchester, dont les habitants le stupéfièrent par leur apathie et leur indifférence ; il assista même dans cette ville à ce spectacle extraordinaire : un prêtre anglican qui prenait le thé avec un ministre dissident.

C'est à Weymouth, où De Foe arriva le 22, que les difficultés commencèrent. Il se faisait adresser ses lettres sous un faux nom, Alexandre Goldsmith (33), ou bien sous le nom de Hurst, son compagnon, chez des amis sûrs qu'il avait déjà dans les principales villes de l'Ouest. A Weymouth, cet ami s'appelait le

(30) *Hist. Mss. Comm.*, *op. cit.* Memoranda : June.

(31) Voir pour tout ce chapitre : *An abstract of my Journey, with Casual Observations on Public Affairs*, envoyé par De Foe à Harley, le 27 octobre 1705. (*Hist. Mss. Comm. Op. cit.*)

(32) Voir pour toute cette partie du voyage les lettres envoyées par De Foe à Harley, le 30 juillet, de Crediton ; le 14 août de Tiverton ; et le 10 sept., de Kidderminster.

(33) Par exemple : Alex. GOLDSMITH C/O Rev. Mr. Josiah EVELEIGH at Mr Francis BERE, merchant in Tiverton.

capitaine Turner ; mais il était absent à ce moment, et, par méprise, les lettres destinées à De Foe furent remises au capitaine d'un corsaire de Guernesey, nommé lui aussi Turner. Celui-ci ouvrit les lettres, qui venaient du ministère et étaient en chiffre ; n'y comprenant rien, il chercha dans toute la ville quelqu'un pour les lui lire. Enfin, de guerre lasse, il les rendit à leur légitime possesseur, l'autre Turner, qui, à son tour, les donna à De Foe quand celui-ci traversa Weymouth. Mais cette affaire avait fait sensation : le maire de Weymouth flaira un dangereux complot ; il fit comparaître devant lui l'ignorant capitaine de corsaire, dont les explications embrouillées confirmèrent ses soupçons. Il fit interroger par les juges toutes les personnes auxquelles De Foe avait parlé lors de son passage à Weymouth, mais on ne put rien retenir contre elles. Néanmoins le bruit se répandit partout qu'un dangereux conspirateur parcourait la région, et les tories se tinrent sur leurs gardes.

Cependant De Foe et Hurst, auxquels pour quelques jours s'était joint le capitaine Turner, avaient tranquillement continué leur route et visité Lyme, Honiton et Exeter. Prenant cette dernière ville comme port d'attache, De Foe, guidé par un ministre dissident de ses amis, fit un long circuit dans l'intérieur des terres. Fatigué par la chaleur, il resta deux jours à Crediton : les haut-volants d'Exeter le crurent parti pour de bon, et reprirent courage. Ils proclamèrent bien haut que le redoutable pamphlétaire avait fui devant eux, et un des conseillers municipaux de la cité dit qu'il regrettait de ne pas l'avoir fait enrôler de force dans un régiment d'infanterie. Mais, le 31 juillet, De Foe reparut, tout souriant, à Exeter : et par bravade il se promena dans tous les lieux fréquentés, la « parade » près de l'église et l'allée aux boules ; il affecta de se montrer au café en compagnie des notabilités de la ville. Ensuite, comme partout ailleurs, il mena une enquête discrète sur les opinions des habitants et distribua des tracts en faveur de la politique d'apaisement. Puis, sans se presser, il continua sa tournée.

À Dartmouth se place un incident de voyage dont, vingt ans plus tard, De Foe évoqua le souvenir avec complaisance (34). Il signala aux pêcheurs de ce petit port l'apparition dans la baie d'un banc de pilchards, et ces poissons lui fournirent un

(34) *Tour through Great Britain*, I, 3.

bon dîner qui lui revint en tout à un penny et demi; le lendemain, pour son déjeuner, il acheta six pence un gros homard qui lui aurait coûté au moins trois shillings à Londres. Il se serait attardé avec joie dans ce pays de cocagne, mais le devoir lui commandait de poursuivre sa route vers Plymouth, où il arriva le 4 août. La nuit de son arrivée, une violente tempête dispersa et détruisit une flotte de quatorze navires à l'ancre dans le port : son cœur de commerçant saigna à cette vue, car ces navires chargés de marchandises, revenaient des Barbades (35). Mais il n'avait pas le loisir de s'apitoyer longuement sur ce malheur : il lui fallait sans relâche mener son enquête et faire sa propagande. Sans s'arrêter, il poussa vers l'Ouest, s'intéressant, au passage, aux nombreux vestiges laissés par le grand ouragan de novembre 1703 (36). Il alla jusqu'à Liskeard et Bodmin, mais, faute de temps, ne put visiter à l'extrême pointe de la Cornouaille les quelques bourgs qui envoyaient des représentants à la Chambre des Communes (37).

Tandis que De Foe parcourait ainsi méthodiquement le Devonshire, les haut-volants agissaient contre lui : ils remontrèrent au Grand Jury du comté que ce voyageur étrange répandait dans la région des libelles séditieux. Après mûres réflexions, le juge de paix de Crediton, nommé Hugh Stafford, lança contre De Foe un mandat d'amener (38) et se présenta lui-même pour l'arrêter chez le ministre dissident de la ville. Or De Foe avait quitté Crediton depuis plus d'une semaine et il était en train de visiter Launceston Stafford envoya alors dans toutes les directions des copies de son mandat d'arrêt, et à Bideford, De Foe fut mené devant le juge : celui-ci, heureusement, était un de ses amis et se hâta de le soustraire à la fureur des tories de l'endroit. Désireux de couper court à cette persécution, De Foe fit enfin le geste qu'il avait résolu de ne faire qu'à la dernière extrémité : il montra le laissez-passer qu'Harley lui avait remis et put ainsi imposer silence aux

(35) *Tour*, etc., *ibid.*

(36) Cf. *supra*, ch. VII, 2.

(37) Pourtant, dans le *Tour*, il raconte qu'il vit à cette époque, du haut du cap Lizard, un combat naval entre des bateaux français et anglais : en réalité, ceci lui avait été raconté par son beau-frère Robert Davis. Il faut toujours contrôler les dires de De Foe avant de les admettre : ainsi, quoiqu'il le prétende, il n'alla jamais aux îles Sorlingues.

(38) On en trouvera le texte dans les *Hist. Mss. Comm. Rep.* (op. cit.).

haut-volants. Ceux-ci se vengèrent en organisant à Barnstaple une violente manifestation, mais il en fut averti, et, par prudence, évita de passer par ce bourg (39). Un peu découragé par ces anicroches, il écrivit le 14 août à Harley pour réclamer de l'argent et se plaindre d'être traqué partout comme une bête féroce; à l'appui de ses dires il joignit une copie du mandat d'arrêt lancé par Stafford. Par le même courrier, il envoya à ce dernier une lettre fort cavalière, remplie de formules insolentes et de menaces à peine déguisées (40). Stafford en fut tout éberlué et manifesta une légère inquiétude : il fit faire un supplément d'enquête qui prouva que De Foe, dans ses conversations, traitait d'ivrognes et d'incapables les membres tories du Parlement, et avait dans toutes les villes de la région de longs colloques secrets avec les ministres non-conformistes. Stafford se décida alors, le 27 août, à envoyer à Sir Charles Hedges, collègue de Harley au ministère, une lettre où il exposait les résultats de son enquête et demandait des instructions : il ne reçut probablement aucune réponse; où, s'il en eut une, ce fut sans doute un blâme pour son zèle intempestif.

Il y avait d'ailleurs longtemps que De Foe avait quitté le Devonshire. Il avait rapidement traversé les villes de Taunton et de Bridgewater, qui lui rappelaient les jours néfastes de l'insurrection de Monmouth (41). Le 16 août, il était à Bristol, où il ne fit que passer et le surlendemain, comme tout Anglais de qualité, il prenait les eaux à Bath. Ces bains, célèbres dans tout le royaume, le déçurent, et il porta sur l'installation thermale de la cité un jugement très sévère : « On se croirait dans une prison, plutôt que dans un lieu de divertissement ; c'est à peine si la compagnie a la place de converser loin du fumet de ses propres excréments, et la ville elle-même, sans exagération, pue comme une fosse d'aisances publique (42) ». C'est là qu'il avait donné rendez-vous à son beau-frère, Robert Davis, car Hurst, son fidèle compagnon, était au bout de son congé et devait rejoindre son poste à Londres. Davis n'était

(39) Cf. deux pamphlets du temps *A Great Noise about Nothing*, et *An Answer to the Great Noise about Nothing, or, a Noise about Something*. (Ce dernier, en vers.)

(40) *P. R. O.-S. P. dom. Anne, bundle 6* (documents inédits).

(41) Cf. *supra*, ch. III, 2.

(42) *Tour through Great Britain*, III, 1.

pas encore arrivé, et De Foe, qui détestait l'oisiveté et goûtait médiocrement les charmes de la malpropre ville d'eaux, fit un voyage d'exploration, qui dura une semaine, dans toutes les petites villes voisines. Le 25 août, il était de retour à Bath : toujours pas de Davis. Il se rendit alors à Bristol, grande ville commerçante, le second port de l'Angleterre, où il se plaisait presque autant qu'à Londres ; il y resta quatre jours au cours desquels il fit ses enquêtes habituelles sur les opinions politiques des principaux habitants. Enfin le 30, il retourna à Bath où il trouva son beau-frère, qui lui apportait de la part de Harley des encouragements et l'argent nécessaire pour continuer sa tournée de propagande.

Le temps était toujours beau, et Daniel résolut de parcourir les comtés du Nord et du Centre. Il avait maintenant un compagnon de route en qui il avait toute confiance. Hurst n'était pas au courant de la mission qu'il remplissait, tandis que Davis connaissait par le menu les relations secrètes que Harley entretenait avec Daniel. De plus, les deux beaux-frères éprouvaient l'un pour l'autre une réelle sympathie, fondée sur une similitude de goûts et de caractère. Davis était un homme intelligent, adroit et fidèle : on ne pouvait lui reprocher que d'être parfois un peu distrait (43). Comme Daniel, il aimait élaborer de grands projets souvent irréalisables. Grâce à son talent d'inventeur et à son habileté pratique, il avait construit un ingénieux appareil de scaphandrier : il avait expérimenté lui-même son appareil en septembre 1704, au cap Lizard, devant un groupe enthousiaste de notables citoyens. Mais sa femme, Elizabeth, effrayée du danger couru, lui avait fait promettre de ne jamais recommencer, et Davis, en mari obéissant, avait abandonné à regret l'espoir de repêcher les trésors fabuleux enfouis dans la mer. Plus tard, il vendit son scaphandre et s'établit à Leith comme constructeur de navires ; sa vie fut sans gloire, mais exempte de soucis (44) ; il ne connut pas la célébrité, mais il ignora le malheur, tandis qu'à Londres l'illustre Daniel, sans repos, sans relâche, devait lutter contre l'adversité et se défendre contre une meute furieuse d'ennemis.

(43) Il répétait parfois de travers ce que de grands personnages le chargeaient de dire à De Foe (cf. Lettre de De Foe à Halifax, 5 avril 1705).

(44) Voir pour tous ces détails concernant Davis la lettre qu'il adressa à E. Harley, le 20 octobre 1783 (*Hist. Mss. Comm.*, *Mss. of the Duke of Portland*, vol. V).

Le voyage de De Foe et de Davis dans le centre de l'Angleterre fut dépourvu d'incidents fâcheux. De Foe entrait dans des comtés où les dissidents étaient nombreux. Il fut bien accueilli dans toutes les villes où il passa, mais s'aperçut vite que ses amis n'ignoraient pas les vrais motifs de sa tournée ; lorsqu'il partit de Gloucester, le ministre non-conformiste chez lequel il avait logé le pria de présenter ses respects à Harley. Partout, on lui facilita son enquête, ce qui lui permit d'augmenter la longueur des étapes. Il traversa Tewkesbury, paisible ville d'ivrognes, Evesham, Worcester, fief du ministre Harley, où il ne s'arrêta pas. Le 5 septembre, il fit un crochet vers le bourg de Leominster, qui était représenté au parlement par Edward Harley (45), mais il se hâta de dire qu'il se rendait dans cette ville non pour enquêter sur les circonstances des élections récentes, mais simplement pour rendre visite à un quaker de ses amis.

Bientôt l'infatigable missionnaire passa dans les grandes cités puritaines à la lisière du pays de Galles ; sur la route, il contempla avec horreur et indignation les froides montagnes qui barraient l'horizon à l'Ouest, ces gros monstres allongés qui entravaient la circulation commerciale dans la libre Angleterre ; elles lui parurent même plus inhospitalières que les Alpes, dont il ne gardait plus qu'un souvenir assez vague (46). Le 12, il entrait déjà à Chester, mais les murailles pittoresques et les antiques logis l'intéressèrent beaucoup moins que les opinions des magistrats du comté. Il parcourut ensuite la péninsule du Wirral et prit le bac à destination de Liverpool. Comme la marée était basse, il dut achever la traversée de la Mersey à califourchon sur les épaules d'un rude paysan du Lancashire ; le trot inégal de celui-ci était de nature à faire regretter le cheval aux réactions les plus dures (47). Daniel resta trois jours à Liverpool et il employa la seconde quinzaine de septembre à visiter les nouvelles villes industrielles de la région : Warrington, Manchester, Bolton, Rochdale, Halifax, Leeds, Wakefield et Sheffield. De création récente, ces villes n'étaient pas de membres au Parlement, ce qui, insinua De Foe, rend leurs habitants beaucoup plus paisibles

(45) Frère du ministre.

(46) *Tour*, II, 3. Cf. *supra*, chap. II, 2.

(47) *Tour*, III, 3.

et plus agréables de rapports que ceux des autres cités. Son enquête politique ne lui prit guère de temps, et il profita de son passage pour étudier dans le district les questions économiques, et sans doute aussi pour conclure quelques marchés avantageux, car le démon de la spéculation commerciale ne l'avait jamais quitté.

Dans les premiers jours d'octobre, De Foe, toujours accompagné de son beau-frère, reprit la direction de Londres. Il traversa Nottingham et Leicester, villes déchirées par les luttes de parti, puis Coventry où il prit des informations supplémentaires sur les scandales électoraux récents. Dans toutes les localités où il passait, il notait soigneusement les noms des haut-volants les plus fanatiques, et recueillait sur le compte des prêtres anglicans les petites histoires scandaleuses que racontaient leurs confrères, les ministres dissidents. Le 16 octobre, il visitait Northampton : l'automne était superbe, les routes étaient restées sèches; il eût été dommage de ne pas profiter des derniers beaux jours pour continuer un service actif. De Foe décida de retourner dans les comtés de l'Est pour y faire un supplément d'enquête et encourager ses correspondants. Il se rendit à Cambridge et à Bury, puis revint à Cambridge le 28 octobre, pour rencontrer des amis venus de Londres et traiter avec eux d'affaires commerciales. Ensuite, dans le but de rapporter à Harley des nouvelles toutes fraîches, il inspecta, sans se presser, les villes du Suffolk et de l'Essex qu'il connaissait déjà fort bien : Sudbury, Colchester, Chelmsford. Enfin, le 6 novembre 1705, les habitants de Londres virent deux cavaliers couverts de poussière franchir la porte d'Aldgate et, la joie sur le visage, disparaître dans les ruelles sombres de la Cité (48). Daniel pouvait être fier de son œuvre : sa grande randonnée de onze cents milles sur les grandes routes n'avait pas été inutile. Il avait dressé une carte politique à peu près complète du pays : Harley connaîtrait, grâce à lui, ceux sur qui il pouvait compter en province, ceux qu'il pourrait acheter, et enfin ceux qu'il fallait combattre. Daniel n'avait pas non plus négligé ses propres affaires : maintes fois, dans les tavernes des petites villes, assis devant une bouteille de vin, il avait

(48) Toute sa mission étant secrète, De Foe y fit peu allusion dans ses récits. Toutefois dans la *Review* (II, 221-2, 301-4 et 373-80) il fit allusion aux persécutions dont il avait été l'objet dans le Devonshire.

vanté la supériorité de la *Revue* sur les autres gazettes du temps, et recruté de nombreux abonnés (49); en outre, toujours à l'affût des bonnes occasions, il avait trouvé moyen de spéculer sur les étoffes de laine et de coton. Mais il y avait plus : au cours de son long voyage, il avait beaucoup vu, il avait beaucoup retenu. Il revenait riche d'expérience et mûri par les épreuves. Il avait accumulé les connaissances pratiques dont il devait plus tard se servir pour composer sans effort les œuvres qui lui ont permis de vivre dans la mémoire des hommes : ses romans.

(49) *Review*, II, 380

CHAPITRE IX

« J'ai rendu un service signalé, pour lequel
j'ai couru autant de risques qu'un grenadier
sur une contrescarpe. »

DE FOE, *Appeal*.

L'union de l'Angleterre et de l'Ecosse

I. De Foe tient tête à une meute d'ennemis. — II. Premier séjour
de De Foe en Ecosse.

I

Après ces fatigantes, mais fructueuses tournées, De Foe aspira au repos. Il désirait maintenant obtenir un poste stable, bien rémunéré, qui lui laissât assez de temps pour se livrer à des travaux personnels (1). Son vœu, hélas, ne devait jamais se réaliser. Engagé dans des luttes politiques sans trêve ni merci, Daniel ne put pas jouir d'un instant de répit, d'une minute de quiétude. Son activité tenait du prodige : il faisait du commerce quand l'occasion s'en présentait, rédigeait seul un journal, publiait des pamphlets (2), et se défendait avec courage contre des adversaires qui l'attaquaient sournoisement lorsqu'il était à Londres, et le calomniaient ouvertement quand il voyageait en province : il était, du reste, étonné le premier de ces attaques, ou tout au moins, il feignait de l'être. Sans relâche, il prêchait la Paix et l'Union dans des articles et des brochures qui ressemblaient fort à des sermons : « Suivez-le à l'odeur de ses bribes d'Ecriture Sainte », disaient ses

(1) Cf. *Robinson Crusoe*, 3rd part, p. 9.

(2) Cf. notre *Liste des œuvres de De Foe* (Appendice I).

confrères, « car M. Fo le mercier et M. Fo le prédicateur sont une seule et même personne (3) ». Les jacobites et les haut-volants constituaient le groupe le plus acharné de ses adversaires : rien de plus naturel, ils étaient toutes les semaines pris violemment à partie par la *Revue*. Un de leurs meilleurs journalistes, nommé Browne, résolut de combattre l'influence de cette « néfaste » gazette : en mai 1705, il lança un journal satirique, *La Revue passée en revue* (4), où il ridiculisait les articles de De Foe. Celui-ci, fort ennuyé, fit intervenir Harley ; Browne fut poursuivi sous un prétexte quelconque, les exemplaires de son journal furent saisis au fur et à mesure de leur publication ; bref, au bout du septième numéro, il abandonna la lutte. Et cette « diablesse de *Revue* » continuait sa marche triomphale, modifiant à son gré les opinions du petit peuple de la Cité ! Les haut-volants eurent alors recours à l'action directe : ils volèrent la *Revue* dans les cafés pour empêcher qu'elle ne fût lue, puis ils achetèrent aux crieurs de journaux tout leur paquet de *Revue* pour le détruire et empêcher ainsi le poison de la politique antijacobite de se répandre dans le public (5). De Foe fut obligé de créer à Londres de nombreux dépôts et de s'assurer qu'ils étaient toujours bien approvisionnés : car il tenait plus encore à la diffusion de ses idées qu'à la vente rapide de ses œuvres.

Détesté par les haut-volants, De Foe était non moins honni des whigs. Les premiers le traitaient de « républicain », « tête ronde », « homme de la cinquième monarchie (6) », tandis que les derniers l'accusaient d'être un jacobite à la solde de la France. L'unanimité des partis extrêmes contre sa personne l'affermissait dans ses opinions : il se sentait sûr de défendre la politique du bon sens, la politique raisonnable du juste milieu, aussi longtemps que les énergumènes whigs et tories fulmineraient contre lui (7). Les attaques les plus violentes, tant qu'il ne fut question que de doctrines, ne l'émurent point, et il répondit toujours avec un calme exaspérant, posant tantôt au martyr, tantôt au lutteur intrépide.

(3) *The Shortest Way... with its... explanation considered* (1703).

(4) *The Reviewer reviewed*.

(5) *Review*, III, 104.

(6) Secte de puritains qui annonçaient une « cinquième monarchie universelle » (*Daniel*, II) qui durerait mille ans avec le Christ comme roi.

(7) *Review*, I, préf.

Les envahissements continuels de sa propriété littéraire le laissaient moins indifférent : il n'admettait pas qu'on anutilât ses textes ni qu'on le frustrât du bénéfice qu'il pouvait légitimement recueillir de ses efforts poétiques. Dès le mois de septembre 1704, il avait annoncé la publication de la grande dissertation en vers, *Jure Divino*, qu'il avait commencée à Newgate : mais, comme il se méfiait des libraires, il avait décidé d'être son propre éditeur et avait ouvert lui-même une souscription. Les libraires furent prompts à se venger : ils menacèrent De Foe de faire saisir son livre pour raisons politiques, ce qui en retarda la publication pendant un an ; puis ils répandirent parmi les souscripteurs le bruit que De Foe avait empoché leur argent et ne leur donnerait rien en échange (8). Mais, après les élections de mai 1705 et l'augmentation de pouvoir qu'elles conférèrent à Harley, De Foe reprit confiance. A son retour à Londres, après sa longue tournée dans les comtés de l'Ouest et du Centre, il fit imprimer *Jure Divino*. Le libraire Bragg corrompit l'imprimeur, se fit passer les premières épreuves de l'ouvrage et publia aussitôt, à bas prix, une édition mutilée et incorrecte, qui sur la première page comportait cette audacieuse mention : « Vendu au bénéfice de l'auteur ». Bragg ne retira d'ailleurs pas tout le profit qu'il escomptait de sa manœuvre déloyale : d'autres imprimeurs « pirates » se servirent de son édition pour lancer douze petites brochures à un penny, qui contenaient chacune un des chants du poème, et furent vendues avec succès dans les rues. De Foe, furieux et indigné, vit ainsi s'évanouir tout espoir de gros bénéfices. Heureusement pour lui, il n'avait fait imprimer que le nombre exact d'exemplaires déjà souscrits : de sorte qu'il ne perdit pas d'argent (9).

Il avait un défaut à sa cuirasse et ses ennemis parvinrent à le découvrir. Dans les premiers mois de l'année 1706, un projet de loi destiné à améliorer le sort des banqueroutiers fut présenté au Parlement : De Foe avait certainement contribué à l'élaborer (10). Plusieurs membres de la Chambre des Communes annoncèrent alors l'intention de s'opposer au vote du projet, parce que le directeur de la *Revue* profiterait des dis-

(8) - Ce genre d'escroquerie était fréquent à cette époque.

(9) Voir pour tout ceci la préface de *Jure Divino*, et *Review*, I, 251 et III, 360.

(10) *Review*, III, 205, 366 et *Mist's Journal*, 28 déc. 1717.

positions nouvelles. Harley voulait que la loi fut adoptée : à son instigation, pendant la discussion des articles, De Foe se tint caché dans la tribune réservée aux Lords, prêt à intervenir en cas de besoin pour déclarer qu'il acceptait d'être exclu des mesures de clémence proposées (11). La loi fut votée. Dans la *Revue*, De Foe se moqua des gens qui, pour des haines personnelles, s'opposaient aux lois d'humanité et de justice. Son article lui attira des promesses de coups de canne : de telles menaces ne l'émouvaient guère. Dans ses promenades, il ne brandissait pas comme son confrère whig Tutchin une énorme matraque : il n'avait qu'une petite badine, mais son air résolu et sa carrure imposante faisaient reculer les assommeurs à gages (12).

Malheureusement, ses adversaires avaient été mis en éveil par la loi récente : ils s'étaient souvenus des vieilles dettes que De Foe n'avait pas complètement acquittées. Ils le firent harasser par d'anciens créanciers, et même des individus porteurs de fausses créances (13). Au cours des mois d'été (1706), il manqua fréquemment les services religieux pour ne pas être suivi et insulté par des gens qui guettaient son passage. Chaque jour il recevait des billets de menaces et d'invectives. Bientôt, il n'osa plus sortir, sauf les jours de réjouissances publiques, où il pouvait se perdre dans la foule (14). Son sort devint intolérable. Pour comble de malheur, il n'avait pu, depuis quelque temps, être reçu par Harley, trop occupé par les intrigues de Cour. Le 6 mai, il lui envoya enfin une lettre désespérée : il n'avait, plaidait-il, plus d'argent pour payer ses correspondants de province ; son œuvre s'en allait à vau-l'eau ; il ne pouvait plus travailler en paix pour le bien de l'Etat ; qu'étaient devenues les promesses de poste régulier qu'on lui avait faites ? demandait-il avec amertume. « Pour éviter la catastrophe qui me menace, il suffirait de m'avancer deux ou trois cents livres qui me permettraient de tenter un arrangement provisoire avec mes créanciers : je suis prêt, pour mériter cette faveur, à repartir quelque part en mission ; ou alors, que

(11) *Review*, III, 98-119.

(12) *Review*, II, 213-4.

(13) Cf. lettre à Harley du 6 mai 1706 (*Hist. Mss. Comm. Rep.* XV, 4).

(14) Par exemple lors du *Te Deum* qu'il nous a décrit dans le troisième vol. de *Robinson Crusoe*.

l'on m'autorise à me réfugier dans un coin du palais de Whitehall où jamais on n'osera venir me chercher ! Je suis au courant d'un grand complot contre le ministère », ajoutait-il avec ruse en terminant sa supplique, « et j'espère bien arriver à le déjouer ».

Harley comprit la gravité de la situation : il ne fallait pas que De Foe fût complètement discrédité aux yeux du public, si l'on voulait que sa propagande en faveur du ministère restât efficace. Déjà les haut-volants, prenant leurs désirs pour des réalités, annonçaient que le directeur de la *Revue* avait été écroué à Newgate; où quelques bonnes âmes crédules se rendirent pour le voir. Harley fournit à De Foe l'aide pécuniaire demandée : il prévoyait que les affaires d'Ecosse allaient nécessiter l'envoi d'un émissaire dévoué. Après des scènes violentes, au cours desquelles il eut à se débattre contre des hommes de loi malhonnêtes et des créanciers impitoyables, De Foe réussit à se libérer de ses anciennes dettes. Le 23 août 1706, ses affaires furent définitivement réglées à la satisfaction de tous (15) mais pendant de longues années encore, ses ennemis continuèrent à lui reprocher « sa banqueroute frauduleuse, sa malhonnêteté commerciale », et même l'accusèrent d'avoir dissimulé ses revenus exacts aux commissaires chargés, selon la loi nouvelle, d'enquêter sur l'état de sa fortune (16).

S'il n'avait eu qu'à faire front contre ses ennemis à Londres, De Foe aurait estimé que sa tâche était rude, sans pourtant dépasser ses forces : mais il lui fallait encore combattre avec énergie la campagne de calomnies menée contre lui en province par les *Lettres de nouvelles*, publications manuscrites qui échappaient à toute censure. Heureusement, il avait dans les grandes villes de zélés champions pour prendre sa défense. Son correspondant à Norwich, Fransham, entretenait avec lui, entre 1704 et 1707, une correspondance suivie (17). Fransham se chargeait de la vente de la *Revue* et des pamphlets de De Foe dans la région, et il signalait à l'auteur la manière dont ses œuvres étaient accueillies : ce fut lui qui chercha à Norwich des souscripteurs pour *Jure Divino*, et il se donna beaucoup de

(15) Voir pour tout ceci les lettres envoyées à Harley les 6 mai, 21 mai et 23 août 1706.

(16) *Review*, III, 575-6.

(17) *Notes and Queries*, 3 avril 1875, publie cette correspondance (10 lettres)

peine, car ses concitoyens avaient eu les oreilles rebattues de récits démontrant la malhonnêteté de De Foe. En retour, De Foe fournissait à Fransham des arguments qui prouvaient sa parfaite honnêteté ; il le tenait au courant des intrigues politiques du jour, de telle sorte que Fransham, mieux informé que les tories de Norwich, pouvait répandre avant eux les nouvelles récentes, qu'il présentait, comme il sied, de la manière la plus favorable au ministère. Enfin, De Foe s'occupait de placer dans les journaux les productions, en prose et en vers, de son correspondant, et recevait avec plaisir les citoyens de Norwich que Fransham lui recommandait. En décembre 1707, Fransham vint à Londres, où, avec l'appui de De Foe, il espérait faire fortune : il ne réussit probablement pas au gré de ses desirs, car, en 1722, nous le retrouvons à Norwich, implorant, pour vivre, une place de bedeau à la cathédrale (18). Par son intermédiaire, De Foe s'était créé à Norwich un cercle d'amis, et c'est sans doute grâce à eux que son second fils, Benjamin, put s'établir comme commerçant dans la localité et épouser, le 22 septembre 1718, l'héritière de riches négociants, nommée Hannah Coates (19).

Débordé d'ouvrage, rédigeant seul la *Revue*, répondant seul aux lettres de ses correspondants, se lançant dans de nouvelles spéculations commerciales, élaborant avec Harley des projets de lois, De Foe trouva encore, au cours des années 1705 et 1706, le temps de composer plusieurs poèmes et pamphlets de circonstance, et d'écrire une longue satire politique en prose : *Le Consolidateur, ou mémoires de diverses transactions du monde lunaire*. Ce long ouvrage, rédigé trop vite et par suite assez confus (20), contient des pages fort amusantes, d'un humour à la fois léger et mordant. Retrçant à sa guise l'histoire de l'Angleterre depuis la Restauration de 1660, en insistant surtout sur les débuts du règne d'Anne, réfutant et ridiculisant au passage le *Conte du Tonneau*, de Swift (21), exposant avec esprit l'affaire de *La plus courte voye*, De Foe montrait à chaque page les dangers des divisions politiques et religieuses, et

(18) *P. R. O.-S. P. dom George I* : entry-book 253 (détail nouveau).

(19) Ils eurent un fils, nommé Benjamin, baptisé le 6 juin 1719 dans la Chapelle Octogonale de Norwich. (*Notes and Queries*, 4 juin 1887).

(20) Ainsi la description du Consolidateur, machine volante qui représente le Parlement anglais, est parfois incohérente.

(21) Cf. *Defoe and Swift* par W. van MAAREN (*English Studies*, juin 1921).

concluait en prônant la politique de paix et d'union et en vouant à l'exécration du peuple les énergomènes de tous les partis. Mieux composé et débarrassé des longueurs et des digressions, ce livre serait un chef-d'œuvre : tel qu'il est, il eut beaucoup de succès dans le public lettré (22). Pour nous, il présente un intérêt tout particulier : la description des appareils étranges que l'on trouve dans la lune — tels que le « cogitateur », machine à faire penser — a visiblement influencé Swift lorsqu'il conçut la troisième partie des *Voyages de Gulliver* (23).

À ses qualités d'écrivain, De Foe joignait celle du reporter : il était toujours à l'affût des nouvelles qui pouvaient passionner la foule anglaise. Ainsi, au début de l'année 1706, il se rendit à Canterbury pour mener une enquête sur une histoire de fantômes qui lui avait été signalée par un de ses vieux amis du Kent (24). Vite, voilà De Foe en quête, interviewant les gens, notant avec minutie les plus petits détails, reconstituant peu à peu l'histoire et la dégageant des bavardages. Rentré à Londres, il met en œuvre ses notes et rédige un récit qui obtient un succès extraordinaire (25). C'est la fameuse *Apparition de Mrs Veal* que Walter Scott admira comme inventée de toutes pièces, alors qu'en réalité elle est le résultat d'un habile reportage (26).

Surmené de travail, sans cesse insulté, vilipendé, traîné dans la boue, De Foe sut presque toujours dominer ses nerfs. C'est miracle que la mauvaise foi de ses adversaires ne l'ait pas aigri ; c'est miracle aussi que dans la discussion il ait pu maîtriser des mouvements de colère. Toutefois, il ne pardonnait pas à ceux qui attaquaient sa vie privée : « On dit partout : De Foe est un ivrogne : or je défie tout le monde de réussir à préciser l'heure, l'endroit et la circonstance de ma soulerie... je reconnais que jamais je ne vois mener un criminel au gibet sans penser qu'autant que lui j'ai mérité la mort : ne suis-je pas un

(22) Plusieurs passages, réimprimés sur des feuilles volantes, furent vendus par des libraires « pirates » sous les titres : *A Journey to the World in the Moon* ; *A second and more Strange Journey, etc* ; *A Letter from the Man in the Moon*.

(23) Signalons, comme autre invention amusante, le concionazimir, sorte de « tambour ecclésiastique » battu par les prêtres de la Haute Eglise en cas de danger.

(24) Peut-être un des cinq gentilshommes de la Pétition.

(25) Il fut réimprimé en tête de plusieurs éditions d'un livre pieux de DRELINCOURT : *De la Crainte de la Mort* (cf. Lee, p. 217-9).

(26) Ceci fut définitivement démontré par G. A. AITKEN dans un article de la *Nineteenth Century Review* (janv. 1895).

misérable sans reconnaissance pour un Créateur plein de miséricorde et de bonté, un rebelle à ses Commandements Sacrés, un contempteur de sa Grâce Souveraine... Comment pourrais-je dire que je suis innocent ? Mais quant à être ivrogne, débauché ou blasphémateur... je me vante d'être exempt de ces vices, et je proclame hautement que personne ne pourrait démontrer ma culpabilité (27) ». De Foe répondit sur le même ton, à la fois humble et hautain, à Lord Haversham qui l'avait traité de « plumitif vil, mercenaire et prostitué » : tout en s'accusant personnellement de nombreux défauts, il insinua que les insultes rejaillissent souvent sur ceux qui les lancent, et que la paille de son œil pouvait fort bien avoir comme équivalent une énorme poutre dans l'œil du noble lord (28).

Sans doute, il arriva parfois à De Foe d'être pris d'accès de découragement : sa correspondance le prouve. Mais il ne le laissa jamais paraître dans ses écrits ; là, au contraire, il se vantait d'être l'objet de tant de haine, la cible de tant d'attaques furibondes ! Il énumérait avec une âpre satisfaction les assauts dirigés contre sa personne, depuis le jour où il s'était « embarqué sur la mer agitée des querelles nationales ». « En cherchant à amener le règne de la paix, écrivait-il, je me suis plongé dans des disputes innombrables ; beaucoup de gens, affolés par l'aiguillon de la vérité, ont juré ma perte... Je suis seul au monde, abandonné même par mes obligés. Je suis vendu, trahi par mes amis, insulté, trompé par des parents barbares et dénaturés, poursuivi en justice pour acquitter les dettes d'autrui... Je dois soutenir une nombreuse famille, et sans autre aide que ma propre activité, je me suis frayé un passage dans un océan de dettes et d'infortunes... Dans les prisons, les retraits cachées, les malheurs les plus divers, j'ai pourvu aux besoins des miens sans le secours de parents ou d'amis » (29). Un pareil plaidoyer est le pæan triomphal du vainqueur, ou le chant du juste qui domine l'iniquité. Mais... De Foe oubliait de mentionner son patron, Harley : ses ennemis n'osaient pas le lui rappeler de peur de mécontenter le puissant ministre

(27) *Review*, I, 382-3.

(28) *A Reply to a Pamphlet intituled The Lord Haversham's Vindication of his Speech* (1706).

(29) *A Reply to a Pamphlet, etc., op. cit.*

et d'être conduits à Newgate (30). Ainsi De Foe jouait sur le velours ; il n'y avait que trois ans qu'il s'était entendu condamner pour libelle, mais il ne s'en souvenait guère. Il avait pris la résolution de ne plus jamais combattre les gens en place, et maintenant il trouvait tout simple que l'on condamnât les écrivains qui s'opposaient à l'instauration de la paix Harleyenne.

II

Le projet d'union entre les royaumes d'Angleterre et d'Ecosse avait déjà été étudié par Guillaume III, qui s'en était longuement entretenu avec De Foe (31) : en envoyant celui-ci en Ecosse surveiller de près l'exécution du projet, Harley faisait un choix très heureux ; De Foe connaissait d'avance les difficultés de la question, et il était à même de donner de judicieux conseils aux commissaires de la reine. Le parlement écossais devait se réunir le 3 octobre 1706, et l'on prévoyait des séances orageuses. Le départ de De Foe fut décidé dès le début de septembre : il reçut de Harley la promesse formelle qu'à son retour il toucherait une pension régulière, et il fut admis à baiser la main de Sa Majesté, honneur qui le remplit d'un zèle ardent pour son travail (32). Il fit répandre dans son entourage le bruit qu'il se rendait en Ecosse pour régler des affaires personnelles (33) ; il s'équipa de neuf, et attendit les ordres de Harley ; ceux-ci tardant trop à venir, il écrivit le 13 septembre au ministre négligent pour se plaindre de n'avoir pas encore reçu d'instructions (34). Le temps pressait : il recommanda sa famille à ses protecteurs, donna les diverses adresses auxquelles on pourrait lui écrire, et le 14, se mit en route. La principale raison de sa hâte était son désir de faire du commerce dans plusieurs villes de son itinéraire. Il alla en Ecosse par le chemin des écoliers : quittant peu après son départ de Londres la route directe, il

(30) BROWNE : *A Dialogue between Church and No Church ; or a Rehearsal of the Review* (1706).

(31) DE FOE : *History of the Union*, introd. C'est ce livre que nous avons étudié pour la partie historique de ce chapitre.

(32) *Hist. Mss. Comm. Rep.* XV, 4 ; lettre du 13 septembre 1706.

(33) En 1709, dans son *Histoire de l'Union*, il répéta que c'était par simple curiosité et par amour de la science historique qu'il avait suivi les débats du parlement écossais

(34) Elles n'arrivèrent qu'à la fin du mois.

se rendit à Coventry, puis à la foire de Stourbridge, où il passa un jour plein. La pluie l'arrêta quarante-huit heures à Leicester : il en profita pour écrire à Harley (22 septembre). Son avance fut, pendant plusieurs étapes, très lente sur des terrains humides et friables qui gênaient considérablement la marche de son cheval. Lorsqu'il eut franchi la rivière Trent, à Nottingham, il trouva enfin un sol plus dur. Il fit un crochet dans la direction de Manchester, traversant ainsi la région du Peak dont les beautés naturelles lui parurent fort au-dessous de leur grande réputation : il avait vu tant de merveilles dans ses voyages sur le Continent (35) ! Le 30 septembre, il arriva à Newcastle et alla trouver aussitôt le maître de poste, nommé John Bell : celui-ci avait été chargé par Harley d'approvisionner De Foe en argent et en chevaux, et d'entretenir aussi un espion nommé Fearn qui Harley envoyait à Edimbourg à l'insu de De Foe ; le rusé ministre voulait en effet contrôler les dires de De Foe au moyen des rapports de Fearn. Bell ne savait pas encore exactement ce que De Foe, qui voyageait sous le nom de Goldsmith, allait faire en Ecosse, et De Foe se souciait peu de le lui apprendre. Mais le hasard voulut que De Foe fût obligé de rester quelques jours à Newcastle ; un des deux chevaux qu'il avait emmenés avec lui était fourbu, et il fallait en acheter un autre. Attablés devant des bouteilles de vin, Bell et De Foe passèrent le temps à converser, et Bell ne tarda pas à s'apercevoir que son interlocuteur n'était autre que le célèbre directeur de la *Revue*. Il écrivit, la semaine suivante, à Harley pour lui signaler le passage de De Foe dont il parlait avec la plus profonde admiration : le pauvre provincial avait été ébloui par la faconde et par l'esprit du grand écrivain de Londres (36) !

Le 2 octobre, à midi, De Foe remonta à cheval. Le soir même, il était à Morpeth. Il força les étapes de manière à ne pas arriver trop en retard à Edimbourg, où sa présence fut signalée, le 13, par le comte de Mar dans une lettre adressée à Sir David Nairne (37). De Foe envoya avec régularité à Harley de longs rapports sur la situation des partis en Ecosse, les intrigues des clans antiunionistes, et l'état d'esprit des milieux presbyté-

(35) *Tour through Great Britain*, III, 1, et *supra*, ch. II, 2.

(36) Lettre du 30 sept. et du 2 oct.

(37) *Rep. on the Mss. of the Earl of Mar* (1904).

riens où il était reçu. Le traité d'Union avait soulevé à Edimbourg une opposition violente, surtout de la part des jacobites. Les commissaires de la reine et leur suite furent menacés de mort : leur chef, le duc de Queensberry, eut peine à échapper aux coups de vingt-quatre jeunes patriotes écossais qui avaient juré par écrit de l'assassiner, et avaient signé leur serment de leur sang. Une émeute particulièrement violente éclata dans les derniers jours d'octobre (38). De Foe avait gardé la chambre pendant quelque temps à cause d'un fort rhume, et on le prévenait qu'il ferait mieux de ne pas se montrer dans les rues dès que la manifestation aurait commencé. Mais sa curiosité et son désir de promenade furent plus forts que sa raison. Il sortit en coche pour rendre visite à un ami : immédiatement reconnu comme étant un « chien d'Anglais », il fut poursuivi et eut beaucoup de mal à faire perdre sa trace. Par prudence, il ne quitta qu'à la nuit la maison de son ami et s'en revint en hâte chez lui. A peine rentré, il entendit le bruit de l'émeute dans la rue, mais il n'osa pas regarder trop souvent au dehors, car les manifestants lançaient des pierres à ceux qui les observaient, de peur que ceux-ci ne pussent les dévisager attentivement et témoigner plus tard contre eux en justice. Bientôt des espions apprirent à la populace que De Foe habitait la maison ; la populace manifesta sa fureur contre les fenêtres, mais heureusement se trompa d'étage. Peu après De Foe dut, sans pouvoir intervenir, assister à un combat qui se livrait dans la rue entre un gentilhomme anglais de sa connaissance et un groupe d'émeutiers qui voulaient l'assommer. Enfin la police vint disperser les manifestants et De Foe se félicita d'avoir échappé au péril ; sans tarder, il rédigea pour Harley un grand rapport dramatique sur ces graves événements et ne négligea pas de mentionner les dangers qu'il avait courus, ou aurait pu courir (39).

Dans l'ensemble, De Foe était satisfait de la marche des affaires : personnellement il avait réussi à s'insinuer dans tous les milieux, malgré la méfiance et la rudesse des Ecossais : « Ce sont des gens renfermés, réfractaires et farouches », écrivait-il à Harley (40), et dans toute sa correspondance il témoi-

(38) Cf. *History of the Union*. BURTON : *The History of Scotland*, VIII, pp. 142-5. Lettre de De Foe, 24 octobre.

(39) Les lettres de De Foe furent communiquées à Godolphin (*Mss. of the Marquis of Bath*, vol. I). Elles étaient adressées à un certain G. Mason, ou à Mrs De Foe.

(40) Lettre du 24 octobre.

gna d'une médiocre sympathie pour l'Ecosse et les Ecossais. Cela ne l'empêchait pas de déclarer en public qu'il adorait les Ecossais et avait même l'intention de se fixer définitivement en Ecosse, véritable pays de cocagne pour les Chrétiens selon le cœur de Dieu. Son rôle à Edimbourg était double : d'une part, il espionnait les journalistes locaux, surveillait les agitateurs dangereux et supprimait dans les imprimeries les pamphlets antiunionistes, et, d'autre part, il servait de conseiller technique aux délégués anglais (41) ; il fut convoqué par les commissions parlementaires (42) qui préparaient le futur régime douanier, et son avis, toujours écouté, fut généralement suivi. Le 4 novembre, date fatidique du débarquement de Guillaume d'Orange, sauveur des libertés anglaises, le premier article du traité d'Union fut adopté. L'augure était bon, et De Foe, tout en continuant à suivre de près les débats du parlement écossais, se consacra surtout à la propagande en faveur du ministère anglais.

Le 13 novembre, il confia à Harley les fortes craintes que lui inspirait la présence de nombreux Highlanders, tous hostiles au traité (43) : « Ce sont de formidables gaillards, écrivit-il, et je voudrais bien que Sa Majesté en eût 25.000 comme soldats à envoyer en Espagne, où ils trouveraient un peuple aussi orgueilleux et barbare qu'eux-mêmes ; ce sont tous des gentils-hommes ; ils ne veulent recevoir d'affront de personne et sont insolents au dernier point ; mais c'est vraiment bien drôle et bien grotesque de voir un homme en habit de montagnard, armé d'un sabre, d'un bouclier rond et d'un ou deux pistolets, un poignard à la ceinture et un grand bâton à la main, descendant la rue, raide et hautain comme un grand seigneur, et en même temps poussant une vache ». Il semblait que les patriotes écossais préparaient un dernier assaut contre le traité. Leur chef, Lord Belhaven, fit au parlement un discours grandiloquent où il racontait une vision prophétique des malheurs du Celte asservi au Saxon. Pour combattre l'effet de ce discours d'une haute tenue littéraire, imprimé et répandu à profusion dans le peuple, De Foe eut une fois de plus recours à l'arme

(41) Lettres du 5 et du 23 novembre.

(42) Il y retrouva son vieil ami Paterson : mais bientôt les deux hommes se jalouèrent et cherchèrent à se nuire mutuellement près de Harley.

(43) Lettre du 13 novembre.

terrible qu'il maniait si bien : l'ironie. Dans la *Revue* et dans de courts pamphlets et poèmes vendus dans les rues, il ridiculisa la vision du noble Lord, et, en ce temps-là, le ridicule tuait en Angleterre (44).

A la fin de novembre, on signala des révoltes dans l'ouest de l'Ecosse. De Foe songea à s'y rendre, mais la pluie persistante avait grossi les rivières et rendu les routes impraticables (45). En outre, l'émeute qui avait éclaté à Glasgow devenait révolution : le prévôt de la ville, débordé et menacé de mort, dut venir se réfugier à Edimbourg. Dans ces conditions, De Foe jugea prudent de ne pas se déplacer ; mais pour être quand même bien renseigné, il dépêcha dans l'Ouest révolté un de ses subordonnés, homme actif et hardi, nommé Pierce (46). Quant à lui, il fixa définitivement son quartier général à Edimbourg ; il était devenu le roi incontesté des pamphlétaires d'Ecosse par sa verve, son talent, son expérience, et aussi parce qu'il avait des fonds suffisants pour répandre sa prose dans toutes les villes du royaume : mais il cachait toujours avec soin les véritables raisons de sa venue dans le pays, car la foule écossaise n'était pas tendre pour les espions. Aussi racontait-il aux commerçants qu'il voulait s'établir à Edimbourg comme constructeur de navires (47), et aux hommes de loi qu'il désirait acheter une propriété et s'y installer avec sa famille ; un jour, il annonçait qu'il allait devenir l'associé d'un grand seigneur dans une entreprise de verrerie ; le lendemain, il répandait le bruit qu'il allait exploiter des mines de sel gemme. Il avait déjà calculé, en prévision d'un voyage à travers l'Ecosse, qu'il se ferait passer à Glasgow pour un marchand de poissons, à Aberdeen pour un marchand de lainages, à Perth pour un marchand de toiles : véritable acteur, il entrait à merveille dans le rôle qu'il créait ; il ressentait un plaisir infini à mystifier les autres. Mais qu'il parlât navires, propriétés, verreries, mines de sel, poissons, lainages ou toiles, il s'arrangeait pour faire dévier les conversations sur le traité d'Union, et

(44) Lettres du 14 et du 28 novembre. Cf. BURTON : *Reign of Queen Anne*, I, 341, et notre *Liste des œuvres de De Foe pour 1706-7*.

(45) Lettres du 16 et du 19 nov.

(46) Probablement le Pierce qui avait été son complice dans l'affaire de l'*Adresse de Légion aux Lords*. Cf. *supra*, ch. VIII, 1.

(47) Il prenait probablement des informations sur ce métier pour son beau-frère Robert Davis, ce qui donnait à son affirmation une apparence de vérité.

avec une feinte indifférence assénait aux ennemis du ministère anglais des coups dont ils ne devaient pas se relever dans l'esprit de ses interlocuteurs (48).

De Foe menait ainsi la vie active qu'il aimait : il aurait atteint le sommet de la félicité, si les nouvelles des siens n'avaient pas été souvent mauvaises. Harley ne tenait pas sa promesse de subvenir aux besoins de la famille de son fidèle émissaire ; à la fin de novembre, Mrs De Foe écrivit à son mari qu'elle était restée dix jours sans un sou (49). De Foe réclama aussitôt et Harley fit droit à sa réclamation, mais, dans les longues journées qui séparèrent la demande de la réponse, que d'heures d'inquiétude ! A peine tranquilisé sur ce point, Daniel apprit le 24 décembre la mort de son vénérable père ; triste veille de Noël ! Avec lui disparaissait le dernier témoin des journées heureuses du passé. Du moins, le vieux James Foe avait-il eu la joie de goûter la gloire de son fils et le bonheur tranquille de ses filles ; il lui avait même été permis de voir grandir ses petits-enfants et d'assister au mariage de sa petite-fille Elizabeth Davis avec un Mr Roberts. Ses dernières années s'étaient écoulées dans le calme : il y avait longtemps qu'il n'habitait plus Fore-Street ; son commerce avait fructifié et il s'était établi dans un grand magasin de Throgmorton-Street, en pleine Cité, près de la Banque ; puis vers 1704, devenu veuf, sentant l'âge venir, il avait vendu son fonds et avait loué dans Broad-Street un appartement où il recevait, le jour du Seigneur, sa nombreuse descendance ; c'est là qu'il écrivit dans la paix de l'âme les deux seuls documents que nous possédons de sa main : l'un est un excellent certificat donné par lui à une servante « dont la conversation était selon la Bible (50) » ; l'autre est son testament, daté du 20 mars 1705, minutieusement élaboré pour n'oublier personne (51).

Daniel, désigné comme exécuteur des dernières volontés de son père, voulut rentrer à Londres (52). Que faisait-il à Edimbourg ? Le vote des principaux articles du traité d'Union était chose acquise, et le traité, adopté dans son ensemble, fut tou-

(48) Lettres du 26 novembre et du 27 janv.

(49) Lettre du 26 nov.

(50) Cf. WILSON, p. 7.

(51) *Contemporary Review*, vol. LVII, p. 232 : *De/oe's Wife* (par G. A. AITKEN). Ce testament fut exécuté le 25 février.

(52) Lettre du 4 janv.

ché par le sceptre le 16 janvier 1707. La propagande ministérielle était difficile, car la vie était fort chère et Bell se montrait parcimonieux dans ses envois de subsides (53). Enfin, Daniel se sentait en danger : des menaces de mort l'avaient déjà forcé à changer plusieurs fois de domicile ; il aspirait plus que jamais à un emploi stable à la Cour (54). Mais, en se donnant à Harley, il avait aliéné sa liberté : il suffit d'une lettre de Harley remplie de compliments, de flatteries et de promesses, pour que De Foe acceptât de rester en Ecosse. « L'application du traité d'Union », lui remontrait Harley — et en cela il était bon prophète — « va soulever de grosses difficultés d'ordre pratique qui permettront aux partis nationalistes d'entretenir dans tous le pays une agitation dangereuse contre le gouvernement anglais ; il faut donc continuer, aussi incognito que possible, une active propagande ». De Foe se préoccupa immédiatement d'endormir les soupçons des gens d'Edimbourg qui s'étonnaient de son séjour prolongé. Il fit d'abord courir le bruit qu'il s'était enfui de Londres pour ne pas payer ses dettes, puis, pour dérouter l'opinion, il lança une série de fausses nouvelles qui parurent d'autant plus vraisemblables qu'elles contenaient une part de vérité. Aux uns il annonça que son grand ouvrage *L'Histoire de l'Union*, pour lequel il venait d'ouvrir une souscription, exigeait un an de recherches dans les Archives d'Edimbourg ; à d'autres il prétendit que les Commissaires Royaux l'avaient chargé de rédiger une nouvelle version des *Psaumes* qui lui demanderait deux années de travail dans un collège. Enfin, il fit valoir que les manufactures de tissage qu'il s'occupait de fonder rendaient sa présence nécessaire, ce qui était d'ailleurs vrai en partie (55). Il dissimula ainsi sa tâche principale d'espionnage, et continua en secret une correspondance suivie avec le ministère.

Au début de février, Harley tomba malade : « C'est parce que vous vous êtes trop surmené », expliqua De Foe : « je parle par expérience, moi qui par mon dédain pour le sommeil et les heures régulières ai ruiné une santé jusque-là excellente, qu'aucun malheur, emprisonnement, ni accès de désespoir n'avaient

(53) Au 4 janv., il avait versé 103 £ à De Foe et 15 à Fearn. (Lettre de Bell à Harley, 4 janv. 1707.)

(54) Lettre du 2 janvier.

(55) Lettre du 27 janvier.

pu altérer (56) ». Mais De Foe ne fut pas embarrassé pour savoir à qui envoyer ses rapports : comme les questions du jour étaient les questions douanières, il s'adressa au Lord-Trésorier Godolphin (57) ; c'était une bonne occasion d'entrer dans les bonnes grâces de l'homme qui tenait les cordons de la bourse. Harley se rétablit à la fin du mois ; pour se rendre agréable, De Foe s'offrit à lui acheter un tonneau de bon vin rouge à Edimbourg, où les cours étaient fort bas, et lui promit de faire broder les armoiries des Harley dans une manufacture qu'il venait de fonder (58) ; Bell, qui se rendait à Londres pour faire vérifier ses comptes, fut chargé de rappeler au ministre les offres de Daniel (59).

La session du parlement écossais tirait à sa fin : De Foe était au courant de tout ce qui se passait grâce aux nuées d'espions que, « nouveau Richelieu », il envoyait dans les réunions politiques les plus secrètes. Il n'avait que l'embarras du choix pour recruter ses informateurs, car, écrivit-il non sans mélancolie, « rien n'est plus facile ici que de trouver des gens qui acceptent, moyennant paiement, de trahir leurs amis (60) ». Grâce à ses émissaires, dont il contrôlait soigneusement les dires, il put renseigner les commissaires anglais sur les courants d'opinions de la foule écossaise, et leur évita ainsi de nombreuses bévues quand ils discutèrent les modalités de l'application du traité. Cependant, à la séance de clôture de la commission, une adresse de félicitations fut envoyée à l'ancien ami, devenu le rival de De Foe, Paterson, qui avait rempli le simple rôle de conseiller technique, tandis que De Foe, qui s'était rendu utile de tant de façons, fut oublié, ce dont il se plaignit amèrement à Harley (61). Le gracieux accueil que lui fit le duc de Queensberry, haut commissaire de la reine, dissipa vite cette amertume : celui-ci, qui se rendait à Londres, promit à Daniel de parler de lui en termes flatteurs à la reine et au Lord-Trésorier en personnes (62). Et De Foe se reprit à bâtir de folles espérances ! Il avait d'autant plus besoin de ces paroles de ré-

(56) Lettre du 2 février.

(57) Lettre du 22 février.

(58) Lettre du 10 mars.

(59) Lettre de De Foe à Bell, 18 mars.

(60) Lettre du 18 mars.

(61) Lettre du 25 mars.

(62) Lettre du 3 avril.

confort qu'il avait maintenant contre lui au ministère un ennemi puissant, le duc de Sunderland, créature des Marlborough, adversaire hypocrite et surnois de Harley (63). En temps ordinaire, il aurait perdu courage, mais il avait foi en la promesse de Queensberry, et il se remit au travail avec ardeur (64).

En mai 1707, il exécuta son vieux projet de faire une tournée de propagande dans les grandes villes d'Écosse : le pays était calme, la saison propice; enfin De Foe n'était pas fâché d'échapper un peu aux récriminations des marchands d'Edimbourg contre les clauses économiques du traité d'Union (65). Le 15, il était à Glasgow ; de là il se rendit aux invitations que lui avaient faites les ministres presbytériens de Stirling, Dumferline, Wemyss et Saint-Andrews (66). Favorisé par le beau temps, il fit un long circuit au centre de la Basse-Ecosse et le long de la côte orientale, s'intéressant à tout, au pont jeté entre Glasgow et Stirling sur une rivière sans eau, aux marabouts que les pêcheurs de Kinghorn tuaient à coups de fusil, à la nourriture des paysans, et surtout aux différentes races de chevaux. Il évita toujours avec soin les Highlands : pour les traverser, il lui aurait fallu emporter une tente, et le camping dans des montagnes inhospitalières n'a pas de charmes pour un voyageur qui peut rester sur la plaine et se loger dans de confortables auberges. Daniel se contenta donc de regarder de loin avec horreur les cimes couvertes de grands bois de pins où habitaient des monstres humains, tous papistes et jacobites (67). Il s'en retourna à Glasgow où il passa une semaine à lancer de fructueuses affaires commerciales. Il ne rentra à Edimbourg qu'au milieu de juin.

Ce voyage, pittoresque et profitable, fut coupé d'alternatives d'espoir et de désespoir. En mai, Harley avait chargé Robert Davis de prévenir son beau-frère Daniel que le Lord-Trésorier lui réservait un poste important en Ecosse (68) ; ce poste, nous le savons par une lettre de Godolphin à Harley,

(63) Pendant quelque temps, Sunderland fit intercepter les lettres de De Foe et celui-ci dut chercher de nouveaux moyens pour correspondre avec Harley. (Lettre du 15 mai.)

(64) Lettre du 15 mai.

(65) Lettre du 24 avril.

(66) Lettres du 15, 21 et 23 mai.

(67) *Tour through Great Britain*, III, 4 et 5.

(68) Lettre de Godolphin à Harley, 14 mai. Lettre de Harley à De Foe, 12 juin.

était celui de secrétaire général de la douane. Mais Harley tenait à garder De Foe directement sous ses ordres, et les bonnes intentions de Godolphin n'eurent pas de résultat. De Foe se plaignit (69) de voir chaque jour des hommes sans valeur nommés commissaires des douanes, tandis qu'on le laissait sans situation et même sans argent, au point que ne pouvant plus faire imprimer les pamphlets qu'il rédigeait pour défendre le ministère, il était réduit à en répandre des copies manuscrites ; « je sais qu'absence et oubli sont synonymes », disait-il, non sans raison. Le 12 juin, Harley se décida enfin à lui écrire : il lui demandait de dresser la liste des charges qu'il préférerait occuper, lui annonçait que Godolphin songeait à le nommer surveillant d'un des ports écossais, et terminait par cette promesse de pension régulière : « Le Lord-Trésorier me dit qu'il ne juge pas convenable que vous restiez plus longtemps à ma charge ; ceci, je l'espère, est dans votre intérêt ». Puis, long intervalle de silence ; De Foe continua sa tâche de propagande antijacobite, mais il commençait à perdre courage. Pour se faire valoir et aussi se faire plaindre, il magnifiait les dangers de son rôle d'espion. « Je n'ai jamais vu de nation aussi sauvage que celle-ci, aussi prête à accueillir tout ce qui peut porter sa fureur au paroxysme », écrivait-il après avoir assisté, le 9 août, à un sermon anglophobe dans l'église de Grey Friars à Edimbourg. Godolphin, auquel Harley communiquait les rapports de De Foe, trouva que celui-ci voyait toujours les choses en noir, mais il convint que ces rapports contenaient toujours des détails nouveaux et intéressants (70) ; il promit donc formellement à De Foe de lui faire donner, à défaut de poste stable, une pension régulière. Autant en emporta le vent. De Foe ne voyait rien venir, ni argent, ni poste, ni ordre de rappel. Il osa écrire dans la *Revue* (71) : « Il y a à Londres cinq ou six personnes qui pourraient donner les raisons exactes de mon exil, et qui, même si leur cœur était plus fermé à la pitié que celui d'un lion d'Afrique, devraient me rappeler de ce bannissement ». Rien n'y faisait : Harley ne donnait pas signe de vie. Le 11 septembre, conscient de l'ingratitude de son patron, De Foe écrivit une longue lettre pour rappeler avec dignité

(69) Lettre du 10 juin.

(70) Lettre de Godolphin à Harley, 14 août.

(71) Numéro du 2 sept.

qu'il s'était toujours montré fidèle, qu'il avait employé intégralement à la propagande anglaise les sommes qu'on lui avait remises, et qu'il avait publié, sans peur, des pamphlets en faveur de l'Union à un moment où l'agitation nationaliste en Ecosse était à son comble : « Il y a cinq mois que vous avez supprimé tout envoi d'argent, et pourtant je n'ai pas reçu de vous l'ordre de retourner à Londres... Si vous me voyiez maintenant, hébergé par politesse, dépourvu de moyens de subsistance, les habits presque en loques, l'air abattu, vous seriez ému... J'étais sur le point de revenir quand je reçus votre lettre et celle de Monseigneur le Trésorier, mais jusqu'à présent la bonté de Sa Seigneurie envers moi ressemble aux messages envoyés par une armée à une ville assiégée pour annoncer que le secours approche : ils donnent du cœur et de l'énergie à la garnison affamée, mais ce n'est pas cela qui la nourrit... Or je n'ai pas besoin de vous dire que l'Ecosse est un pays où il est impossible de gagner de l'argent... Ici les hommes ne peuvent pas vivre de leur plume ». Au même moment, Robert Davis fit une démarche auprès de Harley (72) et reçut l'assurance que De Foe serait secouru. Mais Harley était toujours très lent. De Foe le savait, et, en attendant le résultat de ses ultimes démarches, il s'était remis à voyager à travers l'Ecosse : il assistait avec curiosité à la moisson dans les champs où, pour stimuler les travailleurs mal payés et mal nourris, des joueurs de cornemuse s'évertuaient à jouer des airs entraînants (73) ; il assista au synode presbytérien du comté de Fife, où il avait été admis avec voix consultative, puis parcourut la région de Wemyss et de Kirkcaldy, écrivant à intervalles réguliers à Harley pour le supplier de le rappeler à Londres avant que la mauvaise saison eût rendu les routes impraticables (74). Enfin Harley comprit qu'à trop différer il s'aliénerait la sympathie de De Foe, et secoua son inertie. Il alla trouver Godolphin, et les deux ministres résolurent de demander à De Foe lui-même de désigner le chiffre de sa pension. De Foe répondit le 31 octobre qu'il n'osait pas fixer de somme et s'en remettait à la générosité du Lord-Trésorier ; et, pour contenter Harley qui lui avait écrit qu'il aurait encore grand besoin de ses services en Ecosse,

(72) Lettre de Davis à Harley, 20 sept.

(73) *Plan of the English Commerce*, I, 1.

(74) Lettre du 29 sept.

il proposa spontanément de passer chaque année 8 mois à Edimbourg et 3 mois à Londres, réservant un mois à des voyages dans les principales villes de l'Angleterre. A la fin de novembre, Bell, sur l'ordre du ministère, envoya cent livres sterling à De Foe (75), et celui-ci, tout joyeux, reprit la route du Sud. Il n'était pas aussi pressé de revoir sa famille qu'il voulait bien le dire, car il mit plus d'un mois à regagner Londres (76). Mais ne serait-ce pas un crime, quand on a tant d'argent en poche, de ne pas s'arrêter quelques jours dans les auberges de Bawtry, où l'on fait si bonne chère ? Et un homme instruit peut-il décemment traverser le champ de bataille de Marston-Moor sans se faire expliquer dans le plus menu détail les péripéties du mémorable combat où sombra l'étendard royal (77) ? Le 20 décembre, De Foe n'était encore qu'à Gainsborough, d'où il écrivit à Fransham (78) pour lui annoncer que « son vieil ami et humble serviteur était encore en vie... et allait à Londres se montrer à ses pires ennemis et les défier par sa présence ». Il n'atteignit le terme de son voyage que le 1^{er} janvier 1708, mais jugeant prudent de rester quelques jours incognito, il se logea à Kingsland, petit village à l'ouest de Hackney, et, le 5, écrivit à Harley pour lui demander audience (79).

Un homme de sa notoriété ne passa d'ailleurs pas longtemps inaperçu, et le 22 un journaliste tory (80) signala son retour avec mauvaise humeur : « Le voilà revenu d'Ecosse pour nous ennuyer par ses mensonges comme auparavant » ! De Foe se réjouit de ce dépit, et se prépara à combattre avec énergie ses adversaires. Il avait un compte à régler avec eux car, pendant son absence, ils s'étaient ingéniés à le calomnier et à le gêner dans sa tâche. Déjà, dans les villes qu'il avait traversées en se rendant à Edimbourg, il s'était aperçu qu'on avait répandu le bruit qu'il allait en Ecosse prendre la tête d'un parti républicain pour fomenter une nouvelle guerre civile (81). Pendant son séjour à Edimbourg, les tories londoniens s'étaient attachés à découvrir dans la *Revue* des passages séditieux qui pourraient

(75) Lettre de Bell à Harley, 2 déc. et lettre de De Foe du 28 nov.

(76) Il se mit en route le 28 novembre.

(77) *Tour through Great Britain*, III, 1 et 2.

(78) *Notes and Queries*, 3 avril 1875.

(79) Lettre du 5 janv.

(80) *The Weekly Comedy*, 22 janv.

(81) *Review*, III, 2-4.

donner lieu à des poursuites. Ainsi, le numéro du 1^{er} octobre 1706 contenait un discours prononcé contre l'Union par un personnage imaginaire appelé sa Seigneurie. Ce personnage anonyme, prétendirent aussitôt les tories, c'est le Lord Chief-justice, et partout dans la ville on annonça que le directeur de la *Revue* était arrêté, ou allait l'être (82). De Foe, qui ne se sentait pas la conscience tranquille, pria Harley d'intervenir, et l'agitation cessa. En septembre 1707, la *Revue* avait publié une étude parfaitement anodine sur la politique de Charles XII ; les tories persuadèrent l'ambassadeur suédois, le comte Zober, que cette étude était insultante pour son pays, et le diplomate, trop crédule, réclama au ministère l'arrestation de De Foe (83) ; celui-ci se justifia longuement dans la *Revue* (84), et fit imprimer et répandre sa *Réponse à la scandaleuse lettre de Nouvelles de Dyer*, où il offrait de venir immédiatement à Londres pour proclamer devant les juges sa complète innocence. Harley, qui avait encore besoin de De Foe en Ecosse, intervint auprès du comte Zober et l'affaire n'eut pas de suites. Les tories prirent leur revanche le mois suivant : ils découvrirent dans la *Revue* du 16 octobre la phrase suivante : « L'argent pousse des Chrétiens à combattre dans les rangs des Turcs ; il permet de trouver des domestiques pour le service du diable et même du czar de Moscovie ». Au scandale ! crièrent tories, jacobites et haut-volants, et ils poussèrent l'ambassadeur moscovite à se plaindre au ministère ; le comte de Sunderland, saisissant l'occasion d'ennuyer Harley, demanda l'autorisation de poursuivre la *Revue* (85). Il fallut un ordre catégorique du Lord-Trésorier pour qu'on cessât d'inquiéter De Foe.

A peine rentré à Londres, De Foe s'aperçut qu'il avait été précédé par de nouvelles calomnies. En revenant d'Edimbourg, il avait acheté à une jeune campagnarde ses beaux cheveux pour les monter ensuite en perruque ; quelle ne fut pas sa stupéfaction en lisant un journal tory d'apprendre qu'il avait à moitié assommé une jeune fille pour lui voler la parure de cheveux dont elle était si fière ! Il fut indigné de cette stupide

(82) Lettre du 29 octobre 1706.

(83) *Luttrell's Diary*, 23 sept. A la date du 25 sept., Luttrell annonce à tort qu'un exempt a été envoyé en Ecosse pour arrêter De Foe.

(84) *Review*, IV, 429-32.

(85) *Luttrell's Diary*, 18 et 21 oct.

accusation, mais, ce qui le vexa le plus, car il était très fier de sa mâle élégance, ce fut d'être traité de « singe poudré ». Toutefois il eut le bon esprit de ne pas répondre et de ne pas soulever une polémique ridicule (86).

Une calomnie beaucoup plus grave pour lui fut celle que lança Jean Gassion, espion français envoyé par Harley en Ecosse pour surveiller les agissements de ses compatriotes; à la date du 25 décembre 1707, Gassion écrivit à Harley que De Foe s'était « brûlé » dès son arrivée à Edimbourg, qu'il avait essayé en vain de s'insinuer dans plusieurs milieux, bref qu'il n'avait pu faire aucun travail profitable. Heureusement De Foe put donner à Harley des preuves matérielles de son activité. D'ailleurs son action secrète exerça certainement sur la marche des événements une influence au moins égale à celle des commissaires anglais qui s'attribuèrent tout le mérite de la réussite. Aussi excuserons-nous De Foe de son petit mouvement de vanité lorsque, commentant le discours prononcé par la reine au parlement pour louer les négociateurs du traité d'Union, il déclara qu'il prenait pour lui-même une partie de ces éloges (87).

En somme, il n'avait pas à se plaindre de son long séjour de quinze mois en Ecosse. Il avait pris une part importante dans les affaires de la nation; il avait fait la connaissance de personnes influentes, le duc de Queensberry et William Carstares, le grand homme d'Etat écossais (88), qui avaient tous deux exprimé à Harley leur haute satisfaction de l'œuvre accomplie par son émissaire secret. Il avait aussi retiré de son voyage d'importants avantages matériels: il recevait maintenant une pension régulière à laquelle viendraient s'ajouter les bénéfices de ses entreprises commerciales. Profitant du bon marché de la main-d'œuvre écossaise, il avait fondé à Edimbourg une manufacture de toiles que gérât en son absence une certaine Mrs Hannah Goodale (89). Enfin, il avait trouvé en Ecosse un nouveau marché pour écouler ses nombreuses productions littéraires; la *Revue*, seule gazette donnant des nou-

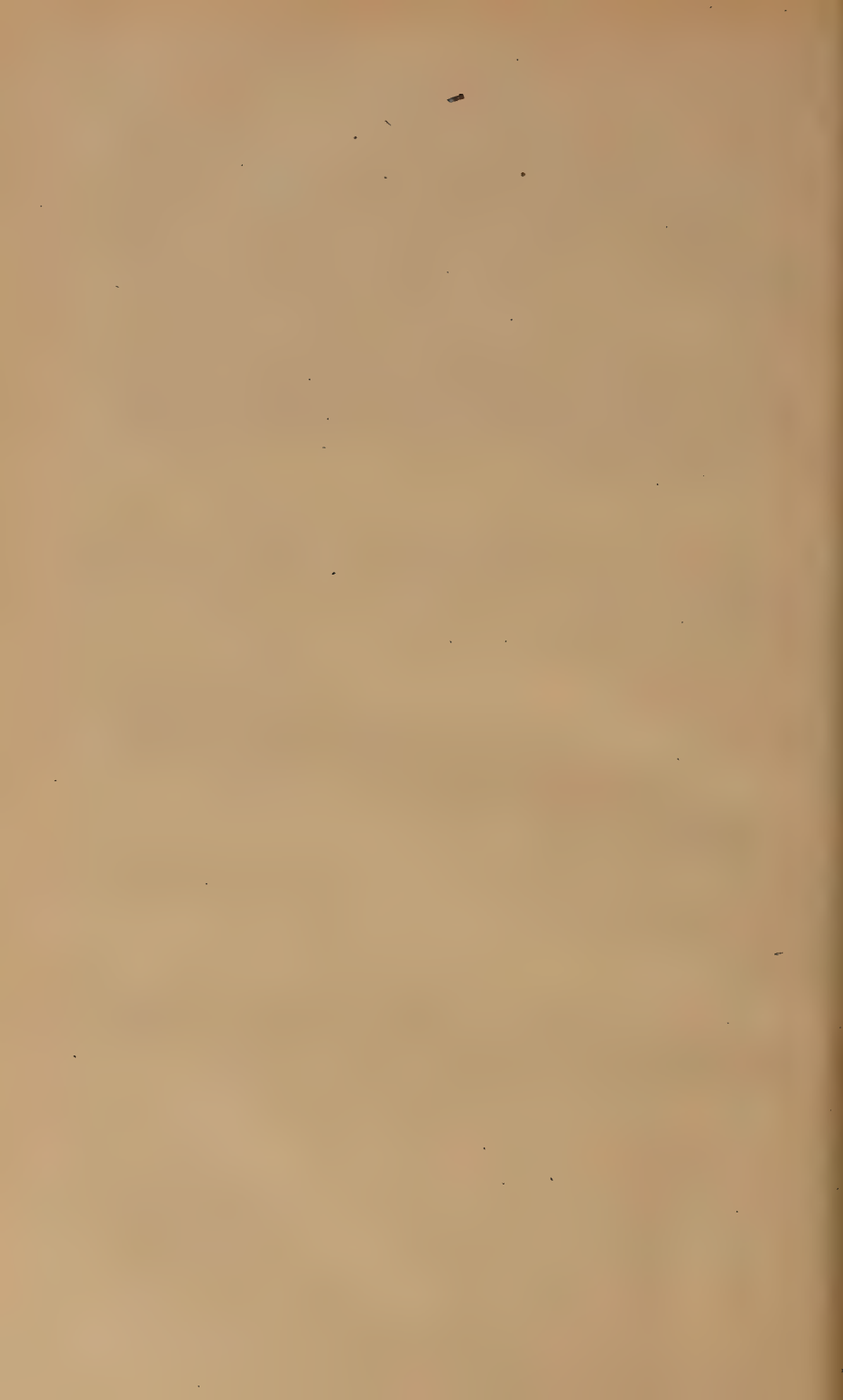
(86) *The Weekly Comedy*, 22 janv.

(87) *Review*, VIII, 533.

(88) Lettre de Carstares à Harley, 18 nov. 1707 (*Mss of the Duke of Portland*, vol. VIII).

(89) *Review*, IV, 82. Cf. LEE, p. 176.

velles précises sur l'Ecosse, augmenta son tirage. Il dominait tous ses confrères pamphlétaires et journalistes de la hauteur de son génie et de son expérience. L'envie et la haine n'avaient pu, pendant son absence, le faire tomber de son piédestal. Rentré à Londres, plus fort et plus confiant que par le passé, il recommença la lutte contre les haut-volants et les jacobites, et, pour leur faire expier leurs attaques sournoises, il s'attacha à les mortifier en leur montrant leur impuissance. Toute l'Angleterre fut prévenue que « le champion de la Paix et de l'Union » jetait un nouveau défi à « la Tyrannie, l'Ignorance et l'Intolérance », et les badauds firent le cercle pour assister au combat et marquer les coups.



CHAPITRE X

« Je compris que mon devoir était de servir tout ministre qui n'entreindrait pas la constitution, les lois, ni les libertés de mon pays. »

DE FOE : *Appeal.*

Au service de Lord Godolphin

I. Deuxième et troisième séjours en Ecosse. — II. De Foe contre Sacheverell. — III. De Foe, champion des whigs.

I

De Foe foulait à nouveau les pavés de sa chère Cité depuis à peine six semaines, lorsqu'un événement imprévu vint assombrir sa joie et le plonger dans l'inquiétude. Depuis longtemps, le clan des Marlborough intrigait contre Harley, l'allié d'autrefois ; au gouvernement, le comte de Sunderland, qui haïssait Harley, poussait le Lord-Trésorier Godolphin à chasser les ministres tories modérés pour les remplacer par des whigs bon teint. Sur ces entrefaites, un des secrétaires particuliers de Harley fut convaincu de haute trahison ; un scandale éclata, mille fois amplifié par la malignité des whigs. Le 10 février 1708, le bruit courut à Londres que la démission de Harley était imminente. De Foe écrivit à son patron une lettre pleine de noblesse, s'offrant pour partager les peines comme il avait partagé les joies (1). Le lendemain, sous la pression de l'opinion publique, Godolphin, à son corps défendant, demandait à Harley sa démission. A cette nouvelle, De Foe se rendit

(1) *Hist. Mss. Comm. Rep.*, XV, 4.

chez le ministre déchu pour lui demander conseil sur l'attitude à prendre (2). Sans hésitation, Harley engagea son fidèle serviteur à continuer son travail comme par le passé, sous la direction de nouveaux maîtres : « Monseigneur le Trésorier, lui dit-il, ne vous emploiera que pour le bien public à des besognes qui ne blesseront pas vos opinions et vos croyances personnelles; du reste, la personne qui a fait preuve de tant de bonté à votre égard, celle que vous devez servir, c'est la reine; présentez-vous donc comme d'habitude au ministère, je n'y verrai aucun mal ». Tout heureux de cette autorisation, De Foe alla trouver Godolphin; ce dernier ne lui demanda pas d'explications et se plaignit en souriant de ne pas l'avoir vu depuis quelques semaines. De Foe reprit sa tâche comme si rien ne s'était passé. Il ne faisait en somme que changer de patron : du service d'un tory modéré il passait au service d'un whig modéré, ce que, dans son cœur de commerçant non-conformiste, il préférerait certainement. En outre, il connaissait depuis longtemps Godolphin envers lequel il avait, dès 1703, contracté une lourde dette de reconnaissance; il savait la part prise par le Lord-Trésorier à sa libération, et avait été informé de ses efforts pour lui faire accorder une pension régulière (3). De son côté, Godolphin estimait De Foe, qu'il avait souvent vu à l'œuvre; il l'avait encouragé dans ses travaux de journaliste et de pamphlétaire, et, dès le mois de juillet 1705, l'avait autorisé à lui dédier une brochure intitulée *La Légion de la Haute Eglise*. Lorsque De Foe avait été envoyé en Ecosse, Godolphin s'était fait mettre au courant, jour par jour, de ses actes. Les deux hommes se sentaient en sympathie, et, comme ils avaient grand besoin l'un de l'autre, ils entretenaient toujours des rapports très cordiaux.

Godolphin ne laissa pas De Foe inactif; après lui avoir promis que sa pension serait continuée, il le mena aussitôt voir la reine. Pour la seconde fois, De Foe fut admis à baiser la main de son auguste souveraine. Sa Majesté daigna lui exprimer sa satisfaction pour les services passés et lui fit savoir que le Lord-Trésorier allait l'envoyer de nouveau en mission. Effectivement, Godolphin entraîna De Foe dans son cabinet et

(2) *Appeal to Honour and Justice* (éd. Hazlitt), p. 6.

(3) *Appeal*, p. 8 et 2. Lettre à Harley, 18 août 1711.

lui annonça qu'il lui accordait trois jours pour se préparer à partir pour Edimbourg (4) ; le ministère craignait que le Pré-tendant ne descendît en Ecosse pour soulever les Highlanders ; il fallait envoyer un émissaire adroit pour étudier sur place ces dangereuses intrigues : De Foe était tout indiqué. Il accepta avec joie cette tâche nouvelle, et, sans perdre une minute, se mit en chemin accompagné de son beau-frère, Robert Davis.

Les deux cavaliers firent la route à bride abattue. A Coventry, ils furent obligés de s'arrêter, car le cheval de Davis boitait. Ils en louèrent un autre qu'ils emmenèrent en Ecosse. Là, Davis garda le cheval et envoya pour le payer une somme d'argent qu'il croyait suffisante ; le propriétaire de la bête renvoya cet argent parce qu'il voulait davantage ; les deux parties ne se mirent d'accord qu'après de longues négociations (5).

Cet incident de voyage, minime en apparence, causa de gros ennuis à De Foe ; celui-ci avait tout oublié, trois ans plus tard, quand parut un pamphlet intitulé *Clameur de haro contre Daniel De Foe et sa bête de Coventry*. Ce libelle diffamatoire, répandu à profusion en Angleterre, racontait que De Foe, passant à Coventry, avait « emprunté » à un de ses « frères dissidents, dans l'amitié et les poches desquels il savait si bien s'insinuer », un excellent cheval de selle qu'il avait gardé, mais complètement oublié de payer (6). Cette calomnie, basée sur des faits à moitié réels, fit plus de tort à De Foe que les plus violentes attaques des haut-volants, et, malgré ses efforts pour se disculper, elle contribua à le perdre dans l'esprit du public anglais.

Dès le 20 février 1708, nous trouvons De Foe en pleine activité à Edimbourg (7). Il alla voir aussitôt son ancien adversaire Lord Belhaven, que l'on avait injustement emprisonné pour de prétendues menées jacobites. Il le réconforta de ses encouragements, sachant qu'il s'était loyalement rallié à

(4) *Appeal*, p. 6.

(5) Cf. *Review*, VIII, 83-4 et *A Hue and Cry after Daniel Foe and his Coventry-beast*.

(6) Ce pamphlet, écrit par un whig fanatique, contenait une lettre soi-disant écrite d'Ecosse par De Foe pour démontrer à des amis la légitimité de la naissance du Pré-tendant. L'envoyé secret de Louis XIV à Londres, l'abbé Gaultier, fut dupe de cette supercherie et envoya à Versailles une traduction du pamphlet, avec des commentaires élogieux (*Arch. Min. des Aff. étr.*, t^o 234).

(7) *Hist. Mss. Comm. Rep.* XV, 4 et *Mss. of the Duke of Portland*, VIII : De Foe envoya à Harley un rapport qu'il lui avait promis depuis longtemps.

l'Union. Belhaven fut transféré à Londres, jugé, et acquitté, mais il mourut quelques jours après, et De Foe rédigea pour la *Revue* un article nécrologique où perçait une sincère émotion (8). Entre temps, il fit pour le compte du gouvernement une grande tournée de propagande électorale dans les comtés du nord de l'Angleterre (9). Il ne revint à Edimbourg qu'au milieu de mai. A ce moment, le comte de Sunderland, qui trouvait Godolphin trop tiède dans ses opinions whigs, résolut de se faire renseigner directement par De Foe sur le véritable aspect des événements d'Ecosse. De Foe avait peur de Sunderland, dont il connaissait par expérience la violence implacable; il n'osa pas refuser l'argent que lui offrait un ministre aussi influent et redoutable. Il envoya donc des rapports à la fois à Sunderland et à Godolphin, mais ce double jeu l'épouvantait et il supplia toujours Sunderland de n'en rien dire au Lord-Trésorier; dans sa lettre du 25 mai, il avoua franchement que ce qu'il craignait le plus, c'était de perdre l'estime des deux ministres en acceptant de correspondre avec chacun d'eux. Il exerça d'ailleurs sur Sunderland une excellente influence, en lui prodiguant ses conseils de modération et en le suppliant de ne pas châtier trop rudement le peuple écossais tout entier, qui n'était pas responsable des excès commis par une poignée d'agitateurs jacobites (10). Il pouvait ainsi se persuader à lui-même qu'il faisait une bonne œuvre en écrivant au farouche Sunderland. Néanmoins, le ton des lettres qu'il adressait à Godolphin pour lui réclamer sa pension et l'assurer de sa fidélité, témoigne d'une gêne douloureuse; il ne rédigeait plus ses rapports au courant de la plume comme autrefois; il soignait son style et cherchait des formules compliquées pour protester de son entier dévouement. C'est un malheureux dominé par la peur de laisser sortir de sa poitrine un secret qui l'étouffe, ce n'est plus le brillant épistolier qui laisse à chaque ligne éclater sa sincérité joyeuse (11).

Ces préoccupations gâtèrent son séjour à Edimbourg: il était revenu dans la capitale écossaise avec l'état d'esprit du conquérant qui va constater sur place les bons effets de sa domi-

(8) *Review*, V, 177-180.

(9) *Review*, V, 142.

(10) Cf. les lettres de De Foe des 20 et 25 mai (*Hist. Mss. Comm. Rep.* VIII, 48-49).

(11) Cf. lettre du 3 août à Godolphin.

nation. Partout il retrouvait des amis empressés : le duc de Queensberry l'invita dans son superbe domaine de Drumlanrig, et fit appel à ses connaissances d'architecte paysagiste pour améliorer le dessin général du parc (12). De Foe circula beaucoup à cheval aux alentours du domaine. Il découvrit des mines de plomb dans les collines au nord du château et bâtit dans son esprit de grands projets d'exploitation, que la mort de Queensberry anéantit quelques années plus tard. Il assista au prêche (qui dura sept heures) d'un vieux Caméronien (13) à une congrégation de sept mille personnes, dont plusieurs étaient venues, à pied, de villages éloignés de quinze à seize milles : cette foule, assise sur le flanc d'une colline, écoutait religieusement ; De Foe se prit à admirer les puritains écossais ; il approuvait leur horreur des jurons et leur rigide observance du sabbat. Il fit une excursion à la passe d'Enterkin, le plus dangereux défilé de l'Ecosse ; dans les précipices qui bordaient le chemin étroit, il aperçut de nombreux cadavres de chevaux ; en temps ordinaire, il aurait reculé ; mais, se trouvant dans un groupe de montagnards intrépides qui auraient ri de sa terreur, il passa hardiment et s'étonna ensuite de son propre héroïsme. Au milieu du mois de novembre, il était encore à Edimbourg ; nous le savons parce que l'avocat général de la Couronne à Londres, ayant été saisi de plaintes contre une série d'articles de la *Revue* qui attaquaient avec violence l'Eglise Episcopale écossaise, fit comparaître, à défaut de l'auteur en voyage, l'imprimeur et l'éditeur des numéros incriminés : l'affaire n'eut d'ailleurs pas de suites (14).

Daniel rejoignit sa famille dans les derniers jours de décembre et s'occupa de l'installer définitivement à Stoke Newington. Jusque là, pendant les absences de son mari en Ecosse, Mrs De Foe avait logé à Kingsland (15) chez son père, « ancien » d'un conventicule non-conformiste qui, en 1708, était devenu assez riche pour faire bâtir un temple spacieux et austère (16). Daniel aimait ces parages tranquilles qui lui rappelaient les belles

(12) *Tour through Great Britain*, III, 4 p. 61.

(13) Membre de la secte fondée par Cameron, qui se révolta contre le clergé presbytérien et déclara Charles II déchu de son titre de roi en 1680.

(14) *P. R. O.-S. P. dom. Anne*, bundle 19 : lettre de W. Borrett à G. Tilson, datée du 16 nov. 1708 (pièce inédite).

(15) Près de Newington Green.

(16) Le temple se trouve sur le Green et est occupé aujourd'hui par les Unitariens.

années de son adolescence. Stoke Newington, village d'un millier d'habitants groupés le long d'un chemin (maintenant appelé Church Street) qui débouche dans la grande route de Londres à Tottenham, lui plaisait par le pittoresque de ses bois et de ses ruisseaux. Il loua, à un riche propriétaire nommé Nicolas Clarke, une grande maison avec jardin : c'est vraisemblablement cette même maison qu'il acheta à la mort de Clarke, qu'il fit agrandir et qui abrita ses vieux jours (17). Mais, en 1709, ses occupations officielles l'obligeaient à garder un pied-à-terre à Londres, dans les parages du Temple, et aussi à louer dans un café de Saint-James un appartement où il recevait ses visiteurs. Il était d'ailleurs plus souvent à Londres qu'à Stoke Newington, car le Lord-Trésorier le faisait appeler pour lui demander son avis sur des questions urgentes. Ainsi, en mai 1709, lorsque Louis XIV fit savoir que Philippe V accepterait de quitter l'Espagne si on lui offrait Naples et la Sicile, Godolphin, jugeant qu'il y avait là une bonne occasion de mettre fin à une guerre onéreuse, convoqua De Foe et lui demanda ce qu'il pensait de cette proposition ; De Foe fut très net ; commerçant avant tout, il désirait la paix (18), et il soutint si éloquemment son opinion que Godolphin, impressionné, approuva ses arguments. Mais l'Empereur, allié de l'Angleterre, s'opposa énergiquement à tout pourparler avec la France, et la guerre continua, implacable et ruineuse (19).

A la même époque, le ministère fit appel à De Foe pour étudier la question des malheureux Palatins qui, abandonnant leur pays ravagé par les armées du Roi Très Chrétien, venaient se réfugier en Angleterre (20). Au milieu de juin, il en était déjà arrivé plus de deux mille, et chaque jour en amenait de nouveaux. Les citoyens de Londres craignaient que cette venue de milliers d'ouvriers nouveaux n'amènât une grave crise industrielle. De Foe soutint, dans de brillants articles de la *Revue*, que plus un pays est peuplé, plus il est riche ; il parvint ainsi à calmer ces appréhensions. Dans tous les milieux on fit des souscriptions en faveur des Palatins : un groupe particulière-

(17) Cf. *Defoe in Stoke Newington*, par E. FORBES ROBINSON (Londres 1889) ; *Notes and Queries*, 18 oct. 1851 et *B. M. Add. Mss.*, 28.094, f. 65.

(18) Il adoptait ainsi par avance un des points du programme électoral des tories.

(19) *Review*, IX, n° 80.

(20) Voir pour tout ceci : *Tour through Great Britain*, I, 3 ; *Post-boy* du 4 juin 1709 ; et *Review*, VI, 143, 150, 154, 267, 268.

ment misérable fut provisoirement installé sous des tentes à Stoke Newington, et la charité de la famille De Foe trouva là à s'exercer. De Foe s'éleva contre le mode de répartition des réfugiés, qui, fait au hasard, avait eu comme unique résultat d'augmenter dans des villes déjà surpeuplées le nombre des mendiants. Il proposa d'établir sur les terrains en friche de l'Angleterre des colonies de réfugiés comprenant de cinquante à cent familles d'ouvriers et de paysans. Il présenta aux ministres un plan détaillé de défrichement de la Nouvelle-Forêt, dans le comté de Hampshire, par les Palatins, et de la fondation pour eux d'une ville modèle dans cette région. Ce projet fort bien conçu ne fut malheureusement jamais exécuté, car de plus graves problèmes retinrent l'attention de De Foe et de son patron.

En août 1709, Godolphin, inquiet de l'activité croissante des jacobites, résolut de s'assurer de l'état de l'opinion publique en Angleterre et en Ecosse. Il invita De Foe à repartir en tournée ; celui-ci ne demandait pas mieux : c'était une excellente occasion de rendre visite à ses correspondants de province et de lancer de nouvelles affaires commerciales (21). Il se mit en route immédiatement, parcourut d'abord les comtés de Hertford, de Bedford, de Cambridge et de Huntingdon, et constata que partout les luttes entre les différents partis politiques faisaient rage. Il passa ensuite par Derby, et, repris par sa vieille passion des courses de chevaux, assista aux manifestations hippiques organisées à Pontefract et Nottingham ; dans cette dernière ville il admira, en connaisseur, un jardinet dessiné par l'illustre prisonnier des armes britanniques, le duc de Tallard (22). De là, il gagna Newcastle, et, toujours curieux, se joignit à un groupe d'amis qui partaient pour une excursion dans les monts Cheviot ; les rochers et le brouillard lui firent peur, et il s'imagina qu'il avait échappé à de grands dangers (23).

Il entra en Ecosse par la ville de Kelso et arriva à Edimbourg dans les premiers jours de septembre. Il y resta jusqu'au début de février 1710, non que les enquêtes politiques dont il était

(21) *Review*, VII, 335-7.

(22) *Tour through Great Britain*, III, 1. Le duc de Tallard (1652-1728), maréchal de France, avait été fait prisonnier à Hochstedt (1704).

(23) *Ibid.*, III, 4.

chargé nécessitassent un aussi long séjour, mais parce que ses affaires personnelles exigeaient sa présence. Il étudia de nouveaux débouchés pour le commerce anglais, et les moyens d'augmenter le rendement industriel et agricole du pays : « L'Ecossais, prétendait-il, n'a aucun génie commerçant. Les Lowlands, plus fertiles que le comté de Cornwall, produisent cependant beaucoup moins : cela tient à ce que les habitants ne savent pas mettre leurs terres en valeur (24). » Il prodigua ses conseils aux Ecossais et leur fit un cours de jardinage théorique et pratique; il leur montra, par exemple, comment protéger les arbres contre le vent au moyen de trois tuteurs plantés en forme de triangle (25). Puis, passant à des préoccupations d'ordre militaire et naval, il étudia la possibilité de créer dans le Firth du Forth une base moins exposée que le port de Leith aux attaques venant de la mer ; il rédigea un long rapport sur la question mais ne le remit que beaucoup plus tard après la chute du ministère whig (26). Quant aux Highlands, il commença à s'y intéresser un peu, non qu'il admirât leur beauté pittoresque ; c'étaient leurs mystérieux habitants, et surtout le don de seconde vue que leur attribuait la croyance populaire, qui lui semblèrent mériter une enquête approfondie (27).

II

Des événements inquiétants qui se passaient à Londres déterminèrent De Foe à revenir; ses patrons, menacés par les haut-volants, avaient besoin de son aide. C'était son vieil ennemi Sacheverell qu'il fallait combattre et réduire à merci ; ce prêtre « incendiaire » avait de nouveau poussé le cri « l'Eglise est en danger », et levé « la bannière sanglante du défi ». Son premier acte avait été de prononcer, dans les derniers jours du mois de novembre 1709, un sermon violent contre les whigs en général et les ministres en particulier. De Foe, se rappelant la mentalité de la foule londonienne, qui l'avait acclamé lors

(24) *Review*, III, 671, et *Tour*, III, 3-5.

(25) *Tour*, III, 3.

(26) Lettre à Harley, 5 sept. 1710.

(27) Cf. *Duncan Campbell*, p. 37 et les livres sur la magie. Voir aussi *Highland second-sight*, ed. by N. Macrae, with introd. study by the Rev. Wm Morrisson.

de son exposition au pilori, avait conseillé au gouvernement de ne pas transformer en martyr ce redoutable énergumène (28) : « Connaissez-vous le naturel de ces créatures aboyantes » ? avait-il écrit. « Si vous passez à côté d'elles sans faire attention, d'habitude elles glapissent ou font un bruit quelconque, et peut-être courent après vous. Mais vous retournez-vous, faites-vous semblant de les frapper ou de leur jeter des pierres : vous n'en aurez jamais fini avec elles, et même elles ameuteront contre vous tous les chiens de la paroisse » ! Mais Sacheverell proclamait hardiment que les vrais ennemis de l'Eglise c'étaient les faux-frères, les « Volpones astucieux ». Godolphin, dont « Volpone » (29) était le sobriquet, jugea nécessaire de relever cette insulte et demanda à la Chambre des Lords l'autorisation de poursuivre le calomniateur. De retour à Londres, De Foe se rendit compte qu'il était trop tard pour revenir sur l'erreur commise en dépit de ses conseils ; il parut faire contre fortune bon cœur et s'efforça, dans la *Revue*, d'exalter l'énergie du Lord-Trésorier. Malgré les efforts de Harley qui saisissait toute occasion de faire échec au gouvernement dont on l'avait chassé, les Lords ordonnèrent que des poursuites fussent engagées contre Sacheverell (30). Le procès commença le 27 février 1710 ; l'avocat de Sacheverell s'efforça de montrer que l'Eglise était menacée par les dissidents, et dans sa plaidoirie cita des passages, tronqués et défigurés, de la *Revue*, ce qui détermina De Foe à se lancer à corps perdu dans la mêlée. La foule de Londres, par une de ces brusques sautes d'humeur qui lui étaient coutumières, prit toute entière le parti des haut-volants contre le gouvernement. La reine eut un jour son carrosse arrêté par le peuple qui criait : « Dieu bénisse Votre Majesté et l'Eglise ; nous espérons que Votre Majesté est pour le docteur Sacheverell » ! Lorsqu'il se rendait à Westminster ou s'en revenait à Londres, Sacheverell était escorté par une foule enthousiaste : des acclamations délirantes se prolongeaient pendant des heures devant sa maison, l'obligeant à paraître sans cesse à la fenêtre ; la foule allait ensuite démolir quelque temple dissident (31). Dans les rues, les crieurs de

(28) *Review*, VI, 466, 469.

(29) Personnage de Ben Jonson (*Volpone*), sorte de Tartufe monstrueux.

(30) *Review*, VI, 565-6.

(1) *Review*, VI, 566.

journaux vendaient édition sur édition du sermon incendiaire qui avait motivé les poursuites. La foule s'arrachait des brochures et des chansons composées à la gloire du docteur Sacheverell et à la confusion de ses ennemis. Un petit pamphlet — fort curieux — eut un succès particulier ; il prétendait donner une recette inventée par le docteur philanthrope pour permettre aux aveugles de recouvrer la vue et de redevenir de bons chrétiens (32) : « Prenez trois drachmes de Zèle-Pieux, six onces de Franchise, mélangés avec un peu d'Esprit-de-Hardiesse dans le pot blanc de l'Innocence, et après avoir chauffé le tout sur un feu ralenti de Sainte-Patience avec quatre onces de Miséricorde et autant de Charité-Chrétienne, ajoutez une quantité suffisante d'Honnêteté et de Sincérité à tous ces ingrédients ; lorsque les différents éléments se seront bien incorporés, rendez-les consistants comme du plâtre au moyen de la Doctrine de l'Obéissance-Passive et de la Non-Résistance ; et, quand votre vue s'affaiblira, appliquez sur votre cœur une compresse de cet emplâtre, et mettez-en un peu dans vos oreilles matin et soir : par la grâce de Dieu vous recouvrirez la vue. *Probatum est* ». Enfin, signe annonciateur d'une crise très grave, les chanteurs ambulants, juchés sur des chaises aux carrefours de la Cité, apprenaient à leurs auditoires de filles et d'apprentis l'hymne tory *A bas les têtes rondes* ; à Londres les révolutions commençaient par des chansons et finissaient dans le sang (33).

Dans la *Revue*, De Foe nota avec humour l'extraordinaire popularité de Sacheverell, et fit son possible pour ridiculiser l'idole, du jour en prétendant qu'il ne s'agissait que d'un engouement passager de femmes bigotes et sans cervelle (34) : « Elles laissent de côté leur chocolat et leur thé, cessent de faire des visites après dîner, forment des cabales, se transforment en Conseillers Privés et décident des affaires d'Etat... Elles ont à peine le temps de vivre, fort peu de temps pour manger et dormir, et pas du tout pour faire leurs prières. Tournez-vous vers le Parc : les dames sont ailleurs, et même il y a moins de monde à l'église que d'habitude, car il est de mode que les Conseils Privés se réunissent le dimanche... Petits garçons et petites filles parlent, eux aussi, de politique. Toute jeune demoiselle

(32) *Dr. Sacheverell turned Oculist.*

(33) *Applebee's Journal*, 13 oct. 1722.

(34) *Review*, VII, 69-70.

a le portrait du docteur Sacheverell dans son livre de prières, afin que Dieu et le docteur président à son lever chaque matin avant le breakfast... Cette nouvelle invasion du domaine des politiciens démontre à merveille l'influence que par sympathie le clergé exerce sur le beau sexe, et l'affinité très étroite qui rapproche la robe ecclésiastique du jupon féminin. En effet toutes les erreurs de nos ministres, présents ou passés..., n'ont jamais déclanché la fureur des femmes jusqu'au moment où l'on est tombé à bras raccourcis sur le clergé. Pincez un prêtre, et vous le voyez tendre la main vers les dames pour implorer leur aide, et elles se ruent comme une seule femme à sa défense ».

Dans ses écrits, De Foe se vantait de ne jamais critiquer la vie privée de ses adversaires : il traita Sacheverell de « suppôt du Pape et du Diable », mais fit bien remarquer qu'il attaquait les idées néfastes du docteur et non sa personne (35). Belle attitude en vérité, qui lui aurait valu le respect et l'estime, si dans sa correspondance il s'était montré aussi correct. Mais nous possédons une lettre que, le 8 mars, il envoya au général Stanhope, membre de la Commission d'instruction contre Sacheverell (36); il y accusait le fameux docteur d'ivrognerie et citait des noms de joyeux lurons « qui s'étaient enivrés plus de cent fois avec Sacheverell »; « c'est aussi un jacobite », continuait-il, et pour prouver ses dires il racontait que Sacheverell avait bu à genoux à la santé du roi exilé, déclaré en public qu'il souhaitait pour Guillaume d'Orange le sort de De Witt (37), et enfin mal parlé à plusieurs reprises de la reine. Il ne semble pas que Stanhope ait été impressionné par cette dénonciation. De Foe n'était évidemment pas tenu en haute estime parce qu'il était coutumier de ce genre d'attaques sournoises. Nous en avons mainte preuve : s'érigeant en justicier, en défenseur des libertés anglaises et de la morale outragées, il ne se privait pas de calomnier et de nuire à ses adversaires politiques, tout en prétendant dans sa *Revue* et dans ses pamphlets qu'il ne

(35) « As to his morals, his manners, and his moderation, I could have painted them much to his disadvantage ; but I have forborne on account of his troubles » (*Review*, VI, 575).

(36) Cette lettre, inconnue des précédents biographes de De Foe, a été publiée par son possesseur, le comte STANHOPE, dans son livre : *History of England comprising the reign of Queen Anne*, p. 549 (Londres 1870).

(37) Jean De Witt, grand pensionnaire de Hollande (1625-72), tué dans une émeute provoquée par le parti orangiste.

s'écartait jamais des questions de principes. En mai 1709, il avait fait répandre par ses correspondants du comté d'York des copies manuscrites d'une satire en vers, fort grossière, dirigée contre le curé de Barwick, le Révérend Plaxton, dont le principal tort était d'être tory et de combattre la politique gouvernementale (38). L'année même du procès de Sacheverell (1710), un mois après sa lettre au général Stanhope, De Foe, grand redresseur de torts, ayant appris qu'un prêtre jacobite de Leeds était proposé pour l'avancement, écrivit spontanément à Lord Wharton, l'éminence grise du ministre whig, pour lui signaler que le prêtre en question, selon les rapports du correspondant de la *Revue* à Leeds, était un blasphémateur, un parjure, un ivrogne, « débauchant les femmes le dimanche matin et administrant ensuite le Saint-Sacrement » (39). Ces accusations étaient peut-être bien fondées, mais De Foe n'était pas chargé de veiller sur la moralité des prêtres de l'église anglicane.

Malgré tous les efforts des whigs, les Lords infligèrent à Sacheverell une peine assez bénigne : il reçut l'interdiction de prêcher pendant trois ans et le sermon incriminé fut brûlé par le bûcher. Dans la *Revue*, De Foe s'évertua à faire croire à ses lecteurs que la condamnation était exactement celle que souhaitait le gouvernement. Mais la foule londonienne jugea, non sans raison, qu'une pareille sentence équivalait à un acquittement, et fit des feux de joie ; dans tout le royaume, des réjouissances publiques furent organisées. Sacheverell était réduit au silence, mais le ministère avait reçu un coup dont il ne devait pas se relever.

III

L'activité gazetièrè et littéraire de De Foe fut moins grande sous le gouvernement des whigs que pendant les années précédentes. Godolphin ne s'était pas rendu compte de la puissance de la Presse et il considérait que De Foe lui était beaucoup plus utile comme espion que comme pamphlétaire. De

(38) *Times L. S.*, 19 février 1920 : *Parson Plaxton of Barwick in the County of York turn'd inside out.*

(39) Lettre publiée par WILSON, III, 121-2.

son côté, De Foe était absorbé par ses voyages en Ecosse et de multiples affaires commerciales. La *Revue* paraissait toujours aussi régulièrement, apportant aux Londoniens des nouvelles toutes fraîches de l'Union. Mais souvent les lettres que De Foe envoyait d'Edimbourg ne parvenaient pas à destination, et l'éditeur de la *Revue* puisait dans un stock d'articles que lui avait laissé De Foe; au lieu de l'essai politique habituel, les lecteurs achetaient une dissertation morale ou religieuse hâtivement rédigée (40) dans le genre du journal de Steele, le *Babillard*. Toujours, quoi qu'il arrivât, De Foe restait l'unique rédacteur : sans doute il se servait des lettres que lui adressaient ses amis d'Angleterre et d'Ecosse, mais il les transformait, et, de sa plume éloquente et alerte, faisait d'un rapport banal et terne un article plein de vie et d'éclat (41). Ses séjours à Edimbourg lui permettaient d'être le seul journaliste à même de renseigner exactement le public sur les événements d'Ecosse, et il se fût volontiers consacré entièrement à ces questions si ses abonnés, en grande majorité négociants ou petits boutiquiers, n'avaient protesté et réclamé des articles traitant du commerce et de l'industrie britanniques, sujets où De Foe, de l'aveu même de ses ennemis, était passé maître.

Sous le ministère Godolphin, De Foe étendit considérablement le champ d'action de la *Revue*; dans toutes les grandes villes de l'Angleterre, il établit des dépôts réguliers, faisant ainsi victorieusement concurrence aux *Lettres de Nouvelles*, beaucoup plus onéreuses, qui seules jusque-là renseignaient la province (42). En mars 1709, il lança à Edimbourg une édition régionale de la *Revue*, qui paraissait à la même date que celle de Londres et contenait généralement les mêmes articles, bien que parfois elle offrît des nouvelles d'intérêt purement local (43). Tandis que l'édition de Londres rayonnait sur le centre et le sud de l'Angleterre, l'édition d'Edimbourg rayonnait sur le nord et sur l'Ecosse, et même sur l'Irlande où on pouvait se la procurer dans les villes de Belfast, Carrickfergus et Londonderry. De Foe est donc le précurseur du journalisme moderne, et les résultats qu'il obtint par sa propagande sont

(40) C'était parfois aussi un poème, comme dans le n° 63 du vol. VII (*On Rebellion*).

(41) Cf. n° 27 du vol. VII.

(42) *Review*, VIII, préf.

(43) *Review*, 4 juin 1710.

remarquables si l'on réfléchit aux faibles moyens qu'il avait à sa disposition.

A la même époque, il essaya de faire un trust de la presse écossaise, en mettant peu à peu la main sur les journaux imprimés à Edimbourg. L'éditeur du *Courant d'Edimbourg* étant mort en janvier 1710, De Foe obtint de la Corporation Municipale l'autorisation de reprendre ce titre et de publier un journal officiel soutenu par les autorités locales. Il ne semble pas qu'il ait rédigé des articles pour le nouveau *Courant d'Edimbourg*; il se contenta sans doute d'administrer cette gazette et de participer aux bénéfices de la vente (44). De plus en plus, il considéra le journalisme et la littérature comme des affaires commerciales; il faisait sien le vieil adage, *primo vivere, deinde philosophari*. Ce n'était pas qu'il fût incapable de philosopher : sa grande *Histoire de l'Union*, composée selon les meilleures méthodes, prouve qu'il aurait pu devenir un homme de science, un érudit. Mais son tempérament actif, son désir du gain et son amour de la polémique l'entraînaient invinciblement vers le journalisme. Deux catégories de gens étaient à redouter : les libraires « pirates » et les pamphlétaires haut-volants. Pour vaincre les premiers, De Foe fit campagne en faveur d'un projet de loi qui tendait à sauvegarder la propriété littéraire (45) ; le parlement adopta ce projet, mais, quand la loi fut promulguée, on se rendit compte qu'elle était insuffisante et incomplète, et elle resta lettre morte. Contre les seconds, De Foe usa sans scrupule de toutes les armes à sa disposition, bonnes ou mauvaises. Il profita de son influence auprès des ministres pour empêcher que ses confrères ne fussent mieux informés que lui (46) ; le 3 août 1708, il insista auprès de Godolphin pour que le gouvernement interdît au *Courant Quotidien* et à la *Poste volante* de donner des informations provenant de source française qui contredisaient les nouvelles que la *Revue* s'efforçait de répandre ; il rappela à ce sujet que le ministère lui avait défendu auparavant d'accepter l'offre séduisante de devenir le

(44) Le premier numéro parut le 20 mars 1710 sous le titre : *The Edinburgh Courant, with the freshest Advices, Foreign and Domestick, Published by Authority*. (Cf. *Notes and Queries*, 19 mai 1883).

(45) En décembre 1706, il avait obtenu à Edimbourg un privilège pour son grand poème en l'honneur de l'Ecosse, *Caledonia* ; il calcula que si toutes ses œuvres étaient protégées ainsi, il ferait rapidement fortune.

(46) Lettre à Godolphin : 3 août 1708 (*Hist. Mss. Comm. Rep.*, VIII, p. 44).

traducteur attitré de la *Gazette de Paris*, et enfin insinua que, moyennant rétribution, il se chargerait de faire publier à Paris un journal donnant la version anglaise des grands événements contemporains. Mais Godolphin fit la sourde oreille.

De Foe usa d'un autre procédé pour désarmer le plus redoutable de ses adversaires, le journaliste tory Dyer. Celui-ci avait besoin, pour répandre en province sa *Lettre de Nouvelles*, de dépositaires sérieux; De Foe lui offrit ceux de la *Revue*, proposant ainsi d'établir sous sa direction de véritables messageries. En juin 1710, un traité de paix fut signé entre les deux associés qui promirent de ne plus se livrer l'un contre l'autre à des attaques personnelles (47). De Foe pouvait à juste titre se déclarer satisfait d'un arrangement qui le débarrassait d'un de ses plus dangereux adversaires; malheureusement, il en restait encore beaucoup, et ceux-là étaient irréductibles, tels que Ned Ward, l'aubergiste haut-volant, auteur de *Hudibras Redivivus*, long poème burlesque qui parut en fascicules (48). Les attaques étaient dirigées surtout contre la *Revue*. De Foe s'en rendait bien compte et s'en moquait, non sans une pointe d'orgueil. Dans un de ses pamphlets (49), il énumère les ordres donnés par Messire Satan aux papistes anglais; un de ces ordres est le suivant: « Essayez de supprimer cette sacrée *Revue*, en voilà une peste; seul un miracle fait par une Puissance qui n'a aucun rapport avec Nous a pu protéger cette fripouille pour qu'elle reste le fléau de notre faction ». Jacobites et haut-volants firent leur possible pour tuer la *Revue*; ils menacèrent l'éditeur Morphew qui, n'ayant aucun goût pour le martyre, annonça l'intention de cesser la publication du journal; mais De Foe trouva un nouvel éditeur, nommé Baker, qui, habitué à lancer des libelles, se rit de toutes les menaces (50). Les attaques furent dès lors dirigées contre De Foe lui-même. Tutchin, son confrère whig, avait été assassiné; à plusieurs reprises Daniel fut attiré dans des guets-apens dont il se tira toujours grâce à son courage et à sa grande vigueur physique (51). Un jour, il entra hardiment dans une chambre où cinq

(47) *B. M. Harl. Mss.*, n° 7001, f° 269.

(48) Voir particulièrement vol. I, part. II, canto 3; part. VII, c. 10.

(49) *Instructions from Rome*, etc. (cf. notre liste des œuvres de De Foe).

(50) *Review*, n° du 25 avril 1710.

(51) *Review*, VI, 369.

gentlemen complotaient sa mort : sa seule présence refroidit leurs ardeurs homicides et il fut accueilli par eux avec des démonstrations presque serviles. D'intrépides défenseurs de la religion lui annonçaient par lettre qu'il serait mis à mort tel jour, à telle heure. Il répondit dans la *Revue* qu'il ne sortirait plus après la tombée de la nuit et que dans la journée, il porterait une cotte de mailles pour protéger son dos (52).

Dans toutes les polémiques, il savait garder son calme ; c'était sa grande supériorité sur les forcenés qui aboyaient à ses trousses. « Homme téméraire et impudent, vil prostitué, mercenaire, saltimbanque, outil de louage, fabricant de scandales, métis à l'haleine puante », lui disait dans un factum injurieux (53) un clergyman de Glasgow, nommé Clarke, qui s'était jugé visé dans un chapitre de l'*Histoire de l'Union*. De Foe se fâcha-t-il ? Poursuivit-il en justice cet insulteur si peu chrétien ? Nullement ; il répondit (54) : « M. Daniel De Foe est devenu célèbre par ses écrits, car on y trouve l'éminence du talent, l'humilité de l'esprit, l'élégance du style, la solidité du fond, l'élévation de l'imagination, la profondeur du jugement, la clarté de la conception, la force de la raison, et un zèle ardent pour la vérité... Railler ou blâmer ce phénix de notre époque, ce gentilhomme au talent si exceptionnel et si rare, la gloire de son sexe et le sujet d'envie de tous les hommes, est une sorte de maladresse (pour ne pas dire plus) dont personne n'aurait cru Mr Clarke capable ». Dans la controverse, les rieurs ne furent pas du côté de Clarke.

Le seul homme que De Foe ne put jamais abattre — et il lui en garda une rancune éternelle — c'est le fameux docteur Swift. Celui-ci avait trouvé le seul point vulnérable de Daniel : sa vanité. Parlant des journalistes whigs il dit un jour (55) : « Un de ces écrivains (l'individu qui fut mis au pilori, j'ai oublié son nom) est à la vérité un coquin si grave, si sentencieux et si dogmatique qu'il en devient intolérable ». De Foe, qui était fier de se voir l'objet de l'admiration ou de la haine du public, ne put supporter ce dédain méprisant d'homme supérieur ; il ré-

(52) *Review*, VI, préf.

(53) *A just Reprimand to Daniel De Foe, in a letter to a gentleman in South-Britain*.

(54) *A Reproof to Mr Clark and a brief Vindication of Mr. De Foe* (Edinburgh, 1710).

(55) *A Letter concerning the Sacramental Test* (Œuvres, éd. Temple Scott, vol. 4).

pondit par des insultes grossières (56). Plus tard les deux redoutables adversaires se trouvèrent réunis par les événements sous un même patron, mais leur haine les tint toujours éloignés. S'ils avaient pu s'entendre, ils auraient mené à leur guise l'opinion anglaise. Ce n'étaient que deux hommes de talent : puisant l'un chez l'autre les qualités qui leur manquaient, ils seraient devenus des polémistes de génie.

(56) « Cynique, grossier personnage, furie, insulteur public, voyou, porteur des Halles, charretier », etc. (*Review*, vol. VII, n° 114).

CHAPITRE XI

« Je vois maintenant la nécessité de céder
au courant. »

DE FOE : *Lettre à Harley*, 14-2-1712.

L'âme damnée de Robert Harley, comte d'Oxford

I. Quatrième et cinquième voyages en Ecosse. — II. De Foe assis entre deux selles. — III. La grande offensive whig contre De Foe.

I

Une intrigue de couloir renversa le ministère whig. La reine renvoya sa favorite, la tyrannique duchesse de Marlborough, et prit une nouvelle confidente, Mrs Masham, qui était parente de Harley. Celui-ci venait de passer avec armes et bagages dans le camp des tories, heureux d'une pareille recrue. Il préparait depuis quelques mois, lentement, savamment, prudemment, son retour au pouvoir. Sentant le moment favorable, il précipita la marche des événements. Le 13 juin 1710, le comte de Sunderland fut renvoyé du gouvernement. A cette nouvelle, De Foe comprit que le vent tournait; un peu en froid avec Godolphin qui ne prisait pas ses capacités à leur juste valeur et lui payait fort irrégulièrement sa pension (1), il saisit avec empressement l'occasion de se rapprocher de son ancien patron.

Le 17 juillet, De Foe renoua sa correspondance, si longtemps

(1) Longtemps après la chute du ministère whig, De Foe reçut de Godolphin les arriérés de sa pension, ce qui permit à ses adversaires de proclamer qu'il touchait de toutes les mains. (Cf. OLDMIXON : *History of England*, III, 456 et *Life of Maynwaring*, p. 168).

interrompue, avec Harley (2). Il lui demanda la permission de lui rendre visite et de lui adresser, comme par le passé, des rapports secrets, simplement, prétendait-il, dans l'intérêt public, et non en vue d'un avantage personnel. Harley ne fut pas dupe de ce beau désintéressement; il accorda à De Foe l'entrevue demandée, accepta son concours et le mit au courant de ses intrigues politiques, en passant toutefois sous silence son alliance avec les jacobites, car il savait que De Foe détestait le Prétendant. A la suite de cet entretien, De Foe commença une active propagande en faveur de son ancien patron, et aussi du duc de Shrewsbury, whig modéré que le rusé Harley avait su entraîner avec lui (3). Le 8 août, la reine invita Godolphin à démissionner. De Foe paya d'audace : il se présenta humblement devant le ministre déchu, qu'il avait contribué à renverser par une campagne sournoise, et lui demanda conseil. Godolphin, comme autrefois Harley, l'assura qu'il était au service de la reine, et non au service d'un ministère quelconque, et que, par suite, il devait garder son poste sous tous les gouvernements qui se conformeraient aux lois et respecteraient les libertés anglaises. De Foe fut très heureux de cette réponse qui lui permettait d'accepter sans remords la direction de Harley et de clamer à tous les échos qu'il était indépendant et n'avait qu'un maître : l'intérêt de la nation (4). En réalité, de 1710 à 1714, De Foe fut, plus encore qu'autrefois, un instrument aveugle dans les mains de Harley qui s'en servit pour ses fins tortueuses, sans jamais lui laisser deviner ses tractations avec le Prétendant. Avec son effronterie coutumière, De Foe nia toujours qu'il reçût pour ses journaux et ses pamphlets les ordres de Harley (5); mais sa correspondance montre au contraire qu'il sollicitait sans cesse des conseils et suivait docilement les indications qui lui étaient fournies avec discrétion, de manière à ne pas froisser son amour-propre.

Le 12 août, De Foe écrivit à Harley une longue lettre, le félicitant de sa nomination comme chancelier de l'Echiquier et l'assurant de sa fidélité, car, disait-il, « c'est avec regret que je me suis vu obligé par les circonstances de continuer mon

(2) *Mss. of the Duke of Portland*, vol. IV (*Hist. Mss. Comm.*, XV, 4).

(3) Lettre du 28 juillet 1710.

(4) *Appeal to Honour and Justice*, p. 6.

(5) *Appeal*, *ibid.*

travail sous le gouvernement de vos ennemis ». Harley promit de rappeler De Foe au souvenir de la reine, et Sa Majesté fit annoncer que la pension accordée à un serviteur si plein de zèle ne serait pas supprimée. Profitant de ces bonnes dispositions, Daniel réclama de l'argent pour son agence d'informations politiques qui périlait faute de fonds (6) ; puis, comme les élections approchaient, il offrit de parcourir la province pour combattre partout le bruit répandu par les whigs que le ministère était jacobite (7). Harley jugea que la présence de De Foe serait plus utile en Ecosse. Daniel ne demandait pas mieux ; le 21 octobre, il réclama des instructions précises, convint d'un chiffre pour sa correspondance, choisit le pseudonyme nouveau de Claude Guilot, et, tout joyeux de reprendre une vie active, refit une fois de plus à cheval la grande route du Nord. A Newcastle, il retrouva le maître de poste Bell qui devait lui remettre de l'argent au reçu d'un bon signé par la reine. Mais Bell, qui avait suivi l'évolution politique de Harley et était devenu un tory convaincu, supposa que De Foe était envoyé en Ecosse par Godolphin pour soutenir la cause des whigs. Il s'efforça donc de nuire à la mission de Daniel en annonçant dans toute la ville sa présence et le but de son voyage (8).

Voilà De Foe bien ennuyé ! Il comptait sur Bell pour transmettre ses lettres. Pendant toute la durée de son séjour en Ecosse, il fut obligé de recourir aux subterfuges les plus compliqués pour correspondre avec Harley ; il déguisa son écriture, et, pour déjouer les soupçons, fit envoyer son courrier à des adresses multiples, telles que : « Mr William Clift, chez Mr Walter Ross, aux bons soins de Mr David Monroe ». Néanmoins il éprouva toujours de grandes difficultés pour faire parvenir ses lettres et vécut dans une inquiétude perpétuelle, ne sachant pas si elles arrivaient à bon port (9).

A Edimbourg, où il se rendit au milieu de novembre (10), De Foe employa tout son temps à combattre l'Eglise Episcopale, entièrement jacobite de tendances, et à faire pression sur les électeurs, leur recommandant de voter pour les tories mo-

(6) Lettre du 2 septembre.

(7) Lettre du 21 septembre.

(8) Lettres du 21 novembre et du 3 décembre.

(9) Lettres du 18 et du 25 novembre.

(10) Le 16 novembre, il écrivit qu'il venait d'arriver.

dérés qui s'engageraient à soutenir le nouveau ministère. Le 18 décembre, il se préparait à retourner à Londres, mais les tempêtes et les inondations l'empêchèrent de partir. Il utilisa ce contretemps à rédiger des pamphlets sur des sujets commerciaux. Sa verve satirique l'entraîna dans une dangereuse aventure : il collabora à un libelle burlesque du même genre que le *Consolidateur*, *Atalantis Major*, dans lequel plusieurs lords de tendances jacobites, tous amis de Harley, étaient quelque peu vilipendés. Harley se plaignit à De Foe de la publication de cette brochure diffamatoire. Mais De Foe avait son histoire prête (11) ; il répondit à son patron qu'il ignorait le nom de l'auteur d'*Atalantis Major* ; plusieurs personnes, prétendait-il, lui avaient parlé de cet ouvrage et il les avait encouragées à le publier, mais c'était simplement pour leur inspirer confiance, se faire remettre le manuscrit et en empêcher l'impression, ce qu'il n'avait pu malheureusement faire. Ainsi De Foe prévenait toute interprétation fâcheuse de sa conduite ; il réussit à se tirer d'un fort mauvais pas, mais Harley commença à concevoir de la défiance à son égard.

Enfin le temps s'améliora, et au milieu du mois de janvier 1711 (12), De Foe put se mettre en route pour Londres. Sur le chemin du retour il passa par Newcastle et profita d'un arrêt assez long dans cette ville pour faire imprimer un petit livre de prophéties, qui ressemblait aux almanachs des astrologues. Cette brochure fut annoncée dans la *Revue*, et son succès fut tel que De Foe en lança d'analogues les années suivantes (13).

Les relations reprirent entre Harley et De Foe, sans être toutefois aussi étroites que dans le passé. De Foe devint le conseiller habituel de Harley en matière de finances ou de commerce ; il était empressé, travailleur, rempli de bonnes idées, et facile à contenter ; la moindre gratification supplémentaire le remplissait de joie. Harley ne pouvait pas en dire autant de son conseiller politique, le docteur Swift, qui se montrait lunatique et exigeant (14) ; ne renvoya-t-il pas un jour un billet de cinquante livres sterling sous prétexte que cette récompense

(11) Lettres du 26 décembre et du 1^{er} janvier.

(12) Sa dernière lettre d'Edimbourg est datée du 9 janvier.

(13) Cf. notre *Liste des œuvres de De Foe*, et notre article dans la *Revue Angl.-Américaine* (déc. 1923).

(14) Toland's *Works*, II, 222.

n'était pas suffisante pour reconnaître ses éminents services ? D'ailleurs, s'il faut en croire l'historien Oldmixon, Harley payait De Foe beaucoup mieux que Swift (15). Ce n'était que justice, car De Foe était plus actif et savait se rendre plus utile. La *Revue* se mit à soutenir la politique financière du nouveau gouvernement ; le changement de ton fut brusque et les whigs, soupçonnant que De Foe venait de se vendre aux tories, commencèrent à lui faire grise mine. Au même moment, la position de Harley au ministère devenait très délicate ; tous les partis se défiaient de sa politique souple et changeante ; les whigs qu'il avait trahis, et les tories énergumènes du Club d'octobre qui le jugeaient trop tiède, lui faisaient une guerre acharnée (16). Mais le 8 mars 1711, en pleine séance du Conseil Privé, il fut frappé d'un coup de couteau par un espion français à la solde de l'Angleterre, le marquis de Guiscard, qui comparaisait devant les ministres sous l'inculpation de trahison (17). Immédiatement, aux yeux de la foule, Harley parut un héros et un martyr. Le parlement, composé en grande majorité de tories élus avec l'appui de Harley, envoya une adresse pour démontrer que l'attentat odieux commis sur la personne du Chancelier de l'Echiquier était l'œuvre des ennemis de la nation, exaspérés contre un ministre indispensable au pays. La blessure de Harley était assez légère ; à la fin de mai, il avait repris son travail avec plus d'ardeur que jamais. Aux applaudissements de toute l'Angleterre, la reine lui confia la baguette blanche, insigne de la charge de Lord Grand-Trésorier, qui lui donnait le pas sur ses collègues du ministère. En même temps Anne lui conféra le titre de comte d'Oxford.

De Foe fut très fier d'être l'homme de confiance d'un si grand personnage ; un peu de la gloire de son patron rejaillissait sur lui. A la Cour, on commençait à se rendre compte de l'influence exercée par De Foe sur Harley, et l'appui du directeur de la *Revue* était recherché même par des grands seigneurs, désireux d'avoir accès auprès du premier ministre ; ainsi, Lord Buchan lui envoya de fortes gratifications pour obtenir d'être recom-

(15) *Life of Maynwaring*, p. 276.

(16) Cf. *Review*, VII, 602-4. Ce club fut fondé le 14 octobre 1709, jour où l'on annonça la venue du Prétendant sur un navire français.

(17) TINDAL, III, 761 ; BOYER : *Reign of Queen Anne*, p. 493 ; *Review*, VII, 602.

mandé par lui à Harley (18). Ce trafic d'influence était d'ailleurs excusé par la morale du temps, et nous pouvons être sûrs que De Foe tint ses engagements avec la même honnêteté qu'il aurait mise à exécuter une commande de marchandises.

Les bons rapports rétablis entre Harley et De Foe (19) n'allèrent du reste pas sans quelques heurts, et fréquemment des brouilles passagères séparèrent les deux hommes, soit que Harley eût été mécontent d'articles de la *Revue*, soit que De Foe se fût plaint avec trop d'amertume d'être mal ou irrégulièrement payé. Ainsi, le 19 juin 1711, De Foe, qui s'était vu à plusieurs reprises consigner la porte de son patron, écrivit une lettre à la fois humble et hardie (20). D'abord vient le plaidoyer : « Je prends Dieu à témoin que si je savais que quelque chose vous déplût, je l'éviterais avec diligence ». Puis vient le reproche, à peine voilé : « Votre Seigneurie se rappelle que Lord Godolphin m'offrit autrefois un très bon poste en Ecosse, et plus tard me proposa d'y devenir Commissaire des douanes ; je ne refusai pas ces situations, mais vous jugeâtes, comme le Lord-Trésorier, que je rendrais plus de services comme agent secret... Si je n'avais pas à faire vivre une famille nombreuse, une femme et six enfants, je préférerais servir Votre Seigneurie vingt ans pour rien plutôt que d'importuner ainsi Sa bonté. Mais ma faiblesse ne me permet pas d'en dire plus long : une famille souvent ruinée et dépendant à l'heure actuelle de la générosité de Votre Seigneurie me pousse à perdre toute mesure. Je vous en demande humblement pardon ». Enfin vient le petit trait final, à peine accusé, plein de ruse et d'adresse ; De Foe réclame d'urgence un entretien, non pour parler de ses propres malheurs, mais pour signaler un mouvement révolutionnaire très grave, prétend-il, qui menace de bouleverser l'Ecosse.

De telles brouilles duraient peu (21) ; après l'avoir laissé se morfondre quelques jours dans son antichambre, Harley ouvrait sa porte au pécheur repentant. Il avait trop besoin de lui pour le boudier longtemps. Il s'était attelé à deux tâches pour

(18) La lettre de De Foe accusant réception de l'argent de Lord Buchan est datée du 19 mai 1711 (*Notes and Queries*, 26 janv. 1884).

(19) *Mss. of the Duke of Portland*, vol. V.

(20) Il avait repris le pseudonyme de Goldsmith.

(21) De Foe fut reçu de nouveau le 26 juin, et, le 13 juillet, il accusa réception d'un généreux envoi d'argent.

lesquelles le concours de De Foe était indispensable : il voulait combler le déficit des finances anglaises et faire la paix avec la France. Il élaborâ, avec l'aide de son fidèle conseiller, son grand plan commercial : l'établissement de la Compagnie de la mer du Sud, dont les actions devaient aider à amortir la dette publique ; entreprise hardie qui réussit en partie, mais répandit en Angleterre, puis dans l'Europe entière, une dangereuse fièvre de spéculations. De Foe saisit l'occasion de reprendre son ancien projet d'établir dans l'Amérique du Sud des colonies anglaises (22). Harley étudia ce projet avec intérêt et jugea qu'il permettait de faire victorieusement concurrence aux Espagnols dans le pays de l'or, mais l'exécution en fut sans cesse différée et bientôt on n'en parla plus.

Cependant l'agitation s'aggravait en Ecosse à propos de l'application du nouveau système douanier (23). Elle était entretenue à la fois par les jacobites qui n'avaient jamais accepté l'Union avec l'Angleterre, et par les Squadroni, presbytériens fanatiques au dire desquels le ministère anglais était trop favorable au Prétendant. De Foe se proposa pour aller sur place faire une enquête et apaiser les esprits (34) ; ce qu'il ne disait pas, c'est que ses affaires commerciales nécessitaient sa présence à Edimbourg, car il venait de prendre un associé dans sa manufacture de tissage et il voulait régler verbalement ce nouvel état de choses (25). Harley approuva ce dessein. De Foe prépara son départ et, au début de septembre, il annonça qu'il n'attendait plus que l'ordre de monter à cheval.

Cet ordre ne vint pas. Au dernier moment, Harley s'était ravisé ; les préliminaires de la paix d'Utrecht venaient d'être signés. Prévoyant chez les whigs une tempête de clameurs furieuses, Harley pensa que les sophismes de De Foe seraient fort utiles pour donner le change à l'opinion modérée. De Foe fut chargé de démontrer au public les avantages commerciaux qui résulteraient du traité, pendant que Swift s'efforçait d'en dégager les avantages politiques. Le pamphlet de De Foe, *Raisons pour lesquelles ce pays doit mettre fin à cette guerre si coûteuse*, plut beaucoup à l'envoyé secret de Louis XIV, le

(22) Lettres du 17 et du 23 juillet. Cf. chap. V, 2.

(23) Lettre du 27 août.

(24) Lettre du 3 septembre.

(25) Le 7 août, il envoya des pouvoirs à ce partenaire (LEE, p. 176).

sieur Mesnager (26) ; celui-ci fit traduire le pamphlet pour le répandre en France et résolut de s'attacher l'écrivain qui soutenait avec tant d'éloquence une cause chère à Sa Majesté Très Chrétienne. Par un intermédiaire, il fit tenir à De Foe la somme de cent pistoles. Daniel déjoua cette tentative de corruption, dont il devina aussitôt l'auteur. Il prévint la reine des menées de Mesnager, mais empocha les cent pistoles ; l'ambassadeur français se le tint pour dit, d'autant plus que, sur ces entrefaites, il apprit que De Foe était l'âme damnée de Harley. Le pamphlet de De Foe méritait bien d'ailleurs les cent pistoles de Mesnager ; il préconisait la mesure la plus favorable que pût obtenir la France, à bout de souffle et à moitié ruinée : le libre échange (27). Nous savons que De Foe, personnellement, était protectionniste, comme tous les whigs. Mais, sous le ministère Harley, il écrivit presque toujours par ordre et sa correspondance nous montre qu'il avait abdiqué ses idées politiques et même religieuses.

Il était devenu opportuniste : une à une ses convictions s'étaient affaiblies. Il soutint le ministère dans sa persécution des dissidents, essayant toutefois de dissimuler sous d'habiles euphémismes l'injustice et la cruauté des mesures adoptées pour restreindre leurs libertés (28). Les non-conformistes de la Cité n'avaient pas tort de le traiter de renégat, et ils cherchèrent à l'abattre par tous les moyens ; de nouveau, il vit sa porte assiégée par des porteurs de créances exigeant un remboursement immédiat ; insulté dans les rues, vilipendé dans les journaux, il supplia Harley, en février 1712, de le laisser partir en Ecosse (29). Mais le gouvernement avait besoin dans cette guerre de pamphlets d'un partisan énergique et adroit. La paix hâtive était violemment critiquée par les journalistes whigs ; De Foe signalait au ministère les écrits séditeux qui paraissaient presque chaque jour, et leur opposait des articles ou des brochures remplies de bons arguments. Il se rendait chez Harley la nuit pour échapper aux regards indiscrets (30). Cette besogne

(26) *Minutes of the Negociations*, etc. (1717), p. 108-9. Cf. notre article dans la *Revue Germanique*, *Daniel De Foe, mystificateur* (juillet 1923).

(27) De son côté, Swift dans sa fameuse brochure *The Conduct of the Allies*, étudia les conditions politiques de la paix éventuelle.

(28) Lettres du 10 janvier et du 29 avril 1712.

(29) Lettre du 14 février.

(30) Au début Harley le recevait le matin, ce qui le gênait fort ; il obtint ce changement d'heures à la suite de sa lettre du 7 sept. 1711.

écrasante ne lui faisait pourtant négliger ni son commerce, ni ses plaisirs ; il trouva le temps, au cours de l'été, d'assister aux courses d'Aylesbury où il aperçut le duc de Marlborough (31), prêt à s'exiler sur le Continent pour ne pas rester à la merci d'un gouvernement tory.

A ce régime, sa santé s'altéra (32) : les médecins lui conseillèrent de faire une cure dans une ville d'eaux. En outre, ses intérêts commerciaux réclamaient plus impérieusement que jamais une tournée en province. Il s'ouvrit avec franchise à Harley de son désir d'aller passer une quinzaine aux bains de Buxton, et proposa de pousser son voyage incognito jusqu'à Edimbourg (33). Harley se rendit à ces raisons et, dans les premiers jours de septembre 1712, De Foe s'éloigna de Londres, recouvrant la santé au fur et à mesure que ses poumons s'emplissaient de l'air pur des grands espaces vides.

Commerce d'abord ! Telle fut toujours la devise de Daniel et il ne la fit pas mentir. Il se rendit à la grande foire de Stourbridge et y conclut de gros marchés de lainages et de drap. Puis il alla retrouver un certain Ward, mercier à Coteshill, dans le comté de Warwick (34) ; Ward était son associé dans des entreprises hasardeuses qui tournèrent fort mal par la suite. Une invitation qui lui faisait prévoir quelque avantage pécuniaire (35) détermina ensuite De Foe à quitter la grande route du Nord ; il poussa vers l'est jusqu'à Lynn, et profitant de ce qu'il était inconnu dans cette ville, fit sur l'état d'esprit des habitants une enquête qui donna des résultats très défavorables au gouvernement : les citoyens de Lynn accusaient notamment la reine d'avoir des sympathies jacobites et le ministère d'être à la solde de Louis XIV.

De Lynn, Daniel remonta vers Lincoln où il arriva le 20 septembre. De là, il se dirigea sur York, assista aux courses d'Hambleton Down où il admira en connaisseur la beauté des dames du Nord (36), et visita probablement une fois de plus le célèbre champ de bataille de Marston-Moor. Le 3 octobre,

(31) *Tour through Great Britain*, II, 3.

(32) Pour la première fois depuis huit ans, la *Revue* parut irrégulièrement.

(33) Lettres du 18 août et du 3 septembre.

(34) Peu de temps après, Ward, persécuté par les jacobites pour ses opinions whigs, quitta Coteshill et s'établit à Nuneaton, dans le même comté. (*Prot. Diss. Mag.*, IV, 241.)

(35) Lettre du 20 septembre.

(36) *Tour through Great Britain*, II, 2.

Claude Guilot (*alias* De Foe) était déjà à Newcastle ; des pluies violentes l'obligèrent à y séjourner quelques jours : il passa le temps à se renseigner sur l'état d'esprit des notables de la Cité. Il entra ensuite en Ecosse, mais ne fit qu'une brève incursion dans les comtés du Border, simplement pour régler ses affaires et se procurer des informations précises sur les luttes religieuses qui déchiraient le pays. Puis il reprit le chemin du retour ; il passa quelques semaines de repos complet à Halifax auprès de deux bons amis, le ministre presbytérien Priestley et le médecin Nettleton (37). Il se rendit enfin aux bains de Buxton ; il prit les eaux, composa des pièces de vers, fit des excursions nouvelles dans la pittoresque région du Peak (37 *bis*) ; mais bientôt il s'ennuya, et, trouvant la cure trop longue, revint à Londres où il arriva dans les premiers jours de l'année 1713.

Le 7 janvier, il demanda audience à Harley ; il désirait lui faire une relation orale de son voyage, et aussi lui remettre une requête de la Compagnie des industriels du cuivre, qui désirait devenir le fournisseur attitré de la Monnaie Royale et s'était assuré, moyennant finances, le concours et l'appui de De Foe. Mais Harley était souffrant et refusait de recevoir personne (38). De Foe fut inquiet, car depuis quelque temps il avait remarqué chez son patron une certaine froideur ; or il n'avait pas la conscience tranquille, car il avait envoyé des articles à un journal violemment antiministériel, le *Postillon Protestant* (*Protestant Post-boy*). Il écrivit à Harley une longue lettre où il demandait avec impudence : « En quoi ai-je démerité ? Je suis en butte à la persécution des whigs pour vous, et vous seul ! » Cette comédie eut le dénouement habituel ; dès le milieu de janvier, les rendez-vous nocturnes furent repris régulièrement (39). De Foe réclama aussitôt des poursuites contre la *Poste Volante*, journal qui l'attaquait avec un acharnement fort indiscret, et, pour appuyer sa demande, il transmit aux ministres une lettre de son correspondant de Lincoln qui exposait le mal fait dans son comté par les articles de cette

(37) WATSON : *History of Halifax*, p. 471. Watson situe fort mal la date de ce séjour. (Cf. *Notes and Queries*, 17 oct. 1868.)

(37 *bis*) *Tour*, III, 1.

(38) Lettre du 15 janvier.

(39) Lettre du 23 janvier.

feuille antigouvernementale. Il ne semble pas que De Fœ ait obtenu gain de cause. Harley refusait souvent d'épouser les querelles particulières de son agent (40).

Au printemps de l'année 1713, s'il faut en croire une tradition qui n'est rien moins que sûre, De Foe, au cours d'un voyage d'affaires à Bristol, rencontra le matelot Alexandre Selkirk, le fameux solitaire de l'île de Juan Fernandez (41). Rien ne permet de nier avec certitude cette tradition, suspecte dans ses origines, mais il semble bizarre que cette tournée à Bristol n'ait laissé aucune trace dans la correspondance de De Foe. Du reste, vraie ou non, cette rencontre ne pouvait pas avoir grande influence sur la conception de *Robinson Crusoë*; tout ce qui pouvait être dit sur Selkirk l'avait déjà été dans le livre du capitaine Woodes Rogers et dans un essai très brillant de Steele (42).

II

Pendant toute cette période de luttes et de polémiques, la *Revue* continuait à semer le doute et la confusion dans les rangs des fanatiques de tous les partis. De Foe excellait à lancer des nouvelles alarmistes sur les intrigues jacobites ou la venue probable de la peste (43); il avait l'art de semer la panique, en gardant lui-même un inaltérable sang-froid et en prodiguant à l'avance les consolations. Il atteignait ainsi le résultat désiré : il faisait parler de lui dans toute l'Angleterre et assurait la vente rapide de son journal.

Il se conformait aussi aux goûts de son époque; il publiait des articles dans le genre du *Spectateur*, et racontait sur un ton léger et humoristique des anecdotes personnelles. Au cours de l'été 1712, traversant un soir le quartier des mareyeurs à l'est de la Cité, il assista comme observateur passif à un commencement d'incendie; il remarqua que dans les maisons menacées par le feu, les femmes sauvaient leurs robes et leurs bijoux avant de

(40) Lettres du 19 janv. et du 14 février.

(41) Cf. *Notes and Queries*, juillet 1919, et *The Academy*, 30 déc. 1905 (*Defoe and Selkirk at Bristol*, by Charles WELLS).

(42) *The Englishman*, n° 26. Cf. *infra*, 2^e partie, ch. I.

(43) Voir par exemple le n° du 6 sept. 1712 qui commence ainsi : « I am in a serious awful Expectation of the Judgement of God approaching this nation. »

songer à leurs enfants. Cette remarque fut le point de départ d'une longue tirade, qui parut dans la *Revue* (44), contre la frivolité du beau sexe; Addison, qui avait mis ce genre de misogynie à la mode, ne l'eût pas désavouée.

Mais dans l'ensemble, la *Revue* restait avant tout une gazette politique; les anecdotes que racontait De Foe tendaient à appuyer sa thèse antijacobite. S'il racontait l'histoire d'un ménage malheureux à cause des différences de religions qui séparaient les deux époux, c'était pour conclure qu'il ne fallait pas marier un pays protestant comme l'Angleterre avec un prince catholique comme le Prétendant Jacques Stuart (45). En apparence, la *Revue* restait whig; elle semblait en froid avec le gouvernement. Ainsi, par l'intermédiaire de De Foe, Harley, qu'effrayaient les violences de ses collègues tories, restait en contact avec les whigs modérés. De plus en plus la *Revue* se spécialisa dans l'étude des questions politiques, à tel point que, pour contenter une grande partie de ses abonnés, De Foe songea à dédoubler son journal en publiant une *Revue* purement commerciale. Tous ces projets furent anéantis par une mesure réactionnaire du gouvernement qui frappa les journaux d'une taxe d'un demi-penny par exemplaire. Ce lourd impôt diminua la vente de la *Revue* : elle ne parut plus que sous la forme d'une feuille simple, imprimée sur deux colonnes. C'était un rude coup porté à De Foe, mais il prétendait que la *Revue* ne lui avait jamais rapporté un sou (46), et sa situation s'améliorait de jour en jour, car il commençait à être apprécié à sa juste valeur par Bolingbroke, le ministre lettré, l'ami et le maître de Voltaire.

Son activité ne se borna pas à publier la *Revue* : il continua à donner de loin des directives à l'éditeur du *Courant d'Edimbourg*. En décembre 1710, il voulut lancer en Ecosse un nouveau journal d'informations, qui serait intitulé : le *Postier* (*Post-man*). Il signa même un traité d'association avec son ancien collègue en espionnage Fearn, devenu avocat à Edimbourg, mais il ne semble pas que ce projet ait été réalisé (47). Il est vrai que tout le temps de De Foe était pris par la rédaction

(44) Numéro du 31 janv. 1713.

(45) Numéro du 17 février 1713. C'est la source de *Religious Courtship*.

(46) *Review*, VII, préf.

(47) Cf. LEE, I, 176.

de nombreux pamphlets qui étudiaient les conséquences économiques du traité de paix. « La paix n'a peut-être pas été faite dans de bonnes conditions », disait-il aux whigs par l'intermédiaire de la *Revue*, « mais on ne peut pas revenir en arrière; il vaut mieux faire contre fortune bon cœur, et tirer d'un mauvais traité le meilleur parti possible ». Dans ses pamphlets, qu'il ne signait pas, il exaltait au contraire les bienfaits de la paix conclue par le ministère, et développait avec complaisance les nombreux avantages du traité. Il est sûr que Harley revit de très près ces pamphlets écrits sous ses ordres, et même qu'il les remania (48). Leur succès détermina De Foe à lancer une *Histoire générale du Commerce* qui, dans son esprit, devait être un ouvrage considérable : mais il n'en parut qu'une fascicule, De Foe étant passé à d'autres besognes plus urgentes. A cette époque, il commença la grande série des pamphlets où il commentait les événements contemporains en style quaker; et il sut si bien imiter le langage biblique et grandiloquent des « Amis » que ceux-ci publièrent dans les journaux une note indignée, niant toute participation des membres de leur Société à ces brochures sacrilèges (49).

La position de De Foe au milieu des partis était paradoxale : pamphlétaire whig et non-conformiste, il était au service d'un ministre tory modéré, lui-même dans un gouvernement composé en majorité de haut-volants. L'hostilité contre De Foe devint de la haine; il faisait contre lui-même l'union sacrée de tous les partis. Il chercha un moment à former contre les jacobites un grand parti du centre qui aurait groupé les dissidents et la Basse Eglise (50); mais les dissidents avaient fait bloc avec les whigs extrêmes contre le ministère, et ils n'éprouvaient pour De Foe que du mépris et de l'aversion. De dépit, De Foe s'efforça de semer la panique dans leurs rangs et essaya par des menaces de les amener à soutenir le gouvernement. Il ne réussit qu'à attiser leur haine, au moment où les haut-volants redoublaient d'attaques contre lui (51). « Il y a deux jours, écrivit-il dans la *Revue*, j'ai reçu en même temps une lettre d'un whig passionné et une autre d'un jacobite enragé :

(48) Cf. notre *Liste des œuvres de De Foe*.

(49) Cf. *London Gazette*, 5 mars; et *Daily Courant*, 7 mars 1715.

(50) *An Essay on the History of Parties*, etc.

(51) *Review*, VIII, préf.

le premier me menace de la potence quand son parti aura repris le pouvoir, et le second d'un assassinat immédiat à la manière de John Tutchin (52) ». Il collectionnait les lettres d'insultes, et publiait, en les arrangeant un peu, celles qui lui paraissaient le mieux soutenir sa cause par leur violence et leur pauvreté d'arguments. La lettre du « jacobite enragé », écrite en mauvais français, est la plus typique de toutes ces missives anonymes.

« De Foe, quelle furie infernale et quel démon t'ont inspiré le poison du mensonge que tu vomit aujourd'hui contre la pierre que les ouvriers ont rejetée ; souvien toy Esprit Malin que cette pierre sera un jour la clef du cintre ? La Sédition que tu publie tous les jours te causera un chastiment, quel te souvien de ton prédécesseur Tutchin come il fut bastonné pour ses infâmes libelles ; engense de vipaire, quant cesseras tu d'insulter les Tests couronnée dont tu est esnemy mortel ; ausy bien que ceux dont tu espouse le party ? Tu est un misérable chien quy ne fait que hurler. *Nigro.* »

Parfois les ennemis de De Foe passèrent des paroles aux actes (53). Un chef de musique de la Cité, qui avait été pris à partie dans la *Revue* pour avoir permis à son orchestre de jouer un hymne jacobite, rencontra au sortir d'une taverne un des beaux-frères de De Foe, Samuel Tuffley ; il le poursuivit, l'insulte à la bouche, l'obligea sur le champ à se battre en duel et le désarma. Tuffley réclama son épée, qui lui fut refusée ; à cette grossière insulte, son sang ne fit qu'un tour. Il bondit sur son adversaire et un pugilat homérique s'engagea entre les deux hommes. Qui sortit vainqueur de la bataille ? Nous ne saurions le dire, car les journaux haut-volants affirmèrent que le « beau-frère du pieux Daniel » fut rossé sans pitié, tandis que les journaux whigs prétendirent que le bouillant chef de musique fut à moitié assommé à coups de canne. Quoiqu'il en soit, ce n'était pas toujours agréable d'être apparenté à Daniel De Foe !

Contre lui, on procédait différemment ; on lui dépêchait de faux exempts porteurs de faux mandats d'arrêt lancés, disaient-ils, par d'anciens créanciers (54). Au début, il s'y

(52) *Review*, VIII, p. 813.

(53) *Supplement* (tory), du 12 sept. 1711, et *Flying Post* (whig), du 18 sept.

(54) *Review*, VII, 454-5.

laissa prendre, et pour rester en liberté, paya les sommes d'argent que lui demandaient les faux officiers de justice pour satisfaire les prétendus créanciers, et étouffer l'affaire. Puis, il se rendit compte du chantage, arrêta lui-même un des exempts qui venaient le trouver, le menaça, lui fit avouer la supercherie, et le traîna devant le juge. Mais dès que celui-ci eut appris que le plaignant était le directeur de la *Revue*, il donna l'ordre de relâcher le coupable, car, déclara-t-il, son accusateur est un coquin bien pire... A la même époque, un armateur whig refusa de débarquer à Londres des marchandises qui appartenaient à De Foe, et ordonna de les ramener dans leur pays d'origine, car il ne pouvait tolérer qu'un folliculaire, qui par ses écrits faisait tout le mal possible au commerce britannique, traitât des affaires fructueuses avec d'honnêtes marchands (55). Où était-il, le temps où les whigs acclamaient De Foe autour du pilori, buvaient à sa santé, et lui jetaient des fleurs ?

Le comique de l'histoire est que De Foe, répudié non sans raison par les whigs, était vilipendé par la masse des tories qui le classaient encore parmi les whigs. Ignorant ses relations avec Harley, les tories crurent que la chute du ministère Godolphin allait entraîner des poursuites judiciaires contre De Foe, et ils exprimèrent leurs espoirs dans un grossier pamphlet en vers qui eut un grand succès dans la foule :

« Maintenant, Daniel De Foe, fuis pour sauver ta vie, car Robin-le-Porc jure sur la tête de sa vieille grognarde d'épouse, qu'il va mettre fin à toutes tes histoires de querelles ministérielles. Il est sur tes talons et ne te perd pas de vue ; bien qu'estropié il te serrera de près et te retrouvera vite sans fil d'Ariane. Il te poursuivra parmi le peuple des Fanatiques ; mets du sel au fond de ta culotte pour ne pas trop puer dans la poursuite ; à peine auras-tu le temps de dire les grâces au Club de la Tête de Veau (56). »

Bientôt il ne sut plus à qui répondre. Le journaliste whig Ridpath annonçait que personne n'oserait confier un shilling au directeur de la *Revue* (57). Swift, dans l'*Examineur*,

(55) *Review*, VII, 490-1.

(56) *A Hue and Cry after Daniel De Foe for Denying the Queen's hereditary right*, by ROBIN HOG (broadsheet, 1 d., 1711). Sur ce club, voir p. 95.

(57) *Review*, VIII, 495. Ridpath était devenu, après l'assassinat de Tutchin, le directeur de l'*Observer*.

organe des tories, accablait d'un mépris insultant l'« individu dont il avait oublié le nom ». Gay (58), l'ami de Swift, se départait de sa modération habituelle pour écrire : « La pauvre *Revue* est à bout ; elle est devenue si méprisable que son directeur a beau provoquer l'un après l'autre ses confrères de la plume, personne ne veut engager une controverse avec lui. Cet individu, qui avait un remarquable don naturel mais manquait de culture élémentaire, est un exemple vivant de ces beaux esprits qui ne supportent qu'un écrémage » (59). Que pouvait faire Daniel ? Protester ? Il ne s'en privait pas, mais ses protestations ne servaient qu'à donner aux calomniateurs une ardeur nouvelle. Paraissait-il un pamphlet séditieux ? Vite on faisait courir le bruit que De Foe en était l'auteur. Les Mohawks, ces jeunes apaches insaisissables qui terrorisaient les rues de Londres chaque nuit, avaient-ils rossé le guet, coupé le nez d'un passant attardé, ou roulé une femme dans un tonneau ? Sans perdre une minute, on distribuait à la foule des papiers déclarant que De Foe était sans doute de la bande (60). De Foe niait, se débattait, donnait dans la *Revue* des alibis convaincants, mais les gens hochaient la tête avec incrédulité ; la calomnie habilement propagée avait laissé dans l'âme du peuple des germes indestructibles. De guerre lasse, De Foe cessa de se regimber et reprit son attitude favorite, celle de l'homme de bien en proie à la méchanceté humaine. Il déplora en termes amers les vices du siècle. « Il y a eu, dit-il, une canaille d'écrivain qui observait si peu la mode du jour qu'il plaça les mots « vérité et honnêteté » en tête de son journal (61) et prétendit respecter son titre ! Mais quelle en fut la conséquence ? Hélas, quelle pouvait en être la conséquence ? Eh bien ! il fit fiasco : que pouvait-on attendre d'un homme qui avait si peu d'esprit qu'il ne voulait pas s'habiller selon la mode » (62) ?

Ailleurs (63), posant au martyr, De Foe écrivait : « Nouvel Actéon, je suis chassé à cor et à cri par mes propres amis », ou encore : « J'ai été nourri par un plus grand miracle qu'Elie,

(58) GAY (1685-1732), le célèbre auteur du *Beggar's Opera*.

(59) *The Present state of wit*, 1711.

(60) *Review*, VIII, 823-4.

(61) Allusion au titre de la rubrique dirigée par De Foe à la *London Post* en 1705. (Cf. ch. VIII, 1.)

(62) Numéro du 30 août 1712.

(63) *Review*, vol. VIII, préf.

quand les corbeaux venaient lui porter sa pitance... A l'école du malheur, j'ai appris plus de philosophie qu'à l'académie... En prison, j'ai appris que la véritable liberté ne consiste pas à avoir des portes ouvertes devant soi, ni à pouvoir aller et venir à sa guise. J'ai vu le rude revers du monde, aussi bien que sa face aimable... J'ai souffert profondément parce que je m'étais attaché à des principes... La cause immédiate de mes souffrances a été la trahison de ceux à qui je m'étais confié et mon refus de trahir ceux qui s'étaient confiés à moi... Je n'ai jamais été autant trahi que par ceux dont j'avais empêché la famille de mourir de faim, je n'ai jamais été aussi basement traité que par ceux pour qui j'avais affamé ma famille... Les gens que j'ai servis et que j'aime servir me coupent chaque jour la gorge parce que je ne veux pas couper la gorge de ceux qui m'ont servi et aidé... Et maintenant je vis sous le mépris universel, mais j'ai appris à mépriser ce mépris, et je sens toujours dans mon âme une grande joie, non point parce que je suis méprisé, mais parce qu'on ne peut m'imputer aucun crime qui rendrait ce mépris légitime... J'ai une nombreuse famille : une femme et six enfants qui ne manquent jamais du nécessaire et ne dépensent pas ce qu'ils devraient épargner... Dans de telles circonstances, mon seul bonheur est le suivant : je suis toujours resté content, accommodant et tranquille ; j'ai toujours joui d'un parfait calme d'esprit, d'une pensée claire et d'une bonne humeur inébranlable. Et si l'on me demande comment j'ai pu acquérir cette mentalité, je répondrai, d'un mot : en m'appliquant avec zèle et constance à cette tâche solennelle et grave qu'est la résignation à la Volonté du Ciel ». Nobles paroles, inspirées par un souffle chrétien très pur ! Robinson, seul dans son île, arriva aux mêmes conclusions que De Foe isolé au milieu de ses concitoyens. Pourquoi faut-il qu'une profession de foi si noble ait été prononcée à une époque où les actes de De Foe étaient si répréhensibles que nous sommes tentés de crier à l'hypocrisie ? On ne peut pas reprocher à De Foe la violence de ses attaques, comme celles qu'il dirigea contre son ancien ennemi, le comte de Nottingham, qui l'avait menacé de poursuites judiciaires (64), tant que ces attaques étaient faites ouvertement, dans la *Revue* ou dans des pamphlets

(64) *Review*, numéro du 24 février 1713.

signés par lui. Mais que penser d'un homme qui, le lendemain du jour où il proclamait ses sentiments de résignation chrétienne, essayait d'exciter le ministère contre ses adversaires politiques ? C'est pourtant ce que De Foe fit contre Steele, qui ne lui avait jamais adressé la parole. Avec patience, il découpa pendant plusieurs mois dans les écrits de Steele les passages qui pouvaient paraître séditieux ou compromettants pour leur auteur (65) : puis, lorsqu'il en eut une collection suffisante, il envoya le tout à Harley et réclama avec insistance que le grand journaliste whig fût inculpé de haute trahison. De même, il fut un de ceux qui poussèrent le gouvernement aux manœuvres déloyales qui se terminèrent par l'expulsion injuste de Steele de la Chambre des Communes (66). Dès qu'on passe dans la coulisse, le martyr prend figure de persécuteur, et l'on comprend pourquoi ses contemporains, qui se doutaient de cette action souterraine sans pouvoir la prouver, montraient un tel acharnement dans leurs attaques calomnieuses.

III

L'offensive des whigs contre De Foe se déclara brusquement en avril 1718. Par un extraordinaire paradoxe, elle fut dirigée contre les trois pamphlets de De Foe qui servaient le mieux la cause whig. Il est vrai qu'oubliés du passé, De Foe avait repris sa dangereuse manière ironique de *La plus courte voye*. Il avait donné à ses pamphlets, pour les faire acheter par les jacobites, des titres équivoques : « *Raisons contre la succession de la Maison de Hanovre* », « *Et si le Prétendant venait ? ou, Considérations sur les avantages et réelles conséquences de la prise par le Prétendant de la couronne de Grande-Bretagne* », et enfin « *Réponse à une question que personne ne se pose : et si la reine mourait* » (67) ? Dans les premières pages de chacun de ces trois pamphlets, l'auteur se montre discret, réservé ; on se demande quelles sont ses véritables opinions et où il veut en venir. Mais ensuite, jonglant avec les paradoxes, il

(65) *Mss. of the Duke of Portland*, vol. V, 10 mars 1714.

(66) *Ibid.*, lettre du 19 février.

(67) Cf. notre *Liste des œuvres de De Foe*. (Appendice I.)

nous dévoile clairement le but de ses démonstrations ironiques ; il serait bon que la nation, dit-il, fût, en guise de laxatif, soumise pendant quelque temps à un gouvernement papiste et absolu, à la française ; après cette bonne purge, elle apprécierait enfin les avantages d'un gouvernement constitutionnel. En outre, la venue du Prétendant écarterait tout danger d'une nouvelle guerre avec la France ; pendant son règne, l'Angleterre vivrait tranquille sous la haute protection de Louis XIV ; il n'y aurait plus de polémiques, plus de journaux, plus de discussions orales, plus de parlement ; ce serait la paix romaine à l'intérieur du pays. Pensons sérieusement à cette grave question de la succession d'Angleterre, concluait De Foe, sans quoi nos libertés, nos biens et nos vies nous seront enlevés par un prince que, par veulerie, nous aurons laissé prendre le pouvoir.

Jamais De Foe ne s'était montré aussi violemment hostile aux jacobites ; jamais il n'avait aussi opiniâtrément cherché à dégoûter les Anglais du Prétendant. Pourtant, il était au service d'un gouvernement qui ne cachait pas ses sympathies jacobites ; mais Harley avait dû, sous le manteau, l'encourager à écrire ses pamphlets, car le rusé ministre se ménageait à la fois les bonnes grâces de Jacques Stuart et celles de George de Hanovre. A Versailles, on savait qu'il ne fallait pas compter sur lui pour soutenir ouvertement la cause du Prétendant (68) ; à Hanovre, où Harley envoyait des rapports sur les menées jacobites, on se défiait de lui. Si, après la mort de la reine, le roi s'appelait Jacques III, Harley ferait valoir qu'il était à la tête du gouvernement qui avait su ramener Sa Majesté sur le trône de ses ancêtres. Si c'était George I^{er}, Harley rappellerait qu'il avait soutenu de sa bourse le journaliste le plus anti-jacobite du royaume, Daniel De Foe.

Les whigs n'étaient pas tout à fait dupes de ces finesses ; ils voulaient se venger de Harley, le politicien qui par ses manœuvres habiles avait fait tomber le ministère Godolphin, et de De Foe, le journaliste qui par son attitude équivoque semait le trouble dans leurs rangs. Tous les prétextes, même les plus ridicules, étaient bons pour ruiner ces deux hommes : en accusant De Foe de haute trahison pour avoir écrit des pam-

(68) Voir tous les rapports de l'abbé Gautier pour l'année 1713 : Harley y est désigné sous le nom de Vandenberg. (*Arch. min. des Aff. étr.*, recueils 247 et 248.)

phlets jacobites, les whigs espéraient faire coup double (69) ; Harley, pensaient-ils, viendrait au secours de son acolyte, et ainsi seraient prouvées les relations qui unissaient le politicien tory et le journaliste whig ; les ministres tories seraient éclairés sur la perfidie d'un collègue qui soutenait un pamphlétaire whig, et les whigs crédules ne douteraient plus de la malhonnêteté d'un pamphlétaire whig à la solde d'un ministre tory. Le plan était adroit, et l'attaque, minutieusement préparée, s'engagea avec le maximum de chances de succès.

Pour que toutes les opérations de l'offensive pussent se dérouler sans accroc, il fallait d'abord s'assurer que De Foe serait chez lui quand on viendrait l'arrêter. Les whigs dénichèrent à Yarmouth un ancien créancier de De Foe, qui depuis dix ans n'avait pas donné signe de vie ; ils rachetèrent la créance et, un soir, la firent présenter à De Foe au moment où il se préparait à quitter Stoke Newington pour se rendre à Londres faire visite à Harley (70). Daniel n'avait pas assez d'argent pour payer ; de peur d'être arrêté à la demande de son créancier, il n'osa plus sortir de chez lui. C'est ce qu'attendaient ses adversaires avant de développer leur attaque.

Le premier avril 1713, De Foe envoya un de ses fils porter une lettre à Harley ; il réclamait l'arriéré de pension qui lui était dû, afin de satisfaire le créancier importun. Mais avant que Harley pût faire le nécessaire, il se passa du temps. Or les whigs n'avaient pas perdu une minute ; leur champion, un député nommé Benson, qui, poursuivi par le ministère pour avoir écrit un libelle, rendait De Foe responsable de ses malheurs, agit avec le zèle implacable que donne la haine. Sous prétexte de faire une commande, il se présenta chez Janeway, l'imprimeur des trois pamphlets de De Foe, et, usant d'intimidation, se fit remettre les trois manuscrits. Mais une difficulté surgit : les manuscrits étaient chacun d'une écriture différente ! Benson n'hésita pas alors à recourir aux menaces ; agitant aux yeux épouvantés de l'imprimeur et de ses aides le spectre de la Haute Trahison, il parvint à arracher des aveux qui prouvaient que De Foe était bien l'auteur des ouvrages incriminés. Triomphant, Benson porta les manuscrits au Lord

(69) *Political State of Great Britain*, numéro d'août 1713. Cf. lettre de De Foe du 19 avril.

(70) *Mss. of the Duke of Portland*, V. Lettre du 1^{er} avril.

Chief-Justice Parker et lui démontra que le titre des pamphlets était séditionnel, que la trahison se trouvait ouvertement prêchée dans le texte, et que l'ironie que l'on pouvait discerner dans certaines phrases n'était qu'un voile jeté habilement sur les criminelles intentions de l'auteur. Parker ne demandait qu'à être convaincu. « Ce ne sont pas des sujets sur lesquels il faut plaisanter en ce moment », déclara-t-il après avoir examiné les manuscrits ; et, motivant sa décision sur le fait que de tels ouvrages ne pouvaient avoir pour but que de créer de l'agitation parmi les loyaux sujets de Sa Majesté, il lança des mandats d'amener contre De Foe, Janeway et Baker, l'auteur, l'imprimeur et l'éditeur des trois pamphlets (71). Le vendredi 10 avril, à la tombée de la nuit, un petit apprenti de Janeway vint trouver De Foe sous un prétexte quelconque ; en réalité, il était envoyé par le constable qui, déjà arrivé à Stoke Newington, voulait s'assurer qu'il trouverait bien l'oiseau au nid ; pendant la nuit, on prépara une mise en scène théâtrale pour l'arrestation du délinquant (72). Le lendemain matin, vers onze heures, une nuée de recors s'abattit chez De Foe pour s'assurer de sa personne et saisir les exemplaires des pamphlets incriminés que l'on pourrait trouver dans sa maison. L'opération fut menée avec autant de bruit et d'ostentation qu'il était possible, de façon à ameuter les gens du paisible village et à leur faire croire qu'on arrêtait un dangereux criminel. De Foe prétendit ensuite qu'il s'était montré d'une extrême docilité et avait obéi aux premières injonctions : c'est fort vraisemblable, parce qu'il venait de recevoir une lettre de Harley l'assurant qu'il serait protégé envers et contre tous. Néanmoins, le journaliste whig Ridpath, qui était une des chevilles de la conspiration montée contre De Foe, répandit dans Londres une sensationnelle version de l'arrestation mouvementée du directeur de la *Revue* : De Foe, racontait-il, avait fortifié sa maison contre la police, et il aurait fallu faire un siège en règle, donner un assaut décisif et démolir des barricades avant de s'emparer du criminel (73). Tout ce que nous connaissons de la prudence de Daniel et de sa crainte respectueuse pour

(71) *P. R. O.-S. P. dom. Anne*, bundle 21 (document inédit). Cf. lettre du 6 avril, et OLDMIXON : *History of England*, III, 509.

(72) Lettres du 10 et 11 avril. Cf. *Review*, vol. IX, n° 85.

(73) Cf. *Review*, IX, n° 85. *Flying Post*, du 23 avril, et *Post-Boy* du 16.

la justice de son pays dément cette version fantaisiste : ce fut cependant celle qui trouva créance auprès de la majorité du public ; les dénégations de De Foe ne servirent de rien (74).

Il s'agissait ensuite d'emmener le prisonnier à Londres ; une procession étrange défila à travers champs et s'éparpilla au fur et à mesure de sa marche. En tête chevauchait De Foe, car, étant souffrant, il avait obtenu la permission de monter à cheval ; derrière lui, de plus en plus espacés, traînaient les recors, tous à moitié ivres. On aurait dit un prisonnier emmenant des sbires en prison. A son arrivée dans la Cité, De Foe fut mis au violon, où il dut rester toute la journée du lendemain avant de pouvoir annoncer au juge qu'il avait trouvé des personnes répondant de lui ; c'est pour cela d'ailleurs que les whigs l'avaient fait arrêter un samedi, sachant que le jour du Sabbat la justice chômait. Daniel employa ce lugubre dimanche à écrire une longue épître à Harley ; il dénonça comme libellistes les whigs qu'il considérait comme les auteurs de la cabale dont il était victime, c'est-à-dire Benson, Burnet et Ridpath, et aussi supplia qu'on intervînt vite en sa faveur (75).

Le lendemain (lundi 13 avril) De Foe, mené devant le Lord Chief-Justice Parker, demanda à être libéré, et fournit comme garants les libraires Grantham et Warner, qui répondaient de sa personne jusqu'à la somme de 400 livres chacun : lui-même ajoutait une caution de 800 livres. L'accusation s'écria aussitôt que ce n'était pas suffisant. Alors intervint l'avoué du Trésor. William Borrett, qui, stylé par Harley, déclara avec une indifférence fort bien jouée que légalement les cautions fournies étaient parfaitement suffisantes (76). De Foe fut alors relâché. Parker, inquiet de l'attitude de Borrett, lui demanda à voix basse si le gouvernement tenait réellement à poursuivre De Foe : Borrett, toujours feignant l'indifférence, lui répondit qu'il n'en savait rien, ce à quoi Parker répliqua qu'il écrirait à Lord Bolingbroke pour être éclairé sur ce point. Tout ce colloque n'avait pas échappé à l'oreille fine et à l'œil pénétrant de De Foe : il en fit part à Harley (77), qui prit aussitôt des mesures pour que son collègue Bolingbroke ne révélât pas au juge le

(74) *Appeal*, p. 9.

(75) Lettres du 12 et du 13 avril.

(76) OLDMIXON : *op. cit.*

(77) Lettre du 13 avril.

secret des relations qui unissaient De Foe et le ministère, et ainsi, rien ne transpira.

Daniel réintégra ses pénates le mardi, souffrant d'un gros rhume qu'il avait pris au violon; son premier acte fut d'écrire à Harley une longue lettre d'action de grâces pour le remercier de sa protection et le supplier d'étendre encore sur lui sa main secourable. En effet, les whigs n'avaient pas désarmé; leurs journaux exultaient en racontant au peuple l'arrestation de De Foe : le bruit se répandit même que De Foe avait été emmené à Newgate, et la joie devint du délire. Un pamphlet intitulé : *Judas découvert et enfin attrapé* (78), qui déversait sur la tête de Daniel les insultes les plus grossières, fut crié dans les rues et acheté par une foule avide de détails nouveaux. Les chefs whigs, furieux de voir leur proie s'échapper d'entre leurs griffes, cherchèrent, en vue du procès, à s'assurer le concours d'hommes de loi célèbres; Benson offrit de payer dix guinées d'honoraires à l'avocat en renom qui accepterait de soutenir l'accusation; il est vrai que la cause était fort mauvaise (79).

Cependant les poursuites engagées suivaient leur cours. Le Lord Chief-Justice fit comparaître les employés de Janeway et de Baker et reçut en personne leurs dépositions (80); celles-ci sont fort intéressantes parce qu'elles nous montrent comment travaillait De Foe. Le premier des trois pamphlets incriminé, *Raisons contre la succession de la Maison de Hanovre* avait été édité par Janeway. De Foe était venu trouver cet imprimeur, lui avait parlé de la brochure qu'il désirait composer, et dont il lui fournit par écrit le titre sensationnel. Janeway, flairant le gros succès de scandale, avait conclu le marché au simple vu de ce titre; il s'était engagé à donner à De Foe la somme de quatre guinées et vingt-cinq exemplaires gratuits par tirage de mille exemplaires.

Les deux autres pamphlets furent publiés par Baker, qui paya De Foe deux guinées par 500 exemplaires vendus. Les deux manuscrits avaient été copiés en partie par De Foe lui-même et en partie par ses deux fils, Daniel et Benjamin, soit qu'ils écrivissent sous la dictée de leur père, où qu'ils missent au net ses brouillons; en outre, Benjamin était chargé de véri-

(78) *Judas discover'd and caught at last.*

(79) Cf. lettre du 19 avril.

(80) *P. R. O.-S. P. dom. Anne, op. cit.* (inédit).

fier les citations que De Foe faisait de mémoire. Les employés de l'imprimerie allaient porter les épreuves tantôt au pied-à-terre de De Foe à Londres, dans le quartier du Temple, tantôt à Stoke Newington ; ils étaient reçus par un des jeunes gens, qui prenait les épreuves et disparaissait quelques minutes dans une pièce voisine pour les faire corriger par son père ou les corriger lui-même. On voit que De Foe avait en ses fils d'utiles « Vendredis » (81), et leur aide efficace explique en grande partie comment l'infatigable pamphlétaire, libéré des petits soucis matériels qui font perdre tant d'heures précieuses aux écrivains, pouvait publier sans relâche de nouveaux ouvrages.

Le jour de comparaître devant le tribunal approchait. De Foe n'était pas sans appréhension. Il se plaignit à Harley de la partialité de Parker, le Lord Chief-Justice, et, suprême imprudence, écrivit dans les *Revue* des 16 et 18 avril deux articles où il suspectait l'honnêteté de ses juges. Le 22 avril, la Cour se réunit. De Foe se présenta accompagné de ses deux garants et la prolongation de sa liberté sous caution lui fut accordée sans difficulté ; mais au moment où, tout joyeux, il se retirait, le Lord Chief-Justice lui demanda s'il était l'auteur des deux articles publiés dans la *Revue*, le 16 et le 18 avril. Après quelques minutes d'hésitation, De Foe répondit par l'affirmative. Parker déclara alors que ces deux articles étaient d'insolents libelles, mais que, étant personnellement mis en cause, il s'en remettait à ses collègues du soin de décider des suites que comportait l'affaire. Les articles furent lus à haute voix ; les juges trouvèrent qu'ils contenaient des insultes grossières contre le Lord Chief-Justice et témoignaient d'un mépris intolérable pour la Cour et les Lois. Séance tenante, De Foe fut condamné à être incarcéré dans la prison du Queen's Bench ; en outre, par anticipation, les juges proclamèrent que les trois pamphlets qui avaient motivé les poursuites étaient des « libelles scandaleux, perfides et déloyaux ». De Foe protesta faiblement qu'ils étaient ironiques, mais un juge nommé Powis lui coupa brutalement la parole, et, avec un pesant appareil juridique, lui prouva qu'il mentait ; il termina son dis-

(81) Voir dans notre étude critique de *Robinson Crusoe* les pages relatives au caractère autobiographique du roman.

cours en lui annonçant que pour un tel crime il pouvait s'attendre à être pendu ou écartelé vif. De Foe, abasourdi, se tut et se laissa docilement emmener (82).

On peut juger de son désespoir quand il se retrouva entre les quatre murs d'une prison. Heureusement pour lui, il n'y resta pas longtemps; Harley lui conseilla de demander à faire des excuses à la Cour et fit pression sur les juges pour qu'ils acceptassent cet arrangement. Dès le 2 mai, De Foe fut admis à présenter ses excuses; il fut condamné pour la forme à payer une amende de trois shillings et six pence et remis en liberté après avoir renouvelé sa caution (83).

Si le ministère fut si prompt à agir en faveur de De Foe, c'est qu'il avait grand besoin de lui. Bolingbroke se préparait à lancer une gazette commerciale pour soutenir les vues du gouvernement, et le concours d'un spécialiste aussi expérimenté que De Foe lui était indispensable. Par reconnaissance, et aussi parce qu'il se rendait compte qu'abandonné par ses patrons il serait un homme mort, De Foe lâcha le semblant d'indépendance qu'il avait gardé en rédigeant la *Revue* et se mit à la disposition du ministère. Il trouva facilement un prétexte pour mettre fin à la *Revue* qui agonisait d'ailleurs depuis près d'un an (84); il se plaignit tout haut de l'apparition d'un nouveau journal intitulé *Mercator*, qui, subventionné par le gouvernement et recevant seul communication des statistiques officielles du commerce et de l'industrie, rendait toute concurrence impossible. Il ajouta que, la mort dans l'âme, il avait dû se décider à mettre fin à la *Revue*, et qu'il était désormais résolu à ne plus rien écrire et à vivre en paix à la campagne. Le 11 juin, il finit son article habituel par les mots *Exit Review*, terminant ainsi, non sans un soupir de soulagement, la gigantesque entreprise qu'il avait menée, à lui seul, pendant plus de neuf ans. Sans doute, il y eut plus d'un vieil abonné à pester contre cet intrus, le *Mercator*, qui les privait de leur gazette favorite, et à plaindre le pauvre journaliste auquel on avait brutalement enlevé son gagne-pain. Qu'auriez-vous dit, bonnes gens, si vous aviez su que ce martyr, grassement payé, était

(82) Cf. OLDMIXON : *op. cit.*, et *Flying-Post*, du 23 avril.

(83) *Weekly Pacquet*, du 2 mai.

(84) *Review*, IX, n^{os} 104 et 106.

devenu le principal rédacteur de la feuille dont il avait déploré la naissance (85) ?

Le *Mercator* parut trois fois par semaine sur une page imprimée sur deux colonnes; il ressemblait singulièrement à la *Revue*, sauf qu'il ne traitait que des questions commerciales, à l'aide des statistiques douanières que fournissait le gouvernement; il marquait aussi un léger progrès sur la *Revue*, car chaque numéro commençait par un petit résumé de l'article du jour à l'usage des gens pressés. Pour combattre la politique économique du ministère, les whigs créèrent une feuille rivale, le *Marchand Britannique*; bien rédigé, ce journal mena la vie dure au *Mercator*. Naturellement, les whigs n'eurent pas de peine à découvrir quel était le véritable directeur du *Mercator*, et De Foe se vit insulté plus grossièrement encore que par le passé : « ce plumitif ambidextre et mercenaire », dit de lui Boyer, le plus ardent des journalistes whigs (86), et Addison, le sage Addison lui-même, se départit de sa gravité coutumière pour le traiter de « coquin faux, équivoque et fourbe » (87). De Foe nia dans la suite qu'il eût été le rédacteur ou l'administrateur du *Mercator*, mais il avoua qu'il y avait fait insérer quelques articles de son cru (88). Comme il n'est pas un paragraphe dans le *Mercator* qui ne rappelle singulièrement la *Revue*, nous accueillerons la déclaration de De Foe avec le même scepticisme que ses contemporains.

Pendant quelques mois, Daniel prit un repos relatif pour remettre sa santé ébranlée par toutes ces épreuves; puis, sur l'ordre de Harley, il se livra, parmi les dissidents, à une mystérieuse propagande ministérielle qui eut peu de succès (89). La vieille affaire des trois pamphlets séditieux continua à lui donner du tracas : plus le ministère s'acharnait à la faire oublier, plus Benson s'efforçait de la faire revivre. Pour obtenir enfin la tranquillité dont il avait grand besoin, De Foe demanda, le 9 octobre, à Harley, de lui procurer un « pardon royal sous le grand sceau », seul moyen, lui avait dit l'avocat général, d'arrêter à tout jamais les poursuites judiciaires. Ce pardon, signé

(85) BOYER : *Reign of Queen. Anne*, p. 633.

(86) *Political State*, janvier 1714.

(87) *The late trial and conviction of Count Tariff* (1713)

(88) *Appeal*, p. 14.

(89) Lettres du 7 et du 25 décembre.

par la reine et contresigné par Bolingbroke, fut accordé le 20 novembre 1713, et, à la prière de De Foe, Harley acquitta toutes les dépenses de chancellerie (90). Libéré de tout souci, De Foe se lança hardiment dans la « guerre de journaux » dont la violence augmentait de jour en jour. Il chercha d'abord à se venger de son ennemi Ridpath, rédacteur du grand journal whig, *la Poste Volante* (*Flying Post*) ; il complota, avec l'aide de Hurt, éditeur de ce journal, de se glisser à la place de Ridpath, mais celui-ci eut vent de l'intrigue et changea d'éditeur. De dépit, Hurt et De Foe fondèrent un journal qui s'intitula également *la Poste Volante*, et qui, soutenant la politique gouvernementale, sema le désarroi dans le clan whig à cause de l'identité des titres (91). Puis, se rendant compte de l'impossibilité de rallier autour de Harley les non-conformistes de Londres et de la province, De Foe ne chercha plus à empêcher les mesures de persécution projetées contre eux par le gouvernement, et il marqua, non sans un secret plaisir, les coups qui frappaient ses coreligionnaires (92). Malgré des crises de rhumatisme aigu qui l'empêchaient parfois de rendre à Harley sa visite coutumière, il fit, avec plus de zèle que jamais, œuvre de propagandiste actif et habile. Moore, l'administrateur du *Mercator*, ayant donné sa démission à la fin de mars 1714, ce fut De Foe qui prit sa place et assuma seul la responsabilité de cette importante gazette ; il demanda pour ce travail supplémentaire une gratification spéciale qui lui fut probablement accordée. Les circonstances avaient fait de De Foe, whig et dissident, l'homme de confiance d'un gouvernement tory et haut-volant ; qui sait si son dernier principe politique, son anti-jacobitisme, aurait résisté à quelques années de services de plus ? Heureusement pour sa mémoire, les événements lui interdirent cette dernière évolution.

Des dissentiments profonds dressaient maintenant l'un contre l'autre les principaux ministres, Harley et Bolingbroke. Celui-ci, jacobite sincère, s'irritait des ruses et du caractère fuyant de son chef de file. La reine, de plus en plus décidée à céder le trône à son jeune frère le Prétendant, prêtait une oreille com-

(90) *P. R. O.-S. P. dom. Anne*, entry-book 356, p. 435. Publié par De Foe dans *Appeal*, p. 10.

(91) Cf. *Flying Post* : numéros du 24 et du 27 juillet.

(92) Lettre du 21 mai.

plaisante aux insinuations de Bolingbroke. Harley, se sentant perdu, se rangea résolument du côté de la Maison de Hanovre; le 27 juillet, sous prétexte qu'il se montrait insolent et négligeait son travail, la reine le renvoya du gouvernement. Mais le triomphe de Bolingbroke fut de courte durée. Subitement, la reine tomba malade: très affaiblie, à l'article de la mort, ne sachant plus bien ce qu'elle faisait, elle obéit au dernier conseil qui lui avait été murmuré, et donna la baguette blanche, insigne du pouvoir, non pas à Bolingbroke, mais à un modéré, partisan de la dynastie de Hanovre, le duc de Shrewsbury.

Le premier août, la reine Anne rendit le dernier soupir; les jacobites qui n'avaient rien préparé, furent pris au dépourvu et ne purent pas s'opposer aux dispositions légales qui avaient été adoptées depuis longtemps pour assurer la succession de la dynastie de Hanovre. En attendant la venue du nouveau roi, un Conseil de Régence, dont Harley faisait de droit partie, se réunit pour gérer les affaires courantes. Par delà la tombe, Guillaume d'Orange dirigeait les destinées britanniques et l'Angleterre échappait définitivement à l'emprise catholique et française.

Dès qu'il fut au courant de ces événements nouveaux, De Foe écrivit à Harley pour l'assurer de son dévouement et de sa fidélité (93): car Harley était encore très puissant. De Foe ne devait pas tarder à avoir besoin de sa protection. Bientôt il manifesta violemment sa haine des jacobites qui gardaient pendant l'inter règne une influence assez grande. Il envoya au journal *Le Postillon* une brève communication, très insultante pour les haut-volants; un mandat d'arrêt fut aussitôt lancé contre lui, mais il fut intercepté par Harley et resta lettre morte (94). Au même moment, Hurt, le propriétaire de la fausse *Poste Volante*, reçut une lettre d'un correspondant, qui accusait Lord d'Anglesey de jacobitisme; trouvant cette lettre un peu vive, Hurt la passa à De Foe qui en atténua quelque peu la violence, et renvoya à Hurt, après l'avoir recopiée lui-même, la version remaniée de cette communication. Celle-ci fut insérée dans le numéro du 19 août. Deux jours après, à la requête de Lord d'Anglesey, qui était membre du conseil de régence,

(93) Lettres du 3 et du 26 août.

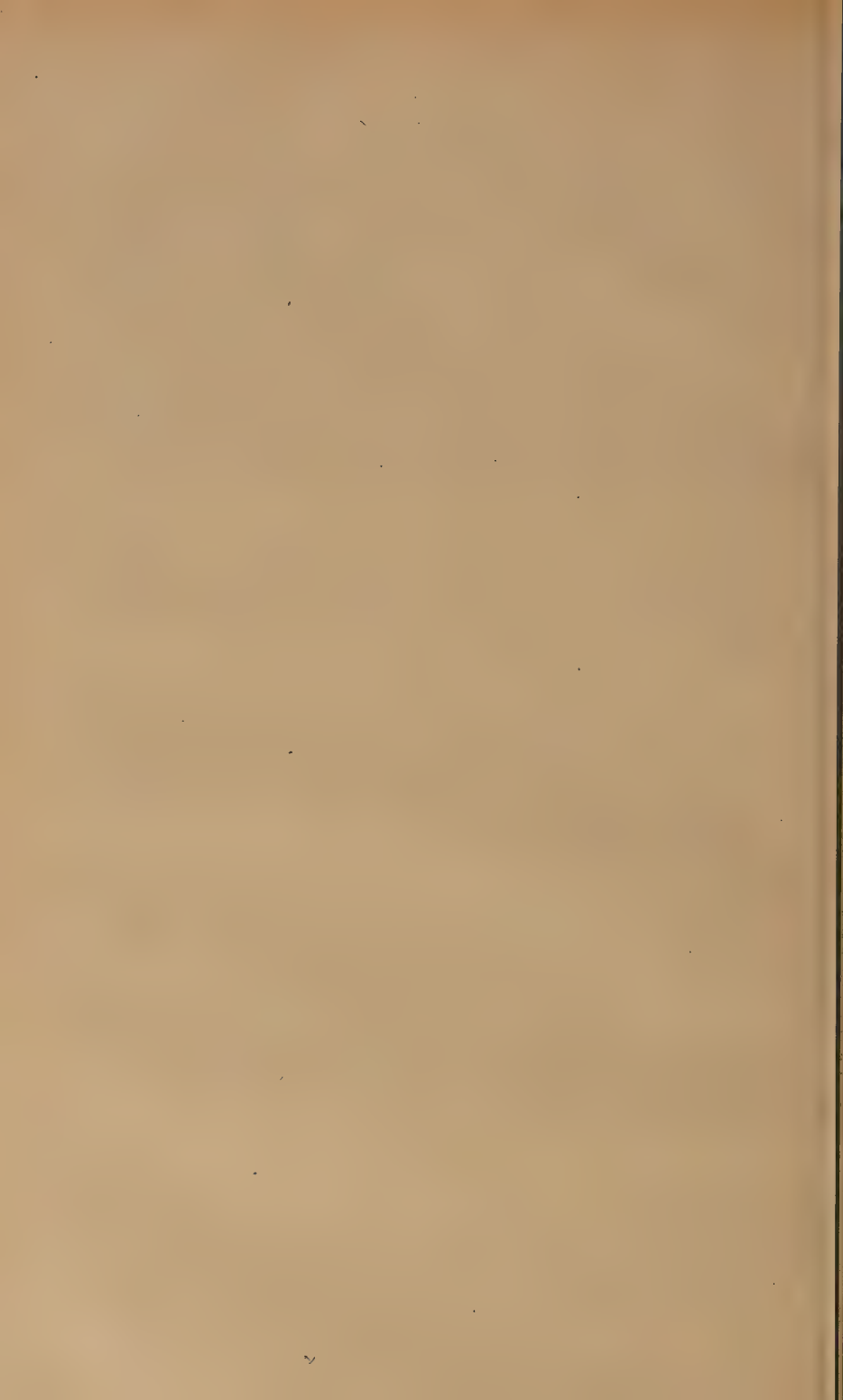
(94) *P.-R. O.-S. P.*, dom. Anne, entry-book 79 (document inédit).

Hurt, et Baker, le libraire qui vendait *La Poste Volante*, furent poursuivis, mais laissés en liberté sous caution ; on saisit leurs papiers, et la lettre séditieuse fut reconnue être de l'écriture de De Foe. Le 28 août, celui-ci fut arrêté, mais il put fournir aussitôt une caution et il fut laissé, lui aussi, en liberté provisoire ; le 31, il supplia Harley d'intervenir personnellement auprès de Lord d'Anglesey pour qu'il retirât sa plainte ; Lord d'Anglesey s'y refusa et l'affaire fut instruite, au grand désespoir de De Foe (95).

Cependant, poussé par un « bon vent protestant », George I^{er} débarqua en Angleterre : il fit son entrée solennelle à Londres le 20 septembre. Son premier geste fut de nommer un ministère entièrement whig, où Lord Townshend prit vite une influence prépondérante. De Foe aurait dû, s'il était resté fidèle à ses principes, saluer l'avènement du nouveau roi avec le même enthousiasme qu'il avait salué la Révolution de 1688, aurore de la liberté. Mais il était tout désemparé, et, plein de sombres pressentiments, il envisageait l'avenir avec inquiétude. Sans doute, Harley conservait, auprès du parlement qu'il avait fait élire un réel prestige, mais De Foe voyait clairement que Townshend ne garderait pas longtemps une Chambre des Communes hostile. En outre, Lord d'Anglesey, tenace et impitoyable, continuait à exiger que le procès de De Foe fût instruit ; Harley tenta une seconde démarche auprès de lui dans les derniers jours de septembre, mais sa tentative échoua encore (96). Daniel se demanda avec angoisse si le règne de George I^{er} n'allait pas commencer pour lui, comme le règne d'Anne, par un emprisonnement à Newgate. C'était la deuxième fois qu'arrivé au faite des honneurs, il étendait la main pour saisir la puissance et la fortune, et que dans ce geste, il perdait l'équilibre et tombait dans un gouffre. Cette fois, le destin avait porté un coup décisif à ses ambitions politiques : il le réservait pour une tâche plus haute. Car c'est à la ruine des espérances de De Foe en 1714 que nous devons *Robinson Crusoë*.

(95) Cf. *Rep. on the rec. of the City of Exeter* (*Hist. Mss. Comm.*, 1916) : p. 234. Lettres du 28 et du 31 août.

(96) Lettre du 28 septembre.



CHAPITRE XII

« Ainsi je m'incline dans la maison de Rimmon. »

DE FOE : *Lettre à De La Faye*, 26-8-1718.

La vie dans l'ombre

I. La vraie déchéance de De Foe. — II. Journalisme à sensation. —
III. Retour au puritanisme.

I

Les whigs exultaient : ils avaient un roi tout à eux, des ministres tout à eux, et ils se préparaient à faire élire un parlement tout à eux. Ils annoncèrent aussitôt des poursuites judiciaires contre les membres du gouvernement déchu et leurs acolytes. De Foe se rendit compte du danger immédiat qu'il courait ; il savait qu'avant de s'attaquer aux grands on dévorerait un à un les petits, et la première victime était toute désignée : c'était évidemment le pamphlétaire honni, abhorré, méprisé, l'exécuteur des basses œuvres de Robert Harley, comte d'Oxford, le dangereux sophiste de la *Revue* et du *Mercator*. Surmené par le travail, parfois terrassé par des attaques de goutte et de gravelle, Daniel fit des efforts désespérés pour sauver sa vie. Il évita d'abord de faire parler de lui, et, quand il écrivit, garda strictement l'anonyme. Il lança une série de pamphlets pseudo-historiques destinés à soulever autour des événements récents un nuage de poussière opaque, de manière que personne ne sût plus quelle était la vérité et quel était le

mensonge (1). Il s'attacha surtout à prouver que son ancien patron Harley n'avait jamais été jacobite, bien que les apparences fussent contre lui, et que le seul membre du gouvernement qui s'était montré favorable au Prétendant avait été Bolingbroke : tel était le sujet de l'*Histoire secrète de la Baguette blanche*, qui parut en octobre 1714, et dont le succès détermina De Foe à en écrire une seconde, puis une troisième partie. Les amis de Bolingbroke répondirent avec passion (2). Les whigs répandirent le bruit que l'*Histoire* avait été écrite par De Foe sur les indications de Harley (3). Celui-ci protesta : il pestait fort contre l'auteur de ces brochures, qui révélait ses négociations passées avec les jacobites écossais (4) : ce maladroït défenseur avait bien besoin, vraiment, de signaler des faits ignorés de tous, dont on pourrait peut-être tirer argument contre les anciens ministres ! Et Harley, dans sa fureur, envoya à la *Gazette de Londres* (5) une note pour nier toute collaboration à l'*Histoire secrète*, qui, ajoutait-il, semblait avoir été publiée dans l'intention de lui nuire. Quant à De Foe, il commença par nier lui aussi toute participation aux pamphlets incriminés, puis se ravisant, il avoua qu'à la demande de l'éditeur, il avait remanié quelques feuilles, mais « ne savait même pas si l'on avait tenu compte de ses corrections » (6). Il fut gravement offensé des déclarations de Harley et ainsi fut consommée la rupture entre ces deux hommes qui avaient si longtemps travaillé côte à côte.

Néanmoins, De Foe continua sans relâche à défendre la politique suivie par les anciens ministres : il savait que c'était la manière la plus habile de présenter sa propre défense. N'ayant plus ni *Review* ni *Mercator* à diriger, il consacra tout son temps à écrire des pamphlets pour prêcher le calme et la clémence : le plus curieux de ceux-ci est l'*Histoire secrète d'une année*, dans lequel il compare les années 1714 et 1688, rappelle à George I^{er} la générosité de Guillaume d'Orange envers ses

(1) Cf. notre *Liste des œuvres de De Foe*.

(2) Cf. MACKNIGHT : *The Life of Henry Saint John, Viscount Bolingbroke*, p. 428 (Londres, 1863).

(3) Cf. BOYER : *Political State of Great Britain*, numéro d'octobre 1714 ; OLDMIXON : *op. cit.*, p. 537.

(4) Lettres de Harley au docteur Stratford, 23 et 24 novembre 1714 (*Mss. of the Duke of Portland*, V).

(5) Numéro du 9 juillet 1715.

(6) Cf. *Secret History of the Secret History of the White Staff*, etc.

anciens adversaires, et invite le nouveau roi à ne pas écouter des amis trop zélés qui, par vengeance et par intérêt, lui conseillaient de faire poursuivre Harley et ses collègues pour haute trahison. Enfin, dans les derniers jours de l'année 1714, il jugea le moment venu d'entreprendre sa défense personnelle ; il rédigea avec soin un *Appel à l'honneur et à la justice*, où il tentait de prouver qu'il était toujours resté indépendant et fidèle à ses principes ; il venait de terminer ce pamphlet quand il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il se remit d'ailleurs assez vite. Il eut alors un trait de génie : il envoya à l'éditeur de l'*Appel* un court post-scriptum, annonçant qu'il était dans un état de faiblesse extrême, à tel point qu'on le jugeait perdu, incapable de survivre longtemps au coup funeste que lui avaient porté ses persécuteurs (7). Ce stratagème réussit ; sachant qu'il était en très mauvaise santé, ses ennemis jugèrent qu'ils pouvaient dédaigner un adversaire mourant. Laissé en paix, Daniel se remit à écrire pamphlet sur pamphlet, et on se perdit en conjectures vaines pour en découvrir l'auteur ; pas un instant les soupçons ne se portèrent sur celui que l'on croyait définitivement hors de combat, et qui, en réalité, bien tranquille dans son bureau à Stoke Newington, noircissait sans trêve des feuillets que ses fils allaient aussitôt porter aux imprimeurs de la Cité.

Il aurait mieux valu, pour sa bonne réputation, qu'il restât isolé, indépendant, vivant du seul produit de la vente de ses œuvres, acceptant avec philosophie la défaite de sa cause et la ruine de ses espérances. Malheureusement, il ne pouvait pas vivre dans l'opposition : il voulait appartenir, de près ou de loin, au gouvernement, quel qu'il fût. Les poursuites engagées contre lui par Lord d'Anglesey allaient lui fournir l'occasion de se rapprocher du nouveau ministère. Le 12 juillet 1715, il comparut devant la Cour et fut jugé coupable d'avoir écrit un « libelle séditieux » ; mais la sentence définitive fut différée jusqu'à la session suivante (8). Donc, il aurait dû comparaître à nouveau le 10 novembre ; or il ne se présenta pas, à la grande joie de son ennemi Ridpath qui annonça triomphalement qu'on

(7) Dans *The Secret History of the Secret History of the White Staff, Purse and Mitre*, il fit un tableau analogue de son martyre.

(8) Cf. *Flying Post* du 14 juillet.

allait enfin arrêter l'ancien acolyte des ministres déchus (9). Mais aucune poursuite n'eut lieu contre lui et l'affaire fut mystérieusement étouffée.

Que s'était-il passé? — Le démon socratique de De Foe, cet étrange émissaire de la Providence, qui apparaissait aux heures critiques, était encore intervenu (10). La situation était en effet pitoyable : Bolingbroke s'était réfugié en France, Harley avait été emprisonné ; le tour de De Foe allait certainement venir ; ses amis lui conseillaient de fuir ; lui-même, affolé, songeait à suivre ce conseil, lorsqu'un matin une voix murmura distinctement en lui, à diverses reprises : « Ecris au juge ». Aussitôt il s'assit à sa table de travail ; sa plume courut sur le papier avec une agilité surnaturelle ; sans le moindre effort, il trouva des termes si éloquents, si pathétiques que le Lord Chief-Justice Parker, auquel il envoya sa supplique, lui fit répondre que les poursuites seraient définitivement arrêtées ; c'est ainsi que Daniel échappa au plus grand danger qu'il eût jamais couru.

Que contenait donc cette lettre d'inspiration quasi-divine ? La correspondance secrète qu'échangèrent, en avril 1718, De Foe et De La Faye, le secrétaire privé du ministre Stanhope, nous le révèle (11). De Foe assurait Parker que son cœur l'avait toujours entraîné vers les whigs, et que seule la reconnaissance l'avait déterminé à servir Harley, mais qu'il ne s'était pas rendu compte des conséquences fâcheuses d'une pareille collaboration ; pour se faire pardonner ses « erreurs » passées, il se mettait spontanément à la disposition du gouvernement, se déclarant prêt à tout pour rentrer en grâce ; enfin, il indiquait que sa connaissance des journaux tories le mettait en mesure de rendre des services d'une incontestable utilité (12).

Parker avait déjà pesé De Foe ; il le considérait comme un espion de génie. Il fit part à Lord Townshend de ses propositions : elles furent acceptées avec empressement, parce que le

(9) Cf. *Flying Post* du 15 nov. (détails inédits).

(10) Voir pour tout ceci : *Serious Reflections of Robinson Crusoe* (éd. Hazlitt), p. 87. Cf. *supra*, ch. III, p. 68.

(11) *P. R. O. S. P. dom. George I*, bundle 11. Ces lettres furent publiées par la *London Review* les 4 et 11 juin 1864. Elles furent le point de départ de Lee pour renouveler la biographie de De Foe après 1715. (Cf. *Notes and Queries*, 3 déc. 1864 et 21 janvier 1865).

(12) Lettre de De Foe à De La Faye, 26 avril 1718.

ministère avait besoin d'un agent sûr et habile pour surveiller l'agitation jacobite, que l'écrasement de la Rébellion de 1715 n'avait pu complètement supprimer. Townshend fit appeler De Foe et lui proposa de tenir un rôle dangereux (13), qui n'était du reste pas nouveau pour lui ; jusque-là, De Foe, passant pour un whig aux yeux du public, avait contrôlé une partie de la presse whig pour le compte du ministère tory de Harley. Maintenant que De Foe, par suite de ses relations avec les ministres déchus, passait pour un tory, il s'agissait de contrôler la presse tory pour le compte du ministère whig de Townshend. C'était en somme la même besogne, mais dans le sens inverse. De Foe paraîtrait toujours sous le coup du déplaisir du gouvernement et chercherait à s'insinuer dans les milieux tories, particulièrement parmi les journalistes ; là il intercepterait autant que possible les lettres et les articles qui pourraient nuire au ministère et s'arrangerait, de façon ou d'autre, à les faire disparaître avant l'impression.

Il s'introduisit d'abord dans la rédaction d'une revue tory mensuelle, le *Mercurius Politicus*. Puis il enleva à Dormer, successeur de Dyer, la haute main sur sa fameuse *Lettre de Nouvelles*, et il en devint bientôt le seul rédacteur : il s'arrangea pour laisser à cette feuille une allure tory, mais il en ôta « l'aiguillon », avec assez d'adresse toutefois pour que les lecteurs ne vissent pas qu'on cherchait à les amener insensiblement à des idées modérées. Bientôt, Sunderland succéda comme ministre à Townshend ; il connaissait déjà très bien De Foe, s'étant autrefois servi de lui pour se faire renseigner sur les affaires d'Ecosse (14). Il savait donc par expérience ce qu'on pouvait attendre du génie pénétrant et observateur de Daniel ; il ne lui ménagea pas les encouragements, veilla à ce que la pension annuelle de cent livres (15) que lui avait promise Townshend lui fût régulièrement payée, et l'incita à agrandir son rayon d'action, l'assurant qu'il serait toujours couvert et protégé.

De Foe tenta et réussit un tour de force : il entra comme traducteur de nouvelles étrangères chez Mist, directeur d'un

(13) La première idée de Townshend avait été de faire diriger par De Foe un journal destiné à combattre une feuille tory très dangereuse, le *Shift Shifted*. Mais frappé des services que De Foe pourrait rendre comme espion des journaux tories, il abandonna vite cette idée. (Lettre du 26 avril 1718.)

(14) Cf. *supra*, ch. X, 1.

(15) *Hist. Mss. Comm.* 8 th Rep. p. 27.

journal hebdomadaire à tendances jacobites fort redouté du gouvernement (16). Mist ne fut pas long à s'apercevoir du talent de son nouvel employé ; sans défiance, il le laissa prendre une place de plus en plus importante dans la rédaction du journal ; Daniel en profita pour supprimer subrepticement des articles dangereux pour le ministère. En avril 1718, il passa sous la direction de Lord Stanhope, nommé secrétaire d'Etat ; c'est alors que, pour éviter tout malentendu, il rappela à son nouveau patron la besogne qu'il avait accomplie depuis plus de deux ans (17) ; ce sont les lettres qu'il écrivit ainsi qui nous ont permis de connaître cet épisode curieux — et fâcheux — de sa vie d'aventures.

En somme, jusqu'à ce moment, il avait mené à bien une tâche très difficile sans s'être jamais trahi. Mais il ne se dissimulait pas les dangers qu'il courait : « Mon poste, écrivait-il, m'oblige à fréquenter des papistes, des jacobites et des haut-volants enragés — engeance que, je le proclame, mon âme abhorre. Je suis obligé d'écouter des expressions séditieuses et des propos outrageants contre la personne et l'administration de Sa Majesté le Roi et aussi contre ses plus fidèles serviteurs, et il me faut sourire comme si je les approuvais. Je dois accepter tous les articles scandaleux, et en vérité scélérats, qui arrivent au journal et je les garde comme si je voulais en tirer des matériaux pour rédiger les nouvelles du jour ; et même, je laisse souvent insérer des choses un peu choquantes, afin de ne pas me rendre suspect » (18). Le sort de De Foe n'était pas enviable : il était à la merci d'une maladresse qui aurait découvert son jeu, et surtout il craignait qu'un ministre, mal informé, ne le rendit responsable des articles séditieux qui paraissaient parfois, malgré ses efforts, dans les journaux qu'il surveillait (19). C'était pour lui un perpétuel souci, une indicible angoisse, de se demander combien de temps il échapperait aux soupçons des tories ; pour fuir cette obsession, il se jeta corps et âme dans le travail, ne laissant aucune minute de libre où il pût être seul avec lui-même.

(16) Lettre du 10 mai 1718.

(17) Cf. lettres du 26 avril et du 23 mai 1718.

(18) Lettre du 26 avril.

(19) Lettre du 23 mai.

II

Cette besogne de surveillance ne suffisait pas à son activité. Sans que le gouvernement s'en doutât, Daniel écrivait de nombreux pamphlets sur les questions du jour, généralement avec le dessein d'éviter que Harley ne fût condamné, et, après lui, ceux qui avaient servi sous ses ordres. Souvent, il acceptait l'argent de différents partis et publiait dans la même controverse des pamphlets qui défendaient successivement des opinions opposées : ainsi, en 1717, il écrivit à la fois pour et contre le maintien des parlements triennaux (20). Il protesta contre la nomination de lords étrangers que l'on voulait introduire au parlement parce qu'on les savait hostiles à Harley ; le directeur de la grande revue whig : *l'Etat politique de la Grande-Bretagne*, le lexicographe Boyer, dénonça De Foe comme étant l'auteur de la brochure qui exposait cette protestation, et montra combien De Foe avait évolué depuis le temps où, sous le règne de Guillaume III, il poussait à la nomination de notables Hollandais à la Chambre des Lords (21). Daniel opposa à Boyer un démenti catégorique et une fois de plus se donna comme malade, alité, se débattant sans cesse entre la vie et la mort, victime de calomniateurs sans pitié ; mais, ce qui nous montre le peu de valeur de son démenti, c'est qu'au même moment il niait toute collaboration au *Mercurius Politicus*, sachant bien que le gouvernement ne le trahirait pas (22).

Le procès de Harley devait commencer le 13 juin ; or il fut au dernier moment ajourné au 24. Pour provoquer, au milieu des débats, un grand mouvement d'opinion en faveur du prisonnier, De Foe lança, le 17, un livre qui constitue la plus impudente de ses nombreuses mystifications (23) ; ce livre, soi-disant écrit par Mesnager lui-même, racontait les négociations préliminaires de la paix d'Utrecht en 1710-1711 et tendait à démontrer que c'était Harley qui avait ruiné à jamais la cause du Prétendant, en s'opposant à l'insertion d'une clause concernant le jeune Prince exilé. Cet ouvrage eut

(20) Cf. *Liste des œuvres de De Foe*.

(21) *Political State*, fév. 1717.

(22) Cf. *A farther argument against ennobling foreigners*.

(23) Cf. notre article *Daniel De Foe, mystificateur* (*Revue Germanique*, juillet 1923).

un grand retentissement ; sans doute, les émissaires français à Londres ne furent pas dupes du faussaire ; les pseudo *Mémoires de Mesnager* étaient remplis d'anachronismes et d'invraisemblances, dus à la trop grande hâte de la composition. Boyer, impitoyable dans ses haines, consacra de longues pages dans sa revue (24) à critiquer les *Mémoires* et prouva, avec de solides arguments, que seul De Foe pouvait en être l'auteur. Mais il était trop tard pour amener un nouveau revirement de l'opinion publique, pour laquelle Harley était subitement devenu le champion du protestantisme, le ministre intègre qui avait su frustrer les desseins jacobites de la reine. Le 1^{er} juillet, Harley fut, à l'unanimité, acquitté par ses pairs (25) ; il avait réussi (et Daniel y avait beaucoup contribué pour sa part) à embrouiller tellement les derniers événements du règne d'Anne que l'on n'y reconnaissait plus rien de sûr ; en outre, beaucoup de grands personnages whigs, comme Marlborough, qui avaient été en coquetterie avec le Prétendant, ne tenaient pas à ce que les débats fussent poussés à fond. L'acquittement de Harley fut salué par une formidable acclamation « qui dura un quart d'heure » (26). De Foe poussa un soupir de soulagement : les menaces du passé avaient disparu.

Restaient les accusations de Boyer, fort dangereuses parce que de nature à faire naître des soupçons dans l'esprit des ministres whigs. Daniel eut recours à ses procédés habituels : dans un long communiqué qui fut inséré par le *Mercurius Politicus* le 17 juillet, il nia être l'auteur des pamphlets que Boyer lui attribuait chaque mois, et s'efforça, en avouant qu'il avait « aidé à écrire » quelques brochures « plutôt favorables aux whigs », de jeter dans le public impartial le doute et la confusion. Ce qui montre toutefois qu'il avait particulièrement peur de Boyer, c'est qu'il quitta son attitude coutumière de martyr pour attaquer son adversaire avec une violence inusitée : il envoya aux journaux whigs des notes si grossières sur Boyer, « cet infâme sodomite », que l'insertion lui fut catégoriquement refusée (27). Cette polémique eut du moins un bon

(24) *Political State*, de juin.

(25) Cf. *A complete collection of State Trials*, compiled by T. B. HOWELL (Londres 1816), vol. XIV.

(26) *Arch. du Min. des Aff. étr.*, registres 294 et 298 (documents inédits).

(27) *Mss. of the Duke of Portland*, vol. V (newsletter du 7 nov. 1717).

résultat : Daniel résolut de se montrer plus prudent, et de se mêler le moins possible aux questions politiques, qui passionnaient l'opinion et risquaient d'attirer l'attention sur sa personne, en provoquant la fureur de ses adversaires.

Comme un enfant qui s'amuse d'un jouet dont il vient de découvrir le mécanisme, De Foe reprit souvent le style quaker qu'il imitait avec tant de succès ; il put ainsi, sous un ton enjoué, faire passer de dures vérités sans exciter de polémiques. Il s'attaqua de nouveau à son vieil ennemi Sacheverell, mais cette fois en termes qui ne soulevèrent aucune tempête : « Vraiment, Henry, l'apostropha-t-il, te figures-tu que l'homme George, en qui le Seigneur a placé sa joie, qu'Il a désigné pour l'exalter et que les princes et les grands du pays ont mis sur le trône conformément aux ordres du Seigneur, te figures-tu, dis-je, qu'il puisse être jamais abusé au point de recevoir dans son cœur un seul de ces hommes, tes amis, qui s'appellent tories ? Non, Henry, ne sois pas si vain, cette chose ne peut arriver en ce monde, vu que le roi sait que ce sont des méchants, des fils de Bélial, des gens qui ne craignent point le Seigneur et ne font pas les choses qui sont bonnes pour le pays » (28). De semblables tirades amusaient le public, sans irriter personne, et le pamphlet eut plusieurs éditions, au grand plaisir de l'auteur. De même, Daniel se mêla à la controverse religieuse qui mit le Révérend Snape aux prises avec l'évêque de Bangor ; s'étant aperçu que tout ce qui paraissait sur cette question était lu avidement par le peuple, il écrivit plusieurs pamphlets pour soutenir tour à tour chacun des deux antagonistes (29) ; cette fois, il se déguisa successivement en quaker londonien et en marchand turc fixé à Amsterdam, et il entra si bien dans son rôle que nous ne nous étonnerons pas de sa facilité à écrire plus tard des autobiographies de pirates, de voleurs et de prostituées ; il vivait véritablement dans le corps du personnage que son imagination venait de créer. Ensuite il composa plusieurs ouvrages de compilation historique ; il continua à publier des livres de prophéties soi-disant faites par un Highlander doué de la seconde-vue ; il remania et édita les mémoires laissés par le ministre dissident Williams ; enfin il fut un collaborateur

(28) *Sharp Rebuke*, etc.

(29) Cf. la *Liste des œuvres de De Foe*.

actif à la continuation des fameuses lettres de l'*Espion Turc* : s'aidant des journaux contemporains et de ses propres souvenirs, il fit revivre la période qui s'étend entre 1687 et 1693. On voit que ce n'étaient là que des travaux de librairie qui ne touchaient à aucun sujet brûlant.

Cette préoccupation d'éviter le plus possible la dangereuse politique est nettement marquée dans les articles que Daniel publiait dans les journaux tories mis sous sa surveillance (30). Il lança la mode des « lettres d'introduction » (*letters introductory*), c'est-à-dire d'« éditoriaux » sous forme de lettres qui étaient censées venir de lecteurs fidèles ; il excellait à donner à ces lettres un tour alerte, humoristique, pittoresque, qui rappelle, et parfois égale la légèreté fine et enjouée du *Spectateur* d'Addison. Il fut vite reconnu comme le maître du genre et nombreux furent les directeurs de journaux (30 bis) qui s'adressèrent à lui pour contenter une nouvelle catégorie de lecteurs de gazettes, les femmes de la classe moyenne, qui réclamaient des articles où il ne fût pas question de politique. Ceci s'accordait à merveille avec ses goûts actuels et avec sa mission d'« émousser le tranchant » des feuilles antigouvernementales. Il entreprit une série de grands « reportages » sur les principaux problèmes sociaux de l'époque. Il réclama de nouvelles améliorations au sort des débiteurs insolvables (31) ; il étudia longuement les remèdes à apporter au chômage des tisserands, qui se trouvaient sur le pavé depuis que les femmes avaient adopté la mode des calicots peints, importés de l'Inde ; il décrivit avec verve quelques scènes d'émeute dont il fut le témoin dans les rues de la Cité, quand les chômeurs, exaspérés, se mirent à déchirer les robes de calicot des femmes ou à les couvrir de boue (32). Il fit campagne contre les agioteurs de Londres, dignes émules de Law, raconta avec humour une visite qu'il avait rendue aux spéculateurs d'Exchange-Alley, et réclama hardiment la suppression de ces pratiques néfastes qui rui-

(30) Son titre, dans ces journaux, était celui d'*author*, c'est-à-dire qu'il était chargé de la rédaction : il était aux ordres de l'*owner* (ou propriétaire) qui dirigeait exclusivement la politique du journal. L'éditeur se chargeait de l'administration, et en général, de tous les détails matériels.

(30 bis) Par exemple ceux de *News from the Dead* et du *Mercurius Britannicus*, journaux qu'il avait probablement contribué à fonder.

(31) *Mist's Journal* (*Weekly Journal and Saturday's Post*), 28 déc. 1717.

(32) *Ibid.*, 27 juin, 15 août et 12 sept. 1719. (Cf. *Postboy* du 18 août).

(33) *Mist's Journal*, 12 sept., 26 sept., 28 nov. 1719, et 20 févr. 1720.

naient le commerce honnête et rompaient l'équilibre financier du pays (33). Connaissant à merveille le goût de ses lecteurs, il se lança dans le journalisme à sensation (34) et répandit les nouvelles les plus extraordinaires sur les pays lointains qui passionnaient la foule anglaise, avide d'aventures étranges sur terre et sur mer. Un jour, il disserta sérieusement sur l'origine probable d'une île flottante que des marins prétendaient avoir vue dans les parages de Gibraltar (35). Une autre fois, des lettres des Barbades ayant annoncé que l'île de Saint-Vincent avait disparu à la suite d'une effroyable éruption volcanique, Daniel rédigea pour le *Journal de Mist* un long récit de cette catastrophe sans précédent (36) : « telle qu'il n'y en a jamais eu depuis la Création, ou au moins depuis la destruction de la terre par l'eau, lors du Déluge universel ». Par la force du feu souterrain, imagina-t-il, « toute la masse de l'île fut soulevée en l'air avec une telle violence que la terre fut réduite en toutes petites particules, comme de la poussière, et comme cette poussière s'éleva à une hauteur considérable, elle fut emportée à des distances incroyables et retomba graduellement comme un brouillard léger, mais opaque ; ... l'île n'est plus, il n'en reste rien, si ce n'est trois petits rochers ; ... au contraire, à l'ancien emplacement de l'île, la mer est très profonde et on n'en peut trouver le fond à deux cents brasses ». Naturellement, le récit de De Foe fit sensation : la foule s'arracha le journal qui contenait une nouvelle si extraordinaire ; le mois suivant, les confrères narquois rétablirent la vérité des faits : l'île de Saint-Vincent était toujours à la même place ; il y avait simplement eu à sa surface une petite éruption volcanique, comme il s'en produisait tous les vingt ou trente ans. De Foe ne se tint pas pour battu ; il répondit par cette simple note : « On prétend nous raconter une étrange histoire, à savoir qu'on a retrouvé l'île de Saint-Vincent et qu'elle est transformée en volcan, ou montagne de feu ; mais nous avouons que nous n'en croyons pas un mot. » (37). Au fond, que lui importait ? Il avait eu le plaisir de rédiger une belle page de littérature, et il avait assuré le succès de son journal : le reste comptait peu.

(34) Il lança des nouvelles alarmistes sur la venue de la peste dès le 22 août 1719.

(35) *Mist's Journal*, 8 mars 1718.

(36) *Ibid.*, 5 juillet (cf. *Notes and Queries*, 14 juin 1902, et *Academy*, 9 sept. 1899 : *A Masterly lie*).

(37) *Mist's Journal*, 2 août.

Bientôt sa suprématie sur le monde des gazetiers fut recon-
nue par tous les éditeurs qui cherchèrent à s'assurer sa colla-
boration ; en octobre 1717, Dunton avait songé à lui pour fonder
un journal whig sous le titre *L'Espion de Hanovre*, mais ne
donna pas suite à son projet (38). En septembre 1718, les
fondateurs de la *Poste du Soir de Whitehall*, journal d'informa-
tions de tendance whig, prirent De Foe comme associé (39) ; il
resta le principal rédacteur de ce journal jusqu'en juin 1720.
Malgré sa prudence, il ne put éviter une série de petits ennuis,
qui amenèrent certains esprits curieux à se demander les véri-
tables motifs de son attitude bizarre à l'égard des partis poli-
tiques. Dans un entrefilet de la *Poste du Soir de Whitehall*,
De Foe s'étant servi sans autorisation, pour appuyer ses dires,
des noms de deux grands personnages : Sir David Darlymple,
Lord-avocat, et le Comte de Stair, ceux-ci exigèrent une recti-
fication. Le 3 octobre 1718, Darlymple écrivit à Stair pour lui
annoncer qu'ils avaient obtenu satisfaction, et il ajoutait :
« J'ai appris une chose intéressante, c'est que De Foe collabore
à des journaux whigs en même temps qu'au *Journal de Mist* ;
mais, dans les journaux whigs, il ne s'emploie qu'à glisser des
nouvelles faites pour augmenter l'autorité de son journal tory :
c'est certainement un bien grand coquin ». Cette curieuse anec-
dote (40) nous montre que les secrets de De Foe avaient été
bien gardés par le gouvernement, puisqu'un homme du rang
et du crédit de Darlymple se figurait que Daniel trahissait les
whigs pour les tories, alors qu'en réalité il trahissait les tories
pour les whigs : et cela prouve à quel point il excellait dans son
rôle d'espion.

Dans l'ensemble, De Foe aurait pu vivre dans une quiétude
relative s'il n'avait eu à surveiller ou à diriger que des journaux
d'opinions modérées. Mais il y avait le *Journal de Mist* (41)
qui lui causait sans cesse du tracass. Il y était entré en août
1717, et s'était vite rendu indispensable, au point qu'en juin
1718, Mist lui promit solennellement d'être très modéré et de

(38) Bod. Lib. Rawlinson Mss. *Miscell.* 72 f., 49 b. (*The Hanover Spy*).

(39) La *Whitehall Evening-Post* paraissait trois soirs par semaine.

(40) Elle avait échappé aux précédents biographes. La lettre en question a été publiée
par J. M. GRAHAM dans *Annals and Correspondence of the Viscount and the first and
second Earl of Stair*, II, p. 59.

(41) *The Weekly Journal and Saturday's Post*, plus connu sous le nom de *Mist's
Journal*.

ne jamais insérer un article sans avoir son avis (42). Malheureusement, ces bonnes résolutions ne tinrent pas longtemps, et Mist retomba vite sous l'influence de son entourage jacobite ; en vain De Foe, dans deux articles signés Sir Timothy Caution, exhorta-t-il Mist à la prudence (43) ! A la fin d'octobre, Mist fut arrêté pour avoir publié une lettre signée Sir Andrew Politick (44), et contenant une critique acerbe de la guerre contre l'Espagne. Sa boutique fut fouillée de fond en comble par la police, qui découvrit des libelles séditieux cachés dans les poutres du plafond. Warner, l'éditeur du journal, fut également arrêté et amené devant Lord Stanhope. Des déclarations embrouillées de Mist, il ressort que la lettre de Sir Andrew Politick émanait d'un correspondant de province ; que De Foe, conformément à sa consigne, l'avait remaniée en atténuant la violence des expressions, mais que Mist, avant de la transmettre à l'imprimerie, l'avait lui-même transcrite à nouveau en y ajoutant des phrases incendiaires. Quant à Warner, il était fort peu au courant de l'affaire, mais sa déposition contient d'intéressants détails. Elle nous informe que De Foe avait été, au début, payé vingt shillings par semaine pour sa collaboration au *Journal de Mist*, puis que son salaire avait été élevé jusqu'à quarante shillings ; nous apprenons aussi que, par prudence, De Foe détruisait tous les manuscrits à leur retour de l'imprimerie. Enfin un petit fait, raconté par Warner, illustre à merveille la duplicité de De Foe ; Warner le rencontrant, lui fit part des poursuites engagées contre Mist par le ministère ; aussitôt Daniel affecta la plus grande terreur et déclara que si le gouvernement apprenait par hasard qu'il collaborait au *Journal de Mist*, il était perdu et n'avait qu'à quitter l'Angleterre pour éviter la pendaison (45). Lorsque De La Faye, secrétaire de Lord Stanhope, entendit cette histoire, il dut avoir peine à s'empêcher de rire ; car il avait dans son tiroir les lettres où De Foe le mettait au courant de tout ce qui se passait chez Mist.

Pour ne pas découvrir son espion, le ministère arrêta les poursuites. Un peu en froid l'un avec l'autre, De Foe et Mist cessè-

(42) Lettre de De Foe à De La Faye, 4 juin 1718.

(43) *Mist's Journal*, 29 et 29 sept.

(44) *Ibid.*, 25 oct.

(45) *P. R. O.-S. P. dom. George I*, bundle 13 (documents inédits).

rent quelque temps de se voir. Mais, privé des articles de De Foe, le journal périclita ; Mist s'aperçut vite d'une diminution dans la vente ; il fit alors amende honorable, promit d'être sage et, dès les premiers jours de janvier 1719, De Foe recommença à envoyer de la copie. Pendant quelques mois, le journal garda un ton modéré, puis ses tendances jacobites reprirent peu à peu le dessus ; les relations entre De Foe et Mist continuèrent encore, cahin-caha, jusqu'en juillet 1720, où une nouvelle incartade de Mist amena une rupture presque complète ; dans la suite, De Foe ne fut plus qu'un collaborateur d'occasion.

De graves soucis lui furent causés par la campagne que mena contre lui le pamphlétaire whig Read dans une feuille rivale, le *Journal Hebdomadaire et Gazetier britannique* (*Weekly Journal and British Gazetteer*). Read voulait à tout prix abattre Mist ; ignorant du rôle joué par De Foe, il résolut de s'attaquer aussi à lui ; en effet, il le jugeait particulièrement dangereux parce qu'il cherchait à se dissimuler, et surtout parce qu'il avait un réel talent de journaliste. Read reconnaissait qu'il avait un « style agréable », mais, pour compenser cet éloge, ajoutait aussitôt une critique qui veut être méchante et constitue en réalité un panégyrique des romans de De Foe : « Le petit art dans lequel il est vraiment passé maître consiste à inventer une histoire et à la faire passer pour vraie aux yeux du public » (46). Tant qu'il put, Read s'efforça de compromettre De Foe aux yeux du gouvernement : « Cet animal stupide et insignifiant, Mist », écrivait-il le 4 octobre 1718, « permet à son scandaleux employé Daniel Foe de ridiculiser et d'insulter de manière insipide les amis et alliés de Sa Majesté, par des comparaisons idiotes et de grotesques réflexions » (47). Puis il annonça que De Foe s'était pendu, trouvant ainsi « la plus courte voie pour aller au diable » ; il ne démentit cette fausse nouvelle que quelques jours après (48). Quand il apprit la première rupture entre De Foe et Mist, il exulta et sa joie s'épancha en vers boîteux (49) :

« Quelle aventure étrange a donc pu séparer
Ces fripouilles pur sang de Mist et puis de Foe ? »

(46) *Weekly Journal and British Gazetteer* (Read's Journal), 1^{er} nov. 1718.

(47) *Ibid.*, 4 oct. 1718.

(48) *Ibid.*, 1^{er} nov. 1718.

(49) *Ibid.*, 6 déc.

*Ils se seront, bien sûr, querellés pour le pèze,
Car Dan est un lutin besogneux et gourmand :
Et quand le colonel Hebburn (50) a pris sa part,
Mist n'a guère de sous à distribuer aux autres.
Tel un rat qui s'enfuit d'une maison croulante
Dan s'en va sans tarder épouser d'autres causes,
Laisse le pauvre Nat (51) s'enfoncer dans la m...
Et se loue pour écrire un Whitehall Evening Post (52) ».*

Ces attaques auraient laissé De Foe indifférent, s'il avait eu la conscience tranquille ; or, sa besogne le contraignait à accepter des compromis louches, que le gouvernement n'aurait jamais approuvés. En outre, Read attirait de façon gênante l'attention du public sur un fait qu'il eût mieux valu laisser dans l'ombre ; Daniel ne tenait pas à ce qu'on sût qu'il collaborait à la fois à des journaux whigs comme la *Poste du Soir de Whitehall* et au grand organe jacobite, le *Journal de Mist*. De tous ses adversaires présents et passés, Read était le plus redoutable ; il est vrai que, par sa situation équivoque, Daniel prêtait le flanc aux attaques. Il sentait confusément qu'il ne pourrait pas continuer longtemps le rôle dangereux qu'il tenait depuis trois ans ; aussi cherchait-il, en déployant toute la ruse dont il était capable, à retarder l'inévitable moment où il serait démasqué.

III

Qu'on ajoute à tous ces tracasseries les chagrins domestiques qui assaillirent De Foe après la ruine de ses espérances politiques, et l'on comprendra l'amertume qui perce souvent dans ses der-

(50) Nom d'un actionnaire du journal de Mist.

(51) Le prénom de Mist était Nathaniel.

(52) « What strange Adventures could untwist
Such True-born Knaves as *Foe* and *Mist* ?
They quarrel'd sure about the Pelf,
For *Dan*'s a needy, greedy Elf,
And *Mist* has not much coin to spare
If colonel Hebburn had his share.
As Rats do run from falling Houses,
So *Dan* another Cause espouses ;
Leaves poor *Nat* sinking in the Mire,
Writes *Whitehall Evening Post* for hire »

niers ouvrages. Il semble bien que ce soit à la suite d'une querelle que son fils aîné Daniel quitta, en 1714, la maison paternelle pour s'établir comme marchand dans la paroisse de Saint-Michel en Cornhill. En tout cas, le testament de Samuel Tuffley, frère de Mrs De Foe, marque très nettement qu'un désaccord profond existait dès 1714 entre De Foe et le reste de sa famille. Ce testament est daté du 22 octobre (53) ; Tuffley déclarait laisser ses biens à sa sœur et l'autorisait à les distribuer à ses enfants, à la condition toutefois qu'elle accordât les meilleures parts « à ceux d'entre eux qui se conduiraient avec la plus grande tendresse et témoigneraient le plus grand amour filial à leur père et leur mère ; si un des dits enfants manquait à ses devoirs d'obéissance et de respect, et s'obstinait dans son attitude, refusant de s'humilier devant ses parents, et n'obtenant pas leur pardon », Tuffley demandait qu'on ne lui donnât pas un seul shilling de ses biens. En outre, se rappelant que De Foe avait rapidement dissipé la dot de sa femme et s'obstinait à placer de l'argent dans des entreprises chimériques, Tuffley prit des dispositions pour que sa fortune fût exclusivement laissée à Mrs De Foe, sans que son époux pût y prélever la moindre somme. Il est fort probable que Mrs De Foe s'était ligüée avec ses enfants contre la manie de spéculations qui reprenait De Foe dans ses vieux jours. Très autoritaire, convaincu de la puissance absolue du *pater familias*, il s'indignait des résistances qu'il rencontrait auprès des siens. Persuadé que, pour vaincre la mauvaise fortune, il faut souvent la tenter, il s'irritait des criaileries qui l'empêchaient de risquer dans un coup de bourse tout l'argent du ménage. Il s'entêtait d'autant plus dans ses idées que ses spéculations étaient parfois heureuses ; ainsi, en mars 1719, il flaira le krach que devait fatalement entraîner la folie d'agiotage, et vendit à temps, avec un coquet bénéfice, ses actions de la Compagnie de la Mer du Sud (54). A la même époque, il eut la bonne idée de placer de l'argent en fonds immobiliers ; il loua une ferme aux environs de Londres et la fit administrer par un intendant ; il eut des difficultés avec cet intendant auquel il reprochait non pas d'être malhonnête, mais de trop convoiter la femme de son voisin (55). Il

(53) Il a été publié par G. A. AITKEN dans la *Contemporary Review*, vol. LVII, p. 232.

(54) Document publié par Wilson, III, 425.

(55) Cf. *Great Law of Subordination*, p. 35.

était devenu plus intransigeant que par le passé sur la moralité des gens. L'âge, le malheur, la maladie l'avaient ramené au puritanisme de son enfance. Pendant sa grande attaque d'apoplexie de 1715, il avait reçu la visite de Quakers, venus pour le consoler (56) ; tout en jugeant leurs manières un peu ridicules (57), il fut ému jusqu'aux larmes par leur bonté naïve, et leur pitié profonde lui parut l'idéal à atteindre. Il n'entra pas dans la grande Société des Amis ; toutefois il eut pour ses membres un respect amusé, mais sincère, qui se traduisit parfois en gestes généreux ; lorsqu'en 1717 le libraire quaker Keimer fut emprisonné, pour libelle, à la Gatehouse, De Foe lui envoya un petit secours en argent, et, dans une lettre touchante, lui offrit son aide, ajoutant mystérieusement qu'il avait plus de pouvoirs auprès du gouvernement que l'on ne s'imaginait (58).

Pendant ses longues journées de maladie, De Foe réfléchit sur sa vie passée, et il en eut horreur. Un peu libéré de la fièvre d'ambition qui avait dévoré toute son énergie, il eut le remords d'avoir si souvent sacrifié sa famille à ses intérêts personnels. Il résolut de faire son *mea-culpa*, en publiant un traité d'éducation qui montrerait aux pères comment élever leurs enfants. Cet ouvrage, intitulé *L'Instructeur des Familles* parut le 31 mars 1715 ; De Foe, terrassé par une rechute de goutte, n'avait pu corriger les épreuves ni écrire de préface ; l'éditeur eut recours à un ministre presbytérien nommé Wright, qui rédigea une lettre-préface pour recommander le livre à l'intention des personnes pieuses. L'introduction qu'écrivit ensuite De Foe contient deux détails très intéressants, l'un révélateur de son propre état d'esprit, et l'autre révélateur de la mentalité du peuple à cette époque. De Foe nous déclare qu'en composant son ouvrage il sentait en lui l'aide et la présence de l'Esprit Divin : curieux mysticisme ; si l'on rapproche cette prétention du secours que lui avait apporté déjà, à plusieurs reprises, son démon socratique, on comprendra comment De Foe en vint à écrire des livres sur la magie et les Esprits (59). D'autre part, il nous affirme que les histoires qu'il nous raconte sous forme de

(56) Cf. *The secret history of the Secret history of the White Staff*, etc.

(57) Cf. *Mist's Journal*, 30 août 1718.

(58) Cf. *Notes and Queries*, 8 mai 1869.

(59) Un article sur un Météore, qu'il publia dans *Mist's Journal* (18 avril 1719) marque déjà l'intérêt qu'il portait aux sciences occultes.

dialogues sont rigoureusement authentiques ; seules, des raisons de convenances l'ont déterminé à cacher les noms réels de ses personnages. Cette étrange affirmation, qu'il répétera souvent plus tard, témoigne qu'en dehors des romans de chevalerie et des contes de fées la fiction n'était pas admise par la foule des lecteurs : on ne lisait que ce qu'on croyait vrai.

Dans l'*Instructeur des Familles*, De Foe nous trace un tableau de la vie de famille idéale, telle qu'il la concevait : prière matin et soir, instruction religieuse très complète faite par le père à ses enfants, observation stricte du sabbat ; ni promenade au parc, ni lecture profane. C'était sans doute bien loin d'être la vie que l'on menait à Stoke Newington ! De Foe nous trace ensuite le portrait du *pater familias*, tel qu'il aurait voulu l'être : austère, rigide et ferme, mais juste dans sa sévérité, ministre impitoyable de ce maître tyrannique qu'était le Dieu des puritains ; beau rêve en vérité, tandis que sa famille se coalisait contre lui et que ses enfants lui manquaient de respect ! Mais, coïncidence qui est certainement plus qu'une coïncidence, le fils désobéissant dans la famille dont De Foe nous raconte l'histoire, est le fils aîné, qui finit lamentablement sans obtenir le pardon paternel ; il y a là sans doute un avertissement déguisé à Daniel De Foe junior, car nous savons que c'est lui qui se montra le plus rebelle à la discipline familiale telle que De Foe, enfin conscient de ses devoirs, l'aurait voulu appliquer.

A la grande stupéfaction, comme à la grande joie de De Foe, l'*Instructeur des Familles* eut un succès extraordinaire (60) ; d'innombrables éditions se succédèrent en Angleterre et surtout en Amérique pendant le courant du dix-huitième et du dix-neuvième siècles (61). De Foe dut se féliciter d'avoir abandonné son idée première de traiter le sujet sous forme de « poème dramatique », et d'avoir fait un manuel clair, pratique, qui pût servir aux riches comme aux pauvres ; en effet, les enfants de George I^{er} furent élevés selon les directives données par De Foe (62). C'était la gloire, et une gloire dont il n'avait pas à rougir. Tout heureux de son succès, il continua ce genre

(60) Cf. *British Quarterly Review*, 1869.

(61) Henry Crabbe Robinson, un éminent juriste, raconte dans son *Diary* (édité par T. SADLER. Londres 1869), comment, après avoir lu, en 1788, le *Family Instructor*, il sentit se lever en lui une vocation de prédicateur.

(62) Exemple conservé au British Museum.

de littérature, qui apportait la paix dans son âme et l'argent dans sa bourse. Il fit paraître un second volume de *l'Instructeur des Familles*, puis un traité du même genre intitulé : *Mariage religieux* (*Religious Courtship*), qui tendait à montrer que les seuls mariages heureux étaient ceux où les deux époux pratiquaient la même religion (63).

Tous ces ouvrages marquent l'évolution du talent de De Foe vers le roman : ce sont, en réalité, des romans dialogués d'éducation religieuse. Le but avoué des romans proprement dits de De Foe sera le même : instruire le peuple et le mettre en garde contre des erreurs communément répandues ; mais cette fois De Foe aura abandonné la forme du manuel didactique pour celle du mémoire autobiographique. L'empreinte puritaine y sera très fortement marquée. Comment s'en étonner ? Entre 1719 et 1725, période pendant laquelle De Foe exploita le filon nouveau qu'il venait de mettre au jour avec *Robinson Crusoë*, il n'est pas une de ses campagnes de journaliste qui ne témoigne d'un retour à la rigidité des Têtes rondes. S'il condamne l'agio, c'est surtout par horreur des jeux de hasard ; il tonne avec la même furie contre les acteurs et les marionnettes que contre les athées et les blasphémateurs (64) ; il fait une charge à fond contre le libraire Curll, éditeur de livres obscènes (65) ; il critique avec sévérité ceux qui fêtaient trop bruyamment la Noël ; enfin, il va même jusqu'à prêcher la défiance de la science des hommes (66) ; sous prétexte qu'il était écrit : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu », il s'opposa à la nouvelle méthode de guérison de la petite vérole par inoculation de vaccin. C'est peut-être lui aussi qui, lors des menaces de peste en 1722, écrivit des pamphlets pour ridiculiser les remèdes préventifs proposés par les médecins (67) ; en tout cas, il répandit, tant qu'il put, des nouvelles alarmistes, afin de provoquer un retour de la nation anglaise vers le Dieu

(63) Dans *The Vicar of Wakefield*, de Goldsmith, Livy Primrose témoigne de l'attention avec laquelle elle avait lu *Religious Courtship*.

(64) Cf. FORSTER : *Life and times of Goldsmith*, II, 316 ; *Applebee's Journal*, 13 mai 1721.

(65) *Mist' Journal*, 5 et 12 avril 1719.

(66) *Applebee's Journal*, 28 avril 1722.

(67) Ses contemporains lui attribuèrent, un peu au hasard croyons-nous, deux pamphlets intitulés, l'un *Remarks upon Febrifugum Magnum, wrote by the Rev. Dr. Hancocke* ; l'autre : *Flagellum, or a dry Answer to Dr. Hancocke's wonderfully comical Liquid Book*.

qu'elle négligeait si souvent, et exhorta ses concitoyens à se préparer à la venue du fléau non pas dans leur corps, mais dans leur esprit, car seul le Seigneur pouvait les épargner (68). James Foe dut tressaillir de joie dans sa tombe ; son fils revenait enfin aux traditions de piété qu'il avait cherché à lui inculquer (69) ; il disait à la foule exactement ce que lui, James Foe, avait dit à son petit groupe d'amis en 1665.

Cet état d'esprit explique pourquoi l'œuvre romanesque de De Foe constitue l'épopée du petit peuple puritain. Robinson Crusoë, Moll Flanders et leurs frères puînés, sont des De Foe imaginaires qui racontent les péripéties de leur vie aventureuse pour l'édification de leurs lecteurs ; arrivés au terme de leur longue carrière, confortablement installés dans quelque Stoke Newington paisible, ils songent à faire leur paix avec le Dieu de leurs ancêtres.

(68) *Due Preparations for the Plague*. Cf. *Daily Post*, 12 août, et *Applebee's Journal*, 10 sept. 1720.

(69) Cf. *supra*, chapitre I, 1.

CHAPITRE XIII

« J'ai appris suffisamment à connaître la valeur de la retraite et la béatitude de finir sa vie en paix. »

DE FOE :
Further Adventures of Robinson Crusoe.

L'ermite de Stoke Newington

I. « *Home, sweet home !* ». — II. Derniers travaux de « reporter ». —
III. De Foe étudie Satan et ses suppôts.

I

De Foe s'installa définitivement à Stoke Newington pour ses vieux jours. Il avait fait agrandir sa maison de Church-street, flanquant la bâtisse principale de deux ailes à toits plats, qui enlaidissaient encore, si c'était possible, le grand cube primitif de briques rouges ; mais il n'en avait cure, car il ne recherchait que le confortable (1). A l'ouest de la maison, un peu en retrait, se trouvait un important bâtiment : les écuries, car De Foe, une fois de plus, avait réalisé son rêve de jeunesse et possédait chevaux et voitures. Derrière, s'étendait un grand jardin potager, soigneusement enclos d'un mur de briques dont une partie existe encore maintenant ; De Foe s'intéressait toujours beaucoup à l'horticulture, et un de ses plaisirs favoris consistait à diriger des expériences hardies de taille et de greffe.

(1) Voir, pour tout ceci les biographies de FORSTER (ch. V) et WRIGHT (p. 311-2), *Notes and Queries* (18 oct. 1851), et E. F. ROBINSON : *De Foe in Stoke Newington* (Londres 1889).

Enfin, derrière le jardin, il y avait un terrain vague que De Foe appelait : *pleasure ground*, et où il faisait paître ses chevaux. Un de ses principaux soucis était d'empêcher les animaux des voisins de pénétrer dans son domaine ; un soir, il surprit un palefrenier en train d'y lâcher les chevaux de son maître. A cette vue, son sang de propriétaire ne fit qu'un tour ; il fit constater le délit et alla trouver son voisin pour demander réparation. Le voisin, homme emporté, accueillit Daniel par une bordée de jurons et prit le parti de son valet, qui niait effrontément l'évidence. L'affaire menaçait de s'envenimer, car De Foe était naturellement combatif et chicanier ; en outre, il avait, comme on le sait, horreur des blasphémateurs et se croyait en droit de les morigéner. Heureusement, des amis communs s'interposèrent et réconcilièrent les deux antagonistes. Il y avait eu beaucoup de bruit pour rien ; mais De Foe avait été si ému par cette petite affaire qu'il la raconta dans le plus menu détail au milieu d'un de ses ouvrages didactiques (2), la transmettant ainsi à la postérité.

Dans le village, De Foe était considéré comme un grand personnage. En avril 1721, l'assemblée paroissiale, ayant constaté un déficit dans les finances de l'église, désigna comme administrateurs Daniel De Foe et un certain capitaine Whitby, tous deux non-conformistes notoires ; c'était une petite manœuvre habile pour extorquer de l'argent aux dissidents riches, qui, plutôt que d'exercer une fonction dans l'Eglise officielle, acceptaient de payer une amende ; et en effet, De Foe versa dix livres pour être dispensé de la charge qu'on lui avait confiée (3).

Il soutenait les non-conformistes du village à la fois de ses encouragements et de sa bourse ; il faisait beaucoup la charité, et il savait la faire intelligemment. Un pauvre quaker nommé Thomas Webb, qui venait de perdre sa femme, témoignait, dans une lettre écrite en 1725, de la philanthropie de Daniel : « J'étais malheureux, misérable, abandonné, ne connaissant personne avec qui converser, sauf Mr De Foe, qui a si noblement et si généreusement agi envers moi et mes pauvres enfants. Que le Seigneur le récompense, lui et les siens, des bien-

(2) *The Great Law of Subordination*, etc., p. 23.

(3) Cf. E. F. ROBINSON, *op. cit.*

faits des sources inférieures et supérieures, et des bénédictions de sa hotte et de sa grange » (4) !

En même temps, De Foe menait une vie assez mondaine ; ses succès d'écrivain avaient fait de lui un homme à la mode. Bien habillé et bien poudré, il allait souvent à cheval rendre visite à des amis ; sa conversation vive et plaisante faisait de lui le favori du beau sexe, et il était particulièrement fier de ses succès auprès des femmes de qualité. Aussi fut-il très vexé un jour où, étant entré dans un salon et ayant embrassé, selon la coutume, toutes les dames, il s'aperçut qu'il avait embrassé par mégarde une soubrette dont la mise, aussi élégante que celle de sa maîtresse, l'avait induit en erreur (5). Fi donc ! M. Daniel De Foe embrasser une femme de chambre ! Furieux de cette méprise, il déblatéra contre les servantes qui perdaient la notion de leur situation inférieure. Il avait un sens profond de la hiérarchie des classes sociales : « Si je devais avoir une intrigue, écrivait-il, ce serait avec une femme qui ne me fasse pas honte ; je ne voudrais jamais aller dans la cuisine, quand la porte du salon m'est ouverte » (6). L'insolence grandissante des domestiques lui paraissait un signe de déchéance nationale ; il les toisait de son haut, mais ne tenait pas à se mettre mal avec eux, comme le prouve l'anecdote suivante. Allant en visite dans un village voisin, il passa sans s'arrêter (car il ne la connaissait pas) devant la maison de son ami, et, avisant au bout de la rue un groupe de domestiques en grande conversation, il leur demanda des renseignements sur les notables du village ; ce fut alors un concert de vociférations contre les patrons, tous avarés, voleurs ou débauchés. « Je donnai à ces dignes serviteurs six pence pour boire à ma santé », conclut mélancoliquement De Foe, « et je fis faire à mon cheval un grand détour qui me ramena à l'entrée de la rue, afin qu'ils ne me vissent pas entrer dans la maison du « premier chenapan », nom dont ils qualifiaient l'ami que j'allais visiter » (7).

Avec l'âge et la gravelle, De Foe était devenu chagrin et autoritaire ; il prétendait que toute bonté et toute beauté étaient en décadence, et répétait à satiété que dans son jeune

(4) Cf. E. F. ROBINSON, *op. cit.*

(5) Cf. *Everybody's Business is Nobody's Business*.

(6) Cf. *Everybody's Business*, etc.

(7) *The Great Law*, etc., p. 108.

Ames tout était mieux. Il gémissait sur son métier de journaliste, se traitant lui-même de *servus servorum* (8). Il se plaignait surtout qu'on lui manquât de respect ! « Le dédain général envers la vieillesse, disait-il, est maintenant tel que la nature humaine a peine à le supporter. Comment le grand âge peut-il être désirable, puisqu'il semble exposer le vieillard non seulement à la négligence et à l'inattention, mais encore aux moqueries de tous ? Malheureuses créatures ! L'âme n'est jamais vieille, elle reste en pleine vigueur et en plein exercice de ses facultés ! Et c'est ce qui rend pire la situation du pauvre vieillard » (9). Ame ardente dans un corps usé, De Foe déplorait les goûts de l'époque nouvelle qui n'aimait plus la poésie (10) et ne s'intéressait qu'aux récits de viols et d'assassinats (11). Il alla même, dans son dégoût de l'existence, jusqu'à déclamer, à propos de la mort de Marlborough, sur le néant de la vie : « Qu'est-ce que l'œuvre d'une vie ? Que sont les affaires des grands hommes qui passent sur la scène du monde avec un semblant de triomphe ?... Ont-ils voulu être célébrés par la voix de la Renommée, et remplir de nombreuses pages dans l'histoire ? Hélas, ils ont écrit un récit simplement pour que la Postérité en fasse une fable ou une légende. Ont-ils voulu fournir des sujets aux poètes, et vivre, comme on dit, dans leurs vers immortels ? Mais ils ont simplement été transformés en ballades et en chansons, que chantent les vieilles femmes pour apaiser les enfants, ou qu'on entonne au coin des rues pour amasser la foule, au profit du pickpocket ou de la catin » (12). *Vanitas vanitatum* semblait être la devise de De Foe dans ses vieux jours ; il est vrai que sa foi puritaine lui permettait rapidement de surmonter les accès de spleen, et il revenait à sa formule favorite : *Te Deum laudamus*.

A Stoke Newington, le cercle de famille s'était rétréci ; les deux garçons, Daniel et Benjamin, étaient partis depuis longtemps ; l'aîné, Daniel, venait en mars 1720 de faire un riche

(8) *Applebee's Journal*, 18 avril 1724.

(9) *Applebee's Journal*, 7 juillet 1722.

(10) *Ibid.*, 4 août 1722.

(11) Ces lamentations ne l'empêchèrent pas de jeter sur le marché, en bon commerçant, des biographies de criminels. (*Applebee's Journal*, 22 fév. 1724.)

(12) *Applebee's Journal*, 21 juillet 1722.

mariage (13). La fille cadette, Maria, avait épousé un certain Mr Langley, saunier de son métier, de sorte qu'il ne restait plus dans la maison paternelle que Hannah, Henrietta et Sophia, et en outre une jeune fille que De Foe dans sa correspondance désigne peu aimablement par le nom de « Deborah la chipie » (14). Mrs De Foe pressait son mari d'assurer des dots à ses filles, mais elle dut lutter longtemps avant d'obtenir qu'il songeât à l'avenir de ses enfants. Fidèle à sa théorie, qu'il fallait le plus possible faire circuler l'argent, il plaçait tous ses gains dans des entreprises dont la hardiesse et la nouveauté l'avaient séduit. Il avait élaboré un grand projet pour employer les tisserands chômeurs, dans des manufactures créées par actions (15) ; heureusement, il abandonna son idée avant d'y avoir englouti de grosses sommes. De son activité commerciale nous avons deux preuves curieuses : l'une est un spécimen de livre de commerce pour le mois de janvier 1725, qu'il inséra dans son manuel *Le parfait commerçant anglais* (16), et qui correspond certainement à une réalité. L'autre est une annonce qui parut dans les journaux du 15 mars 1726 : elle signale la perte d'un carnet contenant des traites sur plusieurs commerçants de Londres et donne la liste de ces traites. De Foe y figure deux fois pour une somme totale de 68 livres. Cela donne une idée, faible il est vrai, des capitaux qu'il avait probablement engagés un peu partout.

La ténacité de Mrs De Foe eut sa récompense ; se rendant compte qu'Hannah, qui avait dépassé la trentaine, ne se marierait probablement jamais, De Foe accepta de lui constituer de quoi vivre. Tout d'abord (qu'étaient devenues ses belles déclamations contre l'agio ?) il acheta pour elle près de 800 livres d'actions de la Mer du Sud, au moment où elles étaient cotées très bas, car il prévoyait qu'elles allaient remonter, et l'événement lui donna raison (17). Ensuite, par l'intermédiaire d'un de ses amis, prêtre à Mile End, il acheta le beau

(13) *Notes and Queries*, 11 août 1888 : licence de mariage de Daniel De Foe et de Mary Webb. Leur premier fils, nommé Tuffley, mourut quelques jours après sa naissance le 3 nov. 1720. Un autre fils nommé Daniel mourut en nourrice à Hackney en 1724 (cf. *Contemporary Review*, LVII, p. 232).

(14) Lettre de De Foe à Sophia, 9 juin 1729 (WRIGHT, p. 371).

(15) Cf. *An exact list of all the bubbles* (pamphlet imprimé à Londres en 1721) (document nouveau).

(16) *Complete English Tradesman*, vol. I, Supp., chap. III.

(17) Cf. LEE, p. 362, 364.

domaine de Kingswood-Heath, comprenant des fermes, des prairies, des champs, des bois et un étang ; ce domaine, qui appartenait à la Municipalité de Colchester, devait être payé en deux échéances de 500 livres chacune. Sur les conseils de son père, Hannah, à qui, par acte officiel daté du 1^{er} septembre 1722, Kingswood-Heath avait été donné, vendit une partie de ses actions de la Mer du Sud et réalisa un bénéfice qui lui permit d'acquitter aussitôt la première moitié du prix d'achat. Le 29 septembre 1723, elle loua sa propriété pour la somme annuelle de 120 livres à une certaine Mary Newton, d'Ipswich ; puis, se trouvant à court d'argent pour verser à la Municipalité de Colchester les 500 livres qui restaient dues, elle hypothéqua Kingswood-Heath à sa locataire pour la somme de 200 livres (18). Cependant De Foe, jugeant que ce placement n'était pas assez avantageux, et sans doute repris par le démon de la spéculation, engagea à l'insu de sa fille des négociations malhonnêtes avec son ancien acolyte Ward, le mercier de Coteshill : il s'agissait, semble-t-il, de bâtir sur Kingswood-Heath de grandes manufactures de tuiles et de briques, et de forcer Hannah à y consentir (19). Heureusement, Mrs De Foe défendit sa fille et interdit qu'on touchât à la propriété. De Foe se résigna, après des querelles violentes, à abandonner son nouveau projet, ce qui lui valut d'ailleurs un procès avec Ward. Enfin, le 13 novembre 1727, il racheta l'hypothèque qui grevait Kingswood-Heath, et Hannah se trouva à la tête d'une petite fortune qui s'accrut tous les ans, par suite de la plus value croissante des propriétés immobilières (20). Elle était désormais certaine de passer une vie exempte de besoins.

Quant à Henrietta et à Sophia, toutes deux jeunes et fort jolies, il n'y avait pas de doute qu'elles ne fissent de beaux mariages ; Mrs De Foe ne s'en inquiéta pas pour le moment. Mais elle réfléchit que si son mari mourait subitement, elle se trouverait elle-même sans grandes ressources, car elle pourrait difficilement faire rentrer l'argent que le chimérique Daniel avait dispersé dans des entreprises connues seulement de lui. Aussi obtint-elle une rente viagère basée sur la valeur de la maison

(18) Cf. LEE, p. 362, 364.

(19) Cf. Trent : *Daniel Defoe and how to know him* (Indianapolis, 1916), ch. X.

(20) Après sa mort, Kingswood-Heath revint à un fils de sa sœur Henrietta, qu'elle aimait particulièrement.

de Stoke Newington (21) ; de plus, comme son frère Samuel Tuffley mourut en 1725, lui laissant une fortune de plus de 1.000 livres (22), elle se trouva assurée de l'avenir, et regarda désormais sans trop d'appréhension les spéculations aventureuses de son mari.

Ainsi, bien qu'on lui eût un peu forcé la main, De Foe se trouva débarrassé des soucis que lui causait parfois le sort de ses enfants et de sa femme quand il ne serait plus là. Un peu de sérénité vint illuminer son âme méfiante et tourmentée. Le calme du village descendait en lui ; la joie du travail lui faisait trouver les heures trop courtes. Ses voisins le voyaient souvent passer, vieillard courbé par l'âge, irréprochable de tenue et de manières. Plongé dans un abîme de réflexions, il marchait lentement sous les ormes qui devaient plus tard abriter, de leur ombre vénérable, les rêves d'enfant d'Edgar Poe (23). Il allait jusqu'à l'antique église de Saint-Mary, tapie sous la verdure, regardait d'un œil distrait le petit cimetière (24), et revenait à pas mesurés dans sa maison, écrire le nouvel ouvrage qu'il venait de méditer. Le dimanche, il se rendait au temple dissident, où des chuchotements de sympathie et d'admiration accueillaient sa venue (25). Dans la semaine, il ne dédaignait pas d'entrer de temps à autre dans les auberges du village, à la taverne des Trois Couronnes, derrière sa maison, ou à la taverne du Manoir de l'autre côté de la route ; car, s'il ne pouvait plus boire de vin, il aimait toujours la bière, la bonne bière nationale de l'Angleterre ; il déclamait contre les alcools d'importation étrangère comme le gin, et contre le tabac (26).

Il allait régulièrement à Londres, tantôt pour ses affaires, tantôt pour son plaisir ; il se rendait souvent chez Bateman, « le premier libraire à gauche dans Paternoster Row quand on débouche d'Ave Maria lane », pour voir s'il ne trouverait pas un vieux manuscrit ou un livre curieux pour un prix raison-

(21) Cf. LEE, p. 361.

(22) Cf. *Contemporary Review*, LVII, p. 232.

(23) Cf. LAUVRIÈRE : *Edgar Poe*.

(24) Une de ses petites-filles devait y reposer plus tard. Voir pour tout ceci ROBINSON : *History and Antiquities of Stoke Newington* (Londres, 1820).

(25) Il fut probablement un des paroissiens qui, en 1718, exigèrent le renvoi du Révérend Tomkins, suspecté d'arianisme.

(26) Cf. *Augusta Triumphans* et *Applebee's Journal*, 24 juillet et 18 déc. 1725.

nable (27). Sa bibliothèque était devenue son plus grand bonheur, et il tenait à acquérir les nouveautés de librairie ; son nom, et celui de son fils aîné, qui avait hérité de ce goût, figurent sur la liste des souscripteurs à un choix de lettres tirées du *Spectateur* (28).

Chaque fois qu'il retournait à Londres par la route de Tottenham, il passait devant l'Académie de Newington Green : la grande bâtisse était déserte ; seuls l'habitaient les fantômes des souvenirs morts (29). De Foe songeait à ceux qu'il y avait connus ; tous avaient quitté ce bas monde. Lui seul restait vivant de la génération qui avait dominé l'Angleterre sous le règne de Guillaume d'Orange. Il se sentait aussi solitaire que Robinson dans son île ; mais l'île de De Foe était peuplée d'hommes astucieux et méchants, plus dangereux que les canibales naïfs qui fuyaient, épouvantés, au premier coup de fusil tiré par Robinson.

II

Les années s'écoulaient, et l'activité de De Foe, loin de ralentir, semblait acquérir un regain de vitalité. A soixante ans, il se mit à écrire des romans, et donna au monde *Robinson Crusoë* ; le 4 octobre 1719, quelques semaines après le grand succès de cette œuvre de génie, il lança, pour faire concurrence au vieux *Courant quotidien*, un grand journal d'informations : la *Poste quotidienne*, qui connut une brillante destinée, même après qu'il eut cessé sa collaboration, en 1725. Un an après, le 5 octobre 1720, il commença la publication d'une revue hebdomadaire de questions financières, le *Directeur*, qui n'eut qu'un succès relatif. Combien de jeunes publicistes auraient pu témoigner d'une pareille puissance créatrice ?

Bien que ses articles fussent épluchés de près par des concurrents envieux, De Foe n'eut pas à subir d'attaques violentes. Il avait signé (30) avec son plus dangereux ennemi, Read, un accord semblable à celui qu'il avait autrefois passé avec

(27) Cf. *The Compleat English Gentleman*, p. 137.

(28) Signalé par AITKEN : *Life of Steele*.

(29) Cf. *supra*, chapitre I, 3.

(30) Le 10 octobre 1719 (cf. *Read's Journal*).

Dyer (31); moyennant réciprocité, Read s'était engagé à ôter de ses publications toute allusion insultante à De Foe. Ce traité enlevait à Daniel un lourd poids d'inquiétude; les attaques de Read étaient redoutables, tandis que celles des autres journaux n'avaient pas de portée. Ainsi, il méprisa les insinuations de la *Poste à un penny* (*Penny Post*), qui, en avril 1720 (32), prétendit que De Foe s'adressait à lui-même, comme directeur de la *Poste quotidienne*, des épîtres proclamant que son journal était le mieux écrit et le plus intelligent de toutes les gazettes. Qu'importaient les aboiements d'un chétif adversaire comme la *Poste à un penny* ?

Un seul nuage obscurcissait sa sérénité d'âme ; Mist perdait par instants toute mesure et toute prudence ; il publia en 1720 une série d'articles violents contre la politique anglaise, qui, assurait-il, ruinait le pays pour satisfaire les appétits insatiables des protestants du Palatinat. Sur l'invitation expresse de la Chambre des Lords, le ministre Stanhope se résolut, le 4 juin 1720, à faire arrêter Mist : celui-ci avoua être l'auteur de tous les articles incriminés sauf un ; cet article, disait-il, avait paru pendant qu'il voyageait en province et que De Foe était, en son absence, le seul maître du journal. Très embarrassé, De La Faye, qui présidait à l'interrogatoire, laissa Mist en liberté sous caution, et, pour la forme, condamna De Foe à comparaître. De Foe fournit également un cautionnement de 200 livres et amena deux personnes qui acceptaient de répondre de lui pour la somme de 100 livres ; un de ses deux garants était son fils aîné Daniel, ce qui prouve qu'à ce moment le fils et le père avaient recommencé à vivre en bonne intelligence (33).

L'influence de Mist commençait à baisser dans les cercles tories ; sur les indications du ministère, De Foe entreprit une série de petites manœuvres souterraines pour couler le journal. Il mit tout son talent au service d'Applebee, directeur d'une feuille hebdomadaire (34) rivale, et lui apporta une collaboration régulière ; plusieurs pamphlétaires crurent remarquer ce changement de camp. Seul Mist ne s'apercevait de rien et

(31) Cf. *supra*, chapitre X, 3.

(32) Numéro du 16 avril.

(33) *P. R. O.-S. P. dom. George I. Entry-book*, 79 (documents inédits).

(34) *The Original Weekly Journal, or Applebee's Journal*, tory modéré. Le premier article de DE FOE parut dans le numéro du 25 juin 1720.

entretenait avec De Foe des relations très suivies. Les deux hommes comparurent, le 3 décembre, devant le Lord Chief-Justice Pratt. L'accusation contre De Foe fut aussitôt écartée, mais Mist fut déclaré coupable et emprisonné à la prison du King's Bench. Le 13 février 1721, il fut condamné à être mis deux fois au pilori, à payer une amende de 50 livres, à rester trois mois en prison, et à fournir des garants de sa bonne conduite pendant sept ans.

Trois mois après, deux articles séditieux paraissaient dans le *Journal de Mist*. Nouvelle arrestation, et nouvel interrogatoire. Cette fois, Mist refusa de répondre ; il fut écroué à Newgate en juin (35). Commentant cette nouvelle dans le *Journal d'Applebee*, De Foe encouragea ses collègues à se montrer prudents et à ne plus affronter le courroux d'un ministre équitable, mais énergique (36). Il alla plusieurs fois à Newgate rendre visite à Mist et tâcher de lui extorquer ses secrets. Il savait s'insinuer dans sa confiance en lui rendant de réels services ; par exemple, il l'aida à préparer un choix, en deux volumes, de lettres tirées de son journal ; il rédigea en outre une partie de la préface et la dédicace de l'ouvrage, mais celui-ci ne put paraître immédiatement, Mist étant tombé malade. Ce contretemps fâcheux retarda le jugement et Mist ne comparut devant la Cour que le 9 décembre ; il fut acquitté, presque sans discussion. Il est très probable que De Foe avait fait pression sur le gouvernement pour obtenir ce résultat ; il tenait beaucoup à ce que Mist reprît la direction du journal ; en effet, il avait beaucoup d'action sur Mist personnellement, tandis qu'il était fort peu écouté par ses remplaçants. En outre, l'acquittement de Mist permettait d'avoir barres sur lui, car De Foe se réservait de lui rappeler sans cesse la clémence du gouvernement.

Les démêlés de Mist avec la Justice ne furent pas les seuls ennuis qui tourmentèrent De Foe au cours de cette mémorable année 1721. Son fils bâtard, Benjamin Norton (37), qui avait ajouté à son nom le nom de son père naturel, ayant écrit dans le *Journal de Londres* des articles scandaleux, fut arrêté le 12 août, et emprisonné à Newgate le surlendemain (38). Il ne

(35) Cf. *Political State of Great Britain*, juin 1721.

(36) Numéros du 1^{er} et du 8 juillet.

(37) Cf. chapitre IV, 3.

(38) *P. R. O. op. cit* (inédit).

semble pas que De Foe, à cette nouvelle, ait agi en faveur de ce fils, remords vivant d'une faute passée ; il fit le mort, d'autant plus que les journaux publièrent à cette occasion des bruits malveillants. Peut-être même De Foe avait-il été, comme Roxana, la pathétique héroïne d'un de ses romans, harcelé par son fils qui voulait se faire reconnaître de lui, et n'était-il pas fâché de voir écarter de son chemin ce dangereux obstacle ? Heureusement pour sa mémoire, il eut des regrets de sa conduite ; certes, il ne se donna pas beaucoup de peine, mais il fit quelque chose en faveur de Norton : il écrivit que ce jeune homme inexpérimenté était sans doute l'instrument inconscient de personnes haut placées, et il fit campagne dans le *Journal d'Applebee* contre les juges qui avaient trop de tendance à déclarer séditieux des articles parfaitement inoffensifs (39).

Cependant Mist subissait de plus en plus l'influence d'un jacobite nommé Gayland, qui se défiait de De Foe et cherchait à l'écarter le plus possible du journal. Le ministère fut prévenu de ce nouvel état de choses, et Mist fut arrêté une fois de plus en mai 1724 (40) ; De Foe s'arrangea pour le faire libérer, et le mit au courant de ses efforts en sa faveur. Par reconnaissance, Mist accepta de nouveau la direction de Daniel, et celui-ci recommença à collaborer activement au *Journal*. Mais, en novembre, l'orage que seule la ruse surhumaine de De Foe avait pu si longtemps retarder, éclata brusquement. Mist, qui avait déjà appris la collaboration de De Foe à la feuille rivale d'Applebee, mais s'était tu pour ne pas se priver d'un rédacteur plein de talent, eut un jour la preuve que Daniel était à la solde du gouvernement. Après une discussion fort dramatique, il se rua, l'épée levée, sur De Foe : celui-ci, fort bon escrimeur, se défendit avec sang-froid ; Mist fut blessé et désarmé (41). Ainsi se terminèrent leurs relations. De Foe avait réussi à tromper Mist pendant huit ans sans jamais se trahir, et seule une circonstance indépendante de sa volonté et sur laquelle nous n'avons aucun détail, avait pu le « brûler ».

Dès lors, Mist insulta, toutes les fois qu'il en trouva l'occa-

(39) Numéro du 8 juillet.

(40) Un autre mandat d'arrêt fut lancé contre Mist le 4 août 1722, mais il fournit une caution de 1200 livres sterling le 15, et De Foe s'arrangea pour étouffer l'affaire : cf. *S. P. dom. George I, entry-book* 80 (inédit).

(41) Cf. *Applebee's Journal*, 25 nov. et 19 déc. 1724, et 2 janv. 1725.

sion, son ancien collaborateur. De Foe eut recours, pour répliquer, à sa tactique habituelle ; il posa au martyr, se représenta comme un grand bienfaiteur, victime de la plus noire ingratitude ; il rappela les services nombreux qu'il avait rendus à Mist ; il insista sur la générosité dont il avait fait preuve en laissant la vie sauve à un agresseur qu'il tenait à sa merci (42). La foule, ignorant les détails de l'affaire, admira tant de vertu et tant de magnanimité. De Foe consacra désormais plus de temps à rédiger le *Journal d'Applebee* et à lui enlever tout caractère tory. Son emploi auprès du ministère devint de moins en moins actif. Il n'avait du reste plus besoin de sa pension pour vivre ; depuis quelques années, il préférait aux succès de scandale du journaliste les triomphes paisibles du littérateur ; il faisait un nouveau commerce particulièrement fructueux : il écrivait, en séries, des livres à l'usage du grand public.

Tout le premier, il déplorait le succès de ceux de ses ouvrages qui traitaient des exploits de criminels de haute envergure ; mais il fallait bien vivre, et la poésie, pas plus que la science, ne nourrissait son homme sous le règne des premiers Georges. En bons « sportsmen », les Anglais admiraient les coups audacieux des pirates ; les « Vies de flibustiers » étaient toujours favorablement accueillies par la foule ; une compilation de ces biographies plus ou moins fictives, que publia en 1724 un certain capitaine Johnson eut, malgré son prix assez élevé, plusieurs éditions successives. De Foe collabora à la grande épopée des écumeurs de la mer ; il écrivit un roman, le *Capitaine Singleton*, et deux brochures soi-disant historiques, racontant, l'une, les aventures du fameux Avery, roi de Madagascar, qui enleva la fille du Grand Mogol et voulut traiter d'égal à égal avec Louis XIV ; et l'autre, l'arrestation mouvementée du pirate Gow dans les îles Orkney, au nord de l'Ecosse (43).

Plus encore qu'aux flibustiers et à leurs aventures lointaines, le petit peuple de Londres s'intéressait aux criminels de droit commun dont les exploits se passaient tout près, dans la Cité ou dans les faubourgs immédiats de la métropole. Un certain « capitaine » Alexander Smith s'était spécialisé dans ce genre de littérature et avait réalisé des gains fort appréciables. De

(42) *Applebee's Journal*, op. cit.

(43) WALTER SCOTT s'en servit pour écrire son roman *The Pirate*.

Foe voulut aussi prendre part à l'abondante récolte d'un champ si facile à cultiver. Cela lui était aisé depuis qu'il était entré comme rédacteur-reporter chez Applebee, que ses concurrents appelaient « imprimeur habituel de MM. les criminels ». Non seulement il publia des biographies imaginaires de voleurs et de prostituées, le colonel Jack, Moll Flanders et Roxana, mais encore il fit paraître une série d'écrits de circonstance sur les bandits dont la foule commentait avec admiration les récents exploits. Comme beaucoup d'autres pamphlétaires, il célébra le fameux Jack Sheppard, que ses dramatiques évasions de Newgate avaient rendu le héros du jour ; il publia des lettres de Sheppard, fabriquées de toutes pièces ; il raconta les interviews sensationnels que lui avait accordés le redoutable criminel ; il rédigea une biographie de Sheppard et, le jour de l'exécution, devant toute la foule, s'en fit remettre un exemplaire par le bandit lui-même ; ingénieuse réclame qui fit passer pour authentique un pamphlet que De Foe seul avait écrit sans documents précis. Puis il lança une brochure sur Jonathan Wild (44), informateur de police, recéleur et voleur, enfin condamné à mort aux applaudissements du peuple qui n'aimait pas les traîtres, même ceux de la grande confrérie des criminels. La plupart du temps, il se contentait de compiler les pamphlets déjà parus sur le bandit en question, pour écrire le sien (45) ; celui-ci, mieux rédigé et plus à la portée du grand public, obtenait vite la préférence des lecteurs avides de détails sensationnels.

Comment De Foe conciliait-il ces œuvres picaresques avec sa morale rigide de vieux puritain ? Peut-être profitait-il de ses visites dans les cellules des bandits condamnés pour joindre ses exhortations pieuses à celles du chapelain de Newgate ! Mais il est plus vraisemblable qu'il considérait ses ouvrages littéraires comme un travail exclusivement commercial qui n'engageait ni son âme ni sa conscience. Il était dans la situation du libraire pieux qui, pour gagner sa vie, vend des

(44) Le prototype de Peachum dans le *Beggar's Opera* de GAY.

(45) La bibliothèque de Trinity College (Dublin) possède un pamphlet intitulé : *An account of the lives of the most notorious murderers* qui contient une longue note manuscrite de l'écriture de De Foe : celui-ci se servit certainement de cette brochure pour écrire ses *Lives of six notorious street-robbers*. De nombreux pamphlets du même genre ont été attribués à De Foe par ses biographes, sans la moindre apparence de vérité.

livres obscènes. Lui, De Foe, vendait des manuscrits aux éditeurs, comme un industriel fabrique l'objet que le public réclame ; il s'occupait de satisfaire le goût des lecteurs, il ne cherchait pas à le guider. La plupart du temps, d'ailleurs, il travaillait sur commande.

La plus grande entreprise de librairie qu'il mena à bien dans les dernières années de sa vie est un guide complet d'Angleterre et d'Ecosse, pour lequel il dut faire quelques voyages à travers le pays : il en profita pour liquider définitivement les différentes affaires commerciales qu'il avait lancées en province. Le public instruit commençait à s'intéresser à la géographie pittoresque et historique. En 1720, le grand ouvrage de Camden, *Les Antiquités de la Grande-Bretagne*, fut réimprimé avec les diverses additions qui y avaient été faites au cours des années par de savants continuateurs (46). En 1722, le libraire Macky publia un *Voyage à travers l'Angleterre, en lettres familières écrites par un gentleman anglais à son ami à l'étranger*. Pour faire concurrence à ce recueil que le public avait accueilli avec faveur (47), l'éditeur Strahan embaucha De Foe, et c'est ainsi que parurent entre 1724 et 1726 les trois volumes du fameux *Tour en Grande-Bretagne*, dont le succès resta très vif pendant tout le dix-huitième siècle. Sous la forme, d'ailleurs à peine esquissée, de lettres, De Foe donne un guide très complet d'excursions intéressantes à faire dans le pays. Il avait consulté un grand nombre de livres historiques avant de commencer à écrire ; mais, de peur d'être pédant, il se servit le moins possible de ses lectures. Il s'était placé à un point de vue très spécial : celui du commerçant intelligent qui, obligé de voyager pour ses affaires, désire profiter de ses déplacements pour s'instruire. Il ne nous fait grâce du moindre détail agricole, industriel ou commercial ; il énumère les produits de chaque région, étudie les différentes races de chevaux et signale minutieusement toutes les foires de province. Par contre, les beautés de la nature le laissent indifférent, sauf quand elles font obstacle à la circulation : dans ce cas, il peste fort contre l'incon séquence du Créateur.

(46) *Magna Britannia et Hibernia... or a New survey of Great Britain*, édité par Nutt et Morphew. Les deux premiers volumes parurent en 1720, le troisième en 1724, le quatrième en 1727, le cinquième en 1730 et le sixième en 1731.

(47) Le 16 janvier 1723 fut publiée la troisième édition (*Daily Post*), et, le 20 juin 1724, la quatrième (*Mist's Journal*).

Pour décrire les parties de l'Angleterre qu'il connaissait bien, De Foe s'aïda des vieilles notes qu'il avait prises entre 1684 et 1688, au cours de ses voyages d'études ; il les compléta par des souvenirs plus récents et, pour éviter toute monotonie, parsema ses descriptions d'amusantes anecdotes personnelles. On sent très bien dans son livre les moments où, embarrassé pour parler de régions qu'il connaissait peu ou point, telles que les Highlands et le Pays de Galles, il avait recours à des sources purement livresques ; son style devenait lourd, impersonnel, surchargé de statistiques et de digressions qui n'offraient d'intérêt que pour un historien ou un archéologue local.

De Foe n'avait pas fait lui-même les dix-sept circuits méthodiques ni les trois tours généraux qui, annonce-t-il dans sa préface, lui avaient permis de donner au public un livre complet, exact et consciencieux ; son grand âge lui interdisait les trop longs voyages, et ses occupations exigeaient fréquemment sa présence à Londres. Néanmoins il fit, entre 1722 et 1725, une série de tournées dans les comtés voisins (48) ; ses affaires l'y appelaient, et il jugeait prudent de s'assurer de l'état actuel des choses dans des régions que ses lecteurs connaissaient tous plus ou moins... En avril 1722, il parcourut à nouveau les comtés de l'Est et constata partout, avec plaisir, l'accroissement de la population urbaine et rurale (49). Il poussa jusqu'à Harwich, qu'il n'avait pas vu depuis sa jeunesse, et s'aperçut que le port était en décadence. Ipswich lui plut davantage encore que par le passé, et il recommença à étudier sérieusement le projet de s'y fixer. Il ne manqua pas la foire de Bury, apprécia en connaisseur les jolies femmes qui s'y pressaient, mais trouva que les mœurs étaient plus dissolues qu'autrefois et gémit sur la décadence de toutes les vertus : *O tempora ! o mores !* L'année suivante, il parcourut le Norfolk, assista aux courses de Newmarket et visita à fond Cambridge, dont l'activité commerciale l'intéressa bien plus que la vieille Université, restée toujours la même. Le but de ce petit voyage semble avoir été Yarmouth, où se tenait en octobre la foire aux poissons ; il regarda, vivement amusé, les hirondelles se rassembler

(48) Cf. les préfaces des trois volumes du *Tour*.

(49) Cf. la lettre I du premier volume (publiée par MORLEY dans *Cassell's National Library*).

pour partir en nombre prodigieux, et décréta que Yarmouth était sans aucun doute le port d'embarquement de toutes les hirondelles anglaises pour les pays chauds. Enfin, pour préparer le troisième volume de son ouvrage, qui devait contenir la description des comtés du Midland et du Nord, il se rendit en 1724 et 1725 dans la plupart des grandes foires de province et poussa jusqu'à Liverpool où il ne reconnut plus rien, tant la ville s'était agrandie (50).

De tous ses souvenirs, ses lectures et ses récentes observations, il composa un livre très personnel, dans lequel il mit autant de lui-même que dans ses romans. Après sa mort, son œuvre fut remaniée par divers écrivains, dont l'un est le célèbre Richardson (51) ; mais ces remaniements transforment complètement le texte primitif, et modifient le ton général de l'ouvrage (52). Ce n'est plus De Foe qui nous décrit son pays natal : plus d'anecdotes savoureuses ni de détails familiers ; le nouveau touriste est un homme trop grave pour se laisser aller au bavardage ; c'est un pédagogue méthodique et disert ; enfin, signe des temps, c'est un homme qui n'est pas insensible aux beautés de la nature et qui, devant des paysages grandioses, comme la vue sur la Mersey du haut de Saint James's Walk à Liverpool, épanche son enthousiasme en tirades presque lyriques (53). C'est un sentimental qui parle, mais ce n'est plus De Foe. Le *Tour* n'est plus destiné aux petits commerçants de la Cité : il est fait pour les héros et les héroïnes de Richardson.

III

Dans les dix dernières années de sa vie, De Foe aborda un sujet qui passionnait la foule ; il se préoccupa de remettre au point les notions communément admises sur les sciences occultes, en se servant de la Bible et de ses propres expériences (54). Déjà, en 1719, il avait exploité le goût du public pour le merveilleux ; se rappelant le succès qu'avaient eu autrefois

(50) Cf. vol. III, préf. et lettre III.

(51) Cf. la préf. de la 8^e éd. (1778).

(52) Toutes les éditions postérieures à De Foe sont en quatre volumes.

(53) Vol. III, lettre 4 (éd. 1778).

(54) Cf. notre article dans la *Revue Anglo-Américaine* (déc. 1923) : *Daniel De Foe et les sciences occultes*.

l'*Apparition de Mrs Veal* (55), et ses prédictions à la manière d'Isaac Bickerstaff, il publia sur des données exactes, mais infimes, la biographie du sourd-muet Dickory Croncke, qui recouvra la parole quelques heures avant sa mort pour philosophe et faire d'extraordinaires prédictions.

Sur ces entrefaites, le diseur de bonne aventure écossais Duncan Campbell, dont le *Spectateur* avait signalé la vogue, commençant à se sentir oublié, résolut de se rappeler à l'attention de la foule par une série de livres et de brochures. Il réunit autour de lui un groupe d'écrivains en renom, dont les principaux sont William Bond, auteur d'un neuvième volume apocryphe du *Spectateur*, Mrs Haywood, la romancière, et De Foe. Le 2 mai 1720, Campbell fut admis à baiser la main du roi, auquel il présenta un exemplaire de sa *Vie et Aventures* : ce livre, composé en grande partie par Bond (56) sous la direction de Campbell, avait été soumis à De Foe, qui avait remanié certains passages pour les rendre plus dramatiques, et ajouté des chapitres traitant de la magie et de l'astrologie en général, résumés d'une compilation habile des œuvres de Glanvil et de Beaumont.

Les nombreux pamphlets à la gloire de Campbell, qui parurent dans les années suivantes, sont l'œuvre de Mrs Haywood. Toutefois, De Foe collabora certainement à un d'entre eux, intitulé : *Le démon favorable* (*Friendly Daemon*). Pour lancer une poudre anti-épileptique que vendait Campbell, il imagina l'histoire suivante : pendant une nuit de souffrances, Campbell aurait vu lui apparaître son ange gardien, « revêtu d'un surplis blanc comme un enfant de chœur », et tenant à la main un rouleau de parchemin sur lequel était écrit : « Lis, crois, et exécute ». Sous ces mots était inscrite la formule du remède infailible ; et, concluait De Foe, à la suite de cette vision Campbell fit le vœu humanitaire d'offrir pour une somme très modique aux malades réputés incurables, un secret de guérison prompt, certaine et économique.

Ceci nous montre que De Foe pouvait, à l'occasion, plaisanter agréablement avec les Esprits ; et pourtant, il était lui-même assez superstitieux. Mais, homme instruit et plein de

(55) Cf. *supra*, chapitre IX, 1, et *Liste des œuvres de De Foe*.

(56) Qui signa seul la seconde édition, publiée sous le titre *The Supernatural philosopher* (1728).

bon sens, il rejetait résolument les grossières croyances aux fantômes, aux sorcières et au diable cornu. Son spiritisme était d'un ordre plus élevé. Dès l'année 1720, dans la *Vision du Monde angélique* qui termine assez bizarrement le troisième volume de *Robinson Crusoë*, il exposait ses idées sur le monde invisible (57) ; dans ses ouvrages suivants il ne fit que les développer et les amplifier. Le diable existe, disait-il, mais sous la forme d'un Esprit dont l'air est l'élément ; dans les régions lointaines de l'atmosphère qu'il gouverne, il dirige des milliers d'aides de camp, qui s'en vont ensuite, *missi dominici* fidèles, porter dans les âmes des hommes les semences du mal (58). Quant aux présages, De Foe y croyait fermement et y avait toujours cru ; dès la fin de l'année 1711, il avait publié dans la *Revue* son credo en matière d'occultisme (59), et les événements postérieurs de sa vie l'avaient confirmé dans ses croyances, et porté à répandre par ses ouvrages la doctrine qu'il avait élaborée.

« Je crois fermement, avait-il écrit, et j'en ai eu des preuves si convaincantes qu'il faudrait que je fusse un athée endurci pour en douter, qu'il y a un commerce entre les Esprits désincarnés et ceux qui sont emprisonnés dans la chair. Autrement, d'où nous viendraient ces avertissements secrets, ces fortes impulsions, ces accès involontaires de joie ou de tristesse, ces appréhensions prophétiques, qui se rapportent à des choses qui nous concernent spécialement, et ceci dans les affaires les plus importantes de la vie ? Que tout cela existe, il est inutile, je pense, de le démontrer. Voilà, je crois, après l'Écriture Sainte, une des preuves les plus certaines de la vie future... Pendant ma courte et malheureuse existence j'ai subi plus de changements, d'accidents et de désastres que n'importe qui ; or, jamais malheur ni désastre important ne m'a frappé sans que j'en eusse été averti auparavant dans mon sommeil ou à l'état de veille ; et si j'avais écouté ces avertissements, j'aurais pu, je crois, éviter la catastrophe. Je reconnais qu'en n'en tenant pas compte, je me causai à moi-même un grand préjudice ; depuis que j'ai cessé de les négliger, je me suis senti guidé de

(57) Cf. notre étude sur *Robinson Crusoë* (2^e partie).

(58) Ceci est longuement développé dans *Essay on the History and Reality of Apparitions*, et dans *System of Magic* (II, 7).

(59) *Review*, VIII, 93-96.

manière à éviter les guets-apens... et même à en découvrir les auteurs ».

De Foe sentait lui-même ce que cette théorie avait de défectueux ; il fallait pouvoir distinguer entre « les avertissements que Dieu daigne nous donner par des visions nocturnes » et « les illusions de l'imagination, qui procèdent seulement d'un cerveau malade ». Comment faire cette distinction ? De Foe ne nous le dit pas nettement ; il se retranche derrière la raison et le bon sens, qui constituent en pareille matière des critères bien incertains. Mais il était si persuadé de la vérité de sa doctrine, qui lui paraissait la forme la plus évidente de la Providence divine, qu'il la répéta comme un leit-motiv dans ses romans ; il y consacra des pages entières d'exemples historiques et d'anecdotes autobiographiques dans le dernier volume de *Robinson Crusoë*. Enfin il précisa ses idées dans un grand traité, *l'Essai sur l'histoire et la réalité des apparitions*. Les Esprits, conclut-il, sont des êtres intermédiaires entre les anges et les hommes, possédant des pouvoirs limités et habitant les vastes régions de l'espace ; ils sont chargés de donner avis des dangers qui menacent les hommes, soit dans des rêves, soit, comme le démon de Socrate, en leur chuchotant mystérieusement aux oreilles. Ce sont les messagers de la pensée de Dieu : « Ils battent l'alarme sur le tambour de la conscience, si haut qu'aucun bruit ne peut couvrir le leur, qu'aucune force ne peut les faire taire, qu'aucun présent ne peut les corrompre » (60).

Dans ce curieux ouvrage, De Foe, après avoir exposé ses théories spirites, essaie de ridiculiser les croyances vulgaires aux fantômes et aux revenants (61). C'est pour lui l'occasion de raconter de très nombreuses anecdotes qu'il avait recueillies au hasard de ses rencontres, et qui, dans son esprit, étaient destinées à assurer le succès du livre (62). Il sait narrer les plus terrifiantes histoires de revenants avec une pointe d'humour qui apparaît juste là où il faut soulager l'esprit épouvanté du lecteur. Il se montre sceptique sur la réalité des apparitions ; en pareil cas, dit-il avec raison, avant de crier au surnaturel, cherchez le mauvais plaisant ou la personne qui a intérêt à

(60) *Essay on the History, etc., op. cit. passim.*

(61) Voir à ce sujet, toute la préface.

(62) Voir surtout les chapitres VI, XII et XIII

effrayer ses semblables (63). Mais il se garda bien de nier l'existence des revenants : il ne voulait pas heurter de front les vieux préjugés populaires pour ne pas compromettre la vente de son ouvrage.

La même préoccupation se retrouve dans ce livre extraordinaire, *l'Histoire politique du Diable*, dont le succès dépassa son attente : « Les Italiens s'accommodent assez des saints et les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable », disait Voltaire (64) ; le fait est qu'en Angleterre quatre éditions successives s'enlevèrent entre 1726 et 1739 ; une traduction française fut faite à Amsterdam en 1729 et une traduction allemande à Francfort en 1733 ; puis le livre fut mis à l'index (65). George Eliot en fit une de ses lectures favorites (66), et qui ne se rappelle la fascination que cette œuvre étrange exerce sur Maggie Tulliver (67), la pathétique héroïne du *Moulin sur la Floss* ? De Foe croyait à l'Esprit du Mal et, comme tout puritain, il en avait une peur terrible ; dans son *Histoire politique*, il évite le plus possible d'en parler, afin de ne pas attirer sur lui la vengeance de l'Etre Malin ; s'il est obligé de signaler son existence, il le fait avec réserve, et même on sent percer dans chaque phrase une gêne extrême (68). Par contre, il ne tarit pas en moqueries lorsqu'il évoque la silhouette grotesque du diable tel que se le représente l'imagination populaire : assemblage hybride de torse et de tête humains, de cornes et de pieds de bouc, de queue fourchue et d'ailes de chauve-souris ; « le diable lui-même, nous dit-il, aurait peur de rencontrer dans le noir une pareille créature ». Ce que De Foe combat, c'est le grossier anthropomorphisme de la foule ; il cherche à élever le niveau religieux de la masse, à rendre la religion plus spirituelle, et ainsi, en bon dissident, à écarter les protestants anglais de ces survivances du papisme que sont les représentations matérielles, sous forme d'images ou de statues, des êtres divins ou diaboliques. De même, De Foe ridiculise tant qu'il

(63) Cf. chap. XV.

(64) En faisant cette boutade, il pensait à MILTON (conclusion de l'*Essai sur la poésie épique*).

(65) Par Léon XIII et ses successeurs.

(66) Cf. LESLIE STEPHEN : *George Eliot*, p. 11 et 96.

(67) Chapitre III du roman.

(68) En retraçant le rôle du diable à travers les siècles, il suit prudemment la Bible de très près.

peut la conception primitive de l'enfer comme « une grande cuisine où les âmes damnées grillent suspendues à des crochets » ; il se moque, non sans une nuance de pitié méprisante, des artistes qui, voulant représenter l'entrée du gouffre infernal, dessinent « une gueule béante, à dents horribles, s'ouvrant au flanc d'une montagne, et d'où il sort un fleuve de feu, avec des diabolotins qui vont et viennent dans tous les sens, pour chercher et amener des âmes Dieu sait où et Dieu sait pourquoi ». Quant aux gens qui ont vu le diable, De Foe les traite d'imposteurs : on ne peut voir un être immatériel ; il faut plutôt redouter ses disciples, ceux dans l'âme de qui sa pensée règne en maîtresse. Selon De Foe, il y a des hommes et des femmes « possédés du démon », c'est-à-dire faisant le mal par plaisir. Il faut s'en défier, surtout des femmes ; la femme n'est jamais parfaite, car elle a de tout temps prêté une oreille complaisante aux suggestions du « Grand Serpent ». Si vous tenez à votre salut éternel, écarterez-vous des femmes, surtout si elles sont jolies, car le vieil adage est vrai qui prétend que la beauté est un don du diable.

Ce qui plut surtout, dans *l'Histoire politique du Diable*, c'est la hardiesse du sujet et l'audace de l'auteur qui ne craignait pas de plaisanter en parlant de choses ineffables ; en Angleterre, où le nom du diable est resté tabou, nombreux furent les lecteurs qui dévorèrent le livre non sans un petit frisson de terreur délicate. Dans la préface de la seconde édition, De Foe résuma avec humour les causes du succès de son œuvre : « Les sages ont été satisfaits, les bons vivants se sont divertis, et les ignorants ont été instruits ; seuls, les méchants se sont montrés offensés, mais on ne peut s'étonner que, lorsque le diable est mécontent, ses amis soient en colère ». De nos jours où le diable est tombé au rang des loups-garous et des croque-mitaines, l'originalité de l'œuvre nous semble insignifiante. L'élément le plus curieux de *l'Histoire politique* reste la critique mi-sérieuse, mi-comique du *Paradis perdu* (69). De Foe réfute longuement, en s'appuyant sur la Bible et le bon sens, les notions d'histoire et de géographie diaboliques données par Milton dans les premiers livres de son grand poème épique. De Foe était capable d'apprécier le génie de Milton, mais les grandes

(69) Voir les chapitres II, IV, V et VII.

visions apocalyptiques déterminaient dans son esprit prosaïque un réflexe immédiat se traduisant en railleries ; et surtout, il ne pouvait tolérer qu'une épopée biblique s'éloignât par instants du Livre : c'est tout juste s'il ne trouvait pas sacrilège de mettre en vers païens l'histoire sacrée des origines de l'homme.

Le livre qui clôture dignement la série des ouvrages de De Foe sur l'occultisme porte un titre trompeur : *Système de Magie*. C'est en réalité l'histoire sérieuso-comique du développement de la science noire à travers les âges. De nombreuses anecdotes autobiographiques ou tirées de livres rares égaient l'exposé des faits (70). De Foe ne croyait pas aux sorcières, et un des buts de son livre est certainement de combattre les croyances relatives au mauvais œil et aux jeteurs de sorts. L'attitude de De Foe n'était pas nouvelle, mais son livre était nécessaire parce qu'il s'adressait à la masse ; or, celle-ci était encore persuadée de l'existence de nombreux hommes qui, pour avoir une parcelle de pouvoir magique, avaient fait avec le démon un pacte que, naturellement, ils avaient signé de leur sang. Certains livres très répandus contribuaient à consolider ces croyances stupides : en 1720, un ancien étudiant d'Oxford (71) publia une *Histoire complète de la Magie et de la Sorcellerie*, dans laquelle il se déclarait convaincu de l'existence des magiciens et des sorciers ; de tels ouvrages ne contribuaient certes pas à diminuer la superstition de la foule.

En ce qui concerne les oracles, les prédictions et les diseurs de bonne aventure, De Foe n'osa pas afficher trop de scepticisme (72). Le don de seconde-vue que possédaient certains Ecossais, et dont il avait eu des preuves, l'avait un peu troublé ; il s'était aperçu qu'il existait en ce monde plus de choses que n'en rêvait sa philosophie, la philosophie du gros bon sens. Et puis, il y avait dans la Bible de nombreux exemples de prophètes qui prédisaient l'avenir ! Ceci, pour De Foe, c'était tout dire : il n'était ni un grand destructeur d'idoles, ni un grand constructeur de systèmes. Son esprit travaillait dans un champ

(70) Voir surtout Part. I, chap. VI, et Part. II, chap. II. Ce livre complète le cycle des connaissances occultes de De Foe, mais fut publié le second.

(71) RICHARD BOULTON.

(72) Cependant il se moqua des astrologues dans un article d'*Applebee's Journal* (2 fév. 1723).

très limité : il se mouvait entre le premier verset de la *Genèse* et le vingt-et-unième verset du vingt-deuxième chapitre de l'*Apocalypse*. En lui chantaient les paroles divines ; et de quelque côté qu'il se tournât, le Livre saint, immensément ouvert, barrait l'horizon : au delà, c'était Dieu.

CHAPITRE XIV

« Votre père adore se dissimuler dans le brouillard. »

BAKER : *Lettre à Sophia De Foe*, fév. 1729.

Le mystère des derniers jours

I. Le mariage de Sophia De Foe. — II. Les dernières œuvres de De Foe. — III. La fuite mystérieuse. — IV. τὸ ἐπικήδειον

I

A la fin de sa vie, De Foe eut trois joies : sa bibliothèque, son jardin, et surtout sa fille cadette Sophia (1). Celle-ci seule trouvait grâce auprès du vieillard. Les autres membres de la famille observaient à l'égard du mari et du père une sorte de neutralité hostile, qu'excusaient dans une certaine mesure les fréquents accès de mauvaise humeur ou les longues périodes de bouderie injuste qui le rendaient de moins en moins sociable.

A cause de sa santé chancelante, Daniel allait peu à Londres ; rares étaient devenus ses voyages d'affaires dans la Cité et ses promenades estivales au Parc. Lorsqu'il foulait le pavé de Londres, tout lui était prétexte à déplorer la décadence de la saine gaité, de la moralité publique, des arts et des sciences (2). Il préférerait rester dans sa confortable maison de Stoke Newington au milieu de ses livres (3). Pourtant, pour rompre la mono-

(1) Toute cette étude est basée sur le *diary* de Baker, et la correspondance entre Baker et Sophia, et Baker et De Foe. WRIGHT, dans son livre *Life of Defoe* a publié les documents les plus importants (p. 355-373 et 397-401).

(2) *Applebee's Journal*, 11 sept. 1725.

(3) Cf. *Complete English Gentleman*, p. 200 et *Applebee's Journal*, 30 oct. 1725.

tonie de la vie de village et distraire ses trois filles qui étaient, paraît-il, « charmantes et universellement admirées pour leur beauté, leur bonne éducation et leur réserve » (4), il invitait chez lui de jeunes savants ou de riches propriétaires qui se piquaient de littérature. C'est ainsi qu'à partir de 1724 il reçut un jeune homme d'avenir, nommé Baker, poète et naturaliste, qui venait d'inventer une nouvelle méthode de langage à l'usage des sourds-muets. De Foe, que cette question passionnait, invitait Baker quand celui-ci venait à Stoke Newington donner des leçons à ses élèves. De son côté, Baker n'était pas fâché de fréquenter la famille de l'illustre journaliste; d'autant plus que, Daniel étant souvent retenu à la chambre par la goutte, Baker avait le plaisir d'être reçu par les trois jeunes filles seules, dans le jardin, autour de la table à thé. Bientôt Baker découvrit « l'excellence supérieure de Miss Sophia », et, ce qui ne gâtait rien, il présuma, en se fondant sur le mode de vie très large de la famille, que la jeune fille aurait une riche dot. Le 17 août 1727, il déclara sa flamme ardente à l'objet de ses rêves, puis s'ouvrit de ses désirs au père de sa bien-aimée. De Foe considérait que les parents avaient un droit de veto sur le mariage de leurs enfants, mais ne devaient jamais imposer un époux de leur choix (5). Baker lui plaisait et lui paraissait très supérieur aux jeunes gens de cette époque dégénérée, mais il fallait d'abord consulter Sophia, la première intéressée. De Foe s'aperçut que sa fille n'éprouvait pas pour Baker le moindre sentiment de répulsion, bien au contraire, et les fiançailles furent conclues. Baker fut admis à faire sa cour les mercredi, jeudi et vendredi soirs. Le reste de la semaine, il envoyait à son « amante » des épîtres où le feu de la passion s'épanchait tantôt en exclamations lyriques, tantôt en interrogations qui ne nécessitaient point de réponse : « Oh, comment puis-je supporter votre absence ? Absence, ai-je dit ? Comme les amoureux délirent ! Non, vous êtes toujours avec moi ! Votre image exquise me hante nuit et jour, partout où je vais, quoi que je fasse ! », etc. ; ou bien « Ma Sophy, ah, combien je languis pour toi ! Quelles douces sensations s'emparent de moi ! Quelle tendresse ineffable me possède tout entier chaque fois que je

(4) *Diary* de BAKER.

(5) *Use and abuse of the Marriage-Bed*, éd. Hazlitt, p. 47.

pense à toi ! En ce moment même mon âme s'envole vers toi avec d'ardents désirs ! Il me semble que je te serre dans mes bras avides, et que je me baigne, haletant et folâtre, dans ton sourire ; tantôt je t'écarte de moi pour contempler tes charmes avec d'infinies délices, et tantôt, tout extase, je t'attire vers moi, dévore tes lèvres, te presse contre mon sein en un dernier transport, jusqu'à ce que la faible nature humaine s'évanouisse, incapable d'endurer un tel excès de béatitude, et sombre dans des joies célestes » !

Sophia, qui avait hérité du tempérament pratique et du sang-froid de son père, envoyait des réponses beaucoup moins lyriques, quoiqu'elle s'appliquât, elle aussi, à bien tourner ses phrases. Parfois, elle raillait gentiment les délires poétiques de son fiancé. Baker lui ayant adressé une tirade dans laquelle il avait inséré des expressions telles que : « Tu as des yeux de colombe », Sophia, en bonne fille de puritain, reconnut aussitôt le *Cantique des Cantiques* et répliqua : « Vous n'avez pas eu grand mal à copier ces paroles. Est-ce que le sujet de nos amours vous paraît ennuyeux au point de vous forcer à recourir à un amoureux si antique » ?

Pendant ce temps, de longues et laborieuses tractations occupaient Baker et De Foe. Il s'agissait de la dot de Sophia. Baker voulait obtenir le plus possible. De Foe voulait donner le moins qu'il pourrait. Quant à Sophia, excédée de ces marchandages, elle déclara qu'elle ne voulait être ni achetée ni vendue. Quand Baker lui avait demandé la main de sa fille, De Foe avait promis une certaine somme (6) ; puis il s'était rétracté, sous prétexte que les circonstances présentes lui interdisaient de se séparer de tant d'argent, et il avait offert de laisser à Sophia une somme plus considérable, mais seulement après sa mort, qui, affirmait-il, était proche. Il proposa de prendre un engagement écrit, mais Baker préférant un bon « tiens » à deux « tu l'auras », continua à réclamer le paiement de la dot le jour de la signature du contrat. Au début de décembre, De Foe eut une attaque de goutte particulièrement violente : « Je crains », écrivait Sophia, « que cette douleur ne soit le messager de ce grand Tyran qui arrivera à la longue à dé-

(6) Tous les chiffres ont été effacés sur les manuscrits de Baker par un pieux descendant.

truire cette robuste charpente que j'aime tant ». Ces craintes étaient exagérées ; De Foe se remit vite et les négociations reprirent aussitôt. Ce qui agaçait surtout Baker, c'est que De Foe se refusait absolument à dire dans quelles entreprises il avait placé l'argent qu'il destinait à Sophia. Sans doute se livrait-il à de louches spéculations ; de plus, il faisait, exprès, traîner les choses, dans l'espoir que Baker, lassé d'attendre, épouserait Sophia sans s'assurer des garanties précises. Mais Baker était tenace. Le ton des discussions commença vite à s'aigrir. Dans ses lettres à Sophia, Baker abandonna le lyrisme et se mit à parler affaires. Il fut mal reçu : Sophia prit le parti de son père, et pour marquer son mécontentement à son fiancé, se déclara malade du mercredi au vendredi soir pendant plusieurs semaines. Le 9 janvier 1728, De Foe écrivit à Baker pour lui reprocher d'être trop exigeant et lui rappeler que Sophia n'était pas le seul enfant dont il devait assurer l'avenir. Baker se radoucit alors et demanda que la maison de Stoke Newington fût le gage des promesses de dot. De Foe accepta ; Baker, méfiant, voulut voir les actes prouvant que De Foe était bien propriétaire, et jugeant qu'il manquait une pièce essentielle, obligea De Foe à de longues démarches. De Foe s'exécuta en grommelant, et désormais une certaine froideur domina ses rapports avec son futur gendre. Celui-ci éprouvait toujours un amour très vif pour sa fiancée qu'il ne rendait pas responsable du machiavélisme de son père. Une nouvelle difficulté avait surgi : la mère de Baker refusait maintenant son consentement au mariage projeté : « J'espère, ma très chère Sophy », écrivit le jeune homme, » que ni vous ni moi ne ressemblons à nos parents ». Mais les difficultés ne firent qu'accroître son amour, et bientôt tous les obstacles se trouvèrent aplanis.

Dans les derniers jours d'août, De Foe se décida enfin à faire des offres fermes ; il proposa de payer comptant une fraction de la dot de sa fille et de servir l'intérêt à quatre pour cent de l'autre fraction jusqu'à ce qu'elle fût payée ; si De Foe venait à mourir, sa fille aînée, Hannah, se substituerait à lui et paierait le reste de la dot sur le revenu de ses propriétés en Essex. Ces propositions étaient accompagnées d'un ultimatum annonçant que c'était à prendre ou à laisser. Baker accepta, mais demanda que l'intérêt promis fût porté de quatre à cinq pour cent. De Foe n'y consentit point ; alors Baker

demanda que le domaine d'Essex servît de garantie pour le paiement de la dot. Nouveau refus de De Foe, qui ne pouvait pas toucher aux propriétés de Hannah. Baker ne put que s'incliner et ses relations avec De Foe redevinrent cordiales. Lorsque, en octobre, il lança un journal, *Le Spectateur universel*, De Foe rédigea l'article de tête du premier numéro (7).

Ce ne fut qu'une accalmie. Voyant Baker plus amoureux que jamais de Sophia, De Foe chercha à éluder ses engagements. Indigné, Baker protesta en termes assez durs. La querelle s'envenima ; elle atteignit, en janvier 1729, son point culminant. Baker en était venu à haïr son futur beau-père ; il écrivait tout crûment à sa fiancée : « Vous êtes mon bon génie, et votre père est mon mauvais génie. Comme un démon maudit, il torture, trahit et abolit continuellement ma tranquillité ; et vous, comme une déesse, calmez la tempête qu'il soulève et ramenez la paix dans mon âme... Ce que votre père veut maintenant faire de nous, je ne puis chercher à le deviner, car ses desseins sont toujours noirs et hideux... Je suis persuadé qu'il est tout tromperie et bassesse ». Le 1^{er} février, Baker invita Sophia à prendre du poison avec lui de façon à mourir ensemble, dans les bras l'un de l'autre. Sophia marqua peu d'enthousiasme pour cette proposition, mais elle était très alarmée de ces querelles où son bonheur menaçait de sombrer, et elle essayait en vain de s'interposer. Enfin, elle trouva la solution la plus habile : elle s'alita et se prétendit très gravement malade. Effrayés, son père et son fiancé, qui l'adoraient autant l'un que l'autre, se réconcilièrent dès qu'elle le demanda. Le mariage fut aussitôt décidé. Le 5 avril, De Foe remit à sa fille un bon de 500 livres, payables après sa mort, et prit avec Baker divers arrangements qui furent tous acceptés. Et le 30 avril, Sophia De Foe devenait Mrs Baker, tournant une nouvelle page de vie qui devait être remplie de bonheur.

Les disputes pécuniaires recommencèrent d'ailleurs dès le mois de juin, mais cette fois De Foe avait affaire à de redoutables adversaires, car Sophia se ligua avec son mari contre lui. De petites brouilles s'élevèrent entre le père et la fille, et se terminèrent toujours par de touchantes réconciliations après lesquelles les deux parties convenaient d'un nouvel arrangement

(7) Cet article traitait des qualités du bon écrivain (12 oct. 1728).

provisoire (8). Malgré tout, les contestations relatives à la dot de Sophia durèrent jusqu'à la mort de De Foe. Celui-ci n'était pourtant pas avare, et il désirait sincèrement le bonheur de sa fille préférée. Mais le goût de la spéculation était devenu chez lui une passion analogue à celle du jeu chez les joueurs invétérés. C'est ce besoin continuel d'argent destiné à lancer de chimériques entreprises qui explique sa conduite étrange envers Baker ; et c'est pour se procurer les sommes nécessaires qu'il travailla sans relâche jusqu'à son dernier jour.

II

La production littéraire de sa vieillesse est très abondante et variée ; elle consiste surtout en manuels de commerce, de science ou de morale. Peu à peu, De Foe s'était détaché du journalisme (9) ; pour employer un terme de police, il était « brûlé », Mist ayant raconté partout qu'il était à la solde du ministère. Au début de l'année 1726, Applebee, qui en voulait à De Foe de ce qu'il publiait chez des éditeurs rivaux des biographies de criminels, avait signifié à son illustre rédacteur qu'il n'avait plus besoin de ses services (10). Enfin, devenu vieux, chagrin et grondeur, Daniel n'avait plus assez de souplesse pour s'adapter au goût du jour ; il eut même, en novembre 1726, la mortification de se voir refuser de la copie par tous les libraires et il dut éditer un pamphlet à ses frais, tout comme un jeune auteur débutant (11). Il commenta peu les grands événements de son époque : il publia quelques pages sur la guerre d'Espagne (12), mais se cantonna surtout dans les questions commerciales, parce que, dans son ermitage de Stoke Newington, il n'était plus très au courant de la politique contemporaine. Ses rares brochures d'actualité étaient visiblement

(8) Cf. la jolie lettre de De Foe à Sophia, 9 juin 1729 (Wright, p. 371-2).

(9) On retrouve peut-être quelques traces de sa main dans le *Political State of Great Britain* après la mort de Boyer, et dans un numéro de *Fog's Weekly Journal* on trouve un article singulièrement *De Foeian*.

(10) C'était en effet en sa qualité de rédacteur au *Journal d'Applebee* que De Foe avait accès auprès des grands bandits emprisonnés à Newgate.

(11) Cf. *The Protestant Monastery*, préf.

(12) Cf. la *Liste des œuvres de De Foe*. Il connaissait particulièrement bien la question de Gibraltar, ayant vraisemblablement séjourné à Cadix et dans la région pendant sa jeunesse.

écrites à la demande de ses amis; s'il tint à dire son mot dans la controverse soulevée par la découverte d'un enfant sauvage, Peter, qui avait vécu comme un animal dans les forêts du Hanovre, ce fut surtout pour faire l'éloge de Baker et de ses méthodes et se gausser de Swift (13), auquel il n'avait jamais pardonné ses insultes d'antan (14). Dans les derniers mois de sa vie, il entretenait probablement des relations avec les membres de la loge maçonnique des Trois Couronnes à Stoke Newington, car, le 13 novembre 1730, parut une brochure qui contient des traces évidentes de sa main, et qui était destinée à combattre l'effet déplorable qu'avaient produit en Angleterre les révélations faites par un franc-maçon traître et parjure, nommé Prichard (15).

De plus en plus persuadé que tout allait de mal en pis, De Foe résolut de se poser en réformateur et de combattre avec vigueur l'immoralité grandissante. Pour éviter que son propre nom, honni et méprisé, ne fît du tort à ses pieuses et saines idées, il adopta le pseudonyme d'Andrew Moreton. En vieux puritain, il continua obstinément à réclamer l'observance totale du sabbat et la suppression des théâtres. Le succès sans précédent de l'*Opéra du Gueux* (16) le mit en fureur; il prédit des calamités effroyables, et profita de la circonstance pour régler avec Gay une ancienne querelle et lui rendre avec usure ses insultes d'autrefois (17).

Les considérations morales de De Foe étaient essentiellement d'ordre pratique. Dans la plupart des cas, il ne faisait d'ailleurs que reprendre des idées déjà émises au cours de sa longue carrière. Contre le gin il préconisait la bière (18); pour combattre les collèges d'Oxford et de Cambridge où les étudiants, loin de la surveillance paternelle, se livraient à toutes sortes d'excès, il proposait la création d'une Université à Londres; il exaltait la musique comme moyen de lutter contre

(13) SWIFT avait écrit un pamphlet sur la matière. Cette question des enfants s'étant élevés seuls comme des animaux passionna toute l'Europe. (Cf. *Political State*, déc. 1731 : *A wild girl caught in France*).

(14) Dans le *Compleat English Gentleman* (p. 199), que sa mort laissa inachevée, De Foe protesta encore contre l'accusation d'illettré que Swift avait lancée. Même son de cloche dans *Applebee's Journal*, 30 oct. 1725.

(15) *The Perjur'd Free-Mason detected, etc.*

(16) *The Beggar's Opera*, de GAY (1728).

(17) Cf. *Second Thoughts are Best, etc.*

(18) Cf. *Applebee's Journal*, 24 juillet et 18 déc. 1725, et *Augusta Triumphans* (cf. p. 255).

le désœuvrement, générateur de pensées malsaines ; d'autre part, il exposait des plans audacieux dont la réalisation ferait de Londres la métropole commerciale, intellectuelle et artistique du monde civilisé (19). Le principal projet, pour lequel il fit campagne avec persévérance, consistait à remplacer les veilleurs de nuit, pour la plupart vieillards peureux et à demi impotents, par un guet bien organisé, constitué de solides gail-lards dont la paie serait fournie en partie par les propriétaires des maisons, et en partie par les célibataires, qui seraient frappés d'une taxe spéciale. L'insistance (20) avec laquelle De Foe réclamait que la police fût mieux faite nous porte à croire qu'il avait été lui-même victime d'un vol ou d'une agression nocturne. Il nous décrit à plusieurs reprises les rues de Londres (21) comme infestées d'apaches, de prostituées et de cireurs de bottes chapardeurs et paresseux, qu'il faudrait contraindre à travailler dans les mines pour le bien de la nation... et des passants. Il fit campagne contre les mercantis qui réduisaient le peuple à la misère. Enfin, il revint souvent à sa marotte habituelle : la crise des domestiques. Il en arriva, dans un accès de misanthropie, à préconiser la création d'un « monastère protestant », sorte d'hospice monacal pour vieillards, dans lequel les gentlemen âgés pourraient finir leurs jours en paix, loin des maux et des malheurs du siècle. Ainsi, à la fin de sa vie, De Foe recherchait l'île de calme et de solitude où le tracas et l'inquiétude n'ont encore jamais pénétré !

Le succès de ces pamphlets de réforme sociale fut tel, qu'un éditeur peu scrupuleux en pilla sans vergogne les idées (22). Pourtant, une réelle fatigue se remarque dans le style, qui abonde en répétitions inutiles et en expressions ambiguës, et la composition est plus lâche et plus incohérente que jamais. Ce qui plut, ce fut évidemment la hardiesse de certains projets, qui parurent nouveaux. Une gloire suprême était réservée à De Foe, après la publication d'une petite brochure où il proposait un plan ingénieux pour empêcher dans les rues le vol à la tire : « Le 6 octobre 1728, Andrew Moreton, alias De Foe, fut

(19) Cf. *Augusta Triumphans*.

(20) Cf. *Augusta Triumphans, Street-Robberies consider'd, Considerations upon Street-Walkers, etc.*

(21) « A mere Sodom and Sink of Uncleaness » (*Parochial Tyranny*).

(22) Cf. *Second Thoughts are Best*, préf., et lettre envoyée à *Applebee's Journal*, 24 sept. 1728.

présenté à Leurs Majestés à Windsor, et leur remit un exemplaire de son ouvrage » (23). Mais cette consécration lui valut les attaques de confrères jaloux, et en même temps révéla malencontreusement son incognito : tout Londres sut désormais qui se cachait sous le masque d'Andrew Moreton (24).

C'est surtout par les grands traités d'éducation qu'il composa à la fin de sa vie que De Foe est connu comme moraliste. En 1727, il publia un *Nouvel Instructeur des Familles*; l'intrigue, plus poussée, témoigne de son expérience de romancier. La haine du « papisme » y éclate avec plus de fureur que jamais. La même année, parut un grand traité qui, selon De Foe, devait clore sa carrière littéraire. Le titre : *Immoralité conjugale ou Putanisme matrimonial* (25) était une trouvaille, car il devait servir à lancer le livre ; mais l'éditeur reçut des plaintes, et la seconde édition porta ce titre légèrement adouci, au moins dans les termes : *Us et abus du lit conjugal*. L'ouvrage ne répond d'ailleurs pas à ce titre alléchant ; écrit, prétend De Foe, à la suite d'une terrible confession que lui avait faite un de ses amis, il contient surtout des anecdotes pittoresques, dont le côté scabreux est dissimulé par tous les voiles que la décence exige ; mais il semble que plusieurs de ces historiettes scandaleuses se rapportent à des contemporains, désignés sous de simples initiales, et que nous ne pourrions plus identifier aujourd'hui ; peut-être la vengeance légitime d'une des personnes ainsi attaquées expliquerait-elle les circonstances mystérieuses de la mort de De Foe.

Daniel laissa inachevés deux grands traités d'éducation. L'un, intitulé *De l'éducation royale*, fut commencé en 1728 ; mais, pour éviter qu'on ne vît dans le livre une allusion aux querelles qui déchiraient la famille royale au sujet des enfants de George II, De Foe prétendit que son manuel avait été composé avant 1699 ; de nombreux détails historiques postérieurs à cette date démentent formellement cette assertion (26). L'autre traité, beaucoup plus important, *Le Parfait Gentleman Anglais*, fut aussi commencé en 1728, et interrompu deux ans après par la fuite de l'auteur. Il était imprimé au fur et à mesure, et

(23) *Read's Journal*, 12 octobre.

(24) *Ibid.*, 26 oct.

(25) Cf. la *Liste des œuvres de De Foe*. (Appendice I.)

(26) Cf. l'introduction de l'édition Bülbring.

Baker servait d'intermédiaire entre De Foe et l'éditeur. Le manuscrit de cette œuvre considérable est actuellement exposé dans une vitrine au Musée britannique ; il nous révèle un écrivain pressé, usant de nombreuses abréviations et de signes sténographiques, et très insouciant sur le chapitre de l'orthographe. Il nous montre aussi la curieuse manière dont De Foe composait : lorsqu'il relisait sa page, Daniel avait tendance, non pas à alléger son style, mais au contraire à allonger ses phrases de nombreuses propositions incidentes ou complétives qu'il inscrivait en marge ou en interligne ; c'est ce qui rend si indigeste la lecture du *Parfait Gentleman Anglais*, d'autant plus que De Foe y étale une érudition inutile. Par bonheur, des dialogues alertes et de petites anecdotes viennent souvent rompre la monotonie des longues dissertations.

Depuis qu'il avait abandonné le journalisme, De Foe cherchait à devenir un érudit ; comme ses successeurs, les philosophes du dix-huitième siècle, il ne voulait pas qu'un domaine de la science lui fût complètement inconnu. Il écrivit un *Essai sur la Littérature* (1726), qui est en réalité une histoire abrégée de l'invention de l'écriture. Il publia aussi en quatre fascicules mensuels une *Histoire générale des principales découvertes et des progrès accomplis dans les arts utiles* (1726) ; ce petit manuel, rédigé selon la bonne méthode historique, lui avait demandé beaucoup de travail. De Foe en était très fier, et cependant cette œuvre a sombré dans l'oubli ; elle ne correspondait d'ailleurs pas à son titre pompeux. Les premières pages décrivaient les découvertes faites par les personnages de la Bible immédiatement après le Déluge, mais De Foe, changeant vite de sujet, retraçait ensuite l'histoire du commerce et de la navigation à travers les siècles, pour terminer par un nouvel exposé de son ancien projet d'établissement en Argentine d'une colonie anglaise (27).

Chez De Foe, l'érudition aboutissait toujours à des études pratiques de science commerciale. Marchand de son état, marchand par goût et par tempérament, qu'il se fît pamphlétaire, journaliste, romancier ou savant, De Foe restait toujours un marchand. En matière économique, sa compétence était universellement reconnue, malgré la rude concurrence que lui fai-

(27) Cf. chapitre V, 2 et XI, 1, et notre étude du *New Voyage*.

fait un nouvel auteur, nommé Gee (28), qui opposait aux bavardages diffus du vieil écrivain des ouvrages secs et précis. Mais c'était ce bavardage continu, qui s'épanche en anecdotes personnelles, en digressions amusantes et en maximes paradoxales, qui assurait le succès des manuels de De Foe. Son *Parfait Commerçant Anglais* (1725-27), dans lequel il racontait avec bonne humeur ses propres mésaventures, pour qu'elles servissent de leçons aux jeunes débutants, se lit comme un roman. Charles Lamb, ce doux idéaliste, s'indigna des tendances toutes matérielles du livre, « avilissantes » selon lui, et se résument en une phrase : « il faut sacrifier à l'intérêt toute honnête émotion de l'âme ». Il supposa que De Foe n'avait pas écrit sérieusement ce manuel de l'arriviste, mais il connaissait bien mal son auteur (29). Peu scrupuleux, jugeant que la fin justifiait les moyens, De Foe n'admettait qu'un critérium de justice : réussir, et, pour justifier ses propres actes, discutait en sophiste avec sa conscience. Le « parfait commerçant » qui nous est représenté est un De Foe meilleur, un De Foe chanceux, un De Foe adroit et prudent, en un mot un De Foe qui a réussi. Ici, comme dans ses romans, Daniel se mettait en scène et réalisait sur le papier les rêves qu'il n'avait pu réaliser dans la vie (30).

Ses derniers ouvrages économiques sont des livres de statistique qui n'intéressent plus que l'historien du dix-huitième siècle. Ils témoignent de la parfaite connaissance que De Foe avait de la géographie commerciale du globe. A la fin de sa vie, il soutint avec énergie les commerçants établis contre ceux qu'il appelait les « commerçants clandestins », c'est-à-dire les colporteurs et les marchands ambulants de toute sorte, et il plaida la cause des tisserands anglais, menacés par les tarifs douaniers et les exigences de la mode, avec une énergie qui prouve bien qu'il défendait sa propre cause (31) ; il spéculait en effet toujours sur les étoffes de coton et de laine. Son *Plan du commerce anglais* (1728), qui résume en moins de 400 pages tout ce qu'il savait sur les questions économiques, fut jugé

(28) Auteur de : *The Trade and Navigation of Great Britain Considered*.

(29) Cf. *The good Clerk, a character; with some account of the Complete Tradesman* (1811) (*Works*, éd. Lucas, vol. I).

(30) Les deux volumes du *Compleat English Tradesman* furent plusieurs fois réédités, mais tellement modifiés qu'il ne reste plus grand'chose de l'œuvre primitive.

(31) Cf. *An Humble Proposal*, etc.

digne d'être réimprimé en partie en 1859 (32). Mais aucun de ces ouvrages n'apportait du nouveau ; Daniel ne faisait plus depuis quelques années que se répéter sans cesse. Il le sentit si bien qu'il interrompit dès 1725 la brillante série de ses romans, et se mit à remanier pour des libraires des mémoires indigestes et touffus qu'avaient rédigés des écrivains sans expérience (33). La grande voix, qui pendant près d'un demi-siècle avait résonné dans toute l'Angleterre, s'affaiblissait de plus en plus : on sentait qu'elle ne tarderait pas à se taire.

III

Cependant les attaques de la maladie se faisaient de plus en plus fréquentes. La souffrance n'arrivait pas à entraver l'activité du cerveau, mais elle diminuait, par ses coups répétés, l'énergie du caractère et la force morale de résistance. Daniel était devenu inquiet, préoccupé ; il se forgeait à tout moment des craintes excessives et irraisonnées. En juin 1729, le procès des collaborateurs de *Mist* (34) le plongea dans des transes telles qu'il tomba malade et ne fut définitivement remis qu'en septembre (35).

Brusquement, au milieu de l'année 1730, une catastrophe imprévue s'abattit sur le vieillard lassé de vivre et fit de lui un fugitif, traqué par un mystérieux ennemi. Les détails en sont exposés par De Foe lui-même dans une lettre envoyée à Baker le 12 août. Les termes quelque peu énigmatiques de cette lettre ont fait couler beaucoup d'encre et soulevé d'étranges commentaires. Or, il suffit de débarrasser ce récit de tous les éléments qui y ont été introduits dans l'intention de dramatiser les faits, pour atteindre à la vérité et jeter la lumière sur la sombre tragédie qui termina la longue vie du grand romancier.

Dans les premiers mois de l'année, alors que, confortablement installé à Stoke Newington, il savourait les douceurs du repos, De Foe « reçut le coup d'un ennemi vil, parjure et mé-

(32) *A Select Collection of Scarce and Valuable Tracts on Commerce*, etc., ed. by Mac Culloch.

(33) Voir dans la troisième partie de notre ouvrage le dernier chapitre.

(34) *Political State*, juin 1729.

(35) Lettre de De Foe à Watts (son imprimeur), 10 sept. (Cf. *Compleat English Gentleman*, introd.)

prisable ». Quel était cet ennemi ? On a pensé à Mist (36) qui, de Rouen où il vivait en exil, aurait transmis au gouvernement des papiers compromettants pour De Foe. Mais il est peu probable que Mist ait eu l'occasion et le désir d'une telle action ; il s'était créé en France une vie nouvelle, et, embarqué dans de grandioses entreprises, il avait sans doute oublié De Foe ; de plus, celui-ci ayant toujours eu la prudence de brûler les documents compromettants qui lui étaient remis en sa qualité de rédacteur du *Journal de Mist*, il est très peu vraisemblable que Mist ait eu entre les mains des papiers qui pussent troubler la tranquillité de De Foe. Enfin, le ministère avait gardé les lettres dans lesquelles De Foe expliquait minutieusement son rôle de surveillance auprès des journalistes tories. Mist n'avait certainement aucune envie de ressusciter d'anciens scandales. Pourquoi l'aurait-il fait ? Simplement pour abattre un vieillard qui n'avait plus longtemps à vivre ? Non. tout ce que nous savons des dernières années de De Foe, de sa manie de spéculation et de ses habitudes cachottières, nous permet de conclure que ce mystérieux ennemi était un de ses créanciers, un de ceux qui lui avaient imprudemment confié des capitaux pour de chimériques entreprises (37), et qui, malgré des promesses antérieures d'attendre quelques mois avant de se faire rembourser, envoya à De Foe un ultimatum, le sommant de rendre immédiatement l'argent prêté, faute de quoi des poursuites judiciaires seraient intentées contre lui. De Foe, pris au dépourvu, incapable de faire face à cette obligation nouvelle, fut pris de panique à l'idée d'être, à son âge, emprisonné pour dettes. Il résolut de fuir, exactement comme en 1692. Par acte notarié, il chargea son fils aîné d'administrer ses biens et de veiller sur la famille pendant son absence. Puis, affolé, il quitta Stoke Newington et s'enfonça dans les dédales de la Cité de Londres. Il se cacha d'abord près de Newgate, dans les parages de l'Old Bailey : mais il n'y avait plus, comme dans son jeune temps, de lieux d'asile où les débiteurs insolvables fussent en sécurité. Le créancier implacable dut retrouver les traces de De Foe, ou celui-ci s'imaginer qu'il était découvert. En août, le malheureux fugitif se terrait dans une cachette située « à

(36) C'est la grande idée de LEE.

(37) Peut-être Ward, son ancien associé, avec lequel il était toujours en procès.

deux milles de Greenwich ». Il correspondait par lettres avec sa famille, mais ne voulait pas que celle-ci vint le voir ; il craignait que la maison de Stoke Newington ne fût surveillée et qu'on suivît ceux qui viendraient le rejoindre. Il était seul, malade, tressaillant au moindre bruit, s'exagérant la portée du plus infime événement. Ainsi, son fils aîné n'ayant pas ponctuellement rempli ses engagements envers sa mère et ses deux sœurs, celles-ci se plaignirent à De Foe de cette négligence ; et De Foe d'imaginer aussitôt de toutes pièces cet effrayant tableau : ses filles et sa pauvre femme mourante mendiant leur pain à la porte de son fils et réclamant leur dû comme une aumône, tandis que lui, le fils ingrat, vivait dans le luxe et l'abondance ! Vision d'horreur qui devait souvent revenir dans les nuits sans sommeil !

C'est cette dramatique version des faits que De Foe donne à Baker dans sa lettre du 12 août. On sent dans son exposé une telle exagération que la critique, à juste titre soupçonneuse, a émis deux hypothèses : De Foe était-il victime d'hallucinations séniles, ou bien, le vieux renard avait-il inventé toute l'histoire pour ne pas payer la dot de Sophia Baker (38) ? Il est certain que, dans sa lettre, De Foe ne montre aucun enthousiasme à l'idée d'une visite éventuelle de Baker ; mais cependant, il ne refuse pas d'aller à Enfield voir son gendre et sa fille, si ceux-ci lui trouvent un logis où il puisse n'être reconnu de personne. Nous croyons que De Foe exposait des faits réels, qu'il les exagérait par auto-suggestion, mais du ton dramatique de sa lettre il ne faut pas conclure à une combinaison machiavélique. De Foe restait littérateur dans sa correspondance la plus intime, et sa longue habitude de rédiger pour les journaux des « lettres d'introduction » le portait instinctivement vers un style soigné, sinon pompeux. Sa lettre à Baker se termine par un post-scriptum d'affaires (39), ce qui nous prouve qu'il était parfaitement lucide ; en outre, elle n'est ni plus savamment composée, ni plus volontairement pathétique que certaines de ses lettres à Harley ou à Sophia. Nous y retrouvons ses arti-

(38) Supposition de MINTO.

(39) A la nouvelle de la fuite de De Foe, Baker, en homme pratique, songea aussitôt à ce que deviendrait la maison de Stoke Newington, gage de la dot de Sophia. Une correspondance suivie, maintenant perdue, fut échangée entre De Foe et lui. Ici, De Foe lui affirmait qu'il avait pris toutes précautions utiles.

fices, habituels, ses citations latines favorites, *in tenebris, et tu Brute ! et te Deum laudamus*, et la phraséologie puritaine dont il ne s'était jamais défait. Une métaphore comme celle-ci : « Puissiez-vous accomplir à la voile, poussés par un vent favorable, le dangereux voyage de la vie, et atterrir sans tempête au port céleste », montre bien qu'il n'écrivait pas sans réfléchir et visait toujours au style noble, le seul digne d'un grand homme.

Avec le temps, les terreurs de De Foe s'apaisèrent peu à peu ; au début de l'année 1731, il jugea possible non pas de revenir à Stoke Newington, mais de se fixer à Londres. Il retourna dans le quartier où il était né, celui de Saint-Gilles en Cripple-gate, quartier pauvre et populeux, fouillis inextricable de ruelles tortueuses, de culs-de-sac et de cours intérieures, où il était mieux caché qu'au centre du grand désert africain ou dans une île déserte à l'embouchure du grand fleuve Orénoque. Il y avait pourtant, à la lisière du quartier, près des champs de Moorfields, un certain nombre de belles maisons (40) où logeaient les gentlemen qui ne voulaient pas vivre au milieu du tumulte de la Cité. De Foe loua un appartement convenable dans Ropemaker's Alley, chez une certaine Mrs Brookes (41). Il possédait lui-même trois maisons de rapport tout près de là, dans White Cross Alley, de sorte que sa famille pouvait aller dans le quartier pour lui rendre visite ; elle n'avait pas à redouter les soupçons de ceux qui épiaient peut-être les allées et venues de Mrs De Foe, bien que, à la longue, cette surveillance, si jamais elle exista réellement, dût s'être considérablement relâchée.

C'est là, loin du home où il n'osait pas rentrer, et à quelques pas de la maison où il était né, que le grand vieillard s'éteignit doucement le 26 avril 1731 au soir. Le registre de la paroisse annonce qu'il mourut de « léthargie ». Il passa donc, sans transition, des sentiers obscurs de ce monde à la lointaine clarté de l'autre vie. Il n'eut pas l'âme torturée par l'angoisse du départ, car il ne sentit pas qu'il allait partir. Il ne traversa pas le Lac du Découragement ni la Vallée de l'ombre de la Mort ; il ne vit pas le Château du Doute ni le géant Désespoir ; ayant franchi

(40) Cf. annonce du *Daily Courant*, 16 mai 1720.

(41) C'était peut-être la femme d'un commerçant de ses amis.

sans peine la rivière profonde qui n'a ni gué, ni pont, il se trouva directement devant les portes d'Or de la Cité Céleste, près du pays où coule le lait et le miel, et entendit le chœur des Etres de lumière chantant les louanges du Tout-Puissant (42). Il s'endormit un soir et ne se réveilla pas. Sa dépouille mortelle fut enterrée dans le cimetière des dissidents, à Bunhill Fields, près de la grande fosse commune où, en 1665, on avait jeté pêle-mêle les victimes de la Peste. L'ignorant gardien du cimetière comprit mal le nom de l'illustre écrivain, dont il n'avait jamais entendu parler, et écrivit sur son livre : Mr Dubow. Ainsi va la gloire des princes de l'esprit ! Mais De Foe eût été fier de voir sur le registre de Saint Gilles son nom suivi de l'épithète qui lui tenait le plus à cœur (43) : « Daniel De Foe, gentleman ».

Les journaux signalèrent la mort de De Foe ; ils lui consacrèrent de courtes notices nécrologiques qui témoignent, en général, d'une complète méconnaissance de cet homme illustre, dont la vie appartenait à un lointain passé. Le rédacteur de l'*Etat politique de la Grande-Bretagne* (44) écrivit : « De Foe avait un certain talent naturel, et on s'accorde à le regarder comme un homme qui comprenait parfaitement les choses commerciales et le vrai intérêt de la nation, mais il n'eut jamais la bonne fortune d'attirer sur lui l'attention d'un ministre, de sorte qu'il tira peu de profit de son savoir ». Les secrets de De Foe étaient donc enfouis dans l'oubli ; il est vrai que tous ceux qui auraient pu parler, Guillaume d'Orange, Lord Godolphin, Harley, étaient depuis longtemps dans le silence de la tombe. Le *Journal quotidien* (45) résuma la carrière de De Foe en termes plus exacts : « Sa connaissance des hommes, et particulièrement des hommes haut placés (avec lesquels il avait autrefois entretenu des relations étroites), avait affaibli son attachement à tout parti politique, mais en général, il resta le soutien de la liberté civile et religieuse pour laquelle il combattit en maintes circonstances très remarquables ». Enfin le rédacteur d'une

(42) Cf. BUNYAN : *The Pilgrim's Progress*.

(43) Le *Compleat English Gentleman* contient des pages très curieuses dans lesquelles De Foe réclame ce titre pour les commerçants.

(44) Ce n'était plus Boyer (qui était mort en 1729) quoi qu'en dise LEE.

(45) Numéro du 29 avril (*Daily Journal*)

feuille humoristique, le *Journal de Grub-Street* (46), déclara : « Ce n'est pas un petit réconfort pour moi de penser que mon frère est mort à un âge si respectable... car il sut s'écarter du chemin de ces cordiers haut-volants qui, autrefois, auraient bien voulu l'envoyer *ad patres* par la « plus courte voie avec les dissidents » ; et le président du club littéraire Pégase, dont les comptes rendus constituaient une des rubriques habituelles du *Journal de Grub-Street*, leva la séance en signe de deuil, parce que le « fameux Daniel De Foe n'était plus ».

De Foe ne laissa pas de testament, il avait déjà, de son vivant, disposé de tous ses biens par actes notariés. Sa bibliothèque contenant « un grand nombre de livres en très bonne condition, pour la plupart bien reliés et dorés sur tranche » fut dispersée aux enchères le 15 novembre et jours suivants par « Olive Payne, libraire, à l'enseigne de la Bible, sur le Strand » (47). Mrs De Foe continua à vivre avec ses filles à Stoke Newington ; elle mourut le 19 décembre 1732 et fut enterrée à Bunhill-Fields dans la même fosse que son mari. Son testament (48) marque un louable souci de l'équité ; elle ne laissait que de petits souvenirs sans grande valeur à ses deux fils (49) et à Sophia, qui étaient tous à leur aise ; par contre, elle donnait à Maria, moins richement mariée que sa sœur, un tiers de l'argent que rapportaient les trois maisons de White-Cross Alley. Hannah et Henrietta, exécutrices des dernières volontés de leur mère, héritaient des deux autres tiers, et devenaient en outre propriétaires d'une ferme que la famille possédait à Dagenham (Essex), et qui était exploitée par un nommé Henry Camping.

Ces deuils successifs jetèrent un certain désarroi parmi les enfants de De Foe qui négligèrent de payer la propriétaire de l'appartement où leur père était mort. Celle-ci, lasse d'attendre, demanda en septembre 1733 à être autorisée légalement à se payer sur les effets du défunt, qu'elle avait gardés en dépôt (50). Les enfants de De Foe ne firent pas opposition, ce qui prouve que ces effets n'avaient rien de très précieux.

(46) Rue où logeaient les pauvres écrivains à gages (*literary hacks*). Numéro du 29 avril.

(47) *Daily Advertiser*, 15 nov. 1731.

(48) Daté du 5 juillet 1731. Analysé par WRIGHT, p. 386.

(49) Une livre sterling pour acheter une bague (*mourning ring*).

(50) Cette pièce découverte par Chalmers a dû être rédigée de mémoire, car elle

Les descendants de De Foe n'ont, pour les signaler à la postérité, que l'honneur d'avoir eu un ancêtre célèbre. L'auteur de *Robinson Crusoë* fut, pour l'immortalité, le premier et le dernier de sa race. Ses deux fils menèrent une paisible vie de marchands honnêtes et aisés : l'aîné, Daniel, établi à Hackney, brigua en 1736 le poste de secrétaire de la Million-Bank, mais n'eut qu'une voix sur vingt votants (51) ; l'année suivante, il eut le malheur de perdre sa femme, mais l'affection que lui portait une jolie cousine l'empêcha de trouver la vie trop amère (52). Benjamin resta longtemps à Norwich : la tradition veut qu'il ait ensuite émigré en Amérique, et un de ses descendants aurait été récemment retrouvé en Australie. Quant au fils naturel de De Foe, Benjamin Norton, il continua sa misérable carrière d'écrivain à gages, endossant pour de l'argent les méfaits de ses patrons, et vivant toujours sous la terreur de la prison ; en 1739, il envoya au duc de Newcastle une série de lettres (53) déchirantes pour obtenir un secours pécuniaire qui lui permit d'élever les enfants qui lui restaient ; il venait, disait-il, de mener au cimetière sa femme et quatorze de ses enfants. Un des descendants de ce malheureux, nommé John Joseph, se fit bandit et finit à la potence le 2 janvier 1771 (54).

Hannah De Foe resta célibataire et mourut à un âge très avancé en 1759 ; elle était retournée au pays natal de sa mère, à Wimborne, dans le comté de Dorset. Henrietta épousa sur le tard un certain John Burton, inspecteur de la régie à Wimborne, dont elle eut un fils ; elle mourut en 1760 et repose dans le même tombeau que sa sœur. Nous ne savons pas ce que devint Maria Langley, mais nous pourrions retracer, année par année, la longue et heureuse vie que mena Sophia Baker auprès d'un mari empressé et affectueux, qui devint rapidement célèbre comme naturaliste et fut nommé membre de la Société Royale ; leurs deux fils acquirent une petite notoriété littéraire, et fondèrent une longue dynastie de pasteurs an-

fourmille d'erreurs qui ont plusieurs fois amené les biographes de De Foe à faire d'étranges hypothèses : ainsi le prénom de Mrs De Foe y est indiqué comme Susannah, et non Mary.

(51) *Notes and Queries*, 11 août 1888.

(52) Lettre de Dan Deffoe à Miss Cornwall (*Mss. du B. M.*).

(53) *B. M. Add. Mss.*, 32692.

(54) *Notes and Queries*, 24 av. et 15 mai 1852

glicans, dont la piété simple et sincère fait honneur à la mémoire de leur grand ancêtre (55).

Le petit-fils de Daniel De Foe junior, arrière-petit-fils de l'auteur de *Robinson Crusoe*, James De Foe, menuisier de son état, vivait dans la misère, au milieu du dix-neuvième siècle, quand le biographe John Forster (56), ému de sa détresse, s'intéressa à lui et lança un appel en sa faveur ; Dickens fut le premier à répondre, et le grand romancier, fils spirituel de De Foe, prit l'initiative d'une souscription dont le produit permit d'adoucir les dernières années du vieux menuisier (57). James De Foe laissait quatre filles et un fils ; en 1861, le *Times* signala à Lord Palmerston la misère de cette petite famille (58), et la reine Victoria envoya sur sa cassette personnelle un secours pécuniaire qui se renouvela et devint en mai 1877 une pension annuelle (59). Le fils fut marin et sillonna les mers que son ancêtre n'avait pu parcourir qu'en imagination ; mais il mourut tout jeune à San-Francisco en 1896, et ses sœurs, restées célibataires, s'éteignirent l'une après l'autre ; la dernière, Mary-Ann, mourut à Hull en mai 1902 (60) ; avec elle disparaissait le dernier descendant de la ligne masculine en Angleterre. Seuls, les arrière-petits-fils de Sophia, qui portent le nom de De Foe-Baker, perpétuent le souvenir du grand écrivain qui créa le roman anglais moderne, et augmenta le folk-lore de l'humanité d'une impérissable légende.

IV

Dans les champs de Bunhill, ce Campo-Santo des Dissidents de Londres (61), Daniel De Foe dort du calme sommeil des Justes qui attendent sans crainte l'heure de la Résurrection. Près de lui reposent les parents du grand Cromwell et le Pèlerin

(55) Cf. *Notes and Queries*, 16 juillet, 30 juillet, 3 sept. et 8 oct., 1859 (WRIGHT, p. 394-394).

(56) *Life of Goldsmith*, II, p. 438, n.

(57) Il mourut le 19 mai 1857 à Kennington.

(58) Cf. *Times*, 25 mars ; *Notes and Queries*, 20 avril 1861.

(59) Elle était de 75 livres (IRVING : *Annals of Our Time*, supp.).

(60) *Eastern Morning News*, 8 mai 1902.

(61) Cf. MASSON : *Life of Milton* ; JUSSELAND : *Le Roman anglais et la Réforme littéraire de Daniel De Foe* ; H. C. SHELLEY : *Untrodden English Ways*, p. 341 ; WHEATLEY : *London Past and Present*, etc.

infatigable, enfin arrivé au havre céleste, John Bunyan. Au cours des années, des morts illustres vinrent le rejoindre : William Blake, le mystique ivre de Dieu, et Thomas Stothard, le premier artiste qui sut comprendre et illustrer *Robinson Crusoë*. Tous, pendant leur vie, ont adoré le Seigneur selon les préceptes du Livre, et la terre leur est légère.

La tombe de De Foe fut marquée par une de ces pierres blanches qui le soir, à la clarté lunaire, donnent aux vieux cimetières anglais l'aspect d'une armée de fantômes attendant, bien en ordre, la revue que doit passer le Souverain Juge. En 1858, cette pierre fut brisée par la foudre (62), puis l'herbe poussa, et, avec elle, l'oubli surnois rampa sur le souvenir de De Foe.

Alors le directeur du *Monde Chrétien* lança un appel aux enfants d'Angleterre pour élever, sur la tombe abandonnée du créateur de Robinson, un monument digne de son génie. Près de deux mille enfants envoyèrent aussitôt des souscriptions de six pence, laborieusement économisées sur l'argent de leur dessert ou de leur goûter. Quelques grosses sommes, fournies par de grandes personnes, restées jeunes d'esprit, vinrent s'y ajouter. Quand on creusa le sol pour établir la base du monument, le cercueil de De Foe fut amené au jour et ouvert ; la foule qui assistait à l'exhumation voulut emporter les os du squelette (63) : on l'écarta à grand' peine. Ainsi, au Moyen Age, les pieux fanatiques cherchaient à prendre les reliques des saints.

Le 16 septembre 1870, en présence des descendants de De Foe, l'obélisque de granit que l'on avait érigé sur sa tombe fut inauguré ; peu de discours, beaucoup de recueillement. En dépit du ciel bas et gris de Londres, l'imagination se complaisait à la vision d'une île déserte, encerclée par le flamboiement de la mer tropicale...

Et maintenant, De Foe repose en paix sous le monument qui consacre sa gloire. Un grand platane ombrage le frêle obélisque, symbole de la vaine ambition de l'homme pour atteindre le ciel. De Foe songe. Regrette-t-il de n'être pas devenu, comme le voulait son père, un pieux ministre du Seigneur ? Ou, se

(62) Cf. CHADWICK : *Life of De Foe*, p. 464.

(63) On nota la taille du squelette : 1 m. 60, et on remarqua la taille du maxillaire inférieur : sur ses portraits, De Foe a en effet une mâchoire de boule-dogue. Cf. *Daily News*, *Daily Telegraph* et *Times*, du 17 sept.

remémorant les grandes déceptions de sa vie terrestre, déplore-t-il les coups injustes du sort, la mort de Guillaume et la chute de Harley, qui l'empêchèrent, lui, parti de si bas, d'atteindre le faite dont il s'était rapproché par l'énergie de son travail et la force de son génie ?

Non, tout cela n'est que passé, tout cela n'est que poussière. Après les tempêtes de la vie, De Foe goûte pleinement le calme absolu de la mort. Une mélopée sourde et monotone le berce en son tombeau, plus douce encore que l'harmonie des cieux : c'est le roulement continu des camions qui se hâtent vers la Cité, c'est le vrombissement des moteurs des usines dont les murs encadrent le cimetière : hosanna du commerce, hosanna de l'industrie, musique harmonieuse entre toutes aux oreilles de celui qui lutta tant d'années pour établir la suprématie économique de sa patrie.

De Foe est mort ; peut-être son monument s'écroulera-t-il, peut-être son pays sombrera-t-il tout entier dans quelque cataclysmisme imprévu. Peut-être perdra-t-on complètement le souvenir de ses hauts faits, le souvenir de ses malheurs, le souvenir des poèmes, des pamphlets et des manuels dont il était si fier. Mais, dans ce cas même, son nom ne périra jamais ; il n'évoquera plus la silhouëtte du puritain, du tribun, du commerçant, du journaliste et de l'espion que nous avons essayé de tracer ; il dressera du fond de la mémoire l'image d'un homme vêtu de peaux de chèvres, mélancoliquement assis sur le sable d'une grève, sondant de ses yeux pensifs l'immensité sombre d'une mer où n'apparaît aucune voile...

Robinson Crusœ ne périra pas : c'est lui qui sauvera De Foe de l'oubli. A lui se rattachent les premiers rêves d'enfance, le frisson de la joie mystérieuse que donne la solitude et le frisson de peur que donne l'inconnu ; alerte ! sur le rivage est dessinée une empreinte humaine ! Quel incomparable magicien, l'homme qui a su faire revivre en nous, avec une telle intensité, les instincts de nos premiers ancêtres !

Et pourtant, ce n'était qu'un brave commerçant de la Cité qui ne put devenir pasteur, et qui, n'étant pas arrivé à réaliser ses vastes ambitions politiques, dirigea des journaux pour gagner sa vie ; un jour, afin de constituer des dots à ses filles, il se mit à écrire des romans ; ceux-ci le rendirent immortel : mais il ne s'en douta jamais.

DEUXIÈME PARTIE .

ROBINSON CRUSOË

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE

INTRODUCTION

« Une petite flaque d'eau, même boueuse,
reflète les splendeurs du ciel. »

TANNERY : *Pensées* (p. 136).

Comment De Foe devint romancier

Pasteur non-conformiste, commerçant, politicien et journaliste, tels sont les divers aspects sous lesquels De Foe nous est successivement apparu. Nous les trouverons réunis dans ses fictions, et nous constaterons l'exactitude du jugement porté par Maupassant sur le roman moderne : « En somme, celui qui fait de la psychologie pure ne peut que se substituer à tous ses personnages dans les différentes situations où il les place, car il lui est impossible de changer ses organes, qui sont les seuls intermédiaires entre la vie extérieure et nous, qui nous imposent leurs perceptions, détiennent notre sensibilité, créant en nous une âme essentiellement différente de toutes celles qui nous entourent. Notre vision, notre connaissance du monde acquise par le secours de nos sens, nos idées sur la vie, nous ne pouvons que les transporter en partie dans tous les personnages dont nous prétendons dévoiler l'être intime et inconnu. C'est donc toujours nous que nous montrons dans le corps d'un roi, d'un assassin, d'un voleur ou d'un honnête homme, d'une courtisane, d'une religieuse, d'une jeune fille ou d'une marchande aux Halles, car nous sommes obligés de nous poser ainsi le problème : « Si j'étais roi, assassin, voleur, courtisane, religieuse, jeune fille ou marchande aux Halles, qu'est ce que je ferais, qu'est-ce que je penserais, comment est-ce que j'agirais » ? Nous ne diversifions donc nos personnages qu'en changeant l'âge, le sexe, la situation sociale et toutes les circonstances de

la vie de notre *moi* que la Nature a entouré d'une barrière d'organes infranchissable. L'adresse consiste à ne pas laisser reconnaître ce *moi* par le lecteur sous tous les masques divers qui nous servaient à le cacher (1) ». Ainsi, le jour où De Foe se posa la question : qu'est-ce que je ferais si j'avais à vivre seul dans une île déserte ? il considéra le problème en pasteur non-conformiste, en commerçant, en politicien et en journaliste. Il traita le sujet selon son propre tempérament ; Dickens y aurait mis sa tendresse un peu mièvre et son humour sentimental, Goethe, son amour des grands symboles philosophiques, Poe ses visions hallucinantes et son sens de l'effroi ; De Foe donna au monde un *Robinson Crusoë*, mélange de détails pratiques et d'enseignement moral.

Dans ses ouvrages d'imagination De Foe décrira toutes les passions, bonnes ou mauvaises, de sa vie ; son premier roman semblera l'œuvre d'un prédicant. On y retrouvera ses haines religieuses, haine du paganisme, du déisme et de l'athéisme, haine du pape et des suppôts de l'Inquisition, haine du diable. On y retrouvera son amour du prêche, qui éclatait même dans les articles de la *Revue*, ses doléances habituelles sur l'instabilité de la volonté humaine, sa foi absolue en la Providence, et sa croyance superstitieuse aux « impulsions secrètes » qui avaient à plusieurs reprises dirigé sa vie vers des voies nouvelles. A chaque instant, de longs développements édifiants nous feront regretter la brève formule en laquelle De Foe, dans ses lettres, condensait toutes ses opinions philosophiques : *Te Deum laudamus*.

Du marchand dont nous venons de suivre la carrière, nous verrons aussi maintes traces, le goût des statistiques et des énumérations, le désir de spéculations fructueuses, la recherche d'un mystérieux Eldorado et l'horreur de la guerre qui ruine le commerce. Du politicien, nous reconnaitrons les appels à la tolérance, la glorification d'un régime « de paix et d'union », l'amour de la liberté dans l'ordre (2), et enfin le patriotisme à toute épreuve, qui se traduira surtout en hymnes chantant la grandeur de Londres, la ville d'entre les villes, la capitale du monde. Du journaliste, nous reconnaitrons le style habituel ; en

(1) *Pierre et Jean*, préf.

(2) Il est possible qu'une phrase de Robinson : « I had no rebels among my subjects », fasse allusion à la rébellion jacobite de 1715.

bon *reporter*, De Foe notera toujours avec soin les détails infimes, mais évocateurs ; de même il saura adopter le langage qui convient pour se faire écouter de la masse ; mais, pas plus qu'il ne signait de son nom ses articles de journaux, il ne signera ses romans, de peur que sa personnalité détestée ne fasse tort à la vente.

Dans *Robinson Crusoë* particulièrement, nous trouverons de nombreux traits qui évoqueront en nous la figure de De Foe. L'amour de Robinson pour la culture nous rappellera les travaux de jardinage de De Foe à Stoke Newington. Les tirades de Robinson contre la désobéissance filiale nous rappelleront les difficultés qui avaient surgi entre De Foe et ses fils. Nous sourirons en constatant le dédain du Londonien qu'est De Foe pour « l'éducation donnée en province ». La dédicace de *Jure Divino* à la « sublime et illustre déesse Raison » sera répétée, en termes plus mesurés, par le puritain Robinson. L'esprit curieux, avide de savoir de De Foe se retrouvera dans son héros. Celui-ci préparera ses expéditions exactement comme De Foe à la veille de partir en Ecosse. Il aura des mouvements de découragement qui nous feront penser à ceux de son créateur lorsqu'il restait longtemps sans nouvelles de Harley. Il éprouvera pour les cannibales ignorants de Dieu la pitié de De Foe pour les Dissidents qui n'appréciaient pas les bienfaits de la politique gouvernementale. Enfin, il exagérera instinctivement les dangers qu'il court, comme De Foe exagérerait les périls de sa tâche et l'importance des résultats obtenus.

En devenant romancier, De Foe n'a fait en somme que suivre la voie qui s'étendait devant lui, depuis le jour où il était entré dans la carrière littéraire. Il avait déjà composé des biographies historiques, par exemple celles de Charles XII ou du Révérend Williams (3). De là à écrire des biographies de gens n'ayant jamais existé, il n'y avait qu'un pas. Nous venons de voir que sa personnalité était assez complexe, et son expérience assez riche, pour lui permettre de trouver sans effort les éléments constructifs d'une biographie imaginaire. Déjà, dans son grand manuel de morale pratique, *l'Instructeur des Familles*, il avait ébauché des récits tirés de sa propre imagination (4). Il aurait pu, depuis longtemps, devenir un maître

(3) Cf. *Liste des œuvres de De Foe*.

(4) Cf. 1^{re} partie, XII, 3.

de la fiction, s'il n'avait craint de ternir sa réputation de journaliste et d'historien; le roman autobiographique n'était pas un genre admis par le public anglais, qui ne concevait pas d'ouvrage intermédiaire entre les mémoires authentiques d'une part, et d'autre part les contes de fées et les histoires légères et galantes (*romances*); or De Foe était trop puritain pour traiter des sujets frivoles et trop terre-à-terre pour évoquer des pays de rêve. Il fallut donc que la nécessité de gagner de l'argent fut bien forte pour qu'il se décidât à publier comme vrais de faux mémoires autobiographiques, mais les *Minutes des Négociations de Monsieur Mesnager* prouvaient que ses scrupules s'étaient affaiblis et que son audace avait augmenté (5). En écrivant *Robinson Crusoe*, son premier roman, De Foe ne réussit qu'une mystification de plus; il avait déjà dupé ses concitoyens à mainte et mainte reprise, il parvint cette fois à tromper les générations présentes et à venir de tous les pays.

(5 Cf. 1^{re} partie, ch. XII, 2.

CHAPITRE PREMIER

« Une seule fois et par hasard, ayant rencontré le génie, il a pu fondre et dresser en pied une grande statue, figure originale et nationale, d'un type à part, qui est son portrait à lui-même, et la plus vivante effigie de sa nation. »

Taine : *Hist. de la litt. angl.*, VI, 2.

La genèse de « Robinson Crusoë »

- I. L'extraordinaire aventure d'Alexandre Selkirk. — II. La vie surprenante de Robinson Crusoë. — III. Origines et « sources » de la « Robinsonnade ». — IV. La technique du roman : influences contemporaines et originalité.

I

Inexorable, la vieillesse était venue ; mais elle n'avait apporté ni calme ni repos. A l'âge de soixante ans, De Foe voyait les soucis s'ajouter aux soucis et les tâches nouvelles s'accumuler devant lui sans répit ni trêve (1). Son labeur acharné lui avait permis de s'installer confortablement à Stoke Newington, mais rien de plus. La littérature ne nourrissait pas son homme, sous les règnes des premiers Georges ; seul, Pope réussit à se rendre indépendant grâce à la vente de ses œuvres. Pour gagner sa vie, De Foe devait s'astreindre à écrire chaque jour un nombre régulier de pages. Son poste d'espion à la solde du gouvernement n'était pas suffisamment rémunéré pour qu'il pût se procurer le luxe sans lequel il se jugeait très malheu-

(1) Cf. 1^{re} partie, chap. XIII.

reux (2) : la moindre bétise, la moindre imprudence, le moindre soupçon l'exposaient d'ailleurs à chaque instant à perdre sa place. Il lui fallait, en outre, doter des filles, surtout les deux aînées, Hannah et Henrietta, et amasser de l'argent pour la plus jeune, Sophia, qui allait sur ses vingt ans (3). Aussi De Foe ne chô-mait-il pas une seule minute, lorsque la goutte et la gravelle le laissaient en paix. Au cours de ses nombreuses promenades à Londres, il se renseignait auprès des éditeurs sur les goûts du public, et, le soir, l'usine littéraire de Stoke Newington fonctionnait à plein rendement.

Or, en 1719, la mode était plus que jamais aux récits de voyages. La compagnie de la Mer du Sud, les spéculations de Law, les croisières de Dampier, Cooke et Woodes Rogers, avaient excité l'imagination populaire. De Foe lui-même s'était toujours senti attiré par les contrées lointaines; les projets de colonisation qu'il avait présentés à Guillaume III (4), puis à Harley (5), témoignent de ce vif intérêt. Sa bibliothèque était abondamment pourvue de livres d'aventures et de relations d'explorateurs. Il avait sous la main (6) les ouvrages suivants : les *Voyages de Fryer à travers les Indes Orientales et la Perse* (1698), les *Voyages des Ambassadeurs en Moscovie, en Tartarie, en Perse et dans l'Inde* (1700), les *Etudes sur le commerce dans les Indes Orientales* de White, la *Relation d'un voyage fait aux Indes Orientales* (Paris 1677), un recueil de *Voyages et ambassades au Japon* (1670), l'*Histoire de l'île de Ceylan*, par Knox (1681), une *Histoire des Indes Orientales et Occidentales*, par Maffée (Paris, 1665), les *Voyages de Frézier dans les Mers du Sud et sur les côtes de la Chine et du Pérou*, un recueil de *Voyages dans l'Amérique du Sud* (1698), l'*Histoire des Indes Occidentales*, de Berthe de Las Casas (Lyon 1642), les œuvres de Sir Walter Raleigh (7), les *Voyages de Sandy* (1670), les *Voyages de Froger*, de 1695 à 1698, le *Voyage de Villault en Guinée* (1670), les *Voyages du Sieur Le Maire en Afrique* (1695) (8), les œuvres

(2) Cf. 1^{re} partie, ch. XIII.

(3) *Ibid.*, ch. XIII.

(4) *Ibid.*, ch. V.

(5) *Ibid.*, ch. XI.

(6) *Librorum ex bibliothecis Philippi Farewell D. D. et Danielis De Foe gen. Catalogus* (nov. 1731).

(7) Il prouve qu'il les avait lues dans les *Serious Reflections*, p. 67.

(8) En 1695, le *Post-Boy* annonça la traduction séparée de : *A new voyage of the*

de Purchas et d'Hakluyt, etc., sans compter de nombreux manuels commerciaux, et, précieuse mine de documents pour la rédaction de *Robinson Crusoë*, une *Histoire naturelle des îles Antilles de l'Amérique*, imprimée à Rotterdam en 1665. De Foe possédait en outre les cartes géographiques éditées à l'usage des commerçants par le libraire Roberts, et plusieurs cartes détaillées de certaines régions du globe, telles que les cartes de la Guyane dressées par Sir Walter Raleigh, et les cartes de la Guinée dessinées par William Smith, « géomètre de la Compagnie Royale d'Afrique ». Si l'on ajoute à tous ces documents les détails que De Foe avait pu recueillir de la bouche de Dampier, sous le règne de Guillaume III (9), et ceux que lui avaient fournis les marins que, sur le port de Londres, il aimait à interroger, on conviendra que ce n'est pas le manque de matériaux qui aurait pu l'empêcher d'écrire un récit de voyages. Mais, pour bien faire, il aurait fallu broder sur le journal d'un navigateur vivant, qui aurait fait paraître le livre sous son nom, afin de donner à l'ouvrage le caractère d'authenticité qui était à cette époque la condition essentielle du succès.

Sur ces entrefaites, en 1718, parut la seconde édition de l'œuvre fameuse du capitaine Woodes Rogers, *Croisière autour du monde de 1708 à 1711*, qui contenait, entre autres épisodes intéressants, un *Récit de la manière dont Alexandre Selkirk vécut quatre ans et quatre mois seul dans une île*. La réédition de ce livre dut réveiller de vieux souvenirs dans la mémoire de De Foe ; certes, il se souvenait de ce Selkirk dont les surprenantes aventures avaient, en 1711, défrayé les conversations dans tous les clubs et cafés de Londres ! Alors, sans doute, le passé ressuscita et une longue suite d'images précises se déroula devant ses yeux.

Alexandre Selkirk (10), après une jeunesse mouvementée au cours de laquelle il s'était, par son mauvais caractère, rendu insupportable à tous les habitants de son village natal (Largo,

sieur Le Maire to the Canary Islands, Cape Verd, Senegal and Gamby, etc. De Fœ se servit peu de ces ouvrages sur l'Afrique. Il se borne à nous dire que la côte africaine est basse, boisée par endroits, habitée par des nègres et hantée par des fauves.

(9) Cf. 1^{re} partie, ch. V.

(10) Cf. *Notes and Queries*, 14 avril 1888 ; WACKWITZ : *Entstehungsgeschichte von Defoe's Robinson Crusoe*, ch. III ; ISAAC JAMES : *Providence displayed, or the remarkable adventures of Alexander Selkirk* (Bristol, 1800) ; JOHN HOWELL : *The Life and Adventures of Alexander Selkirk* (Edimbourg, 1829), etc.

dans le comté de Fife, en Ecosse), s'était engagé comme maître voilier sur la galère *Cinque-Ports*, unité d'une flottille commandée par Dampier, qui partait écumer les mers du Sud (1703). Le rendez-vous des navires fut fixé à Juan Fernandez, petite île perdue dans le Pacifique au large de la côte chilienne, et ils s'y retrouvèrent tous en février 1704. Mais Stradling, capitaine du *Cinque-Ports*, se querella avec son chef, Dampier, et, après une scène violente, partit de son côté en quête de butin. Peu après, une dispute s'éleva entre Stradling et son subordonné Selkirk. Ce fut bientôt une haine farouche entre ces deux hommes aussi têtus l'un que l'autre; aussi, lorsqu'au mois de septembre le *Cinque-Ports* revint à Juan Fernandez pour réparer des avaries, les deux ennemis résolurent-ils de se séparer. Selkirk, avec tout ce qu'il possédait, fut abandonné sur l'île, tandis que Stradling s'éloignait à la recherche de nouvelles aventures (11). Selkirk n'était pas inquiet; il savait que l'île était hospitalière: un Mosquito nommé William y avait vécu seul de 1681 à 1684, date à laquelle Dampier le recueillit (12). Le nouveau solitaire comptait fermement qu'il ne se passerait pas de longues semaines avant qu'un navire ne mouillât à Juan Fernandez pour s'approvisionner d'eau fraîche. Or, pendant quatre ans et quatre mois, il ne vint que deux galères espagnoles dont les équipages poursuivirent le malheureux Selkirk, le forçant à se cacher, car il avait peur d'être pris par eux et livré à l'Inquisition, ou condamné à travailler dans les mines du Pérou. Au début, il avait essayé de se distraire avec les livres qu'il avait emportés avec lui et d'employer une partie de son temps à la chasse et à la pêche: mais alors, après ces deux déconvenues, sa volonté s'était évanouie. Peu à peu l'abrutissement le gagna, et peu à peu il revint à l'état animal.

Le premier février 1709, le sloop le *Duc*, commandé par le capitaine Woodes Rogers, mouilla à petite distance de Juan Fernandez. A la tombée de la nuit, les marins aperçurent dans l'île une lumière qui les remplit d'inquiétude: signalait-elle la présence d'une troupe de pirates, d'une garnison espagnole, ou simplement d'un navire français à l'ancre dans la baie? Un canot fut envoyé à terre pour voir ce qu'il en était, et il

(11) Il fut peu après capturé par les Espagnols et mena longtemps une existence plus pénible encore que celle de Selkirk.

(12) Cf. les livres de Dampier et de Woodes Rogers.

ramena à bord, le lendemain, la cause innocente de toutes ces alarmes. C'était un pauvre être hirsute, vêtu de peaux de chèvres, et qui « paraissait plus sauvage que les animaux dont il portait les dépouilles ». Il avait presque complètement perdu l'usage de la parole et était incapable de donner le moindre détail sur sa propre histoire. Pourtant, au bout de quelques jours de soins assidus, il reprit apparence humaine, et même, sur la recommandation de Dampier qui servait de pilote à l'expédition, Woodes Rogers en fit bientôt son second pour tout le reste de la croisière.

Le *Duc* entra dans le port de Londres le 14 octobre 1711. Le récit des aventures « étranges et surprenantes » de Selkirk fit rapidement le tour de la Métropole (13). Le célèbre Richard Steele, conduit par son ami Woodes Rogers, rendit visite au héros du jour; celui-ci était grossier et taciturne, et son rude dialecte écossais le rendait à peu près incompréhensible à un Londonien. De Foe avait certainement, lui aussi, aperçu ce singulier personnage, mais il avait d'autres occupations plus importantes que de s'intéresser à Selkirk, et il était à la veille de partir pour l'Ecosse. Néanmoins, il lut les ouvrages où il était question du solitaire de Juan Fernandez. Les deux premiers parurent dès l'année 1712; l'un était le récit de la délivrance de Selkirk, écrit par le capitaine Woodes Rogers en personne; l'autre, œuvre du capitaine Edward Cooke, compagnon de Dampier et de Woodes Rogers, était intitulé : *Voyages dans les mers du Sud et autour du monde, où l'on trouvera l'histoire de Mr Alexandre Selkirk, comment il vécut et apprivoisa des bêtes sauvages pendant les quatre ans et quatre mois de son séjour sur l'île inhabitée de Juan Fernandez*. Cependant, malgré ce titre prometteur, le livre contenait très peu de détails sur Selkirk. Cooke fut violemment pris à partie et pour satisfaire la curiosité du public, il revint sur le sujet dans un second volume. Mais, dans la préface, il exprima sa mauvaise humeur en ces termes : « Entendre parler d'un homme qui vécut si longtemps seul sur une île déserte, voilà qui semble très surprenant à beaucoup de gens, et ils concluent aussitôt que la vie d'un

(13) Les aventurés de Selkirk ont, de tout temps, tenté les écrivains. SAINTINE les raconta de manière romanesque; son livre fut traduit à Boston, en 1852 (*The Solitary of Juan Fernandez, or the Real Robinson Crusoe, by the author of Picciola*). Cf. aussi, PSICHARI : *Le solitaire du Pacifique* (Paris 1922) dont nous reparlerons au chap. VIII.

tel homme doit être très intéressante, alors que c'est le sujet le plus stérile que puisse fournir la Nature... Les Vies des saints ermites de la Thébaïde sont peu lues et peu estimées, parce qu'elles n'offrent pour notre amusement qu'une suite ininterrompue d'austérités et de dévotions. De cet homme (Selkirk) on attend quelque chose d'un autre genre; il n'est pas probable que sa piété nous rebutera. Qu'est-ce qui peut donc flatter notre curiosité ? Est-ce un savant qui, grâce à cette solitude complète, put faire une merveilleuse découverte ? Rien de semblable, loin de là; nous voyons un vrai matelot, dont la seule étude était de trouver le moyen de subvenir à ses besoins pendant toute la durée de son emprisonnement, et dont les seuls interlocuteurs étaient des chèvres. Il ne serait certes point difficile d'embellir un pareil récit en y glissant de nombreux incidents romanesques, afin de plaire aux gens qui ne réfléchissent pas et acceptent tout ce qu'un écrivain habile juge bon de faire gober à leurs esprits crédules, sans le moindre égard pour la vérité et la vraisemblance. Les hommes intelligents ne se laissent point prendre à ces niaiseries, ils lisent pour apprendre et distinguent aisément entre la réalité et la fiction. Nous offrirons donc au lecteur tout ce qui peut raisonnablement satisfaire sa curiosité, sans tomber dans l'invention ».

Il semble y avoir dans cette page une critique — avant la lettre — de *Robinson Crusoë*. Mais De Foe était un homme d'affaires trop avisé pour ne pas comprendre aussitôt que, même sans recourir à des « incidents romanesques », la vie d'un homme isolé dans une île ferait un sujet de roman qui passionnerait la masse du peuple; or celle-ci ne payait-elle pas beaucoup mieux que les petits cercles de lettrés ? Cependant les aventures de Selkirk continuaient à plaire à la foule. De longs extraits de l'ouvrage de Cooke furent reproduits dans un recueil annuel, les *Mémoires de la littérature*. Une petite brochure, où étaient copiées quelques pages de Woodes Rogers, se vendit par milliers d'exemplaires, parce qu'elle était soi-disant « écrite par Selkirk lui-même, avec une attestation de la plupart des marchands éminents du Royal Exchange ». Elle n'a pour nous qu'un intérêt, c'est d'avoir très probablement frappé De Foe par son titre : *La Providence démontrée ou l'histoire très surprenante de Mr Alexandre Selkirk... Avec quelques-unes de ses éjaculations pieuses, composées pendant son mélancolique sé-*

jour dans son île (14). Ce titre ouvrait à De Foe de nouveaux horizons : le sujet qu'il méditait de traiter pouvait lui permettre de longs développements didactiques. Peut-être profita-t-il d'un voyage à Bristol pour visiter, au printemps de l'année 1713 (15), le rude matelot écossais, qui après maintes mésaventures avait échoué dans cette ville, mais, même si le fait est exact, il n'y avait rien à tirer de Selkirk, plus brutal, plus ivrogne et plus taciturne que jamais. Il est possible néanmoins que De Foe ait songé à éditer une courte brochure de réflexions sur les bienfaits de la solitude (16), quand Steele le devança en publiant, le 3 décembre 1713, dans son nouveau journal l'*Anglais* (*The Englishman*), un magistral essai sur les aventures de Selkirk. Puis l'heure se fit grave pour l'Angleterre; le danger jacobite s'accrut. De Foe eut fort à faire pour se défendre contre une meute d'ennemis acharnés, et le ministère réclama de plus en plus ses services. Enfin ce fut la mort de la reine, l'écroulement de toutes les espérances, les attaques de la maladie, le procès de Harley (17)... De Foe ne songea plus aux étranges aventures de Selkirk.

Ces souvenirs se représentèrent sans doute en foule à sa mémoire lorsque, dans la paix de Stoke Newington, surgit, impérieuse, devant lui, la nécessité de fournir de la copie aux libraires. Il relut les différents récits de la vie de Selkirk à Juan Fernandez et se remémora les cas analogues de marins abandonnés sur des îles désertes. Une phrase de Steele (18) : « Les diverses révolutions d'humeurs dans l'esprit de Selkirk durant sa longue solitude », l'arrêta particulièrement et lui montra l'immensité du sujet. Ainsi, peu à peu, De Foe mûrit l'idée de son chef-d'œuvre. Mais il ne pouvait pas prendre, comme héros de son ouvrage, la personne de Selkirk, car la critique aurait tôt fait de découvrir que le livre était rempli de fictions ; en outre, Selkirk vivait encore et aurait pu démentir les propos qu'on lui prêtait. Il fallait donc créer de toutes pièces un nouvel ermite qui, lui, ne réclamerait pas, et pour cause. Le public avait oublié les aventures du marin écossais ou n'en avait

(14) Ce pamphlet est reproduit dans le *Harleian Miscellany*, vol. V (1745).

(15) Cf. 1^{re} partie, ch. XI, 1, et note.

(16) Peut-être quelques-uns des chapitres qu'il publia plus tard dans les *Sérieuses Réflexions de Robinson* datent-ils de cette époque.

(17) Cf. 1^{re} partie, ch. XII et XIII.

(18) *Englishman*, n° 26.

gardé qu'un souvenir incertain ; en lisant le livre de De Foe, il se rappellerait vaguement qu'une histoire du même genre avait été racontée huit ans auparavant, et se figurerait qu'on lui présentait simplement une nouvelle version, plus attrayante et plus développée, des mêmes faits, dont il connaissait l'authenticité.

Un autre écueil à éviter, c'était l'accusation de plagiat. Il ne fallait pas qu'on pût dire que l'œuvre de De Foe n'était qu'un pâle reflet de la vie de Selkirk. De Foe devait donc avant tout changer la date et placer les événements fictifs du nouveau livre avant les aventures réelles du solitaire de Juan Fernandez. Il résolut de faire vivre son héros cinquante ans avant Selkirk ; il s'assurait ainsi la priorité du sujet et gênait les vérifications qu'entreprendraient peut-être des critiques méticuleux, en les rendant d'autant plus difficiles que l'époque était plus lointaine. Il fallait maintenant donner un nom au personnage fictif (19) ; De Foe choisit le nom d'un de ses anciens condisciples de Newington-Green, Timothy Cruso, qui était devenu fameux comme ministre dissident, et était mort en 1697 ; peut-être était-ce au cours de leurs conversations familières, à l'Académie, que Cruso lui avait indiqué l'étymologie étrange que nous trouvons à la première page du roman, et selon laquelle Crusoë serait une corruption de Kreutznaer (20). À Crusoë, De Foe joignit Robinson (21), nom très commun et plébéien qui existait certainement à York, ville où De Foe avait décidé de faire naître son héros. Et voilà Robinson Crusoë baptisé.

Il y avait une dernière précaution à prendre, la plus importante ; pour éviter qu'on songeât à Juan Fernandez et à Selkirk, il fallait faire vivre Robinson dans d'autres parages. Aussi De Foe situa-t-il l'île déserte nécessaire au roman dans l'Océan Atlantique, bien loin des côtes du Chili. Restait à préciser l'emplacement. Or De Foe avait lu avec intérêt l'ouvrage de Sir Walter Raleigh, la *Découverte de la Guyane*, et particulièrement les passages où le célèbre explorateur raconte comment il re-

(19) Cf. à ce sujet : *Notes and Queries*, 30 janv. 1886 ; *The Observer*, first vol. (1681) ; *Times*, 22 sept. 1917.

(20) On comprendrait à la rigueur si c'était Kreutzer ; mais, au fait, De Foe n'a-t-il pas estropié ce nom ?

(21) Comparer le nom de Norton De Foe (1^{re} partie, ch. III). Robinson, comme Norton, était le nom de la mère.

monta l'Orénoque à la recherche des fabuleuses mines d'or de Manoa (1695-1696). En 1610, Raleigh avait projeté un nouveau voyage dans ces contrées mystérieuses, mais l'hostilité des Espagnols l'empêcha de le mener à bonne fin : ainsi s'évanouit le beau rêve des « montagnes couvertes de minerais précieux ». Sous le règne de Guillaume III (22), De Foe avait repris les idées de Raleigh et démontré à son souverain qu'en attaquant les Espagnols en Guyane, il ferait dériver à son profit le Pactole dont les flots d'or remplissaient les coffres du roi d'Espagne. La mort de Guillaume avait anéanti ce hardi projet, mais, en 1719, De Foe préparait une brochure pour inviter la Compagnie de la Mer du Sud à s'occuper de la Guyane et à s'emparer de cette terre merveilleuse qui semblait constituée de poussières d'or (23). Il avait réuni des cartes de la région qui indiquaient le relief des côtes, l'emplacement exact des criques et les profondeurs marines ; il est bien vraisemblable qu'il possédait entre autres la carte dressée par Raleigh lui-même au retour de sa première expédition (24). Ainsi, au moment où il élaborait le thème de *Robinson Crusoë*, De Foe étudiait la possibilité d'envoyer une flotte anglaise à l'embouchure de l'Orénoque ; c'est là que, tout naturellement, il plaça l'île de Robinson (25).

L'endroit était d'autant mieux choisi qu'on connaissait encore mal les parages du grand fleuve équatorial ; un romancier pouvait donc représenter le pays comme bon lui semblerait, sans craindre de démentis. A cette époque, on croyait que l'embouchure de l'Orénoque était un golfe immense où se trouvait un archipel très nombreux d'îles, dont la plus orientale était située assez loin de la terre ferme, en plein Atlantique (26). Ces îles étaient anonymes, leurs contours mal délimités ; nul n'y avait encore pénétré. De Foe fixa son choix sur l'une d'elles et l'assigna comme demeure à Robinson. Il était sûr que personne ne pourrait s'inscrire en faux contre la description qu'il allait en faire, selon sa fantaisie et les nécessités de son roman.

(22) Cf. 1^{re} partie, ch. V, et *Serious Reflections*, éd. Hazlitt, p. 67.

(23) *An Historical Account*, etc. (cf. *Liste des œuvres de De Foe*, 1720).

(24) Le British Museum possède un exemplaire qui semble annoté de la main de De Foe.

(25) Voir à ce sujet un article que nous avons publié dans le *Mercure de France* (15 nov. 1922) : *L'île de Robinson*.

(26) Les cartographes du temps sont unanimes sur ce point.

Ce que toutefois il ne pouvait pas prévoir, c'est la controverse qui s'éleva plus tard sur l'emplacement de l'île. Il eut beau donner des précisions dans le titre de l'ouvrage et spécifier à plusieurs reprises, dans le texte même, que l'île était située au sud de La Trinité, à l'embouchure de l'Orénoque, un peu à l'est de l'archipel qui barre l'estuaire du grand fleuve, des critiques malavisés soulevèrent des polémiques. Les uns confondirent Selkirk avec Robinson et soutinrent que Juan Fernandez était l'île décrite par De Foe (27); aussitôt les rares habitants de cette petite colonie chilienne s'empressèrent de montrer à tout venant la « grotte de Crusoë », et de vendre comme reliques des débris de poterie et de la vieille ferraille. D'autres critiques soutinrent avec acharnement que l'île de Robinson était l'île de Tobago, sans réfléchir que celle-ci est située au nord, et non au sud de la Trinité; le gouverneur de Tobago annonça qu'il avait retrouvé dans son domaine l'empreinte du pied de Vendredi, la grotte de Robinson et le squelette du vieux bouc qui y avait été enterré; ces ossements furent même exhibés en 1893 à l'Exposition Universelle de Chicago! Mais De Foe, bon géographe, n'ignorait pas l'existence de Tobago dont il parle dans un de ses romans, le *Capitaine Singleton* (28), pas plus qu'il n'ignorait la présence des îles de Juan Fernandez au large de la côte chilienne (29). Pas un instant, lorsqu'il conçut *Robinson Crusoë*, il ne songea à faire vivre son héros sur ces terres trop connues des navigateurs.

Il ne se mit pas en frais pour se documenter sur l'île qu'il assigna à Robinson; il transporta simplement à l'embouchure de l'Orénoque les chèvres, les tortues et les chats de Juan Fernandez, et il se trouve que la présence de tels animaux dans ces parages n'est pas absolument invraisemblable. Par contre, il ne pensa pas à y amener de bêtes fauves, ce qui étonne dans une région si proche du Vénézuëla. Enfin, toujours hanté par le souvenir de Selkirk, il se représenta le rivage de l'île comme peuplé de pingouins et de phoques (30); énorme bévue quand on réfléchit à la latitude! Toutefois, il avait assez de

(27) Voir sur cette île; SUTCLIFFE : *Crusonia*; HOWELL : *Life and Adventures of Selkirk* (Edimbourg, 1829); BANCROFT : *New Pacific* (ch. XXVII : *Crusoe's Island*). L'île va être transformée en parc (cf. *Notes and Queries*, 30 avril 1921).

(28) Cf. dans la 3^e partie notre étude de ce roman.

(29) Il en parle dans le *New Voyage* (p. 51).

(30) Cf. p. 39 et 51.

connaissances générales pour attribuer à son île le climat et la flore qui conviennent : il résolut d'y placer du tabac, de l'aloès, de nombreux fruits anonymes, et toutes les plantes qui possèdent la vigueur et la luxuriance tropicales. Quant à l'intérieur de l'île, il décida de l'adapter aux besoins de Robinson, en lui offrant un ruisseau d'eau limpide et fraîche pour étancher sa soif, une colline boisée propice aux fortifications, et des roches friables faciles à creuser (31). Ça et là pourtant, il vit en imagination des paysages que lui avaient suggérés ses lectures sur Juan Fernandez : par exemple les escarpements montagneux où vivent les chèvres agiles (32).

Trait par trait, l'île de Robinson se constitua ainsi dans l'esprit de De Foe. Elle ne répond à aucune réalité géologique ni géographique. Son créateur la conçut comme un petit Paradis terrestre (33), situé dans les régions lointaines où le soleil brille toujours. Cependant il n'eut jamais l'idée d'en faire une île d'utopie ; il eût été fort surpris s'il avait pu lire l'ouvrage d'un philosophe du dix-huitième siècle, qui ajouta une suite à l'histoire de l'île de Robinson et en fit un Etat parfait (34). De tels desseins n'entrèrent point dans son esprit pratique ; il vivait d'une vie trop active pour se complaire à l'idéologie pure. Jamais non plus il n'évoqua de poétiques visions ; si l'on veut opposer le réalisme au rêve, il suffit d'opposer l'île de Robinson à l'île presque féérique où Tennyson a jeté Enoch Arden. On a pu discuter sur l'emplacement exact de la première, mais qui songerait jamais à identifier sur la carte du monde l'atoll idyllique où le héros de Tennyson dormait en paix à l'ombre des palmiers ?

Ainsi, petit à petit, De Foe avait vu son sujet se dégager du néant, se préciser, prendre forme. Il avait vu se dessiner la silhouette de son personnage, et il lui avait donné un nom. Enfin il avait trouvé le cadre où il le ferait vivre. Son chef-d'œuvre était donc tout prêt à venir à la lumière : il ne s'agissait plus que de l'écrire.

(31) Cf. p. 37.

(32) En réalité les îlots à l'embouchure de l'Orénoque sont bas, marécageux, couverts d'herbe et de jonc.

(33) C'est ce que remarque le Prince russe à la fin des *Further Adventures*.

(34) *A Supplement to the History of Robinson Crusoe : being the history of Crusonia, or Robinson Crusoe's Island, down to the present time* (Newcastle, 1782). Ce livre curieux contient un système d'orthographe phonétique de l'anglais.

II

Après avoir arrêté les grandes lignes de son livre, peut-être même après en avoir rédigé quelques pages, De Foe choisit son titre ; il le fit long et sensationnel : c'était l'habitude du temps, et il excellait, plus que tout autre écrivain, à exciter la curiosité du public par des titres prometteurs. La déposition de son libraire, lors de l'affaire des trois pamphlets séditieux en 1713 (35), nous montre qu'il procédait toujours de la manière suivante : avant de rédiger complètement un ouvrage, il allait en parler à un éditeur qui, au seul vu du titre, passait ou ne passait pas commande. C'est ce qui nous explique pourquoi le titre des romans de De Foe est généralement inexact (36) ; en écrivant, De Foe se laissait aller à l'inspiration du moment, et introduisait dans son récit des épisodes qui n'avaient pas été prévus et rendaient ensuite impossible l'introduction des événements merveilleux qu'annonçait la couverture du livre. C'est le cas pour le titre de *Robinson Crusoë*. Le voici (37) :

« *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoë, d'York, marin, qui vécut vingt-huit ans tout seul dans une île déserte de la côte américaine, près de l'embouchure du grand fleuve Orénoque, ayant été jeté sur le rivage à la suite d'un naufrage où tout l'équipage périt sauf lui-même. Avec un récit de la manière non moins étrange dont il fut enfin délivré par des pirates. Ecrit par lui-même. Londres. Imprimé pour W. Taylor à l'enseigne du Navire dans Pater-Noster Row* ». Or le dernier épisode annoncé par ce titre ne correspond pas exactement au dénouement de l'ouvrage. Il n'y est pas question, à proprement parler, de pirates ; Robinson aide le capitaine d'un navire anglais à mater son équipage révolté et, lorsque l'ordre est rétabli, il s'embarque pour l'Europe. Il est vraisemblable que primitivement De Foe ne comptait pas donner une très grande extension à la description de la vie solitaire de son héros, et qu'il prévoyait toute une série d'aventures et de pirateries dans la mer des Caraïbes ; n'oublions pas, en effet, que le royaume

(35) Cf. 1^{re} partie, ch. XI, 3.

(36) Le plus caractéristique à ce point de vue est celui du *Colonel Jack*.

(37) Cf. notre *Liste des œuvres de De Foe*.

de Robinson n'était pas loin de la fameuse île de la Tortue, repaire des flibustiers. Il n'est pas probable non plus que De Foe ait prévu le personnage de Vendredi. Il se peut enfin qu'il ait déjà projeté un second volume, qui comprendrait les éléments pittoresques qu'il introduisit quelques mois plus tard dans la *Vie du Capitaine Singleton*. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'en terminant son roman, De Foe avait perdu de vue l'épisode projeté; du reste, s'il s'en aperçut après coup, il dut fort peu s'en émouvoir, car le mot *Pirates* se détachant en capitales sur la couverture du livre devait contribuer à attirer de nombreux lecteurs, à un moment où les exploits des flibustiers défrayaient les conversations (38).

Son titre en poche et le plan de son roman dans la tête, De Foe se rendit, un jour, de Stoke Newington à Londres, et enfila la rue étroite et sombre où les principaux libraires de la Cité tenaient boutique, Pater-Noster Row. Arrêtons-nous un instant ici pour détruire une légende, touchante à la vérité, mais dénuée de toute vraisemblance (39) : à l'époque où il était de mode de gémir sur la mort de Chatterton et de s'apitoyer sur la misère de génies faméliques et méconnus, on représenta De Foe errant dans les rues de Londres à la recherche d'un éditeur qui voulût bien lui acheter son manuscrit, jusqu'au moment où s'étant adressé, la mort dans l'âme, à un tout jeune libraire, William Taylor, celui-ci, mieux avisé, devint acquéreur du chef-d'œuvre pour la somme dérisoire de dix livres sterling. Or De Foe, comme nous venons de le voir, n'écrivait pas ses ouvrages avant d'être sûr de les placer. En outre, sa réputation d'auteur à succès était trop universellement répandue pour qu'un éditeur, si stupide qu'il pût être, refusât une œuvre dont le titre promettait tant, surtout quelques mois après la publication de *l'Instructeur des Familles* (second volume) qui s'était vendu par centaines d'exemplaires. Enfin, De Foe avait déjà fait affaire avec Taylor qui avait édité plusieurs de ses ouvrages, entre autres la *Continuation des Lettres de l'Espion turc* (40). C'est sans doute parce que Taylor le payait mieux que ses autres confrères que De Foe vint lui

(38) Voir le début de notre étude sur le *Capitaine Singleton*.

(39) Chalmers fut le premier à la lancer, et après lui beaucoup d'auteurs d'articles et d'études sur De Foe. Lee fut le premier à exprimer des doutes.

(40) Cf. *Liste des œuvres de De Foe*.

proposer *Robinson Crusoë*. Il est raisonnable de supposer que le marché fut vite conclu et que Taylor commanda immédiatement sur le sujet proposé un volume à cinq shillings, c'est-à-dire d'environ 360 pages. Nous ignorons combien De Foe reçut en paiement; d'après les sommes qu'il toucha pour ses pamphlets séditieux de 1713, nous croyons que Taylor lui versa une cinquantaine de livres sterling et s'engagea à y ajouter un tant pour cent sur le prix des exemplaires vendus au delà d'un nombre fixé d'avance. En tout cas, nous sommes sûrs que De Foe ne se laissa pas voler !

Ceci se passait probablement en janvier ou février 1719, car *Robinson Crusoë* est un livre tellement bâclé qu'on ne peut croire qu'un homme de l'activité et du talent de De Foe ait mis plus de deux mois à écrire 364 pages, même en ne travaillant qu'aux heures de loisir. Ainsi, dès qu'il se fut arrangé avec Taylor, De Foe se mit au travail et rédigea avec d'autant plus de facilité que les souvenirs de ses nombreuses lectures venaient au fur et à mesure à son aide. Il n'avait aucun scrupule à parler de pays qu'il n'avait jamais vus; il prétendait même, à qui voulait l'entendre, que les voyageurs en chambre étaient les plus désignés pour décrire les régions lointaines, sur lesquelles seuls ils avaient des vues d'ensemble, tandis que les explorateurs ne voyaient que les détails (41). Plus il écrivait, plus il s'identifiait avec son héros; pour lui qui s'était déjà déguisé en « haut-volant », en membre de la Basse Eglise ou en quaker (42), ce n'était qu'un jeu de se transformer en matelot, et il se dissimulait derrière le masque de Robinson aussi facilement qu'il s'était caché derrière les personnes du capitaine Tom, de M. Mesnager ou d'un « officier écossais au service de Charles XII (43) ». Il facilitait sa tâche en mettant beaucoup de lui-même dans son héros, mais il n'oubliait pas de flatter en même temps le goût du public pour l'extraordinaire et le surnaturel.

C'est donc à Stoke Newington, dans le bureau de travail qu'il avait transformé en atelier littéraire, que De Foe composa son livre; le témoignage de Gildon, ce pamphlétaire envieux qui déversa tout son venin sur *Robinson Crusoë*, est formel à ce sujet, et les localités qui, de même que les villes grecques

(41) Cf. *Compleat English Gentleman*, p. 38-39.

(42) Cf. 1^{re} partie.

(43) *Ibid.* et *Liste des œuvres*.

se disputaient la gloire d'avoir vu naître Homère, prétendaient à l'honneur d'avoir abrité la naissance de Robinson — Halifax, Gateshead (dans le comté de Durham), Whitechapel (à Londres) ou Hartley (dans le Kent) — n'ont qu'à y renoncer (44). Les Américains qui, en 1840, vinrent faire un pique-nique dans les jardins de Stoke Newington en souvenir du livre qui avait charmé leur enfance, foulaient bien le sol sacré sur lequel avait été créé le premier roman anglais (45).

Selon son habitude, De Foe commença son travail avec goût et l'acheva comme une corvée ennuyeuse. Il ne se relisait jamais, ne prenait pas la peine de parcourir le lendemain les pages qu'il avait écrites la veille, laissait en blanc les dates et les chiffres dont il n'était pas certain, ne contrôlait pas ses souvenirs, et même revoyait à peine ses épreuves. *Robinson Crusoe* est essentiellement une œuvre écrite au jour le jour par un auteur pressé de toucher le paiement qui lui a été promis (46).

Fils de père et de mère puritains, Robinson deviendra-t-il, comme le désirent ses parents, un paisible clerc de notaire dans la bonne ville d'York ? Non, car une force mystérieuse l'entraîne vers la mer. Bientôt il ne peut plus résister à l'attrait des voyages ; sur la proposition d'un camarade rencontré par hasard au cours d'une visite au port de Hull, sans prévenir sa famille, il s'embarque pour Londres.

Fatale désobéissance : la lourde main de Dieu s'abat sur le navire qui transporte ce « nouveau Jonas ». Une tempête effroyable s'élève et l'équipage n'est sauvé que par miracle, du naufrage où disparaît le vaisseau maudit, au large de Yarmouth. Le fils prodigue va-t-il rentrer au bercail ? Non, malheureusement pour lui : une fausse honte le pousse à continuer son voyage jusqu'à Londres. Dans cette « moderne Babylone », la Providence le prend en pitié et lui permet d'échapper aux traquenards que le Démon tend toujours aux jeunes gens sans expérience. Robinson tombe dans un milieu d'honnêtes gens ; un capitaine au long cours le choisit comme associé et l'emène dans une croisière sur les côtes de Guinée, qui rapporte

(44) Cf. WILSON, III, 17.

(45) Cf. FORSTER : *Daniel De Foe*, V.

(46) Pensant que l'histoire de Robinson est présente à l'esprit de nos lecteurs, nous ne ferons pas une analyse détaillée du roman, mais nous tenterons une reconstitution du travail de l'esprit de De Foe, d'après l'étude intérieure de son livre et ce que nous savons sur ses méthodes de travail.

d'importants bénéfices (47). Ce succès encourage Robinson à partir pour une seconde expédition dans la même région. Mais cette fois la Némésis se montre jalouse de son bonheur; le navire est capturé par des pirates marocains (48) et voilà Robinson esclave à Salé. Il y reste deux ans, puis trouve moyen de s'évader en emmenant avec lui le *boy* de son maître, un jeune arabe nommé Xury. Sur une barcasce, il longe la côte inhospitalière de l'Afrique Occidentale, ravitaillé au passage par des nègres pacifiques et parfois obligé de se défendre contre les bêtes féroces. Enfin, à la hauteur du Cap Vert, il est recueilli par un navire portugais à destination du Brésil; il vend au capitaine ses peaux de lion et son compagnon Xury pour la somme de deux cent-vingt pièces d'or, et, après un voyage sans histoire, débarque à Bahia (ou Baie de Tous-les-Saints).

Robinson a donc mis le pied sur le continent américain. Va-t-il faire naufrage à l'embouchure de l'Orénoque dont il n'est plus très éloigné? Pas encore. De Foe a, ne l'oublions pas, 360 pages à écrire, et il ne doit pas épuiser trop vite son stock d'idées. Voilà Robinson établi comme planteur au Brésil; il réussit fort bien, s'enrichit, mais, manquant de main-d'œuvre, se résoud à partir en Afrique chercher des esclaves pour lui et ses confrères. Or la Providence avait en réserve une tempête d'une longueur et d'une violence inusitée, qu'elle déchaîne contre le pauvre Robinson. Le navire est emporté à la dérive pendant quelques jours, puis échoue brutalement sur un fond rocheux. Les chaloupes à la mer! Mais les vagues sont tellement fortes que les frêles embarcations, trop chargées, chavirent. Robinson, seul de tous ses compagnons, flotte comme une bouée; malgré les lames monstrueuses qui semblent le poursuivre avec acharnement, il arrive à atteindre la terre ferme.

Enfin, Robinson est dans son île. Il passe la première nuit sur un arbre, puis, apercevant l'épave du navire échouée à proximité du rivage, décide de transporter à terre tout ce qui peut lui être utile: épave providentielle qui simplifiera la tâche du romancier et rendra son récit vraisemblable en le rapprochant d'une histoire authentique, celle de Selkirk, qui, lui aussi,

(47) De Foe songeait au commerce avec la Guinée, comme le prouve son *Plan of the English Commerce*, III, 3.

(48) Dans le même ouvrage De Foe élabora tout un plan pour les exterminer.

avait à sa disposition des armes et des outils ! Robinson se met à piller méthodiquement le navire, et son travail l'absorbe à un tel point qu'il ne pense pas un instant à allumer un feu pour signaler sa présence aux vaisseaux que le hasard amènerait dans ces parages. Bientôt Robinson s'installe dans un *home* qu'il rend aussi confortable que possible. Il fortifie son domicile sans d'ailleurs bien savoir contre qui. Il tue des chèvres et fait bonne chère ; en somme, il n'est pas trop à plaindre.

Mais ces détails deviennent fastidieux. De Foe s'arrête : une idée a germé dans son esprit. Il donnera le journal de Robinson ; toutefois il ne se résigne pas à supprimer les pages qu'il vient d'écrire. Il reprend tout simplement sous une forme plus concise, mais à peine différente, le récit des événements qu'il vient d'exposer, en leur assignant à chacun une date précise. Nous assistons aux travaux de Robinson ; nous le voyons tour à tour maçon, terrassier, agriculteur, éleveur, chasseur, vannier, potier, menuisier, etc. Il vise un triple but : manger à sa faim, boire à sa soif et dormir en sécurité. En moins d'un an, grâce à son industrie, il y arrive. Mais Dieu se rappelle bientôt à son souvenir en lui envoyant d'abord un tremblement de terre, puis une fièvre maligne accompagnée d'effrayants cauchemars. Robinson a peur de mourir. Le sentiment de sa solitude, qu'il avait oubliée en travaillant, l'accable maintenant que la maladie l'oblige à rester inactif. Il se repent de ses péchés et implore la protection divine ; ouvrant au hasard la Bible, il y trouve des raisons d'espérer et de croire (49). Quelle belle occasion pour De Foe de moraliser à perte de vue ! Aussi abandonne-t-il insensiblement la forme du journal pour nous donner un cours élémentaire de théologie puritaine. Désormais Robinson se montrera un protestant non-conformiste très zélé, et il ne nous fera pas grâce de ses pieuses méditations : c'est à croire qu'il a, lui aussi, fait ses études à l'académie de Newington Green (50), en vue de devenir pasteur ! Travaux manuels et commentaires bibliques fourniront à De Foe de nombreux épisodes qu'il ajoute bout à bout, au fur et à mesure qu'ils se présentent à son esprit ; c'est en quelque sorte un résumé encyclopédique de ses propres connaissances qu'il nous donne

(49) Il tombe sur le 4^e Psaume, v. 15 : « Call on me in the day of trouble, and I will deliver, and thou shalt glorify me » (éd. Hazlitt, p. 46).

(50) Cf. 1^{re} partie, ch. I.

ici sous une forme amusante et variée. Puis lorsqu'il a vidé son sac, il part sur une nouvelle piste; maintenant qu'il est confortablement installé, Robinson visitera l'intérieur de son île. Ensuite il fera un canot et tentera de reconnaître les limites marines de ses possessions : ce périple risque d'ailleurs de mal finir, car Robinson est entraîné au large par des courants irrésistibles, et ce n'est qu'avec la protection toute spéciale de Dieu qu'il arrive à réintégrer son château fort !

A ce moment, De Foe semble à court d'idées; il récapitule en quelques paragraphes vivants et pittoresques tout ce qu'il nous a dit de la personne de Robinson, de son habitation, de son troupeau de chèvres et de son jardin. Il piétine un peu sur place, le temps de chercher une voie nouvelle. Il la trouve enfin et se décide à terminer la première page de la vie de son héros et à en commencer une nouvelle. La solitude de Robinson va prendre fin : un jour, vers midi, (De Foe est toujours très précis), il voit sur le sable du rivage l'empreinte d'un pied nu. Pris de panique, il court, il vole, se réfugie dans sa forteresse et s'y barricade. C'est le diable, pense-t-il d'abord en bon puritain; mais après mûre réflexion, il abandonne cette hypothèse. Satan est trop subtil pour manifester sa présence d'une manière aussi détournée et inefficace. Alors, qui est-ce ? Robinson conclut avec justesse que des sauvages sont venus dans son île; et en effet il trouve, quelques jours après, les restes humains d'un festin barbare éparpillés sur la grève. Il voue aussitôt une haine implacable aux misérables qui osent choisir son domaine pour se livrer à des festins contre nature. Mais maintenant il est malheureux : finie la solitude et avec elle le calme et la sécurité ! Il s'emploie à améliorer ses fortifications et à dissimuler ses provisions dans une grotte; il échafaude des plans impraticables pour détruire les cannibales : il ne sort plus qu'armé jusqu'aux dents. Tout est prêt pour de sanglantes batailles. Un matin, avant l'aube, il aperçoit de loin un groupe de sauvages assis autour d'un grand feu : mais ils s'éloignent de l'île aux premières lueurs du jour. Le lecteur est très désappointé : quand donc assistera-t-il aux luttes sans merci qui ne peuvent manquer de se produire entre Robinson et les cannibales ? De Foe, non sans malice, le fera encore attendre assez longtemps, pour porter sa curiosité au paroxysme et le décider à lire plus avant; il introduit dans son récit un épisode tout

différent. Pendant une nuit de tempête, Robinson entend un coup de canon; sans doute un navire n'est pas loin du rivage ? Est-ce déjà la délivrance ? se demande le lecteur. Non, une fois de plus, l'alerte est fausse, car Robinson, le lendemain, ne trouve qu'une nouvelle épave échouée sur les rochers ; il est au désespoir, parce qu'il espérait qu'un survivant du navire en détresse lui servirait de compagnon. Néanmoins il ne manque pas de piller consciencieusement l'épave, et bientôt il discute à perte de vue avec lui-même sur les causes probables du naufrage.

Le lecteur a presque oublié les cannibales ; De Foe les remet en scène, non sans avoir préparé leur entrée de façon fort savante. Tels les prophètes de l'Ancien Testament, Robinson a un rêve : il voit les farouches Indiens débarquer dans l'île avec un prisonnier qui doit leur servir de rôtî ; comme un ange exterminateur, il se jette sur eux, les met en fuite et délivre leur proie, fort joyeux d'avoir sauvé une vie humaine et de s'être procuré un serviteur. Naturellement, ce rêve se réalise ; c'est ainsi que Robinson rencontre le fidèle Vendredi. Désormais, c'en est fait du grand silence de la solitude ; les bavardages de Poll, le gentil perroquet, n'en avaient pas dissipé le charme, mais la voix de Vendredi réveille définitivement les échos qui dormaient depuis l'aurore du monde.

Nous partons maintenant pour une nouvelle série d'épisodes ; Robinson fait l'éducation de Vendredi. Il lui apprend à détester la chair humaine, à dire « maître », à porter un pantalon, à adorer le vrai Dieu, à connaître la Bible, etc. ; mais il ne peut l'amener à aimer le sel ni à réprimer sa terreur superstitieuse des armes à feu. De son côté, Vendredi lui parle de son pays à l'embouchure de l'Orénoque, des mœurs et des coutumes de ses barbares compatriotes, et enfin de l'idole Benamuckee à laquelle les Oowookakee (ou prêtres) disent O ! en signe de vénération. Maître et domestique se mettent ensuite à construire un bateau assez grand pour les porter jusqu'à la terre ferme, car Vendredi a parlé d'hommes blancs qui vivaient dans sa tribu à la suite d'un naufrage, et Robinson voudrait les rejoindre. Mais De Foe n'avait pas l'intention de laisser son héros s'échapper ainsi de son île. Comme des diables sortant d'une boîte à surprise, les sauvages reparaissent à temps pour empêcher Robinson de partir. Ils amènent avec eux deux prisonniers

qui doivent constituer leur repas. Robinson accourt et délivre ces malheureux; l'un d'eux est un Indien qui, comme par hasard, se trouve être le père de Vendredi; l'autre est un Espagnol, un de ces blancs dont Vendredi avait signalé la présence sur le continent. Ces deux hommes seront les ambassadeurs de Robinson : ils partent chercher le petit groupe d'Européens isolés au milieu des Caraïbes.

Il reste fort peu de feuilles à remplir pour que le livre soit terminé; De Foe décide de ne pas se lancer, du moins pour le moment, dans le long développement que constitueraient la venue et l'installation des nouveaux colons. Il se hâte vers la conclusion. Un navire anglais aborde à l'île; son équipage s'était révolté contre les officiers. Robinson aide ceux-ci à soumettre les mutins et à reconquérir le navire, puis il condamne les instigateurs de la révolte à vivre sur l'île à sa place; et ainsi, après y avoir passé 28 ans, 2 mois et 19 jours, Robinson quitte son domaine et fait voile vers sa chère patrie. Il va à Lisbonne prendre des nouvelles de ses plantations du Brésil; elles ont été honnêtement administrées, et il se trouve, du jour au lendemain, riche à millions; le roman finit bien et il est bien fini puisque le héros a fait fortune. Mais voici encore quelques feuillets blancs, qu'il faut couvrir d'écriture pour arriver au nombre de pages commandé par l'éditeur. De Foe n'est pas embarrassé pour si peu; il oblige Robinson à rentrer en Angleterre en traversant l'Espagne et la France. Le passage des Pyrénées donne lieu à des incidents dramatiques : des loups affamés attaquent la caravane de commerçants que dirige Robinson. Puis, pour détendre nos nerfs, nous aurons, après cette scène terrible, une scène d'un grotesque achevé. Vendredi attire un ours sur l'extrémité d'une branche d'arbre et le secoue vigoureusement avant de l'achever d'une balle. Enfin Robinson rentre en Angleterre; il est riche et heureux, il se marie et il a trois enfants. Le rideau tombe.

Mais De Foe, sans doute après avoir relu hâtivement son œuvre, se persuade que le succès est certain et qu'il peut, sans perdre de temps, préparer ses lecteurs à accueillir un second volume. Il reprend la plume, et, en quelques paragraphes, résume une série d'épisodes nouveaux; Robinson visite son île maintenant peuplée des matelots anglais qui y avaient été abandonnés et des Espagnols qui vivaient autrefois parmi les

Caraïbes ; les sauvages font des incursions de plus en plus fréquentes et livrent aux blancs de véritables batailles rangées. « Tous ces événements », déclare De Foe après les avoir seulement esquissés pour soulever la curiosité de ses lecteurs, « seront *peut-être* racontés dans un nouveau volume ». Le vieux renard comptait bien que le public demanderait une suite ; et sa formule dubitative était surtout destinée à provoquer ces demandes.

Restait à écrire une préface pour présenter l'ouvrage et en faire valoir les mérites. De Foe fut embarrassé. Son livre était inventé de toutes pièces ; s'il l'avouait, c'était l'échec et le ridicule ; la foule anglaise, à cette époque, comme les paysans bretons de notre temps, ne disait pas pour louer une œuvre : « C'est beau », mais « c'est vrai ». Le « roman », au sens moderne du terme, n'était pas né ; le mot même resta longtemps réservé au genre frivole où des faits absurdes se déroulaient en une succession invraisemblable (51). Certes il paraissait chaque année des biographies plus ou moins fictives (52), mais elles reposaient toujours sur des faits réels autour desquels les écrivains brodaient à loisir. De Foe était placé devant ce dilemme : ou bien laisser entendre que Robinson était un personnage imaginaire, et alors son œuvre n'aurait pas de succès, ou bien affirmer hautement l'authenticité de son livre, et alors c'était la possibilité de se voir convaincu de mensonge, et, par suite, la ruine de sa réputation littéraire. Il se tira très habilement de cette difficulté ; il employa des formules dubitatives et prudentes qui, tout en concluant au caractère historique de son ouvrage, lui ménageaient une porte de sortie au cas où l'imposture serait découverte. Il donna à entendre qu'il n'était que l'éditeur d'un manuscrit ; mais, pour rassurer les lecteurs scrupuleux, il déclara, tout en s'attachant à dégager sa responsabilité : « L'éditeur croit que ce récit est une histoire absolument authentique ; on n'y trouve pas la moindre trace de fiction. Cependant il pense que, ce point étant très controversé, le bénéfice que le lecteur retirera de l'ouvrage, aussi bien pour son agrément que pour son instruction personnels, restera toujours le même ».

(51) En 1761, Diderot demanda qu'on se servît d'un autre mot pour désigner *Pamela*, *Clarissa* et *Grandison* qu'il admirait beaucoup.

(52) En 1898, Louis de Rougemont fit prendre comme authentique à la Royal Society un récit d'aventures invraisemblables qu'il prétendait lui être arrivées.

A peine terminé, *Robinson Crusoë* fut porté à Taylor ; il se peut même que De Foe, pour ne pas perdre une minute, ait envoyé son manuscrit page par page à l'imprimeur, au fur et à mesure de la rédaction. La composition typographique fut précipitée : Taylor était pressé d'aboutir ; il fit faire à la diable un frontispice grossier et invraisemblable, représentant Robinson dans son île. Au dernier moment, De Foe remit une liste d'errata pour remplir les quelques blancs qu'il avait laissés dans le manuscrit et rectifier quelques chiffres ; ces changements de la dernière heure sont, nous le verrons bientôt (53), fort maladroits pour la plupart. Enfin, le 23 avril 1719, Taylor inscrivit le premier roman anglais sur le registre de la Compagnie des Libraires, et le 25, un samedi, *Robinson Crusoë* vint au monde. Sa naissance fut annoncée par tous les journaux importants ; Taylor était un maître en fait de publicité, et il savait que, pour beaucoup vendre, il faut beaucoup annoncer. Le *Courant Quotidien* inséra à deux reprises, les 25 et 28 avril (54), l'annonce que lui avait envoyée Taylor ; et, pendant tout le mois de mai, les gazettes hebdomadaires de *Mist*, d'*Applebee* et de *Read* (55) rappelèrent inlassablement à leurs lecteurs qu'un événement littéraire venait de se produire : la publication de *Robinson Crusoë*.

III

Arrêtons-nous un moment pour nous demander si le sujet traité par De Foe était nouveau en 1719. Beaucoup l'ont cru, et ont fait de Robinson le prototype du solitaire vivant dans une île déserte. En réalité, l'idée est vieille comme le monde. Sans remonter jusqu'à Philoctète abandonné sur l'île de Lemnos, nous trouverons, à l'époque même de De Foe, un certain nombre de livres qui décrivent une situation analogue à celle de Robinson, et que notre auteur aurait très bien pu lire. Nous disons : aurait *pu* lire, et non pas : avait lus, parce que nous sommes sceptique quant aux « sources » que l'on découvre à chaque instant à *Robinson Crusoë*. De Foe

(53) Cf. *infra*, ch. VIII.

(54) Le nom du héros de l'ouvrage est orthographié *Cruso* dans ces deux annonces.

(55) Sur ces gazettes, cf. 1^{re} partie, ch. XII.

était trop pressé pour avoir le temps de beaucoup se documenter; jusqu'à l'avènement de George I^{er} (1714), il n'avait guère eu de loisir; en 1719, il était encore plongé dans le journalisme, la politique et l'espionnage (56). Ce n'est que pendant les dix dernières années de sa vie que, enrichi par la vente de ses romans, il put lire et se cultiver de façon désintéressée.

La foule anglaise, et aussi les cercles de lettrés, avaient souvent entendu parler d'hommes abandonnés sur une île, surtout à une époque où il était courant de débarquer de force, sur n'importe quelle terre, les marins indisciplinés; on désignait cet acte brutal par un seul mot : *maroon*. Nombreux étaient les livres qui traitaient le thème de la robinsonnade, mais simplement de manière épisodique; ainsi, les *Voyages par terre et par mer de John Albert de Mandelslo*, publiés en 1662, contiennent un chapitre intitulé : *Histoire d'un Français qui vécut vingt mois dans l'île Maurice*, et le second volume du *Mirair de Clarke* (57) pour les *Saints et les Pécheurs* (1671), raconte l'aventure « d'un Anglais jeté sur une petite île entre l'Angleterre et l'Ecosse ». D'autres ouvrages combinaient la robinsonnade et le thème bien connu de l'île d'Utopie (58); nous signalerons pour mémoire la *Vie de l'Arabe Ebn Tophail*, livre philosophique, dont le héros transforme son île déserte en un véritable Paradis (59). En 1668, parut une petite brochure de trente pages, œuvre d'un certain Henry Neville, *l'île de Pines* : c'était le prétendu journal d'un Irlandais qui, naufragé sur une île avec quatre femmes, peupla rapidement son domaine et y fonda une société idéale (60).

Plus près encore de *Robinson Crusoe*, nous trouvons l'*Histoire des flibustiers d'Amérique*, de Basil Ringrose (1685), qui contient l'aventure de William, le Mosquito abandonné sur l'île de Juan Fernandez (61), et les *Voyages de Dampier*

(56) Cf. 1^{re} partie, ch. VIII-XIII.

(57) Samuel CLARKE (1599-1683), pasteur. Son livre *A Mirrour or Looking-glass both for Saints and Sinners, held forth in some thousands of examples*, date de 1646; la 4^e édition, augmentée est celle de 1671.

(58) Par exemple la traduction du *Simplicissimus* de GRIMMELSHAUSEN (1670). (Cf. plus loin, ch. VII).

(59) Dans cette histoire, qui date du douzième siècle, un enfant, abandonné sur les eaux et nourri ensuite par une biche, se croit seul dans la Nature. (Cf. *Blackwood's Magazine*, may 1908.)

(60) Ibid. (*Robinson Crusoe Impostor*, par A. T. S. GOODRICK).

(61) Cf. D'ISRAËLI : *Curiosities of Literature*. vol. III; SAUNDERS : *Story of some famous books*, etc.

qui racontent la même histoire (62). Ces deux livres eurent de nombreuses éditions ; en 1704, Ringrose en était à sa troisième, et, l'année suivante, Dampier publiait sa cinquième. Mais, quoi qu'on ait dit (63), William n'a aucun trait qui rappelle Vendredi. Les critiques, doués d'un flair spécial qui leur permet de découvrir les sources de tous les ouvrages de l'esprit (64), ont désigné de leur baguette de coudrier le marin espagnol Serrano, qui, prétendent-ils, est le prototype certain de Robinson. Serrano, s'étant sauvé à la nage de son navire qui sombrait, gagna une île sablonneuse et dénudée, située entre la Jamaïque et le continent américain, où il vécut sept ans. Mais là s'arrête sa ressemblance avec Robinson. La suite de son histoire — authentique en grande partie — contient des détails très pittoresques ; si De Foe l'avait connue, il s'en serait certainement servi. Serrano se nourrissait de coquillages, buvait, pour se rafraîchir, le sang des tortues de mer, et, pour se garantir contre le soleil brûlant, passait les heures chaudes du jour immergé jusqu'au cou ; il parvint ensuite à faire du feu en ramenant des silex du fond de l'eau et en les frappant l'un contre l'autre au-dessus d'un tas d'herbes ou d'algues sèches ; au bout de trois ans de cette vie solitaire, un second naufragé fut jeté sur l'île inhospitalière ; Serrano le prit d'abord pour le diable et voulut s'enfuir ; heureusement, l'autre eut la bonne idée de réciter le *Credo* ; convaincu dès lors qu'il avait affaire à un chrétien, Serrano lui fit bon accueil. Les deux hommes vécurent tant bien que mal ensemble pendant quatre longues années, au bout desquelles ils furent enfin recueillis par un navire attiré par le grand feu de goémons secs, autour duquel ils passaient une partie de leur triste existence. Aucun de ces événements, pourtant fort curieux, ne se retrouve dans *Robinson Crusoë*, et l'on ne peut tirer argument du fait que Serrano, comme Robinson, est rejoint par un compagnon d'infortune, pour établir l'influence d'un récit sur l'autre ; nous avons vu que Vendredi arrive sur l'île dans des conditions très différentes et que De Foe, à bout d'idées, était fatalement amené à intro-

(62) N'oublions pas que De Foe connaissait probablement Dampier (cf. 1^{re} partie, ch. IV).

(63) D'Israeli, Saunders, etc.

(64) M. Everett Hale a voulu retrouver la source de la tempête qui terrifie Robinson près de Yarmouth, dans l'autobiographie de Thomas Shepard, qui ne fut publiée qu'au dix-neuvième siècle. (Cf. *Atlantic Monthly*, juillet 1885.)

duire un nouveau personnage, après avoir épuisé le premier épisode de son roman : l'organisation du domaine de Robinson par Robinson lui-même. En outre, l'histoire de Serrano est contenue dans un livre qui parut en 1688 sous le titre : *Les Commentaires royaux du Pérou, écrits à l'origine par Don Garcillasso de la Vega et rendus en Anglais par Sir Paul Rycaut*. Or ce livre — assez rare d'ailleurs — ne se trouvait pas dans la bibliothèque de De Foe (65).

Un autre ouvrage — entièrement fictif celui-là — qui présente des analogies troublantes avec *Robinson Crusoe*, a été récemment (66) indiqué comme une des sources auxquelles De Foe aurait puisé sans vergogne. C'est un ouvrage hollandais, publié en 1708 ; la *Description du puissant royaume de Krinke Kesmès, découvert par J. de Posos, écrite d'après les papiers de celui-ci par Hendrik Smeeks* (67). Un rapide examen du livre montre ses tendances surtout philosophiques ; nous y trouvons un long exposé de la doctrine cartésienne, et bientôt nous nous apercevons que Krinke Kesmès est un pays d'Utopie et que Smeeks est le disciple de Morus, Bacon et Harrington. Le seul épisode intéressant de cette ennuyeuse dissertation est, au début du livre, l'aventure du jeune mousse Sjouke Gabbes, abandonné sur l'île de Krinke Kesmès « dans les régions inconnues de l'hémisphère austral ». Que fait un homme ou un enfant robuste dans un pareil cas ? Il songe d'abord à se nourrir, puis à s'abriter dans un lieu sûr, et enfin à se confectionner les ustensiles nécessaires à la vie de tous les jours. C'est ce que fait le mousse hollandais et c'est ce que fait Robinson ; tous deux chassent, fortifient leur domicile et tressent des paniers. Les points de départ des deux récits étant identiques, les développements se ressembleront forcément beaucoup ; mais il ne s'ensuit pas que l'un des deux écrivains ait imité, ni même connu, l'ouvrage de son confrère. Sans doute, les deux héros ont chacun une longue-vue, dont ils ne songent à se servir que très tard dans le roman ; tous deux apprennent, en relevant

(65) Sur Serrano, cf. *Notes and Queries*, 13 oct. 1888 ; édition Nelson (W. H. D. A.) de *Robinson* ; Isaac JAMES : *Providence displayed* (Bristol, 1800), etc.

(66) *The Narrative of the El Ho « Sjouke Gabbes »*, édité par Louis L. Hubbard (Londres, 1922). Cette source avait déjà été indiquée par M. Trent (introduction à son édition de *Robinson*) (Boston 1916), et dans *Notes and Queries*, du 20 juin 1914, d'après L. POLAK (*Germanisch-Romanische Monatschrift*, VI, 304).

(67) Le livre fut traduit en allemand en 1721 (cf. Bibliographie d'ULLRICH)

sur le sable des empreintes de pas, que d'autres hommes qu'eux sont venus dans l'île. Mais ce sont d'actifs ouvriers qui se préoccupent d'abord de bien s'installer avant de scruter la mer ; quant à la révélation d'une présence humaine par des empreintes, c'est un élément romanesque vieux comme le monde, qu'il n'est pas besoin de lire quelque part pour s'en servir. De Foe savait à peine quelques bribes de hollandais (68) ; est-il vraisemblable qu'il se soit mis à lire péniblement un livre dont le genre n'était pas fait pour plaire à sa mentalité de journaliste et d'historien puritains ? En tout cas, l'étrange ouvrage de Smeeks ne se trouvait pas dans sa bibliothèque. Nous ne pouvons raisonnablement conclure que De Foe se soit inspiré de Smeeks ; nous pouvons tout au plus dire que Sjouke Gabbes est le prédécesseur de Robinson, parce que tous deux sont des hommes simples et énergiques. Mais le mousse hollandais n'a pas d'autres rapports avec le marin d'York, que De Foe a certainement, comme le prétendit méchamment Gildon (69), un peu créé à son image.

Si l'on tient absolument à trouver une « source » à *Robinson Crusœ*, c'est dans l'aventure authentique qui donna à De Foe l'idée de son chef-d'œuvre qu'il faudrait la chercher. Robinson et Selkirk ont en effet quelques points communs : tous deux ont des habits, de la poudre, du tabac, des outils et une Bible ; tous deux lisent le Livre Saint et méditent ; tous deux chassent les tortues de mer, poursuivent les chèvres avec leur chien, et, en prévision d'une maladie toujours possible, groupent autour de leur demeure un troupeau de chevreaux qui leur fournirait de la viande fraîche sans qu'ils eussent à se déranger ; tous deux se plaignent du manque de sel, apprivoisent des chats pour se défendre contre les rats qui mangent leurs provisions, construisent deux huttes, comptent les jours en faisant des encoches dans un poteau ou un arbre, se confectionnent des habits de peaux de chèvres qui leur donnent un aspect bizarre, et ainsi de suite. Enfin, tous deux sont appelés « gouverneur » par les marins qui les sauvent de leur solitude, par allusion à leur souveraineté absolue sur une terre qu'ils étaient seuls à habiter (70).

(68) Chaque fois qu'il en cite (cf. dans *Robinson* : *den wild zee*), ce qui est rare, il fait des fautes grossières.

(69) Cf. *supra*, ch. III, 2.

(70) On peut signaler aussi comme point de ressemblance le désir qu'ont les marins condamnés d'être repris à bord (*Robinson C.*, p. 105).

Il est peu important de savoir si De Foe rencontra Selkirk à Bristol, puisque tous les épisodes de la vie de Selkirk que l'on reconnaît dans *Robinson Crusoë* se trouvaient déjà dans les relations de Woodes Rogers, de Cooke et de Steele (71). D'un fait divers de journal, De Foe tira un chef-d'œuvre; on ne peut donc prétendre, pas plus pour lui que pour Shakespeare, qu'il ait plagié ses « sources ». Du reste, s'il y avait eu plagiat, aurait-il échappé à la haine de concurrents envieux comme Gildon ? Et pourtant, il s'est créé autour de *Robinson* une absurde légende. Alors que les contemporains de De Foe se préoccupèrent uniquement de savoir si le livre était authentique ou non, dès le milieu du dix-huitième siècle il ne s'agit plus que de savoir si De Foe n'était pas simplement l'éditeur malhonnête des mémoires de Selkirk (72). Le géographe Barrow, auteur d'une *Histoire des Découvertes* qui parut en 1756, accusa le premier De Foe d'avoir modifié, puis publié à son profit les papiers que lui avait remis le trop confiant Selkirk. L'écrivain Entick répéta cette accusation l'année suivante dans sa *Nouvelle histoire navale de l'Angleterre* et, dix ans plus tard, Fréron ayant analysé la traduction du livre de Barrow (73), la légende se répandit sur le Continent. Elle fit rapidement boule de neige et, en passant de bouche en bouche, s'accrut de détails inédits qui renchérisaient tous sur l'ingratitude et la duplicité de De Foe. Un pasteur imaginaire affirma qu'un de ses confrères lui avait raconté que De Foe, à son lit de mort, s'était amèrement repenti de la mauvaise action qu'il avait commise en volant les mémoires du pauvre matelot écossais (74). Cette histoire invraisemblable trouva créance auprès de Watson, auteur de l'*Histoire de Halifax* (1775); elle fut reprise, d'après lui, par le *Magazine Universel* (75) dont l'article fut traduit en France dans le *Journal encyclopédique* (76). Bientôt un moraliste célèbre, le docteur Beattie, sanctionna cette légende de son nom illustre ; tout en la déplorant, il la répéta dans ses *Disserta-*

(71) Ceci fut reconnu en France de bonne heure par DE BROSSES (*Histoire des Navigations aux Terres australes*, 1756).

(72) Ces accusations de plagiat étaient fréquentes : Bunyan fut accusé d'avoir volé l'idée du *Pilgrim's Progress* dans *Le Pèlerinage de la vie humaine*, œuvre du Français De Guilleville, traduite par Caxton (1485).

(73) *Année littéraire*, 1767 (I, 28).

(74) Cf. ISAAC JAMES, *op. cit.* Il s'agit du Rev. R. Gentleman, de Shrewsbury.

(75) « A cruel fraud » (août 1778)

(76) 1779, t. I.

tions morales et critiques (1783), et ainsi la répandit dans le grand public. en France comme en Angleterre. Les premiers biographes de De Foe, Chalmers, Towers (77) et Wilson, la combattirent avec énergie en rappelant le génie de De Foe et la grossièreté de Selkirk qui savait à peine signer son nom. Mais les légendes ont la vie dure : il fallut, pour tuer celle-ci, l'autorité de D'Israeli, qui, dans ses *Curiosités littéraires*, anéantit les racontars mis en circulation depuis plus d'un demi-siècle. Le premier résultat de cette querelle littéraire fut d'attirer l'attention de la foule sur l'aventure de Selkirk ; on publia la biographie de ce rude matelot, et les appendices des bonnes éditions de *Robinson Crusoë* continrent une ou plusieurs versions de sa vie solitaire à Juan Fernandez. Selkirk devint célèbre, simplement parce qu'il avait donné à De Foe l'idée d'écrire un livre immortel.

IV

Nous venons de voir que le sujet de *Robinson Crusoë* n'était pas entièrement original. Il nous reste à nous demander si, en écrivant un récit d'aventures sous la forme autobiographique, De Foe créait un genre nouveau, et s'il faisait œuvre de novateur en mêlant aux descriptions réalistes d'un ouvrage soi-disant authentique, des tirades religieuses et édifiantes ? Ici encore, une étude approfondie de cette littérature populaire, que dédaignent trop souvent les critiques et les historiens, nous montrera que De Foe n'avait rien inventé. La tradition du roman d'aventures s'était formée dès 1589, après la publication du livre de Hakluyt, continué par Purchas, les *Principales Navigations, Voyages et Découvertes de la nation anglaise*. Enthousiasmés par cette révélation subite des contrées lointaines, les lecteurs accueillirent dans la suite, avec une faveur marquée, les récits de Frobisher, Drake, Raleigh, Dampier et Woodes Rogers, composés, comme le roman de De Foe, d'une série d'épisodes successifs et mal reliés entre eux. Au dix-septième siècle, les *Voyages* de Sir John Mandeville furent

(77) Auteur de l'article *De Foe* dans la *Biographia Britannica*.

réimprimés sans arrêt (78) ; la naïveté de l'auteur, sa bonhomie souriante, son goût prononcé pour les petits détails insignifiants font de cet ouvrage le prédécesseur direct de *Robinson Crusoë*.

Ces relations de voyages, de même que les mémoires plus ou moins fictifs de personnages célèbres (79), étaient presque toujours présentés sous la forme autobiographique ; les écrivains espéraient donner ainsi à leur livre un cachet d'authenticité. Ils comptaient également sur la minutie extrême de leurs descriptions pour faire croire à leur réalité. Voici, par exemple, comment l'« ingénieuse Mrs Behn », romancière contemporaine de De Foe, nous dépeint un noble gentilhomme se préparant à subir la peine capitale (80) : « ...Et se déshabillant avec l'aide de son valet, il enleva sa veste, révélant ainsi un gilet de satin blanc ; il enleva sa perruque et coiffa une casquette de satin blanc dont l'intérieur était en point de Hollande, qu'il rabattit sur ses yeux ». Robinson ne porte pas de satin, mais des peaux de chèvres ; toutefois il n'est pas moins précis lorsqu'il nous décrit son bizarre accoutrement, et c'est cette précision même qui nous donne si bien l'impression que nous lisons des scènes vécues.

Cependant là s'arrête la ressemblance entre Mrs Behn et De Foe. Celui-ci était trop puritain pour concevoir un ouvrage qui n'eût point de but didactique ni de pieuses tendances. Sa conscience lui reprochait certainement d'écrire un « roman », bien qu'il répudiât ce terme frivole. Il s'excusait vis-à-vis de lui-même en s'attachant le plus possible à faire œuvre d'éducation religieuse et morale. En composant un récit fictif, ou, comme il finit par le prétendre, allégorique, dans le louable dessein de détourner du démon ses compatriotes hésitants, il ne faisait que suivre la grande voie lumineuse tracée par un des dieux de sa jeunesse, l'auteur illustre du *Progrès du Pèlerin*. Bunyan est en effet le premier écrivain de génie qui ait publié une biographie imaginaire dans un dessein de propagande puritaine ; les personnalités abstraites de son allégorie roma-

(78) Leur publication sous forme de *chapbooks* en fit une des légendes les plus populaires de l'Angleterre.

(79) Par exemple les *Mémoires de Signor Rozelli* dont la traduction anglaise fut (à tort nous en sommes persuadé), attribuée à De Foe. La continuation, que l'on a crue l'œuvre de ce dernier, a bien un original français, œuvre aussi de l'abbé Olivier.

80) *The Fair Jilt*.

nesque sont les plus vivantes que possède la littérature anglaise, de même que les héros de De Foe en sont les moins fictifs. De Foe, c'est Bunyan en costume laïque, et Bunyan, c'est De Foe dans une chaire de temple dissident. Certains passages de *Robinson Crusoë* rappellent les grandioses visions du *Progrès du Pèlerin* ; par exemple le rêve de Robinson terrassé par une fièvre maligne. Le malheureux voit descendre d'un immense nuage noir un être majestueux et terrible tout enveloppé de feu ; la terre tremble et l'air est sillonné d'éclairs ; l'Apparition divine se précipite sur Robinson et lui dit d'une voix épouvantable : « Puisque tout ceci ne t'a pas amené à te repentir, tu vas mourir » ; et une lance fulgurante menace le pécheur humblement prostré (81). Ne pensons-nous pas aussitôt aux Etres de lumière qui se dressent devant Chrétien, le héros de Bunyan ? Les conséquences de ces visions ne sont-elles pas les mêmes, c'est-à-dire le remords, le regret du passé, la peur de l'avenir lointain, et le retour à Dieu ? Ne serait-ce pas Chrétien qui a écrit ces lignes : « Dans la matinée je pris la Bible et, commençant par le Nouveau Testament, je me mis à le lire avec attention et m'imposai la tâche d'en lire un peu matin et soir, sans tenir compte des chapitres, mais tant que mes pensées pourraient se fixer sur ma besogne. Peu de temps après m'être appliqué à ce travail, je m'aperçus que mon cœur était peiné plus profondément et plus sincèrement par ma mauvaise conduite. L'impression que m'avait produite mon rêve fut ravivée ; les mots « tout ceci ne t'a pas amené à te repentir » me restaient dans l'esprit ; je priai Dieu avec ferveur de m'accorder le repentir, lorsqu'il arriva providentiellement, ce jour-là, qu'en lisant les Écritures je tombai sur cette phrase : « Il a été fait Prince et Sauveur pour accorder le repentir et la rémission des péchés ». Je jetai le livre ; élevant vers le ciel mon cœur et mes bras, dans une sorte de joie extatique, je criai tout haut : « Jésus, fils de David, Jésus fait Prince et Sauveur, donne-moi le repentir ».

Cette scène de lyrisme religieux, qui semble tirée du *Progrès du Pèlerin*, est empruntée en réalité au Journal de Robinson (4 juillet). Elle nous rappelle le merveilleux épisode de la traversée par Chrétien de la Vallée de l'Ombre de la Mort ; les

(81) Voir ce passage, biblique et grandiloquent, p. 44 de l'édition Hazlitt.

ténèbres sont hantées par des formes diaboliques, et des bruits effrayants retentissent de toute part ; en un élan de tout son être, Chrétien s'écrie : « Seigneur, je t'en supplie, délivre mon âme ». Cette Vallée d'épouvante n'est-elle pas l'équivalent mystique de l'île de Robinson ? Mais tandis que Chrétien marche sans défaillance vers la Cité Céleste, Robinson reste à terre, emprisonné par l'immensité marine. Supposons que Bunyan ait écrit un roman d'aventures : son œuvre aurait été semblable à celle de De Foe. Celui-ci, aux yeux d'un puritain, est un Bunyan dégénéré qui, au lieu de s'abîmer en Christ, se préoccupe de satisfaire les goûts corrompus d'un siècle sans foi.

L'originalité de De Foe a consisté, non pas à créer un genre nouveau, mais à concilier deux genres qui existaient déjà : le livre pieux et la relation de voyages. De par son éducation et sa profession, il était naturellement porté vers cette solution moyenne ; pasteur manqué, il prêchait sans cesse ; *reporter* habitué à décrire avec précision les scènes d'émeutes ou les menus faits-divers de la rue, il lui parut facile de décrire des naufrages ; historien imaginatif, il passa, sans effort, de biographies authentiques à une biographie fictive. De même que la fiction était parfois entrée dans ses *Vies* d'hommes célèbres (82), la méthode biographique entra dans ses fictions.

C'était la première fois qu'un écrivain de talent traitait un genre d'ouvrage réservé jusque-là aux plumitifs de Grub-Street ; on comprend le dédain qu'éprouvèrent pour De Foe les lettrés du temps. Mais De Foe n'en avait cure, puisque son but était : gagner de l'argent. Avec un sens commercial très sûr, il lança son livre au moment où, débordant de vitalité, le peuple anglais se lassait de plus en plus des légendes et des romans de chevalerie, qu'il jugeait trop irréels. La fièvre d'agiotage avait mis à la mode les contrées tropicales. Les apprentis rêvaient de voyages et de découvertes mystérieuses. Les commerçants songeaient à exploiter des mines d'or et de diamant. *Robinson Crusô* reflétait les aspirations de toute cette foule avide d'espaces infinis : « Son apparition fut comme la voix d'un peuple enseveli sous terre (83) », d'un peuple qui n'avait pas, depuis longtemps, pris dans la littérature nationale la part à laquelle son

(82) Par exemple celle de Charles XII (cf. *Liste des œuvres*).

(83) L'expression est de Taine dans son chapitre sur De Foe.

nombre lui donnait droit. C'est De Foe qui, le premier dans les temps modernes, éleva la littérature populaire au niveau des œuvres chères à l'élite. Il prépara la prodigieuse éclosion des romans réalistes au dix-huitième siècle. Il lança le mouvement qui aboutit, avec Richardson, à imposer aux lettrés les goûts de la masse.

De Foe ne s'éleva pas au-dessus de son époque. Il se mettait à la portée des petits boutiquiers de la Cité ou de l'East-End, dont il exprimait les idées. La foule londonienne était crédule ; quand les *Voyages de Gulliver* furent publiés, il y eut un marin qui soutint devant un prélat irlandais qu'il connaissait personnellement le capitaine Gulliver (84) et pouvait témoigner de l'authenticité de ses aventures. Ne se trouva-t-il pas quelque natif d'York pour déclarer qu'il avait souvent parlé à Robinson ? C'est probable, et le roman de De Foe aurait toujours semblé l'expression de la réalité si, par rancune particulière, des concurrents envieux, Gildon, puis Hoadley, n'avaient dénoncé le nouveau « mensonge flagrant » de leur ennemi mortel. Bien indifférentes nous sont maintenant ces critiques malveillantes ; la fiction est entrée depuis longtemps dans la littérature : nous l'admettons et nous l'aimons. Mais n'est-ce pas surtout à De Foe que nous devons cet élargissement de notre horizon ? N'est-il pas le premier homme de génie qui força les portes de la citadelle littéraire, où l'on n'admettait jusqu'alors que les genres prétendus « nobles » ? Sans lui, le roman anglais serait resté l'apanage des malheureux écrivains faméliques, sans talent ni goût, qui flattaient les vices de la populace. C'est pourquoi, quelque importants que puissent être les emprunts faits par De Foe à ses prédécesseurs, *Robinson Crusoe* doit être considéré comme le premier roman digne de ce nom.

(84) Gulliver est en réalité le nom d'un homme avec qui Swift eut un procès. Cf. Westminster Review : *Wilson's Life and Times of Defoe* (1830).

CHAPITRE II

« La seconde partie, si l'on en croit l'éditeur, est (contrairement à l'habitude des secondes parties) à tous points de vue aussi intéressante que la première. »

DE FOE : *Further Adventures*, préf.

La genèse des “Nouvelles Aventures de Robinson Crusoë”

I. Robinson devient un vulgaire *globe-trotter*. — II. Les sources des *Nouvelles Aventures*.

I

Dès que le succès du roman eut été assuré, c'est-à-dire probablement vers le milieu de mai 1719, De Foe se mit à la besogne pour donner au public la suite des aventures de Robinson. Il jugea cette corvée fort pénible, bien qu'il eût déjà élaboré l'épisode principal de son nouvel ouvrage ; le retour du héros dans son île devenue une colonie prospère. Autant le premier volume était une œuvre d'inspiration, ou tout au moins une œuvre conçue spontanément, autant le second n'était qu'une banale entreprise commerciale, un ennuyeux travail de librairie. Il est intéressant de créer de toutes pièces une industrie nouvelle, mais il est fastidieux de fonder des succursales. De Foe eut trop souvent à tirer à la ligne pour qu'il pût aimer sa tâche, dont les difficultés et le caractère pénible ne lui échappaient pas. N'avait-il pas écrit, non sans perspicacité, dans la préface de son second *Instructeur des Familles* : « Je n'ignore point, qu'étant

donné l'époque où nous vivons et la mentalité du public, c'est faire œuvre hardie que d'écrire un deuxième volume de quelque chose. Le succès d'une première partie n'est pas une règle qui permette d'escompter le succès d'une seconde : au contraire, c'est un indice d'échec. Les lecteurs actuels ont tous l'opinion, qu'ils regardent comme le principe fondamental de leur choix, que les seconds volumes n'arrivent jamais au niveau des premiers ». De même, il avait lu *Don Quichotte*, du moins en traduction, et il se rappelait certainement l'aphorisme du bachelier Carrasco (1) : « Les secondes parties ne sont jamais bonnes ». Mais jamais il n'avait reculé devant une tâche rémunératrice : il ne ménagea donc pas sa peine. Toutefois, il se montra vraisemblablement d'autant plus exigeant que l'ouvrage lui avait donné plus de mal ; ce ne fut sans doute qu'après de nombreuses séances de discussion et de marchandage que Taylor se porta définitivement acquéreur du manuscrit.

De Foe n'éprouva aucune difficulté à rédiger le début de son nouveau roman, qui était déjà entièrement construit dans son esprit (2). Robinson, marié, père de famille, confortablement installé dans son pays natal, n'est pas heureux : il a la nostalgie des paysages tropicaux qu'il avait si longtemps contemplés. En plein jour, il a des hallucinations, des visions rétrospectives ; la nuit, des rêves précis et intenses font se dérouler devant lui les principaux événements qui se sont passés dans son île depuis son départ. Pour échapper à cette obsession, il achète une ferme et s'abîme dans les travaux des champs. Mais la Providence avait décrété que sa vie errante recommencerait. Mrs Crusoë meurt, et Robinson se trouve seul au monde ; pour lui en effet, comme pour tous les héros de De Foe, les enfants ne comptent pas. A ce moment, le Tentateur vient le trouver sous les traits de son neveu ; celui-ci, capitaine de vaisseau, allait partir pour une croisière au Brésil et aux Indes Orientales ; pourquoi son oncle ne viendrait-il pas visiter à nouveau son île ? C'en est fait ; comment Robinson pourrait-il repousser une offre qui répond si bien aux plus secrètes aspirations de son âme ? Il accepte donc, fait son testament, met de l'ordre dans ses affaires, puis il fait emplette d'une cargaison

(1) *Don Quichotte*, 2^e partie, ch. IV.

(2) Ce résumé rapide est, comme le précédent, destiné à montrer la genèse de l'œuvre dans l'esprit de De Foe, et à rafraîchir la mémoire du lecteur.

de vêtements, d'outils et d'armes destinés aux colons de son île, embauche des ouvriers spécialistes désireux de vivre à l'embouchure de l'Orénoque, et enfin s'embarque, toujours suivi de son fidèle Vendredi.

Neptune — ou son remplaçant chrétien — n'aime décidément pas Robinson. Il le lui prouve une fois de plus en obligeant son navire à se réfugier, devant la tempête, dans la baie de Galway. Robinson se console de ce contretemps par d'avantageuses transactions commerciales, car les provisions de toutes sortes sont très bon marché sur la côte d'Irlande. Le vent devient favorable; voilà le navire parti pour la traversée de l'Atlantique. Une traversée aussi longue ne peut pas être dépourvue d'incidents sensationnels qui, en reculant l'arrivée dans l'île, aiguïseront l'impatient curiosité du lecteur. De Foe invente deux épisodes sur lesquels il s'étend complaisamment pendant plus de vingt pages. Une nuit, Robinson aperçoit à l'horizon une lueur sinistre : c'est un grand vaisseau en feu au milieu de l'Océan. Robinson ordonne alors de tirer des coups de canon à blanc, et d'allumer des lanternes pour guider les survivants du sinistre qui, sans doute, réfugiés dans des chaloupes, errent désespérément sur la mer. Ces précautions sont bonnes; au petit jour, les malheureuses gens sont recueillies et manifestent leur joie de manière extravagante. Parmi eux est un jeune prêtre catholique, de nationalité française, qui, ô horreur, ô scandale ! plaît aussitôt à Robinson par sa sagesse et sa pondération; ce papiste (*mirabile dictu*) possède au plus haut degré les vertus chrétiennes. En décrivant ce personnage paradoxal, De Foe riait à l'avance de l'ahurissement probable de ses lecteurs ! Le prêtre continue le voyage avec son sauveur, dans le dessein d'évangéliser les Indes, tandis que ses compagnons sont débarqués à Terre-Neuve.

Robinson fait mettre le cap vers le sud; bientôt, il remarque un navire désarmé qui voguait à la dérive; il monte à bord, et s'aperçoit que l'équipage et les passagers sont presque morts de privations. Ici, De Foe qui connaissait le goût du public pour l'horrible, nous décrit longuement les effets physiques de la faim. Avec prudence, Robinson restaure ces malheureux; un des passagers, une femme, a déjà succombé, mais son fils et sa servante peuvent être ramenés à la vie; ils décident de suivre Robinson dans son île et de devenir ses sujets; quant aux

marins, Robinson les met en état de continuer leur voyage, et ainsi finit cette nouvelle aventure.

Enfin, le navire, laissant La Trinité au nord (3), arrive à l'embouchure de l'Orénoque. Robinson a beaucoup de mal à distinguer son domaine au milieu de l'archipel qui barre l'estuaire du grand fleuve. Il retrouve son île, sans grande émotion d'ailleurs, car il n'est guère expansif, tandis que Vendredi manifeste sa joie par des cris et des cabrioles.

La première personne que Robinson aperçoit en débarquant, c'est l'Espagnol qu'il avait autrefois sauvé et qui était parti ensuite sur le continent américain pour chercher ses compatriotes naufragés. Reconnaissance, effusions tempérées de respect et présentation à Robinson de ses sujets. Naturellement, Robinson n'a rien de plus pressé que de s'enquérir des événements qui se sont déroulés sur l'île depuis son départ, et l'Espagnol se met aussitôt en devoir de satisfaire sa curiosité. Mais De Foe, se rendant compte que sa forme préférée, le dialogue, amènerait de nombreuses répétitions, transforme le récit de l'Espagnol en exposé historique, rompant ainsi momentanément, pour la commodité de ses lecteurs, le cadre de l'autobiographie. Le récit est d'ailleurs long, fastidieux, et souvent en contradiction avec les faits exposés dans le premier volume. De Foe remplit plus de dix pages à nous raconter les querelles qui opposent les deux groupes de colons, et — ô paradoxe — ce sont les matelots anglais (l'un surtout, Will Atkins) qui se conduisent comme des brutes, tandis que les Espagnols se montrent à la fois bons chrétiens et parfaits gentlemen. Les Anglais turbulents proposent enfin de partir pour chercher fortune dans d'autres contrées; trop heureux d'être débarrassés d'eux, les Espagnols leur fournissent un canot et des armes. Au bout de quelque temps, les aventuriers reviennent avec trois esclaves mâles et cinq femmes pour leur usage personnel. Ils s'installent à nouveau sur l'île, mais la vie de ménage les calme, et fait d'eux des hommes rangés et de bons voisins.

Ces événements sont coupés de batailles continuelles contre les cannibales, personnages que De Foe, un peu à court de copie,

(3) Ce qui prouve bien, une fois de plus, que l'île de Robinson ne peut être Tobago, qui est au nord de La Trinité. (Cf. notre article du *Mercure de France*, *op. cit.*, et plus haut, chap. I, 1.)

fait apparaître et disparaître selon ses besoins (4). Evidemment, les colons remportent toujours la victoire, non sans peine du reste. Le dernier assaut que livrent les sauvages est particulièrement violent; il a toutefois le bon résultat d'amener tous les habitants de l'île à s'unir devant le danger commun. De Foe dresse la liste des forces en présence et décrit minutieusement la tactique employée par l'armée des blancs. Les barques des sauvages sont en partie détruites par une tempête et les colons achèvent de briser celles qui restent. Le triomphe est absolu : les cannibales survivants sont traqués dans les bois comme des bêtes fauves et finissent par se soumettre. On les parque dans la partie occidentale de l'île, où ils formeront désormais un troisième groupe d'habitants.

A la fin de ce long récit, Robinson rentre en scène pour nous décrire dans le plus menu détail les améliorations que ses sujets ont apportées à son domaine. Puis, comme il aime bien jouer à la Providence et faire remarquer sa générosité, il remet un à un aux colons les instruments qu'il avait apportés à leur intention. L'âge l'avait rendu prêcheur, et la présence à ses côtés d'un jeune prêtre papiste ne sera point pour modifier ces tendances. Le lecteur va être abondamment édifié, et cela sans tarder. Le prêtre découvre tout à coup que les femmes caraïbes, qui vivaient maritalement avec les marins anglais, ne sont pas légitimement unies devant Dieu. Nous assistons alors à de touchants épisodes : Atkins, le rude et brutal forban, se convertit et convertit sa femme, à qui il fait un cours de théologie élémentaire ; scène qui dut faire verser des larmes d'attendrissement à plus d'une vieille dévote de Londres. Nous sommes présents aux mariages des Anglais avec leurs concubines, et aussi de la jeune servante sauvée de la faim avec un des ouvriers amenés par Robinson. Dans toutes ces cérémonies, le jeune prêtre, qui dans de longues conversations avec Robinson a montré, ô miracle, une étonnante largeur d'esprit, agit avec tact et prudence pour ne pas laisser voir qu'il est un papiste abhorré. Lorsqu'il s'agit de faire étalage de piété chrétienne, De Foe est intarissable et il écrit sur ce sujet plus de quatorze

(4) « They are your savages, and you may make them go where and when you please, and for what you please. » (GILSON, p. 39.)

pages, alors qu'un autre écrivain aurait à peine réussi à en remplir deux.

Il n'y a plus rien d'intéressant à raconter sur les colons. De Foe vient de s'apercevoir qu'il n'a pas assez insisté sur une description de nature à plaire à ses lecteurs : celle des effets physiques de la faim. Aussi, avant de quitter la jeune servante, Robinson exige-t-il qu'elle lui fasse un compte rendu détaillé de ses impressions et de ses sensations jusqu'au moment où on vint la délivrer : singulière énumération de voinissements et de crises nerveuses ; mais, prétend De Foe, ce tableau est très instructif.

Cette fois, c'est bien fini. Robinson quitte enfin son île qui, maintenant peuplée, n'a plus pour nous grand charme. Il fait voile vers le Brésil ; bientôt, des canots remplis de sauvages entourent le navire. Vendredi, qui a reçu l'ordre de les haranguer, est tué à coups de flèches. Robinson le venge en exterminant ses meurtriers ; il se désole à la pensée qu'il n'aura jamais un serviteur aussi parfait. Mais il ne s'attendrit pas longtemps, car à quoi bon s'attendrir lorsque cela ne sert à rien ? Il arrive à la Baie de Tous-les-Saints (*Bahia*) où il retrouve de vieilles connaissances parmi les planteurs de l'endroit. Il règle les affaires de ses sujets de l'île en leur envoyant une cargaison de choses utiles, telles que des outils, du bétail et des femmes. Et ainsi Robinson bannit ce sujet de ses pensées ; il nous donne pourtant un bref aperçu de la destinée de la colonie, où tout va de mal en pis par suite de l'hostilité des cannibales. Peut-être De Foe songeait-il à raconter un jour cette lamentable histoire. Il ne l'a point fait, et il a eu raison, car il n'aurait pu que se répéter.

Le vieux Robinson, maintenant libéré de tout souci relativement à son île, se laisse aller au penchant qui le pousse à voyager sans cesse. Bien qu'il n'ait rien à y faire, il décide d'accompagner son neveu dans les Indes Orientales. Après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, le navire s'arrête à Madagascar pour faire des provisions. Le lecteur sent bien que cette escale à la grande île mystérieuse donnera lieu à de passionnantes aventures : et en effet, au cours des échanges commerciaux entre l'équipage et les Malgaches, un marin se montre trop galant envers une jeune indigène. Entre les nègres et les matelots commence un violent pugilat qui dégénère vite en

bataille rangée. Le marin trop entreprenant ayant été fait prisonnier, ses compatriotes partent à sa recherche, mais ne trouvent que son corps pendu par un bras, la gorge ouverte. Brûlant du désir de venger leur infortuné camarade, ils se mettent à dévaster le pays tout autour d'eux, dans un rayon de plusieurs milles, brûlant les villages et massacrant les habitants.

Robinson était resté à bord ; voulant savoir ce qui se passait, il débarque bientôt sur le rivage et exprime en termes très durs sa désapprobation des cruautés inutiles de l'équipage. Et, comme il est très têtue, il continue à censurer la conduite des marins pendant des semaines et des semaines, bien longtemps après le départ de Madagascar ; dès qu'il arrive un accident, il annonce que c'est le début du châtement envoyé par Dieu. Les marins, agacés d'être sans cesse commandés et morigénés par un vieillard qui n'était, après tout, qu'un simple passager, décident de se débarrasser le plus tôt possible de cet oiseau de mauvais augure. Profitant de ce qu'il a, un jour, débarqué seul sur la côte du Bengale, ils menacent de se mutiner si on le laisse revenir à bord. Ils obtiennent gain de cause, et ainsi Robinson est laissé seul dans un comptoir de la Compagnie des Indes, avec tous ses effets et toute sa fortune ; à lui de se tirer d'affaire comme il le pourra !

Véritable Protée, Robinson changera encore une fois d'aspect (5). En lui, nous connaissons déjà le marin, le planteur et le travailleur manuel ; nous venons de le voir en missionnaire ; il va maintenant se révéler à nous en marchand audacieux. Il songe d'abord à traverser l'empire du Grand Mogol pour rejoindre les caravanes qui, de Surat, se dirigent vers l'Europe, mais un négociant anglais lui fait une proposition avantageuse qu'il accepte sans barguigner. Tous deux s'associent, achètent un navire, recrutent un équipage et font une série de voyages très productifs sur les côtes siamoises, à Malacca et dans les îles de la Sonde, achetant des épices qu'ils revendent ensuite aux marchands de Perse avec un bénéfice de cinq cents pour cent. A ce moment, le récit languit et devient monotone ; De Foe s'en rend compte et trouve une idée qui ramènera l'intérêt. Robinson apprend tout à coup que son navire lui

(5) « The fabulous Proteus of the Ancient Mythologist was but a very faint type of our hero » avait dit GILDON (*préf.*).

a été vendu par des pirates qui avaient écumé l'océan Indien. S'il est arrêté par une frégate hollandaise, son compte est bon : on ne discutera pas et le navire sera immédiatement coulé avec son équipage innocent. Voilà Robinson traqué sur les mers; les vieux récits de la cruauté des Hollandais, démontrée par l'affaire d'Amboyna (6), le remplissent d'une terreur panique. Enfin, après plusieurs aventures, les unes tragiques (7), les autres burlesques (8), il arrive sain et sauf en Chine où il s'empresse de se débarrasser du navire compromettant.

A cette époque, les affaires de Chine passionnaient la foule. De Foe était donc certain de plaire à ses lecteurs en menant son héros dans ce grand pays peu connu. Mais, avec son tour d'esprit paradoxal, il prit le contre-pied des opinions généralement admises : il abaissa tant qu'il put la grandeur chinoise en la comparant à la puissance des nations européennes, surtout de la nation britannique. D'ailleurs, il se documenta soigneusement, à l'aide de livres et de cartes ; la fin de son roman lui coûta certainement beaucoup de peine. Robinson, qui parcourt le pays en compagnie d'un vieux pilote portugais et de quelques missionnaires catholiques bons vivants mais peu zélés, ne cache pas le mépris qu'il éprouve pour tout ce qui l'entoure, hommes et choses. Les Chinois ? des mendiants insolents et orgueilleux. Leurs mandarins ? de gros poussaïs crasseux grimpés sur de grotesques rosses qui rappellent celle de Don Quichotte (9). Pékin la merveilleuse cité ? une grande bourgade peuplée de valets sordides, sans monuments ni curiosités artistiques. La grande muraille ? un « rien puissant » elle serait rasée en moins de dix jours par l'artillerie d'une armée européenne ! Dans tout son voyage, Robinson ne rencontre qu'une chose qui l'étonne : c'est une maison entièrement construite en porcelaine. Mais quand on lui raconte qu'un autre artiste avait fait un navire de porcelaine assez grand pour contenir cinquante hommes, il hausse les épaules ; on ne peut ainsi en faire accroire à un vieux loup de mer de son espèce.

La carte sous les yeux, De Foe décrit les itinéraires suivis

(6) Ile des Moluques où un comptoir anglais fut envahi, en 1623, par les Hollandais qui firent périr les habitants dans les tortures (titre d'une tragédie de DRYDEN, 1673).

(7) Par exemple l'attaque des chaloupes hollandaises (p. 68).

(8) Par exemple, la déroute des Tonkinois, échaudés par de la poix bouillante (p. 71).

(9) D'où l'expression *Don Quixotism*, relevée par Cox. (Cf. *infra*, ch. III, 4).

par son héros et nous donne des noms de fleuves et de villes. Mais sa carte était sans doute à une petite échelle, car, comme pour s'excuser de ne pas donner davantage de précisions géographiques, il nous raconte que Robinson avait laissé tomber à l'eau le carnet où il inscrivait ses impressions de route. Après avoir parcouru la Chine en tous sens, notre *globe-trotter* se joint à une caravane de marchands qui se prépare à aller en Europe par voie de terre. La traversée de l'immense continent asiatique par Robinson et ses compagnons est avant tout une énumération de villes et de déserts horribles, baptisés du nom de *no man's land*, avec, çà et là, quelques récits d'escarmouches et de batailles contre les Tartares, ou de transactions commerciales très mouvementées. Voici la caravane déjà parvenue aux confins de la Moscovie et De Foe est à bout de souffle ; il reste pourtant une trentaine de pages à écrire. Comme ce fut le cas pour le premier volume du roman, De Foe ajoute tant bien que mal un épisode invraisemblable qui permettra à l'histoire de repartir quelque temps avec des forces nouvelles. Près de Nertginskay, Robinson s'indigne à la vue d'une monstrueuse idole, « plus effrayante que le diable », parce qu'il juge que le culte voué à cette figure grimaçante est une offense au Dieu des Chrétiens. Il décide de détruire cette idole et, avec l'aide d'un marchand écossais, met son projet à exécution. Naturellement, les Tartares n'éprouvent pas la moindre gratitude envers ceux qui ont supprimé l'objet de leur idolâtrie, et ils se lancent à la poursuite de la caravane. Nous avons alors le dramatique récit de cette poursuite, à laquelle les Européens ne parviendraient pas à se soustraire, n'était le stratagème employé par un de leurs guides.

Robinson arrive à Tobolsk, où il hiverne, et fait la connaissance de nobles Russes bannis par le czar. Au printemps, il se met en route pour Arkhangel, emmenant avec lui le fils d'un prince qui ne veut plus vivre en exil. Dans le grand port russe. Robinson s'embarque pour Hambourg d'où il gagne La Haye par voie de terre. Il rentre à Londres, le 10 janvier 1705, après plus de dix ans d'absence. Il a soixante-douze ans et songe surtout à mourir dans la paix du Seigneur. Quel dommage pour De Foe que son héros soit arrivé à un âge qui lui défendra toute nouvelle expédition à travers le monde ! Mais le second volume est terminé. *Exit Robinson.*

Il reste à écrire une préface. De Foe la fait très courte; il se vante du succès de son ouvrage et se rit des efforts de ses adversaires pour discréditer son œuvre. Quant à l'authenticité de *Robinson Crusoë*, il se montre prudent; mais, pour amener progressivement ses lecteurs à accepter le caractère fictif du livre, il fait un pas de plus dans la voie des aveux : « Les leçons morales, nous dit-il, doivent légitimer la partie que l'on peut appeler invention ou parabole dans l'histoire ». Ingénieuse restriction qui, au besoin, lui permettrait d'affirmer qu'il n'a brodé sur un récit authentique que pour l'édification de ses lecteurs !

Le manuscrit, enfin prêt, fut aussitôt porté à Taylor; il fut imprimé et relu avec plus de soin que le premier volume. Pourtant, les choses allèrent vite, car il fallait profiter de la vogue actuelle de l'ouvrage et de l'engouement du public pour Robinson. Le 17 août 1719, les *Nouvelles Aventures de Robinson Crusoë* furent inscrites sur le registre de la Compagnie des libraires : elles parurent trois jours après. En guise de frontispice, Taylor avait fait graver une carte du globe sur laquelle étaient tracés les itinéraires suivis par Robinson (10). Les principaux journaux quotidiens et hebdomadaires (11) insérèrent les communiqués de Taylor (12), annonçant la mise en vente du nouveau volume en même temps que de la quatrième édition de la première partie.

Le succès des *Nouvelles Aventures* fut considérable. Tous ceux qui avaient lu le début du roman ne voulurent pas en manquer la suite. Bien que le chiffre du tirage eût été très élevé, Taylor lançait déjà la troisième édition avant la fin de l'année. Heathcote, le gazetier « pirate » qui avait entrepris, sans permission, de donner *Robinson Crusoë* en feuilletons, mit le comble à sa malhonnêteté en publiant le nouveau volume dans les mêmes conditions. Mais De Foe n'en avait cure, et le journal de Heathcote était trop peu répandu pour que Taylor songeât à lui intenter d'interminables procès.

(10) L'île de Robinson est bien placée à l'embouchure de l'Orénoque.

(11) *Daily Courant* (20, 21 et 25 août). *Applebee's Journal*, *Mist's Journal*, et *Read's Journal* (22 et 29 août).

(12) « The further adventures of Robinson Crusoe, being the second and last part of his life, and of his strange surprizing accounts of his travels round three parts of the globe. »

II

Nous avons vu que l'élément personnel domine presque exclusivement dans la première partie de *Robinson Crusoë* ; le sujet plaisait à De Foe qui composa son livre sans fatigue, lâchant la bride à son imagination et utilisant çà et là quelques vagues réminiscences de lectures passées (13). Au contraire, les *Nouvelles Aventures* ayant été écrites comme un pensum, De Foe, à court d'inspiration, fit appel à sa mémoire et eut recours à l'érudition pour décrire les régions que parcourut Robinson. Jusqu'au moment où celui-ci se transforme en *globe-trotter*, nous avons affaire à un roman moral et moralisateur dans le genre de *Mariage Religieux* ou de l'*Instructeur des Familles* (14). Or De Foe est toujours à son aise quand il s'agit d'édifier le lecteur par des scènes pieuses et attendrissantes ; aussi se complut-il à prolonger outre mesure le séjour de Robinson-le-pasteur dans son île ; il n'éprouva certainement aucune difficulté à rédiger au courant de la plume toute cette partie de l'ouvrage (15). Il n'en fut pas de même pour la suite ; des connaissances géographiques, aussi précises que possible, étaient requises pour donner à ces mémoires autobiographiques un peu de couleur locale. De Foe fit de gros efforts pour rassembler ses souvenirs d'Hakluyt et de Purchas. La plupart du temps, il se fiait à sa mémoire et ne se préoccupait pas de contrôler ses réminiscences. Son attention avait été attirée sur Madagascar et sur l'empire du Grand Mogol par les exploits du célèbre pirate Avery, sur lequel il préparait une brochure (16). Son travail de journaliste spécialisé dans les questions de politique extérieure, et, plus tard, sa collaboration à une biographie de Pierre le Grand (17), laissent à croire qu'il s'était documenté sur la Russie et la Sibérie. Mais il ne nous apprend sur ces pays lointains que des banalités. Que retirons-nous en

(13) Cf. *Plan of the English Commerce*, Part III, 3-4.

(14) Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. XII, 3.

(15) A l'extrême rigueur, il peut avoir trouvé l'idée d'Atkins et de sa conversion dans le livre de John WHICKER : *Relation of the great Sufferings and strange Adventures of Henry Pitman* (1689).

(16) Cf. 1^{re} partie, ch. XIII, 1, et notre chapitre sur le *Capitaine Singleton*.

(17) En 1723. Cf. notre *Liste des œuvres de De Foe*.

effet, pour notre instruction personnelle, de notre lecture, en ce qui concerne les us et coutumes des contrées que Robinson visite ? Pas grand'chose ; nous retiendrons que les Malgaches, pour témoigner d'intentions pacifiques, dressent devant eux un poteau, et que les conspirateurs russes sont exilés en Sibérie. De même, la grande idole Cham-Chi-Thaungu pourrait aussi bien être adorée par les Canaques ou les Zoulous que par les Tartares ; le désert immense de Tartarie ressemble singulièrement à n'importe quel désert d'Afrique ou d'Amérique. La couleur locale tartare fait défaut ; De Foe ne se souciait pas de caractériser des pays qu'il avait du mal à se représenter en imagination, et il n'avait pas le temps de relire d'anciens récits de voyages.

La contrée sur laquelle Robinson nous donne le plus de détails, c'est la Chine. Cela tient peut-être à ce que De Foe venait de se documenter spécialement sur le mystérieux Empire du Milieu, objet des curiosités sans cesse renouvelées de la foule londonienne. La seule partie du roman qu'il ait véritablement préparée, c'est le voyage, à la manière de Marco Polo, accompli par Robinson pour retourner en Europe. Ses sources sont faciles à retrouver. Les quatre premiers volumes de la *Collection de Voyages sur Terre et sur Mer*, publiés en 1704 par le libraire Churchill, contenaient une dizaine de relations d'ambassadeurs russes, hollandais ou italiens envoyés à la Cour de Pékin (18). De Foe y puisa ses « chinoiseries ». Ce sont principalement les récits de Nieuhoff (dont l'*Ambassade de la Compagnie hollandaise des Indes orientales au grand Khan de Tartarie, empereur de la Chine, avec la description de ce pays*, avait été traduite dès 1671 avec un succès considérable) qui fournirent à De Foe les principaux éléments de sa description ; le grand canal de Pékin, la splendeur des mandarins, le christianisme éclectique des Jésuites, la peur des éclipses (c'est-à-dire du grand dragon qui mange le soleil), la politesse et l'orgueil du peuple chinois, la maison de porcelaine, etc. Certaines phrases de Robinson sont du Nieuhoff à peine démarqué (19). En outre, De Foe avait lu, comme tous les lettrés de son époque, les trois volumes du Père Lecomte intitulés *Nouveaux Mémoires*

(18) Signalons aussi le *Voyage à la Chine de M. le Duc*, qu'il possédait dans sa bibliothèque.

(19) Cf. p. 72 du roman.

sur l'état présent de la Chine (1696-1701) (20), mais le panégyrique excessif du grand empire par Lecomte déplut à De Foe qui avait un patriotisme très ombrageux. Les merveilles décrites par le révérend père le laissèrent sceptique et, comme la majorité du peuple anglais les admirait bouche bée, il résolut, pour rendre son livre original, de laisser libre cours à son penchant pour le paradoxe (21). Il prit le contre-pied des opinions de Lecomte, décria la grandeur chinoise, et conclut qu'il ne s'étonnait pas que cet empire immense eût été facilement conquis par une peuplade aussi barbare et aussi dénuée de vertus militaires que les Tartares. De Foe ne se rappelait pas, dans son zèle paradoxal, qu'il se contredisait lui-même, car il avait autrefois, dans le *Consolidateur*, représenté la Chine comme un pays de savants, de lettrés, d'artistes et de magiciens (22). D'ailleurs, sa théorie de la faiblesse chinoise n'était pas nouvelle; des voyageurs s'étaient déjà insurgés contre les admirations partiales du Père Lecomte, reprises et magnifiées par les Tartarins de l'époque et répétées par des écrivains de grand talent comme Sir William Temple (23). Cette défiance de De Foe à l'égard des « sinolâtres », d'abord instinctive, dut être ensuite confirmée par la lecture de relations authentiques. Il la trouva dans le livre d'Isbrants Ides, traduit en anglais en 1706 sous le titre : *Voyage de trois ans de Moscou en Chine par voie de terre*. Ides montrait, par de nombreux exemples, à quel point la Chine était inférieure aux nations européennes; tout ce qu'elle avait de bien, elle le devait aux missionnaires. Il décrivait avec un soin particulier la Grande Muraille, cette soi-disant merveille, et donnait des chiffres que De Foe reproduisit dans son roman. C'est encore Ides qui donna probablement à De Foe l'idée de faire traverser tout le continent asiatique par Robinson. Celui-ci parcourt exactement, mais en sens inverse, l'itinéraire indiqué par Ides. Comme cet itinéraire manquait parfois de précision, De Foe suivait des yeux une carte française (24) de l'Asie centrale et promenait son

(20) Ces dates sont celles de la traduction anglaise.

(21) Cf. plus haut ch. II, et *Serious Reflections*, p. 40-42 où Lecomte est pris à partie.

(22) Cf. 1^{re} partie, ch. IX, 1. C'est en effet en Chine qu'on lui montre la plupart des merveilles qu'il décrit dans ce livre.

(23) Cf. GILDON, p. 46.

(24) Comme le prouve la forme francisée des noms propres. (Cf. *Further Adventures*, p. 58.)

héros de ville en village et de fleuve en rivière. Ses erreurs géographiques sont excusables : elles proviennent des cartographes. Là où ceux-ci, par ignorance, plaçaient de vastes espaces blancs, De Foe imaginait aussitôt des déserts horribles (25). Lorsqu'il arrive à Robinson de marquer quelque hésitation à un croisement de routes (26), nous sentons que c'est De Foe lui-même qui, penché sur sa carte, étudie, avec l'aide du livre de Ides, les itinéraires possibles pour se rendre d'un point à un autre. Il se substitue par la pensée à Robinson et s'intéresse à son voyage : ne s'agissait-il pas de reconnaître une route commerciale suivie par les caravanes ? Or, tout ce qui concernait le commerce le passionnait.

On voit que, dans l'ensemble, les *Nouvelles Aventures* sont une œuvre de compilation peu originale, mais honnêtement travaillée par un explorateur en chambre. Nous ne pouvons guère blâmer De Foe d'avoir décrit des contrées qu'il n'avait jamais vues ; il nous faudrait alors jeter la pierre aux auteurs des romans d'aventures de tous les temps et de tous les pays, ou du moins à la plupart d'entre eux. Au contraire, quelle que soit notre opinion sur la valeur de l'ouvrage, nous devons savoir gré à De Foe d'avoir fait un effort pour se documenter : un pareil effort est assez rare chez lui pour que nous en exprimions notre satisfaction. Il n'en reste pas moins que nous regrettons le manque d'inspiration et le décousu de la composition, qui empêchent les *Nouvelles Aventures* de prendre place parmi le petit nombre de romans que la postérité a retenus.

(25) Cf. notre chapitre sur le *Capitaine Singleton*.

(26) Par exemple, p. 90.

CHAPITRE III

« Je vous présente, aimable lecteur, le récit d'une remarquable période de ma vie. Etant donné les conclusions que j'en tire, j'espère qu'il sera non seulement intéressant, mais aussi très utile et instructif. »

DE QUINCEY : *The Opium-eater*, préf.

La rançon du succès

I. Les libraires "pirates" contre *Robinson Crusoë*. — II. L'attaque de Gildon. — III. Robinson, apôtre de la morale utilitaire dans les *Réflexions sérieuses*.

I

Le premier volume du roman s'enleva avec une rapidité qui dépassait les prévisions les plus optimistes de l'auteur et de l'éditeur. L'argent afflua dans leurs poches. De Foe rêva à de nouvelles spéculations ; Taylor projeta d'acheter une autre boutique et prit la tête du commerce de la librairie à Londres (1). Au bout de quelques jours, il ne restait plus un seul exemplaire de l'édition originale : « Point de vieille grand'mère qui ne dépensât ses économies à acheter *Robinson Crusoë* pour le laisser plus tard comme héritage à ses enfants, avec le *Progrès du Pèlerin* (2), la *Pratique de la Piété* et la *Vengeance divine contre les meurtriers* » (3). De Lime-house Hole dans le Far East-End, à Tothill-Street (rue populeuse de Westmins-

(1) Il mourut en 1724, laissant à sa veuve une fortune de 30.000 £ selon le *London Journal*, ou de 40 à 50.000 £ selon *Read's Journal*.

(2) *The Pilgrim's Progress* (1678), l'immortel chef-d'œuvre de Bunyan.

(3) GILDON, p. 10 (voir notre thèse *Robinson Crusoe examin'd and criticis'd*).

ter) on ne parlait guère que de Robinson. Les beaux esprits (*wits*), surpris et jaloux d'un triomphe pareil, jetèrent sur le livre un coup d'œil méprisant. Ils ne tardèrent pas à y découvrir quelques « perles » que De Foe, dans sa hâte fébrile, n'avait pas enlevées ; ils s'en gaussèrent bruyamment dans les cafés et dans les clubs et firent un sort à la plus belle : comment Robinson, après s'être complètement déshabillé pour nager jusqu'à l'épave, peut-il ensuite remplir ses poches de biscuits (4) ? Sans aller plus loin dans leur lecture, ils décrétèrent que l'ouvrage était un conte de fées analogue à *Guy de Warwick* ou *Bevis de Southampton* (5), bon tout au plus à amuser la « canaille ». Quant aux libraires de la Cité, envieux de la chance de Taylor, ils firent chorus et affectèrent, auprès de leur clientèle, de dédaigner un pareil « roman ».

Ces critiques intéressées laissaient De Foe et Taylor tout à fait indifférents. La vente de *Robinson Crusoe* était si rapide que Taylor dut immédiatement passer commande à plusieurs imprimeurs, pour contenter la foule de ceux qui n'avaient pas encore pu se procurer un exemplaire de l'ouvrage (6). Dès le 12 mai, le *Postillon* (*Postboy*) annonçait l'apparition de la seconde édition. Le 6 juin, c'était la troisième édition, et, le 8 août, la quatrième ; celle-ci contenait la carte du monde sur laquelle était tracé l'itinéraire des voyages de Robinson. Dans ces éditions nouvelles, les modifications indiquées par l'*erratum* de l'édition originale avaient été introduites dans le texte. Et la vente continuait toujours. Les libraires de Paternoster-Row regardaient avec ennui les acheteurs se presser chez leur confrère, à l'enseigne du Navire. Les plumitifs de Grub-Street, ces malheureux esclaves d'éditeurs sans scrupules, écumaient de rage ; ils avaient vite découvert le nom de l'auteur de *Robinson Crusoe* ; or ils considéraient De Foe comme un des leurs parce qu'il vivait, croyaient-ils, uniquement de sa plume ; ils ne pouvaient pas lui pardonner un si grand succès.

Bien que la loi du 10 avril 1710 eût fixé à quatorze ans la propriété d'un livre par son auteur (7), de nombreuses contre-

(4) De Foe essaya de se rattraper en faisant dire, après coup, à Robinson qu'il avait gardé sa culotte, ce qui ne fait qu'augmenter la confusion du passage (cf. GILDON, p. 16).

(5) Cf. GILDON, p. 10, note.

(6) Cf. NICHOLS : *Literary anecdotes of the 18 th century*, I, 180.

(7) Cf. STEVENS : *Party Politics and English Journalism*.

façons de *Robinson Crusoë* furent lancées sur le marché. Les libraires « pirates » craignaient peu cette loi, fort mal appliquée ; et puis, la certitude d'écouler toute leur marchandise leur paraissait compenser amplement quelques ennuis hypothétiques. Très peu de temps après la publication du roman, un petit imprimeur de Londres mit en vente une édition apocryphe qui porte sur la couverture la mention habituelle : « Imprimé pour les libraires de Londres et de Westminster », et dont le titre contient cette indication nouvelle : « Ecrit par lui-même (Robinson) et donné à un ami ». Cette addition était fort habile ; en effet, si Robinson avait été un personnage réel, il aurait pu donner le récit de ses aventures à plusieurs écrivains, et De Foe n'aurait pu réclamer contre une contrefaçon qu'en avouant que son héros était fictif.

Cette édition, devenue très rare, est désignée par les bibliophiles sous le nom d'*édition O* (8). Elle a donné naissance à des suppositions extravagantes ; on a imaginé que De Foe avait reçu le manuscrit de *Robinson Crusoë* des mains de Harley et qu'il avait essayé de l'imprimer subrepticement, soit sur une presse particulière, soit à l'imprimerie de Mist, mal outillée (9) pour ce genre de travaux. Honteux du piètre résultat obtenu, il aurait détruit tous les exemplaires déjà tirés (10), sauf un qu'il gardait comme souvenir (11), et il se serait décidé à confier le manuscrit à Taylor.

Le point de départ de cette thèse est faux ; les différences de texte qui existent entre l'*édition O* et l'édition officielle prouveraient, à ce qu'on prétend, que nous avons affaire à une version primitive du roman. On oublie tout simplement qu'à cette époque les typographes n'avaient aucun respect pour les textes ; Swift s'en plaint pourtant assez haut dans ses lettres (12) ! Il est presque certain qu'il n'existe aucune édition exactement conforme au texte de De Foe, parce que les manuscrits de De

(8) Ainsi nommée par ce que le nom du héros est orthographié *Cruso*. Cf. *The Athenaeum*, 1903, vol. I, p. 465, 498 (*The O edition of Robeson Cruso*), la brochure de Laidlaw Purves : *Robeson Cruso*, et l'article de Mrs POLLARD (*The Library*, mai 1913).

(9) Ce qui est invraisemblable, MIST ayant publié, outre son journal, divers livres importants (cf. *Liste des œuvres de De Foe*).

(10) Bien peu probable de la part d'un homme aussi peu artiste que De Foe !

(11) Mais un second exemplaire a été acquis par le British Museum (cf. *Times*, 15 avril 1913).

(12) Cf. lettre 46 et lettre à Pope du 17 nov. 1726 (LANNERT : *An Investigation into the language of Robinson Crusoë*).

Foe sont de véritables grimoires, remplis d'abréviations et de contractions sténographiques (13), et les typographes devaient souvent suppléer d'eux-mêmes à ce qu'ils ne pouvaient pas déchiffrer. Il y a mieux : ils changeaient les mots dont le sens leur paraissait obscur, remplaçaient les expressions de l'auteur par des tournures qui leur paraissaient plus artistiques, estropiaient les noms propres et rectifiaient, selon leurs idées particulières, l'orthographe de certains mots. Ceci nous explique pourquoi il y a de sensibles différences entre les quatre premières éditions du livre, toutes éditées par Taylor mais imprimées chez des imprimeurs différents ; cela était indifférent à De Foe, qui n'éprouvait pas le moindre respect pour son style et se désintéressait d'un ouvrage lorsqu'il en avait vendu le manuscrit. Un journal de Londres, la *Poste Originale de Heathcote* qui, sans autorisation, publia *Robinson Crusoe* en feuilletons, du 7 octobre 1719 au 19 octobre 1720, donne également un texte qui diffère de tous les autres textes que nous possédons. Les particularités de l'édition *O* tiennent, elles aussi, à l'imprimeur ; il écrit indifféremment Roben Cruso et Robeson Crusoe (14) ; il a remplacé les expressions *rheumatism*, *play the young man*, *bitterness of Death*, *Heaven, with the man and boy*, par les expressions *gout*, *act foolishly*, *pangs of Death*, *God, with the Moor and Maresco*, qui lui paraissaient, soit plus claires, soit plus artistiques ; il a estropié beaucoup de noms propres, tels que *Guinea* qu'il écrit *Guiney* ; il a systématiquement mis le mot *shore* à la place du mot *strand* ; il a embrouillé tous les chiffres et presque toutes les dates, etc. C'était certainement un très petit imprimeur : ses caractères sont usés, et il en avait si peu que pour terminer une feuille il était obligé d'employer tous ses italiques. Il était en outre très pressé d'aboutir, car, s'il respecta à peu près le texte de De Foe dans les premières pages, il fit dans la suite de fréquentes coupures et même, de sa propre autorité, résuma quelques passages à sa façon. Il voulait très probablement envoyer son édition, imprimée sur du papier à chandelles et par suite peu coûteuse, dans les villes de province avant que celle de Taylor n'y fût

(13) Voir au British Museum le manuscrit du *Compleat English Gentleman* (cf. BÜLBRING, *Int.*)

(14) Le « sabotage » des noms propres par les typographes nous est attesté par un *chapbook* de 1790 où notre héros est appelé *Robison*

parvenue. Il ne dut d'ailleurs pas tirer à grand nombre, si l'on en juge par la rareté des exemplaires qui ont subsisté (15). En tout cas, ni De Foe ni Taylor ne protestèrent contre cette contrefaçon, qui leur causait vraisemblablement peu de tort. Ils ne protestèrent pas non plus contre les éditions apocryphes lancées par les libraires « pirates » de Dublin : ils savaient que toute récrimination aurait été vaine.

Il est, par contre, une contrefaçon de *Robinson Crusô* qui, très bien lancée à Londres, fit une redoutable concurrence à l'édition officielle, au point de pousser Taylor à intervenir avec violence. En juillet 1719, la librairie T. Cox publia en effet une version abrégée des aventures de Robinson qui, imprimée sur 255 pages de petit format, ne coûtait que deux shillings (16). Cet abrégé a pour nous un intérêt : il nous montre quels épisodes du roman étaient les favoris du public. Hâtons-nous de dire que le goût populaire n'a point changé. Le compilateur employé par Cox a élagué presque toutes les ennuyeuses réflexions morales et les longs commentaires théologiques qui entravent la marche de l'action. Il résume en quelques pages les événements qui précèdent le séjour de Robinson sur son île et ceux qui le suivent. Dans cette version, Robinson est jeté sur le rivage à la page 33 ; il ne quitte ces bords hospitaliers qu'à la page 237. C'était donc surtout l'épisode central du roman, la vie de Robinson sur l'île déserte, qui passionnait le peuple anglais en 1719 ; il n'est pas, de notre temps, un lecteur qui ne soit du même avis.

Bien adapté au goût populaire, l'abrégé de Cox se vendit par centaines d'exemplaires. Taylor, lésé dans ses droits et dans sa bourse, fit insérer par les journaux de Londres (17), en même temps que l'annonce de la quatrième édition du livre (8 août), une note ainsi conçue : « Le prétendu abrégé, imprimé clandestinement pour T. Cox au café d'Amsterdam, ne contient pas le tiers de l'ouvrage, mais est composé seulement de quelques passages épars, reliés de façon incohérente, dans lesquels les idées de l'auteur sont reproduites à contresens, les événements mal racontés et les réflexions morales appliquées à faux. On

(15) Deux à l'heure actuelle, mais combien dans des bibliothèques particulières ?

(16) Au lieu de 5, prix de l'édition originale.

(17) Cf. NICHOLS, *op. cit.*, et *Daily Courant* (8 et 11 août) ; *Read's Journal* et *Mist's Journal* (8 août).

espère que le public n'encouragera pas une aussi vile pratique, le propriétaire de l'œuvre ayant l'intention de poursuivre les vendeurs conformément à la loi ». Il y avait beaucoup de vrai dans cette virulente attaque. L'abrégé de Cox est très mauvais ; le compilateur a surtout fait des coupures malheureuses dans le texte original : par exemple, il a supprimé le passage où Robinson nous raconte comment il vit l'empreinte sur le sable, de telle sorte que tout ce qui suit devient incompréhensible.

Taylor mit sa menace à exécution. Un procès fut entamé et suivit son cours avec la sage lenteur de la Justice. Dans la préface du second volume de *Robinson Crusoë* (20 août), De Foe, à la demande de Taylor, plaça une tirade vengeresse contre l'imprudent contrefacteur : « L'abrégé de cet ouvrage est aussi scandaleux que fourbe et ridicule, étant donné que pour abrégé... on dépouille le livre de toutes les réflexions religieuses ou morales qui non seulement en sont les plus grandes beautés, mais encore sont calculées pour l'amélioration illimitée du lecteur... Le tort que ces individus causent au propriétaire de l'œuvre est une chose que tous les honnêtes gens abhorrent. Le propriétaire croit pouvoir mettre ces individus au défi de montrer la différence qu'il y a entre piller son bien, et brigander sur les grands chemins ou pénétrer par effraction dans une maison... S'ils ne peuvent pas démontrer que leur crime est différent, ils trouveront difficile de prouver pourquoi le châtiment devrait être distinct, et le propriétaire répond que, pour sa part, il s'efforcera de leur rendre pleine et entière justice ».

Toujours pas de réponse. Les poursuites légales suivaient leur cours quand brusquement, le 29 octobre, Cox envoya une longue réplique qui parut dans les colonnes de la *Poste Volante* (*Flying Post*) et de la *Poste de Saint-James* (*Saint James's Post*). Non seulement il essayait de se disculper, mais encore il attaquait avec perfidie. Il n'était pour rien, affirmait-il, dans l'abrégé de *Robinson Crusoë* ; il était en Ecosse quand sa firme publia ce livre. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'avant son départ, un homme était venu lui proposer l'abrégé en question, en lui faisant savoir qu'il y avait entre Taylor et De Foe de violentes discussions au sujet de la vente du second volume du roman ; d'où Cox avait conclu que cet inconnu était De Foe en personne, « dont la réputation était fort mauvaise », et qui

se livrait à de louches manœuvres pour obliger Taylor à accepter ses conditions (18). « Enfin », concluait Cox, en faisant allusion au rôle d'espion que jouait alors De Foe, « si M. Taylor ou l'auteur du *Don-Quichottisme* de Robinson Crusoë (19) continuaient à insinuer que je suis le propriétaire de l'abrégé, je prévien le public que, pour me justifier, je révélerai des secrets que tout le monde ignore encore, et je prouverai qu'il y a aussi peu de sincérité et d'honnêteté dans le procès que m'intentent l'éditeur et l'écrivain en question, que d'authenticité dans *Robinson Crusoë* ».

Taylor, et surtout De Foe, jugèrent prudent de ne pas continuer la lutte contre un adversaire aussi redoutable ; ils restèrent coi et même arrêterent les poursuites judiciaires qu'ils avaient engagées. Mais Taylor ne pardonna jamais à Cox de l'avoir frustré d'une partie de son bénéfice ; dans l'introduction au troisième volume de *Robinson Crusoë*, malgré que son ennemi fût mort dans l'intervalle, il rappela toute l'affaire avec amertume : « Ceux que leur propre avarice, plus forte que leur honnêteté, a poussés à empiéter sur les droits de propriété de cet ouvrage en publiant un mauvais abrégé, ont vu leurs espérances déjouées et ont eu honte de leur acte. Car ils se sont rejeté la faute de l'un à l'autre du mieux qu'ils ont pu, quoique mollement. Le principal pirate a quitté ce bas monde ; aussi ne dirons-nous plus rien de lui : *de mortuis nil nisi bonum* ». Pourtant la charité de Taylor et de De Foe n'alla jamais jusqu'à dire du bien de celui qui les avait détroussés.

II

A peine Robinson avait-il définitivement tiré son canot sur la grève que, de tous les points de l'horizon, ses vieux ennemis les sauvages accoururent en foule, hurlant de rage et brandissant leurs armes empoisonnées. A peine De Foe s'était-il retiré sous sa tente pour savourer en paix le succès de ses deux volumes, que les critiques de Londres, les traits convulsés de fureur

(18) Après tout, étant donné ce que nous savons de De Foe, la chose n'avait rien d'impossible.

(19) Allusion à l'expression « A perfect Don Quixotism » employée par De Foe pour décrire le mandarin dans le second volume (p. 79).

envieuse, se jetèrent sur lui pour le mettre en pièces. Parmi cette horde sanguinaire, le plus acharné fut un certain Gildon (20), chétif « écrivain de louage » que, dans ses poèmes satiriques, De Foe avait autrefois traité de cuistre et de roué (21). Etant devenu aveugle, Gildon s'était fait lire par son secrétaire le livre célèbre dont toute la ville parlait. Puis il réfléchit qu'en composant une critique acerbe de *Robinson Crusoë*, il se vengerait de De Foe, son ancien détracteur, et en même temps ferait une bonne affaire, car tout pamphlet portant sur le chef-d'œuvre du jour était assuré d'une bonne vente. Ainsi donc, le hargneux critique se mit à dicter à son secrétaire un « éreintement » systématique de la *Vie de Robinson*, sous la forme d'une épître adressée à De Foe. Quand les *Nouvelles Aventures* furent publiées, il ajouta un long post-scriptum de commentaires acrimonieux. Enfin, pour grossir sa brochure, il rédigea en hâte une scène dialoguée entre Robinson et son créateur ; Robinson est censé se plaindre de l'incohérence qui a présidé à sa conception ; De Foe lui répond qu'il l'a conçu à son image et le lui prouve en racontant — à la manière de Gildon — ses continuels changements d'opinion (22). A cet ensemble, Gildon donna un titre qui parodie assez heureusement celui de *Robinson Crusoë* : « *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Mr D... De F..., de Londres, bonnetier, qui a vécu tout seul pendant plus de cinquante ans dans les royaumes de la Bretagne du Nord et du Sud ; les formes variées sous lesquelles il est apparu et les découvertes qu'il a faites pour le bien de son pays ; en un dialogue entre lui, Robinson Crusoë et son serviteur Vendredi ; avec des remarques sérieuses et comiques sur la vie de Crusoë* ». Ce pamphlet, vendu un shilling, parut le 28 septembre 1719. Comme Gildon l'avait prévu, la popularité de l'œuvre critiquée fit vendre la critique ; avant la fin de l'année, les libraires de Dublin lançaient déjà la troisième édition.

Le pamphlet de Gildon n'avait guère, pour le recommander au public, que son actualité et sa virulence. Il est mal écrit et mal composé, parce que Gildon, à cause de son infirmité, était obligé de dicter au fur et à mesure, sans ordre logique ni transition, les remarques que lui inspirait le passage du roman

(20) Voir, pour tout ceci, notre thèse : *Robinson Crusoe examin'd*, etc.

(21) Cf. notre biographie de GILDON.

(22) Cf. notre introduction au pamphlet de GILDON.

qu'il venait d'entendre lire. C'est plus une œuvre de polémique et une collection d'attaques personnelles qu'une critique littéraire ; ainsi, l'épluchage auquel Gildon se livre, phrase par phrase, de la préface des *Nouvelles Aventures*, respire la haine et la basse envie. Gildon dispute sur des pointes d'aiguilles et ne réussit pas à diminuer le mérite de *Robinson Crusoë*. Il se montre parfois ingénieux, mais on sent trop en lui le concurrent jaloux qui veut à tout prix découvrir des erreurs dans l'œuvre d'un rival heureux. La plupart des invraisemblances et des contradictions qu'il signale sont réelles, bien qu'il exagère leur importance et qu'il oublie volontiers qu'un romancier n'est jamais obligé de tout dire. Toutefois, les bévues qu'il énumère avec une impitoyable férocité nous font simplement sourire, et ne nous indignent pas, comme il le voudrait, contre De Foe. Pourquoi Xury parle-t-il un anglais petit-nègre qu'il n'a pu apprendre nulle part ? Pourquoi y avait-il *trois* Bibles anglaises sur le navire portugais à bord duquel Robinson s'embarque pour l'Afrique ? Est-il possible que le jeune prêtre français puisse confondre l'adultère et la fornication ? etc. : voilà quelques exemples des questions que Gildon pose à ses lecteurs (23). Et il faut convenir que jusqu'ici, il a au moins réussi à nous faire rire aux dépens de De Foe. Mais il porte ensuite une botte beaucoup plus dangereuse et difficile à parer, qui risque de tuer à jamais notre roman favori. *Robinson Crusoë*, proclame Gildon avec emphase, est un livre anti-patriotique et antireligieux. Antipatriotique, parce qu'il représente la vie du marin comme périlleuse et pervertissante ; or que deviendrait l'Angleterre, si, en détournant ainsi la jeunesse des carrières maritimes, on tarissait le recrutement de la flotte ? Antireligieux et impie, parce que Robinson cite la Bible dans des buts profanes et invite ses lecteurs à l'utiliser comme oracle à la manière des *Sortes Virgilianæ* ; parce qu'il donne à la Providence un rôle ridicule et attribue une importance superstitieuse aux impulsions irraisonnées ; enfin parce que (*horresco referens*) il représente le papisme et les papistes dans un jour nettement favorable.

Ces attaques ennuyèrent certainement De Foe, quoiqu'il ait affecté de les dédaigner en ne changeant rien à son ouvrage.

(23) Cf. nos notes sur le pamphlet de GILDON. Cf. *infra*, ch. IX.

Nous avons des preuves qu'il lut attentivement le pamphlet de Gildon : entre autres, il exploita la grande découverte de celui-ci, à savoir que *Robinson Crusoë* n'était autre que la biographie de son auteur. En étudiant la préface des *Nouvelles Aventures*, Gildon avait en effet été très frappé par le mot « parabole », jeté au hasard par De Foe dans la phrase suivante : « Les conclusions religieuses et pratiques que l'on peut tirer de chaque partie du livre... doivent rendre légitime toute la partie de l'histoire qui peut être appelée invention ou *parabole* ». Si *Robinson Crusoë* est une parabole, se demanda Gildon, quel en est le sens caché ? Point de doute : Robinson n'est que la représentation allégorique de De Foe ! Dans son épître, Gildon venait de prouver que Robinson était un personnage incohérent, superstitieux, irréligieux, etc. Dans son dialogue, il montrera que De Foe est lui aussi un cerveau brûlé, un homme sans principes. « Sache, mon cher enfant, dira De Foe à Robinson, que tu es mon favori bien plus que tu ne crois : tu es la véritable image allégorique de ton tendre père Daniel. Je t'ai esquissé en considérant ma propre mentalité : toute ma vie j'ai été un être vagabond et contradictoire : et je t'ai créé semblable à moi » (24). Cette ingénieuse trouvaille permettait à Gildon de déverser sur son ennemi un flot de calomnies : il n'y manqua pas. Son idée n'avait rien en elle-même qui pût sembler étrange ; elle répondait à l'habitude populaire de chercher la signification cachée des livres. On avait cherché celle de *Don Quichotte*, il paraissait très naturel qu'on s'occupât de celle de *Robinson Crusoë*.

Mais, sans contredit, celui qui s'intéressa le plus à la « découverte » de Gildon, ce fut De Foe lui-même. A lui qui cherchait depuis longtemps la solution de cette difficulté — avouer que Robinson n'était pas un personnage authentique sans avouer que le livre était un « roman » — voici qu'un adversaire malveillant tendait une main secourable ! Il la saisit avec empressement. Il avait entrevu qu'il lui serait nécessaire, un jour, de reconnaître qu'il avait brodé sur une histoire plus ou moins réelle, mais il ne voyait pas nettement comment il prouverait l'authenticité du fondement de son livre ; et voilà que Gildon lui donnait la solution du problème ! Dé Foe s'aperçut aussitôt

(24) GILDON, p. 10.

des avantages que lui offrait cette solution ; il pourrait dire qu'en représentant sous une forme allégorique, originale et divertissante les malheurs de sa propre vie, il avait cédé au désir bien légitime d'apitoyer le public sur son compte, et qu'en donnant ses fautes en exemple, il faisait œuvre de bon chrétien et de réformateur moral ! Ainsi *Robinson Crusoë* deviendrait un livre aussi édifiant que la Bible.

Cependant Taylor, vraiment insatiable, réclamait un troisième volume et offrait une forte somme. De Foe fut très embarrassé, parce que le sujet l'ennuyait et qu'il ne pouvait plus faire circuler à travers le monde un vieillard comme Robinson. Mais il était trop bon commerçant pour laisser échapper une affaire aussi avantageuse, et il réfléchit au moyen de contenter Taylor. Que fait d'habitude un voyageur âgé rentré dans ses pénates ? Il moralise longuement sur ses expériences passées, et pour appuyer ses dires, raconte mainte anecdote vécue. C'est ce que fera Robinson ; et à ce thème initial, De Foe superposera l'idée géniale émise par Gildon : Robinson n'est autre que De Foe. Le troisième volume sera donc présenté comme la clef des deux autres. « L'énigme de Robinson » y sera résolue.

III

De Foe se mit au travail, mais il n'avança que très lentement, parce qu'il était submergé de besogne. A la suite du succès de *Robinson Crusoë*, il s'était engagé à fournir à divers éditeurs plusieurs ouvrages de genres très variés, parmi lesquels un roman historique et une biographie de pirate qu'il avait promis de donner dans un délai très court. Le dernier volume de son chef-d'œuvre fut composé sans goût. Sous prétexte que son héros « était arrivé, après une longue série d'aventures d'une infinie diversité sur la scène du monde, à cette période de la vie qu'on appelle la vieillesse », et qu'il « écrivait ces pages à une époque de son existence où l'homme peut être jugé capable d'émettre des réflexions justes sur le passé, de juger sainement le présent, et d'arriver à des conclusions admissibles relativement à l'avenir » (25), De Foe sortit de ses tiroirs de vieilles dissertations

(25) Ed. Hazlitt, p. 36.

morales qui y dormaient depuis longtemps. Il les remania un peu, y glissa de force quelques anecdotes vécues, des études sur l'histoire ancienne ou contemporaine, des satires mordantes et de bizarres rhapsodies philosophico-religieuses. Puis il décora cet ensemble hétéroclite du titre pompeux que voici : « *Réflexions sérieuses faites pendant la vie et les surprenantes aventures de Robinson Crusœ. Avec sa vision du monde angélique. Ecrites par lui-même* ».

Le premier chapitre est une dissertation sur la solitude ; De Foe y exprime sous forme d'anecdotes les ennuis de la vie de ménage ; il y est fort peu question de Robinson. Il en est encore moins question dans le second chapitre intitulé : *Essai sur l'honnêteté*. C'est un long exposé de morale pratique et terre-à-terre, qui annonce le grand manuel de De Foe : le *Parfait commerçant anglais* (1725) (26). De nombreux petits récits biographiques égaient çà et là l'argumentation flandreuse ; ils n'ont aucun rapport avec les aventures de Robinson, mais nous sont précieux pour éclairer la mentalité de l'auteur. Puis vient un chapitre sur « l'immoralité de la conversation », dans lequel De Foe introduit, bon gré mal gré, d'interminables poèmes de sa composition (27), restés jusque-là inédits, et des réflexions sur le règne de Guillaume et de Marie, que Robinson ne pouvait avoir faites, puisqu'il voyageait à ce moment-là bien loin, dans les parages de la Malaisie. Le quatrième chapitre est un essai informe sur « l'état actuel de la religion dans le monde », vraisemblablement inspiré à De Foe par une phrase de Gildon, qui prête à son adversaire l'intention d'expérimenter l'une après l'autre les religions des peuples chez lesquels il se prépare à séjourner. Il y a de tout dans ce chapitre : des statistiques, un nouveau dénigrement de la grandeur chinoise en réponse à Gildon (28), d'insipides poèmes didactiques sur la Foi et l'Eternité, un éloge dithyrambique du protestantisme anglais, etc.

Le chapitre suivant, intitulé : « Sur le fait d'écouter la voix de la Providence » est plus original. C'est la première étude un peu poussée que De Foe écrivit sur l'occultisme ; nous y

(26) Cf. 1^{re} partie, ch. XIV, 2.

(27) Plusieurs furent reproduits dans un recueil de 1835 : *The Christian Poet, or nine poems on the four last things, viz. Death, Judgment, Heaven and Hell*.

(28) Cf. GILDON, p. 46.

voyons l'intérêt qu'il portait aux présages, aux avertissements surnaturels, aux « intersignes » et aux impulsions brusques que, nous le savons (29), il croyait envoyés par des Esprits désincarnés, eux-mêmes agents de la Providence. Ses arguments, appuyés tant bien que mal sur des versets de la Bible, témoignent d'un puritanisme qui tend singulièrement vers le spiritisme. Bien que mal composé, bourré de digressions et de longueurs, ce chapitre est intéressant. Avec le suivant, placé d'ailleurs bizarrement à cet endroit, nous retombons dans une ennuyeuse étude sur « la Proportion du monde chrétien et du monde païen » ; cette étude encyclopédique nous prouve l'étendue des connaissances géographiques de De Foe ; nous en retiendrons surtout deux détails, hors du sujet, mais non sans intérêt : l'un est une allusion aux voyages de Sir Walter Raleigh à l'embouchure de l'Orénoque, et l'autre le plan d'une gigantesque croisade organisée par toutes les nations d'Europe pour convertir, par une douce violence, les pauvres sauvages ignorants à la religion chrétienne, et soumettre, par la force, les pirates barbaresques (30).

Et c'est tout : l'ensemble disparate de ces six chapitres constitue les *Réflexions sérieuses de Robinson Crusoë*. Pourtant, Robinson est généralement absent, et quand il parvient à se glisser dans l'ouvrage, c'est pour raconter, à la manière du *Spectateur*, des anecdotes qui se rapportent plutôt à son créateur qu'à lui-même (31). Il y a, d'un bout à l'autre, un tel enchevêtrement qu'on ne sait jamais si c'est Robinson ou De Foe qui parle ; en tout cas, c'est un marchand de Londres, bien plus qu'un voyageur ou un aventurier. Il est probable que De Foe, reprenant de vieilles dissertations morales, se contenta d'introduire çà et là quelques lignes d'allusions à la vie de Robinson ; on peut supposer aussi qu'il mit bout à bout d'anciennes notes (32), remaniées et adaptées à son héros fictif. Mais nulle part, sauf dans les premières lignes du livre, il n'est question du caractère allégorique du roman. De Foe l'a complètement perdu

(29) Cf. 1^{re} partie, ch. XIII, 3.

(30) Il reprit ce projet dans son *Plan of the English commerce*. Cf. à propos de ces plans utopiques, l'*Erewhon* de Butler.

(31) Par exemple la description du *Te Deum* à Saint-Paul's cathedral (p. 47-48), qui abonde en traits humoristiques.

(32) C'est ce qui semble résulter des p. 45-6 (éd. Hazlitt).

de vue, et il se préoccupe surtout de caser dans le cadre de son nouvel ouvrage des poèmes et des articles jusque-là inutilisés (33).

Si longues qu'elles fussent, les *Réflexions sérieuses* ne remplissaient guère que les trois quarts du volume commandé par Taylor. Aussi De Foe, attiré déjà par ces sujets éminemment populaires qu'étaient la Magie, la Sorcellerie et le Diable, se mit-il à rédiger un long essai intitulé « Une vision du monde angélique ». Le début de cet essai nous donne à espérer que nous allons enfin retrouver notre vieil ami Robinson; il ratiocine en effet sur les terreurs qu'il éprouva dans son île : le jour, en voyant luire dans la caverne les yeux du bouc et en apercevant l'empreinte sur le sable; et la nuit, en voyant les buissons se transformer en fantômes, ou en sentant le démon peser sur lui de tout son poids. « Il n'est point fait pour vivre seul pendant vingt ans dans une île, celui qui aurait peur de voir le diable » ! Mais bientôt De Foe divague, et se lance dans ses idées favorites sur les présages que Dieu envoie aux hommes pieux par l'intermédiaire d'Esprits. La Bible est fréquemment mise à contribution, et après plusieurs commentaires des versets sacrés, De Foe présente ses théories sous la forme pittoresque d'un rêve inventé pour les besoins de la cause. Pendant son sommeil, son âme s'envole loin de la terre et s'en va errer dans le vaste univers que régissent les lois cartésiennes. Dans le vide infini flotte une foule d'Esprits, bons ou mauvais, que Dieu et Satan emploient comme messagers auprès des mortels. De là, il part en une longue dissertation où il étudie l'action exercée par le diable sur les êtres humains (34), surtout sur les malheureuses peuplades idolâtres qui ne connaissent pas encore la *pax Britannica*. Puis, sans transition, il revient sur l'importance des impulsions irraisonnées auxquelles, prétend-il, il faut toujours obéir si l'on veut être heureux; il cite à ce sujet des exemples empruntés à sa propre vie (35), ou à celle de parents et d'amis. Enfin, il s'efforce une fois de plus de ridiculiser les fantômes qui agitent des chaînes, et le démon populaire aux pieds de bouc et à la queue fourchue; les Esprits de De Foe

(33) Des allusions aux victoires de Charles XII, aux principaux Etats de l'Allemagne, à la situation contemporaine en Pologne, et à la parfaite administration du roi de Prusse, rappellent les articles de la *Revue*.

(34) Il cite MILTON et ébauche sa *Political History of the Devil*.

(35) Entre autres l'impulsion qui le poussa à écrire à Parker (cf. 1^{re} partie, ch. XII, 1).

sont, en effet, des êtres supérieurs qui n'ont rien de commun avec ces grossières figures anthropomorphes.

Pour remplir les dernières pages de son livre, De Foe nous raconte, sous une forme dialoguée, l'histoire d'un athée qu'une habile supercherie amène à se convertir au christianisme. Cette anecdote est certainement très édifiante, mais que devient dans tout cela Robinson Crusoë ? De Foe s'en souciait fort peu ; il avait péniblement terminé un ouvrage didactique qui lui vaudrait l'estime des lecteurs puritains. Dans l'ensemble, les *Réflexions sérieuses* ont peu d'intérêt. Néanmoins, la préface reprend de manière assez inattendue la grande idée de Gildon, à savoir que *Robinson Crusoë* est un roman allégorique. Cette préface, signée par Robinson en personne, témoigne d'une aisance et d'une lucidité étranges chez un homme qui est censé avoir plus de quatre-vingt-sept ans. « Mon histoire, écrit-il, est à la fois allégorique et réelle, car il existe en Angleterre un homme à qui les principaux épisodes de la biographie font directement allusion ». Robinson les énumère et affirme qu'ils correspondent à des événements précis ; mais il s'abstient prudemment de dire lesquels, sinon en termes très vagues (36). Il se préoccupe cependant d'aller au devant d'une objection qu'on ne pouvait manquer de lui faire : pourquoi l'auteur de l'ouvrage a-t-il éprouvé le besoin de se déguiser ? Il répond aussitôt de manière péremptoire : « Parce que, si j'avais usé des procédés habituels pour rédiger la biographie d'un individu déterminé, et si je vous avais décrit la conduite ou la vie d'un homme que vous connaissez bien... tout ce que j'eusse pu vous dire ne vous aurait pas intéressés ; peut-être m'auriez-vous à peine lu et à peine prêté attention ; nul maître, même pas le plus grand d'entre eux, n'étant prophète en son pays... et les miracles accomplis par le Sauveur ne rencontrèrent que mépris et dédain quand on réfléchit qu'ils étaient l'œuvre du fils du charpentier ». Les motifs invoqués, non sans orgueil, par De Foe (*alias* Robinson) dans cette belle préface, sont ingénieux ; par malheur, les quelque trois cents pages du livre traitent de sujets variés sans prouver, ni d'ailleurs chercher à prouver, que chaque épisode de la vie de Robinson corres-

(36) Thus the fright and fancies which succeeded the story of the print of a man's foot, and surprise of the old goat... are all histories and real stories, etc. (série d'affirmations sans-preuves).

pond à un épisode de la vie de De Foe. Ainsi donc, ce qu'il fallait démontrer ne l'est pas un seul instant, et la préface des *Réflexions sérieuses* ressemble à l'énoncé d'un théorème discutable que ne suit aucune démonstration.

A la demande de Taylor, De Foe écrivit aussi une introduction où, selon la coutume, il vantait son ouvrage et confondait ses détracteurs, Gildon en tête (37). Taylor lui dicta quelques phrases triomphantes pour exposer les manœuvres envieuses de ses confrères, jaloux du succès étourdissant des deux premiers volumes, et il conclut avec confiance que le succès du troisième volume devait être encore plus grand. Mais De Foe, avec sa parfaite connaissance de la mentalité du public, sourit sans doute avec scepticisme quand il transcrivit ce chant d'espérances insensées.

Le livre fut imprimé avec soin, peut-être au fur et à mesure que De Foe fournissait de la copie, pendant le printemps et l'été 1720. Le 3 août, il fut inscrit sur les registres de la Compagnie des libraires et, le 6, il fut mis en vente. Les journaux annoncèrent sa publication (38), et signalèrent qu'il contenait « un curieux frontispice représentant les incidents les plus remarquables de la vie de Robinson ». Curieux, ce frontispice l'est, en vérité ; il consiste en une carte de l'île sur laquelle le dessinateur naïf a fait simultanément figurer les principaux épisodes du roman (39). En bas, à droite, Robinson et Vendredi accueillant le capitaine du navire qui va les rapatrier ; à gauche, des cannibales accroupis, attendant qu'un des leurs ait achevé d'assommer le prisonnier qui doit leur fournir le rôti. En haut, à gauche, un autre groupe de sauvages, dansant autour d'un immense bûcher une bamboula frénétique ; à droite, la grande bataille entre les cannibales et les colons. Enfin, au centre de l'île, au milieu d'une épaisse forêt, se dresse une palissade circulaire surmontée d'un colossal perroquet qui de son bec laisse échapper ces mots : « Pauvre Robin Crusoe (40) ». Ce frontispice, plus original à coup sûr que le reste de l'ouvrage, manque malheureusement dans un très grand nombre d'exem-

(37) « Those who challenged him [De Foe] with not making his pen useful, will have leisure to reflect, that they passed their censure too soon », etc.

(38) *Post-boy* (6 et 9 août), *Applebee's Journal*, *Mist's Journal*, *Read's Journal* (6 août).

(39) Voir cette gravure dans le livre de WRIGHT.

(40) Cf. la *nursery rhyme* : « Poor Robinson Crusoe », etc.

plaires ; il semble que la planche se soit vite usée. Taylor y substitua la carte du globe qu'il avait déjà jointe au second volume.

Le tirage des *Réflexions sérieuses* fut certainement considérable ; il fut vendu en entier, mais péniblement. Taylor n'eut pas à faire de seconde édition. Le public n'admit pas qu'on lui fît prendre des vessies pour des lanternes ; on lui avait annoncé que Robinson était de retour et donnait au monde ses propres méditations sur sa vie solitaire ; or, le livre contenait un bric-à-brac d'ennuyeuses dissertations sur les sujets les plus étranges, depuis le sort des banqueroutiers jusqu'au rôle des Esprits infernaux ; c'est à peine si le nom de Robinson paraissait dans quelques pages. Il y avait tromperie sur la qualité de la marchandise, et les lecteurs montrèrent qu'ils n'étaient pas dupes. Cette fois Robinson était bien mort : la philosophie l'avait tué.

CHAPITRE IV

« La bonne corde avait été touchée : une curiosité ardente de connaître le contenu du volume dont les gravures avaient fasciné mes yeux, brûlait en moi, et je n'eus point de repos qu'elle ne fût satisfaite. »

BORROW : *Lavengro*, ch. III.

La vogue de “Robinson Crusoë” en pays anglais

I. La conquête de l'Angleterre par Robinson. — II. Robinson au théâtre et au cinéma. — III. Robinson en Amérique et dans les colonies anglaises.

I

Les deux premiers volumes du roman se vendaient toujours par centaines. Le 28 octobre 1721, les journaux annoncèrent la publication de la sixième édition (1), enrichie de gravures sur bois qui ajoutaient au charme de l'ouvrage. Certes, les contrefacteurs continuaient à se livrer à leur coupable, mais fructueuse industrie, et fort nombreux étaient les exemplaires de contrebande qui circulaient dans le royaume. Toutefois Taylor, devenu très riche, se souciait peu de se lancer dans des procès sans fin qui, pour un gain hypothétique, l'obligeraient à dépenser beaucoup de temps et beaucoup d'argent. De Foe s'en souciait encore moins, parce qu'il ne voulait pas attirer sur lui l'attention du public, à un moment où sa situation chez Mist devenait difficile. Il avait, en somme, tiré de *Robinson Crusoë* tout le profit qu'il était en droit d'en attendre ; les édi-

(1) C'était en réalité la 6^e du premier volume et la 3^e du second.

teurs accueillaienent ses manuscrits avec plus d'empressement encore que par le passé. Aussi assistait-il, sans tenter de réagir aux fréquents pillages de sa propriété littéraire.

La mieux lancée — et la meilleure — des contrefaçons du roman, fut publiée le 27 février 1722 par les imprimeurs Gent et Midwinter, aidés de plusieurs confrères sans scrupules. C'est un abrégé du chef-d'œuvre de De Foe, qui se présente sous la forme d'un élégant volume in-12 de 376 pages, illustré de 30 petites gravures sur bois d'un caractère enfantin. Gent est bien probablement l'auteur de la compilation et des dessins. La préface reprend quelques phrases de la déclaration, signée de Robinson, que De Foe plaça en tête des *Réflexions sérieuses*. Puis, non sans audace, Gent répond ainsi à la tirade des *Nouvelles Aventures* contre les abrégés « ridicules et scandaleux » de l'ouvrage. « Que deviendraient alors tous ces curieux résumés qui existent chez nous, et sont beaucoup plus intéressants que l'éloquence fatigante des œuvres complètes ? Comment les gens du peuple se résigneraient-ils à se voir privés, par suite d'un prix prohibitif, d'une histoire si instructive et divertissante ? Et j'assure mes lecteurs que, quoi qu'on puisse dire contre cette édition abrégée, de nombreuses erreurs y sont corrigées, et plusieurs contradictions flagrantes et indiscutables, réparées et supprimées ; bref aucun épisode important n'y est omis ou privé des conclusions particulières qui peuvent en être tirées ».

Cette préface n'était pas menteuse ; Gent avait évidemment étudié de près le pamphlet satirique de Gildon et tenu compte de ses critiques. Dans sa compilation, il accorda moins de place aux *Nouvelles Aventures* qu'au début de la vie de Robinson ; le long récit de l'Espagnol est transposé à la première personne, ce qui évite les longueurs et les répétitions de l'original. Quant aux *Réflexions sérieuses*, elles sont réduites à un état squelettique ; des 350 grandes pages de De Foe, Gent fit 40 petites pages, et il remplaça les longs poèmes du pseudo-Robinson par une pièce de vers de sa propre composition qui, tout en étant aussi peu poétique, a l'avantage d'être beaucoup plus brève. Les *Réflexions sérieuses* — on le savait dans le monde des libraires — n'avaient pas la faveur du public, et le public n'avait pas tort.

Tel qu'il était, l'abrégé de Gent correspondait exactement au

goût du peuple : très vif pour le premier volume de *Robinson Crusoë*, tiède pour le second et nul pour le troisième. La preuve en est son succès; malgré un gros tirage, une deuxième édition fut nécessaire en 1724. Elle s'enleva rapidement, surtout en province où les gens qui se piquaient de Lettres hésitaient à dépenser quinze shillings; l'abrégé, vendu deux shillings et demi, était à la portée de leur bourse et leur permettait de dire qu'eux aussi, ils avaient lu *Robinson Crusoë*.

Jusqu'à la fin de sa vie, De Foe eut trop à faire pour pouvoir s'occuper de Robinson; ce fils de son imagination était maintenant assez grand pour marcher tout seul! Cependant il est une insinuation que Daniel ne toléra jamais : à savoir que *Robinson Crusoë* était un roman sans portée morale, imaginé pour divertir la populace, et ne reposant sur aucun fondement authentique (2). Une pareille accusation, si elle n'était pas vertement relevée, était en effet de nature à jeter la suspicion sur les articles de journaux qu'il rédigeait plusieurs fois par semaine (3). Aussi quand, en septembre 1725, l'évêque Hoadley écrivit dans le *Journal de Londres* que *Robinson Crusoë* était un impudent tissu de mensonges, De Foe se crut-il obligé, à deux reprises (4), de rappeler dans le *Journal d'Applebee* que la vie de Robinson n'était que la représentation allégorique de sa propre vie; mais, pas plus qu'autrefois, il ne chercha à donner des preuves de cette affirmation toute gratuite.

Robinson Crusoë continua en Angleterre sa carrière triomphale. En 1726, le libraire Mears, qui avait acheté les droits de feu Taylor, publia la septième édition. En moins de quarante ans, il y eut plus de quarante éditions successives des deux premiers volumes (5), car les *Réflexions sérieuses* restèrent enfouies dans l'oubli jusqu'en 1790 (6) et ne furent réimprimées ensuite que comme une curiosité à l'usage des érudits. Déjà, en 1722, Gent avait écrit : « Robinson Crusoë est dans la bouche de tout le monde comme dans celle du joli Poll »; et la popularité du livre était telle qu'un pirate qui écumait les côtes de la Caroline nomma son navire *Robinson Crusoë*; De Foe en

(2) C'est pourquoi la préface d'un pamphlet sur *Rob-Roy* (1723), qui lui a été attribuée par Lee, ne peut pas être son œuvre, *Robinson* y étant traité de « romantic tale ».

(3) Cf. 1^{re} partie, ch. XII.

(4) Numéros du 18 sept. et du 20 nov.

(5) La 15^e éd. londonienne fut publiée en 1778 par le libraire Buckland (2 vol.).

(6) Edition de John Walter (*Logographic Press*), vol. III.

fut d'ailleurs indigné au delà de toute expression (7). Pour satisfaire aux demandes toujours plus nombreuses de leur clientèle, les grands libraires de Londres et de la province publièrent bientôt leur propre édition du chef-d'œuvre. Toutes les villes importantes eurent des éditions locales : ce furent d'abord Dublin et Edimbourg, puis, l'engouement du public persistant, York, Leeds, Chester, Dunbar, Liverpool, etc. (8). Comme l'ouvrage s'adressait au petit peuple, ces éditions, pour rester à bon marché, étaient mal imprimées sur du mauvais papier et ne contenaient pas d'illustrations. Elles étaient néanmoins trop chères encore pour les pauvres gens des campagnes ! A l'intention de ceux-ci, les aventures de Robinson furent résumées dans une de ces petites brochures, ornées de grossières gravures (*chapbooks*) et vendues un penny aux foires ou dans les hameaux par les colporteurs. Sous cette forme, les descendants d'Autolycus (9) offrirent *Robinson Crusoe* aux filles de ferme et aux pasteurs, en même temps que l'*Histoire de Maman Shipton*, la fameuse sorcière du quinzième siècle, les *Aventures de Jack et des géants*, la *Vie de Robin Hood*, les *Fables d'Esope*, les *Voyages de Sir John Mandeville*, etc. Il y a lieu de croire que, très souvent, Robinson fut choisi, car éditions sur éditions de cette brochure de huit pages furent imprimées à Londres jusqu'à ce que les planches et les caractères fussent complètement usés ; d'autre part les libraires des comtés du Nord et de l'Ecosse (10), régions pauvres, firent concurrence à leurs confrères de la Métropole, et pendant un siècle (1750-1850), inondèrent la contrée de *chapbooks* de leur composition. Ainsi *Robinson Crusoe* fit les délices des âmes simples qui, au milieu du labeur des champs, se prirent à rêver à une vie solitaire dans des pays fertiles et ensoleillés.

Vers la même époque, le roman de De Foe faisait la conquête des hautes classes. Les bibliophiles s'étaient mis à rechercher les exemplaires de l'édition originale, devenus presque in-

(7) Cf. éd. Lee. Introd.

(8) Edinburgh (1773, 1784) ; Liverpool (1800) ; Chester (1785) ; Dunbar (1801), etc.

(9) Le joyeux colporteur de la *Winter's Tale* de SHAKESPEARE (acte IV).

(10) Londres (1750-1775) ; Newcastle (1770) ; Dundalk (1800) ; Stirling (1801) ; Lancaster (1810) ; Falkirk (1816) ; Glasgow, Derby, Birmingham, Banbury (1820) ; York (1825) ; Braintree (1830) ; Doncaster (1850) ; etc. Cf. ASHTON : *Chapbooks of the eighteenth century*.

trouvables (11). Pour eux furent lancées des éditions de luxe, à tirage limité ; la plus célèbre est celle de Stockdale, en deux volumes (12), publiée par souscription en 1790 ; elle contient dix-sept belles gravures hors-texte, œuvres de Stothard (13), qui, à l'exception de la première, représentent toutes des scènes de la vie solitaire de Robinson. Le roman tenta d'ailleurs de nombreux artistes ; dès 1785, le paysagiste David Brown avait illustré une édition populaire lancée par un libraire de Chester. En 1820, le fameux caricaturiste Cruikshank (14) apporta au libraire John Mayor le concours de son talent, et ses dessins furent reproduits dans de multiples éditions. En 1847, ce fut le tour de « Phiz » (15), le génial collaborateur de Dickens. Le principal défaut de ces grands artistes est de n'avoir pas étudié d'assez près le texte du roman. Au point de vue de l'exactitude, les meilleures illustrations sont celles que Watson (16) fournit en 1864 à l'éditeur Routledge. Depuis, innombrables ont été les dessinateurs qui ont tenté de fixer par l'image les immortelles conceptions de De Foe ; compter les éditions illustrées de *Robinson Crusoe* serait compter les feuilles d'un arbre géant, besogne fastidieuse et sans intérêt ; nous écartant résolument des doctrines des préraphaélites, nous voulons broser seulement un tableau d'ensemble.

Livre de chevet pour l'artisan et le bourgeois, *Robinson Crusoe* fut bientôt la victime des progrès de l'instruction : il tomba dans la littérature enfantine. On en fit un livre purement instructif, ou bien, pour le mettre à la portée des jeunes lecteurs, on le récrivit dans le style à la mode. A cet égard, fort curieuse est une adaptation, parue en 1805 (17), dont les tirades sentimentales et les illustrations (qui représentent Robinson dans des poses romantiques) annoncent les héros à la fois élégiaques et tempétueux de Byron. Signalons aussi l'édition « maritime et géographique » de Mawman (1815), dans laquelle

(11) La première édition vaut 1425 dollars (Hoe library sale, à New-York) (*Times*, 28-4-1911).

(12) Elle contient la biographie et la *Liste des œuvres de De Foe*, par CHALMERS.

(13) Thomas STOTHARD (1755-1834), illustra presque tous les grands romans du dix-huitième siècle et fut enterré près de De Foe à Bunhill-Fields.

(14) George CRUIKSHANK (1792-1878) illustra aussi l'édition Brayley (1835) du *Journal of the Plague Year*.

(15) De son vrai nom : Hablot Knight Browne (1815-82).

(16) John DAWSON WATSON (1832-92) illustra aussi le *Pilgrim's Progress*.

(17) Revised for the use of young persons and illustrated with 16 copper plates (London, Tabart and Co) (première adaptation juvénile).

les termes nautiques et les noms de pays ou de villes font l'objet de longues annotations. Depuis 1850, il n'est pas d'année où l'on n'annonce, à l'usage des écoles primaires, un nouvel abrégé du roman, ou un remaniement, ou encore, pour les lettrés, une reproduction du texte intégral du premier volume, avec une préface historique et biographique et des notes explicatives ; généralement, la langue de De Foe est modernisée, et une division en chapitres, parfois maladroite, et variant selon les éditions, est introduite pour la commodité des jeunes lecteurs. De nombreux pasteurs s'exercent à écrire des gloses très pieuses sur les aventures de Robinson (18). A l'usage des écoles catholiques, particulièrement en Irlande, le texte original fut remanié, de manière à ne pas choquer les susceptibilités « papistes », et ainsi disparut le puritanisme naïf de Robinson, principal charme du livre (19). Or, mutilé, épuré ou transformé, Robinson vit toujours : c'est la Bible juvénile, l'Odyssée du jeune garçon britannique. Dans les bibliothèques publiques, sa biographie est demandée plus que tout autre ouvrage (20) ; enfants en mal d'aventures et vieillards désireux de retrouver les fraîches impressions d'un lointain passé, dévorent les nouvelles éditions du roman où il reste — hélas ! — très peu de traces de la main de De Foe. Enfin, on a récemment mis le chef-d'œuvre à la portée des tout petits bambins en racontant, dans de grands albums coloriés (21), les aventures de Robinson en vers très simples ou en mots d'une syllabe.

Toutes ces éditions courantes — éditions scolaires comme éditions de poche à l'usage des voyageurs — contiennent un texte incorrect, même celles où aucune coupure n'a été faite. Dès le milieu du dix-neuvième siècle, les érudits se sont préoccupés de publier des éditions scientifiques. On s'efforça d'écrire des introductions historiques aussi exactes que possible et surtout de reproduire fidèlement le texte de 1719. Mais, par suite d'un manque de soins, aucune de ces éditions, même pas celle du biographe Lee (22), ni le pseudo fac-similé d'Austin Dobson (23),

(18) La plus caractéristique de ces éditions est celle du Rév. Stebbing (Londres, 1860).

(19) Cf. l'édition Rosa Mulholland (Dublin, 1886).

(20) Cf. FORSTER : *Life and times of Goldsmith*, II, 198 n.

(21) Londres, Nelson, 1881 (fréquemment réédité sous des formes diverses).

(22) Londres, 1869.

(23) Londres, 1883 (assez nombreuses fautes d'impression).

n'est dépourvue d'erreurs (24); heureusement celles-ci sont infimes, et, à défaut de l'édition originale, on peut se contenter du texte que nous offrent ces reproductions imparfaites.

II

De Foe eût été fier, mais très surpris, de voir les savants se préoccuper de reproduire exactement les phrases qu'il avait écrites à la hâte, et qu'il aurait sans doute remaniées s'il avait eu le temps de se relire. Il aurait toutefois applaudi des deux mains ceux qui adaptaient son roman pour les jeunes écoliers. Peut-être, malgré tout, eût-il été un peu humilié de voir son œuvre, faite pour les grandes personnes, tomber dans le domaine des enfants. Il se serait consolé en prenant au sérieux la boutade d'Anatole France (25), qui prétend que les enfants se sont emparés de *Robinson Crusoë* surtout parce que ce livre ne leur est pas destiné, et que la littérature exclusivement juvénile les ennueie profondément. En outre, en constatant l'influence réelle et durable de son roman sur les esprits des jeunes Anglais, en comptant le nombre de vocations maritimes qu'a suscitées la lecture de la vie de Robinson, De Foe se serait senti pleinement rasséréné : flairant une bonne affaire, il eût même contribué à remanier son livre à l'usage des écoles !

Mais il est une adaptation de *Robinson Crusoë* qui l'eût fait trembler de fureur. Son puritanisme intransigeant se serait révolté à la seule pensée qu'on eût osé transporter son œuvre à la scène (26). Heureusement, il lui fut épargné d'assister de son vivant à cette transformation de son pieux dessein ! Pour comble d'horreur, *Robinson Crusoë* étant, à cause de son manque d'intérêt dramatique, un roman fort peu scénique, la plupart des pièces qu'on en tira tendent vers le vaudeville. La première en date fut une pantomime en douze tableaux qui reproduisent assez exactement la vie de Robinson sur son île (27) ; le dernier tableau se termine sur le chant de l'équipage

(24) Cf. LANNERT : *An Investigation into the Language of Robinson Crusoë* (Upsala, 1910).

(25) Paris-Review, janv. 1913. Cf. MANN : *R. C. en France*, p. 89.

(26) Sa collègue, Mrs Behn, faisait des pièces de ses romans. Mais le puritanisme l'emportait en De Foe sur le mercantilisme.

(27) Cf. *Biographia Dramatica* (éd. 1812), n^{os} 182, 183 et 184.

du navire qui vient délivrer Robinson, puis l'intrigue est abandonnée, et Vendredi, déguisé en Arlequin, danse un ballet avec Colombine. Cette pantomime insipide, intitulée *Robinson Crusoe ou Vendredi Arlequin*, a été attribuée, sans preuves très certaines, à Sheridan. Elle fut jouée en 1781 au théâtre de Drury Lane; de petites brochures résumant les différents tableaux et les expliquant par des citations du roman furent vendues aux spectateurs en guise de programmes (28). Le succès, dû principalement à la richesse des décors, fut considérable. En 1800, le ballet final fut redonné à Drury Lane. La pantomime entière avec l'adjonction d'un second acte tiré des *Nouvelles Aventures*, fut reprise, le 26 décembre 1808, avec le même succès. Le grand public, à cette époque, s'était pris d'engouement pour ce genre de spectacle, peu fatigant à suivre, et véritable enchantement pour les yeux : en somme, un cinéma avant la lettre.

En 1817, un auteur de mélodrames très en vogue, Isaac Pocock (29), fit jouer au théâtre de Covent-Garden, à Pâques, un « drame romantique » intitulé « *Robinson Crusoe ou les hardis boucaniers* » ; le livret fut publié par les soins du poète satirique George Daniel (30), qui ajouta des comparaisons entre le texte original et la version de Pocock. Le succès fut médiocre, suffisant toutefois pour décider le directeur du théâtre à reprendre la pièce en 1826. Entre temps, l'éditeur d'une « collection de drames juvéniles », nommé Hogson, republia le drame (1822) ; il avait raison de le considérer comme une œuvre destinée surtout aux très jeunes gens. Les deux actes écrits par Pocock sont fort loin du roman de De Foe. Robinson y est accompagné d'une femme et d'un fils ; il reste dans son île jusqu'à la venue des Espagnols ; les marins révoltés du navire sauveur sont presque tous des personnages grotesques ; enfin des troupes de cannibales et « d'Indiens fidèles » dansent un ballet bien réglé, au départ du vaisseau qui ramène en Europe Robinson et sa fortune. Dans l'ensemble, le roman n'a fourni au drame que le fil conducteur de l'intrigue : tout le reste n'est que broderies.

(28) Ce livret de 22 pages fut réimprimé en 1797 (Becket, éditeur).

(29) Pocock (1782-1835) mit au théâtre les romans de Walter Scott.

(30) G. DANIEL (1789-1864), connu surtout par quelques pamphlets à scandale ; grand collectionneur de livres rares de la Renaissance.

Peu à peu, *Robinson Crusoë* est en effet entré dans le folklore britannique. Il est devenu un simple thème de légende ou de conte de fées, sur lequel on bâtit à plaisir. Robinson est un homme que hante le désir de voyager, et qui est jeté par un naufrage sur une île déserte, où il vit d'abord seul, puis avec Vendredi, Indien qu'il a pu arracher des mains des anthropophages. Écrivains et dramaturges se sont emparés de cette donnée pour construire des œuvres où leur propre imagination se donne libre cours. Ceci est particulièrement net, de notre temps, dans la confection des *pantomimes* de Noël, dont un bon nombre roule sur les aventures de Robinson. Au sens actuel du terme, la *pantomime* est une revue à grand spectacle, dont les décors, les costumes, les ballets, les intermèdes et les défilés charment les petits, tandis que des chansons satiriques, insérées de force dans la pièce, amusent les grands. C'est un genre hybride, qui hésite entre la farce et la féerie (31). Le rôle de Robinson est joué par une actrice; le pauvre homme est représenté soit comme un gros paysan naïf, soit comme un sombre flibustier, soit comme un mari trompé. On lui attribue en effet une volage épouse et parfois aussi une vieille mère bavarde, dont les rôles sont tenus par des acteurs. Vendredi est toujours le bouffon de la pièce; mais le chat et le perroquet de Robinson s'efforcent de lui enlever la palme du grotesque. De toute cette cuisine théâtrale sort une grossière parodie, sans sel ni consistance; ses principaux ingrédients sont des pitreries énormes, des chansons antiministérielles et des divertissements à la manière du Châtelet.

Un nouvel art spectaculaire, le cinéma, vient de s'emparer de Robinson (32). « Je n'ai pas écrit un chef-d'œuvre pour faire prospérer les lieux de perdition créés par la perversité moderne », dirait probablement l'Esprit de De Foe si on l'interrogeait dans une table parlante. On pourrait lui rétorquer qu'il reste bien peu de *Robinson Crusoë* dans le film. Vouloir représenter sur l'écran la vie de Robinson, c'était presque tenter l'impossible : ceux qui l'ont essayé ont lamentablement échoué.

(31) Au cours de l'année 1920-21 nous avons vu quatre de ces *pantomimes* à Liverpool et à Londres, toutes sur *Robinson*. Nous devons avouer que nous y sommes allés par devoir professionnel que dans l'espoir de nous amuser.

(32) Bien que ce film soit d'origine franco-italienne, nous l'étudions ici, parce qu'il eut du succès surtout en Angleterre, où il fut représenté en premier lieu. Il a été montré à Paris, en 1922.

Le film ne peut pas rendre la notion du temps qui s'écoule avec lenteur ; or, ce qui nous intéresse surtout dans le roman, ce sont les pénibles efforts de Robinson pour édifier un bien-être relatif ; il met des mois à élever une palissade et à construire un canot, qui, dans le film, naissent en moins d'une seconde, comme sous la baguette magique d'une fée. Comme il fallait bien trouver de quoi remplir le film, l'on a prolongé, outre mesure, les épisodes qui offraient un prétexte à introduire des photographies de paysages splendides : par exemple, l'épisode du tremblement de terre. On a placé dans l'île quelques bêtes féroces qui passent et repassent sans cesse sur l'écran. Enfin, ce qui est plus grave, on a modifié la donnée du roman pour y ajouter deux tendres idylles, des danses nègres et des attaques de brigands.

De même, afin de pouvoir se livrer aux mimiques primitives qui sont le langage de l'écran, l'artiste qui incarne Robinson a dû changer du tout au tout le caractère flegmatique et pratique de son personnage. Il nous présente un Robinson sentimental, aimable, romantique ; non seulement il ne vend pas Xury et l'emmène dans ses voyages, mais encore il pleure à fendre l'âme lorsque le petit esclave se noie, sous ses yeux, au cours du naufrage, et, à l'anniversaire de ce triste événement, il jette des fleurs sur la mer, tombe de son cher Xury ! Voilà un geste qui eût fort étonné le véritable Robinson, qui se serait longtemps demandé en vain à quoi cette touchante manifestation pouvait bien servir ! Quant au bon et naïf Vendredi, cet enfant de la Nature, ce chien de garde affectueux, le film en fait un domestique bien stylé, qui exécute d'impeccables courbettes et suit son maître à la distance réglementaire. Ajoutons à tout cela quelques absurdités et quelques anachronismes qu'il eût été facile d'éviter ; ainsi, le film ayant été pris sur la Côte d'Azur et en Italie, Robinson nous est montré se rendant à Londres sur une route bordée d'oliviers ! D'autre part, à chaque instant, Robinson se sert d'allumettes pour allumer son feu, ce qui ne laisse pas d'étonner ceux qui se rappellent que l'histoire se passe au dix-septième siècle (33) ! Vraiment, à part de magnifiques vues de mer, il n'y a pas grand' chose à

(33) Le même anachronisme a été commis par M. PSICHARI dans son roman : *Le Solitaire du Pacifique* (1922).

admirer dans le film ; et indignés, nous aussi, par les tortures que l'on a infligées à Robinson pour le rendre photogénique, nous répéterons à haute voix l'exclamation attendrie de Poll, le gentil perroquet : « Hélas, pauvre Robin Crusoë » !

III

Dès sa naissance, Robinson franchit les mers (34). Comment les puritains de la Nouvelle Angleterre auraient-ils pu ne pas accueillir à bras ouverts un livre si pieux, véritable bréviaire du puritain aventurier ou du hardi pionnier selon le cœur du Dieu de la Bible ? Nous avons une preuve amusante de la popularité de *Robinson Crusoë* sur la terre américaine : en 1720 et 1721, parut une série de pamphlets séditieux, qui, échappant à la rigoureuse censure du gouverneur Shute, attaquaient sans ménagement les représentants du Massachusetts (35) ; tous étaient soigneusement datés de « l'île de Robinson Crusoë » et contenaient cette mention dans leurs titres : *Nouvelles de l'île de Robinson Crusoë*, *Réflexions sur réflexions, ou autres nouvelles de l'île de Robinson Crusoë*, et *Nouvelles nouvelles de l'île de Robinson Crusoë, en une lettre adressée à un gentleman de Portsmouth* ; ainsi, dans l'année qui suivit sa publication en Angleterre, le roman de De Foe était déjà si répandu que son titre était entré dans le langage courant.

Au fur et à mesure que s'écoulèrent les ans, et que la population s'accrut, la gloire de *Robinson Crusoë* augmenta au point de dépasser celle dont il jouissait dans son pays d'origine. Il y eut même, au début du dix-neuvième siècle, une tentative malheureuse pour le transporter à la scène : un journaliste nommé Fortescue fit jouer à Boston un drame intitulé : *Robinson Crusoë ou l'île de Juan Fernandez* (36), ce qui nous montre à quel degré l'authentique histoire de Selkirk avait été mêlée à la légende créée par De Foe.

La gloire de *Robinson Crusoë* subit néanmoins une courte éclipse au moment de la guerre de Sécession : les anti-escla-

(34) Nous nous bornerons dans ces pages à une rapide esquisse.

(35) Cf. *Mc. Farland Davis*. A Bibliographical Puzzle (Publications of the Colonial Society of Massachusetts) (vol. XIII), 1910.

(36) Cf. ULLRICH : *Robinson und Robinsonaden* (Weimar, 1898), V.

vagistes, farouchement doctrinaires, s'opposèrent pendant quelque temps à la diffusion parmi la jeunesse d'un livre qui ne répudiait pas la traite des nègres (37). De Foe ne fit jamais l'éloge de l'esclavage ; mais il l'acceptait comme un état de choses bien établi, dont, en homme pratique et en commerçant avisé, il voyait clairement les avantages ; Robinson trouve aussi naturel d'acheter des nègres pour ses plantations que d'acheter des outils et du matériel agricole : il est bien de son époque et ne peut être accusé de barbarie parce que les idées ont évolué.

Depuis lors, c'est aux Etats-Unis d'Amérique que Robinson a trouvé le domicile qu'il préfère : il a contribué à former le caractère américain autant que le caractère anglais. Plus que tout autre homme, Franklin a su profiter de ses leçons d'énergie et de tenace patience ; le grand homme d'Etat doit beaucoup au roman qui charma sa jeunesse. La littérature naissante a profité de l'expérience de De Foe et a bien suivi les leçons de technique et de style qu'il donne dans son chef-d'œuvre. Edgar Poe, cet « artiste malade », que très justement Taine oppose au « bourgeois sensé » qu'est De Foe (38), a pris dans *Robinson Crusoë* le goût de la minutie dans les détails, qui a fait de lui le créateur du roman policier moderne. Edward Everett Hale, le génial auteur de *l'Homme sans patrie*, a puisé à la même source l'amour des récits très circonstanciés. Dans la première partie de *Walden ou la Vie dans les bois*, Thoreau a élaboré une puissante robinsonnade philosophique. *Et pauci inter plures*, car il n'est pas d'écrivain américain qui n'ait été influencé par le livre de chevet de la jeunesse américaine.

Et si l'on passe maintenant à la littérature juvénile, aux romans d'aventures écrits à l'usage des garçons turbulents et des filles garçonnières, on s'apercevra que la postérité de Robinson est plus nombreuse que les grains de sable du désert ou les vagues de la mer. Il n'y a pas de livre publié dans la collection des *boy-scouts* d'Amérique, qui ne soit plus ou moins une robinsonnade, où abondent les épisodes terrifiants et les exploits athlétiques. Au fait, ne serait-ce pas la possibilité de « vivre » le roman, plus grande dans un vaste pays que dans l'étroite Europe, qui expliquerait le mieux l'immense popularité

(37) Cf. TRENT. *Defoe and how to know him*, ch. X.

(38) *Littérature anglaise*, ch. VI, p. 91. Cf. *Cambridge History of American literature* vol. II.

de l'ouvrage parmi les enfants du Nouveau Monde ? Tout garçon veut jouer « à Robinson » ; la plupart du temps, les circonstances matérielles s'y opposent, mais le petit Américain n'a-t-il pas d'excellentes raisons pour chérir un livre dont il pourra réaliser les principaux épisodes, au cours de quelque lointain *camping* ?

Quittons maintenant ces anciennes colonies, à jamais échappées du giron maternel, et promenons nos regards sur le monde britannique encore rattaché à la métropole. Nous constatons que *Robinson Crusoë* a servi à la propagande anglaise en Grande-Bretagne aussi bien que dans les colonies lointaines. Au pays de Galles, il fut traduit en abrégé (39) dès 1795, et porta la bonne parole dans les fermes galloises où l'anglais était langue inconnue. Par contre, il ne fut traduit en irlandais qu'en 1915, lors du réveil définitif de l'Irlande. Il est d'ailleurs probable que le caractère spécifiquement britannique et protestant de *Robinson Crusoë* l'empêchera toujours d'être vraiment populaire dans l'Irlande catholique.

Au delà des mers, *Robinson Crusoë* a joué un rôle dont son auteur eût été content et fier. Dans les premières années du dix-neuvième siècle, le voyageur Burckhardt, explorant la Nubie, le traduisit en arabe sous le titre *La perle des mers*, qui rappelle les aventures de Sindbad le marin ; il fit ainsi un excellent exercice de philologie, tout en répandant la gloire d'un héros purement britannique. Sous le patronage du gouverneur de la Nouvelle-Zélande, une traduction en maori, *Ropitini Kuruho*, fut publiée à Wellington en 1852. La même année vit paraître une traduction en bengali. En 1857, une traduction en maltais vit le jour. Puis *Robinson Crusoë* favorisa la diffusion de la pensée anglaise en Syrie (traduction syriaque publiée à Beyrouth en 1860), en Palestine (traductions en hébreu et en yiddish, 1861 et 1863), en Arménie (traduction en arménien, 1858) et en Perse, le littérateur Sher Ali de Kaboul ayant fait imprimer à Londres, en 1878, une traduction du roman qui fut ensuite répandu à profusion dans les pays de langue persane.

Enfin, depuis que les grands *dominions* ont leur vie et leur littérature propres, innombrables ont été les éditions austra-

(39) La traduction du texte intégral ne date que de 1862 (Caernarfon) : elle comprend les deux premières parties. Cf. pour tout ceci les bibliographies d'ULRICH et du British Museum.

liennes, sud-africaines et canadiennes de *Robinson Crusoe*, devenu un livre classique en usage dans toutes les écoles du monde; ainsi, l'œuvre géniale de De Foe vient sans cesse rappeler aux petits Anglais d'outre-mer le lien qui les unit à la minuscule terre des Angles, perdue dans les brumes à l'ouest du vieux continent. Aux séjours infernaux, l'ombre de De Foe peut triomphalement réfuter Gildon et lui prouver l'injustice de ses sarcasmes (40). *Robinson Crusoe* n'est-il pas un livre patriotique, puisqu'il suscite des vocations maritimes, puisqu'il aide à maintenir la cohésion du grand empire britannique, et puisqu'il contribue à augmenter dans le monde l'hégémonie anglo-saxonne ?

(40) Voir notre livre *Robinson Crusoe examin'd and criticis'd*, texte et notes.

de figurer dans leurs collections ; ainsi, pendant près d'un siècle, les paysans firent leurs délices d'un ouvrage qui leur rappelait — avec plus de poésie — la vie d'un certain Crusoë seul dans une île, quelque part du côté des Amériques.

Le succès de l'*Ermite*, venant quelques mois après le succès, plus retentissant encore, des *Voyages de Gulliver*, orienta la robinsonnade dans une direction nouvelle ; le réalisme des petits détails pratiques et terre-à-terre fut abandonné, et, avec lui, le souci de se rapprocher le plus possible de la vie. Deux tendances se manifestèrent. D'abord, l'introduction de doctrines philosophiques plus ou moins utopiques (60), que l'on amalgame avec le thème habituel des robinsonnades. L'ouvrage le plus typique sous ce rapport est un roman du Révérend John Kirkby, qui raconte l'histoire extraordinaire d'Automathès (61) : ce personnage naît sur une île déserte où ses parents, nobles de haute lignée, ont été jetés par un naufrage ; bientôt sa mère meurt et son père s'égare en canot sur la mer immense, de sorte qu'Automathès reste seul à l'âge de deux ans ; son intelligence se développe normalement ; il grandit avec les animaux, vit en paix avec eux pendant dix-neuf années, et même devient leur roi, car les bêtes prennent vite conscience de sa supériorité d'homme. Les aventures de cet ancêtre de Mowgli sont malheureusement noyées dans de longues dissertations ; le titre du livre, *la Capacité et l'étendue de l'Intelligence humaine* (1745), prouve, du reste, que l'auteur visait à la haute philosophie (62). L'intérêt de l'ouvrage, qui est surtout une compilation d'œuvres antérieures (63), est de nous indiquer l'existence, dès la première moitié du siècle, des théories d'éducation naturelle qui allaient enfin trouver leur expression complète dans l'*Emile* de Rousseau.

La seconde tendance qui se manifesta dans la robinsonnade fut l'introduction, non plus d'un élément philosophique mais d'un élément féérique destiné à plaire à la foule. De même que celle-ci préférerait l'opéra à la tragédie, elle avait toujours mis l'amour du surnaturel au-dessus de l'amour de la réalité.

(60) *Gaudetiodi Lucca*, de BERKELEY, n'est pas comme on l'a souvent prétendu, une robinsonnade proprement dite.

(61) *The Capacity and Extent of the Human Understanding*, etc. (1745).

(62) Gibbon, dont Kirkby (1705-1754) fut le précepteur, jugea très sévèrement le livre. Une seconde édition fut publiée à Dublin en 1746.

(63) Par exemple *The History of Autozoüs* (1736).

Les *Voyages de Gulliver* avaient dû leur succès presque uniquement à leur caractère merveilleux; la satire était passée inaperçue du plus grand nombre. Parmi les nombreuses « robinsonnades féériques », une seule mérite de survivre, parce qu'elle est l'œuvre d'un écrivain de talent, nommé Robert Paltock (64). Le titre en est significatif, et fait penser aussitôt aux vieilles relations de voyages du Moyen âge ou de l'Antiquité : *Vie et Aventures de Peter Wilkins, natif de Cornwall, racontant particulièrement son naufrage près du Pôle Sud ; son merveilleux passage à travers une caverne souterraine jusqu'à une sorte de monde nouveau ; sa rencontre avec une Gawry ou femme volante, dont il sauva la vie et dont il devint ensuite l'époux ; son extraordinaire enlèvement dans le pays des Glumms et des Gawrys, ou hommes et femmes qui volent. Avec également une description de cet étrange pays, les lois, coutumes et mœurs de ses habitants et les remarquables aventures de l'auteur parmi ceux-ci. Recueillies de sa propre bouche, lors de son voyage du cap Horn en Angleterre à bord du « Hector ».* Avec une introduction racontant la surprenante manière de sa venue sur ce vaisseau et sa mort à son arrivée à Plymouth en 1739. Illustré de plusieurs gravures représentant avec clarté et précision la structure et le mécanisme des ailes des Glumms et Gawrys et la façon dont ils s'en servent indifféremment pour nager ou voler. Par R. S., passager du « Hector ». Ce roman comprend deux parties distinctes : jusqu'au moment où apparaît Youwarkee, la femme volante, qui joue un peu le rôle de Vendredi, nous avons affaire à une robinsonnade banale ; Wilkins est, comme le héros de De Foe, un marin habile et pratique, et aussi un puritain qui aime à moraliser et cite la Bible à tout propos. Mais, à partir du moment où il passe dans le pays merveilleux des Glumms et Gawrys, nous pensons immédiatement aux *Voyages de Gulliver*. Le chef-d'œuvre de Swift — l'élément satirique en moins — a en effet été le modèle que Paltock a copié, non seulement en lui empruntant ses procédés de composition et de description, mais encore en adoptant l'élément destiné à donner au récit un semblant de couleur locale : les citations continuelles de mots empruntés à la langue du pays merveilleux visité par le héros du livre.

(64) (1697-1762). Cf. PRICA : *Daniel Defoe's Robinson Crusoe und Robert Paltock's Peter Wilkins* (Budapest, 1909) ; *Retrospective Review*, VII, 123 ; MILLAR : *The mid-eighteenth century*, etc.

Le roman de Paltock fut publié en deux volumes au mois de novembre 1750. Son succès fut immédiat, et de nouvelles éditions furent réclamées par le public aussi bien à Dublin, Berwick et Edimbourg, qu'à Londres. La traduction française, œuvre de Florent de Pussieux, parut en 1763 sous le titre . *les Hommes volants* ; la traduction allemande de 1767 fut faite d'après elle. En 1802, un abrégé anglais du roman fut écrit par un certain Trueman à la suite du succès qu'obtint une pantomime fondée sur les aventures de Wilkins et jouée à Londres en 1800. Enfin, en 1827, fut représenté au théâtre de Covent Garden un drame intitulé : *Peter Wilkins ou les Insulaires volants*. Ainsi donc, la vogue de l'ouvrage dura très longtemps ; cela tient surtout à ce que le lecteur y retrouvait un peu ses deux livres favoris, *Robinson* et *Gulliver*. Il faut reconnaître d'ailleurs que le roman de Paltock n'est pas sans valeur, sans qu'il mérite toutefois les éloges dithyrambiques que Leigh Hunt et surtout Coleridge lui ont prodigués (65).

Peter Wilkins eut trop de succès pour ne point avoir d'imitateurs (66). Citons *John Daniel, forgeron de Royston* (Hertfordshire) (1751) qui, naufragé sur une île déserte, trouva moyen de s'en évader sur une machine volante et alla faire un voyage dans la lune. Citons encore un héros de roman au nom prédestiné, *Crusoe Richard Davis*, dont les aventures (1756) ressemblaient tellement à celles de Wilkins que tout le monde cria au plagiat ! Le seul épisode nouveau était la description d'une île volante, mais celle-ci venait en droite ligne du cerveau de Swift. Ici s'arrêta la « robinsonnade gullivérienne ». Robinson et Gulliver, unis momentanément contre leur gré, reprirent vite leurs personnalités distinctes.

A la fin du siècle, les romanciers populaires revinrent à la robinsonnade banale : signalons çà et là quelques efforts pour la renouveler, tout en restant dans la note réaliste. Ainsi Charles Dibdin (67) donna, en 1792, un récit des aventures de *Hannah Hewit, la Crusoe femelle* ; comme Robinson, Hannah Hewit, naufragée sur une île déserte dans les mers du Sud, avait à sa disposition une épave et, bien qu'elle eût à se dé-

(65) COLERIDGE : *Table Talk*, 1851, p. 331 ; LEIGH HUNT : *London Journal*, 5 nov. 1834 ; *Book for a Corner*, I, 68 (1868).

(66) Cf. PRICA : *op. cit.*

(67) (1745-1814) connu surtout comme dramaturge.

fendre contre des bêtes féroces — ennui que son heureux ancêtre n'avait point connu — elle réussit à se créer un domicile confortable. Le roman est faible et mérite l'oubli dans lequel il est resté enseveli. C'est un des derniers rôles d'un genre littéraire à l'agonie. Tandis que, pendant le courant du dix-neuvième siècle, la robinsonnade fleurit en France et en Allemagne, elle s'étiole misérablement dans son pays d'origine. On la retrouve à l'état épisodique dans des livres destinés aux jeunes garçons, comme les romans de Ballantyne (68). Des tentatives isolées pour lui donner un regain de vie, telles que le *Crusoë Arctique*, de Percy Saint John (1854), le *Crusoë Canadien*, d'Agnès Strickland (1852), et le *Crusoë Catholique*, de W. H. Anderdon (S. J.), eurent les honneurs de la traduction, mais leur succès ne fut qu'éphémère (69). On comprend d'ailleurs fort bien que l'Angleterre n'éprouve pas le besoin de lire des robinsonnades ; n'a-t-elle pas à sa disposition le chef-d'œuvre original, si bien adapté à la mentalité britannique, surtout pendant cette période néo-puritaine que l'on a appelé « l'ère victorienne » ? On s'est contenté de moderniser le livre de De Foe, de le résumer et parfois de le mutiler, au point qu'il est aujourd'hui difficile de trouver une édition sans coupures. Le plus célèbre des abrégés anglais de *Robinson Crusoë* est celui de Stoupe qui fut constamment réimprimé entre 1779 et 1801. Nous avons déjà dit qu'on parodia le roman, devenu classique, qu'on le mit à la portée de toutes les bourses et qu'on le déforma pour qu'il plût à toutes les mentalités. Mais on résuma plus qu'on ne remania, et on réédita plus qu'on n'imita. Robinson étant le type de l'Anglais aventureux, on pensa qu'il serait inutile et fastidieux de reprendre les épisodes de sa vie et de les faire endosser par un personnage qui lui ressemblerait singulièrement sans probablement le valoir ; et à quoi bon compliquer ou modifier un livre qui se tient si bien ? Tel qu'il est, le roman a plu, il plaît encore et il plaira toujours : il trouvera éternellement un écho dans l'âme des enfants, à l'âge où l'imagination s'éveille. Ainsi, après deux siècles de vie, Robinson trône seul en son pays : père dénaturé, il a réussi à dévorer un à un tous ses descendants.

(68) Par ex. : *The Dog Crusoe*.

(69) Cf. ULLRICH, *op. cit.* Des romans à portée satirique et sociale comme *Erewhon*, de Butler, ne sont pas des robinsonnades. D'autres, comme *The admirable Crichton*, de Barrie, côtoient par moment la robinsonnade, sans vraiment appartenir au genre.

CHAPITRE VI

« Ce livre sera le premier que lira mon Emile : sent, il composera durant longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. »

ROUSSEAU : *Emile*, III.

“ Robinson Crusœ ” en France

I. *Robinson Crusœ* en France avant Rousseau. — II. Rousseau et Robinson. — III. Le succès de la robinsonnade en France, au dix-huitième siècle. — IV. Le *Robinson Suisse*. — V. La robinsonnade en France au dix-neuvième siècle. — VI. *Robinson Crusœ* dans les pays latins.

I

En France (1), *Robinson Crusœ* conquist d'abord les lettrés qui, pour des raisons politico-philosophiques, étaient devenus anglomanes. Il fut salué comme l'annonciateur d'une vérité nouvelle ; quelle victoire, pour lui qui n'avait pas réussi à captiver les aristocrates de son pays natal, de s'imposer du premier coup à l'élite de la nation la plus cultivée de l'univers ! Ensuite, il passa dans la foule où son succès fut grand, certes, mais non triomphal ; il était mal adapté par endroits à la mentalité française. Le public s'accorda surtout à proclamer l'originalité du sujet ; cette louange était en grande partie due à un snobisme aveugle, car le roman d'aventures existait en France depuis plus de cinquante ans, et le thème de la robinsonnade y avait déjà été développé.

(1) Nous avons utilisé pour ce chapitre la thèse de M. MANN, travail très consciencieux et bien documenté. Nous l'avons complètement remanié en ce qui concerne la présentation, et partiellement renouvelé en ce qui concerne la documentation et la critique.

Reconnaissons toutefois qu'avant 1719 (2), la tendance générale du roman d'aventures français était surtout philosophique, même lorsque l'élément merveilleux prédominait, comme c'est le cas pour les *Voyages fameux du Sieur Vincent Le Blanc, Marseillois* (3), personnage fort amusant qui est, sans le vouloir, le précurseur de Tartarin (1649). La *Relation de l'île de Bornéo*, de Fontenelle (1686), et l'*Histoire de Calejava ou l'île des Hommes raisonnables* (1700), de Claude Gilbert, avocat, ont un but politique, tandis que les *Aventures de Télémaque* témoignent d'intentions didactiques. Il faut convenir qu'à côté de ces romans *Robinson* faisait figure nouvelle. Pourtant, sa croissance rapide ne s'explique que parce qu'il germa sur un sol propice. Le terrain avait été préparé par deux livres : l'un, œuvre de Gabriel Foigny (4), intitulé *La terre australe connue*, décrite (soi-disant) par un certain M. Sadeur (1676), et l'autre l'*Histoire des Sévérambes*, de Denis Vairasse (5), d'Alais (1677), qui raconte comment des naufragés installèrent un camp et le fortifièrent, sur la côte déserte où la mer les avait jetés. En prétendant que *Robinson* était un livre « dans le goût de l'*Histoire des Sévérambes* et de *Jacques Sadeur* », le correspondant des *Nouvelles littéraires d'Amsterdam* n'avait pas tort (6). Dans ces deux romans, surtout dans celui de Vairasse d'Alais, se manifeste un effort très net vers le réalisme, qui rejette un peu dans l'ombre les préoccupations philosophiques de l'auteur.

La forme autobiographique adoptée par De Foe n'était pas pour étonner le public français, qui avait lu avec passion les œuvres de Sandras (7), spécialiste en pseudo-mémoires, parmi lesquels ceux de M. d'Artagnan acquirent plus tard l'immortalité. Quant au sujet même de *Robinson*, il aurait dû éveiller aussitôt dans la mémoire des lecteurs un souvenir de déjà vu. En 1710, avait paru un livre intitulé *Voyages et*

(2) Nous renvoyons pour des détails complémentaires au livre de M. G. ATKINSON : *The extraordinary Voyage in French Literature before 1700* (New-York, 1920). Nous nous bornons ici à une exquise rapide du sujet.

(3) LE BLANC (1554-1640) prétend avoir voyagé depuis l'âge de douze ans.

(4) (1640-1692). Son roman faillit le faire expulser de Genève, où il vivait, à cause de certains passages licencieux.

(5) Cf. MARCHAND : *Dictionnaire historique* (Alais). Le roman eut une 2^e partie (1678-9), 2^e éd., 1716.

(6) Numéro de décembre 1719.

(7) COURTILZ DE SANDRAS (1644-1712). Son *d'Artagnan* daté de 1700.

Aventures de Jacques Massé (8), qui racontait comment un groupe de naufragés, jetés sur une île de l'Atlantique, se construisit avec l'aide de l'épave du navire un camp confortable et capable de déjouer toutes les attaques des sauvages ; dans la suite du livre, le principal héros de cette robinsonnade est capturé par des corsaires turcs et passe quelque temps dans l'esclavage ; l'ouvrage est censé avoir été écrit par Massé lui-même, dans le calme de la vieillesse. On voit que les points de ressemblance avec *Robinson Crusoë* sont assez nombreux. Il y a mieux, car on pourrait objecter que dans *Jacques Massé* il s'agit, non d'un seul homme, mais de plusieurs. La vie d'un solitaire dans son île avait été décrite en 1713 par Marivaux dans *Les effets surprenants de la sympathie* (9) ; mais, tandis que les aventures de Robinson semblent authentiques, celles du héros de Marivaux paraissent invraisemblables. Marivaux ne se soucie pas, en effet, de donner à son récit la moindre apparence de vérité. Son personnage fait la rencontre de bons sauvages qui l'appellent « leur père ». Plein de mansuétude, il veut faire avaler à quelques malades un excellent bouillon. Comment faire ? Il commence par tuer des oiseaux à coups de flèche ; mais il n'a pas de vase pour les cuire ! Il ne s'embarrasse pas pour si peu. Laissons-lui la parole : « Que l'industrie rend ingénieux ! Je pris de la terre que je pétris avec de l'eau, et j'en fis, le mieux que je pus, un pot que j'exposai au soleil pour le faire sécher ». Voire ! qu'eût dit Robinson de cette stupéfiante habileté ? D'autant plus qu'une heure après Messieurs les sauvages sont servis ! Pour se procurer du pain, pas plus de difficultés : « Comme le ciel a répandu ses dons dans tous les endroits de la terre, je m'aperçus qu'il croissait dans cette île un blé sauvage dont ces hommes ne faisaient aucun usage parce qu'ils ne le connaissaient pas. J'en fis couper une quantité... et le fis sécher. Je sus enfin trouver le secret d'en exprimer la farine, dont je pétris plusieurs petits pains ». Un boulanger expérimenté ne ferait certes pas mieux avec un pétrin mécanique et un four chauffé à l'électricité ! Enfin le héros de Marivaux se met à prêcher la vraie religion aux indigènes dociles ; mais son Dieu n'est pas l'Etre naïf que Vendredi adopta si

(8) Cf. la remarquable étude de M. LE BRETON : *Le roman au dix-huitième siècle*. L'auteur de *Jacques Massé* est un certain TYSSOT DE PATOT.

(9) Cf. TEXTE : *Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, etc., p 150 et s.

facilement comme idole, c'est un Dieu philosophique dont l'existence est démontrée par des raisonnements abstraits, que les sauvages intelligents saisissent aussitôt. Le personnage de Marivaux est un prestidigitateur philanthrope : il ne vit que dans les livres.

Il n'y a pas eu influence de Marivaux sur De Foe ; de *Jacques Massé* non plus, car ce livre vise à nous donner la constitution idéale d'un Etat organisé selon les Grands Principes. N'oublions pas que De Foe n'avait pas le loisir de lire des ouvrages scientifiques français, et encore moins des romans. Sa besogne de journaliste l'absorbait tout entier. Il connaissait bien la politique de la France, mais il en ignorait la littérature ; quelques noms d'écrivains illustres étaient parvenus jusqu'à lui, mais ils ne lui représentaient rien de précis. Si curieux que puissent être les rapprochements que nous avons indiqués entre l'œuvre de De Foe et des romans français antérieurs, il nous paraît impossible d'attribuer à la robinsonnade telle que l'a conçue De Foe des sources françaises.

Robinson ne mit pas longtemps à traverser la Manche : pour un voyageur de cette trempe ce n'était qu'une enjambée. Il était né le 25 avril 1719 ; or, dès le 14 juin, une gazette littéraire de Leipzig annonçait que l'imprimeur Mortier, d'Amsterdam, tenait sous presse une traduction française (10). Par quelles vicissitudes passa cette traduction ? Cette annonce était-elle prématurée ? Attendit-on la publication des *Nouvelles Aventures* pour lancer l'ensemble de l'ouvrage ? Nous ne le savons pas exactement. En tout cas, l'*Europe Savante*, de La Haye, inséra, en septembre, une note à l'effet que « les libraires L'Honoré et Châtelain impriment et donneront sous peu la *Vie et les Aventures de Robinson Crusœ* ». Le roman si attendu ne parut néanmoins que l'année suivante : un bulletin en langue hollandaise (11) nous permet de fixer au mois de mars la date de publication. La traduction des *Nouvelles Aventures* suivit sans tarder en septembre. Chacune des deux parties du roman comportait deux tomes illustrés de jolies gravures. Quant aux *Réflexions sérieuses*, elles n'attendirent pas longtemps la traduction et furent mises en vente dès avril 1721.

(10) *Neue Zeitungen von Gelehrten Sachen*, n° du 14 juin 1719 ; cf. n° du 25 av. 1720.

(11) *Boekzaal der Geleerde Wereld*. (Cf. STAYERMAN : *Robinson Crusoe in Nederland*).

Ces traductions furent un événement considérable dans le monde littéraire, bien plus que la publication de l'original anglais : le français n'était-il pas la langue de toutes les sociétés policées ? Chose curieuse, les traducteurs restèrent plus de dix ans anonymes. On sut ensuite que deux hommes avaient collaboré à l'ouvrage. L'un, Van Effen (12), était un journaliste consciencieux et probe, et un spécialiste des traductions anglaises. L'autre, Themiseul de Saint-Hyacinthe (13), était un aventurier romanesque, un bohème littéraire, déjà connu par quelques histoires scandaleuses et divers ouvrages de critique. On ne sait quelle fut la part exacte de chacun d'eux dans la traduction de *Robinson Crusoë*, mais il y a tout lieu de croire un écrivain contemporain (14), qui attribue à Saint-Hyacinthe le premier tome de la première partie, et à Van Effen le reste. Cette proportion s'accorde bien avec ce que nous connaissons de la vie instable et pleine de péripéties que menait Saint-Hyacinthe et nous explique, en quelque mesure, les retards de la publication du premier volume ; on peut raisonnablement supposer que l'éditeur, après avoir confié le travail à Saint-Hyacinthe, se laissa d'attendre le bon plaisir de celui-ci et, tout en acceptant les pages déjà traduites, pria un écrivain plus sérieux d'achever au plus vite la besogne commencée. L'intérêt des préfaces de cette traduction est de nous donner l'opinion française sur la valeur du roman. Le premier volume, dit Saint-Hyacinthe, est écrit dans un style « qui sent un peu trop le matelot pour satisfaire à la délicatesse française », considération qui permet de conclure à l'authenticité de l'ouvrage, car « on n'y voit rien qui sente l'homme de lettres, on y découvre plutôt un pauvre marinier ». Saint-Hyacinthe apprécie médiocrement les efforts de Robinson, qui lui paraissent une sorte d'instinct, semblable à celui des animaux, pour obtenir plus de bien-être. En somme, il voit dans *Robinson Crusoë* une relation de voyages dans laquelle un événement, la vie solitaire sur l'île déserte, prend une place démesurément importante.

La préface des *Nouvelles Aventures* est, au contraire,

(12) (1684-1735), auteur du *Misanthrope*, journal dans le genre d'Addison (1711-12), du *Nouveau Spectateur français* (1725), collaborateur des *Nouvelles littéraires d'Amsterdam*, et traducteur du *Conte du Tonnerre*, de SWIFT.

(13) Cf. BASTIDE : *Anglais et Français du dix-huitième siècle*, ch. XI.

(14) L'auteur de l'*Eloge historique de Juste Van Effen* (*Bibliothèque française*, 1737, I). Les conclusions de M. Mann (p. 40 et s.) nous paraissent peu logiques.

enthousiaste, mais il faut faire la part des nécessités de la vente. Van Effens s'efforce de faire valoir le second volume aux dépens du premier : « Robinson Crusoë auteur semble entrer dans le caractère de Robinson Crusoë qui voyage, et qui, d'abord grossier, ignorant, pauvre raisonneur, sent son esprit se mûrir par l'âge et par l'expérience. Dans ces volumes-ci il pense mieux, parle mieux, raisonne plus conséquemment ; il écrit d'un style moins embarrassé, plus poli et plus conforme au goût des gens d'esprit ». Etrange jugement littéraire, fondé uniquement sur une conception étroite du style bas et du style noble ! Mais moins étrange toutefois que le passage où Van Effen critique le sujet même de la robinsonnade, des personnes de sa connaissance lui ayant dit qu'elles avaient été « rebutées par le long séjour de notre voyageur dans son île ! Il leur semblait qu'elles s'occupaient avec lui des années entières à dresser une hutte, à élargir une caverne et à faire une palissade ; elles se sont imaginé qu'elles l'aidaient pendant plusieurs mois à polir une seule planche, et elles se croyaient aussi emprisonnées dans leur lecture que le pauvre Robinson l'était dans sa solitude. Et elles n'ont commencé à respirer avec notre voyageur qu'à l'arrivée de Vendredi qui a ranimé leur attention rebutée par des récits trop uniformes ». Van Effen termine sa préface en assurant à ses lecteurs que la suite de l'œuvre ne comporte pas une pareille source d'ennui, la vie plus mouvementée du héros ne comportant aucune monotonie.

Au début du dix-huitième siècle, le public français ne voyait donc dans *Robinson Crusoë* qu'un récit d'aventures. Les péripéties du second volume étant plus nombreuses, il devait, en bonne logique, l'admirer davantage. Il se souciait assez peu de l'authenticité de l'ouvrage. Van Effen ne se montrait d'ailleurs guère affirmatif à son sujet dans la préface des *Nouvelles Aventures*, et prononçait timidement le nom de Selkirk, sans donner de précision. Par contre, dans sa préface des *Réflexions sérieuses*, il adopta d'emblée la théorie allégorique : « L'auteur quitte le masque dans ce troisième volume ; il y parle en philosophe et en homme de lettres ». Constatons dès maintenant que les *Réflexions sérieuses*, qui tombèrent à plat en Angleterre, furent souvent réimprimées en France (15) :

(15) Plus de huit fois au XVIII^e siècle en France contre deux fois en Angleterre.

le public français, plus instruit que le public anglais, supportait mieux la morale abstraite.

Tandis qu'il n'existait à Londres que des journaux d'informations et de polémique, il paraissait en Hollande et à Leipzig des revues littéraires où étaient analysés les nouveaux livres français. Les jugements portés sur *Robinson Crusoë* furent tous élogieux. Les gazetiers (16) affichèrent dès le début un scepticisme complet sur l'authenticité du livre, mais ce scepticisme ne les empêcha pas d'en célébrer les mérites. Les uns s'attachèrent surtout à discuter les idées de Robinson sur la valeur relative de l'argent ou sur la vraie religion ; d'autres au contraire trouvèrent « qu'elles n'avaient rien de bien extraordinaire et étaient quelquefois fort ennuyeuses » (17). Tous s'accordèrent à discuter longuement les théories de Robinson sur la Chine et sa description de la Sibérie. Les traducteurs avaient raison : c'était comme *globe-trotter* et non comme ermite que Robinson plaisait aux lecteurs français. Les *Réflexions sérieuses*, comme on pouvait s'y attendre, déçurent l'unanimité des critiques ; on trouva qu'elles « tenaient du paradoxe » ou bien étaient « diffuses et déplacées ». Mais beaucoup de gens les lurent consciencieusement, afin de pouvoir dire qu'ils avaient lu « tout *Robinson Crusoë* » (18).

Le succès de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen fut considérable. Il dura pendant tout le dix-huitième siècle ; en 1766, Fréron s'exclamait (19) : « Qui est-ce qui n'a pas lu dans sa jeunesse les Aventures de Robinson ? » Le succès fut d'autant plus grand qu'il était dû à la fois au puissant intérêt de l'œuvre et à l'excellence de la traduction. Sans doute, à cette époque, le mot « traduction » était presque synonyme de « adaptation », mais, dans le cas présent, le texte anglais a été, sinon serré de près, du moins respecté avec soin. On ne peut reprocher aux traducteurs d'avoir transposé les phrases lourdes et négligées de De Foe en un français alerte et correct ; d'autre part, ils sont fidèles à l'original, puisqu'ils en reproduisent les contradictions et les invraisemblances. Tout au plus

(16) *Neue Zeitungen* (13 juin 1720), *Journal des Savants* (19 août 1720), *Nouveau Mercure* (août et nov. 1720), etc.

(17) *Journal des Savants* (19 août 1720).

(18) Cf. LE CLERC : *Bibliothèque ancienne et moderne*, 1721 (XV).

(19) *Année littéraire*, avril 1766.

peut-on leur reprocher une recherche exagérée des tournures élégantes, l'emploi de comparaisons mythologiques et classiques assez prétentieuses, qui rendent souvent des expressions volontairement banales; et enfin la suppression de quelques passages qui sont, il est vrai, très courts et peu nécessaires à la marche du récit. Les tirades antipapistes de Robinson sont reproduites, mais un peu atténuées; le traducteur, que ce fût Saint-Hyacinthe qui se convertit au protestantisme, ou Van Effen qui était protestant, ne tenait pas à froisser la majorité du public qui était catholique.

La traduction de 1720-21 est restée la meilleure des traductions de *Robinson Crusœ* : elle rend en français du dix-huitième siècle un roman écrit en anglais du dix-huitième siècle. Certes elle n'est pas parfaite, car au lieu d'évoquer les sombres logis puritains de la Cité ou de l'East-End, elle dégage un parfum de boudoirs et de salons légers et spirituels. Mais elle est parfaitement adaptée au génie français et plaît comme une œuvre originale; à beaucoup d'égards elle mériterait de devenir un livre classique. Elle a conféré au roman de De Foe une valeur additionnelle en le parant d'un charme nouveau.

II

Les rééditions de l'œuvre de Saint-Hyacinthe et Van Effen se succédèrent rapidement à Amsterdam, d'abord chez L'Honoré et Châtelain, puis chez Zacharie Châtelain qui, en 1726, publia la troisième édition; la cinquième fut lancée à Leyde en 1754. Naturellement, ces chiffres sont ceux des réimpressions officielles, car beaucoup plus nombreuses furent les contrefaçons. En 1758, un privilège fut accordé au libraire parisien Cailleau et la première édition imprimée en France fut mise en vente dès 1761 : Robinson avait enfin acquis droit de cité ! Mais une voix allait bientôt s'élever, voix puissante qui retentit à travers l'Europe entière et fit plus pour propager la renommée de l'ouvrage que toutes les réclames des libraires. Rousseau avait lu *Robinson Crusœ* avec un intérêt passionné : le premier, il dégagera avec une pénétration et une subtilité qui eussent étonné De Foe lui-même, la leçon philosophique donnée par la robinsonnade. La publication de l'*Emile* (mai 1762) éleva jusqu'au

pinacle la gloire de Robinson. Rousseau qui, dans la *Nouvelle Héloïse*, avait conçu un séjour sentimental dans une île bien-heureuse, prouva dans l'*Emile* qu'il savait apprécier la valeur d'un récit réaliste et le caractère d'un personnage pratique. Il chanta un hymne au génie de De Foe : hymne immortel que celui du grand Européen qui a pour toujours fait entrer un nouveau chef-d'œuvre dans le patrimoine de l'humanité ! « Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile ; seul il composera durant longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement ; et, tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote ? Est-ce Plin ? Est-ce Buffon ? Non : c'est *Robinson Crusœ*.

« Robinson Crusœ dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instruments de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être, voilà un objet intéressant pour tout âge et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfants. Voilà comment nous réalisons l'île déserte qui me servait d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social, vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile ; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés et d'ordonner ses jugements sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, et de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

« Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations ; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas ; qu'il pense être Robinson lui-même ;

qu'il se voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près, dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venait à lui manquer ; qu'il examine la conduite de son héros ; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avait rien de mieux à faire ; qu'il marque attentivement ses fautes et qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas ; car ne doutez point qu'il projette d'aller faire un établissement semblable ; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connaît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté.

« Quelle ressource que cette folie pour un homme habile qui n'a pu la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant, pressé de se faire un magasin pour son île, sera plus ardent pour apprendre que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile et ne voudra savoir que cela ; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette île, tandis qu'il y borne sa félicité ; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul ; et où Vendredi, qui maintenant ne le touche guère, ne lui suffira pas longtemps ».

A ces accents lyriques, un vent d'enthousiasme passa sur le monde civilisé : les traités d'éducation fondés sur *Robinson Crusoë* se multiplièrent ; le roman lui-même fut plus que jamais demandé par le public ; celui-ci, maintenant éclairé, goûtait surtout le premier volume et délaissait les *Nouvelles Aventures* qui, autrefois, lui avaient plu davantage. La critique, étonnée du regain de succès de ce livre déjà vieux d'un demi-siècle, se remit à l'étudier : Grimm (20), Fréron (21) et La Harpe (22), en France, donnèrent d'excellents comptes rendus des dernières éditions parues, et, résultat encore plus appréciable du dithyrambe de Rousseau, Hugh Blair en Ecosse (23), et Beattie en Angleterre (24), examinèrent de près un roman que les lettrés de leur pays avaient considéré auparavant comme tout juste bon à amuser les petits apprentis et les filles de

(20) *Correspondance littéraire*, fév. 1768 à déc. 1786.

(21) *Année littéraire*, avril 1766, 1767 (I, 28), 1768 (II, 235)

(22) *Cours de littérature* (1799), XIV, 256, etc.

(23) *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres* (1783), III.

(24) *Dissertations, moral and critical* (1783), II, 309.

cuisine. Grâce à la « découverte » de Rousseau, Robinson avait véritablement fait la conquête du monde entier.

C'est de l'*Emile* que date l'immortalité du roman de De Foe ; jusque-là, on pouvait se demander s'il ne mourrait pas avec le siècle, car les réimpressions commençaient à s'espacer. Après l'*Emile*, l'impulsion était définitivement donnée : point d'année sans édition nouvelle de *Robinson Crusoë*. A ce point de vue, la France rivalisa avec l'Angleterre. En 1766, parut à Amsterdam un excellent abrégé de *Robinson Crusoë* ; son auteur, nommé Feutry, prétendait avoir eu la même idée que Rousseau bien avant d'avoir lu l'*Emile*, et avoir rédigé ce résumé pour les enfants du marquis de Puységur, dont il était le précepteur. La chose est possible, car l'abrégé ne répond pas entièrement aux desiderata de Rousseau ; il n'en est pas moins certain que c'est la publication de l'*Emile* qui détermina Feutry à faire imprimer son œuvre. L'abrégé en question a été fait directement sur la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen ; il est en général très heureux. Feutry supprime le journal de Robinson, évite les répétitions fréquentes et les invraisemblances du texte original, précise ce qui est trop vague, et résume les discussions trop longues ; il abrège particulièrement toute la partie des *Nouvelles Aventures* où il ne s'agit pas de l'île de Robinson. Son style est coulant et agréable à lire ; à beaucoup de points de vue, l'abrégé de Feutry constitue sur le texte original une amélioration réelle. Mais, par le fait même qu'il est plus artistique, il perd beaucoup de la naïveté primitive qui faisait le charme du roman. Par goût du décorum, Feutry ne crut pas « devoir imiter le baragouin de Vendredi en français », parce que ce baragouin lui parut « n'être pas trop de bon goût ». Les confessions touchantes de Robinson, ses superstitions, les conciliabules métaphysico-puritains qu'il tient avec sa conscience, tout cela a disparu : en somme, Feutry n'a rien laissé subsister de ce qui était spécifiquement anglais ou propre à la mentalité de De Foe (25).

L'adaptation de Feutry eut un très grand succès, si grand même qu'il détermina la publication d'un abrégé rival, œuvre

(25) La 6^e éd., imprimée à Paris, parut en 1791 en 2 vol. in-12. Beaucoup des éditions actuelles de *Robinson Crusoë*, en France, sont en réalité des réimpressions de Feutry.

d'un certain Montreille (1667). Celui-ci (26) s'attacha surtout à « débarrasser *Robinson* de tout son fatras » comme le désirait Rousseau. Il se tint en effet à son titre : *L'île de Robinson Crusoë*, ne résuma que la robinsonnade, laissant de côté les *Nouvelles Aventures*. Plus encore que Feutry, il prit soin d'élaguer de la traduction originale toutes les phrases qui pouvaient choquer des consciences catholiques. Il se laissa parfois aller à des descriptions sentimentales qui évoquent les tableaux de Greuze, en s'étendant par exemple longuement sur les recommandations adressées au jeune Robinson par le vieux Crusoë (27). Il introduisit dans le texte une division en chapitres assez peu logique, et condensa trop souvent les pages de De Foe avec une fâcheuse négligence. L'œuvre de Montreille est donc mauvaise et fait regretter l'élégante adaptation de Feutry. Ce fut d'ailleurs l'avis unanime des critiques : ils reprochèrent à Montreille de n'avoir pas parlé du retour de Robinson dans son île, et surtout d'avoir résumé, sans talent ni goût, un livre magnifique ; le plus sévère d'entre eux, Grimm, lui décocha ce trait mortel : « M. de Montreille, qui est sans doute compagnon de la communauté des sangsues, vient d'abrégier le roman de *Robinson Crusoë*. Il dit qu'il en a surtout retranché les maximes dangereuses. Il peut compter que, lui, il sera retranché de toute bibliothèque bien composée » (28).

L'*Emile* provoqua non seulement la publication de ces abrégés, mais encore la mise en vente de nombreuses éditions nouvelles, revues et corrigées, de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen : il y en eut d'imprimées à Paris, en Hollande et même à Francfort. Une édition parisienne de 1783 offre cette particularité de commencer par la *Vision du Monde angélique*, c'est-à-dire la fin du troisième volume ; une autre, publiée à la même date, contient une préface qui assure le lecteur de l'authenticité de l'ouvrage ; par contre, en 1787, Garnier comprit *Robinson* dans sa collection de *Voyages imaginaires*. Si grande fut la célébrité du roman qu'il servit de livre scolaire pour apprendre la langue anglaise aux jeunes Français ; le texte anglais fut, dans ce but, réimprimé à Paris, avec peu d'exac-

(26) De son vrai nom Savin, professeur d'humanités à Bordeaux.

(27) Probablement faite d'après une gravure de la première éd. de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen.

(28) *Correspondance littéraire*, fév. 1768. Cf. *Mercure de France*, fév. 1775.

de figurer dans leurs collections ; ainsi, pendant près d'un siècle, les paysans firent leurs délices d'un ouvrage qui leur rappelait — avec plus de poésie — la vie d'un certain *Crusoë* seul dans une île, quelque part du côté des Amériques.

Le succès de l'*Ermite*, venant quelques mois après le succès, plus retentissant encore, des *Voyages de Gulliver*, orienta la robinsonnade dans une direction nouvelle : le réalisme des petits détails pratiques et terre-à-terre fut abandonné, et, avec lui, le souci de se rapprocher le plus possible de la vie. Deux tendances se manifestèrent. D'abord, l'introduction de doctrines philosophiques plus ou moins utopiques (60), que l'on amalgame avec le thème habituel des robinsonnades. L'ouvrage le plus typique sous ce rapport est un roman du Révérend John Kirkby, qui raconte l'histoire extraordinaire d'Automathès (61) : ce personnage naît sur une île déserte où ses parents, nobles de haute lignée, ont été jetés par un naufrage ; bientôt sa mère meurt et son père s'égare en canot sur la mer immense, de sorte qu'Automathès reste seul à l'âge de deux ans ; son intelligence se développe normalement ; il grandit avec les animaux, vit en paix avec eux pendant dix-neuf années, et même devient leur roi, car les bêtes prennent vite conscience de sa supériorité d'homme. Les aventures de cet ancêtre de Mowgli sont malheureusement noyées dans de longues dissertations ; le titre du livre, *la Capacité et l'étendue de l'Intelligence humaine* (1745), prouve, du reste, que l'auteur visait à la haute philosophie (62). L'intérêt de l'ouvrage, qui est surtout une compilation d'œuvres antérieures (63), est de nous indiquer l'existence, dès la première moitié du siècle, des théories d'éducation naturelle qui allaient enfin trouver leur expression complète dans l'*Emile* de Rousseau.

La seconde tendance qui se manifesta dans la robinsonnade fut l'introduction, non plus d'un élément philosophique mais d'un élément féérique destiné à plaire à la foule. De même que celle-ci préférerait l'opéra à la tragédie, elle avait toujours mis l'amour du surnaturel au-dessus de l'amour de la réalité.

(60) *Gaudetiodi Lucca*, de BERKELEY, n'est pas comme on l'a souvent prétendu, une robinsonnade proprement dite.

(61) *The Capacity and Extent of the Human Understanding*, etc. (1745).

(62) Gibbon, dont Kirkby (1705-1754) fut le précepteur, jugea très sévèrement le livre. Une seconde édition fut publiée à Dublin en 1746.

(63) Par exemple *The History of Autonus* (1736).

Les *Voyages de Gulliver* avaient dû leur succès presque uniquement à leur caractère merveilleux; la satire était passée inaperçue du plus grand nombre. Parmi les nombreuses « robinsonnades féériques », une seule mérite de survivre, parce qu'elle est l'œuvre d'un écrivain de talent, nommé Robert Paltock (64). Le titre en est significatif, et fait penser aussitôt aux vieilles relations de voyages du Moyen âge ou de l'Antiquité : *Vie et Aventures de Peter Wilkins, natif de Cornwall, racontant particulièrement son naufrage près du Pôle Sud ; son merveilleux passage à travers une caverne souterraine jusqu'à une sorte de monde nouveau ; sa rencontre avec une Gawry ou femme volante, dont il sauva la vie et dont il devint ensuite l'époux ; son extraordinaire enlèvement dans le pays des Glumms et des Gawrys, ou hommes et femmes qui volent. Avec également une description de cet étrange pays, les lois, coutumes et mœurs de ses habitants et les remarquables aventures de l'auteur parmi ceux-ci. Recueillies de sa propre bouche, lors de son voyage du cap Horn en Angleterre à bord du « Hector ». Avec une introduction racontant la surprenante manière de sa venue sur ce vaisseau et sa mort à son arrivée à Plymouth en 1739. Illustré de plusieurs gravures représentant avec clarté et précision la structure et le mécanisme des ailes des Glumms et Gawrys et la façon dont ils s'en servent indifféremment pour nager ou voler. Par R. S., passager du « Hector ».* Ce roman comprend deux parties distinctes : jusqu'au moment où apparaît Youwarkee, la femme volante, qui joue un peu le rôle de Vendredi, nous avons affaire à une robinsonnade banale ; Wilkins est, comme le héros de De Foe, un marin habile et pratique, et aussi un puritain qui aime à moraliser et cite la Bible à tout propos. Mais, à partir du moment où il passe dans le pays merveilleux des Glumms et Gawrys, nous pensons immédiatement aux *Voyages de Gulliver*. Le chef-d'œuvre de Swift — l'élément satirique en moins — a en effet été le modèle que Paltock a copié, non seulement en lui empruntant ses procédés de composition et de description, mais encore en adoptant l'élément destiné à donner au récit un semblant de couleur locale : les citations continuelles de mots empruntés à la langue du pays merveilleux visité par le héros du livre.

(64) (1697-1762). Cf. PRICA : *Daniel Defoe's Robinson Crusoe und Robert Paltock's Peter Wilkins* (Budapest, 1909) ; *Retrospective Review*, VII, 123 ; MILLAR : *The mid-eighteenth century*, etc.

Le roman de Paltock fut publié en deux volumes au mois de novembre 1750. Son succès fut immédiat, et de nouvelles éditions furent réclamées par le public aussi bien à Dublin, Berwick et Edimbourg, qu'à Londres. La traduction française, œuvre de Florent de Pussieux, parut en 1763 sous le titre : *les Hommes volants* ; la traduction allemande de 1767 fut faite d'après elle. En 1802, un abrégé anglais du roman fut écrit par un certain Trueman à la suite du succès qu'obtint une pantomime fondée sur les aventures de Wilkins et jouée à Londres en 1800. Enfin, en 1827, fut représenté au théâtre de Covent Garden un drame intitulé : *Peter Wilkins ou les Insulaires volants*. Ainsi donc, la vogue de l'ouvrage dura très longtemps ; cela tient surtout à ce que le lecteur y retrouvait un peu ses deux livres favoris, *Robinson* et *Gulliver*. Il faut reconnaître d'ailleurs que le roman de Paltock n'est pas sans valeur, sans qu'il mérite toutefois les éloges dithyrambiques que Leigh Hunt et surtout Coleridge lui ont prodigués (65).

Peter Wilkins eut trop de succès pour ne point avoir d'imitateurs (66). Citons *John Daniel, forgeron de Royston* (Hertfordshire) (1751) qui, naufragé sur une île déserte, trouva moyen de s'en évader sur une machine volante et alla faire un voyage dans la lune. Citons encore un héros de roman au nom prédestiné, *Crusoe Richard Davis*, dont les aventures (1756) ressemblaient tellement à celles de Wilkins que tout le monde cria au plagiat ! Le seul épisode nouveau était la description d'une île volante, mais celle-ci venait en droite ligne du cerveau de Swift. Ici s'arrêta la « robinsonnade gullivérienne ». Robinson et Gulliver, unis momentanément contre leur gré, reprirent vite leurs personnalités distinctes.

A la fin du siècle, les romanciers populaires revinrent à la robinsonnade banale : signalons çà et là quelques efforts pour la renouveler, tout en restant dans la note réaliste. Ainsi Charles Dibdin (67) donna, en 1792, un récit des aventures de *Hannah Hewit, la Crusoe femelle* ; comme Robinson, Hannah Hewit, naufragée sur une île déserte dans les mers du Sud, avait à sa disposition une épave et, bien qu'elle eût à se dé-

(65) COLERIDGE : *Table Talk*, 1851, p. 331 ; Leigh HUNT : *London Journal*, 5 nov. 1834 ; *Book for a Corner*, I, 68 (1868).

(66) Cf. PRICA : *op. cit.*

(67) (1745-1814) connu surtout comme dramaturge.

fendre contre des bêtes féroces — ennui que son heureux ancêtre n'avait point connu — elle réussit à se créer un domicile confortable. Le roman est faible et mérite l'oubli dans lequel il est resté enseveli. C'est un des derniers rôles d'un genre littéraire à l'agonie. Tandis que, pendant le courant du dix-neuvième siècle, la robinsonnade fleurit en France et en Allemagne, elle s'étiole misérablement dans son pays d'origine. On la retrouve à l'état épisodique dans des livres destinés aux jeunes garçons, comme les romans de Ballantyne (68). Des tentatives isolées pour lui donner un regain de vie, telles que le *Crusoë Arctique*, de Percy Saint John (1854), le *Crusoë Canadien*, d'Agnès Strickland (1852), et le *Crusoë Catholique*, de W. H. Anderdon (S. J.), eurent les honneurs de la traduction, mais leur succès ne fut qu'éphémère (69). On comprend d'ailleurs fort bien que l'Angleterre n'éprouve pas le besoin de lire des robinsonnades ; n'a-t-elle pas à sa disposition le chef-d'œuvre original, si bien adapté à la mentalité britannique, surtout pendant cette période néo-puritaine que l'on a appelé « l'ère victorienne » ? On s'est contenté de moderniser le livre de De Foe, de le résumer et parfois de le mutiler, au point qu'il est aujourd'hui difficile de trouver une édition sans coupures. Le plus célèbre des abrégés anglais de *Robinson Crusoë* est celui de Stoupe qui fut constamment réimprimé entre 1779 et 1801. Nous avons déjà dit qu'on parodia le roman, devenu classique, qu'on le mit à la portée de toutes les bourses et qu'on le déforma pour qu'il plût à toutes les mentalités. Mais on résuma plus qu'on ne remania, et on réédita plus qu'on n'imita. Robinson étant le type de l'Anglais aventureux, on pensa qu'il serait inutile et fastidieux de reprendre les épisodes de sa vie et de les faire endosser par un personnage qui lui ressemblerait singulièrement sans probablement le valoir ; et à quoi bon compliquer ou modifier un livre qui se tient si bien ? Tel qu'il est, le roman a plu, il plaît encore et il plaira toujours : il trouvera éternellement un écho dans l'âme des enfants, à l'âge où l'imagination s'éveille. Ainsi, après deux siècles de vie, Robinson trône seul en son pays : père dénaturé, il a réussi à dévorer un à un tous ses descendants.

(68) Par ex. : *The Dog Crusoe*.

(69) Cf. ULLRICH. *op. cit.* Des romans à portée satirique et sociale comme *Erewhon*, de Butler, ne sont pas des robinsonnades. D'autres, comme *The admirable Crichton*, de Barrie, côtoient par moment la robinsonnade, sans vraiment appartenir au genre.

CHAPITRE VI

« Ce livre sera le premier que lira mon Emile : seul, il composera durant longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. »

ROUSSEAU : *Emile*, III.

“ Robinson Crusoë ” en France

I. *Robinson Crusoë* en France avant Rousseau. — II. Rousseau et Robinson. — III. Le succès de la robinsonnade en France, au dix-huitième siècle. — IV. Le *Robinson Suisse*. — V. La robinsonnade en France au dix-neuvième siècle. — VI. *Robinson Crusoë* dans les pays latins.

I

En France (1), *Robinson Crusoë* conquiert d'abord les lettrés qui, pour des raisons politico-philosophiques, étaient devenus anglomanes. Il fut salué comme l'annonciateur d'une vérité nouvelle ; quelle victoire, pour lui qui n'avait pas réussi à captiver les aristocrates de son pays natal, de s'imposer du premier coup à l'élite de la nation la plus cultivée de l'univers ! Ensuite, il passa dans la foule où son succès fut grand, certes, mais non triomphal ; il était mal adapté par endroits à la mentalité française. Le public s'accorda surtout à proclamer l'originalité du sujet ; cette louange était en grande partie due à un snobisme aveugle, car le roman d'aventures existait en France depuis plus de cinquante ans, et le thème de la robinsonnade y avait déjà été développé.

(1) Nous avons utilisé pour ce chapitre la thèse de M. MANN, travail très consciencieux et bien documenté. Nous l'avons complètement remanié en ce qui concerne la présentation, et partiellement renouvelé en ce qui concerne la documentation et la critique.

Reconnaissons toutefois qu'avant 1719 (2), la tendance générale du roman d'aventures français était surtout philosophique, même lorsque l'élément merveilleux prédominait, comme c'est le cas pour les *Voyages fameux du Sieur Vincent Le Blanc, Marseillois* (3), personnage fort amusant qui est, sans le vouloir, le précurseur de Tartarin (1649). La *Relation de l'île de Bornéo*, de Fontenelle (1686), et l'*Histoire de Calejava ou l'île des Hommes raisonnables* (1700), de Claude Gilbert, avocat, ont un but politique, tandis que les *Aventures de Télémaque* témoignent d'intentions didactiques. Il faut convenir qu'à côté de ces romans *Robinson* faisait figure nouvelle. Pourtant, sa croissance rapide ne s'explique que parce qu'il germa sur un sol propice. Le terrain avait été préparé par deux livres : l'un, œuvre de Gabriel Foigny (4), intitulé *La terre australe connue*, décrite (soi-disant) par un certain M. Sadeur (1676), et l'autre l'*Histoire des Sévérambes*, de Denis Vairasse (5), d'Alais (1677), qui raconte comment des naufragés installèrent un camp et le fortifièrent, sur la côte déserte où la mer les avait jetés. En prétendant que *Robinson* était un livre « dans le goût de l'*Histoire des Sévérambes* et de *Jacques Sadeur* », le correspondant des *Nouvelles littéraires d'Amsterdam* n'avait pas tort (6). Dans ces deux romans, surtout dans celui de Vairasse d'Alais, se manifeste un effort très net vers le réalisme, qui rejette un peu dans l'ombre les préoccupations philosophiques de l'auteur.

La forme autobiographique adoptée par De Foe n'était pas pour étonner le public français, qui avait lu avec passion les œuvres de Sandras (7), spécialiste en pseudo-mémoires, parmi lesquels ceux de M. d'Artagnan acquirent plus tard l'immortalité. Quant au sujet même de *Robinson*, il aurait dû éveiller aussitôt dans la mémoire des lecteurs un souvenir de déjà vu. En 1710, avait paru un livre intitulé *Voyages et*

(2) Nous renvoyons pour des détails complémentaires au livre de M. G. ATKINSON : *The extraordinary Voyage in French Literature before 1700* (New-York, 1920). Nous nous bornons ici à une esquisse rapide du sujet.

(3) LE BLANC (1554-1640) prétend avoir voyagé depuis l'âge de douze ans.

(4) (1640-1692). Son roman faillit le faire expulser de Genève, où il vivait, à cause de certains passages licencieux.

(5) Cf. MARCHAND : *Dictionnaire historique* (Alais). Le roman eut une 2^e partie (1678-9), 2^e éd., 1716.

(6) Numéro de décembre 1719.

(7) COURTILZ DE SANDRAS (1644-1712). Son *d'Artagnan* date de 1700.

Aventures de Jacques Massé (8), qui racontait comment un groupe de naufragés, jetés sur une île de l'Atlantique, se construisit avec l'aide de l'épave du navire un camp confortable et capable de déjouer toutes les attaques des sauvages ; dans la suite du livre, le principal héros de cette robinsonnade est capturé par des corsaires turcs et passe quelque temps dans l'esclavage ; l'ouvrage est censé avoir été écrit par Massé lui-même, dans le calme de la vieillesse. On voit que les points de ressemblance avec *Robinson Crusoë* sont assez nombreux. Il y a mieux, car on pourrait objecter que dans *Jacques Massé* il s'agit, non d'un seul homme, mais de plusieurs. La vie d'un solitaire dans son île avait été décrite en 1713 par Marivaux dans *Les effets surprenants de la sympathie* (9) ; mais, tandis que les aventures de Robinson semblent authentiques, celles du héros de Marivaux paraissent invraisemblables. Marivaux ne se soucie pas, en effet, de donner à son récit la moindre apparence de vérité. Son personnage fait la rencontre de bons sauvages qui l'appellent « leur père ». Plein de mansuétude, il veut faire avaler à quelques malades un excellent bouillon. Comment faire ? Il commence par tuer des oiseaux à coups de flèche ; mais il n'a pas de vase pour les cuire ! Il ne s'embarrasse pas pour si peu. Laissons-lui la parole : « Que l'industrie rend ingénieux ! Je pris de la terre que je pétris avec de l'eau, et j'en fis, le mieux que je pus, un pot que j'exposai au soleil pour le faire sécher ». Voire ! qu'eût dit Robinson de cette stupéfiante habileté ? D'autant plus qu'une heure après Messieurs les sauvages sont servis ! Pour se procurer du pain, pas plus de difficultés : « Comme le ciel a répandu ses dons dans tous les endroits de la terre, je m'aperçus qu'il croissait dans cette île un blé sauvage dont ces hommes ne faisaient aucun usage parce qu'ils ne le connaissaient pas. J'en fis couper une quantité... et le fis sécher. Je sus enfin trouver le secret d'en exprimer la farine, dont je pétris plusieurs petits pains ». Un boulanger expérimenté ne ferait certes pas mieux avec un pétrin mécanique et un four chauffé à l'électricité ! Enfin le héros de Marivaux se met à prêcher la vraie religion aux indigènes dociles ; mais son Dieu n'est pas l'Etre naïf que Vendredi adopta si

(8) Cf. la remarquable étude de M. LE BRETON : *Le roman au dix-huitième siècle*. L'auteur de *Jacques Massé* est un certain TYSSOT DE PATOT.

(9) Cf. TEXTE : *Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, etc., p 150 et s.

facilement comme idole, c'est un Dieu philosophique dont l'existence est démontrée par des raisonnements abstraits, que les sauvages intelligents saisissent aussitôt. Le personnage de Marivaux est un prestidigitateur philanthrope : il ne vit que dans les livres.

Il n'y a pas eu influence de Marivaux sur De Foe ; de *Jacques Massé* non plus, car ce livre vise à nous donner la constitution idéale d'un Etat organisé selon les Grands Principes. N'oublions pas que De Foe n'avait pas le loisir de lire des ouvrages scientifiques français, et encore moins des romans. Sa besogne de journaliste l'absorbait tout entier. Il connaissait bien la politique de la France, mais il en ignorait la littérature ; quelques noms d'écrivains illustres étaient parvenus jusqu'à lui, mais ils ne lui représentaient rien de précis. Si curieux que puissent être les rapprochements que nous avons indiqués entre l'œuvre de De Foe et des romans français antérieurs, il nous paraît impossible d'attribuer à la robinsonnade telle que l'a conçue De Foe des sources françaises.

Robinson ne mit pas longtemps à traverser la Manche : pour un voyageur de cette trempe ce n'était qu'une enjambée. Il était né le 25 avril 1719 ; or, dès le 14 juin, une gazette littéraire de Leipzig annonçait que l'imprimeur Mortier, d'Amsterdam, tenait sous presse une traduction française (10). Par quelles vicissitudes passa cette traduction ? Cette annonce était-elle prématurée ? Attendit-on la publication des *Nouvelles Aventures* pour lancer l'ensemble de l'ouvrage ? Nous ne le savons pas exactement. En tout cas, l'*Europe Savante*, de La Haye, inséra, en septembre, une note à l'effet que « les libraires L'Honoré et Châtelain impriment et donneront sous peu la *Vie et les Aventures de Robinson Crusoë* ». Le roman si attendu ne parut néanmoins que l'année suivante : un bulletin en langue hollandaise (11) nous permet de fixer au mois de mars la date de publication. La traduction des *Nouvelles Aventures* suivit sans tarder en septembre. Chacune des deux parties du roman comportait deux tomes illustrés de jolies gravures. Quant aux *Réflexions sérieuses*, elles n'attendirent pas longtemps la traduction et furent mises en vente dès avril 1721.

(10) *Neue Zeitungen von Gelehrten Sachen*, n° du 14 juin 1719 ; cf. n° du 25 av. 1720.

(11) *Boekzaal der Geleerde Wereld*. (Cf. STAVERMAN : *Robinson Crusoe in Nederland*).

Ces traductions furent un événement considérable dans le monde littéraire, bien plus que la publication de l'original anglais : le français n'était-il pas la langue de toutes les sociétés policées ? Chose curieuse, les traducteurs restèrent plus de dix ans anonymes. On sut ensuite que deux hommes avaient collaboré à l'ouvrage. L'un, Van Effen (12), était un journaliste consciencieux et probe, et un spécialiste des traductions anglaises. L'autre, Themiseul de Saint-Hyacinthe (13), était un aventurier romanesque, un bohème littéraire, déjà connu par quelques histoires scandaleuses et divers ouvrages de critique. On ne sait quelle fut la part exacte de chacun d'eux dans la traduction de *Robinson Crusoë*, mais il y a tout lieu de croire un écrivain contemporain (14), qui attribue à Saint-Hyacinthe le premier tome de la première partie, et à Van Effen le reste. Cette proportion s'accorde bien avec ce que nous connaissons de la vie instable et pleine de péripéties que menait Saint-Hyacinthe et nous explique, en quelque mesure, les retards de la publication du premier volume ; on peut raisonnablement supposer que l'éditeur, après avoir confié le travail à Saint-Hyacinthe, se lassa d'attendre le bon plaisir de celui-ci et, tout en acceptant les pages déjà traduites, pria un écrivain plus sérieux d'achever au plus vite la besogne commencée. L'intérêt des préfaces de cette traduction est de nous donner l'opinion française sur la valeur du roman. Le premier volume, dit Saint-Hyacinthe, est écrit dans un style « qui sent un peu trop le matelot pour satisfaire à la délicatesse française », considération qui permet de conclure à l'authenticité de l'ouvrage, car « on n'y voit rien qui sente l'homme de lettres, on y découvre plutôt un pauvre marinier ». Saint-Hyacinthe apprécie médiocrement les efforts de Robinson, qui lui paraissent une sorte d'instinct, semblable à celui des animaux, pour obtenir plus de bien-être. En somme, il voit dans *Robinson Crusoë* une relation de voyages dans laquelle un événement, la vie solitaire sur l'île déserte, prend une place démesurément importante.

La préface des *Nouvelles Aventures* est, au contraire,

(12) (1684-1735), auteur du *Misanthrope*, journal dans le genre d'Addison (1711-12), du *Nouveau Spectateur français* (1725), collaborateur des *Nouvelles littéraires d'Amsterdam*, et traducteur du *Conte du Tonneau*, de SWIFT.

(13) Cf. BASTIDE : *Anglais et Français du dix-huitième siècle*, ch. XI.

(14) L'auteur de l'*Eloge historique de Juste Van Effen* (*Bibliothèque française*, 1737, I). Les conclusions de M. Mann (p. 40 et s.) nous paraissent peu logiques.

enthousiaste, mais il faut faire la part des nécessités de la vente. Van Effen s'efforce de faire valoir le second volume aux dépens du premier : « Robinson Crusoë auteur semble entrer dans le caractère de Robinson Crusoë qui voyage, et qui, d'abord grossier, ignorant, pauvre raisonneur, sent son esprit se mûrir par l'âge et par l'expérience. Dans ces volumes-ci il pense mieux, parle mieux, raisonne plus conséquemment ; il écrit d'un style moins embarrassé, plus poli et plus conforme au goût des gens d'esprit ». Etrange jugement littéraire, fondé uniquement sur une conception étroite du style bas et du style noble ! Mais moins étrange toutefois que le passage où Van Effen critique le sujet même de la robinsonnade, des personnes de sa connaissance lui ayant dit qu'elles avaient été « rebutées par le long séjour de notre voyageur dans son île ! Il leur semblait qu'elles s'occupaient avec lui des années entières à dresser une hutte, à élargir une caverne et à faire une palissade ; elles se sont imaginé qu'elles l'aidaient pendant plusieurs mois à polir une seule planche, et elles se croyaient aussi emprisonnées dans leur lecture que le pauvre Robinson l'était dans sa solitude. Et elles n'ont commencé à respirer avec notre voyageur qu'à l'arrivée de Vendredi qui a ranimé leur attention rebutée par des récits trop uniformes ». Van Effen termine sa préface en assurant à ses lecteurs que la suite de l'œuvre ne comporte pas une pareille source d'ennui, la vie plus mouvementée du héros ne comportant aucune monotonie.

Au début du dix-huitième siècle, le public français ne voyait donc dans *Robinson Crusoë* qu'un récit d'aventures. Les péripéties du second volume étant plus nombreuses, il devait, en bonne logique, l'admirer davantage. Il se souciait assez peu de l'authenticité de l'ouvrage. Van Effen ne se montrait d'ailleurs guère affirmatif à son sujet dans la préface des *Nouvelles Aventures*, et prononçait timidement le nom de Selkirk, sans donner de précision. Par contre, dans sa préface des *Réflexions sérieuses*, il adopta d'emblée la théorie allégorique : « L'auteur quitte le masque dans ce troisième volume ; il y parle en philosophe et en homme de lettres ». Constatons dès maintenant que les *Réflexions sérieuses*, qui tombèrent à plat en Angleterre, furent souvent réimprimées en France (15) :

(15) Plus de huit fois au XVIII^e siècle en France contre deux fois en Angleterre.

le public français, plus instruit que le public anglais, supportait mieux la morale abstraite.

Tandis qu'il n'existait à Londres que des journaux d'informations et de polémique, il paraissait en Hollande et à Leipzig des revues littéraires où étaient analysés les nouveaux livres français. Les jugements portés sur *Robinson Crusoë* furent tous élogieux. Les gazetiers (16) affichèrent dès le début un scepticisme complet sur l'authenticité du livre, mais ce scepticisme ne les empêcha pas d'en célébrer les mérites. Les uns s'attachèrent surtout à discuter les idées de Robinson sur la valeur relative de l'argent ou sur la vraie religion ; d'autres au contraire trouvèrent « qu'elles n'avaient rien de bien extraordinaire et étaient quelquefois fort ennuyeuses » (17). Tous s'accordèrent à discuter longuement les théories de Robinson sur la Chine et sa description de la Sibérie. Les traducteurs avaient raison : c'était comme *globe-trotter* et non comme ermite que Robinson plaisait aux lecteurs français. Les *Réflexions sérieuses*, comme on pouvait s'y attendre, déçurent l'unanimité des critiques ; on trouva qu'elles « tenaient du paradoxe » ou bien étaient « diffuses et déplacées ». Mais beaucoup de gens les lurent consciencieusement, afin de pouvoir dire qu'ils avaient lu « tout *Robinson Crusoë* » (18).

Le succès de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen fut considérable. Il dura pendant tout le dix-huitième siècle ; en 1766, Fréron s'exclamait (19) : « Qui est-ce qui n'a pas lu dans sa jeunesse les Aventures de Robinson ? » Le succès fut d'autant plus grand qu'il était dû à la fois au puissant intérêt de l'œuvre et à l'excellence de la traduction. Sans doute, à cette époque, le mot « traduction » était presque synonyme de « adaptation », mais, dans le cas présent, le texte anglais a été, sinon serré de près, du moins respecté avec soin. On ne peut reprocher aux traducteurs d'avoir transposé les phrases lourdes et négligées de De Foe en un français alerte et correct ; d'autre part, ils sont fidèles à l'original, puisqu'ils en reproduisent les contradictions et les invraisemblances. Tout au plus

(16) *Neue Zeitungen* (13 juin 1720), *Journal des Savants* (19 août 1720), *Nouveau Mercure* (août et nov. 1720), etc.

(17) *Journal des Savants* (19 août 1720).

(18) Cf. LE CLERC : *Bibliothèque ancienne et moderne*, 1721 (XV).

19) *Année littéraire*, avril 1766.

peut-on leur reprocher une recherche exagérée des tournures élégantes, l'emploi de comparaisons mythologiques et classiques assez prétentieuses, qui rendent souvent des expressions volontairement banales; et enfin la suppression de quelques passages qui sont, il est vrai, très courts et peu nécessaires à la marche du récit. Les tirades antipapistes de Robinson sont reproduites, mais un peu atténuées; le traducteur, que ce fût Saint-Hyacinthe qui se convertit au protestantisme, ou Van Effen qui était protestant, ne tenait pas à froisser la majorité du public qui était catholique.

La traduction de 1720-21 est restée la meilleure des traductions de *Robinson Crusœ* : elle rend en français du dix-huitième siècle un roman écrit en anglais du dix-huitième siècle. Certes elle n'est pas parfaite, car au lieu d'évoquer les sombres logis puritains de la Cité ou de l'East-End, elle dégage un parfum de boudoirs et de salons légers et spirituels. Mais elle est parfaitement adaptée au génie français et plaît comme une œuvre originale; à beaucoup d'égards elle mériterait de devenir un livre classique. Elle a conféré au roman de De Foe une valeur additionnelle en le parant d'un charme nouveau.

II

Les rééditions de l'œuvre de Saint-Hyacinthe et Van Effen se succédèrent rapidement à Amsterdam, d'abord chez L'Honoré et Châtelain, puis chez Zacharie Châtelain qui, en 1726, publia la troisième édition; la cinquième fut lancée à Leyde en 1754. Naturellement, ces chiffres sont ceux des réimpressions officielles, car beaucoup plus nombreuses furent les contrefaçons. En 1758, un privilège fut accordé au libraire parisien Cailleau et la première édition imprimée en France fut mise en vente dès 1761 : Robinson avait enfin acquis droit de cité ! Mais une voix allait bientôt s'élever, voix puissante qui retentit à travers l'Europe entière et fit plus pour propager la renommée de l'ouvrage que toutes les réclames des libraires. Rousseau avait lu *Robinson Crusœ* avec un intérêt passionné : le premier, il dégagait avec une pénétration et une subtilité qui eussent étonné De Foe lui-même, la leçon philosophique donnée par la robinsonnade. La publication de *l'Emile* (mai 1762) éleva jusqu'au

pinacle la gloire de^e Robinson. Rousseau qui, dans la *Nouvelle Héloïse*, avait conçu un séjour sentimental dans une île bien-heureuse, prouva dans l'*Emile* qu'il savait apprécier la valeur d'un récit réaliste et le caractère d'un personnage pratique. Il chanta un hymne au génie de De Foe : hymne immortel que celui du grand Européen qui a pour toujours fait entrer un nouveau chef-d'œuvre dans le patrimoine de l'humanité ! « Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile ; seul il composera durant longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement ; et, tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote ? Est-ce Pline ? Est-ce Buffon ? Non : c'est *Robinson Crusoë*.

« Robinson Crusoë dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instruments de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être, voilà un objet intéressant pour tout âge et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfants. Voilà comment nous réalisons l'île déserte qui me servait d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social, vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile ; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés et d'ordonner ses jugements sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, et de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.

« Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile durant l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations ; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas ; qu'il pense être Robinson lui-même ;

qu'il se voie habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près, dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venait à lui manquer ; qu'il examine la conduite de son héros ; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avait rien de mieux à faire ; qu'il marque attentivement ses fautes et qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas ; car ne doutez point qu'il projette d'aller faire un établissement semblable ; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connaît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté.

« Quelle ressource que cette folie pour un homme habile qui n'a pu la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant, pressé de se faire un magasin pour son île, sera plus ardent pour apprendre que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile et ne voudra savoir que cela ; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette île, tandis qu'il y borne sa félicité ; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul ; et où Vendredi, qui maintenant ne le touche guère, ne lui suffira pas longtemps ».

A ces accents lyriques, un vent d'enthousiasme passa sur le monde civilisé : les traités d'éducation fondés sur *Robinson Crusoë* se multiplièrent ; le roman lui-même fut plus que jamais demandé par le public ; celui-ci, maintenant éclairé, goûtait surtout le premier volume et délaissait les *Nouvelles Aventures* qui, autrefois, lui avaient plu davantage. La critique, étonnée du regain de succès de ce livre déjà vieux d'un demi-siècle, se remit à l'étudier : Grimm (20), Fréron (21) et La Harpe (22), en France, donnèrent d'excellents comptes rendus des dernières éditions parues, et, résultat encore plus appréciable du dithyrambe de Rousseau, Hugh Blair en Ecosse (23), et Beattie en Angleterre (24), examinèrent de près un roman que les lettrés de leur pays avaient considéré auparavant comme tout juste bon à amuser les petits apprentis et les filles de

(20) *Correspondance littéraire*, fév. 1768 à déc. 1786.

(21) *Année littéraire*, avril 1766, 1767 (I, 28), 1768 (II, 235)

(22) *Cours de littérature* (1799), XIV, 256, etc.

(23) *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres* (1783), III.

(24) *Dissertations, moral and critical* (1783), II, 309.

cuisine. Grâce à la « découverte » de Rousseau, Robinson avait véritablement fait la conquête du monde entier.

C'est de l'*Emile* que date l'immortalité du roman de De Foe ; jusque-là, on pouvait se demander s'il ne mourrait pas avec le siècle, car les réimpressions commençaient à s'espacer. Après l'*Emile*, l'impulsion était définitivement donnée : point d'année sans édition nouvelle de *Robinson Crusoë*. A ce point de vue, la France rivalisa avec l'Angleterre. En 1766, parut à Amsterdam un excellent abrégé de *Robinson Crusoë* ; son auteur, nommé Feutry, prétendait avoir eu la même idée que Rousseau bien avant d'avoir lu l'*Emile*, et avoir rédigé ce résumé pour les enfants du marquis de Puységur, dont il était le précepteur. La chose est possible, car l'abrégé ne répond pas entièrement aux desiderata de Rousseau ; il n'en est pas moins certain que c'est la publication de l'*Emile* qui détermina Feutry à faire imprimer son œuvre. L'abrégé en question a été fait directement sur la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen ; il est en général très heureux. Feutry supprime le journal de Robinson, évite les répétitions fréquentes et les invraisemblances du texte original, précise ce qui est trop vague, et résume les discussions trop longues ; il abrège particulièrement toute la partie des *Nouvelles Aventures* où il ne s'agit pas de l'île de Robinson. Son style est coulant et agréable à lire ; à beaucoup de points de vue, l'abrégé de Feutry constitue sur le texte original une amélioration réelle. Mais, par le fait même qu'il est plus artistique, il perd beaucoup de la naïveté primitive qui faisait le charme du roman. Par goût du décorum, Feutry ne crut pas « devoir imiter le baragouin de Vendredi en français », parce que ce baragouin lui parut « n'être pas trop de bon goût ». Les confessions touchantes de Robinson, ses superstitions, les conciliabules métaphysico-puritains qu'il tient avec sa conscience, tout cela a disparu : en somme, Feutry n'a rien laissé subsister de ce qui était spécifiquement anglais ou propre à la mentalité de De Foe (25).

L'adaptation de Feutry eut un très grand succès, si grand même qu'il détermina la publication d'un abrégé rival, œuvre

(25) La 6^e éd., imprimée à Paris, parut en 1791 en 2 vol. in-12. Beaucoup des éditions actuelles de *Robinson Crusoë*, en France, sont en réalité des réimpressions de Feutry.

d'un certain Montreille (1667). Celui-ci (26) s'attacha surtout à « débarrasser *Robinson* de tout son fatras » comme le désirait Rousseau. Il se tint en effet à son titre : *L'île de Robinson Crusoë*, ne résuma que la robinsonnade, laissant de côté les *Nouvelles Aventures*. Plus encore que Feutry, il prit soin d'élaguer de la traduction originale toutes les phrases qui pouvaient choquer des consciences catholiques. Il se laissa parfois aller à des descriptions sentimentales qui évoquent les tableaux de Greuze, en s'étendant par exemple longuement sur les recommandations adressées au jeune Robinson par le vieux Crusoë (27). Il introduisit dans le texte une division en chapitres assez peu logique, et condensa trop souvent les pages de De Foe avec une fâcheuse négligence. L'œuvre de Montreille est donc mauvaise et fait regretter l'élégante adaptation de Feutry. Ce fut d'ailleurs l'avis unanime des critiques : ils reprochèrent à Montreille de n'avoir pas parlé du retour de Robinson dans son île, et surtout d'avoir résumé, sans talent ni goût, un livre magnifique ; le plus sévère d'entre eux, Grimm, lui décocha ce trait mortel : « M. de Montreille, qui est sans doute compagnon de la communauté des sangsues, vient d'abrégé le roman de *Robinson Crusoë*. Il dit qu'il en a surtout retranché les maximes dangereuses. Il peut compter que, lui, il sera retranché de toute bibliothèque bien composée » (28).

L'*Emile* provoqua non seulement la publication de ces abrégés, mais encore la mise en vente de nombreuses éditions nouvelles, revues et corrigées, de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen : il y en eut d'imprimées à Paris, en Hollande et même à Francfort. Une édition parisienne de 1783 offre cette particularité de commencer par la *Vision du Monde angélique*, c'est-à-dire la fin du troisième volume ; une autre, publiée à la même date, contient une préface qui assure le lecteur de l'authenticité de l'ouvrage ; par contre, en 1787, Garnier comprit *Robinson* dans sa collection de *Voyages imaginaires*. Si grande fut la célébrité du roman qu'il servit de livre scolaire pour apprendre la langue anglaise aux jeunes Français ; le texte anglais fut, dans ce but, réimprimé à Paris, avec peu d'exac-

(26) De son vrai nom Savin, professeur d'humanités à Bordeaux.

(27) Probablement faite d'après une gravure de la première éd. de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen.

(28) *Correspondance littéraire*, fév. 1768. Cf. *Mercure de France*, fév. 1775.

titude malheureusement. Sur sa presse particulière de Dampierre, Mme de Montmorency-Laval fit tirer vingt-cinq exemplaires du texte original avec traduction interlinéaire (1797), selon la vieille méthode que Dumarsais appliqua, dès 1722, pour le latin, et qu'en 1784, Luneau de Boisjermain adopta pour les langues vivantes (29).

La Révolution rendit *Robinson* plus populaire que jamais. D'abord c'était un livre « aux mâles vertus » et, de plus, il avait été prôné par Rousseau : double raison pour qu'il fût sympathique aux bons patriotes. Pourtant, on jugea quelques modifications nécessaires, comme en témoigne l'*Histoire corrigée de Robinson Crusœ* qui parut en l'an III. Dans cette adaptation, Vendredi refuse d'accompagner Robinson en Angleterre, car chez lui l'amour de la patrie est plus fort que la gratitude envers son maître : « Je l'avais prié de m'accompagner, dit Robinson, mais il ne m'avait répondu qu'en me montrant son pays et en nommant son père ». De même, les pieuses réflexions de Robinson pendant son accès de fièvre sont transformées en maximes dignes d'un bon citoyen et d'un patriote sincère : « Le scélérat seul doit craindre la mort parce qu'il laisse après lui une mémoire livrée à l'opprobre et à l'ignominie. L'honnête homme, au contraire, qui a bien vécu, qui a été utile à sa patrie, qui a été bon mari, bon père, vit d'âge en âge dans le cœur de ses concitoyens. Sa patrie reconnaissante décerne à sa cendre les honneurs dus à ses vertus ; l'histoire fidèle transmet ses actions à la postérité, à laquelle le ciseau, le burin, le pinceau transmettent aussi son image (30) ». C'est ainsi que, sous la Terreur, Robinson dut troquer son bonnet de peau de chèvre contre un bonnet rouge. Si encore ç'eût été la seule transformation que lui avait fait subir cet adaptateur révolutionnaire ! Mais celui-ci avait l'esprit hanté par la *Nouvelle Héloïse*, et là où il ne fit pas de Robinson un sans-culotte, il en fit un Saint-Preux. Quand Robinson aperçoit à sa porte le blé qui a miraculeusement germé, il ne se contente pas, comme chez De Foe, de pleurer d'attendrissement en songeant à la bonté du Créateur ; il est tout entier secoué par un accès de passion sacrée : « Je me jetai à terre ; mes lèvres n'osèrent pas se porter sur ces

(29) Son *Cours de langue anglaise* est cité par Mme de Montmorency-Laval dans sa préface.

(30) P. 148 (éd. Hazlitt).

épis mêmes, et j'avoue que je baisai dix fois la terre qui en couvrait les racines. Il n'y en eut pas un qui ne reçût ainsi mon hommage. Je contemplai ces épis pendant une heure entière ; ma main tremblait en les touchant, et je les arrosais de mes larmes : ô Nature, Nature (31) !!! »

Cette curieuse version du chef-d'œuvre de De Foe atteste l'extraordinaire plasticité du thème de la robinsonnade, qui peut être adapté à tous les temps, à tous les pays, à toutes les mentalités. Sans doute l'esprit de De Foe est absent de ces imitations nouvelles : il ne reste plus que le cadre du roman. Mais n'est-ce pas là le propre des légendes communes à tous les peuples, qui les façonnent chacun à leur manière et modifient les héros suivant leur goût ?

III

Ce qu'il y a de remarquable dans le succès triomphal de *Robinson Crusœ* en France, c'est qu'il fut à la fois immédiat et universel, et surtout qu'il alla toujours croissant. Il y eut des éditions à la portée de toutes les bourses, depuis l'édition populaire de 1720-21 jusqu'à l'édition de luxe de Panckoucke (1800), imitée de celle de Stockdale, en passant par les abrégés peu coûteux de Feutry et de Montreille.

Un fait nous révélera la popularité dont il jouit dès la première heure : lors de la conspiration de Pontcallec, en 1720, un des conjurés prit le pseudonyme de *Robinson* (32). N'est-ce pas un curieux indice et une preuve certaine de succès ? L'année suivante, pendant la Foire Saint-Germain (33), Lesage et d'Orneval firent représenter avec succès une pièce en un acte intitulée *Robinson*, qui ne nous a malheureusement pas été conservée. C'est un signe de plus que la publication de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen était l'événement important du jour.

Ce succès n'alla d'ailleurs pas sans quelque résistance. Des

(31) P. 138.

(32) Cf. LECLERCQ : *Histoire de la Régence*, II, 350 n ; et BAUDRILLART : *Philippe V et la Cour de France*, t. II, p. 390-1.

(33) Février 1721. Cf. BARBERET : *Lesage et le Théâtre de la Foire* (table chronologique).

gentilshommes lettrés condamnèrent en bloc les romans d'aventures écrits pour la canaille. La marquise de Balleroy (34), qui s'ennuyait à périr dans sa Normandie, et se faisait renseigner par des amis sur les nouvelles littéraires et les potins de Paris, reçut, en juillet 1720, d'un de ses nobles correspondants, un billet ainsi conçu : « Il court un voyage nouveau, traduit de l'anglois, d'un homme qui a été vingt-huit ans seul dans une île déserte. Je le crois fait à plaisir ; mais je doute qu'il en fasse à ceux qui le lisent. Jacques Macé (*sic*) (35) a inventé quelques autres ouvrages de cette espèce, mais si plats que c'est pitié ». Contre *Robinson* se dessina aussi une offensive cléricale (36). Le 16 février 1725, une descente de police fut faite chez un libraire de Rouen dont les livres furent saisis ; ils furent portés à un curé parisien qui les examina et rendit ce jugement : « Je ne vois rien de saisissable que le *Robinson*, très mauvais ouvrage pour les mœurs et la religion ». Ceci nous explique pourquoi le roman fut si tard imprimé à Paris, à une époque où le clergé, converti au libéralisme des philosophes, se montrait enfin plus tolérant.

Un signe indubitable du triomphe de *Robinson*, c'est qu'après Lesage, on tenta de le transporter au théâtre. On ne se dissimulait pas les difficultés du sujet : une comédie représentée à Paris en mars 1741 (37), l'*Echo du Public*, ridiculisait par avance quiconque entreprendrait de composer une pièce aussi peu dramatique. Pourtant, en 1772, Jean-François Mussot, connu au théâtre sous le nom d'Arnould, fit jouer à l'Ambigu-Comique une pièce-pantomime intitulée *Robinson dans son île*, dont le succès fut dû surtout aux acteurs, tous des enfants ; cette heureuse innovation valut à Arnould l'honneur d'exhiber sa jeune troupe à Versailles, devant le Dauphin ; la pièce fut souvent représentée jusqu'en 1787 (38), date à laquelle elle fut publiée : elle fut peu après traduite en hollandais (1790).

Pendant la Révolution, un écrivain nommé Girard fit de

(34) Cf. BARTHÉLÉMY : *Les Correspondants de la Marquise de Balleroy* (Hachette, 1883), t. II, p. 182, 13 juillet 1720.

(35) Voir sur Jacques Massé le début de ce chapitre.

(36) *Archives de la Bastille*, t. XII, p. 515.

(37) Au théâtre italien, le 7 mars ; reprise le 14 juin. Pièce en un acte et en vers, de Romagnesi et Riccoboni (cf. MANN p. 211).

(38) Cf. l'*Almanach forain de 1773*, les *Anecdotes dramatiques* de LAPORTE (1775) ; les *Mémoires*, de BACHAUMONT (7 oct. 1771) ; BRAZIER : *Histoire des petits théâtres de Paris* (1838), I, 34 ; DELIGNY : *Hist. de l'Ambigu-Comique* (1841), p. 36, etc.

Robinson Crusoë un mélodrame selon le goût de ses concitoyens ; sa pièce est une succession de tirades grandiloquentes, de déclamations pompeuses, d'hymnes enflammés. Quand Robinson entend les clameurs effrayantes des cannibales il s'écrie : « Le ciel les amène ici pour assurer ma vengeance ! Marchons, qu'ils trouvent la mort au milieu de leur horrible fête ! Qu'ils tremblent, je suis armé de la foudre », etc. Les monologues sont si longs que le mélodrame devient presque un « monodrame » : il était injouable. Girard s'en rendit compte et se contenta de le publier en l'an VIII (39).

C'est un bien pauvre sujet que *Robinson* pour le théâtre tragique. Il tenta cependant, sous l'Empire, un dramaturge de talent, Guilbert de Pixérécourt (40), le « Shakespeare des boulevards ». Celui-ci fit représenter à la Porte-Saint-Martin, le 2 octobre 1805, un « mélodrame en trois actes, en prose et à grand spectacle » intitulé *Robinson Crusoë*. Il avait surtout transporté à la scène l'épisode final du roman, la révolte de l'équipage et la conquête du navire, car il s'était aperçu que la vie solitaire de Robinson n'offrait pas matière à des développements dramatiques ; comme tous les écrivains qui tentèrent de donner une version théâtrale du roman, il fit de Vendredi un personnage comique et donna à ce rôle, pour amuser le public, une importance démesurée.

La pièce eut un succès extraordinaire : jouée sans interruption jusqu'en 1837, elle eut 366 représentations à Paris et 386 en province. Ce succès était vraisemblablement dû à la splendeur des décors et des ballets, et aussi à la musique de Puccini ; le livret est en effet insipide à l'extrême ; par moments il frise le grotesque de si près qu'il suffit de quelques retouches à un auteur malicieux pour transformer le mélodrame en vaudeville (41). « Le succès redoutable de ce mélodrame », écrivait sans indulgence mais non sans justesse la *Gazette de France* (4 octobre), « ne nous empêche cependant pas de dire que, sous le rapport de l'art dramatique, de l'esprit et de la raison, il n'existe rien de plus mauvais sur aucun théâtre et chez aucune nation ».

(39) *Veillées des Muses*, 3^e année, t. I, p. 111-125.

(40) (1773-1844). Cf. son *Théâtre choisi* (1841), t. I. Voir l'analyse de la pièce dans MANN ; op. cit., p. 222-30.

(41) *Robinson Crusoë*, par Marc MICHEL, musique d'Orny ; représenté aux Folies-Dramatiques le 19 juin 1850.

La tentative de Pixérécourt fût d'ailleurs comme la dernière flamme claire d'un feu qui s'éteint : à l'exemple de l'Angleterre, on s'aperçut que *Robinson Crusoë* ne pouvait fournir au théâtre qu'une pièce comique, et c'est dans cette voie que cherchèrent les auteurs dramatiques du dix-neuvième siècle.

Dans le monde des écrivains, le succès de *Robinson* ne fut pas moindre que dans le grand public, et son influence fut plus grande, surtout lorsque Rousseau eut attiré l'attention des peuples sur la portée philosophique de la robinsonnade. Rivarol s'extasia sur « ce livre admirable, qui peint l'homme sorti de la Société et aux prises avec la Nature et la nécessité ». Le spirituel Chamfort dégagèa en ces termes la grande pensée de De Foe : « Robinson dans son île, privé de tout, et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable » (42).

Il n'est point de grand écrivain français, dans le siècle des philosophes, qui n'ait lu, au moins dans sa jeunesse, le roman de De Foe. Celui qui en subit le plus fortement l'influence fut peut-être Bernardin de Saint-Pierre (43) ; il vit dans *Robinson Crusoë* à la fois une grande idée philosophique et un véridique récit d'aventures, semblable à ceux qu'auraient pu faire les marins des navires qu'enfant il regardait quitter Le Havre à destination des Indes Occidentales. *Robinson* suscita en lui une double vocation d'explorateur et de missionnaire ; il aima Vendredi, ce type du « bon sauvage » cher au dix-huitième siècle (44), et il chercha des tribus de « Vendredis » à civiliser. Mais ses projets de lointains voyages échouèrent sauf un, qu'il exécuta par la pensée dans le domaine de la fiction : *Paul et Virginie* est la robinsonnade d'une âme tendre, qui aspire avec ardeur à la vie innocente des solitudes primitives.

La bourgeoisie éclairée suivit les maîtres de la littérature dans leur admiration pour le chef-d'œuvre de De Foe. Deux curieuses anecdotes, qui datent l'une d'avant et l'autre d'après la publication de *l'Emile*, prouvent à quel point, dans le siècle

(42) *Maximes et Pensées*, ch. II.

(43) Cf. MAURY : *Bernardin de Saint Pierre* (thèse).

(44) Cf. LICHTENBERGER : *Le Socialisme au dix-huitième siècle*.

qui suivit sa traduction, Robinson était populaire en France dans les classes lettrées. Horace Walpole raconte dans une de ses lettres l'aventure d'un Anglais nommé Sir Th. Robinson, qui, allant rendre visite à sa sœur, mariée à Paris, tomba au milieu d'un dîner de cérémonie (45). Le domestique annonça : « Monsieur Robinson ». Un brave abbé, assis à table, interrompit son repas et contempla avec ahurissement le nouveau venu, qui, de goûts excentriques, était revêtu d'un bizarre costume de chasse ; puis, incapable de maîtriser plus longtemps sa curiosité, le naïf homme d'Eglise s'écria : « Excusez-moi, monsieur, mais êtes-vous le fameux Robinson Crusoë si célèbre dans l'histoire ? » Amusant cri du cœur ! qui nous prouve qu'en 1741, date à laquelle il fut poussé, il y avait encore à Paris des esprits simples et crédules, qui s'étaient laissés duper par ce maître mystificateur qu'est De Foe.

L'autre anecdote, tirée du journal de Thomas Moore, raconte une curieuse bétise de Mme de Talleyrand (46) : « Un jour, son mari, après lui avoir annoncé que Denon, le grand égyptologue, venait dîner, lui dit de lire quelques pages de son livre sur l'Egypte, qui venait de paraître, afin qu'elle pût lui en parler un peu ; il ajouta qu'il laisserait le livre sur la table de son bureau où elle pourrait le prendre. Il oublia cependant, et Mme de Talleyrand, entrant dans le bureau, trouva sur la table un volume de *Robinson Crusoë* ; elle le lut attentivement et à dîner ne fut pas longue à entreprendre Denon sur l'île déserte, son mode de vie, etc., au grand étonnement du pauvre Denon qui ne pouvait rien comprendre à ce discours sans queue ni tête. Enfin lorsqu'elle dit : « Et puis, ce cher Vendredi ! » il s'aperçut qu'elle le prenait pour Robinson Crusoë, pas moins ! » Selon une autre version, le grand diplomate aurait dit à sa femme d'aller acheter chez le libraire, afin d'en lire quelques pages, l'ouvrage de leur convive. Mme de Talleyrand, ayant oublié le titre en route, demanda au marchand le livre d'aventures dont tout le monde parlait et reçut aussitôt un exemplaire de *Robinson*, qu'elle se mit à lire consciencieusement, pour briller à table dans la conversation, avec le résultat que l'on sait. Quelle que soit la manière exacte dont les faits

(45) Lettre de Walpole à Sir Horace Mann (22 oct. 1841). Cf. *London Society*, 1870.

(46) Cf. *London Society*, 1870 (*Who wrote Robinson Crusoe ?*)

se passèrent, cette anecdote nous montre que le roman de De Foe, cent ans après son lancement, était resté un grand succès de librairie, et que ce livre, écrit pour la canaille londonienne, avait sa place dans les bibliothèques des grands hommes d'Etat.

Un tel chef-d'œuvre devait fatalement susciter des imitations. Il y eut, dans les années qui suivirent la publication de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van Effen, une floraison subite du roman d'aventures. Des auteurs de talent ne crurent pas devoir mépriser ce genre de littérature populaire. Lesage combla les désirs du grand public en donnant les *Aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle France* (1832) : ce roman repose probablement sur des données authentiques, mais Lesage semble s'être servi de ses sources dans la faible mesure où De Foe avait utilisé le récit des aventures de Selkirk (47). Ce qui rapproche les *Aventures de Beauchêne* de *Robinson Crusoë*, ce n'est pas le sujet, mais la manière de le traiter : Lesage a tenté, et souvent réussi, de retrouver le réalisme autobiographique dans lequel De Foe, était passé maître, réalisme qui se traduit surtout par la minutie et la naïveté des détails ; Beauchêne est, dans sa simplicité un peu fruste, un jeune frère de Robinson qui aurait mal tourné. Mais mieux encore que Lesage, l'abbé Prévost sut si bien s'appropriier les habitudes et même les manies de De Foe, qu'un de ses romans, le *Philosophe anglais ou Histoire de M. Cleveland* (1731) ayant été traduit en anglais, sans nom d'auteur, la voix populaire quelques années plus tard, l'attribua sans hésitation à De Foe (48) !

Si l'on descend dans les bas-fonds de la littérature alimentaire, on trouve des imitations beaucoup plus directes de *Robinson*. Au début, ce furent surtout des adaptations de romans anglais comme les *Voyages du capitaine Robert Boyle* (1730), ou des robinsonnades à tendances didactiques, telles que le *Solitaire espagnol* (49), du sieur P. B. Leyde (1738) ; dans tous ces livres, le ou les héros principaux étaient jetés sur des îles désertes.

(47) Cf. Léo CLARETIE : *Lesage*, et LE BRETON, *op. cit.*

(48) Cf. MORGAN : *Rise of the novel of manners*, ch. IV ; LE BRETON, *op. cit.*, ch. IX ; et SCHROEDER : *L'abbé Prévost*.

(49) Ou *Mémoires de don Vérasque de Figueroas*.

Le succès de la traduction des *Aventures de Quarll*, intitulée *Le Solitaire anglois*, accrut encore cette fureur de robinsonnades, et la tirade lyrique de Rousseau la porta à son paroxysme. La robinsonnade française, avide de philosophie, revint aux vieilles conceptions des îles d'Utopie, et la faveur du peuple fut toute acquise à de pseudo-romans comme l'*Histoire des Galligènes* (1765) (50) et la *République des Philosophes* (51) (1768). En même temps, la robinsonnade devint sentimentale : elle tendit à devenir une sorte de *Nouvelle Héloïse* pour les bons bourgeois, casaniers d'habitudes mais aventureux d'esprit ; la traduction du *Nouveau Robinson*, de l'Allemand Campe (52), qui fut triomphalement accueillie, augmenta encore cette sentimentalité de mauvais aloi (53). De la foule immense des descendants de Robinson, nous allons tirer de l'oubli les plus typiques et les mieux constitués, ceux qui ont pu vivre quelques années et pourraient, sans grand dam pour notre goût artistique, être ramenés à l'existence.

En 1768, parut un roman qui imite de très près certains passages de *Robinson Crusoe* : il était intitulé *Mémoires du Chevalier de Kilpar*, et son auteur s'appelait Gain de Montaignac (54). Toutefois, la tendance idéaliste et philosophique s'était substituée au réalisme terre-à-terre de De Foe. Kilpar est naufragé sur une terre accueillante qui semble s'être préparée depuis longtemps à le bien recevoir ; en outre il a, lui aussi, un navire merveilleusement approvisionné, échoué près de la côte. Aussi ne perd-il pas son temps à confectionner à grand-peine des outils de fortune ; comme il dispose d'une bibliothèque fort bien comprise, il passe ses journées à lire et à méditer. Pendant trois ans, il mène cette existence de Robinson en chambre, puis découvre sur son île deux autres naufragés qui sont, comme par hasard, sa fiancée et son oncle. Le livre se transforme en robinsonnade familiale, d'autant plus qu'un troisième naufrage jette à la côte la vieille servante

(50) Ou *Mémoires de Duncan* (Amsterdam et Paris).

(51) Ou *l'Histoire des Ajaciens* (Genève).

(52) Cf. chapitre VII. On y retrouve le même dédain sensationnel de l'argent monnayé que dans le roman de De Foe.

(53) *Zélie dans le désert* (1786), de Mme DAUBENTON (femme du naturaliste), peut être classé comme « roman larmoyant » typique. Son succès fut grand (21 éditions jusqu'en 1861).

(54) Avec imprudence, l'éditeur attribua le livre au célèbre M. Fielding. GAIN DE MONTAIGNAC (1731-1780) est, selon Quérard, le véritable auteur.

fidèle qui était partie à la recherche de ses maîtres. Dans cette nouvelle Arcadie, Kilpar, le berger, épouse sa fiancée, la bergère ; de cette union naîtra un jeune Tircis qui sera élevé selon les préceptes de Rousseau. Par son sujet, ce roman annonce déjà le *Robinson Suisse*, avec, en plus, des prétentions à la haute philosophie.

Il faut croire que le thème de la robinsonnade, non d'un homme, mais d'une famille, séduisit particulièrement les romanciers, car il fut utilisé à nouveau, en 1783, dans un livre qui eut un prodigieux succès : *L'île inconnue, ou Mémoires du Chevalier de Gastines, recueillis et publiés par M. Grivel*. Cet ouvrage eut une suite, réclamée à grands cris par des lecteurs enthousiastes (55). Ce qui plaisait au public, c'était l'habile dosage de philosophie et d'aventures qu'avait réussi l'auteur. Le chevalier de Gastines, jeté avec sa fiancée sur une île déserte, fonde avec elle une famille qui compte bientôt jusqu'à vingt-deux enfants ; ceux-ci sont élevés selon les derniers principes de la puériculture, car Grivel (56), l'auteur du roman, avait aussi publié, en bon disciple de Rousseau, une *Théorie de l'éducation* (1775). *L'île inconnue* est, en somme, l'histoire d'une société parfaite, dont les membres, hommes d'une adresse et d'une intelligence supérieures, réussissent du premier coup dans les travaux manuels qui avaient coûté à Robinson un apprentissage de plusieurs années. Un épisode très dramatique, une brusque irruption de sauvages dans l'île, interrompt le récit et l'empêche de devenir monotone. Grivel fut accusé, dans l'*Année littéraire*, d'avoir plagié De Foe ; il n'eut aucun mal à confondre ses accusateurs (57), vraiment mal inspirés, car s'il n'est pas douteux que le chevalier de Gastines descende de Robinson, du moins leurs liens de parenté sont-ils si éloignés que le gentilhomme français ne semble devoir à son ancêtre aucun penchant héréditaire.

Après la robinsonnade de la famille vint la robinsonnade de l'enfant. En 1788, Ducray-Duminil (58) publia un roman intitulé : *Lolotte et Fanfan, ou les aventures de deux enfants abandonnés*

(55) 10 éditions jusqu'en 1812, dont plusieurs contrefaites. Cf. *Mercure de France*, 27 sept. (1783) ; *Journal de Monsieur* (1783, IV) ; *Correspondance secrète* (29 oct.) ; *Journal des Savants* (mai 1784) ; *Année littéraire* (1784, IV).

(56) Auteur de nombreux traités de morale (1735-1810).

(57) *Mercure de France*, avril 1785, et préface de la 2^e éd.

(58) (1761-1819), journaliste, critique et romancier pour la jeunesse.

sur une île déserte » (59). En réalité, ce titre est trompeur : les deux petits héros, allaités comme Romulus et Rémus par un animal qui, en l'espèce, est une chèvre, ne restent pas longtemps seuls. Un milord anglais est jeté sur l'île par un naufrage et devient leur père adoptif. D'autre part, une baleine philanthrope, qui dormait au fond de la mer, remonte à la surface, apportant sur son dos la carcasse du navire naufragé, qui permettra aux robinsons de se construire une confortable maison de planches. Le roman, d'une sentimentalité un peu mièvre, contient de nombreux détails empruntés à De Foe, comme le calendrier, la construction d'une hutte et d'une barque, l'attaque des Caraïbes et l'incendie de la hutte, etc. Mais il était difficile d'imiter *Robinson* avec moins de réalisme, de vraisemblance et de sens pratique !

Le Suire (60) tenta, pour échapper à la robinsonnade larmoyante, d'acclimater en France la robinsonnade merveilleuse à la manière de *Peter Wilkins*. Il écrivit l'*Aventurier français ou Mémoires de Grégoire Merveil* (1782), livre qui, selon Monselet (61), est « un roman inouï, plein de réalités et de chimères, une merveille, un cauchemar, une mine », et témoigne en tout cas d'une imagination débordante. C'est successivement un roman picaresque, puis une robinsonnade qui, assez réaliste au début, devient vite invraisemblable, et enfin un conte de fées qui se passe dans le royaume des gnomes « où tout est en or ». Ce roman étrange qui, comme celui de Paltock, tient à la fois de *Robinson* et de *Gulliver*, eut un tel succès que Le Suire écrivit trois suites en 1783, 1785 et 1788, et le tout forma un ouvrage en dix volumes qui eut rapidement les honneurs d'une traduction anglaise (1791).

Dans cette fourmilière de robinsonnades dégénérées qu'est dans la seconde moitié du dix-huitième siècle le roman d'aventures français, nous ne trouvons guère qu'un effort pour revenir au réalisme de De Foe : il se marque dans un livre du Père Joly (62) qui parut en 1783, les *Aventures de Mathurin Bonice, premier habitant de l'île de l'Esclavage, premier ministre du roi*

(59) En 1823 parut la 11^e éd. Le livre fut réimprimé jusqu'en 1865. Il fut traduit en allemand (1789), en espagnol (1824) et en anglais (1839). En 1814, FRÉDÉRIC en tira une pantomime en 3 actes.

(60) (1737-1815) connu surtout comme critique.

(61) *Les oubliés et dédaignés*, p. 294.

(62) (1715-1805) auteur d'ouvrages d'édification.

Zanfara, par un académicien des Arcades. Bonice, le héros du roman, est un homme pratique, actif, énergique et pieux : en un mot un vrai Robinson. Il est fait prisonnier par les barbaresques, puis acheté par un capitaine anglais qui l'emène aux Indes ; mais le navire fait naufrage, et Bonice est jeté sur une île déserte avec un petit groupe de femmes et d'enfants ; l'île est hospitalière et, devenu le chef de cette famille de robinsons, Bonice peut, sans trop de peine, organiser sa colonie et subvenir à ses besoins matériels. Le récit, bien que moral et allégorique, ne s'écarte presque jamais des contingences humaines ; les doctrines philosophiques lui sont étrangères et il tend à reproduire la vie telle qu'elle est et non telle qu'elle devrait être. Dans l'ensemble, le roman est intéressant. Pourtant il n'eut aucun succès (63) et fut très sévèrement jugé : « Prenez », écrivit la *Correspondance secrète* (30 juillet 1783), « prenez un livre de géographie, quelque une des mille compilations qui existent sur l'histoire naturelle, un volume de sermons ; chargez un copiste d'extraire au hasard des morceaux de l'un et de l'autre, amenez ces citations par une fable quelconque, et vous aurez un roman comme les *Aventures de Bonice*, dont l'auteur, pour ne pas se fatiguer l'imagination, a tout bonnement emprunté l'idée dans le roman beaucoup trop vanté de *Robinson Crusoë* ». Ce jugement est injuste : le Père Joly a eu le mérite de préparer la voie à la plus célèbre des robinsonnades modernes. Par ses tendances didactiques, mais libérées de l'influence de Rousseau, par son goût pour l'histoire naturelle, par sa conception réaliste de la robinsonnade familiale, il avait créé un nouveau genre de roman d'aventures, qu'illustra un livre immortel, né à l'étranger, mais rapidement naturalisé français, un livre qui pendant plusieurs décades éclipa *Robinson Crusoë* et prit ensuite place à ses côtés, sur le même rang : le *Robinson Suisse*.

(63) Une suite parut en 1787 : *Le portefeuille de Mathurin Bonice* ; mais elle sombra, elle aussi, lamentablement.

IV

L'idée qui présida à la naissance du *Robinson Suisse* est une idée didactique (64). Etonné de la valeur pédagogique du *Nouveau Robinson* de Campe (65), qui servait à l'éducation de la jeunesse allemande, l'aumônier des troupes suisses à Berne, le pasteur Johann David Wyss, eut l'idée de composer, pour l'instruction de ses enfants, l'histoire d'une famille de robinsons. Il avait quatre fils : il inventa quatre petits héros, de caractères différents, qui leur ressemblaient. Puis il bourra son ouvrage, dont il n'écrivit guère que le plan, de leçons de piété filiale, d'énergie ou de religion, et de connaissances hétéroclites de botanique et de zoologie ; à l'imitation de Campe, il rédigea la plus grande partie des épisodes sous forme de dialogues.

Le *Robinson Suisse* est trop connu pour qu'une analyse détaillée en soit nécessaire. Qui ne se rappelle ses angoisses d'enfant lorsqu'il ouvrit le livre et se trouva brusquement plongé dans la description d'une effroyable tempête ? Qui n'a lu avec intérêt le pittoresque récit du passage sur la terre ferme dans un grossier bateau de cuves ? Puis c'est l'établissement d'un camp fortifié qui rappelle celui de Robinson, les premiers voyages d'exploration, la construction d'un pont sur le ruisseau poissonneux, le pillage méthodique de l'épave, plus complet encore que celui de Robinson. De plus en plus hardis, les naufragés construisent au haut d'un baobab géant, un petit chalet aérien qu'ils baptisent « l'aire du faucon » : c'est leur résidence d'été ; pour l'hiver, ils aménagent confortablement une grotte ; enfin comme Robinson, ils élèvent aux environs de leur demeure, dans un site merveilleux, une métairie qui leur sert de maison de campagne. Ils ne chôment jamais : aux travaux du maçon et du menuisier s'ajoutent les travaux de la ferme ; aux plaisirs de la chasse s'ajoutent les plaisirs des découvertes zoologiques, botaniques ou géologiques ; enfin aux exercices physiques s'ajoutent les exercices de piété. Le *paterfamilias*, véritable puits de science, sait toujours fournir des explications satisfaisantes ; la mère, forte épouse selon l'Evangile, fait

(64) Cf. MANN : *op. cit.*, ch. V et *Notes and Queries*, 3 avril 1909.

(65) Cf. *infra*, ch. VII, 2.

sans murmurer sa besogne de ménagère ; les quatre garçons sont des modèles de bons petits protestants : ils sont à la fois assez sages pour qu'on les admire et assez turbulents pour qu'on ne les prenne pas en grippe ; ils ont des défauts, mais ce sont d'aimables défauts. Ainsi, les robinsons prospèrent dans leur nouvelle patrie : jamais accès de lassitude ne vient les abattre ; jamais maladie ne tente de miner leur énergie ou leur perpétuelle bonne humeur. Ils n'ont pas débarqué dans une île d'Utopie toute prête à les recevoir, mais ils ont fait de leur domaine, à force de travail et de persévérance, un véritable paradis.

Telle est l'histoire que, s'aidant de ses notes, le père Wyss racontait par fragments, chaque soir avant la prière, à ses quatre fils attentifs. Mais il se lassa vite du sujet, ou bien trouva ses enfants trop âgés pour continuer à s'intéresser à cette robinsonnade, car il fit venir un navire dès le premier anniversaire du débarquement des naufragés dans l'île, et mit son manuscrit de côté. Vingt ans après, un de ses fils, Johann Rudolf, professeur à l'Université de Berne, connu surtout comme l'auteur de l'hymne national suisse « Appelles-tu, ma patrie », retrouva non sans émotion le manuscrit de l'histoire qui avait charmé tant de soirées de son enfance. Il l'arrangea, le remania, ajouta les développements et les commentaires que son père avait autrefois faits de vive voix, et publia ce long fragment, en langue allemande, à Zurich, en juillet 1813. L'objet de cette publication était essentiellement didactique : Wyss annonçait lui-même dans sa préface qu'il présentait cette robinsonnade non pour qu'elle plût, mais pour qu'elle servît : « Le naufrage, l'île déserte, le secours que l'on trouve dans le vaisseau échoué sont communs aux deux *Robinsons* et ne présentent rien de nouveau : mais le tableau de cette famille, le développement des caractères différents des quatre jeunes garçons, le parti que le père de famille tire de leur situation pour les instruire dans différents arts et sciences et former à la fois leur cœur et leur esprit, en fait vraiment un ouvrage utile à la jeunesse ».

La Suisse fit bon accueil à ce nouveau Robinson (66), mais elle n'offrait que des débouchés très restreints. Or l'Allemagne avait son Robinson à elle, celui de Campe, et elle n'était pas

(66) Sept réimpressions au XIX^e siècle, et six adaptations en langue allemande.

disposée à abandonner une œuvre bien germanique pour un livre écrit par un patriote suisse en un allemand lourd, gauche, et rempli de provincialismes : elle lui fit donc grise mine. Le *Robinson Suisse* serait mort, comme moururent l'une après l'autre toutes les robinsonnades allemandes du dix-huitième siècle, s'il n'avait rapidement changé de patrie (67). Il fut, quelques mois après son apparition, traduit en français, sous le titre : *Le Robinson Suisse ou journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants*, par une romancière très prolifique, la baronne de Montolieu (68) qui, avec un de ses livres, *Caroline de Lichtfield*, était déjà entrée au temple de gloire. Mme de Montolieu savait mal l'allemand : elle adapta, bien plus qu'elle ne traduisit. Le *Robinson Suisse* gagne à être vu dans son habit français, débarrassé de ses lourdeurs, de ses longueurs, de ses interminables dialogues et de ses continuels panégyriques de Luther. La traductrice en a fait un ouvrage limpide, bien écrit, élégant ; il reste encore un peu chargé de dissertations ennuyeuses sur l'histoire naturelle, mais c'est un petit inconvénient, car les enfants les passent. Dans son adaptation française, traduite à son tour en anglais (1814) et en italien (1818) (69), le *Robinson Suisse* est devenu un classique de la jeunesse dans tous les pays ; là où, comme en Angleterre, il lui a fallu se contenter de la seconde place, derrière *Robinson Crusoe*, il a pu du moins s'imposer à l'attention du petit monde, et il n'est point de tête brune, il n'est pas de tête blonde, aux cheveux lisses ou aux cheveux bouclés, qui ne se soit avidement penchée sur ses pages.

En France, le succès fut d'abord assez lent. La seconde édition parut seulement en 1816 ; Mme de Montolieu avait ajouté au texte une comédie de son cru, les *Petits Robinsons dans leur île*, ingénieuse saynète qui dut faire les délices de mainte réunion enfantine. Ensuite, les réimpressions se succédèrent d'année en année, mais ce qui nuisait à la vente, c'était le caractère fragmentaire du roman : les petits lecteurs étaient désappointés par l'arrêt brusque du récit, et désiraient ardem-

(67) Signalons une traduction hollandaise à Haarlem, dès 1813 (cf. STAVERMAN, *op. cit.*).

(68) (1751-1832) : d'origine suisse. *Caroline de Lichtfield* venait en 1813, d'avoir une 3^e édition.

(69) Un mélodrame, tiré du roman, fut joué à la Scala de Milan, en 1816.

ment savoir si les robinsons resteraient toujours dans leur île ou s'embarqueraient avec le capitaine du navire qui avait abordé sur le rivage. D'autre part, de dangereux concurrents avaient surgi. Mme Mallès de Beaulieu (70), l'auteur des *Contes d'une mère à sa fille*, avait, en 1818, donné une imitation directe de De Foe, intitulée : *Le Robinson de douze ans* ; cette amusante odyssée d'un jeune mousse abandonné sur une île déserte avait momentanément détourné du *Robinson Suisse* l'attention du public enfantin. Un autre concurrent, encore plus redoutable, était le *Robinson Français, ou histoire d'une famille française habitant une île de la mer du Sud* ; publiée d'après le manuscrit original et enrichie de notes sur l'histoire naturelle, sur les animaux et les végétaux les plus remarquables dont il est fait mention dans cet ouvrage (1822). Ce roman (71) avait l'avantage de combiner à la fois *Robinson Crusoe* et le *Robinson Suisse*, le héros étant d'abord seul dans son île, puis rejoint par une « robinsonne » avec qui il fonde une famille. N'eût été sa trop grande préoccupation didactique, le *Robinson Français* aurait pu étouffer le *Robinson Suisse*. L'éditeur de ce dernier s'émut : avec insistance, il réclama de sa traductrice la suite de l'ouvrage. Wyss n'avait pas encore commencé la rédaction d'une seconde partie ; Mme de Montolieu s'en assura, puis se mit à l'œuvre et, en 1824, donna la *Continuation du Robinson Suisse*. D'instinct, elle abandonna le genre trop instructif où Wyss se complaisait ; ne se souciant pas de fondre en son récit des renseignements zoologiques ou botaniques, elle les rejeta dans des notes, assurée que la plupart de ses lecteurs ne les regarderaient point. Stimulée par le succès du *Robinson Français*, d'où elle tira d'ailleurs quelques épisodes (72), elle introduisit dans sa robinsonnade un fort élément dramatique et romanesque. Enfin, pour s'attacher les petites lectrices, jusque là négligées, elle mit en scène les robinsonnes qui manquaient à tous les robinsons de Wyss. Elle rédigea ainsi une *Continuation* intéressante, qui ne mérite certes pas l'oubli dans lequel elle est tombée.

Mme de Montolieu commence par inventer une grande tempête qui éloigne le navire sauveur, après d'ailleurs que les jeunes

(70) Morte en 1825. Son roman en était à la 10^e éd. en 1832, et à sa 20^e en 1856.

(71) Probablement l'œuvre d'un Vaudois, nommé WYDER (*Revue suisse*, janv. 1844).

(72) La venue du boa, l'utilisation d'une carapace de tortue comme bassin de fontaine, etc.

gens aient refusé de s'embarquer pour l'Europe. Puis elle s'efforce de dramatiser son récit; le drame, c'est ici la venue des sauvages — ces vieux sauvages sortis des pages de De Foe, toujours aussi laids, mais très adoucis par l'âge — qui font irruption dans l'île pendant l'absence du *paterfamilias* et de ses trois fils aînés, et emmènent avec eux la bonne ménagère et le petit François. Douleur poignante du père à son retour, et détresse infinie des trois grands garçons, atterrés devant le foyer désert ! Cette scène est décrite avec beaucoup de pathétique. Puis, c'est la poursuite des ravisseurs jusqu'à leur village, situé dans une île voisine : et là, ô bonheur ! on retrouve la mère et son jeune fils sains et saufs, entourés de la sollicitude d'un groupe de naufragés que les bons sauvages avaient autrefois recueillis parmi eux. Ces naufragés, Mme Hirtel, ses deux filles, et le missionnaire anglais Willis, racontent d'abord, selon l'usage, leurs propres aventures ; ils accompagnent ensuite la famille suisse dans son *home*, et la colonie, renforcée par ces nouveaux colons, s'organise sur de nouvelles bases. Tout se passe à merveille, et la joie règne, la joie dans le travail et la piété ! Enfin un navire aborde à l'île ; mais les robinsons se trouvent si bien dans leur nouveau domaine que seul le fils cadet, Ernest, s'embarque à destination de l'Europe, d'où il ne tardera d'ailleurs pas à revenir, amenant avec lui une épouse bonne et soumise, ce qui promet à bref délai une série de nouveaux petits colons. En outre, dans l'île, sont restés plusieurs célibataires des deux sexes et un pasteur. Que se passera-t-il ? Est-il bien nécessaire de le dire ? Comme dans les livres à l'usage des grandes personnes, le roman finira par des mariages et comme dans les contes de fées, il y aura beaucoup d'enfants (73).

Cette *Continuation*, ingénieuse et bien écrite, n'a été réimprimée qu'une seule fois, en 1829 : c'est dommage ! En effet Wyss, jaloux de se voir ainsi devancé, se mit à l'œuvre et, en 1827, donna la continuation officielle du *Robinson Suisse*, celle que l'on trouve aujourd'hui dans toutes les éditions courantes. Lent, pesant, dénué d'imagination et même de talent, Wyss fit une seconde partie inférieure à la première ; et, qui plus est, toujours à court d'idées, il imita par endroits l'ouvrage de

(73) Cf. notre article du *Mercur de France* (1^{er} janvier 1924).

Mme de Montolieu avec si peu de vergogne que l'on peut d'emblée l'accuser de plagiat. Il emprunta à sa rivale française les quelques éléments qui animent son second tome : la mort du boa monstrueux, le combat contre les ours, la découverte — inutile du reste — d'une nouvelle grotte, la confection d'un palanquin destiné à porter la mère de famille, et surtout la construction de pavillons pour abriter tout un système de fontaines, détail que Wyss copia presque mot pour mot dans le livre de Mme de Montolieu. Nous retrouvons aussi chez Wyss l'introduction d'un élément féminin, à la fin du roman, lorsqu'arrive un navire européen qui recèle dans ses flancs de jolies passagères : celles-ci, séduites par le charme de l'île, demandent à y rester et se joignent aux colons suisses. Mais cet épisode n'est esquissé qu'à peine ; Wyss ne nous apprend pas comment la vie des robinsons s'organisa par la suite. Il est probable qu'il méditait une seconde continuation ; mais la mort (1830) l'empêcha de réaliser ses projets. Tel qu'il est actuellement, le deuxième tome du *Robinson Suisse* ne nous satisfait pas ; et nous regrettons la « suite » qu'avait écrite la baronne de Montolieu.

La traduction de Mme de Montolieu resta la favorite des enfants jusqu'en 1832, date à laquelle la traductrice mourut. Elle fut peu à peu abandonnée par ceux qui, chargés de traduire la « continuation » de Wyss, s'inquiétèrent de l'inexactitude du premier tome. Nombreuses furent les tentatives de traductions nouvelles : leur succès fut très inégal. En 1834, un certain Lapierre essaya de supprimer les dialogues, mais les enfants, souverains juges en la matière, lui prouvèrent, en n'achetant pas son livre, qu'il avait tort. La traduction, très abrégée, de Gérard (1837), fut mieux accueillie. Mais le succès alla à des traductions plus exactes, celle de Frédéric Müller, que publia la Maison Mame, de Tours, celle de Eugène Müller qui fut préfacée par l'éditeur Hetzel (P. J. Stahl), et enfin celle de Mme Elise Voïart qui eut les honneurs d'une remarquable introduction de Charles Nodier. Toutes ces traductions vivent encore de nos jours.

Le triomphe du *Robinson Suisse* en France fut complet ; dans les cinquante années qui suivirent sa naissance, soixante éditions en furent faites ; et depuis, qui saurait compter les innombrables réimpressions d'un livre qui constitue un des

plus beaux cadeaux d'étrennes que l'on puisse donner à un enfant ? L'année la plus marquante de cette glorieuse carrière est l'année 1837, pendant laquelle parurent trois éditions différentes, et où fut représentée au Gymnase Enfantin une pièce en six actes et en prose, le *Robinson Suisse* (74). En 1855, le romancier Adrien Paul tenta de donner une seconde suite à Wyss ; son livre, le *Pilote Willis*, obtint rapidement la consécration suprême : la traduction en anglais et en allemand. Partant de l'arrivée des nouveaux colons, la famille Wolston, au dernier chapitre du second tome, Adrien Paul commence d'abord par nous raconter, un peu à la manière de Mme de Montolieu, l'installation dans l'île des nouvelles venues. Comme chez Wyss, chacune des péripéties n'est que prétexte à une savante dissertation, ou même à une discussion animée d'où jaillit la lumière, car le but de l'auteur est avant tout d'instruire. La suite de l'ouvrage est remplie par les aventures de Fritz et de Jack, partis tous deux en Europe sous la conduite du pilote Willis (75) pour chercher un médecin capable d'opérer leur mère, atteinte d'un cancer. Le roman se termine par cette opération chirurgicale, faite par l'étourdi Jack devenu médecin — naturellement avec un rare bonheur — et par une série de mariages. Ce livre qui témoigne d'une technique très sûre, n'est pas resté populaire : ce qui intéresse dans une robinsonnade, c'est le séjour dans l'île déserte : le reste est secondaire et déçoit toujours un peu. En outre, quelle que fût l'adresse dont Adrien Paul fit souvent preuve, il ne réussit pas dans le cas présent à mettre son livre à la portée des bambins ; ses analyses psychologiques, souvent très fines, et ses traits d'esprit, trop fréquents, ne pouvaient pas être appréciés des enfants.

Le dernier chapitre du *Robinson Suisse*, de Wyss, a été tout dernièrement (76) composé par un spirituel — et ironique — écrivain, M. René Morax. Les jeunes robinsons, après un voyage d'études en Europe, reviennent se fixer définitivement dans l'île et y contractent mariage. Imbus des idées modernes, ils décident de faire de leur domaine une Suisse en miniature, c'est-à-dire un pays organisé pour le tourisme, comprenant non seulement des hôtels modèles, mais aussi une station

(74) Elle fut reprise le 30 déc. 1841.

(75) C'est le nom du pasteur dans la *Continuation* de Mme DE MONTOLIEU.

(76) *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, juillet 1914.

balnéaire et thermale. Chacun reçoit, selon ses capacités, un poste officiel dans la Nouvelle Suisse. Le *paterfamilias*, d'abord tout « éberlué » de l'audace ultra-moderne de ses rejetons, se met enfin à marcher avec son temps, et se félicite de voir prospérer sa propriété. Développements inattendus que Wyss eût répudiés avec rage ! Comme quoi un livre destiné aux enfants peut parfois amuser les grandes personnes !

L'extraordinaire succès du *Robinson Suisse* ne vient pas de l'originalité du sujet. Nous avons vu, en effet, que le thème de la famille naufragée avait déjà été traité par les auteurs de robinsonnades. D'autre part, le cadre du roman avait été emprunté à *Robinson Crusoë* ; Wyss, pas plus que Mme de Montolieu, ne cherchait du reste à dissimuler cet emprunt (77), et les fils du pasteur suisse faisaient du héros de De Foe leur modèle et leur conseiller. De plus, le *Robinson Suisse* contient de nombreuses invraisemblances : ainsi Wyss place dans son île la faune et la flore de toutes les régions tropicales du globe, mêlant sans scrupule les espèces végétales et animales de l'Australie et de l'Afrique. Enfin, les quatre garçons qu'il met en scène sont, reconnaissons-le, anormalement réfléchis, intelligents et robustes.

Quel est donc le secret du charme indéniable de ce roman ? C'est qu'en lisant les exploits de quatre enfants de mentalités différentes, chaque petit lecteur retrouve dans l'un d'entre eux son propre caractère et sa propre nature, idéalisés et exaltés. Il suit avec passion les aventures de Fritz l'athlète, d'Ernest le savant (celui-ci assez rarement), de Jack l'étourdi (78), et même, s'il est le petit cadet d'une nombreuse famille, il voue une admiration toute spéciale au bon et paisible François. Il s'intéresse aux faits et gestes de son favori : c'est de lui qu'il reçoit des leçons de vertu ou d'énergie. Voilà pourquoi le *Robinson Suisse* exercera toujours de l'action sur la jeunesse, tandis que *Robinson Crusoë*, en dépit de la boutade d'Anatole France, à savoir que les enfants ont une singulière prédilection pour les ouvrages qui n'ont pas été écrits à leur intention, restera plus éloigné des goûts des bambins, du moins jusqu'à l'âge où, prenant conscience de leur individualité, ils s'imagineront

(77) On fait un « almanach à la Robinson », on fortifie la caverne « à la Robinson », Ernest veut vivre seul « comme un autre Robinson », etc.

(78) Le nom suisse de Jack est Rüdli.

pouvoir vivre seuls, sans parents ni camarades ; et encore, s'ils ont l'amour de la compétition, continueront-ils à préférer un roman où il est souvent question de rivalités intellectuelles et sportives. Charles Nodier voulait que, tous les ans, l'Académie française attribuât le prix Montyon au *Robinson Suisse*, et préconisait la distribution gratuite du livre dans les écoles ; bien qu'excessif, cet enthousiasme se comprend, car, légèrement remanié, le *Robinson Suisse* constituerait le livre rêvé pour l'enfance. Mais à l'âge mûr, fatigué de la société humaine, il ne fera pas oublier l'île de solitude et de paix où errait un homme vêtu de peaux de chèvres. Le *Robinson Suisse* n'est en somme que le couronnement de l'œuvre de De Foe, l'aboutissement normal de la robinsonnade passagère et agitée d'un individu, à la robinsonnade permanente et calme d'une famille de colons. C'est le faite du grand édifice dont le fondement est *Robinson Crusoë*.

V

La gloire du *Robinson Suisse* fit sortir *Robinson Crusoë* du marécage où l'avait plongé la foule innombrable des imitations et des adaptations. Sans doute, à beaucoup, le vieux solitaire parut archaïque et démodé dans son bizarre accoutrement. Un romantique en herbe, le jeune Lefèvre, ne pouvait pardonner à De Foe de n'avoir pas su faire de son héros un beau ténébreux chevelu et échevelé, à la manière du Manfred ou du Lara de Byron (79). Quelques écrivains, sciemment ou inconsciemment, exagérèrent les exploits de leurs robinsons, au point de donner à croire qu'ils avaient voulu faire des parodies : le *Robinson des sables du désert*, de J. de Champagnac, décrit avec tant de complaisance les incroyables travaux d'un gargon de quatorze ans, naufragé sur la côte africaine, que l'on se demande si l'auteur n'a pas voulu se moquer de ses lecteurs. En tout cas, par son invraisemblance, le roman fait sourire les grandes personnes : mais il ne leur était pas destiné et les enfants l'ont soutenu de leurs suffrages (80) !

Le *Robinson Suisse* eut d'ailleurs comme résultat de consa-

(79) ESTÈVE : *Byron et le romantisme français*, p. 190.

(80) 1^{re} éd. 1837, 5^e éd. 1853, etc.

crer un état de choses qui, depuis Rousseau, tendait à devenir définitif : il fit tomber la robinsonnade dans le domaine de la littérature didactique à l'usage de la jeunesse. Les titres des robinsonnades qui ont été publiées en France depuis 1818 le démontrent. Voici les plus célèbres de ces romans juvéniles, ceux qui ont longtemps défrayé les conversations des petits gentlemen et des petites demoiselles bien élevés, dans les jardins et les promenades publiques des grandes villes : le *Robinson français ou le petit naufragé*, par Mme Julie Delafaye-Bréhier (1827), *Emma ou le Robinson des demoiselles*, par Mme Woillez (1834), la *Petite-fille de Robinson*, par Mme la comtesse de Germanie (1844) (81), le *Nouveau Robinson*, par Mme d'Olivier (1859), quelques-unes des innombrables œuvres de Mme Eugénie Foa, surtout le *Petit Robinson de Paris* (1840), le *Robinson du Havre* (1858), et les *Nouveaux Robinsons, ou aventures extraordinaires de deux enfants qui cherchent leur mère* (1865), etc., les *Petits Robinsons de Fontainebleau* (1878), par P. J. Stahl (?), *Robinson et Robinsonnette*, par A. Des Tilleuls (1893), *Pierre Robinson et Alfred Vendredi*, par L. Biart (1892), le *Robinson de la forêt russe*, par Mme Katchoulcoff (1894), et des centaines d'autres qui dorment dans les cimetières que sont les bibliothèques d'enfance. Tous reconnaissent ce qu'ils doivent à Robinson Crusoë, se proclament ses disciples et cherchent à devenir ses émules : leur piété filiale ne va pas sans ambition ; mais, quoiqu'ils fassent, ils n'arrivent pas à la cheville de leur illustre ancêtre.

Cependant, plus on avance dans le siècle, et plus une sorte de réaction se dessine contre le ton prêcheur de la robinsonnade. Au début, les auteurs s'efforçaient à la fois de se mettre à la portée des enfants et de leur inculquer de pieuses pratiques ou des connaissances encyclopédiques : ils ne réussissaient d'ailleurs ni à l'un ni à l'autre. Un seul, Ernest Fouinet (82), se dégagea de ces préoccupations et publia, en 1835, le *Robinson des Glaces* dont le succès fut mérité. Ce roman contient une analyse psychologique, très fine et très poussée, du caractère d'un naufragé condamné à vivre solitaire sur les terres arctiques ; le développement de la vie intérieure, que doit comporter toute

(81) Roman imité par l'écrivain russe GRANSTRÖM dans *La Nouvelle Robinsonnette*.

(82) (1799-1845), auteur de nombreux romans pour la jeunesse.

robinsonnade digne de ce nom, constitue l'élément le plus intéressant de cet ouvrage qui témoigne d'un réel talent.

Les tendances didactiques de la robinsonnade ne moururent pas complètement avec le siècle. Les auteurs abandonnèrent pourtant tout dessein de propagande religieuse : mais, influencés par le *Robinson Suisse* et par les romans de Mayne-Reid, ils gardèrent le goût d'enseigner l'histoire naturelle. Parmi les descendants intellectuels de De Foe, nous citerons Jules Verne, l'auteur illustre de *l'Île mystérieuse* et de *l'École des Robinsons*, et son émule André Laurie, qui a donné, en 1884, sous le titre *l'Héritier de Robinson*, un ingénieux épilogue à *Robinson Crusoë* (83). Ces ouvrages s'adressent à la jeunesse, et il y en a de tous les genres, pour répondre aux besoins des différents âges. Beaucoup des livres d'étreennes actuels continuent le genre créé par De Foe ; chaque année en voit paraître de nouveaux. Au moment où nous écrivons ces lignes (84), un superbe livre illustré trône aux devantures des libraires : il s'appelle les *Robinsons de Pompéi*. On peut dire aujourd'hui qu'il n'y a pas sur la terre de nation, de ville ou d'île qui n'ait eu son Robinson. La lune, les planètes et les étoiles elles-mêmes n'ont pas échappé à cette mode : que sont en effet les romans d'aventures cosmiques sinon des robinsonnades supra-terrestres ?

Tout récemment est apparue la tendance nouvelle d'écrire des robinsonnades (85) destinées aux grandes personnes. Deux romans marquent particulièrement cette évolution. Le premier, *Suzanne et le Pacifique* de M. Giraudoux, raconte l'histoire d'une mademoiselle Robinson, maniérée et précieuse, prétentieuse même, midinette manquée et sportive convaincue, qui vit « seule et toute nue » sur un atoll fait à sa mesure, nid pour jeune fille romanesque et poudrée, où volètent de mignons oiseaux multicolores. C'est un roman modern-style pour dilettanti lassés de la vie. L'autre, le *Solitaire du Pacifique*, de M. Jean Psichari, est une reconstitution puissante des aventures véridiques de Selkirk ; quoique inégal, ce livre contient, outre de superbes descriptions, une étude psychologique très

(83) Il imagine qu'on retrouve dans l'île de Robinson le véritable manuscrit de ses aventures, qu'il avait fausement racontées pour des motifs cupides.

(84) Janvier 1923. On annonce aussi une réimpression des *Robinsons de la terre ferme*, de MAYNE-REID.

(85) Signalons comme robinsonnade « politique », les *Robinsons de la paix*, par M. ERMENONVILLE, aventures de quatre déserteurs pendant la guerre.

poussée de l'influence progressive de la solitude sur un cerveau primitif et fruste. C'est une vraie robinsonnade, qui permet de constater les progrès accomplis dans l'art du roman depuis De Foe.

Ces ouvrages ont à notre avis un défaut commun : issus de *Robinson Crusoe*, ils renient sans pudeur leur ancêtre et poussent l'ingratitude jusqu'à lui décocher d'injustes sarcasmes. C'est « le manuel du parfait colonisateur anglais », déclare un des héros de M. Psichari, et la cervelle d'oiselet déséquilibré de la Suzanne de M. Giraudoux parvient à formuler des jugements sévères, qui la détournent de la contemplation des jolies fleurs et des gentils papillons. Suzanne traite Robinson de « puritain accablé de raison » et se permet une critique sacrilège de son esprit « bourgeois » et de ses invraisemblables exploits ! Heureusement, Robinson en a vu bien d'autres !

Le début du dix-neuvième siècle vit un regain de la popularité de *Robinson Crusoe* ; le succès du *Robinson Suisse* avait en effet appelé l'attention des parents et des enfants sur De Foe et son œuvre. Quelques éditeurs s'efforcèrent de moderniser le vieil ouvrage, de le rendre plus didactique et de l'améliorer en l'abrégéant et en le divisant en chapitres : ainsi l'adaptation d'Aymery, publiée en 1822, contient des notes explicatives des termes géographiques, et supprime les réflexions archaïques de Robinson sur le rôle de la Providence et les superstitions papistes. Par réaction contre ces éditions mutilées, plusieurs écrivains tentèrent de donner au public des traductions plus exactes que celle de Saint-Hyacinthe et Van Effen, restée seule depuis 1720, de manière à permettre d'apprécier à leur juste valeur les beautés de l'original.

Le 12 mars 1835, parut le premier fascicule d'une traduction nouvelle de *Robinson Crusoe* due à Mme Tastu, poétesse et femme de lettres. La préface annonçait que la traductrice avait eu recours aux conseils d'un officier de marine pour rendre les termes nautiques, que Van Effen avait traduits « de manière à faire rire même un marin d'eau douce » (86) ; quant aux illustrations, elles étaient l'œuvre d'un dessinateur

(86) Par exemple *a storm in the offing* (p. 81) traduit par « une tempête qui depuis plusieurs jours emportait le bateau hors de sa route ».

de la marine, qui avait autrefois parcouru les contrées décrites par Robinson. Ces déclarations firent bien augurer du travail entrepris par Mme Tastu ; sans avoir toujours réussi à trouver exactement les équivalents français des termes nautiques employés par De Foe, elle a certainement corrigé la plupart des erreurs de Van Effen ; en outre elle s'efforce de serrer de plus près le texte anglais et rétablit des passages que son prédécesseur avait supprimés comme inutiles. Par contre, elle a gardé quelques-unes des fioritures ajoutées par Van Effen, ce qui prouve qu'elle avait pris pour base la traduction de 1720, et, faute plus grave, ajoute des détails de son cru, dont le plus déplaisant est un dithyrambe hors de propos en l'honneur de « l'honnête prêtre papiste » des *Nouvelles Aventures* (87) : de sorte que cette traduction, qui fut achevée par Louis Reybaud, un des rédacteurs du *Voyage pittoresque autour du monde*, ne nous satisfait pas. Elle n'a pas le style coulant, limpide et naturellement vieillot de la première : elle ne l'égale pas, tout en l'améliorant sur certains points.

Le 21 mars 1835, soit neuf jours après celle de Mme Tastu, parut la première livraison d'une autre traduction, plus scientifique et plus exacte, bien qu'elle eût, sans raison, mis le récit à la troisième personne. Elle était l'œuvre du journaliste romantique Petrus Borel qui, jugeant avec beaucoup de sévérité le travail de Van Effen, avait eu directement recours au texte anglais. A part quelques faux-sens (88), des bizarreries orthographiques (89) et des néologismes trop audacieux (90), cette traduction est excellente. Publiée en deux volumes l'année suivante, elle eut l'avantage de présenter aussi au public le premier essai biographique écrit sur De Foe, par Philarète Chasles. Et l'on comprend que le libraire Jouault l'ait adoptée pour la luxueuse édition de *Robinson Crusoë* qu'il publia en 1878.

Entre ces deux traductions rivales, Tastu et Borel, qui, paraissant en livraisons au même moment, se disputaient les faveurs du public, la guerre était inévitable. Borel n'avait que trop d'arguments pour critiquer l'œuvre de Mme Tastu ; il le fit d'abord avec modération mais insistance, par de

(87) T. II, p. 220.

(88) Ex : *state-room* (cabine) traduit par « chambre de parade ».

(89) Ex : touts, mouce, etc.

(90) Ex : fashionable.

fréquentes allusions à la « traduction contemporaine indigne du beau nom de Mme Tastu ». Celle-ci riposta en relevant dans ses notes les inexactitudes de Borel, qu'elle qualifiait avec ostentation de « traducteur fidèle », et elle parla sans cesse de la « traduction contemporaine bien digne du beau nom de M. Petrus Borel ». Puis la bataille se fit âpre. Borel affecta de mépriser la « traduction androgyne de Mme Tastu ». Mme Tastu démontra que Borel n'écrivait pas en français. Piqûre d'épingle contre piqûre d'épingle, mot blessant contre mot blessant, sarcasme contre sarcasme : le public, amusé, marquait les coups. La traduction de Mme Tastu, bien qu'inférieure, eut plus de succès (91) parce qu'elle était mieux illustrée et que le prince de Joinville lui avait accordé son patronage. Ce n'est que vers la fin de sa vie que Borel, un peu aigri, eut la satisfaction de voir son œuvre prendre la place à laquelle elle avait droit.

Plus tard, d'autres traductions tentèrent, sans grand succès du reste, de ravir la palme aux deux antagonistes : une d'elles parut anonymement sous forme de livraisons à partir du 27 avril 1839. Puis, ce fut la traduction Fournier qui, fort bien illustrée, fut réimprimée quatre fois intégralement entre 1852 et 1881, et cinq fois en abrégé. Enfin parut la traduction Battier (1877) qui, sans être mauvaise, tomba aussitôt à plat. Depuis, la tendance des cent cinquante et quelques éditions importantes de *Robinson Crusoë* a été de revenir, avec les corrections indispensables, au texte de Saint-Hyacinthe et Van Effen.

Le regain de popularité dont jouit le roman de De Foe après le triomphe du *Robinson Suisse*, se marqua à la fois par ces nouvelles traductions, et aussi par une série d'essais d'adaptation théâtrale (92). Les auteurs ne tombèrent plus dans le mélodrame : avec plus de raison, ils restèrent dans la note comique et se moquèrent de l'engouement du public pour la robinsonnade. Le 24 janvier 1817, fut jouée à la Porte Saint-Martin une comédie en un acte (93), « mêlée de couplets et à

(91) Elle eut 4 éditions entre 1835 et 1845.

(92) Voir le chapitre VII de MANN (*op. cit.*) qui contient de nombreuses analyses de pièces.

(93) Œuvre de G. DE LURIEU et BALISSON DE ROUGEMONT.

spectacle » intitulée *Robinson dans son île* : l'amour léger et galant qui y domine assura son succès. En 1825, fut représenté un vaudeville (94) fondé sur un horrible calembour, *Robinson cru Zoé, ou la méprise sans ressemblance*. Notons, en 1834, un tableau comique joué à Paris avec accompagnement musical, le *Nouveau Robinson*, et, en 1835, un ballet-pantomime en trois actes, l'*Ile de Robinson*, représenté à Lyon ; puis passons à une pièce à grand spectacle (95), *Robinson dans son île*, qui, en 1842, fit fureur au Palais-Royal, parce qu'elle était jouée par un excellent artiste, « Alcide Tousez, tout seul » ; il y avait bien un Vendredi en scène, mais il était muet parce que la peur d'être mangé lui avait paralysé la langue ; on voit le comique qui découle de cette situation, d'autant plus que Robinson est représenté comme n'ayant qu'une préoccupation, se mettre à l'abri des farces des gamins, et que le livret fourmille en ingénieux calembours, parmi lesquels celui de « cru Zoé » fait piètre figure. Signalons, en 1845, un vaudeville de Duvert et Lauzanne, l'*Ile de Robinson*, qui ridiculise complètement les héros de De Foe (96). En 1867, le niveau dramatique se releva avec un opéra-comique de Cormon et Crémieux, *Robinson Crusoë*, qui, long et traînant, doit tout son succès à l'alerte musique d'Offenbach. Nous retombons vite dans la bouffonnerie avec une pièce qui porte le même titre et fut représentée aux Fantaisies-Parisiennes le 21 février 1886. Notons, pour terminer, une robinsonnade théâtrale de Sardou, le *Crocodile* (1886), dont deux tableaux se passent sur une île déserte : toutefois, le modèle suivi est non pas le roman de De Foe, mais le *Robinson Suisse*.

Le théâtre est, en France, un signe certain de la popularité d'une œuvre, même s'il la ridiculise, et nous devons convenir qu'il est difficile de tirer de *Robinson Crusoë* autre chose qu'un vaudeville ou une pièce enfantine. Un autre signe de popularité est l'emploi du nom de Robinson comme nom commun signifiant : « homme vivant dans une île déserte ». Vers le milieu du dix-neuvième siècle, le mot « robinson » désigna un pa-

(94) Œuvre de GABRIEL et DE FORGES.

(95) Cf. *La France dramatique au dix-neuvième siècle* (Paris, 1842).

(96) Répertoire dram. des auteurs contemporains (1845), et DUVERT : *Théâtre choisi* (1877), t. V.

rapluie (97), sans doute en souvenir de l'extraordinaire parasol du héros de De Foe ; ce sens disparut d'ailleurs rapidement. Aujourd'hui les journalistes emploient à chaque instant le nom de « robinson » dans son acception normale ; il naît spontanément sous la plume des romanciers (98), et il n'a pas été dédaigné par les économistes, comme en témoigne un livre intitulé *Robinson et Vendredi ou la naissance du capital*.

Cette popularité inouïe décida la critique française à étudier un livre que, jusqu'en 1830, les lettrés avaient dédaigneusement laissé aux enfants. En 1832 et 1844, Philarète Chasles (99) consacra à la biographie de De Foe de brillants articles de revue qui sont malheureusement plus légendaires qu'historiques. En 1870, dans une étude parue dans la *Revue des Deux Mondes*, Blerzy rectifia quelques-unes des erreurs de Chasles en se fondant sur la biographie de Lee. En 1878, Hermile Reynald s'efforça de reconstituer la vie de De Foe, et prit Chasles vivement à partie. En 1881, d'après la biographie de Minto, Cherbuliez publia un essai étincelant d'esprit, *Robinson Crusœ et la littérature électorale* (100), où il donnait le chef-d'œuvre de De Foe comme modèle aux hommes politiques. Le grand Taine porta sur De Foe un jugement pénétrant, sans toutefois accorder à *Robinson Crusœ* la place immense qu'il occupe dans la littérature mondiale. Daudet, Zola, France (101) ont rendu à cette œuvre capitale du génie humain l'hommage qu'elle méritait. Daudet surtout (102) songea souvent à Robinson, et évoqua dans le *Petit Chose* de délicieux souvenirs d'enfance sur le livre qui l'avait tant charmé. Robinson s'est acclimaté en France mieux encore que les héros des légendes françaises.

Et ce ne serait pas un des moindres étonnements de De Foe, s'il se levait de sa tombe de Bunhill Fields, que de voir le pays des papistes, des dilettantes et des écrivains classiques, faire un si bon accueil au roman écrit hâtivement dans une chambre de Stoke Newington pour gagner quelques livres sterling.

(97) Cf. le *Dictionnaire de Littré*.

(98) Ex : ABOUT : *L'homme à l'oreille cassée*, ch. XV : « Robinson découvrant dans son fle l'empreinte du pied d'un homme ne fut ni plus étonné ni plus ravi que Fougas en entendant ce cri ».

(99) *Revue de Paris*, 1833, *Revue des Deux-Mondes*, 1844.

(100) *Revue des Deux-Mondes*, t. CCLXI, p. 214.

(101) *Livre de mon ami*, p. 260.

(102) Cf. *L'Immortel*, III.

VI

Robinson fut long à franchir les Pyrénées (103) : Madrid était loin de Londres, et la littérature espagnole, en décadence, se souciait peu des livres nouveaux qui paraissaient à l'étranger. Enfin, le Saint-Office veillait et les tendances hérétiques du roman n'échappèrent pas à son œil vigilant ; en effet, quelques exemplaires de la traduction française avaient pénétré dans le pays, et, quoique les traducteurs se fussent efforcés d'atténuer les passages contre les papistes, et eussent même assuré leurs lecteurs qu'ils ne pouvaient rien trouver de plus orthodoxe que le « pauvre Robinson Crusoë », les inquisiteurs n'en furent pas dupes. *Robinson Crusoë* fut mis à l'index en 1756. Par contre, l'adaptation allemande de Campe, qui fut publiée un peu plus tard, fut jugée inoffensive parce qu'elle ne contenait aucune tirade contre la religion catholique. C'est donc en 1789, dans une traduction de Campe, que *Robinson* fit sa première apparition en langue espagnole ; des traductions de robinsonnades françaises, telles que *Lolotte et Fanfan* (1792), l'acclimatèrent peu à peu ; leur succès encouragea l'impression, en 1826, à Paris, d'une édition abrégée, et, en 1835, d'une traduction complète, qui furent répandues en Espagne sous le manteau. En 1849, les circonstances étant devenues favorables, un libraire de Madrid, plus hardi que ses confrères, lança la première édition espagnole du chef-d'œuvre de De Foe (104). Ainsi *Robinson* ne pénétra que très tard dans la Péninsule, et l'on peut dire qu'il ne s'y est jamais installé solidement. Il est vrai qu'en Espagne le petit peuple, qui dans tous les pays constitue son public le plus nombreux et le plus enthousiaste, savait à peine lire.

Au Portugal, à cette époque aussi peu émancipé que l'Espagne, la pénétration de *Robinson Crusoë* fut très lente. La première traduction portugaise fut imprimée à Paris en 1836 et vendue subrepticement à Lisbonne : la diffusion du livre fut difficile dans un petit pays encore mal éveillé, et il faut attendre 1863 pour trouver la première version portugaise

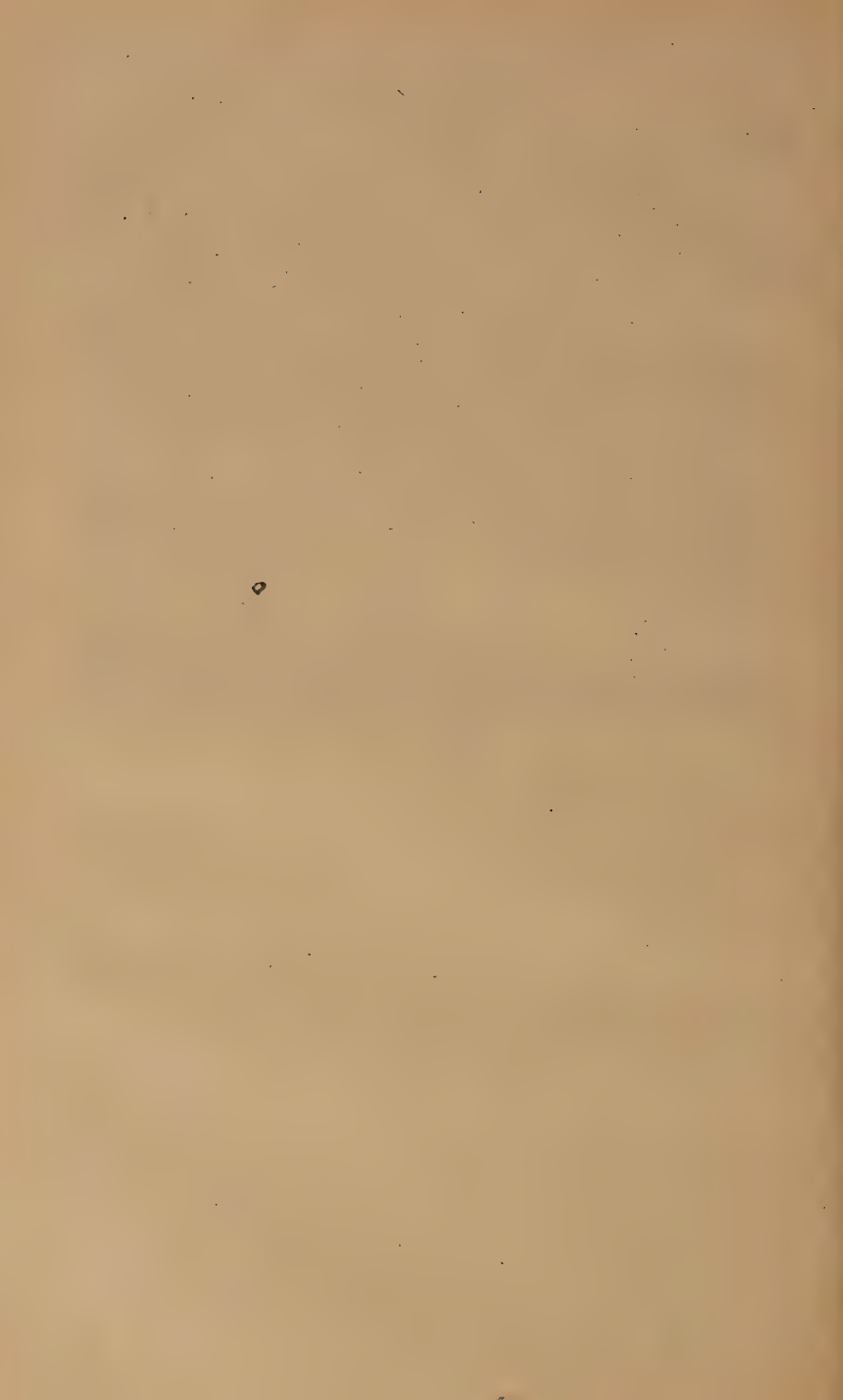
(103) Cf. la *Bibliographie* d'ULLRICH.

(104) La traduction est l'œuvre d'un écrivain nommé ALÉCRET de MESA.

imprimée en territoire portugais; encore ne le fut-elle pas à Lisbonne, mais à Rio de Janeiro.

Au contraire, *Robinson* entra de bonne heure en Italie, tout au moins les deux premiers volumes de l'ouvrage, car les *Réflexions sérieuses* ne furent pas jugées dignes d'être présentées au public. Dès 1731, à Venise, parut une traduction; elle fut rééditée quatre fois au dix-huitième siècle. En 1811, une traduction rivale, imprimée à Vicence, vint lui disputer les acheteurs. Puis, lorsque l'unité du pays eut été faite, *Robinson* connut une grande popularité : toutes les cités importantes, Milan en tête, eurent leur édition. Plus l'Italie devint une grande nation, et plus le roman de De Foe y prit une place importante : il est devenu un classique de la jeunesse, tandis que son rival, le remaniement bâtard de Campe, n'a jamais eu grand succès.

Signalons, pour terminer cette revue rapide des pays latins, l'apparition de *Robinson* en Roumanie, dès que la langue roumaine fut devenue celle d'un pays libre. On le traduisit en 1888 dans une édition imprimée à Budapest, et un peu plus tard reproduite à Cairova. Depuis, *Robinson* n'a pas cessé de faire les délices des enfants roumains. Là, comme partout dans les contrées civilisées, il a acquis à jamais droit de cité.



CHAPITRE VII

« Prie et travaille. »

CAMPE : *Robinson der Jüngere* (av.-propos).

“ Robinson Crusœ ” en Allemagne

I. Le prodigieux développement de la robinsonnade. — II. Le *Nouveau Robinson*, de Campe. — III. Robinson Crusœ chez les autres peuples germaniques et chez les peuples slaves.

I

En Allemagne (1), comme en France, *Robinson Crusœ* tomba sur un terrain tout préparé. En 1669, avait paru à Montbéliard le premier roman moderne, digne de ce nom, de la littérature allemande : le *Simplicissimus* (2), œuvre de Grimmelshausen, écrivain vagabond et touche-à-tout dont le caractère rappelle, par certains côtés, celui de De Foe. A vrai dire, ce livre est un roman picaresque dans le genre espagnol, recueil d'anecdotes mal coordonnées, généralement satiriques et destinées à critiquer la profession militaire, que l'auteur avait embrassée dans sa jeunesse. Jouet des événements, *Simplicissimus*, le héros du récit, n'est qu'une balle que la bonne et la mauvaise fortune se renvoient l'une à l'autre. L'extraordinaire succès de l'ouvrage est dû surtout à son caractère très germanique. La scène se passe le plus souvent en

(1) Cf. les livres et articles de ULLRICH ; KIPPENBERG : *Robinson in Deutschland bis zur Insel Felsenburg* ; HETTNER : *Robinson und die Robinsonaden* ; WAGNER : *Robinson in Österreich*, etc.

(2) Cf. BORCHERDT : *Die ersten Ausgaben von Grimmelshausens Simplicissimus* (Munich, 1921), et la thèse d'ANTOINE sur le *Simplicissimus*.

Allemagne, et les états successifs que prend le héros, d'abord page, puis ermite voleur, soldat de l'armée impériale, charlatan, mendiant et fermier, sentent fortement le terroir. Ajoutez à cela un ennuyeux étalage de piété et un grand nombre d'événements surnaturels, et vous aurez une idée assez exacte de ce roman désordonné.

Toutefois, le *Simplicissimus* contient un épisode qui fut accueilli par les lecteurs avec une faveur toute spéciale, et qui prépara la venue de *Robinson Crusoë*. A la fin du livre, *Simplicissimus* est jeté avec deux compagnons sur une île inhabitée, mais fertile, dans les parages de Madagascar. Ses compagnons meurent bientôt, le laissant seul dans son royaume. Il se construit une hutte et aménage une caverne (3) ; il se confectionne des habits avec les plumages des oiseaux qu'il a tués ; il compte le temps écoulé en faisant des encoches dans un poteau ; il est victime d'un tremblement de terre ; il moralise à perte de vue sur l'inutilité de l'argent dans une île déserte ; il se livre à d'interminables méditations pieuses ; enfin il rédige soigneusement un journal de sa vie solitaire. Lorsqu'un navire aborde à l'île, il refuse de revenir à la civilisation qui le dégoûte : de diable, il s'est fait ermite. Il décide de rester dans son île, et remet au capitaine le manuscrit qui raconte ses aventures.

On voit par ces détails que cet épisode du roman est une robinsonnade avant la lettre (4). Il contribua certainement au succès considérable de l'ensemble. Le *Simplicissimus* fut traduit en français à Fribourg en 1861, et en anglais à Londres, en 1688. De Foe le lut-il ? C'est peu probable, malgré les coïncidences troublantes que nous avons signalées, car on ne trouve, dans *Robinson Crusoë*, aucune trace du genre picaresque de Grimmelshausen. Certes, *Simplicissimus* vit sur son île de la même manière que *Crusoë* ; mais il ne pourrait agir autrement, car il est des travaux urgents dont un Robinson, professionnel ou d'occasion, ne peut s'abstenir. Les caractères de *Simplicissimus* et de *Crusoë* sont essentiellement différents : ce sont deux personnages qui n'ont aucun trait commun. Grimmelshausen n'a du reste pas cherché à écrire une robinsonnade ;

(3) Nous ne citons que les détails qui annoncent *Robinson*.

(4) Cf. *Notes and Queries*, 31 mars 1888 ; GUNTHER : *Entstehungsgeschichte von Defoe's R. C.*

il a ajouté à son livre un épisode — mal relié à l'ensemble — racontant la vie d'un homme dans une île déserte, afin de terminer par une dernière flèche satirique décochée contre l'humanité toute entière : il a désiré être amusant, il n'a pas tenté d'être vrai.

Après le *Simplicissimus*, la robinsonnade apparut timidement dans la littérature allemande. Elle point à peine dans le roman de *Mandorell* (1682) : son auteur, l'annaliste Happel, nous décrit des ermites plus préoccupés de leur pâture intellectuelle que de leur nourriture ou de leurs vêtements. Ce ne sont pas des êtres en chair et en os ; ils ne quittent pas le domaine de l'imagination. Aussi, bien qu'il eût eu des prédécesseurs, *Robinson Crusoe* sembla-t-il une œuvre entièrement nouvelle qui ouvrait à l'esprit d'immenses horizons.

La traduction allemande parut en 1720 — tout au moins les deux premiers volumes — presque en même temps que la traduction française. Les *Nouvelles Gazettes des choses littéraires* de Leipzig lui consacrèrent de longs articles (5). A vrai dire, il y eut deux traductions dans la même année : l'une publiée à Leipzig et l'autre à Hambourg ; celle-ci contenait un lexique des termes nautiques. Editions sur éditions se succédèrent sans interruption ; le *copyright* n'existant pas, les libraires des grandes villes, Leipzig, Nuremberg ; etc., lancèrent chacun leur édition. Les *Réflexions sérieuses* parurent en allemand à Amsterdam en 1721 : la traduction en était fondée sur la version française. Le volume n'eut d'ailleurs aucun succès, tandis que ses prédécesseurs atteignaient déjà, dans la même année, leur sixième édition à Leipzig, le grand centre des livres.

La fortune de *Robinson* fut telle que toute une littérature se constitua pour exploiter le filon mis au jour par De Foe (6) ; c'est le genre des *Robinsonaden*, qui pendant un demi-siècle domina presque exclusivement la littérature populaire en Allemagne. Dans ce pays morcelé, chaque région voulut avoir son propre Robinson, et le thème de l'île déserte fut traité et retraité, avec de faibles variantes, par des écrivains à gages auxquels le talent faisait défaut. En 1722 parurent à Halle

(5) 25 avril, 14 juin 1720.

(6) Cf. la *Bibliographie* d'ULLRICH ; KEITER und KELLEN : *Der Roman* ; MIELKE : *Der Deutsche Roman* ; KENIG : *Deutsche Literaturgeschichte* ; SCHERER : *Geschichte der Deutschen Literatur*.

un *Robinson allemand* et à Leipzig un *Robinson saxon* ; celui-ci eut un succès qui se traduisit par la publication d'une « suite », par de multiples réimpressions et par une adaptation en hollandais. Ensuite, on chercha sur la carte du globe les nations qui n'avaient pas encore de Robinson : l'année 1724 vit paraître à Francfort le *Robinson suédois Gustav Landcron*, qui fut aussitôt traduit en hollandais et en danois, et à Cologne un *Robinson américain*, soi-disant traduit du français. Puis ce fut un défilé rapide de robinsons de tout âge et de tout poil : il y en eut plus de quarante en moins de trente ans. Les plus marquants sont le *Robinson nordique* (1741), le *Robinson danois* (1750-53) qui eut deux continuations, le *Robinson tchèque* (1751), le *Robinson finlandais* (1755), le *Robinson juif* (1759), le *Robinson islandais* (1755), le *Robinson autrichien* (1791), qui firent les délices du peuple et de la petite bourgeoisie allemande, et sont maintenant oubliés. Le nom de Robinson servait de passeport à un livre ; n'importe quel roman d'aventures était assuré de la réussite, si son ou ses héros étaient jetés pendant quelques pages sur une île déserte. Des libraires peu scrupuleux abusèrent de ce merveilleux sésame qui ouvrait les bourses des acheteurs les plus récalcitrants. Ainsi, dès 1724, la traduction des *Voyages au Groenland du R. P. Mésange* fut publiée sous le titre trompeur : *Robinson Crusoë, troisième et quatrième parties*. En 1722, les *Aventures de don Antonio de Buffalis* furent intitulées le *Robinson italien* ; puis les *Aventures* du Français Leguat, qui avaient déjà été traduites en 1709, furent réimprimées en 1723 sous le titre de *Robinson français* ; enfin *Gil Blas* lui-même devint le *Robinson espagnol*.

Moins malhonnêtes furent les éditeurs qui, donnant au mot « robinson » le sens de « navigateur aventureux », qualifièrent de robinsonnades des romans qui n'en étaient point, mais ne s'éloignaient pas trop du genre, tels que le *Robinson silésien* et le *Robinson perse*, qui parurent tous deux en 1723. Par contre, beaucoup de lecteurs durent médiocrement goûter le procédé qui consistait à mettre sous le patronage de Robinson des ouvrages de toute sorte : des traités de morale, comme le *Robinson spirituel* (1723), des satires contre les docteurs, tels que le *Robinson médecin*, ou contre les femmes, tels que *Madame Robunse avec sa fille la jeune Robinsgen*, et même des livres pornographiques comme la *Robinsonne pucelle ou la jeune*

eunuque! Naturellement, les succès sans précédent du chef-d'œuvre de De Foe favorisa l'essor du roman d'aventures en général ; mais la littérature allemande étant très pauvre, rares sont les livres originaux, tels que les *Aventures du Seigneur de Lydio* (1730). La plupart du temps, les libraires se contentèrent de publier des traductions de robinsonnades anglaises, *Philip Quarll*, les romans de Mrs Aubin, les *Voyages du capitaine Falconer*, et les *Mémoires d'Ashton*, ceux-ci parés pour la circonstance du titre : le *Nouveau Robinson*. Parfois, on exhuma de vieux ouvrages antérieurs à De Foe, qui contenaient déjà la robinsonnade en germe : c'est ainsi qu'en 1721 parut une adaptation allemande de la *Description du puissant royaume de Krinke Kesmès*. Le théâtre suivit la mode et, depuis le milieu du dix-huitième siècle, nombreuses ont été les comédies (*Lustspiel*) fondées sur *Robinson Crusoë* (7).

Le succès de *Robinson* en Allemagne s'explique en grande partie par le fait que cette œuvre géniale arrivait dans un pays qui, n'ayant pas de littérature fortement constituée, accueillait avec enthousiasme tout ce qui lui venait de l'étranger. Les écrivains créaient très peu, trouvant plus simple d'imiter, d'adapter ou de traduire. La plupart des descendants allemands de *Robinson Crusoë* sont insignifiants : ils ne réussirent pas, malgré leur nombre, à étouffer leur vigoureux prédécesseur. Dans l'ensemble, leur succès fut assez médiocre : un seul mérite de rester (8). C'est l'œuvre, parue sans nom d'auteur, d'un petit fonctionnaire saxon nommé Schnabel ; elle est connue sous la désignation de *l'île Felsenburg*, mais le titre de la première édition (1791) était beaucoup plus long : « *Merveilleuse destinée de quelques marins, en particulier d'Albertus Julius, Saxon de naissance, qui, s'étant embarqué à l'âge de dix-huit ans, fut jeté par un naufrage contre une falaise inhospitalière et, l'ayant escaladée, découvrit un pays délicieux, se maria avec sa compagne de voyage et créa une famille de plus de trois cents personnes ; cultiva le sol à la perfection, réunit à la suite de diverses circonstances de stupéfiants trésors... et vit encore, à cent ans, frais et dispos* ». Voilà qui est net : cette île Felsenburg, située dans les parages de Sainte-Hélène, est une île d'Utopie,

(7) Cf. Pour tout ceci la *Bibliographie* d'ULLRICH et les ouvrages eux-mêmes.

(8) Cf. les ouvrages généraux déjà cités, et le roman lui-même.

un paradis terrestre où se forme une société idéale, régie par la Vertu, l'Innocence et la Piété. Pourtant c'est comme robinsonnade que le livre eut du succès, un succès tel que l'auteur écrivit une seconde (1732), puis une troisième (1736) et une quatrième (1743) parties qui toutes furent souvent réimprimées ; enfin — consécration et inconvénients de la gloire — l'ouvrage fut abondamment plagié, donnant ainsi naissance à toute une littérature à mi-chemin entre la robinsonnade et le roman utopique.

Rien pourtant dans l'*Ile Felsenburg* ne justifie l'engouement du public, si ce n'est l'étude de la formation d'une société idéale. Le livre se compose d'une collection de voyages qui s'entrecroisent ou se confondent, et raconte les aventures des différents personnages qui viennent constituer la colonie ; il n'a donc pas d'unité. En outre, il est alourdi de dissertations sur le règne de la raison pure, et de panégyriques pesants d'une piété à la fois rigide et complaisante, qui excuse à l'occasion la piraterie et les enlèvements ; un style diffus et embarrassé contribue à donner une impression de mortel ennui. Que nous sommes loin de l'alerte et amusant Grimmelshausen ! Néanmoins une théorie intéressante se dégage du roman. Le plus ancien des colons de Felsenburg est venu se réfugier sur l'île pour fuir les atrocités de la guerre de Trente ans, cherchant l'oasis après avoir vécu dans le désert : et comment le trouve-t-il ? en retournant à l'état de Nature, en abandonnant la civilisation, en revenant à la terre nourricière et féconde ! Cette théorie n'est pas exprimée, mais elle ressort du livre. C'est le ver luisant dont Jean-Jacques fera un soleil.

II

L'Allemagne reçut des mains de Rousseau son Robinson, le vrai, le seul Robinson d'origine germanique, qui éclipsa *Robinson Crusoe*, influença le *Robinson Suisse* et empêcha celui-ci de prendre le même essor qu'en France. La tirade enflammée de l'*Emile* sur le chef-d'œuvre de De Foe eut relativement plus d'écho en Allemagne que partout ailleurs ; elle provoqua davantage encore des réimpressions de l'original et de ses imitations. Comme en France, on tenta de modifier

Robinson Crusoë selon les données de Jean-Jacques et les goûts du temps. Mais tandis que les tentatives françaises n'eurent qu'une courte durée (9), les tentatives allemandes — une d'elles tout au moins — atteignirent du premier coup l'immortalité. En 1779, Wezel donna un *Robinson* adapté aux doctrines de l'école philanthropiniste (10) : ce livre passa presque inaperçu dans le triomphe sans précédent qui, la même année, salua l'apparition tant désirée d'une robinsonnade digne à la fois du génie allemand et du citoyen de Genève : ce fut le *Nouveau Robinson* (*Robinson der Jüngere*), roman à la fois didactique, enfantin, pieux et germanique.

Il était l'œuvre d'un certain Campe (11), pédagogue par goût et par métier, grand créateur de la littérature juvénile en Allemagne : il dirigea l'école modèle de Dessau, appelée *Philanthropinum*, puis s'établit à Hambourg (1778) et se chargea d'élever douze enfants selon les méthodes les plus rationnelles. Mais, ne voulant pas, comme beaucoup de précepteurs, rester dans l'abstraction, il se souvint de l'enseignement de Rousseau et raconta à ses pupilles la vie de Robinson modifiée d'après les indications du philosophe. Il donnait, chaque soir, du roman, un épisode savamment dosé, et, profitant de l'attention de son jeune auditoire, glissait des leçons de forte morale au milieu du récit, ou provoquait des questions naïves qui attireraient de pieuses réponses. Il faut croire qu'il fut satisfait au delà de toute espérance des résultats obtenus, non pas en mille et une nuits, mais seulement en trente et une soirées, puisque, pour faire profiter le monde de sa découverte, il publia sa version de *Robinson Crusoë*, en restituant autant que possible les dialogues qui s'étaient engagés entre lui et ses élèves ; toutefois il se représenta comme un père de famille instruisant ses propres enfants, pour marquer qu'il ne s'adressait pas uniquement aux professeurs, mais à tous les parents désireux de moraliser leur famille sans trop l'ennuyer.

Le *Nouveau Robinson*, divisé en deux tomes, parut à Hambourg en 1779 et 1780. Le succès en fut considérable : en moins

(9) Plusieurs, telles que l'*Elève de la Nature* furent traduites en allemand.

(10) Cette école prétendait instruire sans enseigner magistralement, et faire sortir l'instruction de la récréation, en plaçant l'enfant dans des conditions telles qu'il apprenait de lui-même.

(11) Cf. *J. H. Campe*, par W. MÜLLER (*Niedersachsen*, Bremen, XVI, 17).

d'un siècle, plus de deux cents éditions furent publiées, tandis que pendant la même période *Robinson Crusoe* n'était réimprimé qu'une dizaine de fois. Sous la forme d'un petit volume cartonné vendu quelques pfennigs, l'œuvre de Campe se trouve à la place d'honneur dans les bibliothèques scolaires allemandes (12). A l'étranger, le *Nouveau Robinson* connut immédiatement la gloire ; dans la préface de la septième édition (13), Campe annonça avec orgueil qu'il n'avait pas cherché à modifier un livre « qui avait été traduit dans toutes les langues européennes, de Cadix à Moscou et à Constantinople, même en russe, en grec moderne et en vieux tchèque ». Ce n'était pas une vanterie : avant 1800, le *Nouveau Robinson* avait déjà été traduit en français, anglais, hollandais, italien, danois, espagnol, grec, croate, tchèque et même en latin ; et bientôt, au dix-neuvième siècle, il n'y eut pas de langue slave, germanique ou romane qui n'eût sa traduction ; en 1853, il parut même une adaptation en turc ! Ces traductions étaient dans l'ensemble assez fidèles : toutefois, en Allemagne et en France furent publiées, sans succès d'ailleurs, des versions non dialoguées du récit. Une continuation, écrite en 1803, et racontant un nouveau voyage de Robinson à Otahiti (14), eut un succès éphémère en Allemagne et en France, mais croula bientôt dans l'oubli sous le poids de sa pédante érudition. Ainsi le texte original de Campe triompha peu à peu de ses concurrents.

La première traduction fut faite en français (1779), à Hambourg même, par les soins de Campe qui la destinait aux écoliers ; la première édition imprimée en France date seulement de 1783 (15). Le succès en fut grand parce qu'on retrouvait à chaque page dans le livre les préoccupations de Rousseau. Campe, comblé d'honneurs dans son pays, qui en fit un inspecteur de l'enseignement au Brunswick et lui confia la direction d'une librairie pédagogique, vint en 1789 en France, et fut triomphalement accueilli ; trois ans après, l'Assemblée Législative

(12) Nous possédons la 108^e édition, imprimée à Brunswick en 1883, petit volume cartonné vendu 75 pfennigs.

(13) Traduite à Paris, 1818.

(14) *Robinson des Jüngerer Beschreibung seiner Reise nach Otahiti* ; Altona, 1803 ; 2^e éd. Magdebourg, 1814. Traduction française, 5^e éd. 1820 ; trad. hollandaise, 1807 et polonaise, 1827.

(15) Elle est l'œuvre de l'abbé GRANDMOTTET que Campe loua dans la préface de la 7^e éd.

lui conféra le titre de citoyen français ! Innombrables au début furent les réimpressions de la version française, puis, vers le milieu du dix-neuvième siècle, le *Nouveau Robinson* disparut des bibliothèques enfantines ; en 1874, à la suite de la nouvelle traduction de Gérard (16), il tenta d'y reprendre place, mais en vain. Déjà battu en brèche par le *Robinson Suisse*, il ennuya de plus en plus la jeunesse, qui retourna instinctivement à *Robinson Crusoë* : et De Foe vainquit définitivement Campe.

En Angleterre, le succès du *Nouveau Robinson* ne fut qu'un feu de paille : le chef-d'œuvre de De Foe était trop solidement implanté dans les cœurs anglais pour qu'on pût l'en déloger. La première traduction fut faite par Campe à Hambourg, à l'usage des écoles (1871) ; une nouvelle œuvre, d'un certain Timaüs, parut à Londres en 1788, et situa la scène des dialogues dans la capitale britannique. Les éditions ne se vendirent bientôt plus du tout. Très individualistes, les jeunes anglais goûtaient médiocrement la discipline militaire des enfants de Campe, comme d'ailleurs la conduite exemplaire des fils du *Robinson Suisse*.

Dans les autres pays, le *Nouveau Robinson* entama une lutte, d'abord victorieuse, contre *Robinson Crusoë*, mais ce dernier réussit à la longue à l'emporter. En Espagne (17), Campe eut un bon traducteur nommé Yriarte qui, dans sa préface, réclama pour le matelot Serrano l'honneur d'avoir été le prototype de Robinson. En Hollande (18), le succès fut tardif, bien que la première traduction datât de 1781.

Partout, l'œuvre de Campe fut vite reléguée parmi les livres destinés aux petits écoliers. On tenta même d'en faire un livre de classe à l'usage des jeunes latinistes. Un Allemand (19) s'y essaya d'abord, mais sans parvenir à faire accepter son travail. C'est le professeur français Goffaux (20) qui écrivit pour les lycées impériaux la seule robinsonnade latine que la postérité ait retenue : *Fata Robinsonis Crusoei* : elle est un curieux mélange de latin classique et de termes empruntés au latin médiéval

(16) Réimprimée en 1878, 1882, 1885 et 1894 (Limoges). Signalons en 1853 la traduction de WOLFERS qui tomba immédiatement.

(17) Madrid, 1789, réimprimé à Paris en 1825, et à Mexico en 1832, 1844 et 13 fois entre 1853 et 1891.

(18) Cf. STAVERMAN : *op. cit.*

(19) P. J. LIEBERKÜHN, en 1785 à Züllichau.

(20) (1755-1836), ancien membre de l'Assemblée Législative.

pour traduire les noms des ustensiles modernes; ainsi les fusils deviennent des *tormenta* (21). L'ouvrage de Goffaux, publié en 1809, eut un tel succès que cinq éditions en furent épuisées en quelques années (22); il fut réimprimé en Angleterre à l'usage des écoliers anglais, auxquels il sert encore, puisque la dernière édition date de 1907 (23). Campe dut être fier, en son âme de pédagogue, de voir son livre guider les premiers pas des jeunes humanistes: en cela, au moins, il avait surpassé la gloire de De Foe!

Comment s'explique la vogue extraordinaire du *Nouveau Robinson*? vogue qui dura un demi-siècle en France et qui dure encore en Allemagne de nos jours? D'abord, il satisfaisait aux données de l'*Emile*. Rousseau avait parlé de « Robinson Crusoë dans son île, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instruments de tous les arts », sans se rappeler que telle n'était pas la situation du héros de De Foe. Campe, au contraire, a fait un Robinson selon le cœur de Rousseau, un Robinson qui se trouve seul, sans ressources autres que les vêtements qu'il porte, en face de la nature inclémente. Cette position terrible intéresse les esprits enfantins, avides de difficultés, mais entraîne un assez grand nombre d'invéraisemblances que Campe essaie en vain d'atténuer, en plaçant dans la bouche de ses interlocuteurs les objections qui se présenteront inévitablement au lecteur. Ainsi la bêche de Robinson, qui, confectionnée avec un coquillage, est assez robuste pour déplanter des arbres, ses cordes de liens végétaux mystérieusement tressés, sa hache faite d'une pierre coupante qui présentait comme par hasard une ouverture assez grande pour un manche solide, ses arêtes de poissons qu'il emploie avec autant d'habileté qu'un couturier adroit des aiguilles fines, tout cela nous laisse rêveurs. De même, la pauvreté de sa nourriture (huîtres et chair de lama crue, pressée entre deux pierres plates) rend peu croyable son extraordinaire vigueur corporelle. Campe, qui a représenté le jeune Robinson comme un enfant paresseux, gâté par ses parents qui « le laissaient faire toutes ses volontés et jouer tout le long du jour », a néanmoins compris qu'il ne fallait pas transformer son héros en surhomme; aussi nous dépeint-il

(21) Cf. le *Breviarum Monasticum* des RR. PP. Bénédictins, 4 nov. lectio VII.

(22) Signalons l'édition ALLAIS (1825) avec la traduction française en regard.

(23) Arranged by P. A. BORNETT (London: Longmans).

quelques efforts infructueux de Crusoë, par exemple sa tentative pour obtenir du feu en frottant deux morceaux de bois. Mais, comme il faut bien que Robinson ait du feu, vite un orage, un arbre qui s'embrase, et Robinson est pourvu ! De même un volcan providentiel fournira de la pierre à chaux déjà calcinée : ainsi toutes les difficultés se trouveront résolues sans peine.

Dans la seconde partie de son livre, Campe donne Vendredi à Robinson pour démontrer ce que peut produire l'association des efforts : de ce fait, beaucoup d'invéraisemblances disparaissent car Vendredi, « enfant de la Nature », possède une expérience de la vie sauvage qui faisait totalement défaut à son compagnon. Enfin, un navire, abandonné par son équipage, est jeté à la côte, et Robinson entre en possession des « instruments de tous les arts » : il se trouve donc à la fin de son séjour dans la même situation que le héros de De Foe au début du sien. A vrai dire, on se demande pourquoi Campe a fait venir ce navire dont Robinson n'avait nul besoin. A-t-il voulu que Robinson, jusque-là humilié par l'expérience de Vendredi, regagnât son prestige d'Européen en montrant sa science du maniement des armes à feu ? C'est possible, mais il est plus sage de penser que la véritable raison de ce hors-d'œuvre était de prouver aux lecteurs la valeur des ustensiles créés par la civilisation moderne, et la chance qu'ont les hommes d'aujourd'hui de pouvoir profiter du travail des siècles passés.

« Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile », avait dit Rousseau. Obéissant, Campe enleva tout le fatras ; le public ne pouvait d'ailleurs que s'en montrer reconnaissant. Robinson junior va de Hambourg à Londres ; c'est au cours de cette traversée qu'il essuie sa première tempête, très semblable à celle que décrit De Foe. Puis il fait un voyage en Guinée ; ici Campe ne peut résister au plaisir d'intercaler deux épisodes des *Nouvelles Aventures*, favorables aux déductions moralisatrices : la rencontre du navire en feu, puis de l'équipage affamé. Bientôt, sur la côte d'Afrique, Robinson trouve un navire qui fait voile vers le Brésil. Il s'y embarque, mais n'arrive jamais à destination ; assailli par un ouragan furieux, le navire est perdu corps et biens, à l'exception

de Robinson jeté seul sur une île déserte. Tous ces événements n'occupent que les trois premières « soirées » ; les vingt-huit autres traitent exclusivement de la robinsonnade. Campe a consciencieusement pillé De Foe, mais il place les différents événements du récit dans un ordre nouveau, de façon que chaque « soirée » constitue un épisode complet. Pourtant il ajoute quelques détails inédits et quelques péripéties tirées de sa propre imagination ; ainsi Robinson s'assure que sa caverne a une double issue ; il découvre la pomme de terre ; Vendredi, qui n'a jamais vu d'eau bouillir, croit que ce phénomène est causé par quelque animal malfaisant, plonge la main dans le vase pour tordre le cou à la vilaine bête et pousse un cri si terrible que Robinson se figure qu'une armée de sauvages vient l'attaquer ; plus tard, Robinson, fort mauvais nageur, manque de se noyer et est sauvé par Vendredi, ce qui donne lieu à des scènes d'effusions touchantes. Campe a également modifié la fin du roman : le père de Vendredi (qui, naturellement, s'appelle Jeudi) revient avec les naufragés espagnols avant que Robinson n'ait quitté son île, ce qui donne lieu à une série de bonnes et sages recommandations adressées par le propriétaire à ses nouveaux locataires ; enfin, avant de revenir à Hambourg, Robinson est victime d'un dernier naufrage qui le dépouille de toutes ses richesses ; pauvre comme autrefois, il se remet gaiement au travail pour gagner sa vie, car il a compris que les richesses n'étaient rien, tandis que le travail est la source du bonheur.

Ce qui différencie surtout le *Nouveau Robinson* du chef-d'œuvre de De Foe, ce n'est donc pas le sujet : c'est le style et l'esprit dans lequel le livre est composé. La forme dialoguée permet à Campe de glisser dans ses descriptions des explications scientifiques fort nombreuses, qui sont demandées au père de famille par son auditoire d'enfants (24). Chacun de ceux-ci a son individualité propre, qui découle naturellement du genre de questions qu'il pose. Mais, comme le but de l'ouvrage est uniquement didactique, il résulte que le véritable héros de l'histoire, c'est le père de famille, qui façonne un Robinson à son image. Il est du reste exaspérant, mille fois pire

(24) Théodore, Henri, Jean, Charlot, Nicolas, Lisette, et en plus quelques amis de la famille.

que le pasteur du *Robinson Suisse*. Son perpétuel désir de réformer les siens le rend parfois odieux : c'est que Campe a voulu réagir contre la sentimentalité mélancolique qui sévissait alors en Allemagne, et s'est transformé en donneur de leçons d'énergie. Sous prétexte de « faire comme Robinson », le père engage ses enfants à jeûner et même à passer une nuit entière à travailler ; et pour donner une allure militaire à cette démonstration de volonté, il place des sentinelles et les fait relever d'heure en heure au son du fifre et du tambour ! Il détermine aussi ses enfants à se rendre chez le dentiste et à sourire quand on leur arrache des dents ! Il interrompt sa narration au moment le plus pathétique, chaque soir, pour enseigner la patience et la force de refouler la curiosité ! Il promet une promenade à la campagne et la décommande à la dernière minute, pour développer la vertu romaine de l'impassibilité stoïque et inculquer l'habitude de céder à de bonnes raisons ! Enfin, il exagère jusqu'à l'absurde l'amour filial de Robinson et de Vendredi pour leurs pères respectifs, et la vénération de Vendredi pour son maître : ce qui n'empêche pas Robinson, malgré ses notions très précises de la distance qui sépare les classes sociales, de se montrer exubérant dans ses manifestations d'amitié, comme aussi dans sa piété envahissante que s'épanche en interminables psaumes.

Le *paterfamilias* que nous dépeint Campe est donc un modèle d'énergie et de vertu : il ne se prive pas de le dire. Il annonce à ses enfants que, pour leur donner le bon exemple, il s'abstiendra de tabac et de vin. Quant à ses dignes héritiers, ce sont de si bons enfants que nous doutons fort que la jeunesse moderne se sente attirée vers leur perfection intellectuelle et morale : ils ne demandent jamais à jouer, mais expriment continuellement le désir de travailler davantage ! Et avec cela, une naïveté, une crédulité ! Ne vont-ils pas, si émus qu'ils sont par les malheurs de Robinson, jusqu'à lui écrire des lettres et prier leur papa de les lui-transmettre ! Bonnes petites poupées bien dociles et bien sages, qui pourrait vous admirer aujourd'hui ? Que vous êtes pâles et insipides à côté des Peaux-Rouges et des jeunes prodiges qui font le tour du monde en avion ! On préfère maintenant le vieux Robinson Crusoe, prêcheur lui aussi, mais non désireux d'enseigner de force la géographie ou l'histoire naturelle, ni de préconiser les veilles, les jeûnes

ou l'extraction des dents cariées. Les goûts ont changé ; les mâles vertus ne sont plus de mode. Campe est mort ; ses enfants parfaits, qui écoutent paisiblement le modèle des pères de famille raconter l'histoire d'un naufragé qui ne songe qu'à Dieu et à ses parents, ne sont plus de ce monde ! Au fait, ont-ils jamais existé ailleurs que dans l'imagination de Campe... même en Allemagne ?

Il n'en reste pas moins vrai que c'est principalement à la pédagogie de Campe que la robinsonnade dut de devenir populaire en Allemagne, tout au moins chez la jeunesse. Par contre, elle eut l'inconvénient de donner à croire que la robinsonnade était un genre uniquement enfantin, et *Robinson Crusoe* n'eut pas, sur les grands écrivains allemands, la même influence que dans les autres pays. Sans doute, Goethe l'avait lu avec attention (25), Gutzkow témoigna de l'intérêt qu'il portait au roman de De Foe (26) et d'une façon générale, les auteurs de récits d'aventures s'en inspirèrent : les romans océaniques qui charmèrent le grand public au milieu du dix-neuvième siècle, *Zilia*, *Odwahi* et tant d'autres, sont en réalité des parents éloignés de Robinson (27). Cependant le succès du livre de Campe a contribué à abaisser la valeur réelle de la robinsonnade. Alors qu'en France *Robinson Crusoe* semble destiné aux enfants de dix à douze ans, en Allemagne, le *Nouveau Robinson* s'adresse aux enfants de sept ou huit ans. Le chef-d'œuvre immortel de De Foe est un peu jeté dans l'ombre par l'œuvre bâtarde de Campe ; celle-ci est maintenant démodée, mais sa popularité est encore assez grande pour empêcher le roman original de reprendre la place qui lui est due ; il faudra de longues années avant que la robinsonnade cesse d'être considérée comme appartenant exclusivement au domaine de la jeunesse.

(25) Cf. J. SIME : *Goethe (Great Writers' Series)*.

(26) *Aus der Knabenzeit*, 1811-1821.

(27) Nous renvoyons pour tout ceci aux excellents livres cités, particulièrement celui de KIPPENBERG.

III

Le succès du roman de De Foe (28) fut immédiat et durable dans la grande nation où régnait, au dix-huitième siècle, la liberté de pensée, la Hollande (29). La traduction hollandaise de *Robinson Crusoë* fut faite en grande hâte, non sur le texte original, mais sur la version française : elle fut en effet publiée à Amsterdam dès le mois de juin 1720, c'est-à-dire deux mois après la mise en vente du travail de Saint-Hyacinthe et Van Effen. Des réimpressions, en 1721 et 1725, attestèrent le bon accueil que lui fit le public. Les *Nouvelles Aventures*, traduites avec plus de soin, furent lancées en février suivant (1721), avec non moins de succès. Enfin, signe certain de grande popularité, les *Réflexions sérieuses*, dont la traduction fut publiée en décembre, furent rééditées en 1722 et 1726, ce qui prouve à quel point tout ce qui touchait à Robinson passionnait la foule. Les années 1752 et 1791 virent de nouvelles éditions du roman complet. Dans l'intervalle, de nombreuses imitations allemandes furent traduites à Amsterdam, telles que le *Robinson saxon* (1730), le *Robinson suédois* (1733), le *Robinson silésien* (1754) et le *Robinson brandebourgeois* (1750). Des robinsonnades anglaises, déjà acclimatées en France, furent à leur tour traduites en hollandais : tel est le cas de *Philip Quarll* qui eut trois éditions à Rotterdam (1728, 1751, 1788), et de *Robert Boyle* qui parut en 1739 avec ce sous-titre : *Le nouveau Robinson anglais*. En outre, quelques robinsonnades autochtones naquirent : le *Robinson hollandais* en 1743, et le *Robinson de La Haye* en 1758. Comme leurs confrères allemands, les libraires hollandais glissèrent le nom magique de Robinson dans les titres de tous les romans d'aventures, et, de leur côté, les écrivains à gages introduisirent de force dans leurs ouvrages le thème fameux de l'île déserte. Le livre de Campe, traduit dès 1781 à Amsterdam, eut d'abord à soutenir une lutte acharnée contre son prédécesseur, *Robinson Crusoë*. Au début du dix-neuvième siècle, il sembla l'emporter définitivement; non seu-

(28) Ceci n'est qu'une esquisse rapide : nous renvoyons, pour plus de détails, aux études spéciales.

(29) Cf. STAVERMAN, *op. cit.*

lement on le réimprimait sans cesse, mais encore, on ne publiait plus le texte de De Foe que mutilé ou abrégé. Toutefois, vers le milieu du siècle, le roman original reprit l'avantage à mesure que la pédagogie de Campe tombait dans l'oubli.

Le triomphe du chef-d'œuvre de De Foe fut complet dans les pays scandinaves (30). Traduit en danois dès 1744 et en suédois dès 1745, *Robinson* a été très souvent réimprimé depuis, surtout en Suède. L'imitation de Campe, traduite en 1784 à Copenhague, ne put le détrôner, et comme elle n'eut la consécration d'une traduction suédoise qu'en 1842, elle arriva trop tard pour s'imposer, et dut se contenter d'une toute petite place dans les écoles enfantines. Néanmoins, *Robinson Crusôë* fut assez souvent remanié, au cours de la première moitié du dix-neuvième siècle, en Danemark et en Suède : il fallait le rajeunir et l'adapter à sa nouvelle patrie ; de sorte que c'est avec quelques mutilations et quelques changements qu'il conquit la jeunesse scandinave. Ajoutons que quelques robinsonnades célèbres furent traduites en danois, comme par exemple l'*Ile Felsenburg* en 1761 ; mais cet ouvrage, pas plus que le *Robinson Suisse*, dont la version suédoise date de 1855, ne réussirent un seul instant à ébranler le prestige du vrai Robinson dans les contrées du Nord.

Robinson arriva très tard dans les pays de langue slave ; une seule traduction y fut publiée avant la fin du dix-huitième siècle, la traduction serbe (1799). Il faut attendre ensuite jusqu'en 1830 pour signaler une traduction polonaise. Les autres pays ne connurent *Robinson* que dans la seconde moitié du siècle ; la version russe vint la dernière : elle ne parut qu'en 1887 à Odessa. Presque partout, Campe arriva avant De Foe, son livre ayant été traduit en croate dès 1796 et en tchèque dès 1797. Mais on ne peut pas dire que la robinsonnade, originale ou d'imitation, ait eu sur les nations slaves la même influence que sur les nations anglo-saxonnes, latines ou germaniques. Il n'y eut guère que les grands écrivains, principalement les Russes, qui eussent lu avec assez d'attention et de sens critique l'œuvre de De Foe pour s'en être imprégnés ; parmi les

(30) Cf. ULLRICH : *op. cit.*

auteurs contemporains nous citerons Gorki, mais avec cette restriction, commune d'ailleurs à tous les romanciers russes de marque : il semble que *Robinson Crusoë* ait plu à l'homme sans influencer l'écrivain. Robinson, puritain pratique et terre à terre, est si loin de l'âme mystique des Slaves que ceux-ci n'en ont pu pénétrer la signification profonde.

CHAPITRE VIII

« Ma façon d'écrire consiste à penser tout haut et à suivre mes propres caprices, plutôt qu'à m'enquérir beaucoup de ceux qui m'écoutent. »

DE QUINCEY : *The Opium-eater*, ch. III.

“ Robinson Crusoë ”, premier roman moderne

I. Le personnage de Robinson, élément de crédibilité. — II. Les procédés réalistes dans *Robinson Crusoë*. — III. La philosophie de *Robinson Crusoë*. — IV. Le style et la composition dans *Robinson Crusoë*.

I

De Foe s'est toujours défendu d'avoir écrit ce qu'à son époque on appelait une *romance*. Il prétendit d'abord que son livre était authentique, puis que c'était une allégorie. En fait, il avait créé un genre nouveau, celui du *roman*. Certes, des auteurs de second plan avaient, avant lui, ébauché ce genre, mais il fut le premier à donner une œuvre qui fit date.

Qu'est-ce donc qu'un roman au sens moderne du mot ? Nous ne pouvons mieux faire que de le demander à un romancier contemporain, qui est en même temps un remarquable critique (1). Selon M. Paul Bourget, un ouvrage d'imagination qui vise au titre de roman doit remplir quatre conditions essentielles. Sa première vertu doit être la *crédibilité* ; quelque in-

(1) Voir l'analyse très pénétrante des théories critiques de M. Bourget faite par M. BEAUNIER dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} déc. 1922. Les critères de M. Bourget constituent un cadre très commode, mais ne sont pas exhaustifs, car ils laissent en dehors une grande partie du roman moderne.

vraisemblable que soit l'épisode raconté, il faut que le lecteur soit dupe, et dise couramment un Don Quichotte, un Robinson, un d'Artagnan, comme si ces héros de romans avaient vécu dans la réalité. Or, pour que la crédibilité soit indiscutable, il faut qu'en écrivant son livre l'auteur devienne dupe de lui-même ; il lui faut oublier qu'il invente : il doit vivre et vibrer avec ses personnages.

La seconde vertu d'un vrai roman, complément de la précédente, c'est la *présence*. Il faut que le lecteur ait la sensation qu'il était aux côtés du héros et le regardait faire. C'est un choix de détails heureux, une « vision intérieure d'une précision d'appareil photographique » qui nous donnera cette sensation, et nous fera croire à la réalité de ce que nous lisons.

Il faut ensuite que le sujet ait de l'*importance*, c'est-à-dire que ce ne soit pas un incident banal, un fait-divers de journal sans conséquence ni portée. Il faut que le roman fasse penser, qu'il devienne un symbole qui s'impose à tous les esprits. Il faut qu'après la lecture l'âme se laisse emporter sur un océan de rêve.

Enfin, le roman doit reproduire la vie, posséder le *mouvement*. Il ne doit pas être un poème en prose, un joyau bien ciselé : point de prose artistique, fatigante à la lecture comme un amas de diamants à la vue. Il faut « qu'aucune phrase n'arrête et ne fasse saillie, que les détails se fondent les uns dans les autres et ne soient pas remarqués ». En d'autres termes, il faut que le romancier ait un « style naturel » ; il doit écrire sans effort. Il doit laisser couler ses phrases comme coule un grand fleuve paisible.

Examinons sous ces divers aspects *Robinson Crusoë*, pour voir si le premier des romans modernes est en même temps le modèle du genre. Il n'est pas douteux que De Foe crût « à l'histoire qu'il racontait avec une spontanéité, une naïveté complètes ». Il trompait ses lecteurs en leur présentant son livre comme authentique, mais il était le premier dupé, car il le croyait vrai lui-même. N'ayant pas le loisir de construire d'avance son récit, de creuser son sujet, de combiner des intrigues, il exprimait, au fur et à mesure qu'elles lui venaient, des idées jaillies du plus profond de son être ; toujours, il décrivait sa propre personnalité, sa mentalité particulière, et utilisait les connaissances hétéroclites qu'il avait acquises au cours de sa

longue vie d'aventures. Dans un roman de forme autobiographique et ne comprenant guère qu'un personnage, la *crédibilité* est obtenue lorsque l'auteur s'identifie avec son héros. Or De Foe ne s'est pas ingénié à donner à Robinson une psychologie compliquée, intéressante par sa rareté même : il s'est simplement mis en scène. Il a toutefois attribué à son héros quelques traits de caractère relevés dans son entourage de « marchands aventuriers », hommes hardis qui ne reculaient pas devant les plus lointains voyages, et qu'il aurait sans doute bien voulu suivre, si la politique et le journalisme n'avaient pas accaparé son activité. Robinson agit exactement comme De Foe aurait agi dans des circonstances analogues, avec plus de bonheur cependant : mais ne réussit-on pas toujours dans les travaux qu'on entreprend en imagination ? De Foe était un homme de bon sens de la classe bourgeoise ; Robinson est un homme bien équilibré, pourvu d'une solide instruction élémentaire. Nous pourrions le définir : un commerçant de la Cité, comme était De Foe (2). N'en a-t-il pas les caractéristiques ? la saine raison, l'âpreté au gain, le goût des choses militaires, l'orgueil patriotique et le puritanisme souvent pharisaïque ? En voulant en faire un homme de loi, son père commettait la même méprise que James Foe destinant au pastorat un fils qui avait le commerce dans le sang. Robinson et De Foe sont des commerçants qui, au début de leur vie, ont fait des erreurs de jugement, puis ont su, parce qu'ils avaient le génie des affaires, tirer parti de la mauvaise situation dans laquelle ils s'étaient placés. Tous deux connaissent la valeur de l'argent, nerf du commerce ; sans doute, dans sa solitude, Robinson fait preuve d'un superbe mépris du vil métal monnayé : il vomit contre lui les plus terribles imprécations. Mais il le met en réserve et, lorsqu'il part, n'oublie pas de l'emporter : « Je n'oublierai pas, nous dit-il, de prendre avec moi l'argent dont j'ai parlé, et qui était resté inutilisé si longtemps chez moi qu'il était devenu terne et rouillé, et n'avait plus l'air d'être de l'argent tant qu'il n'eut pas été frotté et manié ; j'emportai aussi

(2) Un critique germano-américain, M. FERNSEMER (*Defoe and the Palatine emigration of 1709 : Journal of English and Germanic Philology*, Bloomington Ind.) a voulu faire de Robinson le type du Palatin émigré, tel que De Foe avait pu l'étudier : toutes les vertus de Robinson viendraient de son origine allemande ! Inutile de discuter cette thèse émise pour les besoins de la propagande allemande pendant la guerre.

l'argent que j'avais trouvé dans l'épave du vaisseau espagnol (3) ». Où sont les tirades d'antan contre cette « drogue pernicieuse » ? Robinson ne s'en souvient plus. Il a une notion très nette de ce qui peut servir et de ce qui est inutile, et les grands principes philosophiques ne tiennent pas devant la réalité des faits. La valeur des objets est, à son avis, essentiellement monétaire. Par amour du sport, il tue un lion sur la côte de Guinée ; sur le point d'abandonner son gibier, il se ravise : l'instinct commercial se réveille et lui démontre qu'il faut emporter la peau du lion, dont il pourra plus tard tirer un bon prix. Quand il est recueilli à bord du navire portugais, il vend au capitaine sa barcasse, ses fourrures, ses ustensiles, et même, après une brève hésitation pour la forme, son petit esclave Xury ; et il insiste avec complaisance sur l'excellente affaire qu'il fit, en vendant fort cher des choses qui ne lui avaient rien coûté.

Le mercantilisme, l'utilitarisme, voilà donc le trait dominant du caractère de Robinson : le but de sa vie, comme d'ailleurs le but de la vie de De Foe, c'est de gagner beaucoup d'argent et de devenir un homme d'affaires considérable. Robinson s'évanouit de saisissement lorsque, revenu en Europe, il découvre qu'il est riche à millions : ainsi aurait fait De Foe, malgré son flegme et son sang-froid. Sous la joie avec laquelle Robinson énumère ses richesses, on devine la joie de De Foe à manier, ne fût-ce qu'en imagination, les richesses incalculables qu'il eût bien voulu posséder. Du reste, quand s'arrête le roman ? Est-ce quand le héros a trouvé la compagne de ses rêves ? Nullement, c'est quand il a fait fortune. L'histoire se termine, non dans les carillons des cloches nuptiales, mais dans le tintement des espèces sonnantes et trébuchantes que l'on empile dans un coffre-fort.

Ce *parfait commerçant anglais* (4) qu'est Robinson, fait montre à toute occasion de la méfiance prudente qui convient en affaires. Il n'a pas d'illusions sur l'honnêteté humaine : ne prend-il pas des dispositions pour que Vendredi ne puisse jamais s'approcher de lui pendant la nuit ? Ne semble-t-il pas hanté par la peur qu'on le dupe ? Il exige, dans ses relations commer-

(3) P. 105 (éd. Hazlitt).

(4) *The Complete English Tradesman*, titre du manuel de De Foe (cf. 1^{re} p., ch. XIII).

ciales avec les planteurs, ses collègues et amis, des papiers et des comptes bien en règle ; car s'il ne manque jamais de faire honneur à sa signature, il exige que les autres en agissent de même avec lui. A son retour en Europe, il calcule ce que ses plantations ont rapporté pendant son absence, et s'assure qu'on ne lui dissimule aucun bénéfice. Il marchandé avec le capitaine du navire sauveur les conditions de son rapatriement : il ne veut s'engager à rien avant de savoir exactement de quoi il retourne. Il ne croit qu'aux choses écrites : c'est pourquoi il exige des Espagnols un contrat détaillé. Il est, à l'occasion, procédurier, ce qui expliquerait pourquoi son père eut l'idée d'en faire un homme de loi (5). Par contre, si nous perdons de vue que De Foe se peignait lui-même, nous nous expliquons moins bien où ce jeune aventurier sans expérience a pris l'habitude de dresser des états et de tenir des livres de commerce. A chaque instant, il établit des listes, soigneusement numérotées, d'outils ou de denrées diverses ; il fait un inventaire détaillé des richesses de l'épave, compte les sauvages qu'il tue et les membres de l'expédition qu'il dirige contre les marins rebelles. Part-il en excursion ? Il énumère les provisions qu'il emporte ! A-t-il à débattre dans son esprit une importante question comme celle-ci : dois-je m'estimer une victime ou au contraire un heureux du sort ? Vite, il trace deux colonnes : dans l'une il inscrit les recettes, c'est-à-dire les avantages que Dieu lui accorde pour commencer sa vie solitaire ; dans l'autre il aligne les dépenses, c'est-à-dire les inconvénients de sa situation. Il compare les deux colonnes et s'aperçoit que le bien l'emporte sur le mal (6). Enfin il tient un journal, parce qu'un bon commerçant inscrit à la fin de la journée les opérations qu'il vient de faire. Le journal de Robinson doit être considéré comme un *memento commercial*.

De cette mentalité un peu spéciale du marchand de Londres, découlent les qualités et les défauts qui constituent la forte et saisissante personnalité de Robinson. Il est bon organisateur, méthodique et plein d'ordre. Il pille l'épave du navire selon un plan logique fixé à l'avance. Avant de se choisir un domicile, il décide que celui-ci devra remplir les quatre conditions

(5) Ceci fut critiqué avec véhémence par Gildon (cf. notre livre : *Robinson Crusoe examiné*, etc.).

(6) STEVENSON parodia ces listes dans *The Wrong Box*.

suivantes (7) : « 1^o) Etre sain et à proximité de l'eau fraîche... 2^o) Abrité contre la chaleur du soleil... 3^o) Offrir une sécurité complète contre la férocité des hommes et des bêtes... 4^o) Avoir une vue sur la mer pour le cas où Dieu enverrait un navire » ... Ne dirait-on pas un commerçant de Londres qui, désireux de s'établir, cherche le coin de rues le plus passager avant de louer un magasin ? Robinson aime à s'imposer des règles : pour ne plus avoir le moindre souci dans l'élaboration de ses repas, il fixe, une fois pour toutes, ses menus : « Au petit déjeuner je mangeais une grappe de raisin ; à déjeuner un morceau de chèvre ou de tortue... et comme souper deux ou trois œufs de tortue » (8). Il peut, grâce à cette régularité, concentrer son esprit sur son travail et réfléchir longuement avant d'agir : ce n'est certes pas lui qui placerait de l'argent dans des spéculations hasardeuses (9) ! Voyez les précautions minutieuses qu'il prend avant de s'embarquer en canot pour faire le tour de son domaine, ou encore celles qu'il prend pour mettre son troupeau de chèvres à l'abri des sauvages ! Avant d'envoyer chercher les Espagnols naufragés, il envisage toutes les éventualités possibles de désordre et toutes les causes de conflit. Il élabore avec soin toutes les dispositions à prendre pour capturer et punir les matelots révoltés. D'habitude il pense à tout : s'il lui arrive de n'avoir pas suffisamment réfléchi, comme par exemple lorsqu'il construit un grand canot sans s'être demandé comment il pourra le lancer, il s'en prend d'abord à lui-même, puis à la Fatalité : toujours il profite de la leçon.

Cet amour de la méthode présente un réel danger : Robinson a une fâcheuse tendance à la routine. Lorsqu'il se confectionne une bêche, il vise uniquement à la faire « semblable à celles d'Angleterre » (10). De même il devient casanier ; il découvre que l'autre versant de l'île est plus fertile que le sien, mais s'étant habitué à vivre là où il s'était établi, il ne veut pas se donner la peine de changer (11). Cependant, il ne manque pas complètement de hardiesse ; il a parfois le désir de tenter l'impossible, par exemple de traverser la mer pour atteindre le

(7) Cf. p. 35 (éd. Hazlitt).

(8) *Ibid.*, p. 49.

(9) En cela il est supérieur à De Foe, ou plutôt il est tel que De Foe voudrait être.

(10) Cf. p. 39.

(11) Cf. p. 51.

continent américain (12). Mais c'est une faiblesse de caractère dont il fait son *mea culpa* : un homme aussi posé, calculateur et économe de son effort au point de semer juste la quantité de blé et d'orge qui lui est nécessaire, pas un grain de plus, ne doit pas se laisser aller au rêve, à la chimère. A quoi bon ? A quoi cela servirait-il ?

Il est essentiellement calme et pondéré. Il a une puissance de réflexion qui ne l'abandonne jamais. Même en pleine panique, il raisonne ; au milieu du tremblement de terre, il calcule qu'en terrain découvert le danger sera moindre, et il y court. Jamais il ne cède complètement à ses désirs ou à ses passions sans avoir longuement questionné sa propre intelligence ; il résiste à sa gourmandise en s'abstenant de manger les animaux qu'il ne connaît pas ; il attend dix ans avant de faire le tour de son île, malgré sa curiosité instinctive, parce qu'il veut tenter ce voyage avec le maximum de chances de réussite. Sa haine du cannibalisme cède, la première fois, à sa sagesse réfléchie qui le pousse à ne pas se mêler à des affaires de famille. Ses frayeurs durent peu ; après l'apparition des sauvages, il est capable de déterminer presque aussitôt sa ligne de conduite future. Enfin son remarquable sang-froid lui permet, le cas échéant, de faire preuve de bravoure et même de décision : c'est ainsi qu'il sauve l'un après l'autre Vendredi, l'Espagnol et le capitaine du navire sauveur.

Il serait très invraisemblable qu'un individu aussi méthodique et calme fût en même temps un rêveur ou un sentimental. Ne nous étonnons donc pas si nous ne trouvons en lui rien de romanesque ou de romantique. Le voici naufragé : va-t-il teindre de sang sa chemise, pour en faire un drapeau qu'il hissera au sommet de l'arbre le plus élevé afin de proclamer aux peuples de la terre : « Ceci est un territoire anglais ; étrangers, éloignez-vous » ? Ou bien va-t-il simplement suspendre quelque part sa chemise comme signal aux navires du large, ou encore allumer un grand feu ? Non, car le plus pressé est de vider l'épave avant que la mer ne la détruise. Si Rousseau l'avait bien connu, il l'aurait pris en horreur. Robinson n'a ni le loisir ni le goût de chanter des hymnes à la belle Nature. Il lui arrive une seule fois de l'admirer : c'est au cours de son premier voyage,

(12) Cf. p. 56.

lorsqu'il contemple la mer calmée dans une nappe de lumière. Et pourquoi l'admire-t-il ? Parce qu'il a eu le mal de mer la veille pendant la tempête. Ce n'est pas son sens de l'esthétique, c'est son estomac qui manifeste sa satisfaction.

Nous sommes presque tentés de dire qu'il n'a pas de cœur : il n'y a en lui ni tendresse, ni affection, ni amour (13). Son île est un couvent sans femmes, et lui-même n'a que faire d'une épouse, si ce n'est comme associée ou comme servante. Après sa fuite de Sélé, il regrette de n'avoir pas noyé le petit Xury et de n'avoir pas admis comme compagnon dans sa barcasse le Maure, plus robuste, qu'il venait de renvoyer. Sans doute, lorsqu'il s'installe au Brésil, il déclare regretter Xury. Est-ce un regret d'ordre sentimental ? Nullement, il a besoin d'esclaves et réfléchit qu'il va être obligé d'aller fort loin pour en acheter : d'où perte de temps et d'argent, sans compter les dangers du voyage (14). Il se rembarque sans se préoccuper des Espagnols qu'il a envoyés chercher ; il ne se demande pas une minute s'ils n'aimeraient pas, eux aussi, à revoir leur patrie. Cette absence de sentimentalité va parfois jusqu'à l'ingratitude. Pendant la périlleuse traversée des Pyrénées il congédie sans un mot de remerciement ni de consolation son guide qui, mordu par les loups, ne peut plus continuer sa route. Ses rares élans de tendresse s'adressent à sa petite famille d'animaux domestiques, particulièrement à Poll, son perroquet, qui le distrait par son babil, et à sa première chèvre qu'il laisse mourir de vieillesse. Mais, d'une façon générale, son amour pour ses frères inférieurs est surtout gastronomique et culinaire : « Je tuai un grand oiseau qui était bon à manger » (15), note-t-il dans son journal au début de son séjour, et, dans la suite, nombreux sont les détails qui nous démontrent que chez lui la satisfaction de l'estomac passait avant le plaisir des yeux. A quoi peuvent servir les chèvres agiles qui bondissent de roc en roc, sinon à faire de délectables brouets ? Robinson n'est pas artiste : lorsqu'il confectionne des pots, il ne se préoccupe pas de leur forme. Pourquoi voudrait-on qu'il s'extasiât sur le

(13) L'abbé MONTLINOT, auteur de la préface de l'édition Panckoucke (an VIII) a très justement insisté sur ce point.

(14) Dans son île, il regrette à nouveau Xury, mais simplement parce qu'il désire un aide et un compagnon (p. 56).

(15) P. 39 (éd. Hazlitt).

brillant plumage des hôtes ailés des bois, avant de se demander s'ils seront meilleurs bouillis ou à la broche ?

Néanmoins, ne lui jetons pas trop la pierre. S'il a des défauts qui nous portent à rire de lui, ce commerçant de la Cité, lâché à travers le monde, a aussi des qualités telles que nous en venons à le trouver sympathique. Il a de la volonté : « J'abandonnais rarement une tâche sans l'avoir menée à bien, une fois que je m'étais décidé à l'entreprendre », nous dit-il lui-même (16). Arrivé à Londres après un très mauvais voyage, il refuse de retourner chez ses parents, parce qu'il avait résolu de parcourir les contrées lointaines. Il s'obstine à essayer d'amener son grand canot jusqu'à la mer, et abandonne ses efforts surhumains simplement parce que son bon sens lui prouve leur inutilité. Pour épargner sa poudre, il capture les chèvres dans des trappes, échoue un grand nombre de fois, mais s'entête et finit pas réussir. Il possède les vertus du bouledogue : long à émouvoir, mais d'une ténacité farouche. Et comme il aime le travail, particulièrement le travail manuel sous toutes ses formes, et aussi la chasse et la pêche qu'il considère comme des sports, jamais le désœuvrement ne vient miner son énergie. Il est rarement découragé et ses accès de désespoir, par exemple celui qui le prend tout entier à son arrivée dans l'île, durent très peu de temps. A la date du 6 mai, il écrit dans son journal : « Travaillé sur l'épave; y ai enlevé plusieurs boulons et autres ferrures ; peiné très dur et revenu très fatigué; j'ai eu la pensée d'abandonner ce travail ». Or, le lendemain, il retourne, sans défaillance, à l'épave, et le surlendemain il continue son ouvrage avec plus d'ardeur que par le passé.

Actif et énergique, Robinson n'est jamais plus heureux que lorsque ses efforts ont réussi, et il le dit tout naïvement. Il a l'orgueil de l'industriel ou du cultivateur qui voit prospérer son usine ou sa terre. Il n'est point de fierté qui approche de la sienne quand il est à même de donner en cadeau du tabac de ses propres plantations. Lorsque, dans son île, il accueille Vendredi comme compagnon, il fait étalage de son savoir, de son intelligence et de sa force d'Européen (17) ; il a un plaisir

(16) P. 70 (édit. Hazlitt).

(17) Il faut convenir qu'il est arrivé à se confectionner une brouette avec une rapacité de prestidigitateur.

tout particulier à prouver sa supériorité comme tailleur et comme cuisinier ! Ce naïf orgueil vient de ce qu'il possède une mentalité de chef. Il aime diriger et se sentir le maître. Au début, il n'a comme subordonnés que des animaux domestiques ; il lui faut donc se contenter de leur muet hommage, et, pour mieux s'apercevoir qu'il a des sujets obéissants, des clients empressés et des ouvriers qu'il fait vivre, moyennant qu'ils travaillent dur pour lui, il institue un protocole très strict : « Mon chien... était toujours assis à ma droite et deux chats, un à chaque bout de la table, attendaient que je leur fisse don de temps à autre d'un bon morceau, comme signe de faveur spéciale ». Quand Vendredi est là, la joie de Robinson ne connaît pas de bornes : c'est probablement celle qu'éprouva De Foe lorsqu'il se trouva à la tête des chantiers de Tilbury (18). Robinson a enfin un ouvrier à diriger dans son travail et, qui plus est, un ouvrier robuste, docile et infatigable ! Aussi, par égard pour cette bonne volonté absolue, Robinson ne cherche-t-il pas un seul instant à pratiquer le *sweating-system* ; ce n'est pas un mauvais patron. Seulement, il n'est pas démocrate, et son grand plaisir est de se faire saluer et de se faire suivre respectueusement à quelques pas !

Par dessus tout, il aime à commander des expéditions guerrières ; il est bien de la race des commerçants de la Cité de Londres, fiers de leur milice qui avait contribué à amener sur le trône un roi de leur choix (19) ! A la fin du roman, Robinson se transforme sans effort en généralissime d'une armée de huit hommes, résolus à s'emparer du navire. Il résout en se jouant les problèmes de tactique les plus ardues, voit son armée grossir à chaque instant par la venue de marins rentrés dans le droit chemin, et remporte la victoire. Plus tard, avec quel sérieux ne prend-il pas son rôle de capitaine de caravane, lors de la traversée des Pyrénées ? Cet honneur lui était dû, et il faut convenir que sa direction répond à l'attente de ses compagnons. Sa prudence lui permet d'éviter les dangers évitables, son sang-froid ne l'abandonne pas dans les circonstances imprévues, et son autorité impose un ordre et une discipline qui entraînent une réussite certaine. Ce bourgeois a le sens du commandement,

(18) Cf. 1^{re} partie, IV, 3.

(19) 1^{re} partie, III, 3.

et de patron il devient facilement officier : il lui suffit en somme de changer d'habits.

Quand l'occasion s'en présente, il est un rôle qu'il aime encore mieux jouer : celui de la Providence. Quelle joie dans son cœur, lorsque le capitaine du navire le prend, malgré ses fusils et ses peaux de bêtes, pour un ange descendu du ciel ! Pour séduire quelques-uns des marins révoltés, il organise une savante mise en scène, se fait représenter comme une divinité omnipotente et invisible au commun des mortels, et exige qu'on le désigne sous le nom de « Son Excellence ». Il se donne ainsi l'illusion qu'il commande non pas seulement à des hommes, mais aussi aux lois mêmes de la destinée.

Ce patron est en même temps un propriétaire fort jaloux de ses droits. Il s'indigne contre les sauvages, parce que ces êtres dénaturés ont envahi son domaine sans sa permission. Cette indignation devient frénétique lorsqu'au cours d'une autre incursion ils s'installent près de son château, menaçant ainsi directement sa propre sécurité : « Je remarquai qu'ils avaient atterri, non pas à l'endroit où Vendredi s'était échappé, mais plus près de ma crique, là où un bois épais descendait presque jusqu'à la mer. Ceci, avec l'horreur de la besogne inhumaine que ces misérables venaient accomplir, me remplit d'une telle indignation que je revins vers Vendredi et lui annonçai que j'étais résolu à me jeter sur eux et à les tuer » (20). *Sa crique, son château, son île* : tout Robinson est là. « Je descendis un peu sur le flanc de cette délicieuse vallée, écrit-il, la contemplant avec une sorte de secret plaisir... car je pensais que tout cela était à moi, que j'étais, de manière indissoluble, seigneur et roi de tout ce pays et que j'avais le droit de le posséder » (21). Une des plus grandes satisfactions de sa vie est le tour du propriétaire que le capitaine du navire sauveur fait sous sa direction : voyez comme il se rengorge sous les compliments dont on accable son ingéniosité, son adresse, son industrie. Et enfin rappelez-vous le majestueux retour du potentat dans son île ! Le patron, le propriétaire, le gouverneur est revenu : et toutes les têtes s'inclinent. Un soupir : c'est De Foe qui regrette de ne pas posséder de lointains domaines.

(20) P. 90 (éd. Hazlitt).

(21) P. 48. Cf. le poème de COWPER sur Selkirk.

Robinson — c'était inévitable — a l'orgueil de l'homme qui a bien réussi. Il a conscience de sa propre valeur, sans pour cela être d'une vanité insupportable. Ça et là, de courtes réflexions sur les beaux habits de gentleman qu'il portait à Londres, ou sur ses exploits de chasseur en Afrique (22), nous avaient préparés aux petites manifestations d'orgueil qui se produisent à tout propos, surtout lorsque Vendredi est là, étalant une admiration de commande. Ce que nous reprocherions plutôt à Robinson, c'est de se croire le centre du monde. C'est Dieu qui a fait pousser le blé dont il ignorait la présence. C'est Dieu qui l'a guidé sur le rivage de l'île où les sauvages n'abordaient presque jamais. La principale occupation de Dieu semble être d'aider son cher Robinson : comment s'étonner qu'avec cette conviction celui-ci ne fût pas tenté de se croire un être supérieur ?

Mais ce qui nous empêchera toujours de faire preuve de sévérité à son égard, c'est sa naïveté enfantine, qui éclate à chaque instant en des réflexions qui désarmeraient les censeurs les plus prévenus. Il nous dit tout ce qu'il pense : « Je dus me réduire à un biscuit par jour, ce qui me fit le cœur gros », ou bien « Je courus le plus vite que je pus, ce qui, soit dit en passant, ne veut pas dire très vite » (23). Il avoue ses bévues, par exemple lorsqu'il laisse échapper le bouc pris au piège, sans songer que par la faim il pourrait vite le réduire à merci. Il ne cache pas le mobile égoïste de ses actes ; il aurait voulu qu'un marin survécût au naufrage « pour lui rendre la vie plus confortable » : cri du cœur qu'on ne peut reprocher à un homme condamné à une effroyable solitude ! Devant une telle franchise, nous ne pouvons garder un air sévère ; et notre sympathie jaillit, irrésistible, pour un homme qui met ainsi son âme à nu. Nous sommes touchés des marques de confiance que Robinson nous donne, sans jamais songer à nous les marchander.

Sa religion ? Elle ne fait aucun doute ! Après avoir lu le roman, n'est-on pas tenté de croire qu'il est l'œuvre d'un paisible pasteur dissident ? Robinson est un non-conformiste,

(22) « Les nègres en levèrent les bras d'admiration », écrit-il après avoir annoncé qu'il tua un léopard (p. 26).

(23) Cf. les réflexions d'un Anglais de la classe moyenne comme Pepys (éd. Hazlitt, p. 42, 91).

une « tête-ronde », un « saint » légèrement dégénéré. L'accès d'enthousiasme, puis la joie extatique, qui s'emparent de son âme lorsqu'il découvre dans la Bible des raisons d'espérer et de croire, décèlent immédiatement le puritain. Dans le *Conte du tonneau* (24), Swift avait, avant la lettre, tracé un portrait satirique, quelque peu féroce et caricatural, de Robinson : « Jack s'était procuré une copie fidèle du testament de son père (la Bible)... et voulant jouer le rôle d'un fils très dévoué devint inénarrablement amoureux de ce parchemin... « Messieurs, disait-il, je vais prouver que ce parchemin est de la viande, de « la boisson, des habits, la pierre philosophale et le remède « universel » ! Et à la suite de ces extases, il résolut de l'employer aussi bien dans les grandes occasions de la vie que dans les plus mesquines. Il connaissait le moyen de donner au parchemin la forme qui lui plaisait, de sorte qu'il s'en servait comme bonnet de nuit, en allant se coucher, et comme parapluie les jours humides. Il en collait un morceau sur un cor aux pieds ou, en cas de vapeurs, s'en brûlait deux pouces sous le nez. S'il avait un embarras gastrique, il grattait le dessus du parchemin et avalait autant de poudre qu'il pouvait en tenir sur un penny d'argent : c'étaient des remèdes infailibles. Conformément à ces raffinements, la conversation habituelle de Jack roulait exclusivement sur les mots du testament, qui limitaient son éloquence, car il n'osait pas prononcer une syllabe pour laquelle il ne trouvait pas d'autorité... Il fermait les yeux en marchant dans la rue, et, s'il lui arrivait de se cogner le crâne contre un poteau ou de tomber dans un fossé... disait aux apprentis moqueurs qui le regardaient, qu'il se soumettait à ces épreuves, coups envoyés par le destin, qu'on ne pouvait pas éviter, comme le prouvait sa longue expérience... « Il était écrit, annonçait-il, quelques jours avant la Création du monde, que mon nez et ce poteau se rencontreraient... et, si mes yeux avaient été ouverts, le choc aurait probablement été bien pire... »

Robinson est trop prudent pour marcher les yeux fermés : et puis, il n'y a dans son île ni rue ni poteaux. Mais, pour lui comme pour Jack, la Bible constitue la panacée universelle. Il la cite plus de vingt fois dans sa solitude (25) et commente

(24) *A Tale of a Tub*, section XI.

(25) Cet emploi de la Bible, original dans un roman, fut très vivement critiqué par Gildon (cf. notre édition critique de son pamphlet).

lui-même les textes sacrés; en bon puritain, il a horreur de tout homme qui voudrait se placer entre lui et son oracle, et il ne se prive pas de faire le procès des théologiens (26). Cette ferveur est, du reste, de fraîche date : elle ne naît que sous les coups répétés de la fièvre et la crainte de la mort. La religion, dirait Voltaire, est un état maladif et les causes de la conversion sont plus physiologiques que psychologiques. C'est en partie le cas de Robinson, mais il y a quelque chose de plus. N'ayant personne à qui confier ses angoisses, Robinson pense à Dieu : c'est à lui qu'il parle, c'est grâce à lui qu'il ne se sent pas trop seul. Dans le malheur ou l'embarras, il l'interroge directement en ouvrant la Bible au hasard (27), et en appliquant à sa situation le premier verset sur lequel son regard est tombé. Souvent aussi. Dieu condescend à venir converser avec Robinson pendant la nuit par l'intermédiaire des rêves : il lui rappelle ses devoirs religieux en lui envoyant un ange éblouissant et terrible (28) ; il lui annonce en une vision prophétique le sauvetage de Vendredi. Le Dieu de Robinson est celui que, dans la terreur, révèraient tous les puritains, le Dieu vengeur de l'Ancien Testament. Sa main lourde écrase les hommes qui ne sont pas selon son cœur. Robinson se soumet humblement à la Volonté Divine : nouveau Job, il accepte ses souffrances avec résignation, car il sait que la récompense viendra vite, sinon sur cette terre, du moins dans l'autre monde.

L'étrange manie qu'a Robinson d'engager avec lui-même d'interminables discussions théologiques provient non seulement de son puritanisme, mais aussi de ce perpétuel désir de rompre la solitude hallucinante : en argumentant avec sa conscience, il se donne l'illusion qu'il a un interlocuteur (29). Certaines de ces « auto-discussions » sont fort amusantes : elles rappellent les efforts de De Foe pour convaincre sa conscience de la légitimité d'une action équivoque. Robinson ergote sur le sens des oracles que lui rend la Bible : « Appelle-moi et je te délivrerai », lui fut-il répondu un jour qu'il la consultait (30). Délivrer de quoi ? Il est toujours dans son île « qui est pour lui

(26) Cf. p. 87. C'était l'habitude des non-conformistes.

(27) Cf. p. 46, 52, 66.

(28) Qui rappelle beaucoup les visions de Bunyan (cf. *supra*).

(29) Cf. particulièrement p. 80.

(30) Cf. p. 47.

une prison», et il n'a aucune occasion de s'évader. D'autre part, il a déjà été délivré de sa maladie. De quoi s'agit-il donc ? Après avoir retourné dans tous les sens les mots et les idées, il découvre qu'il s'agit de « délivrance des vices de sa vie passée ». *Ergo*, l'oracle avait raison puisque, touché par la grâce, Robinson devient le plus pieux des hommes. De même, faut-il exterminer les cannibales ou faut-il les épargner ? Qu'en pense le Seigneur ? demande Robinson à sa conscience ; et celle-ci, après avoir examiné les arguments *pro et contra*, déclare qu'il vaut mieux laisser vivre des gens qui ne pèchent que par ignorance. Enfin, quand les problèmes sont trop difficiles à résoudre, Robinson ne s'obstine pas à attendre la lumière qui pourrait jaillir d'une discussion avec lui-même : il s'en remet à la Providence, toujours soucieuse des intérêts spirituels et matériels de son fils préféré.

Quand Vendredi est arrivé, quelle joie ! Robinson a enfin un catéchumène (31) ! Jusque-là, il ne pouvait convertir que son perroquet ou son chien ; maintenant il a un homme, un être humain authentique, dont il va pouvoir sauver l'âme des châtiments éternels. Mais cela ne va pas tout seul, car Vendredi pose des questions très embarrassantes : ne demande-t-il pas, un jour, pourquoi Dieu n'use pas de sa puissance infinie pour détruire le diable, son ennemi (32) ? « Au début, je ne sus que répondre », avoue naïvement Robinson ; aussi fis-je semblant de ne pas avoir entendu, et je demandai à Vendredi ce qu'il avait dit. Mais il désirait trop une réponse pour oublier sa question et il la répéta dans les mêmes termes... Mais ceci m'avait permis de reprendre mes esprits et je dis : « A la fin du monde Dieu punira le Diable avec sévérité ; le Diable est réservé pour le Jugement Dernier ; il sera jeté dans l'abîme insondable et habitera le feu éternel ». Mais Vendredi ne se tient pas pour satisfait et Robinson, à bout de logique, fait dévier la question : « Nous aussi, déclare-t-il, nous sommes pervers : mais Dieu ne nous tue pas parce qu'il veut nous laisser le temps de nous repentir ; il en est de même pour le démon ». Vendredi se montre à peu près satisfait : au fond de lui-même, Robinson l'est moins ; aussi renvoie-t-il un instant son fidèle disciple

(31) Cf. toutes proportions gardées, *Higgs* et *Chowbock* dans l'*Erewhon* de BUTLER.

(32) Cf. p. 86.

afin de rassembler ses idées en déroute, et de préparer un prêche en plusieurs points sur la Rédemption et la Chute des Anges, qui éblouit à la fois l'orateur et l'auditeur et leur fait croire que le problème est résolu.

Au puritanisme de Robinson nous pourrions rattacher cette horreur frénétique du cannibalisme, qui le jette dans des accès de fureur, et aussi cette pudeur étrange qui le porte à ne jamais sortir complètement nu, bien que personne ne puisse le voir : il s'efforce vite, il est vrai, d'expliquer ce pudique instinct par de bonnes raisons d'ordre pratique, trouvées après quelques moments de réflexion (33). « La chaleur du soleil me brûlait la peau, tandis qu'avec une chemise, le vent, s'engouffrant en dessous, l'agitait et me donnait de la fraîcheur ». D'origine religieuse aussi est son horreur de verser le sang : il ne tue ses chèvres qu'en cas de besoin absolu, et ne massacre les sauvages qu'en cas de légitime défense. Dans l'ensemble, il est profondément pieux, et sa peur du démon disparaît devant le désir de ne jamais mécontenter Dieu. Un des principaux soucis de son existence n'est-il pas l'observance régulière des dimanches ? Et cette piété est héréditaire, innée en lui, puisque, en dépit de tous ses péchés, son premier geste, lorsqu'il prend pied sur l'île, est de remercier le Seigneur : Jéhovah n'a jamais eu de plus humble adorateur !

Néanmoins, comme De Foe, Robinson a été touché par les vices du siècle, et il a admis de faciles accommodements avec la pure doctrine. Son humilité rappelle beaucoup celle du Pharisien. Il insiste trop sur sa méchanceté, son impiété et sa bassesse, pour qu'on ne soit point tenté de douter de sa parfaite contrition. Quand il aperçoit les cannibales dansant autour de leur feu, son premier mouvement est pour remercier Dieu de ne l'avoir pas créé semblable à eux. La religion est chez lui un acte raisonné, voulu : dans ses moments de panique, par exemple, après avoir vu l'empreinte sur la grève, il oublie de se confier à Dieu (34). Lorsqu'il est la proie de passions intenses, le geste atavique de la prière ne se produit pas : il faut que le calme revienne d'abord. *

En ce qui concerne les diverses formes du christianisme,

(33) Cf. p. 59.

(34) Cf. p. 66, 68.

Robinson fait preuve d'un éclectisme un peu surprenant. Au Brésil, il était catholique : sentant que s'il y retournait, ses convictions protestantes céderaient sans lutte à l'intérêt qu'il y aurait pour lui de reprendre la religion du pays, il préfère vendre ses propriétés pour n'avoir pas, tôt ou tard, à succomber à la tentation. Il demande d'ailleurs aux moines qui avaient administré ses biens de prier pour lui ; cela ne peut pas faire de mal et qui sait si cela ne pourra pas servir ? Gildon s'était indigné de ce manque de foi (35) et il n'avait pas eu complètement tort en l'attribuant à De Foe. Comme son créateur, Robinson obéit à son intérêt égoïste : doctrines politiques et religieuses passent au second plan. Il veut vivre, et vivre le plus confortablement possible. Sa morale est donc uniquement utilitaire : elle repose sur la théorie de ce qui rapporte et de ce qui ne rapporte pas. « *It won't pay* », voilà la formule qui détermine Robinson à éviter de mauvaises actions. Comme De Foe, il voulait faire fortune par le commerce, et non en déchiffrant de vieux parchemins indiquant l'emplacement de fabuleux trésors.

C'est parce que chaque trait de son caractère nous rappelle De Foe que nous le sentons vivre, au point de croire qu'il a réellement existé. N'est-ce pas la meilleure preuve que l'on puisse donner de la *crédibilité* d'un roman, que d'être tenté d'accepter comme réel un personnage qui n'est jamais sorti du domaine de l'imagination ? Robinson est un être essentiellement complexe, mais il n'est point d'homme qui soit tout d'une pièce. Si on le compare au pasteur du *Robinson Suisse*, marionnette omnisciente et exaspérément vertueuse, on saisira l'étendue du génie de De Foe, et les raisons de l'immortalité d'un livre que deux cents ans n'ont pu jeter dans l'oubli.

II.

C'est par un choix de détails heureux que De Foe parvient à rendre claire et précise l'indispensable notion de *présence*. *Robinson Crusoë*, ne l'oublions pas, constitue dans l'histoire littéraire l'étape qui mène du récit de voyages fabuleux au

(35) Cf. notre livre : *Robinson Crusoë examin'd*, etc., pamphlet et post-scriptum.

roman d'aventures vraisemblables. C'est de l'histoire, moins les faits historiques, de même que les œuvres de Richardson sont des lettres, moins les correspondants. Le réalisme de De Foe est si grand que nous avons l'impression de vivre ce qu'il nous raconte. Comment obtient-il ce résultat ? Par des procédés qu'il avait adoptés depuis longtemps, et qui étaient devenus chez lui naturels et instinctifs. Habitué à composer rapidement de pseudo-mémoires autobiographiques, il en venait à se figurer qu'il racontait sa propre vie, qu'il avait assisté aux scènes qu'il décrivait : convaincu lui-même de l'authenticité de son ouvrage au moment où il le rédigeait, il faisait aisément partager cette conviction à ses lecteurs. Ceux-ci, pour peu qu'ils aient de l'imagination, se substituent à Robinson ou deviennent l'ombre de son corps, spectatrice omniprésente de ses moindres actions.

Ce qui, dans *Robinson Crusoë*, contribue surtout à donner l'impression de *présence*, c'est le réalisme des détails. Journaliste de métier, *reporter* par tempérament, De Foe savait regarder et minutieusement observer. Il a le don de « l'invention circonstancielle », il amène brusquement de petites remarques inattendues qui nous font nous écrier aussitôt : « Voilà un détail que personne n'aurait pu inventer » ! Rien n'échappe aux regards perçants de Robinson. Lorsque, sur le rivage, il se tord les bras de désespoir à la pensée qu'il est seul en pays inconnu, il note avec exactitude les derniers vestiges de ses compagnons : « trois chapeaux, une casquette et deux souliers qui n'appartenaient pas à la même paire » (36). Ne vous semble-t-il pas que nous sommes avec lui à examiner ces deux souliers ? Plus tard, une de ses joies est de trouver dans l'épave du vaisseau espagnol une douzaine et demie de mouchoirs « qui furent les bienvenus, pour me rafraîchir la figure en l'essuyant pendant les journées chaudes ». N'êtes-vous pas tentés d'éponger votre front ? Puis il s'étonne de ne pas pouvoir donner de grands coups de hache sur un rouleau de plomb assez profondément immergé (37). Nous en sommes aussi très surpris ! Il se demande comment ses deux chattes, seuls animaux de cette espèce qu'il ait amenés sur l'île, ont trouvé moyen de mettre bas deux por-

(36) Cf. p. 31.

(37) P. 43.

tées de petits chats (38). Son ahurissement est le nôtre, d'autant plus qu'il émet plusieurs hypothèses dont aucune ne le satisfait.

De Foe nous fait assister aux actes intimes de la vie de son héros. Nous voyons les grimaces de Robinson lorsqu'il avale le fébrifuge composé de tabac et de rhum, tellement fort qu'il passe difficilement. Nous le voyons « vomir avec une violence inusitée » devant les reliefs du festin des cannibales et se trouver ensuite « un peu soulagé » (39). Nous voyons son visage se couvrir de sueur et ses cheveux se dresser lorsqu'il prend pour le Malin le vieux bouc expirant dans la grotte (40). Qu'on ajoute à ce réalisme des détails la minutie de certaines énumérations suggestives, et l'on aura découvert le secret de De Foe. Rappelons-nous la complaisance avec laquelle Robinson nous donne la liste des cadeaux envoyés par le capitaine qui venait de recouvrer son navire (41) : « une caisse de bouteilles remplies d'un excellent cordial, six grandes bouteilles de madère (de deux litres chacune), deux livres d'excellent tabac bien préparé, douze bons morceaux de bœuf salé, six morceaux de porc, un sac de pois et environ cinquante kilos de biscuits. Il m'apporta en outre une boîte de sucre, une boîte de farine, un sac de citrons et deux bouteilles de limonade... et enfin, ce qui était pour moi mille fois plus utile, il m'apporta six chemises neuves et propres, six foulards excellents, deux paires de gants, une paire de souliers, avec une paire de bas, et un très bon costume qui lui avait appartenu et qu'il avait très peu porté ». Ne vous paraît-il point que nous sommes tout près de Robinson, à palper toutes ces richesses, à les soupeser, à les caresser ? De Foe a senti palpiter son cœur de commerçant en alignant ces chiffres prestigieux : il a lui-même vécu la scène. Comment s'étonner que nous la vivions à notre tour ?

Le réalisme de *Robinson Crusoe* tient aussi à sa composition désordonnée, ou plutôt à son absence de composition. Ecrivain au jour le jour, ne suivant aucun plan précis, laissant au contraire errer à sa guise son imagination vagabonde, De Foe a raconté une « vie » qui se déroule au hasard comme dans

(38) P. 49.

(39) P. 69.

(40) P. 73.

(41) P. 104.

la réalité, et non selon la volonté bien arrêtée d'un écrivain. Rien, dans *Robinson Crusoë*, ne semble artificiellement arrangé : le livre est une tranche de vie réelle. Des personnages vont, viennent, disparaissent, et reparaissent ainsi qu'ils arrivent en ce monde. Les uns, comme le frère cadet de Robinson, dont il est question à la première page, n'ont aucune influence sur le récit. Les autres, comme Xury, sortent bientôt pour toujours de notre vision. C'est la vie : tout n'est pas arrangé d'avance pour que les mêmes êtres se retrouvent partout et sans cesse, et la destinée n'accable ni ne favorise jamais complètement l'homme ailleurs que dans les livres. Parfois les prévisions de Robinson se réalisent, et parfois elles ne se réalisent pas (42). Tous les événements arrivent à l'improviste, au gré d'un sort capricieux ; et, comme le style reste toujours très simple, nous passons brusquement d'une scène très douce à une scène de terreur, exactement comme dans la vie réelle une journée de deuil succède à une journée de bonheur. Rien n'est plus soudain, plus dramatique et plus évocateur, que la simplicité avec laquelle De Foe annonce l'événement qui va bouleverser la vie de son héros (43) : « Il arriva qu'un jour, vers midi, allant à mon bateau, je fus très surpris de voir sur le rivage l'empreinte d'un pied nu, très nettement dessiné sur le sable ». Rien n'avait fait prévoir cette phrase banale, révélatrice de catastrophes futures. C'est un rideau qui s'est déchiré, dévoilant des scènes d'horreur. Les petits mots insignifiants qui expriment cette révolution résonnent dans notre tête comme un coup de tonnerre dans un ciel très pur, et notre panique est aussi forte que celle de Robinson : éperdus, nous fuyons avec lui, aussi prompts que des flèches, et nous nous barricadons avec soin dans l'inaccessible château-fort.

Ainsi, De Foe s'est toujours préoccupé de rester le plus possible dans la vraisemblance. S'il se laisse parfois aller à des exposés géographiques, c'est pour nous inspirer confiance en l'authenticité du récit ; mais il évite tout excès pédant qui décélérerait la main du littérateur. Il ne vise pas à l'omniscience ; quand son héros hésite, quand il doute et qu'il ne trouve pas d'argument décisif, il ne conclut pas. « Je crois », « J'imagine »

(42) Cf. p. 23 et 101.

(43) P. 65.

sont des formules qui reviennent sans cesse : ce ne sont point celles que l'on trouve dans un roman didactique. Enfin, De Foe ne facilite pas à l'extrême la tâche de son personnage, comme l'ont fait ses imitateurs. Robinson n'atteint la perfection dans aucun de ses travaux : il arrive à fabriquer des outils suffisants, mais très rudimentaires, et le lecteur se flatte que, dans des circonstances analogues, il ferait sans doute aussi bien.

Ce qui, en dernier lieu, contribue au réalisme parfait de *Robinson Crusoë*, c'est l'impression de durée et d'immensité que De Foe a réussi à nous donner en usant de procédés très simples. Par une série de phrases courtes et l'énoncé de quelques chiffres, il rend à merveille la longueur interminable des heures employées par Robinson à accomplir un travail ordinaire, comme la confection d'une planche (44). Cà et là, des touches légères ouvrent à nos yeux l'immensité de l'océan : la terre lointaine que l'on devine à peine à l'horizon sert de point de repère pour tenter une évaluation imprécise de l'espace liquide, et rompt la monotonie. En outre, De Foe nous présente un personnage dont le caractère est toujours en évolution ; les idées et les résolutions de Robinson changent sans cesse : l'expérience lui donne de cruelles leçons dont il tire profit. Ainsi nous nous rendons compte que le temps a passé, et nous nous figurons avoir vécu des années et des années depuis le moment où nous avons ouvert le livre. Nous avons vécu aussi, longtemps que Robinson, parce que nous avons eu dès le début la sensation que nous étions présents sur l'île. Nous voyons le paysage ; ce sont les collines, les bois, les côtes sablonneuses que De Foe avait vus en Angleterre au cours de ses voyages, et que nous-mêmes avons certainement aperçus quelque part. En un mot, nous sommes chez nous, comme De Foe se sentait chez lui, dans l'île de Robinson.

III

Malgré son réalisme, *Robinson Crusoë* n'aurait pas obtenu un succès mondial s'il n'avait pas exprimé clairement les grandes vérités enfouies dans l'âme humaine. C'est un livre

(44) Cf. p. 52.

qui fait penser ; c'est l'épopée du *struggle for life* : ils s'en dégage, tout naturellement, une philosophie et une morale.

La philosophie de De Foe dans *Robinson Crusoe* est constructive et optimiste ; elle s'oppose à celle de Swift, dans les *Voyages* de Gulliver, qui est amère et destructive. Une à une, Robinson a franchi les étapes que, depuis l'aurore de l'humanité, les générations successives ont eu à franchir. Il obéit à deux maîtres, le temps et la nécessité, qui lui donnent, avec d'excellentes leçons de patience et d'ingéniosité, l'expérience qui lui permettra d'arriver à des résultats appréciables. Conscient de l'efficacité de ses efforts, il atteint vite le bonheur (45). Tout le roman n'est que la glorification de la grande loi du travail : il n'y a pas de joie dans la vie, pas même celle des richesses, qui soit comparable à la joie de la réussite. A quoi servent les richesses en dehors de la civilisation moderne ? Loin de ses semblables, l'homme n'a pas besoin de cet instrument d'échange qu'on appelle l'argent. Mais celui-ci a de l'importance dans toute société humaine parce qu'il est une source de bien-être ; chez les pauvres l'honnêteté est une qualité anormale, car celui qui a faim est acculé au vol. Et c'est pourquoi Robinson, revenu en Europe, prend soin de la fortune qu'il méprisait si fort dans son île.

Le bonheur parfait est introuvable, déclare De Foe, parce que l'homme n'est pas maître de sa destinée ; tout son travail peut être anéanti en quelques instants par un coup subit du sort. Le déterminisme de De Foe devient par endroits un fatalisme oriental ; l'origine en est purement religieuse ; il n'est en somme que l'exagération d'une doctrine chère aux puritains : celle de la prédestination. Il y a dans *Robinson Crusoe* un perpétuel conflit entre la fatalité et la liberté. Robinson croit être libre quand il s'embarque malgré les prophéties de son père, ou lorsqu'il quitte le Brésil pour aller acheter des esclaves sur la côte africaine. En réalité, comme il le reconnaît lui-même, il ne fait qu'obéir aux décisions prises pour lui en haut lieu. Ce sont des instruments du destin, en l'occurrence son ami, le fils du capitaine, et ses confrères, les planteurs brésiliens, qui modifient le cours de sa vie. En outre, pourquoi l'homme change-t-il sans cesse d'idées et de goûts ? « Aujourd'hui

(45) Cf. la pensée de CHAMFORT, *supra*, ch. VI, 3.

nous aimons ce que nous haïrons demain ; aujourd'hui nous recherchons ce que nous fuirons demain ; aujourd'hui nous désirons ce que nous redouterons demain, et même ce dont l'appréhension seule nous fera trembler » (46). C'est qu'une volonté supérieure nous dirige. De Foe l'appelle Dieu, mais ce n'est pas un dieu infiniment bon ; c'est un juge, qui tient la balance égale entre le bonheur et le malheur, et compense la chance insolente par une catastrophe soudaine. Robinson vit grassement au Brésil et sa plantation prospère ; aussitôt la Némésis le fera partir pour l'Afrique et, dès le début du voyage, suscitera une tempête et un naufrage (47). Robinson se réjouit d'avoir terminé l'aménagement d'une belle grotte spacieuse : vite, un éboulement lui rappellera que toute réussite se paie (48). Se méfiant de cette Némésis, redoutable organisatrice d'ouragans, Robinson décide de rentrer en Angleterre en traversant l'Espagne et la France ; ainsi, croit-il, sera déjoué le destin malicieux. Mais la neige et les loups lui prouveront bientôt qu'on n'échappe pas à la Fatalité. Qu'est-ce au fond que la Providence divine, arrive-t-il à se demander, et peut-elle vraiment être mauvaise ? « Je me demandai pourquoi la Providence ruine complètement ses créatures et les rend si malheureuses, les abandonne sans le moindre secours et les opprime au point qu'il est à peine raisonnable de se montrer reconnaissant d'une pareille existence » (49). Mais immédiatement De Foe reprend sa théorie favorite sur la relativité du malheur : je vis solitaire dans une île déserte, conclut Robinson, tandis que mes compagnons sont morts. « Nous ne jugeons jamais notre condition avec exactitude, tant qu'elle n'est pas mise en valeur par un contraste » (50). Le malheur n'existe pas en soi, et on peut toujours y remédier ; le temps atténue la souffrance, le sommeil permet de l'oublier et, partant de ce point, Robinson, après avoir, il est vrai, reconnu son impuissance à lutter contre Dieu, proclame que la Providence a toujours raison. Il a fait naufrage sur une île isolée, soit ; mais n'est-ce pas une preuve de la sollicitude de la Providence, qui aurait pu le jeter

(46) Cf. p. 66.

(47) P. 28.

(48) P. 40.

(49) P. 36.

(50) P. 61.

sur le continent américain, où il aurait été mangé par les cannibales ou livré à l'Inquisition par les Espagnols ? S'il n'arrive pas à pousser jusqu'à la mer le lourd canot de sa construction, n'est-ce pas parce que la Providence a voulu l'empêcher de tenter un voyage insensé jusqu'à la terre ferme ? De plus, n'est-ce pas la Providence qui nous donne les brusques impulsions qui nous mènent au bonheur ? N'est-ce pas elle qui a laissé l'épave avec toutes ses richesses à proximité du rivage ? N'est-ce pas elle qui a donné aux sauvages l'habitude de débarquer dans les autres parties de l'île ? N'est-ce pas elle qui a permis à Robinson et au capitaine de soumettre les marins révoltés ? Ce que nous appelons « malheur » sert à notre amélioration ; ce que nous appelons « bonheur » vient de la Providence seule. Nous n'avons donc que des raisons de nous déclarer satisfaits et de louer le Seigneur. Ne désespérons jamais : « Que de fois, au cours de notre vie, le mal que nous cherchons le plus à éviter et qui, lorsque nous y sommes tombés, nous paraît le plus terrible, est en réalité le moyen, la porte de notre délivrance » (51). Il se dégage de *Robinson Crusoë* un robuste optimisme : ayons confiance en nous-mêmes et en Dieu, mais n'oublions pas que Dieu aide seulement ceux qu'il juge dignes d'être aidés. C'est la glorification de l'homme qui, par son labeur et sa piété, s'efforce de mériter l'appui de la Divinité.

Stoïcisme puritain, telle est la doctrine philosophique de De Foe. Résignation complète aux décrets de la Providence, voilà l'attitude que son héros observe toujours ; les épreuves sont envoyées par Dieu pour punir les errements passés ou compenser les bonheurs à venir. C'est la voix même de la raison qui nous ordonne de nous y soumettre sans mouvement de révolte ! Et si Robinson, défavorisé du sort, peut vivre dans un pareil état d'esprit, que n'est-on pas en droit d'attendre de vous, lecteurs, qui vous prélassiez dans le confort de la vie moderne ? Noble philosophie de l'énergie, grande leçon de volonté, voilà ce que nous trouvons dans le roman de De Foe. Et cependant, on ne peut dire que ce soit un livre qui élève l'âme ! Car, à côté de ces belles théories figurent nombre de petites règles de morale pratique, bourgeoise et terre-à-terre. Le père de Robinson, porte-parole de De Foe, exalte les at-

(51) Cf. p. 74.

traits d'une situation moyenne. Dans son île, Robinson blâme les ambitieux qui cherchent à s'évader de la classe sociale où Dieu les a placés (52). Puis il énumère les buts de la vie. ce sont « le confort et la compagnie ». Par son travail, il atteint le premier : il est alors pris par l'idée fixe d'atteindre le second, en se hasardant au besoin sur la mer, folle aventure que son bon sens réprouve. Mais une compagnie lui est envoyée par Dieu : il est donc arrivé au bonheur véritable ; on comprend bien qu'il ne manifeste pas un enthousiasme exubérant à quitter son île, et qu'il lui arrive plus tard de la regretter.

En dehors de cette philosophie religieuse et de cette morale pratique, on découvre en germe dans *Robinson Crusoe* plusieurs grandes idées du dix-huitième siècle, qui ont eu une fortune extraordinaire. D'abord l'idée que la solitude est génératrice d'énergie, et que l'état de nature (53) permet à l'homme de posséder toutes les vertus. « Jean-Jacques n'a pas toujours fui les hommes, écrivait Rousseau, mais il a toujours aimé la solitude... Son affection pour le roman de *Robinson* m'a fait juger qu'il ne se fût pas cru si malheureux que lui, confiné dans une île déserte. Pour un homme sensible, sans ambition et sans vanité, il est moins cruel et moins difficile de vivre seul dans un désert que seul parmi ses semblables » (54). Si l'on met à part cet enthousiaste admirateur de Robinson, on se rappellera que les retraites de Voltaire à Ferney, de Cowper à Olney et de Gibbon à Lausanne, étaient, toute proportion gardée, des îlots robinsonniens, où parfois d'aimables « sauvages » de la haute société venaient faire des incursions.

Une autre idée chère au dix-huitième siècle, celle du *bon sauvage*, point de départ du socialisme, est en germe dans *Robinson Crusoe* (55). Vendredi est l'heureux réceptacle des vertus instinctives : gratitude, fidélité, amour filial, etc. Sans doute, il a mangé de la chair humaine ? Mais c'était par ignorance. Il suffit de lui faire la leçon. Car, si les hommes sont égaux devant Dieu, il faut que les plus instruits éduquent les ignorants.

(52) Cf. p. 78. De Foe ébauchait dans ces pages les « *Réflexions sérieuses de Robinson* ».

(53) Cette expression se trouve dans le roman p. 54.

(54) Rousseau, *jugé de Jean-Jacques*, dial. II.

(55) On lira à ce sujet le livre de M. LICHTENBERGER : *Le socialisme au dix-huitième siècle* (1895), où l'on trouvera le développement de l'idée du « bon sauvage », sur laquelle nous ne saurions apporter de meilleure précision.

Aussi trouvons-nous dans le roman un véritable manuel de pédagogie, à l'usage des Européens désireux d'améliorer intellectuellement les races déshéritées qui vivent sur les terres lointaines.

Poussons ces théories un peu plus loin : nous en viendrons vite à proclamer que l'homme blanc a une tâche sacrée, un fardeau que Dieu a posé sur ses épaules ; il doit s'efforcer de répandre par le monde la civilisation et ses bienfaits. Voilà le grand principe du *White Man's Burden*, qui est à la base de l'impérialisme anglo-saxon. Le patriotisme de De Foe vise d'ailleurs à l'expansion coloniale ; l'exemple de Robinson prenant possession d'une île sous les tropiques, doit être retenu par les sujets britanniques désireux de s'emparer sans coup férir des contrées riches et fertiles du globe, avant que leurs rivaux n'aient songé à y mettre le pied. De Foe-Robinson a une âme de colonisateur, et il laisse à ses successeurs un manuel de colonisation rempli d'idées nouvelles de liberté et de tolérance, puisqu'il autorise ses sujets à suivre leur religion et n'institue pas dans son domaine le protestantisme obligatoire.

Toutes ces doctrines philosophiques ou morales découlent naturellement de la vie de Robinson ; nous n'avons pas besoin de les chercher avec peine : elles apparaissent nettement sur la trame du récit. Mais si nous voulions creuser plus profondément et ériger des systèmes, nous pourrions trouver dans *Robinson Crusoë* un exposé complet des vertus individuelles et sociales : l'importance de la solidarité humaine, la division du travail, la loi de l'échange des services, la nécessité de la collaboration des travailleurs manuels et des travailleurs intellectuels, la reconnaissance envers les générations passées et le devoir envers les générations futures, l'établissement d'une discipline librement consentie, toutes ces grandes idées se trouvent en germe dans le roman (56). Or, jamais De Foe ne soupçonna combien son livre était profond et suggestif : mais n'est-ce pas là le propre du génie ? Du reste, il s'écoula un demi-siècle avant que les penseurs fussent arrivés à voir dans *Robinson Crusoë* autre chose qu'un banal récit d'aventures, et à dégager du livre les leçons qu'il contenait. Actuellement, les idées sociales de De Foe ne semblent pas nouvelles : tombées

(56) Cf. à ce sujet un excellent manuel à l'usage des écoles primaires, *En lisant Robinson*, par J. BLONDOT (Paris, Coquemard, 1920).

dans le domaine public, elles ne s'adressent plus guère qu'aux enfants auxquels on enseigne les éléments de l'éducation civique.

IV

Ce qui rend *Robinson Crusoë* si clair, si varié, si agréable à lire, c'est que nous avons l'impression d'un livre parlé, non d'un livre écrit. Il nous semble que Robinson raconte ses aventures, un soir, au coin du feu, à un groupe d'auditeurs attentifs. Or c'est le plus bavard des narrateurs. Il ne peut résister au désir de commenter les épisodes de sa vie et d'en tirer des conséquences édifiantes. Il a tant de choses à dire, et les idées se présentent si nombreuses à son esprit, que ses phrases s'allongent, s'allongent à un tel point qu'à bout de souffle il s'arrête, respire une seconde, puis reprend sa tirade en récapitulant sa dernière idée, et en la ponctuant d'un *I say* énergique (57). Parfois il part avec feu dans un développement, et retrouve ensuite à grand'peine le fil de son récit. Parfois il s'aperçoit qu'il a oublié quelque chose dans l'épisode précédent, et, sans se gêner, annonce qu'il va revenir en arrière ; ainsi, après avoir décrit sa première installation dans son île, il nous dit : « Cela me coûta beaucoup de travail et de temps avant d'atteindre la perfection, et par conséquent il me faut revenir sur d'autres questions qui occupèrent une partie de mes pensées » (58) ; ou, après avoir dressé l'inventaire de l'épave, il retourne sur ses pas et déclare : « Il faut remarquer que, parmi les nombreux objets enlevés du navire au cours des différents voyages que j'y fis, comme je l'ai dit plus haut, je retirerai plusieurs ustensiles de valeur moindre, mais nullement moins utiles pour moi, que j'ai oublié de mentionner » (59). A chaque instant, nous trouvons des paragraphes commençant par des formules un peu gauches telles que « je me rappelle qu'autrefois » ou « j'aurais dû dire plus tôt que », etc. Cela nous impatiente parce que nous lisons le récit et ne l'écoutons pas ; de même que nous n'aimons pas que De Foe anticipe sur les faits, tandis que

(57) Voir par exemple, p. 84 (1^{re} col.) la phrase qui commence par « I soon found a way... » et comprend 167 mots.

(58) Cf. p. 35.

(59) Cf. p. 37.

si nous l'entendions parler, nous nous sentirions piqués d'une curiosité délicate.

Il arrive aussi que, dans l'ardeur de l'improvisation, Robinson oublie ce qu'il a déjà dit, ou se figure avoir déjà donné des détails qui sont restés dans son imagination. Il se répète constamment (60) ; mais, comme il est très vieux, l'indulgence nous commande d'excuser son radotage. Combien de fois nous rappelle-t-il que son troupeau de chèvres le dispensait d'user sa poudre et de tirer des coups de fusils qui auraient pu le trahir ! Combien de fois nous explique-t-il le jeu des deux échelles qui lui permettaient d'entrer dans son château fort ! La formule « moi qui n'étais qu'un marin novice » reparait comme un *leit-motiv*. Dans la joie d'avoir découvert que, pour commercer avec les sauvages, il suffit d'apporter une cargaison d'outils et d'objets de verroterie, il reparle à plusieurs reprises des avantages que présentent de pareils échanges. Un refrain qu'il répète sans cesse, c'est que son sort est meilleur qu'il ne le mérite. Le pullulement des chats dans son île devait l'ennuyer beaucoup, car il y revient plusieurs fois. De même, la pensée qu'il n'a pas le droit de tuer les cannibales, sauf en cas de légitime défense, le tracasse au point qu'il la tourne et la retourne dans sa tête. Il est vrai que souvent ces répétitions sont voulues, comme le montre l'expression « comme je l'ai observé précédemment » : c'est qu'alors Robinson tient particulièrement à insister. S'il mentionne à maintes reprises son impuissance à confectionner des tonneaux, ou à pousser jusque sur le rivage le lourd canot qu'il a imprudemment construit, c'est qu'il a peur que ses auditeurs, après la longue énumération de ses succès, ne soient devenus sceptiques, et ne croient plus à l'authenticité de ses aventures.

Quelquefois la fatigue vient. L'esprit du narrateur s'obscurcit. Les phrases naissent péniblement et sont énigmatiques, car De Foe pense à autre chose ; il cherche confusément à bâtir la suite de son récit, et il parle mécaniquement, sans songer à ce qu'il dit, sans développer ses idées. A ces moments-là nous le comprenons mal. Mais si nous étions en face de lui, peut-être ses mimiques expressives nous rendraient-elles très claires

(60) Au cours de notre étude préparatoire du texte, nous avons relevé plus de 150 répétitions.

des phrases creuses qui, à la lecture, nous arrêtent et nous imposent un fatigant effort de réflexion.

De Foe n'a cure des transitions savantes : une pause, un geste, un changement de ton indiqueront à ses auditeurs qu'il aborde un autre sujet. Quand il a terminé un épisode et qu'il veut passer au suivant, il annonce tout simplement : « J'ai raconté cette anecdote parce qu'elle annonce ce qui suit » ; ou bien « mais il faut que je continue à raconter les événements dans leur succession historique ». *Robinson Crusoë* gagnerait beaucoup à être lu à haute voix : De Foe ne rédige pas, il parle à son public. Et, malgré ses défauts, quel brillant causeur ! A chaque instant, il trouve des expressions originales qu'il lance avec la confiance de l'écrivain sûr de son effet : « ce grand boulevard du cerveau, la mémoire » (61), ou « la vie de l'homme, cette étrange marqueterie de la Providence (62) », ne voilait-il pas des trouvailles qui rompent agréablement la monotonie d'un style trop uniformément simple et clair ?

Le roman est tout entier d'une seule pièce, sans division en chapitres : c'est un conte de très longue haleine. Heureusement pour nous, Robinson possède les qualités du vrai conteur. Il sait faire prévoir à l'avance les événements sensationnels de son existence. Dès sa captivité chez les Maures, il annonce (63) : « Hélas, ce n'était qu'un avant-goût des malheurs qui devaient me frapper, comme le montrera la suite de cette histoire » ! Quand il énumère, dans son journal, les précautions prises pour camoufler sa hutte, il laisse entendre : « Je fis bien d'agir ainsi, comme on le verra plus loin dans une circonstance très remarquable » (64). Et il répète plus tard, en expliquant comment il fit pousser autour de son château une forêt presque inextricable : « On verra que ces précautions n'étaient pas complètement sans raison d'être, bien que je ne prévisse rien à cette époque, sauf ce qu'une peur instinctive me suggérait » (65). Nous nous attendons dès ce moment à des scènes dramatiques, et nous ne serons pas déçus. Parfois, l'anticipation est plus banale : après avoir parlé de la première venue des sauvages,

(61) P. 79.

(62) P. 114.

(63) P. 22.

(64) P. 40.

(65) P. 88.

Robinson déclare qu'il fut un an et trois mois sans les revoir, mais, nous dit-il, « en mai, autant que je peux préciser, pendant la vingt-quatrième année de mon séjour, j'eus avec eux une très étrange rencontre dont je parlerai en lieu convenable » (66). Ce que Robinson prépare ainsi, c'est le récit de l'événement qui doit modifier profondément son existence, l'arrivée de Vendredi. Bientôt ses anticipations vont en se précisant de plus en plus : son désir d'avoir un compagnon devenait impérieux, surtout après l'amère déception qu'il avait éprouvée en ne trouvant personne sur l'épave du vaisseau espagnol. Nous sentons qu'un dédommagement lui est dû par la Providence. Ce dédommagement semble venir : Robinson voit en rêve la fuite éperdue de Vendredi. Mais ce n'est encore qu'un rêve : va-t-il se réaliser ? Nous haletons d'anxiété ; enfin, oui, il se réalise. Les auditeurs de Robinson, jusque-là penchés en avant, les traits crispés par l'attente, se jettent dans leurs fauteuils avec un sourire de satisfaction : l'événement tant espéré vient de se produire.

Pour piquer notre curiosité, Robinson use sans cesse de ce procédé : il annonce un développement, puis le réserve pour plus tard. Il pose des points d'interrogation qui ne sont pas suivis de réponses immédiates. Par exemple, il explique qu'il ne peut pas confectionner un panier parce qu'il n'a pas d'osier, « du moins jusqu'à présent ». Aussitôt la question se pose : en trouvera-t-il ? et nous désirons connaître la suite du récit. Il excelle à réveiller ainsi notre attention, lorsqu'il lit sur les visages que son récit languit : et, vite, il repart sur une aventure nouvelle, écarte les détails qui paraîtraient fastidieux, tels que la succession de ses efforts infructueux pour attraper les chèvres dans des pièges, et évite les discussions d'ordre zoologique, botanique ou physiologique (67). En un mot, il modifie son récit, comme s'il suivait les impressions qui se reflètent sur la physionomie de son auditoire, et c'est pourquoi toujours il réussit à ne pas ennuyer.

Ce conteur habile et expérimenté a compris qu'un style artistique ne serait pas de mise ; aussi parle-t-il la langue qui convient à son héros : mélange du vocabulaire technique de

(66) P. 75.

(67) Par exemple sur les effets physiques des passions : ainsi, le désappointement se traduit par des contractions des mâchoires, etc.

l'homme de métier, du vocabulaire biblique du puritain et du vocabulaire très simple de la conversation de tous les jours. Le style, dans *Robinson Crusoë*, est un des éléments essentiels de la crédibilité et du réalisme du récit. Robinson navigue : il acquiert peu à peu un vocabulaire nautique considérable, qu'il emploie non sans fierté, pour prouver qu'il est devenu un vieux loup de mer ; parfois, il abuse de l'étalage de ses connaissances nouvelles, et répète sans cesse des expressions qu'il est content d'avoir apprises (68). Au cours de ses voyages, il entend parler plusieurs langues étrangères dont il retient des bribes : chaque fois qu'il le peut, pour donner de la couleur locale, il glisse dans son histoire quelques mots étrangers, d'ailleurs presque toujours incorrects. Ainsi, le capitaine du vaisseau qui l'emmène au Brésil l'appelle *Signor Inglese* ; au Brésil, Robinson devient le directeur d'un *ingeino* ; une tempête devient un *tornado* et la mer déchaînée *den wild zee* ; les vagues s'acharnent après le pauvre Robinson pour lui donner *the coup de grâce*. De telles citations n'étaient-elles pas, aux yeux des lecteurs ignorants, la preuve que leur héros favori avait réellement voyagé dans les pays qu'il décrivait ?

Aventurier bourgeois et commerçant navigateur, Robinson écrit ses mémoires en toute simplicité. Il emploie les mots de la langue courante, ceux que tout le monde comprend (69). Les cinq premières pages de l'édition originale contiennent 1.144 mots d'origine anglo-saxonne contre 253 d'origine franco-normande. Bien rares sont les dérogations à cette habitude : nous notons seulement dans le roman l'emploi, dû à la négligence de De Foe, des grands mots *dilemme* et *sublunaire*, et de l'expression latine *ad infinitum*. De même, Robinson se sert des tournures chères à la masse du peuple anglais : les constructions syntaxiques de verbes telles que *he was spoken to*, les formes verbales en *-ing* suivies de compléments, par exemple *I applied myself to reading the Scriptures*, l'emploi général du cas possessif et enfin une redondance explicative qui apparaît surtout dans quelques formules comme *his family and household*, ou *a kind of appetite and lust*. La langue populaire se re-

(68) Par exemple, *shoulder of mutton sail* (voile latine). Page 19, il accumule les termes techniques de la navigation.

(69) Cf. LANNERT : *Investigation into the Language of Robinson Crusoë*, etc. (Upsala, 1910).

trouve encore dans l'usage des élisions et des doubles négations, l'emploi adverbial de l'adjectif (*an awkward tedious stitching, exceeding rich*), la tendance à employer le prétérit faible régulier de verbes comme *catch, dream, et kneel*. Nombreuses sont les phrases qui rappellent l'homme du peuple (70). Les comparaisons et les métaphores elles-mêmes sont celles que ferait n'importe quel ouvrier. Au cours de sa tentative de périple, lorsque Robinson aperçoit un courant qui le ramènera dans son domaine, il assimile aussitôt sa joie à celle du criminel auquel on annonce sa grâce lorsque le nœud coulant se resserre autour de son cou, ou à celle du malheureux que l'on arrache des mains des bandits qui se préparaient à l'assassiner. Cette vulgarité indigna les traducteurs français; la langue du roman leur parut gauche, embarrassée et difficile à rendre avec exactitude. Certes, ce n'était pas du style noble : n'oublions pas que c'était « Robinson Crusoë, natif d'York, marin », qui parlait; en outre il était dans les intentions de De Foe de combattre le genre romanesque et d'atteindre au réalisme en ne reculant pas devant une certaine rudesse d'expression. Par exemple, n'est-ce pas pour se moquer du « style noble » qu'il déclare en souriant que le journal de son héros devrait commencer par ce paragraphe : « 30 septembre : Après avoir pris pied sur le rivage, ayant échappé à la noyade, au lieu de remercier Dieu de ma délivrance, je vomis d'abord avec abondance, par suite de la grande quantité d'eau salée qui m'était entrée dans l'estomac, puis, étant un peu remis, je courus sur la grève, me tordant les mains, me frappant la tête et la figure, déclamant contre mon malheur et criant que j'étais perdu, perdu : jusqu'à ce que, fatigué et affaibli, je fus obligé de me coucher sur le sol pour me reposer, sans oser m'endormir de peur d'être dévoré... » Mais De Foe annonce aussitôt qu'il ne continuera pas sur ce ton trivial, et qu'il gardera, sans observer un décorum excessif, une certaine tenue. Une fois de plus, il a manifesté la qualité principale de son génie : le sens de la juste mesure.

Un non-conformiste aussi zélé que lui ne pouvait s'abstraire

(70) Voici un exemple de phrase remplie d'idiotismes : « It was not until almost a year after this that I broke loose, though in the meantime I continued obstinately deaf to all proposals of settling to business, and frequently expostulating with my father and mother about their being so positively determined against what they knew my inclinations prompted me to. » (p. 18).

de la Bible et ses paroles se modelaient sur les phrases du Livre saint. Et puis, il était instinctivement attiré par ce style périodique qui lui rappelait les exercices de piété de son enfance, et ses premiers prêches à l'Académie de Newington Green ou dans les cénacles dissidents de la Cité. Cette hantise de la Bible explique la présence, d'un bout à l'autre du roman, de tournures archaïques telles que *I sat down to my meat, we shall be undone*, et *I got me a piece*. Ces phrases n'étaient pas pour étonner des lecteurs à qui la Bible était très familière, et dont le livre de chevet était le *Progrès du Pèlerin* : et non seulement elles ne surprenaient pas, mais elles donnaient à l'ouvrage un caractère sérieux auquel De Foe tenait essentiellement.

*
* * *

Ainsi, nous avons facilement retrouvé dans *Robinson Crusoe* les qualités qui constituent le roman moderne . crédibilité, présence, importance du sujet et mouvement. Notre longue étude nous a montré même que nous avions affaire à un roman parfait. Aussi saluerons-nous en De Foe le véritable créateur d'un genre nouveau dans la littérature anglaise. C'est lui le père de cette longue et brillante lignée qui, depuis Richardson, Fielding et leurs émules, n'a jamais cessé d'occuper le premier rang avant les poètes et les moralistes. Tout en marquant ses œuvres d'un cachet très particulier, il a donné à ses successeurs un modèle général qui est déjà mieux qu'une simple ébauche, et dont ils se sont tous fortement inspirés.

CHAPITRE IX

« Les mœurs bourgeoises s'établissent, amenant avec elles les lectures domestiques et pratiques. Comme la société, la littérature change de cours. Il faut des livres qu'on lise au coin du feu, à la campagne, en famille. »

Taine : *Litt. angl.*, IV, 6.

“ Robinson Crusoë, ” roman populaire

I. “ Plaire et servir ! ” — II. Contradictions et invraisemblances.

I

Si, dès son apparition, *Robinson Crusoë* eut un succès immédiat « de Tothill-Street à Limehouse-hole » (1), c'est que par son genre et par son style, il était à la portée des esprits simples des petites gens de Londres. Il était écrit non pas pour les intellectuels, mais pour la masse du peuple ; et De Foe, beaucoup plus journaliste qu'homme de lettres, savait, mieux que quiconque, parler au peuple. Fils de commerçant, commerçant lui-même (2), et sans cesse en rapports avec des ouvriers, des apprentis, ou de petits patrons, il connaissait les détails qui mettent les lecteurs en confiance et établissent entre eux et l'auteur un courant de sympathie. Ainsi, lorsque Robinson découvre sa nouvelle grotte, De Foe place dans sa bouche cette parole habile : « Je m'imaginais maintenant être comme un de ces antiques géants qui, dit-on, vivaient dans des cavernes creusées dans le roc, où personne ne pouvait les atteindre » (3).

(1) GILDON, p. 9.

(2) Cf. les premiers chapitres de notre première partie.

(3) Cf. p. 73.

Le lecteur goûte cette allusion à ses livres favoris, les contes de fées, et imagine aussitôt la caverne de Robinson. De même, il est content de trouver dans le roman un homme qui, comme lui, ne dédaigne pas à l'occasion un coup de rhum, pour se donner des forces avant d'entreprendre un pénible travail (4), ou du courage avant de partir en guerre contre les cannibales. Les remèdes de bonne femme qu'emploie Robinson pour guérir la fièvre ne sont pas le résultat de longues études de pharmacie : il avale des feuilles de tabac vert qu'il a fait tremper dans du rhum pendant deux heures (5). Mais De Foe, connaissant l'influence qu'il exerçait sur le public, s'empresse, par l'intermédiaire de son héros, d'ajouter ce conseil : « Je ne peux recommander à personne de renouveler cette expérience : quoique ce remède ait réprimé l'accès de fièvre, il contribua plutôt à m'affaiblir, car j'eus pendant quelque temps, dans mes nerfs et dans mes membres, de fréquentes convulsions ». Enfin, sachant par expérience que les gens du peuple sont plus auditifs que visuels, De Foe s'efforce, par des notations de bruits, de faire vibrer aux oreilles l'atmosphère de l'île ; aucun de ses lecteurs ne pouvait oublier les cris innombrables des oiseaux effarouchés par le premier coup de feu, ni les voix angoissées des marins appelant leurs camarades et répondant aux appels de Vendredi qui, nouvel Ariel (6), les entraîne dans les bois. Ainsi, même lorsqu'il a tenté d'introduire dans son livre un élément pittoresque et évocateur, De Foe a réussi à rester à la portée de la foule. C'est à elle qu'il s'adressait, car c'était elle qui le payait : il jugeait donc honnête de faire son possible pour contenter sa clientèle.

Selon De Foe, un bon écrivain populaire doit à la fois plaire et servir (7) ; dans *Robinson Crusoë*, comme dans les articles de la *Revue* (8), nous trouvons le souci constant d'amuser le lecteur et de glisser, à la faveur de cet amusement, une vérité politique, religieuse ou morale, en résumé d'intéresser le public, pour ensuite l'amener à écouter sagement des leçons de piété. Le sujet du roman favorisait son dessein : les travaux manuels

(4) Mais il déclame contre l'alcoolisme. Cf. p. 42, 77, 90, 99 et 104.

(5) P. 46.

(6) Ou, si l'on préfère nouveau Puck (ou Robin Good Fellow).

(7) *Universal Spectator*, 12 oct. 1728. Cf. 1^{re} partie, XIV.

(8) Cf. 1^{re} partie, VIII, 3.

de Robinson étaient destinés à passionner les apprentis de Londres ; et surtout, les voyages dans de lointains pays ne pouvaient manquer de plaire à ceux qui, passant leur vie monotone dans la Cité, voyaient chaque jour s'éloigner du port les navires qui partaient pour les régions de l'Or. Les descriptions données par De Foe sont vagues, et pour cause : mais eût-il eu assez de talent pour les préciser qu'il s'en serait bien gardé, pour ne pas lasser son public. Il trace une rapide esquisse de Salé, le port des pirates, évoque les côtes de la Guinée où errent des sauvages « tout nus », et dit quelques mots du paganisme grossier des Caraïbes : c'est peu, mais le public n'était pas exigeant, d'autant plus que De Foe a pris soin de faire passer, dans les premières et les dernières scènes du livre, quelques « monstrueuses » bêtes féroces, lions, léopards, loups et ours. C'était suffisant pour faire courir un frisson sur l'échine d'un bourgeois de Londres (9), et rien ne ravive mieux l'attention qu'un frisson de peur délicieuse. En toute connaissance de cause, De Foe, conscient de l'insuffisance de sa documentation, a introduit dans son récit de saisissantes visions d'horreur, qui captivent l'imagination et dispensent des descriptions de la nature. Rappelons pour mémoire la tempête sur les côtes d'Angleterre — cette terrible tempête qui nous est décrite, non pas pour elle-même, comme l'aurait fait Chateaubriand, mais pour ses répercussions sur le corps et l'esprit de Robinson — les nuits sombres de la Guinée, troublées par les hurlements des fauves — la vague immense qui poursuit Robinson pour l'engloutir — le tremblement de terre et l'ouragan qui s'ensuit — la lueur du feu des cannibales au loin sur le rivage, avant la venue de l'aurore — le coup de canon en mer — et enfin le cheval sans cavalier dans la forêt neigeuse que hantent les hordes affamées des loups. Bien dans le goût du public est aussi l'usage continu du coup de théâtre qui, à la dernière minute, bouleverse le cours des événements. Lorsque tout semble perdu, le sauveteur arrive ; ainsi Robinson apparaît au moment psychologique pour empêcher l'Espagnol d'être égorgé ; mais il n'y avait plus une seconde à perdre. En outre, De Foe excelle à donner faussement l'alerte à ses lecteurs angoissés : ne croyons-nous

(9) Pour la même raison, De Foe donne d'horribles détails sur les festins des cannibales. Cf. p. 103.

pas que le radeau de Robinson va faire naufrage, engloutissant les richesses péniblement arrachées à l'épave ? Mais non, tout s'arrange à la fin. Par quelles transes nous avons passé (10) !

Ces procédés de mélodrame étaient bien faits pour plaire au public de De Foe; ils ont d'ailleurs continué à intéresser la foule, car on les reconnaît amplifiés et multipliés à l'infini dans le roman-feuilleton moderne. Et, comme tout mélodrame comprend un élément sentimental, il va de soi que nous trouverons dans *Robinson Crusoë* de quoi nous émouvoir. De Foe apitoie les âmes tendres sur les dangers que courent les marins (11). Il nous présente des personnages qui ont très facilement la larme à l'œil : le père de Robinson pleure comme une fontaine, en donnant à son fils des conseils de modération ; Vendredi pleure d'émotion en songeant qu'un jour son maître n'aura peut-être plus besoin de ses services ; le capitaine du navire pleure quand Robinson lui dit que c'est peut-être pour le sauver, qu'il avait été condamné par le destin à vivre si longtemps dans son île. Comme De Foe décrit ses héros de l'extérieur et non de l'intérieur, il doit, pour nous prévenir des passions qui les agitent, nous peindre les effets physiques de ces passions. Ceci présentait l'avantage d'éviter des analyses psychologiques que le public n'aurait point comprises, et de représenter des scènes qui parlent immédiatement aux yeux. Les signes extérieurs des passions violentes émeuvent la foule bien plus que d'éloquents discours. De Foe excelle dans la peinture de la terreur et de la joie. La terreur se manifeste chez Robinson de plusieurs manières (12) : ou bien elle le transforme en une pauvre loque insensible, comme c'est le cas au cours de la première tempête, ou bien elle fait se dresser ses cheveux et suer tout son corps, lorsque par exemple il croit apercevoir le diable dans une caverne. Le meilleur tableau du roman est peut-être celui de la frayeur de Robinson quand il découvre l'empreinte (13) : il passe par tous les degrés de la terreur panique. D'abord la stupeur le cloue sur place ; puis la méfiance le porte à prêter l'oreille à tous les bruits et à jeter aux alentours un regard inquiet ; le doute le détermine ensuite à faire

(10) On trouvera p. 33 cet épisode très réussi.

(11) Voir la tirade de la p. 58.

(12) Cf. p. 20, 26, 30, 65, 67, 69, 73, etc.

(13) Cf. p. 65.

un nouvel examen de l'empreinte ; alors la terreur s'empare de lui et le fait frissonner comme s'il avait la fièvre : c'est la fuite éperdue, l'emprisonnement volontaire et enfin la torture que lui infligent pendant la nuit des pensers très pessimistes. Il ne faut pas moins que la parole divine pour calmer cette frayeur intense. Quant à la joie, elle se traduit chez les héros de De Foe par des manifestations inattendues et variées, généralement assez bruyantes (14). Robinson, sauvé du naufrage, arpente la grève à grands pas en gesticulant ; quand, à son arrivée à Lisbonne, il apprend le chiffre inespéré de sa fortune, il a un coup de sang dont il pense mourir : et pourtant c'est un homme doué d'un calme et d'un sang-froid parfaits. Chez un primitif comme Vendredi, la joie s'épanche en cris et en gestes extravagants : lorsqu'il a reconnu son père, il rit, il chante, il saute, il danse, il se tord les mains et se frappe la figure et la tête. Robinson en est d'abord tout ahuri, puis il prend son parti de l'exubérance de son fidèle serviteur.

Une autre raison a déterminé De Foe à décrire longuement cette scène burlesque. C'est qu'il se rendait compte qu'après avoir fait trembler ses lecteurs d'effroi, il fallait les faire rire. Près de Robinson, puritain un peu morose et renfrogné, il a placé des personnages comiques : au début de la robinsonnade, c'est Poll, le perroquet, dont la voix grinçante semble à son maître une mélodie céleste (15). Dans la suite, c'est Vendredi : ses mimiques expressives et ses gestes désordonnés en font quelquefois un pître de foire, et l'on comprend que dans les pièces de théâtre tirées du roman il soit tout naturellement devenu le bouffon de l'intrigue. Pourtant, il ne cesse jamais de nous attendrir : il est si bon, si naïf ! Chacune de ses apparitions engendre l'émotion et la joie. Rappelons-nous sa stupéfaction lorsque Robinson tue un oiseau à coups de fusil, son langage enfantin qui nous est soigneusement traduit en anglais plus académique (16), ses discussions théologiques avec son maître—

(14) Cf. p. 31, 107, 92, 93, etc.

(15) Relevons ici une touche de mélancolie à la Dickens, l'évocation de l'île après le départ de Robinson, lorsque Pol, voletant de branche en branche, appellera son maître au grand effroi des nouveaux occupants (p. 74).

(16) « No, they make brother with them », that is, as I understood him, a truce and then he added : « They eat no mans but when they make the war fight », that is to say, they never eat any men but such as come to fight with them, and are taken in battle » (p. 88)

discussions où, en dépit de sa supériorité consciente, ce dernier n'a pas toujours l'avantage — ou encore l'exposé pittoresque de sa religion (17), enfin sa révolte quand Robinson veut lui donner le goût du sel, et ses pénibles efforts pour se déshabituer de la succulente chair humaine. Il faut croire qu'il n'a pas été entièrement convaincu du caractère illégitime du cannibalisme puisque, lorsqu'il voit les marins rebelles amener sur le rivage leurs officiers étroitement surveillés, il s'écrie avec un étonnement où l'on discerne une légère pointe de triomphe : « O maître ! vous voyez bien que les Anglais mangent leurs prisonniers aussi bien que les sauvages » (18). Délicieuse remarque, qui nous fait regretter que De Foe ait écrit pour un public rude et inculte : car celui-ci ne comprenait pas l'ironie (19).

Pourtant, bien qu'on l'ait souvent nié (20), l'humour existe dans *Robinson Crusoë*, mais il est mis à la portée du peuple. Pour éviter que la figure de son héros ne paraisse rébarbative, De Foe laisse de temps à autre s'y dessiner un sourire. Robinson emploie des mots d'une solennité comique (21) ; il parle de « ses appartements dans l'arbre » et de « sa frégate ». Il se moque doucement de lui-même avec une bonne humeur inaltérable. Il nous raconte qu'il possédait une meule de rémouleur, mais que, ne pouvant à la fois tourner la manivelle et aiguïser ses haches il réfléchit longuement au moyen de l'utiliser : « Cela me coûta autant de réflexion qu'un homme d'Etat en aurait accordé à un grand problème politique ». Plus loin (22), il se compare à un monarque et se désigne sous le titre de « Ma Majesté ». Il se gausse de ses habits et cherche à imaginer la stupeur qu'ils provoqueraient chez les braves gens du Yorkshire. Il s'amuse de ses propres terreurs, par exemple de celle que lui cause un soir, dans sa maison de campagne, son fidèle perroquet, et, après coup, de celle qui le détermine à se barricader dans son château-fort après avoir vu l'empreinte. Il décoche au diable quelques flèches satiriques : mais, il est vrai, c'est seulement lorsque des preuves irréfutables lui ont démontré que Satan

(17) Qui occupe toute la page 85.

(18) P. 97.

(19) Cf. 1^{re} partie, ch. VI, 1.

(20) Même M. GILL, dont l'édition classique de *Robinson* (Oxford and Cambridge ed.) est pourtant excellente.

(21) Cf. p. 31, 35, 61, 109, etc.

(22) P. 63 et 93.

ne se promenait pas dans l'île (23). Il ridiculise ses propres colères, après s'être vu en imagination embrocher à la file, sur la pointe de son épée, vingt ou trente cannibales pantelants (24). Enfin — dernier trait d'humour — il nous rapporte un propos dont il ne saisit pas lui-même tout le sel : ayant raconté à Toulouse ses dramatiques aventures dans les forêts des Pyrénées, les bons méridionaux lui répliquent avec flegme que de tels événements n'avaient rien que de très banal (25). S'il n'est pas toujours subtil et raffiné, l'humour de De Foe a une qualité indéniable : il provoque chez le lecteur un franc sourire qui ne cache aucune pensée malsaine ni méchante.

Il en est de même quand De Foe exerce sa verve non plus aux dépens de son héros, mais aux dépens du public. Son goût pour le paradoxe ne l'avait jamais quitté, malgré les mésaventures qui en étaient résultées (26), et, dans *Robinson Crusoë*, il y donne parfois libre cours. Le capitaine du navire qui recueille Robinson en Afrique fait preuve d'honnêteté et de générosité ; étrange, étrange, un Portugais honnête et généreux ! Le supérieur du monastère de Saint-Augustin, qui administre les plantations de Robinson au Brésil, se montre d'une scrupuleuse probité : ciel ! est-il possible ? Un papiste qui ne soit ni un bandit ni un hypocrite ! Et le dédain de Robinson pour l'argent ! N'est-il pas stupéfiant de la part d'un commerçant ? De Foe s'amuse à l'avance de la stupeur de ses lecteurs, et on ne peut lui en garder rancune, parce que ces paradoxes sont destinés à nous donner des leçons de tolérance et à nous préserver de l'avarice. Et, bien qu'il plaisante, De Foe ne perd pas de vue le second but qu'il s'est proposé en écrivant son roman : servir,

Ici encore, il a tenu compte de la mentalité du public et s'est efforcé de rester à sa portée ; même en faisant un cours de théologie élémentaire, il savait éviter tout ennui. Son passage à la rédaction de la *Gazette athénienne* (27) lui avait montré le genre de questions très simples qui préoccupaient le peuple. Aussi place-t-il dans la bouche de Robinson, relevé de maladie,

(23) Cf. p. 66.

(24) Cf. p. 70.

(25) Cf. p. 113.

(26) Cf. 1^{re} partie, ch. VI-VII et XII.

(27) Cf. 1^{re} partie, V, 1.

un petit catéchisme *ad usum vulgi* (28) : « Qui a créé le ciel, la terre et ses créatures ? — Certainement une puissance cachée qui est Dieu. — Mais si Dieu a eu le pouvoir de tout créer, il a sans doute aussi le pouvoir de guider et de diriger ses créatures ? — Oui, rien n'arrive sans qu'il le sache et ne l'ait voulu tel, et ce qui m'arrive est envoyé par lui. — Pourquoi m'a-t-il plongé dans le malheur ? — Misérable, te souviens-tu des vices de ta vie passée ? » etc. En outre, l'enseignement religieux que Robinson donne à Vendredi, c'est-à-dire que De Foe donne à ses lecteurs, accorde une part importante au démon et à ses actes (29). Ceci n'est pas pour nous étonner : les Puritains croyaient au diable autant qu'à Dieu. Wesley, lorsqu'il parcourait l'Angleterre, croyait que le diable marchait à ses côtés pour le gêner dans sa tâche d'évangélisation. A plus forte raison, un homme seul dans une île déserte était-il en droit de croire que le diable rôdait autour de lui. « Aucun saint papiste, même pas Saint Antoine en personne, ne crut plus complètement au démon et ne fut plus prêt à lui donner l'assaut avec la certitude de remporter la victoire, que l'ultra-protestant De Foe » (30) ! Satan est un personnage invisible, mais omniprésent, qui joue un grand rôle dans le roman. Robinson a tendance à le charger de tous les crimes. Qui a laissé l'empreinte sur le sable ? C'est le diable, s'écrie aussitôt Robinson ; mais il réfléchit que Satan est trop subtil pour avoir agi ainsi ; s'il voulait à tout prix terrifier Robinson, il avait à sa disposition des moyens plus efficaces, car il y avait « dix mille chances contre une » que l'empreinte passerait inaperçue, ou serait effacée par la mer et le vent. Quels sont ces yeux qui brillent étrangement dans l'obscurité ? se demande Robinson quand il découvre sa seconde grotte. Ce sont ceux du diable ! pense-t-il immédiatement ; heureusement que sa confiance dans la protection divine le détermine à vérifier qu'il s'agit seulement d'un vieux bouc à l'agonie. Quelle est la cause du cannibalisme ? Le diable, assurément ! Qu'est-ce que le grand Benamuckee, l'idole qu'adorent les compatriotes de Vendredi ? Une personification du diable ! Partout, dans ce bas monde, on retrouve

(28) Cf. p. 45.

(29) Cf. p. 86 et suivantes. — Les passages relatifs au diable furent atténués dans la traduction française (cf. *supra*, ch. V).

(30) *Contemporary Review*, vol. 115, p. 664.

la griffe crochue du Malin, et le principal bienfait de la religion est de nous permettre d'y échapper.

Mais, pensera-t-on, cette théologie, qui fait une telle part au diable, frise la superstition ? En effet De Foe, superstitieux lui-même, a, par goût personnel, cherché à satisfaire les goûts superstitieux du public. Comme il le fera plus tard dans ses manuels d'occultisme (31), il s'est toutefois attaché à ne retenir que les croyances superstitieuses pour lesquelles il pouvait trouver des excuses dans la Bible. Il met en scène des matelots qui redoutent la présence à leur bord d'un homme sur qui pèse la malédiction paternelle : et il ne critique pas cette croyance au mauvais œil, se souvenant de l'histoire de Jonas. Il raconte des rêves prophétiques, mais laisse à son lecteur le choix de croire ou de ne point croire ; en effet, le rêve qui annonce la venue de Vendredi ne correspond pas exactement à la réalité, et n'est peut-être que la réalisation subconsciente de son vif désir d'avoir un compagnon.

Il arrive que les pratiques de Robinson ne soient pas toujours d'une orthodoxie parfaite : mais il fallait la malveillance de Gildon pour s'en offusquer (32), car De Foe, toujours soucieux de moraliser ses lecteurs, a prêté à son héros de bienfaisantes superstitions, destinées à augmenter la confiance en Dieu. Etes-vous embarrassé ou malheureux ? Faites comme Robinson, servez-vous de la Bible comme d'un oracle ; ouvrez-la et vous trouverez une solution à vos doutes ou un remède à vos maux. Et surtout remettez-vous-en, dans toutes les circonstances de la vie, à la Providence : elle agira au mieux de vos intérêts, et c'est elle qui vous envoie ces « indications secrètes » (*secret hints*) qui vous poussent, sans que vous sachiez pourquoi ni comment, à prendre telle décision de préférence à toute autre (33). Voyez, par exemple, l'histoire de Robinson ; elle l'avertit dès son premier voyage, en soulevant contre lui une violente tempête, que des malheurs sans nombre l'attendent s'il persiste à vouloir vivre une vie d'aventures. Il passe outre : tant pis pour lui ! Il est puni par sa captivité au Maroc et son naufrage à l'embouchure de l'Orénoque. Jugeant le châtement

(31) Cf. 1^{re} partie, XIII, 3.

(32) GILDON, p. 24-25.

(33) Cf. 1^{re} partie, IV, 1 et XII, 1.

suffisant, la Providence intervient de plus en plus souvent, pour l'aider dans les circonstances les plus insignifiantes comme dans les plus graves, au cours de son séjour dans l'île. C'est elle qui l'invite à ouvrir le coffre où, sans qu'il le sût, il y avait du tabac. Elle fait pousser du blé, miraculeusement semble-t-il à première vue, près de la maison de Robinson ; elle lui suggère ensuite de ne pas semer tout son grain, pour en avoir une réserve dans le cas où, ayant mal choisi la saison, sa récolte serait perdue. Aussi Robinson, qui n'est pas un ingrat, obéit-il aux ordres venus d'en haut ; quand il ne sait que faire, il attend qu'ils lui soient donnés. Avant d'attaquer les sauvages, il attend que le Ciel lui fasse signe, et le Ciel ne lui fait signe que lorsque Vendredi, de toute la vitesse de ses jambes agiles, s'enfuit des mains de ses bourreaux. Dès lors la Providence multiplie à l'égard de Robinson les preuves de sa sollicitude : elle lui laisse entrevoir un an à l'avance sa délivrance future. Elle l'empêche de s'embarquer au Portugal, à destination de l'Angleterre, dans un navire qui se perd ensuite corps et biens. N'avait-il pas raison de se fier aveuglément aux esprits mystérieux, messagers de la Providence divine, qui lui montraient la voie à suivre ? Que les lecteurs l'imitent, ils s'en trouveront bien ! Et De Foe leur adresse ce solennel avertissement : « Nul homme ne doit mépriser les secrets avertissements d'un danger, qui lui sont quelquefois donnés lorsqu'il croit impossible l'existence de ce danger. Que de tels avertissements nous soient donnés, je crois qu'il est peu de gens ayant regardé et observé autour d'eux qui puissent le nier ; qu'ils soient des preuves et une révélation certaine de l'existence d'un monde invisible et d'un commerce entre les Esprits, c'est indubitable ; et si leur tendance semble être de nous avertir du danger, pourquoi ne pas supposer qu'ils proviennent d'un agent bienveillant (suprême, ou inférieur et subordonné, là n'est pas la question) et qu'ils nous sont donnés pour notre bien ? » (34)

A moins qu'on ne voie dans cette thèse étrange une simple déformation de l'idée de l'ange gardien, on jugera que De Foe s'éloigne singulièrement de l'orthodoxie. Mais il croyait sincèrement à ce qu'il exposait, et les événements, gros de conséquence pour lui, des années 1714 et 1715 (35), l'avaient affirmé

(34) Cf. p. 96.

(35) Cf. 1^{re} partie, XII, 1.

dans sa croyance. En outre, il savait que sa théorie ne pouvait que contribuer à l'édification de ses lecteurs, et il se rendait compte que son caractère mystique et merveilleux les impressionnerait. Son public aimait le surnaturel : il était servi à souhait, et sa moralité gagnerait certainement à la lecture de *Robinson Crusoë*. Pourtant, dans son désir d'intéresser et d'attirer à lui le plus grand nombre de lecteurs possible, De Foe n'a pas hésité à encourager, en l'exposant sans la combattre, la superstition populaire des dates fatidiques (36). Robinson quitte le Brésil le même jour qu'il se rendit à Hull et qu'il fut capturé par les pirates de Salé. Il s'échappe de Salé le même jour qu'il avait échappé à la fureur des vagues dans le port de Yarmouth. Enfin, il est jeté sur son île le jour anniversaire de sa naissance. Voilà ce que Gildon eût dû relever, lorsqu'il s'attacha à montrer le rôle néfaste du roman. Mais De Foe aurait répondu qu'il croyait personnellement aux dates fatidiques (37), depuis qu'ayant étudié l'histoire de l'Europe, il avait constaté des coïncidences de dates qui l'avaient porté à croire à une fatalité mystérieuse gouvernant les chiffres. Il n'avait pas réussi malgré son instruction, à se défaire de petites superstitions, communes à son époque. Nous devons donc l'en excuser et reconnaître qu'il a atteint, dans *Robinson Crusoë*, le but idéal qu'il avait visé : amuser en servant et servir en amusant.

II

Il est rare de nos jours qu'un roman-feuilleton soit composé avec soin ou attentivement relu ; l'auteur est pressé d'aboutir et il écrit au courant de la plume. C'est le cas de De Foe : il s'est laissé aller au gré de son imagination quand il a écrit *Robinson Crusoë* ; il ne s'est pas préoccupé de coordonner entre eux les différents épisodes, ni de vérifier s'ils n'étaient pas incompatibles. Dans sa hâte, il a laissé dans son livre de très nombreuses contradictions, et il n'a pas pris le temps de réfléchir à la vraisemblance de certains personnages et de certaines situations. Gildon s'était moqué bruyamment de quelques bévues

(36) Cf. p. 29, 58, 59, etc.

(37) Il y revient constamment dans ses pamphlets et ses articles de la *Review* et en dresse une liste à la fin des *Memoirs of a Cavalier*.

grossières commises par son rival (38); elles étaient si évidentes que les traducteurs français, et aussi les auteurs d'abrégés anglais et français, cherchèrent à y remédier. Récemment un critique (39) a tenté de dresser une liste des omissions, contradictions et invraisemblances de *Robinson Crusoe*; or, si longue que soit cette liste, elle est encore incomplète. Le roman fourmille d'erreurs de toute sorte; elles passent inaperçues de ceux qui, passionnés par les aventures de Robinson, dévorent le livre sans réfléchir. Mais lorsqu'on relit lentement ces pages si rapidement écrites, on est choqué par des détails que l'on n'avait pas remarqués jusqu'alors. Sans tomber dans la minutie, nous voulons signaler ces taches, qui déparent le chef-d'œuvre sans pourtant l'amoindrir, car elles font partie du tableau : ce sont les ombres, mal disposées par un imagier génial, mais trop pressé.

La moins grave de ces taches, c'est de n'avoir pas prévu des objections très simples qui nous viennent aussitôt à l'esprit. Pourquoi le sauvage qui poursuit Vendredi ne pense-t-il pas à utiliser son arc et ses flèches pour abattre le fugitif ? Pourquoi Robinson ne prend-il pas sur l'épave des pots et un matériel complet de cuisine qui s'y trouvent certainement, ce qui lui aurait épargné son long et patient travail de potier ? Pourquoi ne fait-il pas un calendrier commode avec le papier et l'encre qu'il possède, au lieu de marquer les jours sur un poteau par des encoches auxquelles il ne reconnaît bientôt plus rien ? Pourquoi n'utilise-t-il pas les deux Bibles qu'il possède en surplus, lorsque de nouveaux habitants viennent peupler son île ? Pourquoi les trois officiers, que leurs hommes abandonnent un instant sur la grève, restent-ils sur place à attendre que leurs bourreaux reviennent au lieu de se sauver dans les bois ? Autant de questions que les lecteurs, étonnés, se posent au cours de leur lecture !

Mais ce ne sont là que vétilles, comparées aux contradictions qui abondent dans le roman. Robinson avait-il un associé dans ses plantations au Brésil ? De Foe ne nous en parle pas au début : aussi sommes-nous surpris qu'il en soit question à

(38) Cf. notre édition annotée du pamphlet de Gildon, où toutes les bévues signalées par ce dernier sont minutieusement examinées.

(39) W. T. HASTINGS : *Errors and inconsistencies in Robinson Crusoe* (Modern Language Notes : juin 1912).

la fin du livre (40). Y avait-il à Salé des esclaves anglais autres que Robinson (41) ? Non, répond d'abord catégoriquement De Foe, mais dans la même page il mentionne « le charpentier du navire, qui était lui aussi un esclave d'origine anglaise ». Si Xury avait toujours vécu au Maroc, comment pouvait-il si bien connaître les mœurs des peuplades de la Guinée (42) ? Lorsque Robinson pille l'épave, emporte-t-il les barils de poudre tels quels, ou bien, les jugeant trop lourds, répartit-il leur contenu en de nombreux paquets ? A quelques pages de distance De Foe nous dit l'un, puis l'autre (43). On connaît la fameuse histoire des biscuits (44) ; Robinson, s'étant dépouillé de ses vêtements, nage jusqu'à l'épave, et là, remplit ses poches de biscuits. De Foe, il est vrai, à demi conscient qu'il avait écrit une absurdité, mais ne voulant pas se donner la peine de chercher laquelle, ajoute plus loin un paragraphe qui augmente la confusion : « Je fus mortifié de voir ma chemise et mon gilet, que j'avais laissés sur le rivage, emportés par la marée montante ; quant à mes culottes, qui étaient en toile et ouvertes au genou, je les avais gardées, ainsi que mes bas, pour nager à bord ». Cette addition n'en laisse pas moins subsister la contradiction initiale. De même, si nous prenons au pied de la lettre la liste des inconvénients qu'il oppose aux avantages de sa situation présente (45), nous sommes surpris d'y trouver ces deux articles : « Je n'ai pas d'habits pour me couvrir » et « Je suis sans défense et sans moyen de résister aux violences des hommes ou des fauves ». Ne venons-nous pas, en effet, de lire l'énumération de tout ce que Robinson vient de retirer de l'épave : vêtements, armes, outils, etc ? Continuons notre réquisitoire. Si la tempête a complètement emporté l'épave, comment se fait-il que six mois plus tard Robinson constate qu'elle « sort de l'eau plus que précédemment » (46) ? Robinson a-t-il du sel, oui ou non ? Il se plaint de ne pas en avoir pour faire son pain, et pourtant il s'efforce de donner à Vendredi l'habitude de saler sa viande (47) ! A la fin de son séjour, a-t-il encore de

(40) Cf. p. 28 et 107.

(41) Cf. p. 22, 24.

(42) Cf. p. 25.

(43) Cf. p. 32 et 34.

(44) Cf. p. 32.

(45) Cf. p. 37.

(46) Cf. p. 34 et 42.

(47) Cf. p. 54 et 84, et le pamphlet de Gildon

l'encre (48) ? Nous voudrions bien le savoir, car s'il dut interrompre son journal parce que l'encre lui manquait, comment, plus de vingt ans après, put-il donner à ses ambassadeurs auprès des Espagnols naufragés, des instructions écrites ? Si la caverne était complètement sombre, comment vit-il distinctement les yeux du vieux bouc (49) ? Si l'Espagnol comprenait la question que Robinson lui posait en portugais, pourquoi répondit-il en latin (50) ? Si Robinson avait une pipe au moment du naufrage, pourquoi gémit-il sans cesse, puisqu'il a aussi du tabac, de ne pas pouvoir fumer (51) ? Le chef des rebelles est pendu deux fois : laquelle est la bonne (52) ? S'il était pressé par le temps, les loups et la neige, pourquoi Robinson s'arrêta-t-il de longs moments en pleines Pyrénées pour assister aux facéties de Vendredi avec l'ours (53) ? Enfin, y avait-il un Portugais parmi les Espagnols isolés chez les Caraïbes ? De Foe nous dit que oui (54), mais n'en parle jamais dans le second volume du roman. Et si l'on se rappelle que le premier tiers des *Nouvelles Aventures* est occupé par le récit des luttes que les colons eurent à soutenir contre les cannibales envahisseurs, ne semble-t-il pas étrange que De Foe ait signalé avec insistance que, terrifiés par l'apparition de Robinson et de Vendredi, les sauvages n'osèrent plus revenir dans une île où vivaient des démons qui disposaient du tonnerre (55) ?

Voici maintenant des contradictions plus graves, surtout dans de pseudo-mémoires autobiographiques dont l'auteur et le héros sont tous deux des commerçants : ce sont les contradictions de dates et de chiffres. Trop pressé de terminer son ouvrage, De Foe s'embrouille dans les jours et même les années de la vie de son personnage. Comment Robinson put-il perdre le compte des dimanches (56) ? Il savait que le 11 novembre en était un ; il lui suffisait donc de compter ensuite ses encoches de sept en sept. Il ne songe à le faire qu'à la fin de la première

(48) Cf. p. 96, et Gildon.

(49) Cf. p. 73, et Gildon.

(50) Cf. p. 91.

(51) Cf. p. 31, 50.

(52) Cf. p. 104 et 105.

(53) Cf. p. 110 et s.

(54) Cf. p. 94.

(55) Ce qui serait vraisemblable, car il semble que les sauvages aient considéré l'île comme un endroit sacré, réservé aux fêtes rituelles.

(56) Cf. p. 39, 49.

année. Or, il s'aperçoit plus tard qu'il a oublié de marquer des jours et, de guerre lasse, il abandonne son calcul : comment sait-il que c'est un vendredi qu'il sauve son fidèle serviteur ? Comment, avec un calendrier si mal fait, date-t-il avec tant de précision les principaux événements de sa vie solitaire ? D'ailleurs, après le récit des quatre premières années du séjour sur l'île, aucune date n'est exacte. Il serait fastidieux de refaire ici la chronologie de la robinsonnade (57). Nous l'avons faite, et nous avons constaté qu'en additionnant avec patience les nombres de mois et d'années donnés par De Foe lui-même, nous n'arrivions presque jamais à tomber d'accord avec lui : les dates ne concordent pas et nous ne connaissons même pas la durée du séjour de Robinson dans son île, puisque De Foe annonce et répète que ce séjour se prolongea plus de vingt-huit ans, mais proclame non moins souvent que Robinson fit naufrage en 1659 et fut délivré en 1686 (58).

Çà et là, quelques anachronismes surprennent de la part d'un écrivain qui avait publié quelques livres d'histoire contemporaine et savait travailler. Le plus choquant se trouve à la première page : la bataille de Dunkerque, où périt le frère de Robinson, ne fut livrée qu'en 1658 ; or dès 1651, le père de Robinson se lamente sur le décès de son fils. L'anachronisme ne s'étale-t-il pas jusque sur le frontispice ? De Foe, s'il avait moins considéré son livre comme une marchandise dont on ne se soucie plus après l'avoir livrée, aurait dû signaler à son éditeur que si Robinson était représenté revêtu de son costume de peaux de chèvres, l'épave, qui avait disparu deux ans avant l'adoption forcée de cet étrange costume, ne devait pas figurer à l'arrière-plan (59). Il est vrai que le frontispice était destiné à frapper d'emblée la curiosité des lecteurs, et non à être examiné de près par des critiques méticuleux.

Mêmes contradictions lorsque De Foe tente des énumérations : ne voulant pas se donner la peine de vérifier ses chiffres, il est rarement d'accord avec lui-même. Robinson trouve dans

(57) Cf. l'article de M. HASTINGS, exact dans l'ensemble. Ces contradictions de dates ruinent la théorie du biographe Wright (cf. 1^{re} partie, int.).

(58) Pour arriver à mettre ces chiffres d'accord, il faudrait modifier toute la chronologie du roman.

(59) Il faut convenir que le dessin est naïf au point de donner à l'épave les voiles dont Robinson s'était emparé.

l'épave deux pistolets et sept mousquets; quelques années plus tard, il dit posséder trois pistolets et huit mousquets. D'où vient cet excédent ? C'est ce que De Foe, malgré son ingéniosité, ne pourrait pas expliquer (60). Et voici d'autres questions auxquelles on voudrait bien avoir une réponse. Les canibales ont-ils amené deux ou trois prisonniers (61) ? Y a-t-il seize Espagnols ou seulement quatorze ? D'une page à l'autre, De Foe se contredit (62). Et c'est bien pire lorsqu'il essaye de dresser la liste exacte des marins rebelles, prisonniers, revenus à de bons sentiments, ou encore en liberté sur l'île. Nous croyions que dix-huit d'entre eux avaient débarqué, mais en totalisant les différentes catégories nous arrivons au chiffre de vingt-deux (63). Dans l'*erratum* que, par un remords tardif, De Foe ajouta à la première édition, plusieurs de ces chiffres sont rectifiés ; mais, comme De Foe n'avait pas relu son texte avec attention, il ne réussit qu'à aggraver la confusion. Il comptait certainement mieux quand il s'agissait de ses propres affaires que lorsqu'il s'agissait de celles de Robinson !

Jusqu'ici nous n'avons signalé que des fautes de détail. Or les héros du roman, qui de prime abord séduisent l'imagination, ne résistent pas à un examen minutieux. Robinson lui-même, personnage si naturel qu'on se demande si De Foe ne s'est pas regardé dans un miroir pour le décrire, ne se présente pas toujours avec des contours bien nets. Nous ne savons même pas exactement son prénom ; est-ce Robinson, le nom de sa mère, qui lui en tient lieu ? Ou bien est-ce Robin tout court, ou même Bob ? Car ces trois prénoms lui sont successivement attribués dans le roman (64). Nous sommes en droit, aussi, de nous demander comment cet homme, qui a si peu vécu à Londres, peut en parler sans cesse avec précision et volubilité (65) ; mais il ne faut pas oublier que De Foe perdait quelquefois de vue la ligne de démarcation entre lui-même et sa créature. Par contre, que dire de l'invraisemblance complète des personnages secondaires de l'ouvrage ? Qui a jamais vu un sauvage aussi conventionnel que Vendredi ? Il semble que De Foe

(60) Cf. p. 69 et 73.

(61) Cf. p. 92.

(62) Cf. p. 94, 95, 105, 114.

(63) Cf. p. 97 et suiv.

(64) Cf. p. 17, 19, 74.

(65) Voir surtout p. 51.

l'ait imaginé principalement pour servir de repoussoir à Robinson, homme civilisé, et lui permettre d'exposer ses théories. Ce Caraïbe montre à s'instruire une aptitude singulière ; il devient vite un serviteur modèle. N'est-ce pas étonnant de trouver, chez un individu de cette race sauvage et farouche entre toutes, tant de bonté, de fidélité, de loyauté et d'intelligence ; n'est-on pas surpris de découvrir en lui l'amour du sol natal et l'amour de celui qui lui a donné le jour ? Il est apte à recevoir un enseignement théologique, et si vite convaincu de l'excellence du christianisme qu'il songe à devenir missionnaire et à convertir ses compatriotes. Remarquable est sa curiosité d'esprit. Il est logique et réfléchi dans ses pensées comme dans ses actes : n'enterre-t-il pas avec soin les cadavres des sauvages pour éviter toute enquête dangereuse de la part de leurs camarades ? Il perd rapidement ses instincts de cannibale, et acquiert à la place une pudeur étrange qui le porte à réclamer des vêtements et à les porter avec joie bien qu'ils le gênent. Par quels prodiges d'intelligence arrive-t-il, dès le début, à engager avec son maître des conversations pour lesquelles son vocabulaire, composé des trois mots « maître », « oui » et « non », semble très insuffisant, voilà ce que De Foe dédaigne de nous expliquer : « Vendredi n'osa plus me dire qu'il avait encore du goût pour la chair humaine », nous dit par exemple Robinson, « car j'avais trouvé *d'une manière quelconque* le moyen de lui faire savoir que je le tuerais s'il manifestait ce goût » (66). Du reste, en moins d'un an, Vendredi est déjà capable d'exprimer en anglais les idées les plus complexes et les plus abstraites. Mais, chose étrange, il reste incapable de compter plus loin que trois : au delà de ce chiffre il est forcé d'avoir recours à ses doigts ou d'aligner des pierres sur le sol (67). Ne cherchons pas davantage à découvrir la loi de ses erreurs grammaticales ; nous ne pourrions expliquer pourquoi il n'emploie jamais la marque du pluriel des substantifs, sauf après le mot *men* qui n'a aucunement besoin d'un *s* supplémentaire (68). Et plus le temps passe, plus le nombre de ses bévues linguistiques augmente : c'est un élève qui retient vite la leçon du maître, mais ne sait pas en profiter. Son langage

(66) Cf. p. 82 à 84.

(67) Cf. p. 85.

(68) Cf. p. 87.

n'est d'ailleurs pas une nouveauté. De Foe l'avait déjà placé dans la bouche de Toby, le jeune noir dont il nous raconte la touchante conversion dans l'*Instructeur des Familles* (69). Mais nous croyons que c'était la première fois qu'un romancier faisait parler « petit nègre » à un de ses héros. On sait le succès de ce langage extraordinaire, il est devenu presque indispensable dans tous les romans d'aventures.

Les personnages épisodiques de *Robinson Crusoe* sont aussi peu réels que Vendredi. Le moins insignifiant d'entre eux, l'Espagnol, est un Robinson à peine ébauché (70). Il est raisonneur, ergoteur ; bien que papiste, il cite la Bible comme les vieux puritains de Londres : et même, son altruisme, sa reconnaissance, sa bonté évangélique nous donnent, par instants, à croire que De Foe se figurait peindre un pasteur dissident de la Cité. Mais cette contradiction ne devait pas choquer le peuple, qui ne s'intéresse pas aux comparses.

Le peuple ne se soucie pas davantage de discuter le sujet en soi, pourvu que le roman l'intéresse. Il ne s'est pas aperçu que le sujet de *Robinson Crusoe* était tout à fait invraisemblable, aussi invraisemblable que les voyages dans la lune ou les exploits merveilleux des enfants qui font le tour du monde. Un homme ne peut rester vingt-huit ans dans une île déserte en gardant son intelligence lucide et ses facultés de raisonnement intactes ; au bout de quinze années de solitude, il serait fou et retourné à l'état de la brute. Après quatre ans de séjour à Juan-Fernandez, Selkirk avait déjà perdu à peu près complètement l'usage de la parole (71) ; il n'avait plus d'autre souci que celui de pourvoir à sa propre subsistance ; c'était une sorte de singe supérieur qui aurait découvert le moyen d'allumer du feu en frottant deux morceaux de bois. De Foe aurait dû s'en souvenir avant de condamner son héros à vingt-huit années d'emprisonnement dans une île. Robinson dans son domaine rappelle De Foe dans sa cellule de Newgate (72) : il reste calme et serein, et garde même assez de philosophie pour faire valoir les avantages de la solitude. Dans mon île, nous dit-il, « je ne désirais rien que ce que j'avais et je n'avais rien

(69) Cf. 1^{re} partie, XII, 3.

(70) Voir surtout p. 95.

(71) Cf. *supra*, ch. I, 1.

(72) Cf. 1^{re} partie, ch. VII.

que ce dont j'avais besoin » (73). Non seulement il avait appris à restreindre ses besoins, mais encore il avait assuré son bonheur éternel en se laissant toucher par la grâce divine. Sa pénible situation lui avait enseigné la valeur de la compagnie et la nécessité de la collaboration humaine. S'il n'était pas hanté par le remords de sa conduite envers ses parents, « dont chaque grève, chaque colline, chaque arbre restera à jamais le témoin », il serait parfaitement heureux. D'ailleurs ne parlera-t-il pas plus tard de son « île chérie » (74) ? Selkirk, « robinson » authentique, n'aurait certes pas employé le même qualificatif pour désigner Juan-Fernandez ! Il faut convenir que Robinson s'efforce de peupler sa solitude, d'abord en se dédoublant, en tenant conseil avec sa conscience, en rédigeant un journal qui est une véritable conversation avec lui-même, et ensuite en s'adressant à Dieu par l'intermédiaire de la Bible. En outre, il a ses animaux qui lui tiennent compagnie, et un ennemi qui ne désarme jamais et contre lequel il faut sans cesse lutter : le diable. Il n'en reste pas moins invraisemblable que la solitude, non seulement ne trouble pas l'intelligence de Robinson, mais encore l'accroisse journellement par l'apport d'expériences nouvelles. Lorsque Robinson revoit des êtres humains, il est aussi calme qu'un bourgeois de la banlieue londonienne, qui, après avoir passé un dimanche paisible dans son jardin sans voir personne, rentre tout naturellement, le lendemain, dans le tumulte des rues de la Cité. De Foe n'a pas réfléchi que le sujet de son roman ne correspondait pas aux réalités de l'existence ; il était trop séduit par l'intérêt que présenterait la vie d'un homme seul dans une île, et trop désireux d'obtenir un succès pécuniaire, pour se préoccuper de la vraisemblance de son récit.

Comme l'a montré un romancier contemporain (75), un vrai « robinson » aurait d'abord peur de l'immensité accablante de la mer, qui lui rappellerait sans cesse son emprisonnement ; il n'irait donc jamais explorer l'espace liquide et, pour circonscrire son horizon et oublier sa petitesse, il vivrait dans un coin étroitement limité qui constituerait un monde à sa taille. Il aurait peur même de la voûte céleste et chercherait à se terrer

(73) Cf. p. 108.

(74) *Further Adventures*, p. 48 et 91.

(75) M. Jean PSICHARI, auteur du *Solitaire du Pacifique* (Paris, 1922).

dans une caverne, ou à se faire un nid dans une forêt sous un plafond de verdure. Il ne chercherait pas à se rendre compte du temps écoulé, car le temps n'a de sens que dans les milieux humains. Il perdrait rapidement le sens du langage, devenu inutile. Sa principale passion deviendrait la gourmandise. Il chercherait à se donner l'illusion de la compagnie en apprivoisant des animaux, ou peut-être en construisant une cabane à côté de la sienne pour se persuader qu'il a un voisin. Il serait pris de panique à la vue de la moindre nouveauté, et la rencontre d'un être humain lui causerait une terreur éperdue. Enfin, s'il avait un Vendredi, le sentiment de l'isolement reviendrait dès que les deux hommes seraient habitués à vivre l'un à côté de l'autre : ils ne réussiraient à vaincre l'impression hallucinante de la solitude que s'ils se faisaient l'un à l'autre une guerre haineuse ; ils éviteraient ainsi l'abêtissement total.

Mais cela constituerait un sujet digne d'Edgar Poe, et De Foe aurait été incapable de le traiter. Tel qu'il est, *Robinson Crusoë* est un roman invraisemblable. Y réfléchit-on au cours de sa lecture, et le réalisme des petits détails ne fait-il pas oublier l'impossibilité de certains épisodes ? Si l'on met à part les philosophes du dix-huitième siècle, qui ont trouvé dans *Robinson Crusoë* le symbole de l'humanité en lutte contre la Fatalité, De Foe n'a guère eu qu'une seule catégorie de lecteurs : dans son siècle, le petit peuple de tous les pays, et plus tard, les enfants. Nombreuses sont les générations que son livre a amusées malgré ses imperfections. Qu'importent les fautes d'ensemble et les taches de détail s'il continue à faire les délices des âmes candides et simples ! C'est pour celles-ci qu'il a été écrit, et elles lui ont toujours fait un triomphal accueil.

CHAPITRE X

« Il me fallut faire preuve de patience
pour aller jusqu'au bout de la seconde partie. »

GILDON, p. 29.

Étude critique des “Nouvelles Aventures de Robinson”

I. Les défauts du roman. — II. Les caractéristiques du roman populaire. — III. L'évolution psychologique de Robinson.

I

Lorsqu'e Rousseau eut montré que le seul épisode génial de *Robinson Crusoë* était le séjour de Robinson dans son île, la critique accabla de ses sévérités le second volume du roman. En Angleterre, Beattie le jugea « ennuyeux » ; en France, La Harpe fit le même reproche et accusa De Foe de manquer de mesure. S'il faut en croire Spence, à la fin du dix-huitième siècle, les libraires londoniens goûtaient si peu les *Nouvelles Aventures* qu'ils eussent volontiers payé deux cents livres sterling pour les empêcher de paraître, ce qui est, pour le moins, exagéré, mais témoigne d'un sentiment très répandu (1). Mrs Barbauld déplore que Robinson se soit transformé en un banal missionnaire et que ses aventures consistent surtout en un étalage des connaissances commerciales et géographiques de l'auteur ; elle trouve que la meilleure scène du livre est celle où la jeune

(1) Cf. *supra*, ch. VI, et MANN, *op. cit.*, p. 6, 10.

servante recueillie par Robinson décrit les effets de la faim (2). Dans sa correspondance, Dickens affirme que les *Nouvelles Aventures* « ne valent pas la peine d'être lues et sont parfaitement méprisables »; il se déclare choqué par l'immutabilité du caractère de Robinson, par le manque de pathétique dans la mort de Vendredi et par l'insignifiance complète des quelques femmes qui apparaissent dans le roman (3). Tous les critiques ont fait chorus : le charme de l'île a disparu dès que les colons arrivent. Il n'y a guère à opposer à ce concert d'imprécations que la voix de De Foe lui-même, qui prétend dans sa préface que la deuxième partie « est aussi divertissante que la première, qu'elle contient autant d'incidents étranges et surprenants et une aussi grande variété d'aventures », et aussi la voix du traducteur Van Effen qui proclame que le second volume est supérieur au premier. Mais ces deux hommes avaient trop d'intérêt à la vente de l'ouvrage pour que leurs jugements ne fussent pas suspects.

Il est certain que les *Nouvelles Aventures* ne sont pas une œuvre d'inspiration : c'est, comme nous l'avons dit, un travail commandé par un libraire, désireux de satisfaire le public qui réclamait son cher Robinson. Aussi De Foe a-t-il été obligé de se mettre l'esprit à la torture pour trouver des événements et des personnages nouveaux. Il a battu le rappel de toutes ses connaissances, mais n'a généralement réussi qu'à reprendre des histoires qu'il avait déjà racontées ; ainsi, la conversion de la femme d'Atkins n'est qu'une nouvelle version de la conversion de Toby dans l'*Instructeur des Familles*. Quand il a trouvé un épisode, il le développe tant qu'il peut. Il est visible qu'il ne s'intéresse guère à ce qu'il écrit. Pourtant, au début du livre, il semble prendre quelque amusement aux combats livrés contre les sauvages ; ses vieux instincts de milicien le poussent à poser des problèmes de tactique et à les résoudre. Puis, à bout de trouvailles, il se désintéresse de l'île, au point d'oublier les promesses de retour faites par Robinson au jeune homme qu'il a sauvé de la mort. Dans le reste du roman, il divague, saisissant avec empressement toutes les occasions de faire des digressions. Il met quelque ardeur à dénigrer les splendeurs du

(2) Préf. de son édition du roman.

(3) Cf. FORSTER : *Life of Dickens*, vol. III, p. 112.

Céleste Empire, parce que son tempérament de lutteur le porte à critiquer les historiens, ses prédécesseurs. Enfin, il expose les projets dont sa tête était pleine et note les détails familiers qui se présentaient à lui. Il montre au czar comment entreprendre la conquête de la Chine ; il discute la question du passage du Nord-Est ; il compare la Grande Muraille au mur d'Adrien, les tuiles chinoises aux tuiles qu'il avait autrefois fabriquées (4) ; il loue le zèle religieux des Ecossais. Bref, il s'écarte si souvent de son sujet que Robinson disparaît peu à peu sous un flot de discours qui ne le concernent pas.

Les personnages secondaires n'ont aucun relief. De Foe, lassé, ne s'est pas donné la peine de créer des types nouveaux. Le jeune prêtre catholique n'est qu'une doublure de Robinson. Les Espagnols citent fréquemment la Bible, comme des puritains anglais, et leurs idées sur la Toute-Puissance divine et le rôle de la Providence sont celles de Robinson. Ils ont même adopté la théorie superstitieuse des « impulsions secrètes » : « Je suis persuadé », dit l'un d'entre eux, « que nos esprits incarnés... reçoivent des informations de la part des Esprits désincarnés qui habitent le monde invisible » (5). Robinson n'eût pas mieux dit. Quant à Vendredi, de plus en plus insignifiant, De Foe se décide à le faire périr de mort banale ; cela lui fournit un épisode de plus et fait disparaître un personnage désormais inutile. Robinson prononce quelques mots sur le cadavre de son ancien compagnon, sans grande émotion d'ailleurs, et se croit quitte envers ce fidèle serviteur en faisant tirer une salve de onze coups de canon au moment où le cercueil est jeté dans la mer. Les autres personnages du roman ne sont que des comparses, comme par exemple le père de Vendredi ; ils apparaissent parfois, alors qu'on les a déjà oubliés, sans pourtant aider à la marche du récit. Ils s'agitent, comme des pantins, pour ne rien faire d'utile ; au fond, ils ne servent qu'à allonger certains épisodes.

Composées en grande hâte, sans amour ni goût, les *Nouvelles Aventures* fourmillent de contradictions et d'invéraisemblances. Il est cependant probable qu'avant de se mettre à les rédiger, De Foe refeuilleta les dernières pages du premier volume, car

(4) Cf. 1^{re} partie, ch. IV, 3.

(5) Cf. p. 20.

il s'attache à corriger quelques erreurs, tel que le nombre des rebelles abandonnés sur l'île qui est de cinq et non de trois. Mais cet examen fut sans doute superficiel, étant donné que les deux volumes du roman sont rarement d'accord. Robinson mettait-il quarante-deux jours à faire une planche (première version) ou seulement vingt-six (deuxième version) ? Et s'il s'était montré capable de parler à l'Espagnol dans sa langue, pourquoi emploie-t-il le portugais pour le saluer à son retour dans l'île ? Nous pourrions multiplier ce genre de questions et signaler d'innombrables contradictions entre les deux volumes (6). Mais que sont ces bévues à côté de celles qui pullulent dans les *Nouvelles Aventures*, d'une page à l'autre, et quelquefois d'un paragraphe à l'autre (7). Les cannibales naviguent sur de frêles esquifs : or, ils débarquent dans l'île à l'aurore ; n'est-il pas étrange qu'ils se soient hasardés la nuit dans des parages maritimes si troublés ? Quel est le chiffre exact des combattants, lors de la grande guerre contre les sauvages ? Jamais nos additions ne concordent avec celles de De Foe, et il arrive même qu'un matelot tué dans une bataille ressuscite étrangement quelques mois plus tard. Si les colons anglais n'avaient ni livre, ni plume, ni encre, comment apprirent-ils à lire à leurs femmes indigènes ? Celles-ci parlent-elles bien ou mal l'anglais ? La femme d'Atkins passe subitement d'un anglais très correct à la bizarre langue anglo-caràibe imaginée par De Foe. Le jeune homme qui accompagne Robinson dans ses voyages en Asie le quitte-t-il à son arrivée en Chine pour partir au Japon et de là en Amérique ? De Foe nous l'annonce, mais quatre pages plus loin nous retrouvons le même jeune homme, probablement doué d'ubiquité, faisant son entrée à Pékin aux côtés de Robinson. Si le cheval du mandarin était tellement couvert de housses qu'on ne pouvait voir que ses sabots et sa tête, comment, avait déjà demandé le sarcastique Gildon (8), Robinson put-il juger qu'il était étique au point de ne valoir que trente ou quarante shillings ? Enfin, si Robinson part pour ses lointains voyages le 8 janvier 1695, et rentre en Angleterre le 10 janvier 1705, cela fait dix ans et deux jours d'absence, et non dix ans et neuf mois, comme le prétend

(6) Cf. *Modern Language Notes*, juin 1912 (*op. cit.*).

(7) Cf. p. 12, 13, 16, 19, 20, 29, 32, 41, 43, 50, 56, 77-80, 97.

(8) Dans le *postscript* de son pamphlet.

De Foe. Voilà quelques-unes des contradictions qui nous choquent même au cours de notre première lecture : et « nous en passons, et des meilleures » !

Ne cherchons pas davantage, dans cette œuvre bâclée, le souci de la vraisemblance (9). Contentons-nous d'admirer au passage l'intelligence de ces Caraïbes, capables de faire comprendre par gestes à leurs ravisseurs que telle et telle peuplade est anthropophage, qu'eux-mêmes ne sont pas cannibales d'habitude, et qu'ils mangent de la chair humaine seulement lorsqu'ils ont fait des prisonniers lors d'une bataille victorieuse. Admirons aussi ces Espagnols qui restent chastes par fidélité à des épouses qu'ils ne reverront jamais, ces sauvages qui n'ont pas peur des armes à feu, et ces blessés à qui leur blessure communique des forces nouvelles ! Ne cherchons pas à comprendre pourquoi les Caraïbes s'acharnent stupidement à détruire les plantations des colons, ni comment, après leur défaite, ils meurent de faim dans des forêts si giboyeuses ! Etonnons-nous de la gesticulation bizarre de la femme d'Atkins lorsqu'elle manifeste sa joie d'être convertie au christianisme, et ne nous demandons pas trop les raisons pour lesquelles Atkins passe continuellement du tutoiement familier à un « vous » plus cérémonieux. Enfin, écartons ces énigmes irritantes et, avouons-le, insolubles : comment Robinson connaissait-il le signe de paix des Malgaches, qui consiste à planter une branche d'arbre devant soi ? Comment, monté sur un mauvais cheval, fit-il en cinq semaines le voyage Pékin-Nankin et retour ? Comment réussit-il à faire sauter, en plein village, l'affreuse idole des Tougouses, sans que le bruit de l'explosion eût réveillé quelqu'un ? Enfin ne réfléchissons pas trop, si le livre nous intéresse, à l'invraisemblance fondamentale du sujet : comment un homme de soixante-dix ans pouvait-il accomplir sans encombre de pareils voyages, et surtout traverser toute la Chine et toute la Sibérie sans que la vieillesse ou la maladie fussent venues un seul jour l'arrêter dans sa marche ?

C'est encore la hâte avec laquelle le livre a été écrit qui en explique les défauts de composition et de style. De Foe qui, nous le savons, n'était pas un artiste, s'est moins que jamais soucié de l'exposition dans un roman qu'il écrivait sans

(9) Cf. p. 21, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 46, etc.

enthousiasme. Ne s'étant pas donné la peine de modifier la forme autobiographique de son récit, il est obligé de raconter, au style indirect, l'histoire de l'île jusqu'au retour de Robinson ; mais gêné par la lourdeur de ce style, il a parfois recours, sans nous avoir prévenus, à la forme dialoguée, et quelquefois aussi il passe sans transition au style direct. Il est évident que dans ces conditions le récit ne peut être que confus et languissant à l'extrême. Les longues phrases entortillées (10), dont la construction est souvent incorrecte, ne contribuent pas à dissiper cette confusion ni cet ennui ; pas plus d'ailleurs que les interminables paragraphes qui, tendant vers les hautes spéculations philosophiques, n'aboutissent qu'à un psittacisme verbal (11). Comme pour le premier volume, nous avons l'impression d'un livre parlé plutôt que d'un livre écrit. Mais ici le conteur a perdu beaucoup de sa verve. Il ne s'anime que lorsqu'il part en des développements étrangers au récit, tels que la valeur des rêves, la tolérance religieuse ou les effets de la faim. De temps à autre, il tente de réveiller la curiosité de ses auditeurs en annonçant d'avance les épisodes à venir, mais ces anticipations sont peu précises, parce que le plan de son ouvrage n'a pas été tracé d'avance et se constitue au fur et à mesure, au hasard des idées, au gré de l'imagination. De Foe ne sait pas où il va : il tâtonne, parle en apartés, et revient en arrière pour se donner le temps de réfléchir, ou parce qu'il a oublié des détails importants (12). Il se lance dans des histoires rétrospectives, dont la plus longue et la plus mal amenée est celle de la jeune servante sauvée de la mort ; elle est placée, on ne sait trop pourquoi, au moment où Robinson se prépare à quitter l'île, et elle est introduite de force dans le récit de ce départ par cette remarque très maladroite : « Et maintenant, puisque j'ai déjà tant parlé de cette jeune femme, je ne puis m'abstenir de raconter sur elle et sur moi une dernière histoire, qui a en elle quelque chose de très instructif et de très remarquable : j'ai raconté à quelles extrémités cette pauvre jeune femme s'était vue réduite ; un jour que je parlais avec elle des souffrances qu'elle avait subies, je lui demandai si elle pouvait me

(10) Cf. p. 91 une phrase de plus de 20 lignes.

(11) Cf. la phrase citée par Gildon dans son pamphlet à la p. 37 (p. 7 du roman).

(12) Exemple p. 16 : « But before I come to the particulars of this part, I must supply a defect in my former relation », etc.

décrire les symptômes de la mort par la faim... » (13). Le lecteur pressé a tendance à passer cette dissertation médicale qui interrompt la marche des événements, mais il a tort, parce qu'elle contient de saisissantes descriptions. Le conteur se soucie d'ailleurs de moins en moins des transitions; il commence un nouvel épisode quand le précédent est terminé, sans chercher à les relier. Assez souvent même il se répète (14); il emploie les mêmes formules. Sa manie de ne pas donner de noms à ses personnages, de peur de les oublier ou de s'embrouiller lui-même dans sa narration, l'oblige à de longues périphrases (15) telles que : « l'homme qui fut frappé avec un bâton », « les deux Anglais honnêtes », « les trois Anglais malhonnêtes », « le vieux Vendredi, je veux dire le père de Vendredi ». Il en arrive même à des formules ridicules comme « les trois Anglais qui n'étaient plus que deux ». Rapidement le lecteur perd pied : il a du mal à se reconnaître au milieu de ces personnages anonymes. L'impatience le prend : il avait déjà de la peine à fixer son attention sur un récit qu'alourdissent des hors-d'œuvres inutiles, comme les discussions théologiques entre Robinson et le jeune prêtre, ou l'insipide conversion de Will Atkins et de sa femme. Et voilà que De Foe lui complique sa tâche ! Aussi ne s'étonnera-t-on pas que beaucoup de personnes, qui, enthousiasmées par le premier volume du roman, avaient ouvert le second avec intérêt et confiance, aient vite abandonné la lecture des *Nouvelles Aventures*, rebutées par l'ennui que l'auteur distille à chaque page.

II

Il ne faudrait cependant pas croire qu'en quelques mois De Foe eût perdu toutes ses qualités de romancier populaire. On trouve dans les *Nouvelles Aventures* quelques discussions vives et intéressantes, comme celle qui s'engage entre le marin qui prend Robinson pour un pirate, et Robinson lui-même qui

(13) Cf. p. 53.

(14) Exemple, p. 69, l'histoire du meurtre du capitaine du navire acheté par Robinson. Cf. p. 9, 12, 14, 15, 31, 35, 46 et 57.

(15) Cf. p. 17, 18, 30, 39, etc.

ne sait pas qu'il navigue sur un bateau volé (16). Ça et là, des détails pittoresques et ingénieux restent dans la mémoire : le lecteur se souvient des arbres creux, qui jouent un si grand rôle dans la campagne contre les cannibales, et de la vache qui guide les marins au village malgache. Quelques phrases bien frappées nous rappellent le pamphlétaire qui savait démolir à coups de maximes la thèse de ses adversaires ; notons particulièrement celle-ci (17) : « Celui qui remporte la victoire sur des désirs irréalisables et qui se domine complètement lui-même, celui dont la raison gouverne entièrement la volonté, est certes plus grand que celui qui conquiert une ville ». Les procédés par lesquels De Foe donne l'impression de la réalité sont employés ici avec le même bonheur que dans le premier volume du roman. Les chiffres sont d'une étonnante précision : il reste exactement trente-sept cannibales dans l'île après la déroute de leur armée ; Robinson met un an, cinq mois et trois jours à traverser le continent asiatique ; partout des dates précises et des indications de latitude ou de longitude (18) nous donnent l'impression d'un voyage authentique. Pourtant, De Foe s'abstient de préciser lorsque ses héros ne pourraient pas eux-mêmes le faire ; ainsi, pour brûler l'idole tartare, Robinson et l'Ecossais l'enveloppent d'une sorte d'herbe sèche trouvée dans les tentes, sans se rendre compte « si c'était de la paille ou du jonc » ; ce doute contribue au réalisme d'une scène qui se passe la nuit, rapidement, au milieu d'un village ennemi (19). Enfin, les catastrophes arrivent brusquement, sans préparation, comme dans la vie : la mort de Vendredi se produit au milieu de circonstances banales et imprévues ; sa soudaineté nous remplit d'angoisse en nous rappelant l'incertitude de notre lendemain. Il ne manque à cette scène qu'un peu d'émotion pour qu'elle soit vraiment dramatique.

Tous ces procédés, employés avec art, avaient pour but de faire croire au peuple que les *Nouvelles Aventures* étaient une relation de voyages authentiques. De Foe ne perdait pas de vue la nécessité de plaire au public, qui n'admettait pas la fiction et voulait cependant lire des récits extraordinaires. A

(16) Cf. p. 67-68.

(17) Cf. p. 92.

(18) Cf. p. 14.

(19) Cf. p. 88.

son intention, il décrivit les effets d'une joie violente : crises d'épilepsie ou vomissements ; ou bien les tortures effroyables qu'inflige une faim dévorante (20). Il évoqua aussi des travaux merveilleux, tels que la maison d'osier de Will Atkins et le chalet de porcelaine en Chine. En outre, se rendant compte que, malgré ces descriptions, son sujet manquait d'imprévu, il se laissa aller à une débauche de paradoxes qui, surprenant à l'improviste le lecteur, éveillent son attention. Quel est le personnage le plus sympathique du roman ? C'est (*horresco referens*) : « 1^o un papiste ; 2^o un prêtre papiste ; 3^o un prêtre papiste français », c'est-à-dire un individu que tout désignait comme un suppôt de Belzébuth (21). Les lecteurs auraient certainement été moins étonnés s'ils avaient trouvé dans le livre des descriptions de licornes ou de monstres à six têtes. De Foe se hâte d'ailleurs de proclamer que son héros était le « phénix des prêtres », une rarissime exception qui ne pouvait que confirmer la règle : et, en effet, il nous présente un peu plus tard un missionnaire catholique, le Père Simon, qui est, comme il sied, dépourvu de zèle et de piété (22) ! Autre paradoxe : parmi les colons, quels sont les meilleurs, les plus calmes, les plus humains ? Ce sont les Espagnols, les représentants de la nation abhorrée par les commerçants puritains de la Grande-Bretagne. Et, par contre, quels sont les mauvais colons, ceux qui volent, ceux qui jurent, ceux qui forniquent ? Ce sont les marins anglais, ou tout au moins un groupe d'entre eux. Mais ici encore De Foe, soucieux de ne pas indigner ses lecteurs, s'est efforcé d'atténuer cette situation paradoxale, une fois l'effet de surprise obtenu : il a converti ces mauvais sujets par l'intermédiaire de Robinson, pasteur manqué, et transformé le pire d'entre eux en un chrétien modèle (23). C'est encore l'amour du paradoxe qui pousse De Foe à mettre en scène un Japonais loyal et honnête, après avoir rapporté l'opinion courante qu'il n'est pas de peuple plus fourbe que le peuple nippon. A une époque où tout le monde admirait la Chine, pays des merveilles, De Foe la décriait et la couvrait de ridicule : toujours le paradoxe ! Enfin n'était-il pas surprenant, en un

(20) Cf. p. 9, 10, 22, 26, 37, 42, 45, 46, 75, 93.

(21) Cf. p. 39.

(22) Cf. p. 76.

(23) Cf. pour tout ceci, p. 16, 19, 23, 26, 28, 37.

temps où les moralistes, De Foe en tête, se plaignaient de la décadence, de la discipline, et plus particulièrement des mauvais domestiques, de trouver dans le roman deux serviteurs d'une fidélité héroïque? Il est vrai que l'un, Vendredi, est un Caraïbe, et que l'autre, le valet du prince exilé, est un Sibérien.

C'est le même désir d'étonner le lecteur qui explique les citations, habilement glissées dans le texte, de vocables étrangers ou rares ; elles ne sont pas trop nombreuses (24), pour ne pas rebuter l'attention, et elles sont facilement intelligibles après un court effort de réflexion : *bravado*, *palisado*, *religieux*, *palmetto-tree*, *scimitar* sont des mots dont le petit peuple de Londres pouvait deviner le sens. Quelques expressions latines, telles que *mutatis mutandis*, sont dispersées çà et là dans le récit ; elles étaient destinées à donner au livre une apparence de haute tenue littéraire, et au lecteur le respect d'un livre à la fois si amusant et si érudit. Enfin les mots soi-disant empruntés aux langues barbares, comme *Oa Waramokoa* qui est, paraît-il, du caraïbe, ou *Chim-Chi-Thaungu* et *Scal Isarg* qui seraient les appellations de divinités tartares, servaient non seulement à faire admettre par la foule crédule l'authenticité du récit, mais encore à frapper, par leur étrangeté, l'imagination toujours vive des Anglais de l'époque, et à satisfaire leur curiosité des pays exotiques. Ils constituent donc une source d'intérêt que De Foe s'est gardé de négliger.

Source d'intérêt, parce qu'en même temps c'était une source d'humour. Ces mots bizarres faisaient sans doute rire aux éclats. Dans l'ennui que lui causait l'accomplissement de sa tâche, De Foe trouvait pourtant quelquefois l'occasion de plaisanter. L'expression « Don Quichottisme » lui vient aux lèvres lorsqu'il décrit le mandarin chinois : mais comme il s'agit d'un gros poussah juché sur une rosse très maigre, ce n'est probablement pas au gentilhomme de La Manche que songe De Foe, mais plutôt à son émule britannique, le célèbre Hudibras, héros du poème héroï-comique de Butler, que l'Angleterre lisait encore avec délices. Le mot fit fortune (25), tant il parut drôle. Aussi goûtée du lecteur devait être cette allusion aux contes populaires : Robinson, signalant les hordes

(24) P. 18, 22, 33, 39, 41, 79, 82, 88 et 89.

(25) Cox s'en servit pour répondre à De Foe (cf. *supra*, ch. III, 1).

tartares qui défilaient près de la caravane sans oser l'attaquer, écrit : « Il en fut de nous comme de l'homme qui rencontra le diable; s'ils n'avaient rien à nous dire, nous n'avions rien à leur dire non plus, et nous les laissâmes passer ». L'humour apparaît aussi dans certaines définitions, par exemple celle du paganisme des peuplades tartares (26) : « Elles adorent tout ce qu'elles ne comprennent pas et elles comprennent fort peu de choses ». On le trouve encore dans des remarques satiriques sur les déformations que subissent les nouvelles colportées de village en village (27), dans les bévues de Robinson qui prend les prêtres tartares pour des bouchers, dans les discours enfantins du vieux pilote portugais, celui que Robinson appelle plaisamment « mon champion » à la suite d'une aventure où il lui sauva la vie, enfin et surtout, dans un assez grand nombre de scène burlesques (28) qui ne sont pas toujours exemptes de grossièreté. Rappelons-nous Vendredi dansant de joie devant son père, puis lui frottant les jambes dans l'excès de son bonheur. Rappelons-nous les Caraïbes emmenés de force par les marins anglais et qui, craignant d'être mangés, interprètent le moindre geste de leurs nouveaux maîtres comme la manifestation de désirs gastronomiques. Rappelons-nous ensuite les cannibales qui entourent le navire dans des intentions suspectes et qui, interpellés par l'équipage, montrent avec ensemble leurs postérieurs pour témoigner, semble-t-il, leur mépris (29). Rappelons-nous enfin le charpentier du navire qui met en déroute une armée de Cochinchinois en l'aspergeant de poix bouillante, et le grotesque équipage du mandarin chinois. Tout cela est d'un comique peu raffiné, serons-nous tentés de dire : c'est vrai, mais de nos jours les enfants s'amuseaient encore de ces épisodes drôlatiques, et les gens du peuple, pour qui De Foe écrivait son roman, n'étaient-ils pas de grands enfants ? Tout au plus pourrions-nous déplorer le trop grand nombre de ces épisodes qui s'écartent du récit ; nous sentons que De Foe se force, qu'il veut amuser à tout prix, et nous regrettons l'humour plus délicat et plus spontané qui venait si souvent égayer les longues pages du premier volume.

(26) Cf. p. 83 et 90.

(27) Cf. 1^{re} partie, III, 3, et p. 69 du roman.

(28) Cf. p. 15, 26, 55.

(29) « Whether this was a defiance or challenge, we know not ; or whether it was done in mere contempt or a signal to the rest... » (p. 55).

Ces éléments comiques étaient d'ailleurs nécessaires, car dans les *Nouvelles Aventures*, De Foe, désireux de faire œuvre utile et pieuse, a perdu le sens de la mesure. Sans goût ni amour pour son sujet, il a laissé l'élément didactique prendre trop de place. Il a repris le ton bénisseur de l'*Instructeur des Familles* pour donner des leçons de morale rigide : élevez les enfants avec sévérité sans tenir le moindre compte de leurs caprices (30) ; n'épousez qu'une femme très religieuse ; ne choisissez comme serviteurs que des chrétiens zélés. Dans tout le roman abondent les citations de la Bible, placées dans la bouche des personnages les plus différents d'éducation et de mentalité (31) : comme par hasard, elles sont toujours empruntées à l'Ancien Testament, cher aux Puritains. La doctrine de la prédestination est exposée à plusieurs reprises ; le rôle de la Providence devient si important que Robinson semble un fantoche irresponsable de ses actes, qui va où Dieu le pousse. « Ecoutez la voix de la Providence », répète sans cesse De Foe (32) ; c'est-à-dire : suivez les conseils que vous donnent secrètement les Esprits bienveillants, messagers de la bonté divine : mais ne confondez pas leur voix avec celle du démon qui vous suggère les moyens de satisfaire vos vices.

De Foe prêche la tolérance entre les différentes religions chrétiennes : qu'importent les divergences théologiques à des colons isolés dans une île à l'embouchure de l'Orénoque ? A défaut de ministre non-conformiste, le jeune prêtre catholique ne fait-il pas fort bien l'affaire ? étant donné, surtout, qu'il se borne à célébrer les cérémonies communes à tous les chrétiens, et marmote ses formules le plus indistinctement possible, afin que ses auditeurs ne s'aperçoivent pas qu'il parle latin. Ne convient-il pas, dans ces circonstances, de lui pardonner l'innocente manie de faire le signe de la croix, et quelques paroles blâmables qui lui échappent sur le Purgatoire, les Sacrements et la Vierge ? Il reste toujours correct dans son attitude et ne songe pas à instituer des messes pour les colons espagnols, de peur de mécontenter Robinson. Il faut, du reste, convenir qu'il sent un peu le fagot : sa théorie de la Grâce ou ses déclarations

(30) Sans doute exprimait-il ainsi son regret de ne pas avoir assez sévèrement élevé ses fils (cf. 1^{re} partie, XIV).

(31) Cf. p. 27, 40, 46, 47, 63, 66, 74, etc.

(32) Cf. p. 18, 22, 31, 32, 36, 58, 59, 75, 76, 83, 88, 89.

en faveur des protestants, qu'il admet dans le sein de Dieu, ne sont pas d'une orthodoxie parfaite. Robinson, qui discute avec lui sur de graves questions théologiques un peu à la manière des élèves de l'Académie de Newington Green au temps où De Foe y faisait ses études, s'aperçoit de ce manque d'orthodoxie et déclare que « si tous les membres de l'Eglise catholique avaient la même modération, ils seraient bientôt tous protestants (33) ». C'est aussi l'opinion de De Foe qui, craignant d'avoir contribué à rendre le papisme sympathique, rappelle aux lecteurs que le protestantisme seul est la vraie religion du Christ. Il évoque le spectre affreux de l'Inquisition ; il stigmatise les conversions ridicules opérées en Chine par les missionnaires catholiques : cette satire est d'autant plus significative que nous venons d'assister à la conversion sincère et touchante de Will Atkins, fils de pasteur (34). D'autre part, il se livre à une attaque en règle contre l'Eglise orthodoxe russe, selon lui corrompue et envahie de pratiques superstitieuses au point « que dans plusieurs endroits on peut à peine la distinguer de la sorcellerie pure et simple » (35). Quant aux cultes barbares, on peut deviner facilement l'attitude de De Foe. Les idoles des peuplades sibériennes, ainsi que le dragon chinois qui dévore le soleil en temps d'éclipse, sont pour lui des représentations du diable : leur forme hideuse n'en est-elle pas la preuve ? On se rappelle la fierté que ressent Robinson après avoir détruit l'idole tartare : n'a-t-il pas remporté une grande victoire contre le Malin ? On voit que, le cas échéant, la religion de De Foe peut être agressive, surtout lorsqu'il s'agit de défendre la cause divine. Les *Nouvelles Aventures* contiennent un manuel complet d'iconoclasme, en même temps que des instructions détaillées à l'usage des bons chrétiens désireux de convertir des sauvages. Le lecteur a, par moments, l'impression qu'il lit non pas un roman, mais un traité d'édification religieuse ; et, en dépit des efforts que l'auteur fait pour l'amuser, il est tenté de s'ennuyer et de fermer le livre.

(33) Tout ceci n'a pas été vu par M. STEELE, auteur d'un article sur *Catholicism and English literature in the 18 th century* (*Am. Cath. Rev.* oct. 1911).

(34) Par contre la conversion de sa femme est moins édifiante : elle est due surtout à la peur de la colère divine.

(35) Cf. p. 95.

III

Comment s'expliquer alors que l'on puisse encore lire avec intérêt les *Nouvelles Aventures* ? C'est que nous avons plaisir à retrouver Robinson : il a changé, il a vieilli, mais il a gardé quelques-uns des traits qui nous le rendaient sympathique. Contrairement à l'affirmation de Dickens, il a évolué au cours des ans. Certes, il est resté pratique et terre-à-terre : pourtant ses cruelles expériences ne l'ont pas complètement assagi. En rentrant en Angleterre, il essaye de se persuader que son vénéré père avait raison d'exalter la vie paisible des classes moyennes. Il essaye de mener l'existence calme d'un bourgeois ; mais après avoir passé trente années en voyage, il ne peut se résoudre à rester dans l'inaction. Pour satisfaire son goût de colonisateur, il se met à gérer une ferme importante. Cela ne lui suffit pas : il a la nostalgie de l'île où il avait mis tant de lui-même. Il lui faut à tout prix de lointaines croisières ; il est, selon sa propre expression : « un homme éperdu du désir d'errer » (36). Et quelle passion pourrait combattre celle-là ? L'amour ? Il n'en a jamais éprouvé ; s'il s'est marié, c'est par devoir, et s'il a voué à son épouse une réelle affection, c'est qu'elle était une excellente ménagère (37). La beauté le laisse indifférent. Il a tendance à considérer la femme comme un élément de discorde et de guerre civile, ou comme du bétail : il en expédie aux colons en même temps que des vaches et des bœufs et ne cache pas que ceux-ci sont plus importants (38). D'autre part, sa famille l'intéresse peu. Quelle considération l'empêcherait donc de satisfaire ses goûts égoïstes ? D'autant plus que ces goûts coïncident avec son intérêt : toujours commerçant dans l'âme, il ne perd pas son temps au cours de ses longs et périlleux voyages. Il remplit son récit de listes et d'inventaires, expose dans le plus menu détail les transactions commerciales auxquelles il se livre, énumère avec complaisance les bonnes affaires qu'il fit, de Galway à Arkhangel, et proclame avec joie le chiffre de ses bénéfices. Toutefois, il est moins enthousiaste que par le passé : n'est-il pas riche à

(36) Cf. p. 66.

(37) Cf. p. 26 27.

(38) Cf. p. 57

millions ? Il est moins âpre au gain : ne s'oppose-t-il pas à ce que son neveu accepte l'argent offert par les Français recueillis en mer ? Par contre, il a gardé son amour des formes légales et administratives : il passe un traité en règle avec les colons pour l'exploitation des richesses de l'île (39). Il exige que les colons anglais contractent mariage avec les femmes indigènes, et tient à ce que le jeune prêtre revête pour la cérémonie un habit de circonstance.

L'âge l'a rendu vaniteux et autoritaire. Il a plus que jamais le sens de la hiérarchie : Vendredi n'est plus son compagnon, mais sa chose, son esclave. Un domestique, nous dit-il, doit être « honnête, sérieux, sobre et religieux... ; il doit parler bien et à propos, toujours avec décence et avec de bonnes manières ; il doit être prêt à converser quand les circonstances le demandent, sans se laisser aller à prendre la parole quand il n'y a pas lieu de le faire » (40). Il a le sens des différences qui séparent les classes sociales : tout le discours qu'il adresse au jeune naufragé, issu d'une bonne famille, lorsqu'il craint que celui-ci ne veuille épouser une servante, témoigne de ses convictions aristocratiques (41). Il a pris conscience de son prestige et exige le respect dû à son âge et à sa fortune. Il croit que son aspect en impose à tous, marins, commerçants moscovites et colons espagnols ; il se présente avec la majesté d'un roi et l'assurance d'un messager de Dieu. Ses générosités deviennent des charités faites avec bonhomie ; il les signale d'ailleurs avec ostentation. Il trouve naturel de commander partout et se montre peu discipliné quand il faut obéir, par exemple pendant la traversée de l'Asie. Il se substitue insensiblement au vrai capitaine du navire, son neveu ; il se met à donner des ordres à tort et à travers, s'institue de sa propre autorité chef de toutes les expéditions difficiles à diriger. Lorsque les marins se rebellent contre sa tyrannie, il est d'abord stupéfait, puis indigné ; il est tellement conscient de sa propre supériorité sur autrui !

Cette vanité prend souvent la forme d'un patriotisme agressif (42). Il dénigre successivement les Portugais, trop accessibles

(39) Cf. p. 51.

(40) Cf. p. 51.

(41) *Ibid.*

(42) Cf. p. 75, 76, 79, etc.

au désespoir et « plus cruels que les Turcs » ; les Chinois, « pires que les sauvages nus de l'Amérique » ; les Japonais, « peuple faux, cruel et traître » ; les Espagnols, « plus faux, plus cruels et plus traîtres encore », et, par dessus le marché, fanatiques et abrutis ; enfin les Français, impulsifs et superficiels ; il ressuscite contre les Hollandais la vieille affaire d'Amboyna ; aucune nation ne trouve grâce devant lui. N'appartient-il pas au peuple qui « dans le malheur fait preuve de la plus grande présence d'esprit » ? N'est-il pas un membre de l'élite britannique ? et ne présente-t-il pas au plus haut degré les qualités d'énergie et de loyauté qui caractérisent sa race ? Pourquoi donc ne serait-il pas le maître écouté et respecté là où il se trouve ? Aussi s'irrite-t-il de voir ses interlocuteurs le traiter comme un vieux radoteur qu'il est néanmoins prudent de ménager. Son amour-propre devient chatouilleux à l'extrême. Il se fâche de tout et n'est jamais content. Il souffre, et il sent se développer en lui une misanthropie et un scepticisme dont son activité et son optimisme l'avaient jusque-là préservé.

En effet, depuis qu'il vit en la compagnie des hommes, il a appris à les mépriser. Certes, l'homme est fait pour vivre en société : Robinson est forcé de reconnaître que les travaux des colons dans son île sont supérieurs à ceux qu'il exécutait dans sa solitude. Il admet encore la nécessité de la grande loi sociale que son collègue, le marchand anglais établi dans l'Inde, expose en ces termes : « Le monde entier est en mouvement, tournant sans arrêt ni trêve ; toutes les créatures de Dieu, corps célestes et terrestres, sont actifs et affairés. Pourquoi serions-nous paresseux ? Il n'y a pas en ce monde d'autres fainéants que certains hommes. Pourquoi serions-nous de ce nombre » (43) ? Robinson approuve, mais au fond de lui-même il est choqué de l'état actuel de la Société, divisée en « hommes de travail qui s'usent à gagner leur pain », et en « hommes de plaisir qui gaspillent leur argent pour satisfaire leurs vices, sans pourtant trouver le bonheur » (44). Aussi ne met-il pas à la besogne la même ardeur qu'autrefois. Autour de lui, il ne voit que mensonge et hypocrisie. Sa méfiance s'accroît. Il contrôle minutieusement

(43) Cf. p. 65.

(44) Cf. p. 7.

tous les récits qui lui ont été faits, que ce soit sur la grandeur du Céleste Empire, ou tout simplement sur l'étendue des déprédations commises dans l'île par les « mauvais Anglais ». Parfois même, il n'hésite pas à mentir lorsqu'il estime que son mensonge peut se justifier par des raisons d'ordre supérieur. Il raconte aux Espagnols qu'il a beaucoup songé à eux en quittant l'île, alors qu'en réalité il ne leur a pas accordé une minute de réflexion; il ne dit pas franchement aux Chinois ce qu'il pense d'eux, mais se répand en vitupérations dès qu'il a franchi les frontières de l'Empire; enfin, il déclare effrontément ne pas avoir entendu parler de la destruction de l'idole tartare, quand le chef de la caravane recherche ceux dont la violente intolérance a mis toute la troupe en danger. A quoi bon observer une rigide morale qui ferait de vous une victime dans un monde sans foi? Les hommes sont des loups et il faut les traiter comme tels. Robinson préconise la loi du talion et il se montre l'adversaire des mesures de clémence, sauf quand elles sont calculées en vue d'un avantage futur; toutefois, il n'approuve pas les cruautés inutiles et résume son sentiment dans cette belle formule: « Un homme vraiment grand, obligé qu'il est par la loi de la guerre de détruire son ennemi, ne prend aucun plaisir à ses souffrances » (45). Son scepticisme sur la valeur de la justice humaine est d'ailleurs compensé par sa confiance absolue en la justice divine qui, croit-il, punira tôt ou tard le criminel.

Et pourtant, que cette justice divine est donc étrangement appliquée! Que les voies de la Providence sont obscures! Pourquoi, parmi les colons anglais, sont-ce toujours les meilleurs qui pâtissent? Pourquoi les marins capturés ou tués par les Arabes près du golfe Persique sont-ils ceux qui n'avaient pas pris part à l'abominable massacre de Madagascar? Pourquoi le malheur poursuit-il inlassablement les pauvres gens du navire en feu et ceux du navire de la faim? Pourquoi Robinson est-il traqué comme pirate sur toutes les mers d'Asie, alors qu'il avait honnêtement acquis un navire dont il ignorait la provenance? Pourquoi les efforts des hommes pour se détacher de la chair et vivre la vie de l'esprit sont-ils si souvent contrariés par des besoins brutaux et impérieux, comme la faim, ou des passions dues à l'instinct de conservation, telles que la peur?

(45) Cf. p. 31.

Robinson n'est plus le pieux Puritain que nous avons connu ? puisqu'il se pose ces questions sinon avec un sentiment de révolte, du moins avec amertume. Il n'a plus l'ardeur enthousiaste de la jeunesse ni la confiance robuste de l'âge mûr. Il a vu le monde et la vue du monde ne lui a laissé que du dégoût. Il est désabusé de la vie ; et même, de son esprit las et ennuyé jaillit souvent cette question : à quoi bon ?

Le grand art de De Foe a été de montrer, au cours du roman, l'affaiblissement progressif de ce caractère et de cette volonté. Au début, Robinson est capable de soutenir une lutte acharnée d'arguties et de raisonnements subtils contre le prêtre papiste, et de remporter la victoire. A la fin (46), il est dupé par un juge chinois qui le force à payer un chameau tué dans une bagarre. Le romancier, chez De Foe, a donc fait de grands progrès, puisqu'il s'est occupé de l'évolution psychologique de son héros. En fait, il ne s'est pas borné à la sempiternelle description des manifestations extérieures des passions violentes : en maints endroits, des remarques assez fines attestent que De Foe s'intéresse au caractère de ses héros. Rappelons la confusion et l'angoisse de la femme de Robinson, quand elle s'aperçoit de la mine attentive avec laquelle son mari écoute son généreux conseil d'obéir aux ordres secrets de la Providence ; ou encore l'étonnement avec lequel Robinson contemple les paysages familiers de son île, que la croissance de la végétation l'empêche de reconnaître ; ou enfin les attitudes successives des colons anglais envers les Espagnols, d'abord la violence arrogante, puis l'humiliation abjecte (47). De Foe a fait un effort pour peindre divers états d'âme autrement que par les gestes ou les grimaces qui les révèlent aux spectateurs.

Cependant il faut reconnaître que, dans l'ensemble, De Foe n'a pas réussi à transformer cette corvée qu'était pour lui la composition des *Nouvelles Aventures* en une tâche agréable. Le second volume de *Robinson Crusoë* est au premier ce que la seconde partie du *Progrès du Pèlerin*, de Bunyan, est à la première ; ces « suites » de romans célèbres sont la rançon du succès ; ce sont les besognes que les éditeurs avides de gain imposent par persuasion à des écrivains qui n'ont plus rien à dire

(46) Cf. p. 83-84.

(47) Cf. p. 6, 15 et 24.

sur le même sujet. C'est le premier volume du roman de De Foe qui a empêché le second de tomber dans l'oubli. Le lecteur veut savoir ce que Robinson est devenu, et il veut revoir son île, bien que le charme en ait disparu. Nous avons tous aimé Robinson lorsqu'il était jeune et ardent, et par pitié, par déférence, en souvenir de ce qu'il a été, nous écoutons encore patiemment les dissertations et même les radotages de sa vieillesse.

CHAPITRE XI

« La Fable est toujours écrite en vue de la Moralité, et non la Moralité en vue de la Fable. »

DE FOE : *Serious Reflections*, préf.

Etude critique des “Réflexions Sérieuses de Robinson”

I. Robinson et De Foe. — II. Philosophie pessimiste et christianisme sectaire. — III. De Foe, prédicateur populaire.

I

L'élément didactique, assez peu important dans le premier volume du roman et plus considérable dans le second, a complètement envahi le troisième. De Foe avait épuisé le sujet, mais il ne voulait pas laisser dissiper la popularité de son œuvre sans en tirer le maximum de profits; or le public réclamait encore un nouveau livre sur Robinson. Était-il raisonnable de se dérober à ces demandes flatteuses? Toutefois, touché légèrement, semble-t-il, par le remords d'avoir trop sacrifié aux goûts pervers du siècle pour la *romance*, De Foe s'efforça de faire dévier l'attention de ses lecteurs sur des sujets de morale et de religion. Encouragé par le succès de son traité dogmatique *l'Instructeur des Familles*, il espérait sans doute que son nouvel ouvrage, paraissant sous l'égide du héros à la mode, serait encore mieux accueilli. En quoi il se trompait : les amateurs de romans d'aventures, qui avaient acheté *Robinson Crusoë*, ne s'étaient pas souciés de *l'Instruction des Familles*, et des « réflexions sérieuses » n'étaient pas destinées à les séduire;

d'autre part les personnes pieuses qui s'étaient procuré le manuel d'éducation auraient cru déchoir en lisant un livre sur Robinson. Aussi le troisième volume du célèbre ouvrage de De Foe resta-t-il longtemps sur les rayons des libraires. Ce n'est pas un roman, mais un livre de morale pratique, rempli de considérations religieuses empreintes d'un fanatisme puritain, et visant à devenir une grande œuvre littéraire et philosophique, où abondent les citations et les allusions savantes. Il nous intéresse seulement dans la mesure où il complète les deux premiers volumes, et où il éclaire le talent et la mentalité du romancier.

Nous avons déjà vu comment De Foe fut amené à prétendre que les aventures de son héros n'étaient qu'une représentation symbolique de sa propre vie. Si nous prenions cette affirmation au pied de la lettre, nous serions amenés à conclure que *Robinson Crusoe* n'est que l'autobiographie allégorique de De Foe. C'est ce qu'a fait un des biographes de ce grand mystificateur (1). Dans une tirade placée au début de l'ouvrage (2), De Foe explique « qu'il a entendu parler d'un homme » qui, chaque jour insulté, maltraité par les membres de sa famille, resta vingt-neuf ans sans leur adresser la parole. Cet homme, déclare Wright, le biographe en question, c'est indubitablement De Foe lui-même, et voilà qui prouve le caractère symbolique du livre, car ces vingt-neuf années de silence, ce sont les vingt-neuf années du séjour de Robinson dans son île ! Mais voici une théorie plus ingénieuse encore : Wright découvrit qu'en ajoutant aux dates des événements importants dans la vie de Robinson le chiffre de vingt-sept années, on trouvait la date d'un événement analogue dans la vie de De Foe, ce qui prouve que les deux biographies correspondent exactement, à vingt-sept ans d'intervalle. Robinson va-t-il explorer le versant nord de l'île ? C'est De Foe qui part en Ecosse. Que représente le personnage de Vendredi ? Probablement un écrivain à gages, un « nègre », qui aidait De Foe dans ses nombreuses entreprises littéraires. Les cannibales ? Ce sont les « haut-volants », et ainsi de suite. Si nous voulions pousser jusqu'à l'absurde cette manie de comparaisons symboliques, nous pourrions prétendre que la maison de campagne de Robinson, c'est la prison de

(1) WRIGHT : *Life of Defoe* (1897) (cf. introd. à notre 1^{re} partie).

(2) Cf. p. 8 (éd. Hazlitt).

Newgate ; que le perroquet qui le réveille en sursaut, c'est Harley ; que le naufrage, c'est la Révolution de 1688 ; et que l'ombrelle qui protège Robinson, c'est Guillaume d'Orange. Mais ce qui ruine la théorie de Wright, ce sont les contradictions de dates dans l'intérieur du roman, et aussi les erreurs de chronologie faites dans la biographie de De Foe. Si l'on rectifie ces erreurs, il ne reste plus rien des correspondances péniblement établies entre la vie de Robinson et celle de son créateur. Gardons-nous donc d'adopter la théorie du symbolisme de *Robinson Crusoe*, surtout après avoir vu comment elle naquit dans l'esprit de De Foe. Celui-ci avait trop d'intérêt à la répandre, car elle lui permettait d'affirmer que son livre était un récit authentique tout en ne l'étant pas (3) ; en outre, elle devait piquer la curiosité populaire en présentant les deux premiers volumes comme un problème dont le troisième apportait la solution ; enfin elle donnait à croire que De Foe était un pécheur revenu à de bons sentiments à la suite des épreuves envoyées par Dieu pour le punir, et détournait ainsi l'attention des gens trop curieux, qui auraient peut-être été, tentés d'enquêter sur son rôle politique actuel (4).

Sans doute, avec un peu d'imagination, on peut trouver quelques ressemblances entre la vie de De Foe et celle de Robinson, mais on en trouverait autant entre la vie de Robinson et celle de n'importe quel autre homme, parti de bas et obligé de soutenir une lutte très dure contre l'adversité avant d'atteindre la fortune. Même en restant prudemment dans le vague, De Foe renonça vite à établir un parallèle entre lui-même et son héros. Il lui échappe quelquefois des remarques intempestives, dont l'une au moins contredit formellement la théorie allégorique : « Un homme qui aurait juré de rester silencieux pourrait devenir meilleur et vivre dans la solitude à Londres aussi bien que dans une île déserte » (5). Mais alors, est-on tenté de dire, à quoi bon un symbole aussi compliqué que celui de Robinson ? D'un bout à l'autre de l'ouvrage, étant donné surtout que De Foe utilisait de vieilles dissertations composées depuis longtemps, la confusion est perpétuelle entre De Foe et Robinson.

(3) Il avait en effet déclamé à maintes reprises contre les biographies fictives (cf. *Minto*, p. 147-8, et *Serious Reflections*, p. 34).

(4) Cf. 1^{re} partie, ch. XII.

(5) Cf. p. 8.

Est-ce donc Robinson qui parle de Prométhée ou d'Epicure, qui cite de mémoire des vers de Creech, Withers et Rochester, et qui évoque Guillaume III, la reine Anne, les querelles des Episcopaux et des Presbytériens en Ecosse, et les fautes politiques des non-conformistes anglais ? Est-ce lui qui compose de grands poèmes métaphysiques ? C'est étrange, car nous ne voyons pas le rude marin d'York, même amélioré par sa longue solitude, écrire à l'âge de quatre-vingt-sept ans un livre où se trouvent de pareils éléments. La vérité, c'est que De Foe a oublié sa théorie et s'est identifié pour la circonstance avec son personnage. Le seul sens dans lequel on puisse raisonnablement dire que *Robinson Crusœ* est un roman allégorique, c'est que Robinson n'est que le porte-parole de De Foe quand il s'agit d'exposer des idées religieuses ou morales. De Foe, nous l'avons vu, a mis beaucoup de lui-même dans son livre et il a peint son héros un peu à son image, ou du moins tel qu'il désirait qu'on le vît. Ainsi on pourra dire que dans une certaine mesure Robinson est la représentation symbolique de De Foe, parce qu'il a un caractère et une mentalité analogues. Mais il ne faudra point chercher l'identité des deux vies ni même s'efforcer de les rapprocher. De Foe lui-même ne l'a pas essayé avec persévérance : quel que fût son amour du paradoxe, il avait assez de bon sens pour comprendre qu'une pareille entreprise était vouée à l'échec.

II

Nous ne trouverons pas dans les *Réflexions sérieuses* de nouvelles doctrines religieuses ou philosophiques. De Foe s'est contenté de rassembler celles qu'il avait dispersées dans les deux premiers volumes en les développant davantage. Il a codifié ses idées sur l'homme en général, et elles ne sont pas optimistes. Il recommande la solitude et la méditation aux âmes éprises d'idéal, qui n'ont pu trouver autour d'elles des âmes bonnes et pieuses avec qui elles pussent frayer : mais il n'admet pas les macérations des ermites et des solitaires de la Thébàïde, parce qu'on ne doit pas autoriser « l'esprit à commettre des violences sur le corps ». Nombreux sont les hommes qui devront se résigner à vivre solitaires, car ils ne rencontreront guère que des

êtres sans cœur : « Point n'est besoin de se trouver dans un désert pour errer parmi des bêtes fauves » (6). De Foe ne croit pas à l'innocence primitive de l'homme, et Rousseau n'aurait peut-être pas montré tant d'enthousiasme pour *Robinson Crusoë* s'il avait lu cette phrase : « Tous les hommes sont nés coquins, bandits, voleurs et assassins ; sans la puissance restrictive de la Providence, rien ne nous empêcherait de nous montrer tels que nous sommes en toute occasion » (7). Plus les siècles s'écoulaient, et plus l'homme devient pervers ; ainsi le diable n'aurait pas songé à lui suggérer une doctrine aussi absurde que l'athéisme s'il ne l'avait pas trouvé endurci dans le péché, au point d'admettre volontiers toute doctrine hostile à son Souverain Maître (8).

De Foe atténue toutefois ce jugement sévère : il reconnaît que d'habitude l'homme « ne fait pas le mal pour le plaisir de le faire ». C'est la Nécessité qui l'y pousse : « Dieu lui-même a dit que la force de la nécessité était irrésistible... et nous a donné l'ordre de ne point mépriser le voleur qui commet un larcin en pareil cas... La Nécessité rend légaux les pires crimes » (9). Les lois ne doivent donc point être appliquées brutalement, car si l'ivresse n'est pas une circonstance atténuante, la faim et la soif sont des excuses valables. Puis, creusant plus profondément la question des lois humaines, De Foe s'attache à montrer leur insuffisance : « Les lois du pays tolèrent des actes que les lois de la conscience ne peuvent pas tolérer ». Les termes « légal » et « illégal » sont très relatifs ; ils dépendent des peuples et des époques. Il en est de même pour les vertus et les vices. Souvent « les coutumes légales deviennent des vertus officiellement reconnues » (10). Le seul critérium en la matière, c'est la conscience. Elle est le seul législateur infailible qui puisse dicter à l'homme les lois auxquelles il doit obéir. Il faut donc éveiller la conscience chez les hommes en qui elle ne parle pas assez fort ; c'est ainsi qu'on les rendra heureux, en leur apportant la sérénité de l'âme. Mais, dira-t-on, comment reconnaître ceux qui n'écourent pas les voix intérieures ? Il suffit

(6) Cf. p. 8.

(7) Cf. p. 13.

(8) Cf. p. 31.

(9) Cf. p. 16.

(10) Cf. p. 34.

répond De Foe, de regarder attentivement les visages, car la culpabilité s'y reflète toujours : « Des tempêtes dans la conscience amèneront toujours des nuages sur la physionomie : là où le temps est brumeux en dedans, il ne peut être ensoleillé en dehors » (11). Toutefois, soyons prudents avant de nous mettre à chapitrer autrui ; rappelons-nous la maxime de la paille et de la poutre. Et surtout, si nous nous croyons en droit d'agir, gardons dans notre cœur une profonde pitié.

Pitié pour les autres et pitié pour nous-mêmes : voilà le cri douloureux de De Foe. Nous sommes si petits, si faibles, au milieu de l'immensité ; notre science est étroitement bornée ; notre esprit a des limites que Dieu ne lui permet point de franchir ; toutes nos disputes ne portent que sur des sujets insignifiants. Nous ne sommes pas libres ; lorsque nous en avons l'illusion, c'est à l'instigation du diable. Nous sommes entièrement entre les mains de la Providence. Mais il ne faudrait pas tomber dans un fatalisme absurde : si la Providence avertit à temps l'homme qui va commettre un crime, elle ne l'empêchera pas, pour cela, s'il s'obstine et passe outre, de le commettre. Il y a en nous une lutte perpétuelle entre le bien et le mal : Dieu nous invite à faire le bien ; nous pouvons ne pas lui obéir, mais nous agissons ainsi à nos risques et périls. De Foe tend vers une sorte de manichéisme et en arrive à considérer l'âme humaine comme un terrain de bataille pour Dieu et le démon. Il insiste sur le conflit perpétuel qui déchire nos âmes, sollicitées, comme Hercule, par le Vice et la Vertu. Il ne parle guère des voix mauvaises qui nous poussent au Mal, mais il développe une fois de plus ses théories sur les voix de la Providence (12), les avertissements mystérieux que transmettent les messagers partis du Monde Invisible pour guider de leurs avis les créatures mortelles. Il indique comment il faut interpréter ces avertissements sans devenir superstitieux. Mais ses indications sont confuses et quelquefois contradictoires. Il n'est vraiment net que sur un point : le hasard n'existe pas, car son existence serait la négation de l'omnipotence divine et de la continuelle intervention de la Providence dans les affaires humaines. La Providence a pour rôle « de guider et de diriger la création et de

(11) Cf. p. 26.

(12) Voir particulièrement les p. 58, 63 et 65.

l'administrer en se servant de l'homme comme délégué, et, en outre, de conduire, d'influencer et de commander l'homme lui-même ». Elle est « particulièrement employée au bienfait de l'humanité ». Et si parfois elle punit « les crimes éclatants par des châtimens éclatants », elle se contente presque toujours de nous indiquer le chemin du bonheur. Elle connaît, elle aussi, des limites, qui sont la cause et la conséquence, mais, dans ces limites, elle ne fait guère que du bien.

De Foe reste le moins possible sur ces hauteurs métaphysiques. Il s'était toujours méfié de la philosophie dont l'excès, prétendait-il, amène, à force de raisonnemens spécieux, à abandonner la religion. Aussi ne s'obstine-t-il pas à discuter le problème du Mal ou la survivance de l'âme : il se retranche derrière la pauvreté de l'esprit humain. Il préfère se tenir à des considérations d'ordre moral sur la vie de famille ou l'avantage des belles manières, et surtout, d'ordre religieux. Ses convictions sont toujours les mêmes, mais c'est la première fois qu'il les expose d'une manière systématique. Il a conservé sa haine du papisme et il l'étale ici avec plus de violence que jamais ; sans doute les critiques de Gildon sur les prétendues sympathies papistes exprimées dans les *Nouvelles Aventures* l'avaient-elles piqué au vif (13), et sentait-il le besoin de se disculper sans en avoir l'air. Il déclame contre les missionnaires et les couvents : ce qui est blâmable dans le péché, dit-il, c'est l'intention mauvaise autant que le péché lui-même ; or ce n'est pas la solitude monacale qui fera disparaître ces intentions. Il se moque des saints papistes (14), particulièrement de Saint Hilaire et de son crocodile, stigmatise la corruption du clergé catholique et les excès de l'Inquisition, et condamne les formes extérieures du culte. Ses sévérités s'exercent également contre la Haute Eglise anglicane, coupable d'avoir conservé la pompe idolâtre des papistes, contre les Orthodoxes qui ont mêlé au christianisme de grossières superstitions, contre les Luthériens qui ont gardé « la partie comique de la dévotion papiste » et font preuve d'une scandaleuse intolérance, et contre les Huguenots qui n'ont pas eu le courage de leur foi et sont restés en France en si grand nombre. De Foe réserve ses forces pour

(13) GILDON, p. 40-45.

(14) Cf. p. 10, 75.

fulminer contre les Sociniens, qui n'admettent pas la divinité du Christ, contre les Juifs et les Mahométans, qui méprisent l'enseignement de Jésus, et surtout contre les déistes et les athées, renégats de la vraie religion (15). Il passe en revue, comme le lui avait suggéré Gildon (16), les principaux cultes du globe, et conclut que, plus on s'éloigne du christianisme, plus on se rapproche du diable. Il entonne un hymne à la gloire des protestants anglais dont, oubliant Cromwell, il vante la tolérance et la largeur d'esprit : seuls ils ont compris la véritable essence du Christianisme. De Foe n'est pas fanatique au point de vouloir amener toutes les sectes chrétiennes au protestantisme par le fer et le feu (17) ; cependant il préconise l'emploi de la force contre les athées. En ce qui concerne les idolâtres, il propose une grande croisade qui permettrait non seulement de les convertir, mais encore d'établir avec eux des relations commerciales. Chez lui, la religion et les affaires vont toujours ensemble.

Jamais son puritanisme n'avait été aussi rigide que dans les *Réflexions sérieuses*. Pour les débauchés, la peine de mort. Pour les ivrognes, la déportation. Haro sur les poètes licencieux (18) ! Un seul livre : la Bible. De Foe la cite sans cesse, tirant surtout ses citations du livre de Job, son favori. A vingt-trois reprises différentes, il nous donne des ébauches de sermons, qui sont des études de texte très serrées. Il n'est généralement pas rassurant ; il évoque avec insistance les châtimens éternels. Il fait une fois allusion au Paradis, mais ce n'est pas sans amertume ; il montre que nous retrouverons dans la demeure céleste des gens que nous avons condamnés ; l'allusion est claire : il reproche à ses ennemis, qui le vouaient aux flammes de l'enfer, la témérité imprudente de leur jugement. C'est un Paradis bien insipide que nous présente De Foe, et nous regrettons la Cité Céleste où règnent la Beauté, la Lumière et la Mélodie, que Bunyan (19) nous fait espérer à tous, après le fatigant voyage de la Vie.

(15) Cf. p. 48, 45, 47, 50, 29, 31, 32, etc.

(16) GILDON, p. 15.

(17) Cf. p. 70.

(18) Et cependant il cite des vers du pire d'entre eux : Rochester !

(19) *The Pilgrim's Progress*, fin de la 1^{re} partie.

III

Les *Réflexions sérieuses* constituent le traité de morale le plus personnel qui soit : la forte individualité de l'auteur y perce à chaque instant. Nous retrouvons De Foe tel que nous l'avions aperçu à travers Robinson, avec, en plus, la vanité du romancier à succès. Persuadé de la valeur et de l'efficacité de son enseignement, il se compare à Jésus Christ et à saint Paul. Non moins persuadé de l'injustice de ses malheurs, il se compare à Job (20). Il montre très peu d'indulgence pour les écrivains, ses confrères, qui publient des livres sans intérêt, tandis que lui a composé une allégorie didactique comparable au *Progrès du Pèlerin*, à l'*Instructeur des Familles*, et même au Nouveau Testament. Ne nous laissons pas prendre aux déclarations modestes dont il ne pense pas une syllabe : « Je n'ai pas assez de talent pour employer de grands mots », déclare-t-il, quelques lignes après avoir parlé de « circonlocutions » et de « double-entente » (21). « Je suis un chétif commentateur de textes sacrés », ajoute-t-il, après avoir affirmé avec compétence et autorité son interprétation de plusieurs versets sacrés (22). S'il se permet de donner des leçons à autrui, c'est parce qu'il a beaucoup péché : « L'homme qui a été malade est un demi-médecin ». En rendant sa confession publique, il paie une dette à Dieu, car il met son prochain en garde contre ses errements passés. Il fait à tout moment acte de contrition, mais son ton orgueilleux contraste avec l'humilité de ses paroles. Ce Puritain est en même temps un Pharisien. Nous ne croyons pas qu'il soit le martyr ou la victime d'hypocrites dangereux, comme il voudrait bien le faire croire. Ses descriptions pleurardes de la rage des méchants contre les citoyens vertueux et intègres nous agacent à la longue, étant donné surtout qu'elles sont le plus souvent destinées à nous apitoyer sur le sort des débiteurs insolvables. De même la subtilité de ses arguments, le caractère sophistique de la plupart de ses raisonnements nous mettent en défiance : un homme prêt à excuser toutes les horreurs d'une guerre contre les ido-

(20) Cf. p. 4, 10, 20, 53.

(21) Cf. p. 13.

(22) Cf. p. 54.

lâtres sous prétexte qu'elle est faite non contre des hommes, mais en réalité contre le diable, nous paraît un dangereux fanatique plutôt qu'un persécuté (23). Nous ne pouvons pas davantage déplorer les malheurs d'un commerçant qui a sur « l'honnêteté relative » des idées si élastiques. Son plaidoyer *pro domo* est trop habile pour que nous puissions sentir s'éveiller en nous une grande pitié.

A chaque instant, De Foe fait des comparaisons avec Londres, son Londres adoré. Il laisse percer son horreur des montagnes (24). Il ne fait pas mystère de ses goûts belliqueux, et énumère des engins d'artillerie ou chante la puissance des armées européennes. Rien de tout cela ne peut nous surprendre, après ce que nous avons appris de sa vie. Mais jamais nous ne l'avions encore vu sous l'apparence d'un Ancien de conventicule non-conformiste aussi clairement que dans les *Réflexions sérieuses*. Il se révèle un Bossuet puritain, âpre et austère. Dissident persécuté, il réclame la tolérance entre chrétiens. Whig impénitent, il s'élève contre la tyrannie des gouvernements de droit divin, où « le peuple meurt de faim afin que le prince soit nourri » (25). Citoyen anglais, il vante continuellement la patrie qu'il a contribué à rendre si prospère, ses navires innombrables, ses armées invincibles, ses victoires éclatantes et ses vertus uniques en un monde corrompu (26).

Cette attitude était bien faite pour plaire à la congrégation, exclusivement populaire, à qui De Foe adressait ses sermons. Il n'oublait pas que ses auditeurs avaient peine à le suivre. C'est pourquoi il lui arrive fréquemment de couper court à une discussion ardue de métaphysique ou d'exégèse, pour revenir sur terre par une savoureuse anecdote ou d'amusantes comparaisons empruntées à la vie de tous les jours. Toutefois, il ne dédaigne pas, pour marquer sa supériorité sur ses ouailles, de faire quelques citations latines, soit des phrases proverbiales telles que *quod tibi fieri non vis alteri ne feceris* (qu'il répète deux fois), *bona fide, ex gratia, humanum est errare, Christianos ad leones*, soit des vers tirés du sixième livre de l'*Enéide*,

(23) Il excuse la violence employée dans un but religieux : « The servants of the king of the earth are to fight, that the servants of the king of heaven may preach » (p. 69).

(24) Cf. p. 10.

(25) Cf. p. 46.

(26) Cf. p. 50.

et il amène non sans coquetterie quelques mots français comme *Je suis homme de parole* (27). De même, pour garder à son prêche une belle tenue littéraire, il cite de mémoire des vers anglais tirés de ses poètes favoris, Butler, Creech, Rochester, Withers et aussi des poèmes de sa propre composition (28). Mais, la plupart du temps, il s'efforce de rester à la portée de son public ; il affecte même une rudesse d'expression qui va jusqu'à la grossièreté. Pour mieux faire passer ses leçons, il les donne souvent sous forme de dialogues, rédigés en une langue très simple et parfois presque triviale. Pour frapper l'imagination, il s'attache à la formule lapidaire qui reste dans la mémoire. Parmi ses trouvailles les plus heureuses, nous citerons : « L'honnêteté, c'est l'équité, et chaque homme est son propre Lord Chancelier », « la Cour de la Conscience est dans le cœur de l'homme », « la conversation obscène, cette sodomie de la langue », « un *Te deum* à Londres, loin d'avoir la décence d'un triomphe religieux, est le triomphe de l'indécence religieuse », « le chrétien *négalif* est si plein de lui-même, si persuadé qu'il est assez vertueux, qu'il se contente de temps à autre de tirer un coup de chapeau au Tout-Puissant pour le remercier de n'avoir pas besoin de lui » (29). Nombreuses aussi sont les formules humoristiques qui amènent chez l'auditeur une heureuse détente : « Si tout homme, qui, ayant promis de payer, ne le fait pas à la date exacte, était un coquin et un menteur, alors Dieu ait pitié des trois-quarts de la ville » ! « un vieil ivrogne est chose rare, parce que ce vice a une qualité, c'est de ne pas permettre aux gens de devenir vieux » (30). De Foe trouve des appellations amusantes : l'idole chinoise est « une sorte de hérisson céleste », les émissaires du démon travaillent *ad prop. fid.* (31). Il fait de son rêve cosmique et du *Te deum* à Londres des descriptions qu'Addison n'eût pas désavouées. Il choisit des anecdotes drôles pour illustrer ses héories. Enfin, il n'est pas jusqu'au long dialogue édificateur contre les athées qui n'ait parfois une allure de vaudeville.

Ainsi donc, les *Réflexions sérieuses* semblent une collection

(27) Cf. p. 13, 14, 15, 18, 30, 49, 52 etc.

(28) Cf. p. 14, 26, 31, 37, 43, 53, 71, 83, 86.

(29) Cf. p. 16, 12, 33, 48, 52.

(30) Cf. p. 23, 27.

(31) Exactement comme la congrégation qui travaille à la *propagation de la foi*.

de sermons prononcés par un prédicateur intelligent et expérimenté. Il faut toutefois faire exception pour la *Vision du Monde angélique* qui termine le volume : celle-ci est une ébauche des traités d'occultisme que De Foe publiera plus tard. Il s'agit de maisons hantées, de rêves ou de pressentiments réalisés, de l'ubiquité et de la puissance du démon, de la gloire ineffable des anges. Ici encore, De Foe s'efforce de ne pas choquer trop violemment le sentiment populaire; après s'être moqué des peureux, qui croient avoir reçu des ordres du Monde Invisible parce qu'ils ont entendu hurler un chien ou huer un hibou, il s'empresse d'ajouter que, après tout, ces animaux ont pu être terrifiés par des apparitions effrayantes, invisibles à l'homme. En général, il réagit contre la superstition grossière en faisant appel à la raison. Il préconise une sorte de spiritisme à demi biblique, la croyance aux avertissements « parlés à l'esprit, non à l'oreille » (32), que nous donne la Providence, et aussi la croyance aux dates fatidiques dont il cite de convaincants exemples. Ne pas avoir ces croyances, affirme-t-il, serait faire preuve « d'athéisme ou de dédain du Ciel », argument spécieux qui devait pourtant faire, à l'époque, une forte impression.

Ce qu'on peut reprocher aux *Réflexions sérieuses*, c'est d'abord leur manque de composition, particulièrement l'abondance des digressions, et ensuite le caractère discutable des théories exposées. Nous sommes portés à nous cabrer quand nous voyons De Foe assurer, de façon péremptoire, que la véritable gaîté n'existe pas en dehors des limites de la religion, que le cannibalisme est simplement « une sorte de rage martiale » (33), qu'une nation qui adore des idoles hideuses ne peut pas être civilisée, etc. De plus, l'enseignement moral de De Foe est sujet à caution : sous prétexte d'« impulsions secrètes », on arriverait à excuser des crimes ; en se retranchant derrière « la loi de la Nécessité », on pourrait commettre les actes les plus malhonnêtes, et ainsi de suite. Enfin, un lecteur moderne s'inscrira en faux contre certaines considérations historiques, sur la Chine par exemple (34) ; mais il ne devra pas oublier que ces

(32) Cf. p. 87.

(33) Cf. p. 39.

(34) Cf. p. 53 : Voulant parler d'une chose introuvable, il parle d'un cygne noir : l'Australie n'était pas encore explorée !

erreurs ne sont pas imputables à De Foe, qui ne faisait que copier les érudits et les voyageurs, ses contemporains.

Ce que nous ne pouvons pas pardonner aux *Réflexions sérieuses* c'est de ne nous parler presque pas de Robinson; sur la foi du titre, nous avions acheté le volume qui, croyions-nous, allait nous apprendre du nouveau sur notre vieil ami. Le peu qui nous est dit contredit ce que nous savions déjà (35); Robinson ne nous avait pas annoncé autrefois que sa bienfaitrice, la veuve du capitaine, lui avait adressé deux bibles au Brésil, et l'on se demande ce qu'elles étaient devenues. Il se plaint d'avoir rencontré au cours de son existence d'abominables coquins; au contraire, nous avons conservé le souvenir qu'il avait eu beaucoup de chance dans ses rapports avec ses semblables. Les rares anecdotes nouvelles sur sa vie sont mal amenées: on les sent ajoutées tant bien que mal, et l'on souhaiterait les voir replacer dans le premier volume de l'ouvrage. Les *Réflexions sérieuses* n'avaient, pour les empêcher de sombrer dans l'oubli, que le nom de Robinson; ce n'était pas une bouée suffisante et elles ont coulé à pic. Il ne peut en rester que quelques historiettes amusantes et quelques indications précieuses pour le biographe, parce qu'elles éclairent la mentalité de l'auteur. Le reste a bien mérité de mourir.

(35) Cf. p. 27, 63.

CONCLUSION

« Le faux en lui-même nous blesse et n'a pas de quoi nous toucher. Que croyez-vous qu'on cherche si avidement dans les fictions ? L'image d'une vérité vivante et passionnée. »

VAUVENARGUES : *Réfl. sur divers sujets*, VII

L'immortalité de Robinson Crusoë

Odyssée errant d'île en île et trouvant sur chacune un mystère nouveau, Sindbad le marin en quête d'aventures au milieu de la splendeur des mers orientales, et se débattant contre la magie noire et les maléfices du Vieillard de la Mer, Marco Polo explorant l'Asie inconnue et révélant au monde des merveilles ignorées ; trinité de voyageurs qui depuis des siècles avez bercé de rêves ensoleillés l'imagination des hommes, voilà deux cents ans qu'un autre est venu prendre place auprès de vous, et sa gloire brillait autant que la vôtre, bien qu'il ne fût qu'un simple matelot britannique né sous la plume d'un écrivain besogneux.

Plus proche de nous, Robinson a exercé plus d'influence parce que nous sentons qu'il est un homme comme nous : il lutte, il se réjouit et il souffre. Ses pensées évoluent et nous les voyons évoluer dans cette île enserrée par la mer, où il ne vit que pour le travail domestique et la méditation pieuse. « La prison fait sur lui l'effet qu'elle produit d'ordinaire sur les fortes âmes : elle l'exalte et provoque dans ses idées de vives et profondes révolutions » (1). Toujours, il sait rester dans le juste milieu et fuir le dénigrement systématique comme

(1) Cf. RENAN : *L'Antechrist*, ch. I, p. 24.

l'exaltation excessive. Il n'est ni de ceux qui « ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines », ni du nombre « des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense » (2). Sa pondération et son bon sens nous inspirent confiance et nous écoutons volontiers ses conseils. Peu de héros imaginaires ont exercé sur une nation une influence semblable à celle qu'exerça Robinson sur la mentalité anglaise. Il a sonné la diane qui éveilla les instincts de colonisateur endormis au fond des cœurs depuis la prodigieuse épopée de l'époque élizabéthaine. Il a entonné un hymne à la gloire des commerçants actifs et entreprenants, que n'effrayent pas les aventures lointaines ou les hasards de la navigation. Il a contribué à faciliter le recrutement de la marine britannique et à fonder un immense empire. Il est devenu plus grand que les grands ministres et que les grands conquérants.

Rares sont les hommes qui ont suscité autant d'admiration et d'envie que Robinson Crusoë ; les enfants de tous les pays, du midi au septentrion et de l'orient à l'occident, en ont fait leur roi, leur oracle, leur dieu. Ils cherchent à se confectionner un accoutrement pittoresque qui ressemble au sien ; ils frissonnent longuement à la vue de l'empreinte ; ils trépignent d'impatience à l'idée que Vendredi sera peut-être rejoint par ses bourreaux. Bientôt ils se substituent à Robinson et vivent sa vie dans le royaume des rêves ; ce sont eux qui rampent dans les bois ombreux pour surprendre les cannibales et délivrer leurs prisonniers ; ce sont eux qui mettent en joue la horde barbare et chargent en gesticulant. Ils se blottissent dans un coin qu'ils baptisent du nom d'île et qu'ils décrètent séparée du reste de l'univers (3). Et plus tard, lorsqu'ils seront fatigués du tourbillon du monde, ils soupireront ardemment après l'île de solitude, pour trouver le repos et la sérénité du corps et de l'esprit ; ils feront des vœux pour que vienne le plus tard possible le moment fatidique où des empreintes de pas leur rappelleront que sur cette terre l'homme ne peut pas vivre seul. Y a-t-il beaucoup d'œuvres humaines qui suscitent autant d'enthousiasme ou qui fassent autant penser ? Y a-t-il même, en dehors du domaine féérique, des livres qui aient si peu vieilli ?

(2) CHAMFORT : *Maximes et Pensées*, I.

(3) Comme l'a remarqué STEVENSON (*Virginibus puerisque : A child's play*), *Robinson Crusoë* leur fournit l'occasion de jouer à des quantités de jeux différents.

Nous ne le croyons pas. Sans doute trouverons-nous en Robinson des traits de caractères qui datent, et peut-être en serons-nous choqués. D'aucuns ont pris ce prétexte pour ridiculiser le bon puritain, à la fois naïf et retors, soit en l'imaginant lancé dans la société moderne, soit en parodiant le récit de son existence aventureuse (4). Mais Robinson est si profondément humain que la satire ne saurait diminuer son prestige. Deux siècles n'ont pu effacer son nom du grand livre où sont inscrits les mythes éternels qui charment l'humanité en la rendant meilleure. Il fallait à l'homme une épopée qui chantât son labeur, son énergie et son endurance, dans la lutte engagée par lui contre les forces hostiles qui tendent sans cesse à anéantir son travail. Cette épopée, c'est De Foe qui l'a donnée au monde.

Cherchons dans *Robinson Crusoë* une grandiose leçon d'espoir. Cherchons-y les éléments constitutifs d'un chef-d'œuvre littéraire. Mais n'y cherchons pas les touches artistiques que son auteur était incapable de donner : un roman écrit au jour le jour, avec une hâte fébrile, ne peut être une œuvre d'art. Laissons de côté les *Nouvelles Aventures*, qui auraient peut-être été intéressantes si De Foe avait « laissé à l'envie le temps d'essuyer son écume » (5), et avait résisté aux instances de son éditeur, désireux de profiter du succès triomphal du premier volume pour lancer une « suite ». Un ouvrage, composé en trois mois pour exécuter, coûte que coûte, un contrat avantageux passé avec un libraire, ne peut nous satisfaire. Ecartons aussi les *Réflexions sérieuses*, mélange hétéroclite de dissertations morales ou religieuses, sorties du fond des tiroirs et assemblées tant bien que mal pour répondre aux demandes d'un public avide. Ne retenons que la première partie de la vie de Robinson, et plus particulièrement son séjour dans l'île déserte ; le sujet est si poignant, les scènes ont tant de relief, que les fautes de détail disparaissent ou s'estompent comme des torches fumeuses à la clarté du soleil. Nous en venons à aimer même le bavardage un peu diffus de Robinson, dans lequel nous croyons entendre parfois quelques échos de Montaigne. Il n'est pas de contrée, il n'est pas de milieu social, où le nom de Robinson Crusoë n'éveille immédiatement dans la mémoire

(4) BARRY PAIN : *Robinson Crusoe's return* ; et F. C. BURNAND : *The real adventures of Robinson Crusoe*.

(5) CHAMFORT : *Caractères et Anecdotes*.

le souvenir d'un homme isolé sur une île déserte, au large de la côte américaine. Quand un livre jouit d'une telle notoriété, quand il a fait la conquête de l'enfance, sans pour cela cesser d'intéresser l'âge mûr, il est assuré de l'immortalité. Là où De Foe est inconnu, Robinson règne en maître sur les imaginations. L'un appartient à l'histoire et à la littérature, l'autre appartient à l'humanité tout entière, et nous sommes persuadés qu'il ne mourra jamais, tant qu'il y aura des enfants pour rêver d'aventures lointaines et des hommes pour souhaiter le calme dans la solitude.

TROISIÈME PARTIE

LES ROMANS SECONDAIRES

de

DANIEL DE FOE



INTRODUCTION

Il arrive fréquemment qu'un ouvrage d'un écrivain surpasse tellement ses autres œuvres, que le monde s'accorde à écarter celles-ci et à les condamner à l'abandon et à un oubli total. »

LAMB : *Character of De Foe's secondary novels* (Wilson III, 636).

L'évolution du romancier

Le prospecteur qui met au jour un nouveau filon, l'écrivain qui trouve un nouveau genre, se hâtent d'exploiter leur découverte. Lorsque De Foe, tout surpris, eut constaté le triomphal accueil fait à *Robinson Crusoë*, il n'eut plus qu'une idée : offrir le plus vite possible, au public avide, des ouvrages analogues, avant que ses confrères n'eussent pu en approvisionner le marché. Il ne chercha pas à modifier la formule littéraire qui lui avait assuré un succès sans précédent ; il continua à publier, en les donnant comme authentiques, les mémoires autobiographiques de personnages fictifs. Il se laissa guider, pour le choix des sujets, par les événements, les faits divers, ses lectures variées, mais imagina de préférence des histoires qui lui permettaient de mettre en scène des commerçants ou leurs ennemis naturels, les pirates et les pickpockets. Il n'était pas en peine, depuis *Robinson Crusoë*, de placer sa copie. Il lui suffisait de présenter aux éditeurs le titre du roman qu'il comptait écrire, et dont il avait déjà arrêté les grandes lignes, pour qu'on lui proposât des traités avantageux ; et, en commerçant avisé, il se ménagea toujours la faculté de donner des suites à ses ouvrages, pour le cas où le public en aurait réclamé.

La série de romans que De Foe publia entre 1719 et 1725 et que Lamb a justement appelé ses « romans secondaires ».

présente les mêmes caractéristiques, souvent plus accusées, que *Robinson Crusoë*. Leur composition est plus hâtive que jamais ; il en résulte de très nombreuses contradictions ou invraisemblances, qui sont singulièrement choquantes chez un écrivain qui cherche à atteindre le réalisme par l'observation des petits détails. Et cependant, De Foe, enhardi par le succès, a moins peur d'être accusé d'imposture. Il se laisse de plus en plus aller à l'imagination et à la fantaisie, au point parfois d'avoir l'allure d'un feuilletonniste. La tournure paradoxale de son esprit transparait dans chaque roman nouveau ; bien que son public fût presque exclusivement composé de marchands et d'apprentis de Londres, non-conformistes fanatiques et loyaux sujets de George I^{er}, il s'efforce de nous rendre sympathiques : un zélé partisan de Charles I^{er}, le Cavalier ; un flibustier cruel et farouche, Singleton ; une voleuse et une prostituée, Moll Flanders ; un pickpocket qui devient jacobite, le colonel Jack ; une courtisane de haut-vol, Roxana ; sans compter de nombreux papistes de France, d'Irlande, et surtout des colonies espagnoles. Néanmoins, il garda assez de prudence pour faire vivre ses personnages dans des temps assez reculés, afin que fût difficile toute vérification indiscreète. En outre, il sut profiter des leçons de l'expérience ; le succès des abrégés apocryphes de *Robinson Crusoë* lui avait appris que la foule goûtait peu les longues tirades didactiques : aussi s'abstint-il désormais de trop moraliser, sans pourtant perdre complètement de vue le but de l'œuvre littéraire, qui est à la fois d'amuser et d'instruire le peuple (1).

Ses romans secondaires appartiennent à trois genres différents. Un seul est exclusivement, comme *Robinson Crusoë*, un roman d'aventures, c'est le dernier en date (1725), le *Nouveau Voyage autour du monde*, celui où De Foe a résumé ses connaissances géographiques, et qui est aussi le plus fictif de ses ouvrages, celui pour lequel il a fait le plus gros effort d'imagination. Quelques mois après la publication des *Nouvelles Aventures de Robinson*, il s'était rendu compte que la mode était aux biographies de criminels. On s'extasiait à la lecture des exploits des flibustiers. Docile au goût populaire, De Foe,

(1) Cf. son article dans le premier numéro de l'*Universal Spectator* (12 oct. 1728). Voir plus haut, 2^e partie, IX, 1.

combinant le roman d'aventures et le roman picaresque, inventa un pirate selon son cœur, et rédigea la *Vie du capitaine Singleton*. Puis, sa besogne de reporter le mettant en rapports avec les prisonniers de Newgate, il entra résolument dans la voie du roman picaresque. Il donna successivement la *Vie de Moll Flanders*, histoire très réaliste d'une prostituée qui devint une grande voleuse, et la *Vie du Colonel Jack*, petit pickpocket qui, revenu dans le droit chemin, mena, à la manière de Gil Blas, une existence très mouvementée. Il est toutefois à remarquer que si ces deux romans, surtout le second, ont été influencés par la littérature picaresque, ils ne présentent pas moins des caractères qui les éloignent des romans espagnols ; ils sont à peu près seuls au dix-huitième siècle à annoncer le roman social qui fleurira en Angleterre sous le règne de Victoria (2). Enfin, en 1724, De Foe publia une biographie de grande courtisane, la *Vie de Roxana ou La maîtresse fortunée*, qui, si elle appartient au genre des romans précédents, offre cependant des différences importantes : De Foe y a fait une timide tentative pour imiter les romans romanesques, sans d'ailleurs y réussir, parce que son puritanisme intransigeant le ramenait d'instinct à un réalisme brutal ; en outre, il s'y est efforcé de mêler l'intrigue à des événements historiques, et de présenter son héroïne fictive au milieu de personnages réels ; il a donc écrit un roman en marge de l'histoire.

Dès 1720, il avait été séduit par l'idée de faire revivre les époques intéressantes du passé. Il fit évoluer, dans certaines périodes troublées de l'histoire anglaise des hommes de son imagination : il fonda ainsi le roman historique moderne. Stimulé par le succès qu'obtenaient les ouvrages sur la Rébellion, il créa un personnage qui participa à la guerre désastreuse où Charles I^{er} perdit son trône et même la vie. Lorsque la menace de la peste fit trembler Londres (1722), il écrivit le journal d'un citoyen qui aurait résidé dans la métropole pendant la grande épidémie de 1665. Il se documenta toujours avec soin et considéra qu'il reconstruisait le passé : mais ses héros imaginaires donnaient, malgré lui, à ses livres, l'apparence de fictions.

A la fin de sa vie, incapable de faire le gros effort créateur

(2) Cf. CAZAMIAN : *Le roman social en Angleterre*, etc.

que nécessite un roman, il se contenta de remanier les manuscrits que lui soumettaient auteurs et éditeurs. Ces manuscrits — relations de voyages ou mémoires militaires — étaient écrits par des hommes en chair et en os qui racontaient leurs propres aventures. Ce ne sont donc pas des romans. Mais en les modifiant selon le goût du public, De Foe a déployé ses qualités de romancier populaire; c'est pourquoi ils présentent pour nous un réel intérêt. Ils nous permettent en outre de voir comment De Foe travaillait, et méritent mieux qu'une mention passagère.

Les romans secondaires de De Foe valent d'être étudiés pour eux-mêmes, et non pas seulement parce qu'ils sont sortis du même esprit que *Robinson Crusoë*. Sans nous exagérer leur valeur, nous verrons combien est peu mérité l'oubli à peu près total dans lequel ils sont maintenant tombés.

CHAPITRE PREMIER

« La diversité des aventures contenues dans ces Mémoires et l'élégant récit qui y est donné des guerres en Allemagne et en Angleterre les recommanderont amplement à l'attention des curieux. »

(Préf. de la seconde édition).

De Foe, créateur du roman historique :

“Les Mémoires d'un Cavalier”

- I. Un brillant épisode de la Guerre de Trente Ans. — II. L'agonie de l'idée monarchique en Angleterre. — III. De Foe, auteur d'une nouvelle mystification.

I

Le 21 mai 1720, soit moins d'un an après la publication des *Nouvelles Aventures de Robinson*, un groupe de libraires, parmi lesquels William Taylor, mettait en vente (1) un nouveau roman de De Foe intitulé : *Mémoires d'un Cavalier* (2), ou *Journal militaire des guerres en Allemagne et en Angleterre, de l'année 1632 à l'année 1648, écrit il y a plus de soixante ans par un gentilhomme anglais qui servit d'abord dans l'armée de Gustave-Adolphe, le glorieux roi de Suède, jusqu'à la mort de celui-ci, et ensuite dans l'armée royaliste de Charles I^{er}, depuis le début de la Rébellion jusqu'à la fin de la guerre* ». La préface du volume annonçait monts et merveilles, parlait d'une

(1) Nous avons relevé des annonces de la publication du livre dans le *Post-Boy*, 24 et 28 mai.

(2) Les *Cavaliers* étaient les partisans de Charles I^{er} dans sa lutte contre les parlementaires ou *Round-heads*.

« extraordinaire variété d'aventures racontées de manière admirable » ; l'auteur, escomptant le succès, préparait sans doute une seconde partie, car il insinuait que le Cavalier avait peut-être continué ses mémoires après l'établissement de la République, et « pouvait bien avoir voyagé à l'étranger comme le firent la plupart des gentilshommes de qualité par horreur pour le régime ».

Pourquoi De Foe avait-il publié à ce moment-là un ouvrage qui, à première vue, semble un banal document historique, sans intérêt d'actualité ? C'est qu'en 1720 le public se passionnait pour les récits de guerre et particulièrement pour la guerre civile du siècle précédent ; une nouvelle édition de la fameuse *Histoire de la Rébellion*, par le comte de Clarendon, venait d'être lancée au début de l'année. Enhardi par le succès de *Robinson Crusoë*, De Foe avait maintenant toutes les audaces : l'idée de dire son mot sur de graves problèmes historiques, et même de réfuter sur certains points « la fantastique *histoire* du comte de Clarendon » (comme il l'annonce avec outrecuidance dans sa préface) n'était plus pour l'effrayer. Il est vrai qu'il n'en était pas à son coup d'essai ; n'avait-il pas publié en 1715, une *Histoire des Guerres de Charles XII*, et, en 1719, une biographie du baron de Goertz, qui sont un mélange de fiction et de documents authentiques (3) ? Cette fois, pourtant, la tâche était plus rude : il s'agissait de raconter les campagnes de Gustave-Adolphe et celles de Charles I^{er} en s'abstenant de tout pédantisme et même de toute publication de pièces justificatives, afin de faire un ouvrage populaire qui pût être acheté par ceux que rebutaient les livres d'histoire. De tous les écrivains du temps, De Foe était le plus qualifié pour une telle entreprise, car il avait toujours vécu près du peuple, dont il avait dirigé les opinions politiques et dont il connaissait les goûts.

Les *Mémoires d'un Cavalier* sont un livre double : le récit des campagnes de Gustave-Adolphe y occupe 145 pages et celui des campagnes du « royal martyr » exactement 182. De Foe s'est efforcé de remédier à cette dualité en plaçant dans la première partie des anticipations qui font prévoir la seconde, et surtout en revenant sans cesse, à la fin de son ouvrage, sur

(3) Cf. notre *Liste des œuvres de De Foe*.

les événements passés ; ainsi, le Cavalier se lamente fréquemment de n'être plus le compagnon d'armes de Gustave-Adolphe, ce stratège de génie, et compare les soldats suédois, parangons de bravoure et de ténacité, aux soldats royalistes, fantaisistes et irrésolus.

Le Cavalier, dont nous ne connaissons pas le nom, est originaire de High Ercall, près de Shrewsbury ; il est le fils cadet d'une famille de gros propriétaires terriens. Ces précisions nous font penser à la noble famille des Newport qui habitait High Ercall ; De Foe n'ignorait pas ce détail, lui qui, au cours de sa grande tournée de propagande de 1705, avait visité toutes les localités du Shropshire (4). En choisissant High Ercall comme lieu de naissance de son héros, il comptait éveiller dans les esprits un vague souvenir de Lord Newport et rassurer ainsi ses lecteurs sur l'authenticité de l'ouvrage : le fait est que le libraire de Leeds qui, en 1740, publia une nouvelle édition des *Mémoires*, identifia le Cavalier avec Andrew Newport, fils cadet de Lord Newport (5). Mais il n'est aucun membre de cette noble famille qui ait pu servir successivement Gustave-Adolphe et Charles I^{er}. Andrew Newport ne naquit qu'en 1623 et ne commença à agir en faveur du parti royaliste qu'en 1657. De plus, nous sommes étonnés de constater que, dans ses *Mémoires*, le Cavalier ne parle ni du siège de High Ercall par les armées du Parlement (mars 1646), ni de la capture de Francis Newport à Oswestry (juillet 1644). N'est-il pas étrange, enfin, qu'il ne donne aucun nom de parents ou de voisins ? C'est que De Foe était trop habile pour se laisser aller à des précisions compromettantes. Toutefois, pour inspirer confiance, il cita de temps à autre des noms d'officiers qu'il avait relevés sur des documents officiels ; ainsi, le capitaine Fielding, dont il est souvent question dans la première partie du livre, a réellement vécu (6) ; mais il n'aide pas à établir l'identité de son compagnon, le Cavalier, laquelle restera, et pour cause, toujours très mystérieuse.

Les premières pages du roman semblent avoir été ajoutées au dernier moment, car elles visent non pas seulement à présenter le héros principal, mais surtout à donner une apparence

(4) Cf. 1^{re} partie, ch. VIII, 3.

(5) Cf. *infra*, à la fin du chapitre.¹

(6) Cf. l'introduction de l'édition Aitken.

d'unité à un ouvrage composé de deux parties vraisemblablement écrites à des moments différents de la vie de De Foe. Le Cavalier est avare de détails sur sa propre jeunesse. Quand elle le portait dans son sein, sa mère avait eu des rêves qui prédisaient à l'enfant à naître une longue carrière militaire. Il grandit au château familial, compléta ses études à Oxford, mais montra peu d'enthousiasme pour l'étude, sauf pour l'histoire et la géographie. Puis il rentra au bercail et passa le temps à chasser en compagnie de son père, dont il était le favori.

Cependant, comme Robinson, il subit bientôt l'irrésistible attrait des voyages. Nous le retrouvons sur le continent, avec son ami le capitaine Fielding, en route pour Paris. Les deux jeunes gens rencontrent un vieux prêtre qui les remet sur le bon chemin, car ils s'étaient égarés, et même leur offre de l'argent ; cette générosité est à signaler, car si les Français aiment la politesse, ils aiment d'habitude encore plus l'argent. A Amiens, les deux voyageurs vont à la foire et assistent à des scènes qui les remplissent d'admiration pour l'habileté des pickpockets français, et, en même temps, leur donnent à réfléchir. Enfin, les voici rendus à Paris. Le Cavalier discute longuement avec un Huguenot sur les persécutions religieuses, puis, à la suite d'une fâcheuse méprise, se trouve mêlé à une bagarre et tue son adversaire. Il s'enfuit alors à Orléans, puis à Lyon où grondent les émeutes causées par la famine, enfin à Grenoble, où il se prépare à suivre les péripéties de la guerre qui met aux prises le cardinal de Richelieu et de duc de Savoie.

Dès lors, De Foe est en plein dans son sujet, et il ne se fait pas faute de dissenter sur la marche des opérations et de commenter les termes du traité qui mit fin aux hostilités ; il n'oublie pas complètement son héros et nous raconte comment il échappa à la peste, mais il se préoccupe surtout de retracer l'histoire de la campagne ; ce n'est d'ailleurs qu'un avant-goût des grandes descriptions militaires qui vont suivre. Le Cavalier voyage en Italie où il lui arrive de prendre une vulgaire courtisane pour une femme de haut rang. Les antiquités, les prêtres et les prostituées, ces trois plaies de l'Italie (7), l'ennuient fort. Il suit déjà avec passion l'extraordinaire épopée de Gustave-Adolphe ; bientôt, n'y tenant plus, il se rend à Vienne.

(7) Cf. 1^{re} partie, ch. III, 2.

Pour nous permettre de bien comprendre les opérations, De Foe nous fait un exposé complet de la situation politique dans l'Europe Centrale après la diète de Leipzig (février 1630). Le Cavalier, après diverses péripéties, rejoint l'armée impériale, commandée par le comte Tilly, au moment où elle assiège Magdebourg. Il assiste à la mise à sac de la ville ; de telles cruautés inutiles lui font horreur, et il part pour Leipzig inspecter l'armée du duc de Saxe et celle de Gustave-Adolphe. Il est toujours accompagné du capitaine Fielding ; celui-ci, séduit par l'allure martiale des Suédois, s' enrôle dans la brigade écossaise, tandis que le Cavalier (et nous reconnaissons ici la prudence de De Foe) se contente de prêter son concours en amateur, exerçant parfois des commandements, mais sans avoir de titre officiel. Il a plusieurs fois l'honneur de parler au « glorieux roi de Suède », dont il nous rapporte fièrement les paroles. Il prend part à la victorieuse bataille de Leipzig, au cours de laquelle son valet fait un riche butin, sans pour cela abandonner le service de son cher maître (8). Lui-même hérite du cheval d'un officier croate et, à sa grande satisfaction, trouve dans la selle une bourse bien garnie. De plus, il est félicité par le roi pour sa belle conduite ; refusant encore un brevet d'officier, il décide de continuer la campagne comme volontaire, à ses frais. Il est, avec la brigade écossaise, à la prise de Marienbourg, prend la tête d'un détachement qui va préparer le siège d'Oppenheim et fait des prodiges de valeur à la reddition de Kreutznach. Une lettre d'Angleterre lui annonce que son père lève à son intention un régiment qui servira sous ses ordres. De pareilles nouvelles ne font qu'augmenter l'estime en laquelle il est tenu par Gustave-Adolphe. En attendant son régiment, il continue à suivre l'armée suédoise dans sa marche triomphale. Il nous raconte, dans le plus menu détail, le périlleux passage du Lech sous le feu de l'ennemi, et ne nous cache pas que ses judicieux conseils furent pour beaucoup dans la réussite. Au cours de cette action, Tilly est blessé à mort et les Impériaux, désarmés, battent en retraite. C'est ensuite la conquête de l'Allemagne, l'entrée à Augsbourg, à Ingolstadt, le siège de Nuremberg, qui nous est

(8) On notera combien ce détail est paradoxal, De Foe passant son temps à dénoncer l'infidélité et l'ingratitude des domestiques.

longuement décrit, et enfin le combat indécis d'Altenberg.

Dès lors, l'étoile de Gustave-Adolphe commence à pâlir devant celle de Wallenstein, successeur de Tilly. Comme son chef, le Cavalier est moins heureux dans ses entreprises. Capturé par l'ennemi, il est interné à Leipzig ; là, il apprend la mort du roi, tué à Lutzen. Le duc de Saxe, allié des Suédois, reprend Leipzig : voici notre héros libéré juste à temps pour prendre la tête du régiment levé par son père. Mais il est dégoûté de la vie militaire et il confie ses hommes à son ami Fielding. Il essaye de se lancer dans la diplomatie, et se lie avec Oxens-tern, le chancelier suédois. Appelé à donner son avis au conseil de guerre qui précède la bataille de Nordlingen, il préconise une tactique prudente qui n'est pas adoptée par le général Gustave Horne. Les Suédois sont défaits ; trouvant la mesure pleine, le Cavalier les quitte et se rend en Hollande pour examiner l'art militaire du prince Maurice ; mais ce général temporisateur lui déplaît, à lui qui avait pris des villes d'assaut, casque en tête et flamberge au vent. Aussi ne tarde-t-il pas à rentrer en Angleterre.

Telle est, dans ses grandes lignes, la première partie des *Mémoires*. Si nous mettons à part les anecdotes répandues çà et là pour alléger la lourdeur du développement historique, si nous écartons quelques récits d'escarmouches inventés pour faire jouer au Cavalier un rôle important, nous concluerons que nous avons devant nous une véritable histoire de la brigade écossaise pendant les campagnes de Gustave-Adolphe. Nous croyons que cette histoire, depuis longtemps ébauchée, mais inachevée, fut reprise par De Foe quand il eut l'idée des *Mémoires d'un Cavalier*. Nous savons qu'il avait l'habitude de préparer d'avance de la copie et de la laisser dormir dans ses tiroirs, ne s'en servant qu'en cas d'urgent besoin (9). En 1714, il avait publié un pamphlet intitulé : *La Nation écossaise et l'Union avec l'Ecosse vengées des réflexions injurieuses émises dans un libelle infâme appelé l'Esprit public des whigs* ; pour glorifier la bravoure écossaise, il y avait placé une « liste des officiers écossais qui servirent sous Gustave-Adolphe, roi de Suède », et une « liste des colonels écossais au service du roi de

(9) Cf. 1^{re} partie, ch. VII, 3. C'est ainsi qu'il put toujours faire paraître la *Review* avec une étonnante régularité.

Suède » ; on relève dans ces listes tous les noms cités dans les *Mémoires*. Or, il prétendait avoir emprunté ces listes à un « manuscrit resté entre ses mains depuis bon nombre d'années ». C'est probablement ce manuscrit (10), dont nous n'avons pas le droit de nier l'existence, qui suggéra à De Foe le désir de publier un livre relatant les hauts faits de la brigade écossaise. Peut-être se mit-il à l'œuvre dès ce moment-là, mais les circonstances l'obligèrent à abandonner son travail jusque vers 1719. La préface contient, en effet, une allusion à Charles XII, « le feu successeur de Gustave-Adolphe », qui mourut en 1718.

Mais, à cette époque, De Foe avait déjà arrêté les grandes lignes de son roman. Dans les *Mémoires*, il revient à trois reprises (11) sur la tactique, familière à Gustave-Adolphe, qui consistait à intercaler, sur le front des troupes, des mousquetaires à pied au milieu des cavaliers ; or cette tactique se trouve déjà décrite dans les *Mémoires de l'Eglise d'Ecosse*, qui datent de 1717. Il avait encore son livre en tête lorsqu'il rédigeait les *Nouvelles Aventures de Robinson*, car nous y trouvons une allusion au sac de Magdebourg (12). Nous supposons qu'avant de songer aux *Mémoires*, il avait écrit la majeure partie d'un ouvrage qu'il comptait intituler : *Histoire de la brigade écossaise au service de Gustave-Adolphe* ; puis, jugeant que son histoire de la guerre civile était trop courte, il y ajouta les pages relatives à la guerre de Trente ans, en les remaniant de manière à assurer l'unité du livre. C'est ainsi, croyons-nous, que furent composés les *Mémoires d'un Cavalier*.

En tout cas, la première partie a été rédigée avec soin : ce n'est d'ailleurs qu'un ouvrage de compilation bien fait. En dehors du manuscrit original, ses sources sont aisées à découvrir. Walter Scott en a signalé quelques-unes, mais il a oublié de dire que De Foe possédait une *Histoire de Gustave-Adolphe*, qu'il octroie comme lecture instructive au héros d'un autre de ses romans, le colonel Jack (13). En outre, De Foe devait avoir recueilli beaucoup de renseignements précieux dans ses conversations particulières avec d'anciens soldats ; il avait

(10) Sans doute un carnet de route très sec, avec des listes et des énumérations.

(11) P. 41, 64 et 76.

(12) P. 62 des *Further Adventures*.

(13) Ed. Hazlitt, p. 52. Nous n'avons pu identifier avec certitude ce livre, qui est probablement celui de DE BURGE : *De bello suecico Gustavi Adolphi*, le plus répandu à cette époque (traduit en français par MAUVOY, 1653).

certainement, dans son enfance, parlé à des survivants de ces guerres mémorables, et nous savons, par un article qu'il publia dans la *Poste du Soir de Whitehall*, qu'un de ses parents s'était illustré sous les ordres de Gustave-Adolphe (14). Il compulsa, comme l'a montré Walter Scott, la collection du *Nouvelliste suédois* (*Swedish Intelligencer*) (15), précieuse mine de documents. Nous croyons qu'il se servit aussi du *Soldat suédois*, par Spanheim (Genève, 1633), et de la brochure intitulée : *Expédition avec le vaillant régiment écossais nommé Mackeyes* (1637). Il feuilleta probablement le traité de Fowler, l'*Histoire des troubles de Suède et de Pologne* (Londres 1656), et l'ouvrage fondamental de Puffendorf, dont le succès s'était traduit par de nombreuses éditions (16). Le personnage du Cavalier fut le trait d'union entre ces documents pris un peu partout, et des anecdotes racontant ses exploits furent introduites dans le texte. Certains passages du livre semblent avoir été copiés presque intégralement dans un de ces vieux traités historiques que le Cavalier lui-même « lut ensuite avec délices » : tels sont le récit de la campagne en Savoie, l'examen de la convention signée à Leipzig par les protestants allemands révoltés, le commentaire de l'ultimatum envoyé par Tilly au « duc de Saxe » et la description du passage du Lech qui suit de très près celle que donne le *Nouvelliste suédois*.

II

Le sujet principal du roman, celui qui primitivement devait remplir le volume à lui seul, c'est l'histoire de la guerre civile qui se termine par l'établissement du Protectorat tyrannique de Cromwell. Il est vraisemblable qu'en 1720, cette seconde partie de l'ouvrage avait été depuis longtemps préparée par des recherches de documents, et peut-être même était déjà entièrement construite dans le cerveau prolifique

(14) Cf. 1^{re} partie, I, 2.

(15) Commencé en 1634. Scott en donne, dans l'appendice de son édition, de très longs extraits.

(16) *Commentariorum de rebus suecicis libri XXVI* (Utrecht, 1686, 1705, etc.). Aitken indique encore comme source possible le récit de Whitelocke, ambassadeur anglais en Suède, fait aux Communes en 1654. Mais ce document ne fut publié qu'en 1772.

de De Foe. Un politicien comme lui, très épris de l'histoire nationale, n'avait pas pu s'abstenir d'étudier avec soin une époque si fertile en enseignements. De tout temps, surtout dans le *Consolidateur* et ses articles de la *Revue*, il avait fait des allusions fréquentes aux événements qui amenèrent la chute du roi. Dans son *Essai sur quelques projets* (1698), il avait insisté sur l'acharnement que déployaient les combattants dans cette lutte fratricide. Dans les *Mémoires de l'Eglise d'Ecosse* (1717), il avait déploré l'influence néfaste des évêques à la Cour de Charles I^{er}. Il avait signalé l'ardeur intempestive et la fougue irraisonnée du prince Rupert, qui emmenait la cavalerie royale à la poursuite de l'ennemi sans se préoccuper de la marche générale de la bataille, dans un pamphlet intitulé : *Battez le fer pendant qu'il est chaud* (1715). Dans les *Réflexions sérieuses de Robinson* (17), il avait énuméré de curieuses coïncidences de dates pendant cette période troublée de l'histoire anglaise. Nous allons retrouver tous ces éléments, toutes ces idées, dans les *Mémoires d'un Cavalier*.

D'autre part, De Foe était à son aise pour raconter des événements qui s'étaient déroulés en des lieux qu'il connaissait bien. En se rendant en Ecosse, il avait plusieurs fois visité le champ de bataille de Marston Moor (18) ; il s'était fait expliquer par un ami compétent les dispositifs adoptés par les deux armées en présence et, déjà, il avait songé à opposer la tactique imprudente du prince Rupert à celle de Tilly à Leipzig. Il avait aussi arpenté le champ de bataille de Naseby. Il avait parcouru les routes du Yorkshire et du Lancashire, à travers lesquelles son héros fuira à bride abattue (19). Il promenait ses lecteurs, non plus dans l'Allemagne inconnue, mais dans des comtés anglais où il n'était point de village qui ne lui fût familier.

A peine rentré dans sa patrie, notre ami le Cavalier éprouve le désir de retourner en Allemagne. Mais des nuages gros de menaces s'accumulent dans le Nord. Charles I^{er} fait appel à tous ses gentilshommes pour combattre les Ecossais, et voilà le Cavalier enrôlé dans l'armée royale. Quand il compare ses nouveaux compagnons aux troupes aguerries qu'il avait vues sur

(17) Cf. p. 61.

(18) Cf. dans la 1^{re} partie les chapitres relatifs aux voyages en Ecosse.

(19) Cf. 1^{re} partie, ch. XIII, 2.

le Continent, quand il constate le rôle prédominant joué à la Cour par le haut clergé, quand il s'aperçoit de la faiblesse du roi, bien différent de l'énergique Gustave-Adolphe, il se laisse aller à de tristes pressentiments. Mais son devoir l'appelle et il se voue corps et âme à la cause royale, bien que ses sympathies de soldat aillent plutôt aux Écossais, plus martiaux, et qu'il n'ait que défiance pour les évêques anglicans. Il prend part aux opérations militaires autour de Berwick (1639) ; ce ne sont que des escarmouches auxquelles des préliminaires de paix mettent rapidement fin. Il va voir l'armée écossaise, dont il admire la belle tenue, et où il retrouve plusieurs de ses anciens compagnons d'armes, avec qui il évoque le souvenir des grandes luttes passées.

La trêve est vite dénoncée. En août 1640, les Écossais pénètrent de nouveau en Angleterre ; le Cavalier est envoyé à leur rencontre pour entamer des pourparlers. Il revient porteur de conditions très dures, que le roi accepte cependant, et un traité est ébauché à Ripon. C'est alors que le parlement anglais entre en scène : il fait échec au pouvoir royal et soutient les Écossais dans leurs revendications. La guerre civile est commencée. Après avoir énuméré quelques-unes des fautes commises à ce moment-là par Charles I^{er}, le Cavalier nous raconte ce qu'il fit pour aider son souverain, abandonné de presque tous, sauf de la *gentry*. Il a l'honneur d'abriter une nuit sous son toit son auguste maître, et son loyalisme s'en trouve accru. Il aide son père à lever des régiments (20). En Cornwall, en Yorkshire et dans la région de Shrewsbury, l'enthousiasme est grand, et d'abondantes recrues permettent de constituer une forte armée royaliste. Charles I^{er} occupe sans coup férir les principales villes de l'Ouest. Le Cavalier, placé sous les ordres du prince Rupert, prend part à une victorieuse escarmouche près de Worcester. Puis l'armée marche sur Londres. Affolé, le parlement fait appel à son général, le comte d'Essex, et celui-ci se lance à la poursuite du roi. Une bataille, la première action importante de la guerre, s'engage à Edgehill : le Cavalier y participe. Le prince Rupert enfonce l'aile gauche de l'ennemi, mais s'attarde trop à la

(20) Les détails qui nous sont donnés sur l'enrôlement nous rappellent qu'en 1703, pour éviter la prison, De Foe s'était offert pour lever un régiment à ses frais (cf. 1^{re} partie, ch. VI, 2).

poursuite, de sorte qu'il revient à peine à temps pour empêcher Essex d'écraser les troupes royales amputées de leur cavalerie. Le combat est acharné, mais indécis. Il s'arrête à la tombée de la nuit. Les parlementaires restent maîtres du champ de bataille, mais les royalistes, vite reformés, se dirigent sur Oxford où ils entrent sans difficulté.

De nouvelles négociations de paix sont alors entamées entre les belligérants. Pendant ces pourparlers, les escadrons du prince Rupert battent la campagne, pillant et rançonnant les villes ; le Cavalier nous raconte en détail un de ces *raids*, qui finit d'ailleurs assez mal. Les négociations traînent en longueur, par suite du mauvais vouloir du roi. La bataille de Brentford témoigne de la force des troupes parlementaires, qui forcent les royalistes à battre en retraite. Charles I^{er} comprend alors la faute qu'il avait commise en s'arrêtant à Edgehill pour attendre l'ennemi, au lieu de continuer, en brûlant les étapes, sa marche sur la métropole affolée et sans défense.

C'est cette marché qu'il essaye en vain de reprendre, et une série d'escarmouches sanglantes sont engagées dans tout le pays ; le Cavalier est blessé à l'une d'elles, près de Cirencester. Bientôt la situation s'améliore pour les royalistes : la reine a débarqué dans le Nord avec de grands approvisionnements ; l'armée de l'Ouest augmente en nombre de jour en jour. Le Cavalier y est envoyé à la tête d'un important détachement, et il assiste à la victoire de Roundway-Down et à la conquête rapide de la région. A la suite de ces succès, un conseil de guerre est tenu : le roi et beaucoup de ses gentilshommes, parmi lesquels le Cavalier, sont d'avis de se diriger vers Londres. Mais la majorité, pour des raisons d'intérêt local, impose le siège de Gloucester : faute fatale, parce que ce siège pénible harasse et affaiblit l'armée. Les habitants de la ville font, en effet, des sorties meurtrières. Le Cavalier échappe miraculeusement à la mort au cours d'un de ces combats, et en est quitte pour une forte commotion. Pendant ce temps, le parlement recrute de nouvelles troupes : Essex redevient menaçant et réussit à faire lever le siège.

Ce malheur n'arrive pas seul : le parlement a appelé les Écossais à son aide, et ceux-ci, grassement payés, envahissent l'Angleterre. On entend parler d'Olivier Cromwell « qui, comme

un nuage léger, se leva à l'Est, et s'étendit d'abord vers le Nord, jusqu'au moment où il laissa tomber une averse qui submergea les trois royaumes » (21). La guerre d'escarmouches continue dans le Sud ; à Cirencester, le Cavalier manque d'être capturé avec tout son régiment, au début de la nuit, par surprise. Puis, fatigué, il va passer deux jours à Bath pour rendre visite à des parents, ce qui l'empêche de prendre part à la bataille de Newbury. « Si Charles I^{er}, nous avoue-t-il, avait été un nouveau Gustave-Adolphe, j'aurais certainement reçu une forte réprimande pour mon absence » (22).

Cependant, les nouvelles du Nord deviennent de plus en plus mauvaises : réunis aux troupes parlementaires de Fairfax, les Écossais accablent la petite armée royaliste qui leur est opposée. Charles I^{er} commet l'imprudencence de faire venir, pour parer à la situation, des régiments irlandais ; aussitôt de nombreux royalistes, refusant de combattre aux côtés de ces barbares qui, autrefois, « s'étaient lavé les mains dans le sang innocent des protestants », désertent et font leur paix avec le parlement (23). Pour arrêter l'avance des Écossais, le roi envoie au secours de l'armée du nord le prince Rupert avec trois régiments bien montés et équipés ; le Cavalier est, naturellement, du nombre. Rapide comme la foudre, Rupert conquiert le Lancashire : nous assistons à la prise de Bolton et de Liverpool. Puis c'est la marche sur York, dont le siège est levé. Malheureusement, ces victoires sont vite compromises par l'ardeur intempestive de Rupert ; en dépit des supplications du Cavalier, il se jette avec impétuosité sur l'armée parlementaire campée à Marston-Moor. C'est un désastre ; comme d'habitude, le prince enfonce ses ennemis, s'attarde à leur poursuite, et pendant ce temps la puissante infanterie de Cromwell gagne la bataille. A la tête d'un petit groupe d'hommes, le Cavalier est isolé, en fuite, et poursuivi. Il se sauve à travers la campagne, à bride abattue. Sur des routes difficiles, bordant les marécages du Yorkshire, dans une région inhospitalière et peuplée de paysans hostiles, il s'efforce de ravitailler le mieux possible sa petite troupe et de rallier le Lancashire. L'alarme est donnée partout, et il devient presque impossible

(21) P. 60.

(22) P. 61.

(23) P. 62.

d'avancer. A Leeds, le Cavalier, déguisé en maquignon, va aux nouvelles avec deux compagnons déguisés, l'un en fermière, l'autre en mendiant infirme ; au retour de cette audacieuse expédition, ils l'échappent belle ; un paysan avait identifié le cheval qu'ils emmenaient avec eux, comme étant celui de son frère. C'était exact, car l'animal avait été volé par les fugitifs. Ils parviennent à grand'peine à se sauver, et le Cavalier jure bien qu'on ne le prendra plus à faire de l'espionnage : c'est trop dangereux.

Ils entrent enfin dans des comtés favorables aux royalistes, où il n'est pas probable qu'on osera les poursuivre. Les voici arrivés à Rochdale. Le Cavalier songe à se rendre à Chester, mais la route est barrée par une armée parlementaire lancée à la conquête du Lancashire. Il se résoud alors à rejoindre dans le Nord le prince Rupert. Pour faire perdre sa trace, il annonce partout qu'il retourne en Yorkshire pour gagner le château de Pontefract. Effectivement, il s'enfonce vers l'Est, traverse les montagnes, « ces lieux horribles », puis, sous la conduite d'un guide expérimenté, oblique vers le Nord. Après avoir échappé de justesse à l'ennemi, il pénètre enfin dans le comté de Durham, où il fait sa jonction avec Rupert. Il ne reste plus que des lambeaux de régiments qui se battent héroïquement, remportent des succès passagers, mais ne réussissent qu'à prolonger l'agonie de la cause royale, d'autant que le roi lui-même, mal conseillé, suit une tactique incohérente qui décourage ses partisans.

Toujours à la suite de Rupert, le Cavalier revient à Chester. De là il gagne Shrewsbury, son pays natal, dans le but de reformer son régiment ; mais, avant d'avoir terminé, il reçoit l'ordre de rejoindre Charles I^{er} à Oxford. Il prend part aux opérations de la campagne, qui se poursuit favorablement jusqu'aux négociations d'Uxbridge et d'Oxford. Il est fortement question de paix ; malheureusement les évêques font tout échouer : « le clergé avait résolu que, s'il n'y avait pas d'évêque, il n'y aurait pas de roi » (24). La lutte reprend de part et d'autre, avec plus de rage que jamais. Le Cavalier apprend que son père et ses recrues ont été capturés à Shrewsbury, au cours d'un raid ennemi. Ces mauvaises nouvelles n'abattent pas son courage.

(24) P. 73.

Il se joint à Sir Marmaduke Langdale dans sa marche sur Leicester (février 1645) : bien approvisionnée, la petite troupe fait lever le siège de Newark, délivre le château de Pontefract, et va en Cheshire retrouver le prince Rupert, toujours dans cette région : « C'est, nous dit le Cavalier, la plus réussie et la plus heureuse des expéditions dont je fis partie pendant la guerre » (25).

Cependant, le parlement réalise l'unité de commandement : il nomme généralissime Sir Thomas Fairfax. Le roi se dirige alors vers le Nord et s'empare de Leicester, malgré la résistance héroïque des habitants (mai 1645). Les armées parlementaires se lancent à sa poursuite, et, après plusieurs marches et contre-marches, une bataille décisive s'engage à Naseby. Comme d'habitude, la cavalerie du prince Rupert enfonce l'aile de l'ennemi qui lui est opposée, mais s'attarde à la disperser, et ne revient sur le champ de bataille que lorsque la journée est perdue. Cette fois, la ruine est consommée. Avec son irrésolution coutumière, le roi ne suit pas jusqu'au bout les judicieux conseils du Cavalier, qui auraient pu rétablir la situation. En Ecosse, le brave marquis de Montrose soutenait la cause royale ; Charles I^{er} marche vers le Nord pour lui porter appui, et l'armée écossaise, craignant pour sa patrie, abandonne le siège de Hereford pour se précipiter à sa suite. Mais cette excellente idée est vite abandonnée ; le roi oblique vers l'Est, pousse jusqu'à Cambridge, puis revient dans l'Ouest. Va-t-il enfin reprendre la marche sur l'Ecosse ? Non, parce que la peste y règne, et que le trop confiant Montrose déclare pouvoir se passer d'aide. Dégoûté, le Cavalier obtient l'autorisation d'aller à Shrewsbury voir son père qui, moyennant rançon, avait été remis en liberté. C'est pendant cette visite qu'il apprend que les restes de son régiment ont été taillés en pièces près de Chester.

Dès lors les forces royalistes s'effritent de jour en jour. Le Cavalier fait une tentative désespérée ; avec deux cents cavaliers, il s'embarque sur la côte occidentale du pays de Galles, près du château de Harleigh, en Merionethshire, pour rejoindre par mer l'armée royaliste de Cornwall, qui lutte encore. Après une épouvantable traversée, ils accomplissent leur dessein.

(25) P. 77.

Mais, bientôt cernés par des forces écrasantes à Truro, ils doivent se rendre à l'ennemi. Voilà notre héros prisonnier : au fond, il n'en est pas fâché. Plusieurs fois l'hôte de Lord Fairfax, il sent croître en lui, pour ce noble général, une admiration égale à celle qu'il éprouvait pour Gustave-Adolphe. La guerre est maintenant terminée, en ce qui le concerne ; il donne sa parole de ne plus prendre les armes et rentre à Shrewsbury. En quelques pages il résume les dernières opérations de la campagne jusqu'à la capture du roi ; pour plus amples détails, il renvoie ses lecteurs aux histoires du temps.

Soit que De Foe n'eût pas voulu dépasser un nombre de pages fixé à l'avance, soit plutôt qu'il eût été pressé par le temps pour donner son livre à la date convenue, il écourta singulièrement la fin des *Mémoires*. Il se contenta d'ajouter une liste très longue de dates fatidiques et de coïncidences curieuses dans l'histoire d'Angleterre, surtout pendant la période de la guerre civile. C'est sans doute un vieux papier qu'il exhuma de ses tiroirs, jeu d'esprit auquel il s'était amusé autrefois. Puis il rédigea des considérations sur la défaite de Charles I^{er} et sur le mouvement d'opinions qui ramena Charles II sur le trône. Comment ces dernières pages se trouvent-elles là ? Mystère, ou plutôt absence de composition et hâte de finir : gâté par le succès de *Robinson Crusœ*, De Foe bâclait ses livres ; heureusement pour sa réputation de romancier, il se reprit plus tard.

On voit par ce bref résumé que la seconde partie des *Mémoires* est une esquisse de la guerre civile jusqu'en 1646 ; dans ce cadre historique, De Foe fait évoluer un personnage de son imagination, auquel il prête quelques aventures en marge de la réalité. C'est, en somme, le propre du roman historique. En dehors des conversations qu'il avait eues avec les survivants de cette époque (26), en dehors de sa connaissance personnelle des lieux et des questions religieuses en Ecosse, en dehors même des carnets de route qu'il avait pu avoir entre les mains, De Foe s'était soigneusement documenté. Il possédait dans sa bibliothèque toutes les œuvres de Clarendon ; d'ailleurs il ne fit pas mystère d'avoir utilisé le grand ouvrage de cet écrivain, l'*Histoire de la Rébellion*, mais prétendit la

(26) Cf. 1^{re} partie, ch I, 2.

corriger. Il possédait également un livre moins connu, publié en 1698, les *Mémoires de Ludlow, lieutenant-général de cavalerie* : il l'avait probablement sous les yeux en rédigeant, car il y renvoie dans une note (27), qui constitue un anachronisme parce qu'elle est censée avoir été placée là par le Cavalier lui-même. Il possédait encore un livre, cher aux whigs qui l'opposaient au tory Clarendon, les *Mémoires des affaires anglaises depuis le début du règne de Charles I^{er} jusqu'à l'heureuse restauration de Charles II* (1682), par Whitelocke. Il a reproduit des erreurs que, seul, Whitelocke avait commises, presque exactement dans les mêmes termes : la plus caractéristique est celle qui consiste à faire entrer Rupert à York avant la bataille de Marston-Moor. Il possédait aussi l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, en quinze volumes, qui dut lui être très utile comme livre de références, et un pamphlet du Révérend Sprigge, *Le succès de l'armée commandée par Sir Tho. Fairfax, avec une gravure représentant la bataille de Naseby* (1647). Signalons enfin qu'il fait allusion dans son roman (28) aux doctrines de Prynne, le fameux pamphlétaire puritain, et à celles de Buchanan, le théoricien de la « monarchie très limitée » : nous sommes donc en droit de conclure qu'il avait les ouvrages de ces auteurs.

Il est probable qu'il n'ignorait pas non plus certains livres en vogue ; il consulta vraisemblablement l'histoire du royaliste Nalson, parue en 1683 sous le titre : *Collection impartiale des grandes affaires d'Etat, du début de la Rébellion écossaise jusqu'à l'assassinat de Charles I^{er}*, et aussi la *Collection historique* de Rushworth, ancien secrétaire de Fairfax, publiée entre 1659 et 1701. Il procéda donc comme procéda plus tard Walter Scott : s'entourant d'abord de documents dont l'authenticité lui permettait de prétendre qu'il publiait un vieux manuscrit oublié, et lançant ensuite, dans sa reconstitution du passé, le prétendu auteur de ce manuscrit.

Toutefois, connaissant la précipitation et l'insouciance habituelles de De Foe, nous sommes amenés à nous défier de sa façon d'utiliser des documents authentiques. Ne nous laissons pas duper par les belles assurances de la préface, ni par les défis

(27) p. 55.

(28) p. 62.

qu'il jette çà et là, dans le texte, aux mauvais historiens. Ne nous laissons pas séduire par l'élégante simplicité du style. Avant de faire comme deux savants, spécialistes de l'histoire du comté de Leicester, Holling et Nichol, qui citèrent le Cavalier comme autorité (29), examinons avec méfiance l'œuvre de notre adroit mystificateur.

Il faut, évidemment, établir le départ entre l'élément historique proprement dit, et l'élément fictif que De Foe avait le droit d'introduire dans son roman, à condition toutefois de ne pas donner d'entorse à la vérité. Chaque fois que le Cavalier nous parle de lui-même, chaque fois qu'il nous décrit une escarmouche où il joue le premier rôle, nous nous trouvons en présence d'un épisode inventé. Ce sont d'ailleurs les passages les plus intéressants du livre : le récit de la fuite du Cavalier à travers les marais du Yorkshire est du meilleur De Foe. Quand il raconte des événements bien connus, De Foe s'arrange, au contraire, pour que son héros ne joue qu'un rôle effacé de spectateur ; parfois même, il l'oblige à s'absenter du lieu principal des opérations militaires, ce qui lui permet d'en faire une relation purement historique. Le Cavalier se cache derrière les événements au lieu de chercher à les dominer ; sauf en un cas (30), De Foe rend à César ce qui appartient à César, et ne dépouille pas de leurs exploits, au profit de son héros, les grands soldats du temps.

En tout cela, De Foe n'outrepasse point les droits du romancier. C'est comme historien que nous devons le critiquer (31). La bataille de Edgehill eut lieu le 23 octobre, et non le 24. La bataille de Marston-Moor nous est inexactement décrite : la distribution des commandements dans l'armée royale est faussement rapportée. Newcastle n'avait pas de commandement ; Rupert commandait l'aile droite et non l'aile gauche ; Goring commandait l'aile gauche et non le centre. La bataille commença non le matin, mais à la fin de l'après-midi, et Rupert fut immédiatement mis en déroute. En écrivant ce passage, De Foe se fiait sans doute à sa mémoire et ne prenait pas la

(29) Dans leurs ouvrages : *History of Leicestershire* (1850) (de HOLLING), et *Leicestershire* (1795) (de NICHOL), ils reproduisirent la description donnée, par le Cavalier, du siège de Leicester.

(30) Ce n'est pas le Cavalier, mais Sir John Byron qui prit la tête du détachement envoyé par le roi au secours de ses troupes, avant la bataille de Roundway-Down.

(31) Cf. l'excellente préface de G. A. AITKEN à son édition des *Memoirs*.

peine de vérifier ses souvenirs. Signalons encore que Rupert ne reprit jamais Newcastle, et que cette ville fut assiégée par les Écossais non pas douze jours, mais neuf mois. De même, en février 1645, le gouverneur de Leicester ne pouvait pas fournir d'approvisionnements aux royalistes, puisque cette ville était aux mains des parlementaires : le Cavalier nous le dit lui-même un peu plus loin, en nous racontant la prise de la ville par Charles I^{er} à la fin de mai. C'est le 7 mai de la même année que le roi quitta Oxford pour se rendre à Worcester, et non en juin, après la chute de Leicester. La forteresse de Hawkesley-House fut prise, non pas par un petit détachement isolé, mais par le prince Rupert en présence du roi. Enfin, il n'est pas possible que Charles I^{er} ait couché dans la maison natale du Cavalier la veille de son entrée à Shrewsbury : nous savons par l'*Iter Carolinum* que, ce jour-là, le roi coucha à Wellington.

La plupart de ces erreurs sont graves : elles proviennent d'une coupable négligence et constituent presque un abus de confiance ; De Foe savait que les lecteurs du peuple auxquels il s'adressait n'auraient jamais l'idée d'entreprendre de savantes vérifications. Il y a, en outre, dans les *Mémoires*, de surprenantes omissions : De Foe ne voulait pas se donner la peine de se documenter sur plusieurs événements décisifs de la guerre, et il jugeait également que de pareilles omissions marqueraient la différence entre son livre et un simple manuel historique. Il était impossible que le Cavalier fût présent partout, et nous l'excusons d'avoir passé sous silence les batailles de Newbury et de Rowton Heath. Nous n'y perdons, en somme, que quelques paragraphes sans grand intérêt.

En résumé, aucune des deux parties des *Mémoires* n'est authentique : nous avons affaire à un ouvrage de compilation, raconté par un personnage fictif, et où entrent quelques éléments fictifs. De grossiers anachronismes nous démontrent que De Foe n'était pas, comme il le prétend dans la préface, le simple éditeur d'un antique manuscrit. N'est-il pas invraisemblable d'entendre le Cavalier faire allusion à *Jure Divino* (1706) (32) ou encore au journal de Tutchin, l'*Observateur* ? Il aurait fallu qu'il fût presque centenaire pour connaître

(32) Cf. l'introduction de AITKEN à son édition des *Mémoires*.

ces publications, puisqu'il était né en 1608. Pour le même motif, nous trouvons étrange qu'il renvoie à des traités historiques complets, qui ne parurent, pour la plupart, que dans les toutes dernières années du dix-septième siècle. Si nous nous étonnons de voir Gustave-Adolphe traiter notre héros de « Cavalier », étant donné que cette appellation fut employée seulement pendant la guerre civile, quelle ne sera pas notre stupéfaction de trouver dans la bouche du « glorieux roi de Suède » des paroles comme celles-ci : « Vous autres, gentilshommes anglais, êtes trop ardents à entrer en guerre, ce qui vous fait abandonner trop tôt les opérations » ? Car il est difficile de ne point voir dans cette phrase une allusion au grand événement de l'année 1711 : l'abandon des Alliés par le gouvernement de la reine Anne et la signature de préliminaires secrets en vue d'une paix séparée avec Louis XIV (33). De Foe oubliait donc, assez souvent, la date à laquelle il était censé écrire et la qualité du personnage auquel il prêtait ses propres réflexions. Mais, pour un critique attentif, rien n'est plus révélateur : de tels anachronismes suffisent à déceler la fraude. Quelle que soit l'exactitude absolue de nombreuses descriptions historiques, nous ne devons pas considérer les *Mémoires* comme un livre faisant autorité : c'est un roman consciencieusement documenté et habilement présenté ; c'est une ébauche d'œuvre artistique et non un solide ouvrage d'érudition.

III

Que ce roman anonyme soit de De Foe, on n'en peut douter. A chaque page, nous retrouvons les défauts et les qualités de style qui nous avaient tant frappés au cours de notre étude de *Robinson Crusœ* ; nous retrouvons aussi la mentalité propre de l'écrivain, ses habitudes d'esprit et ses goûts personnels. Nous sommes tout à fait en pays de connaissance.

Visant à écrire des mémoires historiques, De Foe reprit le style qui avait assuré le succès du plus savant de ses ouvrages, *l'Histoire de l'Union* (34). Avant de développer une nouvelle

(33) Cf. 1^{re} partie, ch. XI, 1.

(34) Cf. 1^{re} partie, ch. X, 3.

série d'événements importants, il résume la situation en un tableau lumineux et exactement dessiné, qui comporte souvent des listes et des paragraphes soigneusement numérotés. Nous lui en sommes reconnaissants, car les opérations de la Guerre civile sont difficiles à suivre, étant donné leur dispersion et leur simultanéité. Mais pourquoi faut-il qu'à ce propos, De Foe, incapable de résister à son penchant pour le bavardage, se laisse aller à des discussions interminables sur le pourquoi et le comment du moindre fait d'armes ? Il a la manie de refaire l'histoire, et il se lance à perte de vue en des considérations futiles sur ce qui serait arrivé si telle ou telle action ne s'était pas produite, ou si tel ou tel général n'avait pas commis de faute. De brèves indications auraient suffi. De même, nous serions en droit de trouver abusif le nombre de digressions rencontrées dans le livre : elles nous font perdre le fil du récit. Leur abondance tient au procédé de composition adopté par De Foe ; elles constituent l'élément fictif, sans lequel les *Mémoires* ne seraient qu'un méchant manuel historique. Aussi, pour une fois, ne nous plaindrons-nous pas trop de l'amour de De Foe pour les digressions : ici, elles nous délassent des sèches énumérations de sièges et de batailles. La plus amusante est peut-être la discussion qui s'engage entre le Cavalier et son fidèle serviteur, que les dépouilles de l'ennemi ont rendu très riche (35) ; elle se poursuit sur un ton simple et enjoué, qui nous rappelle la familiarité des conversations entre Vendredi et son maître ; elle est la bienvenue, comme l'oasis au milieu du désert aride.

La nécessité d'établir un lien entre les deux parties de l'ouvrage a conduit De Foe à donner libre cours à son goût naturel pour l'anticipation et la remarque rétrospective. Pendant la guerre de Trente ans, le Cavalier annonce sans cesse que des nuages noirs s'accumulent sur l'Angleterre et qu'il assistera bientôt à des combats encore plus terribles. Quand il est plongé dans les horreurs de la Guerre civile, il n'est guère de mois où il n'évoque avec émotion les journées glorieuses qu'il avait vécues sur le Continent, aux côtés de Gustave-Adolphe. De semblables remarques dispersent notre attention, alors que nous avons déjà du mal à suivre le fil des événements. Les tran-

(35) Cf. p. 21-22.

sitions manquent d'un paragraphe à l'autre, ou sont d'une telle maladresse qu'elles ne nous rendent pas la lecture plus aisée. Ce ne sont pas des formules banales comme « mais pour en revenir au conseil de guerre... », ou bien « l'année suivante, la flamme fut ravivée... », ou encore « je profitai de cette trêve, pendant laquelle je restai immobile et simple spectateur, pour faire les remarques suivantes... », qui nous aident à passer agréablement d'un sujet à l'autre. Mais nous connaissons l'insouciance artistique de De Foe, insouciance d'ailleurs qu'explique surtout le peu de temps dont il disposait.

Les redites abondent : tantôt De Foe répète la même phrase, (36), tantôt, ce qui est plus grave, il répète la même idée (37) ; les considérations sur le fanatisme des dignitaires anglicans, ou sur l'ordre de bataille adopté par Gustave-Adolphe, ou sur la tactique de l'impétueux Rupert se retrouvent en plusieurs endroits du livre, presque dans les mêmes termes (38). Parfois le Cavalier, sentant qu'il rabâche, cherche à sauver la mise par des formules telles que « dis-je », « comme je l'ai observé », « comme je l'ai déjà noté » (39), mais généralement, il ne se souvient pas de ce qu'il a raconté et de ce qu'il n'a pas encore expliqué à ses lecteurs. Il nous semble que si De Foe avait relu attentivement son manuscrit, il se serait aperçu de ces redites. Il aurait aussi supprimé des contradictions qui se sont glissées dans son roman, en dépit du fil conducteur très sûr qu'était l'exposé chronologique des faits (40). Après nous avoir affirmé qu'il n'avait jamais tenu de journal, ni eu l'intention d'écrire un livre, le Cavalier nous parle de ses « Mémoires d'Italie ». Après nous avoir dit qu'il « n'avait aucun goût pour les antiquités », il déclare regretter de n'avoir pu prendre par écrit une liste exacte des « raretés » conservées au palais ducal à Munich. Même la préface du roman a été rédigée si vite qu'elle contient des affirmations contradictoires. Si le manuscrit des *Mémoires* est tombé entre les mains d'un commandant de

(36) Cf. p. 10, 12, 73, 74, 77, etc.

(37) Cf. p. 14, 36, etc.

(38) Cf. p. 59, 64, 69, 77.

(39) Cf. p. 13, 20, 38, 57, etc.

(40) A certaines énumérations assez sèches, par exemple celle des mouvements du roi, on s'aperçoit qu'il suit directement sinon un traité historique imprimé, du moins une chronologie succincte qu'il avait établie à la suite de ses lectures. Le manque de transitions confirme cette impression.

l'armée parlementaire après la bataille de Worcester, c'est-à-dire en 1651, comment le Cavalier a-t-il pu ajouter les pages relatives à la Restauration de Charles II en 1660 ? D'autre part, si le manuscrit fut pris en 1651, il s'écoula donc 70 ans avant qu'il fût imprimé ; or le titre dit 60 ans. Il est vrai que le titre annonce aussi que la carrière militaire du Cavalier se termina en 1648, tandis qu'en réalité elle prit fin en 1646. Ces divergences de chiffres viennent probablement de ce que le titre avait été écrit avant que l'ouvrage fût terminé : c'était, nous l'avons vu (41), l'habitude de De Foe. Il n'en reste pas moins que de semblables bévues sont regrettables dans un livre qui prétend à l'exactitude et à l'authenticité.

Ces critiques ne doivent pas cependant nous amener à conclure que De Foe avait déjà perdu les qualités dont il venait de faire preuve dans *Robinson Crusoë*. Son talent de réaliste est resté le même ; toutefois, le sujet lui fournit moins l'occasion de le déployer. Nous avons l'impression que le Cavalier est dirigé dans ses actes par les hasards de la vie et non par la volonté du romancier : il n'est pas présent à des batailles importantes, simplement parce que le destin en a décidé autrement, et il ne joue d'habitude qu'un rôle assez effacé, parce que le sort ne lui permet pas d'en jouer un autre. Voilà qui nous change des scénarios trop bien ordonnés que sont les romans modernes. En outre, des détails précis et sans portée particulière nous donnent l'illusion du réel. Après avoir découvert que la selle de son cheval contenait une fortune, le Cavalier fait fouiller les selles des autres chevaux qu'il avait capturés : « dans l'une il trouva trois couronnes françaises, et dans l'autre rien du tout » (42). Nous nous attendions à un crescendo de trouvailles heureuses : nous sommes déçus, mais nous reconnaissons que la vie de tous les jours ménage de pareilles déceptions.

Si les *Mémoires* manquent de pathétique, et contiennent par exemple un récit de la mort de Gustave-Adolphe aussi sec et incolore que celui de la mort de Vendredi, ils ne manquent pourtant pas d'humour. Ça et là, des flèches satiriques sont décochées aux Parlementaires, toujours occupés à invoquer le

(41) Cf. 2^e partie, ch. I, 1.

(42) Cf. p. 22.

Dieu des Armées, ou se servant des ministres du culte comme sergents recruteurs. Des scènes burlesques égaient parfois la monotone énumération des faits historiques : par exemple, au début du livre, la conversation en latin de cuisine entre le Cavalier et le vieux curé picard, ou encore les mésaventures du Cavalier lorsqu'il pénètre, soigneusement déguisé, dans Leeds. Il ne faut pas moins que ces sourires fugitifs, pour nous faire accepter le visage renfrogné que nous présente l'ouvrage, avec ses longueurs et ses catalogues de combats et de négociations de paix.

De Foe n'a pourtant pas perdu son talent de journaliste et trouve, comme par le passé, la formule sentencieuse dont la concision séduit le lecteur populaire. Voici, pris au hasard (43), quelques aphorismes du Cavalier : « Battre en retraite ressemble beaucoup à fuir à toutes jambes, spécialement quand l'ennemi est très près... » « L'irrésolution dans les desseins est toujours la compagne d'une fortune au déclin... » « Les hommes se mettent plus volontiers d'accord pour mal agir que pour bien faire... » et « Le diable est le maître là où la tâche consiste à faire le mal ». De Foe emploie ses mots favoris (par exemple, *exquisite*, *niceties*, *extraordinarily good*), les tournures familières (*to pay home*) et les formes grammaticales populaires (44), qui étaient communes à ses lecteurs. Il crée pour sa commodité personnelle le mot *Gustavus-like*. Pour donner de la couleur locale à son récit, il cite des vocables étrangers, qu'il estropie d'ailleurs avec sa négligence coutumière, et que probablement les typographes estropièrent encore après lui : il n'est guère vraisemblable que le cri des Lyonnais affamés ait été « du bain le roi ! », ni même « du pain le roi ! » ; et nous n'apprécions guère des créations franco-anglaises telles que « à la gallant » et « à la courtezan ». Plus heureuses sont les tentatives de De Foe pour obtenir la couleur locale par l'emploi du vocabulaire militaire. Il le connaissait bien : autrefois, dans la *Revue*, il avait protesté contre l'inexactitude avec laquelle la *Gazette de Londres* traduisait les termes techniques contenus dans les dépêches françaises du théâtre des opérations (45) ; nous ne

(43) P. 41, 80, 84, 88.

(44) Par ex. l'emploi de *frighted* et de *mob* comme verbes.

(45) Cf. *Academy*, vol. 43, p. 438.

concluerons donc pas, comme certains (46), que les *Mémoires* étant écrits dans le rude langage des camps, seul un officier peut en être l'auteur. Les termes militaires employés par le Cavalier, camisade, pétard, ravelin, et demi-lune, ne sont d'ailleurs pas si techniques qu'un journaliste cultivé n'ait pu les rencontrer souvent au cours de ses lectures ; et n'oublions pas qu'en édifiant son château-fort, Robinson avait fait preuve de réelles connaissances dans l'art de la fortification.

Plus encore que le style, les tendances générales de l'ouvrage décèlent la forte personnalité de De Foe. Tandis que le récit de la guerre de Trente ans est impartial (car à quoi bon se passionner pour une guerre si lointaine ?), la Guerre civile, toujours très discutée en Angleterre, nous est racontée de manière tendancieuse. Toutefois, De Foe, comme il sied à un homme qui toute sa vie se fit « l'avocat de la paix et de l'union », fait preuve, dans l'exposé de ses idées personnelles, d'une grande modération. Son horreur du fanatisme, et l'amour de la monarchie constitutionnelle, qu'il avait hérité de son père, le portent à blâmer les ambitions excessives du parlement, et à ridiculiser l'armée parlementaire. Il a une admiration profonde pour Fairfax, et une pitié sincère pour Charles I^{er}, homme brave et chevaleresque, animé de bonnes intentions, mais entouré de gentilshommes indisciplinés et d'énergumènes religieux (47) : il lui reproche cependant sa malhonnêteté en politique, et son irrésolution perpétuelle. Il rend la Haute Eglise responsable de tous les malheurs du roi, du parti royaliste, et de l'Angleterre en général ; par la bouche de son héros, il lui adresse des critiques violentes, qui ne sont d'ailleurs pas dénuées de vérité. On sent qu'ici c'est le dissident, l'ancien adversaire de Sacheverell (48) qui parle, et non l'historien.

L'attitude de De Foe envers les Écossais, d'un bout à l'autre des *Mémoires*, a étonné ses biographes (49). Il se moque des Highlanders, de leur costume, de leur point d'honneur trop chatouilleux, et de leur immense orgueil, tout en reconnaissant leur bravoure. « Traîtres et mercenaires », « peuple vil n'aimant que l'argent », « destructeurs et pillards » sont quelques-

(46) Cf. *Notes and Queries*, 21 juin 1873.

(47) Cf. p. 43 et 71.

(48) Cf. 1^{re} partie, ch. X, 2.

(49) Même Aitken, qui pourtant connaissait bien De Foe.

unes des aménités qu'il adresse aux Écossais. Evidemment, celui qui ne connaît que les œuvres imprimées de De Foe, où il célèbre à l'envi la bravoure, la piété, la loyauté de la nation écossaise, est stupéfié par ce débordement d'insultes. Mais, si nous nous reportons à la correspondance échangée entre De Foe et Harley (50), nous nous apercevons que, dans les *Mémoires*, De Foe a exprimé le fond de sa pensée : il avait piètre opinion de l'Ecosse et des Ecossais, mais il s'était gardé de dire son sentiment, tant que la situation politique lui commandait une attitude de prudence et de flatterie. Dans des mémoires anonymes et prétendus authentiques, il ne risquait rien à dire la vérité.

Il faut voir aussi dans ces attaques contre les Écossais, les récriminations d'un patriote irritable. Anglais chauvin et impérialiste, De Foe est ennuyé de constater que c'est un peuple étranger, l'Écossais, qui a envahi son pays et décidé du sort de la guerre : la victoire du parlement est avant tout une victoire écossaise. De Foe ne peut l'oublier, et il en est fort marri. Remarquons aussi que son grand grief contre Charles I^{er} est d'avoir fait appel aux Irlandais : en bon Londonien qui n'avait pas oublié la tyrannie de Jacques II, De Foe crie sa haine de ces étrangers barbares, massacreurs de protestants, et ennemis de tout ce qui est anglais.

Les *Mémoires d'un Cavalier* sont remplis de jugements, d'ailleurs très sévères, sur les peuples du Continent, surtout sur les Allemands, qui sont « toujours plus disposés à se laisser sauver qu'à se sauver eux-mêmes (51) » ; c'est De Foe, qui, au déclin de sa vie, évoque les remarques qu'il avait faites en voyageant en Allemagne. Il place aussi dans son roman le souvenir de ses grandes randonnées à cheval à travers les comtés anglais, et laisse percer son horreur des montagnes. Les observations psychologiques, faites au cours de sa longue vie d'aventures et déjà souvent employées dans ses œuvres, se retrouvent ici dans la bouche du Cavalier : par exemple, les brusques sautes d'humeur dans les foules ou les armées, les signes annonciateurs de la panique, les regards jetés en arrière par l'homme qui songe à s'enfuir (52), ou encore la frénésie

(50) Cf. 1^{re} partie, ch. IX, 2, etc.

(51) Cf. 1^{re} partie, ch. II, 2.

(52) Cf. *The Shortest Way*, etc.

dangereuse de l'affamé qui mange à se faire périr (53), ou enfin la timidité apeurée de l'espion qui, sous un déguisement, pénètre dans une citadelle ennemie. Il n'est pas jusqu'aux théories superstitieuses de De Foe sur la valeur des présages, l'existence de dates fatidiques et le rôle tout puissant de la Providence (54), qui ne se retrouvent dans ce roman historique ; à plusieurs reprises, le Cavalier déclare que, bien plus que la volonté des généraux, c'est le destin qui mène la guerre ; or, dans les dernières pages, ce destin a changé de nom et s'appelle « Providence » ou « Ciel ». Nous reconnaissons aisément cette puissance mystérieuse : c'est celle qui tenait entre ses mains le sort de Robinson.

Mais ce qui, sans contredit, nous permettra le mieux d'identifier l'auteur des *Mémoires*, c'est l'étude même du personnage qui en est le héros. Revêtez De Foe de peaux de chèvres et placez-le dans une île déserte : vous aurez Robinson. Prenez Robinson et plongez-le successivement dans la guerre de Trente ans et dans la Guerre Civile : vous aurez le Cavalier. Sans doute, celui-ci est moins bien dessiné que celui-là ; mais les quelques traits qui nous permettent de distinguer sa silhouette sont très caractéristiques. Ne semble-t-il pas avoir été élevé, lui aussi, à l'Académie non-conformiste de Newington-Green ? Il fait allusion à la Bible tout comme ces « Têtes-rondes » qu'il abhorre (55) ; il étale une haine presque maladive des papistes ; il discute avec sa propre conscience pour la persuader de la loyauté de ses actes ; il se sert à tout propos d'arguments de casuiste ; il se résigne sans murmurer devant les malheurs que Dieu lui envoie, et remet son sort entre ses mains ; il résiste aux tentations multiples de la ville des Papes ; enfin il enseigne à son domestique la vertu, l'ordre et la sobriété. Voilà, n'est-il pas vrai, un Cavalier qui ressemble étrangement à un puritain.

Ne ressemble-t-il pas aussi au jeune dissident enthousiaste, mais prudent, qui soutint par les armes la cause de Monmouth et celle de Guillaume d'Orange, ce Cavalier qui fait de Gustave-Adolphe son dieu, crie son amour des grandes chevauchées, et cependant manifeste son horreur de la bravade et de la témérité inutiles ? Il prend ses jambes à son cou pour se tirer d'une

(53) Cf. *Further Adv. of R. C.*

(54) Cf. notre article de la *Revue anglo-américaine* (décembre 1923).

(55) Cf. p. 45, etc.

mauvaise querelle, se fait passer pour Écossais en France parce que les Anglais y étaient impopulaires, et répète avec complaisance une phrase de Gustave-Adolphe clouant au pilori les bravaches et les téméraires (56). Ne semble-t-il pas que De Foe aurait agi exactement de même en pareilles circonstances ?

Ne pensons-nous pas à un certain mercier de Cornhill, homme d'affaires pratique et entreprenant, esprit curieux et avide de science, fier de sa fortune et de son savoir, quand nous voyons le Cavalier préconiser une action sanglante et brutale qui, d'un seul coup, mettrait fin à la guerre, critiquer les actes chevaleresques, se préoccuper du ravitaillement en hommes, en chevaux et en argent, beaucoup plus que de gloire et de renommée, et abandonner philosophiquement la lutte quand la partie est perdue (57), et, d'autre part, lorsque nous le voyons s'inquiéter des raretés que recèlent les châteaux des Nobles allemands, et regretter de n'en avoir point fait l'inventaire. Ce n'est certes pas un héros de la Table-Ronde : il est bien de son époque prosaïque entre toutes, et il a été créé par le plus prosaïque des écrivains du temps.

Les *Mémoires d'un Cavalier* sont presque des confessions. Le Cavalier ne cherche pas à dissimuler le véritable mobile de ses actes. Il reconnaît ses bévues et fait son acte de contrition. Il ne s'efforce pas d'éviter qu'on rie à ses dépens : il raconte la peur qu'il eut d'être empoisonné par une courtisane italienne, décrit sa timidité ridicule en présence de son auguste souverain, et avoue avoir fui dans une escarmouche, après la bataille d'Altenberg (58). Quand il a réussi, il le proclame avec une feinte modestie. Les louanges que lui prodigua Gustave-Adolphe figurent en bonne place dans son récit, ainsi que ses relations avec de grands hommes d'Etat anglais : mais il déclare aussitôt qu'il est inquiet à l'idée d'être pris pour un vaniteux personnage, et qu'il a plutôt atténué qu'amplifié les faits. Il insiste sur les opérations militaires qu'il dirigea lui-même, applaudit parfois sa propre ingéniosité, et surtout tient à nous faire remarquer qu'il était le seul gentilhomme de petite noblesse dans la Garde Royale (59). Mais tout cela est dit avec

(56) Cf. p. 4, 5, 17.

(57) Cf. p. 9, 48, 49, 69.

(58) Cf. p. 34, 46, 83.

(59) Cf. p. 36 et 47.

tant de candeur et de simplicité que nous ne songeons pas à lui en faire grief : nous sommes désarmés par cette naïveté ingénue. Et nous évoquons dans notre esprit la joie enfantine du solitaire lorsqu'il avait réussi à confectionner un outil ou un objet quelconques : le Cavalier est bien le frère de Robinson.

Les *Mémoires d'un Cavalier* n'eurent pas de succès. Un tel livre, à mi-chemin entre le roman et le traité d'histoire, ne s'adressait à aucun public défini, pas plus à celui des clubs de Saint-James ou de Wesminster, qu'à celui des apprentis et des petits bourgeois de la Cité. Ce n'est qu'en 1740 qu'un libraire de Leeds, nommé James Lister, publia une seconde édition, avec une préface dans laquelle il identifiait — à tort nous l'avons vu — le Cavalier avec Andrew Newport. Cette édition, reproduction exacte de la première, fut mise en vente dans les villes du Centre : Rochdale, Manchester, Wakefield, Pontefract, Barnsley, Halifax et Birmingham. En 1782, un libraire de Newark lança une nouvelle édition sous le titre : *L'histoire des guerres en Allemagne de 1630 à 1635 ; et mémoire général des guerres en Angleterre sous le malheureux règne de Charles I^{er} ; contenant l'histoire entière de ces temps infortunés jusqu'à l'exécution du roi en l'année mémorable 1648. Ecrit par un gentilhomme du Shropshire qui servit personnellement sous les ordres du roi de Suède en Allemagne, puis dans le parti royaliste pendant les déplorables conflits d'Angleterre.* L'auteur de la préface, un certain Staveley, annonce qu'il publie un manuscrit inédit, que pendant quelque temps il avait fait circuler parmi ses amis : ceux-ci l'ayant engagé à le publier, il a ouvert une souscription qui lui permit de couvrir les frais d'impression ; il espère que le grand public se rendra compte que le manuscrit en valait la peine. — Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Nous ne le savons pas exactement. Il se peut que tout ait été inventé : les libraires du temps ne reculaient devant aucun stratagème malhonnête pour attirer les lecteurs. Il se peut aussi que Staveley ait dupé ses souscripteurs en leur montrant une copie du roman de De Foe, devenu presque introuvable. Il se peut enfin qu'il ait été de bonne foi : dans ce cas, c'est le manuscrit original, de la main de De Foe, qui, à la suite d'explicables vicissitudes, serait tombé en sa possession. Il y a entre le texte de 1782 et le texte de 1720 un assez grand nombre

de différences (60). Mais nous savons que les typographes ne respectaient pas les textes, les mutilant et les modifiant à leur guise, de sorte que nous ne pouvons tirer de ces variantes aucune déduction intéressante.

En 1784, le libraire londonien Noble publia une réédition des *Mémoires* en trois volumes in-12, fort jolie, mais aussi fort coûteuse (10/6). En 1792, un autre libraire de Londres, nommé Edward Jeffrey donna une nouvelle édition très exacte, contenant un portrait du comte d'Essex et un index (61). Mais, adoptant sans contrôle la suggestion de Lister, le libraire de Leeds, il intitula le livre : *Mémoires de l'Hon. Col. Andrew Newport, gentilhomme du Shropshire, qui servit comme cavalier dans l'armée de Gustave-Adolphe en Allemagne, puis dans celle de Charles I^{er} en Angleterre ; contenant des anecdotes et des portraits des principaux personnages de l'époque ; l'ensemble constituant une histoire militaire complète de l'Allemagne et de l'Angleterre vers le milieu du dix-septième siècle*. Néanmoins, une analyse de l'ouvrage dans la *Revue Rétrospective* (62) nous prouve qu'on savait bien alors que De Foe était le véritable auteur du livre.

Au dix-neuvième siècle, les éditeurs des grandes collections d'œuvres de De Foe, Walter Scott, Sir Lewis et Hazlitt, reproduisirent exactement l'édition originale des *Mémoires*. Impressionnés par les témoignages d'hommes comme Pitt et l'historien Harte, qui croyaient ferme à l'authenticité du livre (63), ils ne discutèrent pas la question de savoir jusqu'à quel point les *Mémoires* étaient un roman, et ils se contentèrent de faire suivre la préface originale de la préface de l'édition de Leeds, sans y joindre de commentaires. Il fallut attendre la fin du siècle pour avoir une excellente édition critique, celle de G. A. Aitken. Au fur et à mesure que grandit la gloire de De Foe, les réimpressions séparées des *Mémoires* augmentent en nombre : mais on lit le livre beaucoup plus pour le nom de son auteur que pour l'intérêt qu'il présente. On publie surtout des éditions à l'usage des écoles (64) : elles contiennent une division en

(60) Dues surtout au désir de moderniser le texte.

(61) Réimprimée sous une forme plus populaire en 1834.

(62) III, p. 354.

(63) Cf. *Retrospect. Rev.* (op. cit.), CHASLES, op. cit., etc.

(64) Cf. notre Bibliographie.

chapitres, une introduction historique, et des notes explicatives. Les *Mémoires* sont devenus un livre d'histoire dont on a rectifié les erreurs. De Foe eût été très mortifié si l'on avait prédit à son œuvre cette lamentable destinée.

Ouvrage secondaire, assez terne, très peu connu, les *Mémoires d'un Cavalier* n'ont pas été traduits, et même n'ont guère exercé d'influence sur les grands écrivains anglais. De Quincey les lut, mais déclara qu'ils étaient « en plusieurs endroits une relation injuste, et surtout très superficielle, des événements » : ce jugement sévère fut l'origine d'une violente querelle qui s'éleva entre De Quincey et son oncle, grand admirateur du livre, et qui se termina par l'exil du jeune homme à Oxford (65). Macaulay fut intéressé par le réalisme des *Mémoires*, qu'il crut entièrement fictifs (66). Stevenson témoigna dans sa correspondance qu'il les avait lus, mais n'émit aucune appréciation (67). Dans son roman *l'Espion*, Cooper semble avoir songé au plan des *Mémoires* pour la construction de son livre (68).

Mais là ne sont point les véritables titres de gloire des *Mémoires d'un Cavalier* : cette œuvre est surtout, pour nous, le premier roman historique digne de ce nom dans la littérature anglaise moderne, et elle a droit à notre gratitude parce qu'elle a servi de modèle à Walter Scott. De Foe est donc le créateur en Angleterre de la formule du roman historique, qui consiste à faire évoluer un personnage fictif dans un milieu authentique. Certes, ici comme dans *Robinson Crusoë*, De Foe manque de sincérité : par déférence envers les préjugés de son époque, il n'osa pas dire qu'il avait fait œuvre d'imagination, ou tout au moins qu'il avait mêlé la vérité à la fiction. Il n'a donc fait qu'une timide ébauche d'un genre nouveau : mais ceux qui, comme Walter Scott, ont laissé errer leur inspiration en marge de l'histoire, sont un peu ses débiteurs.

Si l'on veut se rendre compte des progrès accomplis depuis De Foe dans la technique du roman historique, il suffit de comparer aux *Mémoires* une œuvre récente de Weymann, *Lady Rotha*, qui a elle aussi pour cadre la guerre de Trente

(65) *Autobiographic Sketches*, ch. XV.

(66) Cf. TREVELYAN : *Macaulay's Life and letters*, II.

(67) *Letters* (ed. by Sidney Colvin), juillet 1884.

(68) Cf. W. L. CROSS : *The Development of the English novel*,

Ans. Chez De Foe, l'attention est dispersée, et le Cavalier sert à unir tant bien que mal des événements sans lien entre eux ; chez Weymann, tout l'intérêt est concentré autour de l'héroïne principale. Opposons aux brèves et sèches remarques de De Foe sur les mesures prises par les autorités de Nuremberg avant le siège de la ville, la longue et poignante description que donne Weymann des angoisses des habitants, et nous constaterons que ce genre de roman a fait de considérables progrès. Mais nous devons, en toute équité, accorder une pensée de gratitude au primitif qui, par ses grossiers dessins, trouva le procédé dont des artistes se servirent plus tard pour peindre des tableaux de maître.

CHAPITRE II

« Une effroyable peste Londres dévasta
En l'an soixante-cinq ;
D'un coup elle emporta cent mille âmes
et plus :
Et cependant je vis ! »
Journal of the Plague Year.

De Foe, créateur du roman historique : “ Le Journal de l'Année de la Peste ”

I. Comment prémunir contre la peste son corps et son âme. — II. Un “ reporter ” à Londres pendant la peste. — III. Etude critique du *Journal de l'Année de la Peste*.

I

Au début du dix-huitième siècle, la peste était la grande terreur des habitants de Londres, auxquels les historiens rappelaient la grande épidémie de 1593 et celle de 1625, « cette année inoubliable » (*that never-to-be-forgotten year*). Il n'était personne qui n'eût gardé le souvenir de l'épouvantable catastrophe qu'avait été la peste de 1665. Les vieillards revoyaient les spectacles d'effroi qu'avaient contemplés leurs yeux d'enfants. Les jeunes avaient entendu raconter des histoires de cette année terrible. Aussi la Cité tremblait-elle si la peste était signalée quelque part en Europe ou en Asie-Mineure ; le commerce était si actif qu'il était très facile à la sinistre voyageuse de se glisser dans le port de Londres, dissimulée au milieu des barriques de vins ou des rouleaux de tapis d'Orient. Les journalistes contribuaient à la frayeur générale en lançant, à tout propos, des nouvelles alarmantes. En août et septembre

1712, De Foe avait annoncé dans la *Revue* la venue probable du « Jugement de Dieu » ; ses ennemis l'accusèrent de semer la panique pour troubler le commerce ; il est vraisemblable que c'était plutôt pour faire monter le tirage de son journal.

Pendant l'été de 1720, nouvelle alerte, très grave cette fois : la peste venait d'éclater à Marseille. De Foe fut un des premiers à prévenir ses lecteurs, dans la *Poste Quotidienne* (12 août). Des mesures ayant été aussitôt prises par les autorités françaises pour isoler le port infecté, on espéra enrayer l'épidémie. C'était trop d'optimisme : le 10 septembre, dans le *Journal d'Applebee*, De Foe annonça que le fléau se répandait dans tout le Midi. Des détails horribles arrivèrent en Angleterre par l'Espagne : De Foe ne fut pas le dernier à leur donner le plus de publicité possible (1). L'hiver froid amena un léger répit, mais, dès le début de l'été suivant (1721), l'épidémie reprit à Toulon et se répandit en Provence. L'affolement gagna l'Angleterre : on crut à un retour de la calamité de 1665. Les autorités prirent des mesures draconiennes, en dépit de l'opposition de certains commerçants, qui, disait avec indignation De Foe (2), plaçaient leur négoce avant la vie de leurs concitoyens. Tous les navires arrivant dans le port de Londres furent mis en quarantaine ; on interdit le débarquement des passagers et des marchandises originaires du Sud de la France, et on exigea des certificats médicaux des marins venant du Nord ; les juges de paix firent arrêter les vagabonds, et exigèrent que les marchés et les abattoirs fussent d'une propreté méticuleuse ; le Conseil Privé convoqua les trois médecins les plus célèbres de l'époque, Sir Hans Sloane, Mead et Arbuthnot, et prit, d'accord avec eux, une série de dispositions d'hygiène préventive. Dans les clubs, dans les cafés, on ne parla plus que de la peste. Les journaux y consacrèrent de longs articles (3), et les presses des imprimeurs gémirent sous le poids des traités de médecine que réclamait un public avide : traductions de vieux livres latins, rééditions des pamphlets religieux de 1665, œuvres de savants renommés ou de vulgaires charlatans, tout se vendait, pourvu que le titre contint ce mot fatidique : la peste.

(1) Cf. *Applebee's Journal*, oct. 22, 29.

(2) *Applebee's Journal*, 29 juillet.

(3) Voir particulièrement *The Political State of Great Britain*, oct. et nov. 1721.

Parmi la masse des volumes annoncés chaque jour par les journaux, les premiers publiés et les plus lus furent le *Bref discours sur la contagion pestilentielle*, du docteur Mead, qui fut réimprimé cinq fois avant janvier 1721, et les *Considérations sur la peste de Marseille*, œuvre d'un membre de la Société Royale, Richard Bradley, qui, publiées le 3 novembre à midi, eurent quatre éditions en quelques mois. Un libraire ingénieux réédita l'ouvrage fameux de Hodges, *Loimologia, ou récit historique de la peste de Londres en 1665*, avec un appendice sur l'épidémie nouvelle en France, par un certain John Quincy. Puis ce furent des traductions de livres français et des poèmes grandiloquents sur la peste de Marseille, des nuées de pamphlets pour ou contre les théories du docteur Mead, enfin des traités de compilation dont l'un est une brève énumération de toutes les épidémies d'Europe depuis trois cents ans, et un autre une collection de documents relatifs à la peste de 1665. A la fin de l'année 1721, parurent des ouvrages plus sérieux, lentement élaborés par des membres du Collège des Docteurs, Kennedy, Pye, Sir Richard Blackmore, Sir John Colbatch. Puis ce fut au tour des prêtres à dire leur mot. On réimprima le célèbre pamphlet du Révérend Vincent, la *Voix terrible de Dieu sur la Cité* (4); un certain Handley lança une brochure intitulée *Loimologia sacra, ou discours montrant que la peste n'a pas de causes premières naturelles, mais est envoyée directement par Dieu pour punir les peuples de leurs péchés*; enfin, le Révérend Grosvenor connut les joies de la popularité avec sa *Préparation à la mort, le meilleur remède préventif contre la peste*, résumé de deux sermons prononcés à Salters' Hall. Il va sans dire que, pendant tout ce temps, les charlatans découvraient chaque jour des drogues miraculeuses dont les journaux chantaient les louanges. Ce qui importait à la foule, c'était de se préserver, soit par des prières, soit par des onguents ou des talismans, de la terrible maladie; ce qu'on cherchait dans les traités médicaux et dans les articles des gazettes, c'était l'indication de remèdes infailibles. Il est curieux de constater que De Foe fut lent à répondre à l'attente du public: sans doute était-il absorbé par la préparation des nombreux ouvrages qu'il publia au début de l'année 1721, et par les soucis que lui causaient les

(4) Cf. 1^{re} partie, ch. I, 1.

incartades de Mist (5). Cependant, le 16 septembre 1721, il donna au *Journal d'Applebee* un article signé « Prudential », où il examinait quelques moyens d'enrayer la propagation du fléau. Il revint sur la question le 4 novembre, cette fois sous le pseudonyme de « Caution », et, le 18, publia une étude sur les listes de décès (*Bills of mortality*) et leurs erreurs. Il est probable qu'à ce moment-là il commençait à amasser des documents pour écrire un ouvrage définitif sur la peste de 1665, ouvrage qui, dans son esprit, devait être conçu de la même manière que les *Mémoires d'un Cavalier*.

Mais le temps passait et les menaces d'épidémie commençaient à disparaître. De Foe allait-il arriver trop tard pour dire son mot ? Prévoyant que son grand traité historique lui demanderait encore quelques mois de travail, il se mit, dans les premiers jours de 1722, à rédiger un livre qui semble dans la manière de l'*Instructeur des Familles* et de *Mariage religieux*, c'est-à-dire dans un genre intermédiaire entre le manuel d'édification religieuse et le roman. Ce petit ouvrage lui avait été demandé par Matthews, l'éditeur de ses traités de morale. Il le composa sans doute pendant les loisirs que lui laissait la préparation de son histoire de la peste : la même documentation lui servit donc à élaborer deux livres différents (6). Son traité didactique, plus court et moins érudit, fut rapidement prêt. Le 8 février 1722 (7), le *Postillon* annonçait, avec la mention « tout désigné pour être donné en cadeau », un ouvrage intitulé : *Préparatifs convenables contre la peste, aussi bien pour l'âme que pour le corps ; comprenant des pensées opportunes sur l'approche visible de la terrible épidémie présente en France, les méthodes les plus propres à l'enrayer, et le grand œuvre de s'y soumettre*. L'épigraphe était tiré des Psaumes (xci, 10) : « Aucun mal ne t'accablera et aucune peste n'approchera de ta demeure ». C'était un petit livre in-12 de 282 pages, d'aspect austère, et très bon marché (un shilling et demi). L'introduction indiquait nettement le but poursuivi par l'auteur : « Pour rendre ce traité agréable au lecteur et facile à lire,

(5) Cf. 1^{re} partie, ch. XIII, 2.

(6) Dans son livre sur *The historical sources of De Foe's Journal of the Plague Year* (p. 6), M. WATSON NICHOLSON a cru à tort que les *Due Preparations for the Plague* étaient « an aftermath of the Journal ».

(7) Détail nouveau.

je me suis efforcé de le rendre aussi historique que possible, et, par suite, j'y ai mélangé les récits authentiques. quand je pouvais m'en procurer, et les récits recueillis par ouï-dire, les adaptant et les combinant tous en vue d'un but moral... Dans beaucoup de ces récits, j'aurais pu citer les noms et les signes distinctifs des gens qui en sont les héros ». Il est certain que dans ses deux ouvrages sur la peste, De Foe fit appel à des souvenirs personnels, et même, comme c'est le cas pour l'histoire de l'épicier de Saint-Alban's, donna parfois des récits vécus (8).

Le plan du livre est établi avec une clarté à laquelle De Foe ne nous avait pas habitués. La première partie traite des « préparatifs pour le corps ». De Foe passe d'abord en revue les précautions « générales et publiques », c'est-à-dire celles qu'il faut prendre pour empêcher la peste de pénétrer dans une ville ou dans un pays. A ce propos il donne, d'après Bradley des *Considérations sur la peste de Marseille*, et expose les principales mesures d'hygiène collective préconisées par le docteur Mead. Il adopte lui-même une théorie selon laquelle tous les enfants pauvres devraient être envoyés à la campagne, et les individus sains obligés de s'établir dans un camp, qu'ils abandonneraient si l'un d'eux était frappé par le mal, afin d'établir plus loin un autre camp et ainsi de suite, de façon à mettre toujours de l'espace entre eux et la peste. Puis, dans le chapitre suivant, il étudie les « précautions individuelles ». Il débute par une longue citation de Mead, qu'il admire beaucoup. tout en n'étant pas toujours d'accord avec lui, continue par une violente critique des idées de Bradley, et termine par un pompeux éloge du vin des Canaries, comme remède préventif.

Vient ensuite un chapitre de plus de 70 pages, qui est un chef-d'œuvre. Sous le titre *Préparatifs familiaux contre la peste*, il raconte l'histoire d'une famille de la paroisse de Saint-Alban, qui, en 1665, habitait une grande maison dans Wood-Street, près de Cripplegate (9). Dès les premiers jours de juillet, au début de l'épidémie, le père de famille, épicier en gros, amassa des provisions et décida de rester enfermé avec les siens jusqu'au jour où tout danger serait passé. Il se tint en communication avec le monde extérieur au moyen d'un commissionnaire,

(8) Cf. 1^{re} partie, ch. I, 1.

(9) Cf. 1^{re} partie, ch. I, 1.

qui, àbrité dans une petite guérite, attendait ses ordres. Pour lui parler, il montait au grenier, ouvrait une lucarne après avoir brûlé de la poudre pour purifier l'air, et au moyen d'un panier, d'une corde et d'une poulie, descendait la nourriture du brave homme et remontait son courrier. Pour lire ses lettres, il les aspergeait de vinaigre et d'alcool, les ouvrait avec d'épais gants de crin, les parcourait à distance au moyen d'une forte loupe, et les brûlait aussitôt. Ainsi vécut cette famille de sages, occupant les longues heures du jour à des exercices de piété, et prêtant l'oreille aux bruits du dehors, dont le plus triste était celui de la charrette des morts, précédée d'une cloche qui sonnait le glas. Malheureusement, le commissionnaire fut frappé par la peste et mourut. Impatient d'avoir des nouvelles, le père monta de temps à autre à sa lucarne pour interroger les gens du guet : il apprit ainsi que l'épidémie était en décroissance. Tout danger semblait conjuré, quand, tout à coup, le père tomba malade : allait-il être la dernière victime du fléau ? C'était une fausse alerte : il se remit vite et le premier décembre, de même que Noë avait ouvert son arche, il ouvrit sa maison et sortit dans les rues, bénissant le Seigneur.

La seconde partie du livre traite des « préparatifs moraux ». Allons-nous avoir d'ennuyeuses « réflexions sérieuses » comme celles de Robinson ? Non, car instruit par l'expérience, De Foe nous donne un dialogue qui, malgré quelques longueurs, reste un de ses meilleurs morceaux. Ce dialogue est comme une petite pièce de théâtre, une tragédie en miniature, que nous pourrions facilement diviser en actes et en scènes. Le premier acte se passe en avril 1665, avant l'épidémie. Nous voyons une bonne mère de famille déclarer à ses deux fils et à sa fille qu'il faut toujours être en règle avec Dieu, car souvent la mort nous frappe à l'improviste ; qui sait si, par exemple, la peste ne va pas à nouveau s'abattre sur la ville ? Le fils aîné (ce sont toujours les fils aînés qui tiennent les mauvais rôles chez De Foe (10), ridiculise ces sombres prophéties, qui, par contre, impressionnent beaucoup son frère cadet et sa jeune sœur. Mais voici le second acte. La peste est venue. Le frère aîné reste d'un bel optimisme et exige qu'on mène la vie habituelle. La jeune fille, après avoir converti le frère cadet au christianisme le-

(10) Cf. 1^{re} partie, ch. XII, 3 et XIV, 3.

plus fervent, essaie en vain de démontrer à son aîné que c'est Dieu qui a provoqué la catastrophe. Et voilà qu'au troisième acte la peste fait rage, le frère aîné est bien obligé de reconnaître que jamais épidémie n'a été aussi violente. A force de citations bibliques sa sœur lui prouve la nécessité de se concilier la Providence ; convaincu, il se convertit à son tour. A l'acte IV, voilà la catastrophe : la jeune fille tombe malade. Remords poignants du frère aîné, qui voit dans cette maladie un châtiment divin. Mais ce n'était qu'une épreuve envoyée par Dieu, et la jeune fille se rétablit vite. Au cinquième acte vient le dénouement : les trois jeunes gens s'embarquent sur le navire d'un ami, et descendent la Tamise jusqu'à Deptford où le fléau ne peut les atteindre. Tout est donc bien qui finit bien pour ceux qui honorent Dieu.

De tous les ouvrages de De Foe, les *Préparatifs convenables* sont peut-être le plus caractérisé. On retrouve dans ce petit volume les qualités et les défauts du journaliste, du romancier, de l'historien, de l'érudit, et du moraliste. Si nous mettons à part les cinquante premières pages qui n'ont plus d'intérêt à notre époque, nous restons en présence d'un ensemble suffisant pour faire vivre à jamais le nom de l'auteur. Or cet ouvrage si remarquable commence à peine à sortir de l'oubli. Sans doute avait-il été tiré à petit nombre et s'enleva-t-il rapidement : et on ne le réimprima pas au dix-huitième siècle, parce que c'était un livre d'actualité, et que les menaces de peste disparurent. En 1832, un exemplaire tomba entre les mains d'un pasteur de Hull, le Révérend Scott, qui, séduit par le charme du récit, en publia un long fragment sous le titre : *Histoire de deux familles pendant la grande peste de Londres en 1665 ; avec des entretiens sur les préparatifs religieux à faire en vue du fléau*. Le bibliophile James Crossley acquit l'ouvrage de De Foe et ne fut pas long à en identifier l'auteur. Il signala sa trouvaille en octobre 1838 au *Magazine du Gentleman*. Puis il prêta son exemplaire à Ainsworth qui, en 1840, préparait un roman sur la peste de 1665 (41). Ainsworth, enthousiasmé par l'histoire du commerçant de Saint-Alban, en fit le cadre de son fameux roman historique, le *Vieux Saint-Paul*. C'est surtout par

(41) Lettre de Ainsworth à Crossley, 7 déc. 1840. (Cf. ELLIS : *Ainsworth and his friends*, I, 414).

l'intermédiaire de Ainsworth que le livre de De Foe est connu, car le biographe Lee oublia de le signaler (12), et il n'a été réimprimé qu'une seule fois, par Aitken, dans sa grande édition des romans de De Foe (13). Or s'il ne mérite pas d'être réédité ni traduit en entier, il contient du moins des pages qui, dans une anthologie des écrivains du dix-huitième siècle, brilleraient au premier rang.

II

Cependant que Matthews vendait les derniers exemplaires des *Préparatifs convenables*, De Foe mettait la dernière main à son grand livre sur la peste, pour lequel il avait traité avec les libraires les plus considérables de Londres, Nutt, Roberts, Dodd et Graves. L'ouvrage fut imprimé avec précipitation, comme le montre le nombre anormal de fautes qu'il contient ; il est vrai qu'il était urgent de le faire paraître avant que les menaces d'épidémie n'eussent complètement disparu. Le 17 mars 1722, les gazettes annoncèrent la publication du *Journal de l'année de la peste, comprenant des observations ou mémoires sur les événements les plus remarquables, publics et particuliers, qui eurent lieu à Londres pendant la dernière grande épidémie de 1665 ; écrit par un citoyen qui séjourna tout le temps à Londres ; jamais encore publié*. Ce titre nous indique bien que nous avons affaire à des mémoires autobiographiques comme ceux du Cavalier : mais cette fois, De Foe, par prudence, n'a pas écrit d'introduction, pour ne pas avoir à donner de précisions.

Le *Journal* (14) débute par une série de commentaires sur les statistiques de décès à Londres depuis décembre 1664. Nous constatons une augmentation croissante du nombre des morts, dont plusieurs sont déjà officiellement attribuées à la peste. Jusqu'ici, la Cité restait indemne ; c'était avec l'été très chaud que l'épidémie devait réellement commencer (15). Le héros du livre, petit patron sellier qui habitait un peu en dehors de la porte d'Aldgate, voyait chaque jour dans White-

(12) Il reconnut son oubli. Cf. *Notes and Queries*, 1^{er} et 8 mai 1869.

(13) *Romances and Narratives by De Foe*, vol. XV.

(14) Selon l'habitude de De Foe, il ne comporte pas de division en chapitres.

(15) On lira avec profit les passages du *Diary* de Pepys sur la peste. Ils sont à rapprocher du roman de De Foe.

chapel, dès le mois de mai 1665, défiler des voitures et des cavaliers qui fuyaient Londres pour se réfugier à la campagne : la tragédie est commencée !

Le sellier se demande d'abord s'il ne ferait pas bien de suivre l'exemple général. Il a des amis dans le comté de Northampton et une sœur dans le comté de Lincoln, qui l'accueilleraient certainement à bras ouverts. Son frère aîné, gros négociant de la Cité, a déjà envoyé sa famille dans le Bedfordshire. Mais chaque fois que le sellier se décide à partir, de petites difficultés l'en empêchent au dernier moment. Pas de doute : ce sont des avertissements secrets que lui envoie le Ciel, désireux de le voir rester à Londres. Son frère aîné continue cependant à insister pour qu'il vienne avec lui. Que faire ? Comme Robinson, le sellier cherche dans la Bible une réponse à ses doutes. Il ouvre au hasard le Livre Saint et tombe sur ce verset des Psaumes : « Je dirai du Seigneur qu'il est mon refuge et ma forteresse, mon Dieu, et qu'en lui j'ai confiance ». Le sort en est jeté ! Le sellier restera à Londres, et son frère part, lui confiant la garde de son magasin.

Nous sommes maintenant en juillet : après avoir encerclé la Cité, la peste commence à y pénétrer. Les rues sont vides de promeneurs. On entend les cris déchirants de ceux qui viennent de constater la mort de leurs parents ou de leurs amis. La Cour a fui, et la ville qui hier était surpeuplée semble étrangement déserte.

« Mais je dois revenir au début de cette époque surprenante », nous dit De Foe, qui s'est aperçu qu'il s'était laissé entraîner trop vite. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il soit resté un seul habitant à Londres. En effet, des présages d'ordre surnaturel étaient venus ajouter à l'angoisse que causait l'approche du fléau, et aussi les prédictions sinistres des almanachs et des livres d'astrologie. Une comète était apparue. Des illuminés parcouraient la Cité, l'horreur peinte sur le visage (16). L'un criait comme Jonas à Ninive : « Encore quarante jours et Londres sera détruite » ! Un autre, nuit et jour, arpentait les rues d'un pas rapide et criait à intervalles réguliers : « Oh ! le grand et le terrible Dieu » ! Beaucoup de gens avaient des hallucinations. Certains voyaient dans les nuages des cercueils et

(16) Cf. PEPPS, 29 juillet 1667. *London Post*, 15 et 28 janv. 1701.

des corbillards. D'autres voyaient dans le ciel un ange brandir sur la ville un glaive de feu (17). D'autres enfin voyaient en plein soleil des fantômes errer sur les dalles des cimetières, et faire signe que de nombreux cadavres viendraient bientôt y pourrir. La terreur était si grande que les vieilles querelles étaient oubliées : on laissait les non-conformistes prêcher en paix. Le sellier, homme d'une réelle modération et d'une piété sincère, se réjouit de cette union sacrée, et constate avec plaisir la suppression de toute réjouissance licencieuse. Par contre, il déplore l'augmentation du nombre des devins et des charlatans; et la crédulité du peuple qui se met à porter des talismans. Avec le concours des médecins, les autorités municipales prennent des mesures énergiques pour enrayer la contagion. On fonde un lazaret près des champs de Bunhill. Le 1^{er} juillet, le Lord maire promulgue une ordonnance que De Foe nous cite in-extenso : elle annonce la création dans chaque paroisse d'inspecteurs et de visiteuses officiels ; les maisons contaminées seront fermées et le veilleur empêchera les gens d'en sortir ; une croix rouge avec cette inscription : « Seigneur, aie pitié de nous » signalera au passant que la peste est dans le logis ; défense est faite d'acheter ou de vendre des objets ayant appartenu à des pestiférés ; les cadavres seront enterrés la nuit dans des fosses profondes, etc : suivent une série de prescriptions d'hygiène très bien étudiées.

La fermeture des maisons contaminées était une mesure difficile à rendre efficace. Le sellier cite de nombreux exemples d'évasion. Les veilleurs n'étaient pas toujours incorruptibles, et en outre ils ne pouvaient pas à la fois faire les commissions des malades et garder la porte. Leur métier était parfois dangereux ; plusieurs furent blessés par des gens décidés à s'enfuir à tout prix. Enfin, la claustration ajoutait à la terreur des pestiférés, et leurs cris devenaient atroces. La maladie opérait d'ailleurs souvent avec une rapidité foudroyante : le sellier nous cite le cas d'une jeune fille qui, en moins de deux heures, mourut dans les bras de sa mère : celle-ci en devint folle de douleur.

Beaucoup de pauvres gens réussirent à échapper à la contagion

(17) Certainement un souvenir de l'ange exterminateur dont parle le *Chroniqueur* (I, 21) (cf. FRAZER : *The Golden Bough*, vol. V).

en se réfugiant dans les champs. A ce propos, De Foe entreprend de nous conter l'aventure de trois ouvriers de Stepney. Mais il s'interrompt aussitôt, car il s'aperçoit qu'avant de faire quitter Londres au lecteur, il lui faut revenir sur quelques points. Le sellier, qui ne manque pas une occasion de s'instruire, va inspecter la grande fosse creusée dans le cimetière de sa paroisse. Il assiste une nuit à la venue de la charrette funèbre, remplie de cadavres à moitié nus que l'on déverse pêle-mêle dans la fosse. Un homme, qui accompagnait les corps de sa femme et de ses enfants, est présent à la scène (18) et s'évanouit d'horreur. On le transporte dans une taverne voisine, la Pye Tavern, et le sellier, compatissant, va voir ce qu'il est devenu. Il tombe au milieu de jeunes athées, tapageurs et débauchés, qui se rient du malheur d'autrui. Indigné, il tente de les ramener à de meilleurs sentiments, mais, se rendant bientôt compte de l'inutilité de ses efforts, il les menace de la vengeance divine : et en effet il apprend, peu de temps après, que la main de Dieu s'est lourdement appesantie sur eux.

L'auteur revient ensuite à la fermeture des maisons : il résume ce qu'il a déjà dit de l'inefficacité de cette mesure, pourtant excellente en soi, et, après une discussion très serrée des arguments *pro et contra*, se prononce définitivement contre elle. Puis il étudie comment se propageait l'épidémie : c'était d'ordinaire par les domestiques, qui, obligés d'aller aux provisions, rapportaient les germes avec eux. Quant à l'agent de l'infection, il hésite entre des effluves ou des animalcules invisibles, qui entreraient dans l'organisme par la respiration et se développeraient là où ils trouvent un milieu favorable : c'est en somme, sous forme d'hypothèse, un exposé de la théorie microbienne.

Le sellier se protège contre toute contamination, d'abord en priant le Seigneur de l'épargner, puis en employant les médicaments que lui indique son ami, le docteur Heath. En août, il reçoit le conseil de s'enfermer. Mais il n'a pas fait de provisions de viande, et il n'ose pas en acheter aux bouchers, quelles que soient les précautions que ceux-ci emploient pour vendre leur marchandise. Néanmoins, il amasse quelques denrées et se cloître chez lui : incomplètement d'ailleurs, car son insatiable curiosité, jointe à la nécessité de surveiller le magasin

(18) Ainsworth a repris cet épisode dramatique dans *Old Saint Paul's*.

de son frère, l'obligeant à sortir une ou deux fois par semaine. Au cours de ces expéditions, il est témoin de scènes horribles. Une croisée s'ouvre brusquement au-dessus de sa tête, et une femme paraît, qui crie d'une voix lamentable : « Oh ! mort, mort, mort » ! Des gens se jettent de leur fenêtre sur le pavé de la rue. Partout résonnent des hurlements affreux, mêlés à des gémissements plaintifs. Dans le malheur universel, les plus vils appétits se déchaînent : des *nurses* achèvent et détroussent les malades confiés à leurs soins, ou simplement les abandonnent et les laissent mourir seuls. Un jour, le sellier arrive juste à temps pour empêcher le pillage du magasin de son frère. Il nous raconte ensuite l'histoire du fossoyeur Hayward (19), qui avait jeté dans sa charrette un pauvre joueur de flûte qui gisait ivre-mort dans la rue, et qu'il avait pris pour un cadavre. Le malheureux ne se réveilla et ne se dégagea du milieu des cadavres qu'au moment où on allait vider la charrette dans la fosse.

Toutes les entreprises industrielles et commerciales sont interrompues. Ouvriers et employés sont réduits à la mendicité. De Foe nous donne une longue énumération de métiers où tout le monde chôme. Et, cependant, la liste des décès s'allonge chaque jour. Des milliers de personnes meurent en plein air ; les champs sont remplis de pestiférés qui errent lamentablement. L'herbe pousse dans les rues de la Cité ; n'étaient les cris des malades, on se croirait dans une ville abandonnée. Dans Whitechapel passe chaque soir un fanatique nommé Salomon Eagle (20) : nu, portant sur la tête un fourneau rempli de charbons ardents, il va, répétant sans cesse cette phrase de la liturgie anglicane : « Epargne-nous, mon bon Seigneur, épargne ton peuple que tu as racheté de ton sang si précieux ». Bientôt, il n'y a plus assez de fossoyeurs ni de prêtres pour enterrer toutes les victimes de l'épidémie. Toujours aux écoutes, le sellier entend parler de gens qui se sont réfugiés sur des navires ancrés au milieu de la Tamise. Pour s'assurer du fait — car il a le souci de la vérité historique — il longe la rivière. Il rencontre un batelier qui, chargé de ravitailler cinq de ces navires isolés du reste du monde, vivait séparé de sa famille pour

(19) Ainsworth mit en scène ce personnage dans *Old Saint-Paul's*.

(20) Ainsworth a fait de lui un des personnages principaux de son roman.

ne pas lui communiquer les germes qu'il pouvait avoir pris en ville, et ne lui parlait qu'à distance. Avec cet homme prudent, le sellier fait une promenade en barque jusqu'à Greenwich et dénombre des centaines de navires à l'ancre, ce qui, calcule-t-il, laisse à croire que dix mille personnes au moins sont à l'abri de la contagion : il se réjouit de cette constatation, car il est très altruiste.

La peste augmente toujours. Elle se répand dans les quartiers au sud de la Tamise et elle y fait rage plus que partout ailleurs, parce que les habitants, se croyant protégés par le fleuve, n'avaient pris aucune mesure préventive. Des femmes, devenues folles, tuent leurs enfants. D'autres accouchent dans les rues, faute d'avoir pu trouver de sages-femmes. Le nombre des mort-nés devient énorme ; la mortalité infantile dépasse toute imagination. A propos de ces quartiers, De Foe se souvient des trois ouvriers dont il avait esquissé l'histoire : il se contredit d'ailleurs dès le début, les faisant vivre cette fois à Wapping au lieu de Stepney. Deux d'entre eux sont frères : l'un, John, fabrique des biscuits ; l'autre, Thomas, est voilier. Le troisième est un menuisier nommé Richard. Lorsqu'ils prévoient la venue de la peste dans leur quartier, ils tiennent conseil : après de longs conciliabules, ils décident de partir à la campagne. Les voilà en route ; mais ils éprouvent de grandes difficultés à traverser les villages des environs de Londres, tous consignés aux voyageurs. Ils cherchent un abri pour la nuit, et avisent une grange isolée. S'étant approchés, ils constatent que cette grange est déjà occupée par un groupe assez nombreux de fugitifs comme eux. Qu'à cela ne tienne ! Les deux petites troupes se réunissent et bientôt, de concert, se dirigent vers l'Essex. A Walthamstow, dans la forêt d'Epping, arrêt brusque, car la police locale refuse le passage. Heureusement, John est homme de ressource. Il organise une mise en scène (21) destinée à faire croire aux gens de la ville qu'il est à la tête d'une redoutable armée. Les négociations engagées, les discours en plusieurs points échangés entre John et le chef de la police, nous sont donnés tout au long. Pour se débarrasser de ces individus dangereux, les habitants de Walthamstow les ravitaillent

(21) Minutieusement décrite par De Foe. La principale ruse de John consiste à faire tailler des morceaux de bois qui de loin ressemblent à des fusils.

gratis et les laissent traverser leur ville, en se barricadant chez eux sans même oser les regarder pendant leur passage. Mais l'alarme est donnée dans la région, et désormais les fugitifs se trouveront en butte à toutes sortes de difficultés. Ils campent dans la forêt, tout près du village d'Epping. Ils s'y installent, construisent des huttes et subsistent grâce à la charité d'autrui.

Cependant la peste est en marche vers Epping. Nouveaux juifs errants, les pauvres fugitifs s'éloignent, errent quelque temps au nord de la forêt, puis, apprenant l'envahissement de la plupart des villages par des pestiférés venus de Londres, jugent aussi sage de revenir dans la forêt. Ils s'établissent dans une vieille maison abandonnée où ils passent, tant bien que mal, le début de l'hiver. Enfin, dans les derniers jours de décembre, ils regagnent la capitale, heureux d'avoir échappé à l'effroyable épidémie (22).

Après quelques considérations générales, l'auteur revient encore à la fermeture des maisons : il rend hommage aux efforts accomplis par les magistrats de la Cité, et, s'il déplore l'insuffisance des lazarets, se hâte de dire qu'il était impossible de prévoir l'étendue du fléau. Le sellier est nommé « visiteur » pour son quartier, ce qui lui donne l'occasion d'assister à des scènes horribles. Parmi les nombreuses anecdotes qu'il nous rapporte, une est particulièrement curieuse, au point qu'Ainsworth s'en sert dans son roman. Au milieu du délire causé par ses souffrances, un pestiféré s'échappa de son lit, alla se jeter dans la Tamise, la traversa à la nage, puis, après avoir erré quelque temps sur l'autre rive, regagna en nageant son domicile, complètement guéri par cette immersion brutale. Sans épiloguer longtemps sur ce cas de guérison extraordinaire, le sellier reprend l'énumération des difficultés qu'il rencontre dans ses enquêtes : tout en critiquant les règlements, il se rend compte de leur utilité. Avant tout, il ne veut pas s'exposer inutilement au mal. Bientôt, il a la chance de trouver un remplaçant, et il abandonne avec joie une charge aussi périlleuse.

De Foe s'attache ensuite à nous donner quelques tableaux de la vie londonienne, au plus fort de l'épidémie, c'est-à-dire en septembre. La ville devient de plus en plus déserte : seules

(22) La fin de l'épisode est très écourtée, De Foe ayant jugé sans doute qu'il s'était déjà trop étendu.

ies églises sont remplies, parce qu'avec le malheur la piété est venue. Dans les rues, des pestiférés devenus fous dansent et chantent avant de tomber raide morts. Malgré tout, les magistrats réussissent à assurer le ravitaillement de Londres, à faire enfouir tous les cadavres et à fonder de nouveaux lazarets ; n'est-ce pas remarquable, au milieu de tant de difficultés ? De Foe se fait le panégyriste des autorités municipales, dont l'énergie, le calme et la bravoure contribuèrent à empêcher une panique sans précédent. Puis, se fondant sur des statistiques, il étudie la marche de la peste et signale les indices qui permettraient d'en prévoir la fin.

Viennent maintenant de longues discussions sur les modes de contagion. De Foe nous cite des cas qui déjouèrent toutes les précautions prises. Il étudie les diverses formes de la maladie, rapide et violente chez les uns, lente et insidieuse chez les autres. A quoi reconnaît-on un pestiféré ? A l'haleine (23), prétend le docteur Heath, l'ami du sellier. Mais De Foe ne croit pas possible de fixer de règles générales : il vaut mieux avouer franchement l'impuissance de la science humaine. Les statistiques prouvent en effet que la peste s'était répandue à Londres avant que les médecins s'en fussent aperçus. Il vaut mieux aussi avouer qu'aucun remède efficace n'a été trouvé. La seule attitude à prendre était celle de la résignation complète à la volonté de Dieu.

De Foe aborde ensuite son sujet favori : le commerce. Il étudie les mesures prises par les nations étrangères pour se protéger contre la peste, et les répercussions qu'elles eurent sur la vie de Londres. Par suite de la quarantaine qui frappait la capitale, les autres ports anglais connurent une grande prospérité. Hull devint le port du blé et Newcastle le port du charbon. L'idée de charbon éveille dans l'esprit de De Foe l'idée de chaleur, et il part en une longue digression pour discuter l'influence de la chaleur de l'été et celle des feux purificateurs, allumés au coin des rues, sur la propagation du fléau. Puis, revenant en arrière, il trace un tableau sinistre du commerce et de l'industrie à l'intérieur de l'Angleterre. Londres étant le cœur du pays, tout mourait quand ce cœur cessait de battre.

(23) On distinguait, selon Heath, à l'aide d'un microscope, dans le souffle des pestiférés, des bêtes qui avaient des formes horribles de diables ou de dragons.

A bout de documents, De Foe aborde la conclusion. On sent sa hâte de terminer : en dépit de son amour des statistiques, il s'abstient de nous donner une liste des personnages officiels victimes de l'épidémie. Il montre la décroissance du mal dès la fin de septembre. Le long cauchemar se dissipe assez rapidement (24). Les statistiques prouvent une amélioration sensible, avant même que les habitants de Londres s'en soient aperçus au cours de leurs promenades. Malheureusement le peuple prend trop vite ses désirs pour des réalités. Il cesse de se soigner et succombe en grand nombre. Certains, qui vivaient en sécurité à la campagne, rentrent trop tôt chez eux et sont frappés à leur tour. Mais la Providence continue à écarter de la capitale le fléau qui dévaste maintenant les villes éloignées. Londres recommence à vivre, mais elle est bien changée : de nombreux cimetières ont été créés ; beaucoup de maisons restent à l'abandon, parce que les propriétaires en sont morts ; les querelles reprennent entre anglicans et non-conformistes ; c'est le signe que le danger est passé. La justice populaire boycotte les médecins et les prêtres qui avaient quitté Londres pendant l'épidémie : ceux-ci étaient pourtant excusables, car « rester n'était pas comme charger un corps de cavalerie sur un champ de bataille, c'était charger la Mort elle-même sur son pâle coursier ». Enfin, De Foe résume les idées qu'il a déjà maintes fois exprimées : il loue encore les autorités constituées pour leur zèle et leur bravoure ; il récapitule les moyens de désinfection individuels et publics employés pendant et après l'épidémie ; il se réjouit de la disparition presque totale des charlatans et des astrologues, frappés par le mal ou victimes de la fureur populaire. Mais il se garde bien de prendre parti pour un remède quelconque.

Comment le sellier pourrait-il terminer son journal autrement que par des louanges ferventes au Dieu qui l'a sauvé ? Il n'y manque pas, en nous traçant un tableau de la joie universelle. Pourtant, comme les Juifs après le passage de la mer Rouge, les Londoniens oublièrent vite les bienfaits du Seigneur. Et, à ce propos, De Foe nous fait prévoir le grand incendie de 1666, qui, selon Salomon Eagle, le quaker nu, devait com-

(24) C'est inexact, car en 1666 la peste fit encore 2.000 victimes. De Foe n'est pas responsable de cette erreur qu'il prit dans Hobbes, parce qu'elle lui paraissait fournir à son roman une excellente conclusion.

pléter le châtement, encore insuffisant, de la « nouvelle Babylon » (25). Mais, pour le moment, le sellier n'a qu'une pensée égoïste : c'est de se réjouir d'avoir échappé à l'effroyable hécatombe. Le danger est passé, grâce à Dieu, et l'avenir est entre Ses mains : que Sa volonté soit faite !

III

Qu'un tel ouvrage ait été d'actualité, ce n'est pas douteux : à chaque instant De Foe attire l'attention de ses lecteurs sur les précautions prises en 1665, dans l'espoir qu'ils profiteront des leçons de l'expérience « si une autre épidémie aussi terrible s'abattait sur la ville ». Quant au caractère historique du *Journal*, il est si évident qu'on se demande comment on a pu le mettre en question : les *diaries* d'Evelyn et surtout de Pepys — dont le caractère curieux et naïf rappelle beaucoup celui du sellier —, les lettres du temps contenues dans les *Manuscripts Harleiens*, prouvent à quel point De Foe s'était soigneusement documenté. Les anecdotes qui semblent imaginées de toutes pièces, comme celle de Salomon Eagle, sont certainement authentiques : Pepys nous rapporte un cas très analogue de quaker prophète, et nous savons que ce genre de prédictions solennelles était fréquent à l'époque (26) ; les journaux du temps en donnent de nombreux exemples (27). Or, les premiers biographes de De Foe (28) s'extasièrent sur la puissance mystificatrice du romancier, parce que le docteur Mead avait cité le *Journal* comme autorité, dans une réédition (1744) de son fameux ouvrage (29). En réalité Mead ne s'était pas trompé : il avait jugé que le *Journal* était une compilation bien faite, dans lequel il retrouvait même çà et là des résumés de son propre livre. S'il y avait eu un mystificateur, ç'aurait été Mead et non De Foe. Le *Journal* est la reconstitution historique d'une époque où De Foe fait vivre un personnage fictif. Le sellier se promène dans les rues de Londres, de la même manière que

(25) Ainsworth a également décrit le Grand Incendie dans *Old Saint-Paul's*.

(26) Cf. la violence des exécutions du Révérend Vincent dans son fameux pamphlet *God's terrible voice*, etc.

(27) Cf. *London Post*, 15 et 28 janvier 1701.

(28) Surtout Wilson, III, 513.

(29) *A Short Discourse concerning Pestilential Contagion*, 9^e éd.

De Foe parmi ses documents. Le fondement solide du livre est constitué par les listes de décès ; De Foe en tire d'intéressantes déductions, par exemple la marche de la peste de l'Ouest à l'Est. Il brode sur des faits exacts et les expose de façon dramatique : c'est le cas pour l'expédition des trois ouvriers, l'interview du batelier de Blackwall, ou l'horrible conduite des habitués de la Pye Tavern. Tout en restant historien, il s'efforce de faire œuvre d'artiste. D'ailleurs, on ne peut l'accuser d'avoir inventé des anecdotes, car on ne peut pas contrôler ses souvenirs personnels, et ceux-ci sont probablement assez nombreux. N'oublions pas, en effet, cette phrase de l'introduction des *Préparatifs convenables* : « Je me souviens très nettement de la dernière épidémie qui accabla la nation en 1665, et j'ai eu l'occasion d'en parler avec beaucoup de gens qui séjournèrent à Londres pendant toute cette période » (30). En tout état de cause, nous concluerons que nous avons affaire à un ouvrage qui contient de l'histoire de première et de seconde mains, et nous est présenté sous forme de roman.

Les sources du *Journal de la Peste* sont faciles à découvrir (31). De Foe avait lu attentivement les livres qui parurent en 1720, aux premières nouvelles de la peste de Marseille. Il se servit particulièrement du *Bref discours* du docteur Mead, dont nous avons déjà signalé l'influence sur les *Préparatifs convenables*. Il tira la plupart de ses chiffres de l'ouvrage de John Graunt, *Réflexions sur les listes hebdomadaires*. Enfin, il utilisa la *Collection de pièces très importantes et rares sur la dernière peste de 1665*, éditée par le libraire Roberts, qui lui fournit le texte des principaux documents officiels de l'époque.

Mais, sans contredit, le livre qu'il étudia le plus soigneusement est le traité de Hodges, publié en latin en 1672 et traduit en 1720 sous le titre : *Loimologia, ou récit historique de la peste de Londres en 1665*. C'est probablement Hodges qui figure dans le *Journal* sous le nom de Heath (32) ; ce pseudonyme s'explique par une raison de convenances : Hodges, grand partisan du vin des Canaries comme remède contre la peste, était mort d'alcoolisme ; par égard pour ses descendants, De Foe voulut

(30) Cf. 1^{re} partie, ch. I, 1.

(31) Voir sur ce sujet la bonne étude de M. Watson NICHOLSON, *op. cit.*

(32) Ce nom est en effet introuvable sur les listes de médecins du temps.

éviter de réveiller ce souvenir dans la mémoire de ses lecteurs (33). Il ne cache pas ses emprunts à Hodges (34). Il le suit de très près lorsqu'il discute l'efficacité de la fermeture des maisons et celle des feux publics, lorsqu'il décrit la fin de l'épidémie ou la venue de la peste, lorsqu'il stigmatise la conduite des *nurses*, et lorsqu'il tente des évaluations approximatives du nombre des victimes. Si nous ajoutions au livre de Hodges l'appareil d'érudition et les anecdotes pittoresques de De Foe, nous aurions, à peu de chose près, le *Journal de la Peste*.

De Foe ne se contenta pas de lire ces livres récents. Il se procura les pamphlets parus en 1665, et rechercha des pièces officielles, qui malheureusement avaient disparu dans le Grand Incendie. Il étudia surtout la littérature populaire, les almanachs des astrologues, les brochures de controverse, et les sermons des prédicateurs en vogue. Dans un pamphlet anonyme intitulé : *La fermeture des maisons contaminées, telle qu'on la pratique en Angleterre, sobrement discutée*, il trouva des exemples de la cruauté des *nurses*. Du sermon de Vincent (35), *La voix terrible de Dieu sur la Cité*, il imita le style pompeux dans les passages pathétiques du *Journal*, sans toutefois atteindre à la même éloquence (36). Dans le poème de William Austin, *l'Anatomie de la Pestilence* (1665), il prit l'idée des fossoyeurs qui détroussaient les cadavres, et de la dramatique anecdote du flûtiste ivre. Le verset du psaume xci qui détermine le sellier à rester à Londres, est — étrange coïncidence — le point de départ du *Discours de consolation* d'un certain Patrick (1665). La bibliothèque de De Foe comprenait d'ailleurs un assez grand nombre de brochures médicales sur l'épidémie, qu'il utilisa, avec les journaux publiés par Sir Roger l'Estrange (*Newes, Intelligencer*), pour être à même de donner à ses lecteurs des détails sur *l'aqua epidemica* et sur les remèdes des charlatans. Ces remèdes nous paraissent dangereux ou puérils, mais ils ne doivent pas nous étonner. En mai 1665, le Collège des Méde-

(33) Beaucoup d'années ayant passé, Ainsworth mit sans scrupule Hodges dans son roman.

(34) Par exemple, p. 65.

(35) Signalons un autre sermon du même auteur, que De Foe avait peut-être lu : *A sermon preached at the Funeral of Mr Abraham Janeway, Minister of the Gospel in Aldermanbury Church*, sept., 18, 1665. Dans ce sermon, publié en 1667, Vincent rappelle les horreurs de la peste.

(36) Cf. NICHOLSON, *op. cit.*, p. 31.

cins ne préconisait-il pas le traitement suivant contre les tumeurs causées par la peste : « Arrachez les plumes de la queue des coqs, pigeons, poules ou poulets vivants, et, tout en serrant leur bec, pressez-les fort contre la tumeur, et maintenez-les ainsi jusqu'à ce qu'ils crèvent ; vous attirerez le poison hors de vous-mêmes. Il est bon aussi d'appliquer des ventouses ou des cendres, avec une poignée d'oseille dessus » (37).

Enfin, il est certain que De Foe se servit de livres écrits à l'occasion d'épidémies antérieures à celle de 1665. Beaucoup des terrifiantes histoires qu'il nous raconte sont imitées de Withers, l'auteur du *Moniteur de la Bretagne* (*Britain's remembrancer*), traité qui contient de nombreux récits de visions et d'hallucinations pendant la peste de 1625. De Foe nous signale lui-même cet ouvrage, mais il semble qu'il le confonde avec un autre (38). Il consulta également les recueils de prédictions astrologiques du fameux Lilly. Avait-il lu, comme on l'a souvent affirmé, l'*Année merveilleuse* (1603) de Dekker ? C'est peu probable, car les écrivains secondaires de la Renaissance étaient bien oubliés, et De Foe devait se sentir éloigné de ces dramaturges qu'en son âme de puritain il condamnait, chaque jour, comme destructeurs de la morale et de la religion. On voit d'ailleurs, par la liste des ouvrages que nous venons d'énumérer, qu'il n'était pas en peine de se documenter pour son roman, et qu'il n'avait pas besoin de rechercher des livres rares.

Le *Journal de la Peste* est le seul récit de cette terrible épidémie qui ait subsisté jusqu'à nos jours : cela tient à l'art avec lequel De Foe a exposé les faits. Beaucoup plus encore que les *Mémoires d'un Cavalier*, le *Journal* semble un livre vécu. C'est que De Foe parlait de Londres, et voyait les sites qu'il nous décrivait (39). Il fait évoluer ses personnages dans le dédale de ruelles et de cours intérieures qu'il connaissait bien, et signale à ses lecteurs les changements survenus depuis 1666 dans la topographie des lieux. Il est spécialement riche en détails sur les quartiers voisins de sa maison natale : ainsi, la promenade habituelle du sellier est Coleman-Street, tout près de

(37) Tiré de *Certain necessary Directions as well for the Cure of the Plague as for preventing the Infection*, brochure publiée par ordre du Privy Council.

(38) *A memorandum to London occasioned by the Pestilence* (1665) du même auteur,

(39) Cf. 1^{re} partie, ch. I. Cf. dans le *Journal*, p. 5, 19, 29, 31, 32, 35, 44, 46, 48, 72, 73, 78, 79, etc.

Fore-Street. Il nous donne l'emplacement des grandes fosses communes avec une précision qui prouve qu'il s'en était enquis sur les lieux mêmes. En outre, quand il emmène ses héros hors de Londres, c'est pour les promener dans la banlieue de la métropole ou sur les grandes routes d'Essex qu'il avait plus de cent fois parcourues à cheval ou à pied.

Le procédé de développement employé d'un bout à l'autre du *Journal* contribue pour une grande part à en rendre la lecture intéressante. Après une discussion générale, par exemple sur l'efficacité de la fermeture des maisons contaminées, viennent des anecdotes qui illustrent la conclusion à laquelle De Foe vient d'aboutir : et nous savons que De Foe n'a pas son égal pour conter des anecdotes. Celles-ci sont de plus en plus nombreuses dans le livre, probablement parce que De Foe craignait d'épuiser trop vite ses documents historiques : elles sont les bienvenues. Elles transforment en roman un ouvrage qui autrement ne serait peut-être qu'un manuel d'histoire ou un sermon fastidieux.

Le choix en est excellent : elles rendent à merveille l'atmosphère d'épouvante qui pesait sur Londres ; elles atteignent à un effrayant réalisme, que met en valeur la simplicité du style (40). La description de la mère découvrant sur le corps de sa fille les symptômes du mal est d'un pathétique difficile à égaler. Parfois, De Foe introduit le burlesque dans l'horrible, comme dans l'histoire du flûtiste ivre. Souvent, il détend l'esprit du lecteur par quelques boutades sur le pessimisme et la crédulité populaire, ou quelques scènes de comédie, comme celle que joue le menuisier John aux portes de Walthamstow ; ou bien il émet quelques paradoxes sur les bienfaits de la peste, qui supprima un grand nombre de chômeurs, et sur ceux de l'Incendie, qui stimula le commerce et l'industrie ; ou encore il se laisse aller à son penchant pour la satire, et, dès la première page du roman, décoche ce trait à ses contemporains : « En ce temps-là, nous n'avions pas de journaux imprimés pour répandre rumeurs et nouvelles en les modifiant et en les augmentant comme je l'ai vu faire depuis ». Ainsi, dans un livre que domine la vision de l'ange de la Mort, De Foe a réussi à glisser çà et là le sourire à côté des larmes, comme dans la vie.

(40) Cf. *supra*, II, 1.

La fin du *Journal* est signée des initiales H. F. et l'on s'est perdu en conjectures, vaines à notre avis, sur l'homme qu'elles désignent. On a songé (41) à Henry Foe, l'oncle de notre auteur, qui naquit à Elton en 1628 et pouvait très bien avoir vécu à Londres en 1665 (42). Mais les détails que nous donne De Foe sur la famille de son héros condamnent cette hypothèse. En réalité, le prétendu auteur du *Journal* est un personnage très vague, plus encore que le Cavalier. Une note de De Foe indique qu'il fut enterré sur sa demande à Moorfields ; mais c'est là un procédé habituel à De Foe pour donner à ses romans un cachet d'authenticité, aussi ne croyons-nous pas qu'il faille attacher d'importance à cette note. Quant aux détails qui nous rappellent ce que nous savons de la famille Foe, par exemple le fait que H. F. était lui aussi, originaire du comté de Northampton, ils prouvent simplement que De Foe, de peur de se tromper, donnait des indications auxquelles il pourrait, le cas échéant, apporter des précisions. Sans pouvoir nier que De Foe ait pu avoir entre les mains un journal succinct de l'époque, nous pensons qu'il fit avant tout œuvre d'historien, en amassant des documents réels et en les unissant au moyen d'un héros fictif qui lui ressemble beaucoup. Que ce héros soit une création de son esprit, nous ne pouvons guère en douter après la lecture du livre : n'est-il pas invraisemblable qu'il se rende partout où il y a du danger et ne manque rien de ce qui pourrait intéresser la postérité ? C'est un pantin que De Foe dirige au gré de ses désirs. Nous ne nous préoccupons donc pas de découvrir si De Foe avait en vue quelque personne particulière qui aurait vécu à Londres pendant l'épidémie : son héros parle comme Robinson, agit comme lui, pense comme lui. Il est donc impossible qu'il ait avec un homme réel plus de rapports que Robinson avec Selkirk.

Que le *Journal* soit l'œuvre de De Foe, tout ce que nous avons dit jusqu'à présent le prouve : ses habitudes de prédicateur, ou, d'une façon générale, d'homme qui écrit comme il parle, se marquent ici par l'emploi fréquent de petites formules telles que « dis-je », « comme je l'ai déjà dit », « je ne puis dire », « comme je m'en souviens », « je ne me rappelle pas », « pour donner mon

(41) AITKEN, dans la préface de son édition.

(42) Cf. 1^{re} partie, ch. I, 1.

opinion ». Nous retrouvons aussi dans le *Journal* de fréquentes citations de l'Ancien Testament (43), et de violentes tirades contre les athées (44), et enfin de nouveaux exposés des doctrines de De Foe (45) sur la Toute-Puissance divine, la soumission complète aux décrets de la Providence, la loi inéluctable de la nécessité et l'asservissement de la volonté humaine aux besoins du corps. Dans tous les romans de De Foe, ces idées sont sans cesse reproduites.

Nous ne nous étonnerons pas de reconnaître dans le sellier une incarnation nouvelle de De Foe : tous deux ne sont-ils pas à la fois commerçants et journalistes ? Le sellier est un bon et respectable citoyen. De Foe, qui préparait au même moment des biographies de criminels et de prostituées, a eu un visible plaisir à le peindre. Cependant il n'a fait qu'une ébauche ; le sellier restera toujours dans notre mémoire comme le type du puritain de la classe moyenne. Il prêche avec une véhémence digne du célèbre révérend Vincent : il adresse, aux femmes qu'il surprend en train de piller le magasin de son frère, et aux athées de la Pye Tavern, des sermons qu'aucun ministre dissident n'eût désavoués. La Bible est son oracle : il la consulte et lui obéit dès qu'il se sent embarrassé. Selon lui, la peste est un châtiment du Ciel, et il espère en son efficacité ; néanmoins, il blâme les prêtres qui, à l'approche du fléau, tentèrent de terroriser le peuple au lieu de lui faire entrevoir les possibilités de la miséricorde divine. Pour être un puritain, il n'est pas un énergumène. Il se croit volontiers, comme Robinson, l'objet de soins tout particuliers de la part de la Providence ; se considérant comme un privilégié, il prie sans cesse pour ceux qui n'ont pas les mêmes lumières que lui, et se réjouit sincèrement lorsqu'ils sont sauvés. Ses sentiments de charité chrétienne le poussent aussi à désirer l'établissement définitif de la paix religieuse : comme celles de De Foe, ses doctrines politiques et sociales se résument dans les mots « paix et union » (46).

Il nous est sympathique par sa modération. Il nous plaît encore davantage par la spontanéité naïve avec laquelle il

(43) Cf. p. 5, 6, 8, 25, 36, 43, 50, 84, etc.

(44) Cf. surtout p. 24.

(45) Cf. p. 6, 14, 66, 24, 75, 46, 40, 49, 71, etc.

(46) Cf. p. 60 et 80.

confesse ses plus secrètes pensées. N'est-il pas touchant de franchise ingénue, quand il nous avoue la raison qui le détermina à ne pas ramasser une bourse qui gisait par terre : « Je n'avais pas très grand besoin d'argent, et la somme n'était pas assez forte pour que je courusse le risque de la toucher » (47). De même il ne dissimule pas ses frayeurs lorsqu'il est nommé au poste dangereux d'inspecteur des maisons contaminées ; il reconnaît que c'est la peur d'être assommé qui l'obligea à laisser tranquillement partir les femmes qu'il avait surprises dans le magasin de son frère (48) ; il laisse voir qu'il avait été impressionné par les phénomènes étranges qui précédèrent la venue du fléau ; enfin, il étale, avec la même naïveté, les actes méritoires de son existence, et insiste, par exemple, non sans vanité, sur la générosité dont il fit preuve à l'égard du pauvre batelier de Blackwall.

Indulgent envers les faiblesses humaines, il n'est pas dupe des relations qui lui sont faites d'événements extraordinaires. Sceptique, il le reste jusqu'au moment où on lui a donné des preuves irréfutables. Le sellier nous présente comme vus les événements pour lesquels il possédait des documents précis, et comme ouï-dire ceux qu'il avait inventés ou pour lesquels il n'avait que des traditions orales. Il donne rarement des dates très précises et se contente de citer le mois, mais ne spécifie pas le jour exact. Par contre, il s'efforce de démêler dans ses sources la part de l'exagération et la part de la vraisemblance ; nous pouvons avoir confiance en sa méthode historique : il n'affirme qu'à bon escient.

Pourtant, il y a dans le *Journal* d'assez nombreuses inexactitudes de détail (49). Les unes proviennent de la hâte apportée à la rédaction du livre ; De Foe aurait facilement pu trouver dans les journaux du temps les dates exactes du départ de la Cour pour Oxford et de la fermeture de la Bourse (50) ; il aurait pu de même calculer le nombre de feux purificateurs qui fut beaucoup plus important qu'il ne le dit. D'autres proviennent de son ignorance ; il parle du microscope comme d'un

(47) Cf. p. 37.

(48) Cf. p. 31.

(49) Nous nous sommes servis du chapitre III de M. NICHOLSON, en le rectifiant et en le complétant sur certains points.

(50) De Foe prétend qu'elle resta ouverte, alors qu'elle fut fermée pour réparations en août-sept. 1665.

instrument tout nouveau, alors qu'il y en eut en Angleterre dès 1619. D'autres encore sont dues au désir de dramatiser : il exagère le rôle joué par le Lord maire, le total des aumônes recueillies (51) et nous peint sous des dehors effrayants, mais très improbables, l'impiété des habitués de la Pye Tavern (52). D'autres enfin proviennent d'une mauvaise lecture d'épreuves, bien que, dans certains cas, il semble que l'erreur de date ou de chiffre puisse être aussi bien imputée à la répugnance de De Foe pour faire des vérifications au moment où il rédigeait. La plupart du temps, d'ailleurs, les inexactitudes proviennent de Hodges, que De Foe a suivi aveuglément (53).

A une trop grande insouciance sont dues aussi les contradictions qui sont venues se glisser dans le texte. Les unes sont de simples bévues : De Foe écrit, par exemple (54), que des corps furent dépouillés par des pillards, même dans les maisons d'où on les avait sortis. Les autres sont dues à un manque de soin : à la première page, il est question de deux Français qui moururent de la peste à Long-Acre en décembre 1665 ; quelques lignes plus loin, il ne s'agit plus que d'un seul Français ; à la page suivante, De Foe assure, par contre, que la peste ne fit aucune victime entre décembre 1664 et le 12 février 1665 ; à la fin du roman, il donne la date du 9 février comme celle de la première victime. On ne s'y reconnaît plus ! De même, il déplore à trois reprises différentes qu'il n'y eût qu'un lazaret : toutefois il déclare ailleurs qu'il y en eut deux, ce qui est plus exact.

Ces défauts ne sont pourtant pas ceux qui nous empêchent d'admirer sans réserve le *Journal de la Peste*. Etant donné le mode de composition choisi, il était à craindre que De Foe ne se laissât aller à ses penchants naturels pour le bavardage et les digressions. C'est ce qui s'est produit, et le *Journal* est, de tous les ouvrages de De Foe, le plus mal composé. On se rappelle l'anecdote des trois ouvriers : d'abord amorcée, elle est momentanément écartée, puis reprise un peu plus loin. Voici un autre exemple : De Foe termine l'histoire du malheu-

(51) On sent le désir du citoyen de Londres de glorifier les autorités municipales et la charité des bourgeois.

(52) Dans Aldgate High-Street ; maintenant appelée « Crown and Magpie ».

(53) Il arrive pourtant que dans certains cas, comme celui de la conjonction des plânetes avant l'épidémie, De Foe veuille ajouter des précisions à Hodges : dans ce cas-là il commet de lourdes erreurs. Cf. NICHOLSON, *op. cit.*

(54) Cf. p. 30

reux gentleman qui vit jeter dans la fosse des pestiférés les cadavres de sa femme et de ses filles ; il reprend alors une discussion sur la fermeture des maisons. Mais il lui vient une idée nouvelle : celle de raconter ce que devint le malheureux père, que l'on avait emmené à la Pye Tavern. Il part aussitôt en un nouveau récit qui s'enfle, au point qu'après avoir épuisé tout ce qu'il avait à dire, il ne sait plus où il en est, et que, pour retrouver le fil de ses idées, il est obligé de résumer les pages précédentes avant de pouvoir reprendre les considérations générales qu'il avait ébauchées. Il aurait suffi de quelques remaniements très simples pour réunir les tronçons séparés de ces divers développements. Mais nous savons que De Foe écrivait au courant de la plume, et il semble que dans le cas présent il ait voulu, par une rédaction particulièrement rapide, rattraper les longues semaines passées à se documenter.

Ce manque de composition n'est dissimulé par aucun artifice de style. Un paragraphe se termine ainsi (55) : « Mais je reparlerai de cela » ; et, sans transition, le suivant commence : « Il ne faut pas oublier d'étudier ici l'état du commerce ». Quelquefois De Foe emploie des formules pour passer d'une idée à une autre ; mais elles sont très banales : « Pour en revenir à... » ou « ceci m'amène à signaler... », ou enfin « mais il me faut encore parler de... » (56). Une phrase comme celle-ci : « J'ai mentionné plus haut la fermeture des maisons, et il est nécessaire d'en parler spécialement, car cette partie de l'histoire de la peste est très mélancolique, mais l'histoire la plus lamentable reste encore à raconter » (57), montre bien à quel point le sens artistique manquait ici à De Foe. Le *Journal* est, en somme, une collection d'anecdotes et de dissertations mal reliées entre elles. Les remarques rétrospectives sont si nombreuses que nous nous lassons bientôt de chercher la suite des idées. Les anticipations continuelles achèvent de nous faire perdre pied. Nous lisons le roman par fragments, sans y trouver de fil conducteur. Cela est particulièrement sensible dans les deux derniers tiers de l'ouvrage, où De Foe a tiré à la ligne avec exagération.

Dans un livre si vite rédigé et si mal composé, il est inévitable que les répétitions abondent. De Foe nous parle seize fois des

(55) Cf. p. 72.

(56) Cf. p. 28, 35, 42, 59, etc.

(57) Cf. p. 14.

malades qui ouvrent leur fenêtre et hurlent de douleur ; seize fois, de ceux qui, devenus fous, errent tout nus dans les rues de la ville ; quinze fois, des gens qui, sans le savoir, colportaient partout avec eux les germes de la peste ; quatre fois, du fatalisme populaire ; cinq fois, de l'épidémie considérée comme une vengeance de Dieu ; trois fois, de la rapidité avec laquelle le peuple oublia l'épidémie ; six fois, des malades qui moururent dans les champs ; quatre fois, des pères qui envoyèrent leur famille en province ; cinq fois, de ceux qui se réfugièrent sur des navires ; quatre fois, du caractère empirique des remèdes ; cinq fois, de la tolérance religieuse pendant l'épidémie ; trois fois, de la piété populaire ; trois fois, de la crise du chômage ; trois fois, des charlatans qui moururent malgré les drogues miraculeuses dont ils préconisaient l'emploi, etc. Salomon Eagle entre en scène à trois reprises, sans qu'aucun détail nouveau nous soit donné sur son compte. Enfin, De Foe nous donne huit discussions sur la question importante de la fermeture des maisons, mais il n'apporte pas d'argument qu'il n'ait déjà précédemment employé. Et nous ne saurions énumérer toutes les redites du *Journal de la Peste* : elles sont trop nombreuses.

Quel est donc l'intérêt, quelle est donc la valeur réelle de ce roman ? Le critique Leslie Stephen (58) a déclaré que le *Journal* est, après *Robinson Crusoë*, le meilleur ouvrage de De Foe ; mais il écarte systématiquement des romans très supérieurs, comme *Moll Flanders*, qui choquaient la pudeur victorienne. Nous ne placerons pas le *Journal* sur un piédestal pour la seule raison qu'il peut être mis entre toutes les mains : il nous intéresse surtout parce qu'il marque sur les *Mémoires d'un Cavalier* un réel progrès vers le roman historique. De Foe s'est enhardi : à son héros fictif il a donné un rôle de premier plan. Sans scrupule, il a mêlé aux personnages réels [le Lord maire, les médecins en renom, le fossoyeur Hayward, le barbier John Cock (59)], des personnages qui n'avaient pas existé : le sellier et sa famille, les trois ouvriers, et certaines gens qui présentèrent des cas curieux d'infection. Quels progrès n'avait-il pas accomplis depuis 1704, année où il avait écrit son livre sur la Grande

(58) *Hours in a Library*, reprinted from *Cornhill Magazine*, vol. XVII (*Defoe's novels*).

(59) Qui fut victime de la peste pour être revenu trop tôt à Londres.

Tempête (60) ! Celui-ci n'était qu'une relation directe des événements vus par l'auteur, et une collection de documents intégralement reproduits. Pas d'anecdotes pittoresques, ni de mise en œuvre des sources ; rien qu'un sec exposé des faits. S'il avait écrit ce livre en 1722, il aurait vraisemblablement imaginé les pérégrinations d'un personnage fictif à Londres et dans les environs, pendant que sévissait l'ouragan. Il aurait ainsi fait un roman historique dans le genre du *Journal*. La comparaison des deux ouvrages nous permet de mesurer l'évolution de son talent.

Si d'autre part l'on veut se rendre compte du chemin parcouru par le roman historique en Angleterre depuis le *Journal de la Peste*, il suffira d'opposer à ce dernier le livre de Ainsworth (61) sur le même sujet. Ainsworth a dramatisé les anecdotes et les détails qu'il emprunta à De Foe, et il les fonda dans la trame du récit où ils trouvent tout naturellement place. A la description de l'épidémie, il superposa une intrigue d'amour qui nécessitait l'introduction d'une demi-douzaine de personnages, tant fictifs qu'historiques. Il élaborait une œuvre d'art finie et soignée, en utilisant les traits de crayon hâtifs et désordonnés, mais où transparaissait le génie de De Foe. Ainsworth ne chercha du reste pas à dissimuler sa dette envers son illustre prédécesseur : il qualifia le *Journal* de « merveilleux ». Tel ne fut pas, cependant, l'avis de son contemporain Macaulay (62), qui, se figurant que le *Journal* était presque entièrement fictif, ne pouvait apprécier un roman si mal composé. Depuis, la voix populaire a ratifié le jugement de Ainsworth ; le *Journal* est, après *Robinson Crusoë*, la plus lue des œuvres de De Foe, et c'est lui qui a révélé à la masse des Londoniens l'époque la plus tragique de l'histoire de leur ville.

Pourtant, à part le roman d'Ainsworth et le poème du professeur écossais John Wilson, la *Cité de la Peste* (1816), le *Journal* n'a pas été imité. On le considère soit comme un livre de références pour les historiens, au même titre que les *diaries* de Pepys et d'Evelyn, soit comme un livre de lectures à l'usage des écoles. Ce ne fut que lentement qu'il devint populaire. Considéré comme un ouvrage d'actualité, il ne fut pas réim-

(60) Cf. 1^{re} partie, ch. VII, 2.

(61) *Old Saint-Paul's* (1841),

(62) Cf. TREVELYAN : *Lord Macaulay's Life and Letters*, vol. II.

primé du vivant de De Foe. Il faut attendre 1754 pour trouver une nouvelle édition, publiée par le libraire Noble sous le titre : *Histoire de la Grande Peste de Londres en 1665 : contenant des observations et des mémoires des événements les plus remarquables, à la fois publics et particuliers, qui se produisirent au cours de cette terrible époque ; par un citoyen qui resta tout le temps à Londres. A laquelle est ajouté un Journal de la Peste de Marseille en 1720.* Le livre eut assez de succès pour pousser Noble à lancer une troisième édition en 1769. Mais ce ne fut qu'à l'apparition de la collection d'œuvres de De Foe éditée par Walter Scott, que le *Journal* atteignit la masse du public. Dès lors, il fut sans cesse réédité. Signe certain de popularité : vers 1820, un libraire pieux de Bath le résuma en un *chapbook* de 23 pages qui fut répandu dans les campagnes pour la modeste somme d'un penny. En 1830, le révérend Stebbing publia une bonne édition, précédée d'une introduction historique et ornée de deux gravures, dont l'une est un portrait fantaisiste de De Foe, et dont l'autre représente un père de famille prostré au pied d'un lit où reposent les corps de sa femme et de ses enfants, tandis qu'à la porte apparaît le charretier des morts. En 1833 parut la meilleure édition critique qui eût jamais été donnée du *Journal*, celle de Brayley. Bien illustrée, bien imprimée, soigneusement établie, cette édition comprend une excellente introduction qui explique la genèse de l'œuvre, des notes explicatives en abondance, et, en appendice, les textes dont De Foe se servit. Il restait peu à dire après Brayley ; Aitken, dans son édition récente, réussit néanmoins à l'améliorer sur quelques points. Devenu un livre classique, le *Journal* a été très souvent réimprimé (63) ; ses éditeurs se sont attachés à en faire ressortir le caractère pieux et édifiant ; ils ont malheureusement eu le tort de pratiquer des coupures dans le texte. Nous le regrettons en tant qu'érudit ; nous n'osons trop protester en tant que lecteur, car nous ne devons pas dissimuler que des remaniements assez nombreux seraient nécessaires pour faire du *Journal* un chef-d'œuvre. Déplorons la précipitation de De Foe. Lui-même n'avait pas conscience qu'il écrivait des livres immortels. Il n'avait point le temps de se sou-

63) Une des meilleures rééditions a été celle de Sir Walter Besant. Tout dernièrement (déc. 1923), le *Journal* a été traduit en français par M. le docteur Nast.

cier d'art ou de littérature. Il écrivait en hâte, sans se relire. et portait sa copie encore humide à l'imprimeur. Mais n'oublions pas qu'il avait à Stoke Newington une vaste maison à entretenir et de grandes filles auxquelles il fallait constituer des dots (64).

(64) Cf. 1^{re} partie, ch. XIII, 1.

CHAPITRE III

« Sans véritable amour de la renommée, étrangers à la gloire, mus par le seul attrait des jouissances passagères, les flibustiers... ont mérité d'exciter par leurs étranges exploits sinon l'admiration, du moins l'étonnement de la postérité la plus reculée. »

D'ARCHENHOLTZ : *Histoire des flibustiers* (1803).

La vie et les aventures du pirate Singleton

I. A travers le Continent Noir. — II. Les pirateries de Singleton.
— III. Sources et caractéristiques du roman.

I

Avec admiration, et non sans envie, le petit peuple de Londres entendait raconter les exploits des pirates qui écu-
maient la mer le long des côtes d'Amérique, dans les parages de Madagascar, ou parmi les îles de la Sonde. En vain le roi lançait-il proclamation sur proclamation contre les flibustiers. En décembre 1718, il offrit deux cents livres de récompense et des distinctions honorifiques au capitaine qui capturerait un chef de pirates (1). La lutte, nous dirions presque la guerre, que Woodes Rogers (2), devenu gouverneur des îles Bahamas, eut à soutenir contre le redoutable flibustier Henry Vane, prouve à quel point les mesures prises étaient encore insuffisantes.

Depuis la Restauration (1660), de nombreux livres avaient été publiés sur les aventures de ces gentilshommes de fortune,

(1) Cf. *Political State of Great Britain*, numéro de décembre 1718.

(2) Celui qui sauva Selkirk de l'île de Juan-Fernandez. Cf. 2^e partie, ch. I, 1.

dont la hardiesse était bien de nature à plaire à la foule. En 1674, sous le titre *Les grands Pirates* (3), parut une pseudo-biographie du boucanier George Cusack et de ses six compagnons. En 1709, le public accueillit avec faveur un pamphlet, soi-disant écrit par « une personne échappée de Madagascar », qui décrivait l'établissement des pirates dans la grande île mystérieuse (4), et exaltait la puissance de leur « roi », le capitaine Avery (5). Dès 1711, De Foe chercha à déterminer la richesse et l'importance de cet Etat irrégulier (6). Puis il conçut un projet d'alliance entre toutes les nations européennes pour exterminer toute la Flibuste (7). Mais, pendant ce temps, les pirates continuaient à triompher, sur mer et dans la littérature populaire. Les histoires de pirateries devinrent à la mode, et la grande encyclopédie des biographies de flibustiers, publiée en 1724 par le capitaine Charles Johnson, est à l'apogée du genre (8).

Deux mois après la publication des *Nouvelles Aventures de Robinson*, c'est-à-dire en octobre 1719, parut le troisième volume d'une *Histoire complète des vols, pirateries et meurtres commis depuis le règne d'Edouard le Confesseur*. Le succès en fut grand, mais les lecteurs manifestèrent leur approbation particulière des pages qui relataient les hauts faits des boucaniers. De Foe, à la recherche d'une tâche nouvelle, ne devait pas négliger une telle indication. Il n'avait pas osé faire un pirate de son Robinson, du moins n'en avait-il fait qu'un pirate malgré lui, dans l'épisode du roman où Robinson est traqué sur les mers pour avoir acheté, sans le savoir, un bâtiment volé. Toutefois, une allusion fugitive au célèbre flibustier, le capitaine Kidd (9), montre que De Foe était au courant des exploits de ces héros du jour : il fit ses débuts comme biographe de pirates dès le mois de décembre 1719, lorsqu'il publia

(3) *The Grand Pyrates, or the life and Death of Captain George Cusack, pyrate and six companions.*

(4) *The Life and Adventures of Captain Avery, now in possession of Madagascar* par Adrian van BROECK, subrécargue hollandais qui avait été le prisonnier d'Avery.

(5) Vers 1706, 800 pirates de Madagascar offrirent leurs services à Louis XIV (*Arch. Min. des aff. étr.*, f° 224, p. 58). En 1699, Avery était si puissant que le ministère anglais se réunit spécialement pour aviser à la situation (*P. R. O.-S. P. dom.* William III, entry-book 101).

(6) Dans *A True Account of the Design and Advantages of the South-Sea Trade.*

(7) *Plan of the English Commerce*, III, 2.

(8) Cf. 1^{re} partie, ch. XIII, 2.

(9) *Further Adventures*, p. 64.

deux lettres soi-disant écrites par Avery lui-même, racontant les plus remarquables de ses aventures. La brochure eut un grand succès : une seconde édition fut mise en vente le mois suivant. De Foe, encouragé ainsi à continuer dans cette voie, conçut l'idée de Singleton, personnage imaginaire qu'il mènerait à sa guise écumer les mers du globe. Il se mit probablement à ce nouveau roman dès le mois de décembre. Il avança assez lentement, parce qu'il avait d'abord à finir le remaniement de la biographie de Duncan Campbell (10) et la rédaction des *Mémoires d'un Cavalier*; cependant, moins de deux semaines après la publication de ce dernier livre, paraissait son second ouvrage d'imagination, qui racontait les extraordinaires aventures du pirate Singleton.

Le livre fut lancé le 4 juin 1720. Chose curieuse, il ne fut pas l'objet d'une grande publicité : il ne fut annoncé que par le seul *Postillon* (*Post-boy*). Il se présentait sous la forme d'un in-octavo compact de 344 pages, bien imprimé, mais d'aspect rébarbatif, parce qu'il ne comportait aucune division en chapitres. Il était édité par un groupe de libraires, qui, vraisemblablement, avait traité avec De Foe au seul vu du titre (11) et acheté d'avance le manuscrit. Ces libraires, Brotherton, Graves, Dodd et Warner (12) escomptaient, étant donné le sujet de l'ouvrage, un succès analogue à celui de *Robinson Crusoë*. Le titre était, selon l'usage du temps, un résumé du contenu du livre. De Foe le jugea sans doute suffisamment explicite, car il se dispensa de toute préface explicative. Voici ce titre prometteur : *La vie, les aventures et les pirateries du fameux capitaine Singleton : contenant un récit de la manière dont il fut abandonné sur le rivage de Madagascar ; son établissement en cet endroit, avec une description du pays et des habitants ; sa traversée en pirogue, de Madagascar au continent africain ; avec un exposé des coutumes et des mœurs des peuples ; comment il échappa miraculeusement aux barbares indigènes et aux bêtes sauvages ; sa rencontre avec un Anglais, citoyen de Londres, parmi les Indiens ; les grandes richesses qu'il acquit et son retour en Angleterre ; et aussi comment le capitaine*

(10) Cf. 1^{re} partie, ch. XIII, 3.

(11) En effet, il n'est pas question, dans le titre, de la traversée de l'Afrique : cette idée ne vint sans doute à De Foe que plus tard, en pleine période de rédaction.

(12) Celui-ci, ancien éditeur de la *Review*, était un vieil ami de De Foe.

Singleton recommença à naviguer, avec un récit de ses nombreuses aventures et pirateries avec le fameux capitaine Avery et d'autres.

Les débuts de l'autobiographie de Singleton sont rapidement esquissés, par un auteur désireux d'entrer le plus tôt possible dans le vif du sujet. Bob Singleton est un enfant volé. Il se rappelle vaguement être allé se promener avec sa bonne dans les champs d'Islington, et avoir été emporté par une femme qui le vendit à une mendicante ; celle-ci, à son tour, le céda à une bohémienne qui fut pour l'enfant une véritable mère. Mais la malheureuse fut pendue pour quelque méfait, et le petit Bob fut envoyé de paroisse en paroisse, personne ne voulant se charger de lui. Il fut enfin recueilli par le patron d'un bateau de pêche à Bussleton (près de Southampton) et dès l'âge de douze ans commença à naviguer. Il fit une série de croisières à Terre-Neuve, mais son navire fut capturé, après un rude combat, par un corsaire algérien ; celui-ci fut pris ensuite par un navire de guerre portugais. Voilà Singleton amené à Lisbonne : bientôt son patron meurt de ses blessures, et le jeune garçon reste seul, sans soutien, en passe de mourir de faim et de misère.

Heureusement, un vieux pilote portugais l'adopte, et avec lui Bob fait un long voyage aux Indes orientales, à Goa, après avoir touché à la Baie de Tous-les-Saints au Brésil, et au Cap de Bonne-Espérance. Au cours de cette traversée, il apprend les rudiments de la navigation, et aussi tous les vices possibles, car les Portugais sont « les plus perfides, les plus débauchés, les plus insolents et les plus cruels des gens qui se disent chrétiens » (13). Il vole son maître, le pilote, puis le capitaine du navire, qui avait fait de lui son valet de confiance. A Goa, il rencontre un prêtre qui le convertit au catholicisme en un clin d'œil. Il s'enhardit bientôt au point de réclamer un salaire à son maître : celui-ci, furieux de cette prétention, menace de le faire arrêter par l'Inquisition comme musulman. Mais Singleton prouve qu'il n'est pas circoncis, ce qui arrête toute poursuite. Il se résout à tuer son maître, pour se venger de ses duretés, dès qu'une occasion favorable se présentera.

Le voyage de retour commence sous de fâcheux auspices. Le navire ne réussit pas à franchir le cap de Bonne-Espérance :

(13) Cf. 1^{re} partie, ch. II, 2.

il est chassé par la tempête jusque sur les côtes de Madagascar. Là, une mutinerie éclate dans l'équipage ; ravi d'une telle occasion de faire le mal, Singleton entre corps et âme dans la conjuration et s'offre à assassiner le capitaine, qui pourtant ne lui avait témoigné que de la bienveillance. Mais le secret de la conspiration est trahi. Les mutins sont arrêtés : deux sont immédiatement pendus ; cinq, parmi lesquels Singleton, sont condamnés à être abandonnés sur le rivage (*marooned*). Un de ceux-ci rejoint le bord à la nage et est admis par le capitaine. Il ne reste donc plus sur la côte de Madagascar que quatre hommes, dont l'un, Singleton, n'a que dix-huit ans. L'équipage décide d'intercéder en leur faveur avant que le navire ne s'éloigne, mais le capitaine est inflexible. Alors vingt-trois hommes, parmi lesquels le second canonnier, l'aide-chirurgien et deux charpentiers, désertent pendant la nuit, et, emmenant avec eux des provisions et des armes, rejoignent sur le rivage leurs infortunés compagnons.

Voici donc une petite armée de vingt-sept marins résolus, isolée dans Madagascar. Sans perdre de temps, ces nouveaux robinsons s'organisent et bâtissent un camp solide. Ils mettent toutes leurs ressources en commun ; seul, Singleton cache une partie des pièces d'or qu'il avait dérobées sur le navire. Ils établissent des relations commerciales avec les indigènes, mais déjà la plupart d'entre eux désirent quitter cette terre inhospitalière. Ils tiennent un conseil de guerre où prévaut la diabolique idée de Singleton ; construire un canot, croiser le long des côtes et s'emparer du premier navire rencontré pour, ensuite, écumer la mer à volonté. Le canonnier, qui est devenu le chef du groupe, prédit alors au jeune Bob qu'il sera un fameux pirate. Une grande barque est construite et les intrépides marins songent à retourner à Goa ; mais une tempête qui les rejette à la côte leur montre la présomption de leur dessein. Calmés pour quelque temps, ils vivent à terre une année entière, échangeant avec les indigènes du bétail et des provisions contre de petits morceaux de métal découpés en forme d'animaux.

Bientôt ils trouvent cette vie monotone et reprennent le plan de Singleton. Ils longent par mer le rivage de la grande île, descendant de temps à autre à terre pour se ravitailler, et entrant en relation avec les naturels, non sans avoir pris la

précaution de dresser un poteau, en signe de paix (14). Ils passent ainsi sur la rive occidentale, et, continuant leur périple, remontent vers le Nord. Le mauvais temps les oblige à camper quatre mois sur un promontoire qu'ils baptisent « cap du désespoir ». Enfin, la belle saison étant revenue, ils décident, n'ayant pas trouvé de navire à capturer, de traverser le canal de Mozambique. Mais, pour un tel voyage, il faut un navire solide, car une erreur de calcul, qui les a forcés à errer onze jours sur la mer avant de pouvoir regagner la côte, leur a donné un tel avant-goût des souffrances qu'ils auraient à endurer s'ils traversaient sur des barques, qu'ils sont arrivés à la conclusion qu'il valait mieux attendre, pour tenter une pareille aventure, des circonstances plus favorables. Après diverses péripéties, ils ont la bonne fortune de tomber sur l'épave, encore en très bon état, d'un navire hollandais. Cette épave leur fournit les matériaux nécessaires à la construction d'un vaisseau ponté. Ils attendent que les vents soient favorables, puis ils mettent hardiment à la voile vers le continent africain.

La fortune sourit à leur audace : une île (15) se présente à eux à mi-chemin, juste au moment où l'eau leur manque. Ils atteignent le but de leur voyage ; mais, en vérité, les voilà bien avancés ! Ils sont dans « la contrée la plus désolée, la plus déserte et la plus inhospitalière du monde, y compris le Groenland et la Nouvelle-Zemble » (16). Sans doute, ils ont affaire à des indigènes accueillants : mais quelle vie pour des Européens ! Après avoir examiné plusieurs plans pour quitter ce pays, entre autres celui qui consisterait à longer la côte jusqu'à la Mer Rouge, ils décident d'entreprendre l'expédition la plus folle qu'ait jamais conçue cerveau en délire. Ils projettent de traverser l'Afrique, de Mozambique à l'Angola, en profitant des voies fluviales pour se faire porter en barque ou en radeau, et en passant par le grand lac intérieur où, dit-on, le Nil prend sa source. Mais comment transporter les bagages ? Il y a bien dans le pays des buffles apprivoisés, mais les conduire n'est pas aisé. Heureusement le diable vient à leur

(14) On se rappelle le rôle que joue ce signal dans les *Farther Adventures of Robinson Crusoe*.

(15) Probablement une des Comores.

(16) Cf. p. 18.

secours. Une violente querelle s'engage entre eux et les indigènes, et dégénère vite en bataille rangée. Grâce à l'intrépidité de Singleton, et aussi au bruit des armes à feu qui terrorisent les nègres (17), les blancs remportent une éclatante victoire. Singleton, qui prend de plus en plus l'ascendant sur ses camarades, ordonne de faire des prisonniers qui serviront comme porteurs. Parmi ceux-ci, il y a un prince nègre, qui, guéri par le chirurgien d'une blessure légère, voue à ses nouveaux maîtres une éternelle fidélité : il sera, tout naturellement, le chef des porteurs. Ainsi l'expédition s'organise ; des provisions de bouche sont rassemblées et réparties entre les nègres. Bientôt, tout est prêt.

Les hardis explorateurs rejoignent d'abord le grand fleuve Quilloa, que, dans leur navire, ils remontent, pendant plus de deux cents milles. Jusque-là, ils n'ont eu aucun ennui ; les seules bêtes féroces rencontrées ont été des léopards qu'ils ont tués à coups de fusil, à la grande stupeur de leurs domestiques noirs. Mais des cataractes d'une prodigieuse hauteur leur barrent le chemin ; au delà, le fleuve continue à couler au milieu d'une riante campagne. Ils forment alors une caravane, et contournant à pied les cataractes, suivent la vallée avec l'espoir de trouver des arbres dont ils pourront faire des barques légères. Sur leur chemin, ils traversent un village dont les habitants se montrent très empressés à leur fournir de la viande fraîche et des légumes. Bientôt, ils construisent trois pirogues, que leurs porteurs remorquent à raison de vingt-cinq milles par jour. De fréquentes cataractes les obligent à transporter leurs embarcations d'un palier à l'autre, mais ce n'est qu'un petit inconvénient, qui rompt la monotonie de ce voyage d'agrément.

Cependant les difficultés ne tardent pas à surgir. D'abord les sources du fleuve sont atteintes, et il faut voyager uniquement à pied. Ensuite, les indigènes se montrent hostiles et fourbes. Attaquée par une armée de sauvages, la caravane se défend avec vigueur et, grâce à la supériorité que lui confèrent les armes à feu, reste maîtresse du champ de bataille. Enfin, le pays, jusque-là agréable et fertile, change d'aspect. Du haut des collines, les explorateurs voient s'étendre devant eux un

(17) Il en est de même dans *Robinson Crusoë*, dans toutes les batailles.

immense désert de sable. Découragés, quelques-uns parlent de prendre la direction du Sud pour rejoindre le Cap : mais la distance est telle qu'ils abandonnent vite ce dessein. D'autre part, le premier tiers de la route vers l'Angola est déjà fait : cela les décide à tenter l'aventure et ils se lancent à travers le désert. La marche est pénible dans le sable où leurs pieds enfoncent ; le soleil frappe dur ; la nuit, des bêtes féroces rôdent autour des camps de fortune ; au loin, dans un nuage de poussière, passe une troupe d'éléphants. Mais nos héros, instruits par l'expérience, améliorent chaque soir leurs installations, pour dormir en sécurité. En outre, une pluie bienfaisante durcit le sable et favorise la marche. Ils arrivent maintenant aux bords d'un lac qui semble infini. Enfin, la végétation reparait peu à peu. Ils découvrent un cimetière d'éléphants : leurs yeux brillent de convoitise à la vue de tant d'ivoire, mais hélas ! ils ne peuvent pas s'en charger. Ils restent cinq jours à se reposer près du lac, pêchant, chassant, assistant aux ébats des bêtes féroces, entre autres à la poursuite d'un daim par une lionne, et se défendant contre elles avec une énergie farouche. Puis, laissant le lac à leur droite, ils reprennent leur marche vers l'Ouest. Le terrain devient plus accidenté : ils grimpent au sommet d'une chaîne de collines et s'aperçoivent avec joie qu'ils sont arrivés à la limite du grand désert.

A leurs pieds, une grande rivière coule vers le Nord : c'est le Nil, assure le canonnier, qui les guide dans leur marche. Ils se demandent alors s'ils ne construiront pas des canots et s'ils ne se laisseront pas emporter par le courant jusqu'à la Méditerranée. Mais ils songent à la longueur du trajet, aux crocodiles qui infestent les eaux du fleuve, aux immenses déserts qu'il faudra traverser, et enfin à l'approche de la saison des pluies. Pour toutes ces raisons, ils abandonnent ce projet et reprennent la direction de l'Ouest. Un jour, le prince nègre trouve de l'or au bord de l'eau. Après avoir essayé de garder cette découverte pour lui seul, Singleton se voit obligé d'en faire part à ses compagnons. Une récolte méthodique des paillettes et des pépites est aussitôt organisée. Tout l'or ainsi trouvé est mis en commun, et quand il ne reste plus dans les parages une seule parcelle de métal précieux, le partage est fait équitablement : chaque homme reçoit plus de trois livres d'or.

La saison des pluies surprend nos héros au milieu de ces

fructueuses opérations. Ils bâtissent près de la rivière des huttes fortifiées qui rappellent celle de Robinson. Les bêtes féroces sont en nombre incroyable et leur hardiesse n'a point de borne. Pendant une nuit de tempête, elles donnent l'assaut aux palissades et sont repoussées à grand'peine. Le retour de la belle saison est salué avec joie. Les infatigables explorateurs reprennent leur marche. Ils traversent une rivière, puis montent sur des collines d'où ils croient voir l'océan; hélas! ce n'est qu'une grande mer intérieure, qui barre la route. Pendant huit jours, ils la longent en remontant vers le Nord; ils en voient la fin avec plaisir et traversent une grande rivière qui en sort. Le canonnier affirme qu'il s'est trompé précédemment et que cette rivière est le Nil. Mais il n'est pas question, cette fois, de modifier le plan primitif de marche vers l'Angola. Ils sont maintenant dans une région rocailleuse, hantée par les bêtes féroces, mais dépourvue de gibier; pendant quelques jours ils mènent une vie fort pénible. Ils atteignent enfin une rivière qui se dirige vers le Nord-Ouest: c'est la preuve qu'ils sont sur le versant occidental du continent africain.

Maintenant le pays est de nouveau hospitalier. La caravane oblique vers le Sud pour se rapprocher du Congo. Bientôt, un désert se présente, puis des montagnes d'où sortent des sources d'eau salée; heureusement, le chirurgien trouve moyen, par un système de filtres, d'approvisionner ses compagnons en eau potable. Au delà, le désert s'étend à perte de vue. Singleton est d'avis de s'en revenir vers le Nord dans la direction du Niger; mais il y a derrière eux cinq journées de marche dans le désert. Un conseil est tenu, et il est décidé que la caravane suivra la ligne de montagnes en bordure du désert; on y trouve au moins des lapins pour se ravitailler. Mais la chaleur devient atroce; la maladie s'abat sur les malheureux. Enfin, après vingt jours de souffrances, ils trouvent une rivière qui coule dans la direction tant désirée du Nord-Ouest. Sur les rives se dressent des villages peuplés de noirs complètement nus: bien qu'un d'eux ait, par inadvertance, tiré des flèches sur les blancs, ils se montrent hospitaliers et complaisants. A traverser des vallées paisibles et fertiles, les explorateurs sentent revenir leur vigueur d'antan. Et voilà qu'un jour, dans une bourgade de cette Arcadie africaine, ils trouvent un blanc, nu comme un ver, qui, interrogé, déclare être originaire de Londres; on devine

sa joie à rencontrer Singleton. Celui-ci commence par donner des habits à son compatriote (18), puis lui demande son histoire. Ce Londonien avait été le facteur d'une compagnie anglaise en Guinée ; après une série d'aventures, il avait été capturé par une tribu d'indigènes, s'était enfui, et était venu se réfugier chez une peuplade ennemie de la première ; puis il avait erré de village en village jusqu'au jour où il avait trouvé une tribu à sa convenance.

La première idée des membres de la caravane est de lui demander comment atteindre rapidement la mer. Mais il leur laisse entendre qu'il serait dommage de ne pas explorer les environs où gisent de prodigieux cimetières d'éléphants et où coulent des rivières qui roulent de l'or. Voici les convoitises allumées : nommé guide de l'expédition, le Londonien conduit ses sauveurs dans le véritable pays de l'or, les alentours du golfe de Bénin. Des semaines, puis des mois entiers se passent à amasser l'ivoire et les paillettes d'or ; les provisions déjà faites par les indigènes sont achetées pour quelques babioles. Grâce à l'amitié d'un roi nègre, que les explorateurs replacent sur son trône, le précieux trésor est apporté sur la côte, dans un comptoir hollandais. La triomphale expédition est terminée : chacun rentre dans son pays. Parti gueux, Singleton rentre à Londres assez riche pour pouvoir passer dans une honnête aisance le reste de ses jours.

II

A Londres, les mauvais penchants de Singleton peuvent se donner libre cours. En deux ans, il gaspille en débauches les richesses qu'il avait amassées. Il s'aperçoit que la considération dont on l'entoure diminue à mesure que s'amointrit sa fortune, et, dégoûté de l'humanité, pauvre comme devant, il s'embarque sur un vaisseau à destination de Cadix. Pendant une escale à La Corogne, il fait la connaissance d'un certain Wilmot, qui, à la tête d'un groupe de marins révoltés, a résolu de s'emparer par surprise d'un navire anglais à l'ancre dans le port, et de partir ensuite écumer les mers. Singleton se place

(18) Ce fut aussi, on s'en souvient, le premier soin de Robinson quand il recueillit Vendredi.

avec enthousiasme sous les ordres de Wilmot : le navire est conquis, et voilà une nouvelle bande de pirates résolus lâchés sur l'océan.

Ils se dirigent d'abord sur Cadix, où ils vendent la cargaison de leur navire, puis ils font voile vers les Canaries. En route, ils capturent un sloop espagnol dont Singleton est nommé capitaine ; il a donc réalisé son rêve le plus cher : commander un vaisseau pirate. Après plusieurs croisières séparées, les deux navires se rejoignent à Tobago (19), et surveillent de concert le passage des galions espagnols. Ils s'emparent d'une frégate, dont Singleton devient le capitaine, abandonnant son sloop à un de ses subordonnés. Le voilà à la tête d'un grand navire qui lui permettra de déployer son activité malfaisante. Maintenant, il écume la mer pour son propre compte. Il pille d'abord plusieurs sloops qui se rendaient dans la Nouvelle-Angleterre. Sur l'un d'eux, il trouve un quaker, nommé William, joyeux drille et excellent médecin. Singleton, qui avait justement besoin d'un médecin, le fait prisonnier. William, au fond, ne demandait pas mieux, car il avait soif d'aventures. Mais, comme il était prudent et voulait se ménager l'avenir, il exigea que Singleton lui remît un acte écrit spécifiant qu'on avait usé de violences envers lui : il était désormais certain qu'en cas de capture du vaisseau pirate, il ne serait pas pendu. Jusqu'à la fin du roman, William sera le compagnon et le conseiller de Singleton, et même il deviendra, par son entrain et son sang-froid, le véritable capitaine du navire.

La présence des pirates ayant été signalée en Europe, Wilmot et Singleton se donnent un nouveau rendez-vous à Tobago pour se concerter sur les mesures à prendre : ils décident de quitter séparément des parages devenus dangereux et de se retrouver à Madagascar. Après avoir été obligé par une tempête à se réfugier dans l'île de la Trinité, Singleton se dirige vers le Brésil. Grâce à l'astuce de William, il opère la difficile capture d'un excellent voilier qu'il pille avec méthode. Mais cet exploit lui vaut d'être attaqué par un croiseur portugais. Heureusement, William veillait : il fait exécuter des manœuvres habiles qui conduisent à un abordage dans des conditions

(19) Ceci est la preuve que De Foe connaissait Tobago et ruine la théorie de ceux qui veulent en faire l'île de Robinson. De Foe avait d'ailleurs tort de croire Tobago inhabitée (cf. notre article dans le *Mercur de France*, 15 nov. 1922 : *L'île de Robinson*).

particulièrement favorables, et les pirates, une fois de plus, remportent la victoire. Singleton change encore de bord : il prend le commandement de l'ancien navire de guerre portugais. La croisière continue avec succès au large de Buenos-Ayres, mais Singleton, hanté par les hauts faits du capitaine Avery, songe à gagner au plus vite les Indes orientales. Une aventure extraordinaire retarde l'accomplissement de ce dessein. Les pirates rencontrent un grand bateau qui erre à la dérive ; ils l'arrêtent et le trouvent rempli de nègres. C'étaient évidemment des esclaves, maltraités, s'étaient révoltés, avaient tué l'équipage, et, incapables de diriger leur vaisseau, voguaient depuis ce temps-là au hasard sur la mer ; c'est du moins ce qui résulte des interrogations et des enquêtes. Que faire de tous ces nègres ? C'est encore William qui sauve la situation. Avec quelques hommes, il s'embarque sur le bateau des nègres et va vendre ceux-ci aux planteurs brésiliens ; il trouve même moyen de se défaire du bateau et rejoint ses compagnons sur un petit sloop : ce quaker a toutes les habiletés et toutes les audaces.

Maintenant rien n'empêche Singleton de faire voile vers l'Afrique orientale, pour retrouver « ses vieux amis, les indigènes de la côte du Mozambique » (20). Il fait escale au cap de Bonne-Espérance ; là, de nombreux marins déserteurs viennent s'enrôler sous ses ordres. Avec ce renfort, les pirates gagnent la côte occidentale de Madagascar, et, après de longues discussions, décident une expédition dans les parages de l'Arabie. Cette croisière est fructueuse, car ils ont la chance d'arrêter plusieurs navires de riches négociants turcs. Puis ils redescendent vers Madagascar pour se trouver au rendez-vous fixé par le capitaine Wilmot. Ils longent déjà depuis quelques jours la côte de la grande île, quand William a un rêve. Il se voit descendre sur la terre ferme où il découvre un fabuleux trésor. En dépit des conseils de Singleton, qui a gardé mauvais souvenir de la loyauté des natifs, le joyeux quaker veut savoir si ce songe est un mensonge. Il descend à terre, et, dans une crique, aperçoit l'épave du navire de Wilmot ; celui-ci avait, de concert avec Avery, écumé l'océan Indien et rentrait, chargé de richesses, à Madagascar, quand une tempête le jeta à la côte ; l'équipage avait réussi à se sauver avec le butin, et campait sur le rivage

(20) Cf. p. 58.

en attendant que quelqu'un vînt les recueillir. William ramène à Singleton les marins et leur trésor, et, ainsi rempli d'hommes et de richesses, le grand vaisseau pirate arrive à Mangahelly, capitale du royaume de flibustiers dont Avery était le roi.

Mais bientôt des dissensions s'élèvent entre les trois chefs, Singleton, Wilmot et Avery ; ne pouvant se mettre d'accord, ils décident de se séparer définitivement. Singleton exécute le projet qu'il avait longtemps caressé. Il croise d'abord dans les parages de Ceylan et de l'Inde, où il capture un navire hollandais qui se défend avec l'énergie du désespoir, au point que les pirates, furieux, veulent massacrer tout l'équipage, et n'abandonnent ce dessein barbare que sur les exhortations de William ; dans les mêmes parages, il pille plusieurs jonques appartenant au Grand Mogol et chargées de trésors. Puis il réussit à persuader à ses hommes, qui commencent à se trouver assez riches, de continuer la croisière jusqu'à Sumatra, et de là dans les îles des Epices. Il navigue dans l'archipel des Moluques où il fait quelques prises intéressantes : mais, faute de pilote, il manque de faire naufrage, et, pour réparer les avaries du navire, il est obligé d'échouer volontairement dans une baie. Ce malheur n'arrive pas seul : à peine sont-ils repartis, qu'au milieu d'un orage la foudre tombe tout près du navire ; la terreur de l'équipage est telle que, si William n'avait pas cargué les voiles, le navire aurait été en danger de perdition. Cet avertissement du ciel réveille quelques instants la conscience de Singleton. Il se remémore ses crimes passés et se demande avec angoisse ce que l'avenir lui réserve. Mais son cœur endurci ne lui permet pas de longs attendrissements. Quand l'alerte est complètement passée, Singleton fait taire ses voix intérieures et continue sa croisière.

Les pirates naviguent maintenant du côté des Philippines. Ils pillent plusieurs bateaux chargés d'épices, et William se charge de vendre les cargaisons volées aux marchands chinois de Formose. En conversant avec ses acheteurs, il apprend que treize naufragés anglais vivent en robinsons sur la côte nord du Japon, après avoir, au cours de leur voyage, découvert le pôle Nord. Il voudrait bien aller chercher ces malheureux, mais ses hommes refusent obstinément de tenter une aventure sans profit pour eux. Ainsi, le voyage de retour commence comme si de rien n'était. Après un arrêt à la Nouvelle-Guinée,

les pirates se retrouvent dans l'archipel des Moluques. Descendus sur une île, ils sont attaqués par des sauvages. Ils poursuivent leurs assaillants et ceux-ci se réfugient dans un grand arbre creux. Impossible de les déloger de là. L'arbre est trop gros pour qu'on puisse le scier; on ne peut y mettre le feu, car les sauvages jettent de l'eau à profusion; et on ne peut y grimper sans se faire tuer. Après plusieurs jours de siège, William parvient à faire sauter l'arbre, et on s'aperçoit qu'il communiquait avec une enfilade de cavernes creusées dans l'intérieur de la colline. Pour se venger de la résistance opiniâtre de leurs adversaires, les pirates font tout sauter au moyen de barils de poudre. Ils ont ainsi le dernier mot, mais la victoire a été chèrement achetée, et elle n'a rien apporté qu'une vaine satisfaction d'amour-propre.

Sur l'avis de William, Singleton fait voile vers Madagascar. A Java, les pirates se procurent de la viande fraîche : ils complètent leur approvisionnement en pillant un navire hollandais, et, bien ravitaillés, ils arrivent à Ceylan où ils font escale. Là ils auront toutes sortes d'aventures qui allongent considérablement le récit. Tout d'abord, les hommes de l'équipage se montrent trop galants envers les dames du pays : d'où querelles et nombreux blessés. Mais William est là pour réparer le mal. Sa science chirurgicale trouve à s'exercer : elle opère des miracles. Son influence est assez forte pour empêcher les marins de perdre du temps à se venger : c'est, pour le rusé quaker, un double succès dont il triomphe avec modestie. A peine ont-ils quitté Ceylan qu'une tempête les oblige à revenir en arrière et à se réfugier dans une baie de l'île. Des indigènes se massent sur la côte : quelques-uns entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture et hèlent les Européens. William se rend près d'eux en barque, et il distingue au milieu de la foule des Indiens un Hollandais avec lequel il entame une longue conversation. Ce Hollandais, prisonnier des indigènes, invite, de la part du roi du pays, les officiers et les hommes du navire à descendre à terre, où une réception leur sera offerte. Mais William se méfie ; il presse son interlocuteur, et celui-ci avoue qu'il croit que cette invitation dissimule un piège. Dans ces conditions, William adopte une conduite prudente ; il charge le Hollandais de dire au roi qu'il rendra réponse le lendemain ; puis il fait hâter les réparations du navire et l'éloigne un peu plus du rivage.

Le lendemain, la conversation reprend entre William et le Hollandais. Subitement, des coups de canon à blanc, tirés du navire en guise de signal, font croire aux Indiens qu'on les attaque. Ils font pleuvoir sur la barque de William des flèches auxquelles sont attachées des torches enflammées. Puis le combat s'arrête : le Hollandais s'avance à nouveau dans l'eau pour offrir une trêve de la part du roi. Mais William en a assez de ces peuplades fourbes et inhospitalières. Il enlève le Hollandais, qui le lui avait demandé en grâce, et rejoint le navire à force de rames, narguant le roitelet qui avait cru duper de vieux flibustiers pleins d'expérience.

A propos de cette aventure, De Foe raconte l'histoire authentique du capitaine Knox qui, moins méfiant que William, se laissa attirer sur l'île de Ceylan et fut gardé prisonnier. Il mourut en captivité, laissant un fils encore jeune qui vécut longtemps dans la solitude et la tristesse jusqu'au jour où il trouva une Bible. Le Livre saint lui redonna de la confiance et de l'énergie. Il échappa à ses gardiens, et, après avoir été traqué plusieurs semaines dans les bois, réussit à atteindre un établissement hollandais d'où il fut rapatrié. Nous avons ici la relation de ses aventures telle qu'il la publia lui-même à Londres : elle est assez longue, et ensuite De Foe écourte la fin de son roman pour ne pas faire un trop gros volume.

Toujours grâce à William, commerçant émérite, Singleton vend à un prix très avantageux la plus grande partie de sa cargaison d'épices dans les ports de Goa et de Surat. Il ne reste plus, semble-t-il, qu'à cingler vers Madagascar. Mais un jour, William entraîne Singleton dans sa cabine et a, avec lui, un long et mystérieux entretien : « N'as-tu pas assez », lui demandait-il, « maintenant que tu es riche, de cette vie de perdition qui t'amène à la damnation éternelle » ? Singleton en convient, et les discours édifiants que William lui prodigue l'émeuvent profondément. Les deux chefs décident de fausser compagnie à leurs hommes. William descend à Bassora, sous prétexte d'opérations commerciales, en réalité pour préparer la fuite. Quand tout est prêt, il demande à Singleton de le rejoindre, pour aider à la conclusion de marchés importants. Singleton descend à terre en emportant avec lui toute sa fortune, puis envoie à son second, resté sur le navire, un dramatique billet : « Nous sommes tous trahis... Eloignez-vous en toute hâte si vous tenez

à la vie ». Les pirates ne se le font pas dire deux fois : quelques heures après, ils ont disparu à l'horizon. Délivrés, grâce à ce stratagème, de ces acolytes gênants, William et Singleton restent seuls à Bassora, avec leurs immenses richesses. Ils se font passer pour des marchands persans, désireux de se rendre en Europe. Mais Singleton est déchiré par une crise de conscience ; en se souvenant de sa vie de meurtres et de rapines, il est pris de remords au point qu'il a envie de se suicider. Moitié figue et moitié raisin, sans avoir l'air de l'approuver ni de le désapprouver, William parvient à l'en dissuader. Singleton s'efforcera désormais de faire sa paix avec Dieu, et, sur le conseil de son fidèle ami, remettra son sort entre les mains de la Providence ; mais il vivra toujours dans la terreur que les autres hommes ne découvrent ce qu'il a été .

Les deux compères se joignent à une caravane qui les conduit à Bagdad. De là ils gagnent Venise où ils mènent la vie opulente qui convient à de riches marchands orientaux. William donne de ses nouvelles à sa sœur qui tenait une petite boutique aux Minories, dans la Cité de Londres. La brave fille, croyant que son frère est très pauvre, lui envoie de l'argent prélevé sur ses maigres économies. Singleton, attendri, se sent devenir amoureux d'une femme si charitable. William et lui, sans tarder un instant, envoient à leur bienfaitrice d'importantes sommes d'argent, et lui demandent d'assurer leur séjour incognito en Angleterre. Elle prend des dispositions si judicieuses, que les deux pseudo-marchands, pleinement tranquilisés, retournent enfin dans leur patrie. Et tout finit par un mariage : Singleton épouse la quakeresse, avec qui, nous dit-il, « il fut bien plus heureux qu'il ne le méritait ». « Lecteurs, ne cherchez pas à identifier le capitaine Bob : il est peut-être tout près de vous, mais il est si bien déguisé que jamais vous ne pourrez le reconnaître » !

III

La *Vie de Singleton* comprend donc deux parties nettement distinctes, dont chacune forme par elle-même un roman complet, puisque le héros retourne dans sa patrie après avoir fait fortune. La première partie — la traversée de l'Afrique — a passionné les géographes, qui ont fait de Singleton le précurseur

de Livingstone, et de De Foe le premier homme qui perça le mystère du continent noir. Ils ont supposé que De Foe avait rencontré un voyageur portugais qui aurait, sinon parcouru la région des grands lacs, du moins recueilli des documents nouveaux : ce seraient ces documents dont l'écrivain Singleton se serait servi (21). Mais Singleton n'est qu'un simple héros de roman, et De Foe n'avait pas besoin de nouvelles relations de voyages pour s'imaginer l'Afrique telle qu'il nous l'a décrite. Outre une *Histoire de l'Inquisition à Goa* — qu'il utilisa certainement pour le début de son livre — il possédait dans sa bibliothèque l'*Histoire de Madagascar*, par De Flacourt (1661), la *Description de l'Afrique*, par Ogilby (1670), et les *Différents aspects de la Guinée*, par William Smith, agent de la Compagnie royale d'Afrique. Il est sûr qu'il lisait attentivement la collection de relations de voyages éditée par Churchill ; or le premier volume contient deux récits d'expéditions au Congo, œuvres de pères capucins, — et une *Relation du fleuve le Nil*, par Wyche. Le troisième volume lui fournissait le texte de plusieurs projets, datant du règne d'Elisabeth, pour exploiter les richesses aurifères de la Guinée ; lui-même les prit sans vergogne à son compte dans son *Plan du Commerce anglais* (22), où il proposa la fondation d'une colonie anglaise dans la région (1728). Peut-être enfin avait-il parcouru les *Pélerinages* de Purchas, qui contiennent un abrégé de l'*Ethiopie orientale* du père Dos Santos (23). N'y avait-il pas dans tous ces ouvrages érudits assez d'éléments pour écrire un livre d'imagination ? Ne croyons pas à une relation authentique. Sans doute, on peut identifier quelques-unes des indications géographiques données dans le texte. On reconnaît le Rufiji et le Zambèze. On suit à peu près l'itinéraire de Singleton le long des côtes de Madagascar. Mais cela ne prouve-t-il pas tout simplement que De Foe avait soigneusement étudié les cartes avant de rédiger ? Par contre, si nous cherchons à préciser, nous nous apercevrons que le roman fourmille d'erreurs : il faut renoncer à retrouver le voyage de Singleton sur une carte moderne. Bien mieux : nous ne le retrou-

(21) MINTO : *Through the dark continent in 1720* (Macmillan's Magazine (1878). Cf. BIRDWOOD : *On recent discovery in Eastern Africa, and the Adventures of Capt. Singleton* (Journal of the Royal Asiatic Society, VII, 22).

(22) Part. III, 3.

(23) Vol. II. Il y est question des grands lacs

verons pas sur les cartes du dix-septième et du dix-huitième siècles. La meilleure, celle qui, en 1704, fut dessinée à Paris, d'après les *Mémoires du Sieur de Tillemont*, ne coïncide pas avec les indications fournies par Singleton. Comme d'habitude, De Foe s'est fié à sa mémoire et n'a pas recouru à ses sources pour vérifier ce qu'il écrivait. Il savait sur l'Afrique ce que savaient ses contemporains instruits. Il suppléa par l'imagination à tout ce qui était encore inconnu, sûr qu'aucun de ses lecteurs n'irait faire d'enquête sur place. Heureux temps où les grands espaces blancs sur les cartes permettaient aux auteurs de romans d'aventures d'inventer ce qu'ils voulaient ! De Foe se rappelait très bien les contours de Madagascar ; il avait lu dans plusieurs livres que les fleuves qui se jettent dans le canal de Mozambique sont coupés par des cataractes ; il se souvenait des voyageurs qui avaient aperçu de grands lacs, dont ils n'avaient pu reconnaître les contours, et d'immenses déserts où ils n'avaient pas osé pénétrer. Ces détails lui avaient suffi pour donner à son roman un cachet d'authenticité. Mais remarquons bien la prudence des indications géographiques ; aucun nom propre, ou presque : seulement les quelques noms que De Foe avait présents à la mémoire ; quelques indications de latitude, mais aucune indication de longitude qui permettrait de faire le point ; un peu partout, des rivières, des déserts, des lacs et des chaînes de collines ; des bêtes sauvages en quantité, de nombreuses agglomérations d'indigènes, mais aucun nom de ville ni même de comptoir européen sur la côte. Ne donne-t-elle pas fort à penser, l'imprécision de la flore africaine telle qu'elle nous est décrite par Singleton ? Celui-ci remarque des pins, des chênes et des cèdres sur les rives des fleuves, une « sorte de plante verte bonne pour les bestiaux » en certains endroits du premier grand désert, une « sorte d'herbe semblable à un large chardon plat » et deux ou trois « plantes inconnues » sur le bord du lac, une « espèce de mousse noirâtre » dans le second désert traversé, et c'est tout. Ne cherchons pas davantage de précision dans la description de la faune : à Madagascar, « des bêtes terribles et sauvages dont nous ne savions pas le nom » ; au cœur de l'Afrique, « des lions, des tigres (!), des éléphants et de furieux chats sauvages ; en Guinée, des léopards, des loups et des lynx ; à peu près partout, des oiseaux semblables à ceux de l'Angleterre, oies, canards et sarcelles ; dans les montagnes,

un animal étrange, intermédiaire entre le buffle et le daim, « sans cornes, avec de longues jambes comme une vache, et avec une belle tête et une encolure comme un daim » (24) ; enfin, dans les vases du lac « une horrible espèce de serpent venimeux et difforme » (25), qui ressemble beaucoup au diable. Vraiment, ce n'est pas la peine d'aller en Afrique si les plantes et les animaux ne présentent aucune particularité intéressante ! De Foe s'est fort peu préoccupé de la couleur locale et de l'exactitude géographique. Ses nègres, qu'il appelle « Indiens », ont « une sorte de bracelet » autour du cou et portent des arcs et des flèches comme tout sauvage classique ; leur langage, où les voyelles dominant, est à peu près le même que celui des Caraïbes. Le récit de la traversée du continent noir fait honneur à l'imagination de De Foe, mais non à sa science.

La seconde partie du roman — les croisières de Singleton — ne nous présente guère que les éléments descriptifs, géographiques ou ethnographiques dont De Foe avait déjà fait usage dans *Robinson Crusoë*. Sa connaissance superficielle des Antilles provenait de l'*Histoire des Boucaniers d'Amérique* (26), dont il possédait un bel exemplaire richement illustré. Les allusions à la région de La Plata ne nous surprennent pas, puisqu'il avait longuement projeté la fondation d'une puissante colonie anglaise dans ces parages si favorables au commerce (27). La Baie de Tous-les-Saints, au Brésil, la côte méridionale de l'Asie et l'Insulinde, avaient déjà fourni le cadre de quelques épisodes dans les *Nouvelles Aventures de Robinson*. Il apporte des précisions nouvelles dans sa description de Madagascar : cela tient à ce qu'il venait de publier un pamphlet sur Avery et qu'il avait encore présents à la mémoire les documents dont il s'était servi. La seule particularité ethnographique curieuse que nous trouvions dans le roman, c'est l'étude du caractère cruel et fourbe des indigènes de Ceylan. De Foe n'a pas inventé ce détail. Il nous indique lui-même sa source, dont il copie presque intégralement un long extrait : c'est la *Relation historique de l'île de Ceylan, dans les Indes Orientales* ; avec un récit de la manière dont l'auteur fut retenu captif, en même temps que plusieurs autres Anglais

(24) Cf. p. 40.

(25) Cf. p. 37.

(26) Par OEXMELIN (1678), continuée par Basil RINGROSE (1685).

(27) Cf. notre chapitre sur le *New Voyage round the World*, *infra*, ch. VII.

qui y vivent encore, et de l'évasion miraculeuse de l'auteur, par Robert Knox (1681). Il avait le livre à portée de sa main, dans sa bibliothèque, et jugea sans doute qu'en en reproduisant quelques pages, il intéresserait ses lecteurs, et aussi s'épargnerait de la peine.

Bien que la *Vie de Singleton* ait paru sans nom d'auteur, il n'y a pas à hésiter si l'on veut identifier celui qui l'écrivit. A chaque page on retrouve les qualités et les défauts du père de Robinson Crusoë, ainsi que sa mentalité propre. Tout d'abord sa prudence : il ne tenait pas à ce qu'on découvrit qu'il inventait des « romans », et pour qu'on ne s'aperçût pas que ses livres étaient fictifs, il prenait ses précautions. Nous venons de voir combien ses descriptions géographiques étaient vagues. Nous nous rendrons vite compte que la plupart de ses imprécisions sont voulues. Il cite très peu de noms de personnes, de peur de se compromettre : son héros feint de n'avoir aucune mémoire des noms (28). Il emploie un procédé habile destiné à jeter le trouble dans l'esprit des lecteurs incrédules. Il met en relation avec ses personnages fictifs des hommes réels, en vedette à son époque, Knox et le capitaine Avery ; Kid, Harris et Wilmot, leurs comparses, sont également des noms de flibustiers authentiques. Quant aux noms des autres personnages, le padre Antonio, Gordon, etc., ils ne sont pas assez caractéristiques pour qu'on puisse les identifier. De Foe nous assure que Singleton et William sont venus vivre en Angleterre : mais, en nous annonçant qu'ils se sont déguisés et qu'ils ont changé de nom, il nous enlève toute possibilité de les reconnaître. Des enfants volés, des mousses capturés par les pirates barbaresques, des marins abandonnés sur une île, comme Singleton, des quakers exerçant des métiers très peu en rapport avec leurs croyances, comme William, voilà des traits qui n'ont rien de distinctifs à une époque où les journaux parlaient chaque jour de rapt d'enfants, d'exploits de pirates marocains, d'abandon de matelots indociles, ou de quakers dont la vie faisait scandale. Ces précisions apparentes ne sont donc pas des précisions. Remarquons encore le soin avec lequel Singleton évite de nous donner des détails sur les mets exotiques qu'il mange, ou sur les remèdes

(28) Il ne donne aucun nom de navire ni de capitaine, et déclare qu'il avait oublié le nom de l'aubergiste qui le logea à Londres (p. 48).

employés par William (29), ou même sur l'installation d'Avery à Madagascar ; on reconnaîtra la prudence de De Foe à ne pas trahir son incompetence. Enfin, l'aventure des treize explorateurs anglais qui ont découvert le pôle Nord et font naufrage sur la côte du Japon ne sort pas du domaine des on-dit : personne n'est en droit de la déclarer vraie ou fausse ; elle a du moins un petit cachet de mystère qui augmente l'intérêt du roman.

Dans la *Vie de Singleton* comme dans *Robinson Crusoë*, De Foe s'est efforcé, par des précisions de dates et de chiffres, de nous donner l'impression que nous avons affaire à des relations de voyages authentiques (30). Qu'il s'agisse de caisses à emporter pour une expédition (31), de pépites d'or récoltées dans les rivières de la Guinée, ou de sommes d'argent capturées sur les navires qui tombent entre ses griffes, Singleton se montre d'une scrupuleuse exactitude : on croit voir l'ancien pirate relevant ces chiffres sur son carnet de route pour écrire ses mémoires. L'emploi très fréquent de termes nautiques (32) concourt également à nous donner l'illusion que nous lisons un livre écrit par un marin. Enfin, chez les contemporains de De Foe, quelques bribes de langues étrangères, citées çà et là (33), devaient entretenir la croyance que l'auteur avait voyagé dans les pays qu'il décrivait.

Ne cherchons pas dans la *Vie de Singleton* de composition bien nette, ni même d'idée directrice. Les digressions et les parenthèses sont continuelles : une d'elles, le récit de la captivité de Knox, est si longue que l'on ne sait plus où l'on en est. En réalité, De Foe se contente d'ajouter des épisodes les uns aux autres, au fur et à mesure qu'ils se présentent à son imagination : n'était son réalisme, la *Vie de Singleton* serait donc très voisine, comme genre et comme sujet, du roman picaresque. Beaucoup de ces épisodes consistent presque entièrement en dialogues ; il y en a trop, car nous ne nous intéressons guère à ces discussions d'hommes de loi retors, que sont par exemple les conversations de William avec le Hollandais. Néanmoins,

(29) Cf. p. 43, 45, 56, etc.

(30) Cf. p. 40 : « Our men stayed three hours for their return »... « I pulled out [a moidore and the two dollars I spoke of before », etc.

(31) Il fait emporter exactement onze caisses par le prince nègre.

(32) Cf. p. 4, 11, 54, 59, 76, 87, etc.

(33) Cf. p. 6, 14, 22, 23, 26, etc.

il faut reconnaître què, dans certains cas. ces dialogues rompent la monotonie du style.

Il ne faudrait pas croire, pourtant, qu'en développant un épisode, De Foe n'avait aucune idée de ce qui allait suivre : de fréquentes anticipations nous montrent qu'il avait arrêté d'avance les grandes lignes de son roman. Il anticipe sur les faits, surtout quand il se rend compte que l'intérêt commence à languir ; par exemple, après avoir raconté en détail le conciliabule des marins à Madagascar, il écrit : « Les décisions de cette assemblée n'avaient pas grande importance, mais comme elles préparaient beaucoup d'aventures plus remarquables, ...je pense que cette ébauche de mes entreprises futures ne paraîtra pas déplaisante » (34). De même, vers le milieu de la traversée de l'Afrique, après une bataille contre les indigènes, un des blancs trouve sur un cadavre une petite plaque d'or mat : n'est-ce pas une manière habile de faire prévoir les scènes prodigieuses qui vont suivre (35) ? Puis, dès qu'il a imaginé William, De Foe, sachant bien que le joyeux quaker ferait les délices du public, annonce qu'il ne passera pas sous silence un seul de ses exploits : n'était-ce pas une discrète invitation à lire le livre jusqu'au bout ? Enfin, certaines anticipations prennent la forme de prophéties : ainsi le canonnier lit dans la main du jeune Singleton qu'il sera plus tard un « bandit éminent » (36) ; et ainsi William voit en rêve ce que lui montrera la réalité. Ces appels à l'élément surnaturel étaient toujours fort appréciés des lecteurs de l'époque : aussi De Foe n'avait-il garde de les négliger.

Le procédé d'anticipation n'est pas nouveau : nous avons vu le rôle important qu'il jouait dans *Robinson Crusoë*. Et pourtant la *Vie de Singleton* marque les progrès accomplis par De Foe dans la technique du roman. Dans *Robinson Crusoë*, De Foe n'abandonne jamais l'autobiographie. Ici, au contraire, il n'hésite pas à y renoncer pour éviter des longueurs et des récits rétrospectifs. Il nous raconte ce qui se passe sur le navire après l'abandon de Singleton sur la côte de Madagascar ; il nous narre objectivement les aventures séparées de William au Brésil, à Madagascar, à Ceylan, ou en Arabie, au lieu de les

(34) Cf. p. 10.

(35) Cf. p. 28.

(36) Cf. p. 11.

lui faire raconter à Singleton dès son retour. Il convient de signaler cet effort pour rompre le cadre étroit de l'autobiographie : nous avons ici un romancier qui rapporte les faits dans leur succession historique, et non un pseudoauteur de mémoires obligé de ramener à sa propre personne tous les faits qui le concernent de près ou de loin.

De ce qu'il s'écartait ainsi du genre favori du public, le mémoire autobiographique, il ne s'ensuit pas que De Foe ait négligé les procédés faciles qui flattaient le goût populaire. Il sait mettre en relief les détails qui feront sensation parmi ses lecteurs et attireront leur curiosité. En annonçant dans son titre une description de Madagascar, l'île mystérieuse, le récit de la rencontre d'un Londonien au cœur de l'Afrique, et des croisières en compagnie du célèbre Avery, il savait qu'il déterminerait beaucoup d'acheteurs hésitants. Et dans son roman, que de fois il insiste sur la stupidité des nègres qui acceptent en paiement des figurines de métal sans valeur, ou sur les « monstrueuses » bêtes féroces, toutes « prodigieusement grandes », ou sur la nudité des indigènes et du citoyen de Londres qui vit parmi eux, ou sur la description des rivières qui charrient de l'or, ou enfin sur les deux drapeaux des pirates, l'un noir et l'autre pourpre (37) ! Ne connaissait-il pas son public, l'écrivain qui mettait en vedette ces détails un peu naïfs, si bien faits pour intéresser des âmes simples ?

Le vocabulaire est en rapport avec ces détails : aucun mot pédant ou abstrait (38), rien que du bon vieil anglais de la conversation, que tout le monde peut comprendre. De Foe parle, plutôt qu'il n'écrit ; et il parle en conteur expérimenté, employant des tournures populaires (39) qui ne déroutent pas son auditoire, amusant les autres et s'amusant lui-même à des saillies humoristiques qui viennent naturellement, sans effort ni recherche. Singleton est pris par les Africains pour Dieu ou le diable, il ne sait pas exactement lequel, mais, ajoute-t-il, « il n'y attachait pas d'importance ». Il conteste que le serpent horrible trouvé près des bords du lac soit Satan en personne, car,

(37) Cf. p. 30, 42, 45, 64, 75, etc.

(38) Après avoir écrit le mot *promontory*, il ajoute aussitôt : *or cape of land*.

(39) Par ex. *exceeding fond, monstrous great, a monstrous quantity, mightily pleased with it, etc.*

explique-t-il à ses compagnons, qu'est-ce que Satan ferait dans un endroit inhabité (40) ? Il rit autant que nous, en nous décrivant la satisfaction du roi indigène qui a goûté à l'eau-de-vie, et en rédigeant la lettre dramatique qu'il envoie à ses hommes pour les écarter des côtes d'Arabie, et encore en nous rapportant ses conversations avec William à Venise, en un jargon arménien tel qu'ils n'étaient compris par personne et très souvent ne se comprenaient pas eux-mêmes. C'est surtout William qui constitue l'élément comique du roman. De Foe excellait à parodier le style quaker : il s'y était essayé dans plusieurs pamphlets politiques. Le langage de William est beaucoup plus drôle que celui de Vendredi : l'emploi de métaphores bibliques dans les circonstances les plus triviales de la vie prête aux contrastes les plus comiques. William est le premier quaker qui ait été introduit dans le roman anglais, et il n'a jamais été égalé depuis. Tout en lui semble combiné pour produire une sympathie souriante : ses ruses prudentes, son ardeur au combat, son humanitarisme qui le pousse à empêcher les effusions de sang inutiles, son habileté de commerçant, son horreur de se battre quand on peut l'éviter, son scepticisme relativement à l'action du diable sur les destinées humaines, ses sermons à la fois ironiques et persuasifs, et son zèle à convertir, qu'il déploie seulement quand la fortune de Singleton, et la sienne par surcroît, sont faites. Ce n'est certes pas un personnage recommandable, mais il n'a rien de Tartufe, et sa franchise un peu cynique désarme nos rigueurs. Nous ne pouvons en vouloir à un homme si aimable. Nous serions même heureux de connaître sa sœur, cette ménagère si pieuse et si bonne, si habile à dissimuler deux pirates aux regards indiscrets, et si contente d'épouser l'un d'eux. Mais, pour avoir un type de quakeresse, il nous faudra attendre la publication de *Roxana* où nous trouverons une véritable réincarnation de la sœur de William.

Comme *Robinson Crusoe*, la *Vie de Singleton* a été écrite avec trop de hâte. Certaines répétitions énervent par leur fréquence, comme la description de la terreur des nègres au premier coup de feu, l'emploi d'un poteau dressé en terre comme signe de paix, et le succès qu'eurent parmi les tribus indigènes les pièces de métal découpées en forme d'animaux (41). De Foe se rend

(40) Cf. p. 37.

(41) Cf. p. 18, 27, 28, 38, etc.

quelquefois compte qu'il se répète, mais évite toute suppression en usant de la formule « comme je l'ai dit plus haut ». Il ne s'est pas donné la peine de se relire, sans quoi il aurait corrigé cette phrase incohérente, qui décrit le premier contact entre les marins et les natifs de Madagascar : « Mais quand nous en vîmes à converser avec eux, nous trouvâmes que ce n'étaient pas des cannibales, comme on nous l'avait dit, ni des hommes désireux de se jeter immédiatement sur nous pour nous dévorer ; mais ils vinrent s'asseoir près de nous, manifestèrent leur étonnement de nos habits et de nos armes et firent des signes pour nous donner des provisions, celles qu'ils avaient, c'est-à-dire, pour le moment, seulement des racines et des plantes arrachées au sol, mais ensuite ils nous apportèrent des volailles et de la viande en abondance » (42). De même, aurait-il laissé telle quelle cette autre phrase : « Nous découvrîmes qu'il n'y avait chez eux aucune bête de somme, c'est-à-dire ni chevaux, ni mules, ni ânes, ni chameaux, ni dromadaires ; la seule bête qu'ils eussent était une sorte de buffle, ou de taureau apprivoisé, semblable à celui que nous avions tué ; et qu'ils avaient certains de ceux-ci si bien en main qu'ils leur apprenaient à aller et venir à la voix, selon qu'ils les appelaient à eux ou les renvoyaient ; qu'ils leur faisaient porter des fardeaux ; et particulièrement qu'ils nageaient sur eux pour traverser les rivières et les lacs, ces animaux nageant très haut et avec beaucoup de vigueur dans l'eau » (43). La phrase est confuse à cause de sa longueur : et pourtant on en trouverait de beaucoup plus longues presque à chaque page du roman ; ainsi, tout le discours que le capitaine adresse à ses hommes, qui implorent sa pitié en faveur de leurs camarades abandonnés sur la côte, tient en une seule phrase, et elle est tellement bourrée d'incidentes qu'elle est presque illisible.

A la paresse de vérifier sont dues d'autres négligences de détail. Ne se rappelant plus le nombre exact des marins isolés à Madagascar (27), De Foese contente de la vague mention « entre vingt et trente ». Il fait allusion à des événements qu'il a oubliés de traiter ; on chercherait vainement à quel épisode fait allusion la phrase suivante : « Ils m'appelaient le capitaine Bob

(42) Cf. p. 7.

(43) Cf. p. 19.

depuis le jour où j'avais pontifié devant un de leurs grands princes » (44). Quand il oublie momentanément un nom, il ne fait même pas un petit effort de mémoire pour le retrouver, et emploie une longue périphrase ; au lieu de « Wilmot », il écrit « mon camarade, c'est-à-dire celui qui était mon chef avant la prise du croiseur portugais » (45). Il commet un étrange *lapsus* : William adresse un discours à Wilmot, alors qu'il y a beau temps que celui-ci est sorti pour toujours du roman (46). D'autre part, l'aventure de Knox nous est donnée d'abord comme racontée par William, puis comme découverte dans un livre par Singleton. Les contradictions ne manquent pas. Singleton indique l'année 1695 comme celle de son premier voyage en qualité de mousse, mais après avoir traversé l'Afrique, fait fortune et gaspillé son argent à Londres, il annonce qu'il repart... en 1686 ! Enfin il déclare avoir vécu à Madagascar avec Avery en 1699 : impossible de concilier ces dates. Comment admettre aussi la lâcheté des marins portugais après leur beau geste de solidarité envers leurs camarades abandonnés sur la côte ? Sans compter que ces hommes, soi-disant couards et abjects, se conduisent toujours avec bravoure quand le danger se présente, et font preuve d'une hardiesse et d'une ténacité dignes d'éloges dans leur folle expédition à travers le continent noir. De même, pourquoi Singleton dit-il à Wilmot que les Malgaches sont fourbes et dangereux ? Il n'avait pourtant eu qu'à se louer d'eux au cours de son long voyage. Enfin, est-ce à Luçon, la plus septentrionale des Philippines, ou à Mindanao, la plus méridionale, que Singleton s'arrêta eu début de son voyage de retour ? Il nous indique d'abord la première, puis la seconde. Sans doute, ce ne sont là que des erreurs minimales, mais leur fréquence les empêche de passer inaperçues. Et nous ne relèverons pas les invraisemblances du roman, parce que De Foe n'a pas cette fois-ci outrepassé ses droits de faire intervenir la Providence au moment favorable : elles ne nous choqueraient même pas, s'il n'avait émis la prétention de publier non pas un livre fictif, mais une autobiographie authentique.

Ce ne sont pas seulement les habitudes du romancier qui apparaissent dans la *Vie de Singleton* et nous permettent d'en iden-

(44) Cf. p. 14.

(45) Cf. p. 58.

(46) Cf. p. 74.

tifier l'auteur, c'est aussi la mentalité particulière de l'homme qui a composé le roman. La personnalité de De Foe est si forte qu'elle transparait partout. Point de page où nous ne reconnaissons les traits distinctifs du commerçant non-conformiste de Londres. Dès le début du livre perce la haine du papisme, de cette religion tout extérieure et où l'argent peut acheter le pardon. Et, bien qu'il mette en scène un pirate, De Foe ne peut s'abstenir de lui placer dans la bouche des citations de la Bible, des bribes d'histoire sainte, et des considérations sur la Providence. Le but de l'existence, c'est de faire fortune : la joie sincère avec laquelle De Foe décrit la recherche de l'or ou les fructueuses opérations commerciales de ses héros montre qu'il vivait en imagination ces scènes de bonheur mercantile. Ses personnages ont la rudesse de l'homme d'affaires : *business is business*. Le vieux pilote portugais tire du jeune Singleton tout le rendement possible. Singleton vend tout ce qu'il peut, même des nègres. Les animaux ne l'intéressent que s'ils sont comestibles ; les voyages que s'ils lui rapportent de l'argent. De Foe applique sa devise : le commerce avant tout !

Le patriotisme du marchand de la Cité saisit toutes les occasions de se manifester au cours du roman. De Foe fait dire à Singleton que les pirates n'aiment pas s'attaquer aux vaisseaux anglais parce que ceux-ci se défendent plus bravement que les autres (47). Il accable les autres nations, surtout les Portugais, d'un mépris d'homme supérieur, qui ne dédaigne pas cependant de recourir aux insultes (48). Il chante à tout propos la gloire de Londres, souvent contre toute vraisemblance. Dans la première partie du livre, Singleton n'a jamais mis le pied dans la métropole ; mais De Foe ne peut s'abstenir d'allusions fréquentes à sa ville chérie : la rivière africaine que remontent les pirates a une longueur qui rappelle celle de la Tamise en aval de Gravesend ; puis elle se rétrécit et ne rappelle plus que la Tamise à Windsor ; enfin elle devient trop peu profonde même pour un bac londonien (49).

Bien qu'il soit assez mal esquissé, le caractère de Singleton rappelle par plusieurs traits celui de son créateur. Singleton est un excellent organisateur : il le prouve en dirigeant la caravane

(47) Cf. p. 50.

(48) Cf. la préface du *Plan of the English Commerce*.

(49) Cf. p. 24 et 27.

dans la recherche de l'or. Il est obstiné, mais son bon sens l'empêche de tomber dans un entêtement stupide : il fait son possible pour empêcher ses hommes de s'éterniser autour de l'arbre creux où les rusés Malais se sont réfugiés. Il s'est fixé un but : vivre dans l'aisance, exempt de soucis, et c'est pour atteindre ce but, beaucoup plus que par cupidité, qu'il accumule tant de richesses et devient un commerçant âpre au gain, souvent même malhonnête. En cela, il s'éloigne de De Foe. Sa malhonnêteté le rend méfiant, car il façonne les autres à son image : il va même jusqu'à soupçonner William de trahison, parce que celui-ci s'attarde sur le rivage à préparer leur fuite à tous deux. Il est très retors et aime la discussion : une de ses principales joies est de réussir à faire triompher son opinion. Il est doué d'une réelle intelligence pratique ; il prouve pendant sa longue carrière qu'en dépit des lacunes de son instruction il est aussi bon marin que bon général. Mais il n'a aucune qualité de cœur. Il est foncièrement irrégulier, et son instinct le porte à faire le mal. C'est le bandit-né, dont le seul plaisir est de donner de pernicieux conseils. C'est, en définitive, le souvenir que nous gardons de lui : le souvenir d'un pirate impitoyable, cruel de sang-froid, utilitaire et calculateur ; il rentre dans la catégorie de ceux que De Foe appelait les « hommes-diables » (*men-devils*). Et pourtant il ne nous est pas antipathique. Ses malheurs d'enfant excusent, en effet, dans une forte mesure, sa méchanceté d'homme. C'est le sort qui, en s'acharnant sur lui, l'a rendu si mauvais. C'est la société qui est en partie responsable de la création d'un pareil monstre. Aussi sommes-nous heureux du dénouement de l'ouvrage, car nous sommes sûrs que, devenu un homme riche et rangé, il aura une conduite exemplaire.

Il n'en subsiste pas moins que la conclusion du roman est immorale : le vice est récompensé et le bien mal acquis profite à son acquéreur. De Foe s'est efforcé d'atténuer cette immoralité. Il prête à son héros un repentir complet. Il fait tomber la foudre près du navire des pirates pour montrer que Dieu veille et réserve ses droits. Il insiste sur l'histoire édifiante de Knox, qui dut à la lecture de livres pieux de conserver en toute circonstance sa sérénité. Enfin, il affecte partout le ton d'un narrateur plein de contrition et de remords. Mais la morale du livre reste néanmoins très contestable. Elle peut se résumer en ceci : l'argent volé, s'il est employé à des œuvres pies, n'empêche

pas le voleur d'être reçu au Paradis, et les pires malfaiteurs ne doivent jamais se considérer comme exclus de la miséricorde divine. Si la *Vie de Singleton* avait eu autant de succès que *Robinson Crusoë*, De Foe se serait fait vivement attaquer, et, cette fois, tous les Gildon de la critique auraient été fondés à dire que le livre ne contenait aucune leçon de morale ou de piété qui justifiât sa publication.

Heureusement pour la tranquillité de De Foe, mais malheureusement pour sa bourse, la *Vie de Singleton*, mal lancée, n'eut qu'un succès médiocre. Un journal de Province, le *Postier d'Exeter ou Mercure loyal* la publia en feuilletons, à partir du 4 novembre 1720, naturellement sans l'autorisation de l'auteur. Mais l'édition originale s'enleva très lentement ; probablement à la demande de De Foe, Mist en fit une réimpression qu'il mit en vente le 9 septembre 1721. Il faut attendre ensuite 1737 et 1768 pour trouver de nouvelles éditions ; le libraire Noble en donna une bonne, que son prix assez modique (4 s.) rendait accessible au peuple. Depuis ce temps, le roman a pris sa place légitime dans les collections d'œuvres de De Foe qui l'ont fait connaître. Son caractère inoffensif pour les bonnes mœurs lui a valu d'être publié à part dans la collection des *Classiques du Monde* (*World's Classics*) à l'usage des jeunes garçons, et dans plusieurs autres séries d'ouvrages classiques (50). Enfin il a été traduit récemment en suédois (1917) et en français (1919) (51).

Son influence sur la littérature anglaise, bien qu'il n'ait inspiré directement aucune autre œuvre, n'est pas négligeable. Mrs Haywood semble bien s'en être inspirée dans son roman de *Philidore et Placentia* (1727) : son héros est lui aussi abandonné sur un rivage isolé, et erre dans un désert où il combat des tigres qui ressemblent à ceux de Singleton. On a voulu voir dans un roman attribué à Berkeley, *Gaudenzio di Lucca*, une imitation de la *Vie de Singleton*, parce que le personnage principal de l'ouvrage pénètre dans le cœur de l'Afrique : mais c'est pour y trouver une société idéale, et nous voilà bien loin de la nature sauvage et inhospitalière que De Foe nous a décrite. L'écrivain que la *Vie de Singleton* a sans doute le plus intéressé, c'est Stevenson, et nous serions tentés de croire que l'*Ile au*

(50) The Camelot Classics, 1887 (int. and notes by Sparling). Everyman's library, 1906 (int. by Edw. Jarnett). The Boy's Classics, 1906 (6 illustrations by Goble), etc.

(51) L'édition française illustrée, Paris.

trésor doit quelques éléments au roman de De Foe. Mais les ressemblances ne sont souvent que des coïncidences, car la correspondance de Stevenson (52) nous prouve qu'il n'avait pas connu Singleton avant d'écrire son chef-d'œuvre : c'est Burne-Jones qui lui signala l'existence du livre de De Foe, d'après un article de Watts-Dunton sur « la place de De Foe dans la renaissance de l'étonnement » (53). Parmi les contemporains, celui auquel l'auteur de *Singleton* nous fait aussitôt penser est Rider Haggard : mais il y a une grande différence entre le voyage très vague du héros de De Foe et les pérégrinations romanesques du chasseur Allan Quatermain dans une contrée que l'auteur avait lui-même parcourue.

Nous devons considérer De Foe comme un précurseur dans une des branches les plus importantes du roman d'aventures moderne : l'histoire de pirates. La *Vie de Singleton* est bien dépassée aujourd'hui, et elle a peu de lecteurs. Cependant, elle mérite d'être placée dans les bibliothèques de la jeunesse où elle jouera le rôle d'un ancêtre un peu radoteur et ennuyeux, qui parle de choses vieillottes et s'amuse d'anecdotes qui ne font plus rire personne, mais qui a droit au respect et à l'amitié que lui méritent son âge et sa souriante bonhomie.

(52) Lettre de juillet 1884 (éd. Sidney Colvin).

(53) Introduction à l'édition du roman publié dans la collection *The World's Classics*.

CHAPITRE IV

« On espère que l'enseignement moral de l'histoire engagera le lecteur à rester sérieux, même dans les passages où il serait tenté de plaisanter. »

Moll Flanders, préf.

La vie de Moll Flanders, catin et voleuse

- I. La longue carrière de Moll Flanders. — II. L'histoire du livre.
— III. L'intérêt et la valeur de *Moll Flanders*.

I

De tout temps, la foule anglaise avait eu un goût particulier pour les biographies de prostituées. Quand le roman picaresque espagnol pénétra en Angleterre, ce furent les vies des *picaros* qui obtinrent le plus grand succès. Dans les vies de *picaros*, on se passionnait surtout pour les scènes scandaleuses où des femmes étaient mêlées : un accueil triomphal fut ainsi réservé à des livres comme *Les actions merveilleuses et la vie de Lazaro de Tormes*, traduit dès 1568 ; *Le coquin, ou la vie de Guzman de Alfarache*, traduit par Mabbe (1) en 1622, et plus tard les œuvres complètes de Quevedo. C'est dire quels transports d'enthousiasme saluaient les ouvrages dont le héros principal était un bandit femelle (2) ! Nous signalerons, entre beaucoup, le succès obtenu par un roman de Solorzano, traduit par John Davis en 1665, *La Picara, ou les triomphes de la subtilité féminine, prouvés par les artifices et les impostures d'une*

(1) MABBE, ou MAB (James) (1572-1642) se spécialisa dans les traductions de romans espagnols.

(2) Cf. MORGAN : *Rise of the novel of manners*.

belle femme qui dupa les coquins les plus expérimentés et fit le malheur de tous ceux qui la trouvaient jolie. Au début du dix-huitième siècle, l'attrait des romans picaresques ne fit que croître : on fouilla la littérature espagnole pour trouver des biographies de *pícaros* encore peu connues. Le capitaine John Stevens, traducteur de Quevedo et de Cervantès, connut les joies de la popularité en octobre 1707 (3), lorsqu'il publia une importante collection d'histoires picaresques, vendue au prix relativement bas de six shillings. Or, quelles histoires plaça cet homme avisé, en tête de son recueil ? Ce sont les biographies des *pícaras*, qui devaient suffire à assurer le succès du volume. Sa collection s'intitule en effet *Les libertines espagnoles*, et commence par un récit de Pérez (1605), *Justina, la coquette de village*, suivi aussitôt par *Celestina, la putain de Madrid*.

A côté de ces œuvres d'importation étrangère, il existait en Angleterre un roman picaresque d'origine autochtone. Comme en Espagne, il avait été créé pour se moquer des romans de chevalerie : telle est la tendance du seul roman qu'ait écrit Nash, *Le voyageur infortuné ou la vie de Jack Wilton* (1594), et celle de plusieurs contes de Chettle et de Breton où l'actualité tient une grande place. Une partie du public trouvait, en effet, que les romans espagnols évoquaient un monde bien lointain : il fallait des récits qui eussent Londres pour scène et des héros qui fussent citoyens britanniques. Les éditeurs s'empressèrent de satisfaire ces désirs : ils publièrent d'abord de vieilles histoires sur des voleuses célèbres comme Moll Cutpurse et Long Meg, puis des pamphlets édifiants, qui, sous prétexte de raconter le repentir des condamnés à mort, énuméraient leurs honteux exploits (4). Après 1715 commença l'âge de la littérature criminelle. Des *Annales de Newgate*, contenant la biographie des prisonniers de marque, parurent régulièrement. De Foe, qui ne négligeait jamais de se tenir au courant des goûts du jour, avait acquis des romans espagnols (5) et de vieux pamphlets anglais. Il possédait, entre autres raretés, un *Avertissement aux protestants, ou le cas de*

(3) Cf. *Daily Courant*, 10 octobre.

(4) Cf. dans CHANDLER : *The literature of Roguery*, vol. I, les pages sur les *prison tracts and repentances*.

(5) *Quevedo's Visions*, traduites par Sir Roger L'ESTRANGE, *Cervantes' six surprising and diverting adventures*, etc.

Margaret Clark récemment exécutée pour avoir mis le jeu à la maison de son maître à Southwark (1680) ; Le jugement et la condamnation de Mary Butler pour avoir contrefait une traite de 40.000 £ (1699) ; Le jugement du capitaine John Quilett (1705), etc. De tels ouvrages étaient des modèles qu'il n'allait pas tarder à imiter.

Le développement de cette littérature « encanaillée » date de la Restauration. Elle ne tarda pas à prendre un caractère nettement anglais, sans cependant faire disparaître les adaptations d'histoires galantes françaises, telles que *L'histoire de la Belle de Tunis, ou la maîtresse généreuse* (1673), ou les plagiats de romans espagnols, tels que *La putain errante* (1661). Le genre picaresque en Angleterre fit une place démesurée à l'élément érotique. Richard Head écrivit un livre imité de l'espagnol, *Le fripon anglais, dépeint dans la vie de Meriton Latroon* (1665), déjà si indécent qu'on se le passait sous le manteau. Cela ne suffit pas à Francis Kirkman, qui publia des « suites » qui dépassent les bornes de la licence permise. Ce Kirkman, toujours à l'affût des occasions d'écrire un pamphlet sur un criminel en vogue, est le précurseur de De Foe, car il publia avant lui des séries de pseudobiographies. Son grand succès fut *La dame déguisée*, histoire d'une aventurière de haut vol, connue sous le nom de la Princesse Allemande : de son vrai nom Mary Carleton, cette femme avait été d'abord emprisonnée pour bigamie. Pepys alla la voir dans sa prison, car on parlait beaucoup d'elle (6). Acquittée, elle fut peu après arrêtée de nouveau pour vol (1671) et déportée à la Jamaïque. Elle eut le tort de s'en échapper et de revenir en Angleterre, où, reconnue et capturée, elle fut pendue à Tyburn, le 22 janvier 1673. Sur ces données assez vagues, Kirkman bâtit un roman que De Foe n'aurait pas désavoué (7).

L'amour de la « littérature encanaillée » devint tel que les écrivains en renom suivirent eux aussi le courant, chacun selon son tempérament. Mrs Behn donna des contes où apparaissaient les influences françaises et espagnoles. Mrs Haywood

(6) *Diary*, 1^{er} juin, 7 juin 1663 et 15 avril 1664. Des nuées de pamphlets sur son cas parurent en 1663.

(7) Cf. BERNBAUM : *The Mary Carleton narratives*. Ce roman racontait comment un coureur et une coureuse de fortunes se dupèrent mutuellement : De Foe introduisit dans *Moll Flanders* un épisode semblable.

tomba dans la basse galanterie. De Foe, qui déplorait « la perversité du goût des palais actuels » (8), n'osa pas rester en dehors de la mode, mais ses biographies de criminels portent l'empreinte de son génie puritain. Son modèle est Bunyan qui, dans *La vie et la mort de M. Badman*, avait raconté la vie d'un débauché sans scrupule, afin de donner au monde l'horreur de ces gens qui « passent par un sentier de primevères jusque dans le feu éternel ». Les rudes lecteurs de l'époque ne s'effarouchaient pas des termes les plus crus, des scènes les plus risquées, et n'avaient pas peur de contempler en face les laideurs de la vie. C'est ce qui explique pourquoi le roman de *Moll Flanders*, écrit pour réagir contre les biographies de criminels « racontées dans un mauvais esprit », est rédigé en un style parfois grossier. Personne n'y voyait de mal, et, dans la préface de sa seconde édition, De Foe pouvait, de bonne foi, exprimer l'espoir que son livre « n'offenserait pas le lecteur le plus chaste ni l'interlocuteur le plus pudique ».

Moll Flanders est, comme tous les romans picaresques, une série d'aventures mises bout à bout, mais ces aventures, tirées pour la plupart de l'expérience personnelle de De Foe, sont d'un réalisme très anglais. Il est probable que, certain de placer son manuscrit, De Foe se mit à écrire sans avoir parlé longuement de ses projets à un éditeur ; la seule annonce des grandes lignes de son ouvrage était un sûr garant de succès. L'idée de *Moll Flanders* lui vint certainement dans le courant de l'année 1721, alors qu'il était rédacteur au journal d'Applebee : celui-ci, qu'on appelait plaisamment l'« imprimeur attitré de MM. les criminels », s'occupait spécialement des nouvelles concernant les « oiseaux de Newgate ». Envoyé comme *reporter* prendre des interviews aux condamnés à mort, De Foe eut maintes fois l'occasion de compléter les souvenirs qu'il avait gardés de son séjour dans l'horrible prison. C'est ainsi qu'il élaborait le type de la *picara* britannique, devenu immortel en la personne de *Moll Flanders*.

Moll commence son autobiographie en annonçant qu'elle ne donnera pas son vrai nom, ce qui dispense de toute recherche les critiques indiscrets. Elle est née à Newgate, où sa mère, incarcérée pour vol, s'était fait engrosser pour éviter la pen-

(8) *Applebee's Journal*, 22 fév. 1724.

daison. Six mois après avoir mis sa fille au monde, la peu respectable dame fut déportée en Virginie, abandonnant le bébé à une parente éloignée.

Moll se rappelle vaguement avoir circulé à travers l'Angleterre avec une bande de bohémiens ; ceux-ci, pour des raisons inconnues, l'abandonnèrent en passant à Colchester. Elle avait alors quatre ans. Les magistrats de la ville, émus de compassion, la confièrent à une brave femme qui faisait profession de recueillir les orphelines et de les préparer à devenir de bonnes servantes. Dans cette pension, Moll passe une enfance laborieuse et agréable ; c'est vite une petite couturière habile, mais qui éprouve une horreur instinctive de la profession de femme de chambre et annonce naïvement qu'elle veut être une « dame ». Ce propos attendrit les bourgeoises de la ville. La femme du maire vient voir la « petite dame », la cajole, lui donne de jolis vêtements. La femme d'un riche propriétaire s'intéresse aussi à Moll : elle l'invite à passer un mois chez elle, puis, lorsque la vieille directrice d'école meurt, la recueille définitivement comme demoiselle de compagnie.

Moll (qui porte alors le prénom de Betty) a quatorze ans. Elle est très jolie, très gracieuse, et elle le sait. Elle profite des leçons de danse, de musique et de français qui sont données aux filles de sa protectrice. Elle possède tout ce qu'il faut pour se pousser dans le monde, sauf l'argent, et encore est-elle en droit d'espérer que sa beauté servira de compensation et lui permettra de faire un bon mariage. Mais le diable veillait. Les jeunes maîtresses de Moll ont deux frères. L'aîné, un beau et séduisant gentleman, entreprend la conquête de la jolie demoiselle de compagnie. Moll, encore très innocente, a un tempérament très ardent. Son séducteur agit avec science, par une savante progression de propos galants, de baisers, de gestes plus hardis, et mêle aux vagues promesses de mariage de solides cadeaux en espèces, si bien que Moll, éperdue, lui accorde la « dernière faveur ». Mais, après six mois de ce commerce illégitime, une complication surgit. Le frère cadet, timide et sentimental, est tombé amoureux de Moll et annonce à sa mère qu'il veut en faire sa femme. Il se heurte à l'opposition furieuse de sa famille, horrifiée à l'idée d'une telle mésalliance, et à celle de Moll elle-même, qui, passionnément amoureuse de son séducteur, ne peut supporter l'idée de se donner à un autre

homme. Mais l'entêtement du frère cadet, et surtout la ruse de l'aîné, heureux de se débarrasser honorablement d'une maîtresse trop affectueuse, viennent à bout de toutes les résistances. Ainsi Moll fait un riche mariage : le frère aîné s'arrange pour que le nouveau marié soit complètement ivre pendant sa nuit de noces, et, par suite, hors d'état de faire certaines constatations. Et cinq années de vie conjugale s'écoulent, paisibles et heureuses, bien que Moll ne parvienne pas à aimer son mari malgré ses réelles qualités, et songe sans cesse à son premier amant. Elle a deux enfants et semble destinée à être une bonne bourgeoise de Londres, où le jeune couple est venu se fixer. Mais tout cela ne faisait pas l'affaire de Satan : il suscite de nouveaux malheurs. A la suite de la mort subite de son mari, Moll reste veuve avec douze cents livres en poche.

Naturellement, ce ne sont pas les galants qui manquent autour de la jolie veuve. Mais Moll se méfie, ayant été trompée une fois par ce maître trompeur qu'est l'Amour ; elle était résolue « à se marier ou rien, et à faire un mariage avantageux ou rien » (9). Enfin elle agrée un commerçant qui est aussi un gentleman distingué : mais il est dépensier et insouciant, et, à la suite d'un somptueux voyage en coche à Oxford, il fait banqueroute et se sauve en France, abandonnant sa femme sans la prévenir. Voici Moll dans une situation embarrassante : elle est mariée, et cependant n'a plus de mari. Mais, en femme de tête, elle avise d'abord au plus pressé : pour éviter qu'on ne la tienne responsable des dettes de son mari, elle se réfugie dans le quartier de la Mint, parmi les débiteurs insolvables. Là les femmes sont rares, et elle est fort bien accueillie. Sous le nom de Mrs Flanders, elle mène quelque temps joyeuse vie, puis, sentant ce que ces joies ont d'instable et de transitoire, elle se résoud à recommencer la chasse au mari. Elle est devenue chasseresse fort experte, et le prouve en aidant une de ses amies à capturer, par le bluff et la calomnie, un officier de marine qui lui avait promis mariage. Après avoir cherché dans son entourage, Moll finit par trouver à Redriff la proie convoitée, un riche planteur de Virginie. Les relations commencent par un échange de galanteries écrites sur une vitre avec le diamant d'une bague, et se terminent par un mariage en bonne et due forme.

(9) Cf. p. 18.

Cette fois, il semble bien que les aventures de Moll soient finies. Son mari est exactement le genre d'homme qu'elle apprécie, et elle ne tarde pas à l'aimer sincèrement. Bientôt le jeune ménage part pour la Virginie, où il arrive après un voyage mouvementé. Là, Moll trouve une belle-mère charmante qui l'initie à la vie des colons. Hélas, une terrible révélation allait vite ruiner le bonheur de Moll, pourtant si heureuse de sa nouvelle condition, et si fière d'être la mère de beaux enfants. Un jour, la vieille dame raconte à sa bru les principaux événements de son lointain passé ; à son inexprimable horreur, Moll s'aperçoit qu'elle a en face d'elle sa propre mère, et par conséquent qu'elle est l'épouse de son propre frère. Ses tortures sont atroces. Elle prend son mari en horreur et cesse avec lui tout rapport conjugal ; lui s'en irrite, car il ne comprend pas la raison de ce changement subit. Des scènes violentes éclatent à tout propos, et Moll, de plus en plus malheureuse, dévoile à sa mère le terrible secret. Après avoir cherché vainement un remède à cette situation sans issue, les deux femmes se décident à tout avouer au jeune homme ; écrasé par cette révélation, celui-ci devient un corps sans âme, et incapable de toute volonté, de toute énergie, il laisse partir sa sœur sans chercher à la retenir.

Moll s'embarque pour l'Angleterre. Elle a une traversée mouvementée par suite du mauvais temps ; le navire, obligé de relâcher quelques jours en Irlande, arrive enfin sur la côte du Pays de Galles. Moll se rend à Bristol, puis, pour se divertir un peu, va dans la célèbre ville d'eaux de Bath. Mais, comme elle nous le dit elle-même : « Je n'étais pas foncièrement mauvaise au point de me jeter dans la débauche par simple amour du vice, et je ne reçus pas d'offre particulièrement tentante » (10). Aussi sa conduite reste-t-elle d'abord exemplaire. Mais son argent diminue, et elle s'ennuie. Les nécessités matérielles de l'existence l'obligent à sortir de sa réserve. Un gentleman distingué, qui vit dans la même maison, fait sa connaissance ; il flatte sa coquetterie en lui donnant de belles robes, et cependant, bien que Moll soit prête à ne rien lui refuser afin de se l'attacher, il se conduit en camarade, et non en amant. Sans doute, ils vont dans les chambres l'un de l'autre le soir, mais

(10) Cf. p. 33.

en tout bien tout honneur. Il tombe malade et elle le soigne avec un tel dévouement qu'il est bientôt sur pied : jamais liaison ne fut plus chaste ni amitié plus pure. Un jour, dans une excursion à Gloucester, les circonstances les amènent à partager le même lit ; or, à la grande surprise, et aussi un peu (faut-il le dire) à la déception de Moll, le gentleman continue à se montrer respectueux. Dès lors ils gardent cette habitude de passer chastement la nuit ensemble, quand un soir, Moll, un peu grise, donne à son tendre ami une autorisation dont il se hâte de profiter. Dès lors, le charme est rompu, et une nouvelle vie conjugale, illégitime cette fois, commence pour Moll. Il naît un bâtard, puis deux, puis trois. Le gentleman installe confortablement Moll à Londres et, pendant six ans, la garde comme maîtresse. Puis, un jour, il disparaît. Moll va aux nouvelles et apprend qu'il était tombé très gravement malade pendant une visite à sa famille : « aux portes de la mort, sur le bord même de l'éternité », il s'était senti envahir par le remords et il avait promis à Dieu de ne plus vivre dans le péché. Moll comprend que la rupture est définitive : elle s'efforce seulement de soutirer le plus d'argent possible à son ancien amant, et, sans défaillance, elle se lance de nouveau dans la lutte pour la vie.

Elle retourne à Redriff : mais elle n'est plus jeune, et les soupirants ne se pressent pas autour d'elle comme autrefois. La peur de la pauvreté la détermine à déployer toute son énergie dans la chasse au mari. Elle se fait passer pour une veuve très riche, et devient bientôt l'amie d'une femme qui lui parle de son frère, gros propriétaire irlandais établi près de Liverpool, qui désirerait une dame du meilleur monde pour le bon motif. Moll ne peut résister à la tentation de suivre cette piste, et elle écarte momentanément l'offre honnête de mariage que lui fait l'employé de banque qui gère sa petite fortune, et qui, affligé d'une femme débauchée, est en instance de divorce. Elle part pour Liverpool et rencontre le propriétaire irlandais qui lui plaît dès qu'elle le voit : il a l'air noble, il a bonne mine, et il dépense sans compter. Le mariage est bientôt conclu. Or quelle est la découverte que font, à peine mariés, les nouveaux époux ? C'est qu'ils se sont mutuellement dupés : tous deux sont des « chasseurs de fortunes » qui se sont fait passer pour riches dans l'espoir de trouver un beau parti. Après un moment de stupeur, ils rient franchement de cette déconvenue

et passent quelques jours dans le bonheur et dans l'insouciance. Mais un matin, Moll, en se réveillant, ne trouve plus son mari à ses côtés : il est parti, lui laissant une lettre où il lui explique que ne voulant pas encombrer sa vie, il préfère la quitter pour la laisser libre. Grand désespoir de Moll, qui éprouvait pour son nouvel époux un profond et sincère amour. Elle gémit et se lamente si haut que son mari, qui chevauchait à douze milles de là entend, par un curieux phénomène de télépathie, ses supplications et ses cris de douleur : il fait demi-tour et revient la consoler. Mais le couple ne reste pas longtemps réuni : James, le mari, veut « prendre la route » (11), c'est-à-dire devenir bandit de grand chemin, et, après avoir accompagné Moll sur la route de Londres, il lui fait ses adieux ; mais il promet de lui écrire et Moll laisse entendre qu'il reparaitra plus tard dans le récit.

Voici Moll de retour à Londres : elle reçoit des nouvelles de son ami l'employé de banque, toujours en train de divorcer. Moll est satisfaite de la lenteur des juges, car elle ne pourrait pas épouser le brave homme, étant enceinte de son mari irlandais. Elle cherche donc à écarter cet obstacle, et fait la connaissance d'une sage-femme, spécialiste en accouchements clandestins à des prix très modérés, comme le prouve le tarif qu'elle présente à Moll (12). Grâce à cette femme habile, qui, en somme, n'est pas à blâmer puisqu'elle empêche les avortements et les infanticides, Moll est bien soignée pendant ses couches. Elle s'assure que son enfant sera bien traité dans la ferme, près de Hertford, où il sera élevé, et prend ses dispositions pour épouser l'employé de banque, enfin débarrassé de sa femme.

Comme elle était censée vivre encore à Chester, car sa présence à Londres était ignorée de tous, Moll donne rendez-vous à son ami à mi-chemin entre Chester et Londres. Ils se rejoignent dans un petit village nommé Brick-Hill. Plein d'ardeur, le brave homme pousse Moll à devenir sa femme : Moll a un peu honte d'elle-même en songeant à son passé. Mais il est trop tard pour reculer, et le mariage a lieu immédiatement.

(11) Cf. le chœur fameux des bandits dans le *Beggar's Opera* : « Let us take the road » (II, 1).

(12) De Foe ne donne pas le nom et l'adresse de cette habile personne, sous prétexte qu'il ne faut pas encourager le vice.

à l'auberge. Une alerte vient troubler la lune de miel : Moll voit passer sous ses fenêtres trois cavaliers poursuivis par la police pour avoir pillé un coche : l'un d'eux est James, son mari irlandais. Elle a peur d'être reconnue, mais les trois cavaliers disparaissent à l'horizon, sans l'avoir remarquée. Les deux époux rentrent à Londres et goûtent une félicité sans pareille. Il semblait enfin que Moll eût « abordé dans un havre bien protégé après le tempétueux voyage de sa vie passée ».

Le roman semble terminé, quand soudainement, le rideau se relève sur une série de scènes nouvelles. La vie de Moll était trop belle pour durer longtemps. Son mari meurt, et la voilà seule au monde, assez pauvre, et trop âgée (elle a quarante-huit ans) pour pouvoir tenter les galants. Elle passe deux années entières abîmée dans un profond désespoir et pendant ce temps son argent s'épuise. « Seigneur ne me donne pas la pauvreté de peur que je ne devienne un voleur », telle est la prière que le sage adresse à Dieu (13). Réduite au plus complet dénuelement, Moll devient une proie facile pour le Tentateur. Un jour, poussée par une voix mystérieuse, elle dérobe un paquet posé sur une chaise dans une boutique d'apothicaire : le paquet contenait de l'argenterie, de la dentelle, trois mouchoirs de soie, et la somme de dix-huit shillings et six pence. Moll est d'abord épouvantée de son acte : sa conscience veut l'empêcher de franchir « les portes de la destruction du corps et de l'âme ». Mais le démon veille, et la conscience est vaincue. L'ange gardien s'éloigne à grands coups d'ailes : Moll a tourné une nouvelle page de sa vie.

Dans son cœur endurci par une longue misère, les bons sentiments sont morts. Elle vole le collier d'or d'un enfant et dérobe des marchandises aux étalages. Mais elle est embarrassée pour écouler le produit de ses larcins. Elle va trouver son ancienne sage-femme qui, ayant eu des démêlés avec la justice, avait abandonné son métier et s'était faite recéleuse. La brave dame reconnaît vite en Moll l'étoffe d'une voleuse de génie ; non seulement elle lui achète son butin, mais encore elle la confie à une maîtresse expérimentée qui lui apprend à voler les montres sur les robes des dames. Bientôt Moll de-

(13) Cf. p. 61.

vient aussi habile que son homonyme la célèbre Moll Cutpurse. Elle devient riche et songe à se retirer, d'autant plus que deux de ses amies, dont l'une était son professeur, ont été arrêtées et conduites à Newgate, ce qui n'est pas sans inspirer à Moll de salutaires réflexions. Mais elle n'a plus la force de résister à la tentation. Un incendie éclate dans une maison en sa présence. Les pauvres gens dont la maison brûle déménagent en hâte : Moll se présente à eux comme envoyée par une voisine pour les aider. Dans l'affolement du sinistre, on lui confie toute l'argenterie de la famille. Inutile de dire que Moll ne s'attarde pas : elle porte son butin à la vieille recéleuse qui l'accueille avec enthousiasme.

Ainsi, Moll suit avec succès sa brillante carrière. Elle s'associe à un couple de pickpockets, qui, après plusieurs expéditions fructueuses, se fait prendre. Quant à elle, elle réussit toujours à échapper. Elle se fait ensuite indicatrice, et dénonce aux douaniers les commerçants qui ont reçu des marchandises de contrebande ; naturellement, elle reçoit une part importante des prises ainsi effectuées grâce à son aide. Mais, une fois, elle manque de se faire arrêter pour avoir tenté de voler une montre dans une foule : cet accroc la décourage momentanément ; alors sa patronne, la vieille recéleuse, qui avait elle-même autrefois exercé en Irlande le noble art du vol à la tire, s'attache à la reconforter, et lui donne de si judicieux conseils que Moll, rassérénée, reprend son dangereux métier. Elle se remet à voler des objets aux étalages. Cette fois elle opère, sous un déguisement masculin, en compagnie d'un jeune homme qui ignore tout d'elle. A la suite d'une tentative trop hardie, celui-ci se fait appréhender ; Moll, poursuivie jusque chez elle, a le temps de reprendre ses habits de femme et ses poursuivants ne peuvent pas la reconnaître. Néanmoins, très inquiète des suites de cette aventure, elle s'en va passer quelque temps à Brick-Hill. Dans l'espoir d'éviter la peine de mort, son compagnon l'a dénoncée ; heureusement qu'il la croyait un homme, de sorte que les recherches n'aboutissent pas. Quand elle juge l'affaire un peu oubliée, Moll, devenue célèbre dans le monde des voleurs, rentre à Londres et recommence à dérober aux étalages. La chance la favorise toujours ; ses camarades se font prendre, tandis qu'elle glisse entre les mains de la police ; et, comme elle a toujours la prudence de ne jamais indiquer

son domicile exact, les dénonciations de ses camarades prisonniers sont sans danger pour elle.

Bientôt se présente une aventure d'un nouveau genre. Se promenant à Bartholomew Fair, elle fait la connaissance d'un gentleman à moitié ivre qui l'emmène dans une maison de rendez-vous ; pendant la nuit, Moll le dévalise à son aise et s'enfuit, son larcin accompli. Telle est, nous dit-elle, l'habitude de toute une classe de prostituées, qui vident les poches de leurs amants au moment où ceux-ci ont perdu le sens des réalités terrestres. Elle se hâte d'ailleurs de moraliser sur les méfaits de l'alcool et exprime l'espoir que cette aventure servira de leçon aux hommes. Mais ce n'est pas le seul profit qu'elle tire de son exploit. La vieille recéleuse connaît le gentleman en question, homme marié et respectable père de famille. Nous assistons à plusieurs scènes de chantage : le gentleman se montre de bonne composition, dès qu'il a reçu l'assurance que Moll est parfaitement saine de corps. Un jour que la recéleuse lui rend sa visite coutumière pour lui soutirer de l'argent, elle s'aperçoit qu'il est de nouveau ivre ; elle en profite pour l'emmener près de Moll, et ce qui devait arriver arrive. Pendant un an, des relations extra-conjugales s'établissent entre le gentleman, dont les intentions sont bonnes, mais dont la chair est faible, et Moll qui, bien fardée, est encore désirable. Enfin, il se lasse de sa conquête, rentre dans le droit chemin, et Moll reprend son métier de voleuse.

Déguisée en pauvre, elle dérobe les paquets déposés aux points de départ des coches qui font le service de la province. Toutefois, la chance commence à tourner. Un jour, sous l'habit d'une veuve respectable, elle est arrêtée par méprise par un apprenti, pour un vol qu'elle n'a point commis. Traînée devant le juge, elle le prend de très haut, et comme la véritable voleuse vient d'être capturée, son innocence éclate. Alors elle ameut la foule contre le commerçant qui avait ainsi maltraité une honnête veuve, et entame un procès pour obtenir d'importants dommages-intérêts. Grâce à l'astuce de la vieille recéleuse, l'affaire s'arrange à l'amiable, et Moll a la satisfaction de se faire demander pardon à genoux et de recevoir cent cinquante livres d'indemnité. Elle pourrait maintenant vivre tranquille avec ses économies. Mais elle est devenue kleptomane. Elle vole un cheval qu'on lui avait donné à tenir pour un instant,

puis, ne sachant qu'en faire, l'abandonne à la porte d'une auberge. Profitant de la badauderie des employés, elle dérobe de nombreux objets de valeur. Dans les parcs, elle prête une oreille attentive aux conversations autour d'elle, et profite des détails qu'elle a ainsi recueillis pour s'insinuer dans les bonnes grâces d'enfants auxquels elle vole leurs bijoux ; elle fréquente les tripots, où la chance lui sourit ; elle fait une tournée fructueuse dans les foires de province, escroque un drapier de Cambridge, et se transforme en « souris d'hôtel » à Harwich, où elle trouve moyen de subtiliser la valise d'un riche commerçant hollandais. Elle s'arrête à Colchester, où une rapide enquête lui apprend que la famille où elle avait passé sa jeunesse est éteinte ou dispersée, et, après ce pèlerinage sentimental, rentre à Londres, fort satisfaite de son voyage.

Mais la roue de la Fortune a définitivement tourné. Entrée dans une boutique d'orfèvre momentanément abandonnée, Moll a assez de présence d'esprit, lorsque les employés rentrent à l'improviste, pour donner des raisons plausibles de sa venue. Trois jours après, elle n'a pas la même chance : ayant pénétré furtivement chez un mercier, elle est surprise par deux servantes au moment où elle s'enfuit chargée de butin. Le délit est flagrant, et elle est aussitôt incarcérée à Newgate. Moll Flanders à Newgate ! Les prisonniers lui font une ovation et boivent à sa santé. Mais cette popularité la touche peu ; la mort dans l'âme, elle ne songe plus qu'aux moyens d'éviter la condamnation capitale. En outre, le remords commence à l'accabler ; il ne lui est pas inspiré par l'aumônier de la prison, brute ivrogne, mais surtout par la crainte de la mort. La vieille recéleuse lui rend visite et lui donne un peu d'espoir, en la mettant au courant de ses efforts pour la sauver. Un jour, on écroue à Newgate trois voleurs de grands chemins dont les exploits dépassaient ceux de Hind, le fameux bandit du dix-septième siècle. On se presse autour d'eux pour les admirer, et, dans le chef de la bande, Moll reconnaît avec surprise James, son mari irlandais.

Voici les deux époux à nouveau réunis, et dans quelles circonstances ! Moll comparaît bientôt devant ses juges : elle se défend avec une énergie désespérée, mais, impassibles et glacés comme des statues de marbre, les juges la condamnent à mort. En présence de l'éternité, Moll songe à faire sa paix avec Dieu,

et elle écoute avec ferveur les conseils du pasteur que lui a envoyé la recéleuse. Touché d'un repentir aussi profond, le saint homme s'emploie à obtenir la grâce de sa pénitente. Au dernier moment, Moll apprend que sa peine est commuée en déportation à perpétuité. Elle a donc la vie sauve, mais que va-t-il advenir de James ? Celui-ci, véritable gentilhomme, préfère la mort à la déportation qu'il juge infamante ; pourtant, il pourrait aisément obtenir cette dernière peine, les charges contre lui n'étant pas, comme il le démontre longuement à sa femme, réellement probantes. Enfin, les supplications de Moll jointes aux manœuvres habiles de la recéleuse ont gain de cause : James signe une pétition pour être déporté, ce qui lui est accordé, avant même sa comparution devant les juges. Les deux époux achètent un matériel de planteur et s'embarquent sur un navire qui les emmène en Virginie. A peine arrivés, ils obtiennent, grâce à l'intercession du capitaine du navire, un acte certifiant qu'ils ont servi comme domestiques le temps voulu. Ils sont donc absolument libres et s'établissent à leur propre compte.

Moll veut savoir ce qu'est devenue la famille qu'elle avait en Virginie. Elle apprend que sa mère est morte, mais que son frère et mari vit toujours, aveugle et infirme, avec son fils devenu un robuste jeune homme. Pour la première fois, la fibre maternelle vibre en Moll avec une extraordinaire intensité. Elle s'arrange pour voir passer son fils, et va ensuite baiser la terre que ses pieds ont foulée. Mais un tel voisinage la trouble et, avec ruse et ténacité, elle parvient à décider son mari à partir pour la Caroline. Tous deux manquent le paquebot, et leur sloop les ayant menés sur la rive opposée du Potomac, en Maryland, ils se résolvent à y rester. Rapidement, leur plantation prospère. Cependant Moll veut arriver à une conclusion quelconque au sujet de son frère et de son fils. Elle leur envoie une lettre pour signaler sa présence. Or quelle n'est pas sa surprise de voir son fils venir en personne apporter la réponse ! La reconnaissance est touchante. Son fils est si affectueux que Moll regrette un moment d'avoir amené avec elle son mari irlandais. Quant au père, devenu vieux et infirme, il n'en est pas question. Folle de joie maternelle, Moll demeure près de son fils le plus de temps possible, en le faisant passer auprès de son mari pour un cousin. Elle le dote richement, se

préoccupe de son avenir, lui assure un complet bien-être. Mettant en commun leurs richesses, tous trois vivent dans le bonheur. Quand l'ancien mari de Moll, son frère infortuné, finit par mourir, elle révèle à James le terrible secret ; James n'en est pas d'ailleurs très ému. Enfin, à l'âge de soixante-dix ans, Moll rentre en Angleterre avec son légitime époux : et tous deux prennent la résolution de vivre dans la piété et la contrition, pour racheter dans leurs vieux jours les graves erreurs de leur jeunesse.

Ainsi, sur une note optimiste, se termine la *Vie de Moll Flanders*. Il restait à De Foe à écrire une préface ; ce n'était point chose facile, car il fallait montrer qu'un tel livre était moral et même édifiant ! Après s'être donné comme l'éditeur d'un manuscrit trouvé après la mort de son auteur, De Foe, négligeant de discuter longuement l'authenticité du livre, s'attacha surtout à excuser « les descriptions réalistes que l'héroïne donne de ses folies et de ses vices », sous prétexte qu'il montrait « la ruine qui résulte d'une pareille conduite ». Et il en donna aussitôt un exemple : « Le repentir de son amant de Bath, et la manière dont il fut amené par les justes alarmes de la maladie... le juste avertissement qui est donné contre la trop grande intimité, même légitime, entre les amis les plus chers, et la preuve qu'ils sont incapables de tenir les plus solennelles résolutions de vertu sans l'assistance divine, voilà des épisodes qui, aux gens de bon discernement, paraîtront comporter plus de beauté réelle que toute la série d'aventures amoureuses qui les amènent ». Mais De Foe était certainement sceptique en écrivant ces lignes : il connaissait assez les hommes pour savoir que « les aventures amoureuses » seraient lues avec plus d'attention que le reste du roman.

Il fit valoir ensuite la chasteté de son style et prétendit qu'il avait modifié, par respect de la décence, un grand nombre d'expressions, « trop dignes de Newgate », du manuscrit original. Il revint sur ce point important dans la préface de la seconde édition, car il tenait à différencier son livre des biographies obscènes de son temps. Puis il insista de nouveau sur la légitimité de son sujet : les dramaturges, dit-il, prétendent toujours que leurs pièces ont un but moral, afin de les faire accepter par les gens vertueux. Mais, en puritain adversaire du théâtre, il émet aussitôt un doute : « Si c'était vrai, on pourrait

beaucoup dire en leur faveur (14) » ; et il se vante d'avoir personnellement suivi une règle que les dramaturges, en dépit de leurs affirmations, n'observent pas. Il n'a jamais perdu de vue la nécessité de faire œuvre utile : « Il n'y a pas dans cet ouvrage de mauvaise action qui ne devienne tôt ou tard une source de malheur ou d'infortune. Aucun traître superlatif n'est mis en scène, qui ne soit amené à mal finir ou à se repentir ».

Moll Flanders, prétendit encore De Foe, est un livre qui donne des leçons pratiques : il indique au public les précautions à prendre pour éviter les pickpockets, et aux déportés le moyen de vivre heureux en Virginie. Enfin, prévoyant le succès de son roman, De Foe insinua qu'il possédait deux manuscrits intéressants, relatant, l'un la vie de James, le mari irlandais de Moll, et l'autre la vie de la vieille amie de Moll, qui fut successivement une dame de la noblesse, une prostituée, une proxénète, une sage-femme, une recéleuse, une voleuse, une patronne de voleurs et finalement une pénitente sincère. Dans le texte même du roman, De Foe fait entendre que ces biographies, racontées par de tierces personnes (15), offraient un grand intérêt : évidemment, il se réservait de publier deux nouveaux volumes. Pourquoi ne les publia-t-il pas ? Faute de temps sans doute, et peut-être aussi dégoût momentané de ce genre de sujets. Nous verrons tout à l'heure que d'autres se chargèrent, à sa place, d'écrire les biographies projetées.

De Foe n'avait plus qu'à donner à son livre, si édifiant et si utile, un titre qui attirât les curieux. Suivant l'usage des auteurs de romans picaresques, il dressa un véritable catalogue des événements à sensation décrits dans l'ouvrage : *Heurs et malheurs de la célèbre Moll Flanders, qui naquit à Newgate, et, pendant une vie continuellement variée qui dura soixante ans, en plus de son enfance, fut douze ans une catin, cinq fois une épouse (dont une fois celle de son propre frère), douze ans une voleuse, huit ans déportée pour ses crimes en Virginie, et enfin devint riche, vécut honnête et mourut pénitente. D'après ses propres mémoires*. Un titre pareil était bien fait pour décider le passant à acheter un livre qui promettait tant de détails poissillons et de scènes graveleuses.

(14) Dans la seconde édition, cette phrase est introduite de façon incohérente dans un texte profondément modifié.

(15) Ceci nous laisse à entendre que De Foe se proposait d'abandonner dans ses romans la forme autobiographique, mais il ne donna pas suite à son idée.

La première édition fut imprimée hâtivement en décembre 1721 par les soins du libraire Chetwood. Elle porte la date de 1721, mais ne parut qu'en janvier 1722. C'était un gros volume de 424 pages. Le 26 janvier, la *Poste Quotidienne*, organe de De Foe, annonça la mise en vente pour le lendemain. D'autres journaux, comme le *Postillon* du 30 janvier, insérèrent des réclames envoyées par Chetwood. Cette édition, déjà très rare au début du dix-neuvième siècle, du temps du romancier Borrow (16), et devenue rarissime de nos jours (17), était remplie d'erreurs. Probablement furieux du manque de soin apporté à la publication de son œuvre, De Foe attendit que l'édition fût épuisée, ce qui ne tarda guère, et changea d'éditeur. Le 23 juillet, le libraire Brotherton publia, sous forme d'un volume de 366 pages, une seconde édition revue et corrigée, dont la préface avait été augmentée, pas toujours de façon heureuse,

Moll Flanders eut un succès durable. Le sujet était toujours d'actualité, comme le prouve ce paragraphe pris au hasard dans le *Postillon* du 20 septembre 1722 : « Une certaine Moll King, criminelle notoire, plusieurs fois convaincue d'avoir volé des montres aux côtés des dames à la sortie des églises, étant revenue de déportation, a été appréhendée et conduite à Newgate ». *Moll Flanders* n'était qu'une épopée fondée sur un fait-divers. Sa popularité fut bientôt telle qu'un assez grand nombre de libraires s'associèrent pour vendre en commun la troisième édition du roman, qui fut lancée le 21 décembre (18). En janvier 1723, le libraire Edlin, qui faisait partie de ce consortium, jugea l'opération si fructueuse qu'il s'arrangea pour acheter définitivement le *copyright* à De Foe : celui-ci, qui savait bien défendre ses intérêts, ne fit certainement pas une mauvaise affaire.

Edlin n'allait du reste pas tarder à lutter contre les pirates. Il ne publia de nouvelle édition que le 2 novembre, car, dans

(16) Cf. *Lavengro*, ch. LIII.

(17) Un exemplaire fut vendu 870 dollars à la Hoe library sale (New-York) (cf. *Times*, 28 avril 1911).

(18) Certains exemplaires portent sur la couverture le seul nom du libraire Mears, qui avait sans doute signé un traité spécial. Cf. *Daily Post*, 21 déc.

l'intervalle, au début de juillet (19), le journaliste-libraire Read, grand adversaire de De Foe, publia un abrégé du roman sous le titre : *Vie et actions de Moll Flanders ; contenant : sa naissance et son éducation à Newgate ; son ambition d'être une dame ; son adoption par la famille d'un gentleman ; sa séduction par le fils aîné de son maître et son mariage avec le cadet ; son mariage avec son propre frère ; son passage en Virginie et son établissement ; son retour en Angleterre ; son mariage avec un bandit qui passait pour un homme de qualité ; sa misère, et comment elle se fit voleuse, déroba l'argenterie d'une maison en feu, devint informatrice, vola déguisée en homme ; une singulière aventure qui lui arriva à Bartholomew Fair. Son arrestation, son emprisonnement à Newgate, son jugement et sa condamnation à mort ; comment elle obtint d'être déportée et rencontra son mari-gentilhomme dans la même condition qu'elle ; comment elle fut déportée en sa compagnie et s'établit pour la seconde fois avec succès en Virginie ; comment elle se fixa en Irlande ; ses propriétés ; ses remords ; son âge, sa mort, son enterrement, son élogie et son épitaphe. Le tout orné de gravures adaptées à chaque chapitre. Cet abrégé constitue un petit livre in-12 de 188 pages. Un frontispice grossier nous présente Moll, et nous sommes priés de l'admirer par une inscription en vers : « Voyez-ci le miracle de la terre britannique, dont la vie commande une juste surprise... Aimablement acceptez ce qui paraît vertueux, et pour ce qui est fautive ne soyez point trop sévères, mais pesez ses derniers moments et sa fin édifiante, et que votre soir, comme le sien, couronne dignement votre journée ». Le texte est divisé en neuf chapitres, pour la commodité du lecteur. Read suit de près le roman de De Foe et se garde bien d'omettre les passages scabreux... Toutefois, comme le montre le titre, il a modifié la fin du roman. Sur leurs vieux jours, Moll et James vont à Galway, et achètent près d'Athlone, dans le comté de Roscommon, une propriété qui leur fournit un revenu annuel de quatre cents livres. Au bout de deux ans, James meurt, et Moll devient de plus en plus pieuse, « ne manquant jamais, quand elle était en bonne santé, d'aller à l'église ». Mais, « le Père Céleste ayant daigné lui envoyer de l'hydropisie et de*

(19) Le *Weekly Journal or British Gazetteer* du 6 juillet annonce le livre comme « Just published ». Ceci réfute tout ce que le biographe Lee a dit à ce sujet.

l'asthme », elle sentit venir la fin, et, le 30 mars 1722, fit son testament. Ce document nous révèle son vrai nom, qui était Elizabeth Atkins ; il est intégralement publié, mais ne présente aucun intérêt. La dernière page du livre est l'œuvre de l'éditeur : elle décrit la mort édifiante de Moll, entourée de nombreux prêtres, « particulièrement de Mr Price, maître d'école à Galway » : Elle mourut le 10 avril. Son enterrement à l'église de Saint-Nicolas fut magnifique. Sur sa tombe on grava une épitaphe en vers (20), et les « premiers beaux-esprits de Trinity College à Dublin » collaborèrent à une élégie qui est reproduite in-extenso, mais ne fait pas honneur à leurs talents de poètes.

Tous ces détails tendent à authentifier l'ouvrage, ce dont De Foe ne s'était guère soucié. Le compilateur, probablement d'origine irlandaise, donna quelques indications exactes sur Galway. Mais il eut la prudence d'attribuer à ses personnages des noms très répandus qui rendent impossible toute vérification, tels que Atkins, Price, Shaw, O'Neal, Macnamara, Hara, etc. Toutes ces précisions sont inventées : l'auteur était sûr de n'être pas convaincu de mensonge, car il n'aurait pas été facile à un Londonien de cette époque de faire une enquête aussi loin que Galway. En outre, le livre s'adressait au petit peuple, généralement crédule et facile à convaincre. L'abrégé de Read, vendu un shilling, était à la portée des bourses

(20)

*« Behold, the cruel Hand of Death,
Hath snatch'd away Elizabeth.
Twelve years she was an arrant whore ;
Was sometimes rich and sometimes poor ;
Which made her, when sh'd no relief,
Be full as many years a thief.
In this career of wickedness,
Poor Betty always had success ;
Till caught at last, was doom'd to die,
But Rope b'ing not her destiny,
Eight years she was transported, where
She Wealth obtain'd by Pains and care.
Of Husbands five, one was her brother,
Which was discover'd by her mother :
Yet tho'she was both thief and whore,
She with her Mate would live no more.
When People all, in after Times,
Shall read the Story of her Crimes,
They'll stand amaz'd, but and admire
That one so bad should e'er desire
To live a godly, righteous life,
And be a loving faithful wife.
Of all her sins she did repent,
And really died a Penitent. »*

les plus modestes. Ce fut lui qui rendit l'histoire de Moll Flanders presque aussi populaire que celle de Robinson. Il fut sans cesse réimprimé jusqu'en 1730 et fit grand tort à l'édition complète (21).

De Foe contribua du mieux qu'il put à la vente de son volume, par une réclame à la fois habile et discrète. Au moment de l'exécution du fameux bandit Jack Sheppard, il publia dans le *Journal d'Applebee* deux articles signés Betty Blueskin : cette jeune personne, voleuse de profession, était censée nourrir pour Sheppard des sentiments de vive admiration ; elle nous énumérait les charmes et les dangers de son métier, et enfin rappelait son plus beau titre de gloire : « la célèbre Moll Flanders était sa tante ». Ainsi De Foe rafraîchissait la mémoire du public.

Plus tard, il revint quelquefois à des sujets analogues à celui de *Moll Flanders* ; mais, jugeant sans doute qu'il avait épuisé la plupart de ses documents, il ne publia que des brochures assez courtes. Son pamphlet, *Considérations sur les péripatéticiennes*, paru en 1726, contient des détails sur les vols commis par les prostituées. En 1728, dans ses *Considérations sur les vols dans les rues*, il ébauche en quelques pages la biographie d'un Moll Flanders masculin qui débute comme pickpocket à quatorze ans ; puis, par la bouche du « voleur converti », il donne aux boutiquiers, aux propriétaires et aux voyageurs des conseils pratiques pour déjouer les ruses du « clan des filous » (*nimming clan*). Nous croyons que dans ces deux pamphlets, surtout dans le second, De Foe a utilisé des pages déjà écrites des deux suites qu'il avait annoncées à *Moll Flanders*, c'est-à-dire la vie du mari irlandais et celle de la vieille recéleuse : il était en effet trop âgé à ce moment-là pour entreprendre de nouveaux ouvrages de longue haleine.

Ce fut un pirate qui traita ces deux biographies. Stimulé par le succès de Read, et frappé de ses prétendues précisions irlandaises, un libraire de Dublin, nommé Fuller, publia en 1730 un petit livre intitulé *Capricieuse distribution de la Fortune*. C'était une forte brochure de 124 pages, mal imprimée sur du papier à chandelles : le frontispice reproduit le portrait de Moll donné par Read, avec, aux quatre coins, des scènes de la vie de l'héroïne, où l'on ne distingue rien, tant la gravure

(21) En 1724, Read vendit des exemplaires élégamment reliés à 1 s. 6 d.

est défectueuse. La préface a pour nous l'intérêt de prouver le succès du roman de De Foe, et aussi de nous montrer que le public ne se souciait plus autant de ne lire que des récits authentiques : « La vie de Moll Flanders a eu tant de notoriété qu'on ne peut aller dans aucune société sans en entendre parler. Quelques-uns soutiennent qu'une telle personne n'a pas existé, et que le livre n'est que fable ou roman ; d'autres affirment qu'il y a eu une telle femme, tout en refusant de jurer qu'ils l'ont connue personnellement ou ont conversé avec elle ; quoi qu'il en soit, il est certain que la morale de l'histoire est bonne, a pour but de faire progresser la Vertu, et montre comment éviter les petits accidents de l'existence ».

L'ouvrage comprend trois parties. La première raconte, d'après l'abrégé de Read, la vie aventureuse de Moll. Cependant le compilateur irlandais a ajouté une page de son cru, relative à la famille de Moll, qu'il prétend originaire de Carrickfergus. Le père de notre héroïne, James Fitzpatrick, ayant été ruiné, partit en Angleterre, où il tenta de reconstituer sa fortune au jeu puis sur les grands chemins : il fut pendu, après une courte liaison avec une prostituée en renom, nommée Mary Flanders ; celle-ci, emprisonnée à Newgate, donna le jour à Moll. Ici l'histoire rejoint le récit de De Foe, tel que Read l'avait résumé. Le compilateur a copié le testament et l'épitaphe de Moll, mais il s'est bien gardé de reproduire le poème des « beaux-esprits de Trinity College » : il était en effet dangereux de mettre en scène des habitants de Dublin, qui auraient pu aller protester chez l'éditeur. Comme ces documents attribuent à Moll le nom d'Elizabeth Atkins, nous ne savons bientôt plus si elle s'appelle Fitzpatrick, Flanders ou Atkins : mais ceux qui lisaient le livre s'en souciaient peu.

La deuxième partie raconte la *Vie de Jane Hackabout, gouvernante de Moll, qui, fille d'un avoué, fut successivement dame de compagnie, prostituée, entremetteuse, prêteuse sur gages, professeur de voleurs, recéleuse, et enfin mourut pénitente*. C'est, en somme, à peu près les développements que De Foe avait annoncés et qu'il ne voulut pas publier, peut-être par un tardif sentiment de pudeur (22). La préface de l'ouvrage irlandais prétend naturellement que cette seconde partie est très morale,

(22) Remarquons ici que 24 jours après *Moll Flanders*, il publia *Religious Courtship*.

parce que « les jeunes femmes peuvent y voir combien elles doivent veiller à leur chasteté, et qu'elles ne doivent pas se laisser séduire ni par promesse, ni par surprise, car lorsqu'une femme a laissé toute pudeur, elle est capable de tous les vices que le diable lui indique, et il n'y a pas au monde de créature plus vorace qu'une femme perdue ». En réalité le récit est très pornographique, et certaines scènes de la vie de Jane, servante séduite par son maître et devenue ensuite patronne d'une maison de tolérance, auraient fait reculer De Foe en personne. Comme la suivante, cette biographie n'est pas écrite par l'héroïne elle-même, ce qui permet à l'auteur de se lancer dans les descriptions les plus audacieuses.

La troisième partie raconte l'histoire de James Mac Faul, le mari irlandais de Moll : ce nom ne correspond pas à celui (Carroll) qui nous a été donné plus haut, d'après le résumé de Read ; mais ce n'est qu'une confusion, au milieu de beaucoup. Quoi qu'il en soit, James est, lui aussi, né à Carrickfergus, ville pour laquelle le compilateur inconnu semble avoir une prédilection particulière. Il passe en Angleterre et, après une brillante carrière de prodigue, de joueur, de coureur de dots et enfin de bandit, est emprisonné à Newgate. La fin de son histoire se confondant avec celle de Moll est résumée en quelques paragraphes. Dans l'ensemble cette vie est insipide ; elle n'est qu'un catalogue d'aventures banales et mal racontées. En dépit des affirmations de la préface, nous n'arrivons pas à voir en quoi ces mémoires peuvent « servir à nous rappeler les nombreux moyens qui s'offrent aux hommes pour amener au repentir les pécheurs les plus abjects ».

En Angleterre l'abrégé de Read, et en Irlande la brochure anonyme que nous venons de décrire, furent vendus par milliers d'exemplaires pendant la première moitié du dix-huitième siècle, tandis qu'après la mort de De Foe le texte original ne fut réimprimé qu'une seule fois, en 1741. En 1776, le libraire Noble, reprenant le roman de De Foe et l'abrégé de Read, publia un livre de 280 pages, vendu trois shillings, qui portait le titre suivant : *L'histoire de Laetitia Atkins, vulgairement appelée Moll Flanders; publiée par Mr Daniel De Foe, et d'après les papiers trouvés après son décès, grandement changée, semble-t-il, par lui; l'ouvrage présent est fait d'après ces papiers.* Inutile de dire que les papiers en question n'ont jamais existé. Dans

son introduction. Noble prétend que son père, ami intime de De Foe, avait hérité de tous ses papiers et, en les lisant, s'était aperçu que le grand écrivain, honteux de l'obscénité de *Moll Flanders*, avait préparé un remaniement, plus convenable, de son livre. Le but de cette supercherie est très net. Noble désirait adapter aux mœurs moins rudes de son époque un roman dont le réalisme aurait pu choquer les lecteurs. Il utilisa l'abrégé de Read, auquel il a emprunté le nom de Atkins (avec, il est vrai, un prénom différent), celui de Carroll, le texte du testament de Moll, et la description de sa pieuse mort, à laquelle il ajoute une note, soi-disant de la main de De Foe, pour spécifier que ces détails avaient été communiqués par le Révérend Price en personne. Il modifie d'ailleurs quelque peu l'histoire originale : il fait du père de Moll un honnête homme, de son métier vitrier et peintre, dont la mort prématurée réduit sa femme à la misère, puis au vol ; prise en flagrant délit, elle est conduite à Newgate, où elle donne naissance à Moll. La biographie de celle-ci est très abrégée, surtout au début ; la scène de la séduction est atténuée dans les termes et dans les détails ; l'anecdote du mari ivre le soir des noces est passée sous silence. Par contre, l'aventure de James, le coureur de dots déçu, et quelques-uns des vols les plus importants de Moll sont intégralement racontés d'après De Foe. La fin du livre — le retour de Moll et de son époux en Irlande — est copiée sur Read, avec cette différence toutefois que c'est le 10 décembre 1722, et non le 10 avril, que l'héroïne est censée mourir.

Si bon marché qu'elles fussent, ces éditions étaient encore trop cher pour le peuple des campagnes. Ce ne sont donc pas elles qui ont donné à Moll Flanders une notoriété comparable seulement à celle de Robinson, du moins jusque vers 1850. En effet, comme Robinson, Moll a eu les honneurs du *chapbook*, qui a fait pénétrer sa gloire, ses malheurs et son repentir dans les hameaux les plus reculés de la Grande-Bretagne. En 1750 un *chapbook* édité à Londres fut répandu partout par les colporteurs, et tiré par milliers d'exemplaires jusqu'en 1770, date où les caractères étaient tellement usés que la brochure était devenue presque illisible. Jugeant sans doute que le titre de De Foe n'était pas assez sensationnel pour attirer le public avide de scandales, l'éditeur avait dressé un catalogue stupéfiant des exploits de Moll, sans se soucier de savoir s'il

correspondait au texte. Voici ce titre éloquent : *Les aventures et mésaventures de Moll Flanders, qui naquit à Newgate, et pendant une vie d'une diversité continuelle qui dura soixante ans, fut 17 fois une prostituée, 5 fois une épouse dont une fois celle de son propre frère, 12 ans une voleuse, 11 fois à la prison de Bridewell, 9 fois incarcérée à New-Prison, 11 fois à la maison d'arrêt de Wood-Street, 6 fois à celle de Poultry, 14 fois emprisonnée à la Gatehouse, 25 fois à Newgate, 15 fois fouettée au cul de la charrette, 4 fois marquée au fer rouge dans la main, une fois condamnée à mort, et 8 ans déportée en Virginie. Enfin devint riche, vécut dans l'honnêteté, et mourut dans le repentir.* Il est probable que garçons et filles de ferme ne jugèrent pas invraisemblable qu'une faible femme eût eu, à elle seule, tant d'aventures, car ils achetèrent à l'envi cette brochure de 24 pages, illustrée de mauvaises gravures sur bois. L'auteur donnait un sec résumé de De Foe ; toutefois, il faisait mourir Moll en Virginie et, après avoir décrit son enterrement dans « l'église de Sainte-Marie », nous donne son épitaphe, composée de huit vers franchement exécrables.

Comme ç'avait été le cas pour *Robinson Crusoë*, ce furent les régions pauvres des comtés du Nord et de l'Ecosse qui firent la plus grande demande de *chapbooks*. Le *chapbook* que nous venons de décrire fut, avec quelques modifications insignifiantes (23), réimprimé à Newcastle dans les dernières années du dix-huitième siècle, puis à Manchester en 1805 (24), à Stirling en 1823. et 1825, etc. (25). Un libraire de Newcastle, spécialisé dans les brochures pornographiques très courtes (26), fit un résumé de *Moll Flanders* qui tient en 8 pages et fut vendu seulement un penny. Jusqu'au moment où des publications plus sérieuses, telles que le *Journal éducatif de Chambers*, firent leur apparition en province, le *chapbook* régna en maître et la triste héroïne de De Foe fit l'admiration de lecteurs innombrables.

Fort nombreuses ont été, au dix-neuvième siècle, les réim-

(23) Le nouveau titre octroie à Moll 18 emprisonnements à Bridewell au lieu de 11, et les gravures sont différentes.

(24) Cette brochure ne contient que 16 pages.

(25) Les *chapbooks* de Sterling ne contiennent pas l'épitaphe. Nous avons trouvé beaucoup de *chapbooks* différents sans indication de date ou d'éditeur.

(26) Par exemple, *The Benefit of Farting, or the Fundamental Cause of the Distempers incident to the fair Sex Enquired into.*

pressions complètes du texte de De Foe ; mais la pudeur de l'époque victorienne ayant mis le livre à l'index, toutes ces éditions furent plus ou moins clandestines, et il serait fort difficile — et du reste sans grand intérêt — d'en donner une liste. Aujourd'hui encore, où la mentalité britannique s'effarouche moins du réalisme, *Moll Flanders* reste confiné chez les libraires spécialisés dans la vente de pseudotraductions françaises, ou chez les marchands de cartes postales dites « parisiennes ». Pauvre Moll, ainsi placée entre deux adaptations de Paul De Kock, à quoi servent donc la longue description de ton repentir et de ta piété finale, puisque le siècle pervers ne veut retenir de tes aventures que les épisodes un peu rudes dont le seul défaut est de trop ressembler à la vie ?

Par suite de cette pudeur excessive, très peu nombreux ont été les écrivains qui ont osé parler d'un roman dont ils admiraient, pourtant, la force et la puissance. Il n'est pas douteux qu'au point de vue artistique *Moll Flanders* ne soit supérieur à *Robinson Crusoë* : c'est en effet un roman mieux composé et qui comporte un dénouement où sont rassemblés les principaux personnages du livre. C'est ce que, dans sa correspondance, Lamb fit ressortir à son ami Wilson, mais celui-ci était trop puritain pour apprécier un roman si inconvenant. Bien peu se sont rendu compte que Moll est le type achevé d'une certaine classe de femmes ; ses aventures peuvent se comparer au *Journal d'une femme de chambre*, de Mirbeau ; elle n'est pas un de ces pantins qui s'agitent dans les romans picaresques, mais une créature en chair et en os, avec qui nous pouvons rire et pleurer. Seul parmi les grands romanciers modernes, Borrow a rendu pleine justice au talent déployé par De Foe dans *Moll Flanders*. L'épisode le mieux réussi de son roman, autobiographique dans l'ensemble, de *Lavengro*, a beaucoup contribué à immortaliser la figure de Moll. Borrow nous parle d'une vieille marchande de pommes de London Bridge, qui, lorsqu'il passait par là, lui laissait lire quelques pages d'un livre dont elle avait fait sa Bible : c'était *Moll Flanders*. Elle appelait Moll *blessed Mary Flanders* et s'était fait une morale qui excusait le vol et le recel, puisque « c'était dans le livre ». La plus grande émotion de sa vie fut lorsque de mauvais garnements tentèrent de lui voler son livre chéri : mais elle réussit à le leur reprendre et elle le serra bien fort contre son cœur.

Pourtant, elle ne tarde pas à sentir des doutes envahir son âme obscure ; des phrases qu'elle avait entendues autrefois, comme « tu ne voleras point » résonnent dans sa mémoire. Prise de remords elle charge Borrow d'échanger son livre contre une Bible. Borrow accepte et va dans des librairies pieuses où les commis ricanent bêtement en voyant le titre du livre, mais se refusent à tout échange. Au cours de ses promenades, le livre lui est volé dans sa poche ; plus tard, les hasards de la vie le mettent en présence de son voleur, qui lui raconte comment il vendit très cher le produit de son larcin, parce que le livre de la vieille marchande de pommes était une édition princeps. Toutes ces péripéties ont certainement été arrangées et dramatisées : elles n'en sont pas moins inoubliables. Notons que d'ailleurs, sans en avoir l'air, Borrow a montré la mauvaise influence que *Moll Flanders* pouvait exercer sur des âmes simples et naïves. Mais il a eu surtout pour but de faire ressortir la valeur du roman et l'extraordinaire puissance de son réalisme.

La postérité de Moll est très nombreuse, mais tellement dégénérée qu'elle n'offre aucun intérêt au point de vue littéraire. Nous ne tenterons pas de donner les noms des héroïnes lubriques dont les exploits dorment dans les enfers des grandes bibliothèques publiques (27). De toute cette tourbe, un seul livre émerge un peu : c'est *Fanny Hill, ou les Mémoires d'une fille de joie*, que le besogneux Cleland publia en 1750 pour gagner quelques guinées et attirer l'attention sur lui. Son roman a l'avantage d'être bien écrit : il n'en est, du reste, que plus dangereux pour les bonnes mœurs.

Signalons plutôt quelques descendants éloignés de Moll, bien différents d'elle en réalité, et pourtant unis à elle par un vague air de parenté, résultat sans doute de l'étude approfondie que leurs créateurs avaient faite du roman de De Foe. La situation de Pamela, la fameuse héroïne de Richardson, est, au début de l'ouvrage, assez analogue à celle de Moll. Toutefois Pamela fait preuve de plus d'énergie et d'esprit de décision, parce qu'elle est instinctivement vertueuse, tandis que Moll est instinctivement vicieuse. Nous évoquerons aussi le souvenir de Ann, la fantomatique péripatéticienne de De

(27) Cf. WILLIS L. FISHER : *The unfortunate female : a study of the penitent prostitute in English literature of the third quarter of the 18 th century* (1921).

Quincey, sœur moderne et romantique de Moll, et enfin Nancy, la douloureuse élève du juif Fagin, dans *Olivier Twist* de Dickens, qui reste pure dans ses pensées, sinon dans ses actes. Sur tous ces tristes êtres pèse la loi implacable de la nécessité, pourvoyeuse du vice : ils n'ont sur Moll que l'avantage de vivre à des époques moins brutales...

Les pays étrangers firent à *Moll Flanders* l'accueil qu'elle méritait, en écartant toute considération de respectabilité et de prudence. Mais, à part la traduction hollandaise qui date de 1752 (28), le livre ne pénétra que très tard sur le Continent, parce que son pays d'origine affectait de le classer parmi les bas ouvrages pornographiques sans valeur littéraire : ainsi, la traduction allemande date seulement de 1918 (29). C'est en France que *Moll Flanders* connut son plus grand succès : le ton réaliste de ses aventures n'était pas pour étonner, après *Germinie Lacerteux* ; en outre, la traduction en style dix-huitième siècle qu'en a donnée Marcel Schwob est un chef-d'œuvre. Nous ferons toutefois quelques réserves sur la préface de Schwob, qui veut à tout prix trouver en Mary Frith, dite Moll Cutpurse, le prototype de Moll Flanders (30) : tout au plus pouvons-nous supposer que De Foe se souvenait vaguement de Moll Cutpurse, lorsqu'il donna à son héroïne l'horreur du service ménager et aussi l'idée de se déguiser en homme pour commettre ses larcins. *Moll Flanders* parut pour la première fois en français en 1895, et fut souvent réédité. C'est, après *Robinson Crusoë*, le roman de De Foe que les Français connaissent le mieux. Moll a pris la place respectée que lui valait son âge, au milieu des héroïnes réalistes dont le nombre croît chaque jour. M. J. H. Rosny lui a donné une sœur en la personne de *Nell Horn*, qui mène dans l'Angleterre contemporaine la triste existence que Moll avait menée au dix-septième siècle. Nous croyons que la carrière du roman de De Foe ne fait que commencer : sa réelle valeur à la fois documentaire et littéraire le fera sortir de l'oubli où tente de le plonger un puritanisme étroit.

(28) *De levensgevallen en bedryven van Vlaamsche Mie* : on remarquera la traduction du nom de Moll Flanders, qui explique pourquoi le roman passa si vite en Hollande.

(29) *Glück und Unglück der berühmten Moll Flanders*, traduit par Hedda et Arthur Möller van den Bruck, p. 432, Berlin.

(30) Il est peu vraisemblable que les pièces de théâtre sur Mary Frith aient été lues par De Foe ; d'autre part, cette triste héroïne mourut bien avant 1683, date des mémoires de Moll Flanders.

III

Moll Flanders est une source de documents précieux pour l'étude des goûts et de la mentalité de l'époque. L'historien y puisera maint détail pittoresque. La vogue de la dentelle nous est prouvée non seulement par l'énumération des vols commis par Moll dans les merceries, mais aussi par la longue description de sa robe lors de son mariage avec l'employé de banque. Certaines scènes qui nous choquent et nous paraissent introduites en vue du scandale sont en réalité des exemples curieux de la liberté des mœurs : l'habitude qu'avait prise Moll d'aller fréquemment le soir dans la chambre de son ami de Bath pour lui tenir compagnie, paraissait naturelle, et aucun lecteur n'y voyait de mal. Avant qu'elle connût Steele, Mary Scurlock fut poursuivie en justice par un gentleman qui prétendait qu'elle avait rompu sa promesse de mariage, donnant pour prétexte qu'elle venait le soir dans sa chambre et l'admettait souvent dans la sienne : or le juge répondit que rien n'était plus légitime chez de vieux camarades (31). Les coureurs de dots pullulaient à l'époque, et c'était surtout dans les villes d'eaux qu'ils cherchaient leur proie (32). Les vols d'enfants commis par les bohémiens constituaient presque une rubrique régulière dans les journaux du temps. Quant à l'antiféminisme qui perce dans le récit, n'était-il pas de mode, surtout depuis Addison, de déblatérer contre le beau sexe, sa frivolité, son goût du luxe, son manque de cœur et ses vices ? De même, en exprimant sa méfiance de la discrétion des domestiques (33) lorsqu'elle accouche clandestinement, ou en blâmant leur insouciance criminelle lorsqu'elle dérobe les bijoux de jeunes enfants laissés sans surveillance, Moll ne fait-elle pas écho aux doléances de nombreux moralistes, de De Foe en particulier, sur les défauts des serviteurs ? A une époque où les journaux relataient chaque jour l'arrestation de faiseuses d'anges et publiaient les annonces de charlatans qui prétendaient guérir les « maladies françaises », le lecteur ne devait pas être choqué que Moll débattît froidement la question de savoir si elle se ferait avorter ou non, et

(31) Cf. la préface de l'édition Aitken.

(32) Cf. BARBEAU : *Une ville d'eaux anglaise au dix-huitième siècle*, p. 105.

(33) Cf. p. 53.

que le gentleman ivre fût surtout préoccupé des conséquences médicales de son acte. Enfin l'inceste constituait l'élément dramatique obligatoire dans les biographies de criminels ; De Foe n'a pas manqué de l'introduire dans son récit, mais il a eu l'habileté de faire de Moll une victime du sort, et non une coupable.

Ces éléments caractéristiques de son époque, De Foe les a placés dans des cadres bien connus de lui (34), et il a réussi à nous peindre des réalités vivantes. Il n'y avait pas de ville de province qu'il connût mieux que Colchester, visitée dans son enfance et sans cesse revisitée au cours de tournées d'affaires. Il avait vécu lui-même à Bath l'existence désœuvrée des villes d'eaux. Il était revenu de Hollande par Harwich. Son commerce l'avait amené à Liverpool. Il avait passé un mois comme fugitif dans le quartier de la Mint. Pendant de longues heures il s'était morfondu dans la prison de Newgate : il connaissait à merveille la mentalité des prisonniers. Quand il décrivait la poursuite de voleurs dans les rues de Londres, l'animation à Bartholomew Fair, l'incendie d'une maison bourgeoise, une comparution devant le juge, ou l'agitation dans un tripot, il évoquait des scènes qu'il avait vues. De même il a placé dans *Moll Flanders* ses préoccupations du moment ; il avait déjà, dans le *Capitaine Singleton*, touché à la grave question de l'éducation des orphelins et des enfants abandonnés ; il y revint dans le *Colonel Jack*, et, en 1723, fit campagne dans le *Journal d'Applebee* en faveur des écoles de charité (35). Dans un article du même journal (36), il implorait l'indulgence du public pour les voleurs qui, pressés par la faim, commettent un larcin et sont envoyés à la potence ; comme Moll, ils sont à plaindre et à ramener dans le bon chemin, mais il est cruel de les punir comme les assassins. Il étudia de nouveau, dans le *Colonel Jack*, les moyens de vivre heureux dans les plantations de Virginie, et, dans un article qui date de janvier 1723 (37), s'efforça de prouver aux déportés qu'avec un peu de travail et de patience, ils pouvaient devenir riches et mener une existence paisible.

(34) Voir pour tout ceci la 1^{re} partie de cet ouvrage.

(35) Numéro du 13 juillet.

(36) 16 juillet 1722.

(37) *Applebee's Journal*, 26 janvier.

Il a mis aussi dans *Moll Flanders* les idées qu'il s'était formées au cours des années. Il a prêté à son héroïne sa propre horreur de la souffrance et de la mort ; il a longuement exprimé sa pitié pour les faiblesses humaines. Il a tenu à montrer l'infinie bonté de la Providence en accordant à Moll le repentir et le bonheur final. Il a fait intervenir le diable, donneur de mauvais conseils qui entraînent sur la pente du vice. Sa curiosité pour l'occultisme l'a poussé à introduire dans le roman une scène de télépathie et à décrire la réalisation de plusieurs prédictions (38). Il a tenté une démonstration complète de sa théorie favorite sur la toute-puissance de l'argent. Plus encore que la Providence, c'est Mammon qui dirige ici les actes de ses personnages (39). Moll nous dit elle-même que c'est la peur continuelle de manquer d'argent qui la pousse à mal agir : elle est facile à séduire, parce que, jeune et pauvre, elle est éblouie par la vue des pièces d'or qui lui sont offertes, et c'est toujours l'horreur de la pauvreté qui l'amène à faire la chasse au mari, puis à devenir voleuse de profession. « Celui qui a de l'argent dans sa poche est partout chez lui », nous dit-elle (40) pour excuser sa rapacité. Ne faut-il pas avoir la vie matérielle assurée pour sacrifier à un idéal quelconque, la religion, l'honnêteté ou l'amour ? Pour Moll comme pour De Foe, l'argent fait le bonheur, car il permet la satisfaction des désirs ; or tous deux ont un goût commun, celui des beaux équipages. Par la bouche de l'employé de banque, quatrième mari de Moll, De Foe émet une série de préceptes sur la manière d'effectuer de bons placements.

Ses sympathies et ses antipathies personnelles apparaissent au hasard des anecdotes. Il montre son amitié pour les quakers en nous présentant un honnête planteur de la Société des Amis, qui aide Moll à s'installer lors de son second séjour en Virginie. Il fait allusion à Rochester, le poète favori de sa jeunesse, dont il cite plusieurs vers (41). Il chante la louange des merciers et des drapiers qui, selon lui, surveillent leurs boutiques mieux

(38) Par exemple celle de la maîtresse d'école qui prédit à la petite Moll qu'un jour elle sera une dame.

(39) Ceci est encore plus sensible que dans le *Capitaine Singleton*, où l'argent joue pourtant un rôle très important.

(40) Cf. p. 57.

(41) Cf. p. 20, 22.

que les autres marchands (42). Par contre, il fait le procès du « commerçant-gentilhomme », créature « amphibie », qu'il fustigera encore plus tard dans *Roxana* et dans le *Parfait commerçant anglais* (43). Il prend une fois de plus ses lecteurs à témoin de la méchanceté insigne de son vieil ennemi, l'océan, et, à deux reprises différentes, oblige les navires qui transportent son héroïne à se réfugier sur la côte occidentale de l'Irlande. Mais il fait encore plus et mieux : il tente une critique générale de la société anglaise. Parfois il ne prend pas parti, par exemple lorsqu'il discute les lois sur la bigamie et le divorce, ou étudie la recherche de la paternité. D'habitude pourtant, il attaque avec âpreté les abus et les erreurs sociales de son pays. Il s'indigne de l'inégalité trop grande qui existe entre les classes, de l'impunité avec laquelle les jeunes gens riches peuvent séduire les filles du peuple. Il déplore les mariages londoniens, hâtivement conclus, sans amour, pour des raisons pécuniaires, et expose les malheurs qui résultent de telles unions. Il critique avec violence l'organisation de Newgate, où de grands criminels et de pauvres gens qui ont volé pour satisfaire leur faim, sont entassés pêle-mêle, ceux-là ne tardant d'ailleurs pas à pervertir ceux-ci, — où les matrones et les geôliers sont tous corruptibles, et où les aumôniers sont des ivrognes méprisables. Enfin, il trace un tableau pitoyable de la condition des femmes seules, sans amis ni parents : « Elles sont comme une bourse ou un bijou perdu sur la route, la proie du premier venu » (44). Ainsi *Moll Flanders* prend l'aspect d'un roman social, le roman d'une pauvre fille dont la société marâtre a fait une hors-la-loi, et ce n'est pas pour nous, modernes, son moindre intérêt.

Si maintenant nous abandonnons le point de vue de l'historien, auquel nous nous sommes tenus jusqu'ici, et si nous jugeons l'ouvrage en critique littéraire, ce qui rend notre lecture si attachante, c'est le personnage même de Moll. Cette catin, cette pickpocket nous semble — avouons-le à notre honte — fort sympathique. Elle est avant tout une victime : de son hérédité d'abord, puisqu'elle est la fille d'une mère prostituée et voleuse ; de son tempérament, car elle a un sang chaud qui la porte vers les climats torrides. Quand la passion la possède,

(42) Voir p. 67 ce curieux passage.

(43) Cf. 1^{re} partie, ch. XIV, 2.

(44) Cf. p. 40.

elle s'enflamme comme un brasier, au point d'oublier les résolutions égoïstes qu'elle s'était juré de tenir. En dépit de sa haine pour l'Amour, c'est une grande amoureuse. Elle n'est qu'un jouet docile entre les mains de son séducteur qu'elle « adore à en perdre la raison ». Elle aime follement son mari irlandais au point de lui offrir de travailler de ses mains pour lui assurer le bien-être. Quand elle ressent, une fois, l'amour maternel, n'est-ce pas avec une passion telle, qu'elle baise la trace des pas de son fils ?

Or, toute sa vie, elle lutte contre elle-même, contre son tempérament ardent et impulsif, car elle s'est aperçue que dans un monde peuplé de loups, celui qui ne calculait pas froidement était destiné à être dévoré. Et, comme elle a beaucoup d'énergie, elle réussit d'ordinaire à étouffer en elle le sentiment : elle s'autorise tout juste à verser une larme fugitive, et aussitôt elle se dresse face aux orages. Sans perdre son sang-froid, elle étudie, elle raisonne, elle décide. A Colchester, elle a une claire vision des difficultés de sa position : elle est la maîtresse du fils aîné de ses bienfaiteurs, demandée en mariage par le fils cadet, et par suite détestée comme une dangereuse intrigante par les sœurs et les parents ; elle manœuvre avec habileté et réussit à prouver sa parfaite loyauté. En Virginie, quand elle s'aperçoit qu'elle a épousé son frère, elle agit avec une prudence qui dénote une parfaite maîtrise d'elle-même. A Bath, elle se résout à se donner à son ami dès qu'il en manifestera le désir, de manière à se l'attacher et à avoir son aide et son assistance. Pour ménager l'avenir, elle ne décourage pas son soupirant, l'employé de banque, au moment où elle part se marier dans le Lancashire : car si ce mariage échouait, elle trouverait encore un époux possible. Et la ruse qu'elle déploie pour cacher sa véritable situation de fortune aux coureurs de dots n'est-elle pas l'indice d'un esprit clair et bien équilibré ?

Elle s'est fixé un but : vivre dans une honnête aisance, et pour cela amasser de l'argent. Non pas qu'elle aime l'argent pour lui-même : elle le considère seulement comme le dispensateur nécessaire du bien-être. Ainsi, elle arrive à vaincre son amour pour son séducteur en réfléchissant qu'elle aurait tort de ne pas accepter un mariage avantageux (45). C'est pour vivre

(45) Il faut remarquer pourtant que plus tard elle ne peut résister à sa passion du vol, alors que de son propre aveu elle est très riche.

dans le confort, sans souci du lendemain, qu'elle passe la première partie de son existence à chercher le mari ou l'amant fortuné : et elle est si convaincue de la légitimité de cette chasse, qu'elle n'hésite pas à donner à ses lectrices des indications qui leur permettront de ne pas rentrer bredouilles, et de tirer le maximum de la vente définitive ou du prêt temporaire de leur corps.

Cette préoccupation continuelle de vivre sans soucis matériels lui enlève tout scrupule. Quand ses amants lui donnent de l'argent pour une dépense déterminée, elle le met de côté et ment sans hésiter. Au besoin, elle joue la comédie et se montre d'une rare impudence, par exemple lorsqu'elle est arrêtée pour un vol qu'elle n'a pas commis. Elle ne recule devant rien, même le chantage, quand elle entrevoit la possibilité d'un gain pécuniaire. C'est une femme forte, très dangereuse pour ses adversaires. D'autant plus forte et dangereuse qu'à son énergie froide et calculatrice elle joint un esprit de finesse qui lui permet de saisir ses avantages. Qu'on étudie de près l'habileté avec laquelle elle sait capturer les hommes, l'adresse avec laquelle elle dissimule l'état de sa fortune, la ruse avec laquelle elle se fait longtemps désirer par l'employé de banque, et l'on restera confondu devant tant d'activité unie à tant de sens pratique.

Cependant — telle est la complexité de son caractère — elle n'est pas, comme on pourrait le croire, un simple bandit en jupons. Vue sous une autre face, elle est très femme. Elle a des goûts de lady qui se manifestent dès sa petite enfance par l'horreur du ménage, et plus tard par une admiration profonde pour la Noblesse. Son amour pour son mari irlandais vient en grande partie de ce qu'il a l'aspect et les manières d'un bon gentilhomme ; à Newgate, il déclare préférer la mort à la vie dans l'esclavage ; en Virginie, il refuse de travailler et passe son temps à la chasse. Moll est fière d'avoir comme époux un homme aussi supérieur.

D'autre part, elle est coquette et accessible à la flatterie. Elle sait qu'elle est belle, aime qu'on le lui dise, et résiste mal à ceux qui la complimentent sur sa beauté. Elle a la passion des beaux habits : « Je n'aimais rien de plus au monde », avoue-t-elle franchement (46). Les bijoux la fascinent, et l'employé de banque

(46) P. 35. Cf. p. 58, 76, 82.

fait un coup de maître le jour où il lui offre une bague enrichie de diamants. Elle ne se résigne pas à vieillir et se farde; elle cherche par ses vêtements à faire oublier son âge. Elle se souvient toujours de ceux qu'elle portait dans telle ou telle circonstance, et, lorsqu'elle a fait quelque toilette, ne nous fait pas grâce des plus menus détails sur ses robes. Elle a le désir de briller : la satisfaction avec laquelle elle annonce qu'elle a une bonne à son service et un compte en banque, est presque réjouissante. Elle aime le monde et rêve de grandes réceptions : en Virginie, elle regrette Londres et les villes d'eaux où se presse une société élégante. Elle veut s'élever, dominer, entendre autour d'elle un concert de louanges ; en un mot elle est ambitieuse.

Chez elle, le sentiment maternel n'est pas très développé. Pourtant, elle fait honnêtement son devoir envers ses enfants. Quand elle est abandonnée par son amant de Bath, elle se préoccupe du sort de son fils, « un joli et aimable bambin d'environ cinq ans », et bataille jusqu'au jour où elle a assuré son avenir (47) ; mais alors, elle se sépare de lui et n'y pense plus jamais. Elle veille elle-même à ce que le fils de son mari irlandais soit bien élevé et bien soigné à la campagne, mais elle l'écarte résolument de son chemin pour ne pas avoir d'obstacle à son mariage avec l'employé de banque. Au fond, elle ne s'intéresse un peu qu'aux enfants des hommes qu'elle a vraiment aimés ; ainsi, elle ne s'inquiète pas des enfants de son premier mariage. Quant à son amour extravagant pour le fils de son mariage incestueux, il est dû d'abord au fait que c'est un beau jeune homme, ce qui flatte son cœur de mère, et ensuite à ce que, devenue vieille, elle a senti monter en elle un sentiment inconnu, l'amour maternel : or ce fils est le seul de ses enfants qu'elle retrouve, et le seul en qui elle sent revivre son passé.

Ce qui sauve cette femme réaliste, qui dédaigne la bonté de son premier mari et ne le considère que comme une source de revenus, ou bien énumère froidement ceux de ses enfants adultérins qui moururent et ceux qui survécurent, c'est qu'en dépit de ses efforts pour se discipliner elle-même, elle est impulsive et cède généralement à ses bons instincts. Elle est capable de pitié : elle atténue du mieux qu'elle peut le coup terrible qu'elle porte à son frère, en lui révélant le secret de leur

(47) Cf. p. 38.

union incestueuse ; elle refuse d'emmener avec elle sa servante du Lancashire pour ne pas avoir à la jeter sans défense et sans appui sur le pavé de Londres ; elle est toute brisée par le remords quand elle s'aperçoit qu'elle a volé un pauvre ou un malheureux, et non un parvenu ou un riche négociant. En outre, elle a un fond d'honnêteté native, qui par instants jaillit en dépit de sa volonté : dans sa jeunesse, elle s'oppose longtemps au mariage projeté entre elle et le frère de son séducteur, par amour pour celui-ci, mais aussi par scrupule de duper celui-là ; après son premier larcin, elle veut rendre le paquet dérobé, et seule l'idée du danger qu'elle courrait à le faire, parvient à l'en dissuader ; attendrie par la bonté de son prétendant, l'employé de banque, elle se jure à elle-même qu'elle sera une bonne et fidèle épouse, et pour la première fois prie Dieu de lui permettre de tenir son serment. Par contre, son repentir final nous paraît suspect ; n'est-il pas causé surtout par l'approche de la mort et la crainte de l'enfer ? En tout cas, la préface du roman nous porte à le croire : elle nous annonce que, redevenue heureuse à la fin de sa vie, « elle ne fut pas aussi extraordinairement pénitente qu'autrefois ; il semble seulement qu'elle parla toujours de son passé avec une véritable horreur.

En résumé, Moll est plutôt une victime du démon qu'une créature essentiellement vicieuse. Satan lui apparaît sous les traits du séducteur, puis de la vieille recéleuse ; il lui chuchote sans cesse à l'oreille les malheurs de la pauvreté, et multiplie sous ses pas les occasions de vols faciles et tentants, surtout aux moments où elle décide de changer de vie. Il développe en elle la volonté et le sang-froid, la rend calculatrice à l'extrême et prévoyante jusqu'à l'excès, afin qu'elle puisse longtemps continuer sa splendide carrière de catin et de voleuse. Elle est plus à plaindre qu'à blâmer, car elle était une proie toute désignée pour l'Esprit du Mal. Parmi les héros de De Foe, elle se classe parmi les commerçants malhonnêtes, car elle a une âme de commerçant, la probité en moins. Mais elle n'aurait pas demandé mieux que de vivre honnête, si elle ne s'était trouvée, dès le début, face à face avec le démon Pauvreté. Connaissant ses antécédents et ses malheurs, qui oserait jeter la première pierre à cette pécheresse londonienne, isolée dans un monde hostile, à une époque brutale et sans pitié ?

Les personnages de second plan sont, comme toujours chez

De Foe, jetés dans l'ombre par l'héroïne du roman. Les uns sont naturels ; d'autres sont invraisemblables. De Foe nous présente un type de brave femme dévouée en la directrice d'école qui élève Moll à Colchester : il ne fait que l'esquisser, mais assez nettement pour que nous l'aimions. Les jeunes maîtresses de Moll paraissent peu, mais leur caractère est fort bien observé : elles sont jalouses de la beauté et de la grâce de leur petite compagne, grincent des dents et sont insolentes quand on fait son éloge devant elles, et enfin, folles de rage à l'idée qu'elle deviendra leur belle-sœur, font leur possible pour empêcher le mariage projeté. Très bien vues aussi sont les deux demoiselles de magasin qui, prenant Moll en flagrant délit de vol, la font arrêter : contentes de leur exploit, et fières de leur importance, elles refusent l'argent qui leur est offert pour acheter leur silence ; elles déposent contre Moll avec un acharnement qui les rend antipathiques. Par contre, le personnage de la vieille recéleuse, sorte de Jonathan Wild (48) femelle, n'est guère vraisemblable : sa brusque conversion au christianisme, après l'arrestation de Moll, est pour le moins étrange ; étrange aussi est son affection pour Moll, car elle a maintes fois tranquillement vu pendre de ses élèves, et elle n'a jamais eu qu'un but : faire fortune tout en sauvant sa précieuse existence. Démon qui incite Moll à mal faire, véritable mère soucieuse des intérêts de Moll comme si c'était sa fille, chrétienne repentante et convaincue, elle nous laisse l'impression d'un personnage trop contradictoire pour être réel. De même James, le mari irlandais, ne nous satisfait pas : ce coureur de dots, bandit de grand chemin, homme de plaisir, et pourtant gentilhomme jusqu'au bout des ongles, n'est qu'un prédécesseur des gentlemen-cambrioleurs, tels que Raffles (49), qui sévissent dans le roman policier moderne. Ce n'est qu'un fantoche à côté de sa femme : celle-ci vit d'une vie intense et nous la voyons vivre ; ses amants et ses maris ne sont que des comparses, auxquels nous ne nous intéressons pas.

De tous les romans de De Foe, *Moll Flanders* est peut-être le mieux écrit. Le style même de l'ouvrage est moins lourd et

(48) Cf. 1^{re} partie ch. XIII, 2. Voir aussi le célèbre roman de Fielding.

(49) Le héros d'une série de romans parus ces dernières années, œuvres de E. W. Hornung.

l'humour est moins gros que d'habitude (50). Cet humour est souvent verbal : Moll, partie pour la chasse au mari, se compare au pêcheur qui prend une truite ; à Bath, elle exprime en termes presque comiques son regret de la faute commise ; les voleurs emploient, pour désigner leurs exploits, des euphémismes dont le plus amusant est « emprunter à un commerçant une pièce de drap ». Mais le plus souvent, l'humour jaillit spontanément de certaines situations : qui ne se souvient des ruses employées par le frère aîné pour s'isoler avec Moll, ou par Moll pour procurer un époux à son amie de Redriff ? Ne portent-ils pas à rire, les conseils que Moll donne à ses dupes pour se garantir contre le vol, ou les triomphes qu'elle remporte sur les maladroits qui l'ont injustement arrêtée ? Enfin, dans certains cas, l'humour de De Foe ne comporte-t-il pas un élément de tendresse et d'émotion qui le rend très moderne ? Les scènes que fait la petite Moll, pour qu'on lui dise qu'elle deviendra une vraie lady, seraient à leur place dans n'importe quel roman de Dickens.

Il y a beaucoup de couleur locale dans *Moll Flanders*, et cela, malgré la prudence de De Foe qui se garde bien de donner les noms des rues qu'habite son héroïne ou des auberges qu'elle fréquente. Les éléments dramatiques sont nombreux (51) : citons par exemple le passage des trois bandits sous les fenêtres de Moll à Brick-Hill, la découverte du mariage incestueux, et la condamnation de Moll à la peine de mort. Comme il est inévitable dans toute autobiographie, le roman s'arrête, plutôt qu'il ne finit : il faut convenir ici que les scènes qui suivent celles de Newgate sont fort banales : mais elles étaient nécessaires au plan général de l'ouvrage qui comportait l'exposé d'un long repentir, et elles nous soulagent des angoisses que nous venons d'éprouver. Il était inévitable, aussi, que le livre eût dans l'ensemble une allure de confession ; pour éviter la monotonie d'un continuel *mea culpa*, De Foe a eu recours à la forme dialoguée : si quelques dialogues, comme ceux du frère cadet et des membres de sa famille, à Colchester, traînent un peu en longueur,

(50) Parfois cependant De Foe se laisse aller à de grosses plaisanteries comme l'histoire de la servante qui « arrive double » en Virginie, s'étant fait engrosser pendant la traversée.

(51) Mais ce ne sont que des éléments dont De Foe n'a pas su tirer parti. Son roman est une pièce à tiroirs indéfiniment extensibles, sans péripéties ni nœud.

d'autres, comme celui de Moll et du mercier qui l'accuse à tort d'être une voleuse, constituent de véritables petites comédies (52) alertes et bien conduites. Enfin les trouvailles heureuses, maximes bien frappées qui méritent de passer en proverbe, sont plus nombreuses ici que dans les autres œuvres de De Foe (53) : « Elle s'est toujours mariée trop tôt, celle qui trouve un mauvais mari, et elle n'est jamais mariée trop tard, celle qui en trouve un bon » ; « le voleur est un homme qui tourne à son profit les fautes d'autrui » ; et « les plus grands esprits, lorsqu'ils sont submergés par le malheur, sont les plus sujets à un complet abattement, et les plus aptes à se désespérer et à se croire perdus ».

Il ne faudrait cependant pas donner en modèle le genre de *Moll Flanders*. Certes, De Foe n'abuse pas ici des chiffres et des statistiques, bien qu'il nous donne la valeur exacte des objets volés par Moll ; il nous présente néanmoins une liste de trois notes soumise à Moll par la sage-femme qui organise des accouchements clandestins ; mais il s'agit bien vraisemblablement de documents authentiques qu'il s'était procurés, et qui présentent un réel intérêt de curiosité. Néanmoins, Moll abuse du vocabulaire commercial, en particulier du mot « marché ». Le « marché est défavorable à notre sexe maintenant », nous dit-elle pour spécifier que le beau sexe se trouve en état d'infériorité ; ailleurs, elle répète : « le marché est en faveur des hommes, car les femmes ont perdu le privilège de dire non, et une femme doit être heureuse quand on lui demande sa main » (54) ; enfin, après avoir été à demi assommée par un lit jeté du haut d'un étage pendant un incendie, elle déclare que « cet accident gâta son marché ». Ces expressions nous choquent de la part d'une femme qui n'a jamais tenu boutique. Parfois aussi, De Foe écrit incorrectement, et nous sommes désagréablement impressionnés par des phrases comme celles-ci, où il change d'idée en cours de route (55) : « Mais ma nouvelle et généreuse maîtresse, car elle dépassait la brave femme avec qui j'avais d'abord vécu,

(52) Les tromperies réciproques de Moll et de James constituent aussi un véritable sujet de comédie. On est tenté de conclure que le génie naturel de De Foe le portait vers le théâtre ; qui sait si son puritanisme n'a pas privé l'Angleterre d'un grand auteur dramatique ?

(53) Cf. p. 23, 86, 102.

(54) Cf. p. 20.

(55) Cf. p. 4.

en tout aussi bien qu'en richesse — en tout, dis-je, sauf l'honnêteté — et à ce point de vue, bien que ce fut une dame parfaitement équitable, je ne dois pourtant pas oublier de dire à tout propos que l'autre, quoique pauvre, était aussi scrupuleusement honnête qu'il est donné à quelqu'un de l'être ».

Sans doute, les digressions, les parenthèses, les anticipations et les regards en arrière sont moins nombreux dans *Moll Flanders* que dans les autres romans de De Foe : néanmoins les défauts habituels de celui-ci, dus à sa hâte fébrile et à son absence de goût artistique, sont encore largement représentés dans le livre. Les répétitions d'abord : la famille de Colchester qui a recueilli Moll emploie sans cesse les mêmes menaces et les mêmes arguments pour empêcher le fils cadet de contracter une mésalliance. Des formules comme « prendre comme mari le premier bon chrétien qui se présente », ou « le mari de meilleure humeur que femme eut jamais » reviennent continuellement (56). Deux paragraphes qui se suivent commencent par la même phrase : « pour abrégé cette partie de l'histoire » (57). L'idée que c'est la pauvreté qui rend les gens voleurs devient, par sa fréquence, un vrai *leit-motiv*. Les détails omis et mal raccrochés, ensuite : les formules « car il faut remarquer que... » ou « il ne faut pas passer sous silence que... » amènent trop souvent des détails qui ne sont pas à leur place. Lorsque Moll est surprise dans la boutique d'un joaillier avant d'avoir touché à rien, elle prétexte avec sang-froid qu'elle est venue acheter des cuillers, et elle ajoute (58) : « (par hasard j'avais une vieille cuiller d'argent dans ma poche et je la sortis) et je dis au joaillier que j'avais apporté cette cuiller comme modèle » ; c'est, convenons-en, un hasard extraordinaire. Les longueurs inutiles, enfin : certaines discussions gagneraient beaucoup à être condensées, comme celles des membres de la famille à Colchester, ou celles entre Moll et James, qui ne veut pas de la déportation. Nous préfererions voir résumer en quelques phrases les longs paragraphes relatifs aux dangers des unions hâtivement conclues, ou aux préparatifs du voyage en Virginie. Moll est naturellement bavarde, et à son bavardage

[56] Cf. p. 9, 15, 17, 19, 23, 25, 26, 67, 71, 101, 103, etc.

[57] Cf. p. 26.

[58] Cf. p. 87.

s'ajoute quelquefois celui de De Foe, qui s'oublie à dissertar en son nom sur des textes bibliques (59).

Il est regrettable qu'un roman aussi bien conduit dans l'ensemble soit déparé par de nombreuses contradictions. Dès la préface, nous ressentons une impression de trouble : après nous avoir dit que le manuscrit original a été modifié, par convenance, parce que Moll écrivait la langue verte de Newgate, De Foe déclare que le récit du séjour final de Moll en Virginie n'a pas été écrit par elle avec la même élégance que les épisodes qui précèdent. Ecrivait-elle, décidément, comme une poissarde ou comme une femme du monde ? Ce problème nous embarrasserait fort, si nous ne savions pas que son style ressemble singulièrement à celui de De Foe. De plus, le roman est-il écrit avec le souci de ménager la pudeur des lecteurs, comme l'assure la même préface ? Oui et non, car si Moll s'abstient de répéter ce que le gentleman ivre dit à la vieille recéleuse au sujet de sa désagréable aventure, elle abonde, par contre, en détails sur les scènes de Colchester et de Bath, et ces détails ne peuvent pas sembler chastes aux lecteurs les plus grossiers. A l'intérieur du livre, les contradictions portent sur des points précis (60). La maîtresse de Colchester et ses deux filles viennent-elles visiter Moll séparément ou ensemble ? Les deux versions nous sont données à moins d'une page de distance. D'où vient le nom de Flanders (61) ? Est-ce Moll qui l'a choisi elle-même, lorsqu'elle se réfugia dans la Mint, ou est-ce la confraternité des pickpockets qui le lui attribua plus tard ? Et si ce nom était bien connu de la police, comment le juge devant qui elle fut emmenée par erreur ne tressaillit-il pas quand elle déclara s'appeler Mary Flanders ? Enfin, puisqu'elle refusa longtemps de parler à James de son mariage incestueux, parce que c'était une « histoire ineffable », pourquoi n'éprouve-t-elle pas la moindre gêne à la raconter en détail à des milliers de lecteurs ?

Les invraisemblances ne manquent pas (62). Si le séducteur de Moll « l'aimait d'une passion extrême », pourquoi se conduisit-il avec elle comme un viveur qui prend une maîtresse pour

(59) Cf. p. 58 et 81.

(60) Cf. p. 3, 69, 79, 80, 105, etc.

(61) Lee signale une coïncidence, mais qui n'est qu'une pure coïncidence, étant donnée la date de composition du roman. En janvier 1722, le *Post-boy* annonça la publication de *The History of Flanders, with Moll's map*.

(62) Cf. p. 12, 27, 28, 30, 43, 51, 73, 86, 92, 95, 102, 103, 104, etc.

tromper son ennui. Comment, étant donné les péripéties de son enfance, Moll connaissait-elle le nom de sa mère ? Et pourtant, c'est lorsqu'elle entend prononcer ce nom en Virginie qu'elle a la révélation de son mariage incestueux. Quels étaient donc les « premiers tuteurs » qui lui avaient appris l'inconduite de sa mère et le secret de sa naissance ? Ne nous dit-elle pas que les premières personnes dont elle a gardé le souvenir sont les bohémiens qui l'abandonnèrent à Colchester ? or ils ignoraient tout d'elle. Est-il vraisemblable que, lorsque Moll raconte à la vieille recéleuse l'aventure qu'elle vient d'avoir avec un gentleman ivre, celle-ci, pécheresse endurcie, puisse à peine « retenir ses larmes, en pensant qu'un pareil gentleman court tous les jours le risque de se perdre, chaque fois qu'il a un verre de trop dans le nez » ? Quelle étrange idée que celle du capitaine du navire qui transporte Moll et James en Virginie ! Il écrit l'histoire de la conduite de ses passagers et confie son manuscrit à Moll : De Foe se réservait-il donc de donner encore une suite à son roman ?

Relevons, pour finir, deux anachronismes assez graves. Le premier porte sur un point de détail : James cite parmi ses prédécesseurs en brigandage un certain Whitney : or cet individu, spécialiste du vol de chevaux, se trouvait à Newgate en même temps que De Foe en 1703 ; ceci ne concorde pas avec l'indication précise qui termine le livre : « écrit en l'an 1683 ». L'autre anachronisme, c'est la description qui nous est donnée de Bath : la célèbre ville d'eaux n'avait pas, au moment où Moll y vivait, c'est-à-dire vers 1650, atteint le développement que De Foe lui accorde. En réalité, il la décrit telle qu'il l'avait vue lui-même : or le plus tôt qu'il ait pu la visiter, c'est au cours de ses voyages d'études commerciales entre 1684 et 1688. Dans sa description, il fait donc erreur de trente ans, et c'est pendant cette période que la vogue de Bath s'établit définitivement (63). N'oublions jamais que, s'il plaça les exploits de son héroïne au milieu du dix-septième siècle, c'était pour dérouter les recherches gênantes ; en réalité, il nous montra l'Angleterre telle qu'il l'avait sous les yeux, au moment où il rédigeait son livre.

Malgré ces taches, *Moll Flanders* vivra. C'est non seulement

(63) Cf. BARBEAU : *op. cit.*

un document de première importance pour étudier la vie des classes moyennes au dix-huitième siècle, mais aussi le premier grand roman réaliste de la littérature anglaise. De Foe y a déployé une puissance évocatrice qu'on ne trouve point dans ses autres œuvres. En vain le néo-puritanisme agressif du règne de Victoria aura tenté de plonger un tel livre dans l'oubli. *Moll Flanders*, aux yeux des lecteurs modernes, est un démenti à ceux qui trouvent parfaite la société telle qu'elle est organisée : c'est un cri de révolte contre la misère qui accable certains êtres. Les tirades moralisatrices que De Foe y a mises pour les lecteurs de son époque n'y ont que faire, et vains auront été ses efforts pour donner à son ouvrage la même portée que les tracts des sociétés bibliques. *Moll Flanders* est, comme *Manon Lescaut*, un livre qui émeut, mais l'émotion qu'il donne n'est pas la pieuse et sainte émotion qu'escomptait l'auteur. Nous compatissons fort peu aux peines de Moll repentie, mais nous souffrons de voir l'orpheline obligée par les lois hypocrites de la société à étouffer en elle tout bon sentiment pour obéir à l'impérieux instinct qui lui commande de vivre.

CHAPITRE V

« Il faut que ce qu'on appelle la police soit une chose bien terrible... puisque les Anglais aiment mieux les voleurs et les assassins. »

CHAMFORT · *Caractères et Anecdotes.*

Le Colonel Jack, pickpocket, planteur et soldat

I. La vie surprenante du Colonel Jack. — II. Un roman très inégal.

I

Le succès de *Moll Flanders* prouva à l'auteur qu'il avait trouvé une veine nouvelle : son sens commercial très sûr lui suggéra de la creuser plus profondément. C'est sans doute au cours de l'été 1722 que De Foe songea à commencer une nouvelle biographie de criminel. Les journaux signalaient toujours de nombreuses arrestations de pickpockets très jeunes, et dénonçaient le trafic infâme de certains capitaines de navires qui séquestraient des gens et les vendaient comme esclaves aux planteurs de Virginie. De Foe réfléchit que sur ces faits-divers il lui serait facile de bâtir un roman intéressant. En rassemblant les souvenirs de son enfance, il se rappelait avoir parlé dans les rues avec de pauvres enfants de son âge, abandonnés de tous et prêts à tous les mauvais coups, qui lui avaient raconté les malheurs de leur vie. Ses relations avec les dissidents de la Nouvelle-Angleterre (1) et la lecture de savants

(1) Il défendit les non-conformistes de Caroline dans un pamphlet qui parut en 1706 (cf. la liste de ses œuvres).

ouvrages sur l'Amérique du Nord (2) lui fournissaient assez d'éléments pour écrire un récit pittoresque et vivant. En outre, il avait une idée ; c'était de combiner *Moll Flanders* et les *Mémoires d'un Cavalier*, le genre historique et le roman de mœurs. Il voulait mêler son héros à des événements qui avaient passionné l'Angleterre, de façon à donner au roman un double attrait. Il toucherait ainsi deux publics : la grande foule qui lisait avidement les *Annales de Newgate* et venait de faire si bon accueil à *Moll Flanders*, et les gens instruits qui dévoraient tous les mémoires relatifs à l'histoire d'Angleterre. Parmi les événements récents, celui qui suscitait le plus d'intérêt, c'était la rébellion jacobite de 1715, parce qu'une insurrection semblable pouvait éclater d'un jour à l'autre. De Foe avait suivi de très près les épisodes de cette mémorable expédition, qui aboutit à la bataille de Preston : peut-être avait-il l'intention d'en écrire l'histoire, un peu à la manière des *Mémoires d'un Cavalier*. Quoiqu'il en soit, il conçut son nouveau roman en deux parties : au début, la biographie d'un enfant voleur qui, d'une façon ou de l'autre, serait amené à vivre avec les planteurs de Virginie ; ensuite le même enfant, devenu homme, reviendrait en Europe, se ferait soldat, prendrait part à des guerres sur le Continent, y ferait la connaissance du Prétendant qui l'entraînerait dans l'expédition de 1715, et, après la défaite, parcourrait plusieurs pays en quête de nouvelles aventures.

Après avoir tracé les grandes lignes de son ouvrage De Foe en rédigea le titre, mais, comme d'habitude, sans s'interdire de modifier en cours de route son plan primitif. Il est libellé de manière à faire sensation (3) : *L'histoire de la vie très remarquable et des extraordinaires aventures du très honorable colonel Jacque, vulgairement appelé colonel Jack, qui naquit gentleman, fut l'élève d'un pickpocket, exerça avec bonheur pendant vingt-six ans la profession de voleur ; et fut ensuite enlevé et expédié en Virginie ; revint comme marchand ; fut cinq fois marié avec quatre catins, partit à la guerre, se conduisit bravement, obtint de l'avancement et fut nommé colonel d'un régiment ; retourna*

(2) Il possédait dans sa bibliothèque la *Brève description de New-York, avec les coutumes des Indiens* (1674) par Daniel DENTON, et la *Guerre entre les Anglais et les Indiens dans la Nouvelle-Angleterre* (1676) par MATHER.

(3) Le titre que donnent Wilson, Hazlitt, Aitken, etc., est inexact : c'est celui de l'édition de 1738.

en Angleterre et s'enfuit avec le Chevalier ; est toujours à l'étranger achevant une vie merveilleuse, et est résolu à mourir général. De Foe n'eut pas de peine à trouver un éditeur. Sur le simple vu du titre, un groupe de huit libraires, Brotherton, Payne, Mears, Dodd, Chetwood, Graves, Chapman et Stagg, flairant un gros succès, passa immédiatement commande pour un volume qui devait se vendre six shillings. Ainsi De Foe s'attela à cette nouvelle tâche qui, au début, dut lui paraître agréable car elle l'amenait à remuer de doux souvenirs d'enfance.

Jack est le fils bâtard d'un gentilhomme et d'une femme de qualité. Pour n'avoir point de preuve vivante de leur faute, ses parents le mettent en nourrice et l'abandonnent. La nourrice avait elle-même un fils qui s'appelait également Jack. Deux ans après, elle adopta un autre « fils de la honte », qui portait le même nom. Pour distinguer son propre fils, qui était le plus âgé de la bande, elle l'appela capitaine. Mais notre héros, en qui coulait du sang noble, protesta violemment contre cet avancement intempestif. Pour le calmer, la brave femme dut le nommer colonel. Quant au troisième Jack, étant le fils d'un commandant, il fut tout naturellement désigné sous le titre de commandant Jack.

Le capitaine était une petite brute, incapable d'un bon sentiment. Le commandant était intelligent et fin, mais dénué de tout scrupule. Quant à « votre humble serviteur, le colonel », c'était un brave garçon ; sa jolie figure et son air innocent prédisposaient en sa faveur ; il aurait eu une conduite exemplaire s'il n'avait pas été à « l'école du diable ».

Les trois Jack avaient environ dix ans quand la bonne nourrice, qui les avait si bien soignés, mourut. Elle était veuve depuis quelques années, et ainsi les trois enfants se trouvèrent isolés sur le pavé de Londres. Alors commence leur vie de misère dans l'East-end. En faisant les commissions des commerçants, ou en surveillant les boutiques à l'heure des repas, ils gagnent de quoi manger à peu près à leur faim. Le colonel se montre particulièrement zélé et serviable, et sa réputation de bon garçon s'établit vite dans les quartiers qu'il fréquente. Il ne déteste d'ailleurs pas cette vie un peu vagabonde, au jour le jour. Il aime parler avec les vieux soldats et les vieux marins de leurs exploits passés, et bientôt l'histoire des dernières guerres n'a plus de secrets pour lui. Comme ses frères, il couche l'été sous

le porche des magasins ou dans les guérites du guet ; l'hiver, il se réfugie dans les niches extérieures des verreries, remplies de cendres encore chaudes (4). Là couchait aussi toute une troupe de petits vagabonds, pas tous très recommandables, car la police venait souvent appréhender quelques-uns des dormeurs, convaincus de vol. Bientôt le capitaine Jack entre dans une bande de chenapans, qui séquestraient les enfants et les envoyaient dans les plantations de Virginie. Il ne tarde pas à être arrêté et conduit à la prison de Bridewell. Ses deux frères lui rendent visite et assistent à son supplice, car il avait été condamné à être fouetté jusqu'au sang, spectacle qui ne manque pas de les impressionner très vivement.

Mais les souvenirs s'effacent vite dans les mémoires d'enfants. Le commandant Jack se joint à deux jeunes pickpockets qui partent en expédition : leur butin, dont la liste nous est donnée, est considérable. Bon garçon, le commandant raconte ses exploits à son frère le colonel, et lui donne une partie de son gain mal acquis. Grâce à cet argent, tous les deux peuvent aller à la Foire-aux-Guenilles s'acheter des nippes convenables, et faire, dans une gargote où on les traite de « gentlemen », un bon repas de bœuf bouilli et de pudding. Jamais ils n'avaient été à pareille fête. Et le commandant continue sa fructueuse carrière de pickpocket, donnant de temps à autre un peu d'argent à son frère, sans pourtant l'inviter à se joindre à la bande. Le pauvre colonel voudrait bien, lui aussi, s'enrichir en puisant dans les poches d'autrui ; mais il ne sait pas comment s'y prendre. Le « diable subtil » n'allait pas tarder à lui fournir un bon professeur.

En effet, à quinze ans, le colonel devient le disciple, puis le compère d'un pickpocket expérimenté, plus âgé que lui, et qui répond indifféremment aux noms de Will ou de Robin. Jack est un élève docile, d'autant plus docile qu'il ignore tout de l'honnêteté et de la malhonnêteté : il considère le vol à la tire comme un commerce lucratif et comme un sport amusant. Will l'emmène se promener à la Douane, et là, subtilise un portefeuille contenant plusieurs chèques au porteur ; il néglige les grosses sommes, en expliquant à Jack les raisons de cette prudence, mais va chez un orfèvre encaisser un billet pour la

(4) Le poète Savage (mort en 1743) faisait de même pendant ses années de détresse.

somme de douze guinées ; puis, dans les champs de Saint-George, il partage loyalement avec son petit compagnon, pour l'encourager à l'imiter. Jack est bien embarrassé par tant de richesses ; il ne sait pas où mettre son trésor, et, la nuit, en de fréquents cauchemars, il rêve qu'il l'a perdu. Il se résout finalement à le cacher dans le creux d'un vieil arbre, dans les champs au delà de Mile End ; mais il s'aperçoit que l'arbre choisi était complètement évidé jusqu'aux racines et que son argent est tombé si profondément qu'il ne pourra jamais le rattraper. Il a un moment d'angoisse et de désespoir ; heureusement, en tournant autour de l'arbre, il aperçoit au pied une ouverture par où le trésor était ressorti. Sa joie se manifeste en violents transports. Puis il réfléchit qu'en s'achetant des vêtements neufs, il aura des poches pour garder sa fortune. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le voilà calmé, quand une mauvaise nouvelle vient à nouveau le plonger dans la terreur. Il apprend que Will, étant retourné à la douane, a été reconnu, arrêté et conduit à Bridewell. C'était exact, mais comme on n'avait aucune preuve précise contre lui, et qu'il n'était pas facile à intimider, on dut le relâcher, et il vint en personne calmer les inquiétudes du colonel.

Les deux complices ont toujours entre les mains le portefeuille rempli de chèques, et Jack se sent instinctivement porté à le restituer à son propriétaire. Will lui montre d'abord le danger d'une pareille démarche, puis se ravise, car il a élaboré un plan très adroit pour tirer de son vol des profits supplémentaires. Sur ses indications, Jack va se promener seul à la douane et écoute les conversations. Celles-ci roulent encore sur le vol du portefeuille, et Jack apprend que trente livres de récompense seront versées à qui rapportera les chèques. Bientôt un gentleman le remarque et l'interroge : séduit par son air bienveillant, Jack lui chuchote à l'oreille qu'il a entendu parler du portefeuille et qu'il pourra peut-être le prendre au garçon qui l'a volé. Le gentleman l'assure, au nom du légitime propriétaire, de la plus absolue discrétion. Peu après, Jack se rend à Tower-Street chez le gentleman, et remet le portefeuille à son possesseur, qui, non sans avoir tenté d'éluder ses promesses, finit par lui donner vingt-cinq livres de récompense. Effrayé de se trouver à la tête d'une telle somme, Jack, qui avec une naïveté touchante vient de décrire sa misérable existence,

donne son argent à garder au bon gentleman qui s'était intéressé à lui.

Ainsi le colonel, en garçon sage, continue à vivre avec autant de frugalité qu'autrefois : toutefois, il ne mendie plus. Il retourne se promener avec Will, mais, pendant quelques jours, ils ne font pas grande recette. Enfin, errant au petit jour dans le quartier de Billingsgate, Will dérobe à un capitaine de vaisseau charbonnier une lourde sacoche remplie de pièces de monnaie. Jack reçoit pour sa part le tiers de la somme volée. Il est maintenant assez riche, porte des habits neufs, et couche dans une mansarde. Plein de confiance en sa propre habileté, il décide d'opérer seul, sans l'aide de Will. Son coup d'essai est un coup de maître. Près de la Bourse, il enlève de la poche d'un négociant juif un carnet : lorsqu'il examine ce carnet avec Will, caché dans les champs de Moorfields, il s'aperçoit qu'il est bourré de chèques pour des sommes considérables, et de petits diamants. Cette fois encore, Will juge prudent de ne pas chercher à toucher un seul des chèques, mais il recommence le coup qui avait déjà si bien réussi. Il va dans les environs de la Bourse, retrouve le marchand juif et lui laisse à entendre que, moyennant cinquante livres de récompense, il s'efforcera d'acheter le carnet volé, pour une somme n'excédant pas cinquante livres, au pickpocket qu'il soupçonne d'en être détenteur. Ses propositions sont acceptées avec empressement ; il se fait remettre le carnet par Jack et le rapporte à son propriétaire. On lui verse aussitôt cent livres, mais, par un trait d'astuce géniale, il en rend vingt, sous prétexte qu'il n'a payé le carnet que trente livres, et débite une grande tirade contre les gentlemen imprudents qui ne ferment pas bien leurs poches. Cette preuve d'honnêteté dissipe tous les soupçons qu'on avait pu nourrir à son endroit. Il est porté aux nues et accepte les félicitations avec humour.

Les deux compères continuent leurs expéditions à travers Londres. Un jour, au marché de Smithfields, Will, comme par inadvertance, donne de la tête dans l'estomac d'un marchand de bœufs, auquel Jack enlève aussitôt la sacoche qu'il portait. Quand le pauvre campagnard reprend sa respiration, ses voleurs sont déjà loin. Une autre fois, dans une cour obscure près de Gracechurch-Street, ils renouvellent cet exploit aux dépens d'un commis de magasin qui venait de faire des encaissements

pour le compte de son maître. Cependant, Will, devenu plus ambitieux, entre dans une bande de voleurs de grands chemins. Jack hésite : il avait toujours conservé un instinct de gentleman qui le préservait de beaucoup de vices, entre autres de l'habitude de jurer, et il se rendait compte que sa vie n'était pas celle d'un gentleman. Mais il subissait trop l'influence de Will pour lui résister. Il l'accompagne donc dans les champs au nord de Londres, où la bande avait résolu d'opérer. Là, ils arrêtent les cochés et rançonnent les passants. Pour sa part, le colonel détrousse une vieille nurse et une jeune servante qui se rendaient à Kentish Town, portant sur elles leurs maigres économies. Ensuite la bande se rend à Chelsea, où Will avait comploté de cambrioler une maison luxueusement meublée. Mais le domestique qui devait leur ouvrir la porte est ivre-mort, et l'opération est remise à plus tard ; ils se dédommagent en volant des pots d'étain dans une brasserie. Le lendemain, ils font le partage du butin et tous, Will en tête, laissent éclater leur joie. Seul Jack est morose : ses scrupules de gentleman l'ont repris et le souvenir de la pauvre vieille nurse de Kentish Town lui fait gros au cœur. Aussi refuse-t-il de participer à un nouveau cambriolage (5) : en quoi il montre une grande sagesse, car l'affaire tourne mal. Serré de près par la police, Will cache son butin sous le lit du colonel, auquel il donne rendez-vous dans les champs de Stepney. Sur ses indications, Jack vend le butin à un recéleur et remet l'argent à son camarade. Mais il a peur maintenant d'être compromis avec Will, et de mauvais rêves hantent son sommeil.

Le lendemain, dans la rue, il rencontre son frère le capitaine, que nous avons perdu de vue et qui revient juste à propos pour annoncer que Will a été appréhendé et emprisonné à Newgate. Le colonel est d'autant plus inquiet qu'il porte sur lui une assez forte somme dont il ne pourrait pas indiquer la provenance. Heureusement, c'est un homme de ressource. Il va porter cet argent à son banquier, le bon gentleman de Tower-Street, en expliquant qu'il avait fait beaucoup d'économies au service d'un propriétaire de campagne imaginaire. Rassuré de ce côté-là, il rentre chez lui quand il entend appeler « Jack ». Instinctivement, il se retourne, et la main du constable

(5) Abandonnant la forme autobiographique, De Foe nous raconte ce cambriolage auquel son héros n'assista pas.

s'abat sur son épaule. Voici notre héros, tout tremblant, mené devant le juge. Mais il ressort de son interrogatoire que ce n'était pas lui, mais son frère le capitaine qui était recherché pour divers méfaits. Il n'a pas de peine à se disculper et il est remis en liberté, non sans que le juge l'ait complimenté sur sa politesse et sa bonne mine, et exhorté — ô ironie — à persévérer dans la bonne voie (6). Toutefois, l'alerte a été si chaude que le colonel réfléchit longuement sur les dangers de sa profession. Il va rendre visite à Will, qui a été condamné à mort. Will promet de ne pas le dénoncer, mais lui apprend que le capitaine avait pris part au cambriolage qui s'était si mal terminé. Le colonel va trouver son frère, et, suivant les dernières instructions de Will, lui conseille de se réfugier en Ecosse : lui-même l'accompagnera, car le pavé de Londres commence à lui brûler les pieds. Cependant, avant de partir, il veut libérer sa conscience d'un poids qui l'étouffe : il se rend à Kentish Town pour restituer à la vieille nurse et à la jeune servante l'argent qu'il leur avait volé ; il retrouve facilement ses victimes, et, se donnant comme envoyé par leur détrousseur, se montre très généreux, et éprouve pour la première fois la joie pure de faire le bien.

Rien maintenant ne s'oppose plus à son départ. Ainsi les deux jeunes gens, le capitaine et le colonel, prennent à pied la direction du Nord (7). Dans le village de Puckeridge, le capitaine vole un cheval, ce qui leur permet de voyager plus vite. Pour faire perdre leurs traces, ils font un crochet vers Cambridge. Sur la route, le capitaine, véritable kleptomane, dérobe tout ce qui se trouve à portée de sa main, même le linge qui sèche sur les haies. Bientôt ils sont pourchassés à travers la campagne et n'échappent qu'à grand'peine. Cela n'empêche pas le capitaine de voler un second cheval à Newmarket, et, bien montés tous deux, ils reprennent la route du Nord. En chemin, le capitaine ne se prive pas d'explorer les poches des villageois et de débarrasser les villageoises de leur bourse. Ses derniers exploits à Newcastle tournent mal : poursuivi jusqu'à la Tweed et serré de près, il est obligé de traverser la rivière à la nage.

Voici les deux compères en Ecosse ; après un court arrêt à

(6) Cf. dans *Moll Flanders* la scène où Moll est arrêtée à tort par un mercier.

(7) Ils prenaient la route que De Foe avait si souvent prise pour aller en Ecosse (cf. 1^{re} partie).

Kelso, ils arrivent à Edimbourg. Le capitaine s'aperçoit, à sa grande fureur, que le kilt écossais n'est pas favorable à l'art du pickpocket ; mais le colonel n'est pas fâché de faire cette constatation, car la hardiesse de son compagnon le jetait en des transes continuelles. En outre, ils assistent au châtimement des pickpockets que les juges écossais condamnent à être fouettés jusqu'au sang dans les rues : cette vue n'est pas sans leur inspirer de salutaires réflexions. Un jour, sans prévenir, le capitaine quitte Edimbourg. Le colonel ne regrette pas ce brusque départ. Bien résolu à s'amender, il commence par renvoyer son cheval à son légitime propriétaire en Angleterre. Puis il apprend à lire et à écrire et cherche une situation honnête. Mais il n'a pas de chance et se trouve vite réduit à la misère. A ce moment, il rencontre de nouveau le capitaine, revêtu du bel uniforme du régiment de Douglas : poussé par la faim, il s'engage lui aussi, et les deux Jack se trouvent une fois de plus réunis. Cependant, après quelques mois de service, ils apprennent que leur régiment va être envoyé en France pour se battre. Cette perspective leur sourit médiocrement, et ils décident de désertir. Ils s'enfuient donc, et, après une marche pénible, mettent le pied en territoire anglais. A Newcastle, ils font la connaissance d'un patron de vaisseau charbonnier qui accepte de les mener à Londres par mer. Après avoir festoyé et bu plus que de raison aux frais de ce généreux marin, ils s'embarquent au milieu de la nuit, sans trop savoir ce qu'ils font.

Quand, le lendemain matin, dégrisés, ils montent sur le pont, se figurant être déjà arrivés à l'embouchure de la Tamise, ils apprennent qu'ils sont à bord d'un navire emmenant des ouvriers en Virginie, et qu'ils ont été vendus d'avance à des planteurs. Le capitaine Jack rage et tempête ; plus calme et plus politique, le colonel offre de l'argent pour échapper à l'esclavage. Mais violence ou douceur ne servent de rien. Au bout de trente-deux jours de voyage, ils arrivent à destination et sont remis à leurs acquéreurs. Le capitaine trouve rapidement moyen de s'échapper et de revenir à Londres, où il reprend son ancienne profession de pickpocket, et, après de multiples aventures (8), termine son inutile existence au bout d'une solide

(8) De Foe annonce qu'il les racontera plus tard (cf. p. 29, 32, 39, 62), mais le livre qu'il projetait ainsi ne vit pas le jour, probablement parce qu'il n'avait pas le temps de l'écrire et était dégoûté du sujet.

corde de chanvre. Quant au colonel, il est conduit, mêlé à une foule de criminels condamnés à la déportation, dans de grands domaines sur le bord du Potomac, et il écoute religieusement le discours de son nouveau maître qui exhorte ses nouveaux ouvriers à racheter par une vie de labeur leurs crimes passés. Il se montre si docile, si appliqué, qu'enfin le maître le remarque et le fait appeler ; Jack raconte alors la manière illégale dont il fut emmené en Amérique, et prouve qu'il est à la tête d'une petite fortune, en dépôt à Londres. Touché de ses malheurs, le maître lui promet de faire venir son argent et le nomme d'emblée surveillant d'une de ses plantations. Jack, un grand fouet en main, parcourt à cheval les champs où travaillent des nègres, mais il n'ose pas se montrer brutal : aussi ses esclaves le dédaignent-ils et font-ils preuve de mauvaise volonté. Il ne se décourage pas, mais pendant quelque temps, pour bien montrer son énergie, se montre d'une grande sévérité ; puis il inaugure un système de pardon des offenses, d'affection et de confiance réciproques, qui donne d'excellents résultats. Le maître, au cours d'une tournée d'inspection, constate que Jack a mieux réussi par la douceur que ses collègues par la force ; et il en a une preuve touchante. Jack ayant fait répandre le bruit qu'il allait être pendu, un de ses nègres, nommé Mouchat, s'offre spontanément pour mourir à sa place. Impressionné, le maître se fait renseigner longuement sur le système appliqué par son intendant, et l'étend à toutes ses plantations qui connaissent dès lors une prospérité inaccoutumée.

Enfin, la Fortune change de visage : au bout de trois ans de services, Jack obtient sa liberté ; bien plus, son maître lui donne une plantation, et lui alloue un salaire pour qu'il continue en même temps sa besogne de surveillant. Voilà donc le colonel indépendant et en passe de devenir riche. Avec la petite fortune qu'il avait en dépôt à Londres, il fait acheter un matériel complet de planteur. Malheureusement, le navire qui lui apporte ce matériel échoue contre le rivage, et une grande partie des outils est perdue. Mais ce n'est qu'une anicroche : grâce à la générosité de son ancien maître, qui ne meurt qu'après l'avoir tiré d'affaire, Jack connaît le bonheur et la prospérité. Il a assez de loisirs pour combler les lacunes de son instruction. Parmi ses ouvriers, il y avait un professeur dont le malheur

et la nécessité avaient fait un bandit (9) ; Jack lui demande de lui enseigner le latin, et se montre un excellent élève.

Ainsi le planteur Jack vit douze ans, aimé, estimé, et se perfectionnant chaque jour davantage. Son professeur, comme tout criminel repent, est d'une piété édifiante ; Jack, auquel il a raconté sa triste carrière (10), se sent à son tour touché par la grâce ; cet ancien pickpocket devient un chrétien zélé et un parfait puritain. Mais bientôt, les leçons d'histoire qui lui sont données lui inspirent l'envie d'aller se rendre compte de la « grande guerre qui mettait aux prises le roi de France et toutes les nations européennes ». Aussi élève-t-il son professeur au rang de surveillant général, et il s'embarque pour le vieux continent. Sa traversée n'est pas heureuse. Après diverses péripéties, un corsaire français capture le navire sur lequel il s'était embarqué. Le colonel est amené à Bordeaux. à force de ruses il s'arrange pour ne pas payer de rançon à son ravisseur, et, grâce à des amis, trouve moyen de se faire échanger contre un prisonnier français. Aussitôt il se rend à Gand, et comme volontaire prend part dans les Pays-Bas (11) à quelques opérations de guerre, au cours desquelles il risque d'être capturé. Il se décide alors à rentrer à Londres : là il apprend que ses deux frères, le capitaine et le commandant, ont été pendus pour brigandages, l'un en Angleterre et l'autre en France. Il passe partout pour un Français, est appelé « Monsieur Jacque » ou « le colonel Jacque », et mène la vie aisée que sa fortune lui permet.

Pourquoi a-t-il, un jour, la malencontreuse idée de se marier ? Une voisine madrée, s'apercevant qu'elle a affaire à un novice en matière d'amour, se laisse désirer par lui si bien qu'il l'épouse. Dès lors, elle donne libre cours à ses penchants pour le jeu et le luxe inutile. Elle a un enfant ; arrêtée un moment dans sa vie mondaine, elle s'y replonge ensuite avec frénésie. Elle fait connaissance d'hommes de plaisir, passe les nuits hors de chez elle, et, après de violentes disputes avec son mari, finit par partir pour de bon. Jack n'en est pas fâché ; mais il la fait sur-

(9) De Foe esquisse sa biographie et laisse entendre qu'elle fera peut-être le sujet d'un nouvel ouvrage : mais il abandonna complètement ce projet.

(10) Il y a là un procédé de roman à tiroirs qui fait songer à *Gil Blas*.

(11) De Foe a utilisé pour ce passage le livre d'Auvergne : *History of the last campaign in the Spanish Netherlands*, qu'il avait dans sa bibliothèque.

veiller, et, apprenant qu'elle vit dans la dissipation, refuse de payer les dettes qu'elle contracte en son nom. Alors, elle lui envoie un émissaire qui essaie vainement d'obtenir de l'argent, et qui, devant le refus obstiné de Jack, l'insulte grossièrement en public. Jack n'ose pas se battre et ne répond pas ; le lendemain soir, dans Gracechurch Street, il est mystérieusement assailli, poignardé, et balaféré. Ses blessures sont si profondes qu'il est plusieurs mois à se remettre. Pendant qu'il est alité, sa femme lui écrit des lettres de réelle compassion. Il offre alors de la reprendre, mais, à sa grande surprise, elle refuse ; il fait faire une enquête et apprend qu'à la suite de la vie de débauche qu'elle avait menée, elle était enceinte. Il n'a donc plus aucun scrupule à demander le divorce et il l'obtient facilement. Cette femme reparaitra d'ailleurs plus tard dans le roman.

Cette aventure l'a dégoûté de Londres : en 1700, il repart pour les Pays-Bas, et, grâce à de puissantes relations, il obtient un brevet d'officier dans un régiment irlandais à la solde de Louis XIV. Il suit son corps en Italie où il assiste à l'attaque de Crémone et à diverses autres opérations de moindre importance dans le Milanais, contre le prince Eugène. Il nous raconte brièvement la campagne de 1701-1702, où il ne joue qu'un rôle effacé. Il est blessé, capturé par l'ennemi et envoyé à Trente. Il tombe amoureux de la fille de son logeur, et celle-ci, profitant d'un soir où il a bu plus que de coutume, lui arrache une promesse de mariage. Bientôt on échange les prisonniers, et le colonel s'en retourne à Paris « avec ses bagages et sa femme ». Il entend parler d'une expédition organisée par le Chevalier de Saint-Georges, c'est-à-dire le Prétendant Jacques III, pour débarquer en Ecosse. Il décide d'y prendre part : mais la flotte, mal commandée et harcelée par les navires anglais, est rapidement obligée de revenir à Dunkerque, son point de départ. Jack n'en est pas mécontent, car il avait eu grand'peur d'être capturé, et pendu comme traître par ses compatriotes.

En rentrant à Paris, il fait une découverte désagréable : pendant son absence, sa femme avait passé son temps à coqueter avec des galants. Il essaie de la prendre en flagrant délit, sans y parvenir. Mais il est tellement jaloux que, sur de simples présomptions, il provoque un officier aux gardes. Le duel a lieu dans un champ sur la route de Charenton. Jack en sort

victorieux : se croyant mortellement blessé, son adversaire avoue qu'il a été l'amant de Mrs Jack. Cet aveu dicte au colonel la ligne de conduite à suivre ; il revient en hâte à Paris annoncer à sa femme qu'il a tué son galant, puis, afin d'échapper à la justice, s'enfuit en Lorraine. De là, par Cologne et les Pays-Bas, il rentre à Londres. Apprenant que sa femme est plongée dans la misère, il envoie quelque argent, mais bientôt l'officier aux gardes, qui s'est rétabli de ses blessures, la prend comme maîtresse, et voilà Jack débarrassé de tout souci.

Inquiet des suites de son équipée avec le Prétendant, il vit sous un faux nom et habite quelque temps à Cantorbéry. Désireux de se remarier, il courtise plusieurs jeunes filles de la ville, mais, partout repoussé, se résout à retourner à Londres (12). Dans le coche, il fait la connaissance d'une jeune veuve charmante, et, à force d'attentions aimables, réussit à s'insinuer dans ses bonnes grâces. Bref, les relations amicales se poursuivent à Londres, et quand la jeune femme n'a plus de larmes à verser sur le souvenir de son défunt époux, elle agrée le colonel comme mari. Pendant six ans, Jack vit heureux avec une femme qui est le modèle de toutes les vertus. Malheureusement, elle prend l'habitude de boire, et un jour, un capitaine de navire profite de ce qu'elle est ivre pour abuser d'elle. Jack va d'abord tirer les oreilles de ce séducteur sans scrupules, puis, la mort dans l'âme, décide d'enfermer sa femme chez lui, et pour éviter toute médisance, s'enterre dans une petite ville près de Lancaster. Dix-huit mois plus tard, sa malheureuse femme meurt, rongée par l'alcool, et il reste veuf avec trois petits enfants. Il confie ceux-ci à Moggy, la fille d'un des commis chargés d'administrer ses plantations. Moggy se montre si dévouée que Jack l'épouse secrètement, devant un prêtre catholique qui vivait caché dans les environs (13). Notre héros a-t-il enfin trouvé la femme honnête et l'épouse idéale ? Pas complètement, car il apprend plus tard que dans sa jeunesse Moggy avait eu un bâtard : mais le séducteur étant mort et l'histoire oubliée, qu'importait ? Elle se montre une mère excellente et une compagne dévouée, que demander de plus ? Par ses conseils de sagesse, elle empêche son mari de se jeter

(12) Il y a comme un écho des déboires matrimoniaux du Colonel Jack dans un article publié par De Foe dans le journal d'Applebee le 3 avril 1725.

(13) Se faisant passer pour Français, Jack était soi-disant papiste.

à corps perdu dans l'insurrection jacobite de 1715 (14). Le colonel goûte enfin un bonheur sans mélange.

Une fois de plus, le malheur s'abat sur lui. Trois de ses enfants meurent de la petite vérole et, après quatre ans de mariage, Moggy part à son tour pour l'autre monde. Lassé de tout, Jack retourne en Virginie : sous la direction de son ancien professeur, ses plantations sont plus florissantes que jamais. Et qui retrouve-t-il, après une scène dramatique, parmi les domestiques employées sur ses domaines, sinon sa première femme, malheureuse et repentante, devenue bonne et pieuse « à l'école de l'affliction ». Jack se trouve dans une situation embarrassante, d'autant plus que son intendant est tombé amoureux de cette femme. Il se décide alors à la reprendre, et cette pécheresse devient une épouse accomplie. Le colonel Jack est heureux, et il semble que la Fortune ait décidé de le combler désormais de ses faveurs.

Le roman est virtuellement terminé ; on sent que De Foe est à bout d'invention. Mais il n'avait sans doute pas rempli le nombre de pages commandées par ses éditeurs, car, après avoir piétiné sur place, il repart pendant cinquante pages dans de nouveaux épisodes. Il se résout à traiter l'épisode relatif à l'insurrection de 1715 qu'il avait annoncé dans le titre de l'ouvrage, et qu'il avait écarté dans son texte, croyant ne pas en avoir besoin. « J'ai mentionné, nous dit en substance son héros, que Moggy m'avait empêché de me joindre aux insurgés ; mais ma curiosité fut si forte qu'au moment où l'armée du Prétendant vint à Preston, je ne pus m'abstenir d'aller la voir, sans toutefois m'enrôler officiellement dans ses rangs ». Cependant, soit qu'il ait eu la paresse de chercher des documents précis, soit qu'il ait jugé prudent d'éviter toute considération politique, De Foe ne consacre que quelques lignes à la bataille de Preston. Le colonel Jack s'est échappé à temps et n'a pas été inquiété. Mais, en Virginie, il rencontre, travaillant aux plantations, de nombreux jacobites qui avaient été faits prisonniers après l'échec de leur tentative. Il tremble d'être reconnu par l'un d'eux et dénoncé aux autorités. Bientôt, prétextant des rhumatismes, il n'ose plus quitter la chambre.

(14) En écrivant ces lignes, De Foe avait évidemment l'intention d'abandonner cet épisode qu'il avait pourtant annoncé dans le titre. Nous verrons qu'il le reprit quelques pages plus loin.

Heureusement, sa femme vient le tirer d'embarras. Elle charge des amis de Londres de demander au roi un pardon en bonne et due forme. En attendant l'arrivée de ce précieux document, elle engage son mari à fréter un sloop et à aller faire du commerce aux Antilles.

Voici Jack parti pour de nouvelles aventures; en route, il est poursuivi par des pirates, mais l'apparition d'un navire de guerre met ceux-ci en fuite. Il touche à Antigua où l'attend une lettre de sa femme : un pardon complet lui a été accordé par le bon, le miséricordieux, l'excellent roi George. Il se prépare alors à regagner son *home*. Mais la malchance s'en mêle ; des avaries graves l'obligent à se réfugier à Cuba, terre espagnole, où on le garde prisonnier. Il adresse au vice-roi, à Mexico, une pétition pour obtenir sa liberté ; en attendant la réponse, il se concilie les autorités locales par d'habiles flatteries et d'importants cadeaux. Quand la réponse vient, fort peu satisfaisante puisqu'elle ordonne de confisquer le sloop et d'envoyer les marins travailler aux mines, il s'est fait tant d'amis dans la place, qu'il trouve moyen non seulement de se tirer de ce guêpier, mais encore de faire du commerce clandestin avec les marchands de la Havane et de Vera-Cruz.

Ce commerce est si avantageux que revenu enfin, après maintes péripéties, dans ses plantations de Virginie, il ne peut résister à l'envie de repartir pour une nouvelle croisière le long des côtes de la Nouvelle-Espagne. Cette fois encore, il n'a pas de chance. Alors qu'il est descendu à terre pour entamer des négociations avec des marchands espagnols, son navire est obligé de lever l'ancre avec précipitation et de s'enfuir devant des navires de guerre. Jack reste donc caché dans une grande hacienda près de Vera-Cruz, où, avec l'aide d'hôtes aimables, il s'installe confortablement en attendant le retour de son navire ; mais celui-ci, ayant échoué sur la côte américaine, ne reparait jamais.

Jack vit princièrement chez ses hôtes, qu'il a su s'attacher par de somptueux cadeaux. Aux yeux de tous, il passe pour un Espagnol et se promène dans le pays en toute liberté. Mais l'inaction lui pèse : pour utiliser ses loisirs, il écrit ses mémoires et se perfectionne dans la pratique de la dévotion. Grâce aux fidèles amis qu'il a su se faire, il réussit enfin à s'embarquer pour Cadix, où il arrive sans encombre. De là, il regagne Londres ;

il écrit à sa femme qui vient aussitôt le rejoindre. Nous supposons qu'ils goûtent tous deux un parfait bonheur, mais cela ne nous est pas dit, car ces derniers événements sont résumés en quelques lignes que Jack est censé avoir ajoutées à ses mémoires au dernier moment, avant de les remettre à l'éditeur. Et le roman s'arrête là.

De Foe écrivit dans doute le mot « fin » avec satisfaction, car il avait beaucoup peiné pour terminer son livre. Sans désespérer, il s'employa à rédiger une préface. Selon sa coutume, il insista sur le côté didactique de son œuvre ; ici, plus encore que dans *Moll Flanders*, il se posa en réformateur social, et montra la nécessité d'élever chrétiennement les enfants abandonnés, en augmentant le nombre des écoles de charité. Le couplet habituel sur le caractère hautement moral du roman, où la vertu est récompensée et le vice puni, ne fait pas défaut, mais nous restons sceptiques, car, en somme, c'est sur de l'argent volé que le colonel édifie sa fortune. Quant à la question de l'authenticité de l'ouvrage, De Foe l'éluda habilement : elle n'a aucune importance, prétendit-il, étant donné la portée morale de l'histoire ; histoire réelle ou parabole, « elle sera tout aussi utile et capable de faire du bien » (15).

Achevée probablement dans le dernier trimestre de l'année 1722, la *Vie du Colonel Jack* fut rapidement imprimée. Une intense publicité faite dans les journaux annonça sa mise en vente pour le 20 décembre (16). Le succès fut immédiat, bien que l'édition originale fourmillât de fautes et d'erreurs. Les éditeurs préparèrent aussitôt une seconde édition corrigée, qui parut le 19 janvier 1723 (17) ; il est probable qu'ils ne mirent pas en circulation les exemplaires qui leur restaient de la première édition, ce qui expliquerait l'extrême rareté de celle-ci. La troisième édition fut publiée en 1724.

Alors que l'auteur d'un pamphlet sur Rob Roy (1723), qui fut attribué à tort à De Foe, soutenait, dans sa préface, que la *Vie du Colonel Jack* n'était qu'une histoire inventée, la grande majorité du public crut avoir affaire à une autobiographie authentique, mieux écrite que n'était d'ordinaire ce

(15) Ce paragraphe ne se trouve pas dans l'édition Hazlitt qui reproduit la préface considérablement modifiée de l'édition de 1738.

(16) Cf. *Daily Courant* des 17 et 21 décembre, et *Post Boy* du 18 et du 20.

(17) Cf. *Post-boy*, 19 janvier.

genre d'ouvrage. Il y a de cette opinion, presque générale, une preuve décisive qui dut remplir De Foe d'une joie malicieuse et accroître sa confiance en son talent de mystificateur. Le capitaine Johnson, auteur d'une importante *Histoire générale des vies et aventures des plus fameux bandits, assassins, filous, etc.* (1734), qui comprenait des biographies plus ou moins légendaires de « Mrs Carleton, la princesse allemande », Moll Cutpurse, Robin Hood, Falstaff et *tutti quanti*, résuma pour ses lecteurs la vie du colonel Jack, qu'il prenait certainement pour un personnage réel. Il développa la préface de De Foe, en insistant plus encore sur le caractère édifiant du récit, suivit de près la première partie du roman, c'est-à-dire la carrière de Jack comme pickpocket à Londres, et se contenta de donner un catalogue succinct du reste des aventures. Une grande gravure, représentant le colonel détroussant la pauvre *nurse* (18) sur la route de Kentish Town, accompagnait le texte.

En 1738, Applebee imprima pour le compte des libraires Ward et Chandler la quatrième édition du roman. Cette édition, très compacte et vendue bon marché (trois shillings et demi), contient un frontispice curieux, qui présente sur la même gravure trois dessins différents : le premier montre un enfant rongé par un os, c'est le colonel dans l'adversité ; le second, un gentleman de belle prestance, c'est le colonel dans la prospérité ; enfin le troisième est une vue des plantations d'Amérique. Il est intéressant de signaler que la préface est suivie de la signature « Daniel d'Efoe ». Quant au titre de l'ouvrage, il a été remanié au point d'embarrasser les biographes de De Foe, qui ont émis d'étranges hypothèses (19). En effet, pour donner au roman un caractère d'actualité, les éditeurs ajoutèrent le mot *feu* devant le nom du roi George I^{er} ; en outre, comme le grand événement du jour était la guerre d'Anne Ivanowna contre les Turcs, ils complétèrent le titre par la phrase suivante : *...est maintenant à la tête de son régiment au service de la czarine, combattant contre les Turcs, achevant une vie extraordinaire et résolu à mourir général*. Naturellement, il n'y avait pas un mot de tout cela dans le texte, puisque De Foe était mort en 1731. Mais les éditeurs n'étaient guère scrupuleux au dix-huitième

(18) A qui le dessinateur donne le nom de Mrs Smith.

(19) Voir les introductions d'Hazlitt et d'Aitken.

siècle, et tous les moyens leur paraissaient légitimes pour attraper les nigauds. Toutefois, nous pouvons, à la rigueur, admettre que Ward et Chandler avaient songé à faire donner une suite au roman : en tout cas, ils abandonnèrent ce projet, mais gardèrent leur titre fallacieux.

En 1809, parut une nouvelle édition, très abrégée, où toute la vie de Jack est résumée en 172 pages. L'année suivante, le texte fut réimprimé sans coupure par Ballantyne dans le choix d'œuvres de De Foe dirigé par Walter Scott : Ballantyne introduisit dans son édition une division en chapitres assez malheureuse, conservée plus tard par Hazlitt, et, quoiqu'il en dît, reproduisit non pas le texte de la première édition, mais celui — légèrement différent — de l'édition de 1738. Le *Colonel Jack* a été inclus dans toutes les collections de romans de De Foe qui ont été publiées au dix-neuvième siècle. Signalons enfin qu'une adaptation française a paru tout récemment (1919) (20).

Le livre n'a pas eu de chance : l'Angleterre victorienne le repoussa du pied, indignée qu'elle était par le récit des déboires matrimoniaux de Jack ; d'autre part, il ne contenait pas de scènes assez risquées pour que les libraires spécialisés dans la vente des ouvrages pornographiques songeassent à en donner une édition populaire, comme ce fut le cas pour *Moll Flanders*. Aussi est-il très difficile de se procurer aujourd'hui la *Vie du colonel Jack*. C'est regrettable, car la première partie du roman constitue ce que De Foe a écrit de mieux. Au début du dix-neuvième siècle, Godwin, l'éditeur de la *Bibliothèque juvénile* le comprit, et sous le titre : *Le colonel Jack, ou histoire d'un enfant qui n'allait jamais à l'école*, donna en 72 pages un résumé de l'enfance de Jack, jusqu'au moment où celui-ci restitue le portefeuille au bon gentleman. A partir de là, l'auteur de l'abrégé s'est substitué à De Foe : le gentleman s'intéresse à Jack, l'élève, l'instruit, et lui donne une religion ; ainsi le colonel rentre dans le droit chemin et mène une existence de travail et de piété. En moins de deux ans, cette petite brochure eut trois éditions ; pourtant, la tentative de Godwin ne fut jamais reprise. Le compilateur Knight, dans ses *Demi-heures avec les meilleurs*

(20) *L'étonnante vie du Colonel Jack*, traduction de Maurice DEKOBRA (L'éd. fr. illustrée).

écrivains, bien que disposant de peu de place pour De Foe, choisit comme page caractéristique celle où Jack raconte la perte de son trésor dans un arbre creux ; ainsi, cet épisode fut tiré de l'oubli. Mais ce n'est pas suffisant, et il est à espérer qu'un éditeur habile fera revivre le colonel Jack. Tout au moins l'Amérique se devrait de ne pas laisser disparaître un livre où, bien avant Mrs Beecher Stowe, était préconisé l'emploi de la douceur et de la bonté envers les noirs.

II

De Foe a tiré la plupart des épisodes de la *Vie du colonel Jack* de l'observation directe du monde qu'il avait autour de lui. Son originalité a été de donner à l'enfance de son héros une place importante : d'habitude, les biographies de criminels ne lui accordaient que quelques lignes. Il puisa dans son propre fonds et utilisa des éléments qui lui avaient déjà servi dans ses autres romans (21). Dans *Robinson Crusoë*, nous avons déjà trouvé l'idée que les soucis viennent avec la richesse ; le langage « petit-nègre » des esclaves de Virginie est le même que celui de Vendredi, et les goûts errants du colonel rappellent ceux de Robinson. Les campagnes de Jack sur le Continent sont exposées exactement comme celles du Cavalier. Les arbres creux jouaient déjà un rôle dans la *Vie du capitaine Singleton*. Mais c'est surtout avec *Moll Flanders* que les points de ressemblance sont nombreux. Les circonstances qui décidèrent de la carrière de Jack après la mort de sa nourrice rappellent les circonstances analogues qui modifièrent la vie de la jeune Moll. Instinctivement l'un veut être un gentleman, et l'autre une lady. Moll vole un cheval dans des conditions presque semblables à celles que trouve le capitaine. La première femme du colonel est une coureuse de fortunes comme Moll. L'épisode du voyage en Virginie est commun aux deux romans (22) ;

(21) Réciproquement il utilisa certains éléments nouveaux du *Colonel Jack* dans les ouvrages qui suivirent. Dans le *Nouveau Voyage* il reparla du commerce clandestin avec les Espagnols, et dans les *Considérations sur les vols de rue* redonna des détails analogues sur le vol à la tire.

(22) Quant à la théorie que les nègres sont perfectibles, elle avait déjà été prouvée par De Foe dans le caractère du jeune Toby, un des personnages de l'*Instructeur des Familles*.

et enfin la marche générale des deux intrigues est la même (23) : Moll retrouve un de ses anciens maris, Jack une de ses anciennes femmes, et dès lors le bonheur leur échoit en partage.

Ce qui rend la *Vie du colonel Jack* si pittoresque et si vivante, c'est que de tous les romans de De Foe, c'est le plus londonien. Jack, ce garçon « toujours curieux », ressemble singulièrement au jeune Daniel Foe. Plus tard, il parcourt comme lui les grandes routes des comtés de l'Est et du Centre, vit à Edimbourg, et étudie le caractère écossais, dont la rudesse lui répugne. Ainsi, De Foe ne faisait qu'évoquer ses souvenirs. Remarquons que Jack circule surtout dans le voisinage de Fore-Street (24), dans la Cité, et dans les quartiers suburbains de l'Est, c'est-à-dire dans les coins de Londres que De Foe connaissait le mieux. Quand, après un vol, Jack se sauve à toutes jambes, et, pour faire perdre sa trace, se lance dans un dédale compliqué de ruelles et de cours, il ne fait que suivre un des itinéraires que De Foe enfant avait parcourus en explorant les alentours de sa maison natale. La verrerie de Rosemary-lane où le colonel couche dans la cendre, la friperie de Whitechapel où il achète ses habits, combien de fois De Foe était-il passé devant ? Les champs et les terrains vagues à la lisière de la Cité n'avaient-ils pas été les témoins de ses jeux ? Et qui sait si l'arbre creux dans lequel Jack place sa fortune n'avait pas été une des cachettes favorites de De Foe ?

Les rapports de De Foe avec Applebee et les études de mœurs qu'il avait pu faire pendant son emprisonnement à Newgate l'avaient fort bien documenté sur la mentalité et le mode d'existence de la basse pègre londonienne. Il avait certainement interrogé des convicts, échappés de Virginie et de nouveau capturés à Londres, sur la vie aux plantations ; en outre, il avait recueilli des renseignements sur la même question auprès des dissidents de la Caroline, dont il avait soutenu la cause. L'agression dont Jack est victime dans Gracechurch-Street rappelle les exploits des Mohawks, ces jeunes apaches qui terrorisaient Londres en 1711 (25). Comme journaliste, De Foe avait étudié les questions relatives au commerce dans la Nouvelle-

(23) Après son mariage avec sa femme italienne, Jack se trouve bigame, comme Moll après l'aventure de son mari irlandais.

(24) La rue où De Foe naquit. Cf. 1^{re} partie, ch. I.

(25) Cf. 1^{re} partie, ch. XI, 2.

Espagne, et il avait suivi de très près les campagnes continentales du temps de Guillaume d'Orange (26). Il n'était pas en peine pour alimenter son récit quand il se trouvait à court de développements (27). Il semble, d'ailleurs, que plusieurs épisodes, comme l'histoire des négociations entre Jack et le corsaire français, sont authentiques, c'est-à-dire que De Foe les avait entendus raconter par des gens auxquels des aventures analogues étaient réellement arrivées. Quant à la misogynie qui le pousse à représenter toutes les femmes de son héros comme des catins ou des ivrognesses, elle est due en partie à un sentiment personnel — car De Foe détestait la femme « moderne », si éloignée de l'épouse vertueuse selon la Bible — en partie à une question de mode — car il était de bon ton de déclamer contre le sexe frivole — et en partie aux nécessités de la vente, car le public qui achetait la littérature encanaillée n'aurait pas admis un livre qui ne contînt pas quelques scènes de galanterie. C'est pour se faire pardonner par sa conscience cette soumission aux goûts vulgaires du siècle, que De Foe mit en vedette de longues tirades sur les méfaits de l'alcoolisme et de la débauche. Enfin — dernier élément d'actualité — il plaça dans la bouche de son héros d'adroites flatteries à l'adresse de George I^{er}, prince « élément et miséricordieux ». Cette déclaration de loyalisme ne nous porte-t-elle pas à supposer que De Foe, plongé dans de louches machinations politiques, exposé à chaque instant à voir mal interpréter sa conduite, songeait à se rendre propice son auguste souverain pour le cas où il aurait à faire appel à sa clémence ?

La *Vie du colonel Jack* est donc un livre très personnel, qui porte nettement l'empreinte de De Foe, cette empreinte inimitable qui garantissait le succès. On y retrouve à la fois ce but didactique, annoncé dès la préface et répété dans la conclusion, qui caractérise les œuvres de De Foe, et le caractère amoral, parfois même immoral, des scènes racontées. De cette contradiction fondamentale résultent des aphorismes comme celui-ci : bien mal acquis ne profite que momentanément, car au bout de quelque temps le diable intervient et apporte

(26) Il évoque à ce propos une anecdote racontée par Philippe de Commines (p. 69).

(27) Il sortit de ses tiroirs une vieille pièce de vers qu'il attribua au professeur du colonel Jack.

le malheur. On le voit, c'est de la morale essentiellement pratique, pratique au point d'en être terre-à-terre. Selon De Foe, les larcins de Jack ne sont décrits en détail que pour inviter les gens riches à mieux veiller à leur bourse ou à leur portefeuille ; la bonne organisation de la justice est louée en termes destinés à décourager d'avance les apprentis pickpockets qui liraient l'ouvrage (28) ; enfin, de sages conseils sont prodigués aux criminels déportés en Virginie, qui désirent se refaire une vie nouvelle, fondée sur le travail et l'honnêteté.

Autre caractéristique générale des romans de De Foe, que l'on retrouve ici avec plus de netteté : les descriptions sont faites de l'extérieur, non de l'intérieur. Nous ne connaissons les sentiments des personnages que par leurs manifestations visibles. Ainsi l'ennui, l'émotion, la compassion ou la douleur se traduisent par des larmes (29) : quand il est embarrassé par ses richesses, Jack pleure ; quand il réfléchit à son misérable sort, il pleure ; quand il songe à la pauvre femme de Kentish Town, il sent « son cœur saigner » et pleure ; à le voir passer, hâve et déguenillé, les habitants de Rosemary-lane pleurent ; le bon gentleman auquel il raconte son histoire après lui avoir restitué le portefeuille, pleure aussi ; quant aux esclaves auxquels il pardonne des fautes légères, ils versent des torrents de larmes ; et le lecteur est invité à pleurer, lui aussi, par sympathie. Ce sont encore les pleurs, mêlés chez les hommes à des danses et des cris, et chez les femmes à une sorte de stupeur, qui expriment une joie délirante : que ce soit Jack trouvant sa fortune qu'il avait crue perdue dans l'arbre creux, ou le nègre Mouchat lorsque Jack lui fait grâce de la vie, ou encore la première femme de Jack lorsqu'elle apprend que son mari accepte de la reprendre, nous les voyons tous verser des larmes.

La *Vie du colonel Jack* marque chez De Foe un nouveau progrès dans l'art du romancier. Au début du livre, il prend soin de nous présenter ses personnages et trace des portraits en pied des trois frères Jack. Il emploie une habile transition pour amener le récit des campagnes militaires du colonel ; il montre comment le désir de s'instruire amena le désir de voyager. Il amène progressivement le drame qu'est la rencontre, dans

(28) Cf. le curieux passage p. 29.

(29) Ceci annonce la sensibilité caractéristique du dix-huitième siècle, qui trouvera en Rousseau sa plus parfaite expression.

les plantations, de Jack et de sa première femme (30). Dans certaines scènes, comme celle de l'arbre creux, il atteint un pathétique qu'il n'avait jamais atteint, même en décrivant la stupeur de Robinson à la vue de l'empreinte. Et, lorsqu'il décrit l'existence du petit pickpocket dans les rues de Londres, il fait preuve d'un sens du pittoresque auquel nous étions peu habitués : cela tient à ce qu'il évoquait des lieux qu'il avait toujours connus ; dès que son héros passe en Amérique, le pittoresque disparaît et les descriptions deviennent purement livresques. Il a enfin fait effort pour donner à son récit de la couleur locale par l'emploi d'un vocabulaire adapté à ses différents épisodes : il y a réussi dans la première partie du roman par l'introduction de mots tels que *soaked* (pincé), *blown* (brûlé), empruntés au *Canting language* (argot des voleurs) ; mais quand il a voulu faire vivre son héros en France, il a cité des phrases françaises mal amenées, mal appropriées au texte, et souvent incorrectes : *nous verrons à Lisle, allez infâme, à la voile* (une voile !), *au champ* (sur le champ), etc., et il appelle *padre* un prêtre catholique français. Nous connaissons déjà son insouciance à cet égard : l'ignorance de ses lecteurs, dont il se rendait compte, n'était du reste pas pour le rendre plus attentif.

Nous n'insisterons pas sur les procédés employés par De Foe pour rendre son roman vivant : il obtient l'effet réaliste de la même manière dans toutes ses œuvres (31). A ses personnages fictifs il mêle des personnages réels, comme le conseiller Sir William Turner, Sir John Sweetapple (autrefois orfèvre dans Lombard Street), le général irlandais O'Connor, et le bandit Anthony, qu'il identifie adroitement avec le commandant Jack ; il est vrai que ces personnages ne font dans l'ouvrage que de fugitives apparitions. Car il était toujours prudent, et désirait éviter toute précision compromettante, étant donné surtout que son roman se passait en grande partie à Londres, où les vérifications auraient été faciles. Ainsi, il donne des noms de rues, mais ne signale pas de maison particulière : la *nurse* qui éleva Jack habitait *près de* Goodman's fields. De même, les vols d'enfants commis par le capitaine restent dans le vague ;

* (30) Ce drame, qui termine une série d'épisodes, devrait normalement marquer la fin du roman.

(31) Cf. les procédés employés par des romanciers modernes comme Pierre Benoit et Louis Forest.

nous savons seulement que sa principale victime était « le fils d'un citoyen éminent ». Par contre, lorsque cela ne tire pas à conséquence, De Foe n'est pas avare de petits détails, qui, joints aux naïfs aveux de son héros et à l'imprévu des situations, contribuent à nous faire croire à l'authenticité de l'autobiographie : par exemple les sommes que Jack retire de ses vols, les bons repas qu'il s'offre, les itinéraires qu'il suit dans ses promenades, la cargaison de son navire quand il part au Mexique, et, d'une façon générale, tous les détails commerciaux.

D'habitude, De Foe s'efforce d'impressionner le public en introduisant dans son livre le surnaturel : ici, ce sont des prophéties qui annoncent mystérieusement la carrière de voleurs des trois Jack et la carrière militaire du colonel. Puis, pour amuser les gens, il multiplie les détails humoristiques (32) et les scènes de comédie. Son humour est toujours un peu gros, mais quelques-unes de ces scènes sont alertes et bien menées. Rappelons les discussions qui s'élèvent entre les trois enfants, désireux d'obtenir dans la hiérarchie militaire un grade plus élevé que leurs frères, ou encore la scène du restaurant où Jack est si heureux de s'entendre traiter de « gentleman » ; relisons les conseils que Will adresse au gentleman auquel il rapporte son portefeuille, et souvenons-nous avec indulgence de ces scènes de farce que sont le vol de la sacoche du maquignon à Smithfield, les disputes entre le capitaine Jack et le patron du navire qui l'emmène en Virginie, et le vol du cheval à Newmarket. Enfin songeons à la surprise des contemporains, à la lecture de l'éloge pompeux qui nous est fait du corsaire français et des commerçants espagnols, hospitaliers et loyaux, sans nous étonner, d'ailleurs, de ces paradoxes humoristiques, car nous les connaissons pour les avoir déjà trouvés dans *Robinson Crusœ*.

Toutefois, si caractéristiques de l'art de De Foe que puissent être les aventures de Jack, il est une partie du livre, celle qui contient les déboires matrimoniaux et les campagnes du colonel qui semble avoir été influencée, en quelque mesure, par le chef-d'œuvre de la littérature picaresque, le fameux *Gil Blas*, qui, dans sa traduction toute récente, avait fait les délices de l'An-

(32) Par exemple : « I began to be very uneasy and very unwilling in my thoughts to go over a poor musqueteer into Flanders, to be knocked on the head at the tune o 3 s. 6 d. a week. » (p. 35).

gleterre. Hâtons-nous de dire que ce n'est qu'une partie du roman et la moins intéressante. Jack n'est une marionnette sans personnalité que pendant la période de sa vie où il cherche vainement une bonne épouse ; à ce moment-là, il amuse, mais sans inspirer la moindre pitié ; exactement comme les héros des romans picaresques. Partout ailleurs, c'est un voleur britannique, non un picaro d'importation espagnole ou française ; c'est un personnage vivant dont nous partageons les joies et les peines.

Qu'est-ce en effet que le colonel Jack, sinon une victime du sort, placée par Satan dans des circonstances telles que la Nécessité l'oblige à être malhonnête ? « La nécessité », nous dit-il (33), « n'est pas une simple tentation, mais une tentation si grande que la nature humaine n'a pas la force d'y résister ». Ce qu'il faut demander à Dieu, c'est « de ne point être exposé à des traquenards tels que la nature humaine ne peut les esquiver », et il faut prier ainsi : « Ne me donne pas la pauvreté, de crainte que je ne devienne un voleur ». Comment Jack pourrait-il lutter contre la fatalité ? Il essaye en Ecosse d'embrasser une profession honnête (34) ; le voilà jeté sans un sou sur le pavé. Il tente de fonder une famille : ou bien sa femme est une catin, ou bien elle meurt au bout de quelques années. Au contraire, la chance le favorise chaque fois qu'il se lance dans des entreprises malhonnêtes. Rien n'est plus difficile pour un malfaiteur que de reprendre le droit chemin : le démon s'acharne à l'égarer. Heureusement pour lui, Jack a de la persévérance, et il est soutenu par l'instinct héréditaire qui le pousse à rechercher les qualités du gentleman. Il est aidé aussi par la religion qui lui permet de franchir, comme le Pèlerin de Bunyan (35), les obstacles sans nombre semés sur sa route par l'adversité, et de lutter victorieusement, comme Robinson, contre le désespoir. Depuis que son professeur, en Virginie, lui a inculqué les premières notions de religion, il se tourne résolument vers Dieu et lui rend grâces de lui avoir épargné un châtimement mille fois mérité. Sa religion, est-il besoin de le dire, est fortement teintée de puritanisme, et les non-conformistes de la Cité ne pouvaient qu'approuver l'horreur des jurons, l'horreur

(33) Cf. p. 54.

(34) Cf. p. 35.

(35) *The Pilgrim's Progress*.

du duel, l'amour de la Bible et son emploi comme oracle, à la manière des *Sortes Virgilianae* (36), que le héros du roman ne cessait de professer.

Le véritable sujet du roman est, en somme, la lutte des instincts héréditaires de Jack contre la Destinée hostile. La Société marâtre n'offre aucune aide à l'enfant : elle laisse en friche un terrain pourtant tout préparé à recevoir les semences de l'instruction et de la religion. Aussi le démon a-t-il beau jeu. Le colonel n'a aucune notion du bien et du mal : or le mal se présente à lui sous des dehors agréables, puisqu'il lui permet de satisfaire sa faim et sa soif. En outre, Jack est un garçon naturellement doux et docile : il subit l'influence de Will, puis celle du capitaine et s'en débarrasse seulement le jour où sa personnalité s'éveille, et, avec elle, le désir de faire le bien. L'effroi des châtimens corporels ne contribue pas peu à lui montrer le droit chemin : il est terrifié à l'idée d'être fouetté à Bridewell ou emprisonné à Newgate. Toute sa vie, il gardera cette peur de la douleur physique : il n'osera pas relever les insultes de l'émissaire de sa femme, il avouera sa crainte de mourir dans les batailles, et il sera pris de panique à la vue des déportés dont le témoignage pourrait le faire arrêter comme jacobite. Malgré son titre de « colonel », il n'a aucune bravoure.

Ce qui nous fait regretter qu'il n'ait pas été mieux élevé, c'est qu'il est intelligent et avide de s'instruire. Dans son difficile métier de pickpocket il fait preuve de réflexion et d'adresse. Il ne manque pas de sang-froid : relisons la scène où, mené à tort devant le juge, il réclame des excuses (37), ou le récit de la manière dont il échappe aux gens qui le poursuivent sur la route de Newmarket. Il est plein d'habileté, et le prouve, en Virginie, en se faisant valoir auprès de son maître, et, plus tard, dans ses relations commerciales avec les Espagnols des Antilles et du Mexique. Il a, au plus haut degré, le sens de la justice : il ne veut pas détruire les chèques qu'il a dérobés, car il estime injuste d'en priver leurs propriétaires, puisqu'ils ne peuvent lui servir à rien personnellement. Arrivé en Ecosse, il renvoie le cheval volé : à quoi bon frustrer un homme de son bien quand on n'en a plus besoin ? C'est toujours le sens de la justice

(36) Cf. le pamphlet de GILDON contre *Robinson Crusoe*, p. 24.

(37) Cf. p. 27.

qui le rend si jaloux : il est fidèle à ses volages épouses, et il exige qu'elles le payent de retour.

Comme tous les héros de De Foe, il a une mentalité mercantile. Il ne vole pas par plaisir ou par amour du mal, mais simplement parce que le vol est d'un bon rapport. Il administre ses plantations de manière à leur faire rendre le maximum. sa méthode de douceur envers les nègres n'a pas d'autre objet. Il ne néglige pas les menus avantages de la guerre et tire rançon de ses prisonniers : par contre, il s'arrange pour ne pas payer un penny au corsaire qui l'a capturé. On sait enfin que, par amour du gain, il n'hésite pas à courir les pires dangers en allant faire la contrebande sur les côtes mexicaines. Tout, pour lui, est affaire commerciale, même le mariage : la femme est une associée et les enfants sont une charge dont on se débarrasse, sans pourtant montrer la moindre cruauté. Comme son créateur, il aime les richesses et ne s'en cache pas : toutefois il n'est pas avare, et a un goût d'ostentation qu'il montre en jouant au grand seigneur chez son hôte espagnol. On sent que, comme Robinson, il aime apparaître comme le messager de la Providence et le redresseur de torts ; car, depuis qu'il est riche, il a conscience de sa valeur.

Nous hésiterions à donner notre sympathie à un tel personnage, si nous ne nous rendions pas compte que la Société était coupable de ne pas l'avoir aidé à se relever. A vrai dire même, nous le préférons comme pickpocket que comme planteur ou comme officier : cela tient sans doute à la naïveté touchante de sa nature fruste et confiante, et aussi à la comparaison, toute en sa faveur, que nous sommes portés à faire entre lui et ses horribles compagnons. En effet, à part le professeur de Jack, qui doit à son excellente instruction un repentir édifiant, à part aussi sa première femme qui doit à sa naissance et à son éducation des principes qui lui rappellent le chemin de la vertu, De Foe a groupé autour de son héros une collection de monstres. Will, l'initiateur de Jack, est un être dangereux par son cynisme, son absence complète de scrupules, son audace et son impudence ; il faut néanmoins reconnaître qu'il ne cherche pas à dénoncer ses complices pour sauver sa peau, et qu'au contraire il leur fournit le moyen d'échapper aux poursuites. C'est un bandit grandiose : nous regrettons que De Foe lui ait accordé un repentir tardif, car nous préférons garder de Will

l'impression d'un criminel de grande envergure. Le capitaine Jack n'a même pas pour lui cette noblesse romantique : c'est l'apache vil et bas dans toute son horreur. Il semble que De Foe l'ait placé dans son roman pour faire ressortir par contraste l'honnêteté instinctive du colonel. Le capitaine Jack ne recule devant aucun crime, même pas le rapt de jeunes enfants. Les châtimens corporels, loin de le corriger, ne font que l'endurcir dans le mal. L'habitude du vol est devenue chez lui une seconde nature, et il ne recule pas devant l'assassinat. Lorsqu'on assiste à son effroyable colère, au moment où il s'aperçoit qu'on l'emmène malgré lui en Virginie, on se rend compte qu'un pareil énergumène est capable de tous les crimes. A un tel personnage, De Foe ne pouvait réserver qu'une seule fin : une bonne corde de chanvre et un rapide passage sans repentir dans le royaume de Messire Satan. Et il la lui a généreusement octroyée, car il nous la raconte à deux reprises différentes. Quant aux femmes de Jack, nous avons déjà vu combien elles étaient frivoles et débauchées. Le vice a pour elles d'irrésistibles attraits, et elles ne considèrent leur mari que comme un paravent commode pour cacher leurs débordemens. En nous racontant le passé déshonorant de Moggy, sa troisième femme, Jack songe avec amertume que la femme vertueuse est un mythe. Mais nous savons que De Foe n'était pas tendre pour le beau sexe, et d'autre part, qu'ayant annoncé « quatre catins » sur la couverture de son livre, il ne pouvait se dédire sans s'exposer au ressentiment de son public.

Comme tous les romans de De Foe, la *Vie du colonel Jack* a été écrite en hâte. Les répétitions abondent (38) : on les trouve parfois dans la même page, comme la mise en nourrice du commandant Jack, ou la dégradation produite par l'alcoolisme ; parfois à deux pages de distance, comme la nouveauté de la méthode douce envers les nègres, ou l'énumération des avantages de la vie en Virginie. Quand De Foe est à court d'idées, il introduit des épisodes qui se ressemblent beaucoup : les deux vols de portefeuille se répètent dans les mêmes conditions, et les transactions commerciales avec les marchands espagnols sont toujours les mêmes. En outre, le fil du développement est trop souvent rompu par des remarques rétrospectives :

(38) Cf. p. 1, 2, 49, 50, 58, 61, 81, etc.

ainsi, lorsqu'il nous a parlé du départ des deux Jack pour l'Ecosse, De Foe s'arrête, et, après la formule banale : « Je ne puis omettre que dans l'intervalle de ces événements ... », se met à raconter la promenade que le colonel fit à Kentish Town pour restituer à la vieille nurse l'argent qu'il lui avait volé (39). Fréquentes sont les formules telles que « j'aurais dû dire que... », « j'aurais dû mentionner que... », « il me faut revenir sur un événement... », qui montrent bien l'incertitude de son plan (40). Toutefois, pour se donner des points de repère, il a souvent annoncé longtemps à l'avance des épisodes qu'il avait l'intention de raconter dans la suite, par exemple la comparution de Jack devant le juge et sa participation à l'insurrection jacobite. Il abuse même de ces anticipations, et la formule « mais nous en reparlerons plus tard » revient fréquemment (41). Il a gardé la mauvaise habitude de composer par digressions, et des développements intéressants sont coupés soit par des considérations historiques sur la guerre en Italie, soit par des analyses superficielles de l'état d'âme du colonel (42). Cette habitude entraîne des longueurs, et nous sommes rebutés par les interminables dialogues, par les conversations édifiantes, comme aussi par les détails des négociations commerciales et l'abus des listes et des statistiques.

Le roman n'est pas exempt de contradictions et d'invéraisemblances. L'initiateur du petit Jack est appelé successivement Robin et Will. Nous ne sommes pas fixé sur l'origine du titre de « colonel », attribué à Jack : lui fut-il donné pour lui prouver qu'il était supérieur à son frère le capitaine, comme il nous est dit au début de l'ouvrage, ou bien parce que son père était colonel, ou encore parce que le nom de sa famille était Colonel, comme il nous est dit ensuite ? Le gentleman auquel Will a volé son portefeuille offre cent livres de récompense à qui le rapportera, mais, à la page suivante (43), il n'est plus question que de cinquante livres. On nous dit que Will fut arrêté immédiatement après le cambriolage manqué de Chelsea : pourquoi donc la police vient-elle perquisitionner dans sa cham-

(39) Cf. p. 28.

(40) Cf. p. 44, 81, 88, etc.

(41) Voir par exemple p. 53.

(42) Cf. p. 52.

(43) Cf. p. 16-17.

bre, quelques jours après, pour l'appréhender ? Pourquoi le professeur que Jack se donna en Virginie fut-il emprisonné à Bristol, puisque ses méfaits avaient été commis à Shooter's Hill, près de Londres (44) ? Comment, après tant d'années, le colonel peut-il se souvenir du nombre de mouchoirs et des sommes exactes qu'il vola à l'âge de dix ans ? Comment connaît-il le sort de ses victimes, par exemple l'apprenti qu'il détrouse en compagnie de Will ? car il est trop prudent pour s'enquérir d'eux. N'est-il pas étrange que le nègre Mouchat soit intelligent au point de discuter avec compétence le traitement qu'il convient d'appliquer aux esclaves (45) ? Pourquoi Jack eut-il l'idée bizarre de copier la liste des prises faites par son ravisseur, le corsaire français ? Enfin, n'est-il pas surprenant qu'entre 1715 et 1721 il se soit passé tant d'événements : la mort de Moggy, le départ pour la Virginie, le mariage dans les plantations, les négociations avec les Espagnols, la longue captivité au Mexique, etc. Il semble bien que De Foe, uniquement préoccupé du nombre de pages à remplir, ait accumulé des épisodes sans tenir compte de leur durée, et sans se rappeler qu'ils devaient prendre place entre l'insurrection jacobite de 1715 et la date de publication du livre. Enfin, il faut convenir que le roman, fait, comme on dit, de pièces et de morceaux, est très inégal. A une histoire réaliste à la manière de *Moll Flanders* succèdent un récit d'aventures coloniales, puis une ébauche de roman historique à la manière des *Mémoires d'un Cavalier*, puis une série d'épisodes picaresques qui font songer à *Gil Blas*, et en dernier lieu un roman d'aventures commerciales qui annonce le *Nouveau Voyage autour du Monde*, que De Foe écrivit deux ans plus tard.

Si grands qu'ils soient, ces défauts n'auraient pas pu empêcher le roman de devenir immortel : on les trouve dans *Robinson Crusoë*, dont la popularité n'a cessé de croître. C'est la pudibonderie du dix-neuvième siècle qui a condamné à l'oubli un roman qui mettait en scène des épouses peu vertueuses. Or toute la première partie de l'ouvrage, la vie du petit pick-pocket, mérite d'être louée sans restriction : c'est, avec certains passages de *Robinson Crusoë* et de *Moll Flanders*, ce que

(44) Cf. p. 56.

(45) Cf. p. 46.

De Foe a écrit de mieux. Quelques épisodes, comme la rencontre de la jeune veuve dans le coche de Cantorbéry, méritent de rester : ils annoncent et égalent des épisodes analogues dans les œuvres de Fielding et de Smollett. Enfin, la scène finale, où Jack retrouve sa première femme, est, malgré ses longueurs, très émouvante.

Cependant, rares ont été les écrivains qui ont osé vanter la *Vie du colonel Jack*. Macaulay condamne le roman en bloc, alléguant qu'il lui « donnait la nausée » (46). Lamb (47), s'il se montra trop sévère pour la seconde moitié du livre, qui contient tout au moins quelques belles pages, proclama la valeur de la première moitié, qu'il plaça au-dessus de *Robinson Crusoe*, parce qu'il la trouvait plus émouvante et plus romanesque. Néanmoins, en raison de sa mauvaise réputation, le roman de De Foe fut peu lu et, par suite, exerça peu d'influence sur la littérature. Il est difficile, en effet, d'en rapprocher des romans dont le titre est analogue, par exemple les *Mémoires des trente-deux premières années de la vie de James Hardy Vaux, escroc et pickpocket, maintenant déporté pour la seconde fois, et à vie, en Nouvelle Galles du Sud, écrits par lui-même* (1819), et *L'autobiographie d'un voleur* (1858), de Reade : rien dans ces deux romans ne rappelle le style ou les précautions de De Foe. Mais il est un très beau livre où l'on retrouve la trace du colonel Jack : c'est *Olivier Twist*, de Dickens. Dans sa carrière de pickpocket, sous la direction du juif Fagin, maître encore plus sinistre que Will, Olivier agit exactement comme Jack, mais il opère dans des rues plus spacieuses et plus propres, à une époque où les mœurs sont plus douces. Olivier est le frère de Jack : aussi tendre, aussi naïf, aussi innocent, victime lui aussi d'une Société mal organisée, il partage notre sympathie et notre pitié. En comparant les récits de leurs aventures, on constate l'influence exercée par De Foe sur Dickens.

De cette comparaison sortira une autre remarque : c'est que le style un peu artificiel de Dickens est bien de son temps, tandis que le réalisme et la simplicité de De Foe sont de tous les temps. Il y a plus d'art et de talent dans *Olivier Twist*, mais il y a plus de génie dans la *Vie du colonel Jack*. Quand le roman de De Foe,

(46) TREVELYAN, *op. cit.*

(47) Lettre à Wilson, 24 fév. 1823.

ou tout au moins son premier tiers, aura repris la place à laquelle il a droit, nous croyons qu'il jettera dans l'ombre son émule et successeur. Il a le charme et l'attrait des tableaux des primitifs, que beaucoup préfèrent à la peinture plus soignée et plus savante des artistes modernes.

CHAPITRE VI

« Roxana, dépouillée de ses vices, pénitente sous ses haillons, appelle Amy, la loyale servante de ses crimes déloyaux... »

LAMB : *Pindaric Ode to the Tread-Mill.*

Roxana, femme du monde et du demi-monde

- I. Heurs et malheurs de Roxana. — II. Histoire du livre. —
III. Etude critique du roman.

I

En écrivant *Moll Flanders*, De Foe avait touché à un genre nouveau pour lui : l'autobiographie de la voleuse et de la prostituée de bas étage ; le succès l'encouragea à aborder un autre genre de roman populaire, le roman galant, importé de France, mais illustré de scènes de gaudriole destinées à plaire à un public plus grossier. Mrs Behn avait été la reine du genre, avec *la Beauté errante*, et *la Dame fortunée et infortunée*. Mrs Manley lui avait succédé en publiant le *Pouvoir de l'Amour* et les *Aventures de Rivella*, autobiographie de sa vie agitée (1). Enfin, Mrs Haywood écrivait de fort galantes histoires où la morale n'était pas toujours respectée. De Foe était trop puritain pour imiter ces livres frivoles : sans doute, il avait autrefois écrit un poème léger, *Avis aux dames*, mais c'était pour répandre des idées sérieuses sur les mariages précoces (2), et encore nia-t-il énergiquement en être l'auteur. Ce que le peuple

(1) Gildon s'était offert pour l'écrire, mais il se désista quand elle le lui demanda.

(2) Il les reprendra dans *Roxana*.

aimait surtout lire, c'était l'histoire des amours de personnages riches et puissants. En somme, il s'agissait pour De Foe de créer une Moll Flanders de haut vol. Il résolut d'assembler les souvenirs indistincts, qui flottaient encore dans les esprits, de Mary Carleton, la « princesse allemande », l'aventurière qui avait tant fait parler d'elle sous le règne de Charles II, et dont Kirkman avait raconté l'histoire (3). Il voulait peindre une femme intelligente et distinguée qui serait la maîtresse d'hommes en vue. Tel était le point de départ de son roman lorsqu'il se plaça, la plume à la main, devant une feuille de papier blanc. Quant à l'intrigue, à Dieu vat ! les détails viendraient certainement d'eux-mêmes au fur et à mesure de la rédaction.

En commençant à écrire — car nous allons voir qu'en route il changea d'avis — De Foe semble avoir eu l'intention de nous donner la biographie d'une aventurière qui vivrait encore au moment de la publication du livre, et aurait assisté aux événements contemporains. En effet, il fait naître son héroïne, que, pour éviter toute confusion, nous appellerons dès maintenant Roxana, en Poitou, de parents huguenots, vers 1673. A l'âge de dix ans, elle fut emmenée à Londres par son père et sa mère, qui fuyaient la persécution. De Foe nous trace à ce propos un tableau sinistre de la venue des huguenots en Angleterre sous le règne de Jacques II : les uns étaient de sincères protestants, d'autres, de pauvres hères, sans foi d'aucune sorte, qui comptaient vivre de la charité britannique. La famille de Roxana, riche et noble, appartenait à la première catégorie.

La jeune Roxana est élevée à l'anglaise ; de son origine française, elle garde une parfaite connaissance du français, une grâce naturelle, et des goûts artistiques. Elle nous donne d'elle-même un portrait qui est loin d'être à son désavantage, aussi bien au physique qu'au moral. A quinze ans, on la marie à un « brasseur considérable de la Cité », auquel elle apporte deux mille livres de dot. Pendant huit années, le ménage vit dans le luxe et l'abondance. Mais le brasseur, brave homme au fond, et néanmoins paresseux incorrigible passant tout son temps à la chasse, spécimen de cette espèce néfaste qu'est le commerçant bel-esprit, administre si mal ses biens qu'il fait faillite.

(3) Cf. BERNBAUM : *The Mary Carleton Narratives*, et MORGAN : *Rise of the novel of manners*.

Lâche devant l'infortune, il quitte un matin, sans prévenir sa femme, le domicile conjugal, et ne revient pas. Roxana, qui a cinq petits enfants à sa charge, reste donc seule pour faire face à l'adversité.

La pauvreté s'approche, impitoyable. Roxana l'écarte tant qu'elle peut, en vendant les débris de son luxe passé. Amy, sa servante, pauvre d'argent mais riche en dévouement, lui fournit une aide précieuse. Après avoir beaucoup hésité et beaucoup pleuré, Roxana se résout à se débarrasser de ses enfants, qu'elle ne peut plus nourrir. Amy les abandonne chez une sœur du brasseur, richement mariée, qui proteste d'abord avec véhémence ; mais une vieille tante intervient et obtient que les malheureux petits soient répartis entre les membres de la famille et ne tombent pas à la charge de la paroisse. Délivrée d'un gros souci, Roxana se sent plus forte pour lutter.

Le propriétaire de la maison où elle habite est un vrai gentleman : non seulement il ne parle pas de loyer, mais encore il fait à sa locataire de fréquents cadeaux de victuailles ou de linge. Roxana est trop pauvre pour les refuser, mais se demande anxieusement comment elle pourra jamais reconnaître tant de bonté. Amy, en commerçante pratique et honnête, lui suggère qu'une femme peut aisément payer ces dons en nature par un autre don en nature, celui de son propre corps. Roxana se révolte à cette idée ; pourtant, elle se rend bien compte que le meilleur moyen de manger à sa faim et de boire à sa soif serait de consentir le plus tôt possible à une union illégitime.

Cependant, le propriétaire se montre de plus en plus empressé. Sa situation était analogue à celle de Roxana : il avait été abandonné par sa femme, et désirait contracter une liaison nouvelle. Ses visites deviennent très fréquentes : il offre souvent des dîners fins qui redonnent à Roxana le sourire et la gaieté. Il se conduit d'ailleurs correctement envers elle, proteste qu'il lui porte un « honnête intérêt », et se contente de l'embrasser avec emportement en lui glissant des pièces d'or dans la main. Puis il vient s'établir dans la maison et charge Roxana de diriger le ménage. Tout conspire à pousser ce pseudo-veuf et cette pseudo-veuve dans les bras l'un de l'autre. Pourtant, les relations restent décentes ; sans doute, il va rendre visite à sa locataire le soir, s'assoit sur son lit et bavarde avec elle, ponctuant ses paroles de baisers et de chastes étreintes ; mais

personne au dix-huitième siècle n'aurait pu trouver à redire à une telle conduite. Roxana avoue que dès ce moment, elle était prête à céder à tous les désirs de son ami ; sa servante fidèle faisait du reste constamment valoir la bonté de l'homme qui les avait « sauvées des griffes du diable ». Eperdue de gratitude, Roxana est prête à tomber, et, mue par un sentiment de justice, Amy s'emploie à hâter sa chute. Un soir, le propriétaire rentre, tout joyeux, de Londres (car ils habitent à la campagne, aux environs de la métropole). Il montre à Roxana un acte notarié par lequel il s'engage à « cohabiter constamment avec elle, à pourvoir à ses besoins comme envers une épouse légale, à lui verser sept mille livres dans le cas où il l'abandonnerait, et à lui laisser cinq cents livres s'il venait à mourir ». Jamais Roxana n'aurait osé espérer une chance pareille. Aussi ne nous étonnerons-nous pas d'apprendre qu'elle devient la maîtresse passionnée d'un gentleman aussi généreux. Mais nous ne l'excuserons pas d'avoir, par un sentiment vil et bas, voulu entraîner Amy dans sa chute. Elle pousse en effet sa servante dans le lit de son mari, « telle Rachel offrant sa servante à Jacob », et pendant de nombreux mois, ce ménage à trois subsiste. Mais Amy, trop prolifique, est remise à sa place de domestique parce que ses enfants coûteraient trop cher à nourrir. Roxana et son amant reprennent donc une vie plus normale : ils ont des enfants auxquels leur père assure aussitôt une rente viagère, ce qui enlève à Roxana toute préoccupation.

Le propriétaire de notre héroïne est bijoutier de son métier, et bientôt ses affaires l'appellent à Paris. Roxana l'y accompagne et mène la grande vie. Il va souvent à Versailles, emportant une sacoche remplie de bijoux qu'il propose aux nobles de la Cour. Roxana n'est jamais tranquille, car les malandrins ont dû en être informés. Un jour qu'il part, sans sacoche cette fois, mais simplement pour faire signer un chèque, elle a une vision : au moment où il prend congé d'elle et lui confie sa sacoche, elle se figure voir sa tête blême à demi couverte de sang. Ce sombre pressentiment se réalise : le joaillier est arrêté en route par des bandits qui, furieux de n'avoir rien trouvé sur lui, le massacrent sans pitié. Roxana est donc veuve pour la seconde fois ; elle pleure d'abord toutes les larmes de son corps, puis, en femme pratique, avise à la situation. Pour éviter toute enquête indiscrete sur la fortune de son amant, elle fait courir

le bruit qu'il emportait avec lui, le jour où il fut attaqué, la sacoche contenant tous ses diamants ; en outre, elle prévient Amy, qui était restée en Angleterre, de ce qui s'était passé, et la fidèle servante vient la rejoindre, lui apportant tous les objets de valeur que contenait leur maison des environs de Londres.

Voilà Roxana, surnommée « la belle veuve de Poitou », seule à Paris ; il est évident que les amoureux ne manqueront pas autour d'elle. Un d'eux se présente aussitôt, et quel galant ! C'est le prince de X..., celui auquel le joaillier allait rendre visite le jour de sa mort. Comme Roxana passe pour ruinée, il se fait annoncer par de somptueux cadeaux. Bientôt il vient souper chez elle et lui offre une pension annuelle de deux mille livres. Ses intentions ne sont pas douteuses ; Roxana, éblouie, ne songe pas à mettre obstacle à ses désirs, mais au contraire se préoccupe de garder le plus longtemps possible un pareil amant. La liaison s'annonce bien, car le prince semble très amoureux au point d'autoriser toutes les familiarités. Pour mettre Roxana à l'aise, il lui déclare : « ma qualité me place loin de vous et vous rend cérémonieuse, mais votre beauté vous rend mon égale et mieux encore ». Rassurée, Roxana se fait belle et s'abandonne. Elle devient la maîtresse du prince, et, pour éviter tout scandale, vit très solitaire et reçoit son amant le soir par une porte dérobée. Mais jamais elle n'a été plus heureuse : sa vanité est satisfaite.

Le prince est d'une générosité sans bornes ; Roxana ne se lasse pas d'énumérer les robes et les bijoux qu'il lui donne. En retour, elle lui prodigue sa beauté ; elle a un teint délicieux que l'on pourrait croire artificiel ; aussi tient-elle à démontrer à son amant qu'elle ne met aucun fard. De leur commerce adultère — car le prince est marié — naît un enfant. Roxana va faire ses couches dans un petit village au sud de Paris ; son amant, sous le pseudonyme de comte de Clérac vient souvent la voir. Il dote richement l'enfant, un beau garçon, que Roxana aime beaucoup parce qu'il est le fils d'un homme de haute naissance.

Bientôt Roxana, toujours accompagnée d'Amy, rentre à Paris. Elle découvre qu'Amy est devenue la maîtresse de l'homme de confiance du prince et songe d'abord à lui faire des observations, mais, réfléchissant à sa propre situation, s'en abs tient sagement. Avec de multiples précautions, pour que ses

amours avec le prince restent secrètes, elle visite les lieux où se rassemble la belle société. Elle va même au palais de Meudon, pendant une visite que le roi rendait au Dauphin (4), et admire de loin ces êtres quasi-divins. Au cours de cette excursion, elle a une surprise très désagréable : parmi les gens d'armes de garde au château, elle reconnaît son légitime époux, l'ancien brasseur londonien ; lui, heureusement, ne l'aperçoit pas. Mais son régiment étant quelques jours après appelé à Paris, Roxana voit défiler sous sa fenêtre l'homme dont elle redoute le plus la présence. Elle a recours à un stratagème : elle envoie Amy le trouver, et la rusée servante raconte que Roxana est toujours à Londres où elle traîne une vie misérable ; elle joue si bien son rôle que le soldat pleure d'attendrissement. Mais c'est toujours le même homme léger, insouciant et stupide, et son entrevue avec Amy se termine par une demande d'argent sous des prétextes mensongers. Pour éviter de rencontrer désormais son mari, Roxana le fait surveiller par un espion qui la tient au courant de ses faits et gestes. Bientôt le régiment est appelé ailleurs, et Roxana voit avec soulagement disparaître celui qui aurait pu troubler ses amours.

Le prince est envoyé en mission en Italie. Il emmène sa maîtresse, et ainsi Roxana circule pendant deux ans dans toute la Péninsule, dont elle admire le climat, mais déteste les habitants. Son amant est chaque jour plus empressé, plus attentif à satisfaire ses moindres désirs. Il lui fait cadeau d'une petite esclave turque, et Roxana apprend à s'habiller à l'orientale, et à exécuter des pas et des chants orientaux. Elle a un autre enfant ; mais il ne vit pas longtemps et ainsi ne la gêne pas dans ses déplacements. Bref, les deux amants rentrent à Paris contents l'un de l'autre. Pourtant, Roxana, dont la fortune est faite, éprouve quelque remords en songeant à la vie dévergondée que mène un gentilhomme aussi parfait que le prince. Le destin précipite les événements ; la femme légitime du prince tombe gravement malade, et, sur son lit de mort, donne des conseils à son mari, d'une voix si douce et si tendre, que celui-ci, fou de chagrin et de repentir, décide d'abandonner à jamais sa maîtresse et de se retirer dans ses domaines de Lorraine, pour expier dans la pénitence et la contrition les erreurs

(4) Ce qui situe cet épisode avant 1711 : cf. *infra*.

de sa vie passée. A vrai dire, Roxana ne manifeste pas un grand désespoir à la nouvelle de cet abandon ; elle est riche, délivrée pour l'avenir de tout souci matériel, et, si son amant l'a quittée, c'est pour assurer le salut de son âme et non pour courir après une autre femme. Huit années de bonheur sans nuage se sont ainsi écoulées : de nouveau seule, elle tourne une autre page de sa vie.

Voici la première difficulté qui se présente à elle : comment réaliser en espèces ses nombreux bijoux, et à qui confier sa fortune ? Heureusement, un honnête marchand hollandais se charge de tout. Il amène à Roxana un Juif qui examine les bijoux, et qui, reconnaissant ceux que portait, croyait-on, le joaillier anglais qui fut assassiné sur la route de Versailles, flairer une affaire très louche, et menace Roxana de la dénoncer ; en vain lui assure-t-elle qu'elle était l'épouse du joaillier ; il lui parle d'arrestation et de torture. Elle serait perdue, si le Hollandais, ému par sa détresse et sa beauté, ne prenait résolument son parti ; il s'interpose auprès du Juif, fait traîner les choses en longueur sous de fallacieux prétextes, et profite de ce répit pour donner à Roxana des lettres de change et l'envoyer à Rouen. Là, toujours accompagnée d'Amy, elle s'embarque sur un navire à destination de Rotterdam, échappant ainsi au plus grand danger qu'elle ait jamais couru.

Pendant la traversée, elle voit se dessiner au loin les côtes d'Angleterre et son cœur tressaille d'émotion et de regret ; mais le navire, inexorable, continue sa route. Dans la mer du Nord, une violente tempête s'élève. Amy est folle d'épouvante : Roxana, qui s'efforce de la reconforter au milieu des sifflements du vent et du rugissement des vagues, sent à son tour la terreur la gagner, et elle se promet de vivre dans la sagesse et le repentir si elle échappe au trépas. Irrésistiblement entraîné vers la côte anglaise, le navire se réfugie tant bien que mal à Harwich. Le destin a donc exaucé le secret désir de Roxana, en la menant en Angleterre contrairement à tous ses intérêts. Mais c'est une femme énergique : laissant à terre Amy terrifiée, elle se rembarque pour la Hollande où elle arrive sans encombre. Elle négocie ses lettres de change et se trouve à la tête d'une coquette fortune. Bientôt, elle reçoit une lettre du marchand hollandais qui lui donne d'intéressantes nouvelles de Paris : le Juif avait appris, par une habile enquête, les liaisons

passées de Roxana, et comptait se livrer à un chantage en règle avec l'aide du Hollandais, qui feignit d'entrer dans ses vues, mais prévint aussitôt le gentilhomme de confiance du prince ; et le Juif fut attaqué sur le Pont-Neuf par un spadassin qui lui coupa les oreilles ; en outre, dénoncé par le marchand, il fut emprisonné pour tentative de chantage envers une honnête dame et tentative de corruption d'un honnête marchand : tout danger était donc écarté de ce côté. Roxana est heureuse de ces nouvelles, heureuse aussi d'apprendre que le Hollandais va venir la voir à Rotterdam. Le brave homme, qui était veuf depuis peu, comptait bien épouser la jolie veuve, dont la beauté et l'intelligence lui avaient fait une si forte impression. Hélas ! Roxana, devenue riche et indépendante, ne l'entend pas de cette oreille : par reconnaissance, elle lui prodigue ses faveurs, mais quand, tout joyeux de sa conquête, il renouvelle avec confiance sa demande en mariage, il se heurte à un refus catégorique. Roxana ne veut plus être sous l'autorité de personne ; elle considère que la liberté est le premier bienfait de l'existence, et elle ne veut pas du mariage, c'est-à-dire de l'esclavage ; si elle en a envie, elle prendra un amant, mais non un mari qui convoiterait surtout sa fortune. Un bâtard qui naît de cette courte liaison ne la fait pas changer d'avis, et le marchand hollandais la quitte désespéré, non sans lui avoir prédit les pires calamités.

Pour le moment, Roxana n'en a cure. Consciente de sa beauté, avide de luxe et de richesse, elle veut éblouir l'Angleterre et tenir sous son joug les plus nobles gentilshommes. Et qui sait si le roi Charles II lui-même pourra rester insensible à ses charmes ? Pleine d'espoir, elle rentre à Londres où Amy lui avait loué un somptueux hôtel près de Charing Cross. Avec adresse, elle écarte les coureurs de dots et, suivant les conseils du célèbre économiste Sir Robert Clayton, s'occupe de faire fructifier sa fortune. Elle passe pour une dame française de haut rang, et donne des soupers très courus après lesquels on joue par petites tables. Elle offre aussi un grand bal masqué, au cours duquel elle danse dans le magnifique costume turc qu'elle devait à son ancien amant, le prince : son succès est triomphal et ses invités lui décernent par acclamation le nom de Roxana ; on lui laisse à entendre que le roi en personne était venu à cette soirée, mais malheureusement elle ne

peut obtenir aucune précision. Les fêtes succèdent aux fêtes ; la renommée de Roxana se répand dans le grand monde et les gentilshommes de la Cour se pressent à ses réceptions. Un soir, elle danse avec le duc de Monmouth ; puis elle nous annonce, en termes mystérieux, qu'elle devint la maîtresse du roi : « pendant environ trois ans et un mois, elle vécut dans la retraite, ayant dû faire une excursion dans des circonstances, et avec une personne, que son devoir et ses serments l'obligent à ne pas révéler encore » (5). Après cette liaison, qui est très profitable, car le « joyeux monarque » n'était pas avare des deniers de l'Etat lorsqu'il s'agissait de ses plaisirs, Roxana reparait dans le monde et est plus courtisée que jamais. Elle choisit comme amant un gentilhomme très riche, et huit ans se passent en sa compagnie, sans amour de part et d'autre ; elle finit par le quitter pour ne plus avoir à satisfaire ses vices, qui deviennent chaque jour plus compliqués.

Cependant elle avait fait rechercher ce qu'étaient devenus ses enfants, les pauvres petits qu'elle avait autrefois abandonnés pour ne pas leur faire partager sa misère. Amy s'était mise en quête. Grâce à sa diligence, les enfants sont vite retrouvés dans des situations humbles, mais honnêtes ; le hasard avait même voulu que l'un d'eux, la fille aînée, Susan, servît quelque temps comme domestique chez Roxana (6). Sous prétexte qu'elle avait autrefois connu et aimé leur mère, Amy leur fait remettre d'importantes sommes d'argent. Mais la fille aînée ne gobe pas ce mensonge : sentant qu'une pareille générosité ne peut venir que d'une mère, elle prend des informations qui l'amènent jusqu'à Roxana. Celle-ci est terrifiée : elle a honte de sa vie de débauche et ne veut pas être reconnue par ses enfants. Bientôt le cercle se resserre autour d'elle : avec une merveilleuse intuition et une ténacité implacable, sa fille arrive à deviner la vérité et insiste auprès d'Amy pour obtenir une entrevue avec sa maîtresse. Roxana décide alors de quitter sa maison et de se cacher : et où serait-elle mieux cachée que dans cet inextricable dédale de ruelles qu'était la Cité ? Elle prend pension chez une quakeresse, honnête veuve au langage un peu ridicule, mais qui, sous des apparences de

(5) Cf. p. 59.

(6) Ce détail, très important pour la suite des événements, est à peine indiqué p. 67.

naïveté et de franchise, dissimule une finesse extraordinaire. Roxana se l'attache par de somptueux cadeaux et prend l'habitude de s'habiller et de parler comme elle. Ayant ainsi changé de personnalité, elle voudrait commencer une nouvelle vie qui lui ferait oublier l'ancienne. Méthodique et réfléchie, elle veut s'assurer d'abord de ce que sont devenus ses anciens amants, pour ne pas avoir de ce côté de surprise désagréable. Dans ce but, elle envoie Amy en France à la recherche de renseignements précis.

Or, pendant qu'Amy mène adroitement son enquête. Roxana, revenant un jour en voiture de la forêt d'Epping, croise deux cavaliers, dont l'un est son ami, le marchand hollandais. Elle est très troublée, et son trouble n'échappe pas à l'œil perçant de sa compagne, la bonne quakeresse : très désireuse de rendre service à sa bienfaitrice, celle-ci s'arrange pour retrouver les traces du Hollandais, et une après-midi, le convoque chez elle. Voici Roxana et le Hollandais en présence : leur entrevue est touchante ; lui, plus amoureux d'elle que jamais, avoue l'avoir longtemps cherchée et n'avoir, comme consolation, que l'enfant qu'il avait eu d'elle ; de son côté, elle réfléchit qu'en posant à l'avance ses conditions, elle trouverait peut-être en lui le mari rêvé. Mais, sur ces entrefaites, arrive une lettre d'Amy : le soldat, l'ancien mari de Roxana, est mort ; le prince, qui s'est retiré en Allemagne, a été repris par son amour pour son ancienne maîtresse et la recherche pour en faire sa légitime épouse. Roxana, très ambitieuse, se laisse aller à des espoirs insensés, et quand le Hollandais la presse, elle fait des réponses dilatoires, afin d'attendre le retour d'Amy qui doit lui apporter des détails et des offres.

Amy rentre enfin, mais elle est porteuse de mauvaises nouvelles : à la suite d'un accident de chasse, le prince, touché par la grâce, a résolu de se consacrer à Dieu. Les espérances de Roxana s'effondrent d'un seul coup, et elle recommence à considérer d'un œil bienveillant son ami hollandais. Celui-ci propose habilement d'acheter en Hollande le titre de comte, et en Angleterre le titre de baronet : cela achève de décider Roxana, qui ambitionne les titres de noblesse, et elle épouse le brave homme. C'est la fin de sa vie d'intrigue et, semble-t-il, la félicité définitive. En effet, jamais mari ne fut aussi confiant et aussi soumis que le marchand hollandais : il accepte

comme parole d'Évangile tout ce que sa femme lui raconte sur l'origine de sa fortune, de ses bijoux, de son costume turc, etc. La quakeresse se montre l'hôtesse la plus dévouée et la plus prévenante qu'on puisse imaginer : en grande dame, Roxana lui fait des dons en espèces qui la mettront à jamais à l'abri de la misère. Un jour, les deux époux étalent leur fortune personnelle et se trouvent plus riches encore qu'ils ne se le figuraient. Tout paraît concourir à leur assurer une longue vie de bonheur.

Et pourtant, Roxana n'est pas vraiment heureuse : « il y a en elle un enfer secret » (7). Il n'est point d'orage ni de tempête qu'elle ne croit envoyés par Dieu pour la punir de ses vices passés et de sa chance insolente. Elle est pressée de quitter Londres, scène de ses scandaleux exploits, et elle pousse son mari à aller se fixer en Hollande, dans l'espoir que sur une terre nouvelle ses remords disparaîtront. Son mari ne demande pas mieux, et, après avoir assuré l'avenir de ses enfants, Madame la comtesse s'installe en Hollande dans le luxe qui convient à son rang.

Ce départ précipité avait une autre cause, qui est réservée pour la fin du roman, car elle est très dramatique (8). Nous avons vu que de déduction en déduction, la fille aînée de Roxana était parvenue à identifier sa mère. Opposant les larmes aux dénégations furieuses et aux rebuffades d'Amy, elle s'obstine à vouloir se faire reconnaître de Roxana. Amy, hors d'elle-même, songe à la tuer. Roxana, comme une bête traquée, échappe momentanément aux poursuites en se réfugiant chez la quakeresse. Mais la femme du capitaine du navire qui doit emmener Roxana en Hollande est l'amie intime de la jeune fille, et, un jour, elle met les deux femmes en présence. Heureusement, la jeune fille n'identifie pas Roxana qu'elle avait à peine entr'aperçue autrefois. Sachant que, si elle est reconnue, tout son passé sera révélé à son mari, Roxana, par un effort surhumain, réussit à ne pas laisser paraître sur son visage les sentiments qui l'animent, et l'entrevue se termine sans encombre. Mais, servie par une mémoire diabolique, la jeune fille se souvient

(7) Cf. p. 85.

(8) Nous suivons ici, comme toujours, la marche du roman. Ce retour en arrière est très maladroitement amené par De Foe, de sorte que tout l'épisode semble un hors-d'œuvre.

vaguement du visage de Lady Roxana et se rend chez la quakeresse pour contrôler ses soupçons. La quakeresse, agacée par l'indiscrétion de cette quémandeuse importune, se ligue avec Roxana et sauve la situation : c'est de la chance, car si la jeune fille rencontrait Amy, elle identifierait aussitôt sa maîtresse (9). Mais l'alerte n'est pas finie : la femme du capitaine, encore accompagnée de la jeune fille, rend visite à Roxana : celle-ci est à la torture, car la conversation roule exclusivement sur la fameuse Lady Roxana qui avait ébloui Londres par ses danses en costume turc. La quakeresse laisse échapper malencontreusement que sa locataire possède, elle aussi, un admirable costume oriental. Les dames veulent le voir, mais Roxana, aux abois, pare le coup en prétextant qu'elle a déjà empaqueté tous ses habits, en vue de son prochain départ pour la Hollande.

Cependant, la jeune fille sent ses soupçons se préciser. Elle tente de relancer Roxana, mais en vain. Les efforts de la quakeresse pour lui barrer le chemin la confirment dans sa croyance, au point qu'elle annonce au capitaine et à sa femme qu'elle a retrouvé sa mère. Heureusement, le mari de Roxana, mis au courant de ces dires, les trouve ridicules ; mais si, un jour, la méfiance s'introduisait dans son âme, la situation de Roxana serait effroyable. Amy reparle de meurtre, mais Roxana a horreur d'un tel projet. Pour éviter que son mari puisse revoir la famille du capitaine, elle se donne comme trop souffrante pour pouvoir entreprendre la traversée, et emmène son mari pour un petit voyage au grand air dans les comtés de l'Est. Elle espère ainsi faire perdre sa trace et décourager sa fille. Celle-ci ne se rebute pas et vient sans cesse importuner la quakeresse, qui l'écarte de son mieux ; puis elle décide de parcourir toute l'Angleterre, de ville d'eaux en ville d'eaux, et, s'il le faut, d'aller jusqu'en Hollande. Lorsque Amy apprend cette résolution, elle est épouvantée ; le hasard veut qu'elle rencontre la jeune fille le lendemain dans la rue. Elle essaye de l'emmener au pare, mais la jeune fille déclare froidement qu'elle ne veut pas être assassinée ; et, non sans crânerie, elle annonce qu'elle poursuivra jusqu'à la mort cette mère dénaturée qui se dérobe

(9) En effet, bien que ne connaissant pas personnellement Roxana, elle a des soupçons. Or elle sait qu'Amy est la servante de Roxana. Si elle trouvait Amy dans la maison de la quakeresse, elle pourrait conclure avec certitude que la personne qu'elle va voir est bien Roxana.

aux embrassements de son enfant. C'est la guerre ouverte, et Amy, folle de rage impuissante, se prépare longuement à soutenir une lutte acharnée.

Pour le moment, la jeune fille a retrouvé les traces de Roxana jusqu'à Tunbridge. Mais Roxana a quitté à temps cette ville et s'est cachée dans la forêt d'Epping. Dépistée, sa fille se met alors à surveiller, nuit et jour, la porte de la quakeresse, attendant le retour de sa mère. En vain la quakeresse s'efforce-t-elle de l'écarter et de la décourager : rien n'y fait, et des pleurs la jeune fille passe aux menaces. Pendant ce temps, Roxana prolonge son séjour à Epping. Puis, soudainement, elle n'entend plus parler de sa persécutrice. A la fois inquiète et soulagée, elle fait faire une enquête et apprend que sa fille a été vue partant en coche avec Amy ; depuis, on n'en a plus aucune nouvelle, et Amy a, elle aussi, disparu. Hantée par la vision du cadavre de sa fille, qui a bien vraisemblablement été tuée par sa trop dévouée servante, Roxana s'embarque enfin pour la Hollande, où, comme nous l'avons vu, elle mène grande vie, peut-être avec le secret espoir de s'étourdir et d'oublier ainsi le passé.

Le roman s'arrête là, De Foe n'ayant plus rien à dire ; toutefois, pris de remords au souvenir du monstre humain qu'il vient de créer, et auquel il a octroyé les joies de la fortune, il ajoute un dernier paragraphe, conçu en termes énigmatiques : « Là, après quelques années florissantes et extérieurement heureuses, je tombai dans une terrible série de calamités, et Amy aussi : ce fut le revers des jours de bonheur qui précédaient ; la malédiction céleste sembla poursuivre l'injustice que nous avions toutes deux commises envers la pauvre enfant, et je tombai à nouveau si bas, que mon repentir sembla la seule conséquence de mes malheurs, de même que mes malheurs étaient la seule conséquence de mon crime » (10).

S'il y eut jamais écrivain embarrassé pour écrire une préface, ce dut être De Foe lorsqu'il voulut récapituler les mérites de son roman. Pour ne pas être accusé d'avoir une imagination perverse, il commença par assurer le lecteur que le livre était authentique, non pas « une histoire, mais de l'histoire » : si les noms exacts des personnages ne sont pas donnés, et si

(10) Cf. p. 109.

certaines précisions sont absentes, c'est par pure bienséance. Ainsi, « l'auteur connaissait tout particulièrement le premier mari de cette dame, son père, et les malheurs qui l'accablèrent » : ce n'était que demi-mensonge, car De Foe avait certainement eu comme amis des brasseurs qui avaient fait de mauvaises affaires. Plus audacieux est le couplet qui suit, sur le but didactique de l'ouvrage : prenant prétexte des rares accès de repentir et des quelques tirades sentimentales de Roxana, De Foe affirme que son roman est très moral. Sans doute, son héroïne a eu beaucoup de succès dans la vie ; mais, de son propre aveu, ces succès, gâtés par le remords, ne lui procuraient aucune jouissance. En outre, le livre est écrit en un style très décent ; si le lecteur en fait un mauvais usage, ce sera la faute de son tempérament vicieux ; de cette façon, De Foe dégage sa responsabilité vis-à-vis des autres, et vis-à-vis de sa propre conscience.

Le titre était assez difficile à rédiger : pour faire croire à des mémoires authentiques, De Foe se résigna à y introduire des noms propres inventés de toutes pièces, en même temps qu'il insistait sur l'épisode historique du roman : les rapports de Roxana avec Charles II ; celui-ci, en effet, avait eu un si grand nombre de maîtresses qu'on pouvait sans danger lui en prêter une de plus. Ainsi constitué, le titre de l'ouvrage avait tout ce qu'il fallait pour stimuler le zèle des acheteurs hésitants : *La maîtresse fortunée, ou, histoire de la vie et des fortunes très diverses de Mlle de Bealeu, appelée ensuite en Allemagne la comtesse de Wintelsheim ; qui est la personne connue sous le nom de Lady Roxana au temps de Charles II.*

II

Le 14 mars 1724, le *Journal de Mist* annonça la mise en vente du roman : c'était, depuis plus d'un an, le premier ouvrage important que De Foe offrait au public. Il était édité par un groupe de cinq libraires, dont trois, Warner, Meadows et Edlin étaient de vieilles connaissances de De Foe. Le succès fut assez grand, sans être éclatant, sans doute parce que la publicité fut insuffisante. La première édition, fort volume de 407 pages orné d'un frontispice qui représente Roxana vêtue d'un étrange

costume soi-disant turc, se vendit entièrement : dispersée entre les mains des petites gens, elle est devenue très rare de nos jours (11). Souvent torturé par de violentes attaques de goutte, empêtré dans toutes sortes de difficultés (12), De Foe ne se préoccupa pas de faire réimprimer son roman. Ce fut seulement après sa mort que le succès de *La maîtresse fortunée* s'affirma. Une nouvelle édition, assez incorrecte d'ailleurs, publiée en 1735 sous le titre *La Vie et les Aventures de Roxana, maîtresse fortunée et femme très infortunée*, fut si bien accueillie que plusieurs éditeurs, pour profiter de la vogue du livre, le réimprimèrent sans perdre de temps. En 1740, ce fut l'édition hétéroclite et inexacte d'Applebee ; en 1742, celle de Slater, beaucoup plus exacte. En 1745, parut une édition qui donnait au roman une suite toujours réimprimée depuis. L'édition d'Owen (1755) est illustrée de gravures sur cuivre et divisée en chapitres pour la commodité du lecteur. Vers la même époque, les libraires Sympson et « R. Crusoe junior » firent entrer *La maîtresse fortunée* dans leur collection de chefs-d'œuvre populaires qui comprenait déjà *Moll Flanders* et *Robinson Crusoe*. Une édition, datée de 1765, abrège considérablement le texte du roman, mais elle eut du succès parce qu'elle contenait une grande gravure pliée représentant Roxana dansant dans son habit turc. Enfin, en 1775, le faussaire Noble compléta ses mutilations des romans de De Foe en donnant une édition apocryphe, qui fut réimprimée en 1808. Au dix-neuvième siècle, en dehors des recueils d'œuvres de De Foe, *La maîtresse fortunée* fut peu souvent rééditée, de sorte que le texte est difficile à se procurer, sinon dans l'édition publiée chez Routledge par E. A. Baker (13).

Trois de ces éditions, celle d'Applebee, celle de 1745, et celle de Noble, présentent un intérêt spécial. Nous avons vu que De Foe n'avait pas, à proprement parler, terminé son roman. Il avait rempli le nombre de pages commandées, sans pouvoir, comme de coutume, composer de longues tirades sur le repentir

(11) Un exemplaire en fut vendu 130 dollars à la Hoe Library Sale de New-York (cf. *Times*, 28 avril 1911).

(12) Cf. 1^{re} partie, ch. XIII.

(13) Signalons que le roman, sous le titre *Lady Roxana*, fut traduit en français par De Saint-Heraye (Paris 1885) et tout récemment (1920) par M. G. Garnier (Crès, éditeur).

final de son héroïne. Et même, est-il bien sûr qu'il entrât dans son dessein de nous donner ces tirades édifiantes ? Il lui était difficile d'accorder à Roxana, qui faisait le mal en toute connaissance de cause, la même contrition qu'à Moll, victime de la fatalité. On peut concevoir aussi l'hypothèse selon laquelle De Foe se serait réservé d'écrire un second volume ; dans le corps du roman, Roxana laisse, en effet, entendre qu'elle reparlera peut-être ailleurs de ses voyages sur le Continent en compagnie du prince, et le dernier paragraphe du livre nous annonce une nouvelle série d'aventures. Les éditeurs qui réimprimèrent l'ouvrage se préoccupèrent d'ajouter le long chapitre qui paraissait manquer. En 1740, Applebee fit la première tentative ; il supprima le paragraphe final de De Foe pour le remplacer par cette phrase : « Nous arrivâmes en Hollande, où nous vécûmes de nombreuses et florissantes années, jusqu'à ce qu'une femme, que mon mari accueillit chez nous comme dame de compagnie, eût soulevé entre nous des difficultés, dont les conséquences seront exposées plus tard ; en attendant, l'histoire de cette dame ne déplaira point, croyons-nous, au lecteur ». Suit l'histoire insipide d'une certaine Belinda, qui bientôt se met à nous raconter l'aventure de Cléomira, belle veuve qui eut des malheurs et se résigna à vivre dans la solitude. Le pauvre scribe, auquel Applebee avait probablement confié le soin de terminer le livre de De Foe, s'était contenté de copier textuellement ces 59 pages dans un roman presque oublié de Mrs Haywood, *La recluse britannique*, publié le 16 avril 1722. Naturellement, le récit de Mrs Haywood n'a aucun rapport avec Roxana ; mais le compilateur n'en a cure ; il s'arrête seulement au moment où l'héroïne, ayant avalé un narcotique que l'on croit du poison, tombe comme morte, et ajoute avec un beau cynisme : « Bien que l'histoire des malheurs de Cléomira et de Belinda semble étrangère à mes affaires, il est néanmoins nécessaire que je lui accorde de la place, parce qu'elle est l'origine de maintes scènes étranges et extraordinaires pendant le reste de ma vie, et dont je ne pourrais sans cela donner la description ». En réalité, il n'est plus question des héroïnes de Mrs Haywood : le compilateur s'est remis à l'histoire de Roxana, sans tenir compte d'ailleurs des indications que De Foe pouvait lui fournir. En Hollande, Roxana reçoit une lettre de la quakeresse, qui lui annonce que

sa fille aînée a disparu (14), et qu'Amy semble oppressée par un lourd secret. A cette nouvelle, Roxana tombe dans une mélancolie profonde ; pour la distraire, son mari l'emmène voyager en Europe, et à Bruxelles, dans un bal, elle rencontre son ancien amant, le prince. Elle converse amicalement avec lui, et, incognito, se fait présenter le fils qu'elle a eu de lui, et qui est devenu un beau gentilhomme. Puis elle rentre en Hollande et reprend une vie de fêtes. Mais, un jour qu'elle danse, dans son costume turc, elle est reconnue par un grand seigneur anglais qui avait autrefois fréquenté la Cour. Elle tremble que son secret ne soit révélé à son mari ; heureusement, Amy reparait au bon moment, et en se prostituant à ce témoin doué d'une trop bonne mémoire, achète son silence. De nouvelles lettres de la quakeresse annoncent que son propre fils a épousé la fille cadette de Roxana. Ici, le compilateur glisse une longue digression sur les règles du mariage chez les quakers, qu'il avait certainement copiée quelque part. Puis le récit continue ; la bonne quakeresse meurt, et Roxana rentre en Angleterre. Elle décide de s'occuper elle-même de l'avenir de son fils ; c'est l'occasion pour le compilateur d'emprunter à un manuel d'usages mondains des remarques fort pédantes qu'il intitule : *Conseils de Roxana à son fils sur le mariage*. Ensuite, Roxana s'installe à Hornsey, dans une belle maison entourée d'un grand jardin. Le principal ornement de ce jardin est une grotte artificielle (15) : simple truc pour amener une autre interpolation, intitulée *Roxana dans sa retraite*, où il est question de Zéphyr, de Lucullus, de Flore, etc. ; De Foe eût été fort mécontent de voir publier sous son nom des pages si romanesques ! Puis viennent quatre lettres de Roxana à son fils, sur la conduite à tenir dans la vie ; le style précieux rappelle beaucoup celui de Mrs Haywood. Enfin, le livre se termine sur un dernier effort personnel du compilateur : Roxana, devenue veuve, se fait reconnaître de ses enfants, et, après avoir détruit tout vestige de son passé scandaleux, se prépare paisiblement à la mort. Jamais éditeur ne fut plus complètement dupé qu'Applebee par un écrivain à son service, car il imprima sur beau papier

(14) Ceci, on se le rappelle, avait déjà été dit par De Foe. C'est donc une répétition maladroite.

(15) C'était la mode : qu'on se rappelle la grotte de Pope à Twickenham.

et sous une superbe reliure ces fragments incohérents reliés tant bien que mal par des liens artificiels.

L'édition de 1745 donne au roman de De Foe une suite beaucoup mieux adaptée (16). Nous n'en connaissons pas l'auteur, mais son style ressemble assez à celui de De Foe, et il possède un réel talent dramatique. Roxana est poursuivie par sa fille Susannah de Londres à Cantorbéry, et de Cantorbéry à Douvres, où l'attend le navire qui doit la conduire en Hollande. Grâce aux ruses de la quakeresse, elle échappe à la poursuite, et, avec son mari, arrive en Hollande. Mais Susannah passe elle aussi la mer, et, en des scènes très émouvantes, raconte au mari la vie passée de cette mère dénaturée. Horrifié par ces révélations, le Hollandais sent son amour pour Roxana se changer en haine violente : il séquestre sa femme, l'isole comme une pestiférée, la dépouille de sa fortune qu'il donne à ses enfants, et chasse Amy de la maison. Par ces mesures brutales il abat l'énergie de Roxana, qui se soumet à un châtiment qu'elle sent envoyé par des puissances supérieures aux hommes. Quand le Hollandais meurt, il laisse à sa femme à peine de quoi vivre, et celle-ci, perdant dans de mauvaises spéculations son petit avoir, est jetée en prison pour dettes. Quant à Amy, elle est devenue directrice d'une maison de rendez-vous, et elle meurt à l'hôpital rongée par des maladies honteuses. L'ouvrage se termine par une brève note de la servante qui assista Roxana à ses derniers moments et certifie qu'elle mourut en paix avec Dieu, le 2 juillet 1742; elle fut enterrée dans le cimetière d'Amsterdam.

Cette continuation plut beaucoup à Lamb, qui déclara que c'était la meilleure partie du roman (17). Sur la foi d'une tradition apocryphe, il se figura qu'elle existait dans l'édition originale, et que De Foe l'avait supprimée des éditions postérieures à la suite de critiques de son ami, le dramaturge Southerne; il ne réfléchissait pas que De Foe, mort en 1731, n'aurait pu raconter la vie d'une femme qui ne mourut qu'en 1742. Le continuateur anonyme ne s'était d'ailleurs pas soucié de la vraisemblance. Il ressort du récit de De Foe qu'Amy avait assassiné la fille importune; aussi la réapparition de cette dernière est-elle fort surprenante. Nous sommes étonnés,

(16) Elle est donnée dans l'éd. Hazlitt.

(17) Lettre à Wilson, 24 fév. 1823.

aussi, de voir le mari doux et docile qu'était le marchand hollandais se transformer tout à coup en justicier implacable et cruel. A sa mort, Roxana nous est donnée comme âgée de 65 ans, alors que d'après le début du roman, elle devrait avoir 69 ans. Enfin, le rôle très important dévolu aux enfants de Roxana n'est pas dans les habitudes de De Foe ; on sait le peu de place que les enfants occupent dans sa vie et dans ses œuvres.

Quant à Noble, le libraire faussaire qui avait déjà modifié *Moll Flanders*, il remania *La maîtresse fortunée* à peu près comme l'aurait fait Richardson. Prétextant que, dans les dernières années de son existence, De Foe avait transformé le style de son roman pour le rendre plus « poli », il écrivit une préface selon laquelle Southerne aurait connu personnellement Roxana, morte en 1723, et aurait reproché à De Foe l'inexactitude de sa biographie (18). Non seulement Roxana n'aurait pas mené la vie scandaleuse qu'on lui prêtait, non seulement elle ne serait pas morte dans l'indigence, mais au contraire elle se serait réconciliée avec sa famille et aurait vécu en paix, entourée de ses enfants, rachetant par une contrition parfaite les fautes de son passé. On voit aussitôt dans quel sens Noble a modifié le roman : il a édulcoré le texte en supprimant les scènes grossières (19). Le texte original est remanié surtout à partir de la rupture entre Roxana et le grand seigneur anglais auquel, après le roi, elle avait accordé ses faveurs. Elle tombe amoureuse d'un jeune gentilhomme, Mr Worthy, mais celui-ci, après une courte liaison, la quitte pour épouser une riche héritière : désespoir de Roxana, qui se réfugie chez la quakeresse, rencontre le marchand hollandais, l'épouse, et, entourée de tous ses enfants, part s'installer en Hollande. Après quelques années de bonheur, son mari meurt, la laissant très riche. Elle retourne à Londres et retrouve Mr Worthy, qui, comme par hasard, était devenu veuf : ils se marient et goûtent une félicité sans borne.

Cette suite est très inférieure à celle que donnait l'édition de 1745 ; bien qu'elle fût souvent en contradiction avec le texte de De Foe, celle-ci contenait des pages très dramatiques.

(18) Cette histoire à dormir debout est certainement la base de l'étrange déclaration de Lamb.

(19) Son édition, divisée en 17 chapitres, comprend au total 274 pages.

Lamb les avait indiquées à Godwin, qui conçut alors sa tragédie de *Faulkener*, jouée à Drury-Lane le 16 décembre 1807. Cette tragédie, précédée d'un prologue en vers à la gloire de De Foe, œuvre de Lamb, a donc comme sujet la poursuite d'une mère dénaturée par un de ses enfants, instrument de la vengeance divine ; toutefois, chez Godwin, le vengeur est un garçon. Ce qui avait séduit le dramaturge, c'était la situation angoissante d'une femme coupable qui sent venir le châtiment, infligé par une main innocente. Godwin s'est efforcé de nous peindre les tourments de cette âme terrifiée, mais son talent n'a pas toujours été à la hauteur d'un si grand sujet.

III

Chercher les sources de *La maîtresse fortunée* serait vain ; le roman est entièrement composé avec les éléments que De Foe tirait de son expérience personnelle. Plusieurs passages ont pour nous un air de déjà vu ; en effet, De Foe, incapable de se renouveler entièrement, a repris les idées qu'il avait développées dans *Moll Flanders*. Il répète ses discussions favorites sur le thème de l'éducation des orphelins et des enfants abandonnés par leurs parents. Les tirades de Roxana sur la nécessité de garder une vertu rigide rappellent les recommandations de Moll. Les deux héroïnes avouent que, dans certains cas, elles étaient toutes prêtes à céder à leurs amants, tandis que ceux-ci s'obstinaient à les respecter. Les circonstances de l'abandon de Roxana par le prince rappellent celles de l'abandon de Moll par le gentleman de Bath. De même que Moll avait momentanément écarté l'employé de banque, dans l'espoir de faire un mariage plus avantageux, de même Roxana fait-elle patienter le marchand hollandais, avec le secret espoir qu'elle pourra épouser le prince. Enfin, les coureurs de dots paraissent dans les deux romans : mais Roxana leur échappe, tandis que Moll se laisse prendre à leurs ruses.

Certaines préoccupations, qui percent dans le récit, annoncent les manuels que De Foe écrivit dans ses dernières années pour faire profiter de son expérience les jeunes générations. Il s'adresse surtout aux commerçants qui débutent, en plaçant dans la bouche de Roxana de violentes critiques contre son

premier mari qui « considérait comme au-dessous de lui d'inspecter ses livres, et laissait ce soin à ses employés », et qui « tenait compagnie à des chasseurs ou des entraîneurs de chevaux ». Il fait un cours de finance, à propos du panégyrique de Sir Robert Clayton, cet économiste à la fois prudent et entreprenant (20). Ainsi, le pédagogue apparaît quelquefois derrière le romancier. Ajoutons que, de temps à autre, il mentionne quelques-uns de ses souvenirs littéraires : il fait allusion à Dryden (21), peut-être aussi à Molière (22) ; il signale le succès qu'avait obtenu à Paris l'adaptation de la tragédie de Rowe, *Tamerlan* (23), et enfin, dans un effort pour évoquer l'antiquité, confond peut-être Crassus et Croesus (24) : son ennemi Swift aurait bien ri de cette bévue, si le livre lui était tombé entre les mains.

Nous retrouverons, dans *La maîtresse fortunée*, l'amour que De Foe portait à l'Angleterre en général, et à Londres en particulier. En passant au large des côtes anglaises, Roxana devient lyrique et chante cette terre de liberté. Elle entonne un hymne à la gloire de Londres, la seule ville où il fait bon vivre ; elle ne considère les autres capitales européennes que comme des séjours passagers. Nous retrouverons aussi les idées de De Foe sur la loi implacable de la nécessité, qui légitime les actes les plus condamnables, son horreur de la pauvreté, son amour de la Bible — surtout du livre de Job — sa haine du papisme, qui se traduit par des expressions de dédain quand le prince, repent, part en pèlerinage ; enfin son puritanisme qui le porte à prêter à sa triste héroïne d'in vraisemblables pensées sur les avantages d'une vie vertueuse. Et n'oublions pas que, de tous ses romans, *La maîtresse fortunée* est le seul où il se soit complu à évoquer le souvenir de ses voyages de jeunesse en France, en Italie, en Hollande. Il est donc peu de livres où il ait mis plus de lui-même.

Il n'a pas perdu sa mauvaise habitude de composer au jour le jour. Il s'est laissé emporter par son sujet au point d'arriver

(20) Cf. p. 54-56.

(21) Cf. p. 4.

(22) « A man becomes a merè malade imaginaire... » (p. 78).

(23) Cette tragédie fut représentée pour la première fois à Londres en 1702. Il est donc impossible que la fille de Roxana ait pu y faire allusion sous le règne de Charles II (1660-1685) (p. 95).

(24) « Law, madam, why, are you not as rich as Crassus ? » (p. 78).

à la fin du livre sans s'en être aperçu, et de s'étonner, tout le premier, du monstre que son imagination avait enfanté. De temps à autre, il amorce des épisodes qu'il renvoie à plus tard et oublie de traiter; ainsi, il nous annonce qu'il reparlera des enfants que Roxana eut du prince, et de l'intrigue entre Roxana et l'intendant de celui-ci, mais il n'en fait rien. Il met ses idées bout à bout, agite chacune d'elles en tous sens jusqu'à ce qu'il en ait trouvé une autre. Il ne se préoccupe pas de l'ordre dans lequel elles lui viennent et retourne souvent en arrière, par exemple dans les dernières pages, qui contiennent l'épisode, ajouté *in extremis*, de la poursuite de Roxana par sa fille. Nous assistons par instants au travail de son esprit; un jour, Roxana fait la réflexion qu'après avoir été adorée par un prince, elle pourrait fort bien devenir la maîtresse d'un roi: cette boutade semble avoir fait naître en De Foe l'idée de faire vivre son héroïne à la Cour de Charles II. Un pareil épisode devait plaire à un public qui avait gardé de cette époque brillante et dissolue un souvenir à la fois horrible et admiratif. Sachant aussi que le peuple aime les accoutrements bizarres, De Foe imagina la danse en costume turc, et il semble que le passage du voyage en Italie, où Roxana raconte l'achat de ce costume, ait été interpolé, rajouté après coup pour rendre vraisemblables les scènes de Londres. Pour la postérité, l'habit turc de Roxana rivalise avec l'habit de peaux de bêtes de Robinson: tous deux campent à nos yeux la silhouette du personnage et nous aident à en garder un impérissable souvenir.

D'autre part, pour faire croire à des mémoires authentiques, De Foe a eu recours une fois de plus à son procédé habituel. L'emploi abondant des précisions de détail. Avant que son propriétaire ne lui soit venu en aide, Roxana spécifie qu'elle ne possédait plus que six assiettes et deux plats, et que pendant un an elle n'avait pas mangé de longe de veau. Elle aime à rappeler que le prince avait coutume de regarder pendant des heures son fils endormi dans son berceau. Quand elle se prépare à danser devant le roi, elle signale que la musique ne jouait pas en mesure et qu'elle eut à en faire la remarque. Cependant De Foe s'abstient toujours de donner trop de noms propres, et comme il ne s'agit guère dans le livre que de gentilshommes, le lecteur du peuple devait avoir l'impression qu'il avait affaire à un roman à clef, comme ceux de Mrs Manley et de Mrs Haywood.

Ce qui contribue encore davantage à rapprocher la biographie de Roxana des multiples « histoires secrètes » en vogue à cette époque, c'est l'art avec lequel De Foe a su donner une perpétuelle sensation de mystère, lorsqu'il s'est mis à évoquer des souvenirs historiques. Qui donc est Roxana ? Est-ce la comédienne Elizabeth Davenport (25), plus connue sous le nom de Roxalana, car elle triompha dans ce rôle, dans *Le siège de Rhodes* ? Qu'est devenue exactement la fille de Roxana ? Il est très probable qu'elle a été tuée par Amy, mais, à ce sujet, De Foe est plein de réticences (26). Le roi est-il venu à la première fête donnée par Roxana ? Quel est donc le personnage qui seul est resté couvert pendant la danse ? Que fait Roxana pendant les trois années où elle disparaît du monde ? Nous devinons qu'elle est devenue la maîtresse du roi, sans en avoir la certitude. Ajoutez à tous ces mystères quelques éléments surnaturels : par exemple la vision prophétique de Roxana au moment où son amant, le joaillier, part pour Versailles, ou les prédictions que contient la lettre d'adieu du Hollandais, lorsque Roxana a définitivement refusé de l'épouser, ou encore les funestes pressentiments de Roxana, quand elle songe au meurtre qu'Amy a projeté par amour d'elle.

De Foe, qui savait peindre le mystérieux, avait aussi le sens du pittoresque, que l'on trouve par exemple dans la scène où Amy abandonne les enfants de sa maîtresse, et dans celle où Roxana montre *de tactu* à son prince qu'elle ne se farde pas. De plus, son instinct de dramaturge n'apparaît nulle part plus nettement que dans *La maîtresse fortunée* : nombreux sont les épisodes savamment, progressivement amenés, comme la séduction de Roxana par son généreux propriétaire, sa lente conquête du roi Charles II, et surtout sa fuite devant sa fille. Ce dernier épisode comprend des scènes très dramatiques, et son dénouement mystérieux nous semble fort habile, car, arrivés à la fin de notre lecture, nous ne savons trop si nous devons nous réjouir du bonheur de Roxana ou si nous devons le déplorer. La simplicité du style, par un effet de contraste, contribue beaucoup à nous faire concevoir la grandeur du drame auquel nous assistons, de même que la soudaineté des catastrophes nous rappelle l'imprévu de la vie réelle.

(25) Cf. PEPYS, 18 février, 20 mai et 27 déc. 1662, 1^{re} janv. 1663.

(26) Cf. p. 57, 58, 59, 72, 89, 94, 95, 99, 100, 103, 106, etc.

Il n'est pas douteux qu'instruit par l'expérience De Foe ait amélioré ici ses procédés de romancier. Chaque fois qu'il juge qu'une scène pourrait intéresser son lecteur, il sort, sans la moindre gêne, du cadre étroit de l'autobiographie (27) : ainsi, il nous décrit longuement la fureur de la parente avare chez qui Amy abandonna les pauvres enfants, et nous rapporte directement les duels de paroles qui opposèrent la quakeresse et la fille de Roxana. Il commence à être assez sûr de son talent de narrateur pour éviter les dialogues qui brisent le fil du développement : il n'y en a que deux (28) et ils sont supportables. Il n'hésite pas à se lancer dans des descriptions qui étoffent son récit : la tempête qui terrifie Roxana lors de sa traversée de Rouen à Rotterdam est beaucoup plus impressionnante que les tempêtes essuyées par le malchanceux Robinson ; car ici, à l'ouragan qui déchire le ciel et bouleverse la mer s'ajoute l'ouragan intérieur qui déchire et bouleverse les consciences coupables de Roxana et d'Amy. En outre, De Foe s'est abstenu de répéter ses dissertations favorites sur le rôle de la Providence et des impulsions secrètes, et il n'a pas trop insisté dans le corps du livre sur sa valeur didactique. Enfin, il s'est préoccupé de nous faire un portrait en pied de son héroïne avant de nous la montrer en action ; renseignés dès le début sur l'aspect extérieur de Roxana, nous suivons ensuite avec plus d'intérêt le développement progressif de son caractère. Jamais De Foe ne nous avait autant donné l'impression d'être un psychologue de talent ; il annonce Richardson, qu'il dépasse par la puissance d'évocation, sans l'égaliser en finesse.

Roxana caractérise elle-même en une phrase (29) l'évolution de ses propres sentiments : « D'abord la nécessité m'a débauchée, et la pauvreté a fait de moi une catin ; ensuite un amour excessif pour l'argent et une trop grande vanité m'ont poussée à persévérer dans l'inconduite, car j'étais incapable de résister aux flatteries des grands personnages, à la joie d'être appelée la plus belle femme de France, et d'être caressée par un prince, et enfin j'eus assez d'orgueil pour espérer être caressée par un grand monarque ». Voilà qui est net. Pas plus que Moll, elle n'est vicieuse par inclination : le malheur et la

(27) Cf. p. 6 et 100.

(28) Cf. p. 28 et 105.

(29) Cf. p. 66.

société marâtre l'ont acculée au vice, en la laissant sans fortune et sans appui. Pourtant, elle est pire que Moll, pauvre enfant victime de son hérédité et d'un séducteur sans scrupule, parce qu'elle est beaucoup plus calculatrice. On doit excuser sa chute ; comment pourrait-elle résister à la fois aux conseils pernicieux d'Amy, à sa reconnaissance envers son bienfaiteur, et à son désir d'aimer et d'être aimée ? On peut excuser sa conduite envers sa fille par la peur que lui cause l'idée de révéler sa vie passée à ceux qu'elle a mis au monde ; car l'instinct maternel est toujours vivace dans son cœur ; elle pleure souvent au souvenir de ses enfants abandonnés, et la nouvelle de la fin mystérieuse de sa fille la rend presque folle de douleur. A la rigueur, on lui pardonnerait ses débauches, parce qu'elle fait un bon usage de cet argent impur en assurant l'avenir de ses enfants et celui de l'obligeante quakeresse, et aussi parce qu'elle a des remords et hésite longtemps avant de prendre un nouvel amant. Mais on ne peut lui pardonner le sang-froid qu'elle apporte dans ses intrigues, et on regrette l'impulsive Moll Flanders.

Roxana, dont le nom évoque la perle de l'Orient, femme du grand Alexandre, joint à sa beauté une claire vision de ses intérêts et de ses besoins. Elle a un but : le confort ; et elle est prête à tout pour l'obtenir. Très maîtresse d'elle-même, elle étudie les moyens de gagner l'argent qui lui permettra de satisfaire sa coquetterie et son goût du luxe. Elle se plaît à énumérer les sommes que lui donnent ses amants, comme pour excuser sa conduite en insinuant qu'il était impossible à une femme raisonnable de refuser de pareils cadeaux. Plus ses amants lui offrent de l'argent, et plus elle les aime ou croit les aimer. Elle est si persuadée que l'argent est le mobile de tous les actes humains, qu'elle se figure un moment que le loyal Hollandais ne veut l'épouser que pour mettre la main sur sa fortune. Bientôt, elle perd toute délicatesse de sentiments ; voici en quels termes elle parle du grand seigneur anglais qui lui fit des avances après sa fugue avec son royal amant : « Il fit tourner la conversation sur l'amour, sujet si ridicule pour moi sans l'élément principal, je veux dire l'argent, que je n'eus point la patience de l'entendre » (30). Elle a tant d'argent qu'elle ne sait plus comment le dépenser : et pourtant elle amasse toujours. Comme

(30) Cf. p. 60.

l'amour, elle considère le mariage comme une liaison à vie qui doit apporter beaucoup d'avantages matériels. Bref, elle a la mentalité de la prostituée qui cherche à se vendre le plus cher possible.

A cette avidité frénétique pour la richesse s'ajoute un orgueil immense qui se traduit par le désir de briller et d'être adulée. Roxana recherche uniquement les gentilshommes, à condition bien entendu, qu'ils soient riches. Elle considère comme le couronnement de sa carrière sa liaison avec Charles II ; et n'est-ce pas la promesse que lui fait le Hollandais d'acheter un titre nobiliaire qui la décide à donner son consentement ? Elle juge qu'une beauté comme la sienne ne doit pas faire la joie d'un roturier. Elle aime à se parer de bijoux, à entendre autour d'elle un murmure d'adoration. Elle en arrive vite à ne plus penser qu'à sa propre personne, et elle écarte soigneusement tous ceux qui pourraient faire obstacle à son bien-être. Par un sentiment mesquin, elle va même jusqu'à débaucher Amy, de manière à la ravalier à son niveau et à ne pas avoir à côté d'elle une femme qui lui soit moralement supérieure. Aussi la pitié que nous ressentions pour elle au début de notre lecture disparaît-elle vite, quand nous avons devant nous non plus la victime du sort, mais la grande courtisane, sans cœur ni noblesse d'âme.

Il est enfin un point de sa mentalité qu'il convient de mettre en lumière : par ses idées et par ses actes, elle se pose en championne du féminisme, ou, si l'on veut, de l'émancipation féminine mal comprise (31). C'est une femme libre, qui répugne à toute servitude et préfère vivre en marge de la société. Le marchand hollandais est persuadé qu'elle consentira à l'épouser après l'avoir admis dans son lit et s'être trouvée enceinte de ses œuvres ; mais elle ne cède pas, voulant continuer à disposer de sa personne et de sa fortune comme elle l'entend. Convaincue de l'égalité absolue des sexes, même devant le vice, elle déclare « qu'une femme est aussi capable de diriger sa propre fortune et d'en jouir sans l'aide d'un homme, qu'un homme sans l'aide d'une femme », et que « si elle a l'envie de satisfaire des désirs sexuels, elle a autant le droit d'entretenir un homme, qu'un homme d'entretenir une maîtresse ». Elle est enceinte ? Raison de plus pour ne pas consentir à se marier : « Quand

(31) Cf. p. 1, 3, 12, 13, 25, 29, 43, 48, 49, 50, 51, 54, 76, 81, etc.

une femme a été assez faible pour se donner avant le mariage, elle ajouterait une faiblesse à une autre en épousant ensuite son amant... et en s'obligeant à passer toute sa vie avec le seul homme qui puisse lui reprocher sa faute ». Elle parle sans cesse de la « dignité de la liberté féminine » et fait siennes les revendications du beau sexe contre le mariage, cette forme moderne de l'esclavage. Elle a pour cette institution désuète le plus profond mépris. « Cette chose qu'on appelle époux » ! voilà le terme qu'elle emploie pour désigner son premier mari. A deux reprises, elle proclame avec force cette théorie qui explique le genre de vie qu'elle avait adopté : « La femme est regardée comme une servante principale, la maîtresse comme une souveraine ». Puis elle part en un développement sur la supériorité de l'amour libre sur l'amour légitime. Une femme abandonnée par son mari, soutient-elle, a le droit de disposer d'elle-même selon son bon plaisir : et elle se donne en exemple. Sans doute, De Foe s'efforce, à grand renfort d'arguments religieux, de faire réfuter par son héroïne, soi-disant repentie, ces théories hardies et très modernes. Mais on sent qu'il s'est laissé emporter plus loin qu'il ne le voulait par la force des raisonnements qu'il venait d'exposer : sa réfutation est molle et pénible ; elle ne dissipe pas l'impression que nous avaient produite les discours de Roxana, et celle-ci reste dans notre mémoire comme l'ancêtre peu respectable des suffragettes.

A côté de cette curieuse et inquiétante figure se dresse, à peine rejetée dans l'ombre, la silhouette d'Amy. Bien qu'assez invraisemblable par certains côtés, ce type de soubrette, ou plutôt de confidente, ne laisse pas d'inspirer une certaine pitié. C'est à la fois la victime de sa maîtresse, qui l'initie au vice, et, par dévouement, un démon tentateur. En outre, c'est, comme Moll, une impulsive. Elle a le sang chaud et se donne facilement. Elle a de violentes réactions : elle embrasse la terre anglaise quand elle y prend pied après la tempête ; ses colères sont rares, mais terribles : la fille de Roxana l'apprend à ses dépens. Mais Amy ne nous est pas odieuse : elle est trop dominée par un sentiment exclusif, sa passion pour sa maîtresse ; ce n'est pas une domestique, c'est une esclave (32). Quand Roxana

(32) En exposant ce dévouement sans exemple, De Foe ne donnait-il pas libre cours à son goût pour le paradoxe ? car, à cette époque, tous les moralistes, lui en tête, gémissaient sur l'extinction totale de la race des domestiques fidèles et dévoués !

tombe dans la noire misère, Amy reste, sans gages, à la soutenir de toute son énergie. Elle exprime son dévouement en ces termes, touchants dans leur rudesse : « Puisque je suis capable de mourir de faim pour l'amour de vous, je serais capable de me prostituer, ou de faire n'importe quoi, pour le même motif ; et même je mourrais pour vous si on me le demandait » (33). Pour assurer la tranquillité de sa chère maîtresse, elle ne recule pas devant le crime, et ce geste n'est pas sans beauté, car elle sait qu'en agissant ainsi elle ne pourra plus reparaître devant celle qu'elle aime ; pourtant, sans hésitation, elle sacrifie son propre bonheur. Le but de sa vie, c'est d'assurer la félicité de Roxana : toutes les considérations morales disparaissent devant ce sentiment. Elle encourage sa maîtresse à se donner au généreux joaillier, parce qu'elle a calculé que ce serait le meilleur moyen d'arracher Roxana à son chagrin et de lui assurer le luxe et l'aisance dans l'avenir : et elle fait preuve d'une rouerie peu commune pour l'amener à ses fins. Lorsqu'il s'agit du salut de sa maîtresse, cette fille humble et effacée montre une remarquable intelligence : on sait avec quel art elle berne le premier mari de Roxana, devenu soldat, quand elle le rencontre à Paris, et avec quelle adresse elle déjoue les soupçons qui pourraient naître dans l'esprit de ceux qui la voient porter secours aux enfants de sa maîtresse. Il était inévitable que Roxana déteignît sur elle, et en effet patronne et servante ont les mêmes défauts. Toutefois les défauts d'Amy sont plus sympathiques, parce qu'ils sont plus spontanés et plus francs. Nous préférons son amour de l'argent, qui, lorsqu'elle a une aubaine inespérée, se traduit par des cris et des gestes, à l'avarice réfléchie de Roxana. En somme, Amy est le « Vendredi » de Roxana : c'est, dans un autre monde et dans d'autres lieux, le même personnage.

La bizarrerie de la quakeresse ne nous surprend pas ; elle n'est que la réplique féminine de William, le joyeux et pharisaïque ami du pirate Singleton : même bonté instinctive, même dévouement, même astuce consistant à se convaincre de la légitimité d'actes délictueux quand il s'agit de rendre service à de véritables amis. C'est la quakeresse classique telle que De Foe en a fixé le type : figure curieuse, silhouette un peu caricaturale, personnage surtout comique, mais non sans

(33) Cf. p. 9.

attache avec la réalité. Quant à la fille de Roxana, ce n'est qu'un instrument du destin : elle n'a pas de personnalité bien marquée, sinon qu'elle passe tout naturellement, selon les circonstances, de l'amour filial à la haine ; mais nous gardons l'impression que dans tous ses gestes, dans toutes ses démarches, elle est guidée par une force mystérieuse qui rend inutile de sa part toute réflexion et tout calcul. Les autres personnages du roman, maris et amants de Roxana, ne sont que de simples ébauches : ils passent sur la scène sans retenir notre attention. Il est pourtant un d'entre eux qui mérite une mention : c'est le courtier juif, à la diabolique figure, sorte de Shylock sans noblesse ni grandeur. De Foe prend soin de nous dire qu'il menaçait Roxana de chantage, sans quoi nous approuverions le zèle et la persévérance qu'il déploie à rechercher comment les bijoux volés se trouvent entre les mains de Roxana. Il est rossé, blessé, conduit en prison parce que son enquête trouble la quiétude d'un prince. Il a droit au moins à notre pitié : il s'est bravement attaqué à plus fort que lui et il ne mérite pas le mépris dont son créateur l'accable.

Dans l'ensemble, *La maîtresse fortunée* marque un grand progrès. Ses personnages sont pour la plupart puissamment dépeints ; en outre, ils ne disparaissent pas complètement du récit après un bref passage : ils reviennent plus tard et leur retour modifie la marche de l'intrigue ; c'est le cas pour le premier mari et les enfants de Roxana, pour le prince et le marchand hollandais. Le roman est donc mieux composé que les autres : ce n'est pas une collection d'épisodes que l'on pourrait lire séparément, sans connaître ce qui précède ou ce qui suit. De Foe a fait effort pour constituer un tout et il y a partiellement réussi. Il a donné à son récit le plus de couleur locale possible : dans beaucoup de cas il lui suffisait d'évoquer le souvenir de ses voyages sur le Continent. Mais ici encore, il n'a pas été heureux en plaçant des mots français dans la bouche de son héroïne qui, on s'en souvient, était d'origine poitevine : par exemple, il traduit *conceited fool* par *tout opiniâtre*, parle d'une *dishabille* (un déshabillé), écrit à la *cavalier* (cavalièrement), *a danse à la comique*, à la *moresque*, des *cheveux tout brillant*, etc. (34). De telles citations classaient l'ouvrage parmi

(34) Cf. p. 2, 18, 20, 26, 27, 32, 50, 56, 57, 61, 74, 76, 78, 81, et 93.

la littérature « noble » qui ne mettait en scène que le beau monde et affectait le genre français.

Pendant *La maîtresse fortunée* n'est encore que l'œuvre informe et chaotique d'un écrivain de génie. Nous ne condamnons pas le livre, comme l'ont fait les critiques anglais, parce qu'il contient des passages licencieux, ou qui nous semblent tels : pour un Anglais du dix-huitième siècle, *Les mémoires de Fanny Hill*, de Cleland, étaient un roman libertin, mais l'ouvrage de De Foe n'avait rien de choquant, puisque l'héroïne se repent de ses péchés. Nous conviendrons pourtant que l'humour de De Foe, qui n'égalait jamais la finesse d'Addison, est ici plus gros que de coutume (35) : il se manifeste par des calembours (36), des scènes burlesques, comme celle où le soldat demande à Amy un prêt de huit mille livres et finit par se contenter d'une pistole, des conseils adressés aux femmes qui veulent adoucir leur haleine, des facéties de nuit nuptiale, etc. Nous en venons à regretter la simple gaîté dont nous avons trouvé tant de traces dans les autres romans.

Les défauts habituels de De Foe, ceux de tous les écrivains qui rédigeaient leurs ouvrages au jour le jour, en hâte, s'étalent dans *La maîtresse fortunée* comme partout ailleurs. Nous y sommes accoutumés, et nous devons en prendre notre parti. L'absence de transition est parfois choquante, et, quand il y en a (37), elles sont primitives comme celle-ci : « Mais il faut que je raconte tout de suite les malheurs d'Amy, afin d'en finir avec elle ». Les anticipations sont trop fréquentes (38). De Foe écrivait aussitôt l'idée qui lui venait à l'esprit, comptant la reprendre plus tard ; ainsi, il annonce à l'avance toutes les liaisons, légitimes et illégitimes, de Roxana, sans crainte d'émousser la curiosité et l'intérêt. De même il n'éprouve aucune gêne à revenir sur ses pas (39), et il déclare crûment : « Je dois faire un retour en arrière pour décrire une autre scène et la joindre à la fin de mon histoire ». Il abuse des parenthèses, qui dispersent l'attention, et, quand un épisode l'intéresse personnellement, se laisse aller à trop de digressions : c'est le

(35) Cf. p. 2, 15, 21, 29, 42, 57, 73, 78, 79, 80, 81, 92, 102, 106, etc.

(36) Le joaillier annonce que Roxana est « la femme de son affection », et sa légitime épouse « la femme de son aversion ».

(37) Cf. p. 2, 14, 61, 72, etc.

(38) Cf. p. 5, 13, 18, 24, 30, 45, 66, 67, 81, 104, 106, etc.

(39) Cf. p. 37, 41, 57, 65, 71, 75, 108, etc.

cas pour les négociations entamées pour duper le Juif et pour l'exposé des spéculations financières de Roxana. La fréquence des répétitions atteste un manque de soin encore plus grand que d'habitude (40) : sans cesse reviennent les phrases sur l'horreur de la misère, la bonté du propriétaire de Roxana, l'inconvénient d'épouser un homme stupide, ou la magnifique prestance du prince ; des passages entiers sur le bel habit turc ou sur l'enquête habile menée en France par Amy sont répétés à quelques pages de distance. En général, le style est lourd ; toutefois, il n'est pas surchargé d'énumérations fastidieuses parce que l'ouvrage appartient au genre noble ; la seule énumération que nous y trouvions est celle des richesses de Roxana et de son mari hollandais, et elle n'est pas longue à l'excès.

Ce qui diminue le plus la valeur de *La maîtresse fortunée*, c'est l'invraisemblance de l'intrigue. Si Roxana avait seulement dix ans, quand elle arriva en Angleterre (1683), comment, après une existence mouvementée, put-elle devenir la maîtresse de Charles II, qui mourut en 1685 ? Visiblement, lorsqu'il s'embarqua dans la seconde partie de son ouvrage, De Foe avait oublié les dates précises qu'il avait données dès la première page. Tous les épisodes du début du livre : établissement des Huguenots à Spitalfields (1703), visite du palais de Meudon avant la mort du Dauphin (1711), prouvent que De Foe avait l'intention de faire vivre son héroïne, comme le colonel Jack, à son époque. C'est probablement en cours de route, séduit par les développements intéressants qu'offrirait la description de la vie mondaine sous Charles II, qu'il abandonna son plan primitif. Cette contradiction fondamentale entre les deux parties du roman ruine l'ensemble de l'œuvre. Dans le détail, ce ne sont pas non plus les contradictions qui manquent (41), mais aucune n'a autant d'importance. Par exemple, Roxana dit qu'elle ne revit jamais son mari, le brasseur : pourtant elle le retrouve en France sous l'uniforme du Grand Roi. Elle dit qu'après les disputes d'Amsterdam, le marchand hollandais abandonna tout dessein sur elle ; pourtant, elle le retrouve à Londres, lancé à sa poursuite. Quand, à son retour en Angleterre, elle se préoccupe d'assurer l'avenir de ses enfants, elle

(40) Cf. p. 7, 14, 17, 26, 31, 35, 45, 51, 57, 67, 71, 75, 76, 105, etc.

(41) Cf. p. 3, 53, 61, 62, 63, 70, 86, 87, 101, etc.

s'embrouille dans leur nombre et dans leurs âges respectifs, raconte l'histoire de leur abandon de manières très différentes, et confond les noms et qualités des braves gens qui ont recueilli les pauvres petits. Elle fait surveiller son premier mari, après avoir annoncé sa mort. Elle se découvre un fils qu'elle aurait eu du joaillier, mais dont elle n'avait jamais parlé. Bref, elle ne sait bientôt plus combien elle a eu d'enfants, ni combien d'entre eux vivent encore. Il est vrai que le lecteur en a depuis longtemps perdu le compte exact, de sorte que ces contradictions passent inaperçues. Il est impossible, par contre, de ne pas trouver invraisemblable la conduite de la fille aînée de Roxana : elle est en tout cas plus habile que les plus célèbres détectives des romans modernes ; elle connaît sur la personne et sur la vie de sa mère des choses qu'elle a apprises Dieu sait où et Dieu sait comment. Force nous est de constater que, sur tous ces points, De Foe ne s'est pas soucié des probabilités ni même des possibilités de son récit.

On voit qu'il s'en faut de beaucoup que *La maîtresse fortunée* soit un chef-d'œuvre, mais c'est un roman fort intéressant pour le critique littéraire qui étudie l'évolution de De Foe comme romancier. Il est regrettable que De Foe n'ait pas continué à écrire des livres du même genre : il serait certainement arrivé, étant donné les progrès qu'il avait déjà accomplis, à nous donner la formule définitive des romans modernes. Malheureusement, il n'a pas persévéré, et son œuvre reste une ébauche imparfaite, où quelques traits seulement attestent la puissance de son génie.

CHAPITRE VII

« Quelques-uns de ces projets sont ceux que j'eus l'honneur d'exposer à Sa Majesté (Guillaume III), sur son ordre exprès au début de cette guerre ; le roi les approuva chaleureusement, et les aurait mis à exécution, si la mort ne l'en avait empêché. »

Lettre de De Foe à Harley, 23 juillet 1711.

Un roman géographique : “ Le Nouveau Voyage autour du Monde ”

- I. Comment De Foe réalisa en imagination le rêve de sa vie. —
- II. La dernière œuvre d'imagination de De Foe.

I

Toute sa vie, De Foe fut hanté par le rêve d'une croisière dans les contrées lointaines où l'on récolte l'or et les épices. Enfant, il voyait rentrer au port de Londres des navires chargés de denrées précieuses qu'ils avaient été chercher dans les îles de la Mer du Sud. Homme, il se plut à converser avec des navigateurs, qui, comme Dampier, avaient parcouru ces régions merveilleuses. Devenu le confident de Guillaume d'Orange, roi à la fois guerrier et commerçant, il élaborait un plan de guerre qui permettrait de ruiner la puissance espagnole et de mettre la main sur le Pactole du Nouveau Monde (1). Il avait deux désirs : celui de faire à titre personnel un grand voyage, et celui de fonder des colonies anglaises dans l'Amérique du Sud, afin d'avoir de solides bases navales où les navires de commerce

(1) Cf. 1^{re} partie, ch. V, 2.

pussent se réfugier. C'est cette ambition qu'il réalisait dans son plan de colonisation. La mort de Guillaume mit fin à ce beau rêve. De Foe dut brûler ses papiers, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de Nottingham, son ennemi (2). Mais plus tard, lorsqu'il fut, grâce à Harley, redevenu le conseiller technique des ministres (3), il reconstitua de mémoire son plan, et l'envoya à son patron le 23 juillet 1711 (4). Il demandait qu'une colonie fût fondée au Chili, près de Valdivia, où le climat est tempéré, où l'or est encore plus abondant qu'en Guinée, et où les indigènes, naturellement doux et accueillants, détestent leurs maîtres, les Espagnols. Cette colonie serait à peu près à l'abri des attaques, car l'Espagne n'avait pas la maîtrise de la mer et était très loin ; de plus, elle serait très bien placée à la fois pour commercer clandestinement avec les habitants du Pérou, et pour rejoindre à travers les Andes le rio de La Plata et l'océan Atlantique, par une route qui permettrait d'apporter sur la côte orientale les produits du Chili. Ainsi, les navires anglais n'auraient pas à affronter les fureurs du détroit de Magellan, à condition toutefois qu'une seconde colonie fût établie en Argentine pour leur servir de base. En étudiant avec attention les cartes, De Foe avait trouvé le point exact où les futurs colons devraient s'établir : c'était à l'embouchure du rio Cameroni (de los Camerones) dont les géographes du temps faisaient remonter les sources jusque près de Villa Rica, d'où les communications avec Valdivia étaient très faciles. Le plan de De Foe était accompagné de pièces justificatives, descriptions géographiques et exposés climatologiques. Il était persuadé du caractère pratique de son projet, car il ne mettait pas en doute les renseignements que lui fournissaient les cartes, et il en était certainement très fier, car il l'exposa une troisième fois dans son *Histoire générale des Découvertes* (5), comme une des grandes œuvres de l'esprit humain. Ce ne dut pas être un des moindres regrets de sa vie de n'avoir pas pu exécuter ce programme génial, qui, croyait-il, devait lui apporter la gloire et la fortune.

La publication des récits des voyages de Dampier et de Sir

(2) *Ibid.*, ch. VI, 2.

(3) *Ibid.*, ch. XI, 1.

(4) *Hist. Mss. Comm. Mss of the Duke of Portland*, vol. V.

(5) Fascicule 4 (janv. 1727), ch. XXII.

John Narbrough, les détails que les gens informés donnaient déjà sur les croisières de Shelvocke, avivèrent chez De Foe la passion des lointains voyages. Dans sa bibliothèque figuraient en bonne place les relations de voyages de Vanscouter et de Le Maire, et l'ouvrage de Frézier intitulé : *Voyage dans les mers du Sud, et le long des côtes du Chili et du Pérou*. Dans l'importante *Collection de Voyages* publiée par Churchill, il avait très probablement lu avec une attention spéciale les descriptions que Browern, Herckemann et surtout Alfonso de Ovalle donnaient du Chili, de son climat, de sa faune et de sa flore. Les efforts de Narbrough pour délimiter les passes dangereuses dans le détroit de Magellan, le récit de la dramatique croisière de Drake, les tentatives de Wood et de Frobisher pour trouver un passage d'un océan à l'autre, le remplissaient à la fois de dédain et d'orgueil : car lui, De Foe, avait trouvé une solution très simple, le transport des marchandises par voie de terre à travers les cols des Andes. Cependant, la vieillesse venait à grands pas et rendait impossible la réalisation de ses rêves ; alors il se résigna à vivre dans ses romans la vie qu'il aurait voulu mener.

Il avait depuis longtemps imaginé quels pourraient être les principaux épisodes de son voyage commercial autour du monde. Dans *Robinson Crusoë*, il s'était vu en pensée à l'escale de la Baie de Tous-les-Saints, au Brésil ; il s'était réjoui d'avance à la pensée de la terreur que les armes à feu causeraient aux indigènes, et il avait pris possession de terres inconnues ; il s'était préoccupé des moyens convenables pour établir sur le rivage des camps où l'on pût être en sécurité, et il avait pris des mesures pour échapper aux Espagnols, qui condamnaient les *gringos* aux travaux forcés dans les mines. Dans les *Nouvelles Aventures*, il avait émis l'hypothèse d'une révolte de l'équipage et calculé la façon de la mater ; il avait prévu les attaques de flottilles de pirogues remplies de nègres ; il avait projeté une escale à Madagascar et imaginé un commerce clandestin avec les Espagnols des Philippines. Dans la *Vie de Singleton*, il avait précisé dans son esprit la conduite à tenir en cas de révolte, et il était revenu sur l'importance de Madagascar comme lieu de refuge où les navires pouvaient s'approvisionner ; il avait réfléchi au danger de laisser débarquer les marins là où il y avait des femmes ; il s'était vu en songe luttant contre la four-

berie des habitants de Ceylan, remontant en barque de grands fleuves coupés de cataractes, et fouillant le lit des rivières pour y trouver de l'or. Dans *Moll Flanders* et la *Vie du colonel Jack*, il avait prévu une escale possible à Galway, en Irlande, pour s'approvisionner et laisser passer le mauvais temps ; en outre il avait élaboré tout un plan pour se rendre propices les marchands des colonies espagnoles et pouvoir commercer avec eux en dépit de toutes les lois.

A la fin de sa vie, il résolut de récapituler en un seul ouvrage ses notions de géographie économique. A force d'examiner la carte du monde, il s'était persuadé qu'il existait de nombreuses routes maritimes très favorables au négoce, que, par routine, les capitaines au long cours n'avaient jamais essayé de prendre. Puisque l'âge lui interdisait d'aller les reconnaître lui-même, il ferait du moins profiter les autres de ses découvertes, et il tracerait les grandes lignes d'un manuel du commerçant-explorateur (6). Mis sous forme de roman, les projets qu'il avait vainement soumis à un grand roi et à un grand ministre, séduiraient sans doute l'opinion publique, qui exigerait des dirigeants qu'ils les missent à exécution. Ainsi De Foe se consolait en songeant qu'il faisait œuvre patriotique, puisqu'il offrait à sa patrie le moyen de devenir plus prospère, et en même temps il amenait quelque argent dans sa bourse toujours vide.

Il fixa d'abord le titre de son ouvrage : *Nouveau voyage autour du monde sur un itinéraire jamais encore suivi : étant un voyage entrepris par des marchands qui proposèrent ensuite la fondation en Flandre d'une Compagnie des Indes orientales*. Le dernier élément de ce titre était habilement destiné à faire croire que le livre était un ouvrage scientifique et le point de départ de grands événements. Les libraires Bettsworth et Mears, vieux amis de De Foe, commandèrent sans hésiter un roman sur le sujet annoncé. Bien que la couverture portât la date 1725, c'est le 9 novembre 1724 que fut publié le *Nouveau Voyage* : il ne fut pas annoncé dans les journaux, sinon le 8 mai 1725 dans l'hebdomadaire de Mist, quand les éditeurs, qui avaient tiré à grand nombre, trouvèrent que la vente n'était pas aussi rapide qu'ils l'avaient espéré. Pourtant, le volume,

(6) On peut donc dire que le *New Voyage* est le complément romanesque du *Complete English Tradesman*.

divisé en deux parties comprenant l'une 208 et l'autre 205 pages, était très soigné : il contenait trois gravures et un frontispice. Mais cela ne suffit pas à attirer le public, qui bouda cette épopée du commerçant-explorateur. Le roman ne fut pas réimprimé du vivant de De Foe. Vers le milieu du siècle, un libraire de Chester, nommé Cooke, réédita le texte en 44 fascicules, vendus séparément ; le papier est mauvais, les caractères sont usés, et ils deviennent de plus en plus gros au fur et à mesure de la publication, l'éditeur ayant sans doute redouté d'épuiser sa copie trop vite. A la fin du siècle, Noble s'attaqua au *Nouveau Voyage*, comme il s'était attaqué aux autres romans de De Foe : cette fois, il n'en massacra pas le texte, car le livre ne contenait rien qui pût choquer la pudeur la plus farouche. En 1787, il publia le roman en trois volumes bien imprimés. Un frontispice assez artistique représente une des scènes les plus pittoresques du récit : l'offrande d'un collier à la reine canaque. Une biographie de De Foe, rédigée par un certain Shiells d'après les indications fournies par Cibber, et d'ailleurs très inexacte, complétait l'édition, qui, sans reproduire toujours très exactement l'édition princeps, est, dans son ensemble, assez satisfaisante. Depuis, le *Nouveau Voyage* n'a pas été publié séparément, mais on le trouve dans tous les recueils des œuvres de De Foe.

Le roman a été composé avec soin, et même avec amour ; Si De Foe n'avait pas perdu beaucoup de sa puissance créatrice, nous aurions eu un très beau livre. Il s'était penché longuement sur les cartes géographiques et avait parcouru du regard les contrées lointaines qui abritaient de fabuleuses richesses. Nous sourions aujourd'hui de le voir décrire des pays qui n'existent pas, ou combiner des itinéraires impossibles, mais la faute en était aux géographes et non à lui, humble voyageur en chambre. Il se voyait envoyé à la découverte par un ministre, et il rédigeait ce qu'aurait été le journal de bord de cette expédition. Par suite, l'ouvrage se compose d'une série d'épisodes distincts qui se répètent trop souvent presque mot pour mot. Il comprend deux parties, le voyage à travers l'Océanie, et la traversée de l'Amérique du Sud : car De Foe avait conçu deux beaux rêves, qu'il voulait réaliser sur le papier.

Le roman est, comme on pouvait s'y attendre, autobiographique. L'auteur est en même temps le héros du récit, et

il commence par prouver que ses prédécesseurs étaient de fort mauvais écrivains, et leurs livres sans le moindre intérêt. Après avoir ainsi exécuté en un tour de main Drake, Narbrough, Wood et Frobisher, il s'attache à démontrer que son propre ouvrage est au contraire passionnant, utile, et supérieur à tout ce qui avait paru jusque-là en ce genre.

Après ce petit panégyrique, l'auteur, un marchand londonien, expose les raisons de son voyage. Il avait été commandité par un riche gentleman de la Cité pour faire des découvertes scientifiques, et en même temps, établir des relations commerciales avec les Indes occidentales. L'Angleterre et l'Espagne étaient alors en guerre : les Français, alliés des Espagnols, avaient seuls le droit de commercer librement dans les mers du Sud. Aussi, que fit notre homme ? Parti de Londres à la fin de l'année 1713, il se rendit d'abord sur la côte de Flandre ; là il recruta un grand nombre de marins français et avec eux un officier, nommé Merlotte, qui prit officiellement le commandement de l'expédition. Ainsi, les Espagnols seraient joués ; selon toute apparence, le navire serait français et pourrait entrer sans ennui dans les ports de la Nouvelle-Espagne.

En janvier 1714, le navire quitte la Flandre : l'équipage franco-anglais est plutôt en surnombre, mais il est si aisé dans les mers du Sud de capturer des navires faiblement armés, qu'il est prudent de prévoir une semblable éventualité. Après une escale sur la côte occidentale de l'Irlande pour s'approvisionner en viande et en eau fraîche, le navire descend sur les îles Canaries. Une discussion s'engage sur la route à suivre, car jusqu'ici le plan du voyage est resté très vague : finalement, ils décident de faire voile vers le Brésil, puis vers Buenos-Ayres. En route, ils pillent un bâtiment espagnol qui s'était placé sous la protection de leur navire qu'il croyait allié. De Foe esquisse son projet de colonisation dans l'Amérique du Sud ; mais prévoyant qu'il aura plus tard de meilleures occasions de l'exposer en détail, il se ravise et reprend le récit de la croisière.

Par suite des vents contraires et de la mer démontée, le navire ne peut passer par le détroit de Magellan et se réfugie sur la côte de l'Argentine. Une seconde tentative est encore plus infructueuse, et, fuyant devant la tempête, le navire est obligé de rejoindre le cap de Bonne-Espérance. Là une question se

pose : où aller ? Des discussions, qui dégénèrent presque en disputes, s'élèvent entre les chefs ; enfin le marchand fait prévaloir son avis. Il propose d'aller aux Philippines et de traverser l'immense océan Pacifique jusqu'au Chili ; car, prétend-il, c'est Dieu qui leur a signifié à deux reprises qu'ils ne devaient pas franchir le détroit de Magellan. Mais le bruit de ces tergiversations est venu jusqu'aux simples matelots : capitaines, conseille De Foe, ne mettez jamais vos hommes au courant de vos projets ! Les marins ne connaissent qu'une route pour aller au Chili et au Pérou : celle qu'ils ont toujours prise par routine, le détroit de Magellan. Le projet du marchand londonien leur paraît insensé, parce qu'ils ont une frayeur instinctive de la nouveauté et de l'inconnu. Des cabales se montent ; une grave mutinerie se prépare. Mais le marchand prend des décisions promptes et énergiques. Les chefs des mutins ayant débarqué à terre pour se concerter une dernière fois, il les fait arrêter par le gouverneur du Cap. Puis il appelle à son aide le capitaine d'un navire hollandais à l'ancre dans le port, et obtient plusieurs escouades d'hommes qui, unis aux marins français du capitaine Merlotte, restés fidèles, forment une troupe assez nombreuse pour cerner les insurgés et leur montrer leur impuissance. Grâce à son talent oratoire, le marchand ramène à de bons sentiments la presque totalité de l'équipage : il fait fouetter quelques meneurs, et « tous se montrèrent très honnêtes par la suite » (7). Ainsi fut étouffée une mutinerie qui aurait pu compromettre le succès de l'expédition.

Le navire se remet en route, mais les vents contraires l'obligent à retourner au Cap. Le marchand achète un sloop qui venait d'être enlevé à des pirates, et l'emmène avec lui quand il repart, cette fois pour de bon, vers les Indes Orientales. Le vent, toujours défavorable, oblige les deux bateaux à se réfugier à Madagascar. Des relations commerciales très fructueuses s'établissent avec les indigènes. Puis, se rappelant que Madagascar était le quartier général des pirates, le marchand conçoit la possibilité de recruter, parmi ces hommes hardis et expérimentés, l'équipage qui lui manque pour son sloop ; car les belles histoires racontées sur le capitaine Avery et la fabuleuse richesse de son royaume l'ont laissé sceptique. L'événement

(7) Cf. p. 16.

lui donne raison ; dans leurs camps, les pirates s'ennuient à mourir, se disputent sans cesse, et même ils mènent une vie matérielle fort précaire. Le rusé marchand envoie quelques-uns de ses hommes faire du recrutement parmi eux ; leur succès est tel qu'ils sont obligés de se défendre contre l'empressement excessif de leurs recrues, et ils regagnent leur bord, non seulement avec des marins soigneusement choisis, mais encore avec un vaisseau tout équipé qui demande à se joindre à la flottille. Le marchand répartit ses hommes sur les trois navires maintenant sous ses ordres, impose un itinéraire précis, et les voilà en route pour Goa, arrêtant au passage les navires de commerce pour y prendre ce qui leur convient. Ils font escale à Ceylan, mais ne s'y attardent pas, redoutant la trahison des habitants. Puis ils abordent le détroit de Malacca qu'ils franchissent sans encombre, sous la conduite d'un vieux pilote hollandais auquel ils ont donné le choix entre la pendaison ou un bon salaire. Après avoir touché à Bornéo, ils arrivent enfin aux Philippines, première étape de leur longue croisière.

Le marchand sait bien comment obtenir l'amitié des hommes : il achète la complaisance du gouverneur espagnol par des cadeaux précieux et de fréquentes invitations à de somptueux dîners. En dépit du monopole commercial que s'étaient réservé les Espagnols aux Philippines, des relations clandestines s'établissent entre les négociants de Manille et le subrécargue du navire. La cargaison tout entière est vendue ou échangée dans des conditions si avantageuses que le marchand londonien lui-même avoue que ses espérances se trouvent dépassées. Puis la flottille se lance dans l'immense Pacifique. Après avoir fait escale à Guam, une des îles des Larrons (8), le marchand se rappelle tout à coup qu'il était censé faire des découvertes scientifiques, et non pas seulement du commerce. Il songe d'abord à cingler vers le Nord, pour trouver le passage du Nord-Ouest, puis vers l'Ouest pour reconnaître si la Californie est une île ou une presqu'île. Finalement, il recule devant les dangers de pareilles entreprises et reprend son premier projet de rejoindre la côte du Pérou.

Des îles des Larrons, la flottille passe aux îles des Epices : en s'approvisionnant d'eau fraîche et de légumes verts, les

(8) D'habitude appelées aujourd'hui îles Mariannes.

marins s'efforcent d'entrer en rapport avec les indigènes et y réussissent assez souvent. Dans une de ces îles, ils remontent en barque une paisible rivière, « large comme la Tamise à Vauxhall », et parviennent jusqu'à un important village où ils parviennent à se faire comprendre et achètent des fruits et du bétail. Plus loin, dans une autre île qui semble très peuplée, les habitants portent comme ornements de petites plaques d'or. De l'or ! A ce nom magique le récit s'anime. Les marins fouillent minutieusement le lit des ruisseaux à la recherche de pépites. Des relations, presque comiques en leur cérémonial, s'établissent entre les blancs et le roi et la reine canaques. Le marchand échange de l'or contre de la verroterie et ne cache pas sa joie. Bref, après un mois de séjour dans cet Eldorado au cours duquel les opérations commerciales alternent avec les voyages d'exploration et des études superficielles sur les mœurs des indigènes, on se remet en route, non sans que cinq hommes de l'équipage se soient enfuis, décidés à passer le restant de leurs jours sur cette terre hospitalière. Le marchand disserte quelques instants sur les avantages qui résulteraient d'échanges commerciaux suivis avec ces régions du globe, puis reprend le monotone récit de la croisière, d'île en île. Le principal événement est la découverte d'huîtres perlières dans les parages des Salomon. La récolte dure trois semaines et est vendue plus tard 3.217 pièces d'or : quel beau rêve !

Maintenant le marchand fait mettre le cap sur la côte américaine, mais le vent entraîne le navire vers le pôle Sud : il s'en faut de peu que tous les hommes ne meurent de froid ; l'habileté des officiers remédie heureusement à l'hostilité des éléments, et bientôt les sommets des Andes se profilent à l'horizon. Le vent empêche encore d'aller à Valdivia : aussi fait-on escale dans l'île de Juan-Fernandez (9). Nul point n'était mieux choisi pour s'arrêter, car il n'y avait ni femme ni taverne pour corrompre l'équipage. Pendant qu'on répare les navires, les marins installent un grand camp sur le rivage et passent leur temps à chasser les chèvres qui vivent en grand nombre sur l'île. Au bout de quelques semaines, on est prêt à repartir. Le marchand récapitule les découvertes intéressantes qu'il

(9) Nouvelle preuve de la connaissance que De Foe avait de cette île ! (cf. 2^e partie, ch. 1).

vient de faire et énumère les avantages de l'itinéraire qu'il a suivi. Puis il aborde le récit de la seconde étape de son merveilleux voyage.

Battant pavillon français, la flottille entre bravement dans le port de Valdivia. Des relations commerciales clandestines ne tardent pas à s'établir entre l'équipage et les négociants de la ville. Le marchand s'enquiert discrètement, auprès des Chiliens qui habitent les contreforts des Andes, de la possibilité de franchir les montagnes, ainsi que des richesses de la région. Puis il fait le cabotage le long de la côte, remonte vers le Nord, et s'arrête dans tous les ports, surtout à Callao où, malgré la défense du vice-roi, il noue des relations avec les commerçants de Lima. Des hommes de l'équipage étant tombés malades, il fait appel aux connaissances médicales d'un jésuite irlandais. Celui-ci fait preuve d'un empressement digne d'éloges : c'est qu'il voudrait quitter le Pérou et revenir dans sa patrie. Le marchand calcule qu'il sera très avantageux d'avoir à bord un aussi bon médecin ; de plus, il n'est pas fâché, au fond du cœur, de jouer un bon tour aux Espagnols. Il accepte donc avec plaisir cette nouvelle recrue qui, ayant dépouillé ses habits ecclésiastiques, appartiendra désormais à l'état-major de l'expédition.

La flottille fait voile vers le Sud et accoste de nouveau à Juan-Fernandez. Alerte ! Deux navires battant pavillon espagnol apparaissent au large : mais, chose étrange, ils semblent de construction anglaise. Avant d'engager les hostilités, le marchand veut en avoir le cœur net, et il s'aperçoit qu'il a affaire à deux corsaires anglais camouflés. La bataille est remplacée par de fraternelles agapes. Au cours d'une tournée de reconnaissance, un des corsaires capture un navire espagnol. Le marchand se présente comme un sauveur, délivre les prisonniers et les prend à son bord, offrant de les rapatrier. Cet acte de générosité avait été soigneusement calculé ; parmi les hommes qu'il a soi-disant arrachés aux mains des pirates est un riche planteur de Villa-Rica, au pied des Andes. Il le fait venir, l'interroge habilement sur le pays et apprend que les rivières charrient de l'or. « Ce discours lui met l'imagination en feu » (10) ; il se fait de l'Espagnol un excellent ami ; celui-ci ne tarde pas

(10) Cf. p. 65.

à l'inviter à l'accompagner dans son domaine pour voir « ces montagnes monstrueuses » que sont les Andes. Avec sa ruse habituelle, le marchand se fait prier quelque temps avant d'accepter : en réalité, les renseignements qu'il a recueillis sur la possibilité de traverser le continent américain, sur les richesses mal exploitées du pays et sur l'impopularité croissante des Espagnols ont fait germer dans son esprit un plan très audacieux qu'il brûle de réaliser. Par prudence, il accepte que les deux fils de l'Espagnol viennent comme otages sur le navire, pendant qu'accompagné de quelques hommes il se rend à Villa-Rica. Les réceptions organisées par le planteur espagnol en l'honneur de ses hôtes sont fastueuses et enthousiastes, mais rien n'intéresse autant ceux-ci que de voir des spécimens de pépites d'or ramassées au pied des montagnes.

Quelques jours se passent dans le calme et le repos. Une nuit, le marchand est réveillé par une lueur intense qui éclaire ses fenêtres. « Comme s'il avait été à Wapping ou à Rotherhithe » (11), il se met à crier au feu. Mais on lui explique que cette lueur provient simplement de volcans éloignés, et il se rendort, plein de confusion. Plus le temps s'écoule, plus l'intimité se resserre entre l'Espagnol et le marchand ; celui-ci fait à la femme de son hôte de magnifiques cadeaux qu'il décrit avec complaisance (12). Puis, sans trop tarder, il amène les affaires sérieuses, et, sûr des renseignements qu'il a patiemment amassés, demande à être conduit à travers les cols des Andes. Moins d'une semaine après, une petite cavalcade, guidée par un Chilien, se met en route vers l'Ouest. Bientôt le marchand voit avec horreur se dresser devant lui les montagnes immenses, d'où, avec un fracas assourdissant, tombent des torrents d'eau, d'une « hauteur vingt fois plus grande que celle du Monument à Londres ».

Tantôt les excursionnistes campent sous la tente, tantôt ils dorment dans les logis d'indigènes amis. De riantes vallées se glissent entre les « prodigieux sommets ». Les rivières charrient de l'or, ce que le marchand note avec satisfaction. Une étape les mène chez un riche Chilien, encore revêtu du costume pittoresque de la contrée ; l'accueil est à la fois somptueux

(11) Quartiers de Londres au sud de la Tamise, où habitaient surtout les marins.
Cf. p. 70.

(12) Cf. l'épisode final de la *Vie du Colonel Jack*.

et cordial. Le marchand fait, une nuit, une promenade inoubliable aux environs, à la lueur rouge des volcans en éruption dont le rugissement emplit l'espace. Nous avons là une grandiose description, sans parallèle dans l'œuvre de De Foe, qui évoque aussitôt dans une âme de puritain l'idée de « la porte de l'horreur éternelle » (13).

L'exploration continue et de nombreux échantillons d'or sont ramassés en cours de route. Enfin, arrivé sur le versant oriental des Andes, le marchand voit avec satisfaction s'étendre à ses pieds un pays fertile qu'aucune nation européenne n'avait encore songé à occuper. L'Espagnol fait un long exposé géographique sur ce pays, d'aspect si avenant, qui s'étend à perte de vue jusqu'aux établissements de La Plata : on pourrait, déclare-t-il, rejoindre l'océan Atlantique en suivant le cours des rivières. Partout l'or abonde : les membres de l'expédition en récoltent dans les rivières autant que les petits vagabonds de Londres trouvent dans le ruisseau des elous, des épingles et de la vieille ferraille. Le marchand ressent une joie profonde quand il se rend compte que son rêve n'était pas une chimère et qu'il pourra le réaliser. Loyalement, sur le chemin du retour, il s'ouvre à son hôte de son hardi projet. Loin de l'en dissuader, l'Espagnol lui offre son aide. Aussi, à peine revenu à son bord, le marchand se préoccupe-t-il d'organiser l'expédition qui traversera le continent américain. Il choisit les plus entreprenants d'entre ses subalternes, leur donne des instructions précises, et stimule leur ardeur par la promesse d'importantes gratifications. Sous ces heureux auspices, l'expédition se met en marche. La flottille à son tour quitte le Chili, et, doublant le cap Horn, va croiser le long des côtes de l'Argentine que l'Anglais Narbrough avait autrefois si bien décrites, et où elle attend l'arrivée des explorateurs. La côte est accueillante, fertile comme la plaine de Salisbury, et très giboyeuse : l'équipage se nourrit de nombreux oiseaux, semblables à ceux d'Angleterre et aussi bons à manger. Et les journées s'écoulaient dans une heureuse oisiveté.

L'attente se prolongeant outre mesure, le marchand envoie au devant des explorateurs un petit groupe de marins : après avoir marché quelques semaines, ceux-ci trouvent dans une

(13) Cf. p. 78.

rivière, voguant au fil de l'eau, un chapeau d'Européen. Donc leurs compagnons ne sont pas loin ; ils lancent des fusées, et constatent avec joie qu'on leur répond. Bientôt la fusion des deux groupes s'accomplit. Le marchand voit avec plaisir tous ses hommes lui revenir sains et saufs.

Il faudrait tout un volume, dit De Foe, pour raconter en détail les prouesses de ces hardis explorateurs : aussi ne donnera-t-il qu'un carnet de route assez succinct. Le début du voyage fut marqué par une série d'incidents. Pris par la fièvre de l'or, les hommes, loin de reconnaître la bonté de leurs hôtes espagnols et chiliens, s'étaient mis à piller les provisions de pépites faits par ceux qui les hébergeaient, et il était aisé de voir qu'ils ne reculeraient même pas devant l'assassinat. Heureusement, le tact et l'énergie des officiers vinrent à bout de cette folie furieuse. Bientôt la petite troupe franchit les Andes sans encombre, et, après avoir erré quelque temps, arriva à une rivière qui coulait vers l'Est ; tous les hommes prirent place sur des radeaux solidement construits, dans le dessein de se faire porter jusqu'à la mer. La grande traversée du continent américain commence donc dans de bonnes conditions, mais, comme celle de l'Afrique par Singleton, elle abonde en péripéties et en dangers. Une nuit, le camp des explorateurs est détruit par une inondation, et il leur faut reconstruire des radeaux, les leurs ayant été emportés au loin ; mais, à quelque chose malheur est bon, car dans les eaux troublées l'or est plus abondant que jamais. Ils arrivent ensuite au milieu d'un lac immense ; une crue soudaine étend la nappe liquide, et ce n'est qu'après beaucoup d'efforts qu'ils parviennent à regagner la terre ferme. Cessant désormais d'utiliser ces rivières au courant trop rapide et aux crues trop brusques, ils continuent leur voyage par voie de terre, très chargés, parce que leurs efforts pour apprivoiser des lamas sont restés vains. Enfin, un jour, ils surprennent un troupeau de buffles qui passaient une rivière à la nage, en tuent plusieurs, et en capturent quelques-uns qui leur serviront de bêtes de somme. Plus loin, ils rencontrent une rivière plus calme : les chefs décident de construire un canot et d'employer à nouveau le transport fluvial ; mais ils ont du mal à décider leurs hommes à quitter ce pays, où l'or se récolte en abondance. Une cataracte immense interrompt leur voyage ; heureusement, ils retrouvent vite des rivières plus paisibles et

continuent à se laisser glisser au fil de l'eau, à travers une contrée verdoyante. Un soir, ils aperçoivent dans le ciel des lueurs fugitives qu'ils prennent d'abord pour des éclairs, puis qu'ils reconnaissent comme étant des fusées. On sait le reste : cette grande entreprise qu'était la traversée de l'Amérique s'achève dans la joie générale.

Que dire de plus ? De Foe sent bien que tout paraîtrait terne après le récit d'un pareil exploit. Aussi se contente-t-il de résumer en quelques lignes le partage des richesses apportées par les explorateurs, et le retour de la flottille en Flandre. Mais le négociant londonien, qui avait été l'initiateur du voyage, était mort dans l'intervalle : avec lui disparaissait le projet primitif qui prévoyait la création dans les Pays-Bas autrichiens d'une nouvelle Compagnie des Indes. C'est pourquoi le récit de cette grande croisière à travers les régions inconnues du globe, qui autrement aurait été tenu secret, a pu être publié par celui qui en fut le principal héros.

II

Le *Nouveau Voyage* a été écrit avec les mêmes préoccupations que *Robinson Crusoë*. De Foe est soucieux de persuader ses lecteurs de l'authenticité de son livre, et aussi de sa réelle originalité : « Aucun autre voyage antérieur n'a jamais contenu une pareille variété d'incidents utiles et divertissants ». Pour ne pas être pris en flagrant délit de mensonge, il ne donne ni le nom des commerçants anglais intéressés à l'affaire, ni le nom de leur navire. Il rend toute recherche impossible en plaçant l'expédition sous le commandement fictif du capitaine Merlotte : comment en effet identifier cet officier français ? Nous ne savons que son nom, et le nom de son boy, un jeune nègre appelé Spartivento (14). D'autre part, des noms de personnages historiques, tels que le pirate Avery et Sir John Narbrough sont glissés dans le texte, de manière à dissiper la méfiance que le manque de précision aurait pu faire naître dans l'esprit du lecteur. Le rôle important que joue le hasard dans la marche de l'expédition y contribue aussi dans une forte

(14) De Foe a tout simplement pris le nom d'un cap d'Italie.

mesure. Enfin, le choix heureux de certains détails fournit au récit la crédibilité nécessaire ; alors que le marchand avoue son ignorance quand il s'agit de donner des explications qui nécessiteraient des connaissances scientifiques (15), il étale sa compétence quand il s'agit de besognes matérielles, comme l'approvisionnement de l'équipage en eau fraîche ou l'organisation d'un corps de débarquement, et aussi quand il faut apporter des précisions d'ordre commercial sur la paie des marins, la vente et l'échange de marchandises, la valeur des cadeaux remis au gouverneur des Philippines, au roi canaque, à l'Espagnol de Villa-Rica, etc. Il aime les chiffres et se complaît à calculer le chemin parcouru par son navire. Toutefois, quand il juge qu'il serait dangereux de trop préciser, il se retranche en une prudente réserve, que ce soit pour évaluer la valeur exacte des pièces de monnaie étrangères qu'il reçoit en paiement, ou pour exposer la géographie des îles visitées au cours de la croisière. Les rares indications zoologiques qui nous sont données sont d'ordre gastronomique, les animaux, gros et petits, étant classés simplement en comestibles et peu comestibles. Pour compenser cette absence de couleur locale, De Foe citera quelques mots empruntés à de soi-disant dialectes polynésiens, et quelques expressions étrangères, *Huel weel*, *ammunition de bouche*, *punctilio*, *con licentia*, *ingenio*, *una bon vejo*, *poco*, etc. (16), qui impressionnaient sans doute favorablement les lecteurs populaires auxquels il s'adressait.

Sa connaissance intime des goûts du public lui a servi une fois de plus dans le *Nouveau Voyage*. Il s'est attaché à émerveiller la masse, en lui décrivant des rivières qui roulent de l'or, des bancs d'huîtres perlières, et des habits à la fois bizarres et somptueux, comme celui de la reine canaque. Il a voulu amuser, et son humour naturel, un peu grossier, s'est traduit par de véritables scènes de comédie, comme celles qui décrivent les relations des marins et des Canaques, celle qui montre les pirates en venant aux mains dans leur désir d'être enrôlés, ou encore celle qui nous présente le pilote hollandais peureux et rusé ; souvent aussi, il a combiné la stupeur admirative

(15) Il ne donne qu'une explication scientifique ; c'est le passage où il déclare que le pôle magnétique est constitué par un amas de métaux absolument purs qui attirent l'aiguille aimantée.

(16) Cf. p. 13, 38, 62, 65, 69, 75, 79, 94, etc.

et l'amusement en émettant des paradoxes : par exemple, il prend le contre-pied des opinions généralement admises sur la richesse des pirates de Madagascar et sur la férocité des indigènes de la Polynésie, et il met en scène un papiste sympathique, le jésuite irlandais de Lima (17); il est vrai qu'il se rattrape aussitôt en dénigrant la religion catholique, où les indulgences sont vendues à prix d'argent. Enfin, il a cherché à émouvoir les âmes sensibles par des épisodes larmoyants, comme celui de la mère canaque dont la fille a été enlevée par les Européens et qui, à sa grande joie, voit revenir son enfant magnifiquement parée par les marins qui, habiles diplomates, avaient calculé qu'un tel acte leur gagnerait la sympathie de la population.

Le *Nouveau Voyage* témoigne de la tendance de plus en plus marquée chez De Foe d'abandonner la forme autobiographique (18). Le héros du livre raconte des épisodes qui se passent en dehors de lui, par exemple la capture des rebelles débarqués au Cap, l'enrôlement des pirates, et l'exploration de l'île où l'équipage trouve de l'or. On sent que De Foe s'échappe progressivement du cadre étroit des mémoires. En outre, il se préoccupe, plus que par le passé, de la psychologie de ses personnages. Il étudie pour la première fois l'évolution rapide des sentiments d'une foule, en l'espèce l'équipage révolté : la fureur violente et résolue, puis l'hésitation devant l'acte décisif, l'indécision, la lâcheté contagieuse, et enfin la soumission apeurée. Toutes ces remarques psychologiques sont d'ailleurs très défavorables à l'humanité : nous avons affaire au De Foe misanthrope et aigri des dernières années. A côté de ces marins couards et vicieux, voici des gouverneurs coloniaux très corruptibles, qui tournent les lois quand ils y ont avantage ; des femmes indigènes qui ne songent qu'à se parer de bijoux ; des officiers qui cachent les perles qu'ils ont récoltées, malgré leur promesse de les remettre à la collectivité ; des brutes affolées par la vue de l'or et prêtes à tous les crimes, etc. Et, au milieu de ces individus méprisables, voici la complexe figure du marchand londonien, sorte de De Foe idéalisé. Dès le début du livre, la révolte des marins le montre sous son véritable caractère. C'est un cerveau parfaitement équilibré, qui n'est excessif ni dans le

(17) Cf. le prêtre catholique des *Farther Adventures of R. C.*

(18) Cf. p. 13, 24, 35, 41, etc.

châtiment ni dans la récompense, et emploie indifféremment la ruse ou la violence pour arriver à ses fins. Ce marchand est bien armé pour le *struggle for life* : le sentiment n'a point d'action sur lui, et il ne perd jamais son sang-froid. Il manie les gens avec un art qui témoigne d'une longue expérience ; il sait les prendre par leurs côtés faibles et se montre brutal ou insinuant selon les circonstances. C'est un véritable orateur, qui choisit les arguments qui portent et réussit à convaincre son auditoire. Il a un goût prononcé pour les scènes un peu théâtrales, qu'il organise avec soin pour impressionner les âmes simples ou les duper, le cas échéant : rappelons-nous, par exemple, le déploiement imposant de forces autour des marins rebelles, les simulacres d'exécution qui décident à l'obéissance le pilote hollandais récalcitrant, et enfin la comédie du sauvetage des Espagnols à Juan-Fernandez. Il connaît bien les hommes ; nous avons vu qu'il fait appel successivement à la lâcheté instinctive des révoltés, à l'avarice du gouverneur des Philippines et aux grands sentiments de son hôte de Villarica. Il ne s'illusionne jamais sur les bas motifs de lucre qui animent tous ses subordonnés. S'il a lui-même le goût des richesses, il en a aussi le dédain : il ne les aime pas pour elles-mêmes, mais seulement pour ce qu'elles peuvent lui procurer ; en outre, il est trop maître de lui-même pour laisser percer son amour de l'argent. Sa farouche énergie ne l'abandonne jamais ; il écrase la rébellion, use et abuse des châtimens corporels, se montre féroce envers les indigènes de Malacca qui avaient agi traîtreusement à son égard, et décide sur un ton sans réplique la manière dont l'or sera partagé entre les membres de l'expédition. En un mot, c'est un chef. Il ne recule devant rien, sauf quand son bon sens lui a démontré qu'il se heurtait à une impossibilité. Impossible est pour lui un mot bien anglais, mais, comme il est naturellement sceptique, il ne l'admet qu'après enquête : « Plus la besogne semblait difficile et impraticable, nous dit-il, plus j'avais plaisir à la tenter et à l'accomplir, pourvu qu'on pût y réussir à force de peine » (19). Et comme, avec cela, il est prudent, méfiant même, il possède au plus haut degré la qualité que les Anglo-Saxons appellent l'*efficiency*. Il a le génie de l'organisation, qu'il s'agisse de réprimer une

(19) Cf. p. 73.

révolte ou de préparer une expédition à travers les Andes. Il n'oublie rien, calcule tous ses actes, même ses générosités, et s'arrange cependant pour sembler très désintéressé. En bon commerçant, il considère comme une joie suprême de duper ses concurrents et ses clients, tout en restant dans les bornes de la malhonnêteté permise. Car son puritanisme lui fixe des limites qu'il ne faut pas franchir, et atténue son matérialisme. Il éprouve le besoin de se justifier auprès de sa conscience et auprès de ses lecteurs, chaque fois qu'il inflige à un de ses hommes une cruelle punition. Il a horreur de verser le sang et recule toujours devant la peine capitale, ne voulant pas ôter à une âme humaine la possibilité de se purifier dans ce monde. Il est très préoccupé de religion, et laisse des bibles et des livres de prière sur le rivage de l'île où quelques marins se sont enfuis, décidés à vivre en robinsons. Quand il parle, son langage est rempli de réminiscences bibliques (20), et parfois même d'allusions directes et de citations (21). Il a une âme de conquistador, tempérée par son puritanisme et son réalisme britanniques. Il ne navigue pas pour la joie de voir se lever « du fond de l'océan des étoiles nouvelles » ; ce qu'il désire voir paraître à l'horizon, ce sont des terres fertiles et hospitalières, où abondent les richesses minérales et végétales que l'on peut transporter sans péril jusque dans les boutiques de la Cité de Londres. C'est un aventurier parti à la conquête de l'or, et qui contribue à l'avancement de la science géographique seulement dans la mesure où elle lui permettra de faire fortune et favorisera l'essor commercial de sa patrie.

Ce personnage bien dessiné, qui nous aide beaucoup à comprendre la mentalité de De Foe, est le seul élément intéressant du livre. Car il ne faut pas dissimuler que le roman est faible, très faible même. A bout d'idées, De Foe a tiré à la ligne de façon abusive. Trop longues sont les discussions engagées sur l'organisation de la croisière ; interminables sont les discours adressés par le marchand à ses hommes, et les entretiens courtois avec l'Espagnol de Villa-Rica. Par instants, nous avons

(20) Par ex : « they had gold, as it might be said, for picking it up off the dunghill » (p. 78).

(21) Par ex. p. 90.

l'impression que De Foe nous donne des comptes rendus analytiques des séances d'un Parlement où siégeraient des députés particulièrement bavards. La plupart du temps, ces discussions sont fastidieuses et inutiles : seul le résultat en importe au lecteur. Sans cesse, des digressions sur ce que le marchand aurait pu faire mais ne fit pas, ou sur les possibilités d'identifier les îles bienheureuses où il aborde, achèvent de nous faire perdre patience, et nous nous figurons que ce voyage autour du monde a au moins duré une vingtaine d'années. Par contre, il y a des passages que nous voudrions bien voir développer davantage, comme le récit de la première expédition de reconnaissance à travers les Andes, qui est expédié en quelques paragraphes. De même, ne serions-nous pas heureux d'avoir quelques détails sur la faune et la flore des régions traversées ? D'habitude si prolixe, De Foe se contente de nous signaler l'existence, dans les îles océaniques, de volatiles et de quadrupèdes « à peu près semblables à ceux d'Angleterre », et, dans l'Amérique du Sud, de lamas, de buffles et de pingouins dont la chair, au dire de son héros, serait délicieuse « avec un peu de sel » (22). Quant aux fruits de tous ces pays lointains, ce sont invariablement des noix de coco, des oranges et des citrons. On voit que De Foe tient à ne pas se compromettre. Enfin, nous voudrions avoir quelques indications précises sur le but de cette nouvelle Compagnie des Indes orientales, dont la formation nous est annoncée en grands caractères dans le titre : mais nos espérances sont déçues.

Les défauts habituels de De Foe sont d'autant plus apparents dans le *Nouveau Voyage* que l'on sent un écrivain à bout de souffle qui s'obstine, coûte que coûte, à rédiger un gros ouvrage. Toujours insouciant, De Foe ne fait pas concorder entre elles les dates qu'il donne au cours de son récit : par exemple, si le marchand est au Cap en septembre 1714, il est matériellement impossible qu'il puisse arriver aux Philippines le 15 août de la même année. Les répétitions sont si nombreuses que quelquefois De Foe s'en aperçoit et use de la formule « comme je l'ai dit plus haut » : mais généralement il ne s'en rend pas compte et nous nous fatiguons de voir sans cesse revenir des allusions aux voyages de Narbrough ou au caractère fictif du comman-

(22) Cf. p. 87.

dement exercé par le capitaine Merlotte, la liste des officiers de la flottille, la description de la joie des Canaques parés de verroterie, ou de leurs miniques pour se faire comprendre, et enfin le récit des chasses aux chèvres à Juan-Fernandez (23). Notre attention est lassée par de fréquentes remarques rétrospectives, que rien ne motive sinon le désir de ramener un détail oublié, au moyen de la phrase banale : « J'aurais dû vous dire que... » (24) Ajoutons que les anticipations, tout aussi nombreuses, n'excitent guère notre curiosité ; De Foe répète avec exagération : « Comme je le dirai plus loin » : nous sentons qu'il se pose à lui-même des points de repère (25). Il est si fatigué qu'il a du mal à étreindre les idées qui passent rapidement dans son esprit ; il abandonne brusquement des développements déjà commencés pour exposer une idée qu'il vient d'avoir, et qu'il redoute de perdre s'il ne la fixe pas aussitôt sur le papier (26). Ainsi, au début du roman, il se lance dans une dissertation sur l'établissement de colonies anglaises en Amérique, puis s'interrompt et, sans crier gare, revient au journal de bord pour exposer les dangers qui attendent les navigateurs dans le détroit de Magellan.

Dans l'ensemble, le *Nouveau Voyage* est un roman lourd et pénible. Pourtant, par endroits, brillent les étincelles d'un génie à son déclin. Considérablement abrégé et allégé de ses longues tirades, l'épisode de la rébellion, bien amené et parfois alertement écrit, présenterait un réel intérêt. L'épisode très dramatique de l'inondation dans la pampa resterait vivace dans notre mémoire, s'il n'était répété à deux reprises, et si ces deux versions, à peine différentes, du même événement, ne s'affaiblissaient pas l'une l'autre. De très beaux tableaux, comme la description des Andes au soleil de midi ou la nuit à la lueur des volcans en éruption, ou encore la jonction des explorateurs avec la petite troupe envoyée à leur rencontre, ressortent de-ci, de-là d'un cadre uniformément gris et terne. Aussi concluons-nous que le *Nouveau Voyage* ne mériterait de vivre, ou plutôt de ressusciter, que s'il était émondé de toutes ses digressions, écourté de toutes ses longueurs, allégé de toutes ses lour-

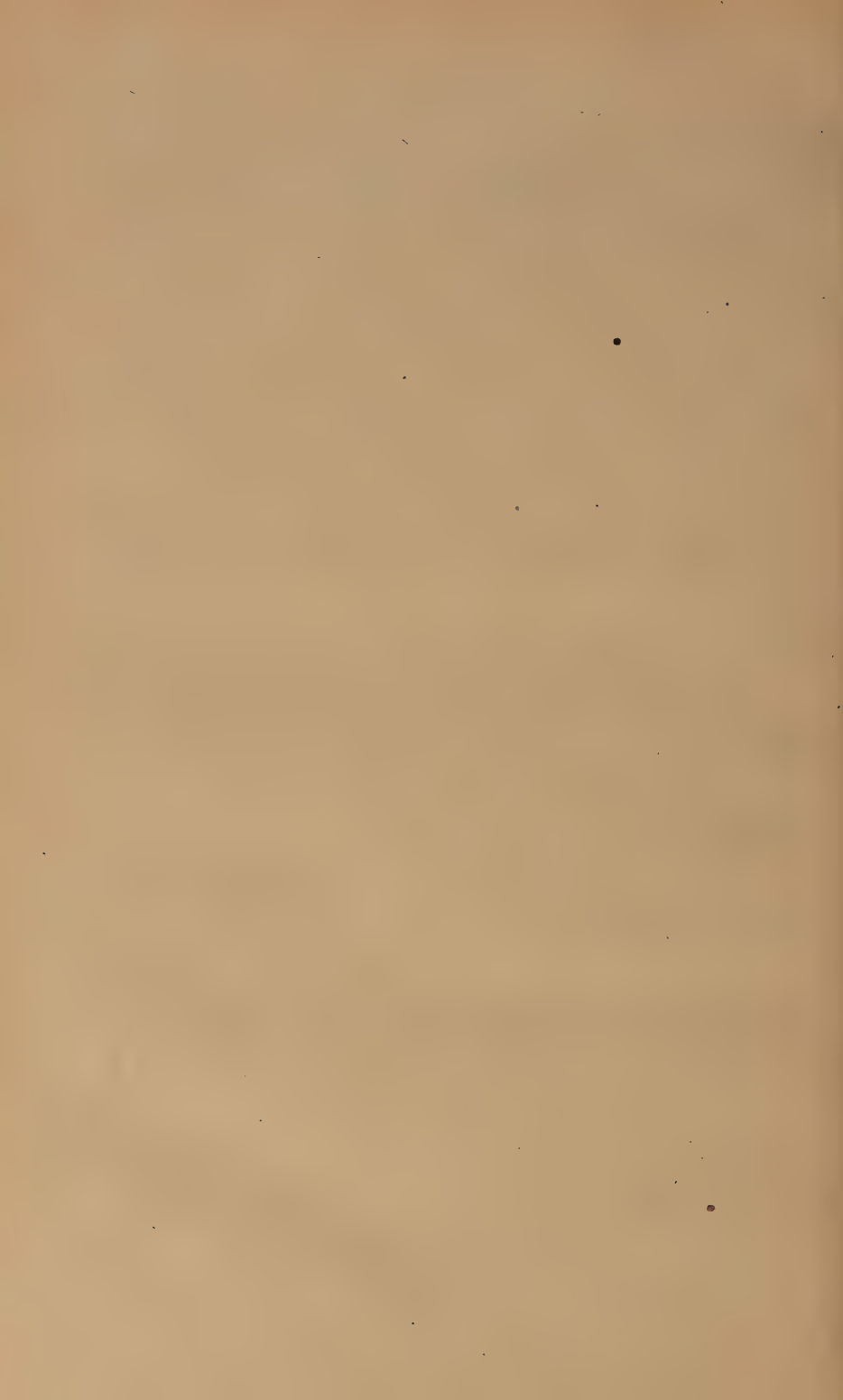
(23) Cf. p. 6, 7, 18, 33, 34, 36, 39, 44, 54, 61, 69, 104, etc.

(24) Cf. p. 31, 38, 52, 66, 67, 71, etc.

(25) Cf. p. 6, 18, 22, 30, 56, 63, 101, etc.

(26) Cf. p. 7, 26, 47, 55, 62, 84, etc.

deurs de style : ainsi modifié, il serait l'égal de la *Vie de Singleton* et des *Nouvelles Aventures de Robinson Crusoë*, et nous pourrions ajouter aux bibliothèques juvéniles de romans d'aventures un livre qui prendrait tout naturellement place à côté des œuvres de Jules Verne.



CHAPITRE VIII

« Hélas, ma santé est très faible et j'ai peu de loisirs pour écrire, étant aujourd'hui dans ma soixante-septième année, presque mort de vieillesse et de maladie. »

DE FOE : *Protestant Monastery*, préf.

Les relations de voyages remaniées par De Foe

I. Le voyage du capitaine Roberts. — II. Les mémoires du capitaine Carleton. — III. Les aventures de Drury à travers Madagascar.

Dans le *Nouveau Voyage*, De Foe avait donné des signes de fatigue extrême. Il n'avait plus guère la force de bâtir une œuvre d'imagination, et il s'apercevait qu'il se répétait sans cesse. Mais comme ses perpétuels besoins d'argent l'obligeaient à travailler sans trêve, il se mit à la disposition des éditeurs, auxquels sa grande expérience pouvait rendre d'appréciables services. Il arrivait souvent que des marins qui avaient fait des croisières périlleuses, ou des officiers qui avaient pris part à des campagnes où l'honneur britannique était engagé, se missent à rédiger leurs mémoires pour les offrir aux libraires. Mais leurs manuscrits trahissaient d'ordinaire une complète inexpérience : ces braves gens, plus habitués à manier le sabre ou la hache d'abordage que la plume ou le grattoir, composaient fort mal et ne savaient pas se rendre intéressants. Quand les éditeurs croyaient que le sujet des mémoires pourrait plaire au public, ils achetaient le manuscrit, puis ils le confiaient à un écrivain expérimenté qui l'adaptait au goût du jour, remaniant le style, supprimant les longueurs, étoffant les passages pittoresques, et au besoin ajoutant des épisodes qu'il savait devoir plaire. De Foe avait déjà fait ce genre de besogne après la chute

de Harley : mais il semble, si l'on en croit les réponses qu'il fit à Boyer lorsque ce dernier l'accusa d'avoir écrit des pamphlets séditieux (1), qu'il se soit borné à donner des indications aux libraires qui éditaient des pamphlets politiques et voulaient avoir le moins d'ennuis possible avec le gouvernement. Par contre, à la fin de sa vie, il accepta de remanier des mémoires autobiographiques, et il les modifia si bien qu'il fit de ces relations authentiques, déjà embellies par l'imagination de l'auteur, de véritables romans d'aventures. Parmi les ouvrages de ce genre, qui furent publiés entre 1725 et 1731, trois seulement nous paraissent porter des traces indiscutables de la main de De Foe : ce sont les mémoires du capitaine Roberts, ceux du capitaine Carleton, et ceux du mousse Drury. Les autres livres que d'imprudents biographes lui ont attribués ne peuvent pas, pour des raisons de force majeure (2), avoir été retouchés par lui.

I

En 1726 parut un in-octavo de 458 pages, orné de gravures sur cuivre représentant des paysages, des indigènes ou des arbres typiques de la région du Cap-Vert. Le titre, très long, était bien calculé pour exciter la curiosité du passant : *Les quatre années de voyage du capitaine George Roberts : ou, la série d'aventures extraordinaires qui lui arrivèrent pendant un voyage aux îles Canaries, au Cap-Vert, et aux Barbades, d'où il devait rejoindre la côte de Guinée ; la manière dont il fut capturé par trois vaisseaux pirates commandés par Low, Russell et Spriggs, qui après l'avoir complètement dépouillé, et retenu pendant dix jours, le remirent à bord de son propre sloop sans provisions ni eau, etc., avec seulement deux jeunes garçons âgés respectivement de 18 et de 8 ans. Les souffrances qu'il endura pendant plus de vingt jours, jusqu'à son arrivée à l'île de Saint-*

(1) Cf. 1^{re} partie, ch. XII, 2 et notre article de la *Revue Germanique* (juillet 1923).

(2) Rien ne permet de croire qu'il fut l'auteur de la traduction des *Mémoires de Signor Rozelli*, roman picaresque de l'abbé OLIVIER (1709). La *Continuation* (1725) qu'on a crue originale, est aussi une traduction du français. *Cleveland*, attribué aussi à De Foe, est l'œuvre de Prévost. Quant à *Mother Ross*, roman picaresque qui rappelle un peu *Moll Flanders*, De Foe ne peut en être l'auteur, l'histoire se poursuivant jusqu'en 1739 à la mort de l'héroïne, de son vrai nom Mrs Christian Davis (cf. *Daily Post*, 10 juillet 1739).

Nicolas, d'où la tempête le chassa en pleine mer avant qu'il eût pu obtenir du secours, sans sa barque et sans le plus âgé de ses mousses qu'il avait envoyé à terre ; après quatre jours de peine et de détresse, il fit naufrage près de l'île peu fréquentée de Saint-Jean, où, après être resté presque deux ans, il construisit un vaisseau pour s'échapper. Avec une description détaillée et une curieuse esquisse des îles du Cap-Vert : leurs chenals, les points où l'on peut jeter l'ancre, la nature et les produits du sol ; la bonté et le caractère hospitalier des indigènes envers les étrangers, leur religion, leurs mœurs, coutumes, superstitions, etc. ; en outre, des remarques sur les minéraux, les eaux minérales, les métaux, les sels et le nitre dont ces îles abondent. Ecrit par lui-même. Et mêlé de nombreuses observations amusantes et profitables, très instructives pour les gens qui exercent le même métier, et ont la malchance de tomber dans de semblables infortunes, soit à la suite de piraterie, soit à la suite d'un naufrage. Ce livre, édité par Osborn et Bettsworth, libraires que De Foe connaissait bien, surtout le dernier, était dédié à un gentleman de Suffolk nommé William Killet. La dédicace, signée de Roberts, était datée du 11 juillet 1726. L'auteur insistait sur l'utilité de son ouvrage pour les commerçants et s'excusait de la rudesse de son style : n'ayant jamais songé à écrire, il n'avait pas pris de notes au cours de ses voyages, sinon quelques phrases griffonnées sur des morceaux de papiers épars ; les objurgations d'amis dévoués l'avaient seules décidé à rédiger ses mémoires.

Nous n'insisterons pas sur les événements racontés dans le livre : le titre en donne un résumé suffisant. Les précisions de faits sont très nombreuses ; Roberts nous donne la date exacte de son départ de Londres (14 septembre 1721), énumère les négociants au service desquels il était entré, et nous expose les clauses principales de son contrat : il devait se rendre en Virginie pour prendre le commandement du sloop *Le Dauphin*, puis aller faire la traite des nègres sur les côtes de Guinée, revenir en Virginie ou aux Barbades, y vendre des esclaves, et emporter un chargement de denrées rares qui pussent être payées un bon prix à Londres. Quand il est capturé par les pirates, il nous raconte longuement les querelles qui divisent ses geôliers : nous y prenons peu d'intérêt et nous passons avec satisfaction aux pages où Roberts erre sur la mer dans une frêle

embarcation ; il prend un requin au lasso, et la description de cette pêche singulière ne manque pas de pittoresque. Signalons, dans la partie de l'ouvrage relative à l'île Saint-Jean, une vive discussion sur la valeur de la confession chez les catholiques, et surtout le dramatique récit d'une escalade de rochers abrupts. Le reste du livre est terne : retenons seulement les détails que Roberts nous donne sur une fièvre éruptive qui le terrasse momentanément, sur ses pêches miraculeuses et sur la xénophobie des habitants de l'île Saint-Jacques qui l'accueillent à coups de pierres. Les 72 dernières pages du livre sont occupées par la description des îles du Cap-Vert. Le paragraphe final exprime l'espérance de l'auteur, qui croit avoir fait œuvre utile, et une courte note justificative donne l'adresse du mousse qui avait été le principal compagnon d'infortune de Roberts, et était rentré à Londres en même temps que lui, à la fin de juin 1725 : ainsi, les lecteurs sceptiques pourraient s'assurer de l'authenticité de l'ouvrage.

Le biographe Wilson fut le premier à attribuer ce livre à De Foe, sans pourtant être très affirmatif (3) ; ses successeurs, Lee et Wright, furent d'un avis contraire (4). De nos jours, M. Trent (5) a repris l'idée de Wilson, en suggérant qu'il y avait peut-être un vrai capitaine Roberts, que De Foe aurait aidé à rédiger ses souvenirs. Nous sommes à même de prouver avec certitude l'existence de Roberts. Le 7 septembre 1728, le *Journal Quotidien* publiait cet entrefilet, qui montre que Roberts était retourné faire une croisière dans les régions qu'il connaissait bien pour y avoir tant souffert : « Le sloop *Providence* (capitaine George Roberts) qui est récemment arrivé dans la Tamise, venant des îles du Cap-Vert, fut, pendant sa traversée, le 10 du mois dernier, par 45° de latitude Nord et environ 21° de longitude, à l'ouest du cap Lizard, attaqué par quatre navires qui hissèrent les couleurs françaises. Le sloop s'enfuit en vain et fut rejoint. Les capitaines des assaillants montèrent à bord du sloop, et, après avoir rossé le capitaine Roberts pour la peine qu'ils avaient eue à le rejoindre, saccagèrent la cale, et emportèrent, tels des pirates, des marchandises qui, selon une évaluation modérée, valaient 26 livres ».

(3) Cf. vol. III, p. 543-4.

(4) Cf. LEE, p. 51, WRIGHT, p. 424.

(5) *Camb. hist. of Eng. lit.*, vol. IX, ch. I.

Il y avait donc un véritable Roberts et nous avons tout lieu de croire ce qu'il nous raconte dans ses mémoires. De Foe le connut-il ? C'est peu probable. Il est vraisemblable que les éditeurs lui remirent tout simplement le manuscrit du marin, avec mission de le remanier. Quelle est donc sa part dans l'ouvrage qui fut présenté au public ? Elle est certainement assez faible. Roberts savait à peu près composer, mais il écrivait lourdement, et le rôle de De Foe consista surtout à alléger ce style pesant en pratiquant des coupures, en abrégéant certaines scènes comme celle de la dispute entre les pirates, en introduisant des discussions et des dialogues, en condensant et en modifiant certaines phrases (6), mais en dramatisant et en allongeant certains passages sensationnels comme la périlleuse escalade des rochers à pic. Il est cependant malaisé de faire la part exacte de ce qui appartient à Roberts et de ce qui revient à De Foe. Plusieurs passages rappellent par leur style *Robinson Crusoë* et le *Nouveau Voyage* : par exemple la dédicace et le dernier paragraphe. Il est plausible, en effet, que ces passages particulièrement importants aient été confiés à un écrivain expérimenté. Enfin nous avons tout lieu de croire que la description des îles du Cap-Vert a été considérablement augmentée par De Foe, spécialiste en géographie commerciale : il possédait le *Nouveau Voyage du Sieur Le Maire aux Canaries, au Cap-Vert, au Sénégal, en Gambie, etc.* Il était donc à même de remanier complètement l'ébauche, vraisemblablement informe, que Roberts avait remise au libraire.

L'œuvre de Roberts eut le succès qu'avaient ordinairement à cette époque les récits de voyages, sans plus. Nul ne mit en doute son authenticité. Dans le premier volume de sa *Nouvelle collection de voyages sur terre et sur mer*, paru en 1745, le libraire londonien Astley en donna un long résumé, raconté à la troisième personne, et il eut recours à un compilateur pour développer à l'aide de relation de voyageurs plus récents, le chapitre relatif aux îles du Cap-Vert. Cette collection ayant été traduite en allemand par Schwabe sous le titre *Histoire générale des Voyages* (1747) (7), le nom de Roberts devint célèbre sur le Continent. L'ouvrage fut réédité à part en Angle-

(6) Des expressions comme *I was tedious dry* sont très defoeiennes.

(7) *Allgemeine Historie der Reisen*, Bd 2.

terre, en 1815, sans pourtant sortir complètement de l'oubli. Il est trop banal pour intéresser aujourd'hui d'autres gens que ceux qui retracent l'histoire de la découverte du globe ou ceux qui dressent une liste des œuvres de De Foe.

II

Beaucoup plus importante est la question de l'authenticité des *Mémoires du capitaine Carleton*, car cette fois nous nous trouvons en présence d'un ouvrage qui offre aux historiens un réel intérêt. La *Poste Quotidienne* — journal qui, nous le savons, avait été fondé par De Foe — annonça le 18 mai 1728 la mise en vente d'un livre intitulé : *Mémoires militaires du capitaine George Carleton. Depuis la guerre de 1672 contre les Hollandais, au cours de laquelle il servit, jusqu'à la conclusion de la paix d'Utrecht en 1713. Illustrant quelques-uns des plus remarquables événements maritimes et terrestres des règnes de Charles II et de Jacques II, jusqu'ici restés inaperçus des historiens de l'époque. Avec une chronologie exacte de la guerre d'Espagne, et des descriptions particulières de plusieurs lieux où résida l'auteur, cités, villes et campagnes : les mœurs, les coutumes, etc. Et aussi des observations sur la mentalité des Espagnols (chez qui il resta plusieurs années prisonnier), leurs monastères et leurs couvents (spécialement le beau couvent de Montserrat), et leurs amusements publics, particulièrement leurs fameuses courses de taureaux*. C'était un livre de 360 pages, édité avec soin par le libraire Symon ; son prix élevé (10 s. 6 d.) montrait que ce n'était pas un ouvrage destiné à la canaille ; et en effet de nombreuses notes marginales attestaient qu'il était fait pour la classe lettrée, et pouvait servir d'instrument de travail aux historiens de l'époque.

Les *Mémoires* étaient dédiés au baron de Wilmington, personnage influent de la Cour de George II. Dans sa préface, l'auteur annonce avec orgueil qu'il est apparenté à la noble famille des Dudley Carleton, et démontre qu'il n'y a pas d'écrivain plus compétent que lui pour raconter la guerre de la succession d'Espagne. Puis il commence aussitôt son récit. Nous ne ferons pas une analyse détaillée de l'ouvrage, dont le titre indique suffisamment le contenu. La première partie est très ennuyeuse :

c'est un sec résumé de la guerre maritime contre la Hollande et des campagnes des Flandres auxquelles l'auteur prit part sous les ordres de Guillaume d'Orange. Après la paix de Ryswick, Carleton s'en retourne en garnison à Dublin, mais il se ronge dans l'inaction et, quand la guerre est à nouveau déclarée contre la France, il part avec joie pour l'Espagne, avec le comte de Peterborough, soutenir la cause de Charles d'Autriche contre Philippe V, candidat de Louis XIV.

Dès lors, le livre devient plus intéressant : nous sentons que nous entrons dans le vif du sujet. Carleton, officier du génie, nous décrit le siège de Barcelone ; il chante la bravoure de son chef Peterborough, parle avec modestie de ses propres faits d'armes, et raconte avec un sens réel du pittoresque le couronnement de Charles III, qui suivit la chute de la forteresse. Puis le récit languit un peu. Carleton est envoyé à Tortosa et participe à une longue et fastidieuse série de sièges. L'intérêt renaît quand Peterborough transporte son armée par mer de Valence à Barcelone et retour, pour faire échec à la marche triomphale de Philippe V. Quelques épisodes amusants retiennent ensuite l'attention qui commençait à se fatiguer : par exemple, l'explosion d'une poudrerie à Saint-Jacques, une aventure galante de Peterborough ou des intrigues amoureuses entre les officiers anglais et les nonnes espagnoles. Puis, sans transition, vient une peinture évocatrice de Valence, suivie de curieux détails sur la bigoterie des Espagnols et leurs extravagances religieuses pendant la semaine sainte.

Bientôt Peterborough est remplacé à la tête des troupes, et les revers commencent. Carleton va diriger la mise en état des fortifications de Valence. Il n'assista donc pas à la bataille décisive d'Almanza, où sombrèrent les espérances de Charles III, mais il ne peut s'empêcher de nous en donner une brève relation. Pendant que se jouait ainsi le sort de la cause qu'il défendait, il voyageait aux environs de Valence, visitant avec un soin particulier le monastère de Montserrat, étrange ermitage juché sur des rochers inaccessibles. Enfin il est envoyé à Denia, ville dont il ne nous dit rien, sinon qu'il y vit s'abattre une nuée de sauterelles. Mais Denia est prise par l'ennemi, et voilà Carleton prisonnier.

La troisième partie de l'ouvrage — la plus intéressante pour la masse des lecteurs — raconte la captivité de Carleton.

Expédié à Saint-Clément-de-la-Manche, il disserte, naturellement, sur Don Quichotte ; puis il s'attache à nous décrire la vie du peuple espagnol, et à nous donner le récit d'événements qui l'aidèrent à vaincre son ennui, comme une prise de voile chez les nonnes de la ville. Il parle imprudemment de la guerre, ce qui lui vaut d'être interrogé par des agents de l'Inquisition, mais il répond avec tant d'esprit et d'habileté qu'on le laisse en paix. Il assiste à une corrida, spectacle qu'il éblouit et l'écœure en même temps. Puis il reprend ses remarques sur les Espagnols, leur superstition, leur sobriété, leur mauvaise musique, et leur mode d'exécution capitale. Suivant les bons conseils de sa logeuse, il évite toute intrigue avec le beau sexe ; car de tels amusements tournaient d'habitude très mal, étant donné la facilité avec laquelle les Espagnols jouaient du couteau.

Jusque-là, Carleton a été très heureux. Mais on lui dépêche, pour le convertir, un prêtre irlandais nommé Murtough Brennan. Malgré son ennui, il fait bonne contenance, jusqu'au jour où, pour protéger la fille de sa logeuse, il expulse Brennan sans le moindre ménagement. En ce faisant, il avait gravement insulté un émissaire de l'Inquisition, acte impardonnable, si légitimes qu'en pussent être les motifs ; il est jeté en prison, où il reste pendant un mois. Heureusement, le *corregidor* de la ville connaît l'affaire dans le détail et se montre très indulgent. Carleton est autorisé à aller à Madrid plaider sa cause auprès du père Fahy, principal du collège irlandais, et celui-ci, qui avait déjà reçu des rapports dénonçant la scandaleuse conduite de Brennan, accorde toute satisfaction au capitaine. Ainsi Carleton rentre, la tête haute, à Saint-Clément, et, très ennuyée de ces incidents, l'autorité ecclésiastique le laisse désormais tranquille.

Très peu de temps après, la paix est signée. Enfin libre, Carleton quitte le bourg où il avait eu tous ces ennuis. Il visite Aranjuez, puis Madrid, dont il nous donne une longue description. Il nous rapporte les entretiens qu'il eut avec le général Mahoni, entretiens tout à la gloire de la nation anglaise et du général Stanhope en particulier. Il se mêle au grand monde, qu'il observe d'un œil pénétrant et sans indulgence. Son passeport une fois signé, il décide de regagner l'Angleterre par le chemin des écoliers. Il visite l'Escorial, puis le couvent de Burgos, fondé par saint Bruno, dont il se fait raconter l'histoire.

Il atteint, sans se presser, la frontière, et, près de Saint-Jean-de-Luz, s'intéresse à l'île de la Conférence. Il visite ensuite Bayonne, et, en attendant le moment de s'embarquer pour sa patrie, se documente sur le royaume de Navarre. Il manque un soir de perdre la vie : comme il se rendait à bord d'un navire anglais pour trinquer avec le capitaine, il glisse et tombe à l'eau, d'où on le tire à grand'peine. Il quitte enfin le port de Bayonne, mais une terrible tempête oblige son navire à se réfugier à Saint-Jean-de-Luz. Il repart pour de bon quand les avaries du navire sont réparées, et, le 31 mars 1713, met le pied sur la terre anglaise qu'il n'avait pas foulée depuis le début de mai 1705. Il se rend à Londres, mais refuse de se mêler aux luttes politiques, qu'il juge contraires aux véritables intérêts du pays. Il termine son ouvrage en souhaitant la fin de ces querelles intestines, et en adressant à la Sainte-Trinité une longue invocation en latin, pour la remercier de lui avoir permis de mener à bonne fin ses mémoires.

L'ouvrage eut du succès : dès le 27 juillet 1728 une seconde édition, corrigée, fut mise en vente (8). Il faut attendre ensuite jusqu'en 1741, année où, par suite d'une nouvelle guerre, l'Espagne était redevenue d'actualité, pour trouver une nouvelle édition. celle-ci, reproduction exacte de la précédente quant au texte, porte un titre différent, qui montre bien que les libraires destinaient le livre aux érudits : *Histoire véridique et exacte des dernières guerres contre la France et l'Espagne. Où le génie, la faiblesse, l'orgueil et la barbarie des Espagnols, pendant le séjour que fit parmi eux l'auteur, prisonnier de guerre, sont particulièrement recommandés pour rendre service à ceux qui se trouvent plongés dans la guerre actuelle entre la Grande-Bretagne et l'Espagne. Mêlée de nombreux incidents amusants et d'histoires instructives sur feu le comte de Peterborough, d'autres officiers généraux, des amiraux, des volontaires, etc. ; avec la description de nombreuses cités, villes et campagnes ; les mœurs et coutumes, aussi bien religieuses que civiles ; des observations sur les monastères et les couvents, et aussi sur les courses de taureaux et autres divertissements publics. Par le capitaine George Carleton, présent aux batailles sur terre et sur mer.* Deux ans plus tard (1743), une autre édition, dont le titre reproduisait avec quelques

(8) Des inexactitudes dans la dédicace y étaient soigneusement rectifiées.

variantes le titre original, fut lancée par un libraire différent, séduit lui aussi par le caractère d'actualité que présentait l'ouvrage. Personne ne doutait de l'authenticité des *Mémoires*. Lord Eliot les signala à Johnson qui les jugea de première importance pour l'histoire de la période (9). En 1803, Walter Scott, qu'intéressaient, à propos des guerres napoléoniennes, les premiers symptômes de nationalisme espagnol que révélait Carleton, publia chez Ballantyne une réimpression des *Mémoires* pour lesquels il écrivit une préface éloquente, mais remplie d'erreurs (10). Enfin Lamb s'intéressa aux aventures de Carleton, sans songer à les mettre en doute (11).

Mais déjà on commençait à trouver aux *Mémoires de Carleton* un air de famille avec les romans de De Foe, surtout les *Mémoires d'un Cavalier*. Wilson les attribua à De Foe (12); Lockhart, dans une note de sa biographie de Walter Scott (13), et De Quincey, dans ses *Esquisses autobiographiques* (14), adoptèrent cette manière de voir. Il y eut un revirement lorsque les historiens eurent fait une sérieuse étude de l'ouvrage. Le général Carleton, ayant cherché à prouver que le héros du livre était un de ses ancêtres et n'y ayant pas réussi, avait conclu, de dépit, que le capitaine George Carleton n'avait jamais existé; alors, Lord Stanhope prouva, d'après ses papiers de famille, qu'un officier de ce nom avait bien pris part à la campagne racontée dans l'ouvrage, et, dans sa *Guerre de la Succession d'Espagne* (1833), exprima sa conviction de l'authenticité des *Mémoires*. Des recherches faites aux archives irlandaises apportèrent des détails sur Carleton, qui confirment le *curriculum vitae* qu'il nous donne lui-même (15). Burton, l'historien du règne d'Anne, déclara (16) que les manuscrits officiels conservés au Musée Britannique confirmaient certains points des *Mémoires* que seul pouvait connaître un homme qui avait fait la campagne. Des officiers, que passionnaient de tels problèmes littéraires, dirent que seul un officier du génie pouvait

(9) BOSWELL : *Life of Johnson*, vol. IV, p. 383.

(10) Par exemple, Scott croit que la première édition date de 1743.

(11) Lettre à Wilson, 24 fév. 1823.

(12) Vol. III, p. 589.

(13) Vol. III, p. 83.

(14) Ch. XIV, 1.

(15) Voir pour tout ceci l'article du col. PARNEIL dans l'*English Historical Review* (janv. 1891).

(16) Vol. II, p. 171.

décrire avec une telle exactitude les opérations d'un siège (17). Le biographe Lee déclara que rien dans le style ni dans le genre du livre ne rappelait De Foe (18). Stevenson, dans sa correspondance (19), fit allusion à « un livre sur Peterborough en Espagne que De Foe n'avait évidemment pas écrit et qu'il n'aurait pas pu écrire s'il l'avait voulu ». A la fin du dix-neuvième siècle on était donc revenu à l'opinion catégorique de Johnson.

Tout fut une fois de plus remis en question par un spécialiste des guerres contre Louis XIV, le colonel Parnell (20), qui avait trouvé bizarre qu'un pauvre officier écrivit si bien, et relevé dans les *Mémoires* quelques erreurs historiques. Il supposa alors que le véritable Carleton avait fourni des indications à un écrivain de marque pour composer un ouvrage à sensation, et se rappelant que Swift, grand ami de Peterborough, avait déjà publié un livre analogue, les *Mémoires du Capitaine Creighton*, émit l'hypothèse que Swift était aussi le compilateur des *Mémoires de Carleton*. Partant dans ses recherches avec cette idée *a priori*, méthode fort dangereuse pour un historien, il trouva naturellement dans l'ouvrage de nombreuses preuves internes contre De Foe et en faveur de Swift. Saintsbury, dans la biographie de De Foe qu'il donna à l'*Encyclopédie Britannique*, adopta un peu légèrement cette conclusion. Un érudit, M. Dobie, s'inscrivit en faux contre cette opinion, et, après une longue et minutieuse étude du texte, rédigea sur la question une série d'articles décisifs (21). Il prouva d'abord que Swift, étant donné ce que nous connaissons de sa vie grâce à sa correspondance, ne pouvait pas être l'auteur des *Mémoires*. Les citations latines que contient l'ouvrage (22) étaient toutes familières à De Foe, et n'étaient pas assez bien rédigées pour être l'œuvre d'un lettré comme Swift. Une pointe lancée contre Sacheverell ne venait certainement pas de Swift, son ami, tandis que nous savons la haine que De Foe avait vouée à ce « boutefeu ecclésiastique » (23) : Ce n'est évidemment pas Swift qui écrivit les louanges de

(17) Cf. PARNELL, *op. cit.*

(18) Cf. p. 438-9.

(19) Ed. Sidney Colvin, July 1884.

(20) *Dean Swift and the Memoirs of Captain Carleton* (Eng. hist. Rev. janv. 1891).

(21) *Academy*, vol. XLIII, p. 393, 438, 461 et 482.

(22) Par exemple *ex nubibus*, et *probitas laudatur et alget* (devise de De Foe).

(23) Cf. 1^{re} partie, ch. X, 2, etc.

Stanhope, l'ancien patron de De Foe et un des grands chefs whigs, et composa une élogie à la gloire de Guillaume d'Orange, en omettant avec soin de rappeler le massacre de Glencoe, seule tache d'un règne très brillant (24). Quant au panégyrique des talents d'amiral de Jacques II, nous savons que De Foe avait toujours reconnu à ce roi, qu'il détestait, une réelle compétence en matière nautique. D'autre part, la préface des *Mémoires de Carleton* rappelle beaucoup celle des *Mémoires d'un Cavalier*. Le portrait de Brennan (25), juché sur un âne étique, évoque aussitôt le souvenir du mandarin chinois décrit par Robinson dans les *Nouvelles Aventures*. Enfin, n'est-il pas décisif de retrouver à chaque page les anecdotes favorites de De Foe et ses idées personnelles : la louange de la bière, la haine de Loyola et des Jésuites, les comparaisons fréquentes avec Londres, les allusions au navire le *Royal Charles*, à la maison du duc de Buckingham, au fleuve Manzanarès sans eau en été, à l'aspect de grand village que présente Madrid ; l'histoire du soldat cuit dans un four (26), la légende de saint Bruno, le récit d'exploits merveilleux accomplis à coups de grenades, la description d'une invasion de sauterelles et la croyance à une Providence omnipotente ? On pourrait objecter que Carleton donne plus de détails d'histoire naturelle que De Foe ; mais celui-ci n'était-il pas, depuis peu, intimement lié avec le naturaliste Baker ? D'autre part, il connaissait à merveille les événements de la campagne contre Philippe V : la lecture de la *Revue* suffit à le prouver, et nous savons aussi qu'il écrivit contre l'amiral Sir George Rooke un violent pamphlet que Harley l'empêcha de publier (27). En outre, le style ne peut tromper : les mots favoris de De Foe sont tous là, ses formules prudentes, ses tournures favorites, et même ses solécismes habituels. L'exactitude du vocabulaire militaire ne doit pas nous étonner : De Foe l'avait employé dans les *Mémoires d'un Cavalier*. Tout concourt donc à prouver qu'il est bien le véritable rédacteur des *Mémoires de Carleton*.

‡ Les études de Doble ne passèrent pas inaperçues du dernier

(24) Cf. p. 15, 48 et 62.

(25) Cf. p. 43, 58, 60.

(26) Cf. p. 7. On la trouve déjà dans les *Serious Reflections of Robinson Crusoe*. Voir pour tout ceci l'article de Doble.

(27) *Mss of the Duke of Portland*, vol. VIII. Cf. 1^{re} partie, ch. VIII, 2. :

biographe de De Foe, M. Trent, qui remplaça les *Mémoires* dans la liste des œuvres de De Foe. Mais peut-être se laissa-t-il entraîner trop loin, en réduisant à l'extrême la part de Carleton (28). En effet, De Foe était bien vieux, bien fatigué, pour composer un livre de cette importance. Il semble qu'il se soit contenté de retoucher et d'allonger le manuscrit d'un écrivain intelligent, mais inexpérimenté. En dehors de ses souvenirs de jeunesse sur l'Espagne, il pouvait s'aider de ses anciens articles de la *Revue*, et des brochures de John Freind, l'ancien médecin de Peterborough (*Exposé de la conduite du comte de Peterborough en Espagne*, et *La campagne de Valence*), dont il reproduisit quelques passages en les démarquant à peine. Les *Mémoires* de Sir William Temple, et le *Gazetier de Gand* lui servirent aussi à étoffer les passages relatifs à la guerre dans les Pays-Bas (29). Enfin sa bibliothèque contenait d'assez nombreux ouvrages relatifs à l'Espagne, comme la *Relation du Voyage d'Espagne*, ouvrage en trois tomes imprimé à Paris en 1699, ou aux Pays-Bas, comme les *Annales des Provinces Unies* par Basnage (La Haye, 1719), ou encore aux guerres récentes auxquelles Carleton avait participé, comme l'*Histoire de la dernière campagne dans les Pays-Bas espagnols* (1693) par Auvergne, et le *Récit du Voyage de Sir George Rooke en Méditerranée* (1704). Cependant beaucoup de pages sont rédigées en un style un peu précieux, qui rappelle celui de certains passages dans la *Vie de Duncan Campbell*, mais n'est pas conforme aux habitudes de De Foe (30). Il est évident que ces pages ont été laissées par De Foe telles qu'il les trouvait dans le manuscrit. Par contre le titre, la préface et la dédicace sont sans doute entièrement de sa main.

Nous sommes en mesure de compléter les remarques de Doble, et d'affermir notre conviction de la part importante prise par De Foe dans les *Mémoires*. Nous y trouvons une allusion à Sir Walter Raleigh (31), dont il avait étudié attentivement les œuvres, et des précisions sur Gibraltar, ville sur laquelle il avait écrit de courtes brochures d'actualité. Voici encore des

(28) *Defoe and how to know him*, ch. XII.

(29) Cf. p. 3 et 14.

(30) Remarquons à ce sujet que Doble a tort de citer le style de *Duncan Campbell* et de *Mother Ross* comme exemple de style defoeien.

(31) Cf. p. 2.

traits qui décèlent immédiatement le nom de l'écrivain : la description complaisante des bijoux envoyés au couronnement de Charles III, les fréquentes discussions sur des points d'histoire, la dénonciation des querelles politiques qui ruinent « la paix et l'union » en Grande-Bretagne, l'évocation de la sauvagerie des Highlands, l'horreur du papisme qui se traduit par une comparaison entre Rome et l'Enfer et des descriptions d'images grotesques de la Vierge, enfin, même, une citation de *Hudibras*, un des poèmes favoris de De Foe (32). Certains remaniements sont probablement l'œuvre de De Foe, qui, ayant affaire à un livre composé année par année, regroupa quelques épisodes : ainsi, après avoir annoncé le récit d'une corrida, il le renvoie à plus tard, ayant constaté que le manuscrit contenait deux descriptions à peu près semblables. Il est probable aussi qu'il ajouta des anecdotes de son cru (33), comme la découverte en mer du cadavre du comte de Sandwich ; les traits de bravoure de Guillaume d'Orange ; l'arrestation des conspirateurs qui, en 1696, avaient comploté la mort du roi ; la description de la bataille d'Almanza, à laquelle Carleton n'avait pas assisté ; la visite à l'île de la Conférence sur la frontière française ; les discussions théologiques entre Carleton et les Carmes, et entre Carleton et Brennan, et les discours sur la prédestination. D'autres épisodes ont été certainement allongés, les uns par amour du scandale, comme les intrigues des nonnes de Valence, les autres par goût du pittoresque, comme la description du monastère de Montserrat. Quant à la plupart des traits relatifs au caractère et aux mœurs des Espagnols, ils ont été, nous en sommes persuadé, introduits dans le texte par De Foe, qui, à la fin de sa vie, retenu à la chambre par la goutte et la gravelle, avait plaisir à évoquer le temps où il arpentait les routes d'Europe.

Les *Mémoires de Carleton* sont composés exactement comme les *Mémoires d'un Cavalier* : les exposés historiques assez secs sont coupés d'anecdotes amusantes, remplies de touches humoristiques (34), comme la glorification du taureau, « le seul gentleman de la corrida », ou la manie évangélisatrice de Brennan ;

(32) Cf. p. 46, 70, 14, 12, 45, 34, 8.

(33) Cf. p. 7, 15, 16, 18, 19, 25, 28, 34, 35, 41, 42, 46, 52, 61, 70, etc.

(34) Cf. p. 50, 54, 57, etc.

de temps à autre (35), l'auteur copie des documents officiels, par exemple la lettre de Charles III à la reine Anne, et les listes des pertes subies par l'armée anglaise, du moins en ce qui concerne les officiers ; enfin, il nous fait part, à tout propos, de ses réflexions personnelles sur la marche des événements. Tandis que le récit des opérations est du Carleton à peine retouché, les réflexions portent le cachet particulier de De Foe. Ce sont tantôt des considérations sur ce qui aurait pu se produire dans tel ou tel cas, ou sur les conséquences et les causes des batailles, tantôt des remarques, généralement désobligeantes, sur les coutumes espagnoles. De Foe a donc recours à son mode de composition habituel : la démonstration d'un jugement, porté sur les choses ou les gens, par des exemples autobiographiques. C'est ce qui donne au livre un caractère si décousu, d'autant plus que De Foe, nous le savons, n'avait aucun souci de l'ordre. A la fin du livre, les remarques rétrospectives sur le général Mahoni sont probablement l'œuvre de Carleton : mais c'est De Foe qui dut les placer là, s'étant aperçu qu'il avait oublié de les recopier, et ne voulant pas les perdre, parce qu'il les jugeait intéressantes.

Le manuscrit de Carleton a sans doute fourni le cadre et la plus grande partie des matériaux de l'ouvrage (36). Il est probable qu'il était trop court et que De Foe se préoccupa surtout de l'allonger, tout en le rendant moins terne, et en complétant, par ses propres recherches, l'exposé historique des faits. Les grandes lignes de la vie de Carleton sont respectées, et même la sympathie qu'il témoigne parfois au clergé régulier, sympathie qui détonne étrangement avec les tirades antipapistes que De Foe a introduites dans le texte. Un certain pédantisme, qui se traduit par de fréquentes citations latines ou des allusions à la littérature antique, est évidemment imputable à Carleton : De Foe, impressionné par cette érudition, se garde d'y toucher. Enfin, le début du livre n'a pas été modifié par De Foe, qui ne serait pas entré si brusquement en matière, et aurait donné des détails sur la famille et l'enfance de son héros, ainsi que les motifs qui le déterminèrent à embrasser la carrière militaire.

Ainsi donc, bien que les *Mémoires* ne puissent être classés

(35) Cf. p. 2 et 39.

(36) Cf. p. 30, 32, 33, 38, 39, 40, 49, 50, 54, 59, 65, 69, etc.

comme roman, puisqu'ils sont l'œuvre véridique d'un personnage réel, ils présentent l'intérêt d'avoir été considérablement remaniés par un romancier de génie qui a mis son talent en œuvre pour offrir au public un ouvrage digne de lui. Du banal carnet de route d'un officier subalterne, De Foe a su faire un livre qui, tout en gardant la valeur historique qu'ont toujours les récits faits par des témoins oculaires, est aussi amusant qu'un roman. Les *Mémoires de Carleton* doivent être placés à côté des *Mémoires d'un Cavalier* sur lesquels ils marquent même un véritable progrès.

III

Le 24 mai 1729, parut un livre intitulé : *Madagascar, ou Journal de Robert Drury pendant quinze ans de captivité dans cette île. Contenant : 1° Son voyage dans les Indes orientales et son court séjour en cet endroit ; 2° Un récit du naufrage du Degrave à Madagascar ; le meurtre du capitaine Younge et de son équipage, sauf le fils de l'amiral Bembo et quelques autres qui échappèrent des mains des barbares indigènes ; 3° Sa captivité, les durs traitements qu'il subit, son mariage et ses divers genres de vie ; 4° Ses voyages dans l'île et la description de sa situation géographique, de ses cultures, de ses produits, etc. ; 5° Le caractère des indigènes, leurs costumes, guerres, religion et politique ; en outre les conversations entre l'auteur et quelques-uns de leurs chefs relativement à la religion chrétienne et à leur religion ; 6° Comment il fut sauvé par le capitaine Mackett, commandant le Prince-de-Galles, au service de la Compagnie des Indes orientales ; son arrivée en Angleterre et son second voyage à Madagascar ; 7° Un lexique de la langue de Madagascar. Le tout formant le récit fidèle d'événements authentiques, mêlé d'incidents variés et surprenants, et illustré d'une grande carte de Madagascar et de gravures. Ecrit par lui-même, mis en ordre et publié maintenant à la requête de ses amis. Ce livre, vendu par un groupe de libraires et aussi par l'auteur, dont l'adresse est donnée sur la couverture, était un in-octavo de 480 pages ; son prix était de six shillings. Disons tout de suite qu'il eut un succès lent, mais durable : il fut réimprimé en 1731, 1743, 1750, 1807, 1826, 1831, 1890 et 1897. Il fut publié en feuilleton par le journal *l'Espion Universel*, en 1739. Alfred et Guillaume*

Grandidier en publièrent une traduction française dans le quatrième tome de leur *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* (1906). Les résumés et les adaptations en furent très nombreuses. Nous citerons : en anglais, les abrégés que donnèrent les *Naufrages et sinistres maritimes* (Edimbourg 1812), et le *Mélange Chambers de brochures utiles et amusantes* (1872) ; en français, ceux de E. de Froberville (*Recherches sur la race qui habitait Madagascar avant la venue des Malais*) (37), de Lafond de Surcy (*Voyages autour du monde et Naufrages célèbres*, Paris. 1844) et d'Eyriès (*Histoire des Naufrages*, Paris 1821). Le livre de Drury, cité comme autorité par Ellis dans son *Histoire de Madagascar* (1838) et par le fameux géographe Grandidier, est devenu un des classiques de la grande île alors mystérieuse, et il en a été donné de bonnes éditions critiques. Son attribution à De Foe est récente ; le biographe Lee en parla le premier, et conclut par la négative, non sans de longues hésitations. Ce furent, dans la suite, des spécialistes de l'étude de Madagascar comme le capitaine Oliver (38), qui décidèrent en faveur de De Foe : M. Trent a adopté ces conclusions. Il semble d'ailleurs que les lecteurs du dix-huitième siècle aient déjà eu la même idée, car nous avons relevé, sur la page de garde d'un exemplaire de la seconde édition, cette note manuscrite qui, si nous en croyons l'écriture, avait été rédigée par un contemporain : « Ce prétendu journal est certainement en grande partie fictif, et probablement l'œuvre de De Foe ».

Le livre s'ouvre par un certificat d'authenticité, donné par le capitaine Mackett, l'officier qui ramena Drury en Angleterre : « Ceci est pour certifier que Robert Drury, pendant quinze ans esclave à Madagascar, et habitant aujourd'hui Londres, fut sauvé et ramené en Angleterre, sa patrie, par moi-même. Je l'estime homme honnête, travailleur et de bonne réputation, et crois fermement que le récit qu'il donne de ses aventures étranges et surprenantes est véridique et authentique ». Puis vient une longue préface qui, au milieu de considérations fastidieuses sur la religion des Malgaches et de réflexions phi-

[37] *Bulletin de la Société géographique de Paris*, 1839, p. 266.

[38] Qui publia une excellente édition du livre dans *The Adventure Series* (n° 2) (Londres 1897). Cf. *Notes and Queries*, 15 fév. et 1^{er} mars 1890.

losophiques sur la pureté des races primitives, contient d'intéressantes précisions : selon l'auteur, le livre n'est pas un roman comme *Robinson Crusoë* ; c'est une narration simple et franche d'événements réels. Toutefois, ce n'est pas le manuscrit original qui est ainsi présenté au public : Drury avait écrit huit cents pages in-folio. « Il a donc fallu résumer le récit et le présenter de manière plus agréable ; mais Drury a constamment dirigé le compilateur, et aussi l'imprimeur, de sorte que le plus grand soin a été pris pour que chaque épisode difficile, étrange ou compliqué, fût raconté avec exactitude ».

Tournons la page : nous trouvons une grande carte de Madagascar, dessinée à l'origine par un géographe français, comme le prouvent les inscriptions ; mais sur cette carte le graveur a tracé l'itinéraire suivi par Drury avec des mentions en anglais. En face commence le texte. Drury nous parle de sa famille ; comme Robinson, il entendit de bonne heure l'appel de la mer, et il se rendit dans l'Inde pour rendre visite à un cousin. Là, il apprit à nager, et devint bientôt, en ce sport, un véritable champion. Au retour, le navire fut jeté sur la côte méridionale de Madagascar, mais il coula lentement, et l'équipage put se sauver sur le rivage. Détail macabre : le capitaine portait un flacon qui contenait le cœur de son père et qu'il avait juré d'enterrer à Douvres, en terre anglaise. Sur la côte, les naufragés rencontrent, au milieu des indigènes, un compatriote qui leur signale la présence de plusieurs autres Anglais parmi les tribus malgaches à l'intérieur du pays. Après de longs conciliabules où ils déplorent leur malheureuse destinée, ils se mettent en route. Le jeune Drury perd sa bourse, ce qui n'aurait pas eu d'importance, car l'argent ne sert à rien à Madagascar, si elle n'avait contenu une médaille donnée par sa mère. Après avoir rejoint leurs compatriotes, tous vivent quelque temps à la Cour d'un roi malgache. Drury est recherché par une des filles du roi, avec laquelle, par prudence, il s'abstient de toute intrigue d'amour. Les blancs forment bientôt un complot, s'enfuient ; vite rattrapés, ils sont réduits à l'esclavage. Drury devient l'esclave d'un prince qui, malgré sa résistance désespérée, l'oblige à lui lécher les pieds et à s'agenouiller devant les idoles de la tribu. Pendant que son maître fait la guerre, il reste à garder les chèvres en compagnie des femmes de la tribu, mais refuse d'avoir des rapports avec celles-ci, parce que la couleur

des enfants qui naîtraient de ce commerce trahirait l'adultère. Il mène une vie assez malheureuse, car les indigènes sont fourbes et voleurs. Heureusement, comme il croît en âge et en force, les guerriers l'emmènent avec eux dans leurs razzias, dont il nous donne un récit détaillé. Bientôt, il participe à une véritable guerre, et, en récompense, on l'autorise à prendre femme. Bien que toujours inféodé à un maître, il jouit d'une assez grande liberté. Il nous parle longuement des coutumes, des lois et de la religion des Malgaches, particulièrement de leurs habitudes de divination par les rêves : il essaie de répandre autour de lui les doctrines chrétiennes, mais sans le moindre succès. Son maître, l'ayant fait ensorceler pour qu'il ne s'échappe pas, lui accorde maintenant une complète liberté d'allures. Drury en profite pour s'enfuir, et il rejoint une autre tribu où il est admis comme citoyen, avec tous les droits que confère ce titre. Il y reste quelque temps, admire la liberté de conscience qui caractérise les membres de cette tribu, étudie l'histoire naturelle de la région, puis, lassé de cette vie insipide, recommence à errer à travers la brousse. Il se dirige vers l'Ouest, dans l'espoir de regagner la côte, et mène une existence de robinson. Il marche tout le jour et campe la nuit, au milieu d'un cercle de feu qui le protège des fauves. Bientôt il rencontre des tribus hospitalières qui lui font bon accueil. Il est mêlé à d'innombrables querelles, mais évite de gros ennuis en s'abstenant de toute intrigue avec des femmes indigènes. Il participe à plusieurs guerres, et manque même d'être mis à mort, quand il est délivré par le capitaine Mackett. Il est enfin rapatrié par son sauveur, et arrive à Londres le 9 septembre 1717. Mais sa famille est éteinte : seul et désœuvré, il désire repartir en mer. Un ami de Mackett, le capitaine White, l'emmène à Madagascar pour acheter des esclaves, et après une croisière de deux ans, pendant laquelle il rend visite aux Malgaches dont il avait autrefois fait la connaissance pour qu'ils lui facilitent son commerce, Drury rentre définitivement en Angleterre le 11 septembre 1720. Il termine son récit en donnant son adresse et en invitant à venir le voir ceux de ses lecteurs qui désireraient des éclaircissements.

Dès qu'on a terminé ce livre, l'impression première est que l'on a affaire à une relation de voyages rigoureusement authentique : les dates, les noms et les adresses sont donnés avec une

telle précision qu'il aurait été facile aux contemporains de découvrir la fraude, si fraude il y avait eu. Mais les écrivains de l'époque étaient parfois des mystificateurs si impudents qu'il vaut toujours mieux faire une enquête. De recherches entreprises dans les Archives du comté de Kent, il résulte que tous les personnages nommés par Drury ont réellement existé (39). Or la fille du capitaine du *Degrave*, navire où s'embarque Drury, avait épousé un contrôleur des douanes nommé Veal, le frère de la fameuse Mrs Veal (40) dont De Foe avait raconté la mystérieuse apparition. N'est-il pas vraisemblable de supposer que Drury continua ses relations avec la famille de son ancien capitaine, et s'adressa à elle pour trouver un homme de lettres expérimenté qui pût remanier le manuscrit de son livre. Or Veal connaissait certainement De Foe, et il est naturel qu'il ait songé à lui pour un tel travail. Quoiqu'il en soit, la coïncidence est au moins curieuse. Elle donne à penser qu'il pouvait y avoir des rapports entre Drury et De Foe. En outre, Drury possédait une maison à Stoke Newington, ce qui nous permet de supposer aussi qu'il connaissait personnellement De Foe et s'était adressé à lui. L'étude interne du texte transforme ces suppositions en certitudes (41). Le style de la préface rappelle exactement le genre des préfaces de *Robinson Crusoë* et des *Nouvelles Aventures* : mêmes tournures de phrase, et même modestie feinte destinée à exciter la curiosité du lecteur. Dans le corps de l'ouvrage, nombreuses sont les traces de la main de De Foe : on y retrouve ses procédés habituels de cachotterie, par exemple quand il parle du « capitaine (dont je ne dois pas dire le nom, ayant juré de ne pas le faire) », son humour un peu gros, le caractère pratique et religieux de ses héros, sortes de Robinsons dégénérés, sa croyance à une Providence omnipotente, la louange de la bière anglaise, la description d'une panique, l'explication de la composition du drapeau adopté par la Grande-Bretagne après l'Union de l'Angleterre et de l'Ecosse, enfin des dissertations morales sur la vengeance et la témérité. N'est-il pas curieux de voir Drury faire allusion à des corridas et à la valeur des musiques des différents pays,

(39) *Archæologia Cantiana*, vol. XXXI, p. 61 (W. MINET : *Defoe and Kent*).

(40) Le terme *Mrs* est employé par politesse, car elle n'était pas mariée.

(41) Cf. *Notes and Queries*, 15 fév. 1890 et *Academy*, 43 (article de DOBLE).

juste un an après que De Foe eût publié les *Mémoires de Carleton* ? Enfin, ne semble-t-il pas que de Foe se soit trahi, lorsque, parlant d'un certain Green qui, par ses agissements, aurait pu causer une guerre entre les Anglais et les Écossais, il prête à Drury ces paroles : « Tout ce que je sais sur ce cas, je l'ai déjà raconté en lieu convenable » ? Or Drury n'avait rien publié avant ses mémoires, tandis que De Foe avait déjà exposé cette affaire dans son *Histoire de l'Union*.

Il nous paraît certain que De Foe a dans une large mesure contribué à l'élaboration du livre paru sous le nom de Drury. La carte de Madagascar qui figure au début de l'ouvrage est celle qui avait été dressée par De Flacourt, l'auteur fameux de l'*Histoire de la Grande Ile de Madagascar* (1658). Il était facile à De Foe de se procurer cette carte, soit dans la compilation faite par l'astronome de Charles II, Ogilby, en 1670, soit dans une traduction d'un résumé allemand, œuvre d'un certain Dopper (1866). De plus, quelques passages des mémoires de Drury sont copiés du livre de De Flacourt ; d'autres suivent de près l'ouvrage que publia en 1651 l'explorateur Cauche sous le titre *Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar* (42) : ce sont surtout les passages relatifs aux coutumes des Malgaches, à leur façon de faire la guerre, et à la faune et la flore de la grande île. Le vocabulaire anglo-malgache qui termine le livre (43) a vraisemblablement comme source une brochure parue sous le nom de De Flacourt, mais en réalité œuvre du R. P. Bourdaise, le *Dictionnaire de la langue de Madagascar* (1658). Drury se contenta d'y puiser les mots les plus usuels, ceux qu'il avait entendu dire, et il les dicta, semble-t-il, à De Foe qui les transcrivit en les déformant selon les habitudes de prononciation des cockneys de Londres (44). De toute manière, De Foe ne manquait pas de documents pour remanier le manuscrit de Drury.

Est-ce à dire, comme le soutint E. Blanchard, le premier qui mit en doute la véracité de Drury, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* (1872), ou comme le voudrait le capitaine Oliver, que le livre fut entièrement rédigé par De Foe

(42) Nous rectifions ici quelques erreurs commises par le cap. Oliver.

(43) Environ 650 mots.

(44) Cependant Drury est cité comme autorité, même en ce qui concerne la langue, par le géographe Ellis.

sur quelques indications orales de Drury, lequel, ayant été pirate dans l'océan Indien, s'était attaché à ne donner de ses aventures que la version la plus favorable à sa bonne réputation ? Nous ne le croyons pas. Certes, beaucoup des exploits attribués à Drury, par exemple ses prouesses de nageur, sont invraisemblables : ils ont été amplifiés à plaisir pour faire sensation parmi le public anglais, grand amateur d'athlétisme. Nous n'avons aucune raison de douter que De Foe se soit servi d'un manuscrit original, qu'il abrégéa et modifia selon le goût du jour. Le *Journal de Robert Drury* serait donc le dernier ouvrage important qu'il remania, avant la fuite mystérieuse qui assombrît ses derniers jours. Le sujet n'est pas de son cru, mais il apporta à l'auteur le concours de sa vieille expérience. D'un travail probablement confus et incohérent, il fit un livre clair et amusant dans l'ensemble. N'ayant plus la force de créer de toutes pièces une œuvre fictive, il usa de ses talents de romancier pour donner de la vie et de l'intérêt à un ouvrage amorphe et terne. Le *Journal de Robert Drury* est donc la dernière lueur d'un feu qui s'éteint : lisons-le avec émotion, comme si nous écoutions les dernières paroles d'un mourant.

CONCLUSION

« Roxana, Singleton, Moll Flanders, le colonel Jack, sont tous enfants légitimes du même père. Ils portent le cachet véritable de De Foe. Bien novice serait la sage-femme qui n'identifierait pas le nez, les lèvres, le front et les yeux de chacun d'eux ! »

LAMB : *Character of De Foe's secondary novels*,

Le personnage defoeien

Après avoir erré dans les bas-fonds de Londres avec Moll Flanders et le colonel Jack, après avoir fréquenté les nobles et les Cours avec Roxana, après avoir vécu en imagination pendant la Guerre Civile avec le Cavalier et pendant l'année de la Peste avec le sellier de Whitechapel, après avoir traversé les mers et les continents inconnus avec Robinson, avec Singleton et avec le marchand londonien du *Nouveau Voyage*, ne vous semble-t-il pas que votre compagnon est, au fond, toujours resté le même, si différents que pussent être ses costumes ou si divers que pût être son entourage ? Lorsqu'on connaît la vie de De Foe, ne se sent-on pas irrésistiblement entraîné à conclure que le personnage defoeien est à peu près identique à son créateur ? Il est ce que De Foe aurait été dans tel ou tel milieu, dans telle ou telle circonstance. Impossible de bien comprendre l'un sans l'autre : ils s'éclairent mutuellement, et se complètent, sans jamais se contredire (1).

Qu'est-ce que De Foe ? Un boutiquier de la Cité, ou plutôt, mieux qu'un boutiquier, un marchand hardi et entreprenant,

(1) Nous laissons de côté les personnages de second plan qui, on s'en souvient, sont à peu près inexistants chez De Foe.

désireux de faire beaucoup d'importantes affaires au risque de perdre parfois son argent, et de trouver enfin pour lui-même et pour son pays des sources de richesses nouvelles. Il s'ensuit que ses héros sont avant tout avides de gain et de luxe, comme il l'était, lui aussi, au début de sa carrière. Ils ont tous l'ambition de faire fortune et après maintes vicissitudes, ils y réussissent toujours ; les coups du sort qui les terrassent, au moment où ils croient atteindre l'objet de leurs rêves, rappellent ceux qui avaient abattu De Foe, lorsqu'il espérait pouvoir jouir du fruit de son labeur ; leur réussite finale est la réalisation de la grande espérance qui soutenait De Foe dans sa lutte opiniâtre ; il était persuadé qu'il finirait par obtenir la vie calme et aisée qu'en dépit de leurs méfaits passés des êtres comme Singleton, Moll Flanders ou le colonel Jack avaient atteinte au terme de leur existence.

L'esprit tendu vers un seul but, les personnages defoeiens sont des hommes de réalisation rapide et d'une activité débordante. Mais De Foe n'avait-il pas toujours plusieurs besognes, littéraires, politiques et commerciales en train au même moment, et n'était-il pas toujours pressé d'aboutir, au point de bâcler ses romans dans sa hâte de passer le plus vite possible à d'autres travaux ? Pour des commerçants aussi actifs que lui et ses héros, seules comptent dans la vie les entreprises qu'il s'agit de faire prospérer. Foin de l'amour et de toute passion qui affaiblit l'énergie de l'homme et le détourne des fins qu'il s'est proposées ! Un commerçant digne de ce nom n'a pas le temps d'aimer : s'il a des loisirs, qu'il les occupe à améliorer sa position sociale, à devenir un vrai gentilhomme, et à prendre dans la direction de son pays la part importante à laquelle lui donnent droit son intelligence et sa connaissance des affaires. Il ne doit pas tomber amoureux s'il ne veut pas abdiquer sa personnalité devant cet être dangereux, à la fois calculateur et frivole, qu'est la femme. Qu'il n'oublie jamais qu'il est seul dans une société hostile, comme le solitaire dans son île, en face de la nature qu'il faut vaincre à tout prix ! Que nulle tentatrice ne vienne jamais le faire sortir du droit chemin de la raison, pour trahir ensuite sa confiance et le laisser sans force devant l'adversité ! S'il se marie, qu'il épouse non pas une maîtresse, mais une humble collaboratrice, qui sera tout ensemble une aide et une subordonnée remplie de zèle et de

dévouement. Les personnages defocociens n'ont ni égaux ni associés ; ils n'ont que des Vendredis : et ils ne permettent pas à des soucis d'amour ou de famille de troubler leur marche vers la fortune ; s'ils en ont, ils s'en excusent comme d'une faute presque impardonnable.

Tous ces commerçants, qu'ils soient honnêtes comme De Foe, Robinson et le marchand londonien, ou malhonnêtes, comme Moll Flanders, Singleton et le colonel Jack, descendent en ligne directe des Puritains, à l'époque héroïque de la guerre civile. Ils ont toujours des versets de la Bible à la bouche ; ils se servent du livre saint comme d'un oracle et d'un conseiller. Ils ont ainsi l'illusion qu'ils parlent à Dieu, et que Dieu leur porte un intérêt particulier ; ils croient que des messagers de la pensée divine viennent mystérieusement leur indiquer le chemin à suivre. Ils voient partout la main de la Providence et se soumettent à ses décrets : tout ce qui vient d'elle, même sous des apparences contraires, est calculé en vue de leur bonheur futur. Et au milieu des pires afflictions, lorsque se sont calmés leurs mouvements instinctifs de désespoir et de révolte, ils sentent une grande sérénité se glisser dans leur âme quand ils prononcent avec ferveur : *Te Deum laudamus*.

Les personnages defoeiens sont, comme tout bon commerçant, rusés et diplomates : l'âme du politicien subtil que fut leur auteur revit en eux. Ils n'ont pas leur pareil pour étouffer une révolte, haranguer et convaincre une foule hostile, faire prévaloir leur avis dans les conseils, et présenter en justice leur propre défense. Ils savent se concilier les hommes ; quand ils le croient nécessaire, ils font violence à leur instinct mercantile, et, avec le plus d'ostentation possible, distribuent de somptueux cadeaux à ceux dont ils veulent se concilier les bonnes grâces. Ils réussissent ainsi à acquérir auprès de leur entourage le prestige et l'autorité dont De Foe avait joui si longtemps auprès du petit peuple de Londres. Souples et astucieux, en même temps qu'énergiques et têtus, ils prospèrent tous, pendant une longue période de temps, dans la carrière où la Providence, par d'impénétrables desseins, les a engagés, que ce soit le vol et la prostitution, comme Moll Flanders et Roxana, la piraterie comme Singleton, ou, comme Robinson, l'exercice de tous les métiers de l'homme.

Il n'est pas sans importance de rappeler qu'ils ont été créés

par De Foe à la fin de sa longue existence, car leur esprit est sans cesse préoccupé par l'idée de l'au-delà ; ils veulent faire la paix avec leur prochain avant de partir pour le « monde invisible ». Ils sont avides de rendre service en laissant profiter les autres de leur expérience de la vie. Ils donnent des leçons, mettent la jeunesse en garde contre les erreurs qu'ils ont eux-mêmes commises. Mais jamais ils ne se montrent pédants : pas plus que leur créateur, ils n'ont besoin de chercher dans des livres humains des arguments ou des exemples. Ils ont beaucoup vécu et beaucoup réfléchi. Ils ont aussi beaucoup observé, sans pourtant chercher à pénétrer dans les profondeurs de l'âme. Ils en sont restés à l'apparence externe des choses et des êtres, mais il les ont vus tels qu'ils sont, dans les moindres détails, avec la précision et l'exactitude d'un appareil photographique.

Complexes, les héros defoeiens le sont à l'extrême, sous la simplicité apparente de leurs actes : en eux le bien et le mal se mélangent, les qualités et les défauts les plus contradictoires se trouvent réunis. N'est-ce pas la preuve qu'ils viennent directement de la vie réelle et que leur cœur bat et palpite ? Ce ne sont point de vaporeux fantômes ni de muettes peintures. De Foe tout entier respire en chacun d'eux ; il s'associe aux joies et aux peines qu'il leur attribue, et qui, dans une forte mesure, sont les siennes. Il ne s'abstrait pas quand il écrit ses romans : il n'invente pas d'êtres en dehors de lui-même (2). Derrière chacun de ses héros, on trouve non un auteur, mais un homme : car De Foe n'est pas écrivain à certaines heures, et commerçant anglais à certaines autres. Qu'il écrive ou qu'il fasse des affaires, sa personnalité ne change pas. N'étant pas artiste, il ne cherche pas à donner à ses œuvres des proportions harmonieuses ou de vives couleurs. Mais songeons qu'il écrivait à une époque où le roman, au sens moderne du mot, n'était pas encore né. N'est-ce pas déjà merveilleux qu'il ait pu, avec ses seules lumières, composer des livres comme *Robinson Crusoë* et *Moll Flanders* ? Saluons donc en lui le pionnier infatigable, le précurseur de génie qui le premier a percé de larges voies dans le vaste champ de l'imagination humaine.

(2) De même, les descriptions de pays sont toujours semblables dans les romans.

APPENDICE I

LISTE DES ŒUVRES DE DE FOE

Liste des Œuvres de Daniel De Foe

Il n'y a pas d'auteur classique qui ait, plus que De Foe, exercé la patience et la sagacité des bibliographes. Il a écrit la plupart du temps sous le couvert de l'anonymat, et, par prudence, il a, du mieux possible, dissimulé sa participation à la littérature politique de son époque.

La première liste sérieusement étudiée des œuvres de De Foe fut dressée par Chalmers en 1876 : elle comprenait 174 titres. Wilson, dans sa *Vie de De Foe*, qui parut en 1830, porta ce nombre à 210. Hazlitt le jeune donna, en 1840, une liste remaniée qui comprenait 183 œuvres « certaines » et 52 œuvres « douteuses ». Dans les éditions successives du *Manuel du Bibliographe*, Lowndes et ses successeurs se contentèrent de compiler ces listes et mirent bout à bout les erreurs qu'elles contenaient.

Dans sa biographie de De Foe (1869), Lee fit un très gros effort pour réviser les listes établies par ses prédécesseurs : à la suite de recherches patientes, il attribua à De Foe 254 ouvrages différents. Enfin, tout récemment (1912), M. W. P. Trent, après des années de labeur méthodique et acharné, a donné dans le neuvième volume de l'*Histoire de la Littérature Anglaise de Cambridge* une liste qui contient 370 titres.

Nous avons pris cette liste comme base : mais nous avons résolument écarté un assez grand nombre d'écrits de circonstance qui, bien que leur publication ait été annoncée dans la *Revue*, ne présentent aucune trace de la main de De Foe ; en revanche, nous avons ajouté quelques œuvres nouvelles, résultats de nos recherches.

Les critères qui nous ont permis d'attribuer à De Foe des ouvrages qu'il n'avait pas signés sont au nombre de trois :

1^o Les indications fournies par De Foe lui-même dans sa correspondance ;

2^o Les accusations de ses contemporains, surtout de ses adversaires, que la haine ou la jalousie rendaient très perspicaces ;

3^o L'étude interne des textes, qui est généralement démonstrative parce que De Foe a un style et un mode de composition très particuliers.

Néanmoins, comme l'on peut admettre qu'un auteur de la même période se soit imprégné des méthodes de De Foe au point d'écrire exactement comme lui, nous avons fait précéder d'un astérisque les titres des œuvres pour lesquelles nous n'avons que le troisième critère : nous sommes persuadé que ces œuvres sont bien de De Foë, mais nous ne pouvons en donner de preuves convaincantes.

Conformément au plan de notre étude, tel que nous l'avons exposé dans notre introduction, nous avons dressé la liste des œuvres année par année. Un simple coup d'œil jeté sur les pages qui suivent convaincra de l'activité prodigieuse de De Foe. Nous considérons cette liste comme un complément indispensable de notre biographie, car nous n'avons pas voulu alourdir l'étude de l'homme par des analyses de pièces fugitives. Nous nous sommes efforcé de faire revivre De Foe lui-même afin d'aider à mieux comprendre ses romans : c'était seulement à condition de rejeter à la fin de notre étude ce long catalogue d'écrits de circonstance, que nous pouvions faire émerger notre auteur du flot de pamphlets sans importance ni intérêt dans lequel, depuis près d'un siècle, la critique l'a noyé.

1683

Pamphlet contre les Turcs (voir chap. III, 1). Cf. De Foe, *Appeal to Honour and Justice* (éd. Hazlitt), p. 14-15.

1687

Pamphlet contre les Adresses au roi Jacques (voir chap. III, 2). Cf. *Review*, VIII, 442.

1691

A New Discovery of an Old Intreague. A Satyr levell'd at Treachery and Ambition : calculated to the Nativity of the Rapparee Plott, and the Modesty of the Jacobite Clergy. Designed by Way of Conviction to the 117 Petitioners, and for the Benefit of those that study the City Mathematics. Printed in the year 1691 [in-4^o, p. 36] (poème d'environ 700 vers, réimprimé par De Foe dans le second volume de ses œuvres en 1705).

Ode to the Athenian Society, par D. F. (poème de 74 vers publié pour la première fois par Gildon dans son *History of the Athenian Society*, 1691. Réimprimé ensuite dans les éditions successives de *The Athenian Oracle*, par Dunton).

1697

The Character of the late Dr Samuel Annesley, by way of Elegy (poème de 261 vers réimprimé par De Foe dans le premier volume de ses œuvres en 1703).

Some Reflections on a Pamphlet [par Trenchard, ou Moyle] lately published, entitled : « *An Argument shewing that a Standing Army is Inconsistent with a Free Government, and absolutely Destructive to the Constitution of the English Monarchy* ». London, Printed for E. Whitlock [in-4^o, p. 28] (une seconde édition parut la même année).

1698

An Enquiry into the Occasional Conformity of Dissenters in Cases of Preferment. With a Preface to the Lord Mayor. Occasioned by his Carrying the Sword to a Conventicle [in-4^o, p. 28] (ce pamphlet parut le 25 janvier. De Foe le réimprima en novembre 1700, avec une nouvelle préface dédiée à Mr How. C'est cette édition modifiée qui se trouve dans le premier volume de ses œuvres).

An Essay upon Projects. London, Printed by R. R. for Tho. Cockerill at the Corner of Warwick Lane [in-8^o, p. xiv et 336] (la première édition parut le 29 mars; pour écouler les derniers exemplaires du livre, le libraire les mit dans le commerce en mai 1702 avec un titre différent).

The Poor Man's Plea, in Relation to all the Proclamations, Declarations, Acts of Parliament, etc., which have been or shall be made or published for a Reformation of Manners, and suppressing Immorality in the Nation [in-4^o, p. 31, 1^{re} éd., 31 mars; 2^e éd., 24 mai 1698; 3^e éd., 26 mars 1700] (réimprimé par De Foe dans le premier volume de ses œuvres).

An Argument shewing that a Standing Army, with Consent of Parliament is not Inconsistent with a Free Government. London. E. Whitlock [in-4^o, p. 26] (réimprimé par De Foe dans le premier volume de ses œuvres).

A Brief Reply to the History of Standing Armies in England [par Trenchard] with some account of the Authors. London [in-4^o, p. iv et 25].

- *Lex Talionis : or an Enquiry into the most proper ways to prevent the persecution of the Protestants in France. London [in-4^o, p. 27] (probablement rédigé seulement en partie par De Foe).

1700

- The Pacificator, a Poem. London. Sold by J. Nutt near Stationers' Hall [folio, titre et p. 14] (poème satirique d'environ 450 vers, qui parut le 20 février et fut réimprimé par De Foe dans le second volume de ses œuvres).
- The Two Great Questions Consider'd. I What the French King will do, with respect to the Spanish Monarchy. II. What Measures the English ought to take. London [in-4^o, p. 28] (parut le 15 novembre et fut réimprimé par De Foe dans le premier volume de ses œuvres).
- The Two Great Questions further Consider'd. With some Reply to the Remarks. London [in-4^o, p. 28] (parut le 2 décembre et fut réimprimé dans le premier volume des œuvres).

1701

- The Six Distinguishing Characters of a Parliament Man ; address'd to the good People of England. London [in-4^o, p. 22] (ce pamphlet politique parut le 4 janvier et fut réimprimé dans le premier volume des œuvres).
- The Danger of the Protestant Religion Consider'd, from the Present Prospect of a Religious War in Europe [in-4^o, p. 32] (date de publication : 9 janvier. Réimprimé dans le premier volume des œuvres).
- The True-born Englishman. A Satyr [in-4^o, p. 71]. 1^{re} édition en janvier ; la 9^e édition qui parut la même année est précédée d'une préface explicative. Constamment réimprimé depuis ; éditions de luxe, en caractères elzéviriens, en mars 1716, octobre 1719 (« with a new Preface adapted to the Present Reign »), et novembre 1721 (ce poème se trouve dans le premier volume des œuvres de De Foe).
- *Considerations upon Corrupt Elections of Members to serve in Parliament. London [in-4^o, p. 24] (janvier 1701).
- The Freeholders Plea against Stock-Jobbing Elections of Parliament-Men. London [in-4^o, p. 27] (1^{re} éd. 23 janvier ; 2^e éd., 4 février. Contenu dans le premier volume des œuvres).
- A Letter to Mr How by Way of Reply to his Observations on the Preface to the Enquiry into the Occasional Conformity of Dissenters in Case of Preferment. By the Author of the Preface and the Enquiry. Printed 1701. By A. Baldwin in Warwick

Lane (publiée le 24 janvier ; réimprimée dans le premier volume des œuvres).

The Villainy of Stock-Jobbers detected, and the Causes of the late Run upon the Bank and Bankers Discovered and Considered. London [in-4°, p. 26 ; 1^{re} éd., 11 février ; 2^e éd., 17 février] (réimprimé dans le premier volume des œuvres).

The Succession to the Crown of England Considered. London [in-4°, p. 38] (pamphlet politique en faveur de la famille du duc de Monmouth).

Legion's Memorial to the House of Commons [in-4°, p. 2 ; présenté le 14 mai].

The History of the Kentish Petition. London [in-4°, p. 25 ; publié en août].

The Present State of Jacobitism Considered in two Queries. I. What Measures the French King will take with respect to the Person and Title of the P. P. of Wales? II. What the Jacobites in England ought to do on the same Account. London, A. Baldwin [in-4°, p. 22].

Reasons against a War with France ; or an Argument shewing that the French King's Owning the Prince of Wales as King of England, Scotland and Ireland, is no Sufficient Ground of a War. London [in-4°, p. 30 ; publié en octobre] (ce pamphlet, au titre ironique, fut réimprimé dans le premier volume des œuvres).

* A List of one Unanimous Club of Members of the late Parliament, nov. 11, 1701, that met at the Vine-Tavern in Long Acre. London [in-4°, p. 4].

The Original Power of the Collective Body of the People of England, Examined and Asserted. With a double Dedication to the King and to the Parliament. London [folio, p. 24 ; publié le 27 décembre] (réimprimé par De Foe dans le premier volume de ses œuvres).

1702

Legion's New Paper : Being a second Memorial to the gentlemen of a late House of Commons. With Legion's Humble Address to His Majesty. London [in-4°, p. 18] (1^{er} janvier 1702 ; signé T. G. gent.).

The Mock-Mourners, a Satyr, by way of Elegy on King William. By the Author of the True-born Englishman. London, W. Gunne [in-4°, p. 20]. Ce poème de 583 vers fut réimprimé par De Foe dans le premier volume de ses œuvres. Le 23 février 1703, on vendait déjà sa 7^e édition.

Reformation of Manners. A Satyr. London [in-4^o, p. 32] (poème d'environ 1.500 vers).

A New Test of the Church of England's Loyalty : or, Whiggish Loyalty and Church Loyalty Compared [in-4^o, p. 34] (ce pamphlet politique fut réimprimé dans le premier volume des œuvres) (juin 1702).

***Good Advice to the Ladies : shewing, that, as the World goes, and is like to go, the best way for them is to keep Unmarried.** By the Author of the True-born Englishman (?). 1^{re} éd., 3 septembre; 2^e éd. augmentée en 1705 [in-4^o, p. 16] (poème écrit sans doute en partie par De Foe et publié malgré lui, car il le désavoua dans la *Little Review*).

The Spanish Descent. A Poem. By the Author of the True-born Englishman. London [in-4^o, p. 27 ; novembre] (poème de 388 vers réimprimé dans le premier volume des œuvres).

An Enquiry into Occasional Conformity. Shewing that the Dissenters are no Way concerned in it. By the Author of the Preface to Mr How. London [in-4^o, p. 31]. La 3^e édition (1704) porte un titre légèrement différent (*An Enquiry into the Occasional Conformity Bill*). (Réimprimé dans le premier volume des œuvres).

The Shortest Way with the Dissenters : or Proposals for the Establishment of the Church. London [in-4^o, p. 29 ; 1^{er} décembre] (réimprimé dans le premier volume des œuvres).

1703

A Brief Exploration of a late Pamphlet, entitled The Shortest Way with the Dissenters (réimprimé dans le premier volume).

King William's Affection to the Church of England Examined. London [in-4^o, p. 26] (ce pamphlet atteignit sa 4^e édition le 13 la 1^{re} datant du 25 mars).

More Reformation. A Satyr upon himself. By the Author of the True-born Englishman. London [in-4^o, p. 52 : 16 juillet]. Ce poème de presque 1.000 vers fut réimprimé dans le second volume des œuvres.

The Shortest Way to Peace and Union. By the Author of the Shortest Way with the Dissenters. London [in-4^o, p. 26 ; 29 juillet]. Ce pamphlet fut réimprimé dans le premier volume des œuvres.

A Hymn to the Pillory. London [in-4^o, p. 24 ; vendu le 29 juillet et les jours suivants]. Nouvelle édition en février 1721. Réimprimé dans le deuxième volume des œuvres.

- A True Collection of the Writings of the Author of the True-born Englishman, corrected by himself. London [fin de juillet ; in-8°, portrait, pp. xii et 465]. (2^{me} éd. en 1705).
- The Sincerity of the Dissenters Vindicated from the Scandal of Occasional Conformity. With some Considerations on a late book, entitled, Moderation a Virtue. London, Price 6^d [in-4°, p. 27 ; 18 sept.].
- An Enquiry into the Case of Mr Asgil's General Translation, shewing that 'tis not a nearer way to Heaven than the Grave. By the Author of the True-born Englishman. London, J. Nutt [in-8°, p. 48] (1^{re} éd., 4 nov. 1703 ; 2^e éd., 1704).
- A Challenge of Peace, addressed to the whole Nation, with an Enquiry into Ways and Means for bringing it to pass. London [23 nov. ; in-4°, p. 24]. Réimprimé dans le second volume des œuvres.
- Some Remarks on the First Chapter in Dr Davenant's Essays concerning Appeals to the People from their Representatives. Printed and sold by A. Baldwin. London [10 déc., in-4°, p. 29]. La 2^e éd. parut en 1704 avec le titre : « Original Right ; or the Reasonableness of Appeals to the Public », etc.
- *The Liberty of Episcopal Dissenters in Scotland as it stands by the laws there truly stated. By a Gentleman. London, in-4°.
- Peace without Union. By way of Reply to Sir H—M—'s (Humphrey Mackworth's) *Peace at Home*. London [in-4°, p. 14] ; 1^{re} éd., déc. 1703 ; 4^e éd. en mai 1704. Réimprimé dans le deuxième volume des œuvres.
- *The Case of Dissenters, as affected by the late Bill proposed in Parliament for preventing Occasional Conformity. By a Gentleman. London, Printed in the year 1703.

1704

- The Dissenters' Answer to the High-Church Challenge. London [5 janvier ; in-4°, p. 55] (réimprimé par De Foe dans le second volume de ses œuvres).
- An Essay on the Regulation of the Press. Sold by the booksellers of London and Westminster. Price : 6^d [in-4°, 7 janvier.
- A Serious Inquiry into this Grand Question : Whether a Law to prevent Occasional Conformity of Dissenters would not be Inconsistent with the Act of Toleration, and a Breach of the Queen's Promise. London [in-4°, p. 28] (réimprimé dans le second volume des œuvres).

- The Parallel ; or Persecution of Protestants the shortest Way to prevent the Growth of Popery in Ireland. London [in-4°] (pamphlet politique réimprimé dans le second volume des œuvres).
- The Layman's Sermon upon the late Storm. Held forth at an honest Coffee-House Conventicle. Not so much of a Jest as 'tis thought to be [in-4°, p. 24] (24 février).
- Royal Religion. Being some Enquiry after the Piety of Princes. With Remarks on a Book, Entitled *a Form of Prayers used by King William*. London, Price 6^d [in-4°, p. 27], 1^{re} éd. 18 mars 1704 ; 2^e éd. la même année. Réimprimé dans le second volume des œuvres.
- Legion's Humble Address to the Lords [avril, folio, une feuille] (voir chap. VIII, 1).
- More Short Ways with the Dissenters. London, 28 avril [in-4°, p. 24]. Réimprimé dans le deuxième volume des œuvres.
- The Dissenters Misrepresented and Represented [in-4°, mai]. Réimprimé dans le deuxième volume des œuvres.
- A New Test of the Church of England's Honesty. London, 16 juillet [in-4°, p. 24]. Réimprimé dans le second volume des œuvres.
- The Storm ; or, a Collection of the Most Remarkable Casualties and Disasters, which happened in the late Dreadful Tempest, both by Sea, and Land. London, G. Sawbridge. Price 3 s. 6^d, 17 juillet [in-8°, p. VIII et 272].
- An Elegy on the Author of the True-born Englishman. With an Essay on the late Storm. By the Author of the Hymn to the Pillory. London, 15 août [in-4°, p. 56]. Les deux pièces de vers contenues dans cette brochure furent réimprimées dans le second volume des œuvres.
- A Hymn to Victory. By the Author of the True-born Englishman. London, Printed for John Nutt [in-4°, p. 52] ; 1^{re} éd. en août, 2^e éd. le 9 sept. Nombreuses éditions apocryphes. Poème réimprimé dans le deuxième volume des œuvres.
- The Protestant Jesuite Unmasked. In Answer to the two Parts of *Cassandra*. Wherein the Author [Leslie] and his Libels are laid open, with the True Reasons why he would have the Dissenters Humbled. With my service to Mr Lesley. London, 12 sept [in-4°, p. 52].
- Giving Alms No Charity, and Employing the Poor a Grievance to the Nation. Being an Essay upon this Great Question : Whether Workhouses, Corporations, and Houses of Correction for Employing the Poor, as now practised in England, or Parish-Stocks in a late Pamphlet entitled : « *A Bill for the better Relief, Impropy-*

ment, and Settlement of the Poor, etc. » are not mischievous to the Nation, tending to the Destruction of our Trade, and to Encrease the Number and Misery of the Poor, Addressed to the Parliament of England. London, 18 nov. [in-4^o, p. 28]. Réimprimé dans le second volume des œuvres.

The Christianity of the High-Church Consider'd. Dedicated to a Noble Peer [Lord Haversham] [in-4^o, p. 28].

*Queries upon the Bill against Occasional Conformity [folio, p. 4].

Collaboration au journal : The London Post.

A Review of the Affairs of France, and of all Europe as influenced by that Nation. Being historical Observations upon the Publick Transactions of the World ; Purged from the Errors and Partialities of News-writers and petty Statesmen of all sides. With an Entertaining Part in every Sheet, being Advice from the Scandal. Club to the curious Enquirers ; in Answer to Letters sent them for that purpose (Voir chap. VII, 3). Le premier volume contenant 102 numéros (p. 424), un appendice (traduction de l'édit français contre les duels, p. 32) et 5 suppléments (Scandal-Club, p. 140) fut terminé le 24 fév. 1705 (date du 1^{er} numéro : 26 fév. 1704).

1705

The Double Welcome. A Poem to the Duke of Marlborough. London [in-4^o, p. 30] (9 janv.). Réimprimé dans le deuxième volume des œuvres.

A Second Volume of the Writings of the Author of the True-born Englishman. Some whereof never before Printed, Corrected, and Enlarged by the Author. London, Printed and Sold by the Booksellers. Price 6 s. (in-8^o, portrait, p. viii et 479). Les deux volumes d'œuvres furent réédités le 28 déc. 1710 avec une clef ; 4^e éd. : 1^{er} juillet 1713.

Moderation maintain'd in Defense of a compassionate enquiry into the Causes of the Civil War etc. In a Sermon preached the 31 st of January at Aldgate Church by White Kennet, etc. [by D. F.] [in-4^o, p. 22].

Persecution Anatomized : or an Answer to the following Questions, viz. I. What Persecution for Conscience Sake is ? II. Whether any High Church that Promote the Occasional Bill may not properly be called Persecutors ? III. Whether any Church whatever, whilst it savours of a Persecuting Spirit, is a true Church ? IV. Who are the greatest Promoters of a Nation's Welfare,

the High Church, or Dissenters ? London [22 février : in-4^o, p. 23].

The Consolidator ; or Memoirs of Sundry Transactions from the World in the Moon. Translated from the Lunar Language. By the Author of the True-born Englishman. London, B. Bragg [in-8^o, p. 360] ; 1^{re} éd 26 mars ; 2^e éd. (avec additions), 17 nov
Plusieurs extraits de cette longue satire en prose furent publiés en pamphlets séparés à Londres et à Édimbourg, probablement par des libraires pirates.

The Experiment ; or the Shortest Way with the Dissenters Exemplified. Being the Case of Mr Abraham Gill, a Dissenting Minister in the Isle of Ely, and a full Account of his being sent for a Soldier by Mr Fern (an Ecclesiastical Justice of the Peace) and other Conspirators. To the Eternal Honour of the Temper and Moderation of High-Church Principles. Humbly Dedicated to the Queen. London, B. Bragg, 27 mars [in-4^o, p. 58]. La 2^e éd. parut le 19 oct. 1706 avec le titre : « The Modesty and Sincerity of those worthy English Gentlemen commonly called High Churchmen, exemplified in a Modern Instance ».

Advice to all Parties. By the Author of the True-born Englishman. London, B. Bragg, 30 avril [in-4^o, p. 24].

The Dyet of Poland. A Satyr. Printed at Dantsick in the year 1705 [London] (mai, in-4^o, p. 60) (poème de 1.350 vers).

The High Church Legion : or, the Memorial Examined. Being a New Test of Moderation, as 'tis recommended to all that love the Church of England and the Constitution. London, 17 juillet [in-4^o, p. 21].

A Declaration without Doors : By the Author of the True-born Englishman. Sold by the booksellers of London and Westminster (in-4^o, 24 oct.). Ce pamphlet est le résumé d'une série d'articles de la *Review* (vol. II, p. 381-428).

The Ballance : or a New Test of the High-flyers of all sides ; being a short View of the Rise of our present Factions, with a New History of Passive Obedience, and a Proposal of a Bill against Occasional Conformity that may pass both Houses. London [in-4^o, p. VI et 48] (publié sous le pseudonyme de Philusebiae).

Party Tyranny : Or, An Occasional Bill in Miniature : as now Practised in Carolina. Humbly offered to the Consideration of both Houses of Parliament. London, nov. [in-4^o, p. 30].

An Answer to Lord Haversham's Speech. By Daniel De Foe [in-4^o, p. 4]. Réimpression de la *Revue* du 24 nov.

A Review of the Affairs of France, with Observations on Transactions at Home ; vol. II, contenant les numéros du 27 février au 31 décembre et aussi 23 numéros de la *Little Review* or an Inquisition of Scandal; consisting in answers of Questions and doubts, remarks ; observations and reflections (du 6 juin au 21 août) (p. 558).

Collaboration au *London Post*.

1706

A Hymn to Peace. Occasioned by the two Houses joining in one Address to the Queen. By the Author of the True-born Englishman. London, 8 janvier [in-4^o, p. 60]. Poème d'environ un millier de vers.

A Reply to a Pamphlet, entitled The Lord Haversham's Vindication of his speech. By the Author of the Review. London, 15 janvier [in-4^o, p. 32].

The Case of Protestant Dissenters in Carolina ; shewing how a Law to prevent Occasional Conformity there has ended in the Total Subversion of the Constitution in Church and State. Recommended to the serious Consideration of all that are true Friends of our Present Government. London [in-4^o, p. 29].

Remarks on the Bill to prevent Frauds committed by Bankrupts. With Observations on the Effect it may have upon Trade. London, 18 avril [in-4^o, p. 29].

Remarks on the Letter [par Rawlins] to the Author of the State-Memorial [Toland]. London [in-4^o, p. iv et 32].

An Essay at Removing National Prejudices against a Union with Scotland. To be continued during the Treaty here. Part. I. London, B. Bragg, 4 mai [in-4^o, p. 30].

(Même titre). part II, 28 mai. Les deux premières parties réunies furent publiées à Edimbourg.

A Plea for the Non Conformists : Shewing the true State of their Case. By Thomas de Laune, who died in Newgate during his imprisonment for this book. Printed 20 years ago, but being seized by the Messenger of the Press, was afterwards Burnt by the Hangman, and Now reprinted from the Author's Original Copy. With a Preface by the Author of the Review. London. Printed and sold by W. and J. Marshall at the Biblein Newgate St. 6 juin [in-4^o, p. 66 ; la préface de De Foe occupe 11 pages].

A Sermon preached by Mr Daniel De Foe on the Fitting up of Dr Burgess's Meeting House. Taken from his *Review* of the 20 th June 1706.

- A True Relation of the Apparition of one Mrs Veal, the next Day after her Death, to one Mrs Bargrave at Canterbury, the 8th of September 1705. [Which Apparition recommends the Perusal of Drélinecourt's *Book of Consolations against the Fears of Death*. London, Printed for B. Bragg, at the Black Raven. 1^{er} éd. 5 juillet. Joint à la 4^e éd. du livre de Drélinecourt (30 septembre). La 2^e phrase du titre ne fut introduite que dans la 3^e éd. particulière du pamphlet de De Foe le 9 avril.
- Jure Divino : a Satyr. In twelve Books. By the Author of the True-born Englishman. London, 20 juillet folio, portrait, p. xxviii, vii et 346). Une contrefaçon incomplète et défectueuse de ce grand poème politique parut le même jour.
- The Vision. A Poem. Edinburgh, novembre. Ce poème de 124 vers fut composé par De Foe pour ridiculiser le solennel discours de Lord Belhaven au Parlement d'Ecosse ; mais, toujours prudent, il s'arrangea pour faire croire que le comte de Haddington en était l'auteur (lettre à Harley du 28 nov.).
- A Reply to the « Scot's Answer to the British Vision (par Lord Belhaven) ». Edinburgh (feuille volante).
- A Letter to the Glasgow Men. Edinburgh (feuille volante, tirée à 2,500 exemplaires : lettre à Harley du 9 décembre).
- *An Enquiry into the Disposal of the Equivalent. Edinburgh 1706.
- An Essay at Removing National Prejudices against a Union with England. Part. III. By the Author of the two First. [Edinburgh ; novembre, in-4^o, p. 35].
- A Fourth Essay at Removing National Prejudices ; with some Reply to Mr Hodges, and some other Authors, who have printed their Objections against a Union with England. Part. IV [Edinburgh, décembre, in-4^o, p. 44].
- A Review of the State of the English Nation. Le vol. III (p. 688) fut terminé le 6 février 1707, il contient 172 numéros.

1707

- A Fifth Essay at Removing National Prejudices ; with a Reply to some Authors who have printed their Objections against a Union with England. Part. V [Edinburgh, janvier, in-4^o, p. 35].
- Two great Questions Considered : I. What is the Obligation of Parliaments to the Addresses or Petitions of the People, and what the Duty of Addressers ? II. Whether the Obligation of the Covenant, or other National Engagements, is concerned in the Treaty of Union ? Being a Sixth Essay at Removing National

Prejudices against the Union. Part. VI. [Edinburgh, janvier, in-4^o, p. 31].

The Dissenters in England vindicated from some Reflections in a late Pamphlet called « Lawful Prejudices ». Edinburgh [in-4^o, p. 8]. Réimprimé à Londres la même année.

Caledonia. A Poem in Honour of Scotland and the Scots Nation. In 3 parts. Edinburgh. Printed by the Heirs and Successors of Andrew Anderson, Printer to the Queen's Most Excellent Majesty [folio p. v et 60]. Ce poème d'environ 1.000 vers fut publié par souscriptions à Londres, le 28 janvier, par Matthews et Morphew.

A Short View of the Present State of the Protestant Religion in Britain, as it is now profest in the Episcopal Church in England, the Presbyterian Church in Scotland, and the Dissenters in both. Edinburgh, mars [in-4^o, p. 48], 2^e éd. publiée à Londres le 1^{er} avril.

A Voice from the South ; or an Address from some Protestant Dissenters in England to the Kirk in Scotland [mai, in-4^o, p. 8]. Simple réimpression des articles parus dans les numéros du 10 et du 15 mai de la *Review*.

* A Modest Vindication of the Present Ministry : From the Reflections published against them in a late Printed Paper, Entitled, The Lord Haversham's Speech, etc. With a Review and Balance of the Present War. Evincing, That we are not in such a Desperate Condition as that Paper Insinuates. Humbly submitted to the Considerations of all, but especially to the Right Honourable and the Honourable, the North British Lords and Commoners. By a Well-wisher to the Peace of Britain. London [in-4^o, p. 14].

An Historical Account of the Bitter Sufferings, and Melancholy Circumstances of the Episcopal Church in Scotland, Under the Barbarous Usage and Bloody Persecution of the Presbyterian Church Government. With an Essay on the Nature and Necessity of a Toleration in the North of Britain. Edinburgh [in-8^o, p. 40]. Le titre de ce pamphlet est ironique.

De Foe's Answer to Dyer's Scandalous Newsletter [Edinburgh ; in-4^o, p. 3, août].

Dyer's News Examined as to his Swedish Memorial against the Review [septembre, in-4^o, p. 4].

The Trade of Britain stated ; being the substance of 2 papers published in London on occasion of the importation of wine and

brandy from North Britain [Edinburgh, in-4^o, p. 8] (Articles de la *Review*).

A Review of the State of the [British Nation. Le vol. IV (p. 700) comprend 175 numéros et finit le 25 mars 1708.

1708

*Reflections on the Prohibition Act : Wherein the necessity, usefulness and value of that law are invincéd and demonstrated. In Answer to a Letter on that subject, From a gentleman concerned in Trade. London [in-8^o, p. 22].

Advice to the Electors of Great Britain ; occasioned by the intended Invasion from France [in-4^o, p. 4]. Imprimé à Londres et réimprimé à Edimbourg.

A Review of the State of the British Nation. Le vol. V (158 numéros, p. 632) fut terminé le 31 mars 1709.

1709

The Scots Narrative Examined ; or, the Case of the Episcopal Ministers in Scotland stated ; and the late Treatment of them in the City of Edinburgh enquired into. With a brief Examination into the Reasonableness of the Grievous Complaint of Persecution in Scotland and a Defence of the Magistrates of Edinburgh, in their Proceedings there. Being some Remarks on a late Pamphlet, entitled *A Narrative of the late Treatment of the Episcopal Ministers, within the City of Edinburgh*, etc. London, Sold by A Baldwin in Warwick lane, 19 février [in-4^o p. 41 et Post-scriptum de p. x].

The History of the Union of Great Britain. Edinburgh, Printed by the Heirs and Successors of Andrew Anderson, Printer to the Queen's Most Excellent Majesty [folio, portrait, p. viii, xxxii et 694], Réimprimé à Londres en 1711.

An Answer to a Paper concerning Mr De Foe, against the History of the Union [Edinburgh, in-4^o, p. 8].

A Commendatory Sermon. Preached Nov. 4, 1709. Being the Birth Day of King William of Glorious Memory. By Daniel De Foe, London, Printed by J. Dutton, near Fleet Street [in-8^o, p. 8]. Extrait de la *Review*.

A Review of the State of the British Nation. Le vol. VI (150 numéros, p. 600) fut terminé le 23 mars 1710.

Parson Plaxton of Barwick, in the County of York, turn'd inside out. Satire en vers (environ 4 p. f^o) copiée dans une lettre d'un cer

tain G. Haviland, datée de mai 1709 (cf. *Times*, literary Supp., 19 fév. 1920).

1710

The Advertisement of Daniel De Foe to Mr Clark. Edinburgh [in-4°, p. 8].

A Letter from Captain Tom to the Mob now Raised for Dr Sacheverell. London. Printed for J. Baker at the Black Boy in Paternoster Row [in-8°, p. 8, 11 mars].

*A Speech without Doors. London. Printed for A. Baldwin etc. Price 2^d-19 avril [in-8°, p. 28]. Réimprimé à Dublin.

Instructions from Rome in Favour of the Pretender : Inscribed to the most Elevated Don Sacheverillio and his Brother Don Higinasco. And which all Perkinites, Non-jurors, High-Flyers, Popish Desirers, Wooden-shoe Admirers, and Absolute-Non-Resistance Drivers, are obliged to pursue and maintain (Under pain of his Unholinesses Damnation) in order to carry on their intended subversion of a Government, fixed upon Révolution Principles. London J. Baker. Price : 2^d [in-8°, p. 16, 11 mai].

An Essay upon Publick Credit : Being an Enquiry, How the Publick Credit comes to depend upon the Change of the Ministry or the Dissolution of Parliaments; and whether it does so or no. With an Argument, Proving that the Publick Credit may be upheld and maintained in this Nation ; and perhaps brought to a greater Height than it ever yet arriv'd at ; Tho' all the Changes and Dissolutions already made, pretended to, and now Discoursed of, should come to pass in the World. London. Printed and Sold by the Booksellers. Price : 3^d-23 août [in-8°, p. 28].

A Word against a New Election; that the People of England may see the Happy difference between English Liberty and French Slavery : and may consider well before they make the Exchange. Octobre [in-8°, p. 23].

A New Test of the Sense of the Nation : Being a Modest Comparison between the Addresses to the late King James, and those to her present Majesty. In order to observe how far the Sense of the Nation may be judged of by either of them. London, 12 octobre [in-8°, p. 91].

An Essay upon Loans : or, An Argument proving That Substantial Funds, settled by Parliament, with the Encouragement of Interests, and the Advances of Prompt Payment usually allowed, will bring in Loans of Money to the Exchequer, in spite of all the Conspiracies of Parties to the Contrary : while a just,

Honourable, and Punctual Performance on the Part of the Government, supports the Credit of the Nation. By the Author of the Essay upon Credit. London. Printed and Sold by the booksellers, 21 octobre [in-8°, p. 27].

A Supplement to the « *Faults on both Sides* » [Pamphlet ministériel de Harley ou Clements], Containing the compleat History of the proceedings of a Party ever since the Review: in a familiar Dialogue between Steddy and Turn-round, 2 displaced officers of State. Which may serve to explain *Sir Thomas Double* [titre d'un pamphlet tory-extrême]; and to show How far the Late Parliament were right in proceeding against Dr Sacheverell by way of Impeachment. London. J. Baker, price 1 s. [in-8°, p. 76].

A Review of the State of the British Nation. Le vol. VII (155 numéros) fut terminé le 22 mars 1711.

1711

Collaboration au journal : *The Edinburgh Courant*, après le 1^{er} février.

Atalantis Major. Printed in Olreeky, the Chief City of the Northern Part of Atalantis Major [Edinburgh, janvier, in-8°, p. 46]. Sur cette satire politique, voir 1^{re} partie, ch. XI, 1.

A Spectator's Address to the Whigs, on the Occasion of the Stabbing Mr Harley [in-12, p. 15, mars].

Eleven Opinions about Mr Harley; with Observations. London. J. Baker [14 mai, in-8°, p. 89].

The Secret History of the October Club : From its Original to this Time. By a Member. London [J. Baker] Price 1 s. [in-8°, p. 86], 1^{re} éd. le 21 avril; 2^e éd., 10 mai.

Id. Part. II [in-8°, p. 93], août.

The British Visions : or Isaac Bickerstaff's 12 Prophecies for the year 1711 [in-12°, p. 29]. Price : 2 d.

An Essay on the South Sea Trade : with an Enquiry into the Grounds and Reasons of the present Dislike and Complaint against the Settlement of a South-Sea Company. By the Author of the Review. London. J. Baker [in-8°, p. 47], 1^{re} éd., 6 sept. ; 2^e éd., 29 nov.

Reasons why this Nation ought to put a Speedy End to this Expensive War. With a Brief Essay at the probable Conditions on which the Peace now Negotiating may be Founded. Also an Enquiry into the Obligations Britain lies under to the Allies, and how far she is obliged not to make Peace without them. Lon-

don, J. Baker [in-8^o, p. 47]. 1^{re} éd., 6 oct. ; 2^e éd., 11 oct. ; 3^e éd., 13 oct.

*Armageddon ; or the Necessity of Carrying on the War if such a Peace cannot be obtained, as may render Europe safe and Trade secure. London, J. Baker. Price 6^d [in-8^o, p. 47, 30 oct.].

The Balance of Europe : or, an Enquiry into the respective Dangers of giving the Spanish Monarchy to the Emperor, as well as to King Philip. With the Consequences that may be expected from either. London, J. Baker, 1^{er} nov. [in-8^o, p. 48].

An Essay at a Plain Exposition of that difficult Phrase : A Good Peace. By the Author of the Review. London, J. Baker. Price 6^d Novembre [in-8^o, p. 52].

Reasons why a Party among us, and also among the Confederates, are obstinately bent against a Treaty of Peace with the French at this Time. By the Author of Reasons for putting an End to this Expensive War. London, J. Baker. Price 6 [in-8^o, p. 48]. 1^{re} éd., 29 nov. ; 2^e éd., 8 déc.

The Felonious Treaty ; or, an Enquiryin to the Reasons which Moved his late Majesty King William of Glorious Memory to enter into a Treaty at two several Times, with the King of France, for the Partition of the Spanish Monarchy, With an Essay proving that it was always the sense of King William, and of all the Confederates, and even of the Grand Alliance itself, that the Spanish Monarchy should never be united in the Person of the Emperor. By the Author of the Review. London, J. Baker, Price 6^d [décembre, in-8^o, p. 48].

An Essay on the History of Parties and Persecution in Britain, beginning with a brief Account of the Test Act and an Historical Enquiry into the Reasons, the Original, and the Consequences of the Occasional Conformity of the Dissenters ; with some Remarks on the several Attempts, already made and now making, for an Occasional Bill. Enquiring how far the same may be esteemed a Preservation to the Church, or an Injury to the Dissenters. London, J. Baker. Price 6^d, 22 déc. [in-8^o, p. 48].

*The Succession of Spain considered. London. Printed in the year 1711.

An Essay upon the trade to Africa, in order to set the Merits of that Cause in a True Light, and bring the Disputes between the African Company and the Separate Traders into a narrower Compass. London [in-8^o, p. 48].

A True Account of the Design and Advantages of the South-Sea Trade : with answers to all the objections raised against it.

A list of the Commodities proper for that Trade; and the Progress of the subscription towards the South-Sea Company. London, Morphew. Price 6^d [in-8^o, p. 38].

A Defence of the Allies and the late Ministry ; or Remarks on the Tories new Idol. Being a detection of the manifest frauds and falsities in a late Pamphlet [par Swift] entituled, The Conduct of the Allies and of the late Ministry in the beginning and carrying on the War. London, J. Baker. Price 6^d [in-8^o, p. 46].

*Collaboration au *Protestant Post-boy*.

A Review of the State of the British Nation. Le vol. VIII (211 numéros, p. 848) fut terminé le 29 juillet 1712.

Collaboration au recueil suivant : « *A Collection of Original Papers and Material Transactions concerning the late great affair of the Union between England and Scotland. Also an exact Journal of the proceedings of the Treaty as well at London as in Edinburgh. Wherein the Privileges of the Presbyterian Kirk and the Case of toleration of Episcopal Dissenters there are very clearly stated. In 5 parts*, etc. London, Knapton, Cliff, Baker.

1712

The Conduct of Parties in England, more especially of those Whigs who now appear against the new Ministry and a Treaty of Peace. London, 24 janvier [in-8^o, p. 42].

The Present State of Parties in Great Britain : Particularly an Enquiry into the State Dissenters in England and the Presbyterians in Scotland, their Religions and Public Interests considered as it respects their Circumstances before and since the late Acts against Occasional Conformity in England, and for Toleration of Common Prayer in Scotland. London, J. Baker. Price 5 s. 17 mai [in-8^o, p. iv et 352].

*Peace or Poverty. Being a Serious Vindication of Her Majesty and Her Ministers consenting to a Treaty for a general Peace. London, Printed in the year 1712.

The Highland Visions or the Scots New Prophecy : Declaring in 12 Visions what Strange Things shall come to Pass in the Year 1712. Price : 2^d [26 mars, in-12, p. 16].

*The Validity of the Renunciations of Former Powers Enquir'd into, and the Present Renunciation of the Duke of Anjou, impartially consider'd. London. Printed in the year 1712.

*An Enquiry into the Danger and Consequences of a War with the Dutch. London, J. Baker [in-8^o, p. 40].

The Justice and Necessity of a War with Holland, in Case the Dutch do not come into Her Majesty's measures, stated and examined. London.

Reasons against Fighting : Being an Enquiry into this Debate, whether it is Safe for Her Majesty, or her Ministry, to Adventure an Engagement with the French, considering the present Behaviour of the Allies. London, 7 juin. Price : 6^d [in-8°, p. 38].

*An Enquiry into the Real Interest of Princes in the Persons of their Ambassadors ; and how far the Petty Quarrels of Ambassadors, or the Servants and Dependants of Ambassadors, one among another, ought to be Resented by their Principals. With an Essay on what Satisfaction it is Necessary to Give or Take in such Cases. Impartially applied to the affair of Monsieur Mesnager, and the Count de Rechteren, Plenipotentiaries at Utrecht. London, J. Baker, 18 septembre [in-8°, p. 23].

A Seasonable Warning and Caution against the Insinuations of Papists and Jacobites in favour of the Pretender. Being a Letter from an Englishman at the Court of Hanover. London, J. Baker [in-8°, p. 24].

Hannibal at the Gates ; or the Progress of Jacobitism and the Danger of the Pretender. London, J. Baker [in-12, p. 40] ; 1^{re} éd., 30 déc. ; 2^e éd. (With Remarks on a Pamphlet now Published Intituled *Hannibal not at our Gates*), in-8°, p. 48, 1714.

The Review. Ce journal parut sous une forme nouvelle (1 feuille ; cf. ch. XI, 3) du 9 août 1712 au 11 juin 1713 (vol. IX, 106 numéros, p. 212).

1713

A Strict Enquiry into the Circumstances of a late Duel, with some Account of the Persons concern'd on both Sides [Hamilton et Mohun]. Being a Modest Attempt to do Justice to a Noble Person Dead, and to the Injured Honour of an Absent Person Living. To which is added the substance of a Letter from General Me Cortney to his Friend. London [in-8°, p. 45].

Reasons against the Succession of the House of Hanover, with an Enquiry how far the Abdication of King James, supposing it to be legal, ought to affect the Person of the Pretender. London, J. Baker. Price 6^d [in-8°, p. 45] ; 1^{re} éd., 21 février. Ce pamphlet au titre ironique atteignit sa 4^e éd. en avril.

And what if the Pretender should come ? or some Considerations of the Advantages and real Consequences of the Pretender's

possessing the Crown of Great Britain, London, J. Baker, Price 6^d [in-8^o, p. 44], 1^{re} éd., 26 mars ; 2^e éd. en avril.

An Answer to a Question that nobody thinks of, viz. What if the Queen should die ? London, J. Baker. Avril [in-8^o, p. 44].

An Essay on the Treaty of Commerce with France, with Necessary Expositions. London, J. Baker [in-8^o, p. 44], 2^e éd. en mai.

*Nottingham's Politicks Examin'd. Being an Answer to a pamphlet lately published intituled : Observations upon the State of the Nation. London, J. Baker, 6^d [in-8^o, p. 34].

The Second-Sighted Highlander. Being 10 New Visions for the year 1713. Printed in 1713.

*A Brief Account of the Present State of the African Trade. London, 1713.

Considerations upon the 8th and 9th Articles of the Treaty of Commerce and Navigation. Now published by Authority. With some Enquiries into the Damages that may accrue to the English Trade from them. London, J. Baker, 2 juin [in-8^o, p. 40].

Some Thoughts upon the Subject of Commerce with France. By the Author of the Review. London, J. Baker. Juin (résumé d'articles parus dans la *Review*).

A General History of Trade, and especially considered as it respects British Commerce etc. Il parut 4 fascicules (2 par mois) en août et septembre, écrits en grande partie par De Foe. London, J. Baker (chaque numéro in-8^o, p. 40).

A Letter from a member of the House of Commons to his Friend in the Country, relating to the Bill of Commerce. With a true copy of the Bill, and an exact list of all those who voted for and against engrossing it. London, J. Baker [in-8^o, p. 46].

*Memoirs of Count Tariff. London, J. Morphew ; 1 s. [in-8^o, p. 95] (sans doute en partie par De Foe).

Whigs turned Tories and Hanoverian Tories from their avowed Principles proved Whigs ; or Each side in the other Mistaken. Being a plain proof that each Party deny that Charge which the others bring against them ; and that neither side will disown those which the others profess. With an Earnest Exhortation to all Whigs, as well as Hanoverian Tories, to lay aside those uncharitable Heats among such Protestants, and seriously to consider, and effectually to provide, against those Jacobites, Popish, and Conforming Tories, whose principal Ground of Hope to ruin all sincere Protestants is from those Unchristian and violent Feuds among ourselves, London. J. Baker.

*Union and no Union. Being an Enquiry into the Grievances of the Scots and how far they are right or wrong, who alledge that the Union is dissolved. London, J. Baker [in-8°, p. 24].

A Letter to the Dissenters. London. J. Morphew. Price 6^d, 3 déc. [in-8°, p. 48].

Collaboration au journal : *Mercator*, or Commerce Retrieved. Being considerations on the Subject of British Trade, particularly as it respects Holland, Flanders and the Dutch Barrier, the Trade to and from France, the Trade to Portugal, Spain and the West Indies, and the Fisheries of Newfoundland and Nova Scotia. With other Matters and Advantages accruing to Great Britain, by the Treaties of Peace and Commerce lately Concluded at Utrecht. The whole being founded upon just Authorities, faithfully Collected from Authentick Papers, and now made Publick for general Information. Revue bi-hebdomadaire qui dura 181 numéros, du 26 mai 1713 au 20 juillet 1714 (chaque numéro grande feuille in-4° imprimée en deux colonnes).

1714

The Scots Nation and Union Vindicated from the Reflections cast on them in an Infamous Libel entitled, *The Public Spirit of the Whigs*, etc. [par Swift]. In which the most Scandalous Paragraphs contained therein are fairly quoted and fully answered. London, Printed for A. Bell. Price 6^d March [in-4°, p. 28].

A Letter to the Whigs, expostulating with them upon their present Conduct. London, 1714.

A View of the Real Danger of the Protestant Succession. London, J. Baker, 6^d, avril [in-8°, p. 44] [titre ironique].

*A Brief Survey of the Legal Liberties of the Dissenters, and how far the Bill, now Depending, Consists with preserving the Toleration inviolably. Wherein the Present Bill is published, and also the Toleration Act at large, that they may be compar'd with one another. London, J. Baker, 6^d [in-8°, p. 39].

Reasons for Impeaching the Lord High Tresasurer, and some others of the Present Ministry [titre ironique]. London, J. Moore, 6^d avril [in-8°, p. 39].

The Remedy worse than the Disease ; or, Reasons against passing the Bill for preventing the Growth of Schism. To which is added a brief Discourse of Toleration and Persecution, shewing their Unavoidable Effects good or Bad ; and Proving that neither Diversity of Religions, nor Diversity in the Same Religion, are

- Dangerous, much less Inconsistent with good Government. In a Letter to a Noble Earl. London, J. Baker, 9 juin [in-8°, p. 48].
- Collaboration au journal : *The Monitor*, 22 avril au 7 août [chaque numéro, 1 feuille in-4°].
- Collaboration au journal : *The Flying Post and Medley* (dont Hurst était le propriétaire), du 27 juillet au 21 août (1 feuille folio, paraissant trois fois par semaine).
- Advice to the People of Great Britain, with respect to 2 Important Points in their future Conduct; I. To what they ought to expect from the King; II, How they ought to behave to him. London, J. Baker, 7 oct. [in-8°, p. 40]. Réimprimé à Dublin (G. Risk, bookseller).
- * Impeachment, or No Impeachment : Or an Enquiry how far the Impeachment of certain Persons at the present Juncture, would be consistent with Honour and Justice. London, J. Moore, 3^d [in-8°, p. 23].
- A Secret History of One Year (1688, comparé à 1714). London, J. Baker [in-8°, p. 40].
- The Secret History of the White Staff. Being an Account of Affairs under the Conduct of Some late Ministers; and of what might probably have happened if Her Majesty had not died. London, J. Baker [in-8°, p. 71]. 4 éditions parurent en octobre. [La plus grande partie de ce traité, ainsi que des suivans, est l'œuvre de De Foe].
- Id.* Part. II [in-8°, p. 71]. 1^{re} éd., 27 oct. (3 éd. parurent avant la fin de l'année).

1715

- The Secret History of the White Staff, etc. Part. III [in-8°, p. 80]. 1^{re} éd., 29 janvier (les trois parties furent réunies en un pamphlet).
- Strike while the Iron's Hot, or Now is the Time to be Happy. Humbly propos'd, upon His Majesty's late most gracious Injunction. London, Keimer 6^d, in-8°, p. 43.
- Treason Detected, in an Answer to that Traiterous and Malicious Libel entitled English Advice to the Freeholders of England. Humbly offer'd to the Consideration of all those Freeholders who have been poyson'd with that malicious Pamphlet [par l'évêque Atterbury]. London, Keimer, 6^d [in-8°, p. 35]. 1^{re} éd., janvier; 2^e éd., février.
- A Friendly Epistle by Way of Reproof, from one of the People called Quakers to Thos Bradbury, a Dealer in many Words. London, Keimer, 6^d [in-8°, p. 39], 19 février. 5th ed. 1715.

- An Appeal to Honour and Justice**, tho' it be of his Worst Enemies, by Daniel de Foe ; Being a True Account of his Conduct in Public Affairs. London, Baker [in-8°, p. 58], 24 février.
- The Family Instructor** : in 3 Parts. I. Relating to Fathers and Children. II. To Masters and Servants. III. To Husbands and Wives. By way of Dialogue, with a Recommendatory Letter by the Rev. Mr S. Wright. London, E. Matthews [in-12, p. 444]. 1^{re} éd., 31 mars ; 2^e éd. corrigée par l'auteur (sans la lettre de Wright), 17 septembre. La 8^e éd. parut en 1720, la 16^e en 1766, etc.
- The Secret History of the Scepter, or the Court Intrigues in the late Reign.** London Keimer 1 s. [in-8°, p. 48] (en grande partie composé par De Foe). Une 2^e éd. parut avec un titre légèrement différent.
- The Secret History of the Secret History of the White Staff [Harley], Purse [Harcourt] and Mitre [Atterbury].** Written by a Person of Honour.
- Memoirs of the Conduct of Her late Majesty and her last Ministry**, relating to the separate Peace with France. By the Right Hon. the Countess of London, Keimer, 1 s. [in-8°, p. 80] (en partie par De Foe).
- A Sharp Rebuke from one of the People called Quakers to Henry Sacheverell, the High Priest of Andrews, Holborn.** By the same Friend that wrote to Thos Bradbury. London, Keimer, 6^d [in-8°, p. 35], mars.
- A Seasonable Expostulation with, and Friendly Reproof unto James Butler, who by the Men of this World is styled the Duke of Ormond, relating to the Tumults of the People.** By the same Friend that wrote to Thos Bradbury, the Dealer in many Words, and Henry Sacheverell, the High Priest of Andrews, Holborn. London, Keimer, 31 mai [in-8°, p. 31]. Réimprimé à Dublin [chez Thos. Humes, in-8°, p. 24].
- A Letter to a Merry Young Gentleman intituled Tho. Burnett Esq.** (one of the Justices of the Court of Common Pleas). In Answer to one writ by him to the Right Hon. the Earl of Halifax ; by which it plainly appears the said squire was not awake when he writ the said letter. London, J. Morphew, 4^d [in-8°, p. 24].
- Burnet and Bradbury, or the Confederacy of the Press and Pulpit for the Blood of the Last Ministry.** London, 1715.
- *Some Reasons offered by the late Ministry in Defence of their Administration.** London, Morphew, 1 s. [in-8°, p. 78].
- *The Folly and Vanity of Impeaching the late Ministry Considered.** London, 1715.

- History of the Wars of his present Majesty Charles XII King of Sweden ; from his first Landing in Denmark to his Return from Turkey to Pomerania. By a Scots Gentleman in the Swedish Service. London, A. Bell [in-8^o, p. 400]. Ouvrage de compilation en grande partie écrit par De Foe. 1^{re} éd., 6 juillet. *Id.* With a Continuation to his Death [History, p. 1-248 ; Continuation, p. 249-402], 21 mai 1720.
- A Hymn to the Mob. London, 14 juillet, 6^a [in-8^o, p. 40]. Poème d'environ 800 vers.
- *A Remonstrance from some Country Whigs to a member of a Secret Committee. London, J. Morphew, 6^a [in-8^o, p. 40].
- The Fears of the Pretender turn'd into the Fears of Debauchery. Proposed, without Ceremony, to the Consideration of the Lords spiritual and temporal ; with a hint to Richard Steele esq. London, Keimer, 6^a [in-8^o, p. 38].
- The Second-Sighted Highlander. Being 4 visions of the Eclypse and something of what may follow. London, Baker 6^a [in-8^o, p. 46].
- Some Methods to supply the Defects of the late Peace, without entering into a New War. London, 1715.
- *A Second Letter from a Country Whig to his Friend in London, relating to the matter of Impeachments. London, Morphew, 6^a [in-8^o, p. 38].
- Bold Advice : or, Proposals for the Entire rooting out of Jacobitism in Great Britain. Address'd to the present Ministry. London, J. Moore, 6^a [in-8^o, p. 43].
- Some Considerations on the Danger of the Church from her own clergy. Humbly offer'd to the Lower House of Convocation. London, J. Roberts, 6^a [in-8^o, p. 40].
- *An Attempt towards a Coalition of English Protestants. To which is added Reasons for restraining the Licentiousness of the Pulpit and Press. London, 1715.
- An Account of the Conduct of Robert Earl of Oxford. London. T. Warner 1 s. [in-8^o, p. 99]. Réimprimé en 1717 avec le titre : « Memoirs of some transactions during the late Ministry of Robert, Earl of Oxford ».
- Humble Address to our Sovereign Lord the People. London, J. Baker, 6^a [in-8^o, p. 36].
- A View of the Scots Rebellion. With some Enquiry into what we have to fear from the Rebels ? And what is the properest method to take with them ? London, R. Burleigh in Amen corner. 15 oct. Price 6^a [in-8^o, p. 40].

*The Traitorous and Foolish Manifesto of the Scots Rebels Examined and Exposed Paragraph by Paragraph. London, R. Burleigh, 6^d [in-8^o, p. 32].

A Trumpet, Blown in the North, and Sounded in the Ears of John Ereskine, called by the Men of the World, Duke of Mar. By a Ministering Friend of the People called Quakers. With a word of Advice and Direction to the said John Ereskine and his Followers. London, Keimer, 6^d, 10 nov. [in-8^o, p. 38].

An Account of the Great and Generous Actions of James Butler (late Duke of Ormond). Dedicated to the Famous University of Oxford [titre ironique]. London, J. Moore, 6^d, déc. [in-8^o, p. 48]. Réimprimé en 1718.

1716

Some Account of the Two Nights Court at Greenwich ; wherein may be seen the Reason, Rise and Progress of the late Unnatural Rebellion against his Sacred Majesty King George, and his Government. London, J. Baker [in 8^o, p. 72]. Réimprimé à Edimbourg. (En grande partie l'œuvre de De Foe).

*An Essay towards Real Moderation. London, Morpew, 3^d [in-8^o, p. 15], 2^e éd. en 1716.

*Some Thoughts of an Honest Tory in the Country upon the late Disposition of some People to revolt. London, 1716.

The Conduct of some people, about pleading guilty, With some reasons Why it was not thought proper to shew mercy to some who desired it. London [in-8^o, p. 23]. Réimprimé à Dublin.

Some Considerations on a Law for triennial Parliaments. With an Enquiry: I. Whether there may not be a Time, when it is necessary to suspend the Execution of such Laws as are most essential to the Liberties of the People. II. Whether this is such a Time or No ? London, J. Baker, avril [in-8^o, p. 40].

*Arguments about the Alteration of Triennial Elections of Parliament. In a letter to a Friend in the Country. London, Gray, 1 1/2^d [folio, p. 6].

*The Triennial Act impartially Stated. London, 1716.

*A True Account of the Proceedings at Perth, the Debates in the Secret Council there, and the Reasons and Causes of the sudden finishing and breaking up of the Rebellion. Written by a Rebel. London J. Baker [in-8^o, p. 72]. (Réimprimé en 1845 dans vol. II du *Spottiswoode Miscellany*). (Probablement remanié par De Foe).

An Essay upon Buying and Selling of Speeches, in a Letter to a Worshipful Justice of the Peace, being also a Member of a certain Worshipful Society of Speech-makers. London, J. Baker, 6^d [in-4^o, p. 39].

*Remarks on the Speeches of William Paul, Clerk, and John Hall of Otterburn Esq. ; executed at Tyburn for rebellion the 13 th. of July 1716. In which the Government and Administration, both in Church and State, are vindicated from the treasonable Reflections and false Aspersions thrown upon them in those Speeches, which are inserted at length, as they were delivered to the Sheriffs. London, Baker et Warner, 6^d [in-8^o, p. 38].

The Layman's Vindication of the Church of England, as well against Mr Howell's charge of schism, as against Dr Bennett's pretended Answer to it. London, Bell and Baker [in-8^o, p. 79].

*Secret Memoirs of the New Treaty of Alliance with France [4 janv. 1717] ; in which some of the First Steps in that remarkable Affair are discovered ; with some Characters of Persons. London, J. Roberts [in-8^o, p. 36].

Secret Memoirs of a Treasonable Conference at Somerset House, for deposing the Present Ministry, and making a new turn at Court. London, F. More, 1 s. [in-8^o, p. 78]. En partie l'œuvre de De Foe.

Collaboration, à partir de mai, à la revue mensuelle : *Mercurius Politicus* : Being monthly Observations on the Affairs of Great Britain ; with a Collection of the Most Material Occurrences. By a Lover of Old England. London, J. Morphew, 1 s. [chaque numéro, brochure in-8^o de 60 à 100 pages].

Rédaction, à partir de juin, de *Dormer's News Letters* (chaque numéro, une feuille, folio) (lithographiée).

1717

Memoirs of the Church of Scotland, in 4 Periods : I. The Church in her Infant State, from the Reformation to Queen Mary's Abdication. II. The Church in its Growing State, from the Abdication to the Restoration. III. The Church in its Persecuted State, from the Restoration to the Revolution. IV. The Church in its Présent State, from the Revolution to the Union. With an Appendix of Some Transactions since the Union. London, E. Matthews [in-8^o, p. 233, 196 et 9], 26 avril. Réédité par le Rév. W. Wilson en 1845 (avec introd. et notes).

Minutes of the Negotiations of Mons. Mesnager, at the Court of England, Towards the Close of the last Reign. Wherein some of

the Most-Secret Transactions of that Time, relating to the Interest of the Pretender, and a Clandestine Separate Peace are detected and laid open. Written by himself. Done out of French. London, S. Baker, 17 juin [in-8°, p. 326], 2^e éd, 1717 ; 3^e éd., 8 juillet 1731,; 4^e éd., 1736.

A Declaration of Truth to Benjamin Hoadley, one of the High Priests of the Land, and of the Degree whom Men call Bishops. By a Ministering Friend who writ to Tho. Bradbury, a Dealer in Many Words. London, E. Moore, 6^d [in-8°, p. 31].

*An Expostulatory Letter to the Bishop of Bangor, concerning a book lately published by His Lordship, entitled : A Preservative against the Principles and Practices of English Nonjurors. London, E. Smith, 6^d [in-8°, p. 30].

*The Danger of Court Differences ; or the unhappy effects of a Motley Ministry ; occasion'd by the Report of Changes at Court. London, Printed in the year 1717.

The Quarrel of the School-boys at Athens, as lately acted at a School near Westminster. London, J. Roberts, Price 6^d [in-8°, p. 38]. (Relation ironique de séances orageuses au Parlement).

An Impartial Enquiry into the Conduct of the Right Honourable Charles, Lord Viscount Townshend, London, A. Dodd [in-8, p. 76]. (Justification des actes de Townshend).

An Argument proving that the Design of Employing and Enobling Foreigners is a treasonable Conspiracy against the Constitution, dangerous to the Kingdom, an Affront to the Nobility of Scotland in particular, and dishonourable to the Peerage of Britain in General. With an Appendix, wherein an Insolent Pamphlet entitled *The Anatomy of Great Britain* is anatomiz'd, and its design and authors detected and exposed. London, Price 1 s. [in-8°, p. 102] (3 éditions en 1717).

Fair Payment no Spunge. London, in-8°, printed in the year 1717.

A Farther Argument against Ennobling Foreigners in answer to the two parts of the State Anatomy (par Toland). London, printed in the year 1717, in-8°.

*What if the Swedes should come ? With some Thoughts about keeping the Army on Foot, whether they come or not. London, 1717, in-8°.

*A Short View of the Conduct of the King of Sweden. London, 1717, in-8°.

The Repeal of the Act against Occasional Conformity Consider'd. London, 1717, in-8°.

The Question fairly stated, Whether Now is not the Time to do Justice to the Friends of the Government, as well as to its Enemies ? And whether the old excuse of its Not being a proper season will serve any longer ? Stand by your friends, do Justice to your Enemies, and fear no Body. London, J. Roberts, J. Harrison, A. Dodd. Price 6^d [in-8^o, p. 33].

The Danger and Consequence of disobliging the Clergy consider'd, as it relates To making a Law for regulating the University, and repealing some Laws which concern the Dissenters. In a letter to a noble lord in Oxfordshire. London, Baker, 9 avril 1717, 6^d. [in-8^o, p. 38].

The Conduct of Robert Walpole, esq. From the beginning of the reign of her late Majesty Queen Anne to the present time. London, T. Warner, 1 s. [in-8^o, p. 66].

*A General Pardon consider'd in its Circumstances and Consequences. London, 1717, in-8^o.

*The Report reported : or, the weakness and injustice of the Proceedings of the Convocation in their censure of the Lord Bishop of Bangor, Examin'd and Expos'd. Judge righteous Judgment. London, S. Baker, 6^d [in-8^o, p. 39].

A Vindication of Dr Snape, in answer to several libels lately published against him. With some further remarks on the Bishop of Bangor's sermon. By which it will plainly appear who is the truest friend of the Church, the bishop or the Dr.-O Tempora ! O Mores !... London, Dodd. 6^d [in-8^o, p. 32].

Mr Benjamin Hoadley. Against the Right Reverend Father in God Benjamin, Lord Bishop of Bangor ; or, an humble reply to His Lordship's *Answer to the Rev. Dr Snape's letter occasion'd by that great Prelate's Sermon*, preach'd before the King at St James's, March 31, 1717. London, T. Warner [in-8^o, p. 48].

*The Old Whig and Modern Whig revived in the Present Divisions at Court. London, 1717, in-8^o.

A Letter to Andrew Snape, occasion'd by the Strife that lately appeared among the People called Clergy-men. By the Author of the Declaration of Truth. London, T. Warner, 24 août, 6^d [in-8^o, p. 30]. (Pamphlet contre Snape, en style quaker).

The Conduct of Christians made the Sport of Infidels. In a letter from a Turkish Merchant at Amsterdam to the Grand Mufti at Constantinople : on occasion of some of our National follies, but especially the late Scandalous Quarrel among the Clergy. London, S. Baker, 6^d [in-8^o, p. 38].

Observations on the Bishop's Answer to Dr Snape. By a Lover of Truth. London, S. Baker, 6^d [in-8^o, p. 34].

Collaboration au *Journal de Mist* (voir chap. XII, 1) : The Weekly Journal, or Saturday's Post (chaque numéro, 12 p., petit folio), à partir du n^o 37 (24 août).

A Curious Little Oration, Delivered by Father Andrew, concerning the Great Quarrels that divide the Clergy of France. Translated from the 4th ed. of the French by Dan. De Foe. 3^d [in-8^o, p. 20] (2 éd. en 1717).

Collaboration au journal : *Mercurius Politicus*.

Collaboration à *Dormer's News Letter*.

1718

Mr De la Pillonnière's Vindication : being an Answer to the 2 School-masters, and their boys' Tittle Tattle, wherein the Dispute between Dr Snape and Mr Pillonnière is set in a true light. By the Author of the Layman's Vindication. London. T. Warner, 6^d [in-8^o, p. 34].

Memoirs of Publick Transactions in the Life and Ministry of his Grace the D. of Shrewsbury. In which will be found much of the History of Parties, and especially of Court Divisions, during the last Four Reigns ; which no History has yet given an Account of. London, T. Warner, 2 s. [in-8^o, p. 139]. 6 mai.

The Case of the War in Italy Stated. Being a Serious Enquiry, how far Great Britain is Engaged to concern itself in the Quarrel between the Emperor and the King of Spain. London, T. Warner, 6^d [in-8^o, p. 34].

Memoirs of the Life and Eminent Conduct of that Learned and Reverend Divine, Daniel Williams, D. D. With some Account of his Scheme for the Vigorous Propagation of Religion, as well in England as in Scotland, and several other Parts of the World. Address'd to Mr Peirce. London, E. Curll. Price 2 s 6^d Bound [in-8^o, p. 86].

*Some Persons vindicated against the author of the *Defection* [Tindal] ; and that writer convicted of Malice and Falshood. R...W... esq. « Much Malice mingled with but little wit » (Dryden). London, Boreham, 6^d [in-8^o, p. 40]. (Justification de Townshend et de Walpole).

The *Defection* farther Consider'd, wherein the resigners, as some would have them stil'd, are really deserters. London, Boreham, 6^d [in-8^o, p. 38].

Considerations on the Present State of Affairs in Great Britain.
London, J. Roberts [petit in-4^o, p. 40].

The Family Instructor. Vol. II. In 2 Parts: I. Relating to Family Breaches, and their obstructing Religious Duties. II. To the Great Mistake of mixing the Passions, in the Managing and Correcting of Children. With a great variety of Cases of Setting ill Examples to Children [in-12, p. VI et 404] (en 1766 parut la 8^e édition).

*A Vindication of the Press : or, an Essay on the Usefulness of writing, on Criticism and the Qualification of Authors. London, 1718.

Collaboration au recueil suivant : *A Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris* [par J. P. Marana]. Giving an Impartial Account to the Divan at Constantinople of the most remarkable Transactions of Europe, and Discovering several Intrigues and Secrets of the Christian Courts, especially of that of France : continued from the year 1687 to the year 1693. Written originally in Arabick, Translated into Italian, and from thence into English. London, 1718.

A Brief Comment upon His Majesty's Speech : Being Reasons for strengthening the Church of England by taking off the Penal Laws against Dissenters. By one called a Low-Churchman. London, T. Warner, 6^a [in-8^o, p. 38].

A History of the session of the present Parliament, with a correct list of both houses. London, Boreham 1 s. 6^a [in-8^o, p. 136]. (Recueil de documents officiels édités par De Foe et précédés d'une introduction contre Boyer).

Collaboration au journal tri-hebdomadaire : *The Whitehall Evening Post*, fondé par De Foe le 18 septembre (chaque numéro, 4 p. in-4^o à 2 colonnes).

Collaboration au *Mercurius Politicus*.

Collaboration à *Dormer's News Letter* (jusqu'en août).

Collaboration au *Journal de Mist* : The Weekly Journal or Saturday's Post.

1719

A Friendly Rebuke to One Parson Benjamin ; Particularly Relating to his Quarrelling with his own Church and Vindicating Dissenters. By one of the People called Quakers. London, E. Moor 6^a [in-8^o, p. 32], 10 janvier.

The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner : Who lived eight and twenty Years all alone

on an uninhabited Island on the Coast of America, near the Mouth of the Great River of Oroonoke ; Having been Cast on Shore by Shipwreck, wherein all the Men perished but himself. With an Account how he was at last strangely delivered by Pyrates. Written by Himself. London. Printed for W. Taylor, at the Ship in Paternoster Row [in-8°, Front., p. 364], 25 avril (2^e éd., 12 mai ; 3^e éd., 6 juin ; 4^e éd., 8 août, etc.).

The Farther Adventures of Robinson Crusoe. Being the Second and Last Part of his Life, and of the Strange Surprizing Accounts of his Travels Round three Parts of the Globe. Written by Himself. To which is added a Map of the World, in which is Delineated the Voyages of Robinson Crusoe. London, Printed for W. Taylor, at the Ship in Paternoster Row [in-8°, p. 373], 20 août.

Some Account of the Life and most Remarkable Actions of George Henry, Baron de Goertz, Privy Counsellor and chief Minister of State to the late King of Sweden. London, Bickerton [in-8°, portrait, p. 46], mai.

A Letter to the Dissenters. London, J. Roberts, 6^d [in-8°, p. 27], mai.

The Anatomy of Exchange Alley ; or a System of Stock-Jobbing ; proving that Scandalous Trade, as it is now carried on, to be knavish in its private Practice, and Treason in its Publick. Being a clear Detection : I. Of the private Cheats, used to deceive one another. II. Of their Arts to draw Innocent Families into their Snare, understood by their new Term of Art, viz. Being let into the Secret. III. Of their Raising and Spreading false News, to ground the Rise or Fall of Stocks upon. IV. Of the Dangerous Consequences of their Practices, and the Necessity there is to Regulate or Suppress them. To which is added some Characters of the most Eminent Persons concern'd now, and for some years past, in carrying on this pernicious Trade. By a Jobber. London, Smith et Warner, 1 s. [in-8°, p. 64], 11 juillet (2^e éd., 26 mars 1720).

Collaboration à l'ouvrage suivant : *History of the Reign of King George*, from the Death of her late Majesty Queen Anne to the 1st of August 1718. Collected from the most authentick vouchers ; supported by evidence of fact, and entirely unconcern'd in the separate interest of persons or parties. To be continued yearly. London, Printed for N. Mist in Carter lane, 1719 [in-8°, p. 252 et 232, indexes].

The Just Complaint of the Poor Weavers truly represented, with as much answer as it deserves to a Pamphlet lately written

against them, entitled « *The Weaver's Pretences Examined, etc.* ». London, Boreham [in-8°, p. 43], août.

A Brief State of the Question between the Printed and Painted Callicoës and the Woollen and Silk manufacture, as far as it relates to the Wearing and using of Painted and Painted Callicoes in Great Britain. London, Boreham [in-8°, p. 48].

The Dumb Philosopher : or Great Britains Wonder, containing : I. A Faithful and very Surprizing Account, how Dickory Cronke, a Tinner's Son, in the County of Cornwall, was born Dumb, and continued so for 58 years ; and how, some Days before he Died, he came to his Speech. With Memoirs of his Life, and the manner of his Death. II. A Declaration of his Faith and Principles in Religion : With a Collection of Select Meditations composed in his Retirement. III. His Prophetical Observations upon the Affairs of Europe, more particularly of Great Britain from 1720 to 1729. The whole extracted from his original Papers, and confirmed by unquestionable authority. To which is annexed, His Elegy, written by a young Cornish Gentleman of Exeter College in Oxford. With an Epitaph by another Hand. London, Bickerton, 1 s. [in-8°, p. 64], 14 octobre (2^e éd., 27 mai 1720).

*Charity still a Christian Virtue ; or an Impartial Account of the Tryal and Conviction of the Rev. Mr Hendley for Preaching a Charity Sermon at Chisselhurst. And of Mr Campman and Mr Harding, for Collecting at the same Time the Alms of the Congregation. At the Assizes held at Rochester, on Wedn. July 15, 1719. Offered to the Consideration of the Clergy of the Church of England. London, Bickerton. 1 s. [in-8°, Front., p. 72], 16 octobre (pamphlet probablement remanié et édité par De Foe).

The King of Pirates : Being an Account of the Famous Enterprizes of Captain Avery, the Mock King of Madagascar ; with his Rambles and Piracies, wherein all the Sham Accounts formerly published of him are detected. In Two Letters from himself, one during his Stay at Madagascar, and one since his Escape from thence. London, Bettsworth. 1 s. 6 d. [in-8°, p. vi et 93], 10 décembre (2^e éd. en 1720).

Collaboration au journal : *The Daily Post* (chaque numéro, p. 2, petit fo). Fondé par De Foe, le 4 octobre.

Collaboration au journal : *Mercurius Politicus*.

Collaboration au *Journal de Mist*.

Collaboration au *Whitehall Evening Post*.

*Collaboration au journal : *The Manufacturer* : or the British Trade truly Stated. Wherein the Case of Weavers and the Wearing of Calicoes are considered (à partir du 30 octobre) (bi-hebdomadaire).

1720

The Chimera : or, the French Way of Paying National Debts Laid Open. Being an Impartial Account of the Proceedings in France for Raising a Paper Credit, and Settling the Mississipi Stock. London, T. Warner, 1 s. [in-8°, p. 76], 5 janvier.

An Historical Account of the Voyages and Adventures of Sir Walter Raleigh. With the Discoveries and Conquests he made for the Crown of England. Also a particular Account of his Several Attempts for the Discovery of the Gold Mines in Guiana, and the Reason of the Miscarriage, shewing, That it was not from any Defect in the Scheme he had laid, or in the Reality of the Thing itself, but in a Treacherous Discovery of the Design and of the Strength he had with him to the Spaniards. To which is added, An Account how that Rich Country might be now with Ease, Posses'd, Planted and Secur'd to the British Nation, and What immense Wealth and Increase of Commerce might be raised from thence. Humbly proposed to the South-Sea Company. London, W. Boreham, 1 s. [in-8°, p. 55]. La brochure porte la date 1719 mais ne fut lancée qu'en janvier 1720.

The Trade to India, critically and calmly consider'd and prov'd to be destructive to the General Trade of Great Britain, as well as to the Woollen and Silk Manufactures in Particular. London, W. Boreham, 6^e [in-8°, p. 45], 13 février.

The History of the Life and Adventures of Mr Duncan Campbell. A Gentleman, who though born Deaf and Dumb writes down any Stranger's Name at First Sight ; and their Future Contingencies of Fortune. Now living in Exeter Court, over against the Savoy in the Strand, London, E. Curll, 5 s. [in-8°, p. xxiv et 320], 3 mai 1720, 2^e éd., 4 août ; 3^e éd. sous le titre *The Supernatural Philosopher*, 1728 : 4^e éd., 21 déc. 1728. (Cet ouvrage est seulement en partie de De Foe.)

Memoirs of a Cavalier : or a Military Journal of the Wars in Germany and the Wars in England. From the year 1632 to the year 1648. Written threescore years ago, by an English Gentleman, who served first in the Army of Gustavus Adolphus, the Glorious King of Sweden, till his Death, and after that in the Royal Army of King Charles the First, from the Beginning of the Re-

bellion to the End of the War. London. Bell, Osborn, Taylor, and Warner [in-8°, p. vi et 338], 24 mai.

The Life, Adventures and Piracies of the Famous Captain Singleton : Containing an Account of his being set on Shore in the Island of Madagascar, his Settlement there, with a Description of the Place and Inhabitants : Of his Passage from thence in a Paraguay, to the Main Land of Africa, with an Account of the Customs and Manners of the People : His great Deliverances from the Barbarous Natives and Wild Beasts : Of his meeting with an Englishman, a citizen of London, amongst the Indians. The great Riches he Acquired, and his Voyage Home to England. As also Captain Singleton's Return to Sea, with an Account of his many Adventures and Pyracies with the famous Captain Avery and others. London, Brotherton, Graves, Dodd et Warner [in-8°, p. 344], 4 juin.

The Case fairly stated between the Turkey Company and the Italian Merchants. By a Merchant. London. Printed in the year 1720 [in-8°, p. 48]. (Pamphlet écrit contre la Compagnie et son monopole commercial).

Serious Reflections during the Life and Surprizing Adventures of Robinson Crusoe. With his Vision of the Angelick World. Written by Himself London, W. Taylor [in-8°, front., p. viii, 270 et 84].

*A Letter to the Author of the *Independent Whig*. Wherein the Merits of the Clergy are consider'd; the Good vindicated and the Bad expos'd. With some Account of the late Controversy in the Church. By One who has no Dependence on Church, State or Exchange-Alley. London, A Moore, 6d [in-8°, p. 32].

*A Letter to the *Independent Whig* occasion'd by his Consideration of the importance of Gibraltar to the British Empire. London, A Moore, 6d [in-8°, p. 36].

The Compleat Art of Painting. A Poem. Translated from the French of M. Du Fresnoy. By D. F. Gent. London, T. Warner, 1 s. [in-8°, p. 53].

Collaboration, à partir du 25 juin à : *Applebee's Original Weekly Journal*.

Collaboration jusqu'en septembre à *Mercurius Politicus*.

Collaboration en octobre-novembre au journal *The Director*.

Collaboration jusqu'en juin à la *Whitehall Evening Post*.

Collaboration au *Journal de Mist*.

Collaboration à la *Daily Post*.

1721

*A Vindication of the Honour and Justice of Parliament against a Scandalous Libel, Entituled *the Speech of John A—* [Aislable] *Esq.* London, A More, 6^e [in-8^o, p. 36], février.

A True State of Public Credit ; or a short view on the Condition of the Nation, with respect to our present Calamities. And some Considerations how they may be redress'd and the Landed and trading interest advanced. As also some necessary observations on the conduct of the Bank, in this critical Juncture. Dedicated to the Right Honourable Sir John Fryer, Bart, lord mayor of the City of London ; occasion'd by the City petition to the Honourable House of Commons. London, T. Warner, 6^e [in-8^o p. 32], mai.

Collaboration au *Journal de Mist*.

Collaboration au *Journal d'Applebee*.

Collaboration à la *Daily Post*.

1722

A Collection of Miscellany Letters, selected out of Mist's Weekly Journal, 4 vol., 12 mo., 9 janvier. Réédité le 26 juin en 2 vol. in-8^o (beaucoup de lettres ont été écrites par De Foe, et le recueil a été édité par ses soins).

The Fortunes and Misfortunes of the Famous Moll Flanders, who was born in Newgate, and during a Life of continued Variety, for Threescore years, beside her Childhood, was Twelve years a Whore, Five Times a Wife (whereof once to her own Brother), Twelve years a Thief, Eight years a Transported Felon in Virginia, at last grew Rich, liv'd Honest, and died a Penitent. Written from her own Memorandums. London. W. Chetwood, T. Eddin (daté de 1721) [in 8^o, p. xiii et 424], 1^{re} éd., 27 janvier,; 2^e éd. (chez Brotherton, p. iv et 366), 23 juillet ; 3^e éd. (chez Chetwood), 21 décembre (réimprimée le 2 nov. 1723). Abrégé du roman publié chez Read en juillet 1723.

Due Preparations for the Plague, as well for soul as body. Being some seasonable thoughts upon the Visible approach of the present dreadful contagion in France ; the properest measures to prevent it, and the great work of submitting to it. London, E. Matthews, J. Batley, 12^{mo} [p. xi et 272]. 1 s. 6d., 8 février.

Religious Courtship : Being Historical Discourses on the Necessity of Marrying Religious Husbands and Wives only. As also of Husbands and Wives being of the same Opinions in Religion with one Another. With an Appendix of the Necessity of taking

none but Religious Servants, and a Proposal for the better Managing of Servants. London, E. Matthews [in-8°, p. iv et 358], 20 février.

A Journal of the Plague Year. Being Observations or Memorials of the most Remarkable Occurrences, as well Publick as Private, which happened in London during the Great Visitation in 1665. Written by a Citizen who continued all the while in London. Never made Publick before. London, E. Nutt, Roberts, Dodd [in-8°, p. 287], 17 mars (réimprimé en 1754 sous le titre : *The History of the Great Plague in London*).

*A Brief Debate upon the Dissolving of the late Parliament. Printed in the year 1722 (avril).

*A History of the Archbishops and Bishops who have been Impeach'd and attainted of High Treason, from William the Conqueror to this Time. With an account of their impeachments and defences, the character of their persons in prosperity and adversity, their public and private charities and benefactions : as also the Behaviour of those who suffer'd death. Extracted from the best Historians, ancient and modern. London, J. Roberts. 1 s. [in-8°, p. 75], Septembre (compilation sans doute faite en partie par De Foe et occasionnée par l'arrestation de l'évêque de Rochester).

The History and Remarkable Life of the truly Honourable Colonel Jacque, vulgarly called Col. Jack, who was born a Gentleman ; put' Prentice to a Pickpocket ; was 26 years a Thief, and then kidnapped to Virginia ; came back a Merchant ; was 5 Times married to 4 Whores ; went into the Wars, behaved bravely, got Preferment, was made Colonel of a Regiment, came over, and fled with the Chevalier, is still abroad Completing a Life of Wonders, and resolves to die a General. London : Brotherton, Payne, Mears, Dodd, Chetwood, Grave, Chapman, Staggs [in-8°, p. vii et 399], 20 décembre : 2^e éd., 19 janv 1723 ; 3^e éd., 1724.

Collaboration au *Journal de Mist*.

Collaboration au *Journal d'Applebee*.

Collaboration à la *Daily Post*.

1723

*An Impartial History of the Life and Actions of Peter Alexowitz, the present Czar of Muscovy : from his Birth down to this present Time. Giving an Account of his Travels and Transactions in the Several Courts of Europe. With his Attempts and

Successes in the Northern and Eastern Parts of the World. In which is intermixed the History of Muscovy. Written by a British Officer in the Service of the Czar. London. W. Chetwood, J. Stagg, J. Brotherton et T. Edlin. 5s. [in-8°, p. 420]. Compilation probablement dirigée par De Foe. Une nouvelle édition parut en 1725 sous le titre : *A True, Authentick, and impartial History...* etc...

Collaboration à la *Daily Post*.

Collaboration au *Journal de Mist*.

Collaboration au *Journal d'Applebee*.

N. B. — Pendant toute l'année De Foe prépara son *Tour through Great Britain*.

1724

The Fortunate Mistress ; or, a History of the Life and Vast Varieties of Fortunes of Mademoiselle de Belau ; afterwards called the Countess of Wintelsheim in Germany. Being the Person known by the name of the Lady Roxana, in the Time of King Charles the Second. London : T. Warner, W. Meadows, W. Pepper S. Harding et T. Edlin [in-8°, Front. p. III et 407], 14 mars. Nouvelle édition, avec continuation, en 1745. Abrégé par F. Noble (1775).

The Great Law of Subordination Consider'd : or, the Insolence, and Unsufferable Behaviour of Servants in England duly enquired into. Illustrated with a great Variety of Examples, Historical Cases and Remarkable Stories of the Behaviour of some particular Servants, Suited to all the Several Arguments made use of as they go on. In Ten Familiar Letters. Together with a Conclusion, being an Earnest and Moving Remonstrance, to the Housekeepers and Heads of Families in Great Britain, pressing them not to cease using their Utmost Interest (especially at this Juncture) to obtain sufficient Laws for the effectual Regulation of the Manners and Behaviour of their Servants. As also a Proposal, containing such Heads, or Constitutions, as would effectually answer this great End, and bring Servants of every class to a just (and yet not a Grievous) Regulation. London, S. Harding, etc. 3s. 6d [in-8°, p. II et 302], 4 avril (nouvelle éd. en 1726 sous le titre : *The Behaviour of Servants in England*).

Considerations on publick Credit. In a letter to a member of Parliament. London, J. Roberts, 4d [in-8°, p. 23].

*Some farther Account of the Original Disputes in Ireland, about farthings and halfpence, in a discourse with a Quaker in Dublin. London [in-8°, p. 47].

A Tour thro' the whole Island of Great Britain: divided into Circuits or Journies. Giving a Particular and Diverting Account of whatever is Curious and worth Observation, viz : I. A Description of the Principal Cities and Towns, their Situation, Magnitude, Government and Commerce. II. The Customs, Manners, Speech ; as also the Exercises, Diversions, and Employment of the People. III. The Produce and Improvement of the Land, the Trade and Manufactures. IV. The Seaports and Fortifications, with the Course of Rivers, and the Inland Navigation. V. The Publick Edifices, Seats and Palaces, of the Gentry and Nobility. With useful Observations on the whole, Particularly fitted for the Reading of Such, as Desire to Travel over the Island. By a Gentleman. London : G. Strahan, Mears, Francklin, Chapman, Stagg, Graves ; vol. I, 23 mai [in-8°, gravure du siège de Colchester en 1648, p. vii, 140, 121 et 127] (quelques exemplaires de luxe vendus 10 s.).

A Narrative of the Proceedings in France, for Discovering and Detecting the Murderers of the English Gentlemen, sept. 21, 1723, near Calais. With an Account of the Condemnation and Sentence of Joseph Bizeau and Peter Le Febvre, Two Notorious Robbers, who were the principal Actors in the said Murder ; particularly in the killing Mr Lock. Together with their Discovery and manner of perpetrating that execrable Murder ; and also large Memoirs of their Behaviour during their Torture, and upon the Scaffold ; their impeaching Several other Criminals, and a brief History of their Past Crimes, as well in Company with their former Captain, the famous Cartouche, as Since his Execution. In which is a great Variety of Remarkable Incidents, and Surprising Circumstances, never yet made publick. Translated from the French. London : Printed for J. Roberts in Warwick Lane, 2 s. [in-8°, p. 108], 17 août.

* The History of the Remarkable Life of John Sheppard. Containing a Particular Account of his Many Robberies and Escapes etc. Including his last Escape from the Castle, at Newgate. Printed and Published by John Applebee, 1 s. [in-8°, 19 octobre (2^e éd., 26 oct. ; 3^e éd., 12 nov.).

A New Voyage round the World, By a Course never Sailed before. Being a Voyage undertaken by some Merchants, who afterwards proposed the setting up of an East India Company in Flanders. Illustrated with Copper Plates. London. : A. Bettesworth et W. Mears [in-8°, p. 208 et 205], 9 nov.

A Narrative of all the Robberies, Escapes etc of John Sheppard, Giving an Exact Description of the Manner of his Wonderful

Escape from the Castle in Newgate, and of the Methods he took afterwards for his Security. Written by himself during his Confinement in the Middle Stone Room, after his being retaken in Drury Lane. To which is Prefixed a true Representation of his Escape, from the condemned Hold, Curiously Engraven on a Copper Plate. The whole Published at the particular request of the Prisoner. London, Applebee, 6d [in-8°, front., p. 31]. 17 novembre (2^e éd., 18 nov. ; 3^e éd., 19 nov. ; 4^e éd., 20 nov. ; 5^e éd., 21 nov. ; 6^e éd., 28 nov ; 7^e éd., 12 déc. ; 8^e éd., 20 déc.).

Collaboration à la *Daily Post*.

Collaboration au *Journal de Mist* (jusqu'au 21 octobre).

Collaboration au *Journal d'Applebee*.

1725

Everybody's Business is Nobody's Business ; or, Private Abuses, Publick Grievances. Exemplified in the Pride, Insolence and Exorbitant Wages of our Women Servants, Footmen, etc. By Andrew Moreton, Esq., 5 juin ; 2^e éd., 9 juin ; 3^e éd. [in-8°, p. 34], 14 juin ; 4^e éd., 19 juin ; 5^e éd. (avec préface), 24 juillet, etc.

A Tour thro' the whole Island of Great Britain. Vol. II, with a Map of England and Wales by Mr Moll [in-8°, pp. viii, 192 et 200 ; index des deux premiers vol., p. xxxvi], 8 juin.

The True, Genuine and Perfect Account of the Life and Actions of Jonathan Wild. Taken from good Authority, and from his own Writings. London, J. Applebee [in-8°], 8 juin (2^e éd., 10 juin ; 3^e éd., 12 juin, etc.).

An Account of the Conduct and Proceedings of the late John Gow, alias Smith, Captain of the late Pirates, executed for Murther and Piracy, committed on board the George Galley, afterwards called the Revenge ; with a Relation of all the horrid Murthers they committed in Cold Blood. As also of their being taken at the Islands of Orkney, and sent up prisoners to London. London, J. Applebee, 4s. [in-8°, pp. viii et 62], 11 juin.

The Complete English Tradesman, In Familiar Letters, Directing him in all the several Parts and Progressions of Trade—viz. I. His acquainting himself with Business during his Apprenticeship. II. His Writing to His Correspondents, and obtaining a general Knowledge of Trade, as well what he is not as what he is employ'd in. III. Of Diligence, and Application, as the Life of all Business. IV. Cautions against Over-Trading. V. Of the ordinary Occasions of a Tradesman's Ruin ; such as Expensive

Living, Too early Marrying, Innocent Diversions, Giving and Taking too much Credit, Leaving Business to Servants, Being above Business, Entering into Dangerous Partnerships, etc. VI. Directions in the several Distresses of a Tradesman, when he comes to fail. VII. Of Tradesmen Compounding with their Debtors, and why they are so particularly severe. VIII. Of Tradesmen ruining one another, by Rumour and Scandal. IX. Of the Customary Frauds of Trade, which even honest Men allow themselves to practise. X. Of Credit, and how it is only supported by Honesty. XI. Directions for Book-keeping, punctual paying Bills, and thereby maintaining Credit. XII. Of the Dignity and Honour of Trade in England, more than in any other Countries ; and how the Trading Families in England are mingled with the Nobility and Gentry, so as not to be separated, or distinguished. Calculated for the Instruction of Our Inland Tradesmen, and especially of Young Beginners. London ; Ch. Rivington [in-8°, p. xv et 447], 11 septembre. Seconde édition. To which is added a Supplement, Containing :

I. A Warning against Tradesmen's Borrowing Money upon Interest. II. A Caution against that Destructive Practice, of drawing and Remitting, as also discounting Promissory Bills, merely for a supply of Cash. III. Directions for the Tradesman's accounts, with brief but plain Examples, and Specimens for Book-Keeping. IV. Of keeping a Duplicate or Pocket Ledger, in Case of Fire. London, Rivington [in-8°, p. xx, 368 et 148 de Supplément], 10 septembre 1726. (Le Supplément seul, 1 s.)

Collaboration à la *Daily Post* (jusqu'au 27 avril).

Collaboration au *Journal d'Applebee*.

1726

The Friendly Daemon ; or the Generous Apparition. Being a True Narrative of a Miraculous Cure newly performed upon that famous Deaf and Dumb Gentleman Dr. Duncan Campbell. By a familiar Spirit, that appeared to him in a white surplice, like a Cathedral Singing Boy. London, J. Roberts [in-8°, p. 39] (en partie par De Foe).

A Brief Historical Account of the Lives of the Six notorious Street-robbers who were executed on Wednesday April 6, at Kingston, viz : Wm Blewet, Edw. Burnworth, Emmanuel Dickenson, Thomas Berry, John Higgs, and John Legee ; with a particular relation of their early introduction into the desperate trade of Street-Robbing, and especially of Murther, and of several

Robberies which they and others of their gang have been concern'd in. London, A. Moor. 6d., 9 avril.

The Political History of the Devil, As well Ancient as Modern. In two Parts. I. Containing a State of the Devil's Circumstances, and the Various Turns in his affairs, from his Expulsion out of Heaven, to the Creation of Man. With remarks on the Several Mistakes concerning the Reason and Manner of his Fall. Also his Proceedings with Mankind, ever since Adam, to the first planting of the Christian Religion in the World. Part II. Containing his more Private Conduct down to the present Times ; His Government, his Appearances, his Manner of Working, and the Tools he works with. London, T. Warner [in-8°, Front., p. iv et 408], 7 mai (2^e éd., 20 avril 1727 ; 3^e éd., 1734, etc.).

Mere Nature Delineated ; or a Body without a Soul. Being Observations upon the young Forester lately brought to Town from Germany. With suitable Applications. Also a Brief Dissertation upon the Usefulness and necessity of Fools, whether Political or Natural. London, Warner, 1s. 6d [in-8°, p. 123], 23 juillet.

An Essay upon Literature ; or, an Enquiry into the Antiquity and Original of Letters. Proving that the two Tables, written by the Finger of God in Mount Sinai, was the first Writing in the World ; and that all other Alphabets derive from the Hebrew. With a short view of the methods made use of by the Ancients to supply the want of Letters before, and improve the use of them, after they were known. London, Th. Bowles [in-8°, p. 127].

*Unparalleld Cruelty : or, the tryal of Captain Jeane of Bristol. Who was convicted at the Old Bailey for the Murder of his Cabin-boy, who he put to death in the most horrid and barbarous Manner that ever was heard of. To which is added An account of his life and conversion both before and after his Condemnation ; with his dying Speech and Behaviour at the place of execution. London, T. Warner, 6d [in-8°, p. 35].

A Tour thro' the whole Island of Great Britain. Vol. III, Which completes this Work, and contains a Tour thro' Scotland etc. With a Map of Scotland by Mr. Moll [in-8°, carte, p. III, 239 et 230, index], 13 août (2^e éd. du *Tour*, 3 vol., 15 juin 1727).

A Brief Case of the Distillers and of the Distilling trade in England, Shewing How far it is the interest of England to encourage the said trade, as it is so considerable an advantage To the Landed interest, To the trade and navigation, To the publick revenue and To the employment of the Poor. Humbly recommended to the Lords and Commons of Great Britain in the present Parliament assembled. London, T. Warner, 1 s. [in-8°, p. 52].

A General History of the Principal Discoveries and Improvements in Useful Arts. Particularly in the Great Branches of Commerce, Navigation, and Plantation in all Parts of the known World. A work which may entertain the Curious with the view of their present state, prompt the Indolent to retrieve those inventions that are neglected, and animate the Diligent to advance and perfect what may be thought wanting. London, J. Roberts [in-8°, p. VIII et 307 et index]. [Cet ouvrage fut publié en 4 fascicules mensuels (oct. 1726-janv. 1727).

The Four Years' Voyages of Capt. George Roberts. Being a Series of Uncommon Events which befel him in a Voyage to the Islands of the Canaries, Cape de Verd, and Barbadoes, from whence he was bound to the coast of Guiney. The manner of his being taken by Three Pyrate Ships, commanded by Low, Russel and Spriggs, who after having plundered him, and detained him ten days, put him aboard his own Sloop, without provisions, water, etc : and with only two boys, one of eighteen, and the other of eight years of age. The Hardships he endured for above twenty days, till he arrived at the Island of St. Nicholas, from whence he was blown off to sea (before he could get any sustenance), without his boat and biggest boy, whom he had sent ashore ; and after four days of difficulty and distress, was shipwrecked on the unfrequented Island of St. John, where, when he had remained near two years he built a vessel to bring him off. With a particular and curious Description and Draught of the Cape de Verd Islands, their Roads, Anchoring Places, Nature and Productions of the Soils ; the Kindness and Hospitality of the Natives to Strangers ; their Religion, Manners, Customs and Superstitions. Together with Observations on the Minerals, Mineral Waters, Metals, etc ; Salts, and of the Nitre with which some of these Islands abound. Written by Himself, and interspersed with many pleasant and profitable Remarks, very instructive for all those who use this Trade, or who may have the misfortune to meet with any of the like distresses either by Piracy or Shipwreck. Adorned with several Copper-Plates. London, A Bettesworth [in-8°, p. 458].

*Some Considerations upon Street-Walkers. With a Proposal for Lessening the Present Number of them. In two letters to a Member of Parliament. To which is added A letter from one of those unhappy Persons, when in Newgate, and who was afterwards executed, for picking a Gentleman's pocket, to Mrs — in Great P — ney Street. London, A. Moore, 6d. [in-8°, p. 18], 15 octobre. Nouvelle éd. en janvier 1727.

The Protestant Monastery, or, a Complaint against the Brutality of the Present Age. Particularly the Pertness and Insolence of our Youth to Aged Persons. With a Caution to People in Years how they give the Staff out of their own Hands, and leave themselves to the Mercy of others. Concluding with a Proposal for Erecting a Protestant Monastery, where Persons of small Fortune may End their Days in Plenty, Ease and Credit, without Burthening their Relations, or accepting Publick Charities. By Andrew Moreton, Esq. Author of Everybody's Business is Nobody's Business. London, W. Meadows [daté 1727] 6d. [in-8°, p. viii et 31], 26 novembre (nouv. éd. en 1727).

A System of Magick ; or, a History of the Black Art. Being an Historical Account of Mankind's most early Dealings with the Devil, and how the Acquaintance on both Sides first began. London, J. Roberts [in-8°, front., p. v et 403], 19 déc. (2^e éd., avec additions, 16 janv. 1731).

Collaboration au *Journal d'Applebee* (jusqu'en mars).

1727

The Evident Approach of a War : and Something of the Necessity of it, in order to Establish Peace and Preserve Trade. To which is added an Exact Plan and Description of the Bay and City of Gibraltar. London, J. Roberts, 1s. 6 d. [in-8°, Plan, p. 59], 11 janvier.

Conjugal Lewdness : or, Matrimonial Whoredom. London, T. Warner [in-8°, p. iv et 406], 30 janvier. Réimprimé le 10 juin sous le titre : A Treatise concerning the Use and Abuse of the Marriage Bed. Shewing. I. The Nature of Matrimony, its Sacred Original, and the True Meaning of its Institution. II. The gross abuse of Matrimonial Chastity from the Wrong Notions which have possessed the World, degenerating even to Whoredom. III. The Diabolical practice of attempting to prevent Child-bearing by Physical Preparations. IV. The fatal Consequences of clandestine, or forced Marriages, thro' the Persuasion, Interest, or Influence of Parents and Relations, to wed the Person they have no love for, but oftentimes an Aversion to. V. Of unequal Matches as to the Disproportion of Age ; and how such many Ways occasion a Matrimonial Whoredom. VI. How married Persons may be guilty of Conjugal Lewdness, and that a Man may in effect make a Whore of his own Wife. Also many other Particulars of Family Concern.

The Evident Advantages to Great Britain and its Allies from the approaching war : especially in matters of Trade. To which is

added two curious Plans; one of the Port and Bay of Havana ; the other of Porto-Bello. London, J. Roberts, 1 s. [in-8°, p. 44], 11 février.

A Brief deduction of the Original, Progress and Immense Greatness of the British Woollen Manufacture. London, Printed in the year 1727.

An Essay on the History and Reality of Apparitions. Being an Account of What they are, and What they are not ; Whence they come and Whence they come not ; As also how we may distinguish the Apparitions of Good and Evil Spirits, and how we ought to behave to them. With a great Variety of Surprising and Diverting Examples, never published before. London, J. Roberts, etc. [in-8°, p. vi et 395], 22 mars. Réimprimé en novembre 1728 par l'éditeur Peele sous le titre : *The Secrets of the Invisible World Disclos'd : or, An Universal History of Apparitions, Sacred and Prophane, under all Denominations ; whether Angelical, Diabolical, or Human Souls Departed... etc...* By Andrew Moreton, Esq. 5s. (2^e éd., 13 fév. 1729).

The Compleat English Tradesman. Volume II. In Two Parts. Part. I. Directed chiefly to the more Experienc'd Tradesmen ; with Cautions and Advices to them after they are thriven, and suppos'd to be grown rich, viz. I Against Running out of their Business into needless Projects and Dangerous Adventures, no Tradesman being above Disaster. II. Against Oppressing one another by Engrossing, Underselling, Combinations in Trade etc. III. Advices, that when he leaves off his Business, he should part Friends with the World ; the great Advantages of it ; with a Word of the Scandalous Character of a Purse-proud Tradesman. IV. Against being litigious and vexatious, and apt to go to Law for Trifles ; with some Reasons why Tradesmen's Differences should if possible all be ended by Arbitration. Part II. Being useful Generals in Trade, describing the Principles and Foundation of the Home Trade of Great Britain, with large Tables of our Manufactures, Calculations of the Product, Shipping, Carriage of Goods by Land, Importation from Abroad, Consumption at Home etc by all which the infinite number of our Tradesmen are employ'd, and the General Wealth of the Nation rais'd and increas'd. The whole calculated for the use of our Inland Tradesmen, as well in the City as in the Country. London, Ch. Rivington [p. xiv et 298 et 176]. 13 mai. Nouvelle édition (les 2 volumes), 10 août 1728.

A New Family Instructor ; in Familiar Discourses between a Father and his Children, on the most Essential Points of the Chris-

tian Religion. In Two Parts. Part. I. Containing a Father's INSTRUCTIONS to his Son upon his going to Travel into Popish Countries ; and to the rest of his Children, on his Son's turning Papist ; confirming them in the Protestant Religion, against the Absurdities of Popery. Part. II. Instructions against the Three Grand Errors of the Times ; viz. 1. Asserting the Divine Authority of the Scriptures ; against the Deists. 2. Proofs, that the Messias is already come, etc. ; against the Atheists and Jews. 3. Asserting the Divinity of Jesus Christ, that he was really the same with the Messias, and that the Messias was to be really GOD ; against our Modern Hereticks. With a Poem upon the Divine Nature of JESUS CHRIST, in Blank Verse. By the Author of the Family Instructor. London, T. Warner [in-8°, p. xv et 384] (nouvelle édition en 1732).

Parochial Tyranny : or, the Housekeeper's Complaint against the insupportable Exactions and partial Assessments of select Vestries. With a plain Detection of many Abuses committed in the Distribution of Public Charities. Together with a Practical Proposal for Amending the Same : which will not only take off great Part of the Parish Taxes now subsisting, but ease Parishioners from Serving troublesome Offices, or paying exorbitant Fines. By Andrew Moreton, Esq. London, W. Meadows, 6 d [p. 36], 9 déc.

1728

Augusta Triumphans : or, the Way to make London the most Flourishing City in the Universe. I. By Establishing a University where Gentlemen may have Academical Education under the Eyes of their Friends. II. By an Hospital for Foundlings. III. By forming an Academy of Sciences at Christ's Hospital. IV. By Suppressing Pretended Mad-Houses, where many of the fair Sex are unjustly confined, while their Husbands keep Mistresses etc and many Widows are locked up for the Sake of their Jointure. V. To Save our Youth from Destruction, by clearing the Streets of impudent Strumpets, suppressing Gaming Tables, and Sunday Debauches. VI. To Save our lower class of People from utter Ruin, and render them useful, by preventing the immoderate use of Geneva. With a frank Exposition of many other common Abuses, and incontestable Rules for Amendment. Concluding with an Effectual Method to prevent Street Robberies, and a Letter to Col. Robinson, on Account of the Orphan's Tax. By Andrew Moreton Esq. London, J. Roberts [in-8°, p. 63], 1 s., 16 mars ; 2^e éd. 1729. Edi-

tion abrégée en 1730, sous le titre : *The Generous Projector, or a Friendly Proposal to prevent Murder and other enormous Abuses, by Erecting an Hospital for Foundlings, etc.*

A Plan of the English Commerce. Being a Compleat Prospect of the Trade of this Nation. As well the Home Trade as the Foreign. In 3 Parts. Part. I. Containing a View of the present Magnitude of the English Trade, as it respects, 1 The Exportation of our own Growth and Manufacture ; 2 The Importation of Merchant Goods from Abroad ; 3 The Prodigious Consumption of Both at Home. Part. II. Containing an Answer to that Great and Important Question now depending, whether our Trade, and especially our Manufactures, are in a declining Condition or No ? Part. III. Containing several Proposals entirely new, for Extending and Improving our Trade, and Promoting the Consumption of our Manufactures in Countries, wherewith we have hitherto had no Commerce. Humbly offered to the Consideration of the King and Parliament. London, C. Rivington, 5s [in-8°, p. 368], 23 mars.

2^e éd. en 1730 [p. iv, 368 et 40] : To which is added an APPENDIX, containing a View of the Increase of Commerce, not only of England, but of all the Trading Nations of Europe, since the Peace with Spain. The whole Containing several Proposals, entirely new, for Extending, and Improving our Trade, etc. (Nouvelle éd., 13 janv. 1731.)

An Impartial Account of the late famous siege of Gibraltar : to which are added, most accurate plans of the town, and of the approaches and camp of the Spaniards. With many remarkable transactions never made publick before. By an officer who was at the taking and defence of Gibraltar by the Prince Hesse of glorious memory ; and served in the town during the last siege. London, T. Warner [in-8°, p. 51].

The Military Memoirs of Captain George Carleton ; From the Dutch War, 1672, in which he served, to the Conclusion of the Peace at Utrecht, 1713. Illustrating some of the Most Remarkable Transactions, both by Sea and Land, during the Reigns of King Charles and King James II, Hitherto unobserved by all the Writers of those times ; Together with an Exact Series of the War in Spain ; and a Particular Description of the several Places of the Author's residence in many Cities, Towns, and Countries ; Their Customs, Manners, etc. Also Observations on the Genius of the Spaniards (Among whom he continued some Years a Prisoner) ; their Monasteries and Nunneries, especially that fine one at Montserrat ; and in their Public Diversions,

more particularly their famous Bull Feasts. London, E. Symon, 18 mai (2^e éd., 27 juillet; 3^e éd., 1741). Livre édité et remanié par De Foe.

Some Considerations on the Reasonableness and Necessity of Increasing and encouraging the seamen. Founded on the gracious expressions in their favour contained in His Majesty's Speech from the Throne. With some proposed Schemes for the effectual performing it without prejudice either to the Navy or the Commerce. Never made publick before. London, J. Roberts, 1 s. [in-8°, p. 51].

The Universal Spectator : n^o 1 (12 octobre); article de tête par De Foe.

Second Thoughts are Best : or a Further Improvement of a late Scheme to Prevent Street Robberies. By which our Streets will be so strongly Guarded, and so gloriously Illuminated, that any part of London will be as safe and pleasant at Midnight, as at Noonday, and Burglary totally impracticable. With some Thoughts for Suppressing Robberies in all the Publick Roads of England, etc. Humbly offered for the good of his Country, Submitted to the Consideration of the Parliament, and Dedicated to his Sacred Majesty George II. By Andrew Moreton Esq. London, W. Meadows. 6d. [in-8°, p. 24], 12 octobre.

Street Robberies considered. The reason of their being so frequent, with probable means to prevent 'em. To which is added, 3 short Treatises : 1. A Warning for Travellers : with Rules to know a Highwayman, and Instructions how to behave upon the Occasion. 2. Observations on Housebreakers. How to prevent a Tenement from being broke open. With a Word of Advice concerning Servants. 3. A Caveat for Shopkeepers : with a Description of Shoplifts, how to know 'em, and how to prevent 'em; also a Caution of Delivering Goods : With the Relation of several Cheats practised lately upon the Publick. Written by a Converted Thief. To which is prefix'd some Memoirs of his Life. London, J. Roberts, 1 s. [in-8°, p. 72], 12 nov. (en grande partie l'œuvre de De Foe).

1729

*Fog's Weekly Journal : article dans le numéro du 11 janvier.

Reasons for a War, in Order to Establish the Tranquillity and Commerce of Europe. London, A. Dodd and R. Walker, without Temple Bar ; E. Nutt and F. Smith, at the Royal Exchange, and Sold by the Booksellers and Pamphlet Shops, Mercuries and Hawkers of London and Westminster, 6d. [in-8°, p. 32], mars.

- An Enquiry into the Pretensions of Spain to Gibraltar, as founded on Her late Majesty's letter to the Catholick King : together with a copy thereof, and a brief answer to the said pretensions. London, R. Walker, 6d. [in-8°, pp. iv et 22], 2^e éd. même année.
- An Humble Proposal to the People of England, for the Encrease of their Trade and Encouragement of their Manufactures ; whether the present Uncertainty of Affairs issues in Peace or War. By the Author of the Compleat English Tradesman. London, C. Rivington [in-8°, p. 59], 15 mars.
- Madagascar : or, Robert Drury's Journal, during 15 Years captivity on that Island. Containing : 1. His voyage to the East Indies and short stay there. 2. An account of the shipwreck of the *Degrave* on the island of Madagascar, the murder of Captain Younge and his ship's company except Admiral Bembo's son and some few others, who escap'd the hands of the barbarous natives. 3. His being taken into captivity, hard usage, marriage and variety of fortune. 4. His travels through the island, and description of it ; as to its situation, product, manufactures, commodities, etc. 5. The nature of the people, their customs, wars, religion and policy ; as also the conferences between the author and some of their chiefs, concerning the Christian and their religion. 6. His redemption from thence by Captain Mackett, commander of the *Prince of Wales* in the East India Company's service, his arrival to England and second voyage thither. 7. A Vocabulary of the Madagascar language. The whole is a faithful narrative of Matters of facts, interspers'd with variety of surprising incidents, and illustrated with a sheet Map of Madagascar and cuts. Written by himself, digested into order, and now published at the request of his Friends. London, printed and sold by W. Meadows... and by the author at Old Tom's Coffee house in Birch Lane. Price, bound 6 s. [in-8°, p. xvi et 464].
- The Advantages of Peace and Commerce, with some remarks on the East India Trade. London, J. Brotherton, 1s. 6 d. [in-8°, p. 40].

1730

- A Brief State of the Inland or Home Trade of England, and of the oppressions it suffers and the dangers which threaten it from the invasion of Hawkers, Pedlars, and clandestine traders of all sorts. Humbly represented to the Present Parliament. London, T. Warner [in-8°, p. 70].
- *The Perjur'd Free Mason detected ; and yet the honour and Antiquity of the Society of Free-masons preserved and defended. By a Free Mason. London, T. Warner, 6 d. [in-8°, p. 32].

An Effectual Scheme, for the immediate Preventing of Street Robberies, and suppressing the other Disorders of the Night : With a Brief History of the Night-Houses, and an Appendix relating to those Sons of Hell, called Incendiaries. Humbly Inscribed to the Right Honourable, the Lord Mayor of London. London, J. Wilford 1 s. [in-8°, p. 72] (daté de 1731, mais parut dans les derniers mois de 1730).

Œuvres Posthumes.

The Compleat English Gentleman, édité par Bülbring (Londres, D. Nutt), en 1890.

Of Royall Education, édité et publié par les mêmes en 1895.

APPENDICE II

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Bibliographie critique

I

OUVRAGES GÉNÉRAUX

A. Œuvres d'auteurs classiques.

- ADDISON : *The Spectator. The late Trial and Conviction of Count Tariff* (1713).
- AINSWORTH : *Novels*, particulièrement *Jack Sheppard* et *Old Saint-Paul's*.
- BEHN (Mrs) : *All the histories and novels written by... Mrs Beh* (ed. by C. Gildon) (Londres, 1696).
- BUNYAN (John) : *The Pilgrim's Progress. The Life and Death of Mr Badman*.
- BUTLER (Samuel) : *Hudibras* (Cambridge, Un. Press, 1905).
- BUTLER (Samuel) : *Erewhon* (Tauchitz ed.).
- CHAMFORT : *Anecdotes*.
- CONGREVE : *Plays*.
- DE QUINCEY : *Autobiographic sketches*.
- DICKENS (Charles) : *Works*, particulièrement *David Copperfield*, *A Christmas Carol*, *Oliver Twist*, *The uncommercial Traveler*.
- DUNTON (John) : *Life and errors* (Londres, 1705). *Selections from the miscellaneous works of Dunton* (Londres, 1818).
- FIELDING : *Novels*.
- GOLDSMITH : *The Vicar of Wakefield. The Bee*.
- HAYWOOD (Mrs) : *Works* (Londres, 1724 et 1725, etc.).
- HAZLITT : *Lectures on the English comic writers*, lecture VI. *Mr Northcote's Conversations*, 16 et 17.
- JOHNSON (Samuel) : *The Rambler*.
- LESAGE : *Œuvres*, particulièrement *Gil Blas* et *Les aventures du flibustier Beauchêne*.

- MANDEVILLE : *The Fable of the Bees* (Londres, 1714).
- MANLEY (Mrs) : *Works*, surtout *Memoirs of the life of Mrs M.* (1717), *Bath Intrigues* (1725), *Court Intrigues* (1711), *A stage-coach journey to Exeter* (1725).
- POPE : *The Dunciad. Martinus Scriblerus.*
- PRÉVOST (abbé) : *Œuvres*, surtout *Manon Lescaut*, *Le pour et le contre*, *Les Mémoires d'un homme de qualité.*
- PRIESTLEY (Joseph) : *Works* (Londres, 1820), vol. X et XXIII.
- RICHARDSON : *Novels.*
- ROCHESTER (Lord) : *Works* (Londres, 1714).
- ROSCOMMON (Lord) : *Works* (Londres, 1701).
- SAINT-SIMON : *Mémoires.*
- SCOTT (Walter) : *Novels.*
- SMOLLETT : *Novels.*
- STEELE : *The Tatler. The Englishman*
- STERNE : *Novels.*
- STEVENSON : *Novels*, surtout *Treasure Island*, *The Master of Ballantrae*, *Kidnapped*, *The Wrecker. Virginibus Puerisque. Letters* (ed. by Sidney Colvin).
- SWIFT : *Works* (ed. by Temple Scott) (Londres, 1900).
- THACKERAY : *Novels*, surtout *Henry Esmond* et *The Virginians.*
- WYCHERLEY : *Plays and poems.*

B. Ouvrages de critique littéraire.

- AITKEN (G. A.) : *Life of Steele* (Londres, 1889).
- AMES (J. G.) : *The English literary periodical of morals and manners* (Mount-Vernon, Ohio, 1904).
- ANDREWS (A.) : *History of British Journalism*, vol. I (Londres, 1859).
- ASHTON (J.) : *Chapbooks of the Eighteenth century* (Londres, 1882); *Social Life in the reign of Queen Anne* (Londres, 1897).
- ATKINSON (G.) : *The Extraordinary Voyage in French Literature before 1700* (New-York, 1920). *The Extraordinary Voyage in French literature from 1700 to 1720* (Paris, 1922) [excellentes études].
- AUBERT DE LA CHESNAYE DES BOIS : *Lettres amusantes et critiques sur les romans* (Paris, 1743).
- AYDELOTTE (F.) : *Elizabethan rogues and vagabonds* (Oxford, 1913).
- BARBAULD (Mrs) : *The British novelists, with an essay and prefaces* (Londres, 1809, etc.).
- BARBEAU (A.) : *Une ville d'eaux anglaise au dix-huitième siècle* (thèse lettres) (Paris, 1904).

- BASTIDE (Ch.) : *John Locke* (thèse lettres) (Paris, 1906).
- BEERS (H. A.) : *A history of English romanticism in the eighteenth century* (New-York, 1899).
- BELJAME (A.) : *Le public et les hommes de lettres en Angleterre au dix-huitième siècle* (thèse lettres) (Paris, 1881).
- BLAIR (H.) : *Lectures on rhetoric and belles-lettres* (Londres, 1783).
- BURR (A. R.) : *The Autobiography, a critical and comparative study* (Boston, 1909).
- Cambridge history of American literature.*
- Cambridge history of English literature* (surtout vol. VIII et IX).
- CAZAMIAN (L.) : *Le roman social en Angleterre au dix-neuvième siècle* (thèse lettres) (Paris, 1904).
- CHANDLER (F. W.) : *Romances of Roguery* (New-York, 1899). *The literature of Roguery* (New-York, 1907) [ouvrages qui font autorité sur la question].
- CHARLANNE (L.) : *L'influence française en Angleterre au dix-septième siècle : Le théâtre et la critique* (1 vol.); *La vie sociale* (1 vol.) (thèse lettres) (Paris, 1906).
- CHARLES (Ph.) : *Le dix-huitième siècle en Angleterre* (Paris, 1846).
- CHEVALLEY (A.) : *Le roman anglais de notre temps* (Londres, 1921).
- CHINARD (G.) : *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française* (Paris, 1913).
- CLARK (J. S.) : *A study of English prose-writers* (New-York, 1904).
- COURTHOPE (W. J.) : *Addison* (English men of letters) (Londres, 1909).
- CRAIK (G. L.) : *English literature* (Londres, 1863).
- CRAIK (H.) : *Life of Swift* (Londres, 1885).
- CROSS (W. L.) : *The development of the English novel* (New-York 1899).
- DENNIS (J.) : *The Age of Pope* (Londres, 1894).
- DIGEON (A.) : *Les romans de Fielding* (thèse lettres) (Paris, 1923).
- DUNLOP (J. C.) : *History of prose fiction*, vol. II (Londres, 1896).
- ELLIS (S. M.) : *W. M. Ainsworth and his friends* (Londres, 1911).
- ELTON (O.) : *The Augustan Ages* (Edimbourg, 1899). *A Survey of English literature* (Londres, 1920).
- FILON (A.) : *Histoire de la littérature anglaise* (Paris, 1910).
- FORSYTH (Wm) : *Novels and Novelists of the Eighteenth century* (Londres, 1871).
- FORSTER (J.) : *Life and times of Oliver Goldsmith* (Londres, 1848). *Life of Dickens* (Londres, 1872).
- FOX BOURNE (H. R.) : *English newspapers*, vol. I (Londres, 1887).

- FÜRST (R.) : *Die Vorläufer der Modernen Novelle in 18 ten Jahrhundert* (Halle, 1897).
- GENEST : *History of the English Stage* (Bath, 1832).
- GOSSE (E.) : *English literature : an illustrated record*, vol. III (Londres, 1903). *A history of Eighteenth century literature (1660-1780)* (Londres, 1889). *Modern English literature* (Londres, 1898).
- HALLAM : *Introduction to the Literature of Europe* (Londres, 1837).
- HALLBERG : *Histoire des littératures étrangères* (Paris, 1880).
- HANNAY (D.) : *Smollett (Great writers)* (Londres, 1887).
- HETTNER (H.) : *Geschichte der Englischen Literatur (1660-1770)* (Brunswick, 1894).
- HUME (M.) : *Spanish influence on English literature* (Londres, 1905).
- JORDAN : *Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France, en Angleterre et en Hollande* (La Haye, 1735).
- JUSSERAND : *The English novel in the time of Shakespeare* (Londres, 1887).
- KELLY (F. J.) : *History of Spanish literature* (New-York, 1898).
- LACHÈVRE (F.) : *Le libertinage au dix-septième siècle : les successeurs de Cyrano de Bergerac* (Paris, 1922).
- LA DIXMERIE : *Discours sur l'origine, les progrès et les genres des romans* (en tête de *Toni et Clairette*) (Paris, 1797).
- LA HARPE : *Cours de littérature*, tome XIV (Paris, 1799).
- LANSON (G.) : *Histoire de la littérature française. L'esprit philosophique dans les romans du dix-huitième siècle* (Rev. des Cours et Conf. 1908-09).
- LEBLANC (J. B.) : *Lettres d'un Français sur les Anglais* (La Haye, 1745).
- LEBRETON (A.) : *Le roman au dix-huitième siècle* (Paris, 1898) [très bonne étude du roman en France].
- LÉGER (A.) : *La Jeunesse de Wesley* (thèse lettres) (Paris, 1910).
- LEGG (L. G. W.) : *Matthew Prior* (Cambridge U. P., 1921).
- L'ESTRANGE (A. G.) : *History of English Humour*, tome II (Londres, 1878).
- LICHTENBERGER (A.) : *Le socialisme au dix-huitième siècle* (thèse lettres) (Paris, 1895) [voir p. 53-63, l'étude du « bon sauvage »].
- LYON (G. H. J.) : *L'idéalisme en Angleterre au dix-huitième siècle* (thèse) (Paris, 1888).
- MACAULAY : *Miscellaneous writings* (Londres, 1860).
- MARMONTEL : *Essai sur les romans* (Paris, 1787).
- MASSON : *Life of Milton* (Londres, 1859). *British novelists and their styles* (Londres, 1859).

- MÉZIÈRES (A.) : *Le dix-huitième et le dix-neuvième siècles : Hors de France* (Paris, 1883).
- MÉZIÈRES (L.) : *Histoire critique de la littérature anglaise*, tome I (Paris, 1834).
- MILLAR (J. H.) : *The mid-eighteenth century* (Edimbourg, 1902).
- MURALT (de) : *Lettres sur les Anglais et sur les Français, et sur les voyages* (Paris, 1725).
- NICOLL (H. J.) : *Landmarks of English literature* (New-York, 1888).
- NICHOLS : *Literary Anecdotes of the Eighteenth century*, vol. I et IV (Londres, 1812).
- ORRERY : *Remarks on the life and writings of Jonathan Swift* (Londres, 1751).
- PERRY (B.) : *A study of prose fiction* (Boston, 1903).
- PERRY (T. S.) : *English literature in the Eighteenth century* (New-York, 1883).
- PETIT DE JULLEVILLE : *Histoire de la langue et de la littérature française* (Paris, 1896-99).
- RALEIGH (W.) : *The English novel* (Londres, 1894).
- ROE (J. E.) : *The mortal moon ; or Bacon and his masks. The Defoe period unmasked* (New-York, 1891) [Ouvrage extravagant qui prétend démontrer que toutes les œuvres littéraires du dix-huitième siècle sont l'œuvre de Bacon].
- ROUSTAN (M.) : *Les philosophes et la société française au dix-huitième siècle* (thèse lettres) (Lyon, 1906).
- SAINTSBURY (G.) : *The peace of the Augustans* (Londres, 1916) [bonne étude générale du dix-huitième siècle anglais].
- SCHROEDER (V.) : *L'abbé Prévost* (thèse lettres) (Paris, 1898).
- SCOTT (Walter) : *Life of Swift, Essay on romance* (Prose works, vol. II et VI).
- SMITH (F. M.) : *Mary Astell* (Columbia U. P., 1916).
- SPENCE : *Anecdotes of the Eighteenth century* (Londres, 1820).
- STAEL (Mme de) : *Essai sur la fiction* (1820).
- STEPHEN (Sir James) : *The relation of novels to life* (Londres, 1885).
- STEPHEN (Leslie) : *History of English Thought in the Eighteenth century* (Londres, 1881). *Swift* (Londres, 1882).
- STERN (A.) : *Beiträge zur Literaturgeschichte des 17 ten und 18 ten Jahrhundert* (Leipzig, 1893).
- STODDART (F. H.) : *The evolution of the English novel* (New-York, 1900).
- STOPFORD-BROOKE (Rev.) : *A primer of English literature*.
- TAINÉ : *Histoire de la littérature anglaise*, 8^e éd. (Paris, 1892).

- TEXTE (J.) : *Rousseau et le cosmopolitisme littéraire* (thèse lettres) (Paris, 1895).
- TUCKERMAN (B.) : *A history of English prose fiction* (Londres, 1882).
- VENABLES (E.) : *Life of Bunyan* (Great Writers).
- VILLEMAM (A.) : *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle* (Paris, 1852).
- WARREN (F. M.) : *History of the novel previous to the Seventeenth century* (New-York, 1895).
- WHICHER (G. F.) : *Life and romances of Mrs Eliza Haywood* (Columbia U. P., 1915).
- WILLIAMS (H.) : *Two centuries of the English novel* (Londres, 1911).
- WILLIAMS (J.-B.) : *A history of English journalism to the foundation of the Gazette* (Londres, 1908).
- WORDSWORTH : *Prose works*, vol. III (Londres, 1896).

C. Sources et documents originaux.

- Arch. du Min. des Aff. étr.*, à Paris. *Angleterre*, recueils nos 155, 164, 176, 210, 213, 221, 233, 234, 235, 242, 246, 247, 248, 259, 260, 267, 271, 294, 298, 361.
- British Museum : *Burney Collection of Papers.*
- Calendar of State-Papers.*
- Calendar of Treasury-Papers.*
- Collection of Tracts* (ed. by Walter Scott) (Londres, 1814).
- Collection of State-trials* (ed. by John Hargrave), vol. VIII (Londres, 1778).
- Collection of Voyages and Travels* (ed. by Churchill), 6 vol (Londres, 1704, etc.).
- EVELYN : *Diary.*
- Harleian Society publications* : registres d'églises.
- HEARNE (Thomas) : *Diaries* (ed. by Philip Bliss) (Londres, 1869).
- Historical Manuscripts Commission reports* : Reports 3, 4, 9, 10.
Reports on the records of the City of Exeter. Mss of the Duke of Portland, vol. IV, V, VIII. Report on the mss of the Earl of Mar. Calendar of the mss of the Marquis of Bath, I.
- Journal of the House of Commons.*
- Journal of the House of Lords.*
- LUTTRELL : *A brief historical relation of State affairs from Sept. 1678 to April 1714* (Oxford, 1857).

- Notes and Queries* : 21 janv. 1854 et 7 oct. 1854 (Defoe's polemical pamphlets), 27 janv. 1866 (liste de périodiques de 1712 à 1732).
- PEPYS : *Diary* (ed. by Wheatley) (Londres, 1893).
- QUÉRARD : *La France littéraire*, t. III. *Les supercheries littéraires dévoilées*, 2^e éd (Paris, 1869).
- ROBINSON (H. Crabb) : *Diary, reminiscences and correspondence* (ed. by T. Sadler) (Londres, 1869).
- SCOONES (W. B.) : *Four centuries of English letters* (Londres, 1881).
- SOMERS : *Collection of scarce and valuable tracts*.
- WARD (Edward) : *Hudibras Redivivus* (Londres, 1705).
- WESLEY (S.) : *Letter on the Dissenting Academies* (Londres, 1703).

D. Ouvrages historiques.

- Atlas français*, dessiné à Paris en 1730 (Bibl. de la Fondation Thiers).
- BENTICK (Comtesse de) : *Lettres et mémoires de Marie, reine d'Angleterre* (Paris, 1879).
- BESANT (W.) : *A survey of London : Eighteenth Century* (Londres, 1902).
- BOYER (A.) : *Life and reign of Queen Anne* (Londres, 1722).
- BRAYLEY : *History of Surrey*, vol. I (Londres, 1841).
- BURNEY (J.) : *A chronological history of the discoveries in the South-seas*, vol. IV (Londres, 1803).
- BURTON : *The history of Scotland* (Edimbourg, n. d.), vol. VIII [excellent exposé, d'après De Foe, des négociations qui aboutirent au vote du traité d'Union]. *The reign of Queen Anne* (Edimbourg, 1880), vol. I [très bon exposé de l'affaire de la *Shortest Way*], vol. II [étude des affaires d'Ecosse], vol. III [la *Review*].
- Cambridge Modern History* (surtout les vol. V et VI).
- CAMDEN : *Magna Britannia* (Londres, éd. 1720-31).
- CLARENDON : *History of the Rebellion* (Londres, 1702).
- COBBETT : *Parliamentary history*, vol. V-IX (Londres, 1809).
- DANIELS : *The early English cotton industry* (Manchester U. P., 1920).
- D'ARCHENHOLTZ : *Histoire des flibustiers* (Paris, 1804).
- FILON (A.) : *Histoire d'Angleterre* (Paris, 1923).
- FLETCHER (J. S.) : *Picturesque history of Yorkshire* (Londres, 1902-4),
- GONZALÈS (Don Manoël) : *London in 1731* (Londres, 1745-6).
- GRAHAM (J. M.) : *Annals and correspondence of the first and second Earls of Stair*, vol. II (Edimbourg, 1875).

- GREEN (J. R.) : *A short history of the English people* (Londres, 1895).
- HUTCHINS : *History of the County of Dorset* (Londres, 1868), vol. III.
- JENKINSON (W.) : *London churches before the Great Fire* (Londres, 1917).
- JOHNSON (Ch.) : *A general history of the lives and adventures of the most famous highwaymen* (Londres, 1734). *A general history of the pyrates* (Londres, 1724).
- LAVISSE (E.) : *Histoire de France*, tome VII, 2, et tome VIII (Paris, 1911).
- LAVISSE et RAMBAUD : *Histoire générale* (Paris, 1894-99).
- LYSON : *Environs of London* (Londres, 1811).
- MACAULAY : *History of England*.
- MACKNIGHT : *The life of Henry Saint John, Viscount Bolingbroke* (Londres, 1863).
- MANTOUX (P.) : *La révolution industrielle au dix-huitième siècle en Angleterre* (thèse lettres) (Paris, 1905).
- MORGAN (W. T.) : *English political parties and leaders in the reign of Queen Anne 1702-10* (Yale U. P., 1920).
- MORRIS (E. E.) : *The Age of Anne* (Epochs of modern history) (Londres, 1881).
- OLDMIXON (J.) : *History of England*, vol. III (Londres, 1735).
- OLIPHANT (M. O. W.) : *Historical sketches of the reign of Queen Anne* (Londres, 1894).
- OWEN et BLAKEWAY : *History of Shrewsbury* (Londres, 1825).
- PRENTOUT (H.) : *Histoire d'Angleterre* (Paris, 1920).
- RAPIN-THOYRAS : *Histoire d'Angleterre*, t. XI-XIV (La Haye, 1747).
- REYNALD (H.) : *Louis XIV et Guillaume III* (Paris, 1883).
- ROBINSON (Wm) : *The history and antiquities of Stoke Newington* (Londres, 1820).
- ROSCOE (E. S.) : *Robert Harley, Earl of Oxford* (Londres, 1902).
- RYAN (P. F. W.) : *Queen Anne and her time* (Londres, 1908).
- SHELLEY (H. C.) : *Untrodden English ways* (Londres, 1910).
- SMOLLETT : *History of England* (Londres, 1757).
- STANHOPE (Earl) : *History of England, comprising the reign of Queen Anne until the peace of Utrecht* (Londres, 1870).
- STEVENS (D. H.) : *Party politics and English journalism 1702-42* (Menasha. Wisc., 1916).
- STOW (J.) : *A survey of London* (Londres, 1698).
- STRICKLAND (A.) : *The Queens of England*, vol. VI (Londres, 1840-48).
- THOMBURY : *Old and new London* (Londres, n. d.).
- TRAILL (H. D.) : *Social England*, vol. IV et V (Londres, 1893).

- WALFORD : *Greater London* (Londres, 1894-5).
 WATSON : *History of Halifax* (Londres, 1775).
 WHEATLEY : *London past and present* (Londres, 1891).
 WILSON (W.) : *History and antiquities of Dissenting Churches and meeting-houses in London* (Londres, 1808-14).
 WYON : *History of Great-Britain during the reign of Queen Anne* (Londres, n. d.).

E. *Bibliographies, dictionnaires et encyclopédies.*

- Bibliothèque de De Foe : *Librorum ex bibliothecis Philippi Fareswell D. D. et Danielis De Foe Gen. Catalogus* (Nov. 1731).
 Bibliothèque nationale : *Catalogue des Imprimés. Biographia Britannica*, éd. 1747 et 1793.
Biographia Dramatica (Londres, 1812).
 British Museum : *Catalogue. Catalogue of Books (The English). Chambers's Cyclopaedia. Chambers's Encyclopaedia.*
 COURTNEY : *Register of National bibliography* (Londres, 1905).
 DICKENS'S *Dictionary of London* (éd. 1894).
Dictionnaire des Anonymes (par A. Barbier) (Paris, 1872).
Dictionary of National Biography (éd. by Sidney Lee).
Encyclopaedia Britannica.
 ESDAILE (A.) : *English tales and romances from 1475 to 1740* (Londres, 1912).
Grande Encyclopédie.
 HALKETT and LAING : *Dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great Britain* (Londres, 1882-88).
 LLOYD (W. S.) : *Catalogue of various editions of Robinson Crusoe and other books by and referring to De Foe* (Philadelphie, 1915).
 LOWNDES : *Bibliographer's Manual* (Londres, 1864, etc.).
 MICHAUD : *Biographie Universelle.*
 MONSELET (C.) : *Oubliés et dédaignés* (Paris, 1857).
 POOLE'S *Index to Periodical Literature.*
 STACE (M.) : *An alphabetical catalogue of an extensive collection of the writings of De Foe* (Londres, 1829).
 VIVIEN DE SAINT-MARTIN : *Nouveau dictionnaire de Géographie Universelle* (Paris, 1879).
Voyages imaginaires (recueillis par GARNIER) (Amsterdam, 1787-9).

II

BIOGRAPHIES DE DE FOE

A. *Etudes d'ensemble.*

- AITKEN (G. A.) : *Romances and narratives by Daniel Defoe* : General Introduction (Londres, 1895) [très bonne étude].
- Athenaeum* (The) : 1894, 2, p. 521 : *Wright's life of Defoe* [compte rendu de la biographie de Wright].
- BALLANTYNE et SCOTT : Biographie de De Foe (*Scott's Prose Works*, vol. IV, et *Tegg's ed. of Defoe's works*, vol. XX).
- BASTIDE (Ch.) : *Daniel Defoe* : introduction (Paris, La Renaissance du Livre).
- British Quarterly Review* : 1858 [analyse de l'édition Bohn], 1869 [analyse de la biographie de Lee].
- Century* : septembre 1893 [*The author of Robinson Crusoe*, by M. O. W. Oliphant].
- CHADWICK (Wm) : *The life and times of Daniel De Foe : with remarks digressive and discursive* (Londres, 1859) [étude incohérente, écrite en un style bizarre, mélange de Cobbett et de Carlyle].
- CHALMERS (A.) : *Life of Defoe* [introduction à la réédition de *History of the Union*, 1787].
- CHARLES (Ph.) : *Daniel De Foe, auteur de Robinson Crusoe* (2^e vol. du *Dix-huitième siècle en Angleterre*, Paris, 1846) [étude brillante, mais fantaisiste].
- CIBBER : *Lives of the Poets*, vol. IV (Londres, 1753) [première tentative de biographie de De Foe].
- CLARK (T. A.) : *Daniel De Foe* (New-York, Parker, n. d.) [conférence populaire à 10 cents].
- Cornhill Magazine* : 1871 (*Daniel De Foe*).
- DAWSON (G.) : *Biographical lectures* (ed. by G. Saint-Clair, Londres, 1886), *Daniel De Foe*.
- DENNIS (J.) : *Studies in English literature* (Londres, 1876), *Daniel Defoe*.
- DOTTIN (P.) : *Robinson Crusoe examin'd and criticis'd : or, a new edition of Charles Gildon's famous pamphlet, etc.* (Londres, 1923).
- Eclectic Review* : juillet 1851 (analyse de la biographie de Wilson).
- Edinburgh Review* : janvier 1830 (analyse, par Hazlitt jeune, de la

biographie de Wilson). Octobre 1845 (analyse, par Forster, des éditions Tegg et Hazlitt des œuvres de De Foe).

FORSTER (J.) : *Daniel De Foe* (Londres, 1855) [réimpression, avec remaniements, de son article de l'*Edinburgh Review*; très brillante étude, juste dans l'ensemble avant 1715].

HAZLITT (Wm, junior) : *Works of Defoe*, introduction (Londres, 1840) [simple résumé de Wilson].

Lectures on Protestant Nonconformists (Londres, 1853) : *Daniel De Foe*, by the Rev. H. S. Brown.

LEE (Wm) : *Daniel Defoe, his life and recently discovered writings* (Londres, 1869), vol. I [excellent travail d'érudition, mais témoignant d'une admiration exagérée pour De Foe, et le faisant trop disparaître derrière ses œuvres].

London Quarterly Review : 1881 (analyse de la biographie de Minto).

MASEFIELD (J.) : *Masters of literature, Defoe* ; introduction (Londres, 1909) [très bonne esquisse biographique].

MEYNADIER (G. H.) : *The Works of Daniel Defoe* (New-York, 1903), introduction.

MINTO (Wm) : *Daniel Defoe* (English Men of letters, Londres, 1879) [très remarquable petit livre, qui donne une idée exacte du caractère de De Foe, mais qui doit être consulté avec beaucoup de méfiance pour la période postérieure à 1715].

North American Review : juillet 1913 (*The Author of Robinson Crusoe*, by Edith Wyatt).

RANNIE (D. W.) : *Daniel Defoe* (The Stanhope essay, Oxford, 1890).
Revue hebdomadaire : 1920 (article de M. G. Grappe).

RUSSELL (W.) : *Eccentric Personages*, vol. I (Londres, 1864).

Saturday Review : 3 nov. 1894 (analyse de la biographie de Wright).

SHARP (R. F.) : *Architects of English literature*, p. 43-53 (Londres, 1900).

Spectator : 5 janv. 1895 (analyse de la biographie de Wright).

Tait's Magazine : 1859 (analyse du livre de Chadwick).

TRENT (W. P.) : *Daniel Defoe, and how to know him* (Indianapolis, 1916) [bon résumé biographique qui rectifie de nombreuses erreurs].

Westminster Review : 1830 (analyse de la biographie de Wilson).

WHERRY (A.) : *Daniel Defoe* (Londres, 1905).

WHITTEN (W.) : *Life of Defoe* (Londres, 1900) [très brillant essai, parfois un peu fantaisiste].

WILSON (W.) : *Memoirs of the life and times of Defoe*, 3 vol. (Londres, 1830) [pesant ouvrage d'érudition qui est une précieuse source

de documents, mais donne de De Foe une idée très fausse ; très imparfait pour la période postérieure à 1715].

WINDSOR (A. L.) : *Ethica*, vol. IV (Londres, 1860).

WOTTON (M. E.) : *Word portraits* (Londres, 1887).

WRIGHT (T.) : *Life of Defoe* (Londres, 1894) [apporte comme documents nouveaux la correspondance entre De Foe et Baker ; mais est faussé d'un bout à l'autre par le désir de prouver l'identité des vies de Robinson et de De Foe].

B. *Etudes sur des points de détail.*

[Cf. les notes de la première partie de l'ouvrage]

Academy (the) : 14 mars 1891 (*Defoe and Mary Astell*, by K. B. Bulbring). 9 septembre 1899 (*A masterly lie*). 30 déc. 1905 (*Defoe and Selkirk at Bristol*, by Charles Wells).

Archaeologia Cantiana, vol. XXXI, p. 61 (*Defoe and Kent*, by Wm Minet).

Athenaeum (the) : 1889, I p. 472 (*Defoe's brick-kilns*, by G. A. Aitken).

1890, II, p. 257 (*Defoe's birth and marriage*, by G. A. Aitken).

1894, II, p. 862 (*Defoe in trouble*, by G. A. Aitken).

Catholic Presbyterian (the) : fév. 1883 (*Defoe and his church*, by W. Anderson).

Contemporary Review : vol. 57 (1890), p. 232 (*Defoe's wife*, by G. A. Aitken) [article corrigé dans l'*Athenaeum*, 1890 et dans notre biographie].

DAVIS (A. Mc Farland) : *A Bibliographical puzzle* (Cambridge, Mass. 1910).

DAY (G.) : *Daniel Defoe, the tile-maker of Tilbury, Essex* (tiré de l'*Essex Review*, janv. 1896).

English historical review : avril 1900 (*Defoe and Harley*, by Thomas Bateson). Janv. 1907 (*An unpublished political paper by Defoe*, by G. F. Warner).

English studies : juin 1921 (*Defoe and Swift*, by W. van Maanen) [comparaison du *Consolidator* et de *The tale of a Tub*].

Gentleman's Magazine : déc. 1901 (*The apparition of Mrs Veal*, by R. H. Bretherton) [brillant, mais erroné].

HORNER (S.) : *Brief account of the ceremony of unveiling the monument... of Daniel Defoe* (Southampton, 1870).

Judas discovered and catch'd at last : or Daniel De Foe in Lobs Pound (Londres, 1713).

Just reprimand to Daniel De Foe [by J. Clarke] (Londres, 1706) [attaques contre l'*History of the Union*].

Nation (the) (New-York), 17 sept. 1908 (*New light on Defoe's life*, by W. P. Trent), 6 juin, 11 juillet, 29 août 1907 (*Bibliographical notes on Defoe*, by W. P. Trent).

Nineteenth Century (the) : janv. 1895 (*Defoe's Apparition of Mrs Veal*, by G. A. Aitken) [article définitif sur la question].

Notes and Queries : 16 fév. 1850 (*Daniel De Foe and his ghost stories*) ; 31 août, 12 oct., 9 nov. 1850 (*Gravesend boats*) ; 1^{er} nov. 1851 (*Defoe and Mercator*) ; 18 oct. 1851 (*Defoe's house*) ; 24 avril 1852 (*Defoe's descendants*), et 15 mai (*id.*) ; 19 juin 1852 (*Boyer's attacks*) ; 3 mai 1856 (*Defoe's death*) ; 16 juillet, 3 sept., 8 oct. 1859, et 20 avril 1861 (*Defoe's descendants*) ; 18 juin 1864 (*The storm*) ; 31 déc. 1864 et 21 janv. 1865 (*Letters to De La Faye*) ; 17 fév. 1866 (*Defoe's library*) ; 17 oct. 1868 (*Defoe at Halifax*) ; 8 mai 1869 (*Defoe's letter to Keimer*) ; 12 juin 1869, 12 fév. 1870 (*Defoe, Boyer and Mesnager*) ; 19 mars 1870 (*Defoe's father*) ; 29 oct. 1870 (*Corrections to Lee's work*) ; 14 juin 1871 (*Mercey Defoe*) ; 3 avril 1875 (*Correspondence between Defoe and John Fransham, of Norwich*) ; 18 sept. 1875 (*Benjamin De Foe*) ; 17 juin 1882 (*Defoe's picture*) ; 19 mai 1883 (*the Edinburgh Courant*) ; 26 janv. 1884 (*Unknown letter*) ; 4 juin 1887 (*Benjamin De Foe*) ; 11 août 1888 (*De Foe and Webb*) ; 21 sept. et 2 nov. 1895 (*The Apparition at Launceston*) ; 14 avril 1900 (*Defoe's difficulties about 1692*) ; 2 fév., 13 avril 1901 (*Defoe's descendants*) ; 15 mars et 19 avril 1902 (*Defoe at Tooting*) ; 14 juin 1902 (*Defoe and the Saint-Vincent eruption of 1718*) ; 12 juillet 1902 (*Defoe's descendants*) ; 12 juin 1909 (*Defoe's wife*) ; 24 déc. 1910 (*Defoe's chapel*).

Republican Bullies (the) (Londres, 1705) [dialogue imaginaire entre Tutchin et De Foe].

Revue germanique : juillet 1923 (*Daniel De Foe mystificateur, ou les faux mémoires de Mesnager*, par Paul Dottin).

ROBINSON (E. F.) : *Defoe in Stoke Newington* (Londres, 1889).

The True-born Hugonot (Londres, 1703) [à propos de l'enprisonnement de De Foe].

III

ÉTUDES LITTÉRAIRES GÉNÉRALES SUR L'ŒUVRE DE DE FOE

Academy (the) : 26 mai 1906 (*Defoe as sociological novelist*, by E. A. Baker).

Blackwood's magazine : oct. 1869 (*A great Whig journalist*).

Bookman (the) : nov. 1915 (*Advance of the English novel*, II, by W. L. Phelps).

- BURTON (R.) : *Masters of the English novel* (New-York, 1909).
- CHASLES (Ph.) : *Les romans de Defoe et les pseudonymes anglais au dix-huitième siècle* (vol. II du *Dix-huitième siècle en Angleterre*).
- DAWSON (W. J.) : *Makers of English fiction* (New-York, 1905).
- EHRENTHAL (H. N.) : *English Novelists* (Londres, 1894).
- ELTON (O.) : *Frederick York Powell*, vol. II, *Essay on Daniel Defoe* (Oxford, 1906).
- JACKSON (H.) : *The great English novelists* (Londres, 1908).
- JACOB (G. E.) : *Defoe's Projects, Ein Beitrag zur Characteristick Defoe's und seiner Zeit* (Leipzig, 1921).]
- JEAFFRESON (J. C.) : *Novels and novelists*, vol. I (Londres, 1888).
- Journal des Débats* : 22 juillet 1908 (*Defoe, précurseur du naturalisme*, par A. Filon).
- JUSSERAND (J.) : *Le roman anglais et la réforme littéraire de Defoe* (Bruxelles, 1887).
- LAMB (Ch.) : *Defoe's secondary novels* (dans *Eliana*).
- LANIER (S.) : *The English novel* (New-York, 1900).
- LYALL (A.) : *Studies in literature and history* (Londres, 1915).
- MITCHELL (D. G.) : *Old story-tellers* (New-York, 1878).
- MORGAN (C. E.) : *The rise of the novel of manners* (Columbia U. P., 1911).
- National Review* (the) : 1856 (*Defoe as a novelist*).
- PILON (E.) : *Portraits de Sentiment, Daniel Defoe* (Paris, 1913).
- Revue Anglo-Américaine* : déc. 1923 (*Daniel De Foe et les sciences occultes*, par P. Dottin).
- SAINTSBURY (G.) : *Selections from Defoe's minor novels*, introduction (Londres, 1892).
- STEPHEN (Leslie) : *Hours in a library*, vol. I (*Defoe's novels*) (Londres, 1874) [Essai brillant et documenté].

IV

RECUEILS D'OUVRAGES DE DE FOE ET MORCEAUX CHOISIS.

- AITKEN (G. A.) : *Later Stuart Tracts* (collection *An English Garner*, vol. II et VII, Londres, 1903). Contient un extrait de l'*Essay upon Projects* (Education of Women), des extraits de la *Review* et les préfaces de chacun des 7 volumes, et les œuvres suivantes : *True-born Englishman*, *Legion's Memorial*, *History of the Kentish Petition*, *Shortest way*, *Hymn to the Pillory*, et *Appeal*.

AITKEN (G. A.) : *Romances and narratives by Daniel Defoe* (Londres, 1895). Vol. I, II et III : *Robinson Crusoe* et *Woodes Rogers's and Steele's Accounts of Selkirk*. Vol. IV : *Duncan Campbell*. Vol. V : *Cavalier*. Vol. VI : *Singleton*. Vol. VII et VIII : *Moll Flanders* et *Appeal*. Vol. IX : *Plague Year*. Vol. X et XI : *Colonel Jack*, *Everybody's Business*, et *Protestant Monastery*. Vol. XII et XIII : *Roxana*. Vol. XIV : *New Voyage*. Vol. XV : *Due Preparations*, *Dumb Philosopher*, *Mrs Veal*, *Isle of Saint-Vincent*. Vol. XVI : *King of Pirates*, *Cartoucheans in France*, *Life of John Sheppard*, *Narrative of all the robberies*, *Life of Jonatham Wild*, *John Gow*, *Lives of six notorious Street-robbers*. (Préface générale et introduction à chaque œuvre ; illustrations de Yeats.) [De beaucoup, à l'heure actuelle, la meilleure édition de De Foe].

BASTIDE (Ch.) : *Daniel Defoe* (Paris, les cent chef-d'œuvres étrangers). Contient *Mrs Veal* et des extraits de *Robinson Crusoe*, *Plague Year*, *Moll Flanders* et *History of the Devil* (en français).

BOHN's edition (Londres, 1854) : *The novels and miscellaneous works of Daniel Defoe*. Vol. I : *Singleton*, *Colonel Jack*. Vol. II : *Cavalier*, *Captain Carleton*, *Dumb philosopher*, *Everybody's business*. Vol. III : *Moll Flanders*, *Devil*. Vol. IV : *Roxana*, *Mother Ross* [pas par De Foe]. Vol. V : *Plague Year*, *Fire of London* [pas par De Foe], *Storm*, *Poetical essay on the Storm*, *True-born Englishman*. Vol. VI : *Duncan Campbell*, *New Voyage*, *Seasonable warning*, *Answer to a question*, *Reasons against the succession*, *What if the Pretender*. Vol. VII : *Robinson Crusoe* (vol. I et II).

DE FOE : *A true collection of the writings of the author of the True-born Englishman* (Londres, 1703). Contient : *True-born Englishman*, *Mock-mourners*, *Character of Annesley*, *Spanish descent*, *Original power*, *Free-holder's plea*, *Reasons against a War*, *Argument showing that a standing army...*, *Danger of the Protestant religion*, *Villainy of Stock-jobbers*, *Six distinguishing characters*, *Poor man's plea*, *Enquiry into the Occasional Conformity of Dissenters*, *Two great questions considered*, *Two great questions farther considered*, *Enquiry into Occasional Conformity shewing...*, *New Test of the Church of England's loyalty*, *Shortest way*, *Brief explanation*, *Shortest way to peace*.

A second volume, etc. Contient : *New discovery*, *More reformation*, *Elegy*, *Storm*, *Hymn to the pillory*, *Hymn to Victory*, *Pacificator*, *Double welcome*, *Dissenter's Answer*, *Challenge of Peace*, *Peace without Union*, *More short ways*, *New Test of the Church's honesty*, *Serious Inquiry*, *Dissenters misrepresented*, *Parallel*, *Giving Alms*, *Royal religion*.

HAWKINS : *Selections from Defoe* (Londres, 1922).

HAZLITT's edition (Londres, 1840-41). *The Works of Daniel De Foe*. Vol. I : Life of Defoe, *Appeal*, Chronological catalogue of De Foe's works, *Colonel Jack*, *Roxana*, *Moll Flanders*, *Cavalier*, *New Voyage*. Vol. II : *Plague Year*, *Carleton*, Christian conversation [pas par De Foe], *Inquiry into the Occasional Conformity of Dissenters*, *Letter to Mr How*, *Inquiry into Occasional Conformity shewing...*, *Shortest way*, *Dumb Philosopher*, *Brief explanation*, *Sincerity of the Dissenters*, *History of the Kentish Petition*, *Legion's memorial*, *Original power*, *Original right*, *Reasons against the succession*, *What if the Pretender...*, *Singleton*, *Murderers of the English gentlemen* [pas par De Foe], *Mrs Veal*, *Duncan Campbell*, *Campbell's Pacquet* [pas par De Foe], *Use and Abuse*. Vol. III : *Robinson Crusoe* (3 parties), *Humble proposal*, *Essay upon projects*, *Remarks on the Bill...*, *Essay upon publick credit*, *Essay upon loans*, *Essay on the South-sea trade*, *Essay on the treaty of commerce*, *Further observations*, *True-born Englishman*, *Jure Divino*.

LEE (Wm) : Daniel Defoe, etc. vol. II et III [articles de journaux écrits par De Foe entre 1716 et 1729].

MASEFIELD (J.) : *Masters of Literature : Defoe* (Londres, 1909) [excellents morceaux choisis].

MEYNADIER's edition (New-York, 1905) : *The Works of Daniel Defoe* [exactement semblable à l'édition d'Aitken, sauf que la préface et les introductions sont différentes, et que *Everybody's Business* et *Protestant Monastery* sont remplacés par *True-born Englishman* et *Shortest way*].

MORLEY (H.) : *Defoe's earlier life and chief earlier works* (Londres, 1889) [contient : *Essay upon projects*, *True-born Englishman*, *Shortest way*, *Hymn to the pillory*, *Consolidator*, *Mrs Veal*].

MORLEY (H.) : *Longer works in English Prose*, ch. VII [extraits de *Robinson Crusoe*].

MORLEY (H.) : *Shorter works in English Prose*, ch. VII [extrait de *Essay upon Projects* : Education of women, *Shortest way* et *Review* du 9 février 1704].

MORRIS's edition : *Defoe's novels* (Phil. 1906) ; complete unexpurgated edition de luxe, 8 vol. [contient les romans, *Due Preparations* et *King of Pirates*]. Republiée en 1914 sous le titre *Complete works* : unexpurgated edition (Sully et Klinteich, eds).

NIMMO's *Selections from Defoe* (ed. by Keltie) (Edimbourg, 1869) [contient les romans, et de longs extraits du *Complete Tradesman* et de *Duncan Campbell*].

- QUILLER-COUCH (A. T.) : *Selections from Walton, Bunyan and Defoe* (Oxford, 1913) [A l'usage des écoles].
- SAINTSBURY (G.) : *Selections from Defoe's minor novels* (Londres, 1892) [extraits bien choisis des romans secondaires et de *The Storm*].
- SCOTT's edition : *The novels of Daniel Defoe* (Ballantyne, Edimbourg, 1810), 12 vol. [contient les romans et les œuvres suivantes : *Dumb Philosopher*, *Devil*, *Mother Ross* [pas par De Foe], *Storm*, *True-born Englishman*, *Duncan Campbell*, et *Reasons against the succession*... Notes de Walter Scott et introduction biographique par Ballantyne]. Même édition reproduite en 7 volumes (Londres, 1887).
- TEGG's edition : *The novels and miscellaneous works of Daniel Defoe* (ed. by Sir G. S. Lewis) (Oxford et Londres, 1840). Vol. I : *Robinson Crusoe*. Vol. II : *Further Adventures*. Vol. III : *Singleton*. Vol. IV : *Moll Flanders*. Vol. V : *Colonel Jack*, *Mrs Veal*. Vol. VI : *Cavalier*. Vol. VII : *New Voyage*. Vol. VIII : *Carleton*, *Mother Ross* [pas par De Foe]. Vol. IX : *Plague Year*, *Consolidator*. Vol. X : *Devil*. Vol. XI : *Roxana*. Vol. XII : *System of Magic*. Vol. XIII : *History of Apparitions*. Vol. XIV : *Religious Courtship*. Vol. XV et XVI : *Family Instructor*. Vol. XVII et XVIII : *Complete tradesman*, *Humble proposal*, *Augusta triumphans*, *Second thoughts*. Vol. XIX : *Duncan Campbell*, *Dumb philosopher*, *Everybody's business*. Vol. XX : *Life of Defoe*, by Chalmers, *List of Defoe's works*, *Appeal*, *Seasonable warning*, *Reasons against the succession*, *What if the Pretender*, *Answer to a question*, *True-born Englishman*.
- TRENT (W. P.) : *Daniel Defoe and how to know him* (Indianapolis, 1916) [à la fin de chaque chapitre, extraits bien choisis d'œuvres de De Foe, surtout de pamphlets rares].
- WALKER (J.) : *Selections of Defoe's writings*, 3 vol. [extraits des romans, *True born Englishman* et *Original Power*].

V

EDITIONS MODERNES D'OUVRAGES SÉPARÉS, AUTRES QUE LES ROMANS.
(N. B. Les principales éditions du dix-huitième siècle ont été mentionnées au cours de notre ouvrage).

- Complete English gentleman*, ed. with int., notes, and index, by K. Bülbring (Londres, 1890).
- Dumb philosopher* (Londres, 1818).
- Essay upon Projects* : ed. with int. by H. Morley (Cassell's national library). Adaptation allemande commentée par H. Fischer en 1890 (*Soziale Fragen vor 200 Jahren*).

- Family Instructor* : éditions à Londres en 1809, 1814, 1816 (with life of the author), 1825 (long extrait intitulé *The two apprentices*).
- Giving alms no charity* (abrégé) by a London physician (Londres, 1868).
- History of the Devil* : éds à Londres en 1822, 1837, etc.
- Memoirs of the Church of Scotland* : ed. with pref. and notes, by Wilson (Perth, 1844).
- Of royall education*, ed. by K. Bülbring (Londres, 1905).
- Party Tyranny* : republié par Sedley dans *Narratives of early Carolina* (1911).
- Pirate Gow (the original of Walter Scott's Captain Cleveland)*, privately reprinted by J. R. Russell (Londres, n. d., vers 1890).
- Religious Courtship* : éd. à Londres, en 1803, 1811, 1812, 1816, 1824, etc.
- Tour through Great-Britain* : Extraits publiés par H. Morley (Cassell's National library), *From London to Land's End*, et *Tour through the Eastern Counties of England in 1722*.
- True-born-Englishman* : Leeds, 1836 (with biography), Londres, 1913 (with int. and notes by A. C. Guthkelch).
- Veal (Apparition of a Mrs)* : éd. avec Drelincourt : *On the Fear of death* (Londres, 1820, 1844, etc.).

VI

ROBINSON CRUSOE

A. *Editions modernes présentant d'intéressantes particularités.*

(Pour les éditions anciennes, les adaptations et les traductions, nous renvoyons au texte de notre ouvrage).

- 1815 (Londres) : edition for the Advancement of nautical education, by the Hydrographer of the *Naval Chronicle*.
- 1831 (Londres) : ed. with biography by W. C. Roscoe.
- 1831 (Londres) : ed. with introd. verses by B. Barton, and illustrated by G. Cruikshank.
- 1847 (Edimbourg) : ed. to which is appended Howell's *Life of Selkirk*.
- 1860 (Londres) : ed. with biography, by H. Stebbing.
- 1864 (Londres) : carefully compared with the ed. of 1719.
- 1868 (Londres) : ed. by H. Kingsley (Globe ed.) [très bonne introduction].
- 1868 (Londres) : ed. by W. Clark (Golden Treasury Series).

- 1868 (Londres) : in words of one syllable, by M. Godolphin.
- 1869 (Londres) : now first correctly printed from the original ed., with int. by Lee, and ill. by Grisct [bonne édition].
- 1870 (Paris) : les deux premières parties du roman, avec notice et 100 gravures (Firmin Didot) [en français].
- 1871 (Londres) : *The household R. C.* (Nelson) ed. by W. H. Davenport Adams [très bonne éd. avec nombreux appendices].
- 1873 (Glasgow) : for school-use, with notes by M. T. Yates.
- 1873 (Louisville, Ky) : printed in embossed Roman type, 3 vol. (American printing house for the blind).
- 1875 (Londres) : Bell's reading books (pour la jeunesse).
- 1877 (Londres) : with memoir (Every boy's library).
- 1881 (Paris) : traduction de A. Beljame.
- 1882 (Londres) : with biog. memoir, by Ballantyne.
- 1882 (Londres) : in verse, by T. H. Bott.
- 1883 (Londres) : facsimilé de l'édition princeps, par A. Dobson [déparé par quelques fautes d'impression].
- 1884 (Londres) : for schools, with explanatory notes by A. Gardiner.
- 1885 (Londres) : Readings from *Robinson Crusoe*.
- 1886 (Londres) : ed. by Rosa Mulholland for the use of Catholic schools.
- 1886 (Londres) : ed. with biographical memoir and etchings, 2 vol. (Routledge).
- 1890 (Londres) : with int. by Thomas Archer.
- 1900 (Cambridge un. p.) : with int. and notes, by J. H. B. Masterman (Pitt Press series).
- 1900 (New-York) : in Pitman's shorthand corresponding style.
- 1903 (Londres) : abridged ed. for use in schools (Cassell).
- 1905 (Londres) : told to the children, by J. Lang.
- 1905 (New-York) : written anew for children, with apologies to Daniel De Foe, by J. Baldwin.
- 1906 (Londres) : ed. by E. Rhys (Everyman's library) [coupures dans la seconde partie].
- 1907 (Oxford and Cambridge ed.) : with int., notes and appendix.
- 1907 (Londres) : in words of one syllable, adapted by Edith Roberts.
- 1907 (Londres) : told again for children, by May Byron.
- 1908 (Philadelphie) : esperanto edition.
- 1908 (Londres) : with int. and notes, by T. W. Silverdale.
- 1909 (Londres) : with int. and notes by C. R. Gaston.
- 1909 (Londres) : told again for children, by Edwin Oliver.
- 1910 (Londres) : with int. by Walter Jerrold.

- 1910 (Londres) : retold by S. F. Sonnenschein.
- 1910 (Londres) : retold by Kathleen Fitzgerald [pour écoles catholiques] (traduction française, même année).
- 1910 (New-York) : *Teachers' R. C.* ; manual for primary teachers the story rewritten, modernized and adapted with additional incidents for use in the later primary grades as a center and material for oral and written language, nature study, social and industrial history, ethics, drawing and the manual arts ; adaptation with additional incidents, introduction, and suggestive treatments of the text, by S. B. Allison (du même auteur : *The American R. C. for American boys and girls*).
- 1910 (Oxford : Clarendon Press) : ed. by A. C. Liddel [excellente édition de la première partie].
- 1913 (New-York) : ed. by W. T. Hastings.
- 1916 (Boston) : with int. and notes by W. P. Trent [excellente édition].
- 1919 (Londres) : reprinted from the first edition.
- 1921 (Londres) : *The Children's R. C.*

B. *Ouvrages et articles relatifs à Robinson Crusoe.*

- Academy* : 9 août 1902 (*Robinson Crusoe*, by W. W.).
- ADAMS (H. C.) : *The original Robinson Crusoe ; being a narrative of the adventures of Selkirk, etc.* (Londres, 1877).
- American Catholic quarterly review* : oct. 1911 (*Catholicism and English literature in the 18th century*, by F. M. Steele).
- Anglia* : 1896, t. XIX (*Dejoe's theorie über Robinson Crusoe*).
- ANTOINE (F.) : *Etude sur le Simplicissimus de Grimmelshausen* (thèse lettres) (Paris, 1882).
- Athenaeum* : 1903, I, p. 465, 498 (*The O edition of Robeson Cruso*), p. 563, 595 (*The authorship of Robinson Crusoe*), 25 avril 1919 (*In praise of Robinson Crusoe*).
- Atlantic monthly* : juillet 1885 (*Dejoe and Thomas Shepard*, by E. E. Hale).
- BANCROFT (H. H.) : *New Pacific* (Londres, 1900) [ch. XXVII : *Crusoe's Island*].
- BASTIDE (Ch.) : *Anglais et Français du XVIII^e siècle* (Paris, 1912) [ch. XI : *Le traducteur de Robinson Crusoe*].
- BEATTIE (Dr.) : *Dissertations, moral and critical* (Dublin, 1783).
- Bibliographer* (the) : janvier 1883 (*Robinson Crusoe*).
- Bibliographica* : vol. II (*Robinson Crusoe and its illustrators*, by G. S. Layard).

- Bibliophile* (the) : juillet 1908 (Londres) [*Robinson Crusoe* by F. T. Bullen].
- Blackwood's magazine* : mai 1908 (*Robinson Crusoe impostor*, by A. T. S. Goodrick).
- BOLTE (J.) : *Robinson in Deutschland* (critique du livre de Kippenberg dans *Herrig's Archiv.*, 1893, t. LXL).
- Bookman* (the) : (New-York), juillet 1914 [*Robinson Crusoe's real island*]. (Londres) : juin 1908 (*Robinson Crusoe*, by G. Sampson).
- BOREL (Petrus) : Préface de sa traduction de *Robinson Crusoe* (Paris, 1895).
- BURCKHARDT : *Travels in Nubia* (Londres, 1810) (p. 28).
- COLERIDGE : *Remains* ; Course of lectures n° 11, lectures upon Shakespeare, vol. II (éd. Mrs Coleridge, Londres, 1849).
- Comœdia* : 4 nov. 1919 (*Le bi-centenaire de Robinson Crusoe*, par G. de Pourtalès).
- Contemporary review* : vol. XV (1919), p. 664 (*The religion of Robinson Crusoe*, by J. Moffat) [bonne étude].
- Current Opinion* (New-York) : nov. 1916 (*Secret of the perennial popularity of the original best-seller : Robinson Crusoe*).
- DENIS (F.) et CHAUVIN : *Les vrais robinsons* (Paris, 1863).
- D'ISRAELI (J.) : *Curiosities of literature*, vol. III (Londres, 1817). *Calamities of authors*, p. 55 (Londres, 1812). *Quarrels of authors*, Pope (Londres, 1814).
- Englische Studien* : 1920 (vol. LIV) (*Der Kaufmann Robinson Crusoe*, par G. Hübener) [bonne étude]. Juin 1921 (*Zum Robinsonproblem*, par Ullrich). Avril 1922 (*Defoe's Robinson*, par Liljegren).
- EUSÈBE (P. A., c'est-à-dire Girault de Saint-Fargeau) : *Revue des romans*, 2 vol. (Paris, 1839).
- FÉNARD (E.) : *Robinson Crusoe*, avec notice biographique et littéraire (Paris, 1891).
- Gentleman's Magazine* : mars 1788 (vol. LIII, p. 206).
- GIBB (D.) : *Robinson Crusoe*, avec notice biographique et littéraire (Paris, 1892).
- HAKEN (J. C. L.) : *Bibliothek der Robinsone*, 5 vol. (Berlin, 1805-08).
- HARTOG (W. G.) : *Guilbert de Pixérécourt* (Paris, 1913).
- HETTNER (H.) : *Robinson und die Robinsonaden* (Berlin, 1854).
- HORTEN (F.) : *Studien über die Sprache Defoe's* (Bonn, 1914) [ouvrage consciencieux et utile].
- HOWELL (J.) : *Life and adventures of Selkirk* (Edimbourg, 1829).
- HUBBARD (L. L.) : *The narrative of the El-Ho Sjouke Gabbes... by Hendrik Smeeks ; translated from the Dutch and compared with*

- the story of Robinson Crusoe* (Londres, 1921) [analysé par J. W. Krutch dans *Literary Review* du 9 sept. 1922].
- Intermédiaire des chercheurs et des curieux* : vol. XVII, p. 422, 475, 591, 630, 656 ; vol. XXII, p. 647.
- JAMES (J.) : *Providence displayed, or the remarkable adventures of Selkirk, etc.* (Bristol, 1800) [précieuse source de documents].
- Journal of English and German Philology* (Bloomington, Ind.) ; vol. XIX, p. 94 (*Defoe and the Palatine emigration of 1709*, by O. F. W. Fernsemer).
- KIPPENBERG (A.) : *Robinson in Deutschland bis zur Insel Felsenburg (1731-43)* (Hanovre, 1892) [très bonne étude]. (Analysé par S. Kleeman dans *Euphorion*, 1894, t. I).
- LANNERT (G.) : *An investigation into the language of Robinson Crusoe as compared with that of other Eighteenth-century works* (Uppsala, 1910).
- LIEBHABER (E. de) : Préface du *Nouveau Robinson* (Paris, 1894).
- London Society* : 1870 (*Who wrote Robinson Crusoe?*)
- Magazine of Arts* : 1892 (*The new Robinson Crusoe*, by M. H. Spielmann).
- MANN (W. E.) : *Robinson Crusoe en France* (thèse) (Paris, 1916) [étude très consciencieuse].
- Mercur de France* : 15 nov. 1922 (*L'Île de Robinson*, par P. Dottin) [mise au point de la question]. 1924 (*Le Robinson Suisse*, par P. Dottin).
- MERTIAN (H.) : *Le Robinson de la légende* (t. I des *Etudes religieuses, historiques et littéraires des P. P. Jésuites*, Paris, 1862).
- Modern language notes* : juin 1912 (*Errors and inconsistencies in Robinson Crusoe*, by W. T. Hastings) [très bonne étude]. 1908 (*R. C.'s island*, by R. O. Williams).
- MONTLINOT (abbé) : Préface de l'édition de *Robinson Crusoe*, chez Panckoucke (Paris, an VIII).
- MÜLLER (E.) : Préface de son édition de *Robinson Crusoe* (Paris, 1888).
- Nation* (New-York) : 31 déc. 1908 (*Robinson Crusoe for grown-ups*).
- NODIER (Ch.) : Notice en tête du *Robinson Suisse* (éd. Voiart, 1841).
- Notes and Queries* : 20 mai 1871 (*Quotation in Robinson Crusoe*) ; 23 avril 1881 (*R. C. in Latin*) ; 8 juillet 1882 (*R. C. in Welsh*) ; 3 juin 1882 et 26 janv. 1884 (*Parisian editions*) ; 30 janv. 1886 (*Cruso's name*) ; 31 mars 1888 (*Simplicissimus*) ; 14 avril 1888 (*Selkirk's judgment*) ; 13 oct. 1888 (*Serrano and R. C.*) ; 30 janv. 1892 (*Campe*) ; 24 sept. 1898 (*Parisian edition*) ; 22 sept. 1906

- (*Crusoe and Tobago*); 3 avril 1909 (*Wyss*); 20 juin 1914 (*Smeeke*); juillet 1919 (*De Foe and Selkirk*); 30 avril 1921 (*Juan-Fernandez*).
- Outlook* (New-York) : oct. 1919 (*R. C. reread*, by W. Kirkland).
- PELLISSIER (E.) : *Robinson Crusoe*, avec introduction et commentaires (Paris, 1883).
- PILON (E.) : Introduction à *R. C.* (Librairie de France, 10, rue de l'Odéon).
- POLLARD (A. W.) : *The O edition of R. C.* (from the Library, avril-juin 1913).
- PRICA (Zora) : *Defoe's R. C. und Robert Paltock's Peter Wilkins* (Budapest, 1909).
- Revue des Cours littéraires* : août 1866 (*Robinson Crusoe*, par K. Hillebrand); avril 1865 (*Les Robinsonnades et les vrais robinsons*, par V. Chauvin).
- Revue politique et littéraire (Revue bleue)* : 23 nov. 1878 (*Robinson Crusoe*, par H. Reynald).
- Revue suisse* : janv. 1844 (*Robinson*, par A. Vinet).
- SAUNDERS (F.) : *Story of some famous books* (Londres, 1887).
- SEDLEY (E.) : *Robinson Crusoe*, avec notice littéraire (Paris, 1874).
- STAHL (P. J.) (P. J. Hetzel) : Préface de la traduction du *Robinson suisse* (Paris, 1865).
- STANIER-CLARKE (J.) : *Naufragia* (Londres, 1805).
- STAVERMAN (W. H.) : *R. C. in Nederland* (Groningen, 1907) [bonne étude].
- TASTU (Mme A.) : Préface de sa traduction de *Robinson Crusoe* (Paris, 1835).
- Temps* (le) : 25 avril 1907 (*Courte conversation entre Gulliver et R. C.*, par P. Mille).
- Travel* (New-York) : février 1920 (*Where is R. C.'s island?* by L. R. Freeman).
- ULLRICH (H.) : *Robinson und Robinsonnaden* (Weimar, 1898) [la meilleure bibliographie de la robinsonnade]. (Analyse par F. von Zobeltitz dans *Zeitschrift für Bücherfreunde*, nov. 1898).
- WALBERT (G.) (Cherbuliez) : *Hommes et choses du temps présent : R. C. et la littérature électorale* (Paris, 1883).
- VOGÜÉ (E. M. de) : *Histoire et poésie ; le livre anglais : R. C.* (tiré de la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} oct. 1895).
- WACKWITZ (F.) : *Entstehungsgeschichte von Defoe's R. C.* (Berlin, 1909) [très bon résumé].
- WAGNER (H. F.) : *Robinson in Osterreich* (Salzburg, 1886). *Robinson und die Robinsonnaden in unsern Jugend Literatur* (Vienne, 1903).

Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte : 1896, IX (*Weltflucht und Idylle in Deutschland* : I. *Robinsonaden*, par H. Röttken).

VII

LES ROMANS SECONDAIRES : PRINCIPALES ÉTUDES ET ÉDITIONS
MODERNES

[Cf. les notes de la troisième partie de notre ouvrage].

LAMB (Ch.) : *Defoe's Secondary novels* (dans *Eliana*).

Times : *Literary supplement*, 24 avril 1919 (*The novels of Defoe*).

ROMANS HISTORIQUES

Memoirs of a Cavalier : éd. G. A. Aitken (Everyman's library) [la meilleure]. Ed. R. Brimley Johnson (Sisley, ltd, [Londres]. Ed. E. O'Neill (for schools) (Cambridge U. P., 1908).

Cf. *Notes and Queries* : 21 juin 1873. *Retrospective Review* : vol. III, p. 354.

Journal of the Plague Year : éd. Brayley (Londres, 1835) [la meilleure]. Ed. Besant (New-York, 1900) (century classics). Ed. Aitken (Everyman's library).

Cf. *Retrospective Review* : vol. VI, p. 1. *Notes and Queries* : 1^{er} mai 1869, 12 fév. 1898.

NICHOLSON (W.) : *The historical sources of Defoe's Journal of the Plague Year* (Boston, 1919) [bonne étude].

ROMANS D'AVENTURES

Captain Singleton : ed. Watts-Dunton (The World's Classics). Ed. H. Halliday Sparling (The Camelot Series, 1887). Ed. E. Gar-nett (Everyman's library). Ed. de l'Oxford U. P. (The boys' classics).

Cf. *Notes and Queries* : 30 avril 1864. *The Athenaeum* : 1887, II, p. 461 [bonne étude]. *Macmillan's magazine* : 1878 (*Through the dark Continent in 1720*, by W. Minto).

New Voyage : Cf. *Notes and Queries*, 13 mai 1907.

ROMANS PICARESQUES

BERNBAUM (E.) : *The Mary Carleton Narratives (1663-73)* (Harvard U. P., 1914).

Bookman's Journal : 25 mars 1921 (*The English rogue in Literature*).

Revue bleue : 17 juillet 1920 (*Les romans picaresques de Defoe*, par A. Bellessort) [excellente étude].

Moll Flanders et *Roxana* : éd. Baker (Londres, Routledge).

Cf. (sur *Moll Flanders*) : *Notes and Queries*, 17 oct. 1887.

ROMANS REMANIÉS

Captain Carleton : Cf. *Academy*, vol. XLIII. *Athenaeum* : 1889, I, p. 279. *English historical review* : janv. 1861 (*Dean Swift and the Memoirs of Captain Carleton*, by Col. A. Parnell).

Robert Drury : Ed. Pasfield Oliver (*The Adventures Series*) (Londres 1897) [excellente édition].

Cf. : *Academy*, vol. XLIII. *Notes and Queries* : 15 fév., 1^{er} mars 1890 [notes très importantes]. GRANDIDIER : *Bibliographie de Madagascar*.

INDEX

- Aberdeen, 165.
Acta eruditorum, 84.
 Addison, 48, 131, 206, 220, 382, 539, 672.
Advice to all parties, 110.
Advice to ladies, 79.
 Ainsworth, 384, 591 et s., 598, 612.
 Aitken, 581, 592, 613.
 Aix-la-Chapelle, 34.
 Albe (duc d'), 7.
 Albermale, 93.
 Almanza, 779.
 Altenberg, 558.
 Amboyna, 336, 524.
 Amiens, 556.
 Amsterdam, 39, 41.
 Amy, 721 et s., 745 et s.
 Anderdon, 394.
 Anglesey (lord), 222 et s., 227.
 Anne (Queen), 60, 101, 114 et s., 123 et s., 196 et s., 222, 232.
 Anne Ivanowna, 703.
 Annesley, 10, 12, 15, 16 et s., 23, 25, 56, 71.
Answer to a question, etc., 212.
 Anthony, 709.
 Antigua, 701.
 Antonio, 634.
Apparitions, 263.
Appeal to Honour, 227.
 Applebee, 253 et s., 274, 586, 588, 648, 673, 703, 706, 733 et s.
 Arbuthnot, 380, 586.
 Arkhangel, 337.
 Ashton, 388, 441.
 Astley, 777.
Atalantis Major, 198.
Athenian Society, 83 et s., 129.
 Athlone, 662.
 Atkins (Elizabeth), 663, 665.
 Atkins (Will), 332 et s., 510, 513, 515, 517.
 Auber, 385.
 Aubin (Mrs), 376, 388, 441.
 Augsburg, 557.
 Austen, 384.
 Austin, 603.
 Autolycus, 364.
 Auvergne, 785.
 Avery, 256, 339, 616 et s., 626 et s., 633 et s., 637, 640, 757, 764.
 Aylesbury, 51, 203.
 Aymery, 429.
 Bacon, 321, 378.
 Badgad, 630.
 Bahia, 312, 334, 618, 633, 753.
 Baker (E. A.), 733.
 Baker (Henry), 270 et s., 275, 278, 280, 282, 286, 784.
 Baker (John), 191, 215, 217.
 Ballantyne, 394, 704, 782.
 Balleroy, 409.
 Barbauld (Mrs), 383, 509.
 Barcelone, 779.
 Barnstaple, 148.
 Barrow, 323.
 Bartham, 47.
 Barwick, 188.
 Basnage, 785.
 Bassora, 629 et s.
 Bateman, 251.
 Bath, 23, 123, 148 et s., 564, 651, 659, 672 et s., 685.

- Battier, 431.
 Bawtry, 172.
 Bayonne, 781.
 Beattie, 323, 378, 390, 404, 509.
 Beaumont, 261.
 Beechworth, 27.
 Bedloe, 32.
 Beecher Stowe, 705.
 Behn, 325, 647, 719.
 Belfast, 189.
 Belgrave, 388.
 Belhaven, 164, 179 et s.
 Bell, 162, 167 et s., 172, 197.
 Bénin, 624.
 Benson, 214, 216 et s., 220.
 Berkeley, 643.
 Bernardin de Saint-Pierre, 411.
 Berwick, 562.
 Bettesworth, 754, 775.
 Biart, 427.
 Bickerstaff, 261.
 Blackmore, 587.
 Blackwall, 81, 590, 602, 608.
 Blair, 404.
 Blake, 288.
 Blanchard, 793.
 Blandford, 145.
 Blerzy, 433.
 Blueskin, 664.
 Bodmin, 147.
 Bolingbroke, 206, 216, 219, 221 et s.,
 226, 228.
 Bolton, 150, 564.
 Bond, 261.
 Bonne-Espérance (cap de), 618, 626,
 756 et s.
 Bordeaux, 41, 697.
 Borel, 430 et s.
 Bornéo, 758.
 Borrett, 216.
 Borrow, 381, 383, 661, 669 et s.
 Bourdaise, 793.
 Bourget, 455.
 Boyer, 220, 231 et s., 774.
 Boyle, 388, 413, 451.
 Bradley, 587, 589.
 Bragg, 155.
 Bratford, 61.
 Brayley, 613.
 Brennan, 780, 784, 786.
 Brentford, 145, 563.
 Breton, 646.
 Briançon, 42.
 Brick-Hill, 653, 655.
 Bridgewater, 55, 148.
 Bristol, 67 et s., 70, 148 et s., 205,
 303, 323, 651.
 Brookes, 283, 285.
 Brotherton, 617, 661, 689.
 Browern, 753.
 Brown, 365.
 Browne, 154.
 Buchan, 199.
 Buchanan, 568.
 Buenos-Ayres, 626.
 Buffalis, 440.
 Bunhill, 284, 287 et s.
 Bunyan, 111, 288, 325 et s., 526,
 536, 648, 711.
 Burckhardt, 373.
 Burne-Jones, 644.
 Burnet, 145, 216.
 Burton, 286, 782.
 Bury Saint-Edmund's, 141 et s.,
 151, 259.
 Bussleton, 618.
 Butler, 46, 518, 539, 786.
 Buxton, 203 et s.
 Byron, 365, 379, 426.
 Cadix, 34, 41, 68, 624 et s., 701.
 Caen, 34.
 Calais, 34.
 Callao, 760.
 Cambridge, 141, 151, 259, 657,
 694.
 Camden, 258.
 Cameròni, 752.
 Campbell, 261, 617.
 Campe, 414, 418 et s., 434 et s.,
 443 et s.
 Cantorbéry, 139, 159, 699.
 Cap-Vert (îles du), 774 et s.
 CARLETON (GEORGE) : analyse de
 ses mémoires, 778 et s. ; histoire
 du livre, 781 et s. ; authenticité,
 782 et s. ; part de De Foe,
 785 et s. ; caractères du livre,
 786 et s.
 Carleton (Mary), 647, 703, 720.
 Caroline, 658, 706.
 Carrickfergus, 189, 666.
 Carstares, 174.
 Castleton, 77.
 Cauche, 793.
 Caution, 237.
 CAVALIER (MEMOIRS OF A) : lance-
 ment du livre, 553 et s. ; analyse
 de la 1^{re} partie, 556 et s. ; ses
 sources, 558 et s. ; analyse

- de la 2^e partie, 561 et s. ; ses sources, 567 et s. ; caractère du roman, 571 et s. ; portrait du Cavalier 578 et s. ; diverses éditions, 580 et s. ; allusions au livre, 705, 784, 786.
- Cervantès, 646.
- Ceylan, 627 et s., 633 et s., 758.
- Chalmers, 324, 378.
- Chamfort, 411.
- Champagnac (de), 426.
- Chandler, 703.
- Chapman, 689.
- Charenton, 698.
- Charles I^{er}, 561 et s., 576.
- Charles II, 11, 26, 53, 63, 96, 567, 726 et s., 732.
- Charles XII, 173, 295, 310, 554, 559.
- Chasles, 430, 433.
- Chateaubriand, 491.
- Châtelain, 402.
- Chatterton, 309.
- Chelmsford, 151.
- Cherbuliez, 433.
- Chester, 150, 565 et s., 653.
- Chettle, 646.
- Chetwood, 661, 689.
- Churchill, 340, 631, 753.
- Cibber, 378, 380, 755.
- Cirencester, 563 et s.
- Clarendon, 554, 567 et s.
- Clarke (E. D.), 379.
- Clarke (Nicholas), 182.
- Clarke (Rev.), 192.
- Clarke (Samuel), 319.
- Clayton, 726 et s., 739.
- Cleland, 670, 748.
- Clérac, 723.
- Coates, 158.
- Cock, 611.
- Cockburn, 388.
- Cockeril, 71.
- Colbacht, 587.
- Colchester, 151, 649, 657, 673.
- Colebrooke, 61.
- Colepeper, 97 et s., 112 et s.
- Coleridge, 382, 393.
- Cologne, 699.
- Compleat English Gentleman*, 277 et s.
- Compleat English Tradesman*, 249, 279, 354, 675.
- Congo, 623.
- Congreve, 79.
- Considerations upon Street-robberies*, 664.
- Considerations upon Street-walkers*, 664.
- Consolidator*, 158, 198, 341, 561.
- Cooke, 755.
- Cooke (capt. Edw.), 298, 301, 323.
- Cooper, 384, 582.
- Cormon, 432.
- Coteshill, 203.
- Coventry, 144, 151, 162.
- Cowper, 381, 479.
- Cox, 347 et s.
- Crabbe, 381.
- Crediton, 146 et s.
- Creech, 532, 539.
- Crémone, 698.
- Cromwell, 26, 287, 563 et s.
- Croome, 108.
- Crossley, 591.
- Cruikshank, 365.
- Crusoe (Timothy), 25, 304.
- Cuba, 701.
- Curl, 243.
- Cusack, 616.
- Daily Post*, 252, 586.
- Dalby, 72.
- Dampier, 298 et s., 319 et s., 324, 751 et s.
- Daniel (George), 368.
- Daniel (John), 393.
- Darlymple, 236.
- Dartmouth, 146.
- Daudet, 433.
- Davenport, 741.
- Davis (C. R.), 393.
- Davis (Elizabeth), 166.
- Davis (John), 645.
- Davis (Robert), 47, 148 et s., 169, 171, 179.
- De Beau Foe, 75.
- Deborah, 249.
- De Foe (Benjamin), 49, 158, 217, 248, 285 et s.
- DE FOE (DANIEL) : sa naissance, 10 et s. ; pendant la Peste, 12 et s. ; pendant l'Incendie, 14 et s. ; éducation, 16 et s. ; à travers Londres, 19 et s. ; à l'académie, 23 et s. ; apprentissage, 29 et s. ; voyages, 33 et s. ; jugements sur les nations étrangères, 35 et s. ; s'établit, 45 et s. ; mariage, 47 ; tournées commerciales, 50 et s. ; suit Monmouth, 53 et s. ; fait] échec à Jacques II,

- 55 et s. ; devient citoyen libre, 58 ; pendant la Révolution, 59 et s. ; banqueroute, 65 et s. ; se rétablit, 68 et s. ; ses projets, 70 et s. ; courtisan, 72 et s. ; change de nom, 74 et s. ; industriel, 75 et s. ; « athénien », 83 ; polémiste, 84 ; confident du roi, 90 et s. ; affaire du Kent, 97 et s. ; affaire de la *Shortest Way*, 102 et s. ; arrêté, 109 et s. ; au pilori, 112 et s. ; alliance avec Harley, 121 et s. ; la tempête, 124 et s. ; au service de Harley, 135 et s. ; tournée dans le Sud-Est, 139 et s. ; dans l'Est, 140 et s. ; dans l'Ouest, 145 et s. ; ses ennemis, 153 et s. ; en Ecosse, 161 et s. ; au service de Godolphin, 178 ; repart pour l'Ecosse, 179 et s. ; nouveau voyage, 183 et s. ; lutte contre Sacheverell, 184 et s. ; en Ecosse, 197 et s. ; homme de confiance de Harley, 199 et s. ; en tournée, 203 et s. ; luttes politiques, 205 et s. ; emprisonnement, 216 et s. ; cherche à sauver sa vie, 225 et s. ; espion gouvernemental, 228 et s. ; procès de Harley, 231 et s. ; travaux de journaliste, 234 et s. ; malheurs domestiques, 240 et s. ; à Stoke Newington, 245 et s. ; derniers articles, 252 et s. ; derniers voyages, 258 et s. ; manuels d'occultisme, 260 et s. ; marie sa fille, 270 et s. ; derniers ouvrages, 274 et s. ; sa fuite, 280 et s. ; sa mort, 283 ; descendants, 286 et s. ; tombeau, 288 ; écrit *Robinson Crusœ*, 311 et s.
- De Foe (Daniel, *junior*), 49, 217, 240, 242, 248, 252 et s., 281 et s., 285 et s.
- De Foe (Hannah), 49, 249 et s., 272, 285 et s.
- De Foe (Henrietta), 49, 249, 285 et s.
- De Foe (James), 287.
- De Foe (Maria), 49, 249, 285 et s.
- De Foe (Martha), 49.
- De Foe (Mary), 49 et s., 95, 107 et s., 123, 144, 166, 181, 240, 249 et s., 283, 285.
- De Foe (Mary, *junior*), 49.
- De Foe (Sophia), 49, 95, 249, 269 et s., 285 et s.
- Dekker, 604.
- De La Faye, 228, 237, 253.
- Delafaye-Bréhier, 427.
- Démon, 68, 228, 241, 263.
- Denia, 779.
- Denon, 412.
- De Quincey, 382, 582, 671, 782.
- Derby, 183.
- Des Brosses, 380.
- Des Tilleuls, 427.
- Dibdin, 393.
- Dickens, 287, 294, 365, 385, 510, 522, 671, 681, 717.
- Dickory Croncke, 261, 380.
- Director, 252.
- D'Israeli, 324.
- Doble, 783 et s.
- Dobson, 366.
- Dodd, 592, 617, 689.
- Don Quichotte*, 330, 336, 352, 378, 780.
- Dopper, 793.
- Dorchester, 145.
- Dormer, 229.
- Dos Santos, 631.
- Drake, 324, 753.
- Drumlanrig, 181.
- DRURY : ses mémoires, 788 et s. ; analyse, 789 et s. ; authenticité, 791 et s.
- Dryden, 79, 739.
- Dublin, 663 et s.
- Dubourdieu, 387.
- Ducray-Duminil, 415, 434.
- Due Preparations*, 588 et s., 602.
- Dugdale, 32.
- Dumarsais, 407.
- Dumferline, 169.
- Dunciad, 120.
- Dunkerque, 698.
- Dunton, 56, 83, 104, 129 et s., 236.
- D'Urfey, 79.
- Duvert, 432.
- Dyer, 142, 173, 191, 229, 253.
- Eagle, 596, 600 et s., 611.
- Ebn Tophail, 319.
- Edgehill, 562, 569.
- Edimbourg, 162 et s., 179 et s., 183 et s., 189 et s., 197 et s., 201, 695.
- Edinburgh Courant*, 190, 206.

- Edlin, 661, 732.
 Egham, 61.
Elegy, 127.
 Eliot (George), 264.
 Eliot (lord), 782.
 Elizabeth, 8.
 Ellis, 789.
 Enterkin, 181.
 Entick, 323.
 Epicure, 532.
 Epping, 597 et s., 728, 731.
 Epsom, 51 et s.
 Esope, 364.
 Espagnol (L'), 316, 506, 511.
Essay upon literature, 278.
Essay upon Projects, 70 et s., 561.
 Essex (comte d'), 562 et s., 581.
 Etton, 7, 8.
 Evelyn, 601, 612.
 Evesham, 150.
 Exeter, 146.
 Eyriès, 789.
 Fagg, 78.
 Fahy, 780.
 Fairfax, 564, 566 et s., 576.
 Falconer, 387, 441.
 Falstaff, 703.
Family Instructor, 241 et s., 295,
 309, 329, 339, 520, 529, 588.
 Fearn, 162, 206.
 Fénelon, 396.
 Feutry, 405.
 Feversham, 61 et s.
 Feversham (lord), 60 et s.
 Fielding, 377, 487, 717.
 Fielding (capt.), 555 et s.
 Fitzpatrick, 665.
 Flacourt (De), 631, 793.
 Florent de Pussieux, 393.
Flying Post, 221 et s.
 Foa, 427.
 Foe (Alice), 9 et s.
 Foe (Daniel), 8.
 Foe (Daniel, *junior*), 8.
 Foe (Elizabeth), 10, 47, 149.
 Foe (Henry), 8, 606.
 Foe (James), 8 et s., 23 et s., 166,
 244, 457.
 Foe (Mary), 8.
 Foe (Mary *junior*), 10, 47.
 Foe (Rose), 8.
 Foigny, 396.
 Fontenelle, 396.
 Formose, 627.
 Forster, 287.
 Fortescue, 371.
 Fouinet, 427.
 Fournier, 431.
 Fowler, 560.
 France (A.), 425, 433.
 Franklin, 71, 372.
 Fransham, 141, 157 et s., 172.
 Freind, 785.
 Fréron, 323, 380, 404.
 Frézier, 298, 753.
Friendly Demon, 261.
 Froberville (De), 789.
 Frobisher, 324, 753.
 Froger, 298.
 Fryer, 298.
 Fuller, 664.
 Gain de Montagnac, 414.
 Gainsborough, 172.
 Galway, 331, 662 et s.
 Gand, 697.
 Garcillaso de la Vega, 321.
 Garnier, 406.
 Gassion, 174.
 Gateshead, 311.
 Gay, 210, 275.
 Gayland, 255.
 Gee, 279.
General history of discoveries, 278, 752.
General history of trade, 207.
 Gênes, 41.
 Gent, 362 et s.
 George I^{er}, 213, 223, 226.
 Gérard, 423, 445.
 Germanie (de), 427.
 Gibbon, 479.
 Gibraltar, 785.
 Gilbert, 396.
 Gildon, 310, 322 et s., 328, 350 et s.,
 354, 357 et s., 362, 374, 380,
 471, 497, 499, 512, 535 et s.
 Girard, 409.
 Giraudeau, 428.
 Glanvil, 261.
 Glasgow, 41, 165, 169.
 Gloucester, 150, 563, 652.
 Goa, 618 et s., 629, 758.
 Godfrey, 53.
 Godolphin, 114, 121 et s., 138, 140,
 168 et s., 177 et s., 183, 185 et s.,
 188 et s., 195 et s., 200.
 Godwin, 704, 738.
 Goertz, 554.
 Goethe, 294, 450.

- Goffaux, 445.
 Goldsmith, 377.
 Goldsmith (*pseud.*), 145, 162.
 Goncourt, 671.
 Goodale, 174.
 Gordon, 634.
 Goring, 569.
 Gorki, 453.
 Gow, 256.
 Grandidier, 789.
 Grantham, 216.
 Graunt, 602.
 Graves, 592, 617, 689.
 Gravesend, 81, 641.
 Green, 793.
 Grenoble, 556.
 Greuze, 406.
 Grimm, 404, 406.
 Grimmelshausen, 390, 437 et s., 442.
 Grivel, 415.
 Grosvenor, 587.
 Grotius, 111.
 Guadiana, 41.
 Guilbert de Pixérécourt, 410.
 Guillaume d'Orange, 53, 60 et s., 78, 84, 91 et s., 99, 115, 117, 135 et s., 138, 161, 164, 187, 222, 226, 231, 298, 305, 354, 531, 751, 779, 784, 786.
 Guilot (*pseud.*), 197, 204.
 Guiscard, 199.
 Gustave-Adolphe, 554 et s., 561, 570, 572 et s., 578 et s.
 Gutzkov, 450.
Guzman de Alfarache, 645.
 Hackabout, 665 et s.
 Hackney, 48 et s., 95, 286.
 Hakluyt, 299, 324, 339, 376.
 Hale, 372.
 Halifax, 150, 204, 311.
 Halifax (lord), 138 et s.
 Hambourg, 337.
 Hamlet, 132.
 Hampton Court, 40, 72.
 Handley, 587.
 Happel, 439.
 Harcourt, 112, 122.
 Harleigh, 566.
 Harley, 98, 108 et s., 113, 121 et s., 126 et s., 130, 135 et s., 140, 142 et s., 154 et s., 160 et s., 166 et s., 173 et s., 177 et s., 185, 195 et s., 221 et s., 226 et s., 231 et s., 298, 345, 379, 531, 752.
 Harrington, 321.
 Harris, 634.
 Harte, 581.
 Hartley, 311.
 Harvard, 26.
 Harwich, 22, 34, 40, 259, 657, 673, 725.
 Haversham (lord), 160.
 Hawkesley, 570.
 Hayward, 596, 611.
 Haywood, 261, 376, 643, 647, 719, 734 et s., 740.
 Hazlitt, 383.
 Hazlitt (*junior*), 581, 704.
 Head, 746.
 Heath, 595, 599, 602.
 Heathcote, 338.
 Hedges, 148.
 Henley, 61.
 Herckemann, 753.
 Hereford, 566.
 Hertford, 653.
 Hetzel, 423.
High-Church Legion, 178.
 Hind, 657.
History of the Kentish Petition, 99.
History of the Union, 167, 190, 192, 571, 793.
 Hoadley, 233, 328, 363.
 Hodges, 587, 602 et s., 609.
 Hoggson, 368.
 Helling, 569.
 Hollingworth, 47.
 Holloway, 379.
 Holmesby, 388.
 Homère, 311.
 Honiton, 146.
 Horace, 111.
 Horne, 558.
 Hounslow, 61.
 Howe (Jack), 98.
 Howe (John), 80, 87, 112.
 Hull, 311, 599.
 Hunt, 118.
 Hurst, 141 et s., 145 et s.
 Hurt, 221 et s.
Hymn to the Pillory, 117 et s.
 Ingolstadt, 557.
Intermédiaire des chercheurs, 84.
 Ipswich, 86, 259.
 Isbrants Ides, 341.
 Islington, 618.

- JACK (COLONEL)** : genèse de sa biographie, 687 ; analyse, 688 et s. ; diverses éditions, 702 et s. ; sources et éléments, 705 et s. ; caractéristiques et procédés, 707 et s. ; caractères des personnages 711 et s. ; défauts du livre, 714 et s.
- Jacques II**, 30, 53 et s., 61 et s., 96, 102, 784.
- Jacques III** (le Prétendant), 59, 179, 196, 206, 213, 232, 700.
- James**, 653 et s., 657 et s., 662 et s., 666, 680.
- Janeway**, 214 et s., 217.
- Java**, 628.
- Jeffrey**, (Edw.), 581.
- Jeffreys**, 54 et s.
- Johnson** (Charles), 616, 703.
- Johnson** (Samuel), 256, 378, 782.
- Joly**, 416.
- Jouault**, 430.
- Journal des Sçavants*, 84.
- JOURNAL OF THE PLAGUE YEAR** : analyse, 592 et s. ; sources, 601 et s. ; procédés romanesques, 604 et s. ; authenticité, 606 ; caractère du sellier, 607 ; défauts du livre, 608 et s. ; sa valeur, 611 et s. ; son succès et son influence, 612 et s.
- Juan-Fernandez**, 300, 382, 389, 759 et s.
- Jure Divino*, 92, 111, 121, 127, 155, 157, 295, 570.
- Katchoulcoff**, 427.
- Keimer**, 241.
- Kelso**, 183, 695.
- Kennedy**, 587.
- Kensington**, 72.
- Kentish Town**, 693 et s., 703.
- Kidd**, 616, 634.
- Killett**, 775.
- Kinghorn**, 169.
- Kingsland**, 172, 181.
- King's Lynn**, 141, 203.
- Kingston**, 61.
- Kingswood-Heath**, 250.
- Kipling**, 391.
- Kirkby**, 391.
- Kirkcaldy**, 171.
- Kirkman**, 647, 720.
- Knight**, 704.
- Knox**, 298, 629, 634 et s., 640, 642.
- Kreutznach**, 557.
- Krinke Kesmès**, 321, 441.
- La Corogne**, 624.
- Lafond de Surcy**, 789.
- La Harpe**, 404, 509.
- La Havane**, 701.
- La Haye**, 41, 337.
- Lamartine**, 385.
- Lamb**, 118, 279, 383, 390, 549, 669, 717, 736, 738, 782.
- Lancaster**, 699.
- Landcron**, 440.
- Landor**, 385.
- Langdale**, 566.
- Langley**, 249.
- Lapierre**, 423.
- La Plata**, 633.
- Larrons** (îles des), 758.
- Las Casas** (de), 298.
- Launceston**, 147.
- Laurie**, 428.
- Law**, 298.
- Lazaro de Tormes*, 645.
- Leadenhall**, 20.
- Le Blanc**, 396.
- Lech**, 557, 560.
- Lecomte**, 340 et s.
- Lee**, 366, 433, 592, 776, 783, 789.
- Leeds**, 50, 150, 188, 565, 575.
- Lefèvre**, 426.
- Legion*, 97 et s., 109, 139 et s.
- Leguat**, 440.
- Leicester**, 151, 162, 566, 570.
- Leipzig**, 557 et s., 560.
- Leith**, 149, 184.
- Le Maire**, 298, 753, 777.
- Leigh Hunt**, 393.
- Leominster**, 150.
- Lesage**, 408, 413, 440.
- Leslie**, 130.
- L'Estrange**, 131, 603.
- Le Suire**, 416.
- Lewis**, 581.
- Leyde**, 413.
- L'Honoré**, 398.
- Lillibulero*, 62.
- Lilly**, 604.
- Lima**, 760.
- Lincoln**, 203 et s.
- Lisbonne**, 41, 316, 618.
- Liskeard**, 147.
- Lister**, 580 et s.
- Little Rrvieiv*, 129.

- Liverpool, 33, 65, 150, 260, 564, 652, 673.
 Livingstone, 631.
 Livourne, 41.
 Locke, 96.
 Lockhart, 782.
 Lodwick, 29 et s., 47.
 Londonderry, 189.
 Long Meg, 646.
 Louis XIV, 182, 203, 213, 256, 571.
 Love, 9.
 Low, 774.
 Ludlow, 568.
 Luneau de Boisjermain, 407.
 Lutzen, 558.
 Lydio, 441.
 Lyme, 146.
 Lyme Regis, 53.
 Lyon, 41, 556.

 Mabbe, 645.
 Macaulay, 387, 582, 612, 717.
 Mackett, 789, 791.
 Macky, 258.
 Madagascar, 334, 619 et s., 626 et s., 637, 757 et s., 790.
 Madrid, 34, 39 et s., 780.
 Maffée, 298.
 Magdebourg, 557, 559.
 Mahoni, 780, 787.
 Maidenhead, 61.
 Malacca, 335, 758, 767.
 Mallès de Beauhieu, 421.
 Manchester, 150, 162.
 Mandelslo, 319.
 Mandeville, 324, 364.
 Mangahelly, 627.
 Manley, 719, 740.
 Manoa, 305.
 Manzanarès, 41.
 Mar, 162.
 Marco Polo, 340.
 Marie II, 53, 62 et s., 72, 84.
 Marienbourg, 557.
 Marivaux, 397.
 Marlborough, 137, 169, 177, 195, 203, 232, 248.
 Marryat, 384.
 Marseille, 41, 586 et s.
 Marston Moor, 172, 203, 561, 564, 568 et s.
 Martineau, 384.
 Martock, 53, 55.
 Maryland, 658.
 Masham, 195.

 Massé, 397, 409.
 Matthews, 588, 592.
 Maupassant, 293.
 Maurice, 558.
 Mawman, 365.
 Mayne-Reid, 384, 428.
 Mayor, 365.
 Mead, 586 et s., 589, 601 et s.
 Meadows, 732.
 Mears, 363, 689, 754.
Memoirs of the Church of Scotland, 559, 561.
Mercator, 219 et s.
Mercure Scandale, 123.
Mercurius Politicus, 229, 231 et s.
 Merlotte, 756 et s., 764.
 Mésange, 440.
 Mesnager, 202, 231, et s., 310.
 Meudon, 724.
 Mickleham, 27.
 Milton, 21, 26, 46, 265 et s.
 Mint (The), 66 et s., 650, 673.
 Minto, 433.
Minutes of the Negotiations, etc., 231, 296.
 Mirbeau, 669.
 Mist, 229 et s., 236 et s., 253 et s., 274, 280 et s., 361, 588, 643.
 Moggy, 699 et s.
 Mohawks, 210, 706.
 Mole, 27.
 Molière, 739.
 Moll Cutpurse, 646, 655, 671, 703.
MOLL FLANDERS : analyse du roman, 648 et s. ; diverses éditions, 661 et s. ; influence du livre, 669 et s. ; son intérêt, 672 ; éléments personnels 673 et s. ; caractère de Moll, 675 et s. ; personnages secondaires, 680 ; qualités du roman, 680 et s. ; défauts, 682 et s. ; Moll et Roxana, 742 et s. ; allusions au roman, 110, 257, 389, 705, 754.
 Moll King, 661.
 Monmouth, 30, 50 et s., 53 et s., 58, 60, 96, 148, 727.
 Monselet, 416.
 Montaigne, 545.
 Montmorency-Laval (de), 407.
 Montolieu (de), 420.
 Montreille, 406.
 Montrose, 566.
 Montserrat, 779, 786.
 Moore (Arthur), 221.

Moore (Thomas), 412.
 Morax, 424.
 Moreton, 275 et s.
 Morpeth, 162.
 Morphew, 191.
 Mortier, 398.
 Morton, 23 et s., 56.
 Morus, 321.
 Motteux, 84.
 Mouchat, 696, 716.
 Müller, 423.
 Munich, 573.
 Mussot, 409.
 Nairne, 162.
 Nalson, 568.
 Naples, 41.
 Narbrough, 753, 762, 764, 769.
 Naseby, 561, 566, 568.
 Nash, 646.
 Nertginskay (Nertchinsk), 337.
 Nettleton, 204.
 Neville, 319.
 Newark, 566.
 Newbury, 145, 564, 570.
 Newcastle, 162, 183, 197 et s., 204,
 570, 599, 684 et s.
 Newcastle (lord), 286, 569.
New Family Instructor, 277.
 New-forest, 183.
 Newington Green, 23 et s., 252,
 487.
 Newmarket, 50, 78, 259, 694.
 Newport, 555, 580.
 Newton, 250.
 NEW VOYAGE : sources et éléments,
 751 et s. ; histoire du livre,
 754 et s., analyse, 755 et s. ;
 procédés romanesques, 764 et
 s. ; caractère du héros, 766 et
 s. ; critique du roman, 768
 et s.
 Nieuhoff, 340.
 Niger, 623.
 Nil, 622 et s.
 Noble, 581, 613, 643, 666 et s., 733,
 737, 755.
 Nodier, 423, 426.
 Nordlingen, 558.
 Normanby, 114.
 Northampton, 151.
 Norton De Foe, 80, 254 et s., 286.
 Norwich, 141, 157 et s., 286.
Notes and Queries, 84.
 Nottingham, 40, 151, 183.

Nottingham (lord), 106 et s., 113 et
 s., 118, 121 et s., 136, 162,
 211, 752.
 Nouvelle-Guinée, 627.
 Nuremberg, 557, 583.
 Nutt, 126, 592.
 Oakingham, 61.
 Oates, 31 et s., 53.
 O'Connor, 709.
 Offenbach, 432.
 Ogilby, 631, 793.
 Oldfield, 57.
 Oldmixon, 199.
 Oliver, 789, 793.
 Olivier (d'), 427.
 Oppenheim, 557.
 Orléans, 556.
 Osborn, 775.
 Ovalle, 753.
 Owen, 733.
 Oxenstein, 558.
 Oxford, 563, 565, 570.
Palatins, 182 et s.
 Palmerston, 287.
 Paltock, 392 et s., 416.
 Pampelune, 33, 41.
 Panckoucke, 408.
 Paris, 34, 38 et s., 722 et s.
 Parker, 215 et s., 218, 228.
 Parnell, 783.
 Paterson, 73, 108 et s., 168.
 Patrick, 603.
 Paul, 424.
 Payne, 285, 689.
 Pékin, 336, 340, 512 et s.
 Penn, 114 et s.
 Pepys, 601, 612, 647.
 Perez, 646.
 Perth, 165.
 Peter, 275.
 Peterborough, 7.
 Peterborough (earl of), 779.
 Philippe V, 182.
 Philippines, 627, 640, 758.
 Philips, 388.
 Philoctète, 318.
 Phiz, 365.
 Pierce, 139, 165.
 Pierre I^{er}, 339.
 Pitt, 581.
Plan of the English commerce, 279,
 631.
 Plaxton, 188.

Plymouth, 147.
 Pocock, 368.
 Poe, 251, 294, 372, 508.
Political history of the Devil, 264 et s.
 Politick, 237.
 Poll, 493.
 Pontack, 79.
 Pontrefract, 183, 565 et s.
Poor Man's Plea, 85.
 Pope, 80, 120 et s., 297, 376.
 Portland, 93.
 Porto, 34.
 Powis, 218.
 Pratt, 254.
 Preston, 688, 700.
 Prévost, 413.
 Prichard, 275.
 Priestley, 204.
 Prior, 70, 79.
 Prométhée, 532.
Protestant Monastery, 10.
 Prynne, 118, 120, 568.
 Psichari, 428, 507.
 Puccini, 410.
 Puckeridge, 694.
 Puffendorf, 111.
 Purchas, 299, 324, 339, 376, 631.
 Puysegur, 404.
 Pye, 118.
 Pye Tavern, 595, 602, 607, 609 et s.

 Quarll, 389 et s., 414, 441, 451.
 Queensberry, 163, 168, 174, 181.
 Quevedo, 645 et s.
 Quilloa, 621.
 Quincy, 587.

 Raffles, 680.
 Raleigh, 9, 298 et s., 304 et s., 324, 355, 785.
 Ranger's Lodge, 40.
 Rapin-Thoyras, 568.
 Rawlins, 139.
 Read, 238 et s., 252 et s., 662 et s.
 Reade (Ch.), 384, 717.
 Reading, 60 et s. 145.
Reasons against the Succession, 212 et s., 217.
Reasons why this Nation, etc., 201.
Reformation of Manners, 85, 113.
Religions Courtship, 243, 339, 588.
Review, 18, 91, 127 et s., 135 et s., 138 et s., 141, 143 et s., 152, 154, 156 et s., 165, 170, 172 et s., 180 et s., 185 et s., 189 et s.,

198 et s., 205 et s., 218 et s., 262, 294, 561, 586.
 Reybaud, 430.
 Reynald, 433.
 Richardson, 260, 328, 376, 384, 472, 487, 670, 737, 742.
 Richelieu, 556.
 Richmond, 40.
 Rider Haggard, 385 et s., 644.
 Ridpath, 209, 215 et s., 221, 227.
 Ringrose, 319 et s.
 Rippon, 562.
 Rivarol, 411.
 Roberts (E.), 166.
 ROBERTS (GEORGE) : analyse de ses mémoires, 774 et s. ; authenticité, 776 ; part de De Foe, 777 ; succès du livre 777.
 Roberts (John), 299, 592, 602.
 Robin Hood, 364, 703.
 ROBINSON CRUSOE : caractéristiques générales, 294 et s. ; genèse et sources, 298 et s. ; analyse, 311 et s. ; origine de la robinsonnade, 318 et s. ; le second volume, 329 et s. ; sources, 339 ; succès et contrefaçons du roman, 343 et s. ; attaques, 350 et s. ; le troisième volume, 353 et s. ; diverses éditions du roman, 361 et s. ; au théâtre, 367 et s. ; au cinéma, 369 et s. ; en pays de langue anglaise, 371 et s. ; influence sur les romanciers du XVIII^e siècle, 375 et s. ; attitude de la critique, 378 et s. ; influence au XIX^e siècle, 381 et s. ; imitations, 387 et s. ; en France, 395 et s. ; découverte de Rousseau, 402 et s. ; conséquences, 405 et s. ; succès et imitations au XVIII^e siècle, 414 et s. ; au XIX^e siècle, 426 et s. ; en pays latins, 434 et s. ; en Allemagne, 437 et s. ; en pays de langues germaniques, 451 ; en pays slaves, 452 ; les personnages du roman, 457 et s. ; réalisme, 472 et s. ; philosophie, 476 et s. ; style, 481 et s. ; caractère populaire, 489 et s. ; humour, 493 ; but didactique, 495 et s. ; défauts du premier volume, 499 et s. ; du second volume, 509 et s. ;

- évolution du caractère de Robinson, 522 et s. ; caractère allégorique de l'œuvre, 530 ; philosophie du 3^e volume, 532 et s. ; caractères, 537 et s. ; valeur de l'œuvre, 543 et s. ; allusions au roman, 17, 42, 113, 211, 223, 252, 262, 576, 578, 580, 593, 607, 616, 632, 636, 705, 711, 713, 740, 753, 784, 790, 792.
- Robinson Suisse*, 415, 417 et s., 432.
- Rochdale, 150, 565.
- Rochester, 62.
- Rochester (Judge), 113.
- Rochester (lord), 46, 79, 532, 539, 674.
- Rome, 40.
- Rooke, 142, 784.
- Roscommon (lord), 47, 70.
- Rosny, 671.
- Rotterdam, 41, 725 et s.
- Roundway Down, 563.
- Rouen, 725.
- Rousseau, 391, 402 et s., 407, 415, 427, 442, 444, 446 et s., 461, 479, 509, 533.
- Routledge, 365, 733.
- Rowe, 739.
- Rowton Hall, 570.
- ROXANA : sources, 719 ; analyse, 720 et s. ; continuations et éditions, 732 et s. ; originalité, 738 et s. ; précédés romanesques, 740 et s. ; caractère des personnages, 742 et s. ; défauts du roman, 747 et s. — Allusions au livre, 255, 257, 638, 675.
- Royal Education*, 277.
- Rufiji, 631.
- Rupert, 561 et s., 568 et s., 573.
- Rushworth, 568.
- Ruskin, 387.
- Russell, 774.
- Rycaut, 321.
- Sacheverell, 102, 104 et s., 109, 118, 184 et s., 233, 576, 783.
- Sadeur, 396.
- Saint-Andrew's, 169.
- Saint-John (Percy), 394.
- Saintsbury, 783.
- Saint-Vincent, 235.
- Salé, 312, 491.
- Salisbury, 60, 145, 762.
- Salomon (îles), 759.
- Sammen, 140.
- Sandras, 396.
- Sandy, 298.
- Sardou, 432.
- Sault, 84.
- Savage, 80.
- Saxe (duc de), 557 et s., 560.
- Schnabel, 441 et s.
- Schwabe, 777.
- Schwob, 671.
- Scotch Nation and Union, etc.*, 558.
- Scott, (Rev.), 591.
- Scott (Walter), 159, 382, 559 et s., 568, 581 et s., 612, 704, 782.
- Secret history of one year*, 226.
- Secret history of the White Staff*, 226.
- Selden, 118.
- Selkirk, 205, 299 et s., 322 et s., 371, 380 et s., 387, 389, 400, 413, 428, 506, 606.
- Serrano, 320 et s., 445.
- Seymour, 145.
- Shakespeare, 378 et s.
- Sharp Rebuke, etc.*, 233.
- Sheerness, 61.
- Sheffield, 150.
- Shelvocke, 388, 753.
- Sheppard, 257, 664.
- Sher Ali, 373.
- Sheridan, 368.
- Shiells, 755.
- Shipton, 364.
- Shortest Way*, 102 et s., 118, 124, 158.
- Shrewsbury, 144, 555, 562, 565 et s., 570.
- Shrewsbury (lord), 196, 222.
- Shute, 371.
- Shylock, 747.
- Simon, 517.
- SINGLETON : analyse, 617 et s. ; authenticité, 630 et s. ; caractéristiques, 635 et s. ; défauts, 638 et s. ; les personnages, 641 et s. ; influence, 643 et s. — Allusions au roman, 256, 306, 309, 673, 705, 753, 763.
- Slater, 733.
- Sloane, 586.
- Slough, 61.
- Smeeks, 321.
- Smith (Al.), 256.
- Smith (Wm), 299, 631.
- Smithfield, 21.
- Smollett, 377, 717.
- Snappe, 233.

- Solorzano, 645.
 Southampton, 618.
 Southerne, 736 et s.
 Spanheim, 560.
 Spartivento, 764.
Spectator, 129, 131, 205, 234, 252, 261, 355.
 Spence, 376, 509.
 Sprigge, 568.
 Spriggs, 774.
 Stafford, 147 et s.
 Stagg, 689.
 Stahl, 427.
 Stair, 236.
 Stancliffe, 122, 124.
 Stanhope, 187 et s., 228, 230, 237, 253, 780, 784.
 Staveley, 580.
 Stebbing, 613.
 Steele, 131, 189, 205, 212, 301, 303, 323, 380, 672.
 Stephen (Leslie), 611.
 Stephens, 141.
 Sterne, 378.
 Stevens, 646.
 Stevenson, 385 et s., 582, 643 et s., 783.
 Steyning, 78.
 Stirling, 41, 169.
 Stockdale, 365, 408.
 Stoke Newington, 181 et s., 214 et s., 218, 227, 245 et s., 269 et s., 297 et s., 792.
Storm, 126, 611.
 Stothard, 288, 365.
 Stoupe, 394.
 Stourbridge, 162, 203.
 Stradling, 300.
 Strahan, 258.
 Strickland, 394.
Strike the iron, etc., 561.
 Stubbs, 109.
 Sudbury, 151.
 Sumatra, 627.
 Sunderland (lord), 169, 173, 177, 180, 195, 229, 379.
 Surat, 629.
 Susan, 727 et s., 736.
 Sweetapple, 709.
 Swift, 70, 84, 120, 158 et s., 192, 198 et s., 201, 209, 275, 328, 345, 375, 388, 391 et s., 467, 476, 739, 783 et s.
 Symon, 778.
 Sympson, 733.
System of Magic, 266.
 Taine, 372, 433.
 Tallard, 183.
 Talleyrand, 412.
 Tastu, 429 et s.
 Tate, 79, 84.
Tailer, 131, 189.
 Taunton, 148.
 Taylor, 309 et s., 318, 338, 343 et s., 353, 358 et s., 361, 363, 553.
 Temple, 341, 785.
 Tennyson, 307.
 Tewkesbury, 150.
 Themiseul de Saint-Hyacinthe, 399, 402.
 Thoreau, 372.
 Tilbury, 34, 76 et s., 112, 126, 464.
 Tillemont (de), 632.
 Tilly, 557, 560 et s.
 Timäus, 445.
 Tobago, 306, 625.
 Tobolsk, 337.
 Toby, 506, 510.
 Toke, 141.
 Tom, 310.
 Tooting, 55, 57 et s.
 Torbay, 60.
 Tortosa, 779.
Tour through Great-Britain, 258, 376.
 Tousez, 432.
 Towers, 324.
 Townshend (lord), 223, 228 et s.
 Trent, 776, 785, 789.
 Trente, 698.
 Trinité (La), 625.
 Troyes, 40.
True-born Englishman, 88 et s.
 Trueman, 393.
 Truro, 567.
 Tuffley, 47 et s., 181.
 Tuffley (Sam.), 48, 95, 208, 240, 251.
 Tunbridge, 731.
Turkish Spy, 234, 309.
 Turner (Capt.), 146.
 Turner (Wm.), 709.
 Tutchin, 55, 88, 104, 121, 130, 156, 191, 208, 570.
Universal Spectator, 273.
Use and Abuse, etc., 277.
 Uxbridge, 61, 565.
 Vairasse, 396.
 Valdivia, 752, 760.
 Valence, 779.

- Valladolid, 40.
 Vane, 615.
 Van Effen, 399 et s., 402, 429 et s., 510.
 Vanscouter, 753.
 Veal (Mrs), 159, 261, 792.
 Vendchurch, 387.
 Vendredi, 309, 315 et s., 320, 331 et s., 334, 368 et s., 386, 389, 392, 397, 400, 404 et s., 407, 410 et s., 447 et s., 463 et s., 469 et s., 479 et s., 492 et s., 498, 504 et s., 511, 516, 530, 572, 574, 638, 705, 746.
 Venise, 41, 630.
 Vera-Cruz, 701.
 Verne, 428, 771.
 Versailles, 40, 722.
 Vienne, 556.
 Villa Rica, 752, 761.
 Villault, 298.
 Vincent (Rev.), 49, 587, 603, 607.
 Virgile, 111.
 Virginie, 651, 658, 660, 695 et s., 700 et s.
 Voiart, 423.
 Voltaire, 468, 479.
 Wakefield, 150.
 Wallenstein, 558.
 Walpole, 412.
 Walthamstow, 597, 605.
 Ward, 203, 250.
 Ward (Ned), 191.
 Ward (éditeur), 703.
 Warner, 216, 237, 617, 732.
 Warrington, 150.
 Warton, 379.
 Watson (Dawson), 365.
 Watson (John), 323.
 Watts-Dunton, 644.
 Webb, 246.
 Wellington, 570.
 Wemyss, 169, 171.
 Wesley (Sam.), 24 et s., 84.
 Wesley (*junior*), 496.
 Westminster, 79.
 Weymann, 582 et s.
 Weymouth, 145 et s.
 Wezel, 443.
 Wharton, 188.
What if the Pretender, etc., 212.
 Whitby, 246.
 White, 298.
 White (Capt.), 791.
Whitehall Evening Post, 236.
 Whitelocke, 568.
 Whitney, 112, 685.
 Wild, 257, 680.
 Will, 690 et s., 713.
 William (the mosquito), 300, 319 et s.
 William (the quaker), 625 et s., 634 et s., 638, 640, 642, 746.
 Williams (Rev.), 233, 295.
 Wilmington, 778.
 Wilmot, 624 et s., 634, 640.
 Wilson (John), 612.
 Wilson (Walter), 324, 383, 669, 776, 782.
 Wimborne, 53.
 Windsor, 60 et s., 115, 641.
 Withers, 120, 532, 539, 604.
 Woillez, 427.
 Wood, 753.
 Woodcroft, 8.
 Woodes Rogers, 205, 298 et s., 323 et s., 615.
 Worcester, 150, 562, 570, 574.
 Wordsworth, 382.
 Wright (Rev.), 241.
 Wright (Tho.), 530, 776.
 Wyche, 631.
 Wycherley, 79.
 Wyder, 421.
 Wyss, 418 et s.
 Xury, 312, 351, 370, 458, 462, 474, 501.
 Yarmouth, 78, 214, 259, 311.
 York, 41, 203, 304, 311, 564, 568.
 Yriarte, 445.
 Zambèze, 631.
 Zober, 173.
 Zola, 433.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	VII
I. La vie et les aventures étranges de Daniel De Foe...	1
INTRODUCTION. — <i>Une vie mouvementée</i>	3
CHAPITRE PREMIER. — <i>L'enfance puritaine</i>	7
I. « La voix terrible de Dieu dans la Cité ».....	7
II. Deux grandes passions d'enfant : la Bible et la Cité.....	16
III. A l'académie de Newington-Green.....	23
CHAPITRE II. — <i>Années d'apprentissage</i>	29
I. La religion protestante en danger (1678).....	29
II. Voyages chez les peuples du Continent.....	33
CHAPITRE III. — <i>Les marchands de Londres contre l'Oint du Seigneur</i>	45
I. Un commerçant bel-esprit.....	45
II. Sous les étendards du « Roi Monmouth ».....	53
III. Le « martyr sec » de Jacques II.....	59
CHAPITRE IV. — « <i>A Tenebris ad Lucem</i> ».....	65
I. <i>In Tenebris</i>	65
II. <i>Ad Lucem</i>	70
III. Le briquetier de Tilbury.....	75
CHAPITRE V. — <i>Le confident du roi</i>	83
I. Littérature et polémique.....	83
II. <i>Le véritable Anglois</i>	87
III. Le démagogue révolutionnaire.....	95
CHAPITRE VI. — <i>De Foe sème le vent... et récolte la tempête</i>	101
I. Une dangereuse mystification.....	101
II. L'arrestation.....	106
III. « Serré dans l'étreinte glacée de Newgate ».....	110
CHAPITRE VII. — <i>L'apothéose et la délivrance</i>	117
I. De Foe au pilori.....	117
II. Enfin libre !.....	121
III. La <i>Revue</i>	127
CHAPITRE VIII. — <i>Le commis-voyageur de la maison Harley et Cie</i>	135
I. De Foe fonde un bureau central de renseignements.....	135
II. La tournée des comtés de l'Est.....	140
III. La tournée des comtés de l'Ouest.....	144

CHAPITRE IX. — <i>L'union de l'Angleterre et de l'Ecosse</i>	153
I. De Foe tient tête à une meute d'ennemis	153
II. Premier séjour de De Foe en Ecosse.....	161
CHAPITRE X. — <i>Au service de Lord Godolphin</i>	177
I. Deuxième et troisième séjours en Ecosse.....	177
II. De Foe contre Sacheverell.....	184
III. De Foe, champion des whigs.....	188
CHAPITRE XI. — <i>L'âme damnée de Robet Harley comte d'Oxford</i> ...	195
I. Quatrième et cinquième voyages en Ecosse.....	195
II. De Foe assis entre deux selles.....	205
III. La grande offensive whig contre De Foe.....	212
CHAPITRE XII. — <i>La vie dans l'ombre</i>	225
I. La vraie déchéance de De Foe.....	225
II. Journalisme à sensation®.....	231
III. Retour au puritanisme.....	239
CAPITRE XIII. — <i>L'ermite de Stoke Newington</i>	245
I. <i>Home, sweet home !</i>	245
II. Derniers travaux de « reporter ».....	252
III. De Foe étudie Satan et ses suppôts	260
CHAPITRE XIV. — <i>Le mystère des derniers jours</i>	269
I. Le mariage de Sophia De Foe.....	269
II. Les dernières œuvres de De Foe.....	274
III. La fuite mystérieuse.....	280
IV. τὸ ἐπιχρῆμα	287
 II. Robinson Crusôë : Etude historique et critique	291
INTRODUCTION. — <i>Comment De Foe devint romancier</i>	293
CHAPITRE PREMIER. — <i>La genèse de « Robinson Crusôë »</i>	297
I. L'extraordinaire aventure d'Alexandre Selkirk	297
II. La vie surprenante de Robinson Crusôë	308
III. Origines et « sources » de la « robinsonnade »	318
IV. La technique du roman : influences contemporaines et originalité	324
CHAPITRE II. — <i>La genèse des « Nouvelles Aventures de Robinson Crusôë »</i>	329
I. Robinson devient un vulgaire globe-trotter	329
II. Les sources des <i>Nouvelles Aventures</i>	339
CHAPITRE III. — <i>La rançon du succès</i>	343
I. Les libraires « pirates » contre <i>Robinson Crusôë</i>	343
II. L'attaque de Gildon.....	349
III. Robinson, apôtre de la morale utilitaire dans les <i>Réflexions sérieuses</i>	353
CHAPITRE IV. — <i>La vogue de « Robinson Crusoe » en pays anglais</i> ...	361
I. La conquête de l'Angleterre par Robinson.....	361

II. Robinson au théâtre et au cinéma.....	367
III. Robinson en Amérique et dans les colonies anglaises.....	371
CHAPITRE V. — <i>La place de « Robinson Crusoe » dans la littérature anglaise</i>	375
I. Robinson en Angleterre, au XVIII ^e siècle	375
II. Robinson en Angleterre, au XIX ^e siècle	381
III. Les descendants de Robinson et l'évolution de la Robinsonnade	387
CHAPITRE VI. — <i>« Robinson Crusoe » en France</i>	395
I. <i>Robinson Crusoe</i> en France avant Rousseau.....	395
II. Rousseau et Robinson.....	402
III. Le succès de la robinsonnade en France, au XVIII ^e siècle.....	408
IV. <i>Le Robinson Suisse</i>	418
V. La robinsonnade en France au XIX ^e siècle	426
VI. <i>Robinson Crusoe</i> dans les pays latins,.....	434
CHAPITRE VII. — <i>« Robinson Crusoe » en Allemagne</i>	437
I. Le prodigieux développement de la robinsonnade.....	437
II. <i>Le Nouveau Robinson</i> , de Campe	442
III. <i>Robinson Crusoe</i> chez les autres peuples germaniques et chez les peuples slaves.....	451
CHAPITRE VIII. — <i>« Robinson Crusoe », premier roman moderne</i>	455
I. Le personnage de Robinson, élément de crédibilité.....	455
II. Les procédés réalistes dans <i>Robinson Crusoe</i>	471
III. La philosophie de <i>Robinson Crusoe</i>	475
IV. Le style et la composition dans <i>Robinson Crusoe</i>	481
CHAPITRE IX. — <i>« Robinson Crusoe », roman populaire</i>	489
I. « Plaire et servir ! »	489
II. Contradictions et invraisemblances	499
CHAPITRE X. — <i>Etude critique des « Nouvelles Aventures de Robinson »</i>	509
I. Les défauts du roman.....	509
II. Les caractéristiques du roman populaire.....	515
III. L'évolution psychologique de Robinson.....	522
CHAPITRE XI. — <i>Etude critique des « Réflexions sérieuses de Robinson »</i>	529
I. Robinson et De Foe.....	529
II. Philosophie pessimiste et christianisme sectaire.....	532
III. De Foe, prédicateur populaire.....	537
CONCLUSION. — <i>L'immortalité de « Robinson Crusoe »</i>	543
III. Les romans secondaires de Daniel De Foe.....	547
INTRODUCTION. — <i>L'évolution du romancier</i>	549
CHAPITRE PREMIER. — <i>De Foe, créateur du roman historique : « Les Mémoires d'un Cavalier »</i>	553
I. Un brillant épisode de la Guerre de Trente Ans.....	553
II. L'agonie de l'idée monarchique en Angleterre.....	560
III. De Foe, auteur d'une nouvelle mystification.....	571
CHAPITRE II. — <i>Le Journal de l'Année de la Peste</i>	585

I. Comment prémunir contre la peste son corps et son âme ...	585
II. Un « reporter » à Londres pendant la peste	592
III. Etude critique du <i>Journal de l'Année de la Peste</i>	601
CHAPITRE III. — <i>La vie et les aventures du pirate Singleton</i>	615
I. A travers le Continent Noir.....	615
II. Les pirateries de Singleton.....	624
III. Sources et caractéristiques du roman.....	630
CHAPITRE IV. — <i>La vie de Moll Flanders, catin et voleuse</i>	645
I. La longue carrière de Moll Flanders.....	645
II. L'histoire du livre.....	661
III. L'intérêt et la valeur de <i>Moll Flanders</i>	672
CHAPITRE V. — <i>Le colonel Jack, pickpocket, planteur et soldat</i>	687
I. La vie surprenante du Colonel Jack	687
II. Un roman très inégal.....	705
CHAPITRE VI. — <i>Roxana, femme du monde et du demi-monde</i>	719
I. Heurs et malheurs de Roxana.....	719
II. Histoire du livre.....	732
III. Etude critique du roman.....	738
CHAPITRE VII. — <i>Un roman géographique : « Le Nouveau Voyage au- tour du Monde »</i>	751
I. Comment De Foe réalisa en imagination le rêve de sa vie... ..	751
II. La dernière œuvre d'imagination de De Foe.....	764
CHAPITRE VIII. — <i>Les relations de voyages remaniées par De Foe</i> ..	773
I. Le voyage du capitaine Roberts.....	774
II. Les mémoires du capitaine Carleton.....	778
III. Les aventures de Drury à travers Madagascar.....	788
CONCLUSION. — <i>Le personnage defoeïen</i>	795
APPENDICE I. — <i>Liste des œuvres de De Foe</i>	799
APPENDICE II. — <i>Bibliographie critique</i>	851
INDEX	879
TABLE DES MATIÈRES.....	893

VU

Le 12 novembre 1923.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :*

FERD. BRUNOT

VU

et permis d'imprimer.

*Le Recteur
de l'Académie de Paris :*

P. APPELL

PARIS. — LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE. — 0022.

